

L'audience retrouvée dans l'opinion publique par Marcel Légaut lors de la publication de son *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, puis de *L'homme à la recherche de son humanité*, a été un événement significatif de l'année passée. Des hommes de sa génération et des jeunes qui pourraient être ses petits-enfants se retrouveraient dans le sentiment que leur quête religieuse était enfin comprise, aidée par un ancien, pourtant si lointain, si secret. Pour approfondir cette rencontre, le CCIF a proposé à M. Légaut de dialoguer avec le Père Varillon devant un public parisien. Il fallait aller plus loin ensemble en résistant à la tentation d'un accord trop facile, d'une adulation qui n'aurait été digne ni du sujet ni des hommes.

Ce fut un beau débat. Devant une salle où se mêlaient trois générations, une longue soirée durant et sans concession, il fut question de ce qui est au cœur de la foi chrétienne, la proposition de Dieu en Jésus. Quand on parle avec sérieux de l'essentiel, l'intérêt vient pour ce qui serait parfois taxé de discussions byzantines et anachroniques : comment Jésus est le moteur et le terme de notre accomplissement ? Deux hommes riches d'expériences, humaine et chrétienne tout à la fois, peuvent alors en débattre, exprimant deux des grandes attitudes entre lesquelles se sont toujours partagés les chrétiens, celle qui entend enraciner dans l'humain la recherche d'absolu et celle qui entend préserver la radicale priorité de l'absolu dans sa conjonction avec l'homme. Parlera-t-on d'affrontement devant leur questionnement réciproque, voire d'inquisition ? Ce serait méconnaître et le respect manifesté l'un pour l'autre par ces deux hommes de foi, et davantage encore le caractère mystérieux de l'objet du débat, que sauvegarde une pluralité d'approches acceptée, se provoquant mutuellement à une plus exacte fidélité.

C'est à cause du caractère exemplaire de ce débat que le CCIF en a souhaité la publication. À une heure où les chrétiens prennent bien souvent position en se figeant dans des slogans, M. Légaut et le Père Varillon leur ont montré ce que devait être toute recherche de la vérité : fraternelle et rigoureuse. Qu'ils en soient remerciés mais surtout qu'ils soient imités.

1) Aux sources d'un vrai débat - Marc Vénard

Lorsque j'étais à l'École normale supérieure, j'avais entendu parler une fois ou l'autre de Marcel Légaut. On m'avait parlé de cet ancien qui, après avoir commencé une carrière universitaire banale dans la mathématique, avait un beau jour décidé d'en changer la banalité pour une voie autre, la voie de la solitude voulue, quelque part dans les montagnes de la Drôme de façon à y retrouver Dieu et soi-même.

Je n'ai jamais rencontré Marcel Légaut avant ce soir. Je ne vous dirai donc rien pour le présenter, il se présentera fort bien lui-même. En effet, dans cette longue période de retraite, Marcel Légaut a gardé le silence. Seuls, quelques groupes restreints allaient de temps en temps, je crois, le rencontrer et participer à sa recherche et à sa méditation. Et puis voici que Marcel Légaut a choisi de rompre ce silence. Il l'a fait dans deux livres parus, vous le savez d'ailleurs, dans un ordre qui n'était pas celui qu'il souhaitait, alors qu'ils forment un continuité, si bien qu'au départ c'était un seul et même manuscrit proposé à des éditeurs réticents, plus que réticents même, puisque ce n'est que le quatrième qui a finalement accepté de tenter l'aventure. Et puis voilà que ce silence est devenu, au meilleur sens du terme, un bruit, un renom. Vous en êtes la preuve ce soir. Après la lecture de ces livres ou par ce que vous avez entendu de ces livres, voici que vous arrivez nombreux. Si bien que cette fois, c'est Marcel Légaut à son tour qui est bousculé par ce bruit fait autour de lui et qui pour la première fois de son existence se trouve ainsi provoqué devant un vaste auditoire et en tout cas devant un auditoire parisien. Certainement, nous devons d'abord le remercier de cet effort qu'il a fait sur lui-même pour descendre ainsi de sa montagne vers le brouhaha parisien. Je suis persuadé que la qualité d'écoute de ce soir sera digne de cet effort. Cependant, nous n'avons pas voulu simplement, j'allais dire, livrer M. Légaut à l'auditoire, nous lui avons choisi un interlocuteur privilégié, un interlocuteur que vous connaissez, que vous avez dû entendre plus d'une fois et auquel le CCIF a eu souvent recours, le Père Varillon.

Le Père Varillon, lui, nous vient de Lyon. Il est assez curieux, quand on y réfléchit, que ce soit à Paris que Lyon et la Drôme se rencontrent, et se rencontrent là encore pour la première fois.

Je n'ai ici qu'un rôle de pure utilité. Par conséquent, je voudrais rapidement céder la parole à ceux qui ont vraiment quelque chose à dire. Avant de le faire pourtant, je me tournerai vers M. Légaut pour lui poser en notre nom à tous une première question, une question qui consistera tout simplement à lui demander de bien vouloir se présenter lui-même. En effet, il nous dit au début de son livre que ce livre est le condensé d'une vie, qu'il est le fruit d'une méditation poursuivie pendant des années. Par conséquent, tout ce qu'il écrit, tout ce qu'il dit prend le poids d'une existence. Lorsqu'on a pris conscience de cela, on comprend qu'une bonne lecture doit nécessairement commencer par une certaine participation à l'itinéraire de celui qui a écrit ce livre. C'est pourquoi, au risque même d'être indiscret mais M. Légaut saura faire le tri de ce qui se confie et de ce qui ne peut pas se confier comme cela, je souhaiterais lui demander de bien vouloir nous décrire lui-même cet itinéraire que l'on sent continuellement sous-jacent à ce livre. Lorsque M. Légaut nous parle de la foi des apôtres, de la rencontre que les apôtres ont faite de Jésus, on sent qu'il y a une analogie qu'il a vécue avec sa propre rencontre de Jésus Christ. S'il veut bien, ce que d'abord nous lui demanderons, c'est d'essayer d'esquisser devant nous, sans entrer dans des confidences qui pourraient être superfétatoires, de nous raconter, en quelque sorte, ce qu'a pu être son itinéraire spirituel pendant ces longues années où, dans l'incognito, il poursuivait sa méditation.

Marcel Légaut

Vous me posez une question à laquelle il n'est pas facile de répondre parce qu'une vie, c'est très compliqué et c'est très

simple. Je suis né avec le siècle, catholique d'origine, chrétien de chrétienté, pratiquant comme on l'était à cette époque, avec une piété cependant assez personnelle, recevant l'éducation chrétienne classique. Entré à l'École normale supérieure en 1919, j'ai eu le bonheur de rencontrer celui qui a été mon père spirituel, Monsieur Portal. Bon chrétien, de bonne volonté, mais aussi de "bon esprit", jusqu'en 1920, je n'ai pas perdu tout à fait ce bon esprit mais, grâce à Monsieur Portal, j'ai acquis un intérêt plus réellement personnel pour les questions religieuses, un esprit de recherche à leur sujet. Monsieur Portal m'a ouvert les yeux sur toutes sortes de problèmes dans ce domaine jusqu'alors réservé. Je les pressentais plus ou moins sans oser me l'avouer. Ils m'étaient restés étrangers parce que personne avant lui ne m'avait donné la permission et le courage de les regarder en face avec un esprit intègre, avec une honnêteté intellectuelle que ne vient corrompre aucune soumission à du "tout fait" relevant du sacré. C'est grâce à Monsieur Portal que je suis ce que je suis. Aussi dans mon livre, j'insiste beaucoup sur la grâce que constitue la rencontre d'un ancien qui par sa foi et sa fidélité ouvre sur des horizons capitaux pour une vie vraiment humaine; horizons cependant que l'on n'a pas la possibilité ou l'audace de sonder avec des yeux libres et lucides tant qu'on reste livré à soi-même. Monsieur Portal est mort en 1926. À cette époque, pendant les années qui suivirent immédiatement la guerre, la jeunesse chrétienne française connut un renouveau spirituel exceptionnel dont j'ai ressenti le bienfait. Beaucoup de normaliens de ce temps ont été marqués pour toujours par l'atmosphère intellectuelle, spirituelle, religieuse qui régnait alors. Elle a donné à un certain nombre d'entre eux la possibilité de mener une vie qui s'est développée bien au-delà de ce que leur formation chrétienne initiale pouvait faire concevoir.

Je me souviens que vers 1925-30, je fis le projet enfantin, une sorte de rêve, d'écrire un jour sur la vie spirituelle en évitant l'inflation sentimentale, la systématisation intellectuelle qui avaient fortement marqué la formation chrétienne de ma jeunesse. Dire avec modestie, dans l'honnêteté de l'esprit, juste ce que je vis, aux heures rares où je suis vraiment à moi-même dans l'authenticité et la lucidité, pas plus, pas moins. Ne pas fuir ni taire ce qui est, au nom de ce qui devrait être, comme le font tant de livres qui traitent de la religion. Se tenir dans une indépendance radicale à l'égard de la manière dont cela pourrait être reçu. Cette ambition, je la dois indirectement à Monsieur Portal mais aussi au Père Teilhard de Chardin qui, à plusieurs reprises, eut l'occasion de montrer aux normaliens que l'intégrité intellectuelle, la fermeté du caractère, la sobriété affective sinon lyrique... sont indispensables pour une vie spirituelle réelle et saine.

Ce projet, comme certaines intentions profondes qui visitent l'enfant ou le jeune homme, malgré ce qu'il comportait de chimérique, ne s'est pas montré ultérieurement sans fondement. Il a fallu plus de cinquante ans de gestation obscure pour qu'il se réalise. Quand, ces huit dernières années, j'ai commencé à rédiger le travail dont je vais discuter avec le Père Varillon, je ne pensais certes pas qu'il correspondrait à une seconde aspiration de ma jeunesse. Cela m'est revenu depuis comme nous arrive une intelligence renouvelée de notre passé quand notre présent en est digne.

En résumé, je suis parti d'une vie spirituelle de chrétienté qui a tout reçu passivement de l'Église pour atteindre par mon cheminement, grâce à ma foi et à ma fidélité, à une prise de possession plus personnelle de mon message, pour me sentir plus réellement chargé de la responsabilité qui revient à un simple chrétien afin que l'Église puisse correspondre à sa mission dans le monde. Je suis arrivé à faire du christianisme non pas seulement la norme de mes opinions et de mes comportements, mais l'essentiel de ma vie, à lui consacrer ma vie parce que, grâce à cette grande tradition, tout homme suffisamment conscient de son humanité, est capable de se rendre réel ce qui s'est passé du temps où Jésus vivait avec quelques disciples et peut ainsi trouver le sens de son existence.

Avant de répondre aux questions que me posera le Père Varillon au sujet de mon travail, je préciserai un point important pour éclairer ce débat. Le livre que j'ai écrit n'est pas un livre de doctrine. Je ne suis ni un théologien, ni un philosophe, mais seulement un chrétien pour qui Jésus, à travers et malgré vingt siècles de théologie et de philosophie, de progrès scientifiques et techniques, reste la seule raison de croire et d'espérer, de vivre. J'ai voulu écrire le livre de mon cheminement personnel d'abord pour en prendre moi-même une plus entière possession.

Il existe de grandes différences entre un livre de cheminement et un livre de doctrine. Celui-ci donne le but à atteindre sans indiquer une voie qui permette d'y arriver. Volontiers même, il dispense de faire un chemin personnel car son projet est seulement qu'on souscrive d'un seul mouvement et dans la totalité à la doctrine. Ce projet lui paraît suffisant pour qu'on vive d'elle. En vérité, il est illusoire et dangereux parce qu'il peut faire illusion. Sans le dire, il prête à la tentation de confondre la vie spirituelle et la vie intellectuelle, surtout quand celle-ci s'enveloppe du voile de l'affectivité et du lyrisme. Souvent le résultat obtenu se réduit au verbalisme dont l'assurance cache le vide car la vie intellectuelle chez beaucoup n'est qu'une bien petite partie, toujours plus restreinte, de leur activité. La doctrine, si on ne veut pas qu'elle soit reçue de façon seulement cérébrale ou verbale exige tout autre chose qu'une description minutieuse, complète, même réelle, même convaincante... Elle ne sera rendue réelle et par suite féconde, si elle en est vraiment capable, que pour celui qui aura fait pour l'atteindre un cheminement personnel persévérant. C'est pourquoi, au contraire d'un livre de doctrine, un livre de cheminement ne peut pas donner à l'avance le but vers lequel il est porté par son propre mouvement car, même s'il s'efforce d'aider son lecteur, il ne doit pas le dispenser de faire lui-même son cheminement personnel, en soi unique. Autrement, il ne serait qu'un livre de doctrine déguisé où se dissimulerait une apologétique masquée. En revanche, si un livre de cheminement ne parle pas du but et tout au plus le suggère indirectement par sa démarche, il insiste avec le maximum de lucidité et d'intégrité sur le point de départ. Plus la base de départ sera large et aura de profondes et solides assises, plus le cheminement pourra conduire loin sans se perdre dans les nuées où sans cesse l'affectivité et l'esprit systématique tendent à construire leurs châteaux.

Un livre de doctrine peut être lu utilement par morceaux et souvent dans un ordre quelconque. Il accumule les évidences et les convenances qui peuvent séduire son lecteur. Cherchant à le convaincre, il ne lui demande qu'une adhésion

intellectuelle ou affective sans essayer de le faire parvenir à la réalité ouvrant sur le mystère, mystère que les formules étiquettent, qu'elles recouvrent de leurs significations apparemment claires et précises plus qu'elle ne le traduisent avec modestie, conscientes de leurs limites. Ces formules prétendent donner d'emblée la connaissance de ce réel, en vérité insaisissable, au lieu d'appeler à sa recherche que d'ailleurs aucun résultat ne peut ni ne doit définitivement satisfaire. Tout au contraire, un livre de cheminement exige, pour être utile, qu'on en prenne connaissance dans son ensemble et dans l'ordre où il se développe. Autrement, sa lecture conduira nécessairement à des contresens graves car les termes employés ne doivent pas être séparés de l'intelligence de l'œuvre toute entière pour qu'ils soient compris avec la signification précise, affinée, inspirante que l'usage ordinaire, impersonnel et abstrait, ne peut normalement leur donner. Mon livre exige une telle lecture. Le tome I, bien qu'il soit paru après le tome II doit être lu le premier et être au préalable compris par le lecteur à la lumière de sa propre vie spirituelle, sans quoi le tome II se prêtera à tous les sens que l'on désire ou que l'on redoute d'y voir. Le cheminement qu'il expose n'a pas la prétention d'être le cheminement de tous car, précisément, c'est à chacun de faire le sien pour atteindre suivant ses moyens le but et non seulement pour spéculer à ce sujet, pour en avoir une intelligence vivante et non seulement une connaissance cérébrale. Cheminement personnel, non exemplaire, mais la marche de l'un peut aider indirectement d'autres à marcher; indirectement mon livre peut aider quelques lecteurs à devenir chrétiens en devenant d'abord eux-mêmes.

Je termine ce préambule à la discussion qui va s'introduire au sujet de mon travail par une dernière remarque. Les livres de doctrine abondent. Les livres de cheminement sont rares car ils n'ont rien de commun avec des livres d'enseignement ou d'apologétique. Il leur faut de toute nécessité être d'une intégrité absolue, ne céder ni au mirage de l'idéalisme, ni aux facilités de l'affectivité et du lyrisme, ni à la tentation du réalisme appesanti par la médiocrité. Il leur faut éviter toute systématisation de ce qui a été réellement vécu, toute extrapolation. Ces conditions essentielles sont exigeantes. Elles expliquent la rareté de tels livres. Elles assurent aussi leur efficacité. En outre, un livre de cheminement doit refuser d'employer des termes qui sont constamment et abondamment utilisés dans les livres de doctrine. Ces termes en reçoivent une signification claire, précise, satisfaisant l'esprit logique mais ils dissimulent, par leur apparente clarté et précision, la réalité mystérieuse qu'ils sont censés représenter. En vérité, tout mot ouvert sur l'absolu ne peut pas être séparé du cheminement qui a conduit celui qui l'emploie à l'utiliser, sous peine de tomber dans le lot des mots usés, dévalués à force d'être dits et qui dupent au lieu d'appeler à leur propre dépassement. Aussi, systématiquement, je ne me suis pas servi d'expressions qui malheureusement ouvrent apparemment beaucoup de chrétiens sur l'absolu, tandis qu'en fait elles les dispensent d'être en attente et recherche sur le seuil du mystère. Dans mon livre, je ne parle ni de la grâce ni du Saint-Esprit, ni de la rédemption, ni des mérites... L'absence de ces mots a certainement inquiété nombre de lecteurs, non seulement des théologiens, mais aussi de simples chrétiens, souvent cultivés, mais dont l'attente et la recherche religieuses ne sont pas au centre de leur vie car ces termes consacrés, plus chargés d'usages que de sens, les en ont dispensés.

Varillon

Pourquoi ai-je à mon tour accepté ce débat ? Parce que je me sens à la fois très proche et très loin de M. Légaut. C'est la situation, sinon la plus confortable, du moins la plus féconde, pour un débat. Si je n'étais que très loin, la soirée serait un face à face. Si je n'étais que très proche, elle serait un coude à coude. Ce qui est intéressant, c'est qu'elle soit l'un et l'autre.

En quoi suis-je très proche ?

1) *D'abord parce qu'étant par vocation familier des "Exercices de saint Ignace", je retrouve dans votre livre, l'intention et l'intuition maîtresses de leur auteur, à savoir que l'essentiel de tout est «une connaissance intime de Jésus Christ, afin de mieux l'aimer et le suivre» (p. 104). Vous auriez pu transcrire cette phrase en exergue à votre livre. Elle est en fait au cœur de votre vie et de la mienne. «La foi chrétienne, a écrit le père Urs von Balthasar, ne peut se concevoir autrement que comme ce qui nous introduit dans l'attitude la plus profonde de Jésus» ("La foi du Christ", p. 48).*

2) *Ensuite j'ai retrouvé avec joie dans votre livre un thème essentiel que j'exprimais, dans la prédication et la catéchèse, de façon à la fois abrupte et populaire : ne pas remplacer le credo par l'acte de foi. Le credo dit : Je crois en Dieu; l'acte de foi : je crois toutes les vérités que... Priorité donc de la foi sur les croyances, nous y tenons tous deux avec une égale fermeté. C'est là quelque chose de fondamental.*

3) *Vous redoutez que, dans une certaine manière de présenter la foi, on ne sépare trop radicalement théologie et vie spirituelle. Je partage tellement cette crainte que j'avais d'abord intitulé mes "Éléments de doctrine chrétienne, éléments de doctrine spirituelle", pour bien marquer l'unité profonde de la doctrine et de la vie. J'ai modifié ce titre avec regret quand on m'eut fait remarquer qu'il prêtait à ambiguïté.*

4) *Quand vous revenez, presque à chaque page, sur le danger de spéculations intellectuelles, doublées d'amplifications sentimentales, je me reporte à une certaine manière que j'ai de dire la même chose de façon imagée. Ce n'est pas parce qu'on enrobera des fils de fer dans du sirop qu'ils traverseront plus facilement l'œsophage et seront plus digestifs». L'abbé Bremond se plaignait déjà : «D'un côté des dissertations très sèches sur le Verbe incarné; de l'autre, des exhortations pieuses sur le Sacré-Cœur». Là encore, nous sommes aussi proches qu'il est possible.*

5) *Je pense comme vous que demain la foi sera très difficile pour les hommes qui n'auront pas une vie proprement spirituelle. Les raisons de croire ne seront plus d'ordre apologétique mais surgiront de l'expérience vécue. Nous sommes tous deux d'accord, je pense, avec ces lignes du père de Lubac : «La foi d'un individu donné peut être, ou se croire, éclairée et pure, mais en même temps être faible, abstraite pour ainsi dire, évanescence, dévitalisée, incapable de soulever la moindre poussière. C'est là ce qui arrive, ou risque d'arriver, lorsque l'effort de purification intellectuelle ne*

s'accompagne pas d'un approfondissement vécu (voilà deux mots qui vous sont chers) dans la prière, s'il est vrai que la foi n'est pas assentiment quelconque donné à des valeurs ou à des vérités mais adhésion personnelle au Dieu vivant. N'assiste-t-on pas alors à ce qui fut appelé si justement "l'évaporation" rationaliste de Dieu ?» ("Athéisme et sens de l'homme" p. 80). Votre message, M. Légaut, est essentiellement un message spirituel, écrit pas un homme spirituel et c'est ce dont les hommes d'aujourd'hui, menacés d'asphyxie (même quand ils sont très engagés au service de leurs frères) ont le plus grand besoin.

6) Enfin je me sens très proche de vous parce que l'expérience de la paternité et de la filiation spirituelle qui est à la source de votre cheminement fut également déterminante dans mon propre cheminement. Votre livre est une longue confiance. Il est donc normal qu'en échange, je vous confie que j'ai eu la grâce d'avoir à mes côtés, pendant plus de vingt ans, un homme, le père Victor Fontoynt, qui était à la fois le père, le maître et l'ami, sans qu'il me fût jamais possible de dissocier ces trois aspects. En vous lisant, je ne cessais d'évoquer cet homme dont la présence était un constant appel (religion d'appel) à l'humanité la plus profonde. Il s'est toujours gardé de faire acte d'autorité (religion d'autorité). Il était même peu prodigue de conseils formels. Il se contentait d'être là pour que je comprenne que la création n'est pas une fabrication mais une contagion d'existence. C'est vous dire que je suis entré dans votre livre sans avoir à faire effort pour sympathiser avec ce qui en est l'âme. Conjonction d'expériences, c'est bien la proximité la plus proche.

Mais, en même temps, je suis très loin de vous. Vous vous en apercevrez par les questions que je vais vous poser. D'un bout à l'autre de votre livre, quel que soit le thème que vous abordez, quelque chose me retient d'adhérer à votre foi. Car je ne pense pas, finalement, que votre foi soit la foi, la foi de l'Église. Comprenez-moi bien. Je ne mets pas une seconde en doute que vous soyez un authentique croyant. Mais cette foi qui nous est commune, je pense que vous ne la décrivez pas d'une manière telle que nous puissions y communiquer objectivement dans une même confession.

Pour dire, sans rien trahir, ce qui nous sépare, il faudrait un doigté de peintre chinois, un de ces pinceaux aussi fins qu'un poil de sanglier, dont Claudel dit qu'ils sont aptes à «unir, comme un tisserand, du soleil avec un fil de pluie». Nous y viendrons dans un instant. Mais laissez-moi d'abord employer le gros pinceau du peintre plâtrier. Je vais aligner des mots énormes, dont plusieurs sont en isme, à seule fin d'indiquer, non certes le lieu où vous êtes, mais la pente au sommet de laquelle vous vous situez et sur laquelle, peut-être, on risquerait de glisser si l'on n'y prenait garde.

Ces mots énormes, grossièrement massifs et faux tels quels en ce qui vous concerne, mais indicatifs d'une pente que je tiens pour très glissante, sont les suivants : subjectivisme, dualisme, agnosticisme, psychologisme, fidéisme, marcionisme (ou dépréciation unilatérale d'Israël), interprétation aventureuse de la rédaction des Évangiles, dévaluation excessive des miracles de Jésus, interprétation réductrice de la mort de Jésus et de sa résurrection, interprétation également réductrice de l'Eucharistie comme souvenir actif, évocation des apôtres comme idéologues qui s'emploient à élaborer une doctrine, réduction de la tradition à ses retombées idéologiques, voisinage de l'arianisme, équivoque sur l'universalité de Jésus ainsi que sur sa conscience, omission du thème fondamental du pardon, sous-estimation de l'importance du mystère pascal comme mystère d'une transformation radicale de l'homme, conception de Dieu plus bergsonienne que chrétienne, aristocratisme spirituel, enfin danger de basculer de la crise du langage, à laquelle on veut trouver une issue, à une mutilation de la foi. C'est une avalanche, comme si le pot de peinture du peintre plâtrier avait été renversé. Prenons maintenant le pinceau chinois et essayons de bien le manier.

2) De la foi

Varillon

Vous écrivez (p. 283 -I) : «La vie de Jésus est beaucoup plus extraordinaire sur le plan humain que le christianisme lui-même n'a osé l'affirmer, incapable qu'il était de concevoir son Maître hors des dimensions qu'à ses origines il assignait aux hommes et de celles qu'il attribuait à Dieu».

Je vous demande : n'est-il pas chimérique de penser qu'on trouvera un au-delà des textes et de l'expérience des apôtres ? Connaît-on Jésus autrement que par l'Évangile ? Le prétendre n'ouvre-t-il pas la voie au subjectivisme ? Vous distinguez intériorité et subjectivisme. D'accord, mais quand il s'agit du Christ, il n'est pas d'intériorité hors de la foi de l'Église. Pour ne pas glisser sur la pente, je dis avec Teilhard : «L'Église catholique véhicule plus de vérité dans le grand courant de sa tradition qu'aucun de nous dans sa mince individualité» (cité par de Lubac, "Teilhard et notre temps", p. 8).

Marcel Légaut

Incontestablement, nous ne connaissons Jésus que par l'intermédiaire des Écritures. Sans nul doute, on peut affirmer que les progrès de l'exégèse faits depuis cinquante ans permettent de regarder la Bible avec des yeux presque neufs, quand on pense à la manière dont on la lisait jadis, tant on la sacralisait, répétant sans cesse qu'elle est "parole de Dieu", oubliant qu'elle est aussi écrite à partir des paroles des hommes. Pendant vingt siècles, la lecture des Écritures fut faussée par cette sacralisation indue, qui est encore loin de disparaître. Elle cultiva une crédulité qui, comme l'incrédulité et d'une façon plus subtile, auréola d'une certaine irréalité ce qui doit être vécu avec le plus extrême réalisme pour être saisi dans une profondeur qui, comme l'expérience le montre, se manifeste unique. Il faut dire encore davantage. À cette connaissance plus poussée des Écritures, on doit ajouter à notre actif, pour comprendre mieux Jésus, la cruelle expérience de vingt siècles de christianisme avec ses échecs et ses trahisons que ne peut dissimuler une suite sans discontinuité de réussites merveilleuses. Mais si nous n'étions qu'exégètes et n'allions pas au-delà des textes, de ce qu'ils nous disent, au compte-gouttes d'ailleurs, sur l'expérience des apôtres, si nous n'étions qu'historiens intègres et

pleinement documentés, nous ne connaîtrions pas encore véritablement Jésus. Il faut en outre entrer dans les Écritures et l'histoire du christianisme à la lumière de sa propre vie spirituelle.

La vie spirituelle n'est pas forcément subjective quand elle ne se réduit pas à une simple vie intellectuelle. Elle ne commence à être vraiment elle-même que lorsque précisément elle a dépassé la subjectivité et atteint l'intériorité. La différence entre subjectivité et intériorité est radicale, même si on ne sait pas exactement tracer la frontière qui les sépare. La subjectivité, comme la sincérité, est soumise aux pulsions du sang, aux évolutions des humeurs, aux pressions des événements et des situations. Elle se moque de l'intelligence qu'elle détrouse, l'obligeant à endosser ses fantaisies d'un temps, poussant l'ironie jusqu'à les lui faire fonder en raison... L'intériorité connaît l'authenticité. Sans être à l'abri des éclaboussures des contingences, elle domine les chocs qu'elle en reçoit grâce à l'unité qui se développe peu à peu en elle et qui lui donne un premier accès hors du temps. Grâce à la consistance et à la durée qu'elle atteint, elle transcende ce qui est passager et sans solidité dans la vie de l'homme. Tout mon premier tome s'attache à manifester cette réalité, que conteste l'intellectualité des théoriciens rationalistes, mais qui est tellement de l'homme qu'elle atteint le niveau ontologique. L'intériorité permet de s'aventurer, sans d'ailleurs donner de directives précises, dans la métaphysique. Mieux encore, elle fait épouser l'ignorance de ce que les structures humaines ne permettent pas de connaître. Cette ignorance acquise dont la reconnaissance est un signe de la grandeur de l'homme et une première approche d'une intelligence plus haute pour laquelle il est fait mais que, étant ce qu'il est, il ne peut pas atteindre par lui-même.

Sans nul doute, même avec une connaissance approfondie des Écritures et de l'histoire, même avec une intériorité poussée, nous n'atteindrons pas à une compréhension plénière de celui que fut Jésus il y a vingt siècles. Mais grâce à ces connaissances, qui profondément et longuement vécues deviennent sagesse, il nous est possible d'entrevoir mieux encore que jadis l'originalité fondamentale de Jésus, de telle sorte que l'Église se trouve ainsi rendue plus consciente de l'essentiel de sa mission. Affirmer cela, en pressentant tout le chemin qui reste à parcourir dans cette découverte, chemin qui ne sera jamais achevé comme jamais ne le sera aussi la découverte de l'homme en lui-même par lui-même, ce n'est pas sous-estimer ni déconsidérer l'intelligence spirituelle que les disciples ont atteinte de leur Maître. Ce n'est pas leur faire affront mais être dignes d'eux. Ce qui nous est demandé maintenant pour être nous-mêmes disciples, ils l'auraient fait s'ils étaient nés en ce siècle. Ce qu'ils ont construit et systématisé au sujet de Jésus n'a pu être réalisé par eux qu'avec les manières de penser et de sentir, qu'avec les connaissances de leur temps. Il ne nous suffit pas de répéter leur message après eux comme des scribes, mais d'avoir à notre tour leur courage et leur intégrité. Il nous faut construire et systématiser avec nos propres manières de penser et de sentir, avec nos connaissances modernes. En vérité, celles-ci sont trop en nous pour que nous puissions vivre sans elles et a fortiori contre elles. Mais il faut en outre que nous n'ignorions pas la précarité et l'imperfection radicale de cette activité, activité nécessaire, capitale, sans laquelle nous pouvons soutenir des thèses mais non pas être à proprement parler des croyants.

Varillon

Je crois que vous évitez le subjectivisme en insistant sur l'expérience de la paternité et de la filiation spirituelle. Mais je ne puis me passer d'un élément régulateur, normatif qui est précisément l'Église. Les grands mystiques furent des hommes d'Église, des hommes du plus grand amour dans la petite Église. Comme le dit Karl Rahner : « Dans un esprit qui se refuse à l'humble incarnation de l'Église visible, les poussées apparemment les plus sublimes (de l'amour) ont toujours dégénéré en spiritualisme orgueilleux. Les exemples historiques n'en manquent pas : gnose hérétique du christianisme primitif, aberrations nées du monachisme d'inspiration égyptienne, certain origénisme de la théologie orientale, mystique sauvage des "Amis de Dieu" au Moyen Âge... » Et Fénelon : « Hors de l'obéissance à l'Église, on se fait insensiblement à soi-même une direction intérieure fondée sur l'inspiration immédiate. Il n'y a plus ni autorité ni loi extérieure qui arrête et puisse contrebalancer cette inspiration ». Le même Fénelon parlait d'ailleurs avec la plus grande liberté et sans adoucissement dans les termes aux plus hauts dignitaires ecclésiastiques et au pape lui-même.

Marcel Légaut

Je suis d'accord avec vous sur la nécessité d'un élément régulateur et normatif dans la recherche de celui que Jésus a été. Les chrétiens ont besoin de cheminer à l'intérieur de l'Église. D'ailleurs si actuellement des hommes parlent encore de Jésus autrement que de Socrate, c'est bien parce que l'Église a perpétué à sa manière, comme elle a pu, le souvenir vivant de Jésus que lui ont légué les apôtres. Il ne peut pas être question de faire abstraction de cette recherche incessante, bouillonnante dans des cadres traditionnels, qu'ont menée vingt siècles de chrétiens parmi les plus vivants, malgré le poids d'une passivité générale et la pression d'une uniformité bien gardée. Il faut s'inspirer fortement de cette riche tradition mais aussi en faire usage conformément aux aspirations et aux appels de celui que secrètement on est et qui cherche à être. C'est la seule manière qui puisse ne pas être fictive. Ainsi chacun, s'il est fidèle dans son cheminement, entrevera les vérités éternelles qu'il faut sans cesse redécouvrir car nul, fut-ce l'Église, ne peut les conserver réellement comme un bien désormais acquis auprès duquel il suffit de veiller comme une sentinelle. Il faut lutter personnellement avec l'enseignement de l'Église, avancer et parfois reculer le long de cette lutte. À cette condition seulement, l'étreinte avec ces éléments régulateurs et normatifs leur permettra de jouer leur rôle qui n'est pas celui d'un moule dans lequel doit se couler l'esprit. Cette étreinte donnera vie au croyant et le transformera dans sa totalité tant elle saisira tout en lui, tandis qu'une simple soumission, où l'humilité fait bon ménage avec la passivité et même avec l'opportunité, ne fait que lui donner l'uniforme intellectuel des milieux officiels, milieux ordinairement âgés, loin des générations montantes, toujours très occupés et, pour cette raison, souvent mis dans l'impossibilité d'avoir une véritable activité de pensée. Sans nul doute ce cheminement, qui ne se fait pas assis sur les bancs de l'école, est

dangereux mais il peut réussir. Les premiers disciples l'ont réussi. Se blottir dans la seule soumission aux normes régulatrices et normatives n'est pas seulement dangereux, c'est déjà être assuré de l'échec. Combien de vies religieuses pleines de promesses au départ ont ainsi vite atteint un plafond spirituel increvable parce qu'il leur a manqué d'aller aussi, à leur manière, sur les flots agités... de l'esprit.

3) Liberté et institution

Varillon

Le père Rideau ("Nouvelle Revue Théologique", mars 1971, p. 260) considère que «la principale critique (à vous faire) est celle d'un dualisme, presque manichéen, qui introduit des oppositions rigides dans des aspects complémentaires et associés du réel». Il attribue cette tendance à votre formation scientifique et aussi à votre bergsonisme. Laissons Bergson car je pense que vous récuseriez cette filiation mais nous y reviendrons tout à l'heure à propos de Dieu. Ceci me semble assez juste dans la critique du père Rideau : vous «accentuez l'antagonisme des concepts sans le surmonter. Ainsi, montée et descente, foi et croyance, appel et autorité, esprit et lettre, vie et pensée notionnelle, essentiel et indispensable, intériorité et extériorité... Vous multipliez les "certes, sans doute, pourtant" au point qu'il faut vous lire à la loupe pour ne pas vous accuser à tort. Malgré cela, on n'évite pas l'impression d'une raideur, plutôt que d'une rigueur, dans votre lecture souvent unilatérale du réel».

J'opposerais volontiers à votre manière celle d'un Paul Ricœur disant à la Semaine sociale de Rennes : «Le nœud philosophique de nos problèmes, c'est le rapport entre la liberté et l'institution... Nous sommes happés par le phantasme d'une liberté sans institution. Or une liberté qui n'entre pas en institution est potentiellement terroriste» ("Le Monde", 7 juillet 1971). «Qui sait, dit Pierre Emmanuel, s'il n'y a point de vocations singulières, très lourdes à porter, de voyants de l'éternel qui se dressent contre l'institution chargée de garder et de transmettre l'éternel ? Et qui sait si l'institution, en se défendant contre ces voyants, n'accomplit pas aussi une mission prophétique ? Cette singularité et cette universalité de la prophétie, accordées ou contradictoires, sont la systole et la diastole du monde chrétien» ("Choses dites", p. 80).

Est-ce que votre intelligence du christianisme qui veut vous conduire jusqu'à son cœur, ne conduit pas en fait à un cœur sans systole ni diastole ? Est-ce encore un cœur ?

Marcel Légaut

Distinguer n'est pas opposer. Confondre n'est pas unir. Comment faire pour décrire la complexité du réel, même le plus saisissable, avec les nuances nécessaires sans multiplier les "certes, sans doute, pourtant". Je pourrais à cette occasion évoquer les "quem ad modum" des grands théologiens... Non, la difficulté que vous soulevez est autre. Deux domaines, hétérogènes l'un à l'autre et cependant coexistants, nécessairement s'affrontent. Pour faire court, je les caractériserai par la communion et l'institution, comme le propose le père Congar. Foi, appel, esprit, intuition, l'essentiel, l'intrinsèque... et d'autre part croyances, autorité, lettre, pensée notionnelle, l'indispensable, l'extrinsèque. Il serait agréable d'unir ces deux domaines dans une unité organique, de les faire collaborer harmonieusement. Je crois que la réalité est plus grande mais aussi plus dramatique que ce mariage mystique où en particulier, et c'est un aspect auquel on tient et sur lequel on insiste, le "charisme prophétique" se confond avec le "charisme fonctionnel".

On est toujours tenté d'amortir les bruits de la lutte souterraine entre ces deux domaines du réel aussi nécessaires l'un que l'autre et l'un à l'autre, de dissimuler cette étreinte entre ces deux activités, jamais totalement menée à découvert si celles-ci ne dégèrent pas en révoltes et en oppressions. C'est ce que fait Ricœur quand il parle à ce sujet de nœud philosophique sans évoquer le nœud gordien... C'est aussi ce que fait Pierre Emmanuel quand il parle de systole et de diastole. L'image est bonne. Mais à notre époque, comme en beaucoup d'autres du passé, quand le cœur bat trop fort, et c'est le cas ordinaire dans les temps de crise, il fait mal... Pourtant cette lutte entre les charismes prophétiques et les grâces d'état relève de la grandeur de l'Église. Elle constitue le caractère spécifique qui la distingue de toutes les autres religions.

Le père Congar insiste beaucoup sur la douce collaboration de la communion avec l'institution. L'institution bénit la communion. La communion met de l'huile dans l'institution. J'avoue que, pour ma part, étant laïc né avec ce siècle qui a connu à son début de si douloureux débats, formé par des prêtres qui tiraient leur rayonnement spirituel des souffrances qu'ils avaient éprouvées pendant cette dramatique période, j'insiste avec force sur la nécessité de la coexistence de l'institution et de la communion, mais sans la montrer sous ce jour lénifiant où tout est harmonie et providentiel... Non, cette coexistence est rarement pacifique. Elle est toujours inquiétante pour l'autorité qui régit l'institution, toujours douloureuse pour les êtres qui entendent et suivent l'appel de la communion. Elle comporte nécessairement une tension vigoureuse. Cet appel, qui n'est pas rappel, pousse vers des chemins inconnus, passablement dangereux, pour remplacer ceux où depuis longtemps se creusent ornières et fondrières. À l'opposé, l'autorité a la fonction de guider sur les chemins déjà parcourus et qui ont fait leur preuve, et non de faire affronter des dangers et courir des risques. Cette tension est d'autant plus brutale et cruelle que les temps vont vite et que ce qui est mis en question touche à l'essentiel aux yeux de ceux qui participent personnellement à cet affrontement. J'insiste beaucoup sur l'importance capitale de cet affrontement pour la vie spirituelle. J'ai reçu cela en testament de mon Père spirituel qui a tant souffert de l'Église dans l'Église, pour ne pas parler du père Teilhard de Chardin.

L'Église, je l'ai dit dans un autre livre, est notre mère à deux titres, d'abord parce qu'elle nous permet d'avoir la foi. Si l'Église n'existait plus, aucun de nous n'aurait entendu parler de Jésus, sauf les historiens spécialistes de ces temps

reculés. Mais elle est notre mère aussi à un deuxième titre, parce qu'elle est notre croix. Cette double génération est indispensable pour approcher le chrétien de ce que Jésus a vécu cruellement, portant Israël jusqu'à la fin, avec quelle patience mais aussi avec quelles souffrances. Il en est mort. Cet Israël dont il avait reçu les prémices de sa propre vie spirituelle et qui l'a rejeté. Il ne pouvait pas d'ailleurs en être autrement.

Ainsi le père Congar insiste sur l'aspect harmonieux de cette coexistence, moi sur l'aspect douloureux et parfois dramatique, mais je crois que nous sommes foncièrement d'accord. Comment ne pas l'être en ces temps où nous aspirons l'un et l'autre à une véritable renaissance de l'Église. Mais non sans souffrir de voir l'autorité paralysée par ses hésitations, ses piétinements, ses réticences et, est-il permis de le dire, par son manque de foi.

4) Effort de l'homme et don de Dieu

Varillon

Ceux qui ont parlé d'agnosticisme à propos de vos livres n'ont évidemment pas compris votre intention. C'est délibérément, je pense, que vous vous abstenez d'employer les mots traditionnels de grâce, de surnaturel et même de Saint-Esprit, parce que vous ne voulez pas d'abord dire ce qu'est l'objet de la foi de peur qu'on ne l'envisage de façon tout abstraite. Vous préférez décrire le chemin, qui est celui de la vie, et montrer comment, en suivant ce chemin, on peut, à condition d'être absolument authentique dans son humanité, découvrir qu'il y a en l'homme "plus que l'homme". En quoi vous rejoignez un mot admirable de Fénelon : «L'homme porte en lui de quoi s'étonner, de quoi se surpasser infiniment lui-même». De quoi connaître Dieu.

Mais quel Dieu ? En bref, pensez-vous faire l'économie d'une révélation ? Vous décrivez un mouvement vertical ascendant. Vous ne parlez guère du mouvement vertical descendant de celui qui nous a aimés le premier. Ou bien pensez-vous que ce mouvement vertical descendant sera discerné dans l'expérience même de l'humain creusé à fond ? On a l'impression, à vous lire, que la foi est au terme d'un effort suprême de l'homme.

Marcel Légaut

Pour vous répondre je rappellerai un propos de sainte Thérèse d'Avila qui, sous une forme différente, affirme qu'il y a dans l'homme, quand il sait entrer en lui-même, les prémices de la connaissance de Dieu. Sainte Thérèse, s'adressant à ses sœurs, leur a dit un jour : «Ne croyons pas que nous entrerons au ciel avant d'être entrées dans notre âme». L'approfondissement humain, qui peut d'ailleurs rester inconscient quand il est provoqué par les événements ou les situations et non pas cultivé par une activité de lucidité et de fidélité, est capital pour le cheminement qui conduit à la foi en Dieu. Le tome I de mon travail est entièrement consacré à cet approfondissement humain sans lequel il n'est pas de chemin qui, normalement et de façon explicite, conduise à l'affirmation de l'existence de Dieu. Chaque fois que je décris une voie qui conduit à cet approfondissement, la progression de l'amour humain et de la paternité, l'accès à l'intelligence de sa vie et de sa mort, j'insiste invariablement sur le fait que la foi exigée par ces cheminements, toujours précaires d'ailleurs, exige une véritable création dont l'homme est le sujet plus encore que l'agent car, pour atteindre à cette foi et la conserver, il lui fut une activité dont il n'a pas l'initiative, qui ne dépend pas de ses techniques et de sa bonne volonté, qui par suite relève de Dieu (p. 87 et 115).

Dans le tome II, j'insiste en outre sur les énormes difficultés que nous avons à croire véritablement en Dieu de façon que la présence affirmée de Dieu ait une influence réelle, quotidienne sur notre vie. Nous sommes athées presque de nature, nous ne croyons plus spontanément en Dieu comme jadis. Nous sommes athées sans le savoir, tellement le climat de la société nous presse en ce sens. Très probablement même, seuls les hommes qui arriveront à comprendre par le dedans Jésus de manière à passer à son sujet de la vénération à l'adoration pourront atteindre et conserver une véritable foi en Dieu, une foi radicalement enracinée dans l'être du croyant, non seulement une foi de philosophe "de bonne tradition". La révélation sans laquelle la foi reste, en fait, au-delà de l'effort suprême de l'homme, même si tout en lui appelle cette foi, est ainsi essentiellement la personne de Jésus telle que les disciples des premiers temps l'ont découverte en vivant avec lui, grâce à l'approfondissement de nous-mêmes, au terme de notre fidélité (p. 102 à 104).

Varillon

En insistant de façon quasi exclusive sur ce mouvement ascendant qui conduit à l'adoration, j'ai peur que vous ne laissiez dans l'ombre l'initiative divine. Vous ne parlez jamais du don de Dieu.

Marcel Légaut

En effet, je ne parle pas du don de Dieu mais de cette action en nous, qui n'est pas que de nous, car nous n'en disposons pas : elle monte en nous, sans que nous la produisions, à l'heure qui n'est pas toujours celle où nous l'espérons, ou bien où elle serait la plus aisée. J'insiste dans mes livres sur cette action dont relèvent toutes nos activités proprement humaines quand, nées de nos instincts, elles s'élèvent au-dessus d'eux : passage de l'amour possessif à l'amour adulte et à la foi conjugale, de la paternité d'autorité à la paternité d'appel et à la foi du père dans le fils, de la notion de vie à celle d'existence (I, p. 151 à 157; II, p. 166 à 177). Nous ne pouvons nous souvenir de Jésus, au sens très précis que je donne au mot "souvenir", si nous utilisons simplement la mémoire que nous en donne l'Écriture. Il faut que jaillissent en nous des lumières qui, proprement créatrices, animent notre intelligence profonde de l'homme. Ce souvenir de Jésus, comme ces passages du domaine de l'instinct à celui de l'humain, sont des dons de Dieu puisqu'ils ne sont pas que la conséquence des initiatives de l'homme. Mais le mot "don" a le grave inconvénient de ne pas insister assez sur le fait qu'il doit être accueilli plus encore que reçu pour être réel et efficace. Mon Père, laissez-moi avoir le souci que vos anciens ont eu jadis au 17^{ème} siècle lorsqu'ils ont combattu le jansénisme.

5) La foi des apôtres

Varillon

Jean Lacroix a écrit : «Pour entraîner autrui à la vie intérieure authentique, il faut avoir détruit en soi toute trace de psychologisme» ("Foi et engagement", p. 33-34). Je pense que vous souscrivez à cette phrase. Le spirituel n'est pas le psychologique.

Mais comment vous défendez-vous du reproche de "psychologisme" lorsque vous vous efforcez (p. 22) de reconstruire ce que vous appelez "la rumination des apôtres après la mort de Jésus" ? Vous dites :«Cette rumination était mêlée à l'ardeur de leurs croyances, de leurs espoirs, de leurs craintes collectives ou individuelles... Peut-être aussi s'y ajoutait-il des ambitions cachées ou avouées qu'avait éveillées dans ces hommes simples la rencontre extraordinaire de Jésus. Les disciples revenaient sans cesse aux souvenirs qu'ils avaient conservés du passage de Jésus parmi eux. Il les revivaient à travers leur présent... Ils les transposaient en espoirs et en projets qui leur permettaient de dominer le regret d'un temps désormais révolu et de vaincre la tentation de regarder vraiment en arrière».

Marcel Légaut

Le reproche de psychologisme est très souvent, dans la bouche des rationalistes, la manière de défendre leur interprétation des textes quand ils veulent se cantonner, non sans passion, au ras de la lettre. Ce n'est certainement pas votre projet. Une Écriture ne devient vivante que pour celui qui la recrée avec son propre souffle. Autrement, elle ne peut pas susciter même faiblement, dans son lecteur, l'écho de ce qui montait en son auteur quand il l'écrivait, porté au-dessus de lui-même par l'inspiration. Impersonnelle, elle n'atteint pas personnellement (I, p. 103 à 109). Cette réanimation se fait évidemment aux risques et périls de celui qui l'entreprend. Mais comment ferait-on l'économie de ces risques et même d'errements presque nécessaires si on veut être vraiment interpellé par l'Écriture dans sa propre profondeur, complexe et ambiguë, et vivre de la parole dont l'Écriture est le support matériel plus que le témoin ? Le talent caché condamne le serviteur qui a eu trop peur de le perdre pour être capable de le faire produire. Qui veut s'assujettir au sens littéral d'un texte, s'ensevelit avec lui et est condamné à ne jamais comprendre celui qui l'a écrit pour communiquer la lumière qui alors le visitait.

Votre reproche va plus loin. Lorsque je parle de la "rumination des apôtres", que j'imagine sans évidemment pouvoir faire plus, j'évoque leur amour pour Jésus, mais aussi je mets en évidence le fossé qui sépare ce que leur Maître leur avait dit de ce qu'ils en avaient compris sur le moment. Lorsqu'on fait des Écritures, et non de la personne de Jésus, le point de départ absolu de la foi, il est capital de nier l'importance de ce fossé ou du moins de le faire franchir sans délai par la toute première génération chrétienne d'où sont issus les évangiles. Il faut alors affirmer que le saint Esprit acheva en perfection dans les apôtres ce que Jésus n'avait pu qu'amorcer en eux. Le saint Esprit leur enseigna toute chose... Sans nier une motion de ce genre qui inspire et soutient l'activité du souvenir tel que je le définis, cependant je crois que les résultats de cette action sont très dépendants des temps et des lieux, non seulement dans les expressions qu'elle a suggérées, mais dans les mentalités qu'elle a cultivées. Je crains le docétisme vis-à-vis de l'Église autant que celui vis-à-vis de Jésus. En vérité, une telle manière de concevoir l'action de Dieu dans le monde n'est pas digne ni de la qualité d'amour pour les hommes qu'à la suite de Jésus nous entrevoyons en Dieu, ni de la grandeur en puissance que Dieu s'efforce de faire croître en eux.

Varillon

Oserai-je hasarder le mot de "reconstitution fantaisiste" ? À travers le livres des Actes, on ne voit guère l'Église naissante "ruminer" des souvenirs. D'après le récit des pèlerins d'Emmaüs, il semble bien, au contraire, que les disciples sont pressés d'oublier. C'est Jésus ressuscité qui leur impose la réalité de sa présence et de l'envoi en mission. C'est le présent qui les renvoie au passé. C'est dans l'acte de foi par lequel ils reconnaissent Jésus, que le passé revit en eux comme élément essentiel à cette reconnaissance.

Marcel Légaut

Je ne suis absolument pas d'accord avec vous. Les hommes qui ont vécu quelques mois avec Jésus ont cru suffisamment en lui pour rester ses disciples jusqu'à la fin. À mon point de vue, il est extrêmement important de penser avec réalisme combien ces hommes ont été transformés par cette présence de Jésus durant sa vie parmi eux au point d'avoir pu atteindre, sans doute obscurément mais réellement, un absolu qui n'était pas en eux. Le chapitre 2 du tome II insiste avec vigueur sur les extrêmes difficultés que ces juifs durent surmonter pour rester fidèles à leur Maître quand tout l'abandonnait et que le désastre final visiblement approchait, quand s'anéantissaient tous les espoirs qu'ils avaient mis en lui. Cette conviction m'est d'autant plus chère que, si on ne la tient pas fermement, la tentation est grande, à laquelle d'ailleurs on a très généralement succombé, de négliger la vie humaine de Jésus, d'y atténuer la transcendance de son rayonnement personnel, au profit de sa mort "seule rédemptrice" et de sa résurrection, "seul fondement de la foi en lui". La foi des disciples en Jésus, avant la mort de Jésus, avait évidemment besoin d'être réconfortée, d'être expliquée, d'être développée. Elle a reçu justement des charismes de la résurrection et de la Pentecôte, des miracles qui se sont produits dans les tout premiers temps du christianisme, un support supplémentaire, réconfort bien indispensable dans des conditions aussi tragiquement difficiles. En vérité, si ce que les évangélistes ont rapporté de Jésus était fondamentalement hétérogène à ce que les disciples ont vécu avec lui et grâce à lui, si cela n'était seulement qu'une illustration grandiose d'une idéologie religieuse, construite avec les idées du temps et usant de l'histoire de Jésus, si cela était né seulement sous l'impulsion des charismes auxquels aucun des bénéficiaires n'était en rien préparé intimement, hypothèse paradoxale contraire à ce que nous savons de Dieu par Jésus car alors Dieu aurait brutalisé ces hommes, ne

les aurait pas respectés, il faudrait vigoureusement douter de ces Écritures et ne voir dans leur naissance et leur succès que les résultats d'une exaltation locale et passagère due à une idéologie bien adaptée à l'époque (II, p. 52 et 53).

6) Foi et croyances : les fonctions du dogme

Varillon

Nous sommes certainement d'accord pour distinguer foi et croyances et pour affirmer la priorité de la foi sur les croyances. Ce n'est pas la doctrine qui fonde la foi, c'est la foi qui, pour rester pure, ne pas dévier, appelle des précisions sur la visée du mystère. Tout énoncé dogmatique est un éclairage venant du Christ sur l'homme et sur Dieu et qui a pour but de garantir l'authenticité de notre relation à Dieu dans le Christ. La doctrine, ensemble des énoncés de la foi, est la somme des affirmations nécessaires, au cours de l'histoire, pour que soit correctement reçue la lumière du Christ. Il est bien évident qu'un énoncé dogmatique vise une réalité qui est toujours au-delà, le mystère. C'est ce qu'on appelle traditionnellement le caractère intentionnel du dogme. En l'absence de toute croyance, la foi serait un fidéisme, un irrationnel pur, un saut dans la nuit; elle ne serait pas une adhésion intelligente et libre à la révélation. Et du coup, toute communauté de foi serait impossible puisqu'une communauté de foi suppose la possession d'un langage commun dans lequel puisse s'exprimer une foi commune.

Luther n'était pas antidogmatique. Il disait «Tolle assertiones et christianismum tulisti / Si tu supprimes les affirmations, tu supprimes le christianisme». Il ajoutait : «L'Esprit-Saint n'est pas un sceptique, il n'a pas écrit dans nos cœurs des doutes ou des opinions mais des affirmations plus certaines et plus fermes que la vie et que toute expérience». C'est le protestantisme libéral et le modernisme qui ont soumis les dogmes à une critique radicale, visant à les relativiser au maximum en faveur de l'expérience religieuse.

Le père Duquoc écrivait récemment :«Les dogmes sont pour la plupart en chômage dans l'Église, ils n'ont pas de signification pratique et existentielle. L'ensemble de ce que nous croyons n'a souvent aucun emploi dans notre vie, son sens n'est qu'objectif, à la limite même répressif (moyen pour l'autorité d'imposer quelque chose), alors que dans le projet chrétien tout ce qui est affirmé dogmatiquement doit pouvoir être source de vie, donc avoir une signification pratique. La nostalgie de certains et leurs griefs viennent de l'impression que ce qu'affirment les Églises n'a jamais la moindre utilisation privée ou publique : c'est une théorie, une structure intellectuelle qui va même jusqu'à freiner la recherche».

Vous insistez beaucoup dans votre livre sur le danger qu'il y aurait à substituer une idéologie à la foi et vous pensez que cette substitution est plus qu'un danger, c'est un fait historique par lequel s'explique la médiocrité de l'existence chrétienne au cours des siècles. Je pense aussi avec vous qu'on a beaucoup trop intellectualisé la foi à cause des controverses polémiques et apologétiques de toutes sortes. Je pense avec vous qu'une certaine mentalité dogmatiste est une tentation permanente pour la foi : construire des systèmes ou des idéologies est incontestablement une des limites de l'esprit. Je pense avec vous qu'une fixation unilatérale sur ce que saint Thomas appelait les "énonciables", ou sur les représentations que véhiculent les énoncés dogmatiques, peut nuire gravement à la santé de la foi. Je pense avec vous qu'on a eu tendance à exagérer, surtout dans les temps modernes, le côté irréformable des expressions de la doctrine.

Mais voici où je me sépare de vous. Je ne pense pas, comme vous l'écrivez, qu'il y ait «radicale hétérogénéité entre foi et croyances» (II, p. 291). Je ne pense pas davantage qu'une pluralité de croyances sur les points essentiels puisse coexister avec une véritable unité de foi. Je ne pense pas qu'on puisse réduire impunément les croyances, sans que soit blessée en quelque manière l'intégrité de la foi, sans que s'évanouisse la transcendance de son objet. J'admets cependant qu'on peut parler de dogmes majeurs et de dogmes périphériques, selon qu'ils sont reliés plus ou moins directement (ou immédiatement) au noyau essentiel. Vatican II précise en effet :«Il y a un ordre ou une hiérarchie des vérités de la doctrine catholique en raison de leur rapport différent avec les fondements de la foi chrétienne» (Décret sur l'œcuménisme, n° 11).

Je ne pense pas que les croyances soient à ce point relatives, à ce point dépendantes des conditions de leur naissance, de leur croissance, de leur expansion sociale, qu'il soit impossible de les exprimer dans des contextes de civilisation différents du nôtre.

En bref, je souscris pleinement à ces lignes du père de Lubac dans son livre sur "La foi chrétienne", «Autant la distinction des deux concepts de simple croyance et de foi est éclairante et nécessaire, autant la dissociation des deux choses serait arbitraire et mortelle. La foi fait participer les croyances qu'elle inclut à ses propres caractéristiques et, en revanche, une prétendue exaltation de la foi par l'élimination des croyances est en réalité sa ruine. Passer des croyances à la foi, cela peut être un beau programme si on entend par là qu'il ne suffit pas d'avoir des croyances, d'adhérer à des vérités, pour être chrétien, qu'il faut encore vivifier ses croyances et les unifier dans un acte qui engage tout l'être. Mais si l'on voulait signifier qu'il faut abandonner les premières pour trouver la seconde, les remplacer par une foi qui n'aurait plus d'objet, ce serait un leurre».

Marcel Légaut

J'avoue que les propos du père de Lubac me peinent car il cède à la tentation de prêter à son adversaire des propos suffisamment subversifs pour pouvoir plus facilement les bousculer.

Varillon

Je ne puis vous laisser dire cela. Le contexte doctrinal, nullement polémique, où se situent les lignes que j'ai citées n'autorisent pas cette interprétation. Mon accord est avec les choses dites, telles qu'elles sont dites.

Marcel Légaut

La foi ne naît pas des cendres des croyances, pas plus que de la lumière ou de la chaleur qu'elles rayonnent par elles-mêmes. Elle naît de la rencontre de chacun avec Jésus à travers les Écritures et la tradition tenue vivante par les disciples de tous les temps, grâce à la connaissance de soi et de la condition humaine, grâce à la lumière de sa propre vie spirituelle.

Je prends une à une les quatre questions que vous soulevez.

Affirmer "une radicale hétérogénéité entre foi et croyances" n'est pas nier leurs relations quasi nécessaires, c'est dire que le mouvement de foi ne se réduit pas à la naissance des évidences, à la perception des convenances des croyances et encore moins de la sécurité et des besoins de certitude. La foi ne tolère la suffisance d'aucune croyance. Si elle se sert des croyances, c'est en sachant leur précarité, leur inadéquation à ce que celles-ci s'efforcent de dire. La foi, dès qu'elle est assez vive, se développe plus en aiguisant ses critiques contre les croyances qu'en s'appuyant sur elles. Les croyances sont utiles à leur heure au niveau du faire et du dire. Elles n'atteignent pas le fond de l'homme où la foi est enracinée. Elles ne jaillissent pas de lui avec la puissance qu'impose la nécessité perçue de l'ontologique. Aussi ce ne sont pas les croyances qui changent l'homme. Elles peuvent tout juste le revêtir. Souvent elles le déguisent à ses propres yeux. Seule la foi change l'homme car elle exige de lui, elle tire de lui une réponse radicale à laquelle l'intellectualité et la sentimentalité attachées aux croyances restent étrangères, si absorbantes et passionnées que celles-ci soient.

La foi est une car, comme aucune autre action, elle est l'acte de l'homme total dans ce qui en lui est conscient, mais aussi inconscient. De la même formule dogmatique, il y a autant de manières d'interprétations qu'il y a de croyants. J'entends ici par "croyants" ceux qui vivent vraiment de leurs croyances, en qui la formule n'est pas seulement opinion reçue ou affirmation disciplinaire, catégorique mais encore verbale. À un niveau réel et individuel, et non pas collectif et impersonnel, la multiplicité des interprétations vraiment vécues des croyances, correspond à la diversité des hommes, de leurs besoins, de leurs moyens, de leurs aspirations, des appels qui les visitent. L'unité de la foi est au niveau de l'unité fondamentale qui existe entre les hommes sous leur diversité. Elle est édifiée sur cette unité de base, elle en est l'accomplissement.

Je ne pense pas non plus qu'on puisse "réduire" impunément les croyances sans blesser l'intégrité de la foi. Mais il est une manière de les imposer en bloc, en les confondant avec la foi, qui rend impossible le mouvement de foi, au moins explicitement. Deux dangers de part et d'autre du chemin que chacun doit prendre à ses risques et périls, sous sa responsabilité. Seule la fidélité, et non l'imitation ou la discipline, peut faire parcourir convenablement le chemin qui convient à chacun. Chacun doit suivre ses propres cadences dans ce cheminement, se conformer à ses manières de penser et de sentir, à leur évolution. J'avoue ne pas aimer la distinction entre dogmes majeurs et dogmes mineurs. Mais tout être vivant, croyant en Jésus, sera conduit à s'intéresser plus spécialement à tels dogmes plutôt qu'à tels autres suivant les rythmes de sa croissance dans la foi, suivant les étapes de sa vie spirituelle et de la compréhension intime qu'il atteint de lui, de Jésus et de Dieu.

Je pense avec le père Varillon que les croyances peuvent s'exprimer dans des contextes de civilisation différents du nôtre. Mais il faut avouer que ce travail d'exposition, particulièrement capital pour la mission de l'Église ailleurs qu'en Occident (et même là aussi tant de niveaux d'humanité sont divers) n'a jamais été mené à bien. Cela ne porte-t-il pas à penser que la foi qui sous-tend les croyances chrétiennes et qui leur donne leur valeur religieuse a trop souvent été confondue avec elle et réduite à n'être qu'elles ?

En résumé, la base de la foi, c'est la foi en Jésus. Je ne fais pas fi des croyances mais je pense que, pour les bien comprendre et pour en vivre vraiment, il faut être conduit à y adhérer par le dedans et non pas à les recevoir seulement du dehors. Cela ne peut se faire que lentement. Brûler les étapes, c'est les nier et errer religieusement; c'est ignorer le but, même si on affirme le connaître. Il vaut mieux taire que d'affirmer par discipline, par vertu, ce dont on ne vit pas réellement. C'est nécessaire pour un véritable rayonnement spirituel autant que pour l'authenticité de la vie. Par conséquent, tout enseignement doctrinal, même intelligent, sans nul doute nécessaire, est radicalement insuffisant pour faire atteindre le niveau de la vie spirituelle. Il peut exciter la vie intellectuelle. Il peut nourrir la vie affective. C'est la personne de Jésus, telle qu'elle s'est montrée il y a vingt siècles, qui est le fondement même de la foi. Il faut entrer peu à peu dans la compréhension de qui a été Jésus pour entrevoir ce que les dogmes veulent faire comprendre à travers eux et au-delà d'eux. Ne sont-ils pas les fruits, d'ailleurs durement marqués par les temps et les lieux de leur maturation, de la recherche menée depuis Jésus et sous son impulsion (I, p. 103 à 109 et 225 à 229; II, p. 96 à 100, 104 à 106 et 217 à 220).

Varillon

Ce que vous dites maintenant est assez différent de ce que vous avez écrit. Dans votre livre vous identifiez la plupart du temps théologie et idéologie, en un sens très péjoratif. Si vous dites que c'est la connaissance profonde de Jésus Christ qui nous permet d'entrer peu à peu dans les précisions dogmatiques nécessaires qu'apporte l'Église, nous sommes d'accord.

Marcel Légaut

Je ne pense pas que nous soyons encore tout à fait d'accord. Nous ne donnons pas chacun aux mots des sens qui soient parfaitement identiques. La discussion devrait être plus poussée car ma pensée est cohérente et vous n'acceptez pas la sévérité avec laquelle je juge toute idéologie, tant elle est tentatrice, tant elle aiguille sur de fausses orientations où la vie spirituelle s'étirole en vie intellectuelle ou affective. Je ne suis pas certain que la connaissance profonde de Jésus-Christ dont vous parlez ne soit pas encore, à mon gré, trop le fruit d'une christologie qui utilise les Écritures, y ajoute

plus qu'elle ne les explicite.

Il y a dans mon livre quelques préoccupations polémiques cachées mais constantes. Je me défie des convenances dogmatiques (ainsi les multiples développements au sujet de la Trinité) qui découronnent la foi. Je me défie des croyances qui deviennent évidentes à force d'être répétées partout et toujours. La foi est une activité personnelle qui suppose un cheminement personnel où le tout de l'homme est engagé et non seulement son intelligence ou son cœur. Les évidences, les convenances que comportent les formules dogmatiques peuvent submerger la foi, l'étioler et parfois vont jusqu'à la remplacer quand elles s'arment de tout leur appareil logique et autoritaire. Sans nul doute, une des grandes causes de la crise actuelle du christianisme est que l'Église s'est trop souvent contentée, par ses polémiques si rapidement désuètes, de donner des convenances et des évidences aux dogmes au lieu de préparer les chrétiens à atteindre par leur approfondissement humain et au-delà de lui le niveau de la foi qui seule permet un usage convenable des dogmes.

Varillon

Nous avons posé au départ la priorité de la foi sur les croyances mais j'aurais aimé que vous distinguiez plus clairement le "dogmatisme" tel que vous avez raison d'en redouter les méfaits et la nécessité des précisions dogmatiques pour que la lumière du Christ soit correctement reçue dans la foi commune. Je souhaiterais que, dans une édition ultérieure, vous ajoutiez cela au moins en note.

Marcel Légaut

Je ne sais pas ce que vous mettez exactement sous l'expression "foi commune de l'Église". Si je vous ai bien compris, ce n'est pas seulement un corps de formules dogmatiques. D'autre part, le mot "foi" dans cette expression ne peut pas être la foi de tel croyant qui lui est originale, personnelle, dont il porte la responsabilité et qui le jugera dans son être plus encore que dans ce qu'il fera et dira.

Je pense que le respect passif, sans aucune recherche, voire sans aucune contestation de ces précisions dogmatiques, est radicalement insuffisant pour que la lumière du Christ soit correctement reçue. Il est indispensable de comprendre par le dedans, par une recherche personnelle et, pourquoi ne pas le dire, à travers les errements que seule la fidélité peut corriger pas à pas, ce que Jésus a vécu avec ses disciples. Il faut y arriver sans s'appuyer principalement sur une christologie qui, si elle prend trop de place, remplace cette recherche par une connaissance acceptée et, comme on le pense aisément à tort, déjà bien comprise dès le départ. Quitte d'ailleurs à ce qu'on retrouve cette christologie au bout de son propre cheminement et que soit ainsi confirmée la voie qu'on a prise. Mais alors cette doctrine a une toute autre portée dans la vie. Elle couronne la foi sans être par elle-même objet de croyance. Si Dieu le permet, cette doctrine elle-même pliera sous le poids accru des exigences d'une foi croissante et insatiable de "vérités plus vraies".

Les formules dogmatiques, dans la mesure où l'on n'a pas fait de véritable cheminement pour être capables d'en user convenablement, donnent une satisfaction, une tranquillité, une sécurité, une assurance qui ne sont pas du tout de l'ordre de la vie spirituelle. Elles dispensent à tort le croyant de se soumettre aux exigences de l'intégrité de l'esprit qu'elles lui font soupçonner n'être qu'orgueil déguisé, aux exigences d'une véritable authenticité qu'elles accusent de "volonté d'esprit propre". Elles sont moins lucides que le conformisme et le pharisaïsme des affirmations qu'elles favorisent. Le plafond spirituel de beaucoup de chrétiens est relativement bas parce qu'ils se refusent, au nom de formules dogmatiques auxquelles ils souscrivent, de réfléchir personnellement et activement sur les questions fondamentales que posent la condition humaine et leur propre réalité. Ces formules dogmatiques, pensent-ils avec légèreté, lorsqu'ils pensent... ne leur en donnent-elles pas les réponses, elles qui se disent, non pas approximatives et insuffisantes, mais au contraire complètes, totales et de caractère absolu ?

7) Du salut en Jésus Christ : La religion d'Israël

Varillon

On vous a reproché d'exagérer la rupture, et l'intention de rupture, de Jésus avec l'Ancien Testament. Vous parlez en effet (p. 130), de rupture radicale des paraboles évangéliques avec la tradition juive. J'ai reçu une lettre où l'on me dit : «La haine de Marcel Légaut pour l'Ancien Testament ressemble presque à celle de Francis Jeanson». De là à dire que vous êtes marcioniste, il n'y a qu'un pas. On sait que Marcion, mort vers 170, avait publié un volume intitulé "Antithèses" où il alignait des textes de l'ancien et du nouveau testament qui, selon lui, se contredisaient.

Laissons les mots-massues. Disons simplement que vous donnez quelque peu prise au grief d'une méconnaissance assez grave de ce que fut la religion d'Israël. Il y a sans doute beaucoup de vrai dans ce que vous dites du prophétisme (p. 45 et 46). Vous écrivez : «les prophètes interviennent quand l'unité nationale est menacée... Ils sont suscités par l'autodéfense spontanée quand la décadence menace... Ils parlent à leurs concitoyens de la grandeur de la patrie, de sa mission exceptionnelle dans le monde, pour compenser le manque de vitalité de leur peuple. Ne pouvant faire appel aux vertus civiques déficientes, ils réveillent l'instinct de domination et l'orgueil des masses pour leur redonner le courage de subsister dans le présent et pour les empêcher de s'abandonner au fil de l'histoire... Ils prêchent le retour à l'observance générale et stricte de la thora édictée par Dieu, observance considérée comme une fin se suffisant en soi et dispensant de toute initiative personnelle...»

Tout cela me semble bien unilatéral. Dieu n'a-t-il pas préféré qu'Israël soit exilé et Jérusalem détruite plutôt que de consentir à une déformation religieuse de son peuple ? N'y a-t-il pas là quelque chose de radicalement différent d'un sentiment d'exaltation nationale ?

Vous dites ailleurs (p. 133) à propos des paraboles évangéliques : «Quelle étrange et paradoxale façon de présenter la vie spirituelle à un peuple pour qui tout ce qui devait être fait était commandé, précisé dans les moindres détails, où l'individu était encadré, n'était jamais laissé à sa propre initiative, à sa propre recherche, où au contraire toute initiative, tout pas au-dehors du rang étaient jugés désobéissance, toute recherche engendrant quelques critiques, blasphème envers le Dieu d'Israël. Sans le dire, peut-on plus clairement critiquer le rôle de la loi, même si on assure d'une façon d'ailleurs ambiguë qu'on vient l'accomplir... Et peut-on plus vigoureusement s'opposer à la conception qui fait dépendre la réussite spirituelle de l'observance collective d'une religion essentiellement gouvernementale telle qu'on la concevait à cette époque, d'une loi dont l'autorité découle directement de celle de Dieu ? »

Je pense qu'il y a là erreur de perspective. Peut-on parler de religion gouvernementale quand on songe à ce qu'était en Israël la diversité des partis et des sectes, depuis Qumran jusqu'aux pharisiens ? N'envisagez-vous pas la thora seulement telle qu'elle était littéralement comprise et vécue dans le judaïsme rabbinique ? Et même chez les rabbins, n'y avait-il pas diversité et pluralisme ?

Quant à l'Évangile, l'intention de Jésus ne me semble pas tellement de rompre avec la loi mais bien plutôt d'aller jusqu'au fond de la loi, de la réinterpréter selon l'esprit. Jésus est la fois contre la fausse interprétation de la loi et contre l'hypertrophie de la lettre. Il relativise la lettre par fidélité à l'esprit et il révèle du même coup ce qui est au cœur de la loi.

Enfin vous écrivez que le prophétisme n'est pas spécifiquement juif. C'est vrai mais à condition d'ajouter qu'il y a, dans le prophétisme juif, quelque chose d'absolument unique entre tous les prophétismes, à savoir la révélation de la puissance que tous les hommes cherchaient à tâtons sous les espèces du sacré, comme volonté de justice et puissance de libération. Les prophètes d'Israël ont moralisé le sacré et il y a déjà chez eux l'annonce de la révélation de l'amour. C'est important pour la connaissance de Jésus et on n'en trouve pas trace dans votre livre.

Marcel Légaut

J'accepte l'ensemble des reproches que vous me faites au sujet de ma conception du climat religieux d'Israël au temps de Jésus. Mon absence de culture dans ce domaine est totale et nous ne pourrions lutter à armes égales... Sans doute j'ai été trop impressionné par la polémique latente contre le judaïsme de l'époque que l'on voit transpercer dans les Évangiles. J'ai voulu surtout insister sur l'originalité fondamentale de Jésus. Si Jésus a été élevé dans la tradition juive comme les enfants de son temps, il a été conduit par fidélité à lui-même à l'accomplir, suivant l'expression utilisée qui n'est pas sans présenter de multiples ambiguïtés, il l'a transformée par une véritable révolution dont les conséquences ne sont pas encore généralement acceptées. Elles ne sont même pas toutes connues car elles sont illimitées, à la taille même du mystère qu'est l'homme. Si on se contente de ne montrer dans le message de Jésus que la conclusion normale du cheminement de l'Israël fidèle, conclusion tout à fait prévisible à qui sait lire convenablement l'ancien testament, on prive la mission de Jésus de quelques parties essentielles. En vérité, dès le commencement, Jésus, tout en restant dans le judaïsme traditionnel, s'en est vigoureusement distingué. S'il est resté dedans, c'était pour le transformer. À la fin, il s'est rendu compte que, pour que son projet puisse se réaliser, il fallait qu'il aille jusqu'au bout de son affrontement avec Israël, et ceci jusqu'à la mort. Cet acte de foi, par sa dimension, donne la mesure de la conversion intime et bouleversante que Jésus voulait pour Israël et au-delà d'Israël pour l'humanité entière.

D'autre part, et j'y insiste explicitement dans le tome II, je ne pense pas que le judaïsme soit la voie unique ni même la voie suffisante pour entrer à fond dans la compréhension de la vie humaine de Jésus et de son humanité. Les religions non chrétiennes, en particulier les grandes religions orientales, ont aussi à apporter leur sagesse et leur message car elles aussi sont enracinées dans l'humain. Elles aussi doivent s'accomplir en Jésus. La foi en Jésus exige désormais l'affirmation d'une universalité sans proportion avec celle qui était jadis conçue. Celle-ci sans doute volait haut dans le ciel avec les ailes du lyrisme mais encore très dépendante de la connaissance d'un monde aux dimensions infimes par rapport à celui qui est maintenant nôtre, elle ne faisait que le survoler.

8) Les miracles de Jésus

Varillon

Dans les paragraphes que vous consacrez aux miracles de Jésus (p. 46-49), vous déclarez ne pas refuser la possibilité du miracle mais vous ajoutez qu'on ne peut guère douter que «la crédulité alliée à l'ignorance ne soit pour une large part à l'origine de l'abondance des miracles relatés à cette époque». Je ne serais pas d'accord sur "crédulité alliée à l'ignorance", je crois que la question est beaucoup plus complexe. Mais laissons cela.

Vous dites aussi que Jésus se laissa arracher des miracles par la pitié ou par d'autres sentiments, (l'amour filial, l'admiration) et que ces miracles lui parurent être une imprudence de sa part et qu'il s'efforça, d'ailleurs vainement, de les tenir secrets. Là-dessus, je pense que vous avez raison. C'est un fait que jamais Jésus n'appelle à voir des miracles mais des hommes ont faim, il les nourrit; des hommes sont malades, il les guérit.

Vous refusez l'argument qui voudrait fonder sur les miracles la divinité de Jésus. Vous avez sans doute raison. D'autres que Jésus ont fait des miracles, il pourrait y avoir des miracles en pays bouddhistes. Dieu peut se révéler en dehors de l'Église visible. Vous dites aussi que les miracles sont des moyens précaires et équivoques. Précaires, je veux bien car il est très vrai que les hommes peuvent en déformer la signification. Mais il faut noter que Jésus redresse toujours. Équivoques ? Soit aussi en ce sens que les miracles peuvent toujours, comme vous le dites, déclencher des réactions troubles, plus charnelles que spirituelles.

Je vous chicanerai sur un mot de la page 47 : «Les miracles, dites-vous, servirent à Jésus pour se signaler aux foules qui, subjuguées, s'attroupaient autour de lui». À mon sens, se signaler est faux. Comme l'écrit le père Jacques Guillet dans son dernier livre "Jésus devant sa vie et sa mort" (p. 68),«Le miracle n'est pas pour Jésus une démonstration de sa puissance ni un argument pour imposer son message. Il est à la fois la réaction spontanée d'un cœur vulnérable, incapable de laisser dans le malheur, et le signe d'une événement inouï dans le monde, la venue du royaume, la révélation de Dieu».

On veut à tout prix réduire la part du miracle dans l'Évangile et je sais bien que le miracle est antipathique à l'homme moderne. Malebranche disait déjà qu'il ne croyait pas à cause des miracles. Ce n'est pas une raison pour insister exagérément sur l'aspect spectaculaire de beaucoup de miracles évangéliques, sur la tendance des récits à transformer Jésus en personnage divin, doué de pouvoirs thaumaturgiques faits pour éblouir les foules. Qu'il y ait un peu de cela dans les récits de Luc, on peut le concéder. Mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est que, si on élimine les miracles de l'activité de Jésus, Jésus n'est plus qu'un professeur. Un professeur sublime, unique, mais un professeur. On aboutit à «laisser de côté l'aspect proprement évangélique de son existence, ce contact quotidien et sans cesse renouvelé avec toutes les formes de la détresse et de la déchéance humaine» (p. 72).

Vous exaltez dans votre livre les paraboles qui seraient, selon vous, le fond même de l'Évangile. Outre que cette affirmation paraît assez gratuite, il est probable que plusieurs paraboles ont eu pour occasion un miracle à expliquer ou à justifier (par exemple la parabole de la brebis tombée dans un trou, que Matthieu rattache à la guérison de l'homme à la main desséchée, (Mt 12,11) et Luc à la guérison de l'hydropique (Lc 14,4).

En bref, Jésus ne fait pas des miracles pour se signaler aux foules. Il est simplement lui-même «avec sa puissance et sa sensibilité, et la conscience d'être porteur d'une révélation, le témoin d'un secret qu'il est seul à connaître : le royaume qui vient, c'est la miséricorde de Dieu» (p. 73).

Marcel Légaut

À quelques nuances près, je suis d'accord avec ce que vous dites sur les miracles. Je n'ai certes pas réduit au maximum la part des miracles dans les Évangiles. Vous et moi, nous rejoignons Malebranche quand j'écris que «les miracles évangéliques posent d'abord à l'homme moderne la question quasi insoluble de savoir ce qu'ils ont été réellement» (II, p. 48).

J'avoue ne pas vous suivre totalement quand vous voyez surtout «dans les miracles la réaction spontanée d'un cœur vulnérable, incapable de laisser dans le malheur». Hélas, les miracles que connurent encore les tout premiers temps du christianisme sont devenus rares. Jésus est toujours présent parmi ses disciples et le malheur des hommes n'a pas non plus disparu...

Mais je me refuse absolument à penser que, si on élimine les miracles de l'activité de Jésus, il n'est plus qu'un professeur, même sublime, même unique. Je sais bien que les professeurs ne font pas de miracles... J'ai pour la personne de Jésus, à cause de l'épopée spirituelle qui a été la sienne, en faisant même abstraction de ce qu'il a dit et fait quotidiennement, une vénération qui dépasse de beaucoup celle que je donnerais à un grand professeur, si je le rencontrais. Sans nul doute, le comportement quotidien de Jésus avec ses disciples, tel que nous le connaissons en dehors du temps des miracles, ne rend pas compte totalement de son rayonnement auprès d'eux. Avec vous, je pense que la conscience grandissante, envahissante de sa mission inspirait tous ses actes, toutes ses pensées, en élevant la nature et qu'elle était l'aurore qui lui donnait une autorité sans pareille et proprement surnaturelle.

9) La mort de Jésus

Varillon

Avec la mort de Jésus, nous touchons un point fondamental de la foi chrétienne. Vous avez écrit là-dessus des pages très belles et je voudrais simplement vous faire préciser votre pensée.

Vous écrivez (p. 49) : «Pour protéger l'essentiel de son message de toute compromission avec ces moyens équivoques (qu'étaient les miracles alliés au messianisme politico-religieux), Jésus s'est laissé arrêter, condamner et crucifier... comme si sa mort était éminemment convenable et nécessaire à sa mission». J'ai peur que le lecteur comprenne que Jésus a voulu sa mort comme un moyen de dissiper les équivoques créées par sa vie vécue inévitablement dans un certain contexte politico-religieux. Ne pensez-vous pas que le sens de la mort de Jésus est autrement profond. Jésus fit de sa mort le pardon de Dieu. Humainement, il meurt parce qu'il n'est pas possible d'affronter les oppositions sans en mourir. Mais ce que révèle le récit de l'agonie à Gethsémani, c'est que le calice de souffrances doit être bu jusqu'à la lie. Non pas certes comme une certaine manière de présenter les choses risque de le laisser entendre, que Dieu ne puisse pardonner aux hommes sans que d'abord sa justice soit satisfaite. Pourrait-on encore parler de pardon si la justice de Dieu exigeait une compensation pour le péché ? Comme si Dieu ne pouvait donner libre cours à sa volonté de miséricorde que s'il était en quelque sorte "vengé".

J'ai un peu le sentiment que, dans votre interprétation de la mort de Jésus, vous redoutez de frôler, si peu que ce soit, cette théologie en effet inadmissible. Mais ce n'est pas cela du tout que dit la foi de l'Église quand elle parle d'une nécessité venue de Dieu de souffrir et de mourir. Ce que Dieu veut, parce que le sérieux de l'amour et du pardon ne peut pas vouloir autre chose, c'est que Jésus connaisse le péché jusqu'au bout dans son propre corps afin qu'il soit pardonné jusqu'au bout. Ce que Dieu sait et qu'il est le seul à savoir, c'est qu'il y a dans l'homme plus profond que son péché. La mort de Jésus est essentiellement un acte d'espérance en l'homme.

C'est en ce sens que la mort de Jésus est un «sacrifice exigé par Dieu». Vous récusez l'expression (p. 304). Comme l'a écrit Paul Ricœur : «L'homme est tellement convaincu que la mort est un châtement de Dieu que Jésus seul a pu retourner ce sentiment et faire de sa mort un don». Cela n'est même pas une idée juive, c'est vraiment une invention de Jésus. Pas question d'apaiser Dieu par du sang. Vous dites que les apôtres ont fait entrer la mort de Jésus dans la catégorie païenne du sacrifice. Ce que l'Église entend par sacrifice, c'est la conviction qu'a Jésus de mourir pour les hommes en vivant jusqu'au bout dans son propre corps leur péché. Il y a continuité certes avec l'ancien testament, mais ce que Jésus accomplit, c'est le geste religieux suprême.

Quand vous dites (p. 303) que la mort de Jésus était «exigée pour éveiller l'humanité de ceux qui pourraient le comprendre et croire en lui», j'ai peur que vous ne glissiez vers cette conception des choses, illustrée au Moyen Âge par Abélard, selon laquelle le drame du calvaire est une manifestation d'amour destinée à produire dans les hommes une réaction d'amour, le plus héroïque et le plus touchant des exemples.

Au vrai, si Jésus meurt, c'est pour épuiser en sa personne toutes les conséquences du péché et pour qu'au-delà de cette mort l'homme soit véritablement sauvé. Direz-vous de que c'est de l'idéologie ? J'espère que non.

Marcel Légaut

Mais, mon Père, je crois bien que si. Les lignes que vous venez de citer de mon livre étaient précédées d'autres phrases qui les complétaient et ne permettent pas l'interprétation trop étroite que vous leur donnez. La mort de Jésus est la conséquence de sa vie, de sa mission, non d'une volonté extrinsèque à Jésus. Il ne pouvait que mourir de cette façon pour être fidèle à l'ensemble de ce qu'avait été sa vie. Sa mort ne peut pas être séparée de sa vie, ce que l'on fait trop souvent quand, oubliant tout ce qu'il a vécu, le négligeant, on ne parle, on ne fait mémoire que de sa mort et de sa résurrection.

Dans le tome I, le chapitre *L'intelligence de sa mort*, prépare à cette compréhension qui fait atteindre le côté existentiel de ce qu'on appelle communément et abstraitement la rédemption. Cette intelligence de sa vie qui conduit à celle de sa mort, tout homme digne de ce nom doit s'efforcer de s'en approcher. C'est un des sommets où Jésus nous appelle après l'avoir atteint. De ce sommet, l'homme défie la mort parce qu'elle est vaincue, elle n'est plus pour lui un effondrement; elle est une étape décisive de l'être qui est né en lui tout le long de sa vie. Un homme qui a suffisamment vécu et qui se trouve dans des conditions suffisamment favorables, peut découvrir la signification de sa mort après être entré dans l'intelligence de la signification fondamentale de sa vie. Comprendre la vie et la mort de Jésus de cette façon, ce n'est pas éliminer une volonté de Dieu sur Jésus, c'est l'intérioriser de façon que cette volonté ne soit pas imposée de façon extrinsèque, du dehors, mais qu'elle monte dans l'intime de Jésus au point qu'elle est inséparable de la fidélité que Jésus se doit à lui-même (II, p. 299 à 303).

Varillon

Je suis d'accord avec M. Légaut quand il s'explique à la Mutualité. Reconnaissez que, sur cela, votre livre n'est pas suffisamment explicite.

Marcel Légaut

Vous voyez, mon Père, la difficulté, disons-la simplement : vous êtes théologien, vous parlez de Dieu beaucoup plus facilement que moi et je vous le reprocherais volontiers. Une règle importante me paraît capitale à observer pour respecter l'intégrité de l'esprit : ne pas expliquer le moins obscur par le plus obscur mais, modérément, plus raisonnablement aussi, essayer d'expliquer le plus obscur par le moins obscur, sans d'ailleurs avoir le moindre espoir d'y arriver de façon satisfaisante... Instinctivement nous sommes portés à faire le contraire, à nous livrer aux facilités de l'esprit de synthèse, frère de celui qui anime toutes les gnoses, anciennes et modernes, qui part du plus obscur, utilise toutes les possibilités imaginatives que cette obscurité autorise pour expliquer le moins obscur et en faire une clarté éblouissante... L'observance de cette règle marque un progrès de la pensée moderne, c'est peut-être le plus réel. Je pense que les cheminements qui conduisent les hommes de notre temps à la foi en Jésus, cheminements aussi divers qu'ils sont eux-mêmes divers, seront existentiels et non pas théologiques comme ce fut ordinairement le cas jadis, cheminement essentiellement personnel à travers la compréhension des Écritures faite à la lumière de leur propre vie spirituelle, héritière de celle des croyants qui eux aussi ont connu le don total de soi et parfois jusqu'au sacrifice de la vie.

Je n'ai pas employé le mot sacrifice dans mon livre parce que c'est un mot ambigu. Regardez, le voilà dans deux phrases très proches : se sacrifier, faire le sacrifice. Quand Pascal fait dire à Jésus : «J'ai versé telle goutte de sang pour toi», c'était le sacrifice voulu par Dieu, le sang étant méritoire par lui-même. Si on dit : je me sacrifie parce que c'est la conséquence de ma fidélité profonde, le mot sacrifice a un sens tout à fait différent.

Varillon

Seulement vous ne vous contentez pas de ne pas prononcer le mot de sacrifice, vous dites explicitement que l'idée de sacrifice est une idée à la fois juive et païenne qui est venue idéologiser la réalité de la mort du Christ. C'est là ce que je conteste. Et je laisse de côté l'Épître aux Hébreux qui est en effet un écrit théologique.

D'une manière générale, vous insistez sur la nécessité d'un cheminement spirituel. Il n'est pas question de vous contredire là-dessus. Mais je puis vous demander si le cheminement que vous suivez et que vous décrivez rend possible une théologie. Vous pouvez avoir raison d'écrire ce que vous écrivez mais c'est à la condition que vous n'opposiez pas une fin de non-recevoir à toute théologie.

Marcel Légaut

Mais ce que j'écris doit permettre de comprendre réellement et non pas de survoler intellectuellement les problèmes

fondamentaux de notre foi. Sans nul doute, la théologie est possible et utile mais elle doit porter le bonnet de la servante et non la couronne de la reine.

Varillon *Là-dessus, l'accord est total*

10) La résurrection

Varillon

Voulez-vous que nous passions à la question de la résurrection ? C'est un point central. Vous évitez évidemment le plus possible d'employer le mot "ressuscité"; vous le risquez tout de même trois ou quatre fois. Je me permets de vous poser naïvement la question : est-ce que vous affirmez avec saint Paul que si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine ou vide ?

Marcel Légaut

Je voudrais demander à saint Paul de préciser ce qu'il entend par ce mot "ressuscité". Si c'est le fait que les disciples ont vu un Jésus objectivement ressuscité comme ils ont vu Lazare ressuscité quelques jours avant, je ne suis pas d'accord. Si au contraire, l'affirmation de saint Paul consiste à dire que Jésus est vivant maintenant et que, si Jésus n'était pas vivant maintenant «notre foi serait vaine», je suis d'accord avec lui.

Varillon

Saint Paul n'a certainement jamais parlé d'un cadavre réanimé, déambulant dans les rues de Jérusalem. Multipliant à l'heure actuelle des conférences sur la résurrection, j'étonne des esprits même cultivés en leur disant que la résurrection de Lazare ne fut pas à proprement parler une résurrection. Ce fut un miracle de réanimation d'un cadavre.

J'admets tout à fait le mot "charisme" que vous employez, phénomène charismatique. J'ai même interrogé des exégètes de profession avant la soirée de ce soir pour savoir s'il m'était permis de vous concéder le mot "charisme". D'accord pour ce mot.

Marcel Légaut

Si le mot "charisme" est accepté et que vous lui donnez le même sens que moi, nous pouvons dire ensemble que le charisme de la résurrection n'a pu exister que parce que les disciples avaient la foi qui l'a permise.

Varillon

Quand j'ai passé mon ultime examen de théologie, le père Joseph Huby m'a posé la question suivante : "la résurrection suppose la foi des apôtres et la résurrection fonde la foi des apôtres", sortez-vous de là C'est en effet tout le problème.

Il est vrai que Jésus ressuscité n'a pas été reconnu par les sens. Vous avez raison de souligner que «les apparitions ne s'imposaient pas du dehors comme des faits qui s'adressent aux sens de l'homme et de manière telle que tous les spectateurs voient et entendent de la même manière». Là-dessus nous sommes d'accord. Mais pour ce qui est de la foi des apôtres avant la résurrection, il y a une grande divergence entre nous. Vous tenez beaucoup à cette foi qui était la leur avant la mort de Jésus. C'était une foi tâtonnante, c'était un attachement très réel. Ils avaient perçu que Jésus était un grand prophète, que Dieu était vraiment avec lui quand ils l'entendaient dire "Notre Père" d'une certaine manière, avec ce mot "abba" qui exprime la filiation à la racine du langage, donc à la racine de l'être. Abba, cela veut dire "petit papa", "petit chéri". Il est donc biens sûr qu'ils ont fait une expérience extraordinaire. Mais que se passe-t-il à la résurrection ? Ils n'ont pas été seulement "aidés" (je vous reproche ce mot), ils n'ont pas seulement été réconfortés, je crois que tout cela est beaucoup trop faible car c'est la résurrection qui leur donne véritablement la foi. Ils avaient une certaine foi mais c'est la résurrection qui seule constitue le fondement définitif de leur foi en la réalité vivante de Jésus Christ.

Un dernier mot si vous permettez. Il faut noter en effet que Jésus ne demande pas quelque chose à ses disciples, il leur demande tout. C'est une prétention absolument exorbitante. À quel titre, s'il n'est pas le vivant éternel ? Or c'est à la résurrection que Jésus leur apparaît comme le vivant, le vivant éternel qui mérite qu'on lui donne tout.

Marcel Légaut

Je trouve qu'en minimisant ainsi la qualité de la foi des disciples avant la résurrection, vous allez contre ce que les synoptiques et davantage encore l'Évangile de saint Jean affirment avec force. Je vous accorde d'ailleurs que, dans un but apologétique évident, ils ont dû composer sur ce sujet assez vigoureusement avec la vérité historique. Si saint Paul dit que sa foi serait vaine si Jésus n'était pas ressuscité, il ajoute aussi qu'il n'a pas à connaître Jésus suivant la chair... Au contraire, saint Jean affirme qu'il a vu et entendu son Maître et que c'est cela qui donne valeur à son témoignage, un témoignage qui va jusqu'à affirmer tellement la manifestation de la divinité de Jésus avant sa mort sur la croix que la résurrection ne semble rien avoir à ajouter d'important à la foi des disciples, si ce n'est de la confirmer.

Je reprends votre dernière phrase. Jésus demande tout à ses disciples durant sa vie avec eux, sans qu'ils bronchent devant cette exigence exorbitante. Cela montre déjà la puissance extrême de la foi qu'ils portent à Jésus. Mais d'ailleurs, moi aussi, j'insiste sur le fait que ces charismes les ont profondément transformés. Cependant je crois que ces charismes par leur nature, non évidemment par leur manifestation exceptionnelle, ne sont pas différents de ceux que chacun de nous peut connaître, s'il y est assez éveillé à certaines heures. Ces derniers, eux aussi, nous transforment et nous font accéder à un niveau de foi qui est l'accomplissement de la réalité spirituelle qui se cherche en nous, réalité spirituelle qui s'affirme, qui s'affronte à nos doutes suivant des cadences dont nous ne sommes pas maîtres, qui grandit et fructifie suivant notre propre profondeur spirituelle.

Varillon

Je crois franchement, cher Monsieur, que parlant ainsi vous minimisez la résurrection. Dans la résurrection il y a la

reconnaissance de l'identité de Jésus. Rien de tel dans les phénomènes mystiques ou dans ces charismes que nous pouvons tous avoir à des degrés divers. Entre les charismes exceptionnels d'une sainte Thérèse, d'une Catherine de Sienne ou d'un Père de Foucauld et les apparitions du Christ ressuscité, il y a une différence essentielle, c'est qu'ici il y a la reconnaissance de celui que les apôtres avaient connu, la continuité entre le corps biologique qu'ils avaient touché et palpé et ce "sôma pneumatikon" comme dit saint Paul, ce corps spirituel qui est tout autre, qui est totalement transformé, qui est à la fois le même et tout autre. Gardons-nous de minimiser la résurrection comme événement fondateur de la foi.

Marcel Légaut

On ne peut parler de continuité entre la vue d'un corps biologique et cette vision charismatique qu'on ne peut que matérialiser, même si c'est de manière subtile, en parlant de "sôma pneumatikon". Au fond, mon Père, ni vous, ni moi, ne savons exactement ce qui s'est passé. Comme ceci est moins important dans mes perspectives que dans les vôtres, je souscris à votre manière de voir. Mais, attention, plus vous ferez de la résurrection le fondement de la foi, moins on donnera d'importance à la compréhension en profondeur de la vie de Jésus. Jésus ne sera plus le chemin par tout ce qu'il a vécu et a été, c'est sa résurrection et tout ce qu'elle a fait dire aux disciples et que transmettent les Évangiles qui devient capital. Bultmann n'en demande pas plus quand il sacralise l'Écriture et laisse, dans un inconnaissable "heureusement accessoire", la vie humaine de Jésus.

Qu'il soit bien entendu cependant que dans toute cette discussion il n'est pas mis le moindre doute sur la vie éternelle de Jésus et sa présence actuelle et agissante dans ses disciples d'aujourd'hui.

Varillon

Ce n'est pas moi qui approuverai Bultmann de laisser dans un inconnaissable "heureusement accessoire" la vie humaine de Jésus. Mais je m'inquiète quand j'entends qu'à propos du tombeau vide, alors que la question est posée parfois par des enfants de huit ou dix ans, on reprend le mot d'Édouard Le Roy dans "Dogme et Critique" (qui date de 1907) : «Il y a eu volatilisation de matière». Certes, c'est le sens de la résurrection qui importe mais pourrait-on parler d'un sens s'il n'y avait pas un fait ? La résurrection est un événement pour la foi qui comporte un fait historique.

Marcel Légaut

Je vous avoue mettre au même niveau, un niveau assez bas, le mot de Le Roy et le "sôma pneumatikon" de saint Paul

Varillon

Moi pas. Mais laissons Le Roy. Vous dites qu'on ne peut parler de continuité entre la vue d'un corps biologique et une vision charismatique et vous ajoutez que parler d'un "sôma pneumatikon", c'est matérialiser subtilement la vision. Au vrai, il y a à la fois continuité et discontinuité. Je vous accorde que, dans une certaine apologétique, on a insisté de façon unilatérale sur l'aspect de continuité. À la limite, cette insistance pouvait laisser croire à la réanimation d'un cadavre. Aujourd'hui nous remettons en valeur la discontinuité radicale. Vous la soulignez fortement. Moi aussi. Mais si nous n'affirmons pas avec la même force la continuité, comment dira-t-on que le Jésus pré-pascal et le ressuscité sont le même Jésus, Jésus de Nazareth ?

Les Évangiles nous présentent deux séries de textes. D'une part, il est affirmé que Jésus mange, se laisse toucher par l'apôtre Thomas. Cela signifie que l'objet de la vision n'est pas un fantôme, un "esprit" au sens où l'entendaient les Juifs : «Rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai». D'autre part, le ressuscité apparaît, disparaît, traverse les portes fermées, son corps échappe aux déterminismes de l'espace et du temps. N'attendons pas que le mystère soit conceptuellement saisissable, il ne peut être que visé. C'est bien pourquoi la résurrection n'est un événement que pour la foi. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas un événement.

Vous disiez : «Ni vous ni moi ne savons exactement ce qui s'est passé». Je dirais plutôt : nous ne pouvons nous représenter ce qui s'est passé mais j'accueille cet irréprésentabilité comme fondement de la foi.

11) L'Eucharistie

Varillon

Voulez-vous que nous passions au mystère de l'Eucharistie ? Dans les pages que vous lui avez consacrées, le souvenir de Jésus est l'élément primordial. Tellement primordial qu'on hésite à ne pas le dire exclusif au point qu'on discerne mal ce qu'est pour vous l'Eucharistie comme sacrement. Votre chapitre sur la dernière cène du Seigneur, je puis dire que je l'ai lu et relu à la loupe car c'est un chapitre essentiel auquel vous tenez certainement beaucoup et sur lequel il serait grave de déformer, si peu que ce soit, votre pensée.

Je vous dis brièvement les points qui me font difficulté du point de vue de la foi de l'Église. Vous écrivez (p. 58) : «Le pain et le vin que les apôtres consommaient ensemble suivant l'appel ultime qu'ils avaient reçu de Jésus étaient le signe à peine matériel, mais tout chargé du souvenir de ce qu'ils avaient vécu avec leur Maître... signe si transformé par ce souvenir... que leur foi, à la suite de Jésus, le consacrait en présence et en nourriture spirituelle. Ce pain et ce vin... devenaient par l'usage qu'ils en faisaient et par ce qu'ainsi ils recevaient, l'agent de leur fidélité envers lui et de leur unité avec lui».

Je souligne "agent", le mot est important. Il implique une idée d'efficacité. Il y a donc bien pour vous sacrement. Mais comme vous tenez essentiellement à décrire cette efficacité en langage d'action humaine et que vous refusez les mots traditionnels, vous dites finalement que les apôtres donnent à ce pain et à ce vin de devenir "agents". Le pain est agent de l'union au Christ et par l'initiative de l'homme. Le rattachement au Christ se fait par imitation. De même que le

Christ a fait du pain le signe de sa fraternité, de même les disciples donnent à ce pain d'être l'agent de leur fraternité. Expliquez-nous, s'il vous plaît, comment, dans ces conditions, on n'en reste pas au plan du souvenir, comment cette activité du souvenir est-elle autre que psychologique ?

Marcel Légaut

Le passage que vous indiquez se trouve à la fin d'un chapitre dont l'objet n'était pas de traiter en profondeur de la cène et de son recueillement. C'était une conclusion qui préparait d'autres considérations qui justement ont été développées dans le chapitre *Faites ceci en mémoire de moi*. Vous avez raison de remarquer l'importance très grande que je donne au souvenir, si différent à mes yeux du simple exercice de la mémoire. L'activité du souvenir relève de l'être total et le dépasse même parce qu'il y a dans cette activité une motion créatrice dont Dieu est l'origine sans en être à proprement parler la cause. Je ne pense pas que cette activité du souvenir se développe seulement au niveau du psychologique. Elle s'enracine dans l'intériorité, elle atteint ainsi l'ontologique et en reçoit. Présence de Jésus et souvenir de Jésus sont inséparables. Le souvenir est le côté existentiel de la présence sans que cette présence perd sa réalité et n'est plus qu'un concept ou un mot. En vérité comment peut-on vraiment croire à la présence si l'on ne se souvient plus de Jésus ?

Varillon

Vous avez raison de souligner que sans le souvenir le sacrement serait du pur formalisme. Et il est bien vrai que nous avons tendance à l'oublier. Il n'y a qu'à voir les messes auxquelles nous assistons trop souvent. Seulement je dis, ce n'est pas le souvenir qui fait à lui seul de l'Eucharistie une nourriture...

Marcel Légaut

Nous sommes d'accord. Vous acceptez que le souvenir est essentiel pour que la présence soit. La prononciation des mots rituels ne suffit pas. D'autre part, il ne faut pas donner au mot "présence" un sens trop matériel et c'est fort difficile si on ne le jumelle pas sans cesse avec l'actualisation du souvenir. Ce mot "présence", lorsqu'on le sépare du souvenir implique presque fatalement par les images, par les idées qu'il draine une certaine matérialité. C'est contre cette matérialité, cette spatialité, que les théologiens se dressent en affirmant que lorsqu'on élève l'hostie, on n'élève pas Jésus; que lorsqu'on rompt l'hostie, la présence reste intacte en chacune des parcelles... Ces considérations pour autant n'éclaircissent guère quelle est cette présence. Elles rendent manifeste le caractère mystérieux de cette réalité, inséparable de ce qui s'est passé à l'heure suprême de la fin dans l'âme de Jésus, mystère lui aussi impénétrable. Elles ont surtout leur utilité dans le comportement.

Varillon

Je sais bien que sur la substance, même telle que l'entendait saint Thomas, on a multiplié les contresens. Hier encore je recevais une lettre où l'on me dit :«On ne peut tout de même plus croire que le pain consacré soit de la chair, et le vin du sang». C'est bien pourquoi la présence eucharistique n'est pas pensable en dehors de la résurrection. Manger un corps non ressuscité, manger des cellules biologiques, nous sommes en pleine absurdité. Il s'agit donc bien dans l'Eucharistie du corps ressuscité de Jésus. Mais le corps ressuscité de Jésus doit devenir, dans l'eschatologie, l'univers entier. Par la résurrection, ce n'est plus le Christ qui est dans le monde, c'est le monde qui est dans le Christ. C'est donc la résurrection qui accomplit les paroles de la cène. Ce qui nous est donné dans le pain eucharistique, c'est la réalité corporelle de Jésus ressuscité. Mais cette réalité corporelle n'est ce qu'elle est que dans et par une histoire, l'histoire que Jésus a vécue de Bethléem au calvaire. Dans l'Eucharistie, l'historique subsiste au cœur de l'ontologique. L'aspect "mémorial" est donc essentiel mais l'acte de se souvenir n'est pas une pure production de la communauté chrétienne, il est lui-même un don reçu.

Marcel Légaut

Je m'étonne que vous disiez qu'il n'y a pas d'Eucharistie sans résurrection car la dernière cène, l'Eucharistie par excellence, a été célébrée avant la mort de Jésus. Mais peu importe. Je ne conteste pas ce que vous venez de dire. Je crois même que c'est une manière de manifester la transcendance du renouvellement de la cène qui est notre messe. Mais c'est une manière fort dangereuse car, par sa magnificence, elle risque d'éclipser ce dernier repas, ces quelques heures, augustes entre toutes, où Jésus atteignit le sommet de sa mission dans la solennelle déréliction de celui que nul ne peut accompagner devant le Dieu impensable et cependant si nécessaire que Jésus en cette extrémité l'a confessé amoureusement en lui reprochant de l'avoir abandonné. Pour ma part la contemplation de ces heures uniques l'emporte de beaucoup sur les grandes perspectives que vous venez de développer. Et si un jour il m'est donné d'entrer, autrement que par l'esprit, dans ces perspectives devenues alors inséparables de ma propre réalité, ce sera à travers ce souvenir que ne peut plus quitter celui qu'il a visité. Ce sera dans le silence qui seul est supporté par l'adoration.

Varillon

L'Eucharistie est un mystère d'une infinie richesse et d'une indicible profondeur. Vous en soulignez fort heureusement un aspect, essentiel en effet et trop souvent masqué par les routines du ritualisme. Mais d'autres aspects ne sont pas moins importants. C'est l'œuvre divine tout entière qui est ici en jeu (création, rédemption, sanctification), actualisée par le sacrement. Il ne faut pas isoler ce qui ne prend sens que dans le grand mouvement du don, lequel est accueilli dans son intégralité par l'Église qui reconnaît en tout l'initiative souveraine du Père et l'action de l'Esprit.

L'Eucharistie, mémorial de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, et indivisiblement, anticipation du royaume. Elle signifie que le Christ a inauguré une création nouvelle dont la vie nous est donnée par son sacrifice qui culmine en ces heures que vous avez raison de dire «augustes entre toutes», mais qui précisément sont, pour sa conscience d'Homme-Dieu, coextensives à l'histoire du monde.

Vous montrez bien dans votre livre, comment la foi seule, selon les mots de saint Paul, «discerne le corps et le sang du

Christ». Ce que vous laissez dans l'ombre (dangereusement à mon sens), c'est que la présence eucharistique du Christ ne dépend pas de la foi de chacun. Car, et c'est cela que croit l'Église, le Christ s'engage lui-même en liant sa présence au sacrement. Le sacrement est événement, événement actuel, dont le seul acte de se souvenir ne suffit pas à rendre compte. Aussi bien n'y a-t-il pas de célébration eucharistique sans l'invocation de l'Esprit-Saint. C'est l'Esprit qui rend Jésus présent, présent comme un don, et qui donne de le discerner dans la foi.

12) Jésus sauveur

Varillon

Par ailleurs, ai-je été distrait quelque peu en lisant votre livre ?, je ne me souviens pas d'y avoir trouvé un développement sur le grand thème, pour moi fondamental, du pardon. Le pardon dont Guardini disait qu'il demande à Dieu une puissance plus grande que la création même. Car pardonner, c'est recréer, refaire à neuf. Le pardon, c'est la gratuité suprême de l'amour. N'est-il pas au cœur de l'Évangile ?

Vous dites (p. 72) : «Dans des perspectives trop exclusivement théologiques, la mort du Christ, même accompagnée de tous les sentiments qui ont porté Jésus à l'offrir à Dieu, n'est plus que le moyen préconisé par Dieu pour édicter le décret rédempteur. Jésus n'est plus homme pour conduire les hommes à Dieu mais seulement la victime propitiatoire s'offrant à Dieu en leur faveur. Il doit être adoré seulement comme sauveur».

Laissons la saveur un peu trop anselmienne de votre allusion du "décret rédempteur". J'attache une telle importance à la révélation de la toute-puissance de l'amour pardonnant en Jésus Christ que je me permets de vous retourner votre texte en disant : dans des perspectives trop exclusivement créatrices, je veux dire centrées sur la créativité de l'homme, Jésus n'est plus l'épiphanie du Dieu qui n'est qu'amour, amour pardonnant, c'est-à-dire allant à l'extrême limite du don, mais seulement le symbole d'un dynamisme créateur qui à la fois nous sert de modèle et nous confirme dans notre propre activité créatrice.

Là encore, je pose la question : votre cheminement à partir de l'homme créateur débouche-t-il sur le Dieu qui ne crée que (je souligne le "que") pour s'unir à nous dans l'amour, lequel amour, dans un monde de péché, est en forme de miséricorde, comme le dit toute la bible ?

Marcel Légaut

En effet, je n'ai pas utilisé une fois le mot "pardon" dans mes livres, comme j'ai fort peu parlé du péché, estimant que la confusion entre faute et péché est fort grave. Si les fautes surabondent, le péché proprement dit, tel que je l'entends, est le lot possible, à l'extrême limite des hommes assez conscients et assez spirituels... On ne pardonne pas à la bêtise, ni à l'inexpérience, ni au vertige, même si les conséquences en sont désastreuses, on essaye d'aider à en sortir. Dieu, puisqu'il me faut parler ainsi, suit l'homme dans ses errements et s'efforce pour qu'ils deviennent un cheminement vers lui. Il appelle et encore appelle, c'est sa manière à lui de pardonner. Sa miséricorde n'est pas paternaliste, elle relève de la "foi de Dieu" en l'homme, de son besoin intime que l'homme soit réussi et tienne place dans l'ensemble du créé. Rien n'est plus nécessaire à celui qui aime que son amour ! Nul n'est plus dépendant de l'être aimé que celui qui aime. Mais je reprends ma manière ordinaire de dire. Cette action de Dieu est le mystérieux travail qui se fait dans l'homme et qui le rend créateur par la manière dont il tire partie de ses fautes et des événements qui l'assaillent lorsqu'il est fidèle à ce qui monte en lui, sans cependant que cela même soit tout à fait de lui. Ainsi il se les rend "providentiels". Mystérieux travail dont la lenteur se calque sur la lourdeur de l'homme, dont la persévérance se mesure à son inertie et à sa pesanteur, dont la patience est à la taille des délais qu'exige l'éveil d'une conscience encore engourdie et toute hypnotisée par les conformismes sociaux. Dans une vie d'homme qui enfin se comprend, il n'est pas un signe plus évident pour lui de l'action qui s'est faite en lui quand, ignorant cet engourdissement et cet assujettissement, déjà il commençait à en sortir sous l'effet de l'appel qui se murmurait en lui.

Combien se manifeste puissante cette action en l'homme quand il devient disciple de celui qui l'a devancé sur le chemin vers Dieu. Dans la mesure où l'homme s'est avancé déjà assez loin vers son humanité, il a besoin non seulement d'une loi ou d'un modèle, mais d'un père suivant l'esprit qui lui donnera par sa présence en lui, la possibilité d'atteindre l'authenticité du vouloir, d'être dans la profondeur de lui-même. Combien plus encore quand il doit s'affronter à la mort, même lorsqu'il a su en faire "sa mort", même s'il sait s'affirmer dans sa réalité éternelle en usant à l'extrême de ses moyens. C'est en Jésus, qui l'a devancé dans la mort, que le disciple trouvera la force d'âme qui lui est nécessaire pour regarder l'abîme sans vertige (I, p. 278 à 283). Pour reprendre encore une fois cette manière de parler "Dieu pardonne l'homme en Jésus Christ", mais j'aime infiniment mieux ma manière de dire et je ne pense pas qu'en notre temps je sois le seul à la préférer.

Varillon

Dans la foi de l'Église, le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus est absolument central. En un sens le mystère pascal est le christianisme même. L'Église comprend ce mystère comme une exigence de transformation radicale pour que l'homme soit rendu capable de vivre de la vie de Dieu, d'être par participation ce que Dieu est par nature, plus précisément d'aimer comme Dieu aime, sans la moindre place de repli sur soi, de souci de soi, ou pour parler comme saint Bernard, «d'incurvation sur soi». Le chrétien n'est pas seulement celui qui adore l'absolu vivant, il est celui qui se laisse saisir par cet absolu vivant pour être transformé en lui. Vous avez aimé Teilhard, vous l'aimez peut-être encore, vous avez lu cela chez lui.

Si vous préférez, en usant d'un vocabulaire plus proche du vôtre, qu'est-ce que c'est, finalement, pour moi que "me

créer", aller au bout de mon humanité ? C'est accueillir le don de Dieu qui me transforme par la mort, la mort de tous les jours et la mort suprême, pour que je débouche sur la vraie vie, la sienne, laquelle est ici-bas à la fois absente (Rimbaud avait raison) et présente (ce qu'il ne dit pas).

Ce mystère pascal, je ne le sens pas comme vraiment vôtre, au même titre que "la foi en soi" et l'expérience créatrice. Vous parlez plus de réalisation de soi que de transformation de soi par un autre. C'est pourtant là l'essentiel de la foi.

Marcel Légaut

J'accepte volontiers cette transformation radicale à condition que l'état nouveau ne soit pas sans relation directe et nécessaire avec l'état initial. J'insiste beaucoup, non pas sur le péché originel tel que saint Paul l'a mis en évidence dans sa théologie, mais sur ce que j'appelle la "carence d'être" (I, p. 29); sur ce fait qu'il y a en nous une impuissance radicale à être ce que nous devrions être pour "être", qui n'est pas seulement la conséquence d'imperfections techniques. Nous sommes voués à une ignorance absolue qui n'est pas seulement la conséquence d'un manque réparable et passager de connaissances. Notre grandeur consiste à reconnaître cette impuissance et cette ignorance, toutes deux de nature métaphysique; reconnaissance que d'ailleurs seule la foi nous permet de faire réellement sans autodéfense et non seulement de façon cérébrale (I, p. 48). Cette grandeur, unie à la foi, nous habilite à recevoir de Dieu l'action transformante et radicale dont vous parlez, "l'action rédemptrice". Je n'ai pas employé le mot "rédemption" dont tous les chrétiens connaissent sans faiblir la profondeur... après les nombreuses instructions entendues sur ce sujet. Ce mot, à mon avis, est usé par l'usage continu qu'on en fait à temps et à contretemps. Mais j'ai continuellement insisté sur des perspectives qui permettent de cheminer vers le mystère que ce mot étiquette.

13) Conclusion

Varillon

Redoutez-vous à ce point le langage traditionnel que vous vous absteniez de confesser explicitement, à la suite de saint Jean, que Dieu est amour ? Je sais bien que, sous d'autres noms, l'amour est sous-jacent à l'ensemble de votre livre. Il affleure à toutes les pages. Je sais aussi que c'est volontairement que vous évitez de nommer la Trinité. L'ennui, c'est que votre Dieu n'apparaît guère différent de l'élan créateur bergsonien, de ce dynamisme créateur sans altérité véritable à l'intérieur de lui-même. Un Dieu sans Verbe et sans Esprit. Le Dieu de la foi chrétienne est un Dieu qui, non seulement se donne gratuitement lui-même, mais qui nous donne gratuitement les conditions d'accueil de ce don.

Marcel Légaut

Vous voyez, le mot "amour" est un mot que l'on met à tellement de choses que véritablement il faut s'en servir avec beaucoup de prudence.

Varillon

Je le sais bien mais vous dites (p. 72) : «Même si l'on affirme l'universelle paternité de Dieu, celle-ci ne peut pas être essentiellement différente d'une universelle domination, même pénétrée d'amour». L'Église pense exactement le contraire. Dieu n'est pas le Tout-Puissant qui nous aime, il est l'amour tout-puissant, c'est-à-dire capable d'aller jusqu'au bout de l'amour. Non pas une toute-puissance dominatrice pénétrée d'amour, mais un amour dont la puissance nie toute domination de quelque ordre qu'elle soit. L'humilité est essentielle à Dieu. S'il y a une théologie dans l'Église, c'est précisément pour que nul ne s'abuse sur ce qu'est l'amour. En l'absence de tout énoncé dogmatique trinitaire ou christologique, comment pourrions-nous croire que le fond de l'être est amour ou communion ? Je crois que ce que vous appelez "idéologie" a précisément pour but et pour effet de nous empêcher de transformer l'amour en idéologie. Les affirmations dogmatiques sont finalement au service de la modestie de la théologie négative.

Marcel Légaut

Mon Père, je regrette que n'ayez pas lu assez attentivement la suite du passage que vous venez de rapporter. «Il est impossible de passer, d'une façon réelle et non pas sentimentale et juridique, de la situation de créature, même aimée de Dieu, à celle de fils, sans entrevoir la relation que Jésus a vécue avec Dieu grâce à la transposition qu'on peut en faire personnellement à partir de sa vie à soi, quand à la suite de Jésus on est entré soi-même dans sa propre mission». Je ne pense pas que l'Église affirme l'universelle paternité de Dieu en la séparant de la relation que Jésus a avec son Père et avec les hommes.

Dans le même sens, je ne pense pas que c'est "l'énoncé dogmatique trinitaire et christologique" qui me porte à croire "que le fond de l'être est amour ou communion", mais ma compréhension par l'intime de celui que Jésus a été et est. Ces énoncés dogmatiques sont une conséquence de cette compréhension. Pour qu'elles ne soient pas que des formulations abstraites, cette compréhension est nécessaire. Laissez-moi évoquer le souvenir d'un grand théologien qui fut aussi un spirituel, Bérulle, qui nous affirme que nous ne connaissons de Dieu que ce qui nous est nécessaire pour connaître Jésus. Aussi bien, nous ne connaissons réellement Dieu qu'à travers Jésus.

Vous m'êtes très proche quand vous dites que les «affirmations dogmatiques sont finalement au service de la modestie de la théologie négative». Je serais très heureux que l'on s'en serve toujours de cette manière. Malheureusement, le mauvais usage est plus aisé que le bon, aussi il est le plus fréquent. La raison en est que ce bon usage exige au préalable un cheminement qui ne peut pas être enseigné et qui ne tolère aucune imitation.

Si vous me le permettez, je voudrais terminer cette réunion en faisant une prière qui manifesterait l'unité de notre foi sous la diversité de nos manières personnelles de croire. Pour ceux des assistants qui ne sont pas chrétiens, qu'ils y voient un ensemble de formules, résumé assez complet de la discussion que j'aie eue avec le Père Varillon.

«O Jésus, l'homme juste, le saint de Dieu, fils de l'homme et fils de Dieu, seul Maître et seul Seigneur, par ce que vous avez dit, parole de Dieu sur les lèvres de l'homme; par ce que vous avez fait, action de l'homme sous la motion de Dieu, parce que vous avez été signe du Dieu impensable et de l'homme accompli pour l'être qui vous accueille.

À travers vingt siècles et toutes les distances qui nous séparent de vous, par la puissance de votre souvenir en nous, soyez révélation de nous-mêmes à nous-mêmes, soyez la présence active qui rend nos vies humaines, soyez notre chemin vers nous-mêmes et vers Dieu.

Ne nous laissez pas dans l'ignorance de celui que vous avez été, clos dans l'indifférence, privés d'intelligence, victimes du scepticisme, trompés par le scientisme, ivres de belles doctrines, distraits par l'activisme. Écartez de nous le renoncement à être, paralysés par une religion de coutume, enlisés dans une piété sentimentale ou cérébrale, séduits par une idéologie sociale ou politique».

1971

2 - Les missions, l'avenir de l'Église

Interview par une femme

Qu - *Votre recherche spirituelle s'oriente vers l'avenir de l'Église. Une Église que vous voudriez attentive d'abord à l'éveil spirituel de ses membres. Une Église dont le tissu serait constitué par de petites communautés d'adultes. «De nombreux chrétiens laïcs, avez-vous écrit récemment dans Panorama d'Aujourd'hui, peuvent désormais participer à la vie de l'Église dans ce quelle a d'essentiel». Et vous en appelez à une réforme très profonde du sacerdoce, réclamant pour les communautés la possibilité de renouveler la cène. Vos écrits, votre parole prouvent donc que votre fidélité sans faille à l'Église catholique s'accompagne d'une rare imagination créatrice et qu'elle ne craint pas les changements de structures. Puis-je vous demander alors ce que vous pensez de l'avenir des missions catholiques à travers le monde ?*

M.L. C'est en pensant convenablement le présent qu'on prépare le mieux les temps qui viennent. Aussi un chrétien conscient de son devoir envers l'Église doit-il s'efforcer de concevoir l'avenir qui attend celle-ci, à la lumière de l'expérience du passé, des échecs plus encore que des réussites. La crise actuelle des missions est une des manifestations les plus accentuées de la crise grave que traverse l'Église. Pendant des siècles nous avons confondu en Occident, mission chrétienne et mission patriotique, cherchant autant le succès de l'une que de l'autre, croyant que la civilisation occidentale et plus précisément le rattachement politique à la nation d'où l'on venait pour apporter le message de l'Église étaient des supports nécessaires à la vie chrétienne. Les pays que nous avons ainsi "évangélisés", ou plus exactement "endoctrinés" et colonisés sont aujourd'hui, par réaction, devenus nationalistes, pour ne pas dire racistes. L'Église supportera longtemps les conséquences de ses erreurs passées, c'est-à-dire de la manière dont elle a conçu sa mission. Cela pourra aller jusqu'à la persécution, même si maintenant elle se veut résolument humaine et évangélique.

Sans doute on peut se rassurer en constatant qu'en certains de ces pays, surtout ceux qui ne sont pas sous la domination étroite de l'Islam, les Églises sont prospères, les séminaires regorgent d'élèves. Il faut cependant reconnaître que si les séminaires sont pleins, peu de prêtres autochtones en sortent. Les études que l'on y fait préparent plus souvent une promotion sociale simplement laïque, résultat d'ailleurs excellent en soi.

Pendant trop longtemps nous ne nous sommes pas préoccupés de former un clergé local. Les congrégations missionnaires étaient nettement réticentes sinon opposées. C'est seulement au début de ce siècle, et en particulier sous l'influence du Père Lebbe, que Rome a commencé à prendre des initiatives dans ce sens. De nombreux évêques ont été ordonnés et ont remplacé ceux qui appartenaient aux congrégations missionnaires.

Notre difficulté demeure cependant. Il nous est très difficile de ne pas déraciner et ainsi de ne pas dépayser ces futurs prêtres par les études que nous leur faisons faire et par la mentalité qu'ainsi nous leur donnons. Notre christianisme est encore profondément inféodé à notre manière de penser d'occidentaux et même de catholiques romains. L'Église, d'autre part, a encore une conception très monolithique de son unité. Aussi faudra-t-il un temps fort long pour que, à force de foi et d'intelligence spirituelle, nous arrivions à une conception vraiment universaliste de la mission de l'Église. Et d'abord, ne faudrait-il pas que nous vivions davantage de l'évangile chez nous avant de nous permettre d'aller évangéliser les autres ?

Qu - *Vous m'étonnez, Ce que vous exprimez là, c'est exactement ce que des groupes de jeunes osent parfois dire aux missionnaires. C'est une réflexion qu'à vrai dire on ne prend pas très au sérieux à l'intérieur des ordres missionnaires et des structures officielles de la mission. Faudrait-il attendre que la France entière soit convertie pour aller prêcher la mission à l'extérieur ?*

M.L. Il ne s'agit pas de la France entière, mais des chrétiens et plus précisément des missionnaires. Si l'Église est si peu rayonnante, c'est qu'elle est très affaiblie spirituellement au point de ne pas pouvoir s'en rendre compte généralement. Les jeunes le sentent d'une manière plus ou moins consciente, aussi ont-ils la tentation de la quitter. Trop nombreux sont ceux qui y cèdent, désespérant d'elle parce qu'ils ne trouvent pas en elle ce dont ils ont besoin et qui correspond à leur espérance d'homme. Ils ne se rendent pas compte que c'est au contraire en portant l'Église et d'abord en la supportant à longueur de vie, telle qu'elle est, pour l'aider à se convertir, qu'ils trouveraient le sens de leur vie; un sens à la taille de la crise actuelle et des promesses que celle-ci contient en puissance si on sait bien y correspondre. Nos jeunes ont une intelligence qui n'est pas oblitérée comme la nôtre par les habitudes, par un certain besoin de sécurité et de certitude qui augmente quand, avec l'âge, on est moins vivant, moins vigoureux et moins lucide.

Même leur tendance à contester les adultes leur donne parfois une intelligence supplémentaire lorsque cela ne tombe pas dans l'infantilisme.

La mission est une dimension essentielle de l'Église. Mais c'est une obligation qui ne peut être satisfaite que si la mission est le fruit mûri d'une vraie fidélité. Le but premier est la plénitude que donne la vie spirituelle, ce n'est pas la mission. Porter du fruit demande d'abord que l'arbre soit fortement enraciné en terre et largement déployé dans le ciel, que la sève monte en lui, tirée des profondeurs du sol, vivifiée par les ardeurs du soleil afin de faire éclore la fleur et nourrir le fruit. La raison première de cultiver la vertu n'est pas de rendre les autres vertueux. On ne s'efforce pas vers la vie spirituelle pour devenir apôtre. Qui fait de la vie spirituelle un moyen fausse radicalement dès le début sa démarche, fût-elle la plus.....(manque la page 4)

... recherche face à l'inextricable et à l'impossible que rencontre la condition humaine. Pour comprendre ce que c'est qu'être le témoin de Jésus parmi les hommes, il faut commencer par être disciple, c'est-à-dire être capable de réaliser pour soi et d'actualiser dans sa vie ce qui s'est passé voici vingt siècles entre Jésus de Nazareth et les siens. Il ne suffit pas d'avoir étudié la doctrine et de s'être enthousiasmé pour les perspectives grandioses et exaltantes qu'elle développe. Seuls ceux qui ont commencé cette approche essentiellement personnelle sont capables de comprendre que l'approfondissement humain en est le fondement. Il en est aussi le fruit car cette découverte en profondeur de Jésus est aussi appel à être soi-même plus homme.

C'est pourquoi un missionnaire est parfaitement dans sa tâche s'il s'efforce d'aider les hommes à être plus hommes, non seulement en les aidant à élever leur niveau de vie mais en les aidant à mieux comprendre le trésor qui est caché dans leurs propres traditions et dont ils vivent de façon partielle et médiocre s'ils n'en prennent pas totalement conscience.

J'ai rencontré récemment un jeune prêtre noir du Zaïre. Ce jeune homme de 28-30 ans a exposé avec simplicité ce qu'il essaie de faire dans son pays. Avec les gens, il discute des proverbes locaux, il leur en découvre le sens humain et dans la mesure du possible son prolongement chrétien. Ceux qui l'écoutent se mettent à réfléchir sur ce sujet et le font avec intérêt et profit parce que ces proverbes font partie de leur patrimoine spirituel. Le christianisme ainsi présenté, même seulement de façon indirecte et par suite occasionnelle, s'enracine dans la spiritualité d'un peuple en usant de toutes les richesses qu'elle présente. Il consolide ces traditions en les purifiant. Il les accomplit en les prolongeant.

Voilà ce que nous aurions dû faire depuis des siècles. Cela avait été essayé en Chine avant d'être condamné par Rome. Mais il faudra encore beaucoup de temps pour que ce soit compris et appliqué d'une façon générale. Même en France, à ce sujet, on se heurte à une vive opposition tant on se refuse à penser qu'il est nécessaire d'être vigoureusement humain pour être chrétien, tant on juge spontanément qu'insister sur cette formation est du temps perdu pour la formation catéchétique et une manière de se dispenser de l'entreprendre, tandis qu'au contraire c'est en préparant la réalisation en profondeur. Dans les milieux traditionnels chrétiens, on a coutume trop ordinairement de se contenter seulement de l'uniforme chrétien, de souscrire à un enseignement reçu superficiellement sans grande portée dans la vie concrète et de se plier à une discipline relativement légère en dehors des obligations morales; obligations qui d'ailleurs souvent ne sont pas réellement observées quand la situation devient très difficile à porter ou la tentation trop difficile à surmonter.

Qu - Vies spirituelles avortées, impossibilité de rencontrer des spiritualités étrangères à soi. Vous portez là de graves accusations, non pas contre les missionnaires, mais contre la forme même de leur envoi.

M.L. Dans l'Église hélas, l'institution a pris le pas, de beaucoup, sur la communion, et la discipline sur l'approfondissement personnel des individus. Dans la mesure où l'Église a surtout cherché dans le passé à faire un peuple discipliné, il est naturel qu'elle ait insisté sur le caractère officiel de l'envoi de ceux qui partaient en missionnaires et de la doctrine qu'ils enseignaient. L'Église doit comprendre maintenant que sa mission n'est plus de faire un peuple discipliné mais un peuple de disciples. Il ne s'agit plus seulement pour le chrétien d'être "bon chrétien" en adhérant à une idéologie, source d'activités seulement intellectuelles et affectives, et à une morale somme toute sécurisante même si elle est par ailleurs exigeante, mais de devenir disciple de Celui qui, il y a vingt siècles, a vécu et est mort en homme pour montrer le chemin qui conduit vers Dieu.

La chrétienté est morte ou déjà moribonde dans les pays où elle survit encore, La société actuelle, industrielle et citadine, exerce une pression incessante et omniprésente, étrangère sinon hostile au christianisme, pression d'autant plus puissante que les hommes sont plus entassés les uns sur les autres et que les techniques de la propagande sont plus perfectionnées. Pour vivre désormais dans la fidélité à Jésus de Nazareth, les chrétiens ont besoin d'une vigueur spirituelle qui est de l'ordre de la vigueur de ceux qui, au temps des origines, devinrent et demeurèrent ses disciples.

Face à cette exigence, l'autorité est aujourd'hui trop uniquement gouvernante et enseignante. La hiérarchie, trop exclusivement administrative, n'est pas assez apostolique. De même, seuls les missionnaires qui sont suffisamment croyants en profondeur, "croyants de foi" et non seulement "croyants de croyances", suffisamment disciples, sont en mesure d'aider les hommes auprès desquels ils sont envoyés à devenir eux-mêmes disciples de Jésus dans la foi qui transcende l'adhésion à toute "croyance" et qui ainsi les vivifie. On peut être officiellement mandaté pour être missionnaire, mais si on n'a pas atteint la taille humaine qu'exige une foi non seulement vécue mais consciente, non seulement consciente de ce qu'elle est essentiellement mais en outre capable de se dire et de se communiquer dans sa réalité propre, la parole ou l'action même généreuse, même apparemment et occasionnellement efficace, est vouée à l'échec.

Qu - Depuis le début de cet entretien, un mélange de sentiments contradictoires m'habite. Vous vous montrez très sévère pour l'Église historique. Pourtant votre sévérité n'aboutit absolument pas au pessimisme.

M.L. Je crois que la crise actuelle de l'Église et des missions est providentielle, si l'autorité et les chrétiens

correspondent à l'appel de Dieu que la situation leur fait entendre. Elle ne conduira pas à la mort mais sans doute bien près. Elle permettra à l'Église de se convertir en le lui imposant puisqu'elle n'en semble pas capable par sa propre vitalité. La conversion n'est pas réellement commencée. On est plutôt à la période où l'Église est tentée de reprendre ses anciennes pratiques mais elle n'en a plus les moyens. Cependant quelques indices se font jour ici et là qui annoncent le futur printemps. En Belgique notamment où les chrétiens sont en général plus fervents et plus ouverts qu'en France, moins charnellement conservateurs, j'ai constaté que certains milieux laïcs commencent à prendre conscience de l'Église comme les évêques ont pris conscience de leur collégialité au début de Vatican II. Assemblés, ceux-ci ont vu qu'ils existaient et avaient des responsabilités qui dépassent l'acceptation de la mise en demeure et du fait accompli; d'où des initiatives qui ont heureusement surpris le monde chrétien.

À mon avis, quelque chose de semblable s'amorce aujourd'hui, surtout parmi les jeunes. Les adultes, embourgeoisés quoiqu'ils en pensent, sont moins généreux naturellement, liés par le regret du passé et de ses facilités ruineuses, peureux devant l'avenir, réticents devant des exigences qui leur donnent le vertige et défient leur bon sens, ne sont plus capables du don de soi et des initiatives qu'exige la situation actuelle de l'Église. Dieu travaille son Église à la base, en ce moment, à la base bien plus qu'à la tête. C'est peu visible et échappe à toute documentation et à toute statistique. L'action de Dieu en profondeur, de longue portée, se couvre de discrétion pour ne pas être contrée trop tôt par les hommes et détournée. Sans doute la jeunesse actuelle connaît des désordres qui dépassent de beaucoup ce qui se permettait jadis de façon clandestine ou à moitié honteuse; mais les jeunes qui échappent par leur vigueur personnelle et par je ne sais quelle solidité de fond à ces aventures souvent catastrophiques dans leurs conséquences définitives, sont d'une grande valeur et portent les plus belles promesses pour l'avenir. Cette jeunesse, évidemment très minoritaire, connaît une renaissance religieuse semblable à celle que nous avons vécue après 1918. Mais les jeunes de 1973 ont une maturité humaine très supérieure à la nôtre, quand nous avons leur âge. Grâce à eux, l'Église peut redevenir vivante et éviter l'existence marginale et folklorique qui déjà la menace de près. Mais ne faut-il pas qu'enfin, la hiérarchie, elle aussi, devienne essentiellement spirituelle ? Comment autrement ce mouvement qui est en vérité un recommencement, pourrait-il se développer et ne pas rester le fait d'une petite minorité si l'autorité ne correspond pas ? Sans rien organiser mais au contraire en laissant s'exercer la liberté créatrice, en l'encourageant, il est nécessaire pour la réussite de cette renaissance que l'autorité l'appelle et la favorise par sa propre conversion.

Qu - Pour l'instant, il me semble que les laïcs de base se rassemblent surtout autour des "silencieux".

M.L. Les "silencieux" sont rattachés au passé. Beaucoup vont mourir avec ce passé. Ils ont la fidélité du serviteur qui n'a reçu qu'un talent. Ils n'ont pas la foi de celui qui, à ses risques et périls, par fidélité intérieure, a pris les initiatives qui lui ont permis d'en gagner dix autres. Je pense aux jeunes ou aux adultes restés jeunes de cœur, qui sont vraiment vigoureusement spirituels, qui sont en recherche non pas parce qu'ils n'ont pas la foi, mais parce qu'au contraire, en eux cette foi est vivante et n'est pas enfermée dans une châsse qui lui sert de tombeau. Ils souffrent, ce qui est tout à leur honneur, des comportements de l'Église, de sa manière d'être plus politique que spirituelle, plus théocratique qu'inspirée par l'esprit de liberté dont rayonne l'évangile, mais ils lui restent attachés et lui demeureront dévoués jusqu'à la fin quoi qu'il arrive. Ils savent que c'est ainsi seulement qu'on peut aider l'Église dans la conversion qui depuis très longtemps déjà lui est nécessaire pour être fidèle. Mais pourraient-ils persévérer dans cette voie fort exigeante intérieurement, tout à fait inconnue de la société chrétienne elle-même, très étrangère à ce que le monde propose et presque impose, s'ils n'ont pas le courage de faire les choix, les sacrifices nécessaires pour être capables, malgré les conditions sociologiques défavorables, de s'unir entre eux de façon assez stable et fréquente dans de petites communautés fraternelles et de foi, centrées sur l'intelligence de ce que Jésus a été et a vécu avec ses disciples.

Qu - Est-ce que ces communautés pourront être vraiment d'Église ? Ne pensez-vous pas que leur tendance est d'être marginales ?

M.L. L'Église est très pragmatique. Si actuellement elle reste sur l'expectative devant la naissance en beaucoup de lieux de ces communautés plus ou moins anarchiques et voit sans déplaisir ni regret l'échec de nombre de ses tentatives, dans quelque temps elle sera amenée à s'appuyer sur les fraternités qui auront fait leurs preuves en persévérant sur le chemin de la foi. Celles-ci, même sans son autorisation et presque malgré elle, en vérité n'auront pu le faire que grâce elle, parce que, sans elle, le nom de Jésus serait-il encore connu ? C'est ainsi qu'en fait, mais pas toujours de façon consciente et volontaire, sans se couper de ses origines mais aussi sans s'inféoder au passé, l'Église se crée dans le présent pour un avenir qui lui est encore inconnu.

Je suis persuadé que, sans bruit, sans éclat, bien des choses, d'ici dix à quinze ans, auront profondément et heureusement changé dans l'Église sous l'action discrète et même seulement grâce à la présence, en soi efficace, de ces petites communautés qui se cherchent partout en ce moment. D'autre part, on ne peut être qu'heureusement surpris de l'extrême rapidité avec laquelle le peuple chrétien s'ouvre aux nouvelles perspectives de vie ecclésiale quand la peur ne la saisit pas, une rapidité qui est du même ordre que celle avec laquelle s'effondrent les coutumes et les disciplines religieuses qui ne tenaient plus que par la force de l'habitude dans le climat d'étroitesse quelque peu pharisienne d'une chrétienté solidement tenue en main. Si l'autorité se montrait, elle aussi, confiante en l'avenir, non seulement grâce à une sagesse politique qui sait se contenir, être patiente et attendre le temps propice pour reprendre les rênes comme jadis, mais parce qu'elle a la foi que Jésus avait en la puissance rayonnante de son message, elle serait rapidement saisie par l'ensemble des chrétiens, du moins la partie vivante qui n'est pas seulement religieuse par esprit de conservatisme. Mgr Riobé, évêque d'Orléans, a montré la voie. D'autres évêques, à leur heure, la suivront aussi, se découvrant un devoir et un courage semblables.

Qu - Les communautés dont vous parlez mettent-elles en commun leurs problèmes de vie et de milieu ou surtout la réflexion de chacun sur la vie spirituelle ?

M.L. L'essentiel, c'est la vie spirituelle. La solution des problèmes de vie et de milieu, la mission, viennent par surcroît et jugent la vie spirituelle. «Un bon arbre porte de bons fruits et un mauvais arbre de mauvais fruits» qui se gâtent vite et ne mûrissent pas. Les chrétiens sont surchargés de croyances dont ils croient vivre et qui ne font que les confirmer dans la passivité avec laquelle ils les ont reçues. Désormais on ne peut plus être seulement chrétien par héritage familial ou national. Chacun, même s'il est chrétien de souche et de pratique, doit recréer ses croyances par son activité propre à la dimension de son être spirituel, à la cadence de sa croissance, en devenant plus conscient du réel qui assaille sa vie de toute part, et de la vérité que les formules dogmatiques recouvrent et qu'elles ne peuvent lui suggérer que s'il a fait les cheminements, les expériences de vie qui préparent à y atteindre. Il y a trop de "paroles de Dieu" dans la vie du chrétien et pas assez de silence et l'homme s'atteint en lui-même devant Dieu. Cette inflation de la "parole de Dieu" est nuisible à la qualité de sa substance, à l'écoute qu'elle peut recevoir, mais aussi à la vie spirituelle de celui qui la prononce.

Il faut plaindre le prêtre condamné à faire chaque dimanche, souvent à plusieurs exemplaires, un sermon au même public pendant de nombreuses années. L'inflation verbale, le ton et parfois la violence des propos, leur prolixité affective ou intellectuelle, ne peuvent en dissimuler la débilité foncière. Aucune vie spirituelle ne saurait résister à un tel régime. Il n'est pas d'homme plus creux qu'un orateur, même renommé, après de longues années de ce métier. C'est pourquoi les communautés de foi qui ici ou là se constituent, seront réussies quand leurs membres aimeront se réunir non seulement pour communiquer mais aussi pour se taire ensemble dans un silence plein dont ordinairement seuls ils ne seraient pas capables et où chacun se laissera pénétrer de la "parole de Dieu" que la lecture de l'évangile ou d'un autre livre issu de la vie de son auteur aura su lui faire entendre au fond du cœur, là où Dieu frappe pour qu'on lui ouvre.

Qu - Peu de paroles mais une parole vraiment liée au plus intime de ce qui est vécu. La femme que je suis comprend, je crois, cette exigence. Mais beaucoup aujourd'hui ne vous reprocheront-ils pas, à vous et aux équipes qui suivront la même inspiration que la vôtre, de vous évader dans la vie spirituelle parce que les drames et les conflits de la société actuelle vous font peur. Croyez-vous que l'homme de la rue, celui de France ou celui d'Amérique latine par exemple, puisse se permettre une telle évasion ?

M.L. La possibilité de la vie spirituelle et plus précisément de la vie à la suite de Jésus et dans son esprit n'est liée à la possession d'aucun diplôme ni à l'appartenance à aucune classe sociale. Il faut l'affirmer avec force et lutter sans repos contre les perspectives activistes développées systématiquement, de façon trop fréquente dans ce qui reste de nos mouvements spécialisés selon lesquelles la vie intérieure est à confondre avec l'abus de l'introspection et le narcissisme, est liée à un type bourgeois de vie, à une évasion devant les problèmes sociaux et politiques qui se posent de façon aiguë et urgente, questions qui doivent être d'abord résolues avant de se livrer au luxe de la vie spirituelle. Cet activisme emprunte souvent sa mentalité et ses slogans au marxisme qui est actuellement à la mode en Occident parce qu'on n'a pas eu à en porter par expérience les lourdes conséquences humaines et religieuses. Il fait courir actuellement un grand danger à l'Église. Il pousse à dénaturer le religieux en politique et en social. Il tend à transporter la notion de classes sociales dans l'Église, à remplacer les Béatitudes évangéliques par les sentiments et les comportements qui alimentent les luttes de classes et qui en sont les conséquences déshumanisantes. Le séparatisme que secrète cet activisme qui n'emprunte à l'évangile que ce qui lui convient en le transposant abusivement, le condamne. Nous ne pouvons pas, nous les "exploités", communier avec les "exploiteurs" ai-je entendu dire parfois. Les racistes en disent autant des noirs et des blancs. Les chrétiens qui tiennent ces propos ont voulu au début convertir le monde au christianisme, et c'est eux qui se sont trouvés convertis au monde, même s'ils conservent encore pour un temps le vocabulaire de leur origine.

Cependant, devant certaines situations, personne n'a le droit de juger, surtout quand géographiquement et sociologiquement, parce qu'on est très éloigné et dans un monde tout autre, on reste très étranger à ce qui se passe réellement, très ignorant aussi, même si on lit quotidiennement les journaux qui en traitent à leur manière. Ainsi en est-il par exemple pour ce qui se passe en Amérique latine. Pour les chrétiens qui sont sur place, c'est à chacun de suivre, à ses risques et périls, l'exigence de sa conscience d'homme et de chrétien. J'admire un Helder Camara qui sait rester au-dessus de la mêlée sociale tout en y étant plongé. Comment n'a-t-il pas été invité au synode de 1971 à Rome où il s'agissait de réfléchir sur le rôle de l'Église dans le monde ?

Qu - Voici que nous aboutissons à une vision du monde contemporain. Pour vous, Marcel Légaut, en quoi consiste la mission de l'Église en face de ce monde ?

M.L. Je crois que, depuis toujours, la mission essentielle de l'Église est d'appeler et d'aider les hommes à être des disciples de Jésus, de façon qu'ils soient vraiment de Dieu, mus par Dieu et ainsi des ouvriers efficaces de l'œuvre du monde. Le rôle politique de l'Église, en tant que société religieuse face aux sociétés civiles, est second et doit être entièrement ordonné à cette mission essentiellement humaine et spirituelle. Cette mission demande tout autre chose à l'Église que d'être seulement enseignante et gouvernante. Elle relève du témoignage et de l'appel. Elle exige de la hiérarchie beaucoup plus que ce que celle-ci a coutume de croire suffisant. Les baptisés atones d'hier doivent se transformer en chrétiens inspirés par les Béatitudes et non seulement moralement irréprochables, vivant de foi et non seulement adhérents sans erreur ni omission à des croyances, soucieux de leurs devoirs envers l'Église et non seulement passivement soumis à l'autorité, disciples du Maître pour être aussi maîtres et, chacun à sa manière, appels à la vie spirituelle autour d'eux. Quand l'Église se consacrerait avec tous ses moyens à cette mission qui est proprement sienne et que nul ne peut lui enlever, étant alors tout à fait ce qu'elle doit être dans la fidélité à son Maître, elle tiendrait sa place

dans le monde, celle que nul autre ne peut occuper. La mission de l'Église dans le monde est d'exister et de témoigner par son existence même, à travers la vie et les initiatives particulières de ses membres plus que par de grandes déclarations générales, de la vérité de l'évangile, de son éminente correspondance aux aspirations et aux besoins profonds de l'homme.

Cette mission essentiellement tournée vers la formation individuelle à longueur de vie, adaptée à chacun suivant ses propres cadences, exige que l'Église soit présente dans toutes les petites communautés de foi, de taille humaine, pour y activer et y perpétuer le souvenir de Jésus. «Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous». Cette promesse de Jésus, qui est aussi appel de sa part et véritable prière, est la charte de l'Église dont la cellule-mère fut la communauté qu'ont vécue pendant quelques temps Jésus et ses disciples, il y a vingt siècles dans un petit pays de Galilée. Les chrétiens ne peuvent répondre à cet appel et voir réaliser entre eux cette présence que si, quel que soit leur petit nombre, quelle que soit leur dispersion, quelles que soient leurs situations, l'Église leur donne la possibilité de célébrer la Cène et le leur demande expressément en ordonnant à ce service les membres de ces communautés qui le désireront et qu'elle jugera capables et dignes. Ceux-ci se montreront assez nombreux pour que la concélébration soit possible dans ces communautés qui connaîtront alors le rayonnement spirituel des premiers temps.

1972

3 - Croire aujourd'hui

Pierre Babin
Vérité et vie, N° 686 et 692

I - L'itinéraire

1) Pourquoi je suis venu au travail de la terre ?

P.B. *La première chose qui frappe, en arrivant ici, c'est le lieu très solitaire, retiré. Alors la question que l'on se pose est celle-ci : vous étiez professeur, vous aviez une situation sûre, une renommée, une réputation, une sécurité... qu'est-ce qui vous a déterminé à venir dans cet endroit retiré ?*

M.L. Ce n'était pas parce que c'était un endroit retiré ni parce que je recherchais une vie difficile, quoique la terre en effet ici plonge l'homme dans la solitude et, plus qu'ailleurs, lui demande beaucoup de travail pour le nourrir. C'est en partie à cause de la guerre, des réflexions que j'ai eu l'occasion de faire pendant la "drôle de guerre", réflexions qui se sont trouvées confirmées et accentuées avec la débâcle. Je n'étais qu'un intellectuel, je n'avais vécu qu'avec des étudiants, je ne connaissais la vie qu'à travers les livres. Pendant la guerre, j'ai eu à commander, non seulement à enseigner. J'ai eu la conscience que je n'étais pas à la hauteur de la situation. Je n'étais officier que par les galons, non par le caractère qui fait le chef. Je n'étais d'ailleurs pas le seul.

P.B. *En quoi vous êtes-vous aperçu que vous n'étiez pas à la hauteur ?*

M.L. Il y a une très grande différence entre enseigner et commander. Pendant cette guerre, peu d'officiers surent commander. Souvent le supérieur, après avoir donné un ordre, exécutait ce qu'il demandait à son inférieur parce que celui-ci ne savait pas le faire ou le faisait mal. Cela lui était plus facile que d'obliger à l'obéissance ou de montrer comment il fallait s'y prendre.

P.B. *Est-ce que votre difficulté à commander venait de positions idéologiques, par exemple parce que vous étiez contre la guerre ?*

M.L. Non, ce n'était pas à cause de positions idéologiques mais d'un manque de caractère, d'une certaine impuissance à avoir des contacts réels avec les hommes. Le fait d'être professeur en relation surtout avec le milieu des enseignants, milieu humainement privilégié, assez enfermé dans son intellectualité, en rapport avec des étudiants uniquement à l'occasion d'un enseignement magistral, enseignement ne portant que sur des matières abstraites, en dehors de la vie, ne permet que très rarement une rencontre d'homme à homme. En particulier, mes relations avec les étudiants étaient à peu près nulles malgré mes efforts faits dans ce sens, à cause du personnage dont les étudiants revêtaient leur professeur mais aussi par ce qu'ils étaient alors, cela a changé depuis, des gens qui écoutaient, qui ne réagissaient pas, qui manifestaient une docilité complète.

Je pense que, pour une formation humaine, des contacts réels avec les hommes, en relation directe avec la vie quotidienne, sont absolument indispensables. Dans mon métier, je n'ai pas eu l'occasion d'en avoir malgré le nombre des étudiants qui ont suivi mes cours. C'est donc par manque de caractère, plutôt que sous l'influence d'une idéologie, que je me suis trouvé déficient dans ma fonction d'officier. J'ai d'ailleurs rencontré une déficience semblable, non moins importante ni moins grave, même si elle était d'une autre origine, chez beaucoup d'officiers, y compris des officiers d'active.

P.B. *Pourtant, pour être officier, vous avez dû recevoir une formation militaire.*

La formation qu'on donne pendant le service militaire est très fictive. On joue au soldat dans les casernes. Les exercices qu'on y fait sont des exercices fictifs, les contacts qu'on a avec les hommes sont fictifs. Il s'agit seulement de l'application des règlements. Pendant la guerre, les rapports que j'ai eus avec les hommes sous mes ordres furent du type de ceux de la caserne, ils n'avaient réellement d'originalité que sur le plan des bons sentiments et des bonnes paroles. Mes hommes n'attendaient rien, si ce n'est la fin de la guerre, et je n'avais pas en moi ce qu'il fallait pour éveiller en eux la prise de conscience de ce qui était en jeu. Le savais-je moi-même ? J'étais incapable d'éveiller chez eux des attitudes proprement humaines, de provoquer en eux les réactions fondamentales de celui qui lutte pour une cause juste, dans la situation locale et particulière où il est, la défense des siens, de son bien, de sa terre, de sa liberté et leur défense

en faveur d'autrui. À ce sujet, mon défaut d'humanité était évident, celui des hommes l'était aussi. À la caserne, on essaie de mécaniser les hommes au lieu de leur donner une formation suffisamment humaine pour qu'ils soient capables, par leurs réactions devant l'événement, d'avoir les réflexes convenables afin de pouvoir exécuter, l'heure venue, ce qu'ils ont à faire en tant que soldats. La vigueur dans une attaque ou une défense dépend beaucoup plus des réactions fondamentales de celui qui défend ce qui lui est essentiel que d'une discipline mécanisée.

P.B. Est-ce qu'on peut dire que vous vous êtes trouvé en face d'hommes relativement mécanisés, obéissant à des règlements ?

M.L. Non, même pas. La formation mécanisée de leur service militaire, ils l'avaient perdue. Mais j'ai trouvé des hommes qui n'avaient aucune raison de se défendre parce qu'ils croyaient n'avoir rien à perdre. Quand un soldat n'a pas de raison de se battre, il est battu, même avec des armes très perfectionnées. Je souhaite que cela ne nous arrive pas un jour, à nous autres Français qui avons des armes très perfectionnées grâce à un budget militaire bien fourni mais qui sommes aussi un peuple très désabusé par la vie qu'on nous fait mener.

P.B. C'est ainsi que vous avez découvert que votre formation humaine était insuffisante, toute contaminée d'irréalisme et d'idéalisme.

M.L. Les discours que je pouvais tenir à mes hommes n'avaient rien à voir avec la réalité de cette époque. J'ai beaucoup parlé alors de fraternité entre les hommes mais il est difficile d'en parler d'une manière convenable quand elle s'accompagne d'une certaine apathie générale, une certaine faiblesse de caractère. Pour sa propre tranquillité et parce qu'on est ainsi toujours bien reçu, on cache, à soi-même et aux autres, ce qui est, derrière ce qui devrait être.

P.B. Quelle a été votre réaction ?

Je me suis surtout posé la question pour les officiers dont j'étais. Je me suis rendu compte que, pour ces gens qui avaient tous reçu une instruction relativement développée, cette culture ne les avait pas tellement approfondis au point de vue humain. Cela faisait au mieux des cerveaux, pas toujours d'ailleurs, mais non des hommes véritables. Les attitudes de nombreux officiers, les conversations qu'ils avaient entre eux, leurs distractions manifestaient une médiocrité foncière, une inconscience grave. Le primitif et le sauvage y étaient plus sensibles que le civilisé et le cultivé.

P.B. C'est donc cette situation à l'armée qui vous a poussé à quitter l'université.

Je n'ai pas voulu quitter l'université mais, désormais, il ne me paraissait plus possible d'être professeur comme je l'avais été avant la guerre. La formation qu'on donnait dans les Facultés aux jeunes gens qui devaient constituer les cadres de la nation ne convenait pas. Elle pouvait former des cérébraux et des techniciens, non des êtres de taille humaine véritable. Je voulais que les étudiants mènent de front, au moins pendant leurs premières années d'université, le travail intellectuel et un vrai travail manuel. Je voulais qu'ils acquièrent ainsi une formation humaine que cet enseignement abstrait ne peut pas leur procurer, alors qu'il favorise au contraire en eux le préjugé et l'illusion d'être supérieurs à ceux qui ne sont que des manuels, préjugés et illusion accentués encore par l'importance des traitements, cachets et honoraires qui rémunèrent leurs services, comparés à la généralité des salaires et des gains des manuels. Mais alors je ne pensais absolument pas à quitter l'université et pour bien des raisons qui ne sont pas toutes spirituelles.

2) La civilisation industrielle risque de faire oublier à l'homme sa vraie nature

P.B. Pourquoi avez-vous opté pour cette formation manuelle, disons un retour à la nature ?

M.L. Par goût personnel, j'inclinai vers le métier de paysan plutôt que vers un métier d'ouvrier. D'autre part, et ceci est à mes yeux fort important, je crois que la nature est un cadre nécessaire pour la formation humaine. La ville crée un climat abstrait alors que la nature apporte à l'homme ce qui correspond à ses besoins les plus profonds. Plus la nature est grandiose, la montagne, la mer, le désert, plus elle est tonique pour l'homme et plus elle lui est bienfaisante, humanisante. La nature est d'autant plus nécessaire à l'homme qu'il entre dans un cadre de vie plus artificiel.

P.B. Pourriez-vous expliquer pourquoi le cadre de la ville est artificiel ?

M.L. À la ville, tout est fabriqué, réglementé. La vie y a la régularité d'une horloge. Même les professions libérales s'acheminent nécessairement vers le fonctionnarisme. Tout service en ville tend à être fonctionnarisé. La vie en condition concentrationnaire l'exige.

Être fonctionnaire est aussi la situation idéale à laquelle aspire tout homme moyen. Le salaire régulier à la fin de chaque mois, quel que soit le travail fait, quelle que soit la conjoncture. La retraite à la fin de la carrière, quels que soient l'imprévoyance et les gaspillages.

Un paysan ignore ces sécurités qui abâtardissent si on en use mal, comme c'est trop facilement et par suite très souvent le cas. Si le paysan sème, il n'est absolument pas sûr de récolter. S'il sème mal, il est certain qu'il ne récoltera rien. S'il produit, il n'est pas sûr de bien vendre. D'où un sens des risques et de la responsabilité qu'on n'a pas ordinairement dans un métier en ville, un appel continu au courage et à l'initiative dont dispensent les règlements, la sécurité et la stabilité de l'emploi du salarié, petit ou gros.

À la ville, l'homme est ramené au niveau de la machine, machine administrative ou machine outil. Il fait ce que la machine ne peut pas faire et ainsi il la sert. C'est elle qui commande, c'est lui qui obéit. Au contraire, dans la vie de paysan, l'homme est soumis aux conditions climatiques, aux exigences de son sol. Il lui faut sans cesse en tenir compte pour s'efforcer de les dominer sans pouvoir les changer en rien ni même les prévoir complètement. Il reçoit ainsi, parce qu'elle lui est imposée inéluctablement, une formation humaine qui lui permet des réactions vigoureuses et persévérantes devant les événements de la vie. La ténacité du paysan est forte comme son espérance. Son endurance se

mesure à son instinct de vivre.

P.B. *Vous trouvez que le contact de la nature est plus formateur que le contact de la matière à l'usine ?*

M.L. Oui, plus formateur non pas pour la technique mais du point de vue humain. La sagesse paysanne, comme celle de l'artisan de nos villages, est favorisée par une situation où rien n'est préfabriqué, où tout arrive d'une façon qui n'est pas réglementée, qui n'est pas totalement prévisible. On ne peut pas faire de plan à l'avance. Si on en fait, il faut continuellement le changer pour pouvoir s'adapter au temps, à ses propres possibilités de travail, à ses récoltes, à ses besoins. Le paysan est sans cesse sur le front de son travail. Beaucoup, à la ville, se tiennent seulement au niveau de leur emploi.

P.B. *Vous êtes venu ici plutôt par une intuition que pour réaliser un projet précis, bien connu à l'avance.*

M.L. Très certainement, je ne savais rien du métier de paysan, je suis Parisien d'origine, fils de professeur.

P.B. *Votre premier mouvement, pour venir travailler à la campagne, n'a-t-il pas été une évasion ?*

M.L. Non, pas une évasion mais une recherche, téléguidée obscurément pas des aspirations intimes qui étaient déjà en moi bien avant la guerre.

P.B. *Est-ce que le fait que les étudiants auxquels vous aviez affaire auraient surtout à travailler à un niveau industriel, technique, n'a pas été une objection pour vous ?*

M.L. Cette objection ne pouvait pas venir à l'esprit en 1940. L'industrie française était par terre. L'agriculture était alors la seule réalité vivante et certaine, la réalité d'avenir, semblait-il. On peut concevoir qu'actuellement des gens retournent à la terre pour fuir la ville. Il n'en était absolument pas question pour moi à cette époque. Il s'agissait de vivre suivant un idéal qui se proposait à moi avec force, d'atteindre un peu la sagesse paysanne qui fut celle de mes ancêtres et dont j'ai la nostalgie, sagesse dont les livres ne parlent pas car leurs auteurs ne la connaissent pas, la jugent dépassée et la mésestime.

En 1940, on n'avait pas à réagir contre la civilisation citadine et industrielle. En 1972, un retour à la terre supposerait des motivations beaucoup plus puissantes, des réactions vigoureuses contre la civilisation actuelle, très différentes de celles que j'ai pu ressentir. D'ailleurs, il serait de toute façon psychologiquement et économiquement beaucoup plus difficile.

P.B. *À la suite de vos réflexions, est-ce que vos portez sur la société un jugement qui vous pousserait à prendre aujourd'hui une décision aussi vigoureuse ?*

M.L. Je pense que l'évolution de la société, depuis 1940, a été exactement dans le sens contraire de celui que je souhaitais, de sorte que les critiques que je pouvais faire et qui étaient relativement légères en 1940, sont beaucoup plus sévères maintenant. La société va dans un sens diamétralement opposé à ce que je désirais pour les hommes, pour leur santé physique et morale. Bref, les réactions que je peux avoir maintenant sont beaucoup plus vigoureusement négatives que lorsqu'en 1940 j'ai pris ma décision.

Aurais-je encore la force morale de la prendre aujourd'hui si j'en avais la possibilité ? Je n'ose l'affirmer. La situation à laquelle la guerre nous avait acculés forçait au courage. La situation actuelle incline à la jouissance. J'admire les jeunes qui s'efforcent de retrouver la vie paysanne telle qu'ils peuvent la concevoir dans leur imagination de citadins où se mêlent le folklore et le romantisme. Mais en général ils le font avec de tels moyens, une telle mentalité qu'ils sont la plupart condamnés à l'échec. Ils me rappellent ces paysans de jadis que, sous les harangues enflammées de Pierre l'Ermite et consorts, partaient à la conquête des lieux saints avec des gourdins et des faux. Mais qu'il est beau de voir des jeunes, héritiers de notre civilisation de consommation, vivre de façon plus que précaire, vraiment misérable, dans l'enthousiasme. Il y a en eux plus de promesses pour l'avenir que chez nos jeunes arrivistes à la poursuite de l'argent.

P.B. *Qu'est-ce que vous reprochez particulièrement à cette société ?*

M.L. Les réactions des citadins, obligés de rester en ville, sont une manifestation du refus, spontané sinon raisonné, de leur vie de plus en plus trépidante, de plus en plus mécanisée, de plus en plus asservie. Mais je reproche en outre à cette société de faire croire aux hommes que l'élévation du niveau de vie est le but suprême, de les lier par les chaînes de la facilité et du confort aimées pour elles-mêmes, l'esclavage absolue, de les attacher à une manière de vivre qui les déshumanise autant par les besoins qu'elle leur invente et dont la satisfaction les absorbe que par une sorte de dégradation de leur énergie et de leur capacité d'initiative.

P.B. *Pensez-vous qu'il faut essayer de s'adapter ou de contester et de réagir en se refusant comme par une sorte de désertion ?*

M.L. Je ne pense pas qu'on déserte en allant à la campagne. C'est une réaction de citadin de s'imaginer que, sitôt qu'on quitte la ville, on quitte les hommes, on va au désert. C'est une réaction fautive. On rencontre plus réellement des hommes à la campagne, en particulier à la montagne et dans les pays où la nature force à s'unir pour lui tenir tête, qu'à la ville où l'on est entassé les uns sur les autres dans une affreuse ignorance d'autrui. Ici nous nous connaissons dans un rayon de 30 km. Nous sommes plus dispersés, plus éloignés les uns des autres, moins nombreux aussi, mais nous nous connaissons mieux. Les relations véritablement humaines sont beaucoup plus fréquentes. La pensée que, lorsqu'on quitte la ville, on s'isole comme par une sorte de désertion est une erreur. Il y a une manière de faire le mouton de Panurge et de rester dans le troupeau, même si on voit qu'il se jette à l'abîme qui constitue à coup sûr une désertion de son devoir d'homme.

P.B. *Mais à la ville, ce que je ressens, c'est que je suis constamment obligé de choisir mes relations, les contacts que j'ai, le type de vie que je dois mener du point de vue social comme du point de vue du travail. Jadis, dans mon village, je choisissais peu mes relations.*

M.L. En effet, les relations dans un village sont imposées par la forme de vie qu'on y mène nécessairement. Mais dans un pays comme le mien, elles sont toutes à un niveau d'humanité possible. Ici, j'ai pu avoir des relations avec des gens que je n'aurais pas pu fréquenter de la même manière à la ville. Ici, il n'y a pas d'être avec qui on ne puisse avoir des contacts vraiment humains. Il n'y a pas chez nous de misères et de déchéances sordides, semblables à celles de la ville. Même lorsqu'ils sont très pauvres, et qu'ils seraient des sous-prolétaires en ville, ici les hommes restent des hommes, avec leurs faiblesses bien sûr, mais aussi avec la noblesse de la pauvreté vécue sans complexe et dans l'honneur. Même les déshérités de la vie, en particulier ceux que la ville appelle des inadaptés, ont leur place au village, ont un rôle utile et peuvent garder la tête haute. Ici, jadis, il en était ainsi des mendiants qui recevaient partout l'hospitalité et tenaient ainsi un rôle nécessaire dans la société. En ville, on n'est pas capable de donner une place convenable aux inadaptés, on les parque dans des réserves, comme cela se fait aux États-Unis avec les Indiens.

P.B. *Mais il semble qu'à la ville, je suis obligé de choisir et cet acte de choix me demande un acte de liberté plus grand, plus difficile qu'à la campagne.*

M.L. Je ne sais pas dans quelle mesure les relations en ville ne sont pas, elles aussi, imposées par des situations, plus encore que choisies par une initiative libre. En tout cas, si les déterminismes qui imposent les relations entre hommes sont très importantes à la campagne, ils sont moins déshumanisants que les déterminismes qui agissent à la ville où ils sont la conséquence des conditions artificielles de la vie, en particulier de l'entassement des hommes, de leurs continus déplacements du lieu où ils habitent au lieu où ils travaillent.

À la campagne, les relations sont seulement dépendantes de la nature, des saisons et de la géographie. Elles ont la stabilité des hommes enracinés sur leurs terres. La nature, avec ses duretés, sa loi d'airain, est plus humanisante que la masse humaine avec ses déterminismes implacables et sauvages. Lorsque les hommes sont entassés les uns sur les autres partout où ils vivent, dans leurs déplacements et leur travail, dans leur repos et leurs loisirs, ils sont en général beaucoup moins humains que lorsqu'ils ont chacun une existence propre, individualisée par un travail fait sur le lieu où ils demeurent et avec un horaire dont ils sont les maîtres responsables.

P.B. *Pourquoi avez-vous fait un choix particulier de la montagne ?*

M.L. J'ai choisi la montagne parce que je voulais un beau pays. Je n'étais pas encore "paysan de son pays", alors que je ne savais pas que toutes les terres sont belles lorsqu'on les a travaillées. À ce moment-là, j'avais encore la vision du touriste pour qui il y a des pays qui sont beaux et d'autres qui ne le sont pas. Pour un paysan qui travaille sa terre, qui l'aime, tous les pays sont beaux quand on y connaît la fatigue du travail et la joie de la récolte. J'ai voulu un beau pays. J'ai préféré la montagne à la mer parce que la montagne est plus virilisante que la mer qui est relaxante, je ne dis pas pour les pêcheurs, mais pour les baigneurs.

Quand j'ai réussi à me faire muter à Lyon, avant j'étais professeur à Rennes, j'ai cherché une ferme dans les régions pas trop éloignées de Lyon, dans un rayon de 200 km. Le 14 novembre 1940, je me suis rendu acquéreur de la seule propriété qui était à vendre, un hameau abandonné, les Granges de Lesches en Diois. Ce n'était pas le moment de troquer une terre contre de l'argent.

P.B. *Il me semble avoir lu que vous avez recherché une vie dure.*

M.L. Non, pas tellement, mais une vie vigoureuse car la vigueur est nécessaire à l'homme pour atteindre vraiment à l'humain.

P.B. *Je me suis aussi posé cette question. Monsieur Légaut n'est pas venu seul ici, il est venu avec sa femme. Est-ce que cela n'a pas posé question ?*

M.L. Non car je me suis marié à cette époque. Nous avons pris la décision ensemble. Mais alors, évidemment, ni l'un ni l'autre n'en mesurons les conséquences concrètes, nous étions très irréels comme le sont les habitants de la ville quand ils rêvent de la vie à la campagne. Nous voulions vivre, non pas simplement à la campagne, mais en vrais paysans. En vérité, il y faudrait plusieurs générations. Mes enfants, ceux qui restent dans la ferme, le seront plus réellement que nous, tant il est difficile de changer de classe sociale. Quand on veut changer de classe sociale, on est condamné, à vie, à être quelque peu étranger à celle qu'on prétend quitter et à celle où l'on aspire à entrer.

Je désirais que mes étudiants partagent une vie manuelle avec moi, au moins pendant les premières années de faculté, pendant cette période difficile où beaucoup d'étudiants sont déroutés par le changement de niveau des études et des méthodes pédagogiques, si on peut dire que celles-ci existent en faculté. Pour étudier le programme de ce qu'on appelait à cette époque les mathématiques générales, il n'y avait pas tellement besoin de livres et de laboratoires. Je pensais pouvoir mener avec eux, aux Granges, simultanément une vie intellectuelle et une vie manuelle, dans des conditions convenables pour la vie intellectuelle et pas seulement fictives pour la vie manuelle.

3) Un lien entre travail manuel et travail intellectuel est toujours nécessaire

P.B. *Après votre expérience, pensez-vous toujours que le monde étudiant a besoin absolument d'un travail manuel ?*

M.L. Je continue résolument à le penser mais la réussite d'un tel projet supposerait une réorganisation extrêmement profonde de l'enseignement supérieur, une vision tout à fait nouvelle du rôle et du but de cet enseignement. Il faudrait un changement considérable de la mentalité et de la manière de vivre du personnel, une véritable conversion. Or celui-ci n'est absolument pas préparé à accepter et à faire une mutation de ce genre. Il ne suffirait pas seulement de modifier les programmes, les régimes des examens... Pourtant, cette mutation est la voie qu'il faudra prendre un jour, qu'on sera obligé de prendre, ne serait-ce que parce que la société actuelle nous conduit petit à petit à un désastre humain, faillite dont l'université manifeste déjà les approches, plus rapidement et plus visiblement que d'autres institutions.

P.B. Est-ce qu'on pourrait dire qu'il faut à tout prix qu'il y ait un lien entre l'apprentissage intellectuel et l'apprentissage manuel ?

M.L. Oui, mais manuel dans un sens humain. Ainsi le travail de la terre, tel qu'il existe actuellement, même modernisé, reste un travail humain. Ce ne sont pas les tracteurs qui déshumanisent l'homme. Ce qui peut le déshumaniser, c'est de travailler trop longtemps sur le tracteur pour accélérer une récolte; alors la machine déshumanise l'homme. Si l'homme sait s'imposer des cadences normales de travail sans courir après des rendements, sans courir après les loisirs, quitte à travailler comme un forçat pour rattraper le temps perdu, la machine ne le déshumanise pas.

Je n'en dirais pas autant du travail à l'usine. D'une façon générale, pour l'ouvrier, le travail ne comporte plus, comme pour le paysan ou l'artisan, un finissage qui lui permette de s'intéresser à son travail et d'y trouver sa satisfaction. Quand un homme n'aime pas son métier, et cela arrive souvent, c'est un forçat, sans chaîne peut-être, mais un forçat cependant, même si, grâce à un salaire confortable, il est bien habillé, se parfume et a une auto.

P.B. Mais s'il y avait une évolution dans le travail industriel permettant des cadences plus humaines, une part personnelle d'initiative...

M.L. Si cela était acquis, la technique serait une très bonne chose.

P.B. Reste le point central. Il vous semble non valable de laisser longtemps des étudiants ne faire que de l'abstraction intellectuelle.

M.L. Absolument. C'est vrai pour les étudiants mais aussi pour les enfants qui commencent l'instruction. Commencer à instruire les enfants en n'utilisant que des notions abstraites est une erreur fondamentale en pédagogie. Un enfant a besoin de concret. C'est dans le concret qu'il est lui-même et qu'il est créateur, aptitude qu'il perd vite quand il a été à l'école quelques années. La plupart ne se retrouvent plus jamais dans leur vie. Avec le genre d'enseignement que nous donnons au lycée et à l'université, nous fabriquons des jeunes à la fois très cultivés au sens technique du terme et très infantiles quant à l'affectivité et même au bon sens. Beaucoup de crises de la jeunesse aujourd'hui viennent de ce manque d'éducation, indépendamment de celles dues à la difficulté de trouver une situation. Dans les conditions actuelles, l'homme est fait pour le travail et non le travail pour l'homme. Nos technocrates devraient trouver la technique qui permette de faire naître des hommes dans la mesure exacte où ils en ont besoin pour faire tourner leurs usines.

P.B. Cette exigence du lien entre travail manuel et travail intellectuel vous semble-t-elle aussi importante pour les professeurs que pour les jeunes ?

M.L. C'est vrai pour tous. Un intellectuel qui n'a pas, dans sa vie, un contact concret, manuel, ne peut avoir une pensée vraiment solide. Nos grands philosophes de jadis étaient des fils de terriens. Ils avaient un sens de la terre, ne serait-ce que par une hérédité proche et un contact encore très direct avec la nature. Après cinq ou six générations de gens abstraits naissent des intellectuels qui sont souvent d'esprit très fin et très faux. Ce phénomène se manifeste dans toutes les disciplines où les plus spécialisés ne sont pas en général les plus accomplis humainement, en particulier dans la philosophie.

La philosophie actuelle est une philosophie de "penseurs" sans contact avec la vie concrète. Ils jouent avec les idées, échafaudent des systèmes comme d'autres construisent avec quelque matière inerte. Chacun d'entre eux ne s'attache au réel que par un aspect particulier, ce qui lui permet, bien mieux qu'une saisie globale, de développer ses abstractions à l'abri des contradictions. Aussi bien, ces penseurs se comprennent-ils difficilement les uns les autres. Leurs systèmes, loin d'être une sagesse pour vivre en homme, prétendent à être une connaissance semblable à celle que donnent les sciences les plus rigoureuses comme les mathématiques. Ils n'en ont que la sécheresse. Par leurs analyses et leurs systématisations faussées par cette prétention qui est et agit en eux comme une option première, ces philosophes en viennent à faire évanouir, à leurs yeux et aux yeux de ceux qui les suivent, ce qu'ils cherchent à connaître. Grâce à la subtilité de leur esprit et à leur logique aveugle, ils construisent de magnifiques systèmes qui sont absolument en dehors de ce qui est vraiment humain. Ils en viennent à nier l'originalité fondamentale de leur humanité à force de la trahir.

4) Ce que j'ai personnellement appris du travail de la terre

P.B. Vous est-il possible de rendre compte, après plusieurs années, de l'approfondissement que vous a apporté le contact avec le travail manuel ?

M.L. Oui, je crois, je suis très différent de celui que je serais, que j'aurais été si j'étais resté professeur. J'ai l'impression que j'ai une plus grande possibilité de contacts réels avec les hommes, plus grande que jadis. Ce sont parfois des saisies en profondeur, un peu comme si je les voyais en eux-mêmes.

P.B. Vous sauriez commander à l'armée maintenant ?

M.L. Non, probablement pas, parce que ce n'est pas ma voie. Mais je suis plus capable que si j'étais resté professeur de parler sans démagogie, sans faiblesse, en direct, de dire sans peur et sans respect humain, sans mâcher mes mots, ce que je pense, même si ce n'est pas dans l'esprit du temps.

P.B. Sauriez-vous expliquer comment cela a été rendu possible par le travail manuel ? Quel apprentissage avez-vous fait ? Quel cheminement s'est fait en vous ?

M.L. Je ne le peux guère. À vrai dire, ce que j'ai voulu faire, je ne l'ai pas réalisé. J'ai voulu mener de front une vie intellectuelle et une vie manuelle. Je ne l'ai pas pu. Le travail manuel qui m'était imposé pour gagner le pain de ma famille ne me laissait pas la possibilité d'un travail intellectuel. Maintenant que je suis vieux, que j'ai une activité intellectuelle beaucoup plus développée que mon activité manuelle, celle-ci étant réduite du fait de mon âge, je pense que ma vie intellectuelle a considérablement profité de vingt années et plus de jachère que j'ai dû connaître en étant

seulement paysan, un paysan qui avait d'ailleurs conservé des relations avec son ancien milieu intellectuel grâce au petit groupe d'amis qui se réunissait aux Granges pendant les quelques semaines des vacances universitaires.

P.B. Serait-il possible de dire ce que vous avez appris de la terre et du travail manuel ?

M.L. Le mot "apprendre" est un mot trop intellectuel, il faudrait plutôt parler de formation humaine à tous les niveaux. C'est plus que l'acquisition d'une sagesse, ce qui n'est pas encore suffisamment global et a un sens trop explicite et limité. C'est au-delà de la sagesse, une certaine manière générale d'être, une certaine familiarité avec les choses qui stables et journalièrement vous entourent, dont on use avec sobriété, avec le souci de les économiser, de les faire durer, de les accroître, une certaine solidarité et même communion avec ce qui naît, pousse, vit et meurt dans le silence de la nature, cette nature où l'on est enraciné, au sein de laquelle on est enfoui mais qu'on transcende par ce que l'on est. De là, une certaine vigueur, une rusticité, une sobriété de vie où le soin et l'ordre, sans conduire à l'abondance, évitent le gâchis et le gaspillage, et qui fait front à la pénurie. De là aussi, quand on s'exprime, des images qui viennent spontanément à l'esprit et sur les lèvres, une expression et un ton personnels sans prétention mais non sans autorité, un visage, une présence qui marque les lieux où l'on vit et laisse sa trace là où l'on passe. Enfin, toutes sortes d'éléments indéfinissables, dont l'ensemble est enraciné dans une réalité qui est ce qu'on est devenu par la vie.

P.B. Vous parlez souvent de vigueur. Voulez-vous dire par là une capacité, une puissance de décision ?

M.L. De décision, oui. En particulier, la capacité, la puissance de s'affirmer sous le sens impérieux de ce qu'on doit être, même si on doit s'affirmer ainsi contre son milieu d'origine ou de vie. Cette vigueur est la conséquence plus encore d'une prise de conscience de ce qu'on doit être pour être que du refus de ce que la société impose par sa masse omniprésente, que du refus de vivre seulement comme les autres. Autrement dit, c'est réaliser dans le concret de la vie de chaque jour sa transcendance sur la société et sa responsabilité d'être libre. Cela me paraît capital car l'homme n'est pas seulement l'individu que la société fabrique et utilise pour ses propres fins, ni le mouton d'un troupeau qui se sent perdu quand il se voit seul.

P.B. En ce sens, la solitude que vous avez dû trouver ici n'a-t-elle pas eu un rôle important ?

M.L. La solitude et le silence sont très importants pour une prise de conscience de ce que l'on est, de ce que l'on est intimement appelé à être. La solitude et le silence permettent d'établir une certaine distance entre soi et les événements, les entraînements et les pressions sociologiques. Cette distance est nécessaire pour juger sainement de ce qui arrive et de ce qu'apporte la société.

Mais le relatif isolement du paysan, le silence ordinaire dans lequel il travaille favorisent aussi la découverte de la solitude fondamentale qui est le propre de tout homme, qu'il en ait conscience ou non. Sous des manières semblables de vivre, de penser, de sentir, de parler, il y a en chaque homme une réalité unique qui le distingue, le sépare radicalement des autres, aussi radicalement pendant sa vie que le fait la mort ou déjà le malheur ou la maladie. Chacun vit au milieu des hommes dans une solitude essentielle qui est en lui de structure. La solitude dont vous parlez en est une image physique et psychique, ce n'est pas elle qui crée cette solitude fondamentale. Elle peut seulement, de façon indirecte, aider à en prendre conscience.

P.B. L'apprentissage de cette solitude a-t-elle été très dur pour vous ici ?

M.L. Pas du tout, parce que j'aimais ma terre. Je ne me suis jamais ennuyé dans mon pays. Cette vie tout à fait nouvelle correspondait à ce que je devais faire pour être dans ma voie véritable et c'est à cette condition qu'on vit vraiment.

Quand on prend des décisions de cette importance, on n'est pas entièrement conscient des raisons profondes qui font agir ainsi. C'est après qu'on les découvre. Elles relèvent de l'être même qu'on est. Les circonstances extérieures peuvent donner l'occasion de prendre des décisions, elles n'en sont pas la véritable origine.

Dans toute vie fidèle à elle-même, il y a une unité fondamentale qui se manifeste peu à peu. J'ai toujours été en activité de recherche. Jadis, c'était en mathématiques, j'ai commencé ma thèse en Math. Élém. et je l'ai passée tôt, à 25 ans. Mais l'unité de ma vie est plus dans cette activité de recherche que dans la manière même de cette recherche. Elle reste de l'ordre de l'être et non de l'agir. Si j'étais resté professeur, j'aurais été quelqu'un qui a fait une thèse et rien de plus. J'aurais écrit quelques mémoires scientifiques sans importance pour l'homme, que les bibliothèques auraient ensevelis silencieusement dans leur poussière. C'est parce que, fidèle à ce que je devais être, je suis devenu paysan que j'ai conservé en moi la possibilité de créer heureusement. Toute activité créatrice aide la vie à épanouir ses potentialités. Il est plus important de créer une seule œuvre que de remplir des rayons de bibliothèque en fabriquant des livres en série. Mais il faut que cela soit donné et reçu...

P.B. Lorsque vous vous êtes retrouvé ici, avez-vous eu des relations faciles avec les autres paysans ?

M.L. Dès le commencement, j'ai eu avec mes voisins des contacts humains aisés, heureux, recevant d'eux beaucoup, ne leur apportant que mon désir d'être avec eux, comme l'un d'entre eux. D'autre part, j'habitais une ferme isolée, ce qui a beaucoup facilité les choses mais qui, d'une certaine manière aussi, m'a empêché de participer directement à la vie du village. Je n'ai pas été aidé dans mon travail, tout le monde plante ses pommes de terre au même moment, tout le monde commence à faner au même moment...

En revanche, le fait d'être dans une ferme isolée empêche qu'on soit jalouxé. Tout le monde est content de voir une ferme abandonnée enfin occupée. Il y a aussi moins d'occasions de se gêner mutuellement. De même, on ne pouvait pas trop critiquer ma manière de travailler, on savait seulement que je travaillais et que ce n'était pas pour rire.

P.B. Avez-vous la conscience que le monde rural est un monde défavorisé ?

M.L. Oui, le monde rural est un monde défavorisé. Depuis toujours, il a été défavorisé au point de vue religieux

comme au point de vue culturel, maintenant au point de vue économique. Pourtant, c'est un monde où il y a des ressources humaines encore intactes qui n'existent pas d'une façon générale dans la plupart des milieux. Mais c'est aussi un monde désarmé car il ignore ses vraies richesses et n'a pas assez de culture et de sens critique pour refuser les fausses richesses avec lesquelles on veut l'acheter pour l'asservir à la civilisation citadine et industrielle.

II - La recherche chrétienne

1) La vie de l'Église a toujours été au centre de mon intérêt

P.B. Vous vivez ici dans un monde assez retiré. Vous avez écrit des livres, des articles sur le christianisme, l'Église, l'évolution dans l'Église. Mais ici vous vivez relativement loin de l'Église telle que la connaissent les chrétiens habitués à la messe du dimanche.

M.L. C'est vrai en ce sens que la pratique religieuse, surtout dans nos montagnes, est relativement peu fréquente maintenant que, au mieux, la messe n'est dite dans nos villages qu'environ une fois par trimestre en attendant qu'elle ne soit plus célébrée que par des prêtres de passage, en vacances... Il n'y a pas longtemps encore, nous, c'est-à-dire les hommes compris, nous allions à la messe tous les dimanches au village, sauf au temps de la chasse...

Il est tout à fait évident que ce n'est pas la pratique religieuse, sermon, messe du dimanche..., telle qu'elle a existé et peut encore subsister dans mon village, qui est à l'origine de ce que j'ai écrit dans mes livres. J'ai toujours été chrétien depuis le commencement. Je me suis toujours intéressé profondément aux questions religieuses. J'ai été initié de manière plus directe à ces questions par un lazariste, Monsieur Portal, qui a été mon père spirituel au sens fort du terme. En vérité, toute l'évolution spirituelle de l'Église était prévisible il y a 50 ans. Ce n'est pas cette évolution qui m'a surpris, c'est sa rapidité, la chute verticale de la pratique religieuse là où elle est encore possible grâce à la présence de prêtres, l'impuissance de l'Église à reprendre en mains sa destinée et son incapacité à assumer sa mission dans les nouvelles conditions où elle se trouve. Dans un article des *Études* d'octobre 1970, j'ai montré comment je voyais la genèse de cette crise majeure. Dès 1920-1930, il apparaissait de manière visible que la vie spirituelle des générations montantes se dégradait petit à petit en activité politique ou sociale. D'autre part, aucune des questions qui avaient été posées par la crise moderniste n'avait été résolue. Ces questions ne passeront pas plus que les paroles de Jésus. La vérité est universelle. Ceux qui croient pouvoir la maîtriser seront tôt ou tard balayés. Enfin aussi, beaucoup de perspectives véritablement spirituelles se développaient en dehors de l'Église et l'Église les refusait. Pourtant, elles n'étaient pas totalement étrangères à l'esprit de l'évangile. Le bon grain n'est-il pas toujours mélangé à l'ivraie ? Mais l'évangile n'est pas la lecture quotidienne de ceux qui enterrent leur talent et le conservent là où la rouille fait son œuvre. Ils ont la sagesse des politiques, non des spirituels.

P.B. Est-ce que pour vous la réalité religieuse a un intérêt très puissant ?

M.L. Oui, très puissant. J'ai été élevé en chrétienté. Ma mère était profondément chrétienne. Mon père était chrétien comme souvent les hommes l'étaient encore à cette époque, il pratiquait par tradition familiale. J'ai eu vite une religion personnelle. Ainsi, je me souviens que, lorsque j'avais 13-14 ans, j'allais au collège Chaptal en lisant l'*Imitation*. J'ai même eu l'idée plus tard de me faire prêtre mais alors mon père m'a dit : « Sois d'abord reçu à l'agrégation de mathématiques ». Évidemment, à 15-17 ans, quand on veut se donner totalement à Dieu, on conçoit ce don suivant les idées de son milieu, on sera religieux ou prêtre... Plus tard, Monsieur Portal m'a libéré de cette manière très générale de penser. Me connaissant tel que j'étais, il m'a affirmé que je devais "conserver ma vocation intellectuelle comme ma vocation religieuse". Alors j'ai eu à unir ces deux vocations qui semblaient alors s'opposer, un peu comme Teilhard de Chardin et beaucoup d'autres s'efforçaient de le faire de leur côté en ce début du siècle.

Petit à petit, les choses se sont précisées et je suis devenu ce que je suis. J'avais d'ailleurs dans mon jeune âge le goût pour l'approfondissement spirituel et une exigence d'intégrité intellectuelle qui n'osait pas se manifester. Cette intégrité, Monsieur Portal m'a montré qu'elle était nécessaire et que je devais la satisfaire coûte que coûte. Dans le climat de chrétienté où j'étais au départ, l'intégrité intellectuelle était taxée "d'esprit propre" et d'orgueil. Cette confusion survit encore aujourd'hui opiniâtement chez nombre de chrétiens et même parmi ceux qui font profession d'intellectualité.

P.B. Ce qui vous a le plus poussé, est-ce un besoin d'absolu, d'infini, ou plutôt un besoin de sens, de cohérence ?

M.L. Les deux. Le besoin de sens, de cohérence aussi, à condition que celle-ci ne relève pas de la pure logique abstraite, est déjà un besoin d'absolu. Mais si ceci est essentiel pour la vie chrétienne, ce n'est pas suffisant. Monsieur Portal m'a fait découvrir la possibilité d'une relation personnelle avec Jésus, une relation qui ne soit pas simplement la conséquence d'une idéologie, c'est-à-dire d'une christologie, mais d'une compréhension à travers les évangiles, par le dedans, de ce que Jésus a vécu, d'une communion avec ce qu'il a été. Ainsi est née en moi la certitude qu'il me faut vivre à sa suite pour que la vie mérite d'être vécue et qu'elle débouche sur l'être et l'éternel.

2) Ma vie spirituelle passe par l'intelligence de Jésus

P.B. Une chose m'a frappé dans votre livre, c'est la distance que vous mettez entre Jésus et l'intelligence que les apôtres ont eue de Jésus, c'est votre insistance à dénoncer les limites de l'idéologie sur Jésus qu'ils ont très vite élaborée.

M.L. Lorsqu'on approche d'un homme, il est extrêmement difficile d'entrer à fond et vraiment dans sa pensée et dans sa vie. On ne peut recevoir de lui que ce qui correspond à ce que l'on a déjà en soi, dans l'implicite. De sorte que l'approche de l'autre, même d'un homme ordinaire, est extrêmement difficile et même impossible en perfection. C'est une conséquence de la solitude fondamentale où chacun fait seul son chemin vers l'être qu'il peut devenir. Quand deux

hommes se rencontrent, ce sont deux solitaires qui se côtoient seulement. Même s'ils communient en profondeur, ce qui est rare, ils restent malgré tout distincts et séparés, chacun dans sa solitude qui lui est essentielle.

Que dire au sujet de Jésus qui, aux yeux même de ses disciples, leur était tellement supérieur, non seulement par ce qu'il faisait et disait, mais par ce qu'il était devant eux ? N'est-ce pas cette distance qu'ils ne pouvaient pas méconnaître, qu'ils ont affirmée indirectement avec force, étant acculés à attribuer à leur Maître le caractère transcendant de la divinité ? Si les évangiles insistent plus sur la transcendance que sur cette distance, c'est parce qu'ils donnent un enseignement qui veut être suffisant, sinon complet. Leur but est de donner la doctrine, non de dire le cheminement fait par les disciples, cheminement qui les a conduits à ébaucher les diverses christologies dont on voit les amorces dans les écritures. La transcendance de Jésus implique une distance qui ne peut pas être franchie. Celle-ci ne l'a pas été quand Jésus vivait avec ses disciples, elle ne l'a pas été non plus les siècles suivants.

Les chrétiens les moins spirituels nient cette distance en même temps qu'ils affirment la transcendance de Jésus en déniaient pratiquement à celui-ci la condition humaine. Ils contestent cette distance, évoquant de leur mieux l'action du Saint Esprit sur les apôtres. Ainsi ils assurent leur foi, une foi qui est principalement fondée sur une intellectualité nourrie des croyances des premiers disciples. À l'opposé, les autres chrétiens chez qui la foi est enracinée dans leur être total par l'approfondissement de leur humanité et leur fidélité à l'esprit des béatitudes voient peu à peu grandir cette distance à mesure qu'ils s'approchent davantage de leur Maître. Sans la supprimer, en épousant au contraire l'ignorance qu'elle leur impose, ils la traversent pour atteindre obscurément Jésus dans son mystère.

La question que Jésus pose à l'homme ne supportera jamais une réponse qui épuise celui qu'il est et supprime la distance et la transcendance car il a atteint la limite de l'humain qui est aussi la frontière du divin. C'est pourquoi, quoique né en un temps et en un lieu particuliers qui l'ont borné de toute manière dans son dire et son faire, il est universel.

P.B. *Au cours de votre jeunesse, avez-vous connu un moment difficile ? Y a-t-il eu une conversion de jeunesse ?*

M.L. Non, j'ai toujours été catholique sans difficulté majeure. Ma première communion a été un jour très important pour moi; pratiquement, le don de moi-même a vraiment été fait à ce moment-là. J'avais onze ans. C'est d'ailleurs souvent l'âge favorable où apparaissent les premières pousses de la vocation qui saisira toute une vie.

Certes, je n'aurais pas été capable de dire ce que j'ai compris depuis et ce dont je vis maintenant. J'aurais dit des choses fort différentes. Sans doute aurais-je été au moins surpris, en réaction même, contre ce que je pense maintenant, et pourtant... J'avais une piété "sulpicienne". Mais ce qui s'est depuis développé peu à peu en moi correspondait à quelque intuition à peine consciente, mais consciente tout de même, dont je n'étais pas sans avoir parfois quelques scrupules, devant quoi je n'étais pas parfois sans reculer. Cela a émergé et continue à émerger en moi grâce à une vie intérieure purifiée au contact des exigences intellectuelles intégralement acceptées et devenues impérieuses sous l'influence libératrice de Monsieur Portal. S'il n'était pas entré dans ma vie, il est probable que je serais simplement un homme pieux, de mentalité charbonnière...

P.B. *Vous avez ressenti Monsieur Portal comme quelqu'un qui vous a enfanté ?*

M.L. Le mot "enfanté" est sans doute trop fort. En effet, ma vie spirituelle, je l'avais, mais Monsieur Portal m'a permis de déboucher sur une vie spirituelle qui ne soit plus simplement canalisée dans des formes traditionnellement ecclésiastiques, plus reçues que personnellement découvertes et vécues. D'ailleurs, il l'a fait en moi plus complètement qu'il ne l'a pensé, plus peut-être qu'il ne l'aurait voulu. Je ne sais donc pas dans quelle mesure il serait tout à fait d'accord avec moi maintenant sur la manière dont je comprends les choses. Il a été pour moi un ferment et un appel qui, depuis 40 ou 50 ans, travaillent en moi, aidés par des circonstances extérieures qu'il n'a pas connues lui-même. Je ne peux pas dire que je suis identique à ce qu'il serait maintenant mais je crois que je suis fondamentalement fidèle à ce qu'il a été en son temps.

P.B. *La rencontre de Monsieur Portal a-t-elle été, de toute votre jeunesse, l'événement le plus important pour un christianisme personnel ?*

M.L. Oui, pour un christianisme personnel à ce niveau-là car on peut avoir une religion personnelle sur un plan doctrinal, il suffit d'adhérer à la doctrine de façon personnelle. C'est ainsi qu'on entend ordinairement une vie spirituelle personnelle. Mais avec Monsieur Portal, ce ne fut plus la même chose, c'était une rencontre au-delà de la doctrine mais grâce à elle sans nul doute, une rencontre avec celui que la doctrine vise mais qu'elle ne peut rendre réel et actuel que si on la reçoit. En franchissant les vingt siècles qui séparent de Jésus à la lumière de sa vie spirituelle et aussi du sens qu'on a de sa vie, c'est une rencontre comme celle qu'on aurait faite si on avait vécu avec lui et qu'on soit devenu son disciple comme quelques Juifs le furent jadis en Galilée.

3) La paternité spirituelle est capitale pour la vie religieuse

P.B. *On vient de vivre un moment où il y a eu beaucoup de défiance vis-à-vis de la paternité spirituelle. Or vous réintroduisez dans la littérature religieuse des notions très critiquées depuis quinze ans, celle de la paternité spirituelle et celle de disciple.*

M.L. Oui mais il me semble qu'on a critiqué, non pas la paternité spirituelle qui n'est pas tellement fréquente, mais la direction spirituelle, ce qui est tout à fait différent. La paternité spirituelle est beaucoup plus rare car elle exige que le père soit capable de l'être. Être père spirituel est rare et difficile parce qu'il faut en avoir les rares qualités. La direction spirituelle est simplement une fonction avec ses grâces d'état. Ainsi on a critiqué la direction spirituelle, on n'a pas critiqué la paternité spirituelle. Elle n'est pas critiquée par ceux, d'ailleurs peu nombreux, qui la connaissent mais par

ceux qui ne la connaissent pas et qui la confondent nécessairement avec la direction spirituelle.

J'ai beaucoup insisté sur l'importance, presque la nécessité, de la paternité et de la filiation spirituelles. L'une et l'autre sont des voies majeures par lesquelles on entre dans une vie religieuse qui n'est pas la conséquence d'une formation enfantine, nécessaire au début, ou d'une piété idéologique, celle qu'on peut suggérer à l'esprit par des paroles adressées à tous. Cette piété, si sincère et grande qu'elle puisse être, ne fait pas vraiment le disciple. Contrairement au chrétien qui est formé du dehors à l'observance religieuse par l'enseignement et le gouvernement de l'Église, le disciple est en relation directe, originale avec Jésus qu'il a découvert en tant que personne, grâce d'ailleurs à ce qu'il a pu recevoir de l'Église et de la méditation des écritures, mais aussi grâce à ce qu'il est et devient, à ce qu'il a vécu jadis dans la fidélité et à la manière dont il est disponible pour l'avenir.

P.B. *Vous ne voyez, je crois, de portée profonde et libératrice à la catéchèse que si elle est effectuée dans une relation personnelle.*

M.L. Oui, d'abord et dès que possible, dans une relation d'être à être, non pas seulement d'enseignant à enseigné. La catéchèse ainsi comprise d'une façon générale n'est efficace, à mon sens, que si elle prépare dans l'avenir la rencontre avec un père spirituel véritable. Cette rencontre permet une communion qui est d'un autre ordre que l'apport de la catéchèse. Elle amène le chrétien à être proprement disciple, s'il y correspond avec fidélité.

P.B. *Quelles sont les qualités les plus importantes que vous voyez pour un père spirituel ?*

M.L. Pour être un père spirituel au sens fort de l'expression, il faut avoir résolu ses propres problèmes et s'être posé les questions essentielles, comme elles se posent en son temps et non pas comme on les posait jadis. Autrement dit, il faut avoir fait un chemin qui n'est pas tout à fait celui que l'autre aurait à faire mais qui est tout de même dans la direction qui convient pour que celui-ci puisse se trouver lui-même. Le père spirituel ne cherche pas de disciple. Il est père spirituel par ce qu'il est, sans le savoir. Il fait lever des disciples en passant, comme le semeur. On n'est pas père spirituel quand on le veut ni avec n'importe qui. Ce n'est pas la conséquence d'une volonté préconçue, d'un désir de "faire du bien", comme on dit. Filiation et paternité spirituelles viennent à leur heure, lors d'une rencontre privilégiée, en profondeur, entre deux êtres qui y sont déjà secrètement préparés.

P.B. *La paternité spirituelle est donc une qualité d'être, chez un homme qui a résolu ses propres problèmes, qui les a assumés.*

M.L. Oui, un homme qui a assumé ses propres questions et qui les porte. Cela est donc très loin d'une fonction de direction et beaucoup plus exigeant. Cela suppose aussi, de la part de celui qui sera fils, des attentes et des recherches qui correspondent aux attentes et aux recherches vécues par celui qui sera père.

P.B. *Est-ce qu'il y a chez ce père la volonté de transmettre ?*

M.L. Non la volonté mais l'espérance de transmettre. Il y a dans cette distinction plus qu'une nuance. Cette espérance coexiste avec la certitude que rien ne peut vraiment se communiquer d'être à être si déjà il n'y a pas, dans l'autre, quelque amorce inconsciente qui lui permette de recevoir et, plus précisément, de se reconnaître. Cette transmission de ce qui n'est pas communicable à quiconque est un fruit de la vie spirituelle de celui qui exerce cette paternité, non le résultat d'un plan préconçu. Nul ne saurait rechercher la vie spirituelle pour rendre les autres spirituels. Elle serait faussée dès sa première démarche. Elle serait condamnée à n'aboutir qu'à une falsification. On s'efforce vers la vie spirituelle pour elle-même car elle est pour l'accomplissement de l'homme. Sans nul doute d'ailleurs, la vie spirituelle d'un être aide un certain nombre de ceux qu'il rencontre à devenir plus spirituels. C'est un de ses fruits, non son but. En ce sens, les préoccupations catéchétiques et même missionnaires au sens classique, si nécessaires qu'elles soient, se situent au plan sociologique, au plan d'une société ecclésiastique. Elles n'atteignent pas, par elles-mêmes, la communion que font naître la filiation et la paternité spirituelles.

P.B. *Vous ne critiquez pas la préoccupation catéchétique mais, pour vous, c'est un point de départ.*

M.L. C'est un point de départ. Il est bon s'il favorise les premières approches de la vie spirituelle nécessaires pour rencontrer un père spirituel qui, lui, aidera à découvrir le cheminement approprié pour aller au-delà de ce qu'on a reçu, pour se trouver et devenir disciple. Si l'enseignement catéchétique prétend au contraire donner un "bagage suffisant", il sera, à partir d'un certain niveau humain, un obstacle à une véritable vie spirituelle. Il faussera la vie spirituelle ou encore n'en donnera qu'une idée abstraite. Il en éloignera. Celle-ci paraîtra conventionnelle, purement fictive. Cette dernière éventualité est d'ailleurs la plus fréquente en notre temps dont une des grandeurs est d'exiger l'authenticité.

P.B. *Ces pères spirituels, vous les verriez actuellement plus dans l'ordre monastique que dans le système ecclésiastique.*

M.L. Je les vois mieux dans l'ordre monastique. En effet, c'est dans les milieux monastiques que se trouvent actuellement les spirituels les plus nombreux. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de spirituels dans l'ordre ecclésiastique séculier. Malgré tout, c'est dans l'ordre monastique qu'ils sont les plus nombreux, encore qu'il y ait, là aussi, nombre d'êtres qui ne sont pas spirituels mais simplement mécanisés, asservis à une discipline et n'ayant pas atteint le niveau de disciple. Ils sont entrés trop jeunes dans cette vie singulière ou encore ils y ont été amenés plutôt qu'ils ne l'ont vraiment et personnellement choisie en connaissance de cause.

P.B. *Dans la rencontre avec Monsieur Portal, vous avez insisté sur l'aspect libération. Pourriez-vous préciser ?*

M.L. Oui, la libération, supprimer des scrupules et même des remords, quand on sent en soi la nécessité de se poser des questions qui débordent le cadre de celles qui doivent être posées car, dit-on, elles relèvent de la foi. On comprend que la vérité, avec un grand V, n'est pas pour ici-bas, que ce que l'on enseigne n'est pas un absolu mais une approximation qu'il faut dépasser, qui appelle ce dépassement. La foi dépasse l'adhésion aux croyances qui ne sont que des étapes de la

progression intellectuelle, non le but final qui se suffirait à lui-même. Elle ne supporte la suffisance d'aucune croyance. Elle s'aiguise au contact des croyances. Elle exige le courage de les critiquer. Même une adhésion vigoureuse et affective aux croyances n'est pas encore tout à fait la foi. Elle habille la foi mais peut aussi la maquiller. C'est la coque qui protège mais enferme l'amande. L'habit et la coque sont nécessaires mais si le grain ne meurt...

P.B. Aviez-vous pour Monsieur Portal les sentiments habituels d'admiration ?

M.L. Le mot "admiration" ne convient pas. Il s'agit de sentiments d'affection et de reconnaissance. Monsieur Portal m'a introduit dans une compréhension de l'Église que je n'aurais jamais atteinte autrement. Monsieur Portal est mort en 1926. Je n'avais que 26 ans. Pendant trois ans, j'ai eu avec lui des conversations à cœur ouvert, de grande portée, mais qui étaient certainement très au-delà de l'intelligence que je pouvais en avoir alors. Beaucoup de choses qu'il m'a dites, je ne les ai comprises que bien plus tard, quand elles me revenaient, appelées par les événements ou par quelque germination intime.

P.B. Quand il parlait avec vous, il vous expliquait ce qu'il pensait de la vie.

M.L. Il me parlait souvent de lui, comme un ancien qui est proche de sa fin et qui s'ouvre à un jeune qu'il espère capable de suivre la voie qui fut sienne et de la prolonger. Malheureusement, je ne l'ai connu de cette façon intime qu'au retour de mon service militaire, de fin 1923 à 1926. Malheureusement, mais aussi heureusement peut-être, car ainsi je n'ai pas pu m'appuyer sur lui mais seulement entendre l'appel que sa vie a été pour moi.

P.B. Il vous parlait de lui beaucoup plus qu'il n'agissait pédagogiquement par voie de questions.

M.L. Ce n'était pas un questionneur, absolument pas. Il me parlait de sa vie, des difficultés rencontrées, des événements. Les uns et les autres ne lui ont pas manqué. Il me parlait de lui comme à quelqu'un qui peut comprendre ou plutôt qui pourrait comprendre peut-être, plus tard. Une parole vivante est féconde pour l'éternité. Emportée par le temps, elle visite l'un puis l'autre, sans jamais cesser sa course...

P.B. Monsieur Portal vous a-t-il rendu critique par rapport à vous-même ?

M.L. Certainement, critique par rapport à moi-même mais aussi critique par rapport aux idées que j'avais reçues. Ainsi, au moment où je voulais être prêtre, il m'a dit : «Il ne faut surtout pas être prêtre parce qu'on manque de prêtres» et, une autre fois, «il ne faut pas vous donner à fond dans les choses religieuses à cause de moi».

D'une manière plus large, Monsieur Portal m'a permis de repenser ma vie, ou plutôt de lui découvrir des perspectives qui m'auraient été pratiquement inconnues ou même interdites si j'étais resté dans le cadre des horizons donnés au catéchisme, même au catéchisme de persévérance.

4) Désormais, il ne suffit plus d'être porté par l'Église, il faut la porter

P.B. Quel sentiment de l'Église, Monsieur Portal vous a-t-il donné ?

M.L. Un sentiment complexe, en ce sens que l'Église est à la fois celle dont on a essentiellement besoin et celle que l'on doit porter et supporter. N'oubliez pas que Monsieur Portal a vécu d'une façon particulièrement directe et proche la crise moderniste, qu'il a eu beaucoup à souffrir des attitudes, des manières de faire et même des décisions de l'Église à cette époque. Il y avait chez lui à la fois la conviction qu'il faut être dans l'Église mais qu'il ne faut pas être de l'Église. Quand on porte ainsi l'Église, on est conduit à la supporter et c'est en la supportant qu'on la prépare, dans le silence et l'abnégation quand cela est nécessaire, à ce que, dans l'avenir, elle soit plus digne de sa mission.

P.B. Il me semble que ce qui ressort de vos écrits, c'est à la fois l'attachement et la distance.

M.L. L'attachement et la distance, mais une distance prise dans un sens convenable, c'est-à-dire dans le sens d'un certain dépassement. On dépasse l'Église visible tout en étant dedans. C'est ainsi qu'on lui appartient essentiellement et comme il convient pour qu'elle soit ce qu'elle doit être. Dans l'apologétique actuelle, suivant le sujet traité et parfois l'auditoire, on parle de l'Église visible comme si l'Église invisible n'existait pas, et aussi de telle façon qu'on ne sait plus trop à quoi correspond, à quoi sert l'Église visible. Sans doute, est-ce parce que, dans le premier cas, on magnifie trop l'Église visible, on lui donne des qualités surhumaines qui n'existent peut-être pas et qui, au contraire, la porteraient à s'en dispenser. Par une difficile et persévérante fidélité, les chrétiens doivent faire vivre l'Église, et pas seulement se confier à elle, pour qu'elle soit celle que Jésus a assuré qu'elle serait. Dans le second cas, on donne à Jésus une telle place dans "la rédemption cosmique de l'humanité totale" que sa vie humaine, l'intelligence qu'on en acquiert, le souvenir qui le rend actuel, cessent d'être premiers, ce qui entraîne parallèlement une sous-estimation du rôle de l'Église visible.

P.B. J'ai été frappé, dans vos livres, par cette distance. Or selon l'éducation que vous avez reçue, qui voit l'Église voit le Christ et de plus on a lié les évangiles et les écrits apostoliques avec Jésus-Christ.

M.L. Je ne pense pas exact de dire que celui qui voit l'Église voit le Christ. De même, on ne peut pas confondre l'Église avec la chrétienté. La chrétienté n'est qu'une manière de rayonnement de Jésus. En simplifiant le réel, on le trahit, surtout quand il est éminent. En identifiant deux réalités d'ordre différent, on abaisse la plus élevée. En liant Jésus-Christ aux évangiles et aux écrits apostoliques, on le diminue, tout comme on le diminue lorsqu'on affirme que l'Église, telle qu'elle est connue dans l'histoire, est la présence prolongée de Jésus.

5) Pour être chrétien, il faut être profondément humain

P.B. Dans tout ce que vous écrivez, on remarque votre insistance sur la qualité humaine de caractère et de pensée nécessaire pour être chrétien. Ainsi dans vos derniers livres, l'un porte sur l'aspect proprement humain, l'autre principalement sur la foi. Ces deux livres se rejoignent un peu mais, à la limite, peuvent être séparés l'un de l'autre.

M.L. Le tome I, *L'homme à la recherche de son humanité* peut être lu sans le tome II, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* mais je crois que le tome II ne peut être vraiment compris que si on a lu le tome I. Les termes employés dans les deux tomes, qui pratiquement ne font qu'un seul livre, ont la même signification tout au long de mon travail. Bien entendu, le tome II, si on le lit avec attention, en pesant les termes employés, donne déjà des précisions importantes sur leur sens, grâce en particulier aux notes que j'ai dû y ajouter quand il a été décidé que le tome II paraîtrait avant le tome I pour des raisons commerciales. Il semblait avoir si peu de chance de percer le plafond de silence et d'oubli sous lequel tant de livres sont ensevelis.

P.B. *Alors quel lien avez-vous fait dans votre vie entre ces deux réalités ?*

M.L. Ces livres n'auraient pas été écrits si je n'avais pas été chrétien. Mon christianisme m'a aidé à devenir homme. Mais on peut grandir dans son humanité sans être nécessairement chrétien. Cependant je ne pense pas qu'on puisse atteindre cette humanité en plénitude sans le christianisme car il permet un accomplissement, certes appelé par la profondeur humaine, mais qui ne saurait être sans une recherche et une découverte dont l'homme n'a pas entièrement et uniquement l'initiative. Toutefois, dans d'autres religions ou au moins chez les hommes les plus puissants et les plus religieux, il y a un approfondissement humain radicalement indépendant de l'influence chrétienne prise au niveau de l'histoire des événements. Cet approfondissement dépasse de beaucoup celui que la majorité des chrétiens connaissent. Trop passifs dans leur foi en l'Église, ils n'ont pas pris en mains leur destinée spirituelle. Dieu n'est limité, ni par ses dons, ni dans ses dons, mais il est des dons qui limitent quand on en use médiocrement.

P.B. *Y a-t-il comme deux recherches parallèles ?*

M.L. Non, il s'agit de deux recherches extrêmement imbriquées l'une dans l'autre. C'est pourquoi j'insiste beaucoup sur le fait que la découverte de Jésus est dépendante de la découverte de soi-même. Inversement, la découverte de soi est dépendante de la découverte de Jésus. Il y a une interaction continue entre ces deux approches, ces deux découvertes. D'ailleurs, au niveau spirituel, la différence entre cause et effet n'existe pas comme dans le monde matériel. Il y a une intervention continue entre ce qui est appelé cause et ce qui est appelé effet. Ainsi le père engendre le fils mais le fils, à sa manière, engendre le père; c'est à force d'être père qu'on s'engendre à l'occasion de son fils.

P.B. *Je me suis demandé s'il y avait comme deux moteurs.*

M.L. Non. Cela touche justement à quelque chose d'important. Dans l'Ancien Testament, la transcendance de Dieu est située dans l'extériorité absolue. Pour moi, la transcendance de Dieu est dans l'extrême intériorité, et je crois que ceci est fidèle à bien des perspectives explicitées dans le Nouveau Testament, de sorte que plus l'homme s'atteint dans sa profondeur, plus il s'approche de Dieu. La transcendance se découvre au cœur de l'immanence. La face de l'homme qui est tournée vers Dieu est ce qu'il y a de plus profond en lui. La face de Dieu qui est tournée vers l'homme est inséparable de ce qu'il y a de plus profond en l'homme. Dans l'abstrait, on doit distinguer ce qui est de Dieu de ce qui est de l'homme mais on ne peut pas séparer Dieu de l'homme en ce point où ils se joignent inaliénablement. La distinction entre naturel et surnaturel est légitime et utile, si on s'en sert convenablement. Cependant, en faire deux activités sur deux plans parallèles, concordantes mais toutefois indépendantes, est une vision fautive de la réalité, qui a de graves conséquences dans la vie spirituelle.

P.B. *Diriez-vous que c'est le même moteur qui vous a entraîné dans la recherche ?*

M.L. C'est le même. Au niveau de l'homme, le créateur n'est pas séparable de sa création sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est devenu. De même, la création ne serait pas ce qu'elle est sans ce qui est proprement personnel dans son créateur. On ne peut pas penser Dieu à part, comme s'il pouvait être sans la création. Dieu est créateur par essence. Un Dieu qui ne serait pas créateur est impensable et ce n'est pas seulement parce qu'il n'y aurait pas d'être pour le penser. Dans cette ligne, on doit dire que, si Dieu est nécessaire à l'homme, l'homme est nécessaire à Dieu. Il y a une interdépendance radicale entre le créateur et la création au niveau de Dieu, comme au niveau de l'homme. Cette similitude, qui d'ailleurs n'est pas identification, est capitale à mon point de vue, comme l'affirmation que Dieu est amour.

On pourrait objecter que c'est du panthéisme. Ce n'est pas du panthéisme si on accentue vigoureusement, comme je le fais, la personnalité de l'homme, l'absolu qui est en lui et qu'il atteint par la foi en soi, telle que je la décris. C'est, je crois, tout à fait conforme à la tradition des grands mystiques, quoiqu'ils aient particulièrement insisté sur le vide qu'on doit faire en soi pour que Dieu le remplisse et y fasse sa demeure. Mais ce vide n'est pas assimilable à une totale passivité dans l'inconscience mais à une docilité absolue dans une attitude aveuglément disponible. Ce vide permet l'accès à la "non science" par l'acceptation et la reconnaissance de l'ignorance de ce qui ne peut être qu'ignoré. C'est ainsi que la "non science" transcende la science de ce qui peut être connu rationnellement.

III - La méditation de l'évangile

1) La méditation de l'évangile est capitale pour devenir chrétien

P.B. *Pourrait-on essayer d'approfondir l'aspect de votre recherche personnelle sur la foi ? Qu'est-ce qui vous a aidé le plus à approfondir votre foi, votre découverte de Jésus-Christ ?*

M.L. Les débuts de ma vie spirituelle, à partir de vingt ans, sous l'influence de Monsieur Portal, furent en partie caractérisés par la découverte de l'évangile, considéré comme un livre sur lequel on peut réfléchir et non pas simplement un livre que l'on reçoit tel une nouvelle loi. Quand le Père Portal nous a proposé de faire des méditations entre nous, à l'École normale supérieure, nous en étions bien incapables. On ne nous avait jamais parlé de l'évangile réellement. On

nous avait beaucoup parlé du sacrifice de la messe au catéchisme de persévérance mais jamais de l'évangile. Nous ne connaissions l'évangile qu'à travers des textes chantés recto tono à la messe. Ce premier contact avec l'évangile a été très important pour beaucoup d'entre nous. Ce fut la cause du succès d'un livre paru vers 1932, *Prières d'un croyant*. Il eut, à l'époque, cette originalité d'offrir des méditations sur l'évangile. Il est significatif et grave qu'après vingt siècles de christianisme, cela soit une originalité remarquable. C'est aussi sans nul doute un signe favorable de ces temps que cette originalité soit apparue et ait été appréciée.

L'évangile m'est devenu quelque chose de réel, de vivant, et non pas simplement une morale, une règle de conduite. Bien plus, il m'est devenu, à travers les multiples conditionnements de sa naissance, à travers les pérégrinations que l'esprit humain a connues dans le passé jusqu'à nos jours, le testament de celui qui, à force d'être connu, révèle en lui un absolu qui appelle l'adoration.

P.B. *Cela s'est-il passé au début de manière personnelle ou de façon communautaire ?*

M.L. D'une manière évidemment très personnelle mais c'est aussi le fruit d'une activité communautaire. Toutes les méditations de *Prières d'un croyant* ont été faites dans des réunions où quelques jeunes chrétiens de l'ENS échangeaient fraternellement leurs pensées et leurs aspirations. Au début, cela se passait de la manière la plus médiocre, on parlait entre soi comme on était capable alors de le faire. Monsieur Portal ne voulait d'ailleurs pas assister à toutes nos séances. Il disait qu'il n'avait absolument pas besoin d'être avec nous pour que nous soyons capables de faire une méditation sur l'évangile, ce que beaucoup de prêtres n'auraient pas accepté à cette époque. Ce refus a été l'occasion de bien des difficultés en province quand nous y faisons des méditations avec des normaliens ou des instituteurs. Très vite, nous avons été conduits à les écrire pour les faire connaître, en particulier aux camarades entrés dans la carrière, dispersés, isolés, pour les aider à se réunir autour d'un texte d'évangile. Pendant cinq ou six ans, nous avons envoyé chaque semaine de 1000 à 1500 exemplaires de ces méditations, dans tous les coins de France, chez des inspecteurs primaires et aussi chez des curés. Cela nous causait toutes sortes d'ennuis. Certains inspecteurs primaires y voyaient une menace pour la laïcité et certains curés, une grave menace pour l'orthodoxie. Nous avons fait paraître *Prières d'un croyant* parce que j'ai été dénoncé à l'archevêché de Paris. On m'a conseillé alors de faire préfacier mon livre par un cardinal pour qu'il ne soit pas "mis à l'index". C'est ainsi que le cardinal Verdier, ami du Père Paris aumônier de la Paroisse Universitaire, a fait une courte mais chaleureuse préface.

Prières d'un croyant est une œuvre communautaire mais non une œuvre collective commandée, téléguidée du dehors. Elle est le fruit de la vitalité spirituelle de ceux qui ont collaboré à ce travail. J'en ai été le rédacteur principal avec un autre camarade, Jacques Perret, plus tard professeur à la Sorbonne.

P.B. *Vous procédiez comment ? Vous vous réunissiez ?*

M.L. On se réunissait à l'ENS. Nous étions cinq ou six et nous y menions une vie presque monastique au sens propre puisque nous récitons Prime le matin, Vêpres à midi et Complies le soir, en latin évidemment. Nous allions à la messe le matin et au salut du St Sacrement le soir. Une ou deux fois par semaine, nous tenions des réunions, soit des méditations d'évangile, soit des études d'histoire des origines de l'Église. Grâce à cette vie communautaire déjà très réelle, les méditations prirent toute leur valeur et ont pu ainsi ne pas tourner en radotages intellectuels ou moralisants, comme cela se produit assez souvent. Ceci s'est fait à partir de 1923 quand je suis revenu à l'école comme agrégé préparateur. Je préparais ma thèse. J'avais une chambre à l'École et ces réunions se faisaient dans ma chambre. Évidemment, on se connaissait très bien. Une telle collaboration suppose une amitié réelle, une formation commune et nous appartenions tous au groupe "tala".

Par la suite, je me suis intéressé à l'École Normale Supérieure de Saint Cloud. De 1924 à 1940, tous les dimanches, j'ai fait des méditations avec les élèves, pas dans l'École bien sûr mais dans une pièce que je louais. Jusqu'à la guerre de 1940, nous nous sommes peu à peu organisés pour approfondir ensemble notre foi de chrétiens. Autant que possible, nous nous réunissions dans un appartement que nous avons loué, dès la mort de Monsieur Portal, puis dans un petit hôtel, trop vieux pour intéresser les familles qui auraient eu les moyens d'y habiter. Tous les dimanches et souvent les jeudis, ceux d'entre nous qui étaient libres, prenant sur leur temps de détente, s'y rassemblaient pour méditer ensemble l'évangile et parler de questions religieuses à l'occasion de livres qui paraissaient à cette époque, Péguy, Claudel, Mauriac, Bernanos...

Toutes ces activités étaient un fruit de notre vie communautaire. En outre, elles la favorisaient, l'approfondissaient. Elles nous permirent de comprendre encore mieux l'évangile par le dedans. Nous étions tous jeunes, tournés vers l'avenir. Naturellement, les passages qui parlaient de l'appel que Jésus adressait à ceux qui le suivaient nous parlaient et nous inspiraient particulièrement. Nous comprenions que c'était en correspondant totalement à l'idéal évangélique que nous donnerions sens à nos vies, que nous serions tout à fait nous-mêmes. Nous nous sentions appelés à être témoins de notre foi. C'est dans ce climat que l'intelligence de Jésus se développa en nous. Par ce qu'il est et a vécu, si on dépasse les manières de le comprendre qui le limitent à n'être que le fondateur et le législateur du christianisme, il est ferment de l'homme, celui en qui chacun peut se reconnaître comme si c'était en Jésus qu'il entrevoyait ce qu'il lui serait nécessaire de devenir et de vivre pour atteindre sa vraie grandeur. D'autre part, Jésus a tellement insisté sur sa mission, insistance qui sans doute a fait découvrir à ses disciples, plus que toute autre affirmation, son extrême liaison avec son Père, que, par ce qu'il a vécu et qu'on peut encore saisir, il est appel de Dieu à l'homme pour qu'il soit "de Dieu".

P.B. *Dans quel sens employez-vous le mot "mission" ?*

M.L. Je l'emploie dans deux sens que je considère comme inséparables. La mission de l'homme est d'abord ce qu'il doit faire pour être tout ce que, à force d'intériorité, de lucidité et de fidélité, il pressent devoir devenir afin de donner à sa vie

un sens réel et plénier, afin d'atteindre à l'être qu'il pressent en lui aux heures de lumière. C'est la condition aussi de son rayonnement spirituel qui est la conséquence de ce qu'il est plus que de ce qu'il veut faire. Mais cette mission est aussi la volonté de Dieu sur lui, comme saint Jean le fait dire à Jésus : «C'est la volonté de votre Père que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure» (Jn 15,16). Ainsi être fidèle à soi et répondre à l'appel de Dieu, s'accomplir et correspondre à la volonté de Dieu sur soi sont inséparables et s'aident mutuellement à se réaliser.

P.B. *Dans quel esprit, de quelle manière faisiez-vous ces méditations ?*

M.L. Quand on est jeune, en plein devenir, il est très important de dire ce qu'on voudrait être à partir d'un texte d'évangile ou encore en toute autre occasion qui s'y prête. On prend ainsi conscience de l'appel qui monte en soi. On l'explique et, parfois même, on le découvre en le disant aux autres. C'est une première fidélité, la manière dont on peut l'être alors.

À partir d'un certain âge, l'adulte ne doit dire que ce qu'il vit. Ceci est très important au point de vue spirituel. Autrement, il pourrait se prendre pour ce qu'il n'est pas et se cacher ce qu'il est réellement derrière ce qu'il est censé devoir être ou encore ce qu'il devrait être et que sans doute il ne désire pas tellement puisqu'il reste depuis longtemps sans réellement s'en approcher. Autrement il parle dans le vide de l'intellectualité ou des propos moraux, pieux, édifiants, d'autant plus qu'il en a davantage l'habitude et le métier. Parfois c'est aussi pour se justifier. L'évangile se laisse asservir sans résistance par ceux qui en usent de cette façon car ils y trouvent toujours ce qu'ils désirent.

Si on voulait faire une analyse un peu serrée de mes livres, on s'apercevrait que c'est là l'origine d'une des principales différences entre *Prières d'un croyant* et mes derniers ouvrages, qui sont certes inspirés par le même esprit mais qui correspondent à deux époques différentes de ma vie. Dans *Prières d'un croyant*, il y a une forme, un vocabulaire, un certain lyrisme, un certain sentimentalisme, qui correspondent à mon âge quand je disais ou écrivais ces méditations. Quand on vieillit, on devient plus sec mais aussi plus précis. Il me faut avouer aussi que ce lyrisme et ce sentimentalisme ont été souvent utilisés dans mes premiers livres pour éliminer ou contourner des questions que je n'osais pas encore regarder en face. Je n'osais pas alors prendre sur ces questions des positions aussi nettes que je l'aurais pu et dû. Je n'étais pas suffisamment courageux pour être totalement sincère. Cela me paraissait aussi plus audacieux que courageux. L'heure d'un tel courage n'était pas encore venue. Dans mes derniers livres, il y a peut-être un ou deux endroits où je pourrais me reprocher une certaine facilité, où je me suis laissé aller à utiliser un langage timide ou emphatique, qui dit certes mais sans oser le faire clairement, tout ce que je pense actuellement.

2) Pour porter l'Église, il faut la connaître dans son histoire

P.B. *Dans vos méditations, vous insistez beaucoup sur la messe, la liturgie. Dans vos livres, vous insistez sur la méditation de l'histoire de l'Église. Cela a-t-il été important pour vous ?*

M.L. Monsieur Portal nous a beaucoup orientés vers l'histoire des origines du christianisme. Il estimait très importante la connaissance des origines de l'Église. Dans nos rencontres, nous avons sérieusement travaillé les livres de Duchesne, de Battifol... Cependant, une chose que Monsieur Portal ne voyait pas ou du moins dont il ne parlait jamais et sur laquelle j'ai au contraire beaucoup réfléchi depuis, c'est le fossé qui a existé entre Jésus et les origines de l'Église. On peut dire que Jésus est à l'origine de l'Église, qu'il en est même, très directement sinon explicitement, l'origine, mais non qu'il l'ait voulue de façon précise, qu'il l'ait organisée comme elle l'a été dès le commencement et a fortiori comme elle l'est maintenant. Il n'est pas à proprement parler le fondateur de l'Église, comme Mahomet par exemple a été le fondateur de l'Islam. En revanche, l'esprit de Jésus qui se dégage des évangiles et qu'on approfondit en vivant les béatitudes est essentiel à l'Église qui, si elle en perdait le sens, n'aurait plus de raison d'être et se perdrait elle-même. C'est là une différence importante entre ce que disait Portal, sans d'ailleurs insister, et ce que j'écris dans mon livre.

En revanche, Monsieur Portal était beaucoup plus libre du côté de l'histoire de l'Église. Il voyait très nettement la distance entre ce que l'Église devrait être et ce qu'elle est. Il n'osait pas le dire à haute voix, de façon vigoureuse, ce n'était pas l'heure, mais seulement en conversation privée et c'était déjà de trop dans le climat de délation de l'époque. Peut-être Monsieur Portal ne voyait pas encore toute l'importance de ce jugement sur l'Église pour la construction de l'avenir du christianisme. Il espérait que l'union des Églises chrétiennes, par l'apport d'un sang nouveau, suffirait pour assurer cet avenir du catholicisme.

P.B. *Dans votre livre, vous dites qu'il est important d'arriver à mesurer les perpétuelles erreurs de l'Église. Rien n'est si instructif que de voir toutes ses chutes.*

M.L. Le mot "perpétuel" n'est pas dans mon livre; le mot "erreurs", oui. Je crois que l'originalité fondamentale de Jésus ne pouvait pas être comprise et acceptée dès le départ. Elle ne le sera d'ailleurs jamais complètement. C'est en s'écartant sans le le savoir de ce que Jésus a vraiment voulu que l'Église découvre, à l'occasion des échecs qu'elle subit, que ce n'est pas ainsi qu'il lui faut être pour correspondre à la mission dont Jésus est l'origine.

Il est certain qu'on ne peut pas accuser l'Église de s'être jetée, heureuse, dans les bras du pouvoir, au moment de la paix constantinienne. Elle venait de subir une persécution dont elle sortait exsangue. Elle ne s'est absolument pas rendu compte, à ce moment-là, de toutes les tentations, de toutes les chutes qui en seraient la conséquence. Cela ne lui était pas possible. Avec le recul suffisant, nous pouvons le comprendre maintenant parce que l'histoire nous l'aura manifestement montré. Nous serions impardonnables si nous n'en tirions pas les conséquences pour la manière dont l'Église doit se comporter dans le monde. Nous avons donc beaucoup plus à progresser dans une véritable compréhension de l'originalité humaine fondamentale de Jésus que dans une compréhension de plus en plus grande des mystères de Dieu.

En vérité, Dieu ne s'éloigne pas mais paraît d'autant plus hors de nos horizons que nous progressons davantage dans la connaissance de son œuvre, c'est-à-dire du cosmos, de l'homme, de leur histoire. Ainsi nous avons moins la licence de nous éloigner par l'imagination de ce qu'il est. Pour dire brutalement les choses, le développement du dogme, qui n'est pas seulement une nouvelle manière de le dire, tel qu'il a été vécu à l'origine, mais qui prétend être un progrès de la connaissance de l'inconnaissable, je n'y crois pas. Sans doute, dans la conception qu'on se faisait alors de l'Église, Newman avait besoin de concevoir le bien-fondé de ce développement pour justifier sa conversion au catholicisme. Mais je pense qu'une compréhension intime de l'histoire de l'Église permet de progresser dans l'intelligence de ce que Jésus a été véritablement, et que ce progrès est capital, l'avenir de l'Église en dépend. C'est pourquoi j'insiste sur le fait que, pour les chrétiens, la méditation de vingt siècles de christianisme, de leurs réussites exceptionnelles mais aussi de leur médiocrité très ordinaire est tout aussi importante que la méditation de l'Ancien Testament. Seule cette méditation leur permettra d'être à la hauteur de leur devoir envers l'Église en ce temps où il ne leur suffira plus de se laisser guider par l'Église mais où il faudra l'orienter avec l'intelligence et le don de soi qui naissent de leur foi.

P.B. Certains vous reprochent de ne pas assez appuyer sur une connaissance exégétique, scientifique, votre méditation de l'écriture ou de l'histoire de l'Église. Ils disent qu'il y a inflation de la méditation sur la réalité.

M.L. C'est exact, je ne suis pas exégète, je n'ai même pas la culture d'un laïc assidu à la lecture des publications exégétiques, comme plusieurs de mes amis. Au point de vue historique, il en est exactement de même. Nous sommes tout à fait d'accord. Je cède le pas, je n'ai absolument rien pour me défendre. Mais je pense que, surtout au sujet des questions qui relèvent de la réalité concrète, vécue, pas seulement pensée, il n'est pas utile de tout savoir. L'érudition fait le spécialiste, non pas l'homme qui domine son savoir et en a l'intelligence. Pour atteindre à ce niveau de culture, qui n'est pas seulement culture livresque, il faut réaliser les événements qu'on connaît avec sa propre intuition personnelle, à la lumière de sa vie spirituelle d'autant plus éclairante qu'on vit plus fortement et plus totalement ce qu'on doit être pour être. Un événement connu en profondeur de cette façon, par le dedans, s'il est capital, est plus important pour entrer dans l'intelligence globale de l'ensemble de l'histoire qu'une connaissance précise, exhaustive, encyclopédique, de l'histoire.

P.B. On a parfois l'impression, en vous lisant, qu'il y a pour vous dans l'évangile un critère fondamental de vérité qui est l'expérience subjective que vous faites.

M.L. Oui mais à condition de ne pas prendre le mot "subjectif" dans un sens péjoratif. C'est pourquoi, dans mon vocabulaire, j'utilise deux mots différents : subjectivité et intériorité. La différence entre les deux est facile à faire, même si la frontière entre elles est difficile à déterminer. À mon point de vue, il n'y a que par l'intériorité qu'on peut vraiment vivre les choses que l'on connaît. Si on ne les actualise pas, si on ne se les approprie pas, si on ne les consacre pas de sa présence, elles restent simplement un aliment du cerveau et, finalement, une distraction qui empêche ou dispense de vivre. Cela ne devient pas un véritable aliment pour l'être total. Certes, nous sommes conduits à le faire sous notre propre responsabilité, à nos risques et périls mais c'est là notre grandeur. Nous sommes responsables de notre devenir, que nous le sachions ou non, et nul ne peut nous dispenser de cette responsabilité en la prenant en charge à notre place.

3) L'essentiel, découvrir la personne de Jésus à travers l'évangile et l'histoire

P.B. Maintenant si on élargissait à l'ensemble des chrétiens une éducation à la prière, vous recommanderiez beaucoup la méditation.

M.L. Oui, je recommanderais la méditation, d'abord comme je vous l'ai indiqué, mais aussi à un autre plan qui est essentiel, encore que rarement signalé. Il s'agit de ne plus considérer l'évangile comme un livre de sagesse sur lequel on doit méditer pour y trouver une règle de vie en l'adaptant à son temps et à ses possibilités personnelles. Il s'agit de découvrir, à travers un texte, qui d'ailleurs n'a pas été rédigé spécialement dans ce but, ce que Jésus et ses disciples ont vécu il y a vingt siècles. Bien sûr, découvrir comment ils ont vécu dans ces heures exceptionnelles, à travers ce qu'ils étaient, ce qui est universel, ce qui est par suite essentiel pour nous qui n'étions pas là quand cela s'est passé. Et encore découvrir, non pas seulement le sens de ce qui est dit, mais la manière dont les gens ont été conduits à le dire, la manière dont ils l'ont vécu avant même de savoir se le dire, de vouloir le dire. On atteint ainsi la réalité vivante de ces êtres, on ne reçoit pas seulement d'eux un enseignement.

Jésus est révélation, non pas tant par la substance objective de ce qu'il a dit ou fait mais par ce qu'il a été et par ce qu'il est. Il est des paroles qu'il a dites, ou que l'intelligence de ceux qui l'aimaient lui ont fait dire grâce à l'activité du souvenir, qui, à certaines heures, parce qu'elles nous sont particulièrement appropriées, nous font toucher en profondeur un aspect de ce qu'il était au contact de ce qu'il a vécu, nous font toucher son mystère.

P.B. Pour cela, vous dites qu'une certaine connaissance historique globale est importante, sans la pousser trop loin.

M.L. Remarquez qu'il serait très intéressant qu'elle soit poussée plus loin, ce n'est pas contestable, à condition de ne pas se noyer dans la connaissance. Il y a beaucoup de gens très cultivés qui sont noyés dans la connaissance. Ils n'ont jamais été portés à réfléchir sur ce qu'ils savent en hommes, face à leur destinée. D'ailleurs, la grâce de ceux qui ne sont pas trop cultivés, c'est de ne pas être rassasiés. Aussi lorsqu'ils découvrent un vrai livre, cela leur donne un choc. Cela n'arrive pas souvent à ceux qui ont l'habitude de lire beaucoup, par métier ou par passe-temps.

P.B. Dans cette lecture que vous faites de l'évangile à partir d'une connaissance globale, vous dites que ce qui est important, c'est de l'appliquer à sa vie.

M.L. Oui, il y a une correspondance serrée entre ce qu'on vit et ce que l'on comprend par le dedans. On ne comprend pas le dedans que ce qui est suffisamment proche de ce qu'on a vécu ou de ce qu'on peut découvrir parce qu'on est appelé

à le vivre.

Par exemple, je prends les miracles. Je les ai traités très classiquement dans mon second livre, comme s'ils ne posaient question qu'à nous autres, modernes férus de connaissances et de techniques impersonnelles. Je le regrette car ils ont une toute autre importance pour comprendre celui qu'a été Jésus. Quelle extraordinaire confirmation de sa vie Jésus a-t-il dû ressentir en se voyant si prodigieusement maître de guérir ! Quelle inspiration mais aussi quelles tentations auxquelles le récit des quarante jours au désert fait une allusion transparente ! Je n'ai pas mis cela en évidence de façon suffisante, sauf au sujet de sa mission, quand Jésus la voyait grandir au-delà des horizons de son village et de sa jeunesse.

Deux considérations de ce genre se développent peu à peu en nous si nous sommes, non seulement des lecteurs assidus des écritures, mais si en outre nous rendons réel et intégrons en nous suffisamment ce que l'évangile nous rapporte, un réel qui est exceptionnel par sa profondeur humaine plus encore que par son caractère ultra-humain, même s'il relève directement de Dieu. Ces considérations permettent de s'approcher de ce que Jésus a vécu intimement et de comprendre en particulier l'extrême pureté de celui qui a connu une telle puissance sans en abuser, sans en user autrement que pour la réalisation de sa mission, jusqu'à s'offrir et être soumis à l'échec et à la mort car l'un et l'autre convenaient à cette mission, étaient exigés par elle.

Tout ce qui est arrivé il y a vingt siècles nous devient ainsi actuel, nous apparaît plus important que le quotidien de l'existence. Nous aussi, si nous avons été fidèles, nous voyons, en nous et autour de nous, des conséquences de notre vie qui sont sans proportion avec ce que nous rêvions ou voulions. Nous nous trouvons conduits à des activités que nous ne pouvons pas avoir en temps ordinaire, dont nous n'avons pas vraiment l'initiative et qui dépassent nos propres moyens. Cela nous fait découvrir d'une façon existentielle ce qu'est l'activité de Dieu en nous et aussi la pureté, qui n'est pas passivité, qu'il nous faut vivre pour être mus par Dieu aussi exclusivement que possible et lui correspondre avec exactitude jusqu'à la fin, quelle que soit cette fin.

P.B. *À la base de cette méditation, il y a une volonté très profonde de se comprendre.*

M.L. De se comprendre et de comprendre les événements qui déferlent sur soi du dehors et du dedans. Non pas de les comprendre au sens de les connaître scientifiquement, mais de les comprendre par rapport à soi, de leur donner un sens par rapport à soi. C'est ainsi que je rends ces événements "providentiels". Je fais d'eux une "providence" en les recréant à mon usage. Je reçois de Dieu la puissance de donner à ces événements, par une innovation qui m'est propre, un sens qui convient à ce que je suis, véritable création de ma part qui permet à ces événements de devenir providentiels pour moi. Tout est grâce pour celui qui reçoit de Dieu l'inspiration capable de rendre favorable tout ce qui lui arrive.

P.B. *C'est alors une méditation très originale, très personnalisée, qui vous accompagne tout le long de votre journée.*

M.L. Il est certain que des pensées de ce genre sont continuelles en moi. Non pas que je les cherche mais elles sont sans cesse en moi. J'en ai plus ou moins conscience. Elles me travaillent, elles me visitent le jour et la nuit, sans que je les provoque. Je crois même que j'ai raison de ne pas prendre de notes quand elles me viennent. Je les oublie, elles reviennent plus riches. Elles se développent en moi sans que j'y pense. C'est comme la manne au désert. C'est une richesse qui ne doit pas être économisée, accumulée. Si elle s'accumule, c'est secrètement, implicitement, dans ce que je suis, de sorte que ces pensées réapparaissent au seuil de la conscience quand et comme cela convient. Leurs flux et leurs reflux accompagnent, provoquent et suivent les pulsations de la vie spirituelle. Ils ne sont pas le résultat d'une réflexion méthodique. Ainsi lève la pâte humaine sous l'action du ferment, disons de la grâce pour ceux qui trouvent ce mot plus orthodoxe. Nombreux sont ceux que je déçois ou inquiète parce que je n'emploie pas ce terme, le trouvant trop utilisé de façon matérielle.

4) Pour devenir disciple, un amorçage est nécessaire

P.B. *L'ensemble des hommes, des chrétiens, que je côtoie dans la vie actuelle ne peut guère connaître cette activité intérieure, mi-consciente, mi-inconsciente.*

M.L. À mon avis, pour que de telles réflexions naissent et s'imposent, il faut un démarrage. Il se produit rarement quand on est seulement un chrétien de chrétienté parce que la pratique régulière de la religion est alors considérée comme suffisante et la piété déployée reste encore marginale, sauf aux heures où l'on doit être religieux. La religion empêche souvent d'être religieux car elle supprime toutes questions et toutes recherches en donnant d'emblée et globalement des réponses dont il est imposé de se contenter. Ainsi le fait de croire que l'on sait bien celui qu'est Jésus parce qu'on a appris qu'il est "fils de Dieu", la deuxième personne de la Trinité, empêche véritablement de s'approcher de lui dans son humanité, de le connaître et de le reconnaître à travers soi et de devenir son disciple.

P.B. *Je me suis posé la question de savoir si, pour vivre dans cette pensée constante, il faut avoir un climat spécial, s'éloigner du monde.*

M.L. Je ne le pense pas. Même le travail manuel du paysan, labourer... n'est pas un travail qui en soi favorise cette réflexion intime et latente. Il n'absorbe pas l'esprit mais l'endormirait plutôt. On me dit souvent que j'ai de la chance : «Vous êtes berger. Quand vous gardez vos moutons, vous avez le temps de penser». Pas du tout. Quand on garde ses brebis, on a l'esprit vide. Si vous avez fait l'expérience de surveiller des examens ou des compositions, vous savez que, pendant le temps de la surveillance, on a l'esprit parfaitement vide, même si cela ne dure qu'une heure ou deux. À la fin, on est fatigué de n'avoir rien fait.

P.B. *Alors vous auriez tendance à dire que ce qui gêne la majorité des chrétiens pour atteindre ce climat dans cette méditation, c'est qu'ils n'ont pas fait le démarrage.*

M.L. Ils ne sont pas amorcés. Pour l'être, il faut d'abord avoir une certaine profondeur humaine. Je crois qu'elle existe,

latente, potentielle, en tout être et qu'elle se manifeste à partir d'un certain âge mental, sous le choc des événements importants de la vie. Mais cela n'est pas suffisant d'ordinaire. Aussi, j'insiste sur la rencontre très utile et peut-être nécessaire d'un homme plus avancé que soi dans l'intériorité, d'une famille voisine d'esprit et de tempérament, qui puisse exercer une véritable paternité spirituelle et ainsi amorcer cette vie. Certes des rencontres de ce genre sont d'une profondeur plus ou moins exceptionnelle mais elles ont toutes une importance que nul enseignement, nul exemple même, ne peut avoir.

P.B. *Pouvez-vous préciser ce que peut être cette amorce ? Quelle intuition jaillit, quel déclic peut avoir lieu pour que cette amorce soit possible ?*

M.L. C'est difficile à dire. Je pense que, probablement, il faut avoir pris conscience de sa propre existence, de son unité, de sa consistance, de sa durée, par rapport à ce que la vie compte de multiple, de fragile, de passager, finalement de contingent. Il faut découvrir en soi des exigences fondamentales qui ne sont pas seulement la conséquence de ce qui se dit et se fait dans son milieu, atteindre ainsi en soi une réalité qu'on ne peut pas manipuler sans la dégrader, qu'on ne peut pas nier sans se nier. Sans que nous puissions nous séparer d'elle, elle transcende en nous le faire et le paraître. Elle nous établit dans un ordre ouvert sur l'être.

Cette découverte, qui doit être acceptée, épousée, pour être véritablement acquise, donne accès à la foi en soi. La foi en soi est l'affirmation vide de toute intellectualité autre que la propre conscience qu'on en a, qu'en soi est une grandeur qui transcende le sensible et le social, grandeur incommunicable, inexplicable, comme elle est inaliénable, et qui relève de Dieu parce qu'elle n'est pas de l'homme ni à l'homme. La foi en soi, qu'elle soit consciente ou non, car l'important est qu'elle soit vécue, est à mon sens capitale pour le démarrage d'une vie spirituelle qui ne soit pas seulement une pratique de piété ou une observance morale.

P.B. *Au fond, l'amorce serait une révélation de soi-même, une prise de conscience de son être spirituel.*

M.L. Je crois que cette prise de conscience permet le passage de la réflexion sur un texte général, moral ou religieux simplement atteint du dehors, objectivement, à une compréhension de ce qui a été vécu par celui qui l'a écrit, à une présence à ce qu'il a dû vivre pour pouvoir l'écrire, finalement à une communion avec ce qu'il a été, communion qui est aussi appel. Ce passage est capital dans la vie spirituelle, comme l'est dans la vie intellectuelle le franchissement du seuil qui permet de découvrir que comprendre n'est pas seulement savoir, que créer n'est pas seulement fabriquer.

Cette mutation spirituelle fait qu'au lieu d'atteindre Jésus et Dieu par la croyance et la loi, on les joint par l'obscur intelligence de l'être, par la foi. Cette rencontre avec Jésus et avec Dieu atteints à travers les écritures mais aussi à travers soi dans la mesure où ce qu'on vit et est se trouve en relation avec ce que Jésus a vécu et a été, rencontre faite dans la lumière qui monte en soi sous l'action de Dieu, est l'amorce de la prière. Cette amorce n'est pas nécessaire pour "faire des prières". Prier et dire des prières sont des activités fort différentes. Prier relève de l'être de l'homme qui atteint l'être de Dieu et, pour le chrétien, l'être de Jésus qu'il ne sépare pas de Dieu. Dire des prières relève du faire de l'homme qui se conforme à ce qui se présente comme imposé par la volonté de Dieu ou à ce qui convient à sa grandeur transcendante.

P.B. *Mais tous les gens qui sont autour de nous peuvent-ils connaître cet éveil ?*

M.L. Je pense qu'ils peuvent connaître cet éveil au moins à certaines heures de leur vie. Ainsi au moment de la mort, pas la nôtre mais celle d'un être aimé. Je crois que, dans de tels moments, des intuitions fondamentales montent en l'homme parce que l'événement l'accule pour un temps à un dépouillement intégral qui facilite la prise de conscience de quelque chose qui demeure... à condition qu'il y ait en lui des amorces d'humanité qui n'aient pas été volontairement et systématiquement refusées et niées. Je crois que c'est le cas général car l'homme est plus un avorton qu'un être fondamentalement pervers, sauf peut-être dans les vies les plus gâchées. Même dans des vies gâchées, on a l'impression qu'il y a un désespoir, un scepticisme affiché, qui sont encore l'affirmation indirecte et voilée d'une grandeur qui relève de l'absolu, écho dans l'homme de la transcendance de Dieu. Cette affirmation n'est pas celle que suscite l'orgueil, comme le disent couramment des croyants qui n'ont pas épuisé dans leur vie la richesse, le contenu extraordinaire de l'acte de foi, cet extraordinaire qui est aussi dans son contraire, contraire qui est peut-être acte de foi plus que refus. Le désespoir de Judas, son suicide, témoigne d'une foi qui dépasse, par sa qualité, celle de la mère des Zébédée, et la leur peut-être aussi qui la laissèrent faire cette démarche, quand elle s'approcha de Jésus pour lui demander ce que vous savez. Dieu, mieux que les hommes, sait reconnaître les siens. Est-il possible de ne pas être sien dans quelque mesure ?

P.B. *Il semble qu'il y ait si peu de prière, de méditation; c'est peut-être parce qu'il n'y a pas eu d'éveil.*

M.L. Je le crois. Il n'y a pas eu d'éveil à la dimension spirituelle mais simplement une culture de la spontanéité religieuse, quand elle survit aux obstacles que lui opposent la science et surtout le scientisme. À mon avis, c'est le drame de notre Église car, si une activité vraiment spirituelle existait en elle, nous ne serions pas figés dans l'immobilisme des formules. Nous serions en mesure d'inventer ce qui convient parce que nous serions capables de conversion véritable. Nous ne serions pas tentés de nous abandonner à une adaptation servile, à la remorque des entraînements et des ambitions du temps. Nous serions capables de correspondre aux besoins réels et aux aspirations profondes des hommes pour greffer sur ces besoins et ces aspirations ce qu'il y a de proprement original et créateur dans le message de Jésus, que tous attendent sans le savoir et où ils se reconnaîtraient.

P.B. *À tous ces gens qui travaillent durement, que dire pour qu'ils prient ?*

M.L. Certes, ce n'est pas quand on est fatigué par sa journée de travail qu'on a d'habitude la force de se recueillir suffisamment pour prier; on peut seulement faire des prières et de la façon la plus mécanique, donc la plus discutable. Mais dans la plupart des métiers, en ville, il y a deux jours de libres par semaine et un mois de congé par an. Si on a

été empêché de prier le reste du temps, même si on en a éprouvé le désir, c'est à ces moments-là qu'on peut le faire et le faire utilement. Dans notre vie de paysans, il n'y a pas de loisirs réglementés mais les cadences de vie imposées par les saisons. L'été, il travaille plus que l'ouvrier de la ville. En hiver, il travaille moins. C'est dans cette période de relative relâche qu'il peut vivre en homme conscient de sa destinée spirituelle et transcender son histoire quotidienne.

IV - Les communautés

1) Nécessité de redécouvrir la prière

P.B. Pour vous, est-ce que les formules de prière, la messe elle-même telle qu'elle est souvent conçue, sont une aide ou un obstacle ?

M.L. Les rares chrétiens qui font encore leur prière le matin et le soir, ceux plus nombreux, surtout en ville où cela est possible, qui vont à la messe tous les dimanches, trouvent dans ces exercices de piété l'occasion d'un recueillement, si modeste soit-il, qui leur est précieux. Mais cela ne va pas loin car ils pensent que cela suffit. Ni les formules de prière qu'ils utilisent, ni la messe telle qu'ils la suivent ne leur permettent d'approfondir leur vie spirituelle. Elles ne peuvent qu'en entretenir l'habitude. Il faudrait totalement renouveler l'idée qu'on se fait de la prière et de la messe pour qu'elles deviennent réellement vivantes et spirituellement utiles. Cette invention conditionne l'avenir de l'Église car, sans elle, l'Église est vouée à devenir marginale, non seulement à cause de la médiocrité des hommes, mais à cause de sa propre médiocrité.

P.B. À l'heure actuelle, les gens qui veulent prier quittent la ville. En France par exemple, les jeunes réapprennent à prier dans des abbayes, très loin des lieux où ils doivent vivre.

M.L. Et pour deux raisons. D'abord il y a un dépaysement qui les dégage des pressions sociologiques habituelles et le dépaysement est capital pour que l'on puisse prendre mieux conscience de ce que l'on est. C'est un des aspects du rayonnement spirituel possible de l'ermitage; l'ermitage qui vit à 150 km d'une ville aura en général, avec ceux qui viennent le voir dans sa solitude, en pleine nature, des conversations autrement plus directes, plus profondes, que s'il habitait Marseille ou Paris. En théorie, le dépaysement n'est peut-être pas indispensable, il l'est en fait.

D'autre part, il est certain qu'une véritable communauté religieuse apporte des facilités particulières pour prier qu'il ne faut pas négliger, même si on pense qu'elles sont seulement d'ordre sociologique ou psychique, ce qui n'est pas certain d'ailleurs car là où deux ou trois se réunissent pour prier, Jésus a promis sa présence. Ces facilités, cette présence ont une efficacité spirituelle dans la mesure où l'on est présent à soi. J'ai été invité récemment à Lyon à une réunion de jeunes prêtres. Elle se tenait dans un de ces édifices grandioses, petit ou grand séminaire, où l'Église a englouti plus d'argent qu'elle n'en a perdu au début du siècle lors de la séparation avec la sécularisation de ses biens. Maisons immenses, maintenant vides sauf le samedi et le dimanche, elles sont sans climat spirituel. Autant l'ambiance fraternelle et spirituelle d'une assemblée est aisée dans un monastère comme la Trappe des Dombes, autant elle est difficile à créer dans ces grands hôtels-restaurants anonymes. De telles maisons facilitent l'organisation matérielle de ces rencontres mais cette utilisation se fait au détriment du recueillement et du climat auxquels ces réunions devraient prétendre, qu'elles pourraient atteindre.

P.B. Que pensez-vous des jeunes qui vont à Taizé ?

M.L. Le charisme de Taizé est de faire découvrir le recueillement et sans doute la prière à des jeunes qui les ignorent, qui auraient même des réactions hostiles en raison des conditions où ils se trouvent et la manière dont ils vivent. Mais il ne suffit pas de se recueillir et de prier occasionnellement pour avoir une vie spirituelle. Il faut une prise de conscience, un développement intérieur que Taizé ne peut pas donner. Cette prise de conscience de soi, cet approfondissement intime ne se font pas dans des assemblées nombreuses. On n'apprend pas la vie spirituelle dans un tel climat de foule, même s'il y règne un recueillement exceptionnel. Cela ne peut se réaliser que dans une communauté stable où les relations humaines en profondeur sont vraiment possibles. Dans ces conditions, à longueur d'années, la vie spirituelle peut être alors communiquée ou au moins inspirée. La grâce de Taizé est de permettre le déclenchement, de correspondre à un besoin secret, mais après ? C'est aux jeunes de continuer en se constituant en petits groupes. C'est d'ailleurs bien dans la direction de ce que Taizé conseille aux jeunes quand il suggère la constitution de "cellules de Taizé".

Je connais plusieurs groupes de jeunes qui se réunissent toutes les semaines ou tous les quinze jours pour prier ensemble. Il y a certainement beaucoup d'autres groupes minuscules, sans enseigne, sans publicité, informels comme on dit, qui en font autant. Ainsi les bourgeons apparaissent en automne quand les feuilles tombent et que l'hiver approche. Il est plus facile de voir les feuilles à terre que les bourgeons dans le ciel mais ce sont les bourgeons qui font le printemps.

2) Le nouveau tissu de l'Église : les communautés de base

P.B. Il faut donc réaliser des communautés de base.

M.L. Je ne cesse d'insister sur ce point. Ces communautés seront le nouveau tissu de l'Église. Elles doivent être stables et à taille humaine de façon à ce que les gens se connaissent suffisamment les uns les autres pour avoir entre eux des relations vraies, au-delà de la politesse, supportant entre eux des différences d'opinion et de comportement politiques ou autres, parce qu'ils ont foi les uns dans les autres et progressent ensemble dans une intelligence plus lucide de ce qu'ils sont eux-mêmes et de ce que Jésus est pour eux.

P.B. *Peut-on vous demander l'expérience que vous avez eue des premières communautés ?*

M.L. Ma première expérience date de 1924. La communauté qui existe actuellement en est la conséquence. Elle n'est pas une réalisation parfaite sous beaucoup d'aspects et pour bien des raisons. Il y a tout de même dans notre fraternité une prédilection assez exceptionnelle pour la vie spirituelle. Cet intérêt mis en première ligne est sa raison d'être. Nous avons su éviter l'activisme social et politique qui existait déjà bien avant la guerre, qui a pris une grande extension au dépens de la vie intérieure. Si un tel activisme facilite au début le rassemblement des membres d'un groupe, ultérieurement il en est le ver rongeur et conduit à l'éclatement.

P.B. *Ce qui vous paraît fondamental dans cette communauté, c'est qu'elle a mis au premier plan la préoccupation spirituelle et la découverte par ses membres de leur qualité d'être.*

M.L. Une préoccupation spirituelle essentiellement centrée sur la compréhension intime de Jésus, de ce que ses disciples ont vécu près de lui et la découverte de notre qualité d'être, de l'absolu qui est en nous. Cette compréhension et cette découverte sont liées.

L'appartenance à l'Église et la qualité de cette appartenance sont les conséquences d'une foi vécue en Jésus. La foi en Jésus est première. Seule elle permet au chrétien de porter l'Église comme cela est nécessaire maintenant. Dans les siècles passés, on croyait en Jésus parce qu'on appartenait à l'Église mais alors on se laissait porter par elle. Cette passivité, vertueusement observée par les uns, conseillée ou commandée par les autres, est une cause déterminante de la crise actuelle de l'Église.

P.B. *Cette communauté a-t-elle été une aide permanente pour ses membres ?*

M.L. Une aide à peu près permanente car tous se retrouvaient ensemble pendant les vacances. Sans doute, beaucoup de camarades n'ont fait que passer dans le groupe le temps de leurs études. La vie disperse. Cependant il y en a qui reviennent après 30 ans et plus de disparition et qui se retrouvent dans le groupe comme s'ils ne l'avaient jamais quitté. Une rencontre qui a été importante dans la jeunesse, à l'âge où l'homme s'épanouit et s'ouvre à la vie personnelle, demeure latente, comme braise sous la cendre, même restée longtemps recouverte par des préoccupations tout autres. Cela reparait à l'âge où la vie commence à se retirer ou du moins ne se disperse plus dans les ferveurs du printemps et les passions de l'été.

Sans nul doute, le groupe n'a pas changé d'esprit, encore qu'il soit fort différent de ce qu'il a été au départ. Notre communauté a pris progressivement conscience de son originalité profonde, au fur et à mesure qu'il nous était donné d'en vivre et d'autant mieux que nous avons su davantage nous consacrer à elle et par suite recevoir d'elle. Au départ, nous formions une communauté beaucoup plus ardente que maintenant. Nous étions tous jeunes et il est plus facile d'avoir une communauté vivante quand on est jeune, on est moins chargé, plus disponible, plus vigoureux. Il faut bien avouer qu'on ne s'améliore pas toujours en vieillissant. Il est certain que nous nous sommes embourgeoisés avec la venue des familles, des enfants et le milieu de l'enseignement y porte.

Dans l'histoire du groupe, il y a eu aussi la découverte de la vie humaine dans toute sa richesse mais aussi dans sa complexité et son ambiguïté. Cette richesse du début encombre et distrait. Ainsi la pâte engloutit le ferment, le fait disparaître avant de lever sous son action mais, sans la pâte, que peut faire le ferment ? Il s'aigrit et n'est plus bon à rien, comme le sel qui ne sale plus. Il est relativement facile de concevoir une vie totalement donnée à Dieu dans le célibat. Il est plus difficile de concevoir une vie toute donnée à Dieu dans la famille. Mais c'est nécessaire parce que c'est ainsi seulement que l'Église sera présente partout dans le monde et exercera sa mission.

P.B. *Quand vous êtes venu aux Granges, avez-vous pu continuer cette expérience ?*

M.L. Exactement. D'ailleurs, si je suis venu aux Granges, c'était bien pour continuer ce que nous avons fait auparavant en Auvergne pendant les vacances universitaires. Si j'ai acheté ce hameau, c'est parce que je voulais que la communauté vienne pendant les vacances se joindre à moi en vue d'un travail manuel, comme nous l'avions déjà projeté avant la guerre. En effet, à cette époque, comme l'activité intellectuelle et religieuse du groupe n'était plus tout à fait suffisante pour qu'il puisse continuer à vivre dans la ferveur du départ, nous avons conçu le projet de construire nous-mêmes nos maisons pour que nos familles aient l'indépendance suffisante correspondant à leur réalité propre et puissent tout de même participer à la vie communautaire. Cette activité manuelle devait donner au groupe comme un deuxième souffle mais la guerre est venue tout remettre en question. J'ai repris ce projet avec les Granges.

P.B. *Lorsque vous étiez aux Granges, vous vous retrouviez avec vos amis pendant les vacances universitaires. Avez-vous tous un travail manuel ?*

M.L. En principe, c'est ce que je voulais mais j'ai complètement échoué. À part deux ou trois camarades capables de faire un travail manuel utile, les autres s'en sont montrés pratiquement incapables. Par ailleurs, il y avait une mentalité de vacances peu favorable à cet effort. Alors, à part ceux qui le voulaient vraiment, les autres le faisaient parce qu'on le leur demandait. Au fond, c'était un groupe de vacances comme il y en a beaucoup maintenant, c'est un peu à la mode, bonne mode du reste si cela ne dispense pas d'une retraite plus fondamentalement religieuse. Le groupe est resté pratiquement un groupe de vacances pour la plupart de ses membres.

Cependant, j'espère que peu à peu un plus grand nombre trouveront dans ces réunions une occasion de se confronter avec eux-mêmes et avec Dieu, confrontation que la maturité humaine et chrétienne appelle nécessairement mais qui relève d'une initiative exclusivement personnelle, non d'un entraînement collectif. Il faudrait que peu à peu des gens de mon âge et même plus jeunes réussissent à se recueillir réellement une heure ou deux par jour, pendant les vacances. Comme dans un carmel, une heure le matin et une heure le soir. S'ils étaient au carmel, pris dans l'atmosphère générale, un bon nombre de camarades du groupe le feraient sans difficulté, et ce serait pour eux une découverte merveilleuse.

Évidemment, il n'y a pas de carmel chez nous et ceux qui seraient capables de créer cette atmosphère sont encore trop peu nombreux et ne restent pas assez longtemps ensemble. Cependant une telle manière de se reprendre en soi et en Dieu est nécessaire. Les difficultés pour être chrétien vont devenir telles que ceux qui ne seront pas capables tout au long de leur vie de progresser petit à petit dans cette direction seront balayés.

P.B. Pour se réunir ainsi en communauté, est-ce qu'il faut une certaine homogénéité dans les préoccupations, la culture ?

M.L. Je le pense. Ce n'est pas absolument nécessaire si la vie spirituelle est vigoureuse mais, dans les conditions normales, c'est très utile. Il faut une certaine homogénéité de formation, de culture, de vocabulaire et même, sauf exception, de niveau social. Mais à mesure que le groupe s'approfondit, s'unifie spirituellement, il peut être beaucoup plus ouvert à des êtres d'origine et de formation plus diverses. Quand la vie spirituelle est la raison d'être d'un groupe, il connaît, à travers la diversité de ses membres et grâce à elle, une cohésion et une ouverture bien plus grandes que s'il était constitué en vue d'une collaboration seulement intellectuelle ou d'une action commune.

P.B. Qu'est-ce qui faisait le fondement de vos réunions, l'échange, la communication d'expériences ?

M.L. On cherchait à être religieux, à être chrétiens, d'où une collaboration dans la recherche et dans la communication. L'idéal monastique s'est imposé très vigoureusement chez nous au départ, à tel point que plusieurs d'entre nous n'envisageaient pas le mariage. Je me suis marié à 40 ans pour des raisons personnelles. Parmi les camarades qui sont restés célibataires, deux arrivés à l'âge de la retraite sont devenus prêtres.

P.B. Ces communautés peuvent-elles exister s'il n'y a pas quelqu'un qui est leur initiateur et leur père ?

M.L. Pour qu'une île se forme dans un fleuve, il faut qu'il y ait un rocher afin que des alluvions puissent s'y accrocher. Je ne pense pas qu'une communauté puisse vraiment naître et vivre sans la stabilité, la présence dans la ténacité d'un ou de plusieurs éléments de base.

P.B. Vous l'appelez "le roc". C'est très suggestif, quelque chose qui tient, une présence permanente et stimulatrice.

M.L. Une présence permanente et stimulatrice sans cesse disponible, disponible totalement autant que faire se peut. Nulle organisation, nulle structure ne peut la remplacer, en dispenser. C'est pour cela que je donne tellement d'importance à la paternité spirituelle et à toutes les formes de rayonnement spirituel stable, discret, même si elles n'ont pas des conséquences aussi profondes que la paternité spirituelle telle que je l'ai décrite.

3) Les communautés et l'Église

P.B. Pour vous, l'avenir de l'Église et du christianisme est très lié à la naissance de ces communautés.

M.L. Je pense que l'avenir est à ces petites communautés de chrétiens, vivant au milieu des autres hommes, participant de toutes manières à leurs conditions de vie mais en s'inspirant de l'esprit des béatitudes à la lumière de ce que Jésus lui-même a vécu. D'ailleurs, c'est ainsi qu'il faudra être pour rester ou devenir chrétien dans le climat d'indifférence, plus encore que d'hostilité, de la société qui vient, radicalement étrangère à toute préoccupation religieuse. Ces communautés sont nécessaires aussi pour que l'Église soit vraiment présente à chaque homme à l'heure où la vie l'appelle et plus souvent encore l'accule à se poser les questions fondamentales. L'Église ne l'a réalisé que faiblement dans le passé, se bornant à n'être qu'une société religieuse qui informe la société civile ou, dans les temps modernes, qui coexiste aussi harmonieusement que possible avec les États.

L'existence de ces communautés commande l'approfondissement des chrétiens qui, ayant des responsabilités majeures dans l'Église et en en prenant conscience, deviendront peu à peu adultes religieusement. Ils sauront alors inventer la spiritualité qui convient à des disciples de Jésus dans les conditions où eux et les hommes se trouvent, au lieu de se laisser diriger par des théoriciens qui n'ont pour eux que la bonne volonté et un esprit systématique mais non l'expérience concrète de la vie ni la formation spirituelle que celle-ci comporte à la longue. L'existence de ces communautés commande aussi le rayonnement spirituel de leurs membres car, eux seuls, par leurs contacts quotidiens avec les hommes, sauront leur apporter ce qui convient à leurs besoins et à leurs possibilités spirituelles et les appeler à faire le cheminement personnel qui leur permettra, dans la mesure où le temps leur en sera laissé, d'atteindre au niveau de la foi et de devenir disciples.

P.B. Finalement, vous diriez volontiers que les institutions catéchétiques ou autres ne sont que secondaires.

M.L. Je comprends bien la nécessité des institutions catéchétiques qu'on s'affaire actuellement à réformer et à adapter. Ainsi on s'efforce, comme par des combats d'arrière-garde, de diminuer la pression athée qu'exerce la société et de ralentir la retraite de l'Église. Mais cela ne peut pas promouvoir une véritable remontée de l'Église et remplacer la présence des communautés de base et leur rayonnement dans la mission. Si on pensait pouvoir ainsi maintenir et rendre de nouveau vivantes les paroisses, telles qu'elles survivent actuellement, je crois qu'à brève échéance, on irait à un échec certain. Les paroisses n'ont pas en général la taille humaine convenable, en particulier dans les villes. Même dans nos villages, elles n'ont pas la consistance humaine que présente la communauté locale de travail et de relations quotidiennes. Avec les concentrations de paroisses qu'on envisage en haut lieu pour parer à la pénurie du recrutement sacerdotal, ce sera encore pire. Mais ces institutions catéchétiques seraient très utiles si, en vue de préparer l'avenir, elles orientaient vers la préparation de ces communautés en donnant la formation humaine et religieuse, la spiritualité nécessaire pour que celles-ci naissent dans la base et de la base, pour qu'elles se développent en union avec l'autorité épiscopale, bien sûr, mais sous son appel plus encore que sous son impulsion et sa direction. La hiérarchie doit faire confiance à ces communautés mais non pas vouloir les organiser suivant un plan élaboré a priori et parachuté par elle comme elle le fit pour l'Action Catholique en France, organisation de dimension nationale qui coiffe et, il faut le dire, stérilise ou au

moins laisse s'abâtardir l'éveil religieux qui s'était produit en France dans la jeunesse, après la guerre de 14-18.

P.B. Dans les communautés, vous verriez une participation plus active des laïcs.

M.L. Très certainement et une participation aussi totale que le permettraient la vie spirituelle et les aspirations religieuses de ses membres. Ces communautés ne peuvent exister et se développer normalement sans le renouvellement de la cène tel que Jésus l'a demandé à ses disciples et qu'il leur avait annoncé bien avant sa mort en leur promettant sa présence parmi eux quand deux ou trois seraient réunis en son nom. Elles ne peuvent exister que centrées sur la recherche de l'intelligence de ce que Jésus a vécu avec ses disciples dans la communauté mère qu'ils ont constituée jadis et qui a été pour eux et pour Jésus lui-même à l'origine de ce que tous sont devenus. C'est de cette communauté initiale qu'est née l'Église. C'est d'elle que toutes les autres communautés chrétiennes doivent aussi recevoir pour être fécondes de la manière qui convient à la vie et à la mission de l'Église. Cette communauté mère est à la fois la marque d'origine de l'Église et son but.

4) Communauté et célébration de la cène

P.B. Les chrétiens se réuniraient entre eux et prendraient la responsabilité de renouveler la mémoire de Jésus.

M.L. Exactement. Mais ce ne pourrait pas être réalisé avant qu'ils aient été préparés très explicitement à cette nouvelle manière de concevoir leur vie religieuse, si contraire non à l'esprit de l'évangile mais à ce qui s'est pratiqué dans les siècles chrétiens, sinon dès les toutes premières générations. Beaucoup de milieux chrétiens, principalement parmi les jeunes, en seraient très vite capables et secrètement le désirent quand ils ne le disent pas tout net. Même dans nos villages où le niveau moyen de culture est moins élevé, il l'est suffisamment pour que cette préparation spirituelle soit possible et que la communauté des chrétiens trouve dans cette célébration de la cène, ou plutôt dans la concélébration, car c'est un des rares progrès de notre temps, la source de sa réalité et l'agent de son rayonnement spirituel. Cette préparation devrait d'ailleurs être prolongée ultérieurement par le passage de missionnaires de la parole, spécialement préparés par une formation intellectuelle et leur vie religieuse. Ils apporteraient à ces communautés ce qu'elles ne peuvent pas trouver avec leurs ressources locales.

Cette manière de concevoir l'avenir n'est pas due à la pénurie des vocations sacerdotales dont on mesurera dans quelques années les conséquences catastrophiques pour l'Église si elle ne change pas rapidement sa manière de concevoir le sacerdoce. Jusqu'à présent, elle a réservé le sacerdoce à une classe sociale relativement fermée, d'une mentalité quelque peu aristocratique. Certains vont jusqu'à dire que les prêtres sont un don de Dieu. Cette société faite d'hommes d'Église, au départ sans nul doute particulièrement spirituels et inspirés par le désir de servir, a été organisée à l'écart des communautés locales pour que ses membres les enseignent et les gouvernent du dehors, sans participer autrement que comme notables à leurs conditions de vie. La pénurie du recrutement sacerdotal est sans doute la circonstance providentielle qui imposera le changement. Mais cela va beaucoup plus loin que l'invention d'un simple remède. Il en va de la découverte de la voie qu'il faut suivre et qu'on aurait dû suivre depuis longtemps déjà pour assurer la fidélité de l'Église à l'esprit de son Maître et la fécondité spirituelle de la mission qu'elle a reçue de lui.

Supposez que nous retrouvions prochainement la possibilité d'avoir un prêtre dans chaque paroisse grâce à je ne sais quel retournement de la situation dû à un nouvel afflux de vocations ou, moins chimériquement, grâce à l'ordination d'hommes mariés, chargés de famille et entièrement occupés par leurs fonctions ecclésiastiques, ce qui est d'ailleurs impensable dans les conditions économiques actuelles. Alors l'Église serait en apparence dans la situation du passé mais n'aurait pas davantage de rayonnement spirituel et sans doute moins encore car les oppositions que rencontre sa mission va en augmentant. Ce serait au mieux perpétuer une médiocrité spirituelle incapable de résister aux séductions et aux idéologies modernes. Les hommes, tels qu'ils sont maintenant, ont besoin spirituellement d'être responsables de ce qu'ils font et, en particulier, de leur communauté pour y entrer vraiment et recevoir d'elle. Ils ne peuvent plus être membres d'une collectivité où l'on reste passif, même si on la baptise "communauté paroissiale". Dans une communauté, on ne reçoit qu'en proportion de ce que l'on donne. C'est seulement par cet échange que la communauté et ses membres seront capables d'abord de résister aux pressions d'une masse toujours plus conditionnée par la propagande et les mirages de l'élévation du niveau de vie, et qu'ils pourront apporter ce que sourdement les hommes cherchent en s'efforçant de puiser dans des citernes vides.

P.B. Vous voulez dire que le problème du prêtre n'est pas un vrai problème.

M.L. Pour moi, le vrai problème n'est pas le problème du prêtre mais celui de l'homme religieux. Il faut des êtres religieux qui passent de groupe en groupe et qui fassent découvrir la vie spirituelle et atteindre à l'intelligence de ce que Jésus a vécu, qui montrent par ce qu'ils sont, à ceux qui peuvent le recevoir et le comprendre, ce que c'est être disciple. Le grand problème actuel de l'Église, c'est de multiplier le nombre des êtres vraiment religieux, spirituellement religieux. Nous avons dans nos monastères des possibilités spirituelles certaines qui sont souvent écrasées ou tout au moins alourdies par les structures dans lesquelles les ordres ont été conçus à des époques où les conditions humaines et sociologiques étaient tout autres. Heureusement, l'évolution monastique conduit à la fondation d'une multitude de petites communautés où même les règles les plus rigides se trouvent assouplies spontanément, non seulement par la qualité des relations interpersonnelles alors possibles, mais aussi par l'accueil fraternel que ces communautés exercent autour d'elles, étant de plain-pied avec le milieu où elles seront implantées, découvrant dans cet accueil ouvert à tous un véritable service d'Église qu'elles se doivent d'assurer en même temps qu'une prière fervente. Ce renouveau monastique, comme la naissance des petites communautés de laïcs sont les amorces, encore peu visibles mais très significatives et pleines de promesses, du renouveau de l'Église.

1) L'avenir des missions catholiques

Qu. *Votre recherche actuelle, Marcel Légaut, s'oriente vers l'avenir de l'Église. Une Église que vous voudriez attentive d'abord à l'éveil spirituel de ses membres. Une Église dont le tissu serait constitué par de petites communautés.*

«De nombreux chrétiens laïcs, avez-vous écrit récemment dans Panorama Aujourd'hui, peuvent désormais participer à la vie de l'Église dans ce qu'elle a d'essentiel». Et vous en appelez à une réforme très profonde du sacerdoce, réclamant pour les communautés la possibilité de renouveler la Cène. Vos écrits, votre parole prouvent donc que votre fidélité sans faille à l'Église catholique s'accompagne d'une rare imagination créatrice et qu'elle ne craint pas les changements des structures. Puis-je vous demander alors ce que vous pensez de l'avenir des missions catholiques à travers le monde ?

M.L. C'est en pensant convenablement le présent qu'on prépare le mieux les temps qui viennent. Aussi un chrétien conscient de son devoir envers l'Église doit-il s'efforcer de concevoir l'avenir qui attend celle-ci, à la lumière de l'expérience du passé, des échecs plus encore que des réussites. La crise actuelle des missions est une des manifestations les plus accentuées de la crise grave que traverse l'Église. Pendant des siècles, nous avons confondu en Occident, mission chrétienne et mission patriotique, cherchant autant le succès de l'une que de l'autre, croyant que la civilisation occidentale et plus précisément le rattachement politique à la nation d'où l'on venait pour apporter le message de l'Église étaient des supports nécessaires à la vie chrétienne. Les pays que nous avons ainsi "évangélisés", ou plus exactement "endoctrinés" et colonisés sont aujourd'hui, par réaction, devenus nationalistes, pour ne pas dire racistes. L'Église supportera longtemps les conséquences de ses erreurs passées, de la manière dont elle a conçu sa mission. Cela pourra aller jusqu'à la persécution, même si maintenant elle se veut résolument humaine et évangélique.

Sans doute on peut se rassurer en constatant qu'en certains de ces pays, surtout ceux qui ne sont pas sous la domination étroite de l'Islam, les Églises sont prospères, les séminaires regorgent d'élèves. Il faut cependant reconnaître que si les séminaires sont pleins, peu de prêtres autochtones en sortent. Les études que l'on y fait préparent plus souvent une promotion sociale simplement laïque, résultat d'ailleurs excellent en soi.

Pendant trop longtemps, nous ne nous sommes pas préoccupés de former un clergé local. Les congrégations missionnaires étaient nettement réticentes, sinon opposées. C'est seulement au début de ce siècle, et en particulier sous l'influence du Père Lebbe que Rome a commencé à prendre des initiatives dans ce sens. De nombreux évêques ont été ordonnés et ont remplacé ceux qui appartenaient aux congrégations missionnaires.

Une énorme difficulté demeure cependant. Il nous est très difficile de ne pas déraciner et ainsi de ne pas dépayser ces futurs prêtres par les études que nous leur faisons faire et par la mentalité qu'ainsi nous leur donnons. Notre christianisme est encore profondément inféodé à notre manière de penser d'occidentaux et même de catholiques romains. L'Église, d'autre part, a encore une conception très monolithique de son unité. Aussi faudra-t-il un temps fort long pour que, à force de foi et d'intelligence spirituelle, nous arrivions à une conception vraiment universaliste de la mission de l'Église... Et d'abord, ne faudrait-il pas que nous vivions davantage de l'évangile chez nous avant de nous permettre d'aller évangéliser les autres ?

2) La mission, non pas un but mais un fruit

Qu. *Vous m'étonnez. Ce que vous exprimez là, c'est exactement ce que des groupes de jeunes osent parfois dire aux missionnaires. C'est une réflexion qu'à vrai dire on ne prend pas très au sérieux à l'intérieur des ordres missionnaires et des structures officielles de la mission. Faudrait-il attendre que la France entière soit convertie pour aller prêcher la mission à l'extérieur ?*

M.L. Il ne s'agit pas de la France entière mais des chrétiens et plus précisément des missionnaires. Si l'Église est si peu rayonnante, c'est qu'elle est très affaiblie spirituellement au point de ne pas pouvoir en rendre compte très généralement. Les jeunes le sentent d'une manière plus ou moins consciente. Aussi ont-ils la tentation de la quitter. Trop nombreux sont ceux qui y cèdent, désespérant d'elle parce qu'ils ne trouvent pas en elle ce dont ils ont besoin et qui correspond à leur espérance d'homme. Ils ne se rendent pas compte que c'est au contraire en portant l'Église et d'abord en la supportant à longueur de vie telle qu'elle est pour l'aider à se convertir, qu'ils trouveraient le sens de leur vie; un sens à la taille de la crise actuelle et des promesses que celle-ci contient en puissance si on sait bien y correspondre. Nos jeunes ont une intelligence qui n'est pas oblitérée comme la nôtre par les habitudes, par un certain besoin de sécurité et de certitudes qui augmente quand, avec l'âge, on est moins vivant, moins vigoureux et moins lucide. Même leur tendance à contester les adultes leur donne parfois une intelligence supplémentaire... lorsque cela ne tombe pas dans l'infantilisme.

La mission est une dimension essentielle de l'Église. Mais c'est une obligation qui ne peut être satisfaite que si la mission est le fruit mûri d'une vraie fidélité. Le but premier est la plénitude que donne la vie spirituelle, ce n'est pas la mission. Porter du fruit demande d'abord que l'arbre soit fortement enraciné en terre et largement déployé dans le ciel, que la sève monte en lui, tirée des profondeurs du sol, vivifiée par les ardeurs du soleil afin de faire éclore la fleur et nourrir le fruit. La raison première de cultiver la vertu n'est pas de rendre les autres vertueux. On ne s'efforce pas vers la vie spirituelle pour devenir apôtre. Qui fait de la vie spirituelle un moyen fausse radicalement dès le début sa démarche, fût-elle la plus généreuse et la plus désintéressée. En revanche on n'est pas spirituel sans devenir apôtre.

Il faut en outre ajouter que, d'une façon générale, toute action, même particulièrement utile et nécessaire, ne cultive la vie spirituelle que si cette action en est issue. Sinon toute activité, même généreuse, de dévouement prend la place de la

vie spirituelle. Elle extériorise et vide jusqu'à mécaniser si rien de nouveau n'intervient - et ce nouveau c'est souvent l'échec - elle ne laisse subsister que le personnage; un personnage qui, à la longue souvent, cesse de croire vraiment à ce qu'il proclame ou entreprend et continue à le faire, non par persévérance mais par persévération, par automatisme et pour conserver quelque goût à vivre.

Qu. *Des hommes et des femmes jeunes sont aujourd'hui envoyés par l'Église en mission. Pensez-vous que tout soit fait pour qu'au contact des tensions et des drames de la vie leur fidélité intérieure puisse ne pas s'émousser mais au contraire creuser en eux un chemin ?*

M.L. Savent-ils toujours quand ils partent ce qu'est réellement la fidélité intérieure enracinée dans toute la vie ? Combien confondent cette fidélité avec l'observance d'un engagement définitif, considéré comme sacré, pris dans la ferveur de la jeunesse. Souvent quand on se lance trop tôt, sans être assez mûri spirituellement, dans une vie de dévouement et de sacrifice, les raisons que l'on s'en donne sont seulement la conséquence des idées reçues et des théories de son milieu qui s'imposent à la conscience avec une autorité quasi absolue. Il y a un grand danger pour l'avenir, surtout quand on est vigoureux et qu'on se trouve conduit à s'engager totalement et pour toujours dans des situations difficiles et extrêmes. L'adhésion à une idéologie ou à une théologie ne nécessite aucun approfondissement humain préalable. On confond cette adhésion du bon étudiant généreux, mais qui ignore tout de la vie et des questions sans réponse qu'elle pose, avec la foi enracinée en soi qui nécessite, pour être atteinte, une longue recherche face à l'inextricable et à l'impossible que rencontre la condition humaine. Pour comprendre ce que c'est qu'être le témoin de Jésus parmi les hommes, il faut commencer par être disciple, c'est-à-dire être capable de réaliser pour soi et d'actualiser dans sa vie ce qui s'est passé voici vingt siècles entre Jésus de Nazareth et les siens. Il ne suffit pas d'avoir étudié la doctrine et de s'être enthousiasmé pour les perspectives grandioses et exaltantes qu'elle développe. Seuls ceux qui ont commencé cette approche essentiellement personnelle sont capables de comprendre que l'approfondissement humain en est le fondement; il en est aussi le fruit car cette découverte en profondeur de Jésus est aussi appel à être soi-même plus homme.

C'est pourquoi un missionnaire est parfaitement dans sa tâche s'il s'efforce d'abord d'aider les hommes à être plus hommes non seulement en les aidant à élever leur niveau de vie mais en les aidant à mieux comprendre le trésor qui est caché dans leurs propres traditions et dont ils vivent de façon partielle et médiocre s'ils n'en prennent pas totalement conscience.

J'ai rencontré récemment un jeune prêtre noir du Zaïre. Ce jeune homme de 28-30 ans a exposé avec simplicité ce qu'il essaie de faire dans son pays. Avec les gens il discute des proverbes locaux, il leur en découvre le sens humain et dans la mesure du possible son prolongement chrétien. Ceux qui l'écoutent se mettent à réfléchir sur ce sujet et le font avec intérêt et profit parce que ces proverbes font partie de leur patrimoine spirituel. Le christianisme ainsi présenté, même seulement de façon indirecte et par suite occasionnelle, s'enracine dans la spiritualité d'un peuple en usant de toutes les richesses quelle présente. Il consolide ces traditions en les purifiant. Il les accomplit en les prolongeant.

Voilà ce que nous aurions dû faire depuis des siècles. Cela avait été essayé en Chine avant d'être condamné par Rome. Mais il faudra encore beaucoup de temps pour que ce soit compris et appliqué d'une façon générale. Même en France, à ce sujet, on se heurte à une vive opposition tant on se refuse à penser qu'il est nécessaire d'être vigoureusement humain pour être chrétien, tant on juge spontanément qu'insister sur cette formation est du temps perdu pour la formation catéchétique et une manière de se dispenser de l'entreprendre, tandis qu'au contraire c'est en préparer la réalisation en profondeur. Dans les milieux traditionnels chrétiens on a coutume trop ordinairement de se contenter seulement de l'uniforme chrétien, de souscrire à un enseignement reçu superficiellement sans grande portée dans la vie concrète et de se plier à une discipline relativement légère en dehors des obligations morales, obligations qui d'ailleurs souvent ne sont pas réellement observées quand la situation devient très difficile à porter ou la tentation trop difficile à surmonter.

3) Un peuple de disciples

Qu. *Vies spirituelles avortées. Impossibilité de rencontrer des spiritualités étrangères à soi. Vous portez là de graves accusations non pas contre les missionnaires mais contre la forme même de leur envoi.*

M.L. Dans l'Église hélas, l'institution a pris le pas, de beaucoup, sur la communion, et la discipline sur l'approfondissement personnel des individus. Dans la mesure où l'Église a surtout cherché dans le passé à faire un peuple discipliné, il est naturel qu'elle ait insisté sur le caractère officiel de l'envoi de ceux qui partaient en missionnaires et de la doctrine qu'ils enseignaient. L'Église doit comprendre maintenant que sa mission n'est plus de faire un peuple discipliné mais un peuple de disciples. Il ne s'agit plus seulement pour le chrétien d'être un "bon chrétien" en adhérant à une idéologie, source d'activités seulement intellectuelles et affectives, et à une morale somme toute sécurisante même si elle est par ailleurs exigeante, mais de devenir disciple de Celui qui, il y a vingt siècles, a vécu et est mort en homme pour montrer la chemin qui conduit vers Dieu.

La chrétienté est morte ou déjà moribonde dans les pays où elle survit encore. La société actuelle, industrielle et citadine, exerce une pression incessante et omniprésente, étrangère sinon hostile au christianisme, pression d'autant plus puissante que les hommes sont plus entassés les uns sur les autres et que les techniques de la propagande sont plus perfectionnées. Pour vivre désormais dans la fidélité à Jésus de Nazareth, les chrétiens ont besoin d'une vigueur spirituelle qui est de l'ordre de la vigueur de ceux qui, au temps des origines, devinrent et demeurèrent ses disciples.

Face à cette exigence, l'autorité est aujourd'hui trop uniquement gouvernante et enseignante. La hiérarchie, trop exclusivement administrative n'est pas assez apostolique. De même, seuls les missionnaires qui sont suffisamment

croyants en profondeur, "croyants de foi" et non seulement "croyants de croyances", suffisamment disciples, sont en mesure d'aider les hommes auprès desquels ils sont envoyés à devenir eux-mêmes disciples de Jésus dans la foi qui transcende l'adhésion à toute croyance et qui ainsi les vivifie. On peut être officiellement mandaté pour être missionnaire, mais si on n'a pas atteint la taille humaine qu'exige une foi non seulement vécue mais consciente, non seulement consciente de ce qu'elle est essentiellement mais en outre capable de se dire et de se communiquer dans sa réalité propre, la parole ou l'action même généreuse, même apparemment et occasionnellement efficace, est vouée à l'échec.

Qu. *Depuis le début de cet entretien, un mélange de sentiments contradictoires m'habite. Vous vous montrez très sévère pour l'Église historique. Pourtant votre sévérité n'aboutit absolument pas au pessimisme.*

M.L. Je le crois, la crise actuelle de l'Église et des missions est providentielle si l'autorité et les chrétiens correspondent à l'appel de Dieu que la situation leur fait entendre. Elle ne conduira pas à la mort mais sans doute bien près. Elle permettra à l'Église de se convertir en le lui imposant puisqu'elle n'en semble pas capable par sa propre vitalité. La conversion n'est pas réellement commencée. On en est plutôt à la période où l'Église est tentée de reprendre ses anciennes pratiques, mais elle n'en a plus les moyens... Cependant quelques indices se font jour ici et là qui annoncent le futur printemps. En Belgique notamment, où les chrétiens sont en général plus fervents et plus ouverts qu'en France, moins charnellement conservateurs, j'ai constaté que certains milieux laïcs commencent à prendre conscience de l'Église comme les évêques ont pris conscience de leur collégialité au début de Vatican II. Assemblés, ceux-ci ont vu qu'ils existaient et avaient des responsabilités qui dépassent l'acceptation de la mise en demeure et du fait accompli; d'où des initiatives qui ont heureusement surpris le monde chrétien

À mon avis, quelque chose de semblable s'amorce aujourd'hui surtout parmi les jeunes. Les adultes, embourgeoisés quoiqu'ils en pensent, moins généreux naturellement, liés par le regret du passé et de ses facilités ruineuses, peureux devant l'avenir, réticents devant des exigences qui leur donnent le vertige et défient leur bon sens, ne sont plus capables du don de soi et des initiatives qu'exige la situation actuelle de l'Église. Dieu travaille son Église à la base en ce moment, à la base bien plus qu'à la tête. C'est peu visible et échappe à toute documentation et à toute statistique. L'action de Dieu en profondeur, de longue portée, se couvre de discrétion pour ne pas être contrée trop tôt par les hommes et détournée.

Sans doute, la jeunesse actuelle connaît des désordres qui dépassent de beaucoup ce qui se permettait jadis de façon clandestine ou à moitié honteuse; mais les jeunes qui échappent par leur vigueur personnelle et par je ne sais quelle solidité de fond à ces aventures souvent catastrophiques dans leurs conséquences définitives, sont d'une grande valeur et portent les plus belles promesses pour l'avenir. Cette jeunesse, évidemment très minoritaire, connaît une renaissance religieuse semblable à celle que nous avons vécue après 1918. Mais les jeunes de 1973 ont une maturité humaine très supérieure à la nôtre quand nous avons leur âge. Oui, grâce à eux, l'Église peut redevenir vivante et éviter l'existence marginale et folklorique qui déjà la menace de près. Mais ne faut-il pas qu'enfin, la hiérarchie, elle aussi, devienne essentiellement spirituelle ? Comment autrement ce mouvement qui est en vérité un recommencement, pourrait-il se développer et ne pas rester le fait d'une petite minorité si l'autorité ne correspond pas ? Sans rien organiser mais au contraire en laissant s'exercer la liberté créatrice, en l'encourageant, il est nécessaire pour la réussite de cette renaissance que l'autorité l'appelle et la favorise par sa propre conversion.

4) L'essentiel, c'est la vie spirituelle

Qu. *Pour l'instant, il me semble que les laïcs de base se rassemblent surtout autour des "silencieux".*

M.L. Les "silencieux" sont rattachés au passé. Beaucoup vont mourir avec ce passé. Ils ont la fidélité du serviteur qui n'a reçu qu'un talent. Ils n'ont pas la foi de celui qui, à ses risques et périls, par fidélité intérieure, a pris les initiatives qui lui ont permis d'en gagner dix autres. Non, je pense aux jeunes ou aux adultes restés jeunes de cœur qui sont vraiment vigoureusement spirituels, qui sont en recherche, non pas parce qu'ils n'ont pas la foi, mais parce qu'au contraire, en eux cette foi est vivante et n'est pas enfermée dans une châsse qui lui sert de tombeau. Ils souffrent, ce qui est tout à leur honneur, des comportements de l'Église, de sa manière d'être plus politique que spirituelle, plus théocratique qu'inspirée par l'esprit de liberté dont rayonne l'évangile, mais ils lui restent attachés et lui demeureront dévoués jusqu'à la fin quoi qu'il arrive. Ils savent que c'est ainsi seulement qu'on peut aider l'Église dans la conversion qui depuis très longtemps déjà lui est nécessaire pour être fidèle. Mais pourraient-ils persévérer dans cette voie fort exigeante intérieurement, tout à fait inconnue de la société chrétienne elle-même, très étrangère à ce que le monde propose et presque impose, s'ils n'ont pas le courage de faire les choix, les sacrifices nécessaires pour être capables, malgré les conditions sociologiques défavorables, de s'unir entre eux de façon assez stable et fréquente dans de petites communautés fraternelles et de foi, centrées sur l'intelligence de ce que Jésus a été et a vécu avec ses disciples ?

Qu. *Est-ce que ces communautés pourront être vraiment d'Église ? Ne pensez-vous pas que leur tendance est d'être marginales ?*

M.L. L'Église est très pragmatique. Si actuellement elle reste sur l'expectative devant la naissance en beaucoup de lieux de ces communautés plus au moins anarchiques et voit sans déplaisir ni regret l'échec de nombre de ces tentatives, dans quelque temps, elle sera amenée à s'appuyer sur les fraternités qui auront fait leurs preuves en persévérant sur le chemin de la foi. Celles-ci, nées sans son autorisation et presque malgré elle, en vérité n'auront pu le faire que grâce à elle, parce que, sans elle, le nom de Jésus serait-il encore connu ? C'est ainsi qu'en fait, mais pas toujours de façon consciente et volontaire, sans se couper de ses origines mais aussi sans s'inféoder au passé, l'Église se crée dans le

présent pour un avenir qui lui est encore inconnu.

Je suis persuadé que, sans bruit, sans éclat, bien des choses, d'ici dix à quinze ans, auront profondément et heureusement changé dans l'Église sous l'action discrète et même seulement grâce à la présence, en soi efficace, de ces petites communautés qui se cherchent partout en ce moment. D'autre part, on ne peut être qu'heureusement surpris de l'extrême rapidité avec laquelle le peuple chrétien s'ouvre aux nouvelles perspectives de vie ecclésiale quand la peur ne le saisit pas; une rapidité qui est du même ordre que celle avec laquelle s'effondrent les coutumes et les disciplines religieuses qui ne tenaient plus que par la force de l'habitude dans le climat d'étroitesse quelque peu pharisien d'une chrétienté solidement tenue en main. Si l'autorité se montrait elle aussi confiante en l'avenir, non seulement grâce à une sagesse politique qui sait se contenir, être patiente et attendre le temps propice pour reprendre les rênes comme jadis, mais parce qu'elle a la foi que Jésus avait en la puissance rayonnante de son message, elle serait rapidement suivie par l'ensemble des chrétiens, du moins la partie vivante qui n'est pas seulement religieuse par esprit de conservatisme. Mgr Riobé, évêque, a montré la voie. D'autres évêques, à leur heure, le suivront aussi, se découvrant un devoir et un courage semblables.

Qu. *Les communautés dont vous me parlez mettent-elles en commun surtout leurs problèmes de vie et de milieu ou surtout la réflexion de chacun sur la vie spirituelle ?*

M.L. L'essentiel, c'est la vie spirituelle. La solution des problèmes de vie et de milieu, la mission viennent par surcroît et jugent la vie spirituelle. Un bon arbre porte de bons fruits et un mauvais arbre de mauvais fruits qui se gâtent vite ou ne mûrissent pas. Les chrétiens sont surchargés de croyances dont ils croient vivre et qui ne font que les confirmer dans la passivité avec laquelle ils les ont reçues. Désormais on ne peut plus être seulement chrétien par héritage familial ou national. Chacun, même s'il est chrétien de souche et de pratique doit recréer ses croyances par son activité propre, à la dimension de son être spirituel, à la cadence de sa croissance, en devenant plus conscient du réel qui assaille sa vie de toute part, et de la vérité que les formules dogmatiques recouvrent et qu'elles ne peuvent lui suggérer que s'il a fait les cheminements, les expériences de vie qui préparent à y atteindre. Il y a trop de "paroles de Dieu" dans la vie du chrétien et pas assez de silence où l'homme s'atteint en lui-même devant Dieu. Cette inflation de la parole de Dieu est nuisible à la qualité de sa substance, à l'écoute qu'elle peut recevoir, mais aussi à la vie spirituelle de celui qui la prononce. Il faut plaindre le prêtre condamné à faire chaque dimanche, souvent à plusieurs exemplaires, un sermon au même public pendant de nombreuses années. L'inflation verbale, le ton et parfois la violence des propos, leur prolixité affective ou intellectuelle, ne peuvent en dissimuler la débilite foncière. Aucune vie spirituelle ne saurait résister à un tel régime. Il n'est pas plus creux qu'un orateur, même renommé, après de longues années de ce métier. C'est pourquoi les communautés de foi qui, ici ou là, se constituent; seront réussies quand leurs membres aimeront se réunir non seulement pour communiquer mais aussi pour se taire ensemble dans un silence plein dont ordinairement seuls ils ne seraient pas capables et où chacun se laissera pénétrer de la "parole de Dieu" que la lecture de l'évangile ou autre livre issu de la vie de son auteur aura su lui faire entendre au fond du cœur, là où Dieu frappe pour qu'on lui ouvre.

Qu. *Peu de paroles mais une parole vraiment liée au plus intime de ce qui est vécu. La femme que je suis comprend, je crois, cette exigence. Mais beaucoup aujourd'hui ne vous reprocheront-ils pas, à vous et aux équipes qui suivront la même inspiration que la vôtre, de vous évader dans la vie spirituelle parce que les drames et les conflits de la société actuelle vous font peur. Croyez-vous que l'homme de la rue, celui de France ou celui d'Amérique latine par exemple, puisse se permettre une telle évasion ?*

M.L. La possibilité de la vie spirituelle et plus précisément de la vie à la suite de Jésus et dans son esprit n'est liée à la possession d'aucun diplôme ni à l'appartenance à aucune classe sociale. Il faut l'affirmer avec force et lutter sans repos contre les perspectives activistes développées systématiquement de façon trop fréquente dans ce qui reste de nos mouvements spécialisés selon lesquelles la vie intérieure est à confondre avec l'abus de l'introspection et le narcissisme, est liée à un type bourgeois de vie, à une évasion devant les problèmes sociaux et politiques qui se posent de façon aiguë, urgente, questions qui doivent être d'abord résolues avant de se livrer au luxe de la vie spirituelle. Cet activisme emprunte souvent sa mentalité et ses slogans au marxisme qui est actuellement à la mode en Occident parce qu'on n'a pas eu à en porter par expérience les lourdes conséquences humaines et religieuses. Il fait courir actuellement un grand danger à l'Église. Il pousse à dénaturer le religieux en politique et en social. Il tend à transporter la notion de classes sociales dans l'Église, à remplacer les Béatitudes évangéliques par les sentiments et les comportements qui alimentent les luttes de classes et qui en sont les conséquences déshumanisantes. Le séparatisme que secrète cet activisme qui n'emprunte à l'évangile que ce qui lui convient en le transposant abusivement, le condamne. Nous ne pouvons pas, nous les "exploités", communier avec les "exploiteurs" ai-je entendu dire parfois. Les racistes en disent autant des noirs et des blancs. Les chrétiens qui tiennent ces propos ont voulu au début convertir le monde au christianisme, et c'est eux qui se sont trouvés convertis au monde, même s'ils conservent encore pour un temps le vocabulaire de leur origine. Cependant, devant certaines situations, personne n'a le droit de juger, surtout quand, géographiquement et sociologiquement parce qu'on est très éloigné et dans un monde tout autre, on reste très étranger à ce qui se passe réellement, très ignorant aussi, même si on lit quotidiennement les journaux qui en traitent à leur manière... Ainsi en est-il par exemple, pour ce qui se passe en certains pays de l'Amérique latine. Pour les chrétiens qui sont sur place, c'est à chacun de suivre, à ses risques et périls, l'exigence de sa conscience d'homme et de chrétien. J'admire un Helder Camera qui sait rester au-dessus de la mêlée sociale tout en y étant plongé. Comment n'a-t-il pas été invité au synode de 1971 à Rome où il s'agissait de réfléchir sur le rôle de l'Église dans le monde ?

Qu. *Voici que nous aboutissons à une vision du monde contemporain. Pour vous, Marcel Légaut, en quoi consiste la*

mission de l'Église en face de ce monde ?

M.L. Je crois que, depuis toujours, la mission essentielle de l'Église est d'appeler et d'aider les hommes à être des disciples de Jésus, de façon qu'ils soient vraiment de Dieu, mus par Dieu et ainsi des ouvriers efficaces de l'œuvre du monde. Le rôle politique de l'Église, en tant que société religieuse face aux sociétés civiles, est second et doit être entièrement ordonné à cette mission essentiellement humaine et spirituelle. Cette mission demande tout autre chose à l'Église que d'être seulement enseignante et gouvernante. Elle relève du témoignage et de l'appel. Elle exige de la hiérarchie beaucoup plus que ce que celle-ci a coutume de croire suffisant. Les baptisés atones d'hier doivent se transformer en chrétiens inspirés par les Béatitudes et non seulement moralement irréprochables, vivants de foi et non seulement adhérents sans erreur ni omission à des croyances, soucieux de leurs devoirs envers l'Église et non seulement passivement soumis à l'autorité, disciples du Maître pour être eux aussi maîtres et, chacun à sa manière, appels à la vie spirituelle autour d'eux. Quand l'Église se consacrera avec tous ses moyens à cette mission qui est proprement sienne et que nul ne peut lui enlever, étant alors tout à fait ce qu'elle doit être dans la fidélité à son Maître, elle tiendra sa place dans le monde, celle que nul autre ne peut occuper. La mission de l'Église dans le monde est d'exister et de témoigner par son existence même, à travers la vie et les initiatives particulières de ses membres plus que par de grandes déclarations générales, de la vérité de l'évangile, de son éminente correspondance aux aspirations et aux besoins profonds de l'homme.

Cette mission essentiellement tournée vers la formation individuelle à longueur de vie, adaptée à chacun suivant ses propres cadences, exige que l'Église soit présente dans toutes les petites communautés de foi de taille humaine pour y activer et y perpétuer le souvenir de Jésus. «Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous». Cette promesse de Jésus qui est aussi appel de sa part et véritable prière est la charte de l'Église, dont la cellule-mère fut la communauté qu'ont vécue pendant quelques mois Jésus et ses disciples, il y a vingt siècles dans un petit pays de Galilée. Les chrétiens ne peuvent répondre à cet appel et voir réalisée entre eux cette présence que si, quel que soit leur petit nombre, quelle que soit leur dispersion, quelles que soient leurs situations, l'Église leur donne la possibilité de célébrer la Cène et le leur demande expressément en ordonnant à ce service les membres de ces communautés qui le désireront et qu'elle jugera capables et dignes. Ceux-ci se montrent assez nombreux pour que la concélébration soit possible dans ces communautés qui connaîtront alors le rayonnement spirituel des premiers temps.

1) Pour vous, Marcel Légaut, qu'est-ce que prier ?

Pour moi, prier est essentiellement une activité qui exige la vie totale de l'individu. Ma prière dans la mesure où elle mérite ce nom, implique que, quand je prononce des mots, ce soit exactement des mots qui résonnent en moi par le fait que je fais totalement corps avec eux.

Par quel cheminement et dans quelle mesure sommes-nous capables d'arriver à la totalité du don qui est la condition pour la réalité de la prière ?

La première condition, la toute première étape pour s'en approcher, je ne dis pas pour l'atteindre, c'est de prendre la vie au sérieux. Ce n'est pas chose facile.

L'étape suivante qui est décisive, c'est de découvrir qu'il y a en moi des exigences qui ne sont pas la conséquence de ce qu'il y a en dehors de moi, mais qui sont en moi parce que je suis ce que je suis. Quand un homme se trouve devant une exigence intérieure impérieuse, qui n'a aucun support du dehors, qui ne peut même pas invoquer un ordre de tabous religieux quelconques, qui d'autre part se trouve en contestation avec lui-même, en lui naît une prière. Il trouve en lui une certaine inadéquation entre les possibilités qu'il se connaît et ce qu'il doit faire pour ne pas se renier; voilà à mon sens la première prière vraie parce qu'elle est essentiellement centrée et née de sa propre vérité personnelle.

Nous ne pouvons pas expliquer à quelqu'un la légitimité, l'existence d'une exigence intérieure qu'il n'a pas par lui-même perçue. Il faut que vous en ayez une prise de conscience même infime mais réelle pour que nous puissions nous entendre. La prière consiste précisément à atteindre la force intérieure qui permet, bien que nous soyons seul à le faire, de correspondre à l'exigence intime, qui, en nous imposant des devoirs durs à observer, nous fait prendre conscience de notre faiblesse.

Plus nous entrons sur le chemin de prières vigoureuses, plus nous nous apercevons que notre effort d'intériorité doit être poussé et que la totalité de notre individu est de plus en plus sollicitée, la totalité connue et inconnue se trouve engagée. Ainsi s'amorce un chemin qui, petit à petit, quand j'ai suffisamment vécu, m'ouvre à la découverte du sens de ma vie. Le sens de ma vie se trouve manifesté par une véritable unité; toute ma vie, celle du passé et celle du futur, se trouve, pour ainsi dire, prise en bloc dans l'unité du sens de la vie. Ceci me paraît essentiel. Il n'y a pas de vie spirituelle accomplie qui n'ait atteint le sens de sa vie ou de sa mission. La longueur, la portée, la difficulté, l'extrême exigence que m'impose la prise de conscience de ma mission, je puis être certain que, bien que du dehors ça puisse apparaître comme des sacrifices mutilants, ce sont des sacrifices qui préparent la fécondité, extraordinaire fécondité qui fait que la mission est le fruit de l'homme et révèle l'homme à lui-même. Il y a une sorte de communion, de collaboration entre l'appel, l'exigence intérieure, la mission et d'autre part notre fidélité.

La prière, à ce moment-là, est essentiellement une prière de communion, parce que, au fond, presque expérimentalement, on se rend compte que, à mesure que l'on a besoin d'aide pour réaliser la mission qui est la nôtre, dans une certaine mesure cela nous est donné. Nous ne sommes plus dans la prière de demande, nous sommes dans la prière de communion. Et je crois qu'à ce moment-là ce n'est plus seulement une prière de communion, c'est une prière d'action de grâce. La joie d'être ce que l'on doit être et de l'être de telle façon que ça va au-delà de toute espérance que l'on pouvait connaître au début. Au départ, on se voyait orienté par ce que l'on connaissait de soi sans connaître toutes les richesses secrètes, les possibilités secrètes enfouies qui attendaient le développement de notre propre vie spirituelle pour émerger et devenir actives.

Pour moi, la prière ne peut sortir de nous, nous ne pouvons vraiment prier, que si l'on connaît ces différentes étapes. Que la prière se manifeste par une simple attitude intérieure ou qu'elle se manifeste par une parole peu importe, l'important est qu'elle s'enracine dans la vie totale de celui qui prie.

2) Pour vous, Marcel Légaut, comment prier ?

L'homme est la porte de Dieu. Presque tout le monde est spontanément animiste, c'est-à-dire que nous mettons Dieu derrière les choses. Or, moi, je vous parle de mettre Dieu dans l'intime de l'homme. C'est là que se trouve la fondamentale difficulté. Lorsque nous prions, nous sommes animistes et toute notre culture scientifique va contre. Le résultat est que nous sommes assez vigoureusement et très rapidement en porte-à-faux. Nous demandons à Dieu qu'il anime, qu'il organise les choses pour que tout se passe bien. Nous faisons de Dieu un "deus ex machina". Il organise les choses et comme disaient jadis les ancêtres : quand il pleut, c'est Dieu qui fait pleuvoir; le tonnerre, c'est Dieu qui parle... Si la mentalité scientifique va dans l'extrême opposé en disant : Puisqu'on peut expliquer tout ce qui se passe dans la nature par des raisons rationnelles, Dieu n'existe pas. Voilà la culture diamétralement opposée à l'animisme qui, à mon sens, est radicalement fautive aussi, puisqu'on nie l'homme en l'identifiant à un phénomène. La transcendance d'un Dieu animiste, c'est d'avoir la toute-puissance, l'omniprésence, l'omniscience. Tout à fait maître de la situation, il fait tout ce qu'il veut, quand il le veut. C'est une transcendance qui est, pour ainsi dire, la mise à l'infini des petites possibilités que nous avons. C'est par rapport à notre faire et à notre dire et non par rapport à nous dans le sens où nous transcendons ce que nous faisons. Nous restons en surface et cela nous dispense d'entrer dans le mystère que nous sommes. En conséquence, ou nous faisons des prières animistes et là, on peut dire qu'on "fait" des prières et il faut d'une certaine manière les faire pour qu'elles existent, ou nous sommes dans la perspective de ce que nous avons essayé de préciser et la prière est de l'ordre de ce qu'on est, non de l'ordre du faire et du dire.

Les prières vocales qui sont de l'ordre de ce que l'on est, voilà, à mon point de vue, la vraie prière vocale et non pas la

prière qu'on adresse par des formules toutes faites. Lorsque la présence à soi est suffisante, le mot n'est plus que le sacrement de la présence et c'est la présence qui agit. Ce n'est pas le signe qui est en lui-même efficace, on peut changer le signe, l'important c'est que la présence y soit. La difficulté que nous avons à prier ensemble vient de ce que nous n'avons pas atteint, ensemble et chacun de notre côté, de façon nécessaire, les problèmes fondamentaux que pose la condition humaine. Les paroles vraies prononcées par l'un d'entre nous qui correspondraient à ce qu'il y a de fondamental en lui, en étant capable de le dire après se l'être dit, porteraient un écho réel dans l'autre, même si le langage utilisé n'était pas tout à fait le langage qu'il aurait lui-même utilisé pour le dire, parce que la parole est faite d'un mot et d'une présence.

L'homme est mystère à lui-même, il ne peut pas s'épuiser. La formule de Descartes, «je pense donc je suis», est, à mon sens, dire, «je suis beaucoup plus que je ne pense». Autrement dit, nous dépassons l'ordre du connaître et ça, nous pouvons, par prise de conscience de ce que nous sommes, nous en apercevoir d'une manière ou d'une autre. Cela suppose évidemment une introspection développée dans le temps, en contact avec le réel, qui est tout à fait autre que la pensée de quelqu'un qui reste enfermé dans son bureau. C'est dans cette perspective qu'on peut dire : l'humanité est une chose à découvrir mais qui ne peut jamais être totalement découverte parce que, précisément, l'homme est mystère. Et c'est à travers le mystère de l'homme que Dieu est présent. Je pense même qu'il n'y a qu'un seul mystère ici-bas, c'est l'homme. Le mystère, ce n'est pas une inconnissance de fait mais une inconnissance de droit. Notre grandeur est de reconnaître cela, que nous sommes proprement inconnissables à nous-mêmes que nous ne sommes pas inépuisables par ce que nous pouvons penser de nous.

3) Prière et mission

La mission, pour moi, est la découverte progressive, tâtonnante, de ce que je dois faire pour être ce que je dois être. Autrement dit, c'est trouver le sens de sa vie et non pas donner un sens à sa vie. Donner un sens à sa vie, c'est un niveau; trouver le sens est unique parce que je suis unique, autre. Trouver le sens de sa vie, c'est quelque chose de spécifique à ce qu'on est parce qu'on est ce qu'on est, et cela dure tant qu'on dure.

Il est certain qu'il n'y a pas que la prise de conscience progressive de la mission, d'autres étapes peuvent préparer cette prise de conscience. Chaque fois que quelque chose nous est imposé, soit en positif, soit en négatif, qui est inséparable de ce que nous sommes, que nous ne pouvons pas nier sans nous renier, et qui se trouve à la limite de nos possibilités en ce sens qu'il y a en nous des pentes qui vont contre, l'altérité est là parce que nous sentons que, pour que ce soit possible, il nous faut quelque chose dont nous ne sommes pas entièrement maîtres. C'est une des premières prises de conscience d'une activité en nous, qui est inséparable de nous, mais qui transcende les activités que nous pouvons avoir à notre disposition, et c'est extrêmement capital parce que c'est le seul passage où nous pouvons joindre, du bout des doigts, le doigt que Dieu nous tend.

Si l'action est la conséquence de la mission, au sens du terme que je précise bien, la prière est continuelle communion avec cette exigence fondamentale, qui se manifeste à la fois par ce qu'elle nous impose et par les apports que la mission nous fait recevoir à mesure qu'elle le demande à notre propre activité. Car ce qui caractérise une mission, et ce qui la différencie d'une fonction, c'est que la mission, même si elle exige des sacrifices terribles, n'est jamais mutilante et nous apporte, chaque fois que l'exécution correspondant à l'action est nécessaire, des moyens que peut-être nous ne nous connaissions pas avant et qui apparaissent à ce moment-là. Autrement dit, la mission est essentiellement fécondante, c'est-à-dire qu'elle met en évidence, en conscience claire, certaines possibilités intimes qu'on ignorait, mais qui, grâce à la fidélité à la mission, se mettent au niveau où l'on peut agir. Par rapport à la fonction, c'est tout à fait autre chose. Pour bien choisir une fonction, il faut savoir ce dont on est capable. La mission passe par l'extrême intériorité de ce que nous sommes. La découverte de la mission et la prière, c'est exactement la même chose.

Toute création est caractérisée par ce fait que l'auteur, le créateur, s'y incarne et ne se contente pas simplement de fabriquer. Je ne pense pas que tout le monde soit apte, par le fait même que d'abord personne n'est apte à le faire tout le temps. Il faut recevoir la motion qui distingue la fabrication de la création. Dans toute vie, il y a des heures où, soit par la naissance et le développement des instincts fondamentaux, soit parce qu'on se heurte à des difficultés qui menacent l'essentiel, l'homme prend conscience de cet essentiel qu'il a jusqu'à présent négligé. À ce moment-là, il est créateur.

Il y a peut-être là une nuance à ajouter. À savoir que, lorsqu'une parole est vraie, œuvre créatrice, elle est presque une action divine et elle peut provoquer en l'autre, s'il est suffisamment préparé, une heure de grâce, qui lui permet d'accéder au niveau où la parole a été dite. La présence engendre la présence.

Dans une assemblée qui devient communauté, où chacun a atteint, pour son propre compte, avec suffisamment de vigueur, sa profondeur personnelle, si un membre est capable, sous une motion vraie, de dire une parole particulière qu'il s'arrache à lui-même, dans une certaine mesure, comme par ricochet, cette puissance créatrice qu'il a en lui à ce moment-là, va avoir des échos en ceux qui le comprendront au même niveau et non pas seulement au niveau d'une expression formelle ordinaire.

U.C. Quels éléments, faits ou situations vous ont conduit, non seulement à vous intéresser à l'œcuménisme, mais à en faire le sujet de vos préoccupations et peut-être le (ou un des) but de votre vie ?

M.L. Ma rencontre avec Monsieur Portal entre 1919 et 1926 - année de sa mort - a été le point de départ de mon intérêt pour l'union des Églises à la suite des nombreux entretiens qu'il a donnés aux normaliens de la rue d'Ulm sur ce sujet. Il a été en effet un des tout premiers pionniers de cette unité, en particulier de celle entre l'Église romaine et l'Église anglicane. Mais étant seulement scientifique, ne connaissant pas les langues étrangères, je n'ai jamais participé aux réunions plus spécialisées qu'organisait M. Portal avec certains de mes camarades pour le dépouillement et la traduction des articles qui traitaient de ces questions. Le reste de ma vie, je n'ai eu aucune activité œcuménique. Mes livres n'ont pas été écrits non plus dans ce but précis. Cependant la spiritualité qui s'y développe peut aider au "mouvement œcuménique" de façon indirecte car elle semble pouvoir être acceptée par les différentes confessions chrétiennes, et même être attendue plus ou moins implicitement par les croyants dans la mesure où elle correspond mieux à leurs besoins et à leurs aspirations que les spiritualités marquées par la mentalité des siècles passés, souvent aussi abâtardies par un enseignement médiocre qui n'a pas été corrigé et vivifié par l'activité personnelle.

U.C. Quelles convictions essentielles avez-vous toujours eues et soutenues dans votre engagement œcuménique ? Quels réajustements avez-vous dû consentir ? Quelles "révisions déchirantes" éventuellement avez-vous été contraint d'opérer ? Dans quelles circonstances et pour quels motifs ? Si dans les mêmes dispositions fondamentales qui furent les vôtres au début de votre engagement pour servir la cause de l'Unité chrétienne vous aviez aujourd'hui à recommencer votre tâche œcuménique, sur quoi porterait essentiellement votre préoccupation ? Quels seraient vos projets immédiats ? Quelles orientations donneriez-vous en priorité à votre travail ?

M.L. Ma conception du chemin à prendre pour atteindre à l'unité chrétienne a été au début celle de M. Portal qui opposait, sans en faire d'ailleurs une règle absolue, la voie des conversions individuelles à celle de l'union des Églises en corps constitué. Il se refusait à penser que l'unité de l'Église puisse se faire par la disparition des Églises qui se sont séparées de Rome. Il affirmait que lorsqu'une telle Église a maintenu vivante à travers les siècles la présence de Jésus dans un pays, elle manifeste qu'elle participe directement et positivement à l'action de Dieu dans le monde.

M. Portal était certainement sensible à la pauvreté spirituelle des Églises, y compris de l'Église catholique romaine, quoiqu'il ne m'en aie jamais parlé explicitement. Il croyait cependant que l'unité en corps constitué qu'il préconisait, par le fait même redonnerait une vitalité nouvelle aux Églises ainsi réunies. Je pense maintenant que cette vision était optimiste, que la pauvreté spirituelle des Églises ne permet pas d'espérer que la simple réunion en corps soit suffisante pour redonner vigueur à l'ensemble. Au contraire, il faudrait, selon moi, que les Églises se convertissent d'abord dans la ligne de leur développement propre pour que leur union soit bienfaisante à chacune et aide vraiment à la mission de l'Église Universelle. Sinon, cette unification apporterait aux unes comme aux autres sans doute autant de contaminations que de purifications. Sous l'accès de triomphalisme que cette unité provoquerait sur le moment, elle faciliterait la tendance néfaste, quasi innée de l'Église, à être pharisienne, sûre d'elle, "au nom de Dieu" ...

L'essentiel ferment de l'unité des Églises est la foi en Jésus et non seulement la foi qui est adhésion à une christologie. Si une christologie commune aux Églises est nécessaire, à condition que les spécialistes ne fassent pas évanouir le mystère à force de le cerner et de le réduire en propositions dogmatiques, son adhésion générale est radicalement insuffisante pour promouvoir l'unité de l'Église. Elle serait juste capable en faisant disparaître les différences doctrinales de confondre l'unité des Églises avec leur unification dans l'uniformité. Je suis convaincu que seuls sont des ouvriers efficaces de l'unité de l'Église les chrétiens qui fondent leur foi en Jésus sur l'intelligence réaliste et en profondeur de ce qu'il a vécu, il y a vingt siècles, guidés sans doute par une christologie et une théologie, mais aussi éclairant celles-ci par leur expérience spirituelle tout en sachant la relativité des spéculations de ce genre, leur impuissance radicale à sonder le mystère.

U.C. Pensez-vous que les institutions "officielles" créées depuis 25 ans tant au plan inter confessionnel qu'au plan de chaque Église, tant au niveau universel qu'au niveau national ou régional, ont été, ou sont encore, un accélérateur ? ou un frein sur la route de l'Unité ? Pouvez-vous illustrer votre réponse par un ou deux exemples ?

M.L. Je n'ai guère la possibilité de répondre à cette question, ne suivant que de loin les activités des institutions officielles. Cependant j'ai souvent apprécié les résultats atteints par le "comité des Dombes". Par le sérieux et la modération des textes élaborés par ce comité, un pas décisif a été franchi. Mais on ne peut pas échapper à l'impression, à cause de la technicité déployée, que l'universel chrétien - et donc ce qui peut fonder l'unité - est seulement atteint s'il se plie aux exigences des systèmes intellectuels propres à chaque confession. Aussi, tant que l'essentiel ne prévaudra pas sur les constructions des théologiens et des juristes, ces institutions officielles me semblent condamnées à faire un travail d'approche qui finalement tournera court. Il faudrait que la vie spirituelle prévale sur les activités intellectuelles et les habitudes affectives. Je crains que les "institutions officielles" ne soient pas capables de susciter des rencontres à ce niveau très exigeant des participants, parce que les raisons qui font choisir ceux-ci relèvent principalement des grades universitaires. L'unité chrétienne ne se fera, ni grâce à la tolérance nuancée d'indifférence des peuples qui fréquentent les églises, ni grâce à l'équilibrage des tendances par la subtilité des concepts développés dans une obscurité mesurée.

U.C. Vu la complexité de la tâche œcuménique, y a-t-il encore place pour des pionniers ? Si oui, en quels domaines plus spécialement espérez-vous dans la prière que le Saint Esprit les manifestera ? Voyez-vous des situations où déjà ces pionniers sont à l'œuvre ?

M.L. Je pense que la complexité de la tâche œcuménique est due à ce que, dans l'unité désirée, on veut maintenir beaucoup trop d'éléments contingents qui, à force d'être sacralisés pendant des siècles, ont été joints de façon inséparable à l'essentiel. Un des aspects capitaux de la conversion des Églises est de se débarrasser de ces éléments contingents, ou au moins de les relativiser. Mais ceci ne peut se faire que si les Églises atteignent un niveau spirituel suffisamment élevé pour que ces choix ne soient pas dictés par la mentalité de l'époque et l'opportunisme, mais par une foi vivante, intelligente de la condition humaine, inéluctablement liée au cours de l'histoire et aux civilisations. En ce sens les pionniers de la tâche œcuménique les plus utiles à longue échéance ne sont pas ceux qui s'efforcent d'harmoniser les doctrines, mais ceux qui les purifient. Aussi bien l'origine des séparations n'est pas seulement doctrinale, politique, elle ne relève pas seulement des contingences de l'histoire et du caractère des hommes. La cause cachée est plus profonde réellement. Elle existe déjà aux origines. Elle est due à la transcendance même du Message, finalement à ce que Jésus a été. C'est déjà dans le tronc commun à toutes les confessions chrétiennes, et non seulement dans la manière limitée et en partie faussée dont chacune a interprété le message en usant de ses moyens, de ses aspirations, sous l'impulsion de "ses démons" que se trouve la cause cachée de toutes les divisions. C'est là qu'il faut chercher. Tout autre travail, même utile, ne peut aboutir qu'à des aménagements superficiels et transitoires si cette première recherche n'est pas commencée et sans cesse poursuivie car sans doute est-elle sans fin, comme est infranchissable la distance qui sépare Jésus de ses disciples.

U.C. *Pour qu'un chrétien ait le souci de l'Unité de l'Église, quelles conditions spirituelles, ecclésiales, humaines... estimez-vous nécessaires ou utiles ?*

M.L. Jadis il suffisait de croire en l'Église pour croire en Jésus. C'est maintenant insuffisant. Il faut croire en Jésus pour croire à l'Église car elle n'est pas crédible en soi, l'histoire ne le montre que trop malgré les artifices des historiens. Si l'Église des juristes aide nécessairement à la naissance de cette foi, car sans elle le nom même de Jésus deviendrait vite inconnu sauf des spécialistes de l'histoire, elle ne peut pas dispenser le chrétien qui en est personnellement et explicitement capable, de faire le cheminement, approprié à ce qu'il est, qui le transformera en discipline de Jésus, cheminement pour l'essentiel semblable à celui qu'ont parcouru du temps de Jésus quelques Juifs, d'ailleurs fort peu nombreux.

Jadis l'Église allait de soi, comme le lever du soleil le matin et son coucher le soir. Maintenant les chrétiens doivent comprendre que l'Église ne vit que par la vie spirituelle de ses membres qui ont une foi vivante en Jésus, et que la promesse faite à Pierre est l'acte de foi de Jésus dans la portée universelle de sa propre mission et dans la fidélité des chrétiens qui sauront dans l'avenir à chaque génération se consacrer à cette mission avec la totalité de ce qu'ils sont.

À mon sens, seuls les chrétiens qui sont devenus disciples comme ceux qui, en leur temps, ont fondé l'Église, auront un souci exact de l'Unité de l'Église car ils comprendront que cette unité ne peut et ne doit exister qu'au-delà de la diversité et non se confondre avec une uniformité radicalement incompatible avec l'extrême variété des besoins et des possibilités humaines. Pour de tels chrétiens la communion prime l'institution qui n'a pas d'autre objet que de favoriser la communion. Cette communion s'enracine dans la foi de chacun, elle ne se fonde pas sur l'adhésion collective à la littéralité souscrite par tous. Cette communion doit sans cesse être recrée, elle exige beaucoup plus qu'une institution qui ne demande qu'à être maintenue. C'est pourquoi seuls les chrétiens capables d'œuvrer à la naissance de l'Église, comme ont agi les premiers disciples, sont les ouvriers utiles de l'Unité chrétienne. Le cheminement qui fait de l'homme comme aussi du chrétien de souche, un disciple, exige une formation humaine beaucoup plus poussée que celle demandée par la docilité et la piété courantes du passé. Cette formation permettra d'atteindre à un sens réaliste de ce qui s'est passé entre Jésus et ses disciples et ne permettra pas qu'on s'arrête à n'en avoir qu'une imagination sécurisante et édifiante. Ce sens demande beaucoup plus que la connaissance de l'histoire de l'Église, d'ailleurs toujours réduite aux événements extérieurs et saillants.

Il en est ainsi en particulier du récit des Actes des Apôtres. Il exige une vie spirituelle qui a l'expérience de la communauté de foi enracinée dans la condition humaine. La condition humaine ne se réduit pas à ce qui se ressemble dans des destins concrets, mais elle s'identifie au fonds commun que tout homme a à découvrir autant qu'il en est capable et qu'il saisit à travers les questions fondamentales qui se posent à lui à mesure qu'il prend possession de son humanité, questions qui ne supportent pas de réponses satisfaisantes, qui sont fécondes spirituellement si elles sont portées dans l'honneur de l'humain.

U.C. *Pensez-vous que l'œcuménisme spirituel, comme nous l'avons reçu de "prophètes" tel que l'abbé Couturier (y voyant l'âme de tout mouvement œcuménique) a grandi dans les mêmes proportions qu'à grandi l'intérêt que les Églises portent à l'œcuménisme sous toutes ses formes ? Croyez-vous que l'actuel renouveau dit "charismatique", que connaissent des groupes chrétiens plus ou moins informels, est une espérance pour l'authenticité de la tâche œcuménique ?*

M.L. Je pense que le renouveau religieux actuel, surtout chez les jeunes est réel et n'est pas seulement ni la conséquence d'une certaine mode étayée par la publicité, ni la satisfaction du besoin que les chrétiens ressentent de se rassurer sur la solidité de leurs croyances et sur l'avenir de leur Église de chrétienté. Ce qu'on appelle le mouvement charismatique n'en est qu'un aspect - le plus visible - une forme d'ailleurs assez chargée d'ambiguïtés. Le piétisme qui semble très actif dans ce mouvement ne me paraît pas favorable au mouvement œcuménique car il supprime, en les ignorant spontanément, les questions que posent la condition humaine, l'existence de Dieu, Jésus et l'Église, il remplace la foi par la certitude de l'évidence et la chaleur de la conviction.

En revanche, si ce renouveau religieux ne dévie pas et ne s'épuise pas dans une recherche des charismes aimés pour eux-

mêmes - où l'affectivité et l'entraînement sociologique jouent un rôle important, toujours douteux - il peut donner aux chrétiens le sens de leurs devoirs envers leur Église et la conduire à cette conversion sans laquelle les Églises sont condamnées à être plus du passé que du présent, ou encore plus de l'esprit du monde que de celui de Jésus, suivant qu'elles sont de tendance "conservatrice" ou "progressiste". Sans cette conversion qui regarde autant l'Autorité que les laïcs, l'unification des Églises ne peut en rien s'identifier avec l'Unité vers laquelle aspire le mouvement œcuménique.

1) Savoir se recueillir

P.B. *Monsieur Légaut, vous êtes un homme marié et père de six enfants. Ce matin, je vous ai trouvé à la Trappe. Il y a là quelque chose d'assez exceptionnel. Venez-vous souvent à la Trappe ?*

M.L. Je viens régulièrement à cette Trappe deux fois l'an. Une semaine à peu près chaque fois. J'y trouve le climat de silence et l'atmosphère liturgique qui me permettent le recueillement et l'activité spirituelle dont je ne suis pas ordinairement capable chez moi. Ce n'est pas que j'aie une communication particulière avec la communauté monastique. Les trappistes sont, au moins en principe, voués au silence. D'ailleurs si nous échangeons nos idées, celles qui nous sont chères sur le plan intellectuel et religieux, nous ne serions pas toujours d'accord. Mais au niveau proprement spirituel, en profondeur, au-delà des manières de penser et de dire, grâce au don total qu'ils ont fait tel qu'ils le conçoivent et le vivent, je trouve auprès d'eux, dans l'ambiance du monastère, dans la solitude où chacun respecte l'autre et l'aide par sa présence, un climat qui m'est favorable pour me trouver moi-même et d'abord pour me retrouver après la dispersion des occupations quotidiennes.

P.B. *Et ceci depuis de nombreuses années ?*

M.L. De nombreuses années. J'ai commencé vers vingt huit ans. Je restais alors deux ou trois jours à la Trappe, d'ordinaire pendant la semaine sainte. Puis, je me suis abstenu tant que la guerre de 1940 a duré. La paix rétablie, je n'y suis pas de suite revenu car j'étais alors paysan et, seul au travail, je ne pouvais pas quitter ma ferme. Mais depuis plus d'une dizaine d'années j'y retourne. Après y avoir fait des passages relativement brefs, maintenant je suis heureux d'y rester une semaine, mais en général pas davantage. Pas plus, parce qu'à la fin d'un tel séjour, je ressens une certaine fatigue nerveuse due à ce que, pendant ce temps, je mène une vie plus tendue que celle des moines en condition normale. Pour ceux-ci l'activité qu'ils déploient dans les offices répartie le long du jour et dans le travail manuel les aide à porter la tension spirituelle que comporte nécessairement et, suivant ce qu'il en est pour chacun, la vie de solitude et de recueillement. Aussi bien, pendant mes séjours à la Trappe, les cérémonies liturgiques, tout en pouvant être pour moi l'occasion de prier, sont surtout des périodes de repos. Elles peuvent m'aider à prier mais seulement à un certain niveau d'où l'émotion artistique n'est pas absente. Ce n'est pas, pour l'ordinaire, dans la profondeur de mon être comme cela arrive quand le silence se montre plein et qu'est donnée la légèreté de la pensée aérienne ou le bonheur discret d'un regard simple.

P.B. *En dehors du silence et du recueillement intérieurs, ce qui vous intéresse le plus lorsque vous venez à la Trappe, est-ce la liturgie ?*

M.L. Oui, cependant entendons-nous bien. Non pas le texte liturgique proprement dit, mais le climat créé par les chants qui, à mon sens, sont, d'une portée humaine et d'une qualité universelle qui dépassent de beaucoup celle du texte, que ces mélodies interprètent à partir de ce que ressentaient ceux qui les ont composées. Le chant grégorien, qui est la seule musique religieuse que je connaisse un peu, a pour moi une valeur et un impact spirituels exceptionnels. Il me fait entrer dans une expérience religieuse précieuse; il m'ouvre sur un véritable trésor humain accumulé pendant des siècles par des êtres totalement donnés et musicalement doués. Chacun en reçoit et y puise suivant ce qu'il est. Ce chant, qui n'est pas sans être porteur en outre de la ferveur des moines qui l'exécutent, révèle chacun à soi-même par les sentiments qu'il éveille, par les intuitions qu'il fait naître, par les états qu'il engendre.

La réforme liturgique actuelle, là où elle a introduit le français en remplacement du latin, ne peut pas conserver le grégorien. Celui-ci ne s'adapte pas au français comme au latin. Cependant, les chants qui ont remplacé les mélodies grégoriennes - je parle des monastères et non des paroisses - sont parfois plus admirables encore que les chants latins passés. En particulier, un progrès des plus réels est d'avoir rompu avec la monotonie de la psalmodie classique. Dans cette nouvelle manière de chanter les psaumes où sont liés, suivant les cas, deux ou plusieurs versets, il se développe des lignes mélodiques riches que l'on aime à répéter, tant on les savoure comme si elles étaient neuves chaque fois qu'on les reprend. La psalmodie traditionnelle, au contraire, pouvait conduire assez fréquemment à une certaine mécanisation et fait sombrer dans un pur exercice rituel l'activité spirituelle que devrait promouvoir la récitation des psaumes.

P.B. *Vous trouvez, grâce à l'ambiance, au rythme et aux chants, un véritable climat de recueillement.*

M.L. Oui mais c'est aussi un recueillement dans un silence habité parce que le monastère des Dombes où je vais habituellement a été fondé il y a quelque cent ans et que depuis, sans discontinuité, des hommes s'y sont relayés. Chacun suivant son univers mental, sa taille humaine, suivant l'appel entendu et la manière dont il y a répondu, y a mené une vie singulière, forte, extrême, centrée entièrement sur Dieu, tel qu'il a su le concevoir.

Cette sorte d'imprégnation d'un grand passé, si limité qu'il peut être par les conditions sociologiques de l'époque, par les perspectives religieuses et les dévotions du temps, invite à quelque approche de l'universel et de l'intemporel et indirectement la permet. Ce climat particulier, vigoureux, favorise des prises de conscience dans l'intime qui vont plus loin et plus profond, qui voient plus large et de plus haut, que celles auxquelles on peut atteindre en un lieu quelconque. Il en est de même dans ma petite église de montagne, si vide en temps ordinaire qu'on la croirait désaffectée, mais où tant de chrétiens ont prié jadis comme ils ont pu, avec leurs préjugés et leurs superstitions certes, mais aussi avec toute leur âme.

Un séjour à la Trappe provoque aussi un certain dépaysement. Ce dépaysement est nécessaire pour se dégager des conditions ordinaires de la vie, pour mettre une distance indispensable entre soi et les événements ou les situations afin de distinguer et de dominer ce qui n'est que contingent et passager, de prendre ainsi plus claire conscience de celui qu'on

est et des exigences, des appels intérieurs qui nous sont propres, dégagement, prise de conscience que rien du dehors ne favorise - au contraire tout en distrait ou les combat - mais qui sont capitaux pour que la vie spirituelle ne se décompose pas en habitudes pieuses et finalement ne se désagrège pas, mais au contraire qu'elle porte le fruit qui en retour la nourrit et la tonifie.

2) Une chose capitale

P.B. Vous jugez capital depuis des années de quitter une vie familiale et une vie professionnelle pour passer deux périodes à la Trappe.

M.L. Cela me paraît capital et trop rarement reconnu comme tel. Sans doute, une telle règle de conduite a-t-elle été toujours considérée comme bonne, même si elle s'est montrée exceptionnelle dans le passé. Maintenant elle est véritablement indispensable, autant pour résister sans faillir à des pressions sociologiques adverses, sans cesse croissantes et de plus en plus omniprésentes que pour correspondre aux devoirs étendus et exigeants qu'imposent désormais de façon visiblement nécessaire la vie de foi et la vie dans l'Église.

P.B. Diriez-vous que c'est indispensable pour la qualité même de la vie conjugale, familiale et professionnelle ?

M.L. Je ne doute pas qu'une vie conjugale et familiale ne puisse être réussie même si l'homme et la femme ne font pas ensemble, et aussi chacun séparément, toutes les années une ou deux retraites. D'ailleurs cela n'est pas toujours possible, surtout au début quand les enfants ne sont pas élevés. Mais je pense qu'il y a une certaine qualité religieuse de la vie, même pour ce qui concerne la profession, qui n'est pas accessible sans la prise de conscience en profondeur de ce qu'on est, des conditions et des situations où l'on se trouve, sans non plus une sorte de préconscience, à partir du tournant de la vie où l'on est aujourd'hui engagé, de ce qu'on est en voie de devenir.

Pour entrer convenablement dans un avenir qui est sans nul doute déjà amorcé secrètement par le passé, il est nécessaire de regarder sa vie de haut et de loin, globalement, dans la totalité de son déroulement, de l'atteindre là où elle est en gestation. Être attentif dans le fond de soi à des lumières, à des exigences qui d'ordinaire se proposent et s'imposent seulement à travers de lentes approches et suivant des émergences discrètes; approches et émergences toujours éphémères, sporadiques et pourtant souvent reprises, toujours renouvelées de la même manière si les occasions qui les provoquent sont différentes,

Seule le permet la retraite où l'on atteint le face à face avec soi-même dans la radicalité, c'est-à-dire avec l'absolu qu'est Dieu. Il ne s'agit pas ici des retraites prêchées ou remplies d'activités dévotionnelles qui ont leur utilité un temps, souvent au début de la vie spirituelle. Souvent à la longue de telles retraites en viennent à donner le change, contrairement à celles où règnent le silence et un certain désœuvrement nécessaires au désencombrement, qui obligent à être seul avec soi-même, à n'être que soi-même. Ces dernières plus austères empêchent de se distraire de sa propre condition d'homme par des élévations doctrinales et des élancements piétistes, par des "survoltages" d'âme comme font souvent les retraites courantes lorsqu'elles ne conviennent plus à l'âge spirituel du retraitant.

3) L'intelligence de soi

P.B. Ces moments de recueillement vous permettent principalement de réfléchir sur votre passé, de le relire, de prévoir les décisions futures.

M.L. Ces activités peuvent coexister avec un état en quelque sorte végétatif, certes non pas creux, vide mais qu'on pourrait caractériser en disant qu'il est immobilité dans la paix du repos et la disponibilité de l'attente; une attente sans hâte ni tension, un repos qui, sans relever de quelque abandon quiétiste, connaît cependant une réelle vacuité. Cette vacuité est nécessaire en un premier temps pour se dégager des conditions ordinaires de la vie, s'élever à une certaine intemporalité par le dépassement du quotidien, atteindre avec quelque immédiateté l'essentiel qui est sien, qui est soi. Tout cela ne va pas sans une ascèse qui demande la ténacité, sans un ennui parfois difficile à supporter. Je ne connais rien au yoga ou au zen mais je pressens qu'il y a dans ces techniques un projet semblable de dégagement, de dépassement. Le silence, un certain dégagement sont nécessaires aussi pour entrer en contact autrement que d'une manière touristique, élective, affective ou intellectuelle mais en profondeur avec la particulière grandeur qui émane des cadres monastiques et, de façon plus générale, des "hauts-lieux" de tous ordres où l'humain, dans ce qu'il a d'universel s'est manifesté avec une impressionnante vigueur. Tous s'imposent par le caractère radical de leur histoire, véritable épopée tellement autre et pourtant secrètement inspirante. Ils aident eux aussi à transcender en quelque sorte ce qui constitue la trame de la vie ordinaire, situation, événements, société et même famille, à les insérer hors du temps dans ce que j'appelle "l'existence". C'est ainsi qu'on en découvre la consistance, la durée, à travers toutes les contingences éphémères de l'histoire personnelle et qu'on fait en quelque sorte l'approche de ce qui en nous ne peut pas cesser d'être.

Sans doute, tous ces, éléments de notre histoire sont inséparables de ce que nous sommes. Ils nous forment. Souvent ils peuvent aussi nous déformer si nous n'y prenons garde, de façon insidieuse, par lentes poussées... Cependant ils ne suffisent pas à rendre compte complètement de ce que nous devenons car ils n'en sont pas les seules causes, si puissamment qu'ils puissent peser sur nous. Si intimement que ces éléments puissent nous pénétrer, ils nous sont encore extrinsèques. Mais est-il encore convenable d'appeler cause, sans changer indûment le sens de ce mot et le charger d'une tout autre substance, la secrète activité, nécessaire et que nul ne peut exercer à notre place, qui œuvre en nous, agit sur nous du mouvement même qui les rend nôtres, de telle sorte que ceux-ci, ainsi appropriés, en nous nourrissant, sont personnellement, quoique de façon seulement encore indirecte, à l'origine de ce qui mûrit en nous.

La découverte de notre relative autonomie, contenue dans des limites infranchissables et, sous-jacente, celle de notre

réelle responsabilité dans ce que nous devenons à travers la multitude des conditions qui pèsent sur nous, sont capitales. Cette intelligence de soi qui porte sur toute la vie est difficile. Auparavant on en ignorait radicalement la nature et même la possibilité. Chacun a à l'atteindre en son temps, au bout d'un chemin qui lui est propre et qui est intimement soudé à son histoire sans que celle-ci se réduise de loin à ce qui en est objectivement à connaissable.

Cette intelligence demande qu'on se trouve conduit à regarder sa vie d'un bon point de vue, suivant une perspective particulière de telle sorte qu'on atteigne à une certaine discrimination entre ce qui en est l'essentiel et ce qui n'y est que contingent, même si ceci est fort contraignant et occupe beaucoup de place au point de seul apparaître à première vue. Ainsi en est-il quand on regarde un champ de blé qui déjà a levé. Si on le considère d'une façon quelconque, on ne voit qu'une prairie. Si au contraire on s'efforce de l'examiner dans le sens où le semeur a passé, on voit comme les blés sont régulièrement plantés, en lignes parallèles.

Dans la retraite, il s'agit en premier lieu de se mettre en état de voir sa vie selon les lignes de force qui en forment l'ossature, c'est-à-dire ce qui dans le passé se montre permanent et stable, ce qui établit dans la consistance et la durée au cœur du mouvant et de l'éphémère.

Nous saisissons ainsi l'esprit intérieur avec lequel nous réagissons à tous les événements, à toutes les pulsions. Cet esprit nous inspire, nous dicte nos comportements sans que nous le sachions nécessairement de façon explicite sur le moment parce que d'ordinaire nous sommes alors trop extérieurs à nous-mêmes, trop engagés dans les circonstances qui nous investissent, dans les états qui nous envahissent. Cependant nous sommes responsables, quoique de façon imprécisable, de cette manière d'être même si nous ne l'avons pas voulue consciemment. C'est que celle-ci ne va pas sans être dans une certaine mesure une conséquence de tout ce que nous avons été dans le passé.

4) La prière

P.B. Vous parlez d'une sorte de silence, presque de vie végétative que vous cherchez et que vous trouvez quand vous allez au monastère. Est-ce cela que vous appelleriez la prière ?

M.L. Je ne dis pas que cela soit la prière. À mon sens, l'essentiel de la prière est lié à ce qu'on est beaucoup plus qu'il ne l'est à ce qu'on dit. D'ailleurs la portée de ce qu'on dit ainsi, son sens vivant et non seulement grammatical tel que n'importe qui peut le comprendre peuvent-ils être séparés du cheminement essentiellement personnel de celui qui a été conduit à utiliser ces termes pour prier, de l'état où il se trouve quand aujourd'hui il prie. Aussi bien toute parole qui s'efforce de préciser ce qu'on vit, de cerner le mystère qu'on est à soi-même et la relation qu'on a avec le "Tout", quand elle ne relève pas seulement du verbalisme, de l'affectivité ou de l'intellectualité transcende le mot qu'elle utilise parce qu'elle est comme imprégnée par la présence de celui qui la prononce et le reflète, elle témoigne de ce qu'il veut dire au-delà du sens obvie.

Dans la mesure où, à partir de l'état spirituel où nous nous trouvons, l'essentiel de la prière peut être atteint vitalement grâce au climat d'une véritable retraite, celle-ci me paraît participer aux préparations les plus proches de la prière. Ce que nous sommes, où se concentrent notre passé et tout ce que nous aspirons à devenir par fidélité profonde est parole adressée à Dieu plus que ce que nous disons par la formulation de la prière.

Notre prière est autant dépendante de la trajectoire spirituelle déjà parcourue que du chemin possible illuminé par l'étoile qui nous sollicite. La lumière qui rayonne de l'étoile est d'ailleurs aussi celle qui nous éclaire sur nos fidélités passées. En retour, celles-ci, en portant le reflet de l'étoile, orientent aussi à leur manière nos fidélités futures. Nous ne pouvons accueillir les évidences qui jaillissent de ces clartés que dans une premier recueillement permis, sans d'ailleurs être commandé, par le silence et le dépassement rendus possibles par les temps de retraite.

5) Sincérité et authenticité

P.B. Ceci, me paraît important. Pour beaucoup de chrétiens, prier semble consister à dire des formules, à se livrer à des pratiques qui distraient du réel, qui permettent de s'échapper comme le fait la drogue. Ce qui les intéresse et a seulement valeur à leurs yeux, c'est l'authenticité de ce qu'ils vivent.

M.L. Il est nécessaire ici de distinguer la sincérité de l'authenticité. La sincérité est spontanée et n'exige aucun approfondissement préalable pour être atteinte. Elle s'inscrit en nous instinctivement si rien ne nous pousse avec succès au mensonge. Elle est très dépendante dans son jaillissement comme dans ses expressions de l'humeur du moment, du tonus de notre journée, de nos conditions de vie actuelles, des rencontres que nous venons de faire, des influences que nous venons de subir et d'une façon plus continue de notre milieu par imprégnation ou par réaction. Aussi nos sincérités successives peuvent se contredire sans que nous soyons menteurs. On peut accuser avec juste raison la sincérité, si véritable qu'elle soit, de n'être qu'une subjectivité fatalement aléatoire et transitoire.

L'authenticité est d'une tout autre nature. Sans doute, elle non plus n'est pas de l'ordre de l'objet mais elle n'est atteinte qu'à longueur de temps par un cheminement qui n'est pas seulement fait de spontanés successives vécues au jour le jour dans la sincérité. Elle se situe au niveau de l'intériorité, au niveau de ce qui demeure stable au cœur des instabilités de la subjectivité, de ce qui se développe dans l'unité, peu à peu et comme de soi, d'une façon organique et non pas d'une façon systématique ainsi que cela se produit à la suite d'un projet méthodiquement exécuté.

Les sincérités nécessaires, si on y correspond de la façon aussi exacte et complète que possible dans la mesure où nous en sommes capables sur le moment - façon relativement limitée et plus ou moins déformée - se montrent peu à peu convergentes. Elles tendent à se ressembler, à se stabiliser. Elles sont d'autant plus des approches de l'authenticité, qui en est comme la réalité limite, qu'elles s'enracinent plus profond en l'homme, que celui-ci prend plus complète

possession de ce qu'il est, qu'il est plus capable de s'adonner totalement à ce qu'il doit être. Aussi dans ces conditions dépendent-elles de moins en moins étroitement de ce qui investit cet homme ou le submerge dans le quotidien.

Pour découvrir cette authenticité, ou plutôt pour s'en approcher car elle n'est jamais atteinte de façon totale ni définitive, il faut précisément s'efforcer d'accéder à soi-même par le souvenir actif et par l'intelligence en profondeur de son passé. Également, par une certaine préconscience de l'avenir, indépendante autant, que possible, de tout entraînement, voire de tout projet, elle s'en sert pour émerger à la conscience claire.

Ce souvenir actif, cette intelligence lucide et globale, cette préconscience faite d'intuitions fines, certaines mais insaisissables, que permet particulièrement la retraite sans que d'ailleurs celle-ci suffise par elle-même à les produire, ne sont pas à la discrétion du retraitant. Ils sont de l'ordre de l'inspiration créatrice. Ni leur substance, ni le moment de leur émergence ne sont les conséquences d'un plan, résultat d'un programme même consciencieusement exécuté.

C'est ainsi que l'homme crée son authenticité. Autrement il ne saurait que se fabriquer un personnage. Aussi bien la présence d'un être authentique est d'un tout autre ordre que celle d'un personnage, celui-ci aurait-il beaucoup de talents, jouirait-il d'un grand prestige social. Elle est d'un rayonnement tout autre, fruit cueilli par autrui dans l'état où il peut s'en nourrir, non pas résultat recherché et comme imposé. Si l'authenticité est ainsi conçue, ce qui la différencie radicalement de la sincérité telle que celle-ci est ordinairement pratiquée et magnifiée, il faut dire, me semble-t-il, que l'authenticité donne sa mesure à la qualité, à la réalité de la prière, plus et de beaucoup qu'une formulation qui s'adresserait explicitement et comme il convient à Dieu. Disons davantage, plus et de beaucoup que l'utilisation de textes bibliques, sans nul doute parfaitement adaptés à leur temps et c'est ce qui explique les résonances qu'ils peuvent encore provoquer en nous, indépendamment de la vénération qu'on leur voue, mais qui, de toute manière, ne sont plus authentiquement vécus aujourd'hui sans les adaptations qu'en fait la piété et aussi les métamorphoses qu'opèrent les activités concordistes. On ne saurait trop insister sur le caractère artificiel, affectif, cérébral ou verbal de beaucoup de prières d'une emphase qui voudrait donner le change. Au contraire, l'authenticité donne à la prière la sobriété, voire la sécheresse, de la discrétion.

6) Prière et authenticité

P.B. Vous rattachez ainsi la prière à l'authenticité.

M.L. Oui et à ce point qu'inversement un fruit de la prière, ce qui devrait être considéré comme un exaucement de la part de Dieu, sa réponse, l'action divine qui fait le pendant à la motion qui permet à la formulation de la prière d'être vraiment prière, c'est en retour une prise de conscience plus poussée de ce que nous sommes, de ce que nous avons été et avons à devenir pour être plus proches de l'authenticité. Alors nous sommes rendus plus attentifs avec intelligence et plus fidèles avec exactitude à ce qui nous est dicté ou même simplement suggéré dans la manière de leur donner un sens, celui qui convient à ce que nous sommes.

Avec cette façon de voir, qui ne paraîtra paradoxale qu'à ceux qui situent la transcendance de Dieu vis-à-vis de l'homme dans l'extériorité radicale et l'action de Dieu dans le monde au niveau d'une cause humaine ou simplement physique, la prière vocale est plus faite pour celui qui la dit, l'entend, et il l'entendra à la profondeur d'où il la tire de lui, que pour un Dieu qui, l'écoutant, l'exauce suivant la gratuité de sa toute-puissance.

Dieu nous écoute, si l'on peut s'exprimer ainsi, en nous saisissant au niveau de l'être. Nous autres, en étant dans la prière véritable simultanément et inséparablement "l'agent et le patient", nous sommes rendus capables d'être saisis par Dieu, devenant plus consistants dans l'être grâce à l'action de notre prière sur nous-mêmes, au niveau où nous l'enracinons, qui est aussi celui où nous le recevons. L'action que notre parole a sur nous porte écho en nous bien au-delà du psychologique et de l'intellectualité, tant cette parole est de nous sans n'être cependant pas que de nous. Elle nous fait progresser sur le chemin de l'authenticité qui permet de prier à un autre niveau que celui autorisé par la sincérité car elle nous ouvre sur nous-mêmes. Du même mouvement, nous ouvrant sur Dieu, elle nous rend susceptibles d'être appelés, happés par Dieu, "d'être non seulement par Lui, mais de Lui en Lui". La prière nous permet ainsi d'être en relation avec Dieu tout autrement que d'une façon extérieure, seulement par les phrases que nous lui adressons, mais au contraire d'une façon intérieure par ce que nous sommes et dont elle est issue.

Nos paroles chargées de notre présence, présence ici tout à fait différente d'une simple attention volontairement, scrupuleusement soutenue, sont autres que des mots, des expressions affectives, des formulations nourries de doctrines. Elles deviennent langage de Dieu par une sorte de consécration qui nous rend présents en elles, consécration qui n'est pas qu'à notre initiative et qui implique une motion de Dieu convenablement accueillie. Notre écoute de nous-mêmes à ce niveau, qui n'est pas non plus celui que nous pouvons atteindre seulement par nos efforts devient écoute de Dieu. Inséparablement, de façon parallèle, par la médiation de notre liberté fidèle, Dieu prie en nous et s'écoute en nous. Non sans être en quelque sorte dépendant de nous, il se crée en nous et pour nous.

7) Quand prie-t-on ?

P.B. Vous faites intervenir la prière au niveau de, disons la prise de conscience de quelque chose qui est en nous, qui est nous. Les hommes qui vivent avec le maximum de fidélité, qui vont au travail toutes leurs journées, qui s'efforcent tout simplement de faire leur travail avec le maximum de qualité, qui d'autre part n'ont pas tellement le temps, ni même la possibilité de réfléchir, d'après vous, est-ce qu'ils prient ?

M.L. Je crois qu'ils prient même s'ils ne disent pas des prières si, comme vous le supposez, il y a en eux dans leur travail cette attention décidée intérieurement et effectivement réalisée de mener à bien ce qu'ils ont à faire, ce qu'ils ont

conscience qu'ils doivent faire; cela qui va plus loin, qui est plus exigeant que ce qu'ils se voient forcés extérieurement d'observer et d'exécuter par nécessité de fonction. L'important dans la prière, qui est un acte spirituel d'un autre ordre qu'une action intellectuelle ou qu'une manifestation affective, c'est que l'être dans sa totalité y soit concerné, concentré. Quand pour des raisons dont on n'est pas responsable à proprement parler, en particulier à cause de situations plus ou moins éloignées dans le passé, on ne se trouve pas en mesure d'atteindre l'intelligence de ce qu'on vit, l'important, et alors cela suffit pour prier, c'est de le vivre en conscience.

Mais quand par le fait des circonstances ou encore grâce aux possibilités personnelles, on est capable d'avoir accès à cette conscience lucide, il est nécessaire d'y atteindre parce que le tout de l'homme doit être présent dans la prière; c'est la condition indispensable pour que celle-ci ne soit pas seulement formulation de prière, épanchement de l'affectivité, développement de l'intellectualité. Alors il faut que la prière soit inspirée par cette prise de conscience aiguë dont dépend son exercice véritable et qui en suggère la seule expression parfaitement adéquate. Aussi bien, dans ces conditions, on ne prie vraiment que si on crée sa prière, soit que celle-ci soit nouvelle, venant de nous, soit qu'elle soit la récréation par appropriation personnelle d'une formule ancienne. On doit créer sa prière à longueur de temps, suivant les cadences de son développement spirituel, de ce qui a été vécu, de ce qui est et sera à vivre.

Mais il faut dire encore plus. Quand quelqu'un est non seulement capable de prendre conscience de ce qu'il vit et est mais en outre se trouve en mesure d'en témoigner, cela lui est nécessaire pour atteindre à la vie spirituelle car ce témoignage fait partie de ce que cet homme est, tant il est issu de lui et le nourrit, tant il est ferment qui travaille en lui et le fait lever. Témoigner, non pas en se pliant aux manières de dire courantes de l'époque, de son milieu, mais en créant son langage, cette manière de dire qui porte le reflet de ce qu'on est. Dans la mesure où cet homme se tairait ou même seulement se laisserait aller à ne dire sur ces sujets que ce qui se dit ou encore que ce qu'on attend qui soit dit, il y aurait une partie de lui-même qui ne serait pas engagée, il n'atteindrait pas l'authenticité qui permet des développements sur le plan spirituel et en particulier l'activité d'une prière proprement dite.

Le témoignage, enraciné dans ce que l'homme est, enfant de son sang, a alors auprès de ceux qui l'écoutent à ce niveau une portée d'un tout autre ordre que la conséquence de l'intellectualité communément attachée aux mots employés ou de l'affectivité due au ton avec lequel on les profère. Il apporte plus que ce qui est signifié grammaticalement et que n'importe qui peut comprendre dans n'importe quel état. Il pénètre à la profondeur où il peut être aujourd'hui reçu et s'adapte exactement à l'état actuel de celui qui l'accueille avec tout ce qu'il est. Il a la fécondité des œuvres créées.

St Paul disait jadis : «Malheur à moi si je n'évangélise pas». Il parlait ainsi de "son évangile". C'est peut-être cette exigence d'authenticité qu'il exprimait en usant de son vocabulaire particulier à l'intérieur de son univers mental. Aussi bien, dans ces perspectives, le chemin de Damas n'est pas une irruption divine mais une émergence brutale, dans la vie de Paul, de son approche de l'authenticité, émergence d'autant plus brutale et soudaine que Paul, par son tempérament, était un passionné et un violent. Cette authenticité est sans doute la raison pour laquelle la manière de penser et de dire de Paul a eu une telle influence auprès des Églises naissantes.

8) Prière et vie personnelle

P.B. *Est-ce qu'on pourrait dire, si vous vous référez à votre propre vie, que la prière a toujours existé en vous comme une réaction provoquée par une certaine insatisfaction devant votre manière de vous comporter, que votre prière se nourrit d'un effort pour être vous-même, d'une certaine culture de vous-même ?*

M.L. Non pas tant une insatisfaction qui parfois a été bien réelle, mais plutôt une réponse à un appel. Une culture de soi, certes, mais où le désintéressement est premier. L'intérêt qu'on apporte à cette recherche, la vigueur qu'on donne à cet effort viennent d'au-delà des intérêts que l'on porterait, des vigueurs qu'on connaîtrait si l'on "se recherchait". Si le but visé était de "s'approprier", dans les deux sens du terme, on aurait aussi d'autres soucis, on n'ignorerait pas les troubles que provoque la comparaison avec autrui. Une recherche de soi, un effort sur soi certes mais qui, à leur niveau sont fidélité et non pas égoïsme et égocentrisme; fidélité à Dieu par la médiation de la fidélité au meilleur de soi, non recherche de soi et effort sur soi qui se suffiraient en eux-mêmes en se refermant sur les mouvements mêmes qu'ils comportent.

Ma prière s'est développée en moi à mesure que j'ai été davantage ouvert à l'intelligence du sens de ma vie, de ce que je devais vivre pour que la vie qui était mienne de par mon héritage, mon milieu, ma génération, mérite d'être vécue. La mission est inséparable de la prise de conscience de ce qu'on doit être pour correspondre à ce qu'on est, pour en être digne et atteindre ainsi, peut-on le penser, à l'Être. Elle est la réponse à ce qui se fait entendre dans l'intime de manière impérative, soit par des exigences de refus - c'est ainsi souvent que cela commence quoique en rester là demeure insuffisant de façon radicale - soit par des appels positifs - qui peuvent être aidés pour naître par des apports extérieurs mais qui doivent nécessairement transcender les seules raisons de l'utilité et de l'efficacité. C'est dans la mesure où on est saisi au niveau de la mission, que cela soit conscient ou non; dans ce dernier cas, c'est seulement sous la forme du goût pour le métier, de l'attention au devoir d'état, que l'on est capable d'être prière, sans même dire des prières. Alors on commence à prier sans avoir besoin de se lier à une discipline, quoique celle-ci demeure toujours utile et même presque nécessaire au début et ultérieurement aux temps faibles de la vie spirituelle.

P.B. *Vous venez de parler de commencement de prière. Est-ce que vous pouvez situer dans le temps ce commencement ? Quand avez-vous eu conscience que vous entriez d'une façon nouvelle, originale dans la prière ?*

M.L. J'ai toujours eu, autant que je puis m'en souvenir, une certaine tendance à prier. Elle était au départ conditionnée et sans doute provoquée par le climat de ma jeunesse, par les conceptions religieuses que l'on avait communément de

Dieu autour de moi, par les sentiments de piété qui en découlaient naturellement et qui, tout en étant d'inspiration chrétienne, relevaient principalement d'une attitude instinctive devant le sacré, attitude spontanée à tout homme qui n'en est pas privé par l'adhésion plus ou moins consciente à une idéologie athée, enfin par les dévotions alors pratiquées et fortement orchestrées par l'institution.

P.B. *Prière sociologique.*

Oui mais pas uniquement. Prière personnelle aussi pour celui qui a en soi, je ne sais quelle possibilité secrète de répondre d'une façon originale à la piété collective qui inspire son milieu. J'ai suivi le catéchisme comme les enfants de famille chrétienne de mon temps mais je l'ai vécu naturellement à ma façon sans avoir aucune imitative particulière, a fortiori aucune réticence à cette époque. À partir d'un développement, qui au dehors se manifestait pour moi de la même manière que pour beaucoup d'enfants soumis à des conditions semblables, petit à petit, sans que je l'aie voulu vraiment ni même que je l'aie su, s'est affirmée et précisée ma personnalité religieuse.

D'ailleurs ceci est tout à fait classique et général. La vie spirituelle transcende la vie intellectuelle et affective, elle s'enracine dans le mystère que nous sommes à nous-mêmes, au-delà de la conscience que nous avons de nous-mêmes. Aussi elle est balisée et se trouve marquée par le passage de seuils qu'on ignore radicalement avant de les avoir franchis, que l'on passe sans le savoir et dont on prend conscience seulement après coup; une conscience qui continue de se développer et qui féconde la vie spirituelle comme un ferment, elle croît comme l'écho répété et amplifié de l'appel entendu.

P.B. *En ce qui concerne la prière, avez-vous eu le sentiment du passage d'un seuil, comme d'un déclic de sorte qu'après, ce n'est plus comme avant et que la prière désormais n'est plus tout à fait comme celle qu'on connaissait hier ?*

M.L. Je ne peux pas préciser l'heure d'un pareil événement qui est aussi, de façon sans nul doute plus exacte, un avènement. D'ailleurs le mot "heure", en l'occurrence, a-t-il un sens ? Si la vie spirituelle émerge dans le sensible et ainsi s'inscrit dans le temps, il faut affirmer que par elle on est immergé dans la durée et la consistance qui sont d'un tout autre ordre que ce qui passe et s'évanouit. La vie spirituelle est d'une tout autre substance que ce qui change sans permanence, que ce qui demeure sans changement.

Cependant, deux éléments de mon histoire ont été extrêmement importants quoique de façon indirecte et non nécessaire, dans mon évolution spirituelle, les premières retraites que j'ai faites vers l'âge de vingt ans, pratiques qui m'étaient inconnues et qui d'ailleurs à cette époque étaient exceptionnelles, et la rencontre avec Monsieur Portal, lazariste, aumônier du groupe "tala" à l'ENS. Ces deux éléments sont intimement liés parce que le climat de ces retraites, inséparable de celui que ce groupe présentait le reste de l'année, était très inspiré par la personnalité de Monsieur Portal, par son choix des prédicateurs et des conférenciers, par les rencontres personnelles qu'il pouvait avoir avec chacun.

Ces retraites furent, au moins les toutes premières, des moments décisifs pour moi, à l'heure précisément où l'éventail des orientations, des résolutions possibles pour la vie est encore très large. Cependant, elles ne le furent, ni de la même manière, ni d'une façon aussi capitale pour tous ceux qui participèrent à ces retraites. Là encore est à l'œuvre une activité proprement personnelle que l'on déploie sans le savoir et qui est cependant capitale pour soi. On en découvre seulement plus tard l'originalité, à la vue des conséquences de longue portée que ces retraites ont eues pour chacun des participants et qui se montrent très diverses...

9) Éveil spirituel

P.B. *Vous avez parlé de l'ambiance de piété où s'est développée votre formation catéchétique lorsque vous étiez enfant. L'éveil religieux autour de vos vingt ans s'est-il produit comme une réaction contre ce qui vous avait été enseigné ou a-t-il été comme une prise de conscience, un approfondissement de ce qui vous avait été alors donné sans que, sur le moment même, vous l'ayez su ?*

M.L. J'ai connu un éveil religieux particulier vers l'âge de 14-15 ans, au moment de la guerre, celle du début du siècle, lorsque pour la première fois j'ai quitté ma famille, mon père mobilisé, ma mère étant avec lui pendant le temps où, appartenant à la réserve de la territoriale, il était encore au dépôt de son régiment avant de monter au front. J'ai pensé à la prêtrise. Mon père m'a dit alors : «Sois d'abord agrégé de mathématiques, nous verrons ensuite». Mes années de lycée, en particulier les dernières consacrées à la préparation de l'X et de Normale Supérieure ont recouvert cette première prise de conscience du sens de ma vie. Je n'ai aucun souvenir de ma vie religieuse pendant ces deux premières années laborieuses, trop occupées par le souci des concours pour qu'elles permettent une véritable liberté intérieure et la possibilité de voir au-delà ou à côté des horizons imposés par les études et les examens. Mais une reprise de cet appel s'est faite vigoureusement à mon entrée à l'ENS, grâce au groupe tala, au contact avec des vocations qui y naissaient, puis lorsque ma rencontre avec Monsieur Portal se fut élevée au niveau d'une communion d'âmes, véritable paternité et filiation spirituelles; rencontre qui ne se fit que tardivement car ni lui ni moi, je crois, ne l'avons recherchée particulièrement.

Si, grâce aux conférences données dans le groupe tala j'ai pu atteindre à un premier approfondissement de ce qui m'avait été donné à la paroisse avant mon entrée à l'École, j'ai reçu plus directement de Monsieur Portal l'idée et la possibilité d'une véritable libération intellectuelle, libération qui, au premier abord, sans avoir en apparence la même valeur religieuse que la découverte d'une piété moins imaginative et moins affective que celle du début, n'en est pas moins essentielle pour le développement ultérieur de la vie spirituelle.

Monsieur Portal a provoqué cette libération plutôt qu'il ne l'a aidée à se développer car son influence ne dura que peu de mois et dans le temps où j'étais encore trop jeune pour y correspondre consciemment. Il est mort le 19 juin 1926. Je

venais d'avoir 26 ans. Monsieur Portal a mené cette action avec prudence, observant les ménagements nécessaires et c'était indispensable car j'étais alors scientifique et j'avais un tempérament carré doublé d'une conscience pointilleuse. Il semait plutôt qu'il ne plantait, me donnant un esprit plutôt que des directives pour me permettre d'aborder, à mesure qu'elles se présentaient à moi, les questions relatives aux explicitations de la foi.

Monsieur Portal insistait, sans en préciser les conséquences, sur l'absolue nécessité de respecter l'intégrité de l'esprit dans toutes les démarches que l'on est conduit à faire dans ce domaine. Il en laissait à chacun l'initiative. Cette initiative doit nécessairement être menée avec une ténacité et une prudence. Elle est jalonnée d'audace, il faut l'assurer, et aussi accompagnée de timidités, il faut l'avouer. D'ailleurs pour avancer sur ce chemin, où on ne va guère deux de front, sans que l'un ne pâtisse en quelque manière des comportements de l'autre.

Il importait grandement aux yeux de Monsieur Portal que les croyances ne s'imposent pas en maîtresses absolues de vérité là où la science et le bon sens éclairés par la vie spirituelle ont leur mot à dire. Ainsi quand on donne droit de cité aux connaissances rationnelles. Cela lui paraissait capital pour que l'adhésion aux croyances ne reste pas en dehors de la vie, ne soit pas aberrante. Ainsi les croyances finissent par s'enraciner dans l'homme et en devenir le ferment sous leur action, tout en restant elles-mêmes pour l'essentiel.

Les questions qu'alors on n'osait pas se poser à cause de la formation religieuse reçue et qui, pour cette raison, paraissaient des tentations contre la foi, Monsieur Portal nous faisait sentir, plus qu'il ne le disait explicitement, qu'il était indispensable de les aborder réellement, avec piété sans doute, en tenant compte des recherches du passé certes, mais de telle sorte que l'intégrité intellectuelle fut respectée. Même si on ne pouvait pas actuellement donner de réponses satisfaisantes à ces questions, il assurait qu'il était nécessaire de les porter, fussent de manière à leur laisser leur fécondité propre, celle d'aiguillon et de ferment, au lieu d'être de secrètes écharde ou de secrets somnifères pour la vie spirituelle; de secrètes écharde si on écarte ces questions d'autorité sans plus mais alors celles-ci sont prêtes à rebondir dès qu'une occasion favorable se présentera à nouveau; de secrets somnifères si on se contente de résoudre apparemment ces questions en s'abandonnant à la facilité des solutions ingénieuses, séduisantes mais boiteuses, plus affirmées et soutenues avec résolution que personnellement reçues et vécues.

Une telle ouverture d'esprit, véritable libération, a eu des conséquences considérables pour moi. Étant alors scrupuleux par tempérament et d'une timidité qui facilite la soumission mais en change la nature, toute une partie de moi-même se trouvait enfermée dans des catégories rigides comme celles des sciences exactes. Elle était laissée en friche et stérilisée au lieu d'être mise en œuvre et enrichie par et pour la recherche religieuse et, comme conséquence, pour et par la prière.

P.B. *Peut-on dire que ce qui a déclenché en vous cet élargissement spirituel est dû à la prise de conscience de votre dignité d'homme dont l'honnêteté intellectuelle fait partie intégrale ?*

M.L. Pas uniquement. Il ne s'agissait pas ici tellement de dignité humaine... Ce n'était d'ailleurs pas dans les horizons du temps où l'on parlait plus des devoirs que des droits, plus des manquements aux devoirs que des manquements à l'affirmation des droits. Mais c'était, outre la satisfaction d'une exigence essentielle à la vie spirituelle personnelle, la prise de conscience de l'importance de cette intégrité pour la mission de l'Église dans le monde. Au cours des années, combien de fois ai-je entendu des prêtres de grande valeur dire qu'à chaque période de son histoire, l'Église avait succombé à un vice particulier. Jadis, ce furent la simonie, la corruption des mœurs; depuis un siècle, c'est le péché contre l'intelligence, le plus grave sans doute car il se couvre de vertu et fait figure de foi.

Un des points sur lesquels Monsieur Portal insistait souvent était précisément la nécessité pour les chrétiens, même simples laïcs, de s'occuper de l'Église et de la servir, à leur place sans doute, mais de façon personnelle et active, en usant de leurs possibilités propres et des moyens qui leur avaient été donnés par les études et la culture. La docilité, la soumission, d'après Monsieur Portal, étaient loin d'épuiser les devoirs envers l'Église. C'était pour nous une manière tout à fait nouvelle de concevoir notre fidélité chrétienne car jusqu'alors l'Église était, à nos yeux, parce que cela nous avait été sans cesse affirmé et réaffirmé, celle qui enseignait et ses membres ceux qui étaient enseignés, l'Église enseignante et l'Église enseignée - deux corps constitutifs de l'Église qui étaient montrés plus en relation hiérarchique qu'en communion et qu'en relation active dans les deux sens.

P.B. *La promotion qui permet de devenir des êtres de prière n'a donc pas été seulement provoquée chez vous par l'approfondissement personnel qu'est une exacte recherche de soi mais aussi par la prise en considération de l'Église non seulement dans ce qu'elle apporte mais aussi dans ce qu'elle demande pour remplir sa mission.*

M.L. Oui, la prière chrétienne est très positivement liée à la prise de conscience de la mission personnelle où se trouvent intimement conjuguées l'exacte invention de soi et l'exacte participation à la vie de l'Église. C'est même par cette participation que j'ai compris mon rôle dans le monde plutôt qu'à partir de la considération des valeurs humaines générales comme c'est assez généralement le cas maintenant, où le message évangélique semble n'apparaître qu'en second lieu et seulement comme leur couronnement, leur achèvement.

Aussi bien ceci m'a conduit, sous l'impulsion de Monsieur Portal, à attacher un extrême intérêt à l'intelligence de ce que Jésus lui-même a vécu il y a vingt siècles, de ce qui lui a permis d'apporter son message aux hommes, de ce qu'il a été en lui-même. Est capitale aussi pour moi l'intelligence de ce qu'il a été pour ses disciples, que je peux pressentir à ma mesure et à ma manière à travers ce que ceux-ci ont vécu près de lui et sont devenus grâce à lui. À la lumière de ma vie spirituelle, cette intelligence qui se développe à longueur d'années en usant de tout ce qui la sollicite, commande l'ensemble de mes recherches et de mes comportements, en particulier de celles et de ceux qui s'imposent à moi en propre.

10) L'intelligence de ce que Jésus a vécu

P.B. Cette recherche de ce que Jésus a vécu, vous l'avez menée à travers les évangiles. Comment vous y êtes-vous pris ? Comment avez-vous lu les évangiles ? Comment les interprétez-vous ?

M.L. Cela est venu insensiblement, sans que je me rende compte de mon évolution, ni de la direction dans laquelle je m'étais ainsi engagé. Partant d'une formation religieuse très classique, j'ai d'abord considéré l'évangile comme un livre de sagesse; "la nouvelle loi" remplaçant, sans en changer la nature, celle que St Paul avait stigmatisée en opposant les œuvres de la Loi à l'action de la grâce. Les premières méditations sur l'évangile, réalisées en groupe, conseillées par Monsieur Portal, ressemblaient à des dissertations générales, d'ailleurs de maigre qualité, sur la manière de se conduire en bon chrétien. Nous ne trouvions pas tellement dans les écritures l'élargissement de nos horizons et des indications sur de nouveaux devoirs appelés par le temps. Plutôt, nous y mettions simplement en relief des confirmations de ce que notre atavisme et notre formation de chrétiens de chrétienté nous avaient fait penser spontanément.

Mais c'est ici que le rôle de Monsieur Portal dans mon propre cheminement, a été capital et cela non pas principalement par ce qu'il nous enseignait mais par ce que j'entrevois de l'esprit fondamental de sa vie difficile, fidèle au service de l'Église, toute inspirée par l'amour du Christ. Je communiais à cet esprit, et bien au-delà de l'intelligence explicite que je pouvais en avoir sur le moment même, comme je l'ai compris plus tard. Cet esprit trouvait écho en moi de façon profonde par révélation intime de moi-même plus que par un apport extérieur radicalement nouveau.

Tout tourné alors vers la recherche du sens de ma vie, et déjà sollicité par ce sens encore inconnu de moi, je savais surtout ce que je ne voulais pas me borner à être, à la lumière de ce qu'était pour moi Monsieur Portal, grâce à sa présence en moi qui se situait bien au-delà de ce qu'il disait et faisait, l'évangile n'était plus pour moi seulement une ligne de conduite, une doctrine de sagesse, ni même la profession de foi de l'Église naissante, auxquelles il me suffisait d'adhérer et qui seraient ainsi les agents, les garants de ma vie chrétienne. Ma lecture de l'évangile en était intimement transformée. Ainsi se trouvait allègrement dépassée la manière littérale de le recevoir comme "parole d'évangile" quoique cette manière fut encore la seule communément pratiquée en ces temps où les recherches exégétiques restaient des arcanes réservées aux spécialistes. Un esprit global se dégageait de la fréquentation du Nouveau Testament qui en retour donnait à chaque passage une portée où ce qui était décrit, affirmé, rejoignait ce que j'avais vécu, ce que j'avais à vivre concrètement aujourd'hui et encore ce que je pressentais avoir à connaître demain. Une interpellation surgissait de certains textes, de ceux surtout où était mises en évidence et comme exaltées les ténacités et les souffrances que devait connaître le disciple pour être fidèle à son Maître.

Ce qu'était Monsieur Portal, à mes yeux, ne fut pas étranger à ce regard particulier, à cet accent mis sur les réalités sérieuses et dures de la fidélité car elles l'avaient longuement formé. Cela donnait à ces exigences une vigueur et une actualité qui dépassaient le caractère abstrait et quelconque des considérations qu'au début je développais à l'occasion des textes médités pieusement et systématiquement, des interprétations et des applications que je pouvais en faire d'une façon générale et même pour ma propre conduite.

Ainsi pas à pas, car ce qui a commencé alors dure encore, ma lecture de l'évangile continue à en être progressivement renouvelée. L'évangile est maintenant un livre qui m'ouvre peu à peu, suivant les cadences de mon propre devenir spirituel, sur la vie et l'être même de Jésus malgré le caractère contingent et limité de ces écrits, malgré toutes leurs déviations, voire leurs contresens fatalement inévitables, vu la profondeur et l'universalité de la percée faite par Jésus dans l'humain et vers Dieu.

Quelle condition plus favorable peut-il exister pour l'éveil religieux d'un être jeune, généreux par puissance de vitalité, encore totalement disponible et devant qui l'avenir s'ouvre dans la joie d'un bonheur déjà atteint, quoique en vérité la plénitude pressentie qui l'appelle soit encore si loin ! Mais aussi quelle lumière vient visiter l'homme adulte lorsque, dans ces textes pourtant enfermés dans un univers mental tout autre, il retrouve, dans l'inspiration qui les a dictés, la confirmation de ce qu'il a lui-même vécu et comme l'annonce de ce qu'il a déjà pressenti !

Cette action tout intime qui s'est exercée en moi grâce à la présence de Monsieur Portal et à son souvenir vivant, n'est pas de l'ordre de l'affectivité ou de l'intellectualité, bien que celles-ci accompagnent cette action, en soient inséparables, et qu'elles aient pu provoquer au début quelque emballement que l'avenir a su peu à peu ramener à la raison. À mesure que le temps s'écoule, leur influence qui n'est pas négligeable au début, peu à peu se perd dans la discrétion de l'absence qui n'est pas cependant le désert de l'oubli... Aussi bien cette présence n'est pas à proprement parler une médiation. Elle agit par osmose plutôt que par action directe. Elle est vécue par celui qui l'accueille parce qu'elle le visite, plutôt qu'il ne la reçoit parce qu'il la recherche.

Toutes ces nuances caractérisent la paternité spirituelle et la différencient radicalement de la direction spirituelle, communément recommandée et encore pratiquée comme une fonction d'autorité. Le fils reçoit du père sans que celui-ci lui donne, consciemment et d'une façon explicite, la possibilité d'aller son propre chemin vers cet inconnu qui sollicite aussi le père. Le disciple de Jésus ne fait pas école et n'est pas exemplaire, pas plus que Jésus n'a fait école et n'est le modèle. Il est, par sa présence en celui qui le rencontre à ce niveau, l'occasion qui permet la naissance d'un autre disciple de Jésus dont on ne peut pas dire avec exactitude qu'il est le Maître comme cela serait si son action restait seulement sur le plan affectif ou intellectuel. Ainsi a fait Jésus lui-même mais avec une telle perfection humaine qu'il a atteint l'universel où tous les hommes peuvent le rencontrer et être interpellés malgré les distances de tous ordres qui le séparent et qui en d'autres conditions feraient de lui un être d'un autre temps, d'une autre civilisation, dont la grandeur, même encore reconnue, resterait du passé.

À mon sens, toute paternité spirituelle conduit, par dépassement de ce qu'elle apporte, vers la paternité spirituelle de

Jésus lui-même, en qui se découvre un absolu dont chacun de ses disciples porte le reflet et ne le porte qu'à partir des éléments contingents et limités qui lui sont propres.

P.B. *Vous dites que très rapidement vous êtes passé du père spirituel qu'était Monsieur Portal à cet autre père spirituel qui est Jésus.*

M.L. Très vite mais aussi très lentement car la découverte de celui qu'a été Jésus tout au long de sa vie ne se fait qu'avec les années et se développe à la cadence du devenir spirituel, en harmonie avec l'émergence des exigences que ce devenir implique, en dépendance des fidélités que ces exigences appellent. Très vite et pour deux raisons, Monsieur Portal était la discrétion même de telle sorte qu'on n'entrait que lentement dans une intimité avec lui qui ne fût pas seulement une relation de politesse ou de considération. D'autre part, il est mort si rapidement que je n'ai pu l'approcher réellement que pendant quelques mois. Mais toute période, fût-elle très courte, est suffisante quand se développe une relation qui, par son caractère spirituel, son impact et sa portée, transcende le temps et l'ensemble des conditions contingentes de sa naissance. Cette relation, en se développant ultérieurement grâce à l'activité du souvenir et à toutes les intuitions que celle-ci suscite, saura dépasser tout ce que ces conditions comportaient de limité, voire d'erroné.

11) Jésus, le révélateur de l'homme

P.B. *Vous parlez de Jésus comme s'il était vivant actuellement de la vie que nous reconnaissons à ceux que nous côtoyons. Mais cela n'est pas courant.*

M.L. Je suis parti d'une conception très classique de Jésus, uniquement théologique, où Dieu était pratiquement seul visible, seul agissant. Jésus n'était pas le fils de Dieu mais Dieu le fils, quoique par je ne sais quelle intuition exacte, cette expression heureusement ne soit pas utilisée, en fait une conception docète malgré l'affirmation systématiquement maintenue plus que réellement vécue, que Jésus était, hormis le péché, pleinement homme dans une fidélité à la volonté de Dieu sur lui, qui s'est poursuivie sans faille tout le long de sa vie. Cette plénitude humaine n'était conçue qu'à travers une perfection divine, pensée de façon abstraite selon une théologie élaborée plus à partir des traditions juives ou païennes, des philosophies antiques, qu'à partir de la vie de communion du disciple avec Jésus. Elle n'était pas atteinte, ou plutôt elle n'était pas entrevue à l'horizon que découvre au loin et peu à peu une intelligence croissante de ce que Jésus a vécu, il y a vingt siècles.

Pour des raisons que je ne puis davantage préciser ni même seulement me dire, parce que certainement ce ne sont pas seulement des "raisons", par une sorte d'irradiation spirituelle issue de Monsieur Portal mais qui avait en moi un terrain préparé sans doute de longue date, très vite Jésus m'est apparu beaucoup plus comme l'homme ayant accompli dans une perfection et une totalité unique ce qu'il était humainement, en puissance de devenir, que comme le Dieu venu sur terre, qui s'est fait homme pour nous enseigner les voies qui conduisent à son Père et "nous racheter par les mérites de sa passion et de sa croix". Pour moi, Jésus est d'abord, si on sait l'accueillir à ce niveau, le révélateur de ce que chacun de nous a à devenir pour être totalement soi-même. C'est ainsi qu'il est révélateur de Dieu. Il est révélation de Dieu car, en lui correspondant, il nous rend capable de découvrir à longueur de vie, à sa suite et sous le rayonnement de sa présence, l'action de Dieu en nous à travers les exigences et les appels intérieurs que nous ressentons, dans les épanouissements et les fécondités qui caractérisent l'exercice de la mission, dans l'unification de nous-mêmes qui porte sur des tendances et les périodes très diverses de la vie. Toutes ces réalités sont intimes comme si elles nous étaient intrinsèques et pourtant, avec l'expérience acquise, nous savons que n'en sommes pas les seuls artisans car elles dépassent les projets que nous pouvons former, qu'elles dépassent nos possibilités.

12) Une lecture de l'évangile en profondeur

P.B. *Comment lisez-vous l'évangile pour que ce texte ne soit pas une parole extérieure mais qu'il vous donne la possibilité de vous révéler à vous-même mieux que ne pourraient le faire quelque exercice d'introspection et quelques recours aux connaissances psychologiques ?*

M.L. Il est difficile de le préciser. Cela tourne autour de la communication réelle, en profondeur, entre deux êtres, solitaires par nature et dont les univers mentaux sont différents au point que jamais on ne puisse passer de l'un à l'autre par des transpositions convenables au niveau dont il s'agit. Ces univers mentaux sont différents, et radicalement, par les manières de pressentir, de sentir, de penser, de raisonner dans les domaines où la vie est en cause et en œuvre, différents aussi par la manière de dire en ces domaines avec des mots qui alors sont nécessairement chargés de l'histoire et de l'expérience propres à chacun; histoire et expérience inconnaissables en leur totalité, en leur profondeur, à soi-même et a fortiori encore davantage à autrui.

Cela relève de la communion entre deux présences qui secrètement s'engendrent chacune de son côté sous la motion de Dieu, laquelle rend chacun créateur de lui-même dans la mesure où il est fidèle. Cette action créatrice proprement originale à laquelle chacun doit d'être ce qu'il est, en chemin vers ce qu'il a à être, lors de cette communion, permet précisément comme par rayonnement ou par révélation, non par enseignement ni par imitation, qu'on accueille grâce à l'autre ce qui, déjà présent en soi à l'état potentiel, peut naître ou se développer davantage. Bien que l'autre soit d'un univers mental tout à fait différent et sans communication possible au niveau dont il s'agit, cette communion en profondeur est possible, si on s'y efforce, parce que tous les univers mentaux sont construits sur une base commune, enfouie dans les épaisseurs de l'homme, l'universel humain, qui est en chacun la marque de Dieu et comme le reflet de ce qu'Il est. En outre, l'action qui nous permet d'être créateurs de nous-mêmes, proprement divine, même si elle est aussi totalement nôtre, rend possible, elle aussi, cette communication. N'est-elle pas en chacun l'écho de l'Acte qui

constitue Dieu dans son être propre ?

D'une façon particulière à cause de la présence singulière en Jésus de cet universel et de cet Acte, à cause de sa fidélité à y puiser et à y correspondre, à en tirer ce qu'il a dit et fait, le rayonnement qui émane de cette communion avec lui éclaire l'intelligence qu'on a de lui bien au-delà des manières particulières que lui imposaient son univers mental et les conditions où il se trouvait. Ce rayonnement se réfracte dans cette intelligence pour se manifester à nous et nous porter bien au-delà de la simple compréhension de la lettre de l'évangile, comprise en son sens obvie. Ce rayonnement est révélation en acte dans l'intériorité de chacun. Il conduit chacun à découvrir peu à peu le sens véritable de sa vie et à réaliser sa mission; mission qui est indistinctement et inséparablement, d'une part de que nous sommes en puissance et qui tend à se réaliser et d'autre part l'appel à être que nous recevons de Dieu par la médiation des exigences intimes et les initiatives dont notre avenir dépend.

P.B. *Est-ce que c'est en vous découvrant vous-même et en grandissant dans une sorte de maturité personnelle que vous avez pour ainsi dire entrouvert la propre démarche que Jésus a faite pour entrer dans son être profond et accomplir sa propre mission ?*

M.L. Tout à fait. Dans la mesure où la prise de conscience du sens de ma vie se faisait plus précise, j'ai entrevu une certaine ressemblance, et même comme une certaine connaturalité, entre ce que j'avais à vivre et ce que je pouvais concevoir que Jésus avait vécu de son côté pour être fidèle, comme il disait à la volonté de son Père, à sa mission, et en faire sa nourriture. Inversement, à mesure que j'entrais davantage dans une vision globale et actualisée de ce que Jésus a pu vivre, j'approfondissais le sens de ma vie, franchissant à ma manière et sous ma responsabilité, à mes risques et périls, toutes les distances qui me séparent de lui. Je découvrais ma mission dans les initiatives que cette vision indirectement provoquait en m'interpellant. Cela s'est produit certes, grâce à la lecture des évangiles, mais en quelque sorte aussi au-delà d'elle, parce que les Écritures sont tout de même, malgré la proximité que leurs auteurs avaient de Jésus, très marquées par le temps, les lieux, les caractères individuels des rédacteurs leurs sources, leurs préoccupations et leurs projets particuliers, les attentes des auditeurs et des lecteurs. Sans doute, cette vision très personnelle, toute autre qu'une connaissance objectivement fondée telle que les sciences peuvent l'imposer - celle-ci est-elle tout à fait possible en l'occurrence ? - reste relativement incertaine. On ne peut pas en garantir l'exactitude dans le détail, mais on est conduit à penser qu'elle éclaire chacun utilement sur sa voie. À l'usage, l'expérience le manifeste quand on sait regarder son passé en profondeur comme en perspective. Inversement parce que cette voie se montre particulièrement appropriée à ce que l'on est, on peut dans ces conditions penser que ainsi on se trouve en mesure de s'approcher de façon vitale de la vérité sur Jésus, que cette voie permet d'entrevoir Jésus d'une manière vraiment inspirée par l'originalité unique qu'il présente.

13) La prière, présence à soi et à Dieu

P.B. *Auriez-vous le sentiment que le moteur le plus profond de ce que vous appelez la prière est finalement une sorte de nécessité pour vous accomplir comme homme ?*

M.L. Oui, mais en insistant sur le fait que cette nécessité est intime, qu'elle n'est pas seulement la conséquence d'un projet ni d'un désir. Elle n'est pas sans soulever des contestations parfois vigoureuses. Elle ne fait pas fondamentalement corps avec moi au point de me posséder en entier. Elle est inséparable de moi mais n'est pas que de moi, comme elle n'est pas non plus confondue avec moi. Par ailleurs, cette nécessité reste suffisamment identique à elle-même à travers la vie, elle se manifeste de manière suffisamment fréquente pour ne pas relever simplement de la subjectivité, mais pour se situer au niveau de l'intériorité, là où l'on invente et suit le chemin qui conduit à l'authenticité, au-delà des sincérités successives, si toutefois on leur a été fidèle.

D'ailleurs les moments de prière les plus denses se produisent lorsqu'on a le plus vivement, de la façon la plus nette, la vision de ce qu'on a vécu, souvent sans qu'on en ait eu conscience sur le moment, ou encore la vision que de ce qu'on a à vivre, même si on a la sagesse de savoir que dans la réalité cela se présentera tout autrement.

À ces moments-là, il y a évanouissement du temps. On survole son histoire. On a comme une expérience directe de sa propre transcendance par rapport à tout ce qui nous vient du dehors ou qui monte de nos épaisseurs. On saisit tout ce qui nous aide à devenir, sans cependant nous déterminer totalement. Le temps, le lieu n'existent plus en soi à nos yeux parce que ce que l'on vit, à travers quoi l'on se développe, est saisi en dehors du déroulement des contingences ambiantes et non pas comme peut le faire un historien "objectif" qui ne collationne que des événements. Quand on saisit sa vie, son existence, son être en devenir à ce niveau-là, celui de l'avènement et non des événements, on s'affranchit des vingt siècles de tâtonnements, de médiocrité et de toutes les distances dues à l'évolution des conditions de vie, qui séparent de Jésus. On est devant Dieu quand on est ainsi devant soi-même. Notre prière pour l'essentiel est dans cette présence à nous-mêmes et à Dieu. Elle en est le fruit et la nourriture.

P.B. *Quand vous dites cela, est-ce que vous pensez à ces moments très importants dont parlent à plusieurs reprises les évangiles, les nuits de prière de Jésus ?*

M.L. Tout à fait. Ces temps de retraite, de recueillement que Jésus a vécus, ces moments de solitude, rendent manifeste que la manière dont Jésus priait alors transcendait la pratique de son temps. Ses disciples l'ont pressenti. Quand précisément pour cette raison, ils ont demandé à Jésus de leur enseigner à prier, il leur a donné un texte mais ce n'est certainement pas ainsi qu'il priait quand il allait seul sur la montagne, même si ce texte est issu de sa prière. D'ailleurs la manière dont il priait pouvait-elle être alors comprise par ses disciples ?

La vraie prière de toute façon ne s'apprend pas. Nul n'y accède par imitation. Elle se découvre quand on s'y trouve

préparé par ce qu'on est et qu'on y est provoqué par ce qu'on vit; cette révélation n'est possible que si on sait accueillir ce qui nous visite et monte en nous. Si les disciples ont pu connaître plus tard une prière vraie, proche de celle de Jésus, ce n'est pas en répétant, même avec attention et piété la formule que Jésus leur a donnée, mais en portant à sa suite la mission qu'ils avaient reçue de lui, en l'inventant grâce à son rayonnement qui en eux se prolongeait alors en une présence vivante et se déployait en l'activité du souvenir.

14) Le " centre de ma vie "

P.B. *Est-ce que vous avez vécu des moments importants de ce genre ? Est-ce que ces prières, ces moments fondamentaux de décision se situent au niveau de vos préoccupations familiales, professionnelles ou sociales ?*

M.L. Non, mais au-delà, non sans que d'ailleurs celles-ci y aient leur part. Mais cette part reste seconde. Ces préoccupations sont des éléments considérables de ma vie. Elles n'en sont pas le centre, tout importantes qu'elles puissent être.

P.B. *Autour de quel centre ?*

M.L. Toujours la même chose, qu'on l'appelle d'une manière ou d'une autre, ce qui fait que la vie mérite d'être vécue, le sens de la vie, de la nôtre; la mission qui nous est propre et qui dépasse de beaucoup ce que nous avons à faire, qui en dépend aussi, pour laquelle nous sommes en quelque sorte indispensables, si infimes et éphémères que nous soyons. Notre appel à être, notre raison d'être, notre nécessité d'être qui émanent de notre mystère. Ce centre se précise à mesure que nous sommes disponibles aux touches, aux pressentiments, aux prémonitions intimes, aux exigences particulières qui en naissent; tous éléments qui préparent son émergence à la conscience claire. Ce centre se manifeste à travers l'esprit fondamental qui a présidé à ce que nous avons vécu et qui doit encore continuer à le faire pour ce que nous avons à vivre. Le ressort de l'unité et de l'unicité qui nous caractérisent et que nous entrevoyons quand, dépassant le détail des situations et des événements, nous les englobons dans la même vision totalisante, nous le découvrons au cœur de la place que nous avons à occuper dans le monde et du rôle que nous avons à y tenir.

P.B. *S'agissait-il de ce centre quand vous avez quitté la carrière universitaire ?*

M.L. Exactement, Il m'a fallu correspondre à une exigence enracinée en moi, sans doute secrètement et indirectement préparée par certaines conditions, certains événements de mon histoire bien que cette décision m'ait conduit à un changement de vie que je n'ai jamais désiré jadis, dont la perspective aurait même alors été rejetée si elle s'était proposée, changement que j'aurais craint et fui dans la mesure du possible s'il m'avait été imposé.

Cette exigence n'est pas née d'un projet que je me serais forgé à partir de quelque théorie, de quelque idéologie à couleur pastorale. Ce projet m'aurait vite paru forcé et imaginaire, cérébral ou affectif. Le contact du réel y aurait vite démarqué un emballement passager ou une fuite romanesque, Cette exigence est un fruit nourri de toute la sève de mon passé. D'ailleurs l'ensemble des perspectives à travers lesquelles je voyais l'avenir au début et qui m'ont aidé au départ à correspondre à cette exigence se sont montrées différentes de ce que j'ai eu à vivre au contact avec la réalité quotidienne. Je n'étais alors qu'un citadin et qu'un "intellectuel", plein d'illusions et d'idées fausses sur la vie du paysan et du travailleur. Ma persévérance a dû se développer en porte-à-faux sur ces perspectives. Elle n'a été rendu possible que par la fidélité dans la ténacité.

Mais d'autre part, il est certain qu'une décision de ce genre, dont les conséquences sont d'importance primordiale pour soi, ne résulte pas uniquement de ce qu'on est car elle provoque des réactions intimes qui, malgré qu'on en ait, peuvent durer des années, se manifester le jour et peut-être encore davantage la nuit, dans le rêve où l'on est sans défense, où rien ne vient pour ainsi dire faire le contrepoids. Ces contestations, qui ne vont pas jusqu'à déclencher des regrets véritables mais qui provoquent des malaises et sont l'origine d'obscurités, se prolongent encore à l'occasion des conséquences de la décision initiale et des autres décisions qui ont dû être prises après. Toutefois elles perdent peu à peu leur violence par l'habitude et son usure, par notre faculté d'adaptation, aussi grâce aux épanouissements et aux fécondités propres à la mission qui confirment l'exactitude de notre vie et engendrent la joie d'être et parfois même provoquent une euphorie physique. Cette décision était exigée par ma fidélité. Elle seule rendait possible pour moi une approche de l'authenticité, qui consiste à adhérer à son centre, à ce qu'on doit d'être pour approcher de ce qu'on est en puissance.

P.B. *Est-ce qu'on peut dire que cette décision a été l'occasion de temps de prière particulièrement intenses, soit avant de l'avoir prise, soit après, lorsqu'il vous a fallu en porter les conséquences et en assurer les développements ?*

M.L. Certes, mais il faut dire davantage. La sève de toutes ces prières provoquées par les approches de la décision et les conséquences que celle-ci a impliquées ultérieurement, vient moins des situations que j'ai dû affronter et de leurs répercussions de tous ordres sur ma vie, que de l'acte même par lequel j'ai pris cette décision. Cet acte est proprement prière, essentiellement prière car il est issu d'une exigence intérieure et d'une nécessité pas exclusivement intrinsèque. Il relève de ce que je suis, de ma liberté. Grâce à cet acte qui m'ouvre sur une disponibilité aussi totale que cela est possible dans mon état du moment, je suis en chemin vers l'être que je serai. La consistance et l'authenticité qu'il me permet d'atteindre donnent leur poids et leur exactitude à mes prières et les font exister devant Dieu. Mes prières, évidemment en relation avec les événements, les situations que je vivais quand je les disais, semblables à celles que l'on appelle "prières" chez les chrétiens, de façon plus générale chez les hommes religieux, ont reçu de cette décision, de la fidélité à en porter les conséquences et à en assurer les développements avec persévérance et ténacité, un caractère qui leur a fait transcender ce qu'elles auraient été dans toutes autres conditions.

Bien plus, cet acte, de par sa qualité particulière, du fait de son origine, entraîne inséparablement sinon immédiatement l'exaucement de la prière qu'il constitue. En effet, à ce niveau qui est proprement spirituel, les suites que cet acte

implique conforte inversement la décision qui est au départ de cet acte en y habilitant encore davantage celui qui l'a prise. C'est que la chose se passe indirectement. Les conséquences de la décision fortifient leurs développements et les réactions que ceux-ci provoquent, suscitent, exigent. Elles aident à être plus capable de les porter avec moins de lourdeur et même avec quelque allégresse, tant l'exigence intime qui est à la base de cette décision et de cet acte est enracinée dans ce qu'on est appelé à devenir par ce qu'on est en puissance.

La fidélité est, par elle-même nourrissante. La décision qu'elle impose, l'acte qui s'en suit, les conséquences qui en découlent sont en eux-mêmes nourriture. De même la prière, née de l'acte et de ses répercussions plus ou moins directes et éloignées, comporte déjà par ce qu'elle est en substance son exaucement en celui qui l'a faite; exaucement par tout ce qui, conséquence de la décision prise, est pour lui à longueur de temps occasion et agent de sa maturation. Cet exaucement est très différent de quelques modifications des situations et des événements. Il inspire l'esprit qui rend ceux-ci "providentiels" et permet d'être capables d'y souscrire, d'y correspondre, tout neutres ou inhumains que ceux-ci puissent être. Peut-être même ne reste-t-il pas étranger à l'ensemble complexe des causes qui provoquent ces situations, tant parfois ceux-ci arrivent à point.

15) Prière et fidélité à soi

P.B. Vous liez fondamentalement la prière à la fidélité à vous-même, inséparable de la fidélité à Dieu, à l'accomplissement de la mission qui en est la conséquence. Peut-on dire que la prière, ainsi issue de la lecture intelligible de ce que vous avez vécu, est liée aussi à ce que vous aurez à vivre dans l'avenir si vous êtes fidèle ?

M.L. Je le pense et j'en ai comme une vérification dans mon histoire personnelle. *Prières d'un croyant*, publié en 1932, reflète le travail intérieur qui se faisait les années précédentes en moi et dans le groupe de jeunes chrétiens auquel j'appartenais et dont j'ai beaucoup reçu. Certaines pages, écrites plus particulièrement par moi, car beaucoup d'autres étaient aussi le fruit d'une rédaction en collaboration particulièrement fraternelle avec un de mes amis¹, se sont montrées prophétiques pour moi. Non pas que j'aie prévu les événements que j'ai eu à connaître, c'est tout le contraire, mais l'esprit intérieur, les états intimes avec lesquels je les ai vécus se trouvent exactement décrits dans ces pages. Cela n'est pas la conséquence de la prise de conscience de l'expérience passée, d'ailleurs fort réduite en ce temps de ma jeunesse mais d'une certaine préconscience...

Il semble que, lorsqu'on est suffisamment intériorisé, on ait à l'heure où l'on pénètre dans le fond de soi-même, à l'heure de la prière vraie, comme une fine et discrète intuition de ce que l'on aura à vivre si l'on est fidèle, une sorte d'attrait; intuition, attrait d'où naît cette prière, qui la nourrissent et qui sont en retour une première annonce et même une première amorce de l'exaucement de cette prière.

P.B. En ce sens pour vous ces prières, toutes centrées sur la mission, sont beaucoup plus réelles que par exemple celles qui peuvent jaillir à l'occasion d'événements extérieurs graves, comme la perte d'un être cher.

À ces moments-là, la mort d'un être aimé nous fait prendre conscience en profondeur, et sans les voiles habituels qui nous en protègent, de notre tragique condition d'homme aux prises avec le réel dans sa brutalité, sa cruauté. Nous pénétrons alors en nous au niveau où, de son côté, s'enracine et se développe la mission; ce niveau qu'une retraite permet d'atteindre aux heures où cela est donné. Il faut d'ailleurs ajouter que l'événement grave n'est l'occasion d'une vraie prière que lorsqu'il ne soulève pas seulement chez l'homme celle provoquée uniquement par recherche de consolations, de certitudes ou de sécurités; cette recherche serait-elle spontanée et cette prière aurait-elle la ferveur d'une conviction inébranlable. Mais ne devrait-il pas être normal que l'homme s'atteigne en lui-même et soit capable de s'ouvrir sur son mystère autrement que comme acculé par le malheur ?

P.B. En vous écoutant, une phrase de Francis Jeanson (1922-2009) me revient à la mémoire : «La prière, ce n'est pas réservé aux chrétiens, elle existe pour tout homme qui réalise une vie véritablement humaine dans la fidélité à son être profond».

J'en serais tout à fait d'accord. Cependant, je crois que lorsque Jeanson a vécu cela, car j'imagine qu'il l'a d'abord vécu personnellement, qu'il ne l'a pas seulement pensé, avant de le dire, il était, sans le savoir et sans peut-être pouvoir accepter de le reconnaître, ouvert, dans un certain climat d'évidences et d'exigences, à des perspectives que Jésus par sa vie et sa fidélité avait mises à jour avec une particulière puissance, il y a vingt siècles; perspectives que l'Église, puis les Églises, ont entretenues comme elles ont pu avec des moyens limités et malgré des conditions sociologiques qui tendaient sans cesse à gauchir ou même à trahir ces évidences et ces exigences.

Je pense que lorsqu'un homme a réalisé une percée nouvelle dans l'essentiel humain, cette vérité devient désormais plus facilement accessible aux autres. Quoiqu'on ait toujours à en faire personnellement l'approche et la découverte par son propre cheminement, on est aidé indirectement par ceux qui nous ont devancés sur cette voie ou du moins dans cette direction, même s'il n'y a pas eu avec eux de communications directes ou indirectes.

La fidélité totale que Jésus a connue au temps de sa vie est secrètement à l'origine de la fidélité dont parle Jeanson. De même, ce que dit Jeanson, s'il le vit vraiment et ne reste pas au niveau de la profession d'une idéologie spiritualiste, peut aider indirectement certains chrétiens à être plus eux-mêmes dans leur humanité et ainsi à se dégager du caractère "animiste et païen" qu'ils donnent spontanément à la prière, de par leur instinct religieux et aussi sous l'emprise de traditions séculaires.

¹ NdR : il s'agit de Jacques Perret

16) La nouveauté de la prière de Jésus

P.B. *La prière, liée indéfectiblement à la fidélité à son être profond et à sa mission, dont l'expression verbale n'est qu'une manifestation finalement seconde et même accessoire de sa réalité, direz-vous que c'est la conception que Jésus en avait, celle qui lui a dicté sa propre prière ? celle dont il a témoigné indirectement par ce qu'il était et tout ce qu'il a enseigné ? Dans ce sens-là, Jésus aurait contesté la prière juive. Qu'est-ce que Jésus a apporté de nouveau dans la prière ?*

M.L. Jésus me semble avoir dépassé tous les prophètes qui ont vécu avant lui en Israël par le caractère radical de la prise de conscience de ce qu'il appelait la volonté de son Père sur lui. Cette mission, il l'a toujours affirmée inébranlablement comme si elle lui était propre de façon unique, d'autant plus inébranlablement qu'elle lui intimait des contestations violentes, catégoriques à l'égard de la religion d'Israël telle que celle-ci était alors pratiquée et recommandée par les hautes personnalités religieuses, se réclamant d'une autorité d'origine divine. Cette mission que les pressions sociologiques de tous ordres, les situations et les événements politiques, les utilités et les urgences de son temps poussaient à voiler partiellement, loin de la fuir, d'en avoir peur, d'être tenté de s'échapper, il l'a faite sienne sans restriction, sans déviation au point qu'on peut dire que sa vie et sa mort elle-même ont été sa raison d'être. La prise de conscience de la volonté de son Père sur lui lui a donné la substance de sa prière et du même mouvement lui a permis d'en renouveler le sens, celui qu'il avait reçu dans sa jeunesse; substance et sens nouveaux qui, tout en s'inspirant des conceptions et des pratiques traditionnelles ne sont pas dans la ligne de la prière juive ordinaire qui se développait sur un autre plan, plus général, au niveau des préoccupations imposées à tous par l'observance de la loi et les nécessités de la vie quotidienne.

La prière de Jésus était d'un tout autre ordre qu'une demande de secours, comme à un plus puissant que soi, imposée par les situations où l'on se trouve, tout autre aussi qu'un culte rendu à Dieu ainsi que cela se faisait à Jérusalem. Elle était "en esprit et en vérité". Sans doute le culte peut aider à prier. C'est au départ la seule façon de prier ensemble qui paraît possible, et même dans les conditions ordinaires, c'est l'initiation la plus efficace pour faire découvrir indirectement la prière personnelle. Encore faut-il que ce culte ne soit pas devenu étranger à la manière commune de penser, de sentir et de dire du temps. Ce n'est pas, semble-t-il, la prière telle que Jésus la connaissait quand il s'écartait de la foule et même de ses disciples les plus proches pour atteindre, dans la solitude du grand large, au-delà de ce qu'il vivait journalièrement, le repos et la paix, pour joindre l'être qu'il était et qu'il devenait devant Dieu et en Dieu.

Trop souvent dans le christianisme, on a fait coïncider, ou au moins on a lié intimement le culte et la prière. On a même eu tendance parfois à prôner le culte objectif pris en soi, "la prière officielle de l'Église", à le préférer à la prière individuelle du chrétien, jugée individualiste et subjective. Aussi bien, par pente naturelle, la prière, quand elle n'a pas su atteindre la profondeur où la mission a à s'enraciner, profondeur que, en retour, celle-ci féconde risque de se cantonner par l'ordinaire dans l'exercice du culte, dans le fait d'y participer et même seulement d'y assister. On n'a pas manqué de justifier cette décadence en objectivant de façon formelle, juridique, la valeur de la prière. Quand la prière reste cultuelle, elle devient observance de rites avec les formes et les formulations particulières que lui a données la théologie. Pour l'essentiel, ces rites appartiennent à toutes les religions, ils viennent du fond des âges, même s'ils sont dans le sens qu'on leur donne. À mesure que l'homme s'éloigne des subjectivités de la chair, du sang et du sexe, le culte ne peut pas atteindre le niveau spirituel de la prière d'hommes en chemin vers leur humanité et en voie de devenir disciples.

17) Culte et prière

P.B. *Nous sommes retombés dans le culte.*

M.L. Oui, ou plutôt d'une façon plus nuancée, nous n'avons pas encore atteint, d'une façon générale dans nos milieux chrétiens, au niveau de la prière telle que Jésus l'a vécue. Nous sommes restés seulement déistes dans ce domaine, "juifs" aussi sous la poussée des millénaires de pratique religieuse et parce que notre liturgie est intégralement formée à partir de textes appartenant à l'Ancien Testament ou s'en inspirant directement; textes qui, sauf exception, ne portent pas vers les horizons que manifeste la vie de Jésus.

On peut penser aussi que Paul n'est pas étranger à cette situation quoiqu'il semble bien avoir connu, comme tous les prophètes, des heures où sa prière, issue de sa mission, était tout autre qu'un culte, même si, dans les lettres qu'il écrivait, elle explosait en doxologies qui ont été utilisées ultérieurement par les liturgies et ainsi ritualisées en quelque sorte. Dans toutes les Églises que Paul a fondées, auprès de toutes celles, nombreuses, qui par relation ont beaucoup reçu de Paul, il a énormément insisté sur le culte qu'on devait rendre à Dieu. C'est ce qu'il fait quand il élabore sa doctrine sur le sacrifice parfait, accomplissement de ceux de la tradition juive qu'il s'est efforcée de conserver autant que cela était possible, non sans relation non plus avec les sacrifices pratiqués chez les peuples païens à l'évangélisation desquels il se sentait consacré par Dieu.

Sans doute ne pouvait-il pas en être autrement jadis d'une façon générale tant que la religion se situait au niveau de la relation de Dieu avec "son peuple", ce qui était de règle chez tous les peuples qui avaient leur Dieu - au pluriel ou au singulier - et tout spécialement en Israël qui semble plus que tout autre avoir une histoire où cette alliance avec son Dieu lui était en quelque sorte constitutive.

Évidemment, grâce surtout aux ressources spirituelles de certains, cette relation avec Dieu se faisait plus directe, plus individuelle, en particulier chez ceux qui étaient conduits par vocation à des activités de réformateur ou de prophète, ou encore chez ceux du "petit reste" dont parlent les Écritures, peu nombreux, qui se distinguaient par la perfection de leur observance de la Loi, grâce sans doute à une piété elle aussi très personnelle. L'amour de la Loi était pour ces derniers le

canal par où passait leur amour de Dieu; canal qui, bien qu'il les ait conduits loin dans la vie spirituelle, reste encore d'une certaine façon une impasse dont Jésus a libéré.

Depuis Jésus et ses disciples, quand le chrétien est rendu digne de ces tout premiers temps par son cheminement personnel et le niveau de la mission qu'il a atteint, il y a entre Dieu et lui une relation d'intimité qui, aidée par l'Église, est en retour essentielle à celle-ci. D'ailleurs sans ces relations personnelles qui sans discontinuité se renouvellent de génération en génération, l'Église certes serait à l'origine d'une religion utile et bienfaisante auprès de ses membres, mais ni cette religion ne comporterait l'originalité fondamentale de Jésus, ni l'Église n'en serait la véritable héritière.

Ce n'est pas l'appartenance sociale à l'Église qui est de soi l'origine de la relation de chacun de ses membres avec Dieu, comme jadis c'était le cas dans le judaïsme où étaient premières l'appartenance raciale ou plus rarement une sorte de prise de nationalité (les craignant-Dieu). C'est la relation individualisée du chrétien avec Dieu à la suite de Jésus et par une médiation qui est principalement faite de la paternité spirituelle de Jésus rendue possible par la foi en lui. Cette relation se perpétue à travers les générations, elle est à la base de l'originalité fondamentale de l'Église et de sa Tradition, qui en reçoivent en retour la possibilité accrue d'une perfection et d'une profondeur universelles.

Cette relation hausse la mission de l'Église à un niveau que les autres religions, quand elles n'ont pas été indirectement influencées par le christianisme ne connaissent pas. Celle-ci, si elles ont comme l'Église la prétention, une prétention qui n'est pas sans quelque fondement, d'engendrer leurs membres à la foi au "vrai Dieu", de leur enseigner la "vraie doctrine" et de les soumettre à la "vraie loi", elles ne sont pas inversement engendrées par eux, dans une certaine mesure enseignées par eux, conduites par eux, même si elles comportent d'ailleurs une autorité souveraine venant de Dieu. Ne leur demandant pas de collaborer à son existence par une activité proprement créatrice due à leur relation directe, personnelle avec Dieu, elles ne leur apporte pas non plus la possibilité de s'accomplir en toutes leurs possibilités spirituelles.

Je pense qu'il y a là un renversement radical des perspectives qui au départ n'a été qu'entrevu et seulement sous les formes contingentes accessibles à cette époque. Ce renversement est bien dans la ligne de la tradition johannique, par ailleurs si complexe. Nous sommes probablement en voie de mieux le percevoir, obligés de le mettre en évidence parce que maintenant nous sommes conduits à découvrir de mieux en mieux, malgré des réticences de conservatisme et des réactions de peur, que l'Église ne va pas de soi, mais que nécessairement les chrétiens doivent vivre leur foi de façon vigoureusement personnelle pour que l'Église vive.

L'existence de l'Église est suffisamment menacée aujourd'hui pour que nous prenions une conscience aiguë de cette nécessité qui relève de l'originalité existentielle de l'Église, mais que nos anciens, jusqu'à une date récente, méconnaissaient, trop rassurés sur sa destinée par les facilités économiques et politiques dont alors elle disposait. Ceux-ci, trop assurés aussi par des certitudes théologiques que l'Église cultivait assidûment auprès de ses membres, étaient convaincus que son existence était préservée de toute disparition, grâce à la toute-puissance divine, par une providence indépendante de l'histoire des hommes, des sociétés et des civilisations.

Ces considérations ne sont pas sans conséquences sur la manière dont les chrétiens ont à concevoir leurs comportements dans l'Église, leurs devoirs envers elle. Leur suffit-il de croire en Jésus à travers la christologie que l'Église leur enseigne, mais dont le sens des termes employés leur est fatalement caché s'ils ne se sont pas ouverts par leur propre vie spirituelle sur l'inspiration vivante qui a conduit à ces exigences, sur leur genèse ? Leurs devoirs envers l'Église se bornent-ils à une soumission faite dans un "esprit d'enfance", trop facilement confondu avec la puérité, lorsque celui-ci n'a pas été atteint, grâce à un cheminement personnel accompli avec ténacité dans la fidélité ? Ou au contraire n'ont-ils pas à aider l'Église à vivre, à trouver la voie de sa mission grâce à la foi en Jésus à laquelle ils ont progressivement accédé parce qu'ils sont devenus disciples ? N'ont-ils qu'à recevoir de l'Église comme d'une mère, ou ne doivent-ils pas en retour comme l'engendrer avec tout ce que cela comporte normalement d'abnégations et de souffrances ? D'ailleurs dans l'ordre spirituel peut-on recevoir si on ne donne pas ? Suffit-il d'être membre de l'Église ou faut-il devenir à longueur de vie membre de l'Église ? Suffit-il d'être un chrétien de croyances ou faut-il devenir à longueur de vie croyant de foi et de foi en Jésus ? Aussi bien l'Église a-t-elle pour mission de former, non un peuple chrétien mais un peuple de chrétiens, non "un peuple de Dieu" mais un peuple de "fils de Dieu".

Pour devenir disciple, il faut s'efforcer d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, a été, est encore. Cette intelligence d'ailleurs peut s'atteindre dans une certaine mesure grâce à une méditation persévérante des évangiles faite à la lumière de la vie spirituelle; méditation entretenue, développée par la fidélité aux exigences et aux appels, fidélité qui va plus loin, qui exige beaucoup plus que l'obéissance à une loi et même que la persévérance dans un engagement librement contracté sur les voies dites de perfection. Cette recherche est, certes, aidée aussi et de façon nécessaire, par l'usage de la christologie enseignée par l'Église depuis de nombreux siècles, conséquence de la foi de l'Église, mais non pas cependant sa véritable base. La compréhension en profondeur de cette christologie et de sa formation est de son côté renouvelée par une telle recherche qui doit être menée de front avec une vie toute inspirée par les béatitudes évangéliques.

La foi du disciple en arrive ainsi à être fondée sur ce que Jésus est devenu pour lui, aussi s'enracine-t-elle en lui. Sa foi dans l'Église, celle dans les destinées de l'Église en sont alors les conséquences légitimes. Elles lui dictent ses devoirs envers elle. Il ne lui suffit plus d'être porté par elle. Il lui faut désormais la porter, collaborer à sa mission. Son action dans l'Église est le fruit de sa fidélité à Jésus. Le disciple est convaincu que la voie qu'il a à découvrir pour lui est en relation avec celle que l'Église a, de son côté, à inventer pour remplir sa mission. Dieu assurera l'avenir de l'Église en donnant à chacun des siens, du moins à ceux qui savent les recevoir, l'intelligence de ce qu'il doit vivre et la force de le

faire. Grâce à eux, l'Église restera fidèle et saura rendre providentiels les événements, sembleraient-ils à première vue hostiles, redoutables, catastrophiques...

18) La relation de Jésus avec Dieu

P.B. Jésus a vécu une relation directe avec Dieu. Comment concevez-vous cette relation ?

M.L. Cette relation, il ne suffit pas que l'Église me l'enseigne en usant des concepts et des images qui étaient les siens lorsqu'elle a créé sa doctrine, ni que j'adhère avec docilité, par volonté, à ce qu'elle affirme. Une telle adhésion, même fervente, même sans faille et ignorant le doute, même si cette doctrine convenait encore profondément à mon univers mental, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui, n'aurait que des conséquences affectives ou cérébrales, importantes sans doute, mais encore de peu de portée dans la vie. Celles-ci ne seraient même pas en pratique spécifiquement évangéliques et proprement chrétiennes. Cette adhésion ne porterait pas écho dans ma profondeur au point de me changer et d'aider les premières amorces de ma mission à poindre à la conscience claire. Il me faut faire une approche bien plus personnelle de cette relation grâce à l'intelligence que je puis atteindre de la vie humaine de Jésus, de ce qu'il a vécu intimement. Cette relation, je ne puis en aucune mesure la concevoir dans ce qu'elle est réellement. Ce que je peux seulement dire, en partant de ce que Jésus est pour moi et, dans la mesure où je deviens son disciple, c'est que cette relation dépasse ce que je vis tout en m'appelant à vivre d'elle et qu'ainsi elle ne m'est pas complètement étrangère.

Cette relation non connue, dont l'existence m'est seulement perçue à travers la présence de Jésus que j'ai en moi m'est précieuse. Elle me conforte dans mon devenir spirituel par les attitudes, les orientations intimes que je suis ainsi porté à prendre, plus que par l'idée que je sais me faire de ce que Jésus fut devant Dieu et en Dieu. Si je suis conduit par la force des choses à donner de cette relation quelques descriptions, d'ailleurs radicalement inadéquates, les mots que j'emploie sont tellement chargés des démarches qui m'ont permis de devenir le disciple que je suis, tellement chargés par celles-ci, qu'ils me sont personnels dans ce qu'ils sont aptes à communiquer de vivant, au point de ne pouvoir être compris que grammaticalement, c'est-à-dire seulement de façon erronée et stérile, par tout autre qui n'aurait pas connu un cheminement semblable. Et si je crois devoir me contenter de dire cette relation avec les termes courants de la doctrine officielle de l'Église, je puis me confirmer ainsi dans mon "orthodoxie", à l'occasion en rassurer autrui, mais je me donne le change, je parle dans une langue étrangère que nul ne peut comprendre, même s'il sait déjà un peu vivre ce dont il s'agit.

Il y a dans l'existence de Jésus une telle qualité d'être, une telle lumière de jugement, une telle puissance de décision, une telle fidélité sans faille et allant avec certitude et sécurité jusqu'au bout sans dévier, qu'il me semble avoir épousé toute la potentialité humaine de façon surhumaine. Tout en lui, mais aussi autour de lui grâce à ce qu'il est, se montre singulier par quelque caractère dernier. Son histoire personnelle mais aussi la conjoncture où il a dû évoluer sont l'une et l'autre extrêmes. Elles sont comme liées à l'émergence à la conscience claire et à l'affrontement direct et désormais sans rémission de deux options fondamentales et radicalement opposées entre lesquelles l'homme a à choisir. Ce choix dépend de ce qu'il a vécu, de ce qu'il est en profondeur et qui met en jeu son avenir spirituel.

D'une part, la soumission dans la docilité aveugle à la loi considérée comme sacrée, comme volonté de Dieu sur l'homme, la socialisation actuelle y pousse à sa manière. D'autre part, la liberté humaine dans une recherche de la fidélité atteinte avec l'aide de la loi mais s'exerçant au-delà de celle-ci, liberté qui permet à l'homme de faire l'approche de son mystère et de répondre à l'appel de Dieu, liberté toute différente de la "liberté" anarchique dans la gratuité du caprice, ou même dans la sincérité qui se refuse aux approches exigeantes de l'authenticité.

D'une part encore, la perfectibilité illimitée de la loi est possible sans être soutenue et dans une certaine mesure précédée par celle de l'homme; la loi, grâce à une organisation technique convenable et réalisable peut résoudre toutes les questions de base que l'existence humaine pose à chacun. D'autre part, seul le perfectionnement de l'homme, illimité dans ses développements intimes, peut assurer sa liberté et lui faire atteindre le sens de sa vie, sa raison d'être au-delà de toute loi, mieux encore, peut faire qu'aucune loi ne soit aliénante et finalement ne le détruise dans l'essentiel. L'alliance fondée sur la loi et celle fondée sur la grâce, traduira St Paul avec son vocabulaire et dans son univers mental. Jésus de son côté a vécu la secrète tension entre la tradition imposée du dehors globalement à tous et les inspirations que cette même tradition a préparées indirectement en lui. En effet, la loi qui a suscité en lui cette tension lui a donné l'occasion de son cheminement, du développement de son intériorité. Il a su prendre conscience de celle-ci et ne pas se refuser à cet appel. Fruit de son intériorité, cette tension l'a porté à la développer davantage, à prendre une conscience progressive de sa mission, à atteindre la certitude que cette mission était d'importance capitale et déborde les temps et les lieux au point d'être universelle et de ne pas pouvoir "passer". Les affirmations de Jésus et l'esprit général des paraboles qu'il inventa et proposa, ses prises de position vis-à-vis de la Loi, ou plutôt vis-à-vis de la manière dont on l'observait autour de lui, les polémiques qu'il développa, qu'il provoqua, font apparaître au grand jour les dimensions de l'opposition entre "sa religion" et la religion pratiquée de façon générale dans son milieu, l'importance de la mutation qui à ses yeux s'imposait à une tradition dont par ailleurs il a hérité mais qu'il lui fallait "accomplir".

Désormais, et comme en écho à travers les âges cette opposition radicale entre deux options fondamentales et, comme par ricochet, les luttes qui en découlent, vont se manifester dans les choix politiques conscients ou inconscients des hommes, dans les actions qui en découlent, dans les formes contingentes propres à chaque époque. Je ne puis m'approcher de l'histoire de Jésus sans être saisi par le caractère absolu qu'elle présente, tant elle est aux prises avec ce qui est fondamental dans l'humain, tant elle est décisive pour le devenir de l'homme arrivé à la croisée des chemins de l'avenir, tant aussi Jésus, dans sa grandeur et sa profondeur, s'y montre capable de l'universel, ce sceau de Dieu en forme

humaine, sur son œuvre. Plus j'entre dans l'intelligence de ce que Jésus a dû vivre intimement, de la manière dont il a mené à bien sa singulière, son impossible épopée spirituelle, plus je prends conscience que celle-ci, tout limité par les conditions du temps et du lieu que fut jadis son développement extérieur, est à la frontière de l'humain, autant en deçà qu'au-delà, et que je puis seulement m'en approcher sans arriver jamais à l'atteindre dans ce qu'elle fut, et au niveau où elle s'est développée, en ce qu'elle est, là, au cœur de l'histoire humaine et de l'acte divin.

19) La prière, une création pour celui qui la dit...

P.B. Vous devez sans doute dire comme nous tous "Notre Père qui es aux Cieux..."

Comment concevez-vous ces mots? Comment pouvez-vous les dire, les vivre ?

M.L. Certes, mais le mot "notre", je le supprimerais volontiers dans une prière individuelle, faite dans ma chambre, comme Jésus le recommande lorsqu'il parle de la prière pour la purifier, pour éliminer en particulier tout caractère ostentatoire, aussi pour insister sur l'extrême intériorité dont elle doit être issue pour être vraiment prière. J'aimerais mieux dire «Père qui êtes aux cieux» comme d'ailleurs l'a transcrit l'évangile de Luc. Nous avons, me semble-t-il, une relation directe avec Jésus et avec Dieu qui nous singularise comme chacun de nous est singulier aussi en son unité fondamentale. Cette relation est telle que si on la considère en l'originalité concrète qui lui est propre, on doit affirmer qu'elle est unique. Ces relations ne sont pas numérables tant elles sont diverses par leur manière d'exister qui les rend incomparables, irréductibles les unes aux autres. Il faut les "abstraire" pour les faire entrer, ainsi mutilées, dénaturées, dans un ensemble qui comporte ordination ou numération. L'homme dans son unité individuelle n'est pas numérable, il ne supporte pas d'être classé, catalogué, mesuré et comparé. On ne peut le faire que si on le considère seulement au niveau où peuvent l'atteindre les sciences humaines. Mais à celui où il est proprement lui-même dans sa totalité, où il est mystère à lui-même, qu'il soit conscient ou non de son caractère de mystère, on ne peut pas le collationner dans un ensemble où il se trouverait entièrement introduit. S'il est, entre les hommes, une unité qui les contient sans les appauvrir jusqu'à les faire dégénérer, c'est au cœur de leur propre mystère que cette unité prend sa source et peut se constituer. Quand les hommes s'atteignent à ce niveau, Dieu leur est présent. Aussi bien, le mystère de Dieu est-il au cœur du mystère de l'homme. Dieu est au centre de l'unité qui devient entre les hommes et en chacun d'eux, quand ils créent leur humanité, cheminant vers elle, et du même mouvement vers Dieu, sous l'appel et la motion de Dieu.

J'aime au contraire dire «Notre Père qui êtes aux cieux...» dans une assemblée de chrétiens, et plus précisément de chrétiens en voie de devenir disciples, parce que c'est une prière qui depuis des siècles a été dite, sans cesse redite, même si son texte n'a pas toujours été le même, même si on a été conduit suivant les temps à donner au moins à certaines phrases des sens différents. Mais je dois ajouter que si je n'avais pas reçu cette prière de la tradition, ce n'est pas cette manière de dire que j'aurais inventée pour parler de ma relation avec Dieu,

Les prières, qui ne sont pas pour moi seulement des formules de prière, doivent être issues, de la façon la plus exacte que possible, de mon être lui-même. Elles dépendent nécessairement dans leur explicitation de mon univers mental, de ma manière de penser, de sentir, de dire. Quand je récite le Notre Père et en fais une prière vraie, cela ne peut pas être si je ne suis pas alors vraiment présent à moi-même, car il ne suffit pas que je sois attentif à ce que je dis, je dois recréer le texte à mon usage de telle sorte que toutes ces phrases ouvertes sur l'absolu aient pour moi le sens et en moi la résonance qui dépendent de ce que je suis, de l'état intérieur où je me trouve actuellement, tout conditionné par ce que j'ai été, tout préparé pour ce que je suis appelé à devenir. Je pense que toute prière explicite, au niveau où nous nous plaçons ici, qui n'est pas celui où "l'on fait des prières", doit être créée par celui qui la dit. À longueur de vie, on doit forger sa prière peu à peu, à partir de ce qu'on est, de ce qu'on devient sous le choc des événements, le poids des situations, la grâce des rencontres, l'invention progressive de sa mission. Plus la prière est réellement créée à partir de la lucidité sur nous-mêmes et de la lumière qui nous visite - et non pas seulement fabriquée, répétée suivant un style standard - plus elle est exactement à la taille de ce que nous sommes, moins elle s'use à l'usage et dégénère dans la routine, plus elle porte écho en nous et nous aide à entrer en contact avec notre propre réalité, là où Dieu, du même mouvement inséparable de nous, originalement nous joint, nous saisit et nous fait devenir. N'est-ce pas la fidélité en acte que de nous atteindre, explicitement ou non, mais d'autant plus explicitement que nous en sommes plus capables, le réel que nous sommes et sur lequel Dieu agit pour nous faire progresser dans l'être ? Une formulation même très vénérable, le Notre Père lui-même, de par son origine plus vénérable que toutes les autres, reste encore d'un usage qui relève du piétisme ou du ritualisme, si nous ne la recréons pas.

Non, Jésus ne devait pas dire «Notre Père» quand il était seul, retiré en un lieu discret, pendant ses nuits de prière. mais on peut penser que la prière qu'il a enseignée à ses disciples, si différente des psaumes qu'ils récitaient sans doute souvent, en juifs pieux qu'ils étaient, est issue de sa prière secrète et qu'elle s'adapta par la suite parfaitement à ce qu'ils étaient, à ce qu'ils vivaient, tant Jésus les portait en lui dans sa prière. Cette réussite se poursuit à travers les siècles si on s'y prête activement et dans un esprit convenable, mais elle ne dispense pas d'entrer chacun à sa mesure et selon sa manière dans la prière semblable à celle que Jésus a connue dans sa solitude fondamentale, face à Dieu, dans la gestation de sa mission.

20) Devant l'impossibilité de prier...

P.B. On doit donc créer sa prière tout au cours de sa vie. Beaucoup d'hommes et de chrétiens disent leur recherche de la prière et affirment leur impossibilité de prier. Ils expliquent cette impossibilité et en un certain sens l'excusent et s'en disculpent en évoquant le train de vie, les conditions du travail commandées par le rendement, la multiplicité et la

trépidation des occupations.

M.L. Faisons à ce sujet deux remarques. D'abord il y a dans toute vie des instants particulièrement tragiques ou encore exceptionnellement heureux. Ils nous conduisent, presque sans que nous en prenions l'initiative, à nous arracher à la dispersion quotidienne, à cet état de rêve dans lequel nous vivons sans réellement vivre à un niveau humain véritable. Le malheur, celui qui nous menace dans l'essentiel au point de nous le rendre perceptible malgré notre aveuglement ordinaire, celui qui ébranle les bases de notre vie sur lesquelles nous avons construit, consciemment ou non, la disparition des êtres aimés, de ceux qui tenaient en nous une place dont l'importance, pourtant capitale, nous échappait ordinairement et qui alors se manifeste. Le bonheur aussi, la naissance de l'amour, celle de l'enfant, la joie d'une rencontre qui pour un temps semble faire disparaître l'écart qui sépare nos solitudes fondamentales, toutes les traces de l'action de Dieu dans sa vie.

Il y a des heures dans toute histoire humaine, soit de malheur, soit de bonheur, qui arrachent à l'extériorité à laquelle condamne le monde actuel livré corps et âme à la machine, à la technique, à la consommation, et pour tout dire à la ville et à une existence concentrationnaire, suractivée et bousculée. En outre, même dans ces conditions inhumaines que jadis on ne connaissait pas - on en connaissait d'autres - je crois qu'il est juste de reconnaître qu'en contrepartie certaines facilités sont proposées pour vivre en homme, facilités qui ne sont pas utilisées comme elles le pourraient et le devraient : deux jours libres par semaine, le congé d'un mois que presque tous connaissent. Pour certains, pour les universitaires en particulier, les vacances sont encore beaucoup plus longues.

Au fond, ce n'est pas le temps, c'est le désir, un désir suffisamment vigoureux et tenace, qui manque pour prier réellement, et d'abord pour s'atteindre dans la profondeur, pour entrer dans l'intelligence de sa destinée et dans ce que Jésus a vécu, pour faire l'approche de son propre mystère et celle du mystère de Dieu. Il s'agit là d'une volonté personnelle dont nul ne peut nous dispenser en se mettant à notre place, d'une décision que nul ne peut ni directement, ni indirectement nous faire prendre, d'une persévérance dont nous sommes exclusivement et réellement responsables, d'une responsabilité aux contours d'ailleurs indéterminables parce qu'elle relève plus de la vie entière que de résolutions et d'actions précises.

P.B. *Pour vous, ainsi, ce n'est pas l'impossibilité de trouver le temps favorable qui empêche de prier. Ne serait-ce pas alors un manque de technique ? On ne saurait pas s'y prendre ?*

M.L. Je ne le pense pas non plus. Sans doute le recueillement indispensable à la prière relève dans une certaine mesure de quelques techniques comme aussi le dégagement nécessaire des occupations et surtout des préoccupations quotidiennes. Le climat moderne, fortement influencé par les servitudes industrielles et les concentrations citadines rend plus difficile que dans une civilisation rurale ce recueillement et ce dégagement. C'est d'ailleurs par une réaction saine contre ces conditions qui peuvent aller jusqu'à déséquilibrer et même déshumaniser que la pratique du yoga et du zen prend actuellement une telle extension. Mais la prière, à mon sens, se situe à un autre niveau, et il me semble grave que l'on puisse penser que le vide creuse de quelque manière en soi, appelle le plein nécessairement, automatiquement sans que la vie soit profondément changée, sans qu'elle fasse franchir ce seuil à travers lequel on fait l'approche de Dieu, l'approche aussi de son propre mystère.

P.B. *Ainsi pour vous, la raison principale de l'absence de la prière, de la véritable prière chez beaucoup d'hommes, en particulier de chrétiens, c'est qu'il manque au départ quelque amorce, quelque déclenchement, une sorte de révélation intime de ce qu'est la prière, de ce qui la caractérise par rapport à toute autre activité intellectuelle ou affective.*

M.L. Absolument. Il s'agit d'un seuil à franchir semblable à tous ceux qui jalonnent la croissance de la vie spirituelle. Comme pour ceux-ci nul ne peut avoir l'idée de ce seuil autrement que d'une façon abstraite s'il ne l'a pas franchi lui-même. Bien plus, s'il croit le connaître en n'en ayant qu'une simple conception théorique, il est distrait de je ne sais quelle initiative intime, de je ne sais quel mouvement intérieur qui seraient nécessaires pour vraiment le passer personnellement.

Toute théorie sur la prière distrait de la prière véritable si on se modèle sans réaction personnelle sur cette théorie et qu'ainsi on se dispense de l'effort d'intériorité qui ouvre sur le fond de soi-même, qui ouvre aussi sur la présence de Dieu en soi. On reste alors uniquement sur le plan intellectuel ou affectif, on n'est pas au niveau de la vie spirituelle qui est essentiellement celui de la prière. On se trompe soi-même et on s'enlise dans le moralisme ou le piétisme.

21) Les prières " faites à l'église "

P.B. *Iriez-vous jusqu'à dire que beaucoup de prières faites à l'Église dans les assemblées dominicales ou autres n'ont que les apparences de la prière ?*

M.L. Cela peut être en effet et même cela est certainement assez fréquent. Mais il est impossible d'exprimer sur ce sujet un jugement de caractère général car, même dans la prière collective la plus déclamatoire, la plus cérébralement composée, la plus soumise à la surenchère affective, chacun peut être amené à y mettre du sien et à prier avec toute son âme. Ainsi le climat pieux et "sulpicien" que j'ai connu au catéchisme, au début de ce siècle, m'a été bienfaisant et pendant longtemps m'a aidé à prier réellement. Mais certes, si j'en étais resté là, à ce niveau où l'affectivité joue un rôle presque exclusif même si la prière est construite à partir de quelques conceptions intellectualistes du mystère de Jésus et de Dieu, ce climat m'aurait donné le change. Il m'aurait distrait des préparations essentielles à la prière que sont l'intériorité, les dégagements nécessaires que celle-ci implique pour être atteinte, les attentes et les recherches qui conduisent à faire de la mission autre chose qu'un devoir, à "voir" Jésus au-delà d'un savoir, à avoir quelque sens de Dieu, tout impensable qu'il soit. Ce climat en serait arrivé à m'être un obstacle après avoir fécondé ma vie religieuse.

Devenue un but recherché pour lui-même, se suffisant à lui-même, et non plus seulement un moyen, cette piété affective ou cérébrale aurait été l'impasse où l'on piétine à longueur de vie. Avec l'évolution naturelle de l'affectivité, avec les systématisations et les durcissements des concepts usés à force d'être utilisés sans être recréés, on passe insensiblement de la prière pieuse et fervente à la prière de règle et d'habitude. 3

22) L'éveil de l'enfant à la vie de prière

P.B. Vous êtes père de famille. Vous avez dû vous poser la question: comment puis-je éveiller mes enfants à la vie de prière ?

M.L. Je m'y suis efforcé au départ, en faisant une prière avec chacun séparément le soir, évitant la prière en famille qui pratiquement, quand les enfants sont jeunes et relativement nombreux, ne peut que difficilement et donc rarement avoir le caractère recueilli et de religion qui est nécessaire. Après, lorsqu'ils furent plus âgés, je les ai laissés à leurs propres initiatives. Je sais que certains en ont eues. Je sais aussi qu'elles ont été de peu de durée quoiqu'elles me paraissent les signes avant-coureur d'un avenir possible dont je ne puis fixer l'échéance, sans doute éloignée. Le cheminement spirituel de nos enfants, à l'époque que nous vivons, est nécessairement très différent de celui que nous avons fait nous-mêmes, qui étions encore dans notre jeunesse dans un climat de chrétienté presque intact, au moins dans certains milieux. Eux, même si leur famille est bien chrétienne, vivent dans un monde qui, de multiples manières visibles ou invisibles, par pression ou par inhibition sociologique, tend à les éloigner de l'intériorité, et par suite de la vie spirituelle et de la prière.

D'autre part, comme ils ont besoin, à partir d'un certain âge, de se dégager de leur famille où ils ont été jusqu'alors enfouis comme l'enfant l'est avant sa naissance dans le sein maternel, ce n'est pas celle-ci qui est la mieux placée pour leur apporter ce que réclame et appelle leur évolution affective ou intellectuelle. La famille certes, leur apporte beaucoup, leur lègue secrètement un héritage dont ils auront à prendre possession tout le long de la vie grâce à leur fidélité, et justement dans la mesure où ils auront su devenir eux-mêmes en se dégageant de l'emprise, involontaire ou non, des parents sur eux et aussi d'autres emprises étrangères, plus puissantes et plus séductrices.

J'espère que mes enfants feront chacun ce travail essentiellement personnel. Alors seulement ils connaîtront, chacun à leur manière, tout ce qu'ils ont reçu de leur famille, sans le savoir, de moi en particulier sans que je sache quand et comment je le leur donnais. Cela fait partie de ma présence auprès d'eux, qui n'est pas sans liaison secrète avec ma présence à moi-même, l'approche que je puis faire de mon propre mystère. Aussi bien la meilleure manière, d'ailleurs indirecte, nécessairement patiente et dans la foi, pour les parents d'aider leurs enfants à être debout et chrétiens, c'est de l'être eux-mêmes.

P.B. Quand vous priez avec eux, est-ce que vous leur apprenez des formules ou parliez-vous de façon personnelle pour les amener à en faire autant ?

M.L. Je leur apprenais des formules, quelques extraits de psaumes bien traduits, bien adaptés à leur âge. J'ai pu aussi avoir avec certains d'entre eux des conversations en profondeur. Tant que par réaction vitale ils n'ont pas besoin de s'écarter de leurs parents, de prendre quelque distance vis-à-vis d'eux, tant qu'ils ne sont pas encore soumis de façon presque inconditionnelle pour un temps à leur milieu social, les jeunes ont une réelle intelligence des choses spirituelles, comme une sorte de préconscience de ce qu'ils auront à connaître plus tard s'ils sont fidèles. Cette intelligence, ils la perdront après, ou du moins elle subira des éclipses souvent durables quand ils seront en prise avec les complexités et les ambiguïtés de la maturation des instincts, soumis aussi aux absorbantes préparations de concours qui commandent la situation sociale et l'avenir. Ce n'est que peu à peu qu'ils retrouveront cette intelligence mais cette fois avec des explicitations plus adultes, au long de leur propre cheminement, à l'occasion des événements, sous le poids ou l'aiguillon des situations et, si cela leur est donné, par la grâce des rencontres.

23) La prière dans la vie du couple

P.B. En ce qui concerne la prière, à l'occasion notamment des préparations au mariage, on souhaite que les époux puissent prier entre eux. Est-ce que vous souscrivez à cela ?

M.L. Je pense que pendant la période des fiançailles et au commencement de la vie conjugale, une prière commune et régulière est possible et très désirable. Aux temps de l'amour naissant, si les deux vies spirituelles sont en conjonction. D'ordinaire, ultérieurement, si elles s'établissent et se maintiennent par vitalité hors de la zone des habitudes et des mimétismes, les formes et les cadences de la prière propre à chacun se différencient. Ce n'est qu'à des moments privilégiés que les vies spirituelles se rejoignent à la profondeur où la véritable prière commune est possible, profondeur qui se situe en dessous des différences, voire au-dessus des oppositions. Ainsi, quand il s'agit d'événements importants de la famille, en particulier ceux qui concernent les enfants, leur évolution, les craintes et les espoirs qu'ils font naître.

Normalement, sur l'amour de ressemblance qui est aussi amour de possession doit se greffer un amour où on n'aime pas l'autre à travers l'idée qu'on se fait de lui, où on commence à le connaître et à l'aimer en lui-même; un amour beaucoup plus spirituel qui conduit chacun à respecter dans son cheminement, qui lui fait découvrir, accepter, épouser la distance infranchissable qui le sépare de l'autre. Alors, en temps normal, la seule prière commune qui ne soit pas par quelques aspects "de règle" et formaliste est la prière silencieuse. Elle n'est pas du tout une manière au rabais de prier due à l'impossibilité de faire autrement. Elle manifeste au contraire le réel de deux vies spirituelles qui savent se rejoindre dans la diversité, conséquence de leur fidélité à être soi, et communier en leur centre même, face à Dieu. Lorsque cette prière commune est physiquement réalisable - le soin des enfants jeunes ne la permet pas en général - elle est une aide certaine

que chacun apporte à l'autre dans sa vie intime et qui, si elle n'existait pas rendrait beaucoup plus précaires et plus rares, jusqu'à les rendre impossibles les vrais moments de prière dites ensemble.

Ceci est vrai non seulement pour la famille, mais aussi pour tous les groupes dont la vie spirituelle est la raison d'être ou pour le moins au centre des préoccupations. Rares sont les groupes qui puissent à longueur de vie, vu l'évolution personnelle de leurs membres, avoir une réelle prière communautaire exprimée par le dire. Pour que cela soit possible, il faudrait entre ceux-ci une certaine connaturalité de tempéraments, doublée d'une formation spirituelle commune prolongée et aussi qu'ils aient collaboré entre eux, directement par leurs initiatives ou indirectement par leur présence, à l'acquisition ou plutôt à l'invention progressive d'une même manière de dire, de vivre ce qu'on dit, toutes conditions exceptionnelles bien rarement réalisées.

24) La prière collective

P.B. Vous parlez de la prière de groupe. Comment voyez-vous le développement actuel de certaines prières de groupe, telles que celles qui se pratiquent dans le mouvement charismatique ou d'autres groupes qui ont une prière de plus en plus spontanée et libre ?

M.L. Je crois que ce sont là des formes de prière convenant à notre époque, pour la redécouverte bien nécessaire de la prière adaptée aux conditions modernes, si marquées par une affectivité inassouvie et une intellectualité légitime que rien de la religion officielle ne vient satisfaire pleinement. Ces formes sont aussi en réaction contre les pratiques sclérosées, formalistes, rituelles, généralement observées dans les paroisses et souvent aussi ailleurs... Elles comportent certes des promesses pour l'avenir, mais les fleurs parfois sont plus belles que les fruits. Si ces assemblées de prière sont d'une qualité spirituelle suffisante, elles me semblent devoir être amenées nécessairement à se transformer. Les charismes assez singuliers qui s'y produisent ressemblent à ceux des origines du christianisme qui ont aidé les Églises naissantes à se constituer. Cependant ceux-ci ne durèrent qu'un temps. Ainsi en devrait-il être aujourd'hui de la prière spontanée. Elle peut être excellente au début et permettre une première découverte de la vie spirituelle, découverte souvent faite comme par une révélation, dans l'étonnement et la joie mais, à la longue, il semble bien peu probable que cette spontanéité ne devienne pas artificielle, systématiquement recherchée, exclusivement affective et, de façon excessive, portée vers un étalage personnel sans discrétion, pouvant aller jusqu'à être oppressant pour autrui même si celui-ci est tout à fait sincère. Dans les meilleures conditions, et cela ne doit ni étonner ni inquiéter, une ambiguïté certaine se dissimule sous cette spontanéité, ce jaillissement de piété qui prend parfois les allures de mode. Cette mode est le pendant, par opposition, par réaction vitale, de l'irréel, du vide qui se cachent sous l'emploi des prières officielles actuelles utilisées sans que celles-ci correspondent véritablement aux sentiments et à la vie de ceux qui les disent ou seulement les écoutent à l'église. L'ambiguïté que présente l'activité de prière des groupes charismatiques ou autres sera levée lorsque ces groupes, au lieu de se livrer à une prière "libre", aimeront se rassembler pour prier silencieusement dans un recueillement et un silence plein dont sans doute beaucoup de leurs membres ne seraient pas capables s'ils s'y efforçaient seuls de leur côté. C'est certainement là une manière de se comporter qui juge un groupe de prière, comme le sont aussi la stabilité de ses membres, la fréquence et la régularité des réunions, l'aide fraternelle qui se développe entre eux, le fruit que chacun porte dans sa vie individuelle par les engagements de tous ordres auxquels le conduit sa mission.

P.B. Ne croyez-vous pas que la prière en groupe a besoin de quelques interventions qui la stimulent, d'initiatives qui viennent de ses membres ?

M.L. Oui, au départ. C'est pourquoi je disais qu'au début toute intervention spontanée est bonne, lorsqu'elle permet à chacun, quand il y est vraiment poussé intérieurement, de s'exprimer et ainsi de se libérer, d'un peu se trouver. mais ne croyez-vous pas qu'à la longue ce besoin de s'exprimer, qui au commencement a pour lui l'avantage de la nouveauté, ne soit conduit à se faire plus rare ? et qu'il en arrive presque fatalement à se transformer indûment en une méthode d'animation avec toutes les inflations affectives et les développements cérébraux nécessaires pour que la "spontanéité" se produise ?

P.B. Nous avons aussi à l'inverse les prières de groupe de tant de communautés religieuses, qui apparaissent complètement figées, sans vie...

M.L. Je crois qu'il y a là une insuffisance majeure, une carence grave qui est à l'origine de beaucoup de déficiences actuelles et en particulier de l'abandon de vocations religieuses cependant bien réelles. Malgré le temps qu'elles y consacrent, il n'existe pas beaucoup de communautés qui prient réellement suivant les modes de prière classique tirée en partie ou en totalité de l'office canonique, de "la prière officielle de l'Église". Cependant, certains ordres religieux, pour remédier précisément à la difficulté que présente pour une vraie prière les formes traditionnellement employées dans le monachisme, s'efforcent d'inventer leur liturgie et de la dégager, autant que la "décence" le permet, de la récitation des psaumes. Et même chez certains de façon systématique, la prière vocale commune est orientée vers la préparation de l'oraison individuelle et en précède les temps.

25) Correspondance entre prière et mission

P.B. Dans l'Église actuellement on essaie d'orienter notre prière. On nous recommande par exemple de prier pour la paix, de prier pour les autres d'une façon générale, "pour les vivants et les morts". Obéissez-vous à ce type d'injonction ?

M.L. Non. Je ne peux réellement prier que si cela correspond directement à ma propre mission en suivant les cadences, les phases de ma vie spirituelle. Si la prière est nécessairement une création pour être véritable et ainsi dans le

prolongement de ce que je suis, si son exaucement est un fruit, mûri sous l'action de Dieu, de ma réalité spirituelle, de même que je ne peux pas créer n'importe quoi, n'importe quand, je ne puis pas prier pour n'importe quoi, en n'importe quel moment. Quand les occasions ne sont pas vraiment ressenties par l'assemblée, ces mots d'ordre qui donnent des intentions de prière et qui peuvent être des appels à une vraie prière, sont absolument incapables de la provoquer. Aussi bien la prière universelle à la messe, telle que la réforme liturgique l'a introduite de façon régulière n'échappe pas à la routine et au formalisme, contrairement au projet initial qui visait à remédier précisément au caractère objectif et impersonnel des autres prières fixées par les rubriques. Nous ne savons vraiment prier que dans le petit domaine de notre mission. À nous de grandir dans la vie spirituelle pour que ce domaine ne soit pas rétréci par des limitations dont nous serions responsables.

26) Communauté et liturgie

P.B. Ce qui va poser quand même tout le problème de la prière en groupe, en collectivité.

M.L. La prière dans une église ne me paraît possible que là où existe une communauté et non seulement une collectivité. Ce n'est pas la liturgie qui crée la communauté, mais c'est la communauté qui, par sa vitalité, crée la liturgie. Disons plus exactement, qu'il y a interaction continue entre elles deux mais que la première amorce nécessaire est celle de la communauté. Toute la vie de l'Église, depuis la liturgie jusqu'aux sacrements est liée de façon essentielle à l'existence de la communauté. Là où il n'y a pas de communauté, la liturgie reste extérieure, au niveau du rite pour ceux qui la célèbrent, du spectacle pour ceux qui y assistent. De même, les sacrements restent des pratiques difficiles à distinguer des actes magiques ou des actions formelles du juridisme. C'est d'ailleurs pourquoi le renouvellement de la Cène est au cœur même de la vie de l'Église, car quoi pourrait mieux amorcer la naissance d'une communauté et approfondir celle-ci que la célébration de la vie et de la mort de Celui qui a vécu et est mort pour que les hommes soient en communion fraternelle dans la profondeur humaine les uns avec les autres, chacun allant à la suite de Jésus et grâce à sa paternité vers la totalité de son être en puissance ?

27) Notes

À mesure que nous vivons successivement nos états subjectifs et y correspondons avec fidélité, une certaine unité intérieure, un certain esprit général se dégagent de notre histoire et nous apparaissent faire partie essentiellement de nous-mêmes sans pour autant nous avoir été imposés du dehors, ni avoir été systématiquement voulus ou encore seulement désirés de façon consciente. Aussi en ce qu'ils sont, cette unité et cet esprit dépassent les idées avec lesquelles nous essayons de les penser, de les cerner. Ils se développent au long de la vie, au-dedans de l'univers mental qui nous est imposé inéluctablement par l'hérédité, les lieux, les temps et notre évolution interne. Chemin faisant, ils ne nous limitent pas mais peu à peu nous ouvrent à l'espace intérieur où nous sommes capables d'atteindre à la liberté d'être, totalement et exclusivement nous-mêmes, autant que cela est humainement possible, étant données les ambiguïtés et les contestations intimes propres à chacun. Cette liberté au niveau de l'être est tout autre que la liberté du choix qui permet la gratuité de l'acte et qui est caractérisée par le côté inattendu et imprévisible, ou encore de radicale nouveauté quasiment recherchée pour lui-même et qui trouve sa perfection, s'il le faut, dans l'absurde, voire le saugrenu et l'insoluble.

L'intelligence des états, des intuitions, des décisions que la fidélité exige -et qui sont tous par ailleurs inséparables des climats, des évidences, des entraînements, des engagements subjectifs- leur découvre cependant une consistance, une permanence que ceux-ci n'ont pas en eux-mêmes. Dans l'intime incommunicable du sujet, cette intelligence est alliée à la conscience de l'esprit et de l'unité qui sont siens. Toutes deux constituent son intériorité.

M. Bourgeois : *En étant encore dans le monde - parce que vous êtes hors du monde - vous êtes un homme de contraste et pourtant je vais vous demander encore de vous présenter.*

Marcel Légaut : Je ne suis pas tellement hors du monde, ce sont les citadins qui prétendent que lorsque l'on part de la ville, on s'en va au désert. C'est une erreur, il est plus facile de rencontrer des gens en profondeur dans nos montagnes ou même dans nos campagnes, surtout dans les campagnes pauvres, que dans les villes où l'on peut habiter sur le même palier pendant 20 ou 30 ans sans savoir même le nom du voisin. Homme de contraste si vous voulez.

M.B. *Vu de l'extérieur, maintenant avec votre intérieur nous saurons mieux s'il y a une ligne de vie.*

M.L. Parce qu'il y a une unité profonde très certainement.

M.B. *L'unité peut naître du contraste d'ailleurs.*

M.L. L'unité naît du contraste ou du moins engendre le contraste dans la mesure où l'on se trouve dans des situations nouvelles. Ce sont les situations nouvelles qui engendrent le contraste, ce n'est pas l'unité profonde.

M.B. *Je crois que nous nous connaissons tous, bien entendu, mais pour nos auditeurs vous pourriez peut-être parler de la conversion, maintenant on parle de reconversion. Parlez-nous de la conversion que vous avez faite depuis la Faculté que vous avez habitée, jusqu'à ce que vous faites maintenant. Ça peut vous paraître facile comme question, mais je crois que ça enrichira beaucoup d'entre nous.*

M.L. Si vous voulez, il y a conversion au sens moderne du terme, c'est-à-dire changer de métier. Il n'y a pas conversion au sens religieux ou profond du terme parce que ce que j'ai fait depuis 1940 est dans la ligne de ce que je faisais avant. Avant, j'étais professeur de faculté, j'ai même été professeur de faculté à Lyon pendant deux ans, mais depuis j'ai abandonné l'Université, mais ce que j'ai fait comme paysan depuis 1940 est tout à fait dans la ligne en profondeur de ce que j'avais fait avant.

L'idée fondamentale qui m'a fait agir, si l'on peut dire qu'une idée fait agir, une idée en général cela explique ce qui s'est passé plutôt que ça en est la cause. Un peu avant la guerre mais surtout pendant la guerre, j'ai constaté qu'il ne suffisait pas d'être un bon professeur pour être un chef. Il est plus facile d'être un professeur que d'être un chef parce qu'un professeur peut être un homme moyen, tandis qu'un vrai chef doit être d'abord un vrai homme et c'est cette carence que je constatais en moi - et d'ailleurs pas qu'en moi à beaucoup près - qui m'a fait, je dirais, décider pendant la guerre, pendant la drôle de guerre en particulier, que si je redevais professeur de faculté, c'est-à-dire si je m'en sortais, je ne voudrais plus être professeur de faculté comme avant.

M.B. *Vous aviez une avance d'une décennie et demie ou de deux décennies sur la suite puisque maintenant on demande aussi au professeur d'être un peu un meneur d'hommes.*

M.L. Oui mais un meneur d'hommes, c'est-à-dire qu'on leur mène la vie difficile, si je comprends bien.

M.B. *C'est peut-être à eux de mener une autre vie.*

M.L. Oui, seulement ils n'y sont pas très préparés.

M.B. *Je reconnais qu'il faut être bien trempé.*

M.L. Il faut être bien trempé. J'ai une fois rencontré un gendarme qui m'a arrêté parce que les gendarmes aiment beaucoup arrêter les gens qui ne sont pas de leur région et pouvoir leur faire des procès-verbaux et satisfaire ainsi au règlement. Quand il m'a demandé mon niveau d'instruction, je lui ai dit : "Professeur de Faculté". Il m'a dit en me regardant dans les yeux : "Vous en avez de la chance ... de ne plus l'être".

M.B. *Donc, vous avez opté pour la chance.*

M.L. Ce n'est pas pour cette raison que j'ai opté. Que la chance soit venue après, d'accord, mais mon idée c'est que nous faisons des cerveaux dans les facultés, quand nous réussissons, ce qui n'est pas toujours le cas, mais nous ne faisons pas des hommes, et ceux qui prétendent, par le fait de leur instruction, être à la tête de la nation, d'une manière ou l'autre dans les cadres, ne sont pas à la hauteur parce qu'ils ne sont pas suffisamment hommes pour être capables de tenir leur rôle. Ils peuvent avoir des idées, des idées qui sont souvent farfelues parce que précisément, ils ne sont pas assez hommes pour leur donner la stabilité du bon sens.

M.B. *Alors, si l'on demandait aux professeurs de temps à autre, de faire un stage d'un an dans une profession tout à fait différente...*

M.L. Je crois que leur syndicat serait immédiatement en réaction contre, parce que précisément depuis 1940, si l'enseignement public était déjà très abstrait avant la guerre, il l'est devenu encore davantage après. Et non seulement l'abstraction a gagné notre enseignement supérieur, mais nous avons réussi à la mettre dans l'enseignement secondaire et même dans l'enseignement primaire en introduisant, à mon sens beaucoup trop vite, ce qu'on appelle les mathématiques modernes.

M.B. *Là, vous êtes tout de même spécialiste, vous pouvez juger plus que jamais.*

M.L. Spécialiste, je l'ai été...

M.B. *Mais c'était votre voie tout de même, les mathématiques.*

M.L. Oui, mais quand on a abandonné les mathématiques depuis plus de trente ans, je peux vous dire que j'ai à peu près oublié ce que je savais jadis et que je ne sais absolument rien de ce qui s'enseigne maintenant.

M.B. *Vous pensez qu'il y a un danger de ce côté-là. Pour revenir à l'Université, il y a tout de même un genre de vie qui ne doit pas être fataliste, ni à l'Université, ni ailleurs. Or, il faut bien des Marcel Légaut de temps à autre, pour secouer le joug et dire que le troupeau ne va pas dans le bon chemin.*

M.L. Quand je suis allé à Vichy pour exposer un peu mes choix, mes idées, on m'a reçu bien gentiment. Comme tout était par terre, l'Administration écoutait ; on m'a même donné, je dirais on m'a proposé même de me donner un congé à demi-traitement pour être ouvrier agricole pendant un an. J'ai ça dans mes papiers, ce qui est un peu exceptionnel à l'Université. Mais je suis convaincu que, si je retournais au ministère maintenant et que, ayant l'âge d'être professeur de Faculté, je proposais cela au ministre, je ne dis pas qu'il ne me recevrait pas gentiment, mais il prierait l'huissier de m'orienter du côté d'un asile de fous !

M.B. *À moins qu'il ne dise : "Tiens, il a encore dix ans d'avance" car vous avez eu toujours trop d'avance. C'est peut-être ce qui vous a perdu par certains côtés, mais c'est comme ça que vous avez fait gagner beaucoup de choses aux autres. Alors, est-ce que les gens ne sont pas maintenant, ne sont plus habitués à trouver des gens qui ont de l'avance ? Il faut être optimiste, tout de même.*

M.L. Je ne le crois pas encore, ça ne va pas assez mal pour que ça aille mieux.

M.B. *Nous avons dit tout à l'heure avant la musique, au moment d'écouter, nous avons parlé de fatalisme. Vous avez voulu éviter ce fatum, ce destin imprimé à l'avance dans votre vie.*

M.L. Mais non, j'ai surtout voulu correspondre à une exigence intérieure qui s'imposait à moi avec évidence, en prenant conscience de la réalité de ce qui se passait pendant la guerre, dans le milieu officiers en particulier, et d'une façon plus particulière dans le milieu des officiers d'État-Major où il y avait beaucoup de galons et pas beaucoup de compétence. Alors, dans cette perspective-là, je me disais que je ne serais plus professeur de Faculté comme je l'étais avant. Mon idée était de rester professeur.

M.B. *Mais vous ne pensez pas qu'aujourd'hui, vous êtes toujours un professeur. À ce micro vous êtes un professeur et, ce soir, salle Sainte Hélène, vous serez professeur, non ?*

M.L. Mais un professeur qui n'est pas soumis à des programmes, qui n'a pas besoin de préparer ses étudiants à des concours qui deviennent de plus en plus difficiles.

M.B. *Est-ce que les Grecs avaient un programme lorsqu'ils enseignaient dès cinq heures du matin en se promenant : "Maître, j'ai une idée", disait-on à Socrate.*

M.L. Oui, mais il n'y a plus beaucoup de Socrate actuellement dans l'Université.

M.B. *Peut-être... mais en dehors, on va peut-être arriver à une extériorisation de l'enseignement ?*

M.L. Je le croirais volontiers, mais alors chez les tout jeunes.

M.B. *Oui, pourquoi pas ?*

M.L. Je pense que, chez les tout jeunes, ça peut se présenter, mais voyez-vous, pour ces choses importantes, il faut leur donner le temps de mûrir. Je pense que, si l'histoire va vite, la maturation des choses profondes est très lente.

M.B. *Elle est peut-être plus sûre.*

M.L. Elle est certainement beaucoup plus sûre parce qu'on n'empêche pas le réel d'exister, mais on peut dans une certaine mesure retarder vigoureusement son application.

M.B. *Mais on peut aussi empêcher l'irréel de s'imposer.*

M.L. On peut empêcher l'irréel de s'imposer mais à longueur de temps, parce que au fond l'irréel, c'est dans la mesure où il conduit à un échec qu'il est vaincu, beaucoup plus que par les idées qui voudraient le contredire sur son plan.

M.B. *En d'autres termes, on ne croit pas assez au succès du réel pour l'imposer.*

M.L. Je crois que le succès du réel est plus la conséquence de ceux qui sont fidèles à ce qu'ils doivent être et qui apportent par leur présence plus encore que par leur témoignage, je ne dis pas une preuve, mais une manifestation humaine de ce qui doit être vécu.

M.B. *Dans "L'homme à la recherche de son humanité", vous parlez souvent de lucidité, "lux", la lumière, c'est bien une chose qui vous caractérise. Nous nous entretenons déjà depuis une dizaine de minutes, et trois ou quatre fois déjà, on a pu s'apercevoir d'une lucidité parfois très violente.*

M.L. Oui, pour que la lucidité soit un peu claire vertueusement parlant, elle n'aurait pas besoin d'être violente. Mais l'homme est ce qu'il est et c'est souvent en contredisant l'autre que, d'une certaine façon, on découvre mieux ce qu'il faudra soi-même vivre.

M.B. *On se fait les dents, on se fait les armes.*

M.L. Si vous voulez, mais ce n'est pas suffisant. Il faut que, à l'occasion de cette controverse, on prenne conscience des exigences intérieures auxquelles on doit être fidèle et qui alors sont essentiellement positives, tandis que, par certains côtés, la contestation peut se contenter d'être négative. C'est d'ailleurs souvent ce qui se passe.

M.B. *Cette fidélité a bien un peu la même racine que la foi dont vous parlez beaucoup, foi en l'homme et foi en Dieu, du reste.*

M.L. Nous sommes tout fait d'accord. Je pense que foi et fidélité viennent de la même racine latine. Je pense que ce sont les deux ailes avec lesquelles on doit pouvoir voler... si on est capable d'avoir autre chose que des vols de poules.

M.B. *Mais les poules ont de la plume et quelquefois, on rencontre de grands écrivains, comme vous l'avez été dans votre livre, par exemple.*

M.L. De grands écrivains! Ne parlez pas trop de moi parce que, vous le dirais-je, je suis mathématicien, et, pendant toute ma jeunesse j'ai considéré la littérature avec le dédain qui convient aux scientifiques qui ne sont pas capables d'écrire convenablement.

M.B. *D'ailleurs, les littéraires le leur rendent quelquefois.*

M.L. Les littéraires le leur rendent très facilement. Pratiquement, c'est autour de 70 ans que j'ai commencé à apprendre

le français, c'est un peu tard, mais j'ai. été très aidé parce que mes livres sont évidemment de moi mais je fais partie d'un groupe qui, depuis un certain nombre d'années, une cinquantaine d'années, vit avec moi et je vis avec eux, et ces livres sont plus le fruit d'une collaboration fraternelle et profondément chrétienne que d'une initiative individuelle qui serait un peu, je dirais, en porte-à-faux sur son milieu.

M.B. *Vous venez de parler de milieu, de société, ça doit vous poser des problèmes : notre société d'aujourd'hui, vue encore une fois de l'intérieur-extérieur que vous avez créés, car vous vivez avec une petite société et vous êtes appelé à juger, à essayer de comprendre plus encore, la grande société.*

M.L. À mon point de vue, pour voir un peu les événements, il ne faut pas être trop immergé dedans. Une des grandes difficultés de notre époque, c'est que les gens savent beaucoup trop de choses et à force d'en savoir trop, ils ne sont plus capables de penser.

M.B. *Il leur manque des idées claires.*

M.L. Il leur manque des idées parce que précisément ils connaissent trop les idées des autres, mais ils les connaissent par savoir et non par réflexion, rumination, recueillement personnel. Alors, quand on est un peu en dehors du monde, comme vous le disiez tout à l'heure, on y est beaucoup plus réellement que lorsqu'on est immergé dans le monde parce que, à ce moment-là, on est emporté par les grands courants, on ne les domine pas.

M.B. *Peut-être que la sagesse n'est pas une plante qui vit sous l'eau.*

M.L. Elle est au bord oui, c'est-à-dire que les racines sont en profondeur et puis, pour que la plante pousse, il faut qu'il y ait du soleil. Autrement dit, il faut, d'une certaine façon, que l'on soit bien de cette terre mais qu'on ne soit pas uniquement, je dirais fabriqué, construit, façonné par la société où l'on se trouve. Cela demande beaucoup d'initiatives.

M.B. *À l'intérieur de vos ouvrages, revient toujours aussi un autre mot "l'amour" - l'amour qui, pour vous, est peut-être un accès à la personnalité de chacun et qui peut être, j'ai cru le comprendre ainsi, une possibilité de la vérité de tous, et cette personnalité, cette vérité, sont peut-être aussi les filles de l'amour ou les filles de la mort.*

M.L. Je ne parle pas tellement de l'amour dans mes livres. Je parle beaucoup de l'amour humain, je ne parle pas tellement d'amour sur le plan proprement religieux parce que l'on met beaucoup de choses sur le mot amour. Mais sur le plan humain, je pense que, normalement, c'est la voie par laquelle l'homme arrive à se dégager, je dirais du milieu standardisé dans lequel il se trouve, et à prendre une certaine personnalité indépendamment même peut-être des approfondissements personnels qu'il a pu avoir avant. Il faut le dire, quoique ce ne soit pas très optimiste, quand un garçon et une fille commencent à s'aimer vraiment d'amour, je ne parle pas d'une rencontre amoureuse, du flirt, pour correspondre à la liberté du temps, ils sont en général spirituellement beaucoup plus intelligents qu'ils ne l'ont été avant et malheureusement ils le sont plus qu'ils ne le sont après, quand ils sont mariés.

M.B. *Une apogée à développer.*

M.L. Il y a une certaine fidélité profonde qui peut arriver, qui arrive souvent somme toute, mais qui demande une initiative beaucoup plus vigoureuse que celle que l'on a spontanément, parce que l'on épouse, à un moment donné, un instinct fondamental et qu'on rencontre une âme sœur qui vous révèle à vous-même, des possibilités qu'on n'avait jusqu'à présent, pas connues.

M.B. *Oui, mais comme dirait Cesbron, souvent l'âme sœur finit par coucher avec le corps frère, c'est un peu ce à quoi vous faites allusion ?*

M.L. Justement, je pense qu'un des aspects fondamentaux de l'amour au sens fort du terme, c'est qu'après être parti d'une perspective où la possession, la ressemblance sont des éléments fondamentaux ou paraissent fondamentaux, on arrive à s'aimer parce qu'on se connaît mieux en se découvrant très fondamentalement différents. L'amour à travers les différences est, à mon point de vue, infiniment plus spécifiquement humain que l'amour grâce aux ressemblances.

M.B. *Nous revenons toujours aussi à un aspect du paradoxe, à l'aspect de personnalité et de vérité, car la vérité est également un de vos thèmes. Je rappelle que nous vous recevons, aujourd'hui. Comment voyez-vous l'avenir du monde ?*

M.L. Je ne le vois guère. Je le vois plus facilement, parce que c'est plus dans mon orientation car je ne suis tout de même pas un homme politique, dans ce que peut devenir un homme debout dans les temps qui viennent, plutôt dans l'avenir de la société. J'avoue, pour ma part, que je pense que la société actuelle, même si on ne veut pas trop le voir, est en train de prendre un tournant assez décisif. J'admire les futurologues qui savent ce qui va se passer en l'an 2000. Je comprends que ça les intéresse, parce que ça les occupe...

M.B. *Mais ça, c'est méchant...*

M.L. La méchanceté donne du génie mais, à mon point de vue, il est très probable qu'ils se trompent.

M.B. *Est-ce que vous admirez les optimistes, en pareil cas ?*

M.L. Je n'aime pas beaucoup l'optimiste mais j'aime beaucoup celui qui, en prenant suffisamment conscience de la grandeur humaine, connaît l'espérance, car il y a une très grande différence entre l'optimiste béat systématique qui console et qui sécurise et l'espérance qui, d'une certaine manière, n'a pas besoin de se représenter ce qui se passera pour exister.

M.B. *L'optimiste finira en illusion et l'espérance en Dieu.*

M.L. Si vous voulez, car l'espérance, puisque nous faisons de la théologie en ce moment, c'est ce qu'on appelle une vertu théologale, mais toutes les vertus théologiques sont des vertus essentiellement humaines, c'est même probablement parce qu'elles sont très humaines que nous les avons attribuées à Dieu.

M.B. *Vous parlez aussi souvent de l'humanité, on parle beaucoup d'écologie actuellement. Cela doit vous faire sourire quelquefois, vous qui êtes un peu au cœur de ce problème.*

M.L. Que voulez-vous, il y a des modes chez les intellectuels, comme chez les femmes.

Je pense que le problème se pose vraiment. J'avoue que les dimensions des conséquences d'une écologie sérieuse seraient tellement importantes que ça bouleverserait vraiment notre civilisation industrielle et citadine et je ne pense pas du tout qu'actuellement notre civilisation soit capable de bouleversement de ce genre, avant qu'elle y soit forcée.

M.B. *En d'autres termes, vous ne pensez pas l'homme encore assez sage, collectivement ou individuellement, pour recréer ce qu'il devrait créer.*

M.L. Je pense que notre société où il y a beaucoup d'hommes âgés qui ne sont pas encore tout à fait séniles, cette société est dans une certaine mesure encore extrêmement puérile.

M.B. *Mais, c'est peut-être un art, l'enfance ?*

M.L. Oui, quand on est jeune, mais après, c'est de l'infantilisme.

M.B. *Mais alors si on arrive à le doser, cet art, il faut garder un petit peu de cet art, non ?*

M.L. Oui mais alors justement, c'est un art qui se transforme car on peut mériter la jeunesse quand on est vieux, tandis qu'on la reçoit naturellement quand on est jeune.

M.B. *Mais il ne faut tout de même pas espérer la vieillesse quand on est jeune.*

M.L. Non mais, dans une certaine mesure, la vieillesse qui est méritée est jeune, tandis que la vieillesse qui est subie, est vieille.

M.B. *Quelle phrase, c'est extraordinaire. Est-ce que vous pensez que nous vivons aujourd'hui un monde un peu vide d'idéologies car vous avez l'air de dire que beaucoup de livres écrits ici ou là, ou sur tel ou tel sujet, sont parfois un peu faciles, non ?*

M.L. Je le croirais volontiers mais je pense que justement ce sont les idéologies qui rendent les vies faciles, elles sont beaucoup plus faciles à expliciter. Il est difficile de vivre en profondeur, il est très facile de penser en surface.

M.B. *En d'autres termes, l'homme deviendrait, pour vous, un penseur de surface et surtout d'artifice.*

M.L. C'est bien la tentation et je dirais que notre enseignement dans une très large mesure y porte.

M.B. *Alors, nous revenons au procès des universitaires. C'est vous qui y revenez. Ce n'est pas moi qui tiens spécialement à cette phase de votre livre ou à cette phase de votre œuvre. Mais malgré tout, vous avez l'air d'insister sur le vide idéologique. Est-ce que l'Université ne cherche pas autre chose que cela ?*

M.L. Je pense que l'Université, si elle avait vraiment son rôle propre, celui que nous lui connaissions peut-être il a 50-100 ans, formait des hommes cultivés. Actuellement je crois qu'indépendamment de certaines exceptions - car les exceptions confirment la règle, n'est-ce pas ? - nous formons surtout des hommes renseignés et renseignés précisément pour que, d'une certaine façon, ils soient utiles à la société telle qu'on la comprend actuellement : élévation du niveau de vie, plus grand confort, enfin toutes sortes de perspectives qui, au lieu de tenter d'aider l'homme à s'approfondir, lui donne l'occasion de se distraire lui-même.

M.B. *Il peut y avoir une certaine chance à la distraction, ça peut être aussi une occasion d'approfondissement.*

M.L. Oui, pour ceux qui ont suffisamment de ressources personnelles pour sortir du bien du mal.

M.B. *Parce que, à votre sens, la distraction pourrait être plus ancrée dans le mal que dans le bien.*

M.L. Je pense que la distraction, dans la mesure où elle nous distrait de nous-mêmes, relève plus d'une maladie que de la santé.

M.B. *De toute façon, il faut bien, de temps à autre, savoir ce qu'est la maladie pour comprendre la chance de la santé.*

M.L. C'est tout fait certain, mais à condition de ne pas être malade pour toute sa vie.

M.B. *Ah ! bien, on ne l'espère pas, sinon on ne vivrait plus. Avec vous, Marcel Légaut, nous avons abordé depuis plus de 20 minutes déjà, près d'une 1/2 heure, pas mal de problèmes, mais je crois qu'un des plus importants, chez vous, reste cette communication avec Dieu, avec les hommes. Lorsqu'on sait le genre de vie que vous menez, vous l'avez évoqué un peu tout à l'heure, il peut peut-être y avoir des précisions à demander. J'aimerais justement que vous parliez un petit peu de cette communication avec Dieu par exemple, car c'est tout de même le fondement de votre vie.*

M.L. Je pense que c'est en effet le fondement de ma vie, car je suis chrétien depuis l'origine, je n'ai jamais eu ce qu'on appelle une crise de foi, comme ça se présente maintenant. Mais je pense pouvoir dire que ma foi s'est approfondie et, si vous voulez, de chrétien de chrétienté que j'étais, ou si vous voulez pour faire une image plus expressive, d'enfant de chœur que j'étais au départ, petit à petit, par approfondissement personnel, par contact avec la réalité humaine, je suis devenu un chrétien de foi et pas simplement un chrétien de chrétienté. Si j'ai hérité de la religion de mes parents et si j'ai reçu beaucoup de l'Église, j'ai compris petit à petit, que pour continuer à recevoir d'elle, il fallait la servir, la porter, surtout quand elle se porte mal.

M.B. *De toute façon, vous êtes plus un homme de Dieu qu'un homme d'Église, c'est-à-dire que vous n'allez pas à la messe pour le prêtre qui la dit.*

M.L. Je ne suis pas du tout un homme d'Église mais je suis de l'Église. La langue française est une langue merveilleuse quand on la connaît. Il y a une différence entre être d'Église et être de l'Église. Je pense qu'il y a beaucoup de gens d'Église qui ne sont pas tellement de l'Église.

M.B. *Ça, c'est encore un nouveau procès qui s'ouvre.*

M.L. Peut-être mais je pense qu'il est très important pour l'Église que beaucoup de nos jeunes en particulier en comprennent la réalité au-delà de ce que l'on peut peut-être leur en dire, et comprennent que leur vie va trouver son sens en découvrant qu'ils doivent être de l'Église.

M.B. *Est-ce que vous ne pensez pas que parmi les jeunes justement beaucoup d'entre eux sont à la recherche d'une*

certaine idée de vie et ancrés dans un au-delà ? Car vous devez avoir des jeunes parmi vous.

M.L. Beaucoup.

M.B. *Ce soir, à votre conférence, vous aurez des jeunes, vous le savez.*

M.L. Je n'en sais rien.

M.B. *Toutes les fois que vous avez un auditoire, vous le savez très bien.*

M.L. Il est certain que j'ai beaucoup plus de contacts avec des jeunes qu'avec des adultes de 40-50 ans qui sont déjà assez embourgeoisés, même quand ils ont des idées très à gauche. Ce que je pense, c'est qu'actuellement chez nos jeunes, il y a un renouveau religieux qui ressemble tout à fait à celui que j'ai pu connaître après la guerre de 14-18. Une des difficultés, une des ambiguïtés du renouveau religieux actuel, c'est que nos jeunes ont un anti-intellectualisme qui me paraît dangereux. Ils sont menacés de piétisme, c'est-à-dire que, ne trouvant pas dans ce qu'on leur propose au point de vue religieux intellectuel, les satisfactions des exigences que leur apporte leur culture, ils écartent l'obstacle à la place d'essayer de le deviner et vont dans la direction du piétisme. Or, à mon point de vue, le piétisme est un très grave danger parce que ça va bien quand on a le cœur tendre mais, à mesure que l'on vieillit, le cœur durcit et petit à petit le piétisme se transforme en routine.

M.B. *Mais alors, il se peut très bien que ce procès de la culture que nous abordons à son tour, soit également un reflet beaucoup plus général, c'est-à-dire qu'il en soit ainsi pour un peu tout.*

M.L. Justement, on ne peut pas séparer je dirais l'évolution religieuse, l'histoire religieuse de l'homme, de l'histoire du monde. Ces deux choses-là sont intimement liées et ce qu'il faudrait, si nous étions vraiment des disciples de Jésus véritables, c'est que les chrétiens ne soient pas à la remorque du monde comme ils ont l'habitude de le faire maintenant. Mais que d'une certaine façon ils soient suffisamment en profondeur humaine pour apporter aux hommes, par leur présence beaucoup plus que par leur laïus, leur prédication, une réalité que les autres cherchent plus ou moins inconsciemment et qu'ils découvrent assez rarement parce qu'ils vont dans une direction autre que celle que le christianisme leur propose.

M.B. *En somme, une fois de plus, il faut avoir une gueule de racheté comme disait Nietzsche, et puis surtout un sentiment.*

M.L. Vous savez, Nietzsche a connu le christianisme dans une époque où le christianisme n'était pas très brillant, alors on comprend tout ce qu'il a compris, tout ce qu'il a dit.

Il n'est pas nécessaire, je dirais, d'avoir l'enthousiasme des sauvés. Je crois qu'au contraire, il faut d'une certaine façon prendre une conscience extrêmement vigoureuse de l'inhumanité du monde et découvrir dans l'espérance essentielle que Jésus a pu avoir, la raison de pouvoir porter cette inhumanité sans la couvrir de piétisme et avoir ainsi les moyens d'y porter remède dans une certaine mesure et avec une patience, la patience de Dieu, car il n'y a personne de plus puissant, de plus patient que Dieu dans ce domaine.

M.B. *Il ne connaît pas le temps, étant infini lui-même et et il doit, j'imagine, trouver curieux nos impatiences, notre attachement au temps, mais comme il nous a créés...*

M.L. Je ne connais pas très bien ce que pense Dieu et j'aime mieux ne pas trop y penser. Mais si jamais nous nous mettions dans cette conception, je pense que, non seulement Dieu pense que nous sommes impatients, mais il doit le comprendre. Mais je n'en sais rien et j'aime mieux ne pas trop parler de lui parce que, si je crois tout à fait à ce qu'il est, je ne sais absolument pas qui il est.

M.B. *Est-ce que vous êtes arrivé à atteindre votre humanité comme un homme qui l'a recherchée toute sa vie ?*

M.L. Justement, quand on croit avoir atteint son humanité, c'est qu'on a échoué car, en définitive, nous sommes mystère à nous-mêmes. Dans la mesure où l'homme prétend arriver à se connaître totalement, il se nie. La grandeur de l'homme est de savoir qu'il est mystère à lui-même et c'est même par là qu'il atteint le mystère de Dieu.

1976

9 - Radioscopie

Jacques Chancel

Jacques Chancel : *Normalien, agrégé, professeur de mathématiques, vous avez toujours été partagé entre deux vocations, l'une scientifique, l'autre spirituel. Un jour, vous avez décidé de revenir à la terre et vous vous êtes fait berger, paysan, comme pour rompre avec le monde. Était-ce une rupture, c'était il y a en plus 37 ans et vous êtes toujours paysan, berger, homme de la terre,*

Marcel Légaut : *et conférencier mondain,*

J.Ch. *et conférencier mondain, ça veut dire quoi ? au deuxième degré ?*

M.L. au deuxième degré. Cela n'a pas été une rupture car, quand j'ai fait mon retour à la terre, tout était par terre. Pour que ce soit une rupture, il aurait fallu que quelque chose reste debout. C'est mon expérience de la guerre et une préparation assez précise avant la guerre qui m'ont fait prendre conscience d'une exigence : je ne voulais plus être professeur de faculté comme avant.

J.Ch. *Pourquoi ?*

M.L. Parce que dans le milieu d'officiers où je me trouvais, soit lorsque j'étais commandant de groupe, soit quand j'étais ensuite à l'État-Major, je trouvais qu'il y avait beaucoup de gallons, pas mal de prétention et assez peu de compétence. Tous ces gens étaient passés par des études supérieures (*comme vous*), comme moi. Moi-même je ne me trouvais pas tellement à la hauteur de ma tâche. Il est plus facile d'être un professeur, du moins de ce temps-là, que d'être un chef. Je

n'ai d'ailleurs pas eu l'occasion d'être un chef dans des périodes particulièrement difficiles. C'était au temps de la drôle de guerre où les officiers mangeaient bien, dormaient beaucoup et prenaient du poids.

J.Ch *Vous vous considérez déjà comme un maître de vie.*

M.L Pas du tout, je ne suis pas un maître de vie.

J.Ch *Les autres vous considéraient comme un maître de vie.*

M.L. Ils font ce qu'ils veulent. Pour ma part, j'essaie d'être un vivant, c'est suffisant, (*c'est déjà beaucoup*) tout à fait suffisant. Mon projet n'était pas du tout de quitter l'enseignement supérieur. Je suis mathématicien, par conséquent on n'a pas besoin de beaucoup de laboratoire quand on fait des mathématiques. Pour les étudiants, au moins les premières années, il y a une période de transition assez délicate pour la plupart, qui passent du secondaire au supérieur. Dans le secondaire, il y a une certaine pédagogie; dans le supérieur, il n'y en a aucune et, je dirais même qu'on se fait même un peu une gloire de ne pas en avoir. Alors, dans les premières années, les certificats intermédiaires, je désirais qu'ils travaillent réellement comme des hommes, comme tout le monde travaille dans leur milieu, de manière à ce que leur éducation purement intellectuelle, disons même cérébrale, soit compensée par un concret, quelque chose de réel,

J.Ch *quelque chose d'essentiel,*

M.L. quelque chose d'essentiel pour être un vivant. J'ai voulu faire cela. Vichy petit à petit a accédé à cette idée car tout était par terre, et m'a accordé un congé avec un demi traitement de professeur de faculté pour être ouvrier agricole pendant un an. Je suis arrivé à être professeur à Lyon, en zone libre, car j'étais à Rennes en zone occupée où je ne pouvais rien faire. Mon rêve était que mes étudiants travaillent avec moi dans la ferme que je venais d'acheter. C'était parfaitement utopique. Mais à 40 ans, si on n'a plus d'illusion... on est déjà presque mort.

J.Ch *Vous pensiez que les étudiants auraient pu vous suivre dans cette ferme.*

M.L. Je pensais que, non seulement ils auraient pu me suivre mais beaucoup l'ont désiré. Mais à ce moment-là, ce n'était pas très possible. J'ai eu tout de même un certain nombre d'étudiants, mais pendant les vacances, car il y avait un service civile obligatoire et évidemment ils préféreraient venir chez un fermier comme moi plutôt que chez un paysan qu'ils ne connaissaient pas. On a reconstruit deux maisons du hameau,

J.Ch *Tout cela, c'était en 1940.*

M.L. 1940-41, on a fait la moisson, ce qu'il y avait de moisson... et ainsi de suite.

J.Ch *Vous étiez fait pour les travaux de la terre ?*

M.L. Absolument pas.

J.Ch *Car si j'ai de bonnes informations, vous aviez été reçu à Polytechnique, vous avez fait Normale Supérieure, vous êtes agrégé de math, vous avez enseigné les mathématiques...*

M.L. docteur ès sciences...

J.Ch *À l'origine, en bas...*

M.L. Fils de professeur de mathématiques. Rien à voir avec la terre si ce n'est par mes ancêtres, comme tout Français, mais rien de véritablement concret dans une expérience de jeunesse où j'aurais pu connaître la vie d'un paysan.

J.Ch *Pourtant la terre, c'était un choix déterminé, vous l'aviez décidé.*

M.L. Eh bien, je l'ai décidé. Mais il faut le dire, cela vient d'assez loin. J'aurais pu vouloir me faire ouvrier. Ça vient d'un peu plus loin parce que c'était la période où Giono avait une influence réelle dans certains milieux. Giono n'a pas voulu faire un retour à la terre. Quand on le lui a proposé, il a préféré faire du cinéma. Mais moi, j'ai préféré un retour à la terre plutôt que d'être ouvrier.

J.Ch *À ce moment-là, vous pensiez que vous pourriez mener de front une aventure intellectuelle et une aventure manuelle. Or c'est impossible.*

M.L. C'est physiquement impossible. Si on travaille la terre pour gagner sa vie, on ne peut pas faire un travail intellectuel en même temps dans les conditions où nous vivons maintenant, très certainement, de sorte que, par certains côtés, mon projet était parfaitement utopique, non seulement à cause de l'orientation qu'on a donné à l'enseignement supérieur après la guerre, mais aussi, en vérité, dans les conditions de rémunération des produits de la terre, avec d'autre part, il faut l'avouer, un manque de métier certain, quoique en 40 dans mon pays, le métier de paysan était plus de l'ordre de la routine, de la sage routine, que de la technique de nos fermiers actuels. Malgré tout, c'était évidemment utopique et pendant une bonne vingtaine d'années, j'ai travaillé de mes mains parce que, en 42, j'ai pris congé, ayant compris que la sécurité d'un professeur de faculté ou d'un fonctionnaire est par certains côtés incompatible avec une prise de conscience en profondeur de la condition paysanne. Et une des formes, je dirais précieuse, de la condition paysanne, il faut le dire sans trop insister, c'est que nous sommes des hommes libres dans la mesure où nous ne sommes pas trop assujettis par les échéances des emprunts, mais il n'y en avait pas à ce moment-là. Nous sommes des hommes libres. Par conséquent nous avons des responsabilités de chef mais nous avons les risques qui sont attachés à la responsabilité du chef. Rien n'est plus formateur alors, on a besoin pour vivre de connaître le risque.

J. Ch *Aujourd'hui, vous vous considérez comme un vrai paysan, 37 ans après.*

M.L. Un vrai paysan ? Oui et non. Je suis plus proche du vrai paysan d'il y a 50 ans que du paysan d'aujourd'hui...

J.Ch *... qui est devenu un paysan moderne,*

M.L. qui est devenu un paysan où on travaille selon une certaine technique.

J.Ch *Il est devenu un agriculteur.*

M.L. Il est devenu un agriculteur, un exploitant si vous voulez, en prenant le mot "exploitant" dans le sens d'exploiter la terre. Cela n'exige pas un certain amour de la terre comme celui que nos paysans d'il y a 50 ans connaissaient, et qui

les soutenait dans leur ténacité.

J.Ch *Votre terre, dans quel endroit est-elle précisément ?*

M.L. L'endroit où j'ai fait mon retour à la terre n'était pas un endroit particulièrement privilégié puisqu'il était abandonné depuis vingt ans. C'était une ferme abandonnée, une ferme isolée, dans un pays qui se dépeuplait et où chaque fois qu'une famille pouvait s'installer au village, elle y allait pour les enfants en particulier. Il y avait vingt ans que ces terres n'étaient pas cultivées. Mais étant citadin...

J.Ch *Elle se trouvait où cette terre ?*

M.L. En montagne, à 1000 m d'altitude, au-dessus de Luc-en-Diois.

J.Ch *Quelle est la grande ville la plus proche ?*

M.L. La grande ville est à peu près à 80 km, c'est Valence. C'est à mi-chemin à vol d'oiseau entre Valence et Gap.

J.Ch *Vous aviez combien d'hectares ?*

M.L. 130 hectares dont 15 hectares de terre cultivable avec des bœufs, avec des mules, de la bonne terre d'ailleurs parce que nous avons tous des troupeaux, par conséquent du fumier, et donc des terres qui ne se ruinent pas en utilisant abusivement des engrais.

J.Ch *Quelles cultures faisiez-vous ?*

M.L. Toute culture pour l'usage du troupeau car nous avions un petit troupeau. J'ai commencé avec quinze brebis, deux mules et deux bœufs.

J.Ch *Et au final ?*

M.L. Au final, c'est-à-dire quand j'ai cédé la ferme à mes gosses, j'avais à peu près 50-60 bêtes. J'avais un tracteur aussi.

J.Ch *Le professeur que vous étiez s'est retrouvé sur cette terre. L'accoutumance est venue au bout de combien de temps ? parce que c'est très difficile de quitter la ville.*

M.L. Vous savez, je suis venu après la guerre, au mois de novembre 1940, la ville n'était pas tellement agréable. Quand je revenais de Lyon après avoir donné mes cours de faculté, pendant deux ou trois jours à Lyon, j'avais l'impression de revenir dans un pays libre. Jamais un Allemand n'est venu chez moi où j'avais pourtant bien des raisons de craindre qu'ils viennent me voir. Mais vous savez, la liberté, c'est un luxe, ça se paye au prix où l'on peut tenir. J'avoue, pour ma part, que je n'ai jamais regretté vraiment ma décision. D'ailleurs j'aurais pu : quelques années après, mes collègues m'ont dit : "Tu peux, si tu veux revenir à Lyon, il y a une place de maître de conférence en concours", je me serais renié.

J.Ch *Pour les autres paysans, vous n'étiez pas tout à fait des leurs.*

M.L. Les autres paysans n'ont pas très bien compris qui j'étais.

J.Ch *Ils l'ont compris à la fin ou jamais ?*

M.L. D'abord en 40, les Français s'aimaient bien, ils ont été heureux de voir arriver quelqu'un qui prenait une ferme abandonnée, que certains avaient jadis cultivée avant de retourner au village. Ils m'ont aidé très fraternellement. J'avais un voisin à un kilomètre qui a vraiment été pour moi un frère au sens fort du terme. D'ailleurs, je le lui rendais car il me disait : si jamais vous n'étiez pas venu, moi, je serais parti.

J.Ch *Vous aviez rompu avec tout le reste parce qu'il y a quand même toute cette pratique intellectuelle, je le rappelle, vous avez été reçu à Polytechnique, vous êtes agrégé de mathématiques, vous étiez professeur, avez-vous continué à lire, à travailler ?*

M.L. Absolument pas, j'ai rompu radicalement. Mon premier amour était vigoureux. J'ai commencé ma thèse en mathématiques élémentaires. J'ai été reçu à Polytechnique après six mois de préparation. J'avais des facilités très certaines. Mais en mathématiques, le génie créateur, la possibilité de création, vieillit très vite. C'est pour cela qu'il y a beaucoup de mathématiciens un peu vigoureux qui tournent à la politique, par exemple Painlevé, Borel et quelques autres. Autant l'invention dans d'autres domaines, dans d'autres disciplines, dure, autant elle est hâtive en mathématiques et assez rapide, au moins pour beaucoup. Alors mon premier amour a cessé radicalement. J'ai conservé la culture mathématique, non pas que je sache, que je connaisse les mathématiques, je les ai tout à fait oubliées, mais la rigueur dans la pensée, une certaine précision dans l'expression, une certaine densité dans la formule, tout cela qui d'ailleurs ne facilite pas la lecture de mes livres mais qui leur donne tout de même une certaine valeur, à mon point de vue, parce que ce n'est tout de même pas du bla-bla.

J.Ch *Pendant vingt ans, vous avez donc rompu avec ce qui était vous mais il vous a fallu revenir à ce qui était vous également, c'est-à-dire à cet homme intelligent, ayant fait des études, étant cultivé, et vous vous êtes mis à écrire parce que c'était une nécessité.*

M.L. Je me suis mis à le faire mais très tard. Je peux dire que j'ai eu vingt années de jachère.

J.Ch *Vingt années de jachère intellectuelle.*

M.L. Une jachère absolument radicale. Mais je prends le mot "jachère" dans un sens précis. Ce n'est pas la jachère de quelqu'un qui n'a jamais eu de culture, c'est une jachère après culture.

J.Ch *Pour une nouvelle culture.*

M.L. Une nouvelle culture, si vous voulez, qui est d'ailleurs profondément unifiée avec la précédente car, sous des formes très différentes, j'ai toujours été un chercheur. Je le suis encore, la matière avec laquelle je travaille n'est plus la même mais l'activité intérieure qui permet d'être un créateur reste.

J.Ch *On peut dire que vous aviez l'intuition de ce temps parce que c'était en 1940 et, 37 ans après maintenant, on va*

volontiers vers la terre. On ne le savait pas à ce moment-là.

M.L. On ne le savait pas mais on revient à la terre actuellement pour des raisons tout à fait différentes. C'est un rejet de la société dans une certaine mesure. C'est fait par des jeunes; moi, j'avais 40 ans. J'avais un amour profond du travail. Beaucoup de nos jeunes qui font retour à la terre ont plutôt l'idée des estivants mais des estivants pour l'année, de sorte que la différence est très grande. Cependant, je crois pouvoir dire que les jeunes qui sont suffisamment vigoureux, suffisamment aidés par leurs parents et qui réussiront ouvrent une voie dont on ne peut pas dire exactement ce qu'elle sera, l'importance qu'elle aura dans la vie.

J.Ch *Vous avez aujourd'hui 76 ans, c'est une longue vie depuis vos débuts universitaires à votre situation de paysan. Quelle réflexion tirez-vous de toutes ces années et de toute cette vie ? Cette réflexion qui est une réflexion ouverte et offerte...*

M.L. C'est là que j'ai commencé à écrire car, pour un homme, et c'est vrai aussi pour une femme, on ne commence vraiment à prendre conscience de ce qu'on vit que lorsqu'on est capable de l'écrire. Il y a une ascèse de l'écriture qui, à mon sens, est capitale pour la clarté dans la conscience. Alors je me suis mis à écrire, non pas tellement pour publier... d'ailleurs j'ai eu de fortes difficultés, c'est grâce à Madame Aubier qui a voulu faire une bonne action et qui n'a pas fait une mauvaise affaire, que j'ai pu sortir mes livres et qui ont évidemment changé ma vie. Mais ce que je voulais surtout, c'était précisément me donner une idée claire de ce que je vivais, vers 60 ans, à partir de tout ce qui s'était passé dans mon passé. Alors là, je vous avoue que ma formation scientifique, l'aide de camarades littéraires qui m'ont appris le français... car le français est une langue très difficile.

J.Ch *Vous ne la connaissiez pas ?*

M.L. Non, il n'y a pas beaucoup de Français qui la connaissent car la finesse de la langue française, qui est vraiment sa qualité extrême, demande qu'on soit soi-même affiné, c'est-à-dire cultivé, c'est-à-dire autre chose qu'un grammairien, et probablement un homme vivant, pour être capable de l'apprécier.

J.Ch *Alors cette langue, vous êtes allé la chercher dans les livres, dans les rencontres.*

M.L. Non, j'ai écrit et quelques-uns de mes amis, professeurs, agrégés de lettres, avec lesquels je suis très frère et très fraternellement uni, m'ont corrigé et j'avoue qu'ils m'ont ouvert une perspective que je ne connaissais pas, à savoir l'humilité car, quand un auteur écrit, en général, il est toujours très satisfait de ce qu'il fait mais, quand on le corrige, il faut qu'il ait l'humilité de le comprendre... mais après, cette humilité est payante parce qu'elle vous forme et, après, on écrit un peu mieux, sauf que j'espère que le livre, celui qui va sortir dans quelque temps, et même celui qui est sorti récemment *Passion et patience d'un croyant*, un autre sortira prochainement chez Aubier (*Intériorité et engagement*)...

(J.Ch *Vous écrivez beaucoup.* **M.L.** Je commence à finir).

M.L. ... seront plus lisibles mais seront par certains côtés, moins profonds, parce que les lecteurs, qui sont des gens pressés, me forcent presque, pour essayer de me faire écouter, de me faire entendre, de leur apporter quelque chose qui soit à la fois plus léger et par conséquent un peu moins consistant.

J.Ch *Vous l'ancien de Normale Supérieure, avez-vous l'impression d'être allé à l'école ? Avec tous vos diplômes, vous êtes bardé de diplômes, avez-vous cette impression d'être allé à l'école, dans votre situation ?*

M.L. D'être allé à l'école ? Non.

J.Ch *D'être allé à l'école alors que vous avez fait tellement d'écoles ? Était-ce nécessaire ?*

M.L. Je crois que c'était nécessaire (*Je le crois aussi*) mais ce que je constate, c'est que ce n'était pas suffisant.

J.Ch *Ce n'était pas l'essentiel.*

M.L. Ce n'est de toute façon pas l'essentiel mais l'essentiel a besoin du nécessaire et du suffisant. Je pense, pour ma part, que je suis très heureux d'avoir reçu jusqu'à 40 ans un enseignement et d'avoir vécu dans un milieu cultivé, quoique le milieu scientifique ne soit pas spécifiquement cultivé. Je dirais plutôt sa technicité car il y a beaucoup de scientifiques qui auraient besoin de quelques compléments de culture dont ils ignorent d'ailleurs l'existence. Mais d'autre part, il est certain que mes trente années de paysan font partie de mon école.

J.Ch *Alors quelles sont les années les plus importantes ? Sont-ce les 40 premières années où vous avez emmagasiné la culture ou les 30 autres où vous avez été paysan ?*

M.L. Votre question mise à part, je pense que les 30 dernières années ont mis en valeur des talents que j'ignorais.

J.Ch *Tout est nécessaire.*

M.L. Tout est nécessaire. Et l'important est d'être suffisamment intériorisé pour savoir en temps voulu suivre les écoles qui conviennent, c'est-à-dire en vivant de vie et qui correspondent aux possibilités que chacun a secrètement de façon à les mettre en valeur.

J.Ch *Donc vous avez pu goûter à fond cette vie de paysan parce qu'il y avait eu auparavant toutes ces années qui la préparait.*

M.L. Tout à fait d'accord

J.Ch *Quelle chance !*

M.L. Remarquez que c'est une chance que nous aurions dû donner depuis des générations à nos paysans car nos paysans sont les grands abandonnés. Dans mon village, l'instituteur jadis était le dernier de la dernière promotion qui attendait le dernier de la dernière suivante pour pouvoir partir. Nos paysans de montagne, de mon pays en particulier, sont les grands abandonnés malgré qu'ils aient une valeur humaine, une profondeur humaine. Je ne veux pas dire du mal des citadins mais la vie citadine ne cultive pas la profondeur humaine comme un vie paysanne d'être libres.

J.Ch *Quelle jeunesse vous aimeriez rencontrer maintenant ?*

M.L. Je rencontre et j'ai une communication assez directe avec des jeunes qui pourraient être mes petits-enfants. Il y a une alternance dans les générations. Les générations se suivent et s'opposent tout en se recevant. Alors deux générations qui chevauchent à travers l'une ont une certaine connivence dans leur manière de sentir, de penser, de réagir, qui leur donne la possibilité d'une communion, d'une communication que n'ont pas deux générations successives.

J.Ch *Ce sont d'ailleurs des jeunes qui vous appellent en ce moment.*

M.L. Certes et cela m'intéresse d'autant plus que ce sont les jeunes qui feront l'avenir de demain.

J.Ch *Vous parliez d'intériorité, de réflexion. Il faudrait quand même dire qu'à un certain moment de votre jeunesse, vous avez souhaité devenir prêtre. Et c'était votre père qui vous disait : "Passe d'abord par polytechnique et ensuite tu pourras devenir prêtre".*

M.L. Nous sommes d'accord. Cette vocation spirituelle s'est transformée petit à petit sous l'influence d'un Père Portal, de Monsieur Portal, qui a reconnu en moi les deux vocations, scientifique et spirituelle, qui m'a mis en relation avec Teilhard de Chardin qui lui aussi avait son problème parce que, en ce moment-là, dans bien des milieux ecclésiastiques, la recherche scientifique paraissait une "distraction" par rapport à la vie spirituelle, à la vie confessionnelle proprement dite. Donc nous avons quelques problèmes communs. Portal m'a mis en relation avec Teilhard mais petit à petit par les événements, par l'activité, je dirais d'apostolat que j'ai connue dans certains milieux d'enseignement primaire en particulier, dans l'enseignement primaire public, le projet que nous avons... on ne peut pas tout faire. Un des drames de ma vie, c'est que pendant très longtemps, j'avais encore deux choses à faire : maintenant, je suis un peu plus unifié par le fait même de mon âge, mais...

J.Ch *Quelles étaient ces deux choses à faire ?*

M.L. Ces deux choses à faire, par exemple, disons-le simplement, je crois que je ne scandaliserai aucun membre de l'enseignement supérieur : être un membre de l'enseignement supérieur, c'est pour faire de la recherche. Je dois avouer humblement à mes supérieurs qui sont morts, par conséquent ça ne présentera pas d'inconvénient pour ma carrière, que lorsque je suis entré dans le supérieur, c'est à ce moment-là que j'ai cessé de faire de la recherche. Je dirais qu'il y a beaucoup de professeurs de l'enseignement supérieur qui en sont là.

J.Ch *Vous étiez arrivé.*

M.L. Eux sont arrivés au même degré et en particulier ceux qui arrivent à Paris.

J.Ch *La deuxième raison, vous disiez qu'il y avait deux choses dans votre vie.*

M.L. La deuxième raison est justement cet apostolat que je faisais qui m'a absorbé progressivement. Dans un deuxième niveau, si vous voulez après 1940, j'aurais voulu faire de la recherche intellectuelle. Ce n'était pas possible. Il fallait que je travaille pour gagner ma vie. Donc il fallait que je l'assume.

J.Ch *Vous l'avez gagnée, cette vie, comme paysan, comme berger.*

M.L. Je vous dirais la chose suivante. Je l'ai gagnée, je l'aurais gagnée suffisamment si je n'avais pas eu d'enfant.

J.Ch *Il y a eu combien d'enfants ? - (Six) - Et une femme qui a accepté de vous suivre.*

M.L. Cela a été ma force car, lorsque nous nous sommes mariés en 40...

J.Ch *... au moment où vous avez décidé...*

M.L. ... au moment où j'ai décidé ce retour à la terre, mais ni l'un ni l'autre d'ailleurs, nous ne savions pas ce que nous allions faire car elle était elle-même une fille de bourgeois.

J.Ch *Elle n'avait pas connu votre vie de professeur ?*

M.L. Elle avait connu ma vie de professeur car elle était membre du groupe pendant plusieurs années avant la guerre. C'est en 40 que nous nous sommes décidés à faire cela. Mais évidemment ni l'un ni l'autre, nous ne savions ce qui nous attendait. Mais, vous savez, la foi, ça soulève des montagnes, ça permet d'y vivre aussi. Je peux dire que, toute fille de bourgeois qu'elle était, elle est plus paysanne que moi parce que moi, je suis devenu, comme vous le disiez tout à l'heure, un conférencier, je voyage, tandis qu'elle, elle travaille toujours son jardin. Elle est paysanne plus que moi.

J.Ch *Ce sont vos enfants qui ont repris les fermes.*

M.L. J'ai trois de mes enfants qui ont repris les fermes, deux sont mariés, un troisième est célibataire. Les trois autres ont des professions libérales, l'un est professeur de mathématiques, l'autre médecin et la troisième est en train de finir ses études.

J.Ch *Ont-ils compris le sens de votre démarche ?*

M.L. Ils le comprendront quand je serai mort.

J.Ch *Cela veut dire qu'ils n'ont pas toujours bien compris.*

M.L. Non. Voyez-vous, on ne peut pas demander aux enfants de comprendre leur père avant d'avoir eux-mêmes suffisamment de maturité pour pouvoir, par le dedans, comprendre ce qu'ils ont reçu secrètement pendant leur jeunesse.

J.Ch *En tout cas, c'est la voie que vous deviez suivre.*

M.L. C'est la voie que je devais suivre. Ce ne fut pas toujours facile mais je ne l'ai jamais regretté. À mon âge, on en est heureux mais, franchement, on ne désire pas recommencer.

J.Ch *Vous n'avez jamais été dans votre vie un homme seul, contrairement à ce qu'en pensaient certains. Vous avez toujours vécu en communauté, communauté de foi, je parle.*

M.L. Vous savez, je n'ai jamais été seul mais j'ai été souvent isolé. Je dirais même qu'intellectuellement parlant, je n'ai jamais été tout à fait seul par le fait même que j'ai des camarades qui m'ont beaucoup aidé à être ce que je suis devenu. Mais, par certains côtés, ce que je suis devenu n'est pas tout à fait ce qu'ils sont de sorte qu'il y a aussi de ce côté-là une certaine solitude. Cela fait d'ailleurs partie du vivant, il n'y a pas de vivant qui ne soit pas un solitaire, si

vous prenez le mot "solitaire" dans un sens profond.

J.Ch Mais la vie mérite d'être vécue.

M.L. Non seulement elle mérite d'être vécue mais elle doit être aimée.

J.Ch Elle doit être aimée mais il faut également prendre tous les risques.

M.L. Il faut prendre tous les risques et pour véritablement prendre tous les risques et mettre en valeur tout ce qu'on est, en potentialités, il faut trouver petit à petit, en avançant pas à pas, par fidélité aux exigences qui montent en nous, le sens de sa vie.

J.Ch Vous étiez riche d'une foi ardente parce que vous le dites : je suis né enfant de chœur.

M.L. Vous savez, les enfants de chœur n'avaient pas tous cette foi-là car peu de garçons sont devenus ce que je suis devenu.

J.Ch La manière dont vous avez de le dire. Vous étiez donc né pour cette foi, pour l'exercer, pour l'offrir. Vous auriez d'ailleurs pu être prêtre, pas moine parce que vous n'aimez pas tellement les gens qui partent dans la solitude pour le cloître.

M.L. Je vous avoue qu'au début j'étais assez moine par le fait que j'ai été élevé dans un milieu assez jansénisant. J'étais d'autre part mathématicien, donc d'un esprit assez carré, je cherchais des choses précises, des devoirs précis et ainsi de suite. Et une des grâces que j'ai reçue de Monsieur Portal a été précisément de m'assouplir. Je ne suis pas du tout souple par nature mais en revanche, je le suis devenu ultérieurement par le travail intérieur qui s'est fait en moi grâce à mes fidélités, grâce aussi au fait que j'ai pu changer de vie. Changer de vie, c'est une chose très précieuse quand on est capable de le faire sans être écrasé par le changement.

J.Ch Je crois d'ailleurs qu'il faudrait conseiller à tous de changer de vie mais il faut quand même un moment de courage pour le faire et puis la possibilité de le faire.

M.L. Il faut la possibilité de le faire, il faut avoir le courage de le faire et il ne faut pas être obligé de le faire par nécessité économique par exemple. Il faut le faire par fidélité fondamentale à ce qu'on est

J.Ch Ne pas tomber dans la routine.

M.L. Ne pas tomber dans la routine, ne pas se contenter de la loi, découvrir des exigences en soi qui sont tellement personnelles qu'on n'a absolument pas l'idée de les imposer aux autres. Enfin toutes sortes d'éléments qui, à mesure qu'on y correspond, vous singularisent extrêmement et vous font entrer dans cette solitude dont nous parlions tout de suite.

J.Ch Mais vous, l'ancien élève de Normale Supérieure, ou le professeur de mathématiques, vous auriez pu avoir la même démarche, partir pour votre campagne, vous installer comme paysan et comme berger avec des malles pleines de livres pour continuer la route. Or vous avez voulu tout oublier.

M.L. À ce sujet, je peux vous dire que je n'ai pas voulu tout oublier mais c'est venu tout seul. C'est même une des choses un peu humiliantes, même assez fortement humiliantes aux heures de fatigue, au moins jadis, car après toutes ces années, vous savez, c'est de s'apercevoir qu'on n'est plus capable de faire ce qu'on faisait avant facilement. L'ignorance, non pas l'ignorance du premier mais l'ignorance qui vient après, c'est assez pénible. Les vieux peuvent connaître cela parce que, dans la vieillesse, il y a une chute, une descente irréversible. Mais quand on a suffisamment de conscience pour savoir que ce que l'on faisait jadis, on ne peut plus le faire maintenant, et que ce ne sera jamais fait, il y a là une prise de conscience des limites humaines qui dépasse de beaucoup toutes les leçons de morale.

J.Ch Vous n'étiez pas tenté à certains moments de prendre un livre quelque part et de le lire.

M.L. Oui, mais je suis un très petit lecteur, ça dépend des tempéraments. Je suis plus un chercheur, un autodidacte en prenant le mot non pas dans le sens de lecture mais dans le sens de réflexion intime d'un lecteur. Je suis très peu lecteur. J'ai pris la résolution, je dis cela en m'amusant, que quand je serai vieux et que je ne pourrai plus circuler, je me mettrai à lire. Mais ce qui me paraît tout à fait intéressant, quand j'ai commencé un tout petit peu à lire, c'est de m'apercevoir combien ce qui se pensait avec vigueur au début de ce siècle, je le vivais sans le savoir. Avec une spiritualité, avec une affectivité si vous voulez, qui n'était pas celle du début du siècle mais qui par certains côtés a beaucoup hérité de la liberté intérieure, intime, que certains grands chercheurs du début du siècle ont pu connaître.

J.Ch À quel âge est-on vieux ?

M.L. Cela dépend de la façon de prendre les affaires, ça dépend aussi de la manière dont on a été jeune dans le passé, dans sa jeunesse. Je crois qu'il y a des jeunes qui naissent vieux. Je ne sais pas s'il y a des vieux qui deviennent jeunes mais je pense que, lorsque les jeunes restent jeunes, ils peuvent rester jeunes pendant très longtemps et même lorsqu'ils deviennent vieux.

J.Ch En ce moment, vous vivez comment ?

M.L. En ce moment, je vis dans les chemins de fer. Quand je suis chez moi, ce qui arrive tout de même, je vis en montagne dans une petite ferme, la ferme de mon voisin, à un kilomètre de la ferme où se trouvent mes enfants et là, j'y vis, j'y travaille. Je mène un peu une vie, je ne dirais pas d'ermite, ça ne me va pas du tout, mais une vie où je suis d'ailleurs très heureux, et où je suis très fréquemment visité par des personnes qui ont lu mes livres et qui peuvent venir passer une heure ou deux avec moi pour causer réellement. C'est dans un climat plus favorable; c'est mieux que dans un studio, dans un studio on fait des laïus mais, quand on est dans une maison de campagne, une maison de montagne, où des paysans ont travaillé, où ils vivaient la nuit dans la nuit parce qu'il n'y avait pas de lumière, il y a un climat énorme dans cette maison qui vous fait prendre conscience des frontières de la vie beaucoup plus que les livres de philosophie.

J.Ch Vous êtes quand même le sage, vous êtes le philosophe pour les gens de l'endroit.

M.L. Le philosophe, ils ne savent pas ce que ça veut dire et je ne le suis pas parce que ce qui me différencie des philosophes, c'est qu'on peut philosopher sans vivre tandis que moi, je crois que je suis un vivant. Je ne dis pas que je n'ai pas une philosophie mais elle vient après. Je laisserai à mon lecteur, mon futur lecteur si j'ose dire, le soin de la découvrir et de l'explicitier.

J.Ch *Il vous arrive d'aller voir vos enfants, de travailler avec eux.*

M.L. Vous savez, travailler avec eux. Non il vaut mieux que je ne les vois pas trop travailler parce que le travail d'un paysan comme moi, d'il y a 40 ans, est très différent de celui d'aujourd'hui. Un père, quand son fils est fonctionnaire, ça ne l'intéresse pas très directement de savoir comment il exerce sa fonction. Mais quand un père est sur ses terres qu'il a travaillées et qu'il voit ses enfants travailler autrement, il faut beaucoup d'énergie pour ne pas manifester quelque étonnement, pour ne pas dire plus.

J.Ch *Vous avez dit que trois de vos enfants s'occupaient des terres, étaient nés par le fait même paysans, vous leur avez permis de poursuivre leurs études.*

M.L. Ils ont fait toutes les études qu'ils pouvaient. Cela n'est pas donné à tous les paysans pour une bonne raison, moi, j'avais quelque argent. Par conséquent, ils ont fait toutes leurs études. Je vous disais qu'il y en a un qui est professeur de mathématiques, j'en ai une qui est médecin et une troisième qui fait des études de psychomotricité. J'en ai un qui a fait une école supérieure d'agriculture mais je vous dirai une chose, dans ces écoles supérieures d'agriculture, on fait des fonctionnaires agricoles, on ne fait pas des paysans. Il suffit de faire ses comptes. C'est ce qu'un paysan ordinaire ne sait pas faire. Mais il a fallu qu'il apprenne tout sur le tas parce que le métier de paysan ne se contente pas des livres et des cours de professeurs d'école d'agriculture, même supérieure.

J.Ch *Vous dites que vous voulez vivre en symbiose, en communion avec ceux qui naissent, vivent et meurent dans le silence de la nature. Il est vrai qu'il faut vivre avec ceux qui naissent et qui vivent et qui meurent et surtout avec la nature car on finit par ne pas connaître les véritables choses, comme on dit en langage populaire, autrement dit l'essentiel. On doit passer à côté de beaucoup de choses. (Beaucoup de choses). Mais on ne le sait pas parfois.*

M.L. Oui, on ne le sait presque jamais car nous sommes des vécus beaucoup plus que des vivants. Ce n'est pas parce que nous sommes engendrés par les femmes que nous sommes tout de suite des hommes. Il nous est nécessaire de faire toute une maturation intérieure pour arriver à un niveau d'humanité où l'homme peut s'émerveiller dans la nature. L'enfant s'émerveille mais notre enseignement a rapidement fait disparaître cet émerveillement pour lui faire apprendre des leçons par cœur.

J.Ch *Je reviens à ce que vous disiez tout à l'heure. Comme les 30 années qui ont suivi les 40 premières ont dû être utiles parce que vous avez appris tellement de choses dans les 40 premières années qu'après vous avez su les voir.*

M.L. Je les ai apprises, non pas tellement que je me rappelle de ce que j'ai appris car les mathématiques sont bien loin dans ma mémoire, mais il y a tout de même un sérieux de l'existence, je ne sais quoi qui fait que, quand on travaille bien dans sa jeunesse, si on est capable d'être un vivant, tout ce qu'on a fait et même qu'on a oublié, - «La culture, comme disait Herriot, c'est quand on a oublié ce qu'on a appris» - cette culture reste. Rien n'est plus précieux, je crois, que la culture de celui qui sans être particulièrement spécialiste, s'étant toujours intéressé à certaines questions, petit à petit, sa mémoire accumule, sans qu'il le veuille spécialement, toutes sortes de manières de penser, de sentir qui dépassent de beaucoup ce que la lecture des livres même les plus techniques peut apporter.

J.Ch *On peut rappeler maintenant que vous avez toute une expérience spirituelle et que par certains côtés vous êtes un mystique.*

M.L. Vous savez, moi, le mot "mystique" recouvre tellement de réalités un peu singulières...

J.Ch *On peut employer d'autres mots.*

M.L. Prenez le mot "spirituel", ça me va un peu mieux, c'est plus modeste et, par certains côtés, ça ne prête pas aux mêmes divagations.

J.Ch *Dans tout ce que vous avez écrit, vous parlez de Dieu, vous parlez de Jésus, vous parlez de l'Église, vous parlez de l'homme, et en parlant de l'homme vous parlez de tout le monde, mais vous en parlez d'une certaine manière comme si vous vouliez vous rapprocher de tout cela et comme si on les avait mal connus.*

M.L. Rapprocher de l'homme, c'est-à-dire le découvrir, s'apercevoir que dans l'homme il y a plus que le faire et le dire. Ceci est capital. L'homme est mystère, il transcende le faire et le dire. Pour l'aider à transcender le faire et le dire, il ne suffit pas simplement de l'enseigner ou de le commander, il faut l'éveiller, l'amorcer, enfin toutes sortes d'activités qui dépassent de beaucoup l'enseignement et même je dirais le projet. Pour Jésus et pour Dieu, ce sont des choses un peu semblables. Pour moi, le mystère de Jésus, nous l'atteignons à travers le mystère de l'homme, plus que par les écritures telles qu'elles nous sont parvenues, sans trop insister sur la valeur sacrée des écritures comme dans les églises on a encore tendance à le faire. Quant au mystère de Dieu, je crois que la seule manière de l'approcher, autrement que d'une manière puérile qui dure depuis des siècles, c'est donné au cœur du mystère de l'homme. Nous sommes suffisamment mystère à nous-mêmes pour que, à travers notre propre prise de conscience de ce que nous sommes, nous atteignons une réalité qui, tout en étant inséparable de nous, nous dépasse.

J.Ch *En pensant à Marcel Légaut, il y a dans votre existence trois vies. La première vous a conduit à 40 ans, c'est la période intellectuelle avec tous les diplômes dont on parlait tout à l'heure : polytechnique, Normale Supérieure, docteur ès sciences. Ensuite la deuxième partie où vous êtes paysan et qui va de 40 à 80 ans. Vous en avez 76 aujourd'hui et peut-être une troisième vie où cette fois-ci où vous serez ce que vous souhaitez être au départ : prêtre, moine.*

M.L. Je le crois tout à fait. Mais alors avec cette chose, c'est que si jamais j'étais passé tout de suite prêtre ou moine,

je serais intégriste maintenant.

J.Ch *Tout à fait intégriste ?*

M.L. Pour moi, les mathématiciens sont des gens à l'esprit carré. Pour être intégriste, il faut avoir au moins l'esprit carré et peut-être même l'esprit cubique. Donc je ne serais pas du tout celui que j'aurais été. Ce que je pense, c'est qu'il y a tout de même dans ces trois parties de ma vie une unité fondamentale. J'ai été un chercheur et, dans ces trois domaines, j'ai été chercheur. Les matières sur lesquelles j'ai travaillé sont différentes. Et puis alors ce fait, quand on est fidèle à ce qu'on doit être, il y a des potentialités qui sont en nous, inconnues de nous au départ et qui sont petit à petit mises en œuvre. C'est là que la fécondité d'une vie fidèle est sans proportion avec l'utilité d'une vie qui s'est construite souvent sur des projets déterminés, déterminés par des utilités du moment, et qui sache y correspondre.

J.Ch *Un jour, j'étais parti en visite dans une abbaye de l'ouest de la France et le Père Abbé m'a dit : je vais vous faire rencontrer quelqu'un qui vous a connu il y a quelques années. En effet, nous nous étions connus en Indochine. Il sortait de Polytechnique, il était à la tête d'une affaire importante. Tout d'un coup, il avait décidé de ne plus continuer et il s'était fait moine. Je lui ai demandé pourquoi et il m'avait dit : "Je sortais de polytechnique, j'avais une situation fort importante, je gagnais beaucoup d'argent, j'ai eu peur, j'ai eu peur du vertige". Est-ce ce que vous avez éprouvé, vous, à un certain moment, la peur de l'intelligence, la peur du vertige absolu ?*

M.L. Au contraire, pour moi, une des choses capitales de la vie spirituelle, c'est le respect de l'intelligence. Non, ce n'est pas par peur qu'on choisit une voie, on peut la choisir par peur, mais le sens de sa vie, la voie qu'on doit prendre, ce n'est pas la peur qui l'oriente, c'est l'exigence intérieure.

J.Ch *Donc être moine pour lui, c'était une fuite. Pour vous, être paysan, c'était une recommencement.*

M.L. Exactement. Je vous dirais que si actuellement je suis un peu pris par ce que je fais maintenant, plus ou moins conférencier, je vous avoue que, certains jours, au moins quand je suis fatigué, j'aimerais mieux être tranquille.

J.Ch *Lorsque vous analysez le sens de votre démarche, lorsque vous regardez ce que vous avez fait, les moments où vous avez été actif, les moments où vous avez été recueilli, vous pouvez faire le bilan d'une vie, même le bilan pour ce qui vous concerne, ce que vous étiez, ce que vous êtes, ce que sont les gens, qu'est-ce que le couple aujourd'hui, en 77 ?*

M.L. Le couple de 77 est extrêmement différent du couple que j'ai pu connaître avant 40. C'est un des gros progrès, qui n'est d'ailleurs pas sans être très onéreux, de ce que nous sommes en train de faire. Avant 40, et même peut-être un peu après, on fondait une famille et le couple n'arrivait qu'après s'il le pouvait. Maintenant le couple se fonde ordinairement avant la famille et quand le couple est fait d'un garçon et d'une fille qui sont suffisamment approfondis au point de vue humain, ils n'en sont pas restés au niveau sous-humain si vous voulez, la famille arrive parce que les instincts s'appellent. L'amour a besoin pour persévérer d'abord de vie spirituelle, mais aussi du développement de la paternité et de la maternité. Je dirais même que jadis quand nos familles n'étaient malgré tout pas tellement fondées sur le couple, l'enfant était une sécurité, donnait une solidité à la famille que la morale n'aurait peut-être pas pu procurer. Vous le savez, combien de familles sont instables quand elles n'arrivent pas à avoir d'enfant.

J.Ch *Le mariage a les mêmes vertus qu'autrefois.*

M.L. Vous savez, il n'en avait déjà pas tellement avant de sorte qu'on peut lui souhaiter qu'il en ait plus maintenant, mais je pense que vous parlez du mariage humain, vous ne parlez pas du sacrement du mariage, le mariage humain est une chose, à mon sens, capitale. Capitale parce que c'est l'occasion de la rencontre de l'autre à un degré de profondeur grâce à la stabilité et aussi à l'intimité, qui est sans proportion avec ce qu'on peut appeler l'amitié.

J.Ch *Vous pensez qu'en ce moment la société est trop permissive.*

M.L. Je le croirais, mais pour qu'elle le soit moins dans les conditions actuelles, il faut que les hommes deviennent plus intérieurs car aucune loi n'est suffisante maintenant, mais n'a jamais été suffisante d'ailleurs, pour donner aux hommes la possibilité d'être tout à fait hommes.

J.Ch *Par exemple vous, vous auriez eu cette même intériorité dans le milieu urbain que celle que vous avez trouvée dans le milieu rural.*

M.L. Je le crois, avec des modalités différentes par le fait même d'un genre de vie différent, mais cette intériorité, je peux vous le dire, a caractérisé un peu ma propre existence et celle des amis qui étaient avec moi avant la guerre. Nous avons commencé en 23 à l'École Normale Supérieure, où j'étais à ce moment-là agrégé préparateur, à faire une recherche d'intériorité sous la forme de prières ensemble et de méditations d'évangile ensemble, dans ma chambre et qui a été le point de départ d'un groupe qui existe encore.

J.Ch *Que pensez-vous de ceux qui n'ont pas la foi, qui n'ont pas cette recherche ?*

M.L. Éliminons tous ceux qui n'ont pas la foi parce qu'ils s'en foutent éperdument, éliminons ceux pour lesquels la vie est pratiquement le quotidien et ne se posent pas de questions autres que les problèmes de l'immédiat. Mais pour les autres, je suis profondément convaincu que ceux qui disent qu'ils n'ont pas la foi refusent la manière dont les autres qui disent avoir la foi l'expriment, que c'est plutôt la négation de la manière mal venue d'exprimer la foi plutôt qu'une négation de la foi proprement dite. Je connais des athées qui sont athées parce qu'ils refusent les manières puériles dont les croyants parlent de Dieu mais qui ont de l'homme, une prise de conscience de sa grandeur et des exigences morales de conduite qui font que ça va bien au-delà, je dirais des raisons philosophiques qu'ils peuvent se donner pour les justifier.

J.Ch *On pourrait penser que vous avez la foi et que vous refusez en même temps l'Église d'aujourd'hui.*

M.L. Je ne refuse pas l'Église. Ce que je suis n'est pas séparable de ce que j'ai reçu d'elle et je dirais même que, si dans une bonne mesure je suis critique de l'Église, c'est parce que j'ai suffisamment reçu d'elle, mais je ne me suis pas suffisamment installé en elle pour pouvoir précisément la critiquer avec amour.

J.Ch *Il faut s'engager à votre avis dans le combat au service des hommes mais il ne faut pas pour cela devenir un activiste.*

M.L. Il faut s'engager au service des hommes...

J.Ch *Vous voulez dire par là qu'il ne faut pas être un politique.*

M.L. Non, pour moi, s'engager au service des hommes est nécessaire à condition que ça soit la conséquence d'une exigence intime dont on prend petit à petit conscience grâce à l'intériorité et c'est en quoi cette activité est tout à fait hors de l'influence de tout activisme, qui est comme la conséquence d'un projet qui ne suppose aucune formation particulière, qui est au fond séduisante par la générosité et tout ce que ce projet peut présenter. D'une part, il y a d'autres engagements et l'engagement politique entre autres fait partie intégralement de l'engagement qu'on peut connaître. Mais cet engagement étant essentiellement reçu par celui qu'on est, leur diversité correspond à la diversité de ce qu'on est soi-même.

J.Ch *Vous avez toutefois des réticences à l'égard de l'action collective.*

M.L. Je me méfie de l'action collective dans la mesure où elle distrait les êtres, par ce à quoi elle invite, de ce travail intérieur qui leur est nécessaire pour être des hommes debout. Marcher au pas, ça va bien pour les militaires, ça ne va pas pour les hommes.

J.Ch *Pour vous, le péché de l'Église, c'est le péché contre l'intelligence.*

M.L. Très certainement, le péché actuel, car elle en a connu quelques autres avant, mais le péché actuel, c'est le péché contre l'intelligence. Il commence à être un peu absous, mais je dirais avec des réticences nombreuses. Nous ne sommes pas dans une période où l'autorité pousserait à la recherche, elle serait plutôt, je dirais réticente avec la prudence qui la caractérise et elle porterait plutôt à la conservation de ce que les chercheurs de jadis qui ont été condamnés proposaient : elle conserverait cela plutôt que continuer sur leurs traces.

J.Ch *On a l'impression que spirituellement vous êtes tout à fait accompli.*

M.L. Tout à fait accompli ? Si j'étais sûr d'être tout à fait accompli, ce serait certainement raté.

J.Ch *Vous êtes donc toujours en puissance d'accomplissement.*

M.L. L'accomplissement de l'homme, et c'est un des aspects de sa grandeur, c'est la manière dont il meurt.

J.Ch *Vous le dites d'une manière très précise, rien à voir avec les spécialistes de l'humilité chrétienne qui mettent un vrai vacarme autour de leur foi. Il est vrai que tous ceux qui parlent de la foi...*

M.L. La discrétion est une vertu spirituelle. Elle n'est pas toujours à la mode.

J.Ch *Alors que dire de celui qui ne peut pas prétendre à la foi ? On rejoint un peu le problème de l'incroyant que vous signaliez.*

M.L. Je peux dire, je dirais, c'est de l'ordre de ce qu'on peut dire peut-être, on peut les aider à en prendre conscience : en réalité, ils ont la foi et cette foi doit se développer. D'ailleurs c'est quelque chose de capital pour les parents vis-à-vis de leurs enfants. Il faut que le père ait foi en ses fils, en son fils, sinon, s'il le juge, dans des périodes comme celle que nous traversons notamment, il le condamne, il l'enfoncé. Il peut ne pas avoir confiance en son fils, c'est normal, mais il faut qu'il ait la foi, sinon il renie sa paternité.

J.Ch *Pourquoi dites-vous : «patience et passion d'un croyant» ? Il faut d'abord avoir de la patience avant d'avoir de la passion ?*

M.L. Les deux se tiennent.

J.Ch *Mais vous mettez patience avant passion.*

M.L. Comment voulez-vous qu'on mette les deux à la fois, ensemble ?

J.Ch *Vous auriez pu mettre : passion et patience.*

M.L. Je pense qu'on est patient parce qu'on est passionné mais d'autre part la patience donne l'occasion de connaître la passion. Le mot "passion" n'a pas tout à fait le même sens dans les deux phrases. Mais les deux sens sont valables.

J.Ch *Tout à l'heure nous parlions des communautés de foi. Il y a toutes sortes de communautés, des sectes, secte de Jéhovah, Krishna, Moon.... Comment les recevez-vous et qu'en pensez-vous ?*

M.L. Je n'en pense pas tout le mal qu'on en pense dans les milieux chrétiens. Si ces sectes sont très prospères actuellement, c'est parce qu'elles correspondent à un besoin que les Églises ne satisfont pas. Mais c'est d'une affreuse primarité, un esprit primaire effrayant, une affectivité, je dirais puérile. Ce que je souhaite, mais ça, c'est un vœu pieux, c'est qu'à mesure que les gens s'approfondiront, dans une certaine mesure grâce à tout cela, c'est qu'ils fassent, à l'endroit où ils sont, la critique de ce qui les a pour ainsi dire éveillés à une certaine forme de spiritualité, très mêlée d'affectivité, qu'ils la fassent, cette critique. Chaque fois qu'un croyant vivant, par son propre chemin, critique son point de départ, critique ce qui l'a aidé à être, il converge avec les autres.

J.Ch *Teilhard de Chardin disait qu'une Église dure deux mille ans. Donc elle est presque finie, on pourrait penser qu'il y a une naissance qui s'annonce.*

M.L. Je crois qu'elle existe.

J.Ch *Vous y croyez ?*

M.L. J'y crois tout à fait.

J.Ch *Mais c'est presque un christianisme pour une élite c'est le commencement de quelque chose.*

M.L. C'est le commencement de quelque chose. Par conséquent, ça commencera très doucement. Si vous entendez par le mot "élite" le fait d'une certaine classe, une classe sociale ou une certaine culture intellectuelle, je ne vous l'accorderais pas. Il y a parmi mes lecteurs des gens qui n'ont pas le bachot. Il y a parmi mes lecteurs au moins à mon

point de vue, des gens qui en font une lecture rapide à l'américaine, des gens très cultivés qui n'y voient que de la grammaire. Autrement dit, il ne faut s'en tenir ni aux diplômes ni aux livres qu'on a lus, ni évidemment à ce qu'on dit autour de soi. L'essentiel, c'est ce qu'on vit, c'est à partir de cela qu'on vit, et des livres comme les miens doivent porter écho et éveiller en ceux qui les lisent une réalité qu'ils ont déjà vécue mais dont d'une manière ou d'une autre ils n'ont pas pris conscience, ou bien ils n'ont pas été capables de se le dire ou de le dire comme ils devraient le dire.

J.Ch *Si vous avez choisi la nature, c'est parce qu'elle est maîtresse de spiritualité. En fait lorsqu'on fait les comptes, lorsqu'on fait le bilan d'une vie...*

M.L. J'ai toujours aimé beaucoup la nature mais je ne peux pas dire que je suis...

J.Ch ... *contemplatif un peu.*

M.L. Oui, par tempérament. Je n'aurais pas voulu être ouvrier. Je n'en avais guère les moyens d'ailleurs. Par conséquent, j'ai été incliné de ce côté-là. Mais je ne pense pas du tout que la terre soit le seul moyen d'atteindre ces choses.

J.Ch *Mais dans ces temps où vous étiez en solitude,*

M.L. Strictement, oui.

J.Ch *Cette solitude vous manque.*

M.L. Il y a des périodes de solitude et il y a, je dirais, des périodes de voyage. Comme dans la vie spirituelle, il y a des périodes où il y a un certain quiétisme et il y a des périodes où il y a un certain activisme. Il faut suivre ces idées-là, ces cadences-là.

J.Ch *Au soir de votre vie, vous avez une audience très particulière, vous êtes connu des jeunes, vous avez inventé comme une école. Alors pourrait-on dire que, pour vous, c'est le printemps ?*

M.L. Non. Une hirondelle ne fait pas le printemps. C'est les premiers bourgeons qui sortent lorsque les feuilles tombent. Tout l'hiver est encore à passer. Je pense qu'il est plus long que les hivers des saisons ordinaires.

J.Ch *Être riche d'une fraternité humaine comme vous pouvez l'être, c'est être jeune.*

M.L. Très certainement. Je pense que précisément, comme je rencontre pas mal de gens en profondeur, il me reste une possibilité de vivre en jeune que je n'aurais pas si j'étais moine. À moins d'être un très grand spirituel, car le grand spirituel passe grâce à la profondeur de sa vie en Dieu qui lui permet précisément de dépasser le besoin de communication. Mais il faut le dire, à moins d'être très grand, et par conséquent être très sûr, il faut vivre dans le monde pour pouvoir parler au monde de la manière qu'il peut entendre au niveau spirituel.

J.Ch *Merci, Marcel Légaut ! Nous vous avons suivi sur ce chemin qui était celui de votre vie. Je rappelle très vite que vous avez été reçu à Polytechnique, vous avez décidé de faire l'École Normale Supérieure, vous êtes agrégé de mathématiques, puis un jour, à 40 ans, vous avez tout quitté. Vous êtes allé sur votre terre, dans vos montagnes, vous êtes devenu berger, paysan, et puis maintenant, à 76 ans, vous affrontez le troisième temps de votre vie. Je prends la vie par 40 ans, 40, 80 ans. J'ai compris que vous ne serez pas prêtre, pas moine, peut-être chartreux (Non), en tout cas contemplatif dans la vie.*

M.L. En tout cas, si je le suis un jour, ce sera sans titre.

J.Ch *Merci Marcel Légaut !*

Conversation avec Marcel Légaut

NC - «*Nous avons fait connaissance au cours du repas, dans la fraîcheur de sa maison paysanne, qui sert à Marcel Légaut² d'ermitage et de lieu d'accueil, tandis que sa famille demeure dans une ferme des alentours. Au rythme paisible du casse-croûte campagnard, il nous a raconté sa démarche (voir encadré). Introduction utile à une conversation plus développée, assis en demi-cercle autour de la fenêtre, face au paysage sauvage et reposant des monts bleutés du Diois*».

NC - *Vous avez été marqué par votre connaissance du Père Portal, que vous considérez comme votre père spirituel. N'est-ce pas aussi le rôle que vous avez maintenant envers pas mal de gens ?*

M.L. Oui, le Père Portal³ m'a fait découvrir l'évangile, ce qui n'était pas habituel entre 1923 et 1926. Il est vraiment mon père au sens très fort du terme. Quant à mon rôle actuel, c'est une chose dont je ne peux pas me rendre compte. On peut avoir une influence qui dépasse de beaucoup nos projets et ce qu'on peut en savoir. Il est certain qu'il y a pas mal de camarades qui passent ici et au bout d'un certain temps une influence se fait sentir. Mais surtout par les livres. Je reçois beaucoup de lettres des gens qui me lisent. Évidemment ce sont des livres qu'il faut lire avec attention car ils ne sont pas faciles. J'en prépare un actuellement sur trois sujets : intériorité et engagement, la prière, et la célébration eucharistique. Il devrait sortir début 77.

NC - *La rencontre d'un père spirituel, n'est-ce pas ce que recherchent beaucoup de jeunes actuellement ? D'où le succès des sectes où l'on cherche un maître*

M.L. Je pense que dans le succès des sectes il y a autre chose, le besoin d'un milieu chaud, très fraternel, qui soutient. Mais dans le cas de Moon par exemple, je pense qu'il y a un sens de la discipline, de l'autorité, qui n'a rien à voir avec la paternité spirituelle telle que je la comprends et telle que Portal l'a exercée à mon sujet. Absolument rien à voir. L'histoire de Moon et de quelques autres relèverait plutôt d'une direction spirituelle très autoritaire.

NC - *Vous dites par ailleurs que pour devenir vraiment disciple du Christ, même en milieu de chrétienté, il faut être engendré spirituellement.*

M.L. Disons qu'il y a un amorçage qui doit se faire, par l'intermédiaire de quelqu'un, ou d'un livre, ou d'un événement un peu percutant qui remue les profondeurs.

NC - *C'est en quelque sorte la rencontre personnelle avec Jésus.*

M.L. C'est ça. Mais alors sur un plan qui n'est pas uniquement le plan du transfert affectif. Car à mon avis, c'est ce qui est dangereux à notre époque dans bien des cas. Le transfert affectif est un moyen de fuir la réalité spirituelle proprement dite qui exige aussi la satisfaction de l'intelligence. Je crois que c'est le gros danger chez les jeunes actuellement dans la renaissance religieuse. Ils négligent radicalement le plan intellectuel, ils sont anti-intellectualistes parce qu'ils n'ont pas trouvé une vision intellectuelle satisfaisante des choses religieuses. Pour moi, c'est Portal qui me l'a donnée. Il m'a apporté deux choses. D'abord l'intégrité intellectuelle, nous étions cultivés, mais pas du tout au point de vue spirituel, nous avions la formation des catéchismes de persévérance, une formation piétiste, très mise en condition. La deuxième, c'est que les chrétiens doivent s'occuper de l'Église et ne pas se contenter d'en faire partie.

NC - *Vous avez d'ailleurs écrit en exergue d'un de vos livres : «À l'Église, ma mère et ma croix» .*

M.L. Quand on s'occupe de l'Église, elle est lourde à porter.

NC - *À propos de l'Église, vous dites que le problème n'est pas tellement d'avoir des prêtres, mais des "hommes religieux". Qu'appellez-vous "hommes religieux" ?*

M.L. C'est l'homme pour lequel la vie spirituelle chrétienne qu'il a n'est pas simplement faite d'affirmation et de discipline, mais d'intelligence par le dedans de ce que l'on affirme ou de ce que l'on fait, le tout centré sur une intelligence de ce que Jésus a vécu. Car pour faire l'approche du mystère de Dieu, il faut faire d'abord l'approche du

² **Biographie.** Pour Marcel Légaut né en 1900, la démarche qui l'a conduit à son rayonnement actuel commença en 1923 alors qu'il était élève à l'École normale Supérieure pour devenir professeur de mathématiques, Animé depuis toujours par une forte exigence spirituelle, c'est en rencontrant le Père Portal qu'il put lui donner toute son ampleur. Un groupe de normaliens se constitua pour méditer sur l'évangile. Ils se retrouvaient également pendant les vacances pour approfondir leur expérience commune. Ils firent plusieurs essais de vie en communauté à Paris, mais ils eurent du mal à la poursuivre étant trop pris par l'apostolat en milieu scolaire et universitaire. Puis ils élaborèrent un projet communautaire qu'ils voulaient réaliser dans un petit village d'Auvergne avec des célibataires et plusieurs familles. Mais la guerre bloqua tout. .

Officier pendant la drôle de guerre, Marcel Légaut découvrit que le contact. avec les hommes nécessitait autre chose que sa pure formation universitaire. C'est à cette époque qu'il se maria. Et comme sa femme partageait avec lui le projet d'un retour à la terre, ils s'installèrent dans une ferme du Diois comme paysan. C'est là qu'ils sont aujourd'hui. Les amis normaliens du départ continuent la route avec Marcel Légaut, certains sont morts, d'autres réapparaissent après plusieurs années. Maintenant que les six enfants sont adultes et que son âge avancé ne lui permet plus de travailler la terre, Marcel Légaut se consacre à la rédaction de ses livres, surtout connus depuis 1970. Il voyage aussi souvent pour animer des rencontres de personnes qui suivent avec intérêt sa pensée sur l'Église et la vie en général, à travers France, Belgique et Allemagne. Mais de plus en plus, vu son âge, il demeure dans son ermitage, à quelques kilomètres de la ferme familiale. C'est là qu'individu et groupes viennent recueillir les fruits de sa sagesse.

³ **Fernand Portal** (1855-1926), religieux lazariste, peut être considéré comme le pionnier de l'œcuménisme. À l'occasion du cinquantenaire de sa mort, cette année, de nombreuses manifestations ont mis en valeur l'actualité de ce précurseur sur la route de l'unité.

mystère de Jésus, de son humanité, comme dans l'évangile de Jean.

NC - Dans votre découverte de l'évangile, la grande nouveauté était de méditer sur l'évangile.

M.L. Oui, parce qu'avant, l'évangile servait de support à la doctrine et n'était intéressant que parce qu'il soutenait la doctrine. C'était la doctrine qui était première et l'évangile était la référence à laquelle on se reportait. Nous connaissons la doctrine mais nous ignorions l'évangile.

NC - Du coup, dans la vie pratique, cette méditation provoque un certain nombre de conséquences.

M.L. D'abord, au moins pendant une première période de formation, il faut avoir des temps de recueillement où la méditation soit possible. Ce n'est pas si banal. Ça suppose aussi une prise de conscience un peu réaliste de la formation des Écritures. Ce qui n'existait pas il y a 50 ans. Les Écritures étaient tombées du ciel. Maintenant cette connaissance par le dedans de la formation et de la complexité des Écritures permet de ne pas foutre le camp dans l'espace, à partir d'un texte quelconque.

NC - Et aussi dans la vie quotidienne ...

M.L. Évidemment. Je pense qu'il n'y a pas de compréhension en profondeur des évangiles qui ne soit pas préparée par - et qui ne porte pas comme conséquence - une certaine manière de vivre les Béatitudes. On ne peut pas comprendre un livre en profondeur si, d'une certaine façon, on n'entre pas dans l'esprit intérieur du livre. C'est un livre essentiellement global qui prend l'homme dans sa totalité. Ce n'est pas simplement une encyclopédie. Par conséquent si le type n'y entre pas à fond, il ne reste qu'un érudit.

NC - Comment ressentez-vous ce qu'on appelle la crise de l'Église ?

M.L. Je crois que l'Église passe par une heure de vérité. Et ce n'est pas terminé, ça ne fait que commencer. Surtout dans un pays comme la France, je pense que nous allons beaucoup baisser. Dans nos campagnes, comme ici, dans 5 ou 6 ans, il n'y aura plus de chrétiens, parce qu'il n'y aura plus de prêtres. Quand je suis arrivé ici, il y a 35 ans, tous les hommes allaient à la messe tous les dimanches. Maintenant ils n'y vont plus. Ça ne les prive pas du tout. Ce qu'on aurait pu croire être entré dans les mœurs depuis des siècles a disparu sans problèmes, à part pour les vieux qui se lamentent un peu. Mais ils vont mourir. Dans 10 ou 20 ans, 50 % de la France sera comme ça. Il reste encore des prêtres dans les villes, mais les paroisses sont trop énormes. La crise de l'Église est extrêmement grave.

NC - Et vous voyez la solution dans les petites communautés.

M.L. Seulement, la difficulté, c'est qu'il faut qu'elles naissent. Et elles ne peuvent pas être organisées du dehors. C'est ce qui fait la différence entre une conception des communautés, tissus de l'Église, et l'Action Catholique. L'Action Catholique elle-même a profité d'une renaissance religieuse de la jeunesse vers 1920-25 et elle l'a organisée. S'il n'y avait pas eu de renaissance religieuse, l'organisation n'aurait pas eu lieu. Il faut que ça naisse de la base. Or je crois que ça peut naître de la base. Mais, pour que ça prenne un peu de dimension, il faut que les autorités l'acceptent et ne la coiffent pas, parce qu'il faut qu'elle se développe suivant sa propre loi interne. Mais alors pour que ça naisse, des petites choses comme ce que vous faites, c'est tout à fait dans la ligne de ce qu'on peut souhaiter. Surtout avec la souplesse que je vois que vous avez.

NC - Vous dites que la phrase de l'évangile, «Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux» (Mat. 18, 20), c'est la charte de l'Église.

M.L. Ah oui. Et nous y sommes conduits ipso facto, parce que nous allons en diaspora. Il y aura deux ou trois chrétiens ici, deux ou trois chrétiens là. Nous serons extrêmement dispersés. Comme au départ de l'Église. Ça ressemble terriblement au départ. C'est une nouvelle naissance, ce n'est pas simplement une adaptation des manières d'être de maintenant à demain. Une nouvelle naissance avec les douleurs de l'enfantement.

NC - Alors dans le fond, ce que vous avez voulu faire avec vos différents essais de communauté, c'est de mettre en pratique la phrase de l'évangile que nous venons de citer.

M.L. Certainement. Pour nous, par exemple, l'épisode des disciples d'Emmaüs dans l'évangile est quelque chose de très fondamental. Qui d'ailleurs, à mon sens, caractérise bien la vie spirituelle des premières Églises. Et des choses, dans l'évangile de saint Jean, comme les discours avant et après la cène, c'est tout à fait dans la ligne de ce qu'il faut faire. Ces textes sont la base même, le noyau de l'Église. D'autre part, je suis convaincu qu'une réflexion un peu sérieuse, critique, loyale, sans passions, sans vouloir juger, sur vingt siècles de notre christianisme, est très importante pour comprendre l'originalité de Jésus. Parce que nous sommes tombés dans toutes les tentations qu'il a dépassées.

NC - À l'heure actuelle où l'on tire facilement à boulets rouges sur l'Église-institution, vous êtes très critique, mais vous proclamez aussi votre fidélité.

M.L. L'institution est nécessaire. Il y a des parties d'institution qui ne sont pas du tout nécessaires, qui sont caduques, qui sont la conséquence du fait que le pape était un souverain. À mon point de vue, cela disparaîtra avec le temps. Mais la structure fondamentale de l'Église pour moi, c'est l'évêque. C'est l'évêque qui fait la médiation entre une loi et un enseignement généraux et les possibilités et les besoins des individus du diocèse dont il a la responsabilité. Mais il faut que son diocèse soit à la taille de ses possibilités d'apostolat. Nous sommes exactement dans la situation du départ. Nos structures de départ sont des structures d'apostolat. La difficulté n'est pas tellement de changer les structures de base. C'est d'en changer l'esprit. Il faut que l'évêque ne soit pas un administrateur, un sous-préfet des choses religieuses.

NC - Et comment voyez-vous l'eucharistie dans cette mutation de l'Église ?

M.L. C'est fondamental. Pour moi c'est la base. C'est la reprise en action de ce qui s'est passé au dernier soir avec Jésus, où se concentre tout ce que Jésus a été pour ses disciples et où l'on trouve soi-même ce que l'on a à faire pour prolonger la mission. J'entends par mission ce que nous avons à faire pour devenir totalement nous-mêmes et trouver

notre place dans le monde afin d'être les ouvriers que nos possibilités spirituelles nous permettent d'être.

NC - Dans la situation de l'Église, votre rôle est-il de sensibiliser les gens à la question ?

M.L. Je ne sais pas bien quel est mon rôle. Je suis ce que je suis. En tout cas je pense que, pour rendre le plus grand service au monde et à l'Église, il ne faut pas tellement vouloir lui être utile, que d'être fidèle à ce qu'on doit être. Il y a une fidélité qui a l'air de tourner le dos à l'utilité et qui est la condition d'une vraie fécondité. Quelqu'un qui veut être trop utile, peut l'être. Mais il n'est qu'utile pour un temps déterminé et dans une situation déterminée qui est celle qui a été la conséquence de son projet. Tandis que si on est vraiment fidèle à ce qu'on doit être, on a une fécondité qui dépasse les conditions particulières de ce qu'on vit.

NC - Cette fidélité à soi-même, qu'est-ce qui vous permet d'en être sûr ?

M.L. Il n'y a pas de certitude. Dans ce domaine-là il y a des confirmations. Mais pas de critère. Des confirmations dans la constatation qu'il y a une certaine fécondité dans la vie. Fécondité qui n'est pas tellement la conséquence d'un projet que nous avons eu. Mais qui, d'une certaine façon, se produit, non pas indépendamment de nous, mais sans que nous l'ayons particulièrement prévue, ni même désirée. L'évangile dit : «Un bon arbre porte de bons fruits». Le malheur c'est que, pour que le bon arbre porte de bons fruits, il faut attendre qu'il porte des fruits. Et pour qu'un bon arbre porte des fruits, il faut d'abord le planter. Et entre le planter et porter des fruits, il y a tout le temps qu'il faut pour se demander si on a bien planté un bon arbre.

NC - C'est le risque

M.L. Il y a là un risque, mais ce n'est pas un risque à la manière du pari de Pascal par exemple.

NC - C'est le risque de l'agriculteur.

M.L. Oui. L'agriculteur sème, il sait qu'il doit semer, mais il ne sait pas très bien ce qu'il récoltera. Mais s'il ne sème pas, il ne récoltera pas.

NC - N'est-ce pas le sens de votre démarche ?

M.L. Il est certain que lorsque je suis arrivé ici, je ne pensais pas que je terminerais ma vie comme je la termine en ce moment. Il y a des confirmations, mais pas de critère de départ, parce que c'est de l'ordre de la foi. La foi ne supporte aucun critère. Et ce n'est pas de l'anti-intellectualisme, parce que l'anti-intellectualisme se place à un autre niveau celui de l'expression de la foi. L'expression de la foi doit être raisonnable. Mais la foi n'est pas de l'ordre de la raison.

NC - Et maintenant, avec quelques années de recul, demeurez-vous optimiste ?

M.L. Mon optimisme est de l'ordre de la foi, non pas de l'ordre de l'espoir. Actuellement je ne vois pas encore de signe qui se manifeste sur un plan social suffisamment important. Il y a des éléments très positifs qui indiquent une secrète préparation. C'est un travail souterrain.

Propos recueillis par Henri-Louis Roche et Jean-Michel Merlin avec la participation de Philippe Blondel et Gérard Ribeyron

Références :

- I - L'homme à la recherche de son humanité
- II - Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme
- III - Mutation de l'Église et conversion personnelle
- IV - Intériorité et engagement
- Q - Questions à... Réponses de... Marcel Légaut

Introduction

Sept ans après leur première rencontre à Paris, le Père Varillon et Marcel Légaut se sont retrouvés à Lyon, invités par le centre Kierkegaard. Leurs noms sont réunis dans le comité de soutien "d'Exister", et nous étions heureux de permettre à nouveau la rencontre de ces deux croyants.

Cette rencontre avait pour titre "Dialogue sur l'Église et la Foi" : en dépit des abus qui peuvent en être faits, le mot dialogue nous a paru le plus juste. Nous ne nous étions pas trompés. Il ne s'agissait pas, en effet, d'un débat où chacun accentue à plaisir les différences pour un combat plus destiné à amuser le public qu'à découvrir le vrai. Entre le Père Varillon et Marcel Légaut, ce fut plutôt une méditation à deux voix qui s'engagea : bien que leurs attitudes soient différentes, la rencontre eut lieu sur fond d'amitié. Deux hommes à la recherche d'une même foi ont essayé d'atteindre l'essentiel, ou plutôt de se laisser toucher par l'essentiel. Une telle méditation demande, pour être suivie, une disposition fervente et recueillie. Le public nombreux qui avait répondu à l'invitation du centre Kierkegaard n'était pas venu suivre une joute.

Plutôt que d'un "Dialogue sur l'Église et la Foi", qui peut se pratiquer, et se pratique souvent, de façon tout extérieure et anecdotique, il eût été plus juste, ce soir-là, de parler d'un dialogue dans l'Église et dans la foi. C'est d'abord en soi que chaque croyant revit et récapitule les vicissitudes de l'Église, sans qu'il soit besoin de les exorciser chez les autres, car personne ne peut s'en dire préservé.

Depuis longtemps, le Père Varillon a le souci d'exprimer avec intelligence et foi la doctrine et la révélation chrétiennes. Ses deux ouvrages récents *L'humilité de Dieu* et *La souffrance de Dieu* renouvellent notre langage sur Dieu et, par là, notre parole avec Dieu.

Quant à Marcel Légaut, il n'aime pas parler trop vite de Dieu; il met plus volontiers l'accent sur l'expérience spirituelle personnelle qui permet de Le reconnaître. Aussi bien dans *Intériorité et engagement* que dans *Patience et passion d'un croyant*, il poursuit la même interrogation, proche d'ailleurs de Kierkegaard, avec le même souci de distinguer la foi et la doctrine, et de rechercher des voies nouvelles, au-delà des formes historiques de chrétienté.

Cette belle réunion a permis de faire le point sur l'évolution des deux hommes et, surtout, elle a permis à chacun de mieux reconnaître, à travers cette rencontre, le cheminement qui lui est propre vers la révélation qui ne dépend pas de lui.

1) Au sujet de l'extrinsécisme et de la crise moderniste**Père Varillon**

Quand j'ai accepté le dialogue de ce soir, je pensais qu'il pourrait être tout différent de notre débat parisien de 1971. Je n'avais pas relu la brochure qui rendait compte de ce débat, et je n'avais pas lu à la loupe (comme il faut toujours faire quand il s'agit d'un écrivain tel que vous, dont les affirmations les plus abruptes recouvrent parfois un arc-en-ciel de nuances) les ouvrages que vous avez publiés depuis. C'est maintenant chose faite, et je pense qu'entre le débat parisien de 1971 et le débat lyonnais de 1977, il ne peut pas ne pas y avoir de nombreux recoupements. Tous les thèmes que nous avons abordés à Paris étaient essentiels : il n'est donc pas possible de les passer sous silence ce soir. Ce sont ceux qui nous tiennent le plus à cœur, à vous comme à moi. C'est la foi chrétienne qui est en cause, et c'est l'Église notre Mère.

Pour essayer, tout en reprenant les thèmes de notre dialogue parisien, de les aborder par un autre biais, je voudrais vous dire que je crois avoir mieux compris les origines de votre cheminement. Nous avons l'un et l'autre la même aversion, à la fois viscérale et réfléchie, pour ce que l'on appelle l'extrinsécisme. Je crois que c'est Maurice Blondel qui a forgé ce mot. Vous en exprimez bien le sens quand vous écrivez (III 47) «Aucune loi ne peut être imposée de façon extrinsèque sans être de quelque manière aliénante. Pour qu'une loi devienne chemin de liberté et ne soit pas principalement occasion de transgressions et de répressions, il est indispensable que l'homme ne se borne pas à lui obéir par discipline ou par "bon esprit", mais qu'il parvienne à l'observer parce qu'il en a compris le bien-fondé.». Vous rejoignez ici ce que le Père Auguste Valensin écrivait en 1911 : «Il y a un principe auquel la pensée moderne s'attache "avec une susceptibilité jalouse"... Il peut se formuler ainsi : "Ce qui ne correspond pas à un appel, à un besoin, ce qui n'a pas dans l'homme son point d'attache, sa préfiguration, ou sa pierre d'attente, ce qui est purement et simplement du dehors, cela ne peut ni pénétrer sa vie ni informer sa pensée, c'est radicalement inefficace en même temps qu'inassimilable... Parler d'une obligation tout extérieure, c'est énoncer une chose inintelligible"».

Or nous avons connu l'un et l'autre, quand nous étions étudiants, des hommes qui avaient souffert de: ce qu'il faut bien appeler la "terreur intellectuelle" qui sévissait dans l'Église de France au début du siècle. Si vous pouviez commenter

pour nos auditeurs les pages que vous avez intitulées *intelligence de la recherche dite moderniste* (III 307), je pense que cela les mettrait, comme on dit, dans le bain de cet extrinsécisme inintelligent et autoritaire qui explique en partie la crise présente de l'Église. Vous pensez d'ailleurs (je vous cite) qu'un «véritable black-out est organisé par l'Église officielle pour laisser les chrétiens dans l'ignorance des mœurs onctueusement policières et brutalement ecclésiastiques qui se déchaînent à cette époque» (III 239).

Marcel Légaut

Je suis né avec le siècle, à Paris, dans un climat de chrétienté encore intact. Les années de catéchisme jusqu'à ma première communion et, deux jours après, la confirmation, reçues à l'âge réglementaire de onze ans, les années de "catéchisme de persévérance" jusqu'à dix-neuf ans tous les dimanches de l'année scolaire, reposaient sur force enseignements doctrinaux accompagnés de nombreux cantiques. Elles m'ont donné une formation religieuse dont je reconnais la valeur. Certes, cette formation était dispensée uniquement de façon autoritaire, sans qu'on veuille à en montrer les convenances intimes, sans qu'on s'efforce de l'enraciner dans les profondeurs de soi. Extrinsèque, toute parfaite et comme imposée directement au nom de Dieu par l'Église, dont l'autorité infaillible n'était pas contestable tant elle était unanimement acceptée, cette formation m'a été utile au départ. Elle aurait été certainement aliénante par la suite - les exemples d'une telle aliénation ultérieure ne sont que trop nombreux - si je n'avais pas été conduit tout au long de ma vie, sans doute ce n'est pas terminé, à critiquer ce qui m'avait été enseigné et aussi à le développer dans des directions qui ne correspondent pas, à beaucoup près, aux horizons à l'intérieur desquels j'ai été instruit dans ma jeunesse.

À dix-neuf ans, à mon entrée à l'École Normale Supérieure, j'ai eu la grâce de rencontrer M. Portal, lazariste, aumônier de fait des élèves catholiques, "groupe tala", grâce à l'initiative d'Édouard Le Roy avec qui M. Portal était très lié, bien que cette amitié avec ce laïc éminent, qui était alors fort suspect à l'Autorité, ne manquait pas de lui être reprochée. Pendant sept ans j'ai beaucoup reçu de M. Portal principalement pendant les trois dernières années de sa vie car il est mort en 1926. J'étais alors un peu un ancien, travaillant ma thèse à l'École où j'étais agrégé préparateur. Par ce que notre aumônier disait à nos réunions hebdomadaires et à nos journées de recollections mensuelles, par les conférenciers qu'il choisissait pour parfaire notre formation chrétienne mais aussi et peut-être surtout par les conversations particulières que j'ai eues avec lui comme d'ailleurs il en avait avec de nombreux membres du groupe tala, il m'a montré que de jeunes intellectuels doivent nécessairement atteindre une culture religieuse à hauteur des connaissances qu'ils ont dans leur discipline respective s'ils veulent être authentiques dans leur vie religieuse. Autrement celle-ci devient avec l'âge et le temps un habillage de plus en plus usé et désuet. Cette culture, l'enseignement très extrinsèque que j'avais jusqu'alors reçu ne m'y préparait guère. Pour le moins, il ne m'y portait pas et m'en aurait plutôt écarté.

Ce fut une véritable révélation pour moi; moi scrupuleux et timide par tempérament, qui n'avais pas la moindre pensée de me poser des questions sur ce qui m'avait été enseigné au catéchisme... Cela m'aurait paru tentation et déjà péché contre la foi... Certes, je n'ai pas compris d'emblée tout ce que j'ai alors reçu de M. Portal. Je n'avais guère plus de vingt ans. À cet âge on était alors encore bien enfant et je n'étais qu'un mathématicien fort épris de géométrie au point de n'avoir que mépris à l'égard des autres disciplines pour lesquelles d'ailleurs j'avais des aptitudes fort limitées. Cependant, peu à peu, lentement, non sans connaître avances et reculs, ce que j'ai ainsi reçu implicitement a émergé à ma conscience. Cela se fit par le secret travail, escorté tour à tour d'audaces et de timidités, qui permet aux propos jadis entendus de revenir à la mémoire chargés d'un sens nouveau, d'une portée nouvelle. Ainsi est né en moi un esprit général plus qu'une connaissance précise. Cette sorte de vision globale, totalisante, s'est développée sans cesse, explicitement ou de façon sous-jacente, dans une certaine insécurité, insécurité ressentie obscurément et, sauf à certaines heures, jamais véritablement redoutée. Elle m'aurait probablement fort inquiété et même scandalisé au départ, à l'heure où j'ai eu ces entretiens...

Je me sens dans la ligne spirituelle de M. Portal mais je ne m'en autorise pas. Lui était de son temps, moi je suis du mien. Sans nul doute, quand il se confiait à moi, il ne savait pas tout ce qu'il semait en moi. Cependant, je ne pense pas qu'il serait attristé de ce qui, grâce à lui, y a levé. Peut-être n'en serait-il pas étonné, car je crois que cela correspondait une secrète espérance en lui. Peut-être même le souhaitait-il ? Ceci me revient à l'occasion de certaines paroles qu'il m'a dites, comme en passant Il était assez perspicace pour prévoir que la crise vers laquelle l'Église s'acheminait lentement, crise en gestation depuis longtemps, serait importante mais il espérait que l'Institution pourrait assez prochainement la circonscrire et la résoudre... Il s'attachait à préparer la génération de croyants qui aurait à y pourvoir. Victime des premiers prodromes de cette crise au moment du modernisme et de sa répression, il ne mesurait pas cependant la dimension, la gravité, le caractère capital que cette crise allait prendre, il ne s'attendait pas à ce qu'elle prenne l'accélération de la chute verticale que nous connaissons de nos jours.

Durant sa vie, M. Portal a eu plusieurs fois à souffrir durement de l'Église. Il lui est resté cependant fort attaché avec une fidélité que beaucoup ne savent plus observer maintenant. Cette souffrance, il avait à cœur d'en parler souvent au groupe tala. Il insistait non pas alors sur ses propres peines dont il s'épanchait dans l'intimité, mais sur les épreuves que tout chrétien a à connaître d'une manière ou d'une autre, s'il ne se borne pas à être porté par l'Église et à y trouver son confort religieux, si au contraire il comprend que son devoir est de porter l'Église. Cela s'avère indispensable pour qu'elle vive d'une présence dans le monde qui lui permette de remplir sa mission. Aussi bien, le chrétien ne se doit-il pas supporter avec patience et espérance quand elle s'attarde par manque de foi, par sagesse politique, par sénescence aussi, à regarder en arrière pour mieux servir l'avenir...?

«L'Église est notre mère et notre croix». C'est là son double rôle de sanctification, qui est bien à elle, et jusqu'à lui être

spécifique dans ce qu'il comporte de nécessaire et d'extrême. Notre mère mais une croix aussi. Ne lui enlevons pas ce deuxième rôle en la servant servilement ou encore en la quittant avec éclat ou sur la pointe des pieds parce que l'on désespère d'elle... Ainsi, dans la silencieuse persévérance d'une fidélité harcelée de tristesses et d'indignations, nous approcherons autant que cela nous sera donné de ce que Jésus a vécu lui-même en Israël, lui qui se sentait appelé à se consacrer aux «brebis perdues d'Israël», coûte que coûte, et au besoin seul et contre tous, quelles que fussent l'autorité, l'unanimité et la puissance qui lui seraient opposées! N'est-ce pas la voie, la seule voie qui conduise la foi à s'enraciner dans la profondeur de ce qu'on est, à se situer dans la nudité de l'essentiel ?

Oui, combien je vous remercie de l'avoir dit si clairement, si fortement. Beaucoup de grands chrétiens ont souffert de l'Église au début de ce siècle, pour ne pas parler d'autres temps du passé. Ils ont été victimes de la répression policière que l'Autorité en place a cru devoir et pouvoir mener à bien afin d'étouffer les questions qui, au sujet des expressions de la foi et de la teneur des croyances, étaient alors posées par de véritables croyants confrontés avec le progrès des connaissances. Ces questions, la Hiérarchie n'a su y répondre à cette époque que par l'ironie et le mépris dont elle a trop souvent le secret.

D'ailleurs ces questions continuent à s'imposer de nos jours et souvent avec des problématiques nouvelles. Elles prennent ainsi une dimension encore accrue. Jamais ce qui est vérité ne peut être définitivement barré. «Mes paroles ne passeront pas» fait déjà dire à Jésus l'évangile. Ce qui est vrai est finalement libérateur même quand, au premier abord, cela paraît dangereux à en donner le vertige. Si les catholiques d'un certain âge avaient quelque mémoire, s'ils avaient reçu et ne recevaient pas encore une formation religieuse qui ne soit pas seulement "apologétique", systématique, bien pensante et puérile, ils sauraient que plusieurs thèses considérées comme hérétiques au début du siècle, condamnées avec vigueur par les plus hautes autorités de ce temps, sont maintenant des conceptions presque banales, évidentes, dont on ne comprend pas qu'on ait pu les contester jadis...

Père Varillon

Je suis bien d'accord avec vous sur ce qui s'est passé au temps du modernisme : délation et répression, «répression sauvage» dit le Père Bouyer, ont tristement sévi. Mais je serai plus réservé que vous sur deux points. D'une part, je ne pense pas que l'Église "officielle" (pour reprendre votre mot) organise aujourd'hui systématiquement un black-out sur cette époque. Il est tout de même possible d'écrire une histoire sérieuse du modernisme sans risquer une censure. Et nous avons à notre disposition les passionnantes correspondances Blondel-Laberthonnière, Blondel-Wehrlé, Blondel-Bremond, et Blondel-Valensin. D'autre part, il me paraît excessif de dire (III 308) que c'est "malgré l'Église" que «certains croyants, véritables pionniers, amorcent aujourd'hui une voie» enfin débarrassée de tout extrinsécisme. Par exemple les communautés fondées et animées par Marcel Légaut n'ont pas été, que je sache, l'objet de tracasseries de la part de la Hiérarchie. Est-ce que je me trompe ? Est-ce que je suis naïf ?

Marcel Légaut

Certes, depuis Vatican II - espérons qu'on ne reviendra pas doucement, à l'italienne, à Vatican I - une ouverture s'est faite dans l'Église tant au point de vue exégétique que philosophique, peut-être moins en matière théologique, certes encore moins au niveau de la vie spirituelle... Au vrai, cette ouverture s'est accentuée davantage vers les horizons politiques, ce qui ne va pas sans danger pour l'intérêt qu'on doit porter en tant que croyant aux questions regardant la vie d'intériorité et de foi. Aussi bien cette ouverture s'est principalement produite grâce aux préoccupations générales des générations actuelles plus encore qu'à la vigueur spirituelle des chrétiens. Je voudrais croire, en fermant les yeux par prudence, que la Hiérarchie a autorisé cette ouverture non par la faiblesse de qui ne sait plus se faire obéir ou de qui ne sait plus quelle voie prendre, mais grâce à une intelligence spirituelle grandissante de la fonction d'autorité, dont le rôle est principalement de gouverner en prévoyant l'avenir et en se mettant en mesure d'y correspondre. Hélas, en fait, ne croyez-vous pas que l'Autorité a été entraînée à cette ouverture plus qu'elle ne l'a permise, qu'elle y a été poussée malgré elle, car elle ne l'avait en rien ni prévue ni préparée ?

Les correspondances entre les grands de ce début de siècle sont en effet fort éclairantes. Combien plus que leurs écrits, ceux qui ont pu paraître, écrits filtrés, tamisés, au point d'être interprétables de mille manières encore plus que les prophéties qui annoncent les catastrophes futures... Qu'il serait bon que les chrétiens les lisent, les méditent! Toutefois j'ai peur que ces livres restent sur les rayons des bibliothèques où la poussière s'accumule et d'où émane l'odeur des fleurs fanées...

Il y aurait bien quelques rééditions retentissantes à faire - ainsi *Autour d'un petit livre* de Loisy. Qui oserait les faire, commercialement, ou même, eu égard à l'Autorité ? Très rares sont encore les exégètes catholiques qui fassent allusion à Loisy dans leurs travaux où pourtant les références abondent... travaux cependant tout pénétrés de l'esprit et de la méthode de ce précurseur, et qui souvent vont plus loin que ce qu'il a osé penser et écrire... Comme on le dit, la problématique est différente... Ne s'agit-il que de problématique ? C'est plutôt s'efforcer de réduire l'intérêt de telles rééditions pour mieux les esquiver... Au vrai, cet intérêt existe certainement car, sur l'exégèse et dans bien d'autres domaines intéressant la foi, c'est seulement cinquante ou cent ans après les spécialistes que nombre de chrétiens, et des plus cultivés, se posent timidement quelques questions... Et encore ne le font-ils souvent que d'une façon implicite qui toutefois pèse sourdement sur leur vie spirituelle.

Quant aux groupes Légaut - je ne pense pas évidemment au groupe auquel j'appartiens depuis cinquante ans - laissez-moi vous dire en souriant qu'ils n'existent pas. C'est de la légende. On ne prête qu'aux riches. Je crois bien que c'est le seul signe de richesse qu'on me reconnaisse... Les très rares groupes qui me sont connus n'ont subi en effet aucune tracasserie de la part de la Hiérarchie. Je n'ai pas mémoire qu'ils aient reçu d'elle quelque encouragement...

Non, mais tout de même, je ne suis pas sans craindre que sous l'influence de Mgr Lefebvre et des alliés fort discrets qu'il peut avoir à la Curie, dans l'Épiscopat et dans certains monastères, il n'y ait pas quelques retours, passagers parce que finalement impuissants, vers les mœurs ecclésiastiques du passé. Un vieux comme moi s'y soumettrait, non sans grandes souffrances intimes certes, mais pourtant sans connaître ni le découragement ni la désespérance. Je me plierais mais je ne me casserais pas. Cela m'aiderait à prendre ma retraite. Il est si difficile à un vieux de s'arrêter, et d'autant plus qu'on est plus vieux... Trop souvent pour beaucoup, s'arrêter c'est mourir... Pour moi ce serait préparer l'avenir par une fidélité qui serait proprement prière; préparer l'avenir mieux que ceux qui croient avoir le pouvoir de le diriger...

Père Varillon

Avant de poursuivre, je voudrais rappeler que l'extrinsécisme ne date pas de la réaction antimoderniste. C'est lui qui est au cœur du traditionalisme. Je ne dis pas : de la Tradition. Quand on vous lit à la loupe, on voit que vous tenez à la Tradition autant que moi. Je parle du traditionalisme de Bonald et de Joseph de Maistre, qui a empoisonné presque tout le XIXe siècle, même après que l'Église l'eut formellement condamné au premier concile du Vatican comme «l'erreur (je cite le Concile) qui admet dans l'homme une véritable impuissance physique à parvenir soit à la connaissance, soit à la certitude de l'existence de Dieu, indépendamment de la Révélation». Révélation que les traditionalistes précisément envisageaient de façon tout extrinsèque, comme donnée à l'origine de l'histoire humaine, transmise de mains en mains comme un objet, dans une pure et absolue passivité de la conscience. On sait que le premier Lamennais pensait comme de Maistre et Bonald, mais il n'est pas inutile de noter que le deuxième Lamennais fut tout aussi extrinséciste que le premier : il ne fit que transférer à l'instinct populaire l'infaillibilité qu'il avait d'abord attribuée aux princes. Cela n'enlève rien à l'admiration que nous devons à Lamennais pour les pages exceptionnellement belles qu'il a écrites. Mais, pour en finir avec cette Introduction, nous pouvons, je pense, affirmer nettement notre accord sur ces lignes du Père Bouyer : «Quand la Tradition n'est plus que la transmission de formules ou de comportements supposés dictés, à l'origine ou à quelque moment que ce soit, par une autorité tout extérieure à la conscience, et que celle-ci n'a qu'à recevoir sans pouvoir les faire siens à moins de les adultérer, la Tradition n'est déjà plus de fait qu'une routine sclérosée».

Marcel Légaut : Comment ne pas souscrire à une telle affirmation!

2) L'abstraction et son rôle dans la vie spirituelle

Père Varillon

Nous sommes d'accord, et cela va poser tout de suite la question de l'Église et de l'autorité dans l'Église. Mais, avant d'y venir, je voudrais encore renforcer cet accord aux yeux de notre auditoire, en vous donnant l'occasion d'expliquer pourquoi, d'un bout à l'autre de votre œuvre, vous répudiez l'abstrait. Vous dites que l'abstraction rend infantile et qu'elle déshumanise.

Et vous avez raison, dans la mesure où l'abstraction est coupée de l'expérience et n'est pas considérée comme un stade provisoire en vue d'un approfondissement du réel. Vous écrivez des phrases que Péguy aurait pu écrire. J'en ai épinglé deux, éminemment péguystes : «Toutes les terres sont belles quand on les a travaillées». Et puis : «Les systèmes (des philosophes), loin d'être une sagesse pour vivre en homme, prétendent à être une connaissance, semblable à celles que donnent les sciences les plus rigoureuses comme les mathématiques. Ils n'en ont que la sécheresse». Je me demande si vous n'avez pas souffert d'avoir à enseigner (les mathématiques précisément) sans possibilité de contacts vraiment humains avec vos étudiants. J'ai été professeur comme vous, mais je n'ai pas connu cette souffrance. Bien au contraire l'enseignement fut pour moi l'occasion des contacts les plus humains qui soient. Si vous écriviez vos "Mémoires d'un professeur", que diriez-vous ? Si je vous demande cela, ce n'est pas par curiosité; c'est important pour la suite de notre dialogue.

Marcel Légaut

Il est certain que les mathématiques permettent moins une formation humaine, une communication humaine en profondeur que la philosophie ou la théologie même traitées de la façon la plus magistralement abstraite.

Cependant je dois reconnaître que, professeur de Faculté avant la dernière guerre, j'ai eu certains contacts humains avec quelques-uns de mes étudiants mais ce n'était pas au niveau des mathématiques. J'ai pu franchir parfois le fossé qui sépare le corps enseignant du monde des étudiants, fossé qui se creuse à la fois des deux côtés sans doute par quelque tendance des uns au mandariner, mais aussi, et très certainement, par le désir de la nouvelle génération de se distancer de la précédente afin de s'affirmer pour ainsi s'efforcer de se trouver. Ce qui se passe d'une façon ordinairement plus cruelle entre parents et enfants...

Mathématicien, je le suis encore par l'esprit, non par la science dont je n'ai plus conservé la moindre trace; je le suis aussi par le style. Cela ne rend pas mes livres faciles à lire, en lecture courante ou galopante, malgré l'effort fait par des amis très proches qui se sont efforcés d'assouplir mes phrases, de les couper en de multiples tronçons, ne me laissant pas la grâce d'écrire comme Proust. Grâce ? non c'était simplement, quant à moi, simple manque de métier...

Mais il y a pire encore. Dans mon cas, et c'est celui de beaucoup, on n'a quelque "génie" que si l'on polémique... Les explosions favorisent les feux d'artifice. Je suis un homme doux, ma polémique est discrète, mais elle existe dans nombre de mes pages et les sous-tend de sa secrète virulence. Discrétion qui ne m'a pas empêché de donner l'impression, contrairement à mon intention, que je séparais ou même que j'opposais ce que je voulais seulement distinguer pour être plus précis et plus clair. On me l'a reproché. Parmi beaucoup d'autres reproches que l'on m'a faits, celui-ci avait pour lui l'avantage d'être fondé. J'ai essayé dans mes derniers livres d'y parer. Mon arc-en-ciel de nuances, comme vous dites, a

maintenant plus de sept couleurs...

Je reviens à ma "répudiation de l'abstrait". Non, il ne s'agit pas d'un divorce, mais d'un aménagement des rapports conjugaux... Dans vos deux derniers livres que j'ai lus récemment, vous avez des pages charmantes sur les "accordailles" d'Animus et d'Anima. Je me souviens avec quelle indignation, au nom de la raison raisonnée, Massignon et ceux de sa famille d'esprit - ils étaient alors nombreux dans l'intelligentsia catholique en France - ont accueilli cette délicieuse allégorie de Claudel... Anima, l'existential qui s'enchant de se dire tel qu'il se voit, spontané, parfois trop, comme une jeune fille qui ne chante pas toujours juste mais qui toujours le fait candidement! Animus, l'abstraction faite hommes, ce jeune garçon tout frais émoulu de l'école, - certes vous ne l'avez pas muni d'une crosse - qui écoute Anima avec recueillement, sursaute à peine quand elle chante faux et doucement après la reprend, en lui disant de continuer...

Ces pages, je vous les ai enviées. J'aime Anima plus qu'Animus, c'est certain. Cependant je n'aime pas Anima quand elle est exaltée comme vous savez qu'elle l'est dans certaines réunions religieuses qui durent autant que des journées sans pain et qui prolongent la nuit dans la ferveur des assemblées nombreuses et entassées, ivres de foi... Mais aussi combien j'aimerais rencontrer le modeste et patient Animus sous la mitre d'un évêque ou la toge d'un théologien!

Mais je sais que vous êtes d'accord. Même si Animus vous parle plus souvent qu'à moi, vous savez sans nul doute mieux que moi écouter Anima, car pauvre mathématicien, je ne suis pas poète comme vous l'êtes.

Père Varillon - Si vous saviez combien je regrette de ne rien entendre aux mathématiques!

3) L'Église, institution et communion

Père Varillon

Venons-en à l'Église. On vous fait dire ici et là que vous ne croyez pas à l'Église-institution. Je connais pour ma part des jeunes gens, et même de jeunes religieux, qui vous suivent parce que, disent-ils, vous les libérez du carcan de l'Église-institution. Incontestablement vous êtes sévère, extrêmement sévère, pour ce que fut l'Église au long des siècles. Mais sévérité ne signifie pas absence de foi. Les jeunes gens dont je parle n'ont certainement pas lu ceci, qui est en italiques à la page 56 de votre livre *Mutation de l'Église et conversion personnelle* : «L'évêque, dites-vous, est la cheville ouvrière de l'Institution unie à la Communion que l'Église est inséparablement». C'est assez net.

Nous allons parler de votre sévérité pour l'Église du passé, mais je voudrais qu'il soit bien entendu, et clairement dit, plus clairement encore que dans vos livres, que vous ne doutez pas de sa nécessité. Les risques de confusion sont actuellement tels qu'il faut être là-dessus d'une parfaite netteté. Je dis : il n'y a pas de christianisme sans Église. Le dites-vous aussi ?

Marcel Légaut

Mes livres sont pourtant clairs sur ce sujet au point que certains m'ont accusé de conservatisme et de cléricisme... On peut parler d'un esprit chrétien, d'un esprit évangélique, on ne peut pas concevoir correctement l'Église, au niveau où elle est société, privée d'institution. Mais sans nul doute, ce qui relève des initiatives propres à l'Institution a mille manières d'être exercé, non dans la matérialité des décisions mais dans l'esprit qui l'inspire. Sans doute est-ce par ce biais que quelques-uns s'attachent à ma pensée. Critiquant la mentalité actuelle de l'Autorité que le passé lui a léguée, nombre de chrétiens se laissent aller jusqu'à la révolte silencieuse ou ouverte... Je souhaite que mes lecteurs aiment mes livres pour les perspectives très positives que j'y développe. Je suis certain que pour la plupart il en est ainsi.

Dans mon tome III, travail spécifiquement catholique, car les deux tomes précédents sont le premier essentiellement humain et le second chrétien, mais sans particulière notation confessionnelle, dans *Mutation de l'Église et conversion personnelle* en première page, en note, je précise expressément que, durant tout ce livre, quand je parlerai de l'Église, il s'agira de l'Église catholique romaine. J'ai la faiblesse de m'en vanter. Les mots que j'emploie dans mes écrits, quand ceux-ci datent à peu près de la même époque, ont tout le long du texte la même signification définie au départ; signification qui d'ailleurs n'est pas toujours celle qu'on donne à ces mots dans le langage courant où les synonymes abondent au détriment de la précision et de la finesse de la langue. Je crains que cette fidélité au sens des mots utilisés ne soit pas respectée dans beaucoup de livres, et tout particulièrement dans les livres qui visent quelque but apologétique...

Non, mais s'il y a entre nous une différence, elle est sur la question suivante. L'Église est nécessairement institution et communion. Nous en sommes tous les deux d'accord. Mais alors, est-ce la communion qui est l'essentiel, ce qui caractérise l'Église, ou est-ce l'institution ? Je pense pour ma part que si l'institution est indispensable à la communion, cependant elle est au service de la communion. Je refuse que l'institution soit à la base de la communion qui ne serait que le résultat d'un gouvernement politique bien conduit, le serait-il sous l'action directe et parfaitement efficace du Saint-Esprit. Je refuse de penser que l'Église disparaîtrait si par quelque coup de force, qui n'est pas techniquement inconcevable, on supprimait radicalement tous les membres de l'institution

Peut-être pensez-vous que Dieu empêcherait cette sorte d'entreprise par l'exercice de sa toute-puissance sur les événements... J'en doute fort et pour de nombreuses raisons dont l'histoire n'est pas chiche. Non, mais alors les membres restants, ou de nouveau naissants, de la communion se redonneraient une institution, du même esprit que celle des origines, et dont le Père Congar, fort discrètement d'ailleurs, assure qu'elle prolongerait, malgré cette discontinuité, malgré le manque de «l'imposition des mains», la lignée des apôtres.

Mais ne faut-il pas ajouter en outre que la juridiction de l'institution ne limite pas la communion qui, elle, se développe au-delà de toute frontière assignable. On parlait beaucoup jadis de l'âme de l'Église, moins maintenant... Le Père Mersch, de votre Compagnie, a écrit en son temps des livres importants sur le Corps mystique. Cette doctrine est aujourd'hui presque en désuétude...

Par contre, et à l'avantage de notre temps, jadis quand on parlait du protestantisme on ne devait pas prononcer le mot "Église", et dans certains milieu particulièrement ouverts on admettait ce terme, avec réserve toutefois, à propos de l'anglicanisme...

Il était certes interdit de penser qu'il pouvait y avoir des saints en dehors de l'Église catholique romaine. Tout cela est bien dépassé, non sans résistances d'ailleurs. Mais étape ne signifie pas but et nous sommes encore loin du but. Il faut l'avouer, aujourd'hui encore, la base, quand elle est restée religieuse comprend mieux que la Hiérarchie la valeur capitale et le caractère essentiel de la communion au niveau où les chrétiens vivent réellement dans la foi.

4) La sévérité envers le passé de l'Église est-elle nécessaire ? N'est-elle pas injustifiée ?

Père Varillon

Que l'institution soit pour la communion, et non pas l'inverse, c'est évident. Mais n'anticipons pas, si vous le voulez bien, parce que nous allons aborder des questions un peu plus difficiles et c'est peut-être maintenant que je vais vous "attaquer". Vous vous rappelez ce que je disais à Paris : «Notre dialogue n'est pas un face-à-face parce que je suis très proche de vous, et ce n'est pas non plus un coude à coude parce que je suis assez loin de vous». Voici : non seulement vous affirmez la nécessité d'une Église, mais vous affirmez également la nécessité d'une autorité dans l'Église. En effet vous écrivez «En tant que société d'hommes, toute Église a besoin d'une autorité» (Q 140). Ce qui étonne, et même jusqu'à un certain point scandalise, c'est que vous accusez l'Église, notre Église, d'avoir, depuis les origines et jusqu'à nos jours, trahi sa mission par la manière dont elle a exercé l'autorité dont elle est investie. Je souligne *trahi*, car c'est le mot que vous employez Et cela, non pas parfois, non pas souvent, mais ordinairement, habituellement, continuellement. Et votre sévérité pour ce que fut dans l'Église au long des siècles l'exercice de l'autorité vous conduit à la même sévérité pour l'Église elle-même. Car, selon vous, les fautes, ou plus exactement la longue faute de l'autorité, c'est en fait la longue faute de l'Église elle-même. Finalement vous en venez à déclarer que l'Église n'a pas été l'Église de Jésus-Christ.

Comment se fait-il qu'un homme dont l'expérience spirituelle fut, et continue d'être, exceptionnellement intense et profonde, un homme dont la pensée est tissée, comme je disais en commençant, des nuances les plus fines, comment se fait-il que cet homme, parlant de l'Église sa Mère, cède, sans plus aucune nuance, à une outrance véritablement obsessionnelle ? Je manquerais de franchise si je m'appliquais à éviter ces mots : obsession, outrance.

Mais je dois appuyer mon grief sur quelques textes, Je n'ai que l'embarras du choix. En voici un: «Assez rapidement dès le début et au cours de nombreux siècles, une grave coupure s'élargit entre l'institution et la communion qu'est l'Église, sans que l'Autorité y prenne garde et s'en soucie. Elle a au contraire volontiers sacralisé cette distance pour mieux asseoir son pouvoir... Elle s'est comportée comme le gouvernement dans l'État» (IV 203). Ailleurs vous écrivez qu'aujourd'hui seulement, «sous le vent de la défaite », l'Église « commence à prendre conscience de la déficience inscrite au cœur même, non seulement de la réalisation, mais aussi de la compréhension de sa mission » (III 81). Ce qui veut dire, en clair, que l'Église n'a jamais compris quelle était sa mission. Ailleurs encore vous dites

«L'Église a conçu sa mission comme la tutelle qu'on exerce sur des mineurs condamnés à le rester toute leur vie... Elle s'est bornée dans le passé à n'être qu'une société religieuse qui informe la société civile, ou, dans les temps modernes, qui coexiste aussi harmonieusement que possible avec les États» (Q 86). Encore : «L'Église s'est comportée avec la sagesse uniquement politique dont usent les puissances du monde» (IV 205). Vous dites aussi : «Les chefs de l'Église se sont comportés comme ceux des nations, et avec une arrogance qui se couvrait de la divinité» (IV 210). L'Église a gouverné «dictatorialement au nom de Dieu» (IV 239).

Avant de vous laisser la parole, je précise que dans tout cela il y a incontestablement du vrai, et même beaucoup de vrai. Mais je dis : Tel quel, ce n'est pas vrai. Et au mot outrance, j'ajoute le mot injustice. Pourquoi affaiblissez-vous, par l'outrance et l'injustice, le mordant de votre argumentation ?

Marcel Légaut

Mon Père, vous avez lu mes livres, la plume à la main, comme je souhaiterais que beaucoup de mes lecteurs le fassent. S'ils savaient le travail que m'impose la moindre page de mes écrits! Ce qui m'a demandé plusieurs années d'efforts et de persévérance ne peut être réellement lu pendant une nuit d'insomnie ou un jour de vacances quand il pleut... Mais l'accumulation des passages que vous venez de lire, passages que je reconnais miens avec quelque satisfaction d'ailleurs, ne donne pas le tout de mes livres. Écoutez-moi. Un de mes chers amis devenu quelque peu intégriste après avoir été chassé du séminaire, il y a de ceci bien longtemps, pour la lecture alors interdite d'écrits de tendance moderniste, m'écrivait ces dernières années que le mot "enfer", ou quelques-uns de ses succédanés, est utilisé quatorze fois dans les évangiles et que c'était pour lui l'assurance que l'enfer existait. Je lui ai accordé que cette démonstration était statistiquement irréfutable... Mais faut-il en conclure qu'on parle seulement de l'enfer dans les évangiles et que, comme disait à quelque chose près Bossuet dans sa polémique avec Fénelon, si on supprime l'enfer de la prédication tout le message de Jésus est menacé sinon réduit à rien ?

Assurément les citations, que vous venez de lire en les entassant les unes sur les autres, doivent être lues dans leur contexte respectif. Il y a beaucoup d'autres thèmes dans mes livres qui donnent à ces critiques, vigoureuses j'en conviens, leur place qui n'est pas la principale. Non, mes livres ne sont pas seulement un chapelet de coups de boutoir envers l'Église. J'ose l'affirmer. Ils sont principalement ferments. Ils sont des amorces des spiritualités chrétiennes de demain. Mes lecteurs qui les reliront dans quelque temps le comprendront. Dans le domaine du spirituel, on ne supprime que ce qu'on remplace, on ne corrige que ce qu'on améliore. Eh bien! un mérite de mes livres est de s'efforcer de

construire, de le faire avec insistance en taisant, je dois l'avouer, ce qui j'espère un jour changera ou même disparaîtra; un jour éloigné certes car nous n'en sommes qu'aux premières lueurs de l'aurore et le ciel s'est de nouveau bien chargé de nuages ces dernières années...

Mais voyez donc par ces quelques passages que je vais vous citer - et il y en a d'autres - comment à mes yeux dans le passé l'Église, malgré toutes ses imperfections, et je dois ajouter aussi ses trahisons (mondanité et politisation mais aussi croisades et inquisition...), s'est montrée capable de remplir sa mission tant bien que mal, comme cela lui était peut-être seulement possible de son temps vu ce qu'étaient les hommes et, en particulier, ce qu'étaient les hommes d'Église, le grand nombre plus seigneurs que pasteurs...

- «Les disciples de Jésus, à chaque génération, sont à l'origine de la continuelle conversion qui se fait jour dans le christianisme malgré l'action sans relâche de la pesanteur des hommes et en dépit de l'inertie: inhérente à l'institution» (II, p. 83 en particulier le passage souligné par des caractères italiques II, p. 84).

- «L'esprit de Jésus fait son travail patient à longueur de siècles grâce à la fidélité d'un nombre toujours restreint de disciples même si ceux-ci n'y collaborent pas avec une conscience claire», et j'ajoute : «À toutes les époques, il y a des chrétiens qui, même sans expliciter l'esprit radicalement nouveau du christianisme en vivent»... (II, p. 238, en particulier ce passage lui aussi souligné).

- «Impossible et nécessaire, telle fut la Mission de Jésus, telle est aussi la mission que l'Église doit assumer dans la foi pour être fidèle. Mais cette foi et cette fidélité essentielles existent dans l'Église... car en elle s'exerce une action éminemment humaine et en vérité plus qu'humaine» (III, pp. 58 et 59).

- «Dans les profondeurs humaines de ses membres et grâce à leur fidélité, l'Église, certes, a les ressources qui lui permettent de se convertir et reprendre en main sa destinée et sa mission» (III, p. 81, ceci aussi est souligné et en italique.).

- Voir encore le long passage développé dans les pages 307 et 308 du tome III (Annexe II).

Enfin, je vous l'accorde, mes livres ne peuvent pas être taxés de "triumphalisme"... Cependant vous pouvez contester la puissante espérance qui leur donne du souffle. Comment cette espérance aurait-elle pu subsister si les sévérités justifiées que l'Église doit encourir sur sa conduite passée m'avaient fait contester pour l'essentiel sa fidélité ? La vérité libère ceux qui aspirent à la liberté et scandalise les autres. Aussi bien ceux-ci préfèrent-ils le chloroforme. Avouez qu'on a été généreux à leur égard mais on doit aussi reconnaître qu'on en use moins car le stock s'épuise...

Mais insistons encore davantage sur ce sujet. Ne pensez-vous pas que la transcendance de Jésus, à laquelle nous croyons, implique nécessairement que ce qu'il disait, que la portée de ce qu'il proclamait ne pouvaient pas être compris d'emblée par ses auditeurs, ni même par ses disciples les plus proches ? Croyez-vous que la transcendance du Message de Jésus et de l'essentiel de sa vie soit épuisée par le travail que l'Église a fait tant bien que mal pendant ces vingt siècles ? Croyez-vous que cette transcendance, dont l'universalité déborde nécessairement toute les civilisations du passé et de l'avenir, puisse être épuisée un jour par ce que l'Église en dira ? Ce serait affirmer que la Parole de Dieu, que le mystère de l'homme, je les mets sur le même plan en ce qu'ils présentent d'accessible car l'homme a été créé à l'image de Dieu, relèveraient dans leur totalité des sciences humaines et de la théologie. Je sais que vous êtes résolument certain du contraire.

Non, quand je fais la critique du passé chrétien, je ne juge pas ceux qui en ont été les instruments, responsables toutefois dans une certaine mesure, mais je pense que nous serions impardonnables de ne pas tenir compte des graves déficiences, des désastreuses défaillances du passé lorsque nous voulons travailler à l'avenir de l'Église dans la ligne de la mission de Jésus. Comment peut-on être assez aveugle, assez borné pour le contester ? La foi, tout obscur qu'est son mouvement, nourrit d'intrépidité la lucidité. C'est la doctrine, quand on l'idolâtre, qui rend assez aveugle pour imaginer que l'on peut construire l'avenir en reprenant simplement, et coûte que coûte, ce qui s'est fait dans le passé!

5) Fidélité à la tradition et références aux auteurs qui en traitent

Père Varillon

En dépit des précisions que vous apportez ce soir - et je suis heureux de vous avoir fourni l'occasion de nuancer un peu ce que vous dites dans vos livres - il faut dire quand même que l'histoire de l'Église n'est pas faite uniquement des décisions pontificales et épiscopales. L'Église est le corps du Christ. Il y a une tension inévitable entre l'autorité et la spiritualité. Je sais bien que vous vous êtes interdit de faire dans vos livres aucune citation. C'est un peu dommage, car on ne peut parler de la Tradition - la Tradition avec un T majuscule - si on omet de se référer à ses interprètes authentiques. L'Église, c'est aussi les Pères grecs et latins, c'est saint Irénée de Lyon, Origène et saint Augustin. C'est la grande Scolastique, antérieure à la foule des épigones plus ou moins décadents, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. C'est saint Dominique, saint François d'Assise et saint Ignace. C'est sainte Thérèse et saint Jean de la Croix. C'est Bérulle, Fénelon et saint François de Sales. Tout ce que vous dites de la communion plus importante que l'institution, de la fidélité à soi-même et à Dieu, de la connaissance intime et du souvenir actif de Jésus, tous ces génies l'ont dit et redit, proclamé et prêché "à temps et à contretemps". Et aussi tant d'humbles prêtres, tant de modestes religieuses, qui n'étaient pas des génies, mais des saints. Le curé d'Ars enviait l'éloquence de Lacordaire, mais Lacordaire était jaloux de la sainteté du curé d'Ars. Et j'inscris tout le positif des œuvres de Marcel Légaut à la suite des œuvres de ces hommes de Dieu.

Ce qui fait la valeur de votre méditation, c'est précisément qu'elle n'est pas une nouveauté dans l'Église mais qu'elle prolonge en nos temps difficiles, avec l'accent qui vous est propre, la réflexion multiséculaire des amis de Jésus. Quelle

belle anthologie on composerait, où vous auriez votre place! Les saints n'hésitaient pas, quand il le fallait, à admonester vigoureusement les chefs de l'Église. Vous connaissez les conseils de saint Bernard au pape Eugène III. Vous connaissez aussi le Mémoire de Fénelon sur les réformes qui s'imposaient à la Curie romaine au début du XVIIIe siècle. Ni l'un ni l'autre n'ont été timides. Les plus obéissants sont toujours les plus hardis et les plus francs. Seulement ce sont en général des hommes qui mesurent l'extrême difficulté de la tâche apostolique. Pour prendre un exemple actuel, les lacunes de l'enseignement catéchétique sont évidentes, mais pour accabler de reproches les responsables des réformes, il faudrait vraiment n'avoir jamais mis soi-même la main à la pâte, il faudrait tout ignorer de la mentalité des enfants et des adolescents d'aujourd'hui.

Un prêtre-ouvrier a écrit l'an dernier un article sur la manière infantile et sectaire dont le marxisme est le plus souvent compris au niveau des conversations d'usine. Il est clair que peu d'O.S. ont lu le *Capital* et les *Manuscrits de 44*, et que le marxisme vulgaire est un marxisme dénaturé. De même il y a très peu de chrétiens qui ont médité l'évangile au point de connaître Jésus d'une connaissance intime. Et ce n'est pas du jour au lendemain qu'au niveau de la masse des fidèles le christianisme sera purifié de tout ce qui le défigure ou le dénature.

C'est pourquoi, cher Marcel Légaut, je pense que les anthologies spirituelles de l'avenir retiendront le positif de votre œuvre, et laisseront dans l'ombre de l'oubli votre sévérité à l'égard du passé de l'Église.

Marcel Légaut

Eh bien, moi, je ne souhaite pas que ces anthologies se taisent sur ces sévérités. Il y a des sévérités qui sont nécessaires. Elles sont les conséquences de la lucidité, du regard que permet un amour viril de l'Église, tout autre qu'un amour de dévotion ou qu'un attachement de parti pris. Hélas, si ma sévérité vis-à-vis de l'Église, de son passé et aussi de son présent, vous a scandalisé, c'est que les livres qui traitent d'elle avec la rudesse d'un zèle jaloux né d'une foi pas trop indigne de celle des premiers disciples ne sont pas fort nombreux. Il faut être simple laïc pour les écrire et même homme de peu. Je ne sais si j'ai la candeur de ne pas savoir pourquoi...

Non, je n'irais pas jusqu'à dire que ce soit la raison d'être du laïcat, mais il convient qu'au moins certains laïcs soient en avance d'un Concile. Ne croyez-vous pas que c'est cela qui a permis à Vatican II d'exister ? Ne croyez-vous pas que si Vatican II rencontre actuellement des oppositions sourdes ou bruyantes, c'est parce qu'il n'y avait pas assez de chrétiens qui vivaient par avance ce que le Concile a officiellement annoncé. Sans nul doute ceux, qui avant n'en étaient pas capables, ne le sont guère devenus après... Pour courir et même seulement marcher quand on est vieux, il faut d'abord l'avoir fait quand on était jeune...

Oserais-je le dire ? Le rôle de l'Église enseignée est d'aider l'Église enseignante à savoir comment il faut enseigner et même ce qu'il faut enseigner. Dans le spirituel, on ne reçoit que si on donne et on ne donne que si on sait recevoir. Le malheur est que ceux, qui avaient à donner de par leur fonction d'enseignant, ne savaient pas recevoir à cause de leur suffisance cuirassée en outre d'incompréhensions spontanées, aussi bien ont-ils peu donné. Le malheur est encore que ceux, qui avaient à recevoir pour approfondir leur vie chrétienne, au vrai tout imprégnée d'un esprit d'enfance qui relevait de la puérité, se sont dispensés de se donner, aussi bien ont-ils peu reçu...

Mais je reviens au manque de références dans mes livres. La culture, a dit, à quelque chose près, un homme célèbre de la ville de Lyon, naît de ce qu'on a d'abord su et que depuis on a oublié... C'est vrai aussi de la vie spirituelle, avec cet aspect supplémentaire qu'il n'est pas nécessaire de savoir ce qu'elle est pour en vivre, et qu'il n'est pas nécessaire d'oublier pour être spirituellement cultivé. C'est bien ce qui s'est passé pour moi, car j'ai fort peu fréquenté les livres de piété; je n'ai reçu des œuvres des grands spirituels que ce que déjà je vivais. Dans une mesure d'ailleurs réduite, et au travers de transpositions nécessitées par la différence des univers mentaux, ces œuvres m'ont seulement aidé à me tenir sur la trajectoire qu'elles m'indiquaient et sur laquelle déjà j'avais été placé. D'ailleurs n'est-ce pas ainsi qu'il convient de lire la Bible afin de recevoir ce qu'elle peut nous offrir sans qu'elle nous enferme dans les temps où elle fût élaborée ?

Il me faut insister sur ce point. On peut parler du monument des sciences qui s'édifie le long des siècles. Ce qui est acquis le demeure dans l'avenir au moins pour le principal, même si, comme c'est ordinairement le cas, la critique ultérieure vient contester avec raison quelques-unes de ces constructions. Il n'en est pas de même pour la vie spirituelle. Tout est toujours tout entier à recommencer par chacun. L'essentiel ne s'enseigne pas, il ne s'apprend pas. Toute imitation le contrefait. Il peut seulement se communiquer, et encore fort indirectement, par paternité et filiation spirituelles. Cela va beaucoup plus loin que de lire et même que de comprendre intellectuellement les livres du passé qui traitent de la vie spirituelle, et même que de s'y attacher affectivement. Cependant sans nul doute, le fait que l'essentiel a été vécu jadis facilite de le revivre maintenant, quoique de nouvelle manière, à celui qui sait l'accueillir dans l'intime.

Dans le domaine du spirituel l'érudition et la culture se distancent au point de parfois s'opposer. Il y a des puits de science de la spiritualité qui sont des gouffres spirituels... C'est en chacun que l'essentiel doit se révéler. C'est là, action de Dieu en l'homme qui sait correspondre à cette motion et qui le fait encore plus par ce qu'il est, où se concentre tout ce qu'il a été et peut devenir, que par ce qu'il veut et réalise consciemment.

Aussi bien la révélation objective, à laquelle nous croyons, n'a jamais été impersonnelle. Elle est la manifestation publique d'une révélation intime à laquelle tout l'être de son auteur fut intéressé, sur laquelle il a imprimé sa marque. Et la révélation qu'est cette Écriture n'existe pour chacun d'une façon réelle que si elle provoque en lui, à la mesure qui lui est personnelle, une activité créatrice semblable, toute proportion gardée, à celle qui a été à l'origine de cette Écriture.

Non, j'ai peu fréquenté les livres de spiritualité, et de l'histoire du passé mon manque de connaissances est presque total. Mais, en revanche, quand par bonheur dans les dispositions convenables - ce qui n'est pas donné tous les jours... - je rencontre un livre sérieux, écrit par un homme qui n'est pas seulement un auteur, mais un "confesseur" comme on

confessait sa foi jadis dans l'Église, cette lecture a en moi le retentissement qui soulève de mes profondeurs toute la sève qui y est en puissance. Les peu nombreuses lectures qui ont marqué ma vie ne sont pas de celles que certains font avec inflation; une inflation qui ne va pas non plus sans la dévaluation de ce qu'ils en retirent... quand il y a quelque chose à en tirer.

Aussi, dans mes livres, l'absence de références n'est pas seulement due à ma réaction contre une pratique courante dans les milieux universitaires, gros producteurs de livres que les références envahissent au point de ne guère laisser aux auteurs que le rôle de collecteurs de titres d'ouvrages, dont nul n'aura la candeur de craindre qu'ils les aient tous lus. Cette absence de références est due à ce que j'étais peu capable d'en faire...

Père Varillon : Vous avez d'autant plus de mérite d'ailleurs dans la partie positive de votre œuvre de vous inscrire dans la tradition des grands spirituels.

6) L'obéissance dans l'Église

Père Varillon

Je voudrais que nous allions un peu plus loin que nous étions allés à Paris en 1971 sur la question de l'obéissance car vous savez comme moi son importance et ses difficultés.

À propos de l'obéissance qui est essentiellement une fidélité, vous avez écrit des phrases auxquelles je souscris pleinement. Vous dites : «Pour les âmes fortes, qui savent se donner totalement et donc se soumettre radicalement (la formule est parfaite), il y a une façon de piétiner les injonctions de la conscience en se forçant à les assimiler à des tentations de "l'esprit propre", de l'individualisme et de l'orgueil, il y a une façon de se nier qui blasphème l'homme et Dieu. On ne sert pas l'Église en s'y asservissant. Il est une manière de se convertir qui aboutit à se pervertir. Les saints, quand il le faut, se taisent et disparaissent, mais ils restent eux-mêmes avec la vigueur de leur être profond tout inspiré par la mission» (IV 232).:Ce sont des lignes que je voudrais avoir écrites.

Marcel Légaut

Vous en avez écrit d'autres dans le même sens. Mais combien plus poétiques et plus érudites! Vous avez écrit vos deux derniers livres avec toute votre âme, même si le dernier est en outre une fort belle anthologie.

Père Varillon

Il s'agit d'un point qui vous est cher et où les confusions pullulent. Il ne peut pas y avoir en profondeur d'opposition entre la fidélité à la conscience et la fidélité à l'Église. Mais il y a parfois, souvent même, apparence d'opposition. Ce que l'Église me demande de penser ou de faire, supposons que je ne puisse pas en conscience l'accepter. Je dois alors me poser deux questions. La première : est-ce que c'est bien ma conscience qui parle et que j'écoute ? Ne serait-ce pas plutôt mes idées, ou mon système d'idées, le sentiment - dont les ressorts secrets sont puissants - ou tout bonnement mon intérêt ? La deuxième : est-ce que j'ai bien compris ce qu'est dans le cas concret la vraie fidélité à l'Église ? Obéir de façon infantile, ou servile, ou purement passive, ce serait manquer de respect à l'égard de l'Église, ce serait en rigueur de terme, la déshonorer, car il n'est pas possible que l'épouse de Jésus-Christ veuille une telle obéissance. Je conclurai peut-être, je ne dis pas à la désobéissance, mais au refus d'exécuter l'ordre qui m'est donné. Seulement j'accepterai les conséquences de mon refus. C'est ce que vous appelez : se taire et disparaître. Si l'on m'enferme à la Trappe, je dirai : Inutile de m'y conduire, j'y vais. C'est ainsi qu'un théologien qui eut naguère quelques difficultés avec ses supérieurs me disait : «Si l'on me demande d'écrire ce qui est le contraire de ma pensée, j'aurai en conscience le devoir de refuser. Mais si, devant ce refus, on me retire ma chaire de théologie pour me nommer professeur de sixième, j'obéirai, car il n'y a pas de péché à être professeur de sixième... »

Marcel Légaut

Dans l'ensemble nous sommes en profond accord. Mais précisons les choses.

Ces deux questions, je me les suis posées aux environs de 1962 quand je me suis mis à écrire les livres qui depuis 1971 ont changé ma vie en me faisant sortir de ma ferme. J'ai voulu à cette époque écrire, pour moi, ce que je vivais de ma foi de chrétien, pour être au clair sur moi-même, pour vivre ainsi de cette foi plus réellement. La pensée reste floue, même chez un intellectuel, s'il ne sait pas l'écrire. Dure ascèse mais dont nulle technique littéraire ne doit dispenser. Il n'y a que ceux qui savent écrire ce qu'ils s'efforcent de penser qui puissent vraiment lire au niveau où un livre a été créé. Les autres lisent comme ils parlent. Même si leur langage est correct, leurs pensées "jargonnet"... Cet effort je l'ai mené pendant huit ans, grandement aidé par des amis très chers qui m'ont un peu appris ce français pour lequel j'avais le plus profond mépris pendant ma jeunesse de mathématicien... Sans que je l'aie su au début - je l'ai découvert depuis - ce fut la réalisation d'une aspiration profonde de mes vingt ans, que sans nul doute M. Portal m'avait aidé à mettre au jour, mais qui était rentrée dans l'oubli. Écrire pour que les hommes cultivés du xx^e siècle puissent croire en Jésus, à l'Église en respectant toutes les exigences d'une intellectualité saine, vécue dans l'authenticité autant que cela se peut humainement, pour qu'ils puissent être chrétiens sans mimer les siècles passés et ainsi sans se fausser spirituellement... Je sentais que c'était mon devoir de le faire coûte que coûte, par fidélité à ce que je devais être. Certes, j'étais loin de me douter des conséquences concrètes que cela devait comporter pour moi dans l'avenir... Mon travail est un fruit, nullement la conséquence d'un projet. La fidélité dépasse l'obéissance de discipline ou de raison. Elle est créatrice. Seule cette fidélité prépare l'Église à atteindre la fécondité de la présence, ce qui va plus loin que l'efficacité d'un gouvernement et d'un enseignement même bien conduits. Oui, la fécondité qui demeure quels que soient les temps et les lieux, quels que soient les obstacles...

En ce siècle, où l'histoire va si vite que certains s'y laissent prendre et y voient l'accélération d'une chute dans le vide,

n'est-il pas nécessaire que l'Église, elle aussi, aille de l'avant et invente ses voies, qu'elle change, non pas pour l'essentiel de sa mission qui est sa raison d'être, mais par sa manière d'être présente au monde. Comment le ferait-elle si elle ne trouve pas en elle-même, grâce à la fidélité de ses membres, la ressource de se dégager, autant que la chose est actuellement possible et nécessaire, de ce que son histoire très humaine a agrégé à l'essentiel pendant des siècles et même depuis les origines ?

C'est d'ailleurs ce que l'Église fait, mais à petits pas - je ne dis pas de vieille, vous trouveriez que c'est irrespectueux - mais de quelqu'un vraiment en pleine jeunesse grâce à la fidélité des chrétiens qui lui naissent sans cesse, et à la disparition des vieux qui arrivent à trépasser... de quelqu'un cependant fortement chargé par le lourd fardeau que les siècles lui ont donné à porter... Il n'est pas besoin d'avoir des cheveux blancs comme moi pour voir combien depuis soixante-quinze ans l'Église a changé dans sa manière de concevoir son rôle social et politique au milieu des nations. Elle l'a fait aussi par bien des aspects de sa discipline, et même conjointement de sa piété et de sa doctrine. Mgr Lefebvre a raison de l'affirmer, mais il a le tort impardonnable de le récuser.

Ainsi, mon Père, à vous lire, cela m'a donné de la joie. Je cite page 144 de votre livre *L'humilité de Dieu* : «L'omniscience de Jésus ? Plus d'un transpose en son humanité l'aberrante attribution à Dieu d'un savoir constitué en avoir et réellement distinct de l'Amour. Je pense qu'il est nécessaire, pour vaincre ce phantasme d'admettre une certaine ignorance du Christ. Un assez large accord des théologiens modernes m'y encourage... Jésus ne sait pas plus que ce qu'il est nécessaire qu'il sache pour l'accomplissement de sa mission qui est son être même». Mais mon Père, vous rendez-vous compte de l'exclamation indignée de Blondel, oui de Blondel lui-même, ce pionnier du début de ce siècle, devant de pareilles lignes ? Cette question de la science humaine de Jésus est au cœur de sa polémique avec Von Hugel. Pour Blondel on ne peut croire à la divinité de Jésus si on n'accepte pas que Jésus a eu une science humaine parfaite ex utero...

Père Varillon : Oh! Blondel, je ne crois pas; enfin, peu importe !

Marcel Légaut

Si, Blondel est on ne peut plus catégorique dans son affirmation. Est-il utile de vous dire qu'il n'était pas le seul à son époque et que tous les scribes et les docteurs, qui l'accusaient de kantisme et de subjectivisme, faisaient à ce sujet chorus avec lui. Je suis heureux que, sur ce point qui est encore actuellement une position avancée et presque osée de la théologie, vous soyez en parfait accord avec moi qui insiste tellement sur la nécessité d'entrer toujours davantage dans l'intelligence de la vie humaine de Jésus pour en devenir un disciple.

Père Varillon : Nous y reviendrons tout à l'heure, c'est une question très importante.

Marcel Légaut

Mais retournons, après cette digression, sur la question de l'obéissance. Quant à moi, je vois une différence très nette entre la place que simple laïc j'occupe dans l'Église, et celle d'un clerc. Toujours, un prêtre, et a fortiori un évêque, quoiqu'il fasse ou dise, reste un représentant officiel de l'Église aux yeux des hommes, chrétiens ou non, avec les conséquences que cela comporte. Un simple laïc comme moi, vieux et pieux, en haut lieu on lui pardonne bien des incartades et des propos malséants... Il ne dit pas les choses trop brutalement. Il est assez difficile à lire pour que peu de lecteurs ne se découragent pas après l'épreuve de quelques pages...

Père Varillon : Excusez-moi de vous interrompre. Qu'auriez-vous fait si l'Église vous avait dit : «Ces deux livres ne doivent pas paraître» ?

Marcel Légaut

Voilà ce que j'aurais fait. D'abord ils auraient paru, parce que autrement on ne les aurait pas lus. Un laïc, que je sache, n'est pas soumis à "l'imprimatur". D'autre part, j'avais une chance de plus pour moi. Nos évêques lisent peu, de sorte que quelques-uns seulement se seraient aperçus de cette publication et sans doute assez tardivement... Certes, l'Église officielle, avant Vatican II, aurait rapidement mis à l'index mon livre *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, et, pour que la mesure soit bonne, elle y aurait ajouté le tome I *L'homme à la recherche de son humanité*. Quand j'ai fait mon travail, je n'avais pas la candeur de penser que j'évitais finalement la condamnation, même si elle venait à tarder. J'en acceptais l'éventualité. Voici la détermination à laquelle je m'étais alors arrêté.

Je refusais résolument de faire disparaître mes livres ni d'empêcher leur réédition éventuelle. Mais j'acceptais de mettre à mes frais dans ces livres une feuille où seraient indiqués d'une façon précise, sous la responsabilité de la Hiérarchie, les points où l'Autorité contesterait l'orthodoxie de mes positions. Au début de ce siècle, pendant la période moderniste, il y a eu trop de condamnations qui restaient suffisamment vagues, non pas pour que les auteurs visés ne soient pas atteints, mais pour que ultérieurement les apologistes n'aient pas trop de mal à se tirer des contestations polémiques du passé et à assurer que, malgré les apparences, l'Église a toujours pensé ce qui maintenant est accepté de tous comme allant de soi. Dans les couloirs des bureaux où travaillent les censeurs, il y a toujours l'ombre de Galilée qui rôde discrètement...

Nous n'en sommes plus là depuis Vatican II. Espérons que l'esprit de Vatican I ne reviendra pas, profitant du jeu du balancier qui ne fait avancer le temps qu'en oscillant autour d'une position d'équilibre, idéale et essentiellement instable en dépit de ce que la mécanique rationnelle nous enseigne. Il est capital que l'Église laisse aujourd'hui se développer la recherche de ses membres, même si elle se doit de dire à l'occasion son désaccord. De la clarté et de la vigueur, de la patience et de la confiance, quatre vertus qui mériteraient de devenir ecclésiastiques...

Père Varillon : Bien sûr, mais c'est un prêche qu'il faut faire aux Évêques.

Marcel Légaut : Jusqu'à présent, je n'en ai pas eu l'occasion...

Père Varillon

Enfin seule une connaissance intime de ce qu'est le mystère de l'Église peut faire qu'en certains cas douloureux le renoncement ne soit pas un reniement de soi. Ce qui fait le sérieux redoutable de l'obéissance à l'Église, c'est qu'en un tel domaine tout abus de l'autorité est particulièrement odieux. Comme le disait le Père de Lavalette, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, on abuse «de la confiance que les fidèles font à Dieu», on fait passer «indûment une volonté propre humaine pour la volonté de Dieu». Il faut donc dénoncer ces abus vigoureusement et nettement, et cela au nom même de la foi. C'est pourquoi «toute remise en question des formes d'exercice de l'autorité dans l'Église ne doit pas apparaître comme une remise en question de l'autorité dans l'Église» (*Études*, janvier 1969). Et je suis bien d'accord pour que certaines formes d'exercice de l'autorité soient remises en question.

Marcel Légaut

Nous sommes tout à fait d'accord. Le mystère de l'Église comme le mystère de l'homme transcendent leur faire et leur dire, et même la conscience que l'Église et l'homme en ont. Ils se développent dans le temps. C'est au temps de faire les discernements nécessaires. La patience seule le lui permet, et le silence. Je pense qu'une des formes que prend la foi en l'Église, et qui conduit à lui obéir sans se lasser est de croire que ce qui n'est pas possible aujourd'hui pour elle le sera demain si cela est exact et vrai et en outre que ce qui se fait aujourd'hui chez elle ne sera pas demain si cela ne convient pas à sa mission.

Oui, à notre époque, la foi en l'Église demande beaucoup de patience, une patience tenace incapable de désespérer, car il y a beaucoup d'impatience autour de nous, et en elle il y a beaucoup de sujet de désespérer. Il faut le dire. L'Église a un sens inné de "l'éternité" qui est proprement divin, et je m'étonne que les théologiens n'en aient pas fait un note caractéristique de la transcendance de son institution. Au vrai, aucune société, surtout une société qui serait internationale, ne pourrait subsister longtemps - l'histoire le montre - avec un tel régime...

7) Subjectivité et intériorité

Père Varillon

Nous avons commencé notre débat en disant que nous avons l'un et l'autre une égale aversion pour toute forme d'extrinsécisme. Cela nous a conduit à critiquer tout exercice de l'autorité et toute référence aux lois qui ne feraient pas appel à la conscience. La conscience, c'est la profondeur de l'homme. Vous préférez vous exprimer en termes d'intériorité. C'est un mot qui revient presque à toutes les pages de vos livres. Et tout ce que vous dites sur l'éducation de l'intériorité, sur l'approfondissement humain, sur la fidélité à soi-même, sur ce qu'il y a en chacun de nous de proprement unique en fait de vocation ou de mission, sur les seuils aussi de l'accomplissement de soi, je veux dire sur le fait qu'obéir aux exigences les plus intimes découvre progressivement d'autres exigences auxquelles il faut aussi obéir, tout cela est excellent, absolument vrai, et souvent admirablement décrit. Avant de voir pourquoi de ce primat de l'intériorité nous ne tirons pas exactement les mêmes conséquences quand il s'agit de la foi chrétienne, je voudrais que vous nous disiez aussi clairement que possible - je sais que ce n'est pas facile - comment vous distinguez intériorité et subjectivité. Dans le petit livre *Questions à... Réponses de Marcel Légaut* on vous a posé la question : «On a parfois l'impression en vous lisant qu'il y a pour vous dans l'évangile un critère fondamental de vérité qui est l'expérience subjective que vous faites» (Q 63). Autrement dit, ce qui est vrai dans l'évangile, c'est ce que vous, Marcel Légaut, y découvrez quoi qu'il en soit de ce qu'on appelle l'herméneutique, c'est-à-dire l'interprétation du sens par d'autres que vous-même et la mise en discussion de cette interprétation. Est-ce que je traduis grossièrement ? Est-ce que je piétine avec de gros sabots ce qui est pour vous le jardin où s'épanouissent les plus belles fleurs ?

Marcel Légaut

La distinction entre subjectivité et intériorité est capitale. Au départ de cette rencontre, vous avez vigoureusement attaqué l'extrinsécisme qui, au début du siècle, était la manière dont on cherchait à défendre l'objectivité des croyances auxquelles l'adhésion constituait à ce moment-là l'essentiel de la foi, jusqu'à s'identifier avec la foi. Parce que subjectivité et intériorité sont toutes deux intérieures à l'homme, elles sont confondues par l'extrinsécisme qui penche à matérialiser le spirituel pour le rendre connaissable et matière d'enseignement comme les phénomènes qui relèvent des sciences. Elles sont cependant d'ordre différent. Il y a des subjectivités qui ne présentent aucune intériorité. Au contraire, toute intériorité est entée nécessairement sur la subjectivité, mais elle porte des fruits que la souche purement subjective ne saurait donner.

Comment les distinguer, non les séparer, car l'intériorité ne peut pas être sans le support de la subjectivité, ni a fortiori les opposer ? Ceci demande une expérience personnelle sans laquelle toute explication reste au niveau d'une exposition qu'on peut accuser de relever de l'esprit de système. Il y a dans l'intériorité une consistance, une durée, une unité qu'ignore la subjectivité. Celle-ci est toute soumise en l'homme à son état intime, variable d'un moment à l'autre. Elle est très dépendante en lui de ses rencontres, des situations et des événements de son histoire.

Ainsi en est-il de la sincérité vis-à-vis de l'authenticité. On peut avoir des sincérités successives différentes sans être menteur. C'est ce qui se passe le plus souvent si on est un vivant, et non un rocher de certitudes. L'authenticité ne souffre pas de pareilles variations. Elle est un état vers lequel on tend, et ceci à coup de sincérités se corrigeant mutuellement par réaction entre elles. Contrairement à la sincérité, on s'approche de l'authenticité plutôt qu'on ne saurait s'y fixer ni s'y installer.

Sans doute plus on avance vers l'authenticité plus on connaît une stabilité de fond, mais aussi - c'est un signe caractéristique de sa réalité - plus on reconnaît combien est radicalement infranchissable la distance qui sépare de la pure, de l'exacte authenticité. Au contraire, spontanément l'homme croit chaque fois être parfaitement sincère tant il est

possédé par ses sincérités... À vrai dire cela ne dure que le temps relativement court où les évidences qui en sont l'origine ne s'évanouissent pas, et ne sont pas remplacées par d'autres aussi précises et passagères que les précédentes mais encore aussi impérieuses et "définitives" (sic).

L'intériorité transcende la subjectivité, comme l'authenticité fait avec la sincérité, la fidélité avec l'obéissance. Dans les réalités spirituelles, qui toutes sont incarnées, l'ordre supérieur ne peut pas exister sans l'ordre inférieur, mais l'ordre inférieur, même si par certains aspects il n'est pas sans porter comme des signes de l'ordre supérieur, peut exister sans l'ordre supérieur.

Mais c'est seulement grâce au temps que l'on peut distinguer ce qui relève de l'intériorité de ce qui provient de la subjectivité. Sans nul doute à l'apparition des fruits, mais déjà avant, quand on jette sur son passé un regard qui n'est pas seulement celui de l'historien, lequel ne sait connaître les événements que du dehors.

Quand je suis suffisamment présent à moi-même dans un silence intérieur qui me permet de prendre mes distances vis-à-vis du quotidien, alors, dans un regard sur toute ma vie, je "vois" celle-ci à travers ce que je suis actuellement; ce que je suis grâce précisément à ce que j'étais hier. Je lui découvre une unité foncière sous l'extrême diversité des états, des réactions provoquées par les rencontres, les situations, les événements. Alors apparaît le fil secret de mes jours, le seul véritable, quels que soient mes projets, que j'ai suivi autant que ma fidélité me l'a permis; ce fil secret, ténu, fragile au point d'être improbable qui, sans que j'en aie eu sur le moment la conscience claire, m'a conduit là où je suis maintenant. C'est d'ailleurs à ces moments-là que, me dégageant de la "culpabilité originelle", je saisis mieux la réalité de mes infidélités, heureusement toujours ambiguës par quelque côté... jamais vraiment reconnues avant que je les aie en quelque manière réparées sans le savoir...

Dans mes livres, cette vision très personnelle, en enfilade, de ma vie - vision totalisante, globalisante, panoramique dont je suis le seul capable - je l'appelle "mon existence", l'opposant à ma vie qui se développe au niveau où un spectateur attentif peut faire une observation objective mais encore impersonnelle. Aussi bien on peut vivre sans exister. Cela arrive à tous ceux qui se livrent totalement et continûment aux impressions et aux évidences du moment. Mais on ne peut pas exister sans vivre... On retrouve ici les deux ordres de réalité qui se compénètrent sans se confondre. Il n'y a pas de fruit sans arbre. Il y a des arbres sans fruit... Ainsi en est-il de l'intériorité et de la subjectivité, finalement de la fidélité et de l'obéissance.

On n'existe que dans la mesure où l'on est fidèle, de cette fidélité qui assimile tout le passé quoi qu'il fût. Pour autant que l'obéissance dispense de l'intériorité, laquelle permet et même exige la fidélité, elle détourne de l'existence et empêche d'atteindre personnellement ce niveau qui transcende la vie. Elle borne l'homme à n'être que ce qu'il dit et fait. À la limite, elle le vide de soi. Je ne nierais pas que, dans certains monastères, cette fausse spiritualité fondée sur une fausse conception de l'obéissance ne soit pas "pratiquée". Cette contrefaçon de la mystique cause des ravages parmi les êtres les plus courageux et les plus donnés; ravages que la "régularité" de la "vie monastique" dissimule et consacre en holocaustes expiatoires et "réparatoires"...

Mais enfin je vous accorde que si l'Autorité préfère l'obéissance à la désobéissance - cela est clair - elle n'est pas sans inquiétude quand on va au-delà ou à côté de ses ordres par fidélité. N'est-ce pas dû à ce que commander n'est pas appeler, et que appeler est plus exigeant que commander ? N'est-ce pas dû aussi à ce que l'Autorité, par tendance spontanée ou par mesure systématique, se recrute parmi les obéissants sans histoire plus que parmi les êtres de caractère et de fidélité ?

Père Varillon

Souvent, oui, mais tout de même pas toujours. Il est bien vrai que le devoir d'obéissance a été maintes fois utilisé comme un moyen pour gouverner plus facilement. Vous n'admettez pas, selon votre vocabulaire, des stabilités et des consistances qui seraient subjectives sans être intérieures ?

Marcel Légaut

Certes, il peut y avoir des consistances et des stabilités exclusivement subjectives, et votre objection mérite d'être faite particulièrement en ces temps où, par recherche de sécurités et de certitudes, nombre d'hommes s'enferment dans le fidéisme et le piétisme, cherchant ainsi à "s'assurer" dans la vie par la "religion"... Mais alors c'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre. Un arbre mort n'en porte pas, même s'il élève longuement ses branches vers le ciel en forme de supplication. Cela tant qu'il n'est pas déraciné, car avec le temps ses racines en viennent toujours à pourrir même si elles s'accrochent aux profondeurs qui jadis pouvaient le nourrir de sève.

Père Varillon

Il est d'autant plus nécessaire de bien distinguer intériorité et subjectivité que vous attachez une grande importance à la paternité spirituelle. Nous y reviendrons quand nous parlerons de l'avenir de l'Église et des communautés dites de base où doit s'exercer à plein, selon vous, cette paternité spirituelle dont vous avez une longue expérience. Vous dites : «La paternité spirituelle n'est pas la direction spirituelle. On est père spirituel par ce qu'on est; sans le savoir on donne naissance à des disciples, en passant, comme le semeur». La question est tout de même de savoir si ce n'est pas sa propre subjectivité qu'on sème. Que semez-vous quand il s'agit d'Évangile et de foi chrétienne ? Vous semez votre manière propre de comprendre la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Or nous verrons tout à l'heure que nous ne sommes pas tellement d'accord sur la manière de comprendre comment Jésus a vécu sa mort. À supposer une intériorité aussi profonde chez vous et chez moi, elle est fortement colorée par une subjectivité différente. Notre cheminement est subjectif et nous subjectivise. Et quand vous ajoutez : «Rien ne peut se communiquer d'être à être si déjà il n'y a pas dans l'autre - celui qui sera disciple - une amorce inconsciente qui lui permette de recevoir», qui vous dit que cette "amorce", d'autres diraient "pierre d'attente", les vieux Scolastiques disaient "puissance obédientielle", est bien

le désir de vie divine tel que Dieu le dépose dans l'âme en la créant, donc pour un chrétien le désir de participer à la foi de l'Église, et non pas le désir d'une subjectivité proche de la vôtre, inconsciemment mêlée d'éléments idéologiques et pressée de rejoindre, non pas le Christ et Dieu, mais votre approche du Christ et de Dieu ?

En d'autres termes, vous employez indifféremment les mots "intériorité" et "spiritualité", "vie intérieure" et "vie spirituelle". Je pense que beaucoup de confusions seraient évitées si l'on précisait : la vie intérieure, c'est la vie avec soi-même, la réflexion, la méditation, l'approfondissement humain tel qu'un athée pourrait le poursuivre. Jean Rostand, par son culte sincère du vrai, avait une vie intérieure, un grand amour implique une vie intérieure. Mais le fond de soi n'est pas Dieu. Dieu est un Autre, le Tout Autre. La vie spirituelle, c'est la vie avec cet Autre, le Saint-Esprit, dans la lumière du Saint-Esprit, "in Spiritu sancto". Mon intériorité la plus intérieure, c'est le Saint-Esprit. Il est en moi «plus moi-même que moi».

Marcel Légaut

Il est possible en effet que parfois - mais c'est assez rare - j'utilise l'expression "vie intérieure" pour ne pas répéter l'expression "vie spirituelle". Notre grammaire a ses exigences. Ma langue aussi a ses négligences. Mais tout le contexte conduit à ne pas faire des confusions provoquées inopinément par le désir d'éviter les répétitions trop proches, trop fréquentes des mêmes termes.

Dans l'intériorité telle que je la conçois, et c'est le point où elle transcende la subjectivité, il y a deux sortes de traces d'une action qui s'exerce en moi, qui ne peut pas être sans moi, mais qui n'est pas de moi comme mes autres activités, celles dont j'ai l'initiative.

D'une part, l'émergence à la conscience d'exigences personnelles qui s'imposent à moi avec un tel caractère impérieux, que si je les refuse je me refuse, que si, les accusant de n'être que subjectives, je les nie, je me renie. Rien de ce qui se passe autour de moi, aucune des explications que je puis me donner peuvent justifier ce caractère impératif et cette manière de se comporter. Celle-ci, qui s'impose à moi à l'heure de la lucidité, n'est pas séparable de moi. Elle doit "être" de par ce que je suis, de par ce que je ne peux pas ne pas être sans me renoncer. Rien n'est suffisant pour me rendre raison de façon satisfaisante de ce caractère impératif qui m'est strictement personnel. À mon sens, de telles exigences qui naissent en moi à mesure qu'avec une fidélité convenable je corresponds à celles qui déjà m'ont visité, sont les effets, les traces d'une action que je dirai "de Dieu" parce que, eu égard au caractère impératif de ces exigences et à la qualité des décisions que celles-ci m'imposent, cette action visiblement n'est pas que de moi. Aussi bien, elle n'est pas sans faire naître en moi parfois à certaines heures de vigoureuses contestations. Elle n'est pas que de moi tout en étant mienne cependant, car sans mon accueil cette action ne serait pas. C'est par ce premier biais que je fais en moi une approche du mystère de Dieu, d'un Dieu dont l'existence, je ne dis pas la possibilité théorique, ne m'est donnée par aucune considération abstraite et impersonnelle.

D'autre part, je reconnais dans mes activités deux niveaux fort différents. Celui de la fabrication, conséquence directe d'un projet que je réalise dans la mesure où je m'en suis procuré la possibilité grâce aux outils que je me suis donnés, grâce aussi à l'habileté technique que j'ai su acquérir en les utilisant. Dans ces conditions je fais ce que je veux, quand je le veux. À côté de cette action de fabrication, je suis livré parfois à une autre sorte d'activité. Alors je m'adonne à une activité de création qui, au contraire de la précédente, n'est pas à ma disposition comme je le veux et quand je le veux. Cette seconde activité ne supporte aucun projet de ma part qui me permettrait de créer à ma discrétion. Aucune technique n'est suffisante pour me rendre ainsi créateur, quoi qu'il en soit de nécessaires. Aucun métier n'est suffisant non plus, quoiqu'il soit fort utile. Par ailleurs, cette activité de création m'est propre. Plus que mes activités de fabrication, elle porte la marque de ce que je suis, une marque indélébile. Cependant, elle n'est pas mienne uniquement. Elle est aussi, je le constate, l'effet, la trace d'une action en moi, qui est inséparable de moi, qui ne peut pas être sans moi, mais qui n'est pas que de moi. Aussi je dis qu'elle est "de Dieu", pour rendre explicitement compte du fait tout intérieur mais objectivement, réellement existentiel, que je décris, et non pas pour donner à cette action une qualité "surnaturelle", qualité définie a priori.

Cette activité, à laquelle je ne puis m'élever à mon initiative, je ne peux la connaître que verbalement, socialement, affectivement, cérébralement, avant d'avoir été visité moi-même par elle, d'y avoir correspondu, d'en avoir vécu avec assez de lucidité critique pour prendre conscience de l'originalité qui relève essentiellement de sa nature. Aussi bien la foi en Dieu est un don de Dieu, mais pour que ce don soit fait, il faut du même mouvement l'accueillir et je ne dis pas que Dieu n'est pas aussi dans cet accueil car celui-ci n'est pas non plus totalement à ma disposition.

Don et accueil qu'il est vain de hiérarchiser et d'ordonner dans le temps, car ni l'un ni l'autre, immergés dans le temps, ne sont du temps, comme le mystère de Dieu et le mystère de l'homme ne relèvent pas non plus du temps, mais de l'instant qui est éternité. Vous m'accordez, mon Père, que l'éternité n'est pas un autre temps qui suit celui que nous vivons maintenant... un temps qui s'est passé avant et qui viendra après. Il faudrait s'en souvenir quand on parle de "préexistence en Dieu".

Peut-on sans intériorité reconnaître dans sa qualité propre ce don proposé et accueilli ? Je suis certain que, à vos yeux, ce "savoir" ne relève pas de la subjectivité, quand vous prenez conscience vous-même pour vous-même de votre activité de créateur. Ce savoir n'est pas non plus la conséquence d'une révélation extérieure qui, quel que soit l'état spirituel où l'on se trouve, s'impose avec l'objectivité d'un fait. Mais ceux qui sont incapables de discerner l'intériorité de la subjectivité - et ils sont nombreux dans ce temps où sévissent le rationalisme primaire ou doctrinaire et l'activisme d'argent ou de pouvoir qui extériorisent - comment n'accuseraient-ils pas de subjectivité puérile et inconsciente, ce que je m'efforce de vous décrire ? Les sciences humaines, dans la fougue de leur jeunesse, qui n'ont pas encore fait leur

autocritique, quoique certains savants commencent à l'entrevoir, sont portées à faire accuser de subjectivisme infantile ou sénile, les analyses qui mettent en évidence le caractère singulier de l'autorité impérieuse des exigences intimes et celui de l'activité créatrice.

Il est significatif que tous les tenants de l'extrinsécisme que vous avez stigmatisés au début de cette rencontre se joignent à ces "mécaniciens" de l'homme trop sûrs d'eux-mêmes et de leurs techniques. Les "apologistes objectifs" ne connaissent-ils donc la vie spirituelle - ce qui serait pitoyable - que par l'exercice scrupuleux de la discipline militaire, que par la "vertueuse" adhésion à des réalités dont ils parlent avec d'autant plus d'assurance qu'elles se montrent impensables à force d'être invraisemblables ? Exercice et adhésion selon eux d'autant plus "méritoires" qu'ils sont moins "personnels" et plus aveugles...

Dans mes livres on m'a souvent reproché de ne pas parler de Dieu. Je pourrais multiplier les citations en dehors des chapitres où je traite de cette question - si on peut parler ici de question... N'est-ce pas déjà mal parler de Dieu, au vrai, ne plus traiter de Lui ? Ainsi page 156 du tome I, écrit en italique : « Cette action singulière se glisse dans l'initiative de l'homme, sans la transformer en passivité, mais pour permettre à celui-ci, devant tout ce qui se présente à lui, de réagir d'une façon spécifiquement humaine et non pas instinctive ou seulement volontaire. L'homme part ainsi du réel et en élève l'ordre au-delà de ce que ses sens alliés à ses raisonnements lui en apportent. Par cette action où tout son être se concentre, dont il est le promoteur sans en être l'auteur, à l'origine de laquelle nécessairement il est sans en être la source, il nourrit son humanité. La transcendance de cette action à l'égard de la sienne propre est comparable à celle de sa propre existence à l'égard de sa vie ».

Évidemment le mot Dieu n'est pas écrit. Il est dommage que certains théologiens aient besoin de lire le mot Dieu pour comprendre que c'est de Dieu qu'il s'agit. Cette "fixation" qui est leur sur le terme employé de façon classique, les fait achopper. Ces hommes de sciences sont déconcertés et déroutés quand le mot Dieu n'est pas utilisé ainsi qu'ils l'attendent... Ceci se présente aussi à l'occasion de beaucoup d'autres expressions utilisées dans la "Doctrina". Cela est plus que dommage, et met en question leur sens religieux. On dit souvent qu'il faut trouver un nouveau langage pour la théologie. Pour beaucoup ne serait-ce pas à leurs yeux changer la théologie et trahir l'essentiel dont elle vise à être une première approche ?

Voici un autre passage - écrit en italique lui aussi - page 165, tome II. « En prenant conscience de la nature de la motion qui le pousse à être créateur, en éclairant ce qu'il met alors de lui-même dans son œuvre, en précisant ce qu'il reçoit d'elle et ce qu'il apporte aux autres par elle, il se donne une représentation de l'activité intime de Dieu dans l'univers aussi adaptée que possible, semble-t-il, à sa condition d'homme ».

Je n'insiste pas. Mais savez-vous pourquoi certains lecteurs ont pu me reprocher de ne pas parler de Dieu ? C'est parce que je ne parle pas du Saint-Esprit. Alors, ils ne s'y reconnaissent plus. Pour eux les mots qui disent la réalité ont plus d'impact que la réalité elle-même. Pourquoi je ne parle pas du Saint-Esprit ? Mais c'est parce qu'on en parle trop souvent mal à propos. On lui fait dire précisément ce que vous vous doutez avec raison d'avoir pour origine la subjectivité. Ironie des mœurs ! il suffit à certains de dire que ce qui leur vient à l'esprit ou au cœur est l'œuvre du Saint-Esprit, pour qu'ils l'objectivent avec une assurance qui ne supporte pas la contestation... et pour qu'ils soupçonnent celui qui se pose question à ce sujet de manquer de foi...

Mais aussi, permettez-moi de vous le demander. Qu'est-ce qui est le plus raisonnable ? expliquer le moins obscur par le plus obscur ou tenter de faire l'approche du plus obscur par une approche pas trop distante du moins obscur. Est-ce Dieu ou l'homme qui est le plus mystérieux ? Certes, ils le sont tous les deux, mais n'est-ce pas en cheminant vers le mystère de l'homme qu'on se trouve sur la voie la plus accessible qui conduit aux abords du mystère de Dieu ? Voie sans fin vers un but au-delà de tout but. Cheminement qui juge l'homme en profondeur bien au-delà de ce qu'il dit et même de ce qu'il fait, là où il est tellement lui-même qu'il est opaque à lui-même, car la connaissance exige une certaine distance entre le connaissant et ce qui lui est connaissable...

Aussi quand j'ai lu le titre de votre livre *L'humilité de Dieu*, j'ai eu cette impression, farfelue dans sa prétention je vous l'accorde, de ne pas avoir encore réussi à vous convertir... Nos deux cheminements sont sur le même chemin, mais en sens inverse. Vous descendez de Dieu et je monte de l'homme et plus précisément de celui que je suis. Deux mystiques, dites-vous dans votre livre : la mystique de l'intelligence et celle de la volonté. Le mystique de l'intelligence vit de l'intelligence de Dieu qu'il s'est donnée et, je vous l'accorde, qu'aussi il a reçue. Le mystique de la volonté - j'aime d'ailleurs assez peu ce mot qui supporte des usages très différents - essaye de se rendre raison, vaille que vaille, de ce qu'il vit quand il est suffisamment fidèle à ce qui monte en lui et que sa lucidité est éclairée par une lumière qui lui est donnée. Il s'efforce d'entrevoir, au-delà de son univers mental où il est enfermé invinciblement, la clarté qui l'éclaire comme un début d'aurore.

Nos deux cheminements sont sur le même chemin. Et je crois pouvoir dire que pas à pas nous nous rapprochons l'un de l'autre; à petits pas certes. Mais si jamais nous nous rejoignons au point de nous identifier l'un à l'autre, l'un ou l'autre - ou encore l'un et l'autre - se serait trompé en cours de route. Différents sont nos points de départ. Différents sont nos tempéraments. Toujours nous serons plus différents si nous sommes fidèles, mais alors chacun aura une plus grande intelligence de la fidélité de l'autre à travers les différences qui le séparent de lui.

Père Varillon

Quand vous me dites : « Nos deux cheminements sont sur le même chemin, mais en sens inverse; vous descendez de Dieu et je monte de l'homme », vous simplifiez les choses d'une manière que je récusé absolument. À ce compte, ma pensée nagerait à l'aise dans l'abstraction et ne rejoindrait l'homme qu'au bout d'une chaîne de concepts. Merci bien ! Je

pense au contraire que de toutes les abstractions celle qui a Dieu pour objet est la plus aliénante. Vous ne dites pas, certes, mais à vous entendre nos auditeurs pourraient comprendre que, selon moi - et pourquoi pas selon tous les théologiens - Dieu est une Toute-Puissance étrangère à notre liberté d'hommes, ce qui est la définition même de l'aliénation. Croyez que je me garde, quand je parle de Dieu, de le dire extérieur à l'homme. Vous savez comme moi que bon nombre d'angoisses ont pour origine un tel phantasme, car comment établir une relation d'amour avec ce monstrum quid ? Et comment comprendre - ce qui est tout de même essentiel - qu'en nous révélant Dieu, Jésus nous révèle à nous-mêmes, et que, s'il se montre exigeant, ce sont nos propres exigences qu'il nous découvre ?

Quant à la distinction entre les mystiques de l'intelligence et les mystiques de la volonté, je ne l'entends pas dans le sens que vous lui attribuez. Je veux dire que les mystiques de la volonté ne portent qu'une faible attention à l'aspect noétique du mysticisme, qu'ils ne proposent pas de théorie de l'intuition de Dieu, que cette haute ou hautaine ambition leur est étrangère dans la mesure où ils veulent marquer avec force que le lieu de l'union à Dieu est la volonté seule. Pour eux, aimer Dieu, c'est vouloir ce qu'il veut. Je préférerais d'ailleurs m'exprimer en termes de désir, d'exaucement du désir de Dieu.

Venons-en à la question centrale. Ce que vous dites ce soir va plus loin que ce que vous dites dans vos livres.

Marcel Légaut

Si on lit mes livres avec attention et sympathie, non avec la mentalité soupçonneuse du censeur, ni avec la préoccupation d'y trouver simplement ce que l'on pense déjà soi-même, tout ceci est dit en clair. Mais je vous accorde volontiers que, le métier aidant, les discussions soulevées à l'occasion de mes exposés m'ont permis de progresser et de dire avec plus de force ce qui, plus qu'amorcé, était déjà précisé nettement dans mes écrits. Ne me le reprochez pas. Une pensée vivante est toujours en travail de recherche pour se dire et ainsi pour mieux se trouver. Jamais elle n'atteint une expression définitive qui puisse satisfaire celui qui la porte en lui. Jamais non plus elle ne peut être tout à fait saisie en elle-même par ce qu'en comprend celui qui l'accueille. Et cela, même quand il le fait avec application, avec intérêt et qu'il y reconnaît comme une sorte de révélation de ce qu'il pense lui-même. Il n'y a que les idées reçues et répétées jusqu'à être rabâchées qui ont cette perfection, d'ailleurs peu enviable, de rester identiques à elles-mêmes. Elles habitent dans les musées avec les momies.

8) Foi et croyances

Père Varillon

Il nous faut maintenant aborder la question que nous avons longuement traitée à Paris en 1971, la question des rapports entre la foi et les croyances. Vous aviez dit ce soir-là des choses assez différentes de celles que vous écrivez dans vos livres. Je vous l'avais fait remarquer et, après avoir lu la brochure qui relatait notre débat, un théologien m'a écrit : «Vous avez raison quand vous dites à Légaut qu'il y a parfois de la différence entre ses paroles actuelles et ses livres». Je ne pense pas que les livres que vous avez publiés depuis 1971 modifient sensiblement ce jugement. Cette question centrale, nous nous devons d'en parler avec droiture. Je vois trop de vos disciples qui vous comprennent mal et avec lesquels il faudrait quand même que nous disions les choses assez clairement n'est-ce pas ? Je pense que cela vous déplairait d'être suivi pour de mauvaises raisons.

Marcel Légaut : Les bonnes suffisent...

Père Varillon

Il s'agit de la fonction essentielle des dogmes dans l'Église, et, plus largement, de la légitimité de la théologie. À vous lire, il semble que votre perception aiguë, et je dirai presque viscérale, du danger qu'il y aurait à substituer, sous le nom de dogmes ou de croyances, une idéologie à la foi, vous conduise d'abord à suspecter, ensuite à minimiser, et peut-être à "réduire" les croyances et les dogmes, afin que la foi reste pure et ne soit pas entachée d'idéologie. C'est toujours la peur de l'extrinsécisme. Vous dites vous-même que c'est à dessein que vous ne parlez jamais de la Trinité, du Saint-Esprit (en tant qu'il n'est pas seulement l'esprit de Jésus, mais la troisième personne de la Trinité), de l'Incarnation, de la vocation de l'homme à être divinisé, de la résurrection de la chair, bref du Credo. À dessein vous n'en parlez pas, ou très peu. Vous redoutez tellement que la connaissance intellectuelle du Credo soit comme un alibi qui dispenserait les chrétiens de la foi, la foi qui est inséparable de l'approfondissement de soi et qui est un engagement de l'être total dans la vie totale - et, soit dit en passant, vous avez bien raison de le redouter - mais vous le redoutez tellement que vous donnez l'impression que, pour vous, les énoncés dogmatiques, les croyances, sont presque inutiles et probablement nuisibles. Dans notre débat de Paris, vous corrigez cette impression en disant qu'il y a entre la foi et les croyances des relations "quasi nécessaires". C'est ce "quasi" qui nous sépare. Est-ce que le fossé serait comblé entre vous et moi si j'affirmais clairement ceci

1° une substitution des croyances (je crois que) à la foi (je crois en) serait la négation même de la foi;

2° les dogmes sont des précisions nécessaires sur la visée du Mystère, afin que la foi reste pure et ne dévie pas;

3° en l'absence de toute croyance la foi serait un irrationnel pur, un fidéisme et, du même coup, toute communauté de foi, donc toute Église, serait impossible, s'il est vrai qu'une communauté de foi suppose la possession d'un langage commun dans lequel puisse s'exprimer une foi commune;

4° il y a eu en fait, historiquement, dans l'histoire de la théologie, une conjugaison fâcheuse de la logique aristotélicienne et du Droit romain, conjugaison qui se fait encore sentir de nos jours, en dépit des mutations des mentalités et du langage, qui se fait sentir comme un besoin de clarté analytique, donc comme une défiance à l'égard du mystère, comme une confusion latente entre l'énigme et le mystère, ou encore entre les inconnues de la nature et le

caractère inépuisable de l'Être;

5° les dogmes ont à l'origine un aspect polémique et défensif; ils portent donc la marque des hérésies qui menaçaient, quand ils ont été formulés, l'intégrité de la foi;

6° «un secteur fortifié du rempart n'est pas toute la cité, la maternité doctrinale de l'Église est bien loin de se réduire au pouvoir judiciaire qu'elle exerce contre l'erreur» (H. de Lubac, *Catholicisme*, p. 240);

7° la théologie n'est pas purement et simplement de l'idéologie.

Marcel Légaut : Mon père, vous me prenez pour un Inaudi, cet homme célèbre en son temps qui fut au début de ce siècle le précurseur de nos ordinateurs par la rapidité stupéfiante qu'il manifestait dans le calcul mental.

Père Varillon : Pardonnez-moi, mais une vue globale n'est pas inutile. Reprenons les choses point par point.

Marcel Légaut

Je réponds d'abord à votre première question. Elle ne présente pour moi aucune difficulté. Si je vous comprends bien, quand je dis "je crois que", j'affirme mes croyances. "Je crois en..." c'est le mouvement de foi, enraciné dans tout ce que je suis, qui me fait utiliser cette expression. Ainsi "je crois en Dieu" ne peut pas signifier que je connais Dieu. J'assure par cette manière de m'exprimer que Dieu est, sans en rien pouvoir préciser de quelle nature d'être "Il est". Non, il n'est pas comme je puis connaître qu'on est. Il est tellement autre que je ne puis même pas le concevoir, ou encore que le verbe "être" ne peut pas avoir le même sens quand je dis que je suis et quand je dis qu'Il est. Si ce mot conserve le même sens dans ces deux usages, je dois dire, ou bien "Je suis et Dieu n'est pas" ou encore "Dieu est et je ne suis pas". Précisons davantage, la langue française nous y invite. Elle est dans sa sagesse et sa finesse un fruit de la vie spirituelle. La terre, la vie que les hommes y ont menée, les relations qu'ils ont eues entre eux et aussi ce mystérieux éveil qui les a portés à s'approcher de leur mystère et à créer, ont lentement, à longueur de siècles, formé et mûri leur langue. Quand je dis à un homme "Je crois en toi", ce n'est pas que je le connaisse au point que ce que je sais de lui soit le fondement véritable de ma foi en lui, même si ce savoir était cette foi... Lui aussi est mystère comme je le suis à moi-même, mystère comme l'un et l'autre nous le sommes à l'image de Dieu. Mon être comme le sien donnent au mouvement qui me porte à croire en l'autre son originalité spécifique.

Cela est certain, le mystère qu'est l'homme en lui-même et le mystère de Dieu, certes, sont différents - nous venons d'y insister - mais ils ne sont pas sans être en relation d'une façon aussi singulière qu'extrême, en relation d'une qualité qui sans doute n'existe qu'entre eux. Ils permettent dans leur originalité le commencement et l'accomplissement du mouvement de foi en Dieu que l'homme peut vivre. Ainsi ce n'est pas la "connaissance" que donnent les croyances qui est l'origine de la foi, mais c'est le mouvement de foi qui utilise les croyances pour se concrétiser dans les conditions contingentes où il a à se manifester afin d'émerger à la conscience et ainsi de se développer en l'homme.

En l'homme où existe le mouvement de foi, en l'homme où se développe l'intériorité, laquelle permet, sinon amorce, le mouvement de foi, il n'y a pas de fidéisme qui, lui, donne une valeur absolue à une connaissance purement irrationnelle et qui s'en glorifie. La conscience que cet homme a du mouvement de foi qui le porte à croire, les propositions dont il se sert pour exprimer sa foi et en rendre compte ne sont pas des savoirs qui entament "le caractère inépuisable de l'Être" comme les connaissances scientifiques qui, elles, font régresser "les inconnues de la nature".

Père Varillon : En d'autres termes, on ne va pas des croyances à la foi mais de la foi aux croyances. Je le pense comme vous. Mais j'ajoute immédiatement : les dogmes sont des précisions nécessaires sur la visée du mystère pour que la foi reste pure et ne dévie pas.

Marcel Légaut

Vous parlez des formules dogmatiques. Comme le disait Newman, qui était un intellectuel de trop grande race pour être un intellectualiste : «Mille formules dogmatiques n'épuisent pas un dogme».

Pour vous, les formulations dogmatiques sont des visées sur le mystère. Je dirais, moi, des approches du mystère. Ces deux manières de dire, si elles se rejoignent, ne le font pas sans insister chacune sur des nuances qui leur sont propres. Viser suppose qu'on voit le but, et même assez clairement, sinon on vise à côté. Approcher ne le demande pas, mais sous-entend qu'on pressent où se situe le mystère dont on se sent proche bien que celui-ci reste caché, et irréductiblement... La visée suppose qu'elle est faite d'un point de départ précis, aussi précis que le but à atteindre. L'approche peut partir de tous les points de l'horizon. La visée indique le chemin. Cette indication n'est utile que si l'on se trouve au lieu d'où l'on fait la visée. L'approche suggère la région où il faut chercher pour trouver. C'est de bien des points de départ qu'on peut faire cette recherche pour laquelle l'indication ainsi proposée est précieuse.

La parabole du trésor caché ne supporte pas de visée mais l'approche dans le champ qu'on a à cultiver à longueur de vie. C'est en labourant profondément qu'on découvre le trésor, non en faisant des sondages dirigés par des spécialistes qui détectent d'une façon précise où il est... La parabole de la drachme perdue ne supporte pas non plus la visée, car alors cette drachme serait seulement difficile à ramasser sous le meuble où l'on a vu qu'elle avait roulé. Elle invite à l'approche par une recherche dans l'endroit où la drachme pourrait se trouver, où l'on pressent qu'elle est dissimulée de par ce qu'on a vécu les journées précédentes.

En résumé, la visée dans son expression dépend plus du temps et du lieu que l'approche car elle comporte principalement une intellectualité dont l'approche fait un usage moins exclusif. L'approche plus que la visée s'appuie sur la totalité de ce qu'on est pour avoir quelque accès vers la totalité de ce qui est... cette réalité unique qui sollicite toujours à quelques heures toute conscience d'homme et à laquelle chacun réserve l'accueil dont il est réellement responsable, bien que obscurément capable, certes. Aussi les expressions, que l'homme s'efforce de créer pour cerner cette réalité impensable dont il est le seuil et sur laquelle il s'ouvre, ou, plus précisément, le sens et la portée de ces

expressions dépendent grandement de l'univers mental de chacun; univers qui lui est propre et auquel il est irrémédiablement voué.

Père Varillon : Vous entendez sans doute par "approche" ce que j'entends par "visée". On pourrait disserter à perte de vue sur le mot le plus approprié. Passons. "Dato non concessio".

Marcel Légaut

Les termes utilisés dans le Credo sont des formulations dogmatiques qui datent de siècles où les univers mentaux étaient fort différents de celui qu'ont en commun, grosso modo, les hommes du XXe siècle. Grosso modo seulement, et pour deux raisons de poids.

Malgré les extrêmes progrès faits dans la communication entre peuples, des distances considérables demeurent qui ne seront jamais totalement réduites, car le passé pèse inéluctablement d'un poids invincible sur le présent. Pour que ce qui est vécu présentement par un peuple le soit réellement et sainement, il faut que cela s'enracine dans le passé de ce peuple. Autrement, ou ce peuple, violé dans ses profondeurs, est déraciné et ne tarde pas à dégénérer du niveau proprement humain qu'il avait atteint, ou ce qu'il a vécu sous l'oppression douce ou brutale reste superficiel et ne tarde pas à dépérir et à être arraché.

L'autre raison va encore plus loin, tous les mots ouverts sur le mystère - déjà celui de l'homme dans ses manifestations fondamentales (amour, sentiments éprouvés devant la naissance et la mort), a fortiori celui de Dieu - exigent pour être dits et compris dans le sens où ils sont réellement vécus - autrement ces mots auraient au mieux le sens du dictionnaire - qu'on les rattache directement au cheminement personnel que chacun a fait pour être conduit à les utiliser. Ces cheminements sont évidemment fort différents même si du dehors ils présentent des ressemblances.

Aussi, il faut le dire. La récitation du Credo, faite dans l'uniformité des termes employés, recouvre et dissimule une extrême variété de signification et de portée chez ceux qui le disent ou le chantent ensemble, a fortiori quand ils le font à des siècles de distance.

Non, l'unité entre les chrétiens doit nécessairement se situer à un autre niveau que cette unification de formulations et de pratiques pour qu'elle soit digne de l'homme - celui-ci est blasphémé si on le réduit à son dire et à son faire - pour qu'aussi cette unité, qui relève de la communauté et non de la collectivité, mette en valeur et en activité toutes les potentialités connues ou encore inconnues qui sont en lui. Ce niveau est celui de l'intériorité et de la fidélité que chacun a à atteindre, suivant les moyens dont il dispose et les possibilités qu'il rencontre, suivant les cadences de son développement, finalement suivant son cheminement propre. La récitation du Credo doit y aider chacun, quoique encore individuellement.

Père Varillon : Comment une récitation serait-elle le test d'une vie spirituelle ?

Marcel Légaut

C'est pourquoi, si on a de la mission de l'Église une notion digne de l'universalité de l'évangile, est-on conduit inéluctablement, eu égard aux temps et aux lieux, à modifier les termes utilisés dans les croyances dogmatiques que rassemble le Credo pour que celui-ci remplisse réellement le rôle auquel il peut prétendre auprès des fidèles, pour que sa récitation n'en vienne pas à n'être qu'un alibi qui dispense de la vie spirituelle... ou qui la fausse.

Bien sûr, ces modifications doivent respecter la visée du mystère qu'elles se proposent de faire mieux atteindre. Elles doivent faciliter l'approche du mystère à laquelle un homme peut s'employer quand il s'efforce de dire ce qu'il pense de par ce qu'il vit dans la foi grâce à ce qu'il a reçu de l'Église, c'est-à-dire des Écritures et de la Tradition. Cependant ces Écritures et cette Tradition ne sont pas sans être intimement soutenues par les traditions scolaires et par beaucoup d'autres influences très marquées par les temps et les lieux... Certes, elles ne sont pas sans être fortement et profondément soudées à toutes les contingences qui ont facilité leur production, leur transmission, les adhésions qu'on leur a données. Ce qui n'est pas pour simplifier cet "aggiornamento", terme qui a été employé par euphémisme peut-être, mais plutôt par candeur...

Père Varillon

Précisément, il ne faut pas simplifier. Quand il s'agit du Credo, il est bien question de l'essentiel. Il paraît difficile de modifier la formulation du Credo. Certains s'y emploient. Il est possible que l'on puisse trouver des formules telles que toute la substance du dogme soit intégralement conservée. Mais c'est là qu'il ne faut pas aller trop vite.

Marcel Légaut

Je le pense aussi. La qualité de la visée ou de l'approche que les formulations dogmatiques permettent, et par suite leur fécondité au niveau de la foi personnelle, n'exigent-elles pas toutes deux de façon impérieuse qu'on entre dans l'intelligence de ce que vécurent réellement ceux qui ont créé ces formules à partir de ce qu'en le meilleur d'eux-mêmes ils pressentaient au travers de leur tempérament, à partir de ce que spontanément ou à l'aide de leur philosophie ils concevaient de Dieu, de l'homme et du monde, à partir de ce qu'ils pouvaient en dire en usant du génie de leur langue autant qu'ils en étaient capables, tout en demeurant d'ailleurs invinciblement limités par les insuffisances de ce génie ?

Père Varillon : Oui, seulement à vous lire on se demande si vous n'en venez pas à votre insu, à minimiser à l'excès les dogmes eux-mêmes ?

Marcel Légaut

Est-ce en se refusant de regarder en face les difficultés extrêmes d'une œuvre capitale entre toutes qu'on se prépare à la mener à bien ? Est-ce parce qu'on insiste sur ces difficultés que nécessairement on doit être soupçonné d'en arriver à nier l'objet même de ce travail ? Il faut l'affirmer : l'impossibilité de rédiger un credo qui ait une véritable utilité spirituelle pour l'ensemble des chrétiens ne doit pas faire conclure à l'inexistence des dogmes. Les modifications apportées dans la

formulation des divers credo pour que ceux-ci puissent remplir leur rôle spirituel auprès des chrétiens à qui ils sont proposés, ne conduisent pas nécessairement à réduire ces dogmes à une réalité sans substance, d'origine purement subjective ou sociale.

En revanche, la connaissance de ces évolutions évite à l'homme d'idolâtrer ces formulations. Elle pousse à y découvrir la part d'imagination, de sensibilité, de systématisation et, pourquoi ne pas le dire, de superstitions qui s'y loge obscurément et qui alourdit, trouble et parfois fausse le mouvement de foi vers la réalité secrète que balbutient des affirmations toujours trop tranchées. Aujourd'hui, mieux encore qu'hier quand l'évolution des univers mentaux s'effectuait fort lentement et comme imperceptiblement, cette connaissance force à ne pas voir dans le chemin qu'il a été nécessaire en fait de prendre jadis pour expliciter la foi, l'étape finale où il suffit de s'arrêter, où on doit s'arrêter, ce qui conduit à en faire une impasse...

Non, cette œuvre est difficile. Cette recherche demande à être faite avec précaution à cause du domaine où elle s'exerce, à cause en outre des conséquences qu'elle implique auprès des êtres qui y sont plus ou moins préparés, qui en ont plus ou moins besoin; cela dépend de leurs moyens personnels, de leur vitalité spirituelle, du niveau de leur vie de foi aussi. Elle ne peut être conduite qu'avec lenteur, je vous l'accorde, mais elle est nécessaire. Comment pourrait-elle être menée convenablement sans qu'on ait l'intelligence de la foi, sans qu'on ait atteint à la liberté que cette foi non seulement permet mais aussi appelle pour être elle-même ? Se livrer religieusement à cette recherche, ce n'est pas faire s'évanouir les dogmes mais c'est les respecter dans leur nature propre et ne pas les réduire à des "théorèmes surnaturels" doublés dans la pratique de corollaires dont il est facile de reconnaître l'origine et l'utilisation très naturelles...

Il est plus facile, et par suite plus fréquent, de nier en fait le réel du dogme - parce qu'au vrai on n'en vit guère - tout en conservant les formulations dogmatiques qui en étaient données utilement dans le passé; utilement, car elles n'étaient pas en porte-à-faux comme aujourd'hui sur les manières de sentir, d'imaginer, de penser du temps. Ainsi, on ne cesse de répéter ces formules - et à l'occasion de les faire répéter - comme pour s'en convaincre soi-même, si encore on conserve pour soi cette préoccupation...

Nul ne peut dire et vivre réellement aujourd'hui sa foi comme le faisait valablement jadis un croyant qui, par ce qu'il était, se trouvait alors capable d'en prendre conscience d'une façon suffisamment explicite. Les univers mentaux actuels sont trop différents de ceux du passé, d'un passé même récent, tant ils ont changé vite avec la rapidité des progrès de la connaissance scientifique et de la technique, avec la rapidité de l'évolution des conditions de vie. On ne peut que faire semblant, ou n'être que sa propre dupe au grand dam de la vie spirituelle dont au contraire l'authenticité est la pierre d'angle. Finalement, et sans paradoxe, être "croyant" en usant de la lettre des croyances du passé, comme être "pratiquant" en observant les actes rituels du passé, cela n'est possible qu'à ceux qui n'ont pas la foi. Et si, par bonheur cependant, ils vivent de foi, c'est à cause de ce qu'ils sont et en dépit de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font...

Père Varillon : Depuis quelques minutes nous ne sommes plus face à face, mais coude à coude, car vous dites exactement dans votre style ce que je ne cesse de répéter dans le mien.

Marcel Légaut

Combien de jeunes, et de moins jeunes, croient n'avoir pas la foi - ou l'avoir perdue comme on perd un avoir - parce qu'ils ne connaissent des dogmes que des formulations, des interprétations irrecevables de par ce qu'ils savent de l'homme et du monde, à cause aussi de leur haute et exacte idée, restant malheureusement abstraite, de la vie spirituelle, d'une vie spirituelle qui n'est pas toujours grandement prise en compte dans les milieux où l'on se targue d'orthodoxie...

Ces hommes de droiture et de loyauté remplacent souvent par l'idolâtrie des valeurs (justice, égalité...) ou par l'idolâtrie des idéologies, cette foi dont, sans en prendre conscience, le mouvement naissant néanmoins les habite; cette foi qu'ils croient n'avoir plus ou n'avoir pas parce qu'ils refusent, non sans raison, les croyances qui jadis l'exprimaient utilement mais qui maintenant la travestissent. Ils s'abandonnent ainsi aux espoirs chimériques de paradis terrestres que ces valeurs et ces idéologies cultivent. Visées fausses sans nul doute car elles fascinent au lieu d'intérioriser. Elles détournent de la foi en Dieu et parallèlement de la foi en l'homme qui, toutes deux, sont obscurément enracinées en chacun avant que ces idolâtries le pervertissent et l'en détournent.

Cependant, souvent le culte de ces valeurs et de ces idéologies ne va pas sans mettre finalement sur le chemin qui permet une approche du mystère de l'homme et du mystère de Dieu, grâce au don de soi très réel que ce culte appelle et auquel il se trouve conduits. Il en est encore ainsi quand les promesses, que magnifient ces valeurs et ces idéologies se révèlent, à la longue, mensonges de l'esprit et mirages du cœur...

Père Varillon : Voulez-vous dire que la dogmatique chrétienne est une idéologie ? En vous lisant, il arrive qu'on s'interroge.

Marcel Légaut

L'idéologie n'est pas néfaste en soi. Elle peut être utile. Elle est même nécessaire pour dire sa foi autant que cette explicitation est possible. C'est l'usage qu'on en fait qui peut être néfaste.

La foi est d'un autre ordre que l'adhésion à quelque théorie dogmatique que ce soit qui, elle, à mon avis, est bien en effet une idéologie au sens où je viens de le préciser.

On peut affirmer son adhésion à la doctrine chrétienne sans avoir la foi chrétienne, ni même aucune foi. Je crois bien que certains théologiens, qui dans leur suffisance ignorent l'ignorance, ont dit cela des mauvais anges - d'une foi morte me souvient-il - mais il n'y a pas que ces êtres ailés et sans doute noirs qui affirment sans croire et qui ne "croient" que parce qu'ils affirment. Hélas, il est à craindre que nombre des membres de la chrétienté d'hier et encore d'aujourd'hui aient court-circuité à leur insu les démarches qui leur auraient permis d'atteindre une foi digne de leur profondeur humaine.

Nulle autorité d'ailleurs ne les a invités à cette recherche. Trop de fidèles se sont bornés à une adhésion de discipline et de routine aux croyances chrétiennes accompagnées du cortège "d'affectivités" et d'intellectualités dont ces croyances s'entourent et qu'utilisent, à grand renfort de moyens, les liturgies qui visent à mettre en condition sans le souci d'éduquer spirituellement...

On peut, aux heures extrêmes, être dans la foi et vivre dans l'impuissance à adhérer à toute doctrine. La foi nue de l'homme crucifié dans sa condition humaine quand le malheur fond sur lui. Cela existe... Mais en temps ordinaire, toute foi a tendance, a besoin de s'exprimer en vues dogmatiques qui comportent une philosophie et une théologie sous-jacentes, même si celles-ci ne sont pas systématiques ou même conscientes. L'important est que la dogmatique ne soit pas le fondement de la foi mais qu'elle soit un costume séant au cœur et à l'intelligence du croyant de foi à l'heure où il vit.

9) Foi en Jésus

Père Varillon : Tout de même quand, parlant de Jésus, vous dites et répétez qu'il ne s'agit pas de christologie...

Marcel Légaut

Si je parle plus souvent de Jésus que de christologie, c'est parce que, dans ma jeunesse et dans tous les enseignements que j'ai pu recevoir depuis, on s'est uniquement préoccupé d'une doctrine qui définit la transcendance de Jésus, sa "divinité". Il ne s'agissait nullement de faire entrer chacun dans le chemin propre qui lui permettrait de s'ouvrir peu à peu à l'intelligence de ce que Jésus a vécu en sorte qu'il fasse l'approche personnelle de cette transcendance. Pourtant, c'est seulement ainsi que chacun donne aux expressions qu'on utilise officiellement pour dire cette transcendance le sens et la portée qui conviennent à l'état spirituel où il se trouve et qu'il en reçoit l'inspiration qui fait de ces expressions auprès de lui l'agent des croissances de la foi.

C'est un cheminement difficile, je vous l'accorde. Combien plus exigeant que la simple docilité, doublée souvent de passivité, de l'enfant de onze ans à qui l'on fait apprendre par cœur tout ce qui lui est nécessaire de savoir pour faire "son salut éternel"! Combien plus exigeant que la courte adhésion du chrétien de chrétienté aux "vérités éternelles" qui lui permet de n'y "penser", au mieux, que les dimanches, une demi-heure...

Cette voie, on ne peut qu'indirectement aider à la découvrir, à la suivre. Elle est propre à chacun. Elle dépend de son point de départ, de ses possibilités actuelles ou qui sont encore potentielles, de ce qu'il devient pas à pas. Ce cheminement ne pourrait-il durer autrement que toute la vie ?

Les premiers disciples de Jésus ont dû faire un tel cheminement avant d'amorcer, sans doute davantage sous l'influence intellectuelle de Paul que sous celle des autres apôtres, les diverses christologies qui apparaissent dans le Nouveau Testament. Vous me direz que Jésus alors était avec eux et que demander une telle démarche à de simples chrétiens, c'est tomber dans le "purisme de la foi" et sombrer dans "l'élitisme", si opposés l'un et l'autre à l'esprit de l'évangile. Mais Jésus n'est-il pas présent en chacun de nous ? Soutiendrez-vous que cette présence aujourd'hui est moins efficace que celle que Jésus pouvait avoir avec ses disciples quand ceux-ci le voyaient et l'entendaient ? Je ne puis penser que vous sépariez ces deux présences au point de réduire l'influence que Jésus, en son temps, eut sur ses disciples à n'être que psychologique.

Certes, l'esprit de l'évangile est opposé à tout élitisme, mais c'est parce qu'il affirme qu'en tout homme il y a un mystère d'humanité. Cette grandeur et cette profondeur, qui relèvent de l'inconnaissable, rendent tout homme capable de la foi que les disciples ont reçue de Jésus et à laquelle ils ont su se hisser, de cette foi que tous nous aussi avons à recevoir grâce à l'intelligence que nous pouvons atteindre de ce que Jésus a été parmi eux. Aussi bien n'est-ce pas au contraire être un "aristocrate de la foi" que de penser qu'une "religion populaire" suffit au menu peuple ? Singulière conception, combien éloignée de la folle espérance que Jésus a conçue en faveur de l'homme et dont il a vécu jusqu'à en mourir. Cette folle ambition, dont la "folie de la Croix" est l'écho, on doit s'y attacher résolument dans la foi. La possibilité de sa réussite constitue l'essentiel de la "bonne nouvelle", et Jésus en a montré le chemin en le parcourant le premier.

Cette conception de "notable" de l'homme, dite "réaliste", est proprement "minimaliste". Elle ne relève en rien de l'esprit évangélique. Elle n'est pas chrétienne même si, grâce à elle, s'est instauré dans les "siècles de foi" un certain respect de l'homme, un certain allègement des servitudes que les classes dirigeantes imposent aux classes dirigées, allègement d'ailleurs de moins en moins important à mesure que l'Église elle-même se revêtait de puissance. Elle est à l'origine de l'échec qu'ont rencontré pendant des siècles - peut-être ne pouvait-il pas en être autrement jadis ? - les propagandistes chrétiens auprès d'hommes qu'ils cherchaient à convertir mais auxquels ils refusaient en fait, par manque de sens spirituel, la grandeur et la profondeur capables du mouvement de foi. Ne se bornaient-ils pas à être les militants d'une doctrine qui, même si elle n'était pas toujours radicalement pessimiste sur l'homme, en venait pour se faire adopter à abuser des ardeurs troubles de la culpabilité ?

Mais ne faut-il pas aussi l'avouer ? Cet élitisme et ce purisme, sous des formes différentes, ont continuellement existé dans l'Église, et sans doute depuis les commencements, avec la grave question de la prédestination. Ils sont à l'origine des violentes polémiques que celle-ci a soulevées, qui ont fait couler tant d'encre, qui ont entraîné tant de bons esprits dans des abîmes sans fond de subtilités... D'ailleurs cette prédestination due "à la gratuité d'une volonté divine toute-puissante" donne bonne conscience à tous ceux qui, sans avoir atteint par leur fidélité le niveau de la mission, exercent une fonction dans l'Église. Elle donne une explication à leurs échecs au niveau spirituel quand ils s'en rendent compte... Ils pensent avec "humilité" que le résultat de leur action sur le plan chrétien dépend de Dieu et sans doute d'autrui plus

que de ce qu'ils sont...

Nous avons actuellement une jeunesse qui a une tendance très forte à être anti-intellectuelle dans le domaine religieux. Elle se défie de l'intelligence qu'elle confond volontiers avec "l'intellectualité des intellectualistes". Elle se jette à corps perdu, c'est souvent le cas de le dire dans la spontanéité à tous les niveaux, depuis l'instinct le plus primitif jusqu'à la gratuité gidienne du dandy en passant par les engouements d'une puberté qui n'arrive pas à la maturité. Sans nul doute ce n'est pas uniquement à cause de la formation purement abstraite qu'on inculque à l'école où le cerveau, seul cultivé le plus souvent comme par forçage, prend le pas sur le cœur laissé à sa propre évolution naturelle ou parfois déjà faussé par les idéologies régnantes. Nous en arrivons ainsi quelquefois à faire des monstres d'intellectualité avec des affectivités puériles ou déjà séniles. C'est en outre parce que l'Église n'a pas donné à temps à ses membres, jeunes encore ou "adultes par l'âge", non seulement l'enseignement religieux mais aussi et surtout l'éducation spirituelle qui correspondent à leurs besoins, à leurs aspirations, à leurs possibilités. N'est-ce pas cependant indispensable afin que les croyants puissent adhérer peu à peu, sans réticence, toujours plus totalement, aux diverses approches du mystère qui leur sont nécessaires pour simultanément devenir des hommes de foi et s'accomplir dans leur humanité ?

Bientôt, si l'Église s'obstine dans cette voie, n'entreront et ne resteront dans ses structures, et particulièrement dans sa Hiérarchie qui pourtant exige des hommes de caractère et de foi, que des "beni-oui-oui" de tous âges, des jeunes nés vieux et des clercs fonctionnarisés vieillissés sous le harnais. Certes, comme toujours, il y aura à chaque génération des êtres qui se sentiront la mission de servir l'Église coûte que coûte par le don total de leur vie. Salut de l'Église, ils devront se borner à la servir, comme trop souvent aussi jadis, dans la modestie et l'anonymat des postes secondaires...

Ce qui s'est passé dans l'Église au début de ce siècle offre un exemple saisissant de cette situation. Celle-ci se présente encore maintenant sous des formes, moins violentes, et par suite moins visibles du dehors, mais qui s'accroissent à mesure que les agitations contre Vatican II prennent vigueur. Il faut oser le dire. Encore actuellement, et en réaction contre des abus certains qui se sont produits après ce Concile chez des hommes d'Église que la chrétienté d'hier n'avait certes pas préparés à être à la hauteur des exigences de la situation actuelle, l'institution ne peut pas supporter parmi les membres de la Hiérarchie des êtres vigoureux et conscients qui refusent de ne pas dire et de ne pas faire ce qui leur paraît essentiel à la mission de l'Église, qui n'acceptent pas de devoir seulement faire et dire comme tous ceux de leur rang; évêques et prêtres j'entends. Je ne parle pas ici des laïcs qui ont un statut d'Église spécial parce qu'ils ont la grâce d'être de l'Église sans être d'Église, ce n'est pas moi qui ai inventé la différence de sens entre ces deux expressions, grâce qui leur impose des devoirs autres que de soumission sur lesquels la Hiérarchie ne les éveille pas et auxquels d'ordinaire, ils ne satisfont pas.

10) Croyances sur Jésus et Foi en Jésus

Père Varillon

Vous dites que les croyances sont «des étapes de la progression intellectuelle, non le but final». C'est très vrai, car c'est bien l'acte de foi qui unifie les croyances. Mais il est vrai aussi que si l'Église ne me disait pas que Jésus est le Fils éternel d'un Dieu qui est Amour en lui-même, je ne le découvrirais pas par le seul approfondissement de mon humanité.

Marcel Légaut

J'en suis d'accord. Mais si instruit de sa doctrine j'ai pu m'ouvrir aux démarches qui me permettent d'approfondir ma foi, c'est grâce aux chrétiens qui, dans le passé, à toute génération depuis les origines, ont réussi à être eux aussi des chrétiens de foi. C'est seulement ainsi que l'Église a pu remplir ce rôle auprès de moi.

Non, le Saint-Esprit n'a pas dicté à l'Église que «Jésus est le fils éternel d'un Dieu qui est Amour en lui-même». Il ne l'a fait ni par des voies extrinsèques, ni par une voix descendue du Ciel comme il est dit en plusieurs passages des Écritures. L'Église n'est pas la conséquence d'une succession ininterrompue de théologiens qui enseignent en répétant la doctrine et font école en la développant avec force raisonnements et arguments de "convenance", ni même d'évêques qui gouvernent et conservent avec une sagesse descendant tout droit de Dieu. Elle n'est pas constituée par de telles successions. L'Église est essentiellement communion; communion à travers le temps, malgré tout ce qui semble rendre impossible celle-ci; communion active, par rencontre en profondeur, par "accouchement mutuel" de tous les êtres suffisamment approfondis humainement et suffisamment vivants de foi, dans l'explicite ou seulement dans l'implicite, pour être disciples de Jésus; l'explicitation étant rigoureusement nécessaire pour ceux qui en sont capables. (Sans nul doute il importe peu que jadis ces croyants de foi aient su ou non distinguer le disciple du simple adepte à une doctrine sur Jésus. Toutefois, cette distinction s'avère déjà et s'avérera sans cesse davantage nécessaire à mesure que la prise de conscience de soi et la culture se développeront...)

Si cet approfondissement humain, si l'enracinement de la foi, réels sinon conscients, ne sont pas suffisamment développés, l'affirmation d'une formule comme «Jésus, fils de Dieu» a un caractère fatalement verbal, affectif ou cérébral. Au mieux, elle relève d'une religiosité spontanée qu'un habillage superficiel et par suite fragile rend "chrétien". Cette affirmation toute résolue qu'elle est, si répétée qu'elle soit, ne peut atteindre en sa profondeur d'homme celui qui la soutient. Elle peut avoir une influence d'ailleurs heureuse sur les comportements, non sur ce qu'on est et d'où procède finalement la portée de ce qu'on fait et le sens de ce qu'on dit.

Aussi bien quand par malheur la pratique religieuse catholique vient à disparaître par le manque de prêtres auquel l'Église, n'étant pas fidèle à sa mission, s'attarde de remédier, il est significatif que cette disparition se produit sans soulever un émoi considérable même chez nombre de paroissiens qui allaient jadis régulièrement à la messe dominicale. Cette disparition, qu'en certains endroits une réunion sans célébration de la Cène - expédient de transition - ne peut

qu'apparemment pallier, n'entraîne pas le déplacement des habitants comme les émigrations - non pas imposées mais librement décidées au prix des pires sacrifices - provoquées par les changements de structure politique et les conditions de vie. Personne n'en vient à même simplement penser à une telle décision.

Il faut le reconnaître et l'avouer. Les catholiques prennent vraiment trop facilement leur parti de la nouvelle situation religieuse où ils se trouvent ou qui sera la leur prochainement. Ce n'est pas sans signification pour qui veut y réfléchir... Sans doute la raison du succès inattendu de mon livre *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* est dû à l'émoi qu'ont ressenti, l'année de sa parution, bien des catholiques alarmés subitement de la chute d'une forme de l'Église, qu'ils croyaient immuable, d'une stabilité "surnaturelle", à l'abri des vicissitudes du temps. Depuis ils se sont repris et ont retrouvé leur sommeil protecteur; ils attendent que la crise passe... N'y a-t-il pas dans nombre de diocèses des évêques qui s'assurent avec foi que leur séminaire, construit à la dimension de leurs espoirs, se remplira demain à nouveau ? La toute-puissance d'un Dieu dont les vues sont insondables, mais encore conformes au droit canon, saura faire face...

Père Varillon

Vous parlez peu du quatrième évangile, parce que saint Jean est déjà théologien, comme saint Paul bien qu'autrement que saint Paul. Or les théologies de saint Paul et de saint Jean m'ont puissamment aidé à comprendre le Jésus des Synoptiques, celui des Béatitudes et des Paraboles, et à revivre par le dedans, comme vous dites si souvent, «ce que Jésus a vécu».

Maurice Clavel, dans son dernier livre *Nous l'avons tous tué*, nous parle avec beaucoup d'intelligence et de profondeur religieuse de Socrate. Je ne dis pas que l'homme Jésus et l'homme Socrate soient parvenus au même niveau d'humanité, à la même qualité d'être. Il y a cependant une relation réelle entre Socrate et Dieu. Mais quel Dieu ? Un certain parallèle pourrait être institué entre l'une et l'autre personnalité. On pourrait fort bien composer une anthologie de l'Évangile, en omettant saint Jean et en omettant aussi les textes des Synoptiques qui sont déjà johanniques, en se souciant d'éviter tout ce qui, chez les Synoptiques, implique un commencement de christologie, la transcendance proprement divine de Jésus serait-elle tellement évidente ? Vous écrivez : «(Il faut avoir) l'intelligence de la vie de Jésus telle que nous pouvons l'entrevoir grâce aux Écritures, à travers elles, au-delà d'elles, et d'une certaine manière malgré elles» (IV 186). C'est exactement le projet de Maurice Clavel : l'intelligence de la vie de Socrate, telle que nous pouvons l'entrevoir grâce à Platon, à travers Platon, au-delà de Platon, et d'une certaine manière malgré Platon. Au fond, c'est la foi de l'Église, distincte des croyances, mais inséparable des croyances, qui fait naître ma foi en un Jésus non seulement transcendant à Socrate, mais transcendant à tous les Socrates possibles, parce qu'il est le Verbe incarné.

En d'autres termes, c'est le même Saint-Esprit, qui a parlé par les prophètes, qui est l'Esprit de Jésus, et qui est l'âme de l'Église, qui est «en moi plus moi-même que moi», et qui suscite en moi l'affirmation que "Jésus est Seigneur". Accordez-moi cela, et je vous accorde tout ce que vous voudrez sur les dangers de rationalisme, de conceptualisme, de dogmatisme, d'extrinsécisme, et aussi de représentations imaginatives et sentimentales, qui sont immanents à toute réflexion théologique et même spirituelle. Je vous l'accorde d'autant plus que cela crève les yeux, et que c'est pour moi l'évidence qui sous-tend tout ce que je dis et écris. Je le souligne parce que vos développements pourraient laisser croire à vos auditeurs que sur tout cela je m'oppose à vous. Non! Qu'il soit bien clair que je signe avec vous ce paragraphe d'un de vos livres. «La religion empêche souvent d'être religieux, car elle supprime toutes questions et toutes recherches en leur donnant d'emblée et globalement des réponses dont il est imposé de se contenter (petite réserve cependant sur le mot "imposé"). Ainsi le fait de croire que l'on sait bien qui est Jésus, parce qu'on a appris qu'il est fils de Dieu, la deuxième personne de la Trinité, empêche véritablement de s'approcher de lui dans son humanité... et de devenir son disciple» (Q 69). C'est très vrai, et j'ajoute : quand saint Ignace de Loyola demande à son retraitant de travailler dans la prière à connaître Jésus «d'une connaissance intime afin de le suivre de plus près», il sait bien qu'il lui demande un dépassement de la lettre du catéchisme, et même de toute théologie spéculative.

Marcel Légaut

Oui, afin que ma foi en la transcendance de Jésus soit réelle, pour qu'elle ne reste pas au niveau, qui la dénaturerait, d'un sentiment d'admiration, voire de vénération, que je peux éprouver pour d'autres hommes, pour qu'elle ne soit pas seulement la conséquence d'une religiosité qui s'exprime avec des formulations chrétiennes - religiosité à laquelle je reconnais cependant une valeur certaine pour un départ spirituel - il faut que je fasse quant à l'essentiel un cheminement semblable à celui des premiers disciples.

Il faut l'affirmer : pour que la transcendance de Jésus par rapport à tous les Socrates du monde soit proprement crue et qu'on en vive réellement, il ne suffit pas qu'elle reste imposée de façon extrinsèque, mais il est nécessaire que la foi qu'elle requiert s'enracine dans la profondeur de l'être. Comment cela se ferait-il si l'on ne connaît pas aussi ce qu'ont eu à connaître les premiers disciples ? Ceux-ci ont cru en Jésus malgré toutes les questions qu'ils se posaient à son sujet, toutes les désillusions aussi qu'il leur causa. Ils l'ont fait grâce à ce que, vivant près de lui, ils ont vu et senti en lui, grâce à ce qu'ils ont atteint secrètement de son être. Certes, ce fut bien au-delà de ce que, lui, leur disait, - peut-être même de ce qu'il pouvait leur dire ? - bien au-delà aussi de ce qu'ils ont pu en expliciter sur le moment même. L'Église est là pour aider ses membres à faire ce cheminement qui, de toute nécessité, est propre à chacun. Elle ne peut pas les en dispenser. A fortiori, elle ne doit pas les en distraire en leur affirmant que son enseignement et son gouvernement leur sont suffisants. Alors seulement la foi de ses membres en Jésus sera réelle, et par suite ferment et appel en eux et autour d'eux. Elle sera agent et signe d'une nouvelle naissance.

Mais il faut dire encore davantage. C'est seulement au long d'un tel cheminement, et quand le chrétien aura fait déjà un

bon bout de chemin que, proche de devenir lui-même dans la singularité de sa propre réalité humaine, il sera rendu capable de comprendre à quelle profondeur le bref passage de Jésus a pénétré et transformé le cœur des disciples. Ce fut à ce point que les sentiments de désespoir - et sans doute de peur aussi - que ceux-ci ont ressentis devant la mort catastrophique de leur Maître, devant l'effondrement de tous leurs espoirs politico-religieux, furent remplacés, au bout de quelques jours seulement semble-t-il, et sans que rien des conditions sociales historiques ne fut changé, par la conviction que désormais était commencée une ère radicalement nouvelle. Cette mort, cet effondrement en arrivèrent à marquer pour eux l'avènement d'un commencement absolu à leurs yeux comme la Création. Ils s'efforcèrent à longueur de vie, d'en découvrir, quand ils étaient juifs, l'annonce dans les traditions d'Israël et, quand ils étaient grecs, d'en tirer une nouvelle manière d'entrevoir la raison et la finalité du monde.

La mort de Jésus a laissé ses disciples orphelins un temps, le temps qu'il "revienne" à eux autrement. Autrement pour l'essentiel ? Non. Au vrai, n'avait-il pas été toujours en eux, avant et même quand il mourait sur la Croix... Sans nul doute, alors ils n'en avaient pas encore conscience comme après... Il n'en fut pas de même de Socrate. Je ne sais quels sentiments connurent ses disciples quand il a dû boire la ciguë. Je soupçonnerais qu'ils furent surtout d'indignation et de colère, ce que je trouve fort légitime. Je veux croire qu'ils n'ont pas oublié leur Maître, qu'ils lui sont restés fidèles, qu'ils ont conservé un souvenir ému du temps heureux où Socrate vivait avec eux. Avec vous je pense que Socrate a été un homme d'une éminente et exceptionnelle sagesse. Il a été lui aussi ferment et appel. Il a ouvert une voie nouvelle pour les siècles, et sans nul doute elle n'est pas encore totalement parcourue. Certes, cette voie n'est pas sans rejoindre celle qu'un chrétien de foi doit lui aussi suivre pour être un disciple de Jésus. Mais je n'irai pas jusqu'à oser me poser la question de savoir comment Socrate concevait Dieu.

Cependant je crois devoir affirmer que le Dieu qui a inspiré Socrate est le Dieu de Jésus, quelle que soit l'idée que Socrate se faisait de Dieu. Est-il nécessaire, pour soutenir cette affirmation que j'égalise Socrate à Jésus ? Ce n'est pas en diminuant la nature exceptionnelle de Socrate que j'accède à la grandeur de Jésus. Mais, c'est en croissant dans l'intelligence de la transcendance de Jésus que je fais l'approche de quel homme fut Socrate. Oui, je souhaite que les disciples de Jésus, pour se dégager des facilités dont jadis les chrétiens de chrétienté disposaient pour croire, entrent dans l'intelligence de la vie de Socrate, et mieux encore que les spécialistes des études socratiques.

Ici encore, je ne suis pas loin de vous, tout en restant différent. Ma foi en Jésus est confortée, elle n'est pas fondée sur ce qui s'est produit les premiers temps après la mort de Jésus. Ce qui s'est passé à la naissance des communautés de foi qui se trouvèrent conduits à former les juifs restés fidèles à Jésus, disséminés dans la foule, me manifeste l'action extrême de Jésus dans le tréfonds de ses disciples, action qu'il a exercée quand il vivait avec eux. J'ajoute même que, pour ne pas faire de contresens sur les phénomènes singuliers qui sont advenus pendant cette période qui, tout nécessaires qu'ils furent en fait, ne sont cependant que contingents, comme pour ne pas faire non plus de contresens sur la nature des guérisons singulières qui se sont opérées sur le passage de Jésus - dans les deux cas, réalité doublement personnalisée eu égard à Jésus qui en fut l'origine, eu égard aussi à qui en fut le bénéficiaire - il faut avoir la foi de ceux qui en furent les sujets, tout obscure que celle-ci ait pu être la foi soudaine, imprévue des uns perdus dans la masse mais non pas sans avoir été secrètement préparée par leur vie passée... ou la foi persistante, tenace des disciples qui leur a permis de demeurer avec leur Maître jusqu'à la fin malgré les questions, les oppositions que cette persévérance soulevait en eux et autour d'eux.

Un théologien m'a reproché récemment d'être trop flou dans mon affirmation de la transcendance de Jésus, quand je dis que Jésus est "de Dieu"; expression accompagnée d'ailleurs dans mes livres d'un contexte qui s'efforce de suggérer aux lecteurs, autant que la chose est possible, la portée qu'ils peuvent donner à cette manière de dire (voir par exemple t. II, pp. 96 à 99 et aussi pp. 104 à 106; ou encore t. III, p. 191).

Si, d'après ce théologien, auquel d'ailleurs beaucoup d'autres ressemblent, j'avais dit : «Jésus, Fils de Dieu» cela eût été clair, précis et tout à fait satisfaisant pour une "saine" conception de l'orthodoxie; conception qui respecte les formes mais se soucie peu de ce que celles-ci recouvrent de réalité proprement et personnellement vécue. J'ai peur que, pour ces "penseurs", la manière de dire soit plus importante que la pensée, ou encore - et pour être plus charitable - que chez eux un certain verbalisme les aide à entretenir leur vie de foi... S'ils étaient vraiment en chemin de vivre ce qu'ils disent, ne trouveraient-ils pas tout à fait insuffisante l'expression «Fils de Dieu» l'accusant d'être trop claire, trop précise pour ne pas risquer auprès de celui qui s'en satisfait sans aller au-delà, de faire évanouir le mystère qu'ils s'efforcent d'éclaircir, de préciser, de viser ?

Le fond de la question posée ici est le suivant. Pour aider les chrétiens à sortir de la léthargie spirituelle où les a endormis un enseignement sans cesse ressassé, jamais recréé par ceux qui le donnaient, peut-on utiliser sans plus des termes usés à force d'avoir servi, d'être servis ? Ou bien au contraire, n'est-il pas nécessaire de s'efforcer de faire découvrir indirectement - il ne peut être question de voie directe - aux chrétiens le chemin qui leur est accessible, qui engage toutes leurs possibilités spirituelles, actuellement vécues ou encore potentielles, et qui leur permettrait d'atteindre à la foi du disciple ? Oui, à la foi même du disciple au-delà de l'adhésion aux croyances dont se contentent trop généralement les adeptes du christianisme, ceux qui "appartiennent", cette expression est significative, à la religion chrétienne ?

Le malheur est que nombre de théologiens quand on ne parle pas leur langue et qu'on n'utilise pas leurs mots ne s'y reconnaissent plus. C'est plus que malheureux, c'est inquiétant pour eux et aussi pour la doctrine qu'ils professent... Cette doctrine parle sans cesse de la Parole de Dieu et, ignorant la parole qui s'élançait vers le mystère, elle ne connaît que le mot qui l'aplatit pour le mieux mettre en boîte.

Non, comme je l'ai écrit et mis en italique (tome III, page 191), si l'homme est à l'image de Dieu, Jésus est dans son

humanité l'image visible de Dieu. Voir, vous me l'accordez, ce n'est pas seulement voir avec des yeux de chair ce qu'il a été avant sa mort, ni même après... Bien plus, ce que je peux entrevoir de Dieu, Lui, qui m'est proprement impensable, c'est ce que j'entrevois de Dieu en Jésus.

Père Varillon : Je voudrais simplement que vous m'accordiez que c'est l'Esprit-Saint qui suscite en vous cette affirmation.

Marcel Légaut

Absolument. Mais l'Esprit-Saint, je ne vais tout de même pas le séparer de l'esprit de Jésus, de sa présence en moi. Quel est le chrétien qui ne tire pas de l'expérience intime de cette présence l'assurance, dans la discrétion du silence, que là est en lui l'action de l'esprit de Jésus ?

Père Varillon : Certes, mais mettez-lui une majuscule.

Marcel Légaut

L'usage des majuscules facilite l'écriture et permet d'éveiller l'attention sur l'importance des mots utilisés. Ainsi, mon Père, dans votre livre *L'humilité de Dieu* vous mettez une majuscule aux très grands Soupçonneurs, comme vous les appelez, Marx, Freud, Nietzsche. Ainsi faites-vous aussi pour Dieu, pour le Christ. L'emploi de la majuscule n'est pas sans danger. Certes, vous n'avez pas voulu ainsi sacraliser les grands hommes qui ont éclairé mais aussi séduit notre temps. Mais auprès de nombre de chrétiens qui n'ont pas dépassé, parce qu'on ne les y a pas invités, la religiosité spontanée - au contraire on l'a utilisée avec tout ce qu'elle charrie de tendances superstitieuses remontant du fond des âges - il est une sacralisation qui tend à matérialiser le caractère spirituel du mystère. La majuscule aide à faire d'une expression une réalité en soi, autonome en soi. N'ai-je pas entendu récemment un de vos Pères parler de la "Famille divine" pour mieux affirmer la "réalité" du Saint-Esprit ? expression que le Père Monchanin, non sans raison me semble-t-il, accusait relever d'un polythéisme déguisé.

Ne séparons pas l'Esprit de l'esprit de Jésus, de sa présence en nous, de sa demeure en nous comme dit le quatrième Évangile, en ne parlant que du Saint-Esprit. Ne court-circuitons pas les démarches exigeantes que les chrétiens doivent faire pour devenir disciples de Jésus. Peut-on approcher de l'esprit de Dieu, sans entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a été, il y a vingt siècles, dans sa courte vie ? Vie si singulière cependant qu'elle met sur le chemin de "voir" sa transcendance. Beaucoup se comportent comme s'ils pensaient que cette intelligence est inutile et d'ailleurs inaccessible. Ils confondent la foi avec une ferveur que vous-même vous trouvez fort ambiguë; ferveur cultivée par des "liturgies" qui, même lorsqu'elles utilisent les formulations chrétiennes les plus classiques toutes chargées des ferveurs du passé - et surtout dans ces conditions - restent encore trop uniquement une mise en condition. Ceci ne relève pas du purisme, mais de la salubrité spirituelle.

Au-delà des contingences dont Jésus et moi nous dépendons invinciblement, chacun à notre manière, ce que je "vois", ce que "j'écoute" en l'homme que fut Jésus relèvent pour l'essentiel de l'action révélatrice qu'est Dieu, Dieu un et impensable. Et ce même Dieu est en œuvre dans l'être que je suis et que je deviens, être un et impensable aussi. Mystère de Dieu, mystère de l'homme...

11) Sens et portée de la mort de Jésus

Père Varillon

Prenons cependant un point précis, et capital : le sens que Jésus a donné à sa mort. Vous voulez éviter qu'on fasse de Jésus «un être plus divin qu'humain, dont la divinité, maîtresse du destin, absorbe l'humanité et n'en conserve que l'apparence» (IV 172). Le Père Guillet a le même souci que vous quand il écrit : «La relation du Christ au Père s'inscrit dans un devenir pleinement humain» (*Christus*, juillet 1967). Seulement le Père Guillet a aussi le souci de ne pas faire de Jésus un être plus humain que divin. En termes techniques : ni docétisme ni monophysisme. En termes simples : vrai Dieu, vrai homme.

Or voici pourquoi, selon vous, Jésus a voulu mourir, comment il a fait de sa mort un acte de sa liberté. Il était seul contre tous. Ses disciples, tout en lui étant fidèles «à cause du secret travail qui se faisait en eux» ne comprenaient pas vraiment ce que leur Maître leur apportait. Je vous cite : «Si Jésus restait encore longtemps avec eux, ils pèseraient sur lui de toute leur lourdeur jusqu'à le rendre infidèle. Ou encore, scandalisés ou pris de vertige, ils l'abandonneraient. N'iraient-ils pas jusqu'à le renier, à le maudire, s'ils arrivaient à la longue à entrevoir où il allait les mener ? Cela devenait clair pour Jésus, il était bon maintenant qu'il les quittât, que sa mort creusât en eux l'absence qui seule leur manifesterait par son vide la place qu'il occupait déjà dans leur existence, qu'elle les fasse naître à une nouvelle vie (IV 172-176). Et vous ajoutez : «Qu'il est difficile de bien finir!... Bien peu savent quitter l'activité, la "scène", quand il est temps de se retirer en ce qu'ils sont en eux-mêmes et devant Dieu».

N'est-ce pas une interprétation toute psychologique, en tout cas plus psychologique que spirituelle ? En effet Socrate a pu, ou aurait pu, juger de l'opportunité de sa mort comme en a jugé Jésus. Lui aussi a su "bien finir" et quitter la "scène" quand il le fallait. C'est ce que fait l'homme s'il est vraiment homme. Mais Jésus est aussi vrai Dieu. Son intimité avec le Père, la conscience qu'il a, qu'il a toujours eue, d'être le Fils de Dieu - même si, quand il était enfant, cette conscience «n'avait pas la forme d'une certitude intellectuelle, d'une idée distincte» (Guillet) - le conduisent à «obéir au Père». Jésus «n'est lui-même que dans son être de Fils de Dieu». Obéir au Père, c'est révéler par sa mort qui est le Père, qui est Dieu. Dieu est une Toute-Puissance d'amour capable d'aller jusqu'au bout de l'amour. Par la croix, c'est le fond de Dieu qui est dévoilé. Dieu est Amour. La mission de Jésus est de mourir pour que les hommes le sachent. Il meurt pour accomplir sa mission.

Marcel Légaut, vous avez un sens aigu du "spirituel" et vous redoutez le "psychologique". Il vous arrive cependant, et quand il s'agit de l'essentiel de réduire le spirituel à du psychologique. Du moins, je le crains.

Marcel Légaut

J'ai plusieurs choses à vous dire pour répondre aux diverses questions que vous venez de soulever. Et d'abord pourquoi êtes-vous plus mathématicien que moi et séparez-vous ce qui doit être seulement distingué pour pouvoir être pensé ? Y a-t-il une réalité spirituelle qui ne soit pas intimement enracinée dans le psychologique ? Pourquoi ne voir que la réalité psychologique là où elle est l'occasion d'une prise de conscience du spirituel ? N'est-ce pas faire de l'Incarnation un divin plaqué sur l'humain ? L'ontologique se manifeste au cœur du psychologique, dont il est "l'accomplissement", quand on vit avec une conscience proprement humaine, et qu'on ne se blasphème pas en se réduisant à être simple phénomène, objet de sciences générales et impersonnelles. De même la mission est au cœur de tout ce que l'homme fait, de ce qu'il reçoit du dehors ou subit du dedans, mais elle est autre que ce qui résulte objectivement de ces actions car elle est inspirée, appelée, développée, "singularisée" par la motion de Dieu. Elle se développe en elle-même par elle-même, au-delà de tout projet, par-delà tout événement, et cependant à leur occasion et grâce à eux. Sans nul doute elle ne prend, certes, sa dimension qu'à travers la visée de projets qu'elle invente et à l'aide de ses réactions aux situations qui l'affrontent. Cependant sans cesse aussi elle doit dépasser ces projets et ces réactions sous peine d'en faire des impasses où elle s'enliserait.

Oui, comme vous le dites, la mission de Jésus fut de découvrir aux hommes de son temps que le Dieu auquel ils croyaient est Amour. Aujourd'hui, elle est notamment de montrer que maintenant c'est par l'amour qu'on porte à lui, Jésus, qu'on peut croire de foi, et non seulement d'évidence instinctive et atavique, à l'existence de Dieu, d'un Dieu d'amour.

Jésus meurt dans l'accomplissement de sa mission. Il l'a menée, totalement, jusqu'au bout, mais la mission dont Jésus a vécu n'est pas pour l'essentiel de mourir, ni de mourir pour "ressusciter", mais de révéler à ceux qui savent le recevoir de quel amour, lui, il a vécu et a été entouré par Dieu, de quel amour ses disciples peuvent aussi vivre et comme ils sont "espérés" par Lui, sans que d'ailleurs pour cela ils soient conduits nécessairement à en mourir eux aussi. C'est au contraire en vivant de cet amour, de la mission qui en résulte pour chacun d'eux personnellement, qu'ils peuvent assumer la mort, en faire leur mort, donner un sens humain à ce qui relève objectivement des lois inexorables de la matière et de la vie...

Si Jésus a découvert la raison de sa mort à ses disciples, «Il est bon que je vous quitte» lui fait dire le quatrième évangile, il n'est pas monté à Jérusalem pour mourir, il ne s'est pas suicidé. Simplement il se devait d'y aller, sans ignorer d'ailleurs ce qui pouvait l'attendre. Ne convient-il pas à un prophète de mourir à Jérusalem ? Ne lui a-t-on pas attribué cette affirmation d'humour noir ? Certes, il ne lui fallait pas être grand prophète, et ses disciples eux-mêmes paraissent le lui avoir dit, pour savoir quel danger il courait en allant à Jérusalem.

Non, le sacrifice de Jésus n'est pas la conséquence d'un projet, celui de manifester l'Amour de Dieu pour les hommes, ni d'un décret divin, décision d'un jugement de Dieu, mais de la fidélité portée à sa limite. Le mot obéissance ne convient pas, il est trop extrinsèque. D'autres hommes, ses disciples en particulier, ont eu à connaître cette mort-là, ce sacrifice dû à la fidélité. Et pourquoi pas Socrate ?

Cette mort, conséquence inéluctable de toutes les réactions sociales que la vie publique de Jésus avait provoquées n'est pas exceptionnelle non plus par son caractère atroce. Beaucoup d'autres morts, et à toutes les époques et en tous les lieux, ont connu cet aspect dramatique, et pour des raisons semblables. Pour comprendre dans son originalité unique la mort de Jésus, il ne faut pas la séparer de sa vie, de sa mission. Sa mort rapide a rendu son message capable d'être en puissance universel, ce que sa vie seule, avec toutes ses conditions contingentes, n'aurait pas pu explicitement porter ni même indirectement manifester. Sa fin tragique a donné à la vie de Jésus la puissance de choc, la capacité d'appel que, tel que nous pouvons seulement et pauvrement l'entrevoir, son message développe dans les profondeurs humaines.

Rien n'est plus universellement interpellant que la mort quand l'homme qui l'assume est à la hauteur de son humanité et que celui qui y assiste en est vraiment témoin. Est-ce là seulement un phénomène de psychologie ? Quand on est aux frontières du réel humain, n'est-on pas aussi au seuil de l'absolu ? En ce point ultime, deux mystères se joignent. C'est à ce niveau-là qu'il faut "voir" la mort de Jésus et, grâce à elle, sa vie, lui qui par le cheminement de sa fidélité a atteint ces frontières et a franchi ce seuil.

La mort de Jésus, bien au-delà de son caractère tragique lui-même inséparable de celui de l'effondrement des espoirs dont il a été l'objet, et aussi par contraste, inséparable des heures éminemment humaines qui, avant, furent vécues par Jésus et les siens, manifeste la grandeur surhumaine de Jésus. Mais cette manifestation ne se produit qu'aux yeux de ceux qui grâce à la profondeur où ils se sont sentis interpellés par lui, grâce à la manière dont ils ont entrevu l'universalité de son témoignage, ont fait quelques approches du mystère de Jésus au travers de sa vie et de la leur.

Non, c'est toute la vie de Jésus qui manifeste l'amour de Dieu pour les hommes, et plus précisément le mouvement d'amour qu'est Dieu dont l'homme a besoin pour devenir et, grâce à ce qu'il devient ainsi, pour se joindre à cet Amour qui le fait être. De telle sorte, la mort de Jésus est le dernier acte de sa mission qui, elle, a commencé dès le début de sa vie publique, et même avant, pendant les trente années d'une secrète préparation dont nous ne connaissons que le fruit; préparation, elle aussi, fruit de fidélités tout au long des siècles, fruit d'une Tradition dont son père et sa mère sont le dernier chaînon.

Père Varillon

Il est bien vrai que d'un bout à l'autre de sa vie, Jésus a accompli sa mission, dont il a pris d'ailleurs progressivement conscience. Vrai aussi que sa mort n'est pas la conséquence d'un "projet", moins encore d'un "décret" divin. Mais elle n'est pas seulement le dernier acte de sa vie. C'est l'acte par lequel le fond de Dieu est révélé, c'est-à-dire une toute-puissance d'amour capable d'aller jusqu'à la mort. Je pense que, en dépit de vos explications, malgré tout, votre point de vue est plus psychologique que spirituel.

Marcel Légaut

Eh bien, je ne le pense pas. Je ne vous trouve pas cohérent avec vous-même. Vous acceptez que Jésus ait réellement grandi en grâce et sagesse comme il est dit ingénument dans l'évangile. Vous refusez de penser que cette croissance ne se soit pas manifestée seulement dans les apparences, et comme en suivant une habile pédagogie divine visant à s'adapter pas à pas aux faiblesses de l'entendement des hommes. Comment pouvez-vous alors concevoir que cette progressive prise de conscience de la mission ait pu se faire autrement qu'à travers l'activité psychologique de Jésus, affectivité faite d'intérêts et de réactions, intellectualité faite de réflexions, de méditations, le tout d'ailleurs sous-tendu par une communion avec Dieu qui lui fut toute personnelle certes, mais dont chacun peut personnellement vivre, à sa manière, les prémices ? Dès que vous acceptez la réalité de la croissance de la conscience que Jésus a eue peu à peu de sa mission, vous êtes sur une pente glissante qui tend à vous entraîner plus loin que vous ne voudriez...

Le Père Guillet dans son beau livre *Jésus devant sa vie et sa mort* l'a bien compris. Aussi pour bien marquer les limites qu'a priori il ne voulait pas dépasser - c'était prudence - a-t-il affirmé, dès la première page de son travail, sans trop se soucier des conséquences de son affirmation, que les disciples n'auraient pas pu croire que Jésus était Dieu si Jésus ne le leur avait pas assuré lui-même. Comme si, indépendamment des conséquences qu'il faudrait en tirer pour la réalité de l'humanité de Jésus, une telle déclaration de sa part n'eût pas été pour les disciples une occasion de scandale ou d'hilarité si déjà n'était pas née en eux une foi en lui qui, encore toute implicite certes, rendit cependant recevable sans trop faire choc une telle affirmation, comme si elle n'était pas l'occasion pour eux de découvrir ce qu'ils vivaient déjà... sans avoir été capables jusque-là, bien sûr, de l'exprimer ou même seulement d'oser le penser. N'est-ce pas là pour le moins manquer un peu de psychologie ?

Quant à moi, je pense que cette prise de conscience et le travail d'explicitation qui s'en est suivi - ceci même dont un certain nombre d'amorces et d'essais, d'ailleurs plus ou moins cohérents, nous sont rapportés par les Écritures - ne se sont développés qu'après la mort de Jésus et sous l'effet des charismes de toutes sortes et des interprétations toujours plus ou moins aléatoires qui en furent données... charismes qui continuent à se manifester encore pour inspirer à chaque époque une intelligence du message proportionnée aux moyens et aux possibilités du temps et du lieu, mais aussi à la mission de chacun (besoins, exigences aspirations, inspirations). Je ne crois absolument pas qu'une telle manière de tenter de concevoir ce qui s'est passé jadis, il y a vingt siècles, et ce qui s'efforce de s'accomplir encore de nos jours quand nous y correspondons, soit en contradiction avec la foi en la transcendance de Jésus.

Nous sommes en un temps où après avoir critiqué, grâce aux sciences humaines, les facilités désormais indues dont les croyants ont jadis usé, d'ailleurs fort légitimement à cette époque, pour croire en Dieu et concevoir son action dans le monde, nous découvrons, en réaction contre les prétentions excessives de la connaissance qu'on est tenté d'avoir, que l'homme est sans doute dans l'univers de la matière et de la vie, le seul mystère, c'est-à-dire la seule réalité que l'intelligence humaine ne puisse pas entièrement sonder. L'homme est mystère en lui-même. Ce qui lui est le plus essentiel et qui le caractérise parmi les autres vivants est cette opacité qu'il présente à ses propres yeux. Aussi, me semble-t-il, est-ce au cœur de ce mystère propre à chacun que l'homme, suivant ses moyens et à la mesure de sa fidélité, à ses risques et périls que personne ne saurait lui éviter, peut faire l'approche du mystère de Jésus et de Dieu.

Père Varillon : Il reste que pour vous, la mort de Jésus, c'est le dernier acte de sa vie et qu'il a choisi le moment opportun. Ce qui m'a fait tiquer, si vous permettez l'expression, c'est quand vous commentez : «Qu'il est donc difficile de bien finir». Pure affaire d'opportunité. On est en plein moralisme.

Marcel Légaut : Je vous l'accorde volontiers. Cette phrase est intelligente mais elle serait mieux placée ailleurs.

Père Varillon : La phrase est certainement intelligente car en toute hypothèse il est vrai qu'il est difficile de bien finir.

Marcel Légaut

Oui, ce propos est inopportun mais je demande des circonstances atténuantes. Quand j'ai commencé à écrire autre chose que de la piété, ce qui ne présente aucun danger aux yeux d'une autorité qui a plus le souci de conserver la doctrine que de faire vivre, je n'avais aucune idée de toutes les embûches, de toutes les fondrières qui se présenteraient sur mon chemin, de toutes les interprétations, de toutes les déductions qu'on tirerait de mes phrases pourtant si lourdes de précisions, si embarrassées de nuances, que beaucoup de lecteurs se sont vite fatigués et dispensés de s'y attacher et de s'y atteler... Pauvre Tartarin que je suis, qui s'aventure dans ces hautes montagnes que peuplent les théologiens; ces alpinistes que n'effraie aucune escalade vertigineuse et qui me montrent partout des gouffres sans fond!

Je crois qu'il faut à ce sujet ajouter encore quelque chose. Dans les milieux de spécialistes, on n'aime pas voir arriver un homme qui s'occupe de ce qui, pensent-ils, ne le regarde pas. Bien souvent ces techniciens de l'intellectualité n'ont pas tort, mais parfois aussi ils n'ont pas raison... Un peu de sang neuf redonne de la jeunesse. On vieillit vite dans les "laboratoires de la pensée" et dans les bureaux de rédaction...

12) Christologie ascendante et christologie descendante

Père Varillon

Je voudrais encore essayer de préciser, avant d'aborder la dernière partie de notre dialogue qui sera consacrée à l'avenir de l'Église et qui sera moins longue, en quoi ma foi n'est pas encore tout à fait la vôtre.

Ce n'est pas parce qu'on a trop négligé l'humanité de Jésus dans sa réalité concrète et vivante que je m'en vais oublier, en entrant dans la connaissance intime de cette humanité, qu'il est Dieu devenu homme. «Le Verbe s'est fait chair». Jésus n'est pas Dieu par accomplissement ultime de la transcendance humaine. Il est Dieu de par le mouvement de Dieu vers l'homme. Je vous fais grâce des termes techniques; à l'heure actuelle on parle de christologie ascendante et de christologie descendante. Vous voyez ce que cela veut dire. Pour une christologie ascendante, Jésus est Dieu par accomplissement ultime de la transcendance humaine... Autrement dit, il est tellement homme qu'il faut reconnaître qu'il est Dieu, ou encore pour aller à ce point jusqu'au bout de l'homme il faut venir du fond de Dieu. Seulement venir du fond de Dieu, cela implique le mouvement de Dieu vers l'homme. Je dirai que je ne peux pas adhérer à une théologie qui serait une théologie d'avant la Pentecôte. Je crois que le mystère de la Trinité est aussi premier, aussi fondamental qu'il est ultime. Je dis bien le "mystère", je ne dis pas sa formulation conceptuelle. C'est ce mystère qui me dit que Dieu est Amour, puisqu'Il «répand cet amour dans nos cœurs» comme dit saint Paul, pour qu'il nous soit donné d'aimer comme Il aime, et de le connaître comme Il se connaît lui-même. Or cet amour répandu dans nos cœurs, c'est le Saint-Esprit.

Vous parlez, à mon avis, beaucoup trop peu du Saint-Esprit dans votre œuvre. Si nous séparons les trois mystères qui sont révélés ensemble à la Pentecôte : la Trinité, la Divinité de Jésus, et le dessein de Dieu de nous rendre participants de sa vie, le christianisme se casse et nous n'en avons plus que des morceaux. Si l'Esprit-Saint n'est pas à l'origine du mouvement de la foi, il n'y sera jamais. C'est l'Esprit qui nous fait entrer dans l'intérieur de Jésus et je dirais que le mystère de la Trinité est si peu idéologique que c'est lui qui me permet de critiquer toute idéologie, y compris le déisme. Seul l'Esprit qui est «en moi plus moi-même que moi» m'introduit à la connaissance du même Esprit qui est en plénitude en Jésus et sans lequel Jésus ne serait pas l'homme qu'il est. Méconnaître cela, c'est glisser à ce qu'on pourrait appeler un extrinsécisme de l'intériorité.

Je crains parfois, en vous lisant, que votre amour fervent de Jésus, joint à une hantise de la nocivité de l'abstrait, les deux indivisiblement liés, ne vous empêchent, et surtout n'empêchent vos disciples d'aller au fond le plus profond de la personne de Jésus. Jésus est Dieu devenu homme, le Verbe fait chair.

Parfois vos disciples vous comprennent mal.

Marcel Légaut : Cela arrive à tout maître... Croyez-vous que l'évangile a toujours été bien compris ?

Père Varillon

Je vais vous citer deux textes qui vous feront plaisir parce qu'ils vont dans votre sens mais aussi dans le mien. Le premier est du Père Guillet, le second du Père Rahner.

Le Père Guillet écrit ceci : «Il faut apprécier à sa valeur le souci que Pesch a de faire remonter la foi des disciples à leur contact avec le Jésus d'avant Pâques. Trop souvent aujourd'hui on est porté à réduire le christianisme à Pâques, et à tout ramener à l'événement insaisissable de la résurrection, comme si elle avait un sens indépendamment de la personne de Jésus. Il est bon qu'une recherche critique tente de repérer le chemin par lequel Jésus a conduit les siens jusqu'à la foi de Pâques. Cette recherche est infiniment précieuse » (*Les premiers mots de la foi*, p. 27).

De son côté, le Père Rahner développe cette idée qu'il est tout à fait normal qu'il y ait déjà de la théologie dans le Nouveau Testament. En effet, dit-il, «on ne peut pas entendre et comprendre une vérité sans la recevoir, l'assimiler, la confronter avec ce qui est déjà présent dans l'esprit de celui qui entend... Un certain débat de celui qui entend avec ce qui lui est dit est un facteur indispensable dans l'audition elle-même... Les auteurs du Nouveau Testament méditent sur les données de leur foi; ils ont des "problèmes" qu'ils tâchent de résoudre de leur mieux par un effort de réflexion théologique. Ils ont entendu des objections auxquelles ils répondent et qui font naître chez eux de nouvelles connaissances. Ils ont des expériences personnelles de vie. Il y a donc (surtout chez saint Jean) une réflexion humaine, la fermentation du germe révélé dans une individualité déterminée, elle aussi, par l'entourage juif, l'hellénisme, le gnosticisme juif et païen». Karl Rahner va plus loin : «Il y a même, dit-il, une théologie de Jésus lui-même. Il utilise probablement des concepts théologiques déjà fortement fixés et préalablement, chargés d'un certain sens». Et il conclut : «Ce que nous appelons théologie n'est que la continuation, le développement de cette réflexion qui s'exerce déjà... dans la foi comme telle». Il reconnaît que cette théologie est devenue «un système bien embrouillé et compliqué de formules et d'énoncés». Mais il est impossible, dit-il, qu'il en soit autrement car, si c'est l'infini de Dieu qui est visé, une théologie constituée par quelques rares formules (comme nous le souhaiterions) porterait déjà, par sa clarté simplificatrice, «le stigmate du faux en soi».

Et pourtant le message évangélique s'adresse à tout homme. La proclamation et la transmission de ce message ne doivent pas être conçues «comme une théologie popularisée, *ad usum delphini*, un peu comme dans les illustrés la microphysique est expliquée à Monsieur Tout le monde» (*Écrits théologiques*, t. VII, pp. 195, 222).

Donc Jésus fut théologien, les Apôtres et les Évangélistes furent théologiens, l'Église est théologienne, Marcel Légaut est théologien. Tout ce qui est dit ou écrit est en quelque manière élaboré. Il y a toujours eu, et il y aura toujours, une tension entre la foi et les concepts ou formules par lesquelles elle s'exprime. C'est bien pourquoi je crois en l'Esprit-Saint présent et actif dans l'Église. Hors de lui - l'Esprit - et hors d'elle, l'Église - la tension se dégrade en un unilatéralisme ruineux. Saint Irénée disait : «Le Christ et l'Esprit sont les deux mains de Dieu».

Marcel Légaut

Tout ceci, je vous l'accorde. Mais pour que ces affirmations aient pour nous un sens réel et une portée effective, il nous est nécessaire de les découvrir, personnellement, à travers l'humanité de Jésus, c'est-à-dire de ce que nous percevons d'elle grâce à l'intelligence de ce qu'il a vécu avant sa mort, à travers aussi ce que nous suggère l'extrême percussion spirituelle qui a provoqué, après sa fin désastreuse, le renversement radical des perspectives que nous avons dit, à travers enfin la transformation en profondeur des disciples qu'on a pu assimiler à une nouvelle naissance.

Oui c'est le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'esprit de Dieu et, d'une façon certes plus humainement saisissable, l'esprit de Jésus, qui nous fait entrer dans le mystère de Jésus et par suite dans le mystère de Dieu; entrer un peu, juste assez pour savoir que ce mystère existe et pour entrevoir, grâce à la lueur que nous manifeste Jésus par sa vie humaine, la lumière qui est au-delà de tout horizon; lumière qui nous fait signe, nous appelle et à laquelle nous correspondons si nous sommes fidèles à ce qu'il y a de meilleur en nous à mesure que ce meilleur s'impose à nous dans l'intime.

Non, le mystère de la Trinité, cette approche du mystère de Dieu dans ce que celle-ci comporte d'essentiel et de vivifiant, n'est pas nécessairement idéologique, mais c'est la manière de le dire et d'attribuer aux termes utilisés un caractère qui les fait coller exactement, pleinement, d'une façon absolue au Réel qui relève de l'idéologie. Certes, pour faire l'approche du mystère de Dieu, il faut s'employer à forger des représentations qui conviennent indirectement, et d'une manière pas trop impropre, à ce projet... Comment pourrait-on faire autrement ? Cependant, il y a une manière de dépasser ces représentations qui relève de la foi et qu'empêche la simple adhésion à des croyances. Grâce à ces représentations on vit de la foi en ce qu'elles se proposent de suggérer indirectement et aveuglément, on ne vit pas seulement de ce qu'elles donnent à penser distinctement et clairement. C'est en quoi les croyants de foi se distinguent des croyants de croyances.

D'ailleurs seuls, à l'opposé des croyants de croyances, les croyants de foi savent reconnaître la réalité de la foi d'autres croyants qui, appartenant à des civilisations différentes, ayant dû faire des cheminements différents, usent des matériaux que leur imposent des univers mentaux différents pour se dire ou pour s'efforcer de dire à autrui leur foi. Au contraire, les êtres qui en restent au niveau de l'adhésion idéologique sont en puissance, qu'ils en aient conscience ou non, des sectaires qui jugent même s'ils ne condamnent pas. Ils sont des propagandistes qui par leurs procédés, même quand ceux-ci semblent réussir, détournent de la foi proprement dite les hommes qu'ils pensent avoir convertis si ces derniers n'arrivent pas à dépasser, grâce à leurs possibilités intimes et à leur fidélité, ce qu'ils ont reçu d'eux.

Ainsi, sans insister davantage sur des réserves fort importantes que j'aurais à faire sur l'identification que vous semblez affirmer du Saint-Esprit et de l'Église - combien de fois ai-je entendu me dire que l'Église était le Christ continué dont le Pape était le vicaire! - je souscrirais volontiers à tout ce que vous dites, à condition que j'aie fait personnellement un cheminement grâce auquel les mots que j'emploierais aient pour moi une portée qui me soit propre et dont je puisse vivre, que ces mots ne soient pas seulement une manière de dire à laquelle je me soumetts sans plus parce qu'ils me sont imposés par l'Église avec un sens défini a priori. Le démon de l'extrinsécisme n'est pas loin quand on parle de l'Église sans discernement. Dieu sait si, plus que le Saint-Esprit, il a inspiré jadis les apologistes!

Père Varillon : Ai-je dit que j'identifiais le Saint-Esprit et l'Église ? Certainement pas.

Marcel Légaut

Mais c'est sur un point important que cependant nous différons. Dieu, pour moi, est le Réel, sous-jacent à la réalité que, directement ou indirectement, je puis atteindre par mes sens et ma raison. Il m'est radicalement impensable, et je ne puis en faire une approche toujours insatisfaisante pour ma raison, qu'à travers l'approche que je puis faire de moi-même; l'une et l'autre approche sans cesse à reprendre, sans cesse à développer, sans cesse à dépasser... Pour vous au contraire la pensée que vous pouvez avoir de Dieu est la base initiale dont vous partez. Cette base soutient et cette pensée initiale inspire votre réflexion sur Dieu, sans que Dieu certes y soit étranger, aussi sans que Dieu certes en soit épuisé. Mais ainsi votre manière de "voir" Dieu n'est-elle pas comme irisée, polarisée ainsi que fait la lumière à travers le milieu qu'elle éclaire ? Ne vous faut-il pas, au-delà, atteindre Dieu en fermant les yeux dans l'obscurité absolue ? Non, ce mouvement fondamental de l'homme vers Dieu dans l'ignorance absolue, ne relève pas de l'agnosticisme!

Bien sûr, en Dieu l'alpha et l'omega sont confondus. Il est nécessaire de l'affirmer car la seule considération de l'alpha ou de l'omega faite à l'exclusion de l'autre relève, d'une manière plus ou moins masquée et reconnue, de l'idolâtrie par la médiation d'une idéologie. Mais dans les conditions de temporalité où nous nous trouvons, les uns, comme vous - c'est la voie la plus traditionnelle et la plus courante je vous l'accorde - sans aller jusqu'à souscrire cependant à la pensée que cette voie est issue du Saint-Esprit et par suite qu'elle est imposée extrinsèquement par Lui, usent de l'idée a priori qu'ils se font de Dieu; idée plus ou moins fondée sur des considérations philosophiques générales et abstraites que soutient et peut-être valorise notre instinct religieux. Au contraire, d'autres, dont je suis, s'efforcent d'entrevoir à travers ce qu'ils sont personnellement ce qui, sans être Dieu en eux, le révèle en action chez eux.

Père Varillon : Je n'accepte absolument pas cette opposition. Vous faites de moi un extrinséciste !

Marcel Légaut

Ces deux cheminements spirituels, qui vont en sens inverse, se développent cependant sur le même plan. Le premier n'est pas qu'intellectuel et le second n'est pas que subjectif. Tous deux relèvent de l'intériorité personnelle que chacun toutefois explicite à sa manière. Cependant, je pense que cette seconde manière est plus adaptée à l'esprit moderne et permet d'aller plus loin dans l'approche du mystère que la première. Pour les tenants de celle-ci, la tentation est grande d'en rester trop uniquement sur le plan intellectuel, de court-circuiter les démarches, fort exigeantes au niveau personnel, de l'intériorité et de se borner à seulement vivre de ce qu'on pense.

Ces deux activités, lorsqu'elles sont proprement elles-mêmes, sans déviation ni excès, ont ceci de commun. L'une et

l'autre ne peuvent se produire sans que celui qui la mène le fasse avec la totalité de ce qu'il est, ou plutôt avec ce qu'il peut sur le moment atteindre de cette totalité. En outre, ni l'une ni l'autre, lorsqu'elles se situent avec exactitude sur le plan de la foi, non sur celui du système, ne sont à la disposition de l'homme comme ses autres initiatives. Elles relèvent toutes deux d'une motion créatrice, c'est-à-dire d'une action issue de l'impensable Acte qui est à l'alpha et à l'omega de l'une et de l'autre de ces recherches.

Dieu agit en moi par l'émergence à ma conscience d'exigences intimes qui s'imposent à moi avec un caractère impérieux qu'aucune raison ne peut à elle seule justifier à mes yeux, a fortiori aux yeux d'autrui. Il œuvre en moi par les activités créatrices que demande l'exercice de ma fidélité et que ne sauraient réaliser mes capacités proprement techniques, celles qu'on peut m'enseigner et que je peux apprendre et perfectionner. C'est ainsi que je puis atteindre au mouvement de foi en Dieu qui n'est pas, lui non plus, la conséquence raisonnable et en soi suffisante de ces observations et de ces considérations.

Ma voie n'est donc pas elle des croyants qui fondent leur croyance en Dieu sur l'explication du monde que cela leur procure et qui font pour cette raison de Dieu le créateur du monde. Cette manière de concevoir Dieu et qui le montre agissant dans le créé comme la première des causes secondes est à bon droit sans cesse critiquée, amenuisée par le progrès de la connaissance scientifique; progrès qui semble, au moins en droit, pouvoir se développer indéfiniment.

Père Varillon

Sur ce dernier point, je suis bien d'accord. Vous avez dit tout à l'heure que c'est l'enseignement doctrinal que vous avez reçu dans votre enfance, qui vous a sans doute accompagné tout au long de votre cheminement et en vous lisant je me disais qu'un Teilhard par exemple (vous avez aimé Teilhard) avec ses perspectives cosmiques, n'est pas étranger à votre cheminement. Le Père de Lubac disait un jour, je crois qu'il ne l'a pas écrit mais je l'ai entendu de sa bouche : «Il faut passer par les perspectives cosmiques de saint Paul et l'approfondissement spirituel de saint Jean pour revenir à la simplicité des synoptiques et au plus simple des trois, saint Marc».

Marcel Légaut

Oui, quoique ces considérations générales de haut vol aient besoin d'être précisées pour ne pas faire évanouir les graves problèmes que posent cependant ces textes. Mais il faut ajouter que le cosmos tel que Paul le concevait n'avait pas grand rapport avec celui que nous sommes conduits à découvrir maintenant, tellement plus vaste que celui même qui se proposait à la méditation de Teilhard; cosmos dont les dimensions nous sont devenues proprement impensables...

La grande tentation des savants de notre époque, et sans doute davantage encore des temps futurs, n'est pas l'athéisme. Il est aussi difficile et exigeant d'être un véritable athée qu'un croyant de foi en Dieu; peut-être même est-ce si difficile et si exigeant que cela en devient impossible par l'irréductible contradiction entre le vivant qu'il faut être, vaille que vaille, coûte que coûte, et le "vécu" qu'alors inéluctablement on est conduit logiquement à se laisser devenir puisqu'on ne croit plus en l'homme qu'on est.

Non, la grande tentation est le panthéisme, tel peut-être que le stoïcisme le plus spirituel, et pas seulement volontariste, s'est efforcé de vivre religieusement. Il était certes à l'horizon de Teilhard non seulement à cause des expressions de son lyrisme tout chargé de son enthousiasme pour la matière vivante et ses potentialités indéfinies - et peut-être infinies - mais aussi par son cheminement de savant et sa méthode de pensée. Il part, lui aussi, du Tout, comme vous faites de Dieu, pour s'efforcer d'arriver à la personne humaine à travers l'œuvre principale de sa vie, au titre bien significatif, *Le phénomène humain*. Phénomène, le mot contient en lui-même, de par son usage scientifique, toute une visée qui ne facilite pas le but que Teilhard se proposait d'atteindre.

Père Varillon

Dans l'opposition que vous instituez entre François Varillon qui part de Dieu et Marcel Légaut qui part de l'homme, il y a quelque chose que je n'accepte pas. Une équivoque subsiste. Vous ne me situez pas où je suis. Mais passons. Il est temps d'aborder la question de l'avenir de l'Église. Que sera l'Église de demain ? Que doit-elle être pour être fidèle à son Seigneur, et fidèle à sa mission d'ouverture au monde tel qu'il est en ce dernier quart du XXe siècle ? Ma réflexion personnelle est ici très timide. Rien de ce que vous dites ne me laisse indifférent. Je serais peut-être, sur tel ou tel point, hésitant ou réservé, mais sans plus.

Voulez-vous que nous commençons par le problème de la décentralisation ? Vous croyez la décentralisation urgente et nécessaire. Je le crois aussi, mais comment ? Vous dites : «La reconnaissance de la collégialité des évêques, l'institution des conférences épiscopales nationales, sans être de loin suffisantes pour provoquer la décentralisation qui s'impose, peuvent cependant aider l'Église à franchir une étape décisive» (III 53).

13) La décentralisation de l'Église

Marcel Légaut

Oui, je crois nécessaire la décentralisation de l'Église. La centralisation actuelle ne date pas des origines où elle était techniquement impossible. Cette unification n'est pas compatible avec le respect de l'originalité des tempéraments et des cultures, d'autant plus différents qu'ils se développent davantage de par leur propre vigueur à partir de leur enracinement dans l'histoire et des multiples influences du lieu de leur implantation (la terre, le relief, le climat...).

Mais ne faut-il pas ajouter que la mission de l'Église ne se borne pas seulement au respect de ses membres, qu'elle doit en outre s'intéresser à mettre en valeur indirectement - puisque directement cela n'est pas possible - toutes leurs potentialités en correspondant à tous leurs besoins véritables, qui en sont comme les messagers et les avant-gardes. À ce deuxième niveau, la décentralisation s'impose encore davantage car seule elle permet les adaptations nécessaires à des

situations très diverses qui sont désormais mieux connues et auxquelles par suite il est un devoir pour l'Église de plus exactement et de mieux correspondre.

Aussi bien c'est l'universalité de l'Église qui est mise en cause par cette centralisation abusive à laquelle l'Autorité a été conduite en imitant les concentrations qui s'accroissent à tous les niveaux de l'organisation sociale. Ce qui peu à peu, à l'expérience, se montre présenter de graves inconvénients dans le domaine des activités matérielles et politiques des hommes - même si des avantages certains en résultent aussi - est plus expressément désastreux pour l'activité spirituelle qui, plus que toutes les autres, regarde l'homme dans sa singularité personnelle.

L'unité de l'Église, pour que son institution soit fidèle à Jésus et à son message, ne peut pas être que le résultat de la centralisation gouvernementale. Elle ne le permet pas. La communion, que l'Église est pour ce qui lui est essentiel et qui la caractérise parmi les autres sociétés religieuses, doit être le fruit de la fidélité de ses membres en voie de devenir disciples de Jésus. Le rôle de l'institution est, autant que la chose est socialement possible, d'aider à cette fidélité. Autrement, l'institution viole la communion. Elle en devient le moule tant qu'elle a les moyens de s'imposer ou de séduire. Quand ceux-ci lui sont enlevés, elle s'accroche à la communion comme un parasite. Elle la dénaturerait si cela était "politiquement" possible. Hélas, elle peut justifier à ses yeux cette fonction autoritaire, unificatrice par la puissance de l'organisation, bien qu'une telle action ne convienne nullement à la mission que Jésus a inaugurée. C'est au contraire juger cette mission utopique même si on se refuse à le reconnaître explicitement. Il lui suffit d'évoquer, ce qui n'est que trop réel, l'immaturation de nature des hommes.

Certes, depuis Vatican II, une ouverture s'est faite vers une certaine décentralisation. On a accepté de ne pas confondre en droit centralisation et unification, mais on n'envisage pas encore une unité qui ne soit pas le résultat d'une unification. Le pape n'est plus l'évêque des évêques. On s'approche ainsi d'une conception de la prééminence de Rome qui ne soit pas en fait une domination. Cependant, il est difficile au Souverain Pontife de ne pas être un souverain et au Saint-Père de ne plus être le Pontife suprême. Sous la pression du cérémonial hérité des temps anciens, il est difficile aux évêques de ne pas prendre des manières de sujets, sinon de courtisans. Il a fallu attendre Jean XXIII pour que les évêques ne parlent plus à genoux au pape. Depuis des siècles, tous les monuments de la Cité vaticane sont imprégnés de cet esprit plus impérial qu'évangélique. Comment à longueur de carrière cette mentalité ne pénétrerait-elle pas jusqu'à la moelle les hauts dignitaires qu'abritent ces pierres ?

En fait la collégialité des pasteurs reste encore au niveau du troupeau, à l'exception de quelques brebis mises rapidement à l'écart quand elles prennent quelque distance vis-à-vis des rangs serrés de l'ensemble... Et certes la manière dont l'Autorité suprême choisit les évêques ne hâte pas l'heure où la collégialité aura atteint le niveau d'une véritable communauté dont les membres se sentent responsables de l'Église en étant chacun très attentivement fidèle à ce qu'il doit être pour remplir sa mission dans son diocèse, toujours particulier en quelque manière par ses possibilités et par ses besoins. Au vrai, tous les synodes qui se sont tenus à Rome depuis Vatican II ont été décevants à part quelques interventions qui, en dépit de leur modération, ont paru provocantes. Simplement courageuses, elles ont été jugées par la majorité maladroite choquante et préjudiciable, fausse note dans le concert d'une pieuse unanimité autour du pape.

La décentralisation dans l'Église implique un changement de mentalité à étendre jusqu'à la base. Mais sans insister ici sur le rôle des laïcs qui suppose, afin d'être bien tenu et cela par un nombre suffisant d'entre eux, une conversion dont on ne saurait surestimer l'importance ni les délais pour qu'elle s'opère, je pense maintenant aux missionnaires, pour lesquels ce changement de mentalité exige une héroïque conversion, et comme un renoncement à l'esprit dans lequel ont été fondées d'une façon très générale leurs congrégations au XIX^e siècle, celui de la colonisation. Dans ce passé récent de leur pleine expansion, les missionnaires l'étaient inséparablement de l'Église et de leur nation... Aussi bien la réaction antichrétienne de la France en ce début de siècle lorsqu'elle chassa du pays les communautés religieuses, s'est bien gardée de trop gêner les congrégations missionnaires... Les temps ont heureusement changé, ou du moins commencent à le faire. Au-delà d'une décolonisation radicale, au moins au point de vue politique sinon économique, il ne s'agit plus de remplacer purement et simplement les us et coutumes religieuses locales du pays de mission par la civilisation occidentale, mais d'infuser dans la spiritualité ancestrale des peuples auxquels on se propose d'apporter la "bonne nouvelle" la sève proprement chrétienne; sève autant que possible décantée de ce que l'Occident y a ajouté ou retranché pour se l'approprier et en vivre...

Lente et difficile décantation, greffe lente et difficile à prendre, elles demandent l'une et l'autre une vigueur spirituelle peu commune, celle du disciple qui approche de l'intelligence de son Maître autrement que par une doctrine héritée d'un passé de vingt siècles vécu seulement en Occident et très marquée par lui. Il faut en outre une abnégation peu commune pour se mettre à l'écoute de peuples dont les mentalités sont fort différentes, car pour donner, il faut savoir recevoir et la meilleure place pour recevoir n'est pas la première mais la dernière...

Aussi bien existe-t-il, en Afrique et ailleurs, des missionnaires dont la vie est extraordinaire de dévouement, d'abnégation et d'humilité, loin de leur famille et de leurs pays, dans la solitude de régions dont le climat, de toutes les façons, leur est étranger et par suite difficile à porter. Ils sont souvent seuls et parfois simples ouvriers agricoles, plus témoins de Jésus par la vie qu'ils mènent avec tous que par une prédication directe et explicite de la religion chrétienne. Il faut cependant l'avouer, la plupart d'entre eux ne sont pas estimés ni soutenus comme il conviendrait par leurs frères en religion qui, plus fidèles en apparence à l'esprit de leur fondateur, vivent "frileusement" en communauté relativement fermée dans les villes principales de ces nouvelles nations, plus ou moins supportée par les autorités du lieu.

Père Varillon

Il est certain qu'avant Vatican II la centralisation romaine était excessive. Mais vous êtes sûrement aussi sensible que le

Père Urs von Balthasar, dans son livre *Le complexe antiromain*, aux inconvénients d'une certaine forme de décentralisation : «Les offices et les services compétents, dit-il, passant de la curie centrale romaine dans les différentes régions, s'y retrouvent doublées sous forme de commissions, d'organes de coordination, ou, comme c'est le cas en France, d'un conseil permanent de l'Épiscopat auquel sont adjoints de nombreux bureaux. Il en résulte une augmentation disproportionnée de la bureaucratie ecclésiastique, la Curie étant multipliée par le nombre des évêchés, multipliée surtout par l'organisation des conférences épiscopales. L'Église militante, selon l'expression d'un faiseur de mots d'esprit, se transforme en Église polycopiante... Le surmenage des évêques est patent, et le risque est de plus en plus grand de voir des comités ou des synodes réellement "manipulés" de diverses manières. Les conférences épiscopales risquent de se trouver dans une situation analogue, surtout lorsque leurs membres surmenés se voient forcés de laisser à des commissions des tâches importantes, la rédaction de décisions de grande portée, la mise au point de manuels religieux, de textes liturgiques...» (p. 40).

Marcel Légaut

Je ne suis guère d'accord avec le Père Urs von Balthasar qui, précisément dans le livre auquel vous faites allusion, me critique assez vigoureusement et va même jusqu'à mettre dans une note placée discrètement en bas d'une page - je cite de mémoire - que je me présente comme une sorte de "gourou charismatique quasi infaillible". J'aime l'infaillibilité de jugement de ceux qui censurent la prétendue infaillibilité d'autrui en s'abritant derrière celle de l'Église...

La "réunionnisme" est une maladie qui part d'un bon sentiment, celui de communiquer et de collaborer, mais qui incite à négliger ce fait pourtant évident qu'il faut que les hommes soient capables de travailler seuls, et de la façon qui leur est propre, pour pouvoir le faire utilement ensemble. La réunionnisme touche toutes les couches de la société civile et religieuse de notre temps. Ce que dit le Révérend Père à ce sujet est sans nul doute exact. Cela aggrave la pesanteur de l'administration qui, elle aussi, sévit avec une puissance accrue à mesure que la centralisation des pouvoirs ecclésiastiques s'accroît. Nos évêques sont surmenés. Ils courent de commission en commission, car chacun d'eux en préside une ou plusieurs. Ils sont bien rarement dans leur diocèse. Sans doute les diocèses n'en vont pas moins bien, pensent-ils. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils vont mieux ainsi. Je constate seulement qu'ils vont mal.

Oui, comme le dit le Révérend Père avec humour, car je pense qu'il prête ce mot à autrui par modestie, l'Église militante se transforme en Église polycopiante, ce qui n'est pas plus évangélique qu'une Église de militaires, qu'une Église au garde-à-vous, comme peut en rêver une Autorité qui pense que l'obéissance est la qualité primordiale de la vie spirituelle et qu'elle fait la force principale de l'Église. Polycopiage mis à part, le nombre des textes qui sortent de l'administration centrale de l'Église aboutit aussi à l'inflation et n'améliore pas l'attention que le peuple chrétien y porte. Mais ne doit-on pas en dire autant des nombreuses lettres pastorales ? Elles ne suffisent pas pour faire d'un évêque un apôtre...

Non, seuls les contacts personnels le permettent. Et déjà dans les affaires civiles, ces relations personnelles aident parfois à ne pas se perdre dans le labyrinthe des juridictions administratives. Combien ces relations sont-elles davantage nécessaires sur le plan spirituel ! Oui, il faudrait que nos évêques soient surmenés par une continuelle circulation dans leur diocèse, de paroisse en paroisse et, dans chaque paroisse, de famille en famille... Ce surmenage, conforme à leur véritable mission, ne détruirait pas leur vie spirituelle, mais au contraire en serait la nourriture. On ne peut pas en dire autant du surmenage qu'ils connaissent.

Cependant, ces contacts personnels sont-ils possibles vu la dimension actuelle des diocèses ? Même si une réforme multiplierait les diocèses et les rendait de taille humaine, elle serait encore insuffisante tant que les évêques n'auront pas reçu les pouvoirs correspondant à leurs responsabilités spirituelles, tant qu'ils seront entravés par un droit canon qui leur est imposé et qui ne supporte aucun aménagement. Les évêques au contraire ne devraient-ils pas, à leur initiative et sous leur responsabilité, pouvoir adapter la loi mais aussi l'enseignement à chacun des chrétiens dont ils ont la charge pour son bien spirituel ? Nous en sommes loin...

Mais pour en revenir aux "manipulations de diverses manières" dans l'Église, auxquelles fait allusion le Révérend Père, je pense qu'il faut les craindre plus au niveau des nominations aux sièges épiscopaux qu'à celui de la rédaction de textes que seuls les spécialistes, avant de définitivement les classer dans leurs archives, lisent, analysent pour en sonder les tenants et les aboutissants, pour en peser les précisions mariées à des sous-entendus précautionneux qui, sans compromettre la fidélité à une orthodoxie scrupuleuse, permettent pour plus tard les concessions qui déjà s'avèrent nécessaires...

En dépit d'une tradition qui se réclame de plusieurs siècles depuis que l'aristocratie ne fournit plus uniquement le contingent où se recrute l'Épiscopat, je suis conduit à penser que les qualités requises pour être un digne successeur des apôtres relèvent plus de la vie spirituelle et de l'apostolat exercé de façon personnelle, que des diplômes qui font les professeurs, et des qualités d'organisation utiles aux administrateurs. Sans nul doute aussi les chrétiens ont leur mot à dire sur le choix de leurs pasteurs. La "gratuité" du don (comme on l'a dit encore récemment) que l'institution fait aux chrétiens en désignant d'autorité celui qu'elle met à leur tête, ne s'identifie pas avec l'arbitraire que sous-tendent secrètement les conspirations d'une administration centralisée. Celle-ci fort éloignée des lieux où a à s'exercer l'apostolat de l'Église, est d'ailleurs en général fort inexpérimentée en la matière à cause du passé de son personnel dans ce domaine...

Je pense à un fait récent: cet évêque missionnaire, esprit fort peu révolutionnaire cela va de soi, qui un jour, en plein bled, n'ayant plus de pain ni de vin pour célébrer la Cène devant son peuple venant de loin et rassemblé ce jour-là pour son passage, bien sûr assez rare, - comment pourrait-il en être autrement dans les conditions actuelles ? - a utilisé

innocemment le solide et le liquide qui constituent le principal de la nourriture du pays. La nouvelle en arriva vite à Rome et ne fit pas un petit scandale. Cet évêque ne fut même pas reçu par le pape pour une explication fraternelle. Il a dû démissionner. La consécration de son successeur donna lieu à des incidents ridicules soulevés par le nonce envoyé sur les lieux à cette occasion. Cet évêque, qui ne fut même pas courageux, mais seulement conscient de la situation où il se trouvait et du devoir de sa charge, est maintenant, m'a-t-on dit, curé de quelque village obscur de je ne sais quel pays...

Père Varillon : Professeur de sixième...

Marcel Légaut

Oui, il y a quelques années, de bons esprits affirmaient avec véhémence que le latin était la langue du Saint-Esprit et qu'on ne pouvait pas faire de bonnes études théologiques sans l'utiliser. Et je ne suis pas certain qu'ils n'en soient pas encore convaincus. Quand est-ce que nous comprendrons que le pain et le vin ne sont pas, par nature, spécialement aptes à être les aliments spirituels dont les chrétiens se nourrissent de par leur foi en Jésus, lorsqu'ils actualisent et "réalisent" le dernier repas que le Maître a pris avec les siens ? Quand est-ce que nous comprendrons que l'usage du pain et du vin dans des pays où ces aliments sont inconnus favorise une superstition qui n'en a guère besoin tant elle est latente sinon tenacement présente dans le cœur de beaucoup ? Et déjà cette superstition n'existe-t-elle pas vigoureuse (on n'y veille pas assez et même certains livres qui ont reçu l'imprimatur y portent) chez les peuples dont le pain et le vin sont des nourritures ordinaires ?

Père Varillon : Paul Valéry s'étonnait déjà que les prêtres catholiques ne puissent pas consacrer avec du riz et des pastèques. Seulement ce qui nous est conservé par le pain et le vin, c'est tout au long des siècles l'origine humaine de Jésus.

Marcel Légaut

Dans nos pays évidemment la question du pain et du vin pour célébrer l'eucharistie ne se pose pas. Quant à moi, sans dédaigner la signification du pain azyme qui relie le "Saint Sacrifice" à la Pâque juive - ce qui porte à minimiser la Cène en tendant à la réduire à ce qui en a été simplement l'occasion - je suis heureux qu'il soit permis de consacrer du pain de ménage et que l'on ait rétabli de façon courante, quand la pratique en est possible, la communion sous les deux espèces. Mais ailleurs, ne faut-il pas s'efforcer avec vigilance d'éviter que la messe et les sacrements, par la manière dont on en "use", tendent à n'être que des cérémonies culturelles d'un autre paganisme ?

Père Varillon : Il est normal que des Églises qui naissent dans tous ces pays tiennent à conserver leur originalité culturelle.

Marcel Légaut : Bien sûr.

Père Varillon : Et ça crève les yeux quand on se situe à l'échelle du monde et c'est également vrai, toute proportion gardée, à l'échelle de la nation ou de la région.

Marcel Légaut

Quand je suis arrivé dans mon pays, il y a trente-sept ans déjà, tous les hommes qui professaient la religion catholique (la région est en gros mi-catholique, mi-protestante) allaient à la messe régulièrement les dimanches (sauf en automne, pendant l'ouverture de la chasse). C'était chez eux une coutume qui remontait à des siècles. Depuis que la messe n'est plus célébrée dans leur village que de temps en temps, à intervalle de plusieurs mois, et demain ce ne sera plus que pendant les vacances par des prêtres estivants ou de passage, il est significatif qu'à part les quelques vieux, de moins en moins nombreux, assujettis à leurs habitudes, les jeunes et plus généralement les "actifs" ne souffrent absolument pas de cette situation au point même de ne plus aller à la messe les quelques dimanches où elle est encore célébrée.

Ainsi, ce qu'on aurait pu croire enraciné par une pratique multiséculaire dans ce peuple, qui travaille de père en fils la terre de famille, se trouve en voie de disparition comme si rien dans le passé n'en avait existé. La race est saine, courageuse, digne de la liberté des êtres responsables de leur travail. Le grain de l'évangile n'a rien perdu de sa puissance de germination dans le cœur de l'homme, mais nul n'a su le semer à la profondeur humaine voulue. Il faut oser le dire. L'Église a à peine commencé l'évangélisation du monde, elle s'est seulement efforcée de le moraliser. Elle a en partie réussi à le civiliser. Il faut le reconnaître. On s'en aperçoit quand son influence disparaît. Alors l'antique barbarie païenne réapparaît avec d'ailleurs des moyens et des techniques de violence perfectionnées.

Pouvait-il en être autrement dans le passé ? Je le penserais. Doit-il en être différemment désormais ? Je l'affirme. Mais cela demande une mutation certaine de l'Église, une conversion d'importance des chrétiens faite d'une façon assez généralisée, un approfondissement humain poussé, tenacement cultivé, à la mesure des possibilités de conscience de chacun, approfondissement tout autre qu'une moralisation subie passivement, limitée aux comportements et atteinte par voie autoritaire et extrinsèque.

Cependant par les réactions que la société actuelle soulève auprès des meilleurs tant elle pèse de tout son poids sur ses membres et les porte à rester superficiels et à sombrer dans la dispersion, elle appelle indirectement, et comme par un sursaut vital, cette maturation d'adulte qui est tout autre qu'une révolte. Cette maturation est sur le chemin qui conduit à la foi chrétienne. Elle prépare la mutation dont l'Église a besoin pour remplir sa mission. Elle rendra possible une unité qui ne soit pas une contrefaçon de l'unité que Jésus a désirée pour les siens et qu'il a dite semblable à celle qu'il vivait avec son Père, nous rapporte le quatrième Évangile.

Père Varillon

Comme le pensait déjà Möhler, rien n'est plus contraire à la véritable unité chrétienne que la recherche de l'unification. Quand on veut rendre universelle une forme particulière, on est sur la pente de l'extrinsécisme et du traditionalisme. L'unité profonde est l'unité d'une diversité. Mais l'unité est première. L'Église universelle ne peut pas être une fédération

d'Églises particulières. Un grand spirituel orthodoxe, Paul Evdokimov le disait fort bien : «L'unité est celle de l'Église, non des Églises». Et l'unité est à la fois du temps et de l'espace. L'unité dans le temps, c'est la Tradition; l'unité dans l'espace, c'est la Communion. C'est pourquoi, s'il est nécessaire d'intégrer les différences dans l'unité, il ne faut pas pour autant sacrifier l'unité aux différences. Nous avons souffert d'un complexe romain qui trop souvent tendait à uniformiser. Il ne faudrait pas céder à un complexe antiromain qui, pour sauver les diversités légitimes, blesserait l'unité qui est première.

Marcel Légaut : Tout à fait d'accord, mais l'important à notre époque, c'est de ne pas confondre l'unité avec l'uniformité, même si l'uniformité est plus facile à concevoir et à voir que l'unité qui, elle, sous-tend les diversités dues à la fidélité ouvrant dans des conditions et des situations différentes.

Père Varillon : Exactement.

Marcel Légaut : Mais en revanche je pense que plus on sera fidèle à ce qu'on doit être, et par conséquent différent des autres, plus on sera intelligent de la fidélité des autres et ce sera au niveau de la fidélité que s'enracinera notre unité.

Père Varillon : Tout à fait. Là, nous sommes bien d'accord.

14) Les communautés de foi

Père Varillon : Vous insistez beaucoup sur les communautés de base, encore que vous nous ayez dit tout à l'heure qu'il n'y a pas de groupes Légaut. C'est un petit peu exagéré, il y en a tout de même...

Marcel Légaut

Beaucoup moins que je le souhaiterais. Cependant je n'emploie pas le mot "communauté de base" utilisé d'une manière fort courante pour désigner des groupes de nature très différentes. Je parle de la "communauté de foi", pour insister sur le fait que le ciment qui lie les membres d'une telle communauté est la foi en Jésus... foi entée sur une souche humaine de valeur que cultive précisément la relation en profondeur entre hommes... souche qui permet à ces membres d'entrer toujours davantage dans l'intelligence de ce que vécut Jésus et d'en nourrir leur foi. Ces communautés de foi sont en propre des communautés de croyants en voie très consciente de devenir disciples comme le furent les premiers juifs rassemblés autour de Jésus. Ce ne sont pas nécessairement des groupes Légaut car il est d'autres voies que la mienne pour être fidèle à soi et à Dieu. Ai-je besoin de le dire ? J'ai écrit tant de fois dans mes livres que les chemins qui conduisent à la foi et à la vie de disciple sont divers comme les hommes.

Père Varillon

Quoi qu'il en soit des groupes Légaut, vous dites que les communautés de base, les petites communautés, seront le nouveau tissu de l'Église. Figurez-vous que moi aussi j'ai une expérience de petites communautés mais depuis moins longtemps que vous, seulement depuis 1942, et j'ai beaucoup souffert de ce que ce mot communauté recouvre, en la pensée de beaucoup de gens, un peu n'importe quoi. Sous ce vocable on désigne aujourd'hui les réalités les plus diverses, et je me permets de vous dire, mais sans malice aucune et sans flatterie, que pour animer ces petites communautés telles que vous les concevez, exemplaires malgré leurs imperfections, il faudrait des centaines de Marcel Légaut en France.

Vous n'ignorez pas que dès le début du 2^{ème} siècle, saint Ignace d'Antioche dénonçait une tendance à la secte dans les groupes particuliers qui existaient de son temps dans l'Église. D'ailleurs vous sentez très bien le péril car vous écrivez, et j'aimerais que certains de vos disciples vous lisent ici de très près, «que l'évêque est signe et ferment d'unité et que les groupes isolés sont condamnés à plus ou moins brève échéance à végéter et à s'épuiser dans les systématisations imposées par les limites individuelles de leur membres».

Marcel Légaut

Certes, le sectarisme est latent en tout homme quand il s'adonne passionnément à une doctrine. C'est pourquoi j'insiste tant sur la foi en Jésus que doivent vivre les membres de la communauté de foi; une foi qui ne soit pas uniquement une adhésion fervente à une christologie; une foi en Jésus dans l'humanité duquel transparait à qui est haussé à "voir", à qui sait "voir", une transcendance qui fait dire de lui qu'il est "fils de Dieu"; formulation qui vise à être expressive autant que cela se peut pour chacun, et non pas descriptive au point d'être significative de la même manière pour tous.

Là où cette foi existe, il n'est pas de sectarisme tellement il est clair que le chemin qui conduit à la foi et qui la développe, que les expressions qu'on en donne, dans leur profondeur vécue et non seulement pensée, dépendent de la réalité singulière de chacun. Si les chrétiens se sont si ordinairement combattus les uns les autres, si les Églises chrétiennes, barricadées dans leurs orthodoxies respectives, sont si nombreuses, sans nul doute, ce n'est pas tant par la vigueur de leur foi mais à cause de l'ardeur de leurs convictions. C'est, en dépit de la foi dont cependant elles vivent, sous le prétexte de défendre et d'imposer ce qu'elles professent. C'est aussi souvent, hélas, à cause de beaucoup d'autres motifs moins avouables...

Au contraire, s'il est un test significatif de l'authenticité de la foi d'un homme, c'est d'une part la solidité intérieure, tout autre que l'obstination têtue, qui lui permet de ne pas être troublé, ni de se sentir menacé dans ce qu'il vit et est, face aux différences ou aux contestations qu'il rencontre autour de lui, et d'autre part l'intelligence que cet homme a de la fidélité et de la foi qui sous-tendent chez autrui des positions et des affirmations étrangères ou contraires aux siennes.

La charité est le lien qui fait l'unité de l'Église. Elle n'est pas séparable de la foi. Elle est souvent blessée par la défense des croyances ou par leur esprit de conquête. Quand la foi ne sous-tend pas la charité avec assez de vigueur et que celle-ci n'est que la conséquence de l'adhésion à une doctrine, cette charité dégénère en vertu de patience, de support mutuel ou encore pour subsister elle pèse sur la doctrine jusqu'à la réduire à quelque syncrétisme plus ou moins mou... Elle peut se

réduire aussi à n'être qu'une attitude politicienne...

Cependant, je vous l'accorde, ces communautés de foi, quand elles existent, sont jeunes et ont à faire leur preuve par leur persévérance. Elles sont actuellement fort peu nombreuses et, je vous le concède, il y a peu d'êtres qui soient capables humainement et spirituellement d'être comme une base sur laquelle elles peuvent s'édifier, comme le cristal qui s'augmente peu à peu de tout ce que l'eau mère où il est baigné lui apporte. Certes, il est plus aisé de nommer des évêques qui veillent sur l'orthodoxie des croyances que de trouver des témoins qui aident la foi à naître sous leurs pas...

Cela, il faut le dire et le redire. Le nombre des vocations chez les jeunes est actuellement considérable. On les voit partout apparaître dans le grand désert spirituel qui s'étend là où se développe notre société citadine et industrielle et qui gagne peu à peu ce qui reste du peuple des artisans et des paysans.

Quant à moi, qui crois au Saint-Esprit, je pense que, en dehors de l'adhésion préalable à toute doctrine portant sur les modes de sanctification, l'esprit de Jésus conduira ces jeunes, à travers les tâtonnements d'usage de notre condition humaine, vers le don vigoureux et consciemment religieux d'eux-mêmes. Nombre de ceux-ci le feront grâce au don du couple - raison d'être du sacrement de mariage plus que toute autre - qu'ils auront fait naître dans l'amour mais aussi en vue de cette manière de servir l'Église, que constituent la fondation d'une communauté de foi et l'action tenace, persévérante, menée dans la foi, qu'exigent le développement et le rayonnement de cette communauté. Que de jeunes prêtres mariés, qui pleurent leur sacerdoce interdit, se sentiraient revivre si on les appelait à ce service dont dépend l'avenir de l'Église...

Non, je n'imagine pas que, sauf exception due à une vocation digne de celle de Paul, ces jeunes soient à l'heure actuelle conduits vers les séminaires vides qui les attendent, ni vers la vie de desservant de la paroisse telle que, en haut-lieu, on la conçoit encore possible dans les grandes villes. S'ils ont du caractère et ne sont pas seulement de bonne volonté ou devant un avenir bouché de toute autre manière, je ne les vois pas non plus rester, sinon entrer pour un court passage, dans nombre de nos congrégations ou de nos monastères, malgré la rigoureuse régularité que ceux-ci présentent et en dépit d'une ferveur nourrie d'activités liturgiques et de conditionnement doctrinal.

Dans ce qu'elles ont d'essentiel, nombre de nos traditions monastiques sont sans nul doute précieuses, mais les règles dans lesquelles elles se sont concrétisées à travers les siècles sont profondément à renouveler et vraiment à recréer. Trop souvent ces règles sont actuellement en porte-à-faux sur ce qu'il y a de plus légitime, de plus exigeant aussi, dans l'esprit de notre temps. Combien il serait important que les maîtres des novices soient maintenant des spirituels ouverts sur notre temps et non des "minutieux" tournés vers l'observance de la règle !

Mais il y a aussi une autre considération qui conduit à penser que l'avenir de l'Église est lié à la naissance de nombreuses communautés de foi, diverses comme sont les hommes, mais unies dans la charité qui naît de l'intelligence de la vie de Jésus et de la foi en lui qui en découle.

La chrétienté en France est morte ou moribonde. L'Église y est conduite inéluctablement à vivre en une situation de diaspora semblable à celle que connurent les Églises locales naissantes au début du christianisme. L'opposition que ces Églises ont rencontrée pour se développer et d'abord seulement pour subsister, l'Église de France et plus précisément les chrétiens en France auront à la connaître, insidieuse et larvée ou violente et policière suivant les temps. Comme leurs anciens, les chrétiens aujourd'hui et demain seront conduits à comprendre l'extrême nécessité de vivre leur foi ensemble pour la faire grandir en eux, et déjà pour tenir contre les pressions sociologiques adverses.

La société, dans sa lente mais irréversible décomposition due à tant d'erreurs politiques et économiques qu'ont permises ou auxquelles ont poussé les progrès non dominés des techniques industrielles et commerciales, apparaîtra de plus en plus mettre en danger mortel ce qui est proprement humain. Par réaction, en un sursaut vital, les chrétiens recevront de cette constatation un regain d'énergie, d'abnégation comme cela se passe en temps de guerre et de détresse. Puisse cette réaction salutaire ne pas les conduire aux extravagances de la superstition - toutes les religions ont "profité" des malheurs du temps - à l'enkystement des sectes, d'autant plus indestructibles qu'elles sont plus enfermées dans les paradoxes extrêmes de leurs certitudes.

Peut-être faut-il penser que, comme dans la nature où naissance et mort se conjuguent, aujourd'hui l'Église nouvelle, sans qu'elle sache où elle va, naît de la mort de l'Église ancienne sans que celle-ci connaisse son destin. Ainsi demeure vivante l'Église de toujours. Ainsi elle est née il y a vingt siècles...

Père Varillon

Avant de dire quelques mots, pour finir, de la question des prêtres dans l'Église de demain, je voudrais souligner mon accord profond avec vous sur trois points :

- d'abord sur l'apostolat qui ne doit pas être un activisme, mais prendre racine dans une vie spirituelle sérieuse;
- ensuite sur l'engagement social et politique qui est nécessaire, en fonction de la compétence de chacun, comme médiateur obligé d'une justice et d'une fraternité concrètes. Car les institutions conditionnent les relations humaines. Mais il faut veiller à ne pas substituer au "Politique d'abord" de Maurras un "Politique partout" où foisonneraient, où foisonnent déjà, les confusions;
- enfin sur le Renouveau charismatique, «chargé d'ambiguïtés», comme vous le dites très justement, et où ne devront pas prévaloir, s'il veut durer pour la gloire de Dieu, l'affectivité, le goût de l'exceptionnel et du spectaculaire, le discernement hâtif et l'entraînement sociologique.

Marcel Légaut

D'accord tout en reconnaissant d'ailleurs au mouvement charismatique une possibilité de rayonnement spirituel qu'aucune assemblée comme la nôtre ne pourrait avoir. Il y a des drogués, des paumés qui ne peuvent être convertis que

par "l'enthousiasme charismatique". Mais cette ferveur sera-t-elle suffisante pour assurer la persévérance ? Ne faut-il pas nécessairement qu'elle se transforme en la discrète piété de la foi et la silencieuse ténacité de la fidélité qu'exige et que cultive la communauté de foi ?

14) L'Action Catholique et les tendances actuelles de la jeunesse

Père Varillon

Sur un quatrième point - celui de l'Action catholique - mon accord n'est que partiel. Vous dites : «L'Église prit vigoureusement en main l'Action catholique en l'organisant et en la plaçant sous la direction immédiate des évêques et de l'administration diocésaine» (III, 23). Cela est vrai. Mais vous ajoutez : «Elle lui donna un but essentiellement social et politique, à l'exclusion de toute activité plus explicitement religieuse, réservée aux prêtres dûment mandatés». Ce n'est pas exact. Les mouvements d'Action catholique étaient "dûment mandatés" à la fois pour l'évangélisation du milieu, comme on disait dans les années 45-60, et pour l'action dite temporelle. Et c'est précisément ce mandat qui fit difficulté.

D'autre part, votre description des groupes de jeunes catholiques ne me paraît pas très objective. Vous dites : «Ils devinrent vite uniquement politiques; ils se désintéressèrent des sujets proprement religieux». C'est pourtant à la demande expresse de ces groupes de jeunes catholiques, et pour eux, que j'ai rédigé les *Éléments de doctrine chrétienne*, connus pendant longtemps sous le titre de *Fiches de l'Association catholique de la jeunesse française*. Et si vous lisez par exemple *La foi d'un paysan* d'André Vial, *La vie de Jean Badelle*, jéciste, les notes spirituelles de René Colson, jaciste, et Aimé Savard interroge René Rémond (dans la collection des interviews du Centurion que vous connaissez bien), vous seriez certainement amené à nuancer votre jugement.

Marcel Légaut

Je vous l'accorde. Quand on parle de l'Action catholique, c'est un peu comme lorsqu'on émet des jugements généraux sur les noirs de l'Afrique. Il y en a de toutes les couleurs. Ainsi en est-il de l'Action catholique. Elle dépend de chaque lieu, de chaque époque de son histoire, de celui qui s'en occupe. Là où le prêtre est spirituel, l'Action catholique a une fécondité spirituelle certaine. Là où le prêtre s'intéresse surtout à la politique, il en est de même du groupe dont il s'occupe.

Mais il faut reconnaître deux faits. D'une part, actuellement les prêtres vraiment spirituels sont de beaucoup les moins nombreux. Combien sont seulement vides et ne savent plus pourquoi ils sont prêtres ? Pourtant au départ quelle vigueur spirituelle latente les habitait ! Hélas, trop souvent, qu'en reste-t-il quand ils ont été "formés", et qui plus est après quelques années de ministère !

D'autre part les intérêts pour la politique sont plus dans la ligne générale des préoccupations du temps que les aspirations religieuses, au point qu'assez fréquemment les problèmes politiques dominent tellement les questions religieuses qu'on ne sait plus trop qui est finalement "converti", le mouvement d'Action catholique ou le milieu que l'on veut "évangéliser".

Peu de nos évêques, la plupart d'ailleurs issus des cadres de l'Action catholique, osent y regarder de près et le dire à haute voix. N'est-il pas clair que ce sont les secteurs les plus politisés qui sont les plus vivants ? Inutile de préciser pour ne pas paraître "bourgeois" aux uns ou faire de la peine aux autres... La tentation du succès... Elle n'est pas petite au siècle de l'efficacité, d'une efficacité qui se mesure en quantité plus qu'en qualité. Certes aussi, il est plus aisé d'organiser sur le papier l'Action catholique dans un diocèse que d'être apôtre sur les routes et les chemins. En outre, quand on est haut placé et qu'on voit les choses de loin, il est bien tentant de croire que les statistiques, à supposer qu'elles soient exactes, renseignent sur l'état spirituel des diocèses...

Sans nul doute, au début, comme en tout mouvement naissant, il y a eu les grâces du commencement. J'ai connu, d'ailleurs à distance, les débuts de la JEC. Je la trouvais un peu cléricale par rapport à l'esprit, très libre de toute sujétion ecclésiastique, qui existait au groupe "tala", mais je n'aurais pas eu la pensée de la juger trop politique quoiqu'elle fût sur ce sujet plus ouverte que la jeunesse catholique de mon temps. Mais dans les années 27 et jusqu'en 40, date où j'ai disparu des milieux universitaires, j'ai été un témoin impuissant devant l'évolution du groupe catholique de l'École Normale Supérieure. J'ai été plus efficace pour le groupe des élèves de l'ENS de Saint-Cloud que j'ai animé jusqu'à la guerre, y allant faire chaque semaine de l'année scolaire une méditation sur l'évangile.

Cette évolution du religieux vers le politique s'est produite, telle une vague de fond, dans tous les mouvements de jeunes ces dernières décennies. Elle s'est faite aussi dans les groupes d'instituteurs et de professeurs catholiques dont la fédération constituait ce qu'on appelle encore la "paroisse universitaire". Nombre de ces groupes sont maintenant morts ou moribonds. Malgré des efforts certains faits actuellement pour leur redonner une vigueur religieuse qui ne soit pas de conformisme, le cœur et l'activité sont plus tournés du côté social et politique que du côté religieux; non pas que le religieux soit à l'origine de ce choix qui pourrait alors relever d'une façon très exacte de la mission, mais parce que le religieux qui y subsiste est le résidu de ce qui fut le moteur principal de ces groupes et qu'il y demeure comme on voit des ruines de cathédrales dans les pays de l'Afrique du Nord où jadis étaient des Églises particulièrement vivantes...

Cependant, il faut reconnaître qu'au début de ce siècle, sous l'effet des persécutions que l'Église eut à subir, les catholiques s'étaient volontairement retirés des activités politiques. Le ralliement demandé par Léon XIII ne fut que très partiellement suivi. C'est en réaction contre cette passivité et ce refus d'intérêt pour les questions politiques que s'est développée la vague de fond qui a emporté les générations suivantes dans des directions tout autres. Mais, peut-être aujourd'hui assistons-nous de nouveau au changement de sens du balancier et voyons-nous la nouvelle jeunesse plus

éprise de vie intérieure que de préoccupations politiques pour lesquelles elle développe quelque scepticisme que les faits ne contredisent pas, mais qui ne pousse pas pour autant à s'efforcer de les rendre moins décevants.

Père Varillon : Mais je suis de nouveau d'accord avec vous quand vous dites que, trop souvent, ces groupes glissaient vers un anti-intellectualisme ruineux. Il a fallu un vigoureux sursaut à l'époque du nazisme triomphant. Jean Lacroix écrivait en 1942 : «Trop de spiritualité pour une insuffisante intellectualité», et il montrait que ce ne pouvait être qu'au détriment de la spiritualité. Il n'avait pas tort.

Marcel Légaut

La vie spirituelle exige le don et la mise en œuvre de la totalité de soi. Elle demande qu'on lui consacre l'activité intellectuelle dont on est capable. C'est en se soumettant aux exigences de l'intelligence, qui grandissent avec la connaissance, que la vie spirituelle garde sa santé sur les sentiers qui voisinent les gouffres de l'irrationnel où l'imagination, le piétisme et le fidéisme aidant, joue le rôle de sirène. L'anti-intellectualisme, qui sévit actuellement chez les générations jeunes, existait déjà dans une certaine mesure de mon temps. Déjà M. Portal nous reprochait notre manque d'intérêt pour des questions qu'il jugeait capitales.

Cette inappétence intellectuelle, qui contrastait avec le goût que nous manifestions dans d'autres domaines, était alors due à la formation catholique du temps, qui, à côté d'une doctrine acceptée les yeux fermés par soumission pieusement observée, était surtout affective et "cantifiante". Actuellement, certes, aux exceptions près, on ne peut pas en dire autant de la formation chrétienne là où elle est encore tentée...

Mais le retard considérable que l'intelligence religieuse a pris par rapport aux progrès des connaissances laisse beaucoup sans recours devant les mises en question plus ou moins audacieuses que ces progrès autorisent ou auxquelles ceux-ci se prêtent. Les facilités dont les chrétiens usaient jadis et naguère pour assurer leurs certitudes leur sont enlevées une à une. Ils se trouvent ainsi menacés dans des convictions qui mêlaient intimement ce qui n'est que contingent avec l'essentiel au point qu'ils sont souvent attachés surtout au contingent qui est le plus marquant, à ce qui n'est pour la foi qu'accessoires dus aux circonstances de l'histoire.

Cette situation crée un climat d'insécurité dont beaucoup, suivant leur tempérament conservateur ou progressiste, s'échappent en niant tout avec une rigueur obstinée, ou en affirmant tout aveuglément... Dans les deux cas, malgré les manières contraires, le résultat est le même. La vie spirituelle est dénaturée. À la longue, elle est condamnée à disparaître noyée dans la médiocrité de la "distraction" ou dans la ferveur des idéologies sociales et politiques. Il arrive aussi que la vie spirituelle s'enlise dans la certitude et la sécurité, aimées pour elles-mêmes, de quelque piétisme ou de quelque fidéisme. Ainsi le "croyant" s'évade du réel sous "l'action du Saint-Esprit" ou s'enferme dans le traditionalisme d'autant plus attachant que celui-ci est plus vétuste... D'ailleurs si le piétisme ne se transforme pas peu à peu en une vie spirituelle plus authentique, plus tard en mal des affectivités que le tempérament n'alimentera plus, il s'efforcera de trouver un deuxième souffle dans les ferveurs de l'intégrisme...

Il faut l'affirmer. Cet anti-intellectualisme est le plus grave danger qu'ont à courir les générations montantes. Il menace de faire échouer une renaissance religieuse qui s'efforce de pointer partout où il y a des êtres purs et généreux.

15) Fonction culturelle et mission de la Parole

Père Varillon : Avant de nous séparer, reste la question des prêtres. Vous envisagez une solution qui consisterait à «scinder le sacerdoce en deux, la fonction culturelle et la mission de la parole». N'est-ce pas ce que vous avez dit à une session organisée par le conseil œcuménique des Églises (Q 133-144) ?

Marcel Légaut

Oui, j'ai développé aussi quelque peu cette manière d'entrevoir l'avenir de l'Église dans le chapitre second de mon tome III : *Mutation de l'Église et conversion personnelle*.

Pour moi l'essentiel de la raison d'être de l'Église, c'est la mission et non pas la conservation d'un exercice du sacerdoce qui ne date même pas des origines: Pierre, le "premier pape" était marié. Dans la première lettre à Thimothee il est recommandé de choisir pour évêques des hommes sachant bien veiller sur leur famille. Les anciens désignés pour célébrer l'eucharistie dans les Églises locales fraîchement fondées avaient tout au plus six mois d'évangélisation... et de quelle catéchèse!

En France, nous nous acheminons rapidement vers une situation tout à fait semblable à celle que connut l'Église primitive : des chrétiens partout, mais extrêmement minoritaires, dispersés en tout petits groupes. L'Église se doit de leur donner la possibilité de célébrer de temps en temps la Cène comme il semble que Jésus l'a recommandé à ses disciples, comme au moins ceux-ci en ont compris la nécessité quand ils ont commencé leur vaste campagne d'apostolat.

De toute façon, l'Église ne peut accomplir pleinement sa mission dans le monde que par l'intermédiaire d'implantations locales qui la rendent présente effectivement à tout homme quand celui-ci est conduit à prendre conscience plus totalement de sa condition humaine et des frontières de la vie, quand il approche du seuil de l'absolu et qu'il devient ainsi davantage capable d'être interpellé par Jésus grâce à la médiation des Écritures et des disciples.

L'Église ne peut pas se borner à être seulement une société religieuse coexistante avec la société du lieu et régnant avec elle, même quand celle-ci le tolère ou le désire encore. Une telle manière d'être est depuis plusieurs siècles en partie responsable de la régression du christianisme. Les conséquences actuelles de cette façon de se situer dans le monde et vis-à-vis des états sont d'autant plus graves que l'accès à la vie religieuse présente maintenant plus de difficultés extérieures qu'au temps de la chrétienté, et a à satisfaire à des exigences intimes plus grandes du fait du développement

de la conscience et de la culture.

Aussi dans la situation qui s'annonce, et déjà elle existe dans plus d'un lieu, il semble que de façon inéluctable on sera conduit à distinguer radicalement la fonction culturelle que demande la célébration de la Cène, cette action communautaire chrétienne par excellence, de la mission apostolique, cet appel par la présence qui, avec le secours de la parole et de l'exemple, aide chacun à se rendre Jésus réel et actuel.

La fonction culturelle, si elle demande de la foi et de la piété, n'exige pas la formation, la culture, la vie spirituelle, ni surtout le charisme relativement rare qui permettent la mission d'apôtre. Aussi les "pouvoirs" qu'elle requiert pourraient, même dès maintenant, être confiés à nombre de croyants qui, jugés aptes et dignes, auraient été au préalable amenés à regarder cette fonction comme faisant partie de leur rôle personnel dans l'Église. Sans qu'ils aient à quitter leur métier, ils seraient ainsi, en union avec l'Église et plus précisément avec l'Évêque qui la représente dans leur milieu, en mesure de renouveler la Cène dans leur communauté, fût celle-ci des plus minimes.

Ainsi seulement l'Église pourra de façon suffisamment fréquente assurer le service que tous ses membres sont en droit d'exiger d'elle quelle que soit leur situation, quelles que soient les circonstances. Partout et toujours, même sujets aux pressions sournoises ou aux persécutions ouvertes, même dans les conditions souvent inhumaines de la vie urbaine et du travail industriel, les chrétiens ne doivent-ils pas pouvoir se réunir fraternellement en souvenir de Jésus comme il l'a demandé aux siens avant sa mort ? N'est-ce pas une condition nécessaire pour que, eux aussi, au XX^e siècle deviennent capables d'être disciples ? Autrement, pourront-ils seulement rester croyants ?

Une autre raison non moins importante impose la distinction entre la fonction culturelle et la mission apostolique. Désormais, dans les milieux suffisamment évolués, il est nécessaire aux membres spirituellement majeurs pour qu'ils soient pleinement religieux autant qu'il est en eux, non seulement de participer aux actes essentiels à toute communauté chrétienne, mais aussi de les exercer.

Ce n'est pas uniquement parce que ces actes sacramentels sont pour l'homme d'autant plus significatifs de la réalité spirituelle qui les sous-tend que celui-ci collabore personnellement de façon plus directe et plus concrète à leur production - à la messe, la "communion spirituelle" n'est pas équivalente à la communion sacramentelle. Ce n'est pas uniquement non plus parce que ces signes, dans la matérialité qui donne corps à leur efficacité spirituelle, comportent de façon inaliénable l'action de l'assemblée physiquement présente élevée par la foi en Jésus au niveau de la communauté ecclésiale. L'assistance à la messe télévisée n'est pas équivalente à la participation à l'assemblée dominicale. Pour leur croissance humaine et dans la foi, ces croyants ont besoin d'être personnellement responsables de l'existence de leur communauté.

Ainsi seulement ils feront partie de leur communauté de façon réelle, ils sauront se donner réellement à elle et en retour par elle et au-delà d'elle recevoir de l'Église tout ce que celle-ci peut leur apporter. Ainsi seulement ils se sentiront appelés à se donner totalement à l'Église et entreront dans l'esprit qui présida au rayonnement extraordinaire des premières années du christianisme. Alors ils la porteront au lieu d'être passivement portés par elle comme ce fut malheureusement le cas de la plupart des chrétiens pendant de nombreux siècles. Ce changement d'attitude vis-à-vis de l'Église est au cœur même de la mutation dont elle a besoin. C'est pourquoi la délégation faite par l'évêque à des laïcs, mariés ou non, hommes ou femmes, qui leur permettrait de renouveler la Cène n'est pas principalement nécessitée par le manque actuel de prêtres mais par une raison proprement spirituelle.

La distinction entre la fonction culturelle et la mission apostolique permettrait d'être beaucoup plus exigeant dans le choix des chrétiens qui se consacraient plus spécialement à l'approfondissement spirituel des fidèles. De toute nécessité, il faut à ces chrétiens être capables d'une culture intellectuelle sans cesse entretenue et développée qui leur permette de correspondre utilement aux besoins et aux possibilités des communautés qu'ils visitent; besoins et possibilités grandissants dont on a toujours tendance à minimiser l'importance et l'urgence. Aussi devront-ils s'adonner principalement à la vie spirituelle suivant l'exemple des ordres missionnaires qui toujours se levèrent dans l'Église aux heures graves de son histoire.

Appelés à une action qui n'est pas impliquée de façon aussi précise et impérieuse dans la condition ordinaire du chrétien, ces croyants participeraient par leur autorité personnelle à la mission de l'Église. Insérés dans un organisme dont leur évêque serait la tête, ils passeraient dans les communautés locales, fussent-elles minuscules, comme le firent jadis les apôtres quand ceux-ci parcouraient les pays et visitaient les Églises naissantes. Ainsi, dans la chrétienté passée, les missions s'efforçaient de renouveler la ferveur des paroisses et le faisaient avec une efficacité certaine, hélas vite amortie parce que, trop espacées, elles étaient sans lendemain...

Attachés à un certain nombre de ces communautés de dimension humaine, toujours les mêmes - cette stabilité est capitale - ces missionnaires les visiteraient régulièrement sans que ce soit nécessairement de façon fréquente, mais chaque fois longuement, afin de pouvoir entrer véritablement dans la vie locale de ces groupes. Ils en connaîtraient les membres personnellement, les côtoyant à longueur de vie. Ils pourraient avoir avec chacun une ouverture d'homme à homme, peut-être même de croyant à croyant. N'est-ce pas la seule rencontre véritable, sans aucun rapport avec les conversations pieuses et conventionnelles qui se pratiquent habituellement et qui ne sont que des prises de contact aussi dérisoires qu'éphémères ? Ces missionnaires seraient capables grâce à leur vie spirituelle, solidement enracinée dans l'humain, tout inspirée de l'esprit de Jésus, d'aider à correspondre aux appels intimes que chacun reçoit de Dieu quand l'heure en est sonnée. Ils offriraient ainsi ce que les ressources spirituelles locales ne pourraient ordinairement apporter et aideraient ces communautés stables et de taille humaine à grandir leur conscience de la présence de Jésus en elles.

Cette division du sacerdoce entre officiant et missionnaire ne serait-elle pas plus utile que celle qui existe actuellement

entre les ordres mineurs et les ordres majeurs, et même entre le diaconat et la prêtrise ? Elle correspondrait mieux à l'implantation d'un christianisme condamné pour longtemps à être extrêmement disséminé, et à la nécessité d'éviter toute collectivité nombreuse qui gêne le développement personnel des individus et souvent les en dispense, qui pèse sur leurs initiatives et parfois les paralyse. Elle présenterait l'immense avantage, au moins là où la déchristianisation n'est pas trop avancée - en beaucoup d'endroits il est déjà trop tard - et là où les chrétiens ne sont pas trop incultes - ce qui est ordinairement le cas - de permettre la célébration de la Cène, de cultiver le souvenir de Jésus de façon active et personnelle. Comment autrement y aurait-il d'avenir possible pour le christianisme? Comment autrement promouvoir le développement spirituel dont le christianisme a besoin de toute nécessité, sans quoi il est condamné à disparaître pratiquement.

Père Varillon

La question est moins simple qu'il ne paraît. Il sera sans doute nécessaire de répartir les offices du ministère sacerdotal autrement qu'ils ne l'étaient hier et le sont encore aujourd'hui. Et cela, pour les raisons que vous donnez et dont je reconnais le bien-fondé. Il y a cependant une difficulté. Les théologiens les plus ouverts à l'urgence d'une réforme considèrent la finalité du ministère dans l'Église comme indivisible. Le Christ, à la fin de l'évangile de saint Matthieu, envoie ses apôtres dans le monde pour baptiser et enseigner. Sacrement et parole indivisiblement. Une dichotomie, une "scission", entre la fonction cultuelle ou sacramentelle et la mission de la parole fait donc problème. Le Père Rahner explique bien pourquoi. C'est qu'il n'y a pas d'un côté la Parole comme enseignement ou prédication, et d'un autre côté le Sacrement. Il y a une racine commune de la Parole et du Sacrement. Le Sacrement n'est que le degré suprême d'intensité de la Parole. Cela doit être signifié.

Marcel Légaut

Une racine commune et même un tronc commun qui est la Communion ecclésiale, mais pourquoi pas deux branches à l'arbre ? J'avoue que cette objection ne me paraît pas sérieuse, même si elle est faite sur un ton grave par des théologiens rompus dans le métier. Les diacres peuvent prêcher et ne sont pas en mesure de célébrer la Cène. Et je ne pense pas qu'un diacre doive, parce qu'il est diacre, être nécessairement ordonné prêtre. C'est au moins, m'a-t-on dit, une pratique courante en Orient où le diaconat est considéré en lui-même et non comme une étape vers le Sacerdoce. D'autre part, que penserait saint Paul de cette manière de voir, lui qui a tellement insisté dans sa première épître aux Corinthiens sur la diversité des ministères et des charismes dans l'unité du même esprit, comme sont divers et nécessaires les uns aux autres les membres d'un même corps ?

Non, toutes ces objections ne sont que prétextes à ne pas prendre les mesures nécessaires à la mutation dont l'Église a besoin aujourd'hui pour honorer sa mission et ne pas lui être infidèle par "fidélité" à son passé. Je dirais d'ailleurs du Père Rahner, que j'estime, qu'il a sous les yeux une Église riche - en France, les choses se présentent autrement - payant bien ses ministres et n'ayant pour le moment pas d'autres soucis que celui de perpétuer la situation sociale actuelle quoique, en Allemagne, les séminaires soient vides presque autant qu'en France...

Si dans mon pays, il y a quelques vingt ans, on avait pris les dispositions que je préconise et qui étaient alors spirituellement possibles, mon village serait actuellement une paroisse vivante et un pionnier dans l'Église. Aujourd'hui, la pratique religieuse y a disparu. Demain le catholicisme n'y sera plus, mais le protestantisme heureusement y demeurera. Notre curé a quelques soixante-quinze ans et bientôt disparaîtra sans être remplacé. L'an dernier le pasteur a pris sa retraite à soixante ans et un autre plus jeune lui a succédé. Dans moins de vingt ans, si l'Église ne prend pas les mesures qui s'impose, le catholicisme aura disparu de la moitié de la France, de la partie la plus saine, la plus robuste du pays, celle de nos campagnes.

Un théologien français, le Père Moingt, un de vos frères en religion, a préconisé une solution qui me paraît excellente : une délégation de l'évêque faite à un (ou plusieurs) membres - homme ou femme, marié ou non, ayant reçu le sacrement de confirmation - d'une communauté de foi reconnue par l'Autorité qui lui (ou leur) permette de célébrer la Cène avec sa (ou leur) communauté et en union avec l'Église universelle, délégation limitée à cette communauté et donnée pour un temps déterminé.

Père Varillon : En maintenant l'imposition des mains ?

Marcel Légaut : Certes, en maintenant l'imposition des mains si cela paraît nécessaire, et même la porrection des instruments et même la prosternation...

Père Varillon : Non, tous les rites ne sont pas à mettre sur le même plan.

Marcel Légaut

Cette manière de faire permettrait dès maintenant - ou au moins rapidement - la célébration de la Cène partout où elle est nécessaire pour la persévérance et le rayonnement des communautés de foi. Elle aurait l'avantage de ne pas rendre nécessaire l'ordination de prêtres mariés de style de chrétienté. Ce qui ne ferait que retarder le déclin de l'Église car la paroisse telle qu'elle est conçue actuellement est condamnée parce qu'elle ne correspond plus aux besoins et aux possibilités spirituelles ni des prêtres ni des chrétiens. En outre, cette manière de réorganiser l'exercice du sacerdoce ministériel mettrait en valeur le célibat religieux pour ceux qui y sont intimement appelés, en y adjoignant, d'une façon très générale comme une conséquence nécessaire, une vie en communauté telle que nos congrégations peuvent la réaliser quand elles sont à la hauteur de leur tâche intellectuelle et spirituelle.

Père Varillon : De toute façon nous ne faisons que frôler la question, mais il faut savoir qu'elle est à l'étude et qu'elle existe.

Marcel Légaut

J'aime les études qui aboutissent car les autres ne sont que des diversions. J'aime qu'elles aboutissent à temps, car c'est le signe du bon gouvernement de l'Autorité et du bon fonctionnement des structures. Hélas, depuis des siècles, les chrétiens qui prennent l'initiative de se consacrer aux études qui s'imposent en leur temps parce qu'ils en pressentent l'urgente nécessité et ceux qui cherchent à les faire aboutir à autre chose qu'à des rapports, sont mis à l'écart par la caste de ceux qui auraient jugé, il y a vingt siècles, que Jésus était un révolutionnaire dangereux. Aussi bien nous en voyons aujourd'hui les conséquences. Que l'Église connaisse la crise actuelle est une condamnation de la manière dont elle a été gouvernée et dont elle s'est comportée! Mais, pour parler comme vous, mon Père, Dieu en a pris l'habitude. Et malgré les bricolages d'une Église toujours à la traîne, la mission qu'Il a inaugurée en Jésus se poursuivra. Notre foi nous l'assure à l'un comme à l'autre. C'est elle qui nous unit au-delà de toutes nos différences.

Père Varillon : Celles qui ont été dites et celles qui ne l'ont pas été, celles qui ont été durcies et celles qui ont été gommées. Comme il était sans doute inévitable en un débat tel que celui-ci.

1 - Qu'est-ce qui a fondamentalement changé en Occident ?

P.W. Monsieur Légaut, on entend souvent dire, à l'heure actuelle, que rien n'est plus comme avant. C'est un discours tenu par des jeunes mais aussi par des adultes. Est-ce qu'il est possible de déterminer ce qu'il y a derrière ce sentiment, ce qui le justifie ou l'explique, attendu que les systèmes que nous connaissons, économique, politique, religieux, ne cessent de se perpétuer de sorte que beaucoup d'autres gens sont amenés à penser, par devers eux, que "plus ça change, plus c'est pareil"?

M.L. À mon sens, ce qui est fondamentalement changé chez les hommes de notre temps et, disons pour faire court, de l'Europe, c'est que l'existence de Dieu en tant que créateur omnipotent de l'univers n'est plus évidente à leurs yeux dans son omniprésence et son omniscience comme elle l'était encore jusqu'à des temps récents. Les croyances sur Dieu que jadis, dans la chrétienté, on possédait de manière atavique, presque instinctive, d'une manière unanime, sont sans cesse laminées, tant les conclusions qu'elles portent à en tirer communément dans la vie de chaque jour sont contestées de façon continuelle et irrécusable par les connaissances qu'on a désormais du réel, d'un réel qui se montre de nos jours dans des conditions organiques de grandeur et de diversité mais aussi de cruauté et d'inhumanité qu'on aurait été incapable de seulement imaginer, il y a encore quelques décennies. Même les plus ignorants subissent les conséquences de l'ébranlement général des bases sur lesquelles s'est édifiée la civilisation occidentale depuis de nombreux siècles. Les médias, par les informations qu'elles répandent dans tous les domaines, contribuent, en l'accéléralant, à cette déroute. Ils le font indirectement, comme par imprégnation, même auprès des membres de la société qu'elles n'atteignent pas encore à l'ordinaire. Dans les préoccupations quotidiennes de la majorité des hommes de notre temps, la pensée de Dieu est totalement absente. Cependant les croyances religieuses quasi ataviques qui viennent des millénaires passés demeurent indéracinables en eux comme le montrent de brutales résurgences quand ils sont atteints dans leurs œuvres vives, aux heures de la souffrance, de la peur ou de l'angoisse.

P.W. Ce que vous dites ne paraît juste. La plupart des gens, même parmi les chrétiens, ne voient plus la main de Dieu dans les événements. Ils considèrent ceux-ci, soit comme fortuits, soit comme la conséquence des agissements individuels ou collectifs. Même la théologie, depuis vingt ans, souligne l'aire de liberté dans laquelle s'accomplissent toutes choses. Dieu n'est plus considéré par elle comme celui qui tire les ficelles au-delà des apparences, mais comme une Présence d'amour secrète sur nos chemins de misère et une force, de contestation qui appelle les hommes à se prendre en main pour transformer positivement le monde sous l'inspiration de l'Esprit.

M.L. Cette présence dont vous parlez et que je n'ignore pas, comment aujourd'hui les hommes dans leur généralité la percevaient-ils au sein du plus intime d'eux-mêmes ? Sauf en certaines circonstances qui les interpellent plus directement, la plupart ne sont pas assez intériorisés pour pouvoir, au moins quelquefois, porter attention à sa continuelle et persévérante motion. Nous-mêmes, y sommes-nous si habituellement sensibles ? Au vrai, Dieu n'existe pas pour eux; ils ne se posent pas vraiment de question à son sujet. Leur parler d'abord de Dieu condamne le discours dès le début à la stérilité. Au mieux, pour être quelque peu en mesure d'aborder ce sujet, il faudrait au préalable un échange d'homme à homme, en droiture et en profondeur, sur ce que l'un et l'autre vivent, ont vécu en vérité. À notre époque, tout discours qui s'appuie sur la croyance en Dieu, même s'il est de bon sens, logique, nuancé, est inutile et même parfois nuisible pour une naissance possible de la foi en Dieu.

Si la généralité des hommes en temps ordinaire usent encore du mot "Dieu", c'est par habitude, par coutume, finalement c'est pur verbalisme. Ils ne sont pas portés à évoquer Dieu dans la sincérité de leur cœur à l'occasion de ce qu'ils vivent quotidiennement comme il y a encore peu de temps. Les chrétiens, même pratiquants, vous avez raison, n'échappent pas à cette contagion. Comment ne pas avoir l'impression que beaucoup d'entre eux, lorsqu'ils parlent de Dieu, et c'est souvent de manière prolixe et puérilement anthropomorphique, ne pèsent pas ce qu'ils disent ? Je me souviens d'une phrase d'un prédicateur renommé qui, à son insu, manifesta de façon inattendue mais très éclairante cette carence qui relève d'un athéisme inconscient bien que radical : «Non seulement N.S. Jésus-Christ est le Fils de Dieu, mais il est encore, du côté de sa mère, d'une excellente famille...». N'en est-il pas de même chaque fois qu'on met Dieu en cause à propos de tout et de rien ?

P.W. Faut-il parler d'athéisme inconscient ? Je dirais plutôt que Dieu n'étant plus considéré comme une providence, les hommes sont atteints dans l'immédiateté ou la naturalité du sentiment religieux. Et cela est très grave. Cela signifie que Dieu n'intervient plus dans la vie. Il est relégué dans un lointain inaccessible. Cela engendre par conséquent une crise religieuse qui réclame à coup sûr une reconnaissance du problème. Si Dieu n'est plus dans les événements, où est-il ? Cette question cruciale ne conduit pas forcément à l'athéisme, la croyance en Dieu subsiste très souvent, mais l'intelligence ne sait plus très bien à quoi la raccrocher. Elle flotte...

M.L. Chez nombre de chrétiens qui usent encore des pratiques de leur religion, parce qu'ils le font trop souvent et seulement par routine, par scrupule, par traditionalisme, il s'agit plutôt d'un athéisme pudiquement non avoué sous le couvert d'une croyance sporadique en Dieu. La question de l'existence de Dieu ne se pose pas avec assez de force à leur esprit pour qu'ils aient à y répondre de façon réelle par l'affirmation ou la négation

À mesure que les générations grandissent dans le savoir, l'homme a davantage besoin d'être suffisamment présent à soi pour croire véritablement, au-delà de ses évidences ataviques ou panthéistes, en l'existence d'un Dieu qui non seulement ne lui est pas totalement étranger mais avec qui il n'est pas sans relation personnelle. C'est uniquement grâce à une

intériorité déjà poussée qu'il sera en mesure de reconnaître que la singulière réalité qu'il se voit devenir à longueur de vie, au fil de son évolution intime, à l'occasion des situations et des événements, ne relève pas seulement de son initiative et n'est pas que de lui. Dans ces conditions, il fondera sa foi en Dieu à partir de l'intelligence qu'il acquerra peu à peu de sa propre histoire, sur l'action souterraine, sans visage, qui, grâce à l'accueil qu'il en fait, opère en lui sous-jacente à sa propre activité. Sa foi sera enracinée dans son tréfonds au-delà de ce qu'il peut en savoir et vouloir. Au lieu de s'habiller de croyances sur Dieu qui sans cesse tombent en des haillons dont il s'efforce vainement d'encore se couvrir, l'homme fera corps avec sa foi en Dieu comme il fait corps avec son propre mystère. Autrement, devant le réel sans mesure en toutes ses dimensions de temps et d'espace ainsi qu'en sa diversité et sa complexité, comment sans une telle foi en Dieu et devant la ruine de ses croyances passées, l'homme infime et éphémère ne se sentirait-il pas écrasé et entraîné à se blasphémer, à se nier en ne se voyant que comme un phénomène de conscience en tous points semblable, hors de sa spécificité, aux autres phénomènes de monde de la matière et de la vie ? Progression dans la connaissance du réel, développement de l'intelligence de la condition humaine et plus précisément de celui qu'on devient sont les croissances alternées qui s'épaulent et se contestent successivement tout au long du cheminement de l'homme vers son humanité, ce cheminement qui le conduit aussi à prendre sa place dans le monde. Ce sont aussi les étapes qui le conduisent vers une foi en Dieu qui, dans sa nudité, ne soit pas seulement l'habillage dans l'esprit du temps des croyances ataviques sur Dieu.

P.W. *Je le voudrais bien mais il n'en va pas toujours ainsi dans la vie. Lorsque l'individu prend conscience de lui-même, il lui arrive bien souvent de rejeter ses croyances religieuses, celles-ci étant considérées comme infantiles ou sans correspondance réelle avec ses sentiments profonds. Nous savons par exemple que les psychothérapies ont été souvent des écoles d'athéisme. Mais je pense que la présence à soi dont vous parlez dépasse le plan psychologique. Pouvez-vous expliciter votre pensée ?*

M.L. Je pense que la foi en Dieu est le fruit lentement mûri de l'approfondissement humain. Au contraire, les croyances primitives sur Dieu, quand on y est totalement livré par l'évidence qu'on leur attribue, dispensent du travail intérieur qui mène à cet approfondissement. À cause de l'assurance qu'elles donnent, elles ne permettent même pas qu'on ait la moindre idée de ce en quoi une telle recherche consiste.

La foi en Dieu appelle une démarche personnelle, sans cesse à reprendre car sans cesse elle s'étiole. Il faut se consacrer, à longueur de vie et avec ténacité, à cette approche pour la mener au mieux possible. La foi en Dieu, greffée sur les croyances ataviques sur Dieu desquelles elle s'approprie la sève, en viendra alors peu à peu à s'enfoncer dans les profondeurs de l'être. Sans doute, ce sera à la suite de ces croyances, mais elle le fera tout autrement. Elle poussera ses racines, et ce sera son originalité, dans la totalité de l'histoire intime, même la plus inconsciente, du croyant et de celle-ci nourrira sa vigueur. Elle se développera de concert avec lui. C'est ainsi qu'elle aura puissance sur l'avenir de cet homme. Peu à peu par sa vitalité, la foi, dont les effets dépassent ce que la conscience et la volonté de l'homme peuvent atteindre, le conduira à se libérer des limites où ses évidences, ses préjugés, ses superstitions, soutenues par sa méconnaissance du réel, enfermaient sa pensée; ces limites qui jadis ne lui avaient pas été inutiles, peut-être même à certaines heures furent-elles nécessaires, pour croire et se donner à fond à ce qu'il croyait. En ne lui permettant plus d'user de ces facilités à mesure qu'elles deviennent indues pour lui et même nuisibles jusqu'à lui obnubiler l'esprit, le travail de la foi vise à faire de la foi en Dieu l'acte de liberté par excellence de l'homme, acte gratuit de l'ordre du pur amour. Totalement étranger aux renoncements d'une sorte de fidéisme volontariste, il établit le croyant dans un état d'ignorance existentielle toujours plus radicale à mesure qu'elle est mieux perçue dans sa nature propre. Cette non-connaissance lui apparaît comme la face tournée vers Dieu de la foi dans sa communion avec Lui.

P.W. *J'aimerais que vous explicitiez davantage ce rapport que vous venez de signaler entre les croyances ataviques sur Dieu et la naissance de la foi. Ces deux réalités sont-elles antagonistes ou susceptibles de s'épauler mutuellement ?*

M.L. Je vais prendre un exemple. Les sciences n'ont commencé à se développer vraiment que lorsque par méthode on a fait disparaître Dieu et son action de l'horizon de leurs recherches. Tant que Dieu pouvait être considéré comme une cause susceptible d'intervenir dans le cours des phénomènes, l'activité scientifique est restée limitée dans son exercice. Elle était empêchée de prendre toute sa dimension. Elle ne s'est vraiment déployée, mais alors avec quel succès, que lorsqu'elle a fait volontairement abstraction de ce "Dieu cause" ou plutôt de cette idée sur Dieu, lorsqu'elle s'est libérée totalement de l'entrave que constituaient ses croyances ataviques sur un Dieu qui le montraient intervenant librement, directement et de façon discrétionnaire et décisive dans le devenir du monde de la matière et de la vie. De la sorte Dieu n'a plus été évoqué comme jadis pour résoudre à peu de frais les questions encore sans réponse, ni pour procurer des réponses péremptoires qui suppriment définitivement les questions susceptibles de se poser. C'est aussi cette mise systématique hors de question de l'action de Dieu comme cause, au sens commun du terme, qui permet aux sciences humaines de se développer dans leur domaine propre.

De même, on peut se demander si les développements de la vie spirituelle, précisément ceux dont le fruit serait la foi en Dieu atteinte en esprit et en vérité dans la lucidité et l'authenticité, ne sont pas gênés à la longue par l'intrusion de l'idée toute faite, prête à servir à toutes fins, qu'instinctivement on se fait de Dieu ? Les interprétations fausses de l'action de Dieu en lui que cette idée spontanée suggère à l'homme ne l'engage-t-elle pas sur un chemin qui se montre une impasse ? Il y piétine et finalement se fourvoie s'il s'obstine à suivre cette voie tant les vues pieuses qu'elle autorise et cultive en arrivent jusqu'à l'aveugler sur les conditions où sa vie a à se développer et dont les sciences humaines éclairent les mécanismes. Au contraire, la vie spirituelle ne devrait-elle pas permettre peu à peu à l'homme de prendre conscience du réel autant qu'il peut le supporter, afin de s'ouvrir sur le grand large ?

Paradoxalement faudrait-il être sinon athée, du moins se poser des questions insolites et certes cruelles en leurs conséquences "déstabilisantes" au sujet de l'existence de Dieu, pour être susceptible d'atteindre à une foi en Dieu réelle; à une foi qui, parce qu'elle est vivante en l'homme, le conduit sans cesse à la remettre en question et à la réaffirmer sans cesse; perpétuelle confrontation en lui entre ce qui lui vient du dehors d'où naît la contestation sans relâche qu'impose la connaissance objective du réel, et ce qui lui monte du dedans où s'impose l'exigence souvent évanescence qui relève de l'intériorité de l'être prenant conscience de soi ?

Je sais par quels détours et quels retours l'homme, de par sa condition, avance sur le chemin de son humanité. Il en est de même de son approche de Dieu, si voisine et si solidaire de celle de son propre mystère d'homme. Certes sur cette voie chacun a sa manière. Elle est singulière, nul n'en a le secret, nul ne peut en juger.

P.W. *Je crois en effet que dans la mesure où la religion d'autorité imposée du dehors par l'institution ecclésiastique a fait long feu, l'homme d'aujourd'hui est amené à développer au plus profond de lui-même une vie spirituelle qui lui soit propre. Celle-ci le conduira-t-elle nécessairement à Dieu ? La méditation transcendante, par exemple, à laquelle s'adonnent tant de personnes, est une recherche de vie spirituelle qui ne conduit ni à l'adoration, ni à la prière, ni à la foi. Ainsi, ma question de tout à l'heure demeure.*

M.L. Il est en effet une intériorité qui relève de la fuite du réel. L'homme s'enfoncé et s'enferme en lui-même, s'y barricade, se refuse à penser et fait le vide en soi pour se protéger du désespoir qui autrement l'envahirait tant il ne voit qu'absurdité dans sa vie, tant elle lui paraît privée de sens, de toute raison d'être. Cette intériorité suicidaire ne conduit nulle part, si ce n'est à la négation de soi et par suite de Dieu. Extérieurement, elle ressemble à celle, au vrai tout opposée, que l'homme s'efforce d'atteindre pour s'ouvrir sur le mystère qui le constitue afin d'être capable de se mesurer avec le réel jusqu'à l'étreindre aussi totalement que cela lui est possible sans en être écrasé, et ainsi pour devenir pleinement lui-même autant que cela lui est donné. Cette intériorité de qualité, tout en les utilisant, n'est pas que la conséquence des techniques dont use celle qui s'efforce vers une vacuité recherchée pour elle-même. Elle n'exige pas la foi en Dieu pour être véritable, du moins une foi en Dieu reconnue explicitement. Elle peut même se refuser à toute pensée sur Dieu avec une énergie qui cependant est loin d'être étrangère à cette foi. Celle-ci, en effet, impose de contester le bien-fondé de toute pensée sur Dieu qui, du fait seulement qu'elle est posée, déjà la limite et la blasphème.

Un phénomène nouveau à notre époque me paraît de grande importance pour penser l'avenir. Aujourd'hui, il y a des hommes qui avec vigueur s'affirment athées bien qu'ils aient une vie spirituelle incontestable. Ils ne sont pas athées banalement, par superficialité, par entraînement. Ils se disent proprement athées en toute conscience et en même temps ils ont, grâce à leur sens de l'humain, une vie spirituelle qui se développe d'une manière souvent plus authentique -ne faut-il pas le reconnaître ?- que la vie intérieure de nombre de chrétiens qui n'ont que des croyances sur Dieu auxquelles ils n'ont d'ailleurs jamais réfléchi avec attention. N'est-ce pas là un exemple frappant, et qui donne à réfléchir, du handicap qui pèse sur le développement de la vie spirituelle d'un chrétien de souche ou de formation seulement doctrinale, quand ces conditions le portent à souscrire sans les critiquer, à toutes les évidences qu'il a spontanément sur Dieu et qui d'ailleurs ont été fréquemment utilisées sans discrétion par l'enseignement autoritaire qu'il a reçu. N'en arrive-t-il pas parfois jusqu'à refuser comme une tentation la pensée de se poser des questions au sujet de l'existence même de Dieu ?

P.W. *Il est vrai que ceux qui fréquentent l'Église sont souvent des gens assez vides, ayant une spiritualité médiocre et pas de réflexion personnelle, alors que les personnes qui se disent non-croyantes ont parfois une spiritualité, qu'il faudrait naturellement définir, une dimension de profondeur indiscutable, incontestable à la fois sur le plan de la pratique et du fond. Cela est troublant.*

M.L. C'est plutôt éclairant sur la nature de la vie spirituelle, cette marche en avant qui conduit plus loin que le but que l'on se propose en s'y consacrant et qui s'élève sur une toute autre base que celle où l'on croit l'édifier. On doit reconnaître que ces êtres, bien qu'ils s'affirment athées, sont de vrais spirituels. Cependant ils sont souvent trop sûrs de leur athéisme comme d'autres le sont de leurs croyances. Eux aussi ont à déjouer des embûches sur le chemin qu'ils ont à parcourir de sorte que celui-ci ne leur soit pas non plus une impasse. La tentation à laquelle souvent ils succombent, ils s'y emploient parfois de façon décidée, est de systématiquement vouloir rester sur le plan psychologique. Ils se refusent à concéder que l'activité créatrice de leur vie spirituelle, développée dans une liberté dont ils se réclament à juste titre, est d'un autre ordre que l'exercice de techniques bien conçues et utilisées avec compétence. Là se trouve le seuil qu'il leur faudrait franchir pour passer de l'athéisme, premier résultat de la rigueur de l'esprit et de son honnêteté, à une affirmation positive de l'existence d'une action qui n'est pas que d'eux à strictement parler, qu'ils ont à accueillir pour qu'elle s'exerce, ou pour le dire autrement sans d'ailleurs rien y ajouter, d'une action de Dieu en eux.

La foi en Dieu, fruit mûri à longueur de temps, de l'intelligence spirituelle permise par une vie suffisamment authentique dans son regard intérieur et ses comportements, ne peut être certes que vide de connaissances intellectuelles qui l'épuisent et puissent être possédées, contrairement aux croyances sur Dieu. Comme la nuée obscure qui conduisait jadis Israël au désert. Elle est cependant d'une importance capitale pour orienter la vie, lui donner son sens et développer sa grandeur potentielle. Ce seuil, combien de ces hommes d'une sincérité totale ne le franchiront pas en dépit de leur profondeur spirituelle ? La négation, quand elle se drape de contestations légitimes, est plus aisée à tenir fermement, celles-ci autorisant quelque obstination, que l'affirmation qui s'efforce vers des perspectives toujours plus fragiles vers ce qui est comme hors de portée. Ces hommes ont à faire un chemin qui, pour l'essentiel, n'est pas différent de celui que des êtres de lucidité et de droiture ont de leur côté à parcourir pour arriver à passer des croyances ataviques sur Dieu, fussent-elles de notation chrétienne, à la foi en Dieu dans sa pure nudité, dans son exacte intériorité.

P.W. *La foi en Dieu dans sa pure nudité ! Si je me réfère à ce que vous venez de dire, c'est une foi sans contenu intellectuel. Est-ce suffisant ? Le Christ nous invite à aimer Dieu, non seulement de tout notre cœur et de toutes nos forces, mais avec toute notre intelligence. Il y a donc une compréhension de Dieu qui doit naître en nous à travers le labeur de notre foi. Comme l'ont bien montré les théologiens contemporains, si l'essence de Dieu échappe à notre compréhension, donc à notre description, Dieu devient saisissable dans les catégories personnelles qui caractérisent les relations, relations dont il a d'ailleurs pris l'initiative en Jésus-Christ. Nous sommes par conséquent appelés à découvrir et à penser ce que Dieu est pour nous, ne serait-ce que pour être en mesure de prononcer avec Jésus le beau nom de Père. La foi nue ne peut être qu'un départ.*

M.L. Je ne le pense pas. Pour moi cette nudité est l'ultime qualité de la foi dans sa perfection quand celle-ci est vécue par l'homme qui appréhende quelque trace de "l'action de Dieu" dans certaines activités qui s'affairent au plus intime de lui-même. Sans doute le mouvement de foi est déjà insensiblement amorcé dans l'adhésion aux croyances sur Dieu quand on donne à ces croyances quelque caractère absolu. Quand on s'adonne aussi totalement qu'on le peut à cette adhésion prise résolument comme une fin en soi, sans cesse le croyant est amené à critiquer et à juger insuffisantes les manières qu'il a de se la dire, de la communiquer, à mesure que la foi grandit en sa propre réalité. Cette activité de critique fait essentiellement partie du mouvement de foi et en caractérise la vigueur. Elle le distingue de l'adhésion, même des plus ferventes, aux croyances car celle-ci ne supporte aucune mise en question. À son heure, l'homme de foi doit renoncer aux facilités de croire qui étaient jadis nécessaires à sa foi mais qui maintenant, il en a quelque intuition si la peur ou le scrupule ne les font pas évanouir, sont devenues des obstacles secrets à son approfondissement et à sa croissance spirituels. Autrement, à la longue, il en viendrait à végéter et s'enliser dans des intellectualités, des affectivités d'un autre âge que le sien qui par suite le distrairaient de ce dont, étant sans recours de son temps, il a besoin pour vivre authentiquement.

Sans doute, comme vous le dites, cette présence en nous qui est action en nous sans n'être que de nous, nous porte à parler utilement de Dieu avec les mots qui cernent, plus d'ailleurs qu'ils ne les définissent, les plus profonds sentiments de l'homme, ses plus hautes activités. Mais Dieu n'en est pas pour autant "saisissable" dans son être même. Il ne l'est pas plus que l'univers d'où nous sommes issus et qui sans cesse nous apporte ce que nous nous approprions de lui grâce précisément à l'action divine que nous accueillons. Cette nudité de la foi laisse le croyant ignorant mais non pas étranger à ce qui lui demeure hors de toute atteinte par la connaissance, à ce qui lui reste impensable par nature. Aussi bien nous ne savons de science certaine sur Dieu que ce qu'il n'est pas.

Une telle foi ne relève pas de l'agnosticisme, conviction purement intellectuelle qui n'engage pas l'homme à fond et qui au contraire le désengage de la plus haute activité qu'il pourrait avoir. Elle le pousse à cette "quête" incessante qui en quelque manière joint le croyant à ce qu'elle ne peut lui faire atteindre d'aucune façon mais qui lui permet de devenir lui-même dans la mesure où il se livre à elle sans réserve et toujours plus totalement. Enracinée dans les profondeurs de l'homme qui, à longueur de vie fidèle, à force d'intégrité intellectuelle et de droiture affective, l'a atteinte obscurément et en a été saisi jusqu'en son tréfonds, cette foi peut défier par la radicalité de sa nudité jusqu'aux renoncements extrêmes qui s'imposent aux approches de la mort et souvent, ce sera dans l'avenir toujours plus fréquent, longtemps avant.

P.W. *Je reconnais ce qu'il y a de juste dans vos propos. J'aime votre concept de foi nue et je vois bien votre souci de dégager la foi des croyances ataviques ou des oripeaux dogmatiques qui l'empêchent de prendre son élan personnel. À devoir à longueur de temps se tenir dans des catégories de pensée fixées une fois pour toutes par l'autorité ecclésiastique, la foi perd sa spontanéité, sa fonction critique, se sclérose et s'infantilise, ou bien, ce qui est un des éléments de la crise spirituelle dont nous avons parlé, elle s'asphyxie et meurt à force d'être enserrée dans un carcan, dans un langage et une culture qui ne lui parlent plus. Vous avez donc raison d'en appeler à ce que nous nommons la foi nue, car la foi est quand même autre chose que la confession de foi et la théologie.*

Cela dit, faut-il parler d'une foi nue sans contenu intellectuel ? Laissez-moi réfléchir plus avant. Je pense maintenant à Job. Lorsque cet homme intègre, étrillé jusqu'à la moelle, découvre, à travers sa détresse, la précarité, l'inadéquation du discours théologique officiel, il accède sans doute à la foi nue dont vous parlez. Est-ce à dire qu'elle soit sans contenu intellectuel ? Réfléchissons encore. Cette foi nue demeure rapport à Dieu. Elle n'est plus qu'un cri de protestation, elle reste cependant reliée; elle attend quelque chose de Dieu, elle attend une réponse par laquelle Dieu se justifiera, une réponse éclairante qui donne sens à son expérience, qui suscite une compréhension susceptible de cicatrifier les plaies vives qui ont déchiré son affectivité. Et Dieu finit par répondre. Sa réponse, il faut bien le reconnaître, n'explique rien et pourtant Job est heureux. Sa foi reste nue et pourtant elle est comblée par le fait même que Dieu a répondu. Un baume est offert à son affectivité, sinon à son intelligence. J'ai l'impression que nous sommes ici très près de ce que vous voulez dire.

Il me faut cependant pousser encore plus loin la réflexion. L'expérience de Job, n'est-ce pas l'expérience du peuple juif sans le Christ, une expérience tout en creux, faite de certitude profonde et de souffrance incompréhensible ? Mais dans la perspective chrétienne, n'y a-t-il pas une réponse de Dieu à la souffrance de l'homme à travers la personne du Christ qui nous dévoile l'amour du Père ? De sorte que le voile du temple se déchire et que le cœur de Dieu devient en quelque sorte visible, ce qui relance toute la réflexion théologique, ainsi qu'au long des siècles la méditation des croyants. Je pense pour ma part que la venue de Jésus appelle, non seulement un engagement éthique, mais une réflexion théologique qui n'est pas une poursuite de l'ombre, un vain discours sur l'insaisissable. Mais c'est peut-être là que nos pensées divergent.

Il me faut maintenant reprendre le fil de notre entretien et revenir à la question d'où nous sommes partis. Nous

pourrions déjà dire ceci : vous insistez fortement sur le fait que les croyances chrétiennes traditionnelles ne marquent plus la conscience de l'homme d'aujourd'hui de sorte qu'il est acculé à découvrir Dieu par une nouvelle approche de son mystère constitutif de l'humain. Moi, sans contester l'actuel débousolement religieux, je soulignerai maintenant la crise éthique de notre temps. C'est vraiment le cadre moral traditionnel qui s'est écroulé. Il n'y plus de morale au sens classique du terme. L'homme n'est plus soumis à une loi extérieure à lui-même, à des impératifs catégoriques transmis par la famille, la tradition, la religion, susceptibles de discipliner ses impulsions, ses désirs. Voilà la grande nouveauté. Seule importe d'une manière prioritaire aujourd'hui en Occident la pulsion du désir engendrant la recherche du bien-être, du plaisir et de la sécurité, parfaitement orchestrée par tous les médias de la société de consommation.

M.L. L'écroulement de tous les cadres extérieurs qui visaient à imposer avec une prudence politique des limites aux comportements de l'homme est lié à l'effondrement des croyances en un Dieu législateur et juge tout-puissant. Dans le climat d'athéisme de la société actuelle, l'infraction à la loi peut apparaître comme une faute technique mais non plus comme une désobéissance à Dieu, encore moins comme une révolte contre lui. Il faudrait, pour qu'il en soit autrement, que les hommes de notre temps croient véritablement en Dieu. Tout juste reconnaissent-ils à la loi qui règne dans leur milieu quelque utilité, quelque sagesse lorsqu'ils ne sont pas aveuglés par leurs propres intérêts ou par leurs propres désirs. Au vrai, les fautes sont souvent entraînées chez les hommes par un "analphabétisme" fait d'inconsciences et de préjugés. Celui-ci les laisse sans recours contre les déterminismes qui règnent avec puissance au cœur de chacun des membres de l'espèce humaine, et dans le déploiement des tempêtes sociologiques qui les emportent dans leur tourbillon quand ils sont ensemble nombreux et comme en troupeau.

Cependant il ne faut pas en conclure qu'aujourd'hui la notion de péché n'a plus sa raison d'être. Tout au contraire, elle est capitale quand l'homme est suffisamment intériorisé et qu'il est de la sorte capable de reconnaître en soi les exigences qui relèvent de la fidélité à ce qu'il se doit de par ce qu'il est. Quand l'homme ne correspond pas à ses exigences intimes, il y a péché, un péché qui par sa nature déborde l'infraction à la loi comme l'homme en son être profond passe ses comportements.

Ces exigences sont si personnelles que nul n'a nécessairement à les connaître de la même manière. Aussi bien elles ne peuvent pas être imposées par la loi dont la juridiction s'exerce seulement dans le domaine du général. Elles naissent de conditions particulières à chacun et tout spécialement à l'occasion des responsabilités qu'il a contractées à l'égard d'autrui ou encore qui découlent de sa propre mission. C'est pourquoi pour qualifier l'éthique, je récuse le terme "d'obéissance" et choisis le mot "fidélité". L'exercice de la fidélité donne à l'obéissance un caractère personnel que la lettre de la loi ne peut pas édicter et que la simple obéissance ne peut pas réaliser.

P.W. *Dans la perspective chrétienne, la lettre de la loi, c'est l'amour. Or l'amour à première vue n'est pas codifiable, tout juste peut-on tracer quelques frontières au-delà desquelles il n'y a plus place pour lui. C'est, je pense, le sens des dix commandements qui délimitent des lieux, des zones sombres, attitudes, sentiments, actes, où l'amour n'est pas, à défaut de tracer à l'avance les chemins de sa présence. De même que les Pères grecs aimaient parler de Dieu d'une manière apophatique, en disant ce qu'il n'est pas par impossibilité de dire ce qu'il est, on ne peut, semble-t-il, que repérer les chemins de l'absence de l'amour sans jamais circonscrire ceux de sa présence.*

Avec Jésus apparaît cependant quelque chose de nouveau. Dans la mesure où il invite ses disciples à aimer leurs ennemis, à ne pas rendre le mal pour le mal, à pratiquer la non-violence, il offre une direction à l'amour que ne connaissait pas l'ancien testament. Jésus codifie en indiquant une orientation fondamentale mais celle-ci doit s'enraciner dans le cœur de l'homme pour prendre toute sa valeur.

M.L. Je suis d'accord si dans votre pensée cette orientation fondamentale est aussi imprécisable, autant inépuisable, que ne l'est l'amour. Les dix commandements, en supposant, ce qui est loin d'être évident, que certains ne soient pas très marqués par les conditions particulières et contingentes de la civilisation où ils ont été édictés, sont d'une nature trop générale pour que les frontières qu'ils tracent ne doivent jamais être franchies dans certains cas particuliers imposés par les circonstances, par les conditions de vie, ou encore par l'état physique ou psychique du moment de tel individu. Il est des fidélités qui vont jusqu'à dicter impérieusement des désobéissances, comme souvent il en est qui exigent beaucoup plus que ce que la loi peut commander. Il faut dire encore davantage, il est des obéissances qui sont des infidélités lorsque, derrière l'observance de la loi, on se défend d'avoir à correspondre personnellement à des exigences sur lesquelles celle-ci garde le silence.

Il est bien évident que ces considérations ne peuvent être comprises dans toute leur portée que si on a déjà eu l'occasion de les faire pour soi et d'en tirer les conséquences dans son comportement. Comme pour le passage de la croyance sur Dieu à la foi en Dieu, une intériorité suffisamment poussée est nécessaire, elle est favorable sans qu'elle soit par ailleurs tout à fait suffisante.

P.W. *Que chaque individu développe son intériorité, voilà donc le problème essentiel, selon vous, et qui englobe aussi la question éthique. L'intériorité permet, sans la nécessiter, la naissance de la foi dans la catégorie religieuse, et de la fidélité dans la catégorie éthique. L'une et l'autre ne se définissent pas à partir d'a priori intrinsèques. Elles se révèlent d'elles-mêmes à travers le mouvement qui conduit en profondeur l'être en marche vers son intériorité. Est-ce bien là votre pensée ?*

M.L. Absolument! Mais alors comment ne pas remarquer que cet approfondissement humain n'est aucunement favorisé, ni même seulement préparé, par une religion qui place sa raison d'être dans l'exercice de son autorité et qui a pour objet seulement de gouverner et non principalement d'éduquer et d'appeler ? Une telle religion d'ailleurs insiste principalement dans son enseignement sur ce qui peut le mieux fonder son autorité; elle se refuse à montrer ce qui,

complexe et ambigu, révèle la contingence et la relativité des bases sur lesquelles furent érigées ses doctrines et ses lois à travers les avatars des siècles. On peut dire aussi que, de son côté, la société civile actuelle vise à former des techniciens plus que des hommes tant elle est hypnotisée par un développement matériel où elle voit sa raison d'être, voire la condition même de sa survie.

C'est ainsi que de nos jours l'homme se trouve sans préparation véritable pour mener à bien la progression qui lui serait nécessaire afin d'atteindre à une foi en Dieu proprement dite. Cette situation donne sa dimension à la crise actuelle. Comment l'homme aussi mal préparé à découvrir la vie spirituelle par une activité intérieure toute personnelle, qui de plus aujourd'hui est tenté de s'extérioriser de tant de manières, arriverait-il à entrer puis à avancer sur le chemin qui, partant de ses croyances ataviques sur Dieu, pourrait être approche de la foi en Dieu grâce à sa propre fidélité ?

P.W. *Si on voulait prendre une image, ne pourrait-on pas dire que l'homme d'aujourd'hui est comparable à quelqu'un qui changerait de continent, arrivant dans un pays totalement étranger dont il ne saurait pas la langue. Il est en rupture avec son passé géographique et culturel et le voilà dans un pays où il doit vivre en commençant par en apprendre la langue ?*

M.L. Avec cette différence que l'homme peut apprendre la langue de son nouveau pays, qu'on sait la lui enseigner, tandis que nul ne peut lui décrire le cheminement qui est propre à le conduire personnellement des croyances sur Dieu dont il part, quelle que soit sa "religion", à la foi en Dieu dans la nudité mais aussi dans l'ouverture spirituelle, toutes deux particulièrement appropriées à ce qu'il est. Ce cheminement relève d'une activité singulière, originale qu'il revient à chacun de découvrir par lui-même sans même avoir eu véritablement au préalable quelque projet; tout au plus, à l'occasion de circonstances marquantes de sa vie, il aurait pu en atteindre un sens fugitif, d'ailleurs vite oublié.

Cette sorte d'attouchement dans la profondeur se produira souvent grâce à une rencontre particulièrement directe avec un croyant rayonnant de l'intime de son être parce que déjà en bonne voie de vivre ce qui, à ses yeux et pour lui, est l'essentiel au cœur de sa singularité personnelle. En effet, si l'essentiel ne s'enseigne pas, si l'imitation ne conduit qu'à le falsifier, on peut cependant être aidé indirectement par un tel être de foi à l'entrevoir et à en faire l'approche en ce qui nous regarde. Ce sera d'ordinaire sans que lui-même sache à quel point sa présence a eu un tel impact.

L'extraordinaire est que toujours, à chaque génération, apparaissent des êtres qui, parfois à leur insu mais grâce à leur profondeur humaine et à leur vigueur spirituelle, sont passés de l'adhésion à des croyances, qu'encore apparemment ils conservent avec décision, à la foi dont en réalité ils vivent vraiment. Ils le font même s'ils ne sont pas capables de prendre nettement conscience de cette promotion spirituelle ou s'ils se refusent par scrupule ou par peur de la reconnaître dans la liberté qui la caractérise. Plongés dans la religion sociologique de leur milieu, souvent ils semblent s'y trouver à l'aise et de fait ils y sont. Cependant ils ont une manière toute intérieure de pratiquer qui, sans qu'ils se singularisent, les particularise. Aussi ce n'est pas sans que leur entourage proche ou lointain n'en ressente le bienfait. Ainsi se transmet de proche en proche, comme à la dérochée, ce qui relève de l'essentiel bien que cet essentiel ne soit pas communicable et qu'il doive être découvert à son heure par chacun. Ainsi au long des siècles, en dépit de son invraisemblance due à des impossibilités manifestes, se perpétue un appel auprès des hommes pour qu'ils deviennent eux-mêmes.

P.W. *Pour que l'homme soit rendu à la vie spirituelle, vous ne voyez pas d'autre chemin que la présence parmi nous des spirituels. C'est la pédagogie même de Dieu: «Que votre lumière luise devant les hommes...» disait Jésus. De son côté, Jean Lacroix soulignait que la conscience morale se construit à travers l'admiration que l'enfant porte à l'adulte, ainsi que l'imitation. Par l'admiration je reçois positivement comme la présence d'autrui laquelle devient une sorte de levier éducateur au plus profond de moi-même. Je me mets à imiter. Imiter dans ce sens ne consiste pas à singer autrui mais à produire des pensées et des comportements analogiquement semblables aux siens. C'est une sorte d'énergie en moi qui inspire mon dynamisme vital et rend mes pensées et mes actes ressemblants à ceux de la personne admirée; c'est cela agir en imitation.*

M.L. Je pense que le mot "imitation" n'épuise pas la vérité. Il la blasphémerait un peu. D'ailleurs si Paul a osé en parler à son sujet dans certaines de ses lettres, les évangiles ne mettent pas ce mot sur les lèvres de Jésus. Ils parlent de graine, de sève, de ferment.

P.W. *Bien sûr, l'homme n'est pas un singe. En admirant, il reçoit une espèce d'énergie qui l'amène à créer dans l'esprit de cette énergie.*

M.L. Je n'aime pas parler de la vie spirituelle avec des mots empruntés aux sciences qui traitent des phénomènes du monde de la matière et de la vie. Quand on emploie ce vocabulaire pour la dire, on a insensiblement tendance à la réduire à une simple activité psychologique. Sans contester que celle-ci tienne une place des plus importantes dans la vie spirituelle, elle ne l'épuise pas.

Il existe entre les hommes une relation de présence à présence qui peut déjà être secrètement en action dans les rencontres les plus banales. Celle-ci est due à ce que l'un et l'autre sont en eux-mêmes, à la manière dont chacun se donne, l'un à ce qu'il apporte et propose, l'autre à ce qu'il reçoit et accueille. Cette action de présence à présence entre deux êtres se développe au-delà de leurs comportements, et même au-delà de ce dont ils ont conscience. Elle n'est pas seulement due à la conjonction de deux psychologies, ni à la rencontre de deux histoires d'homme, mais elle tire sa puissance de ce que l'un et l'autre deviennent librement à partir de leur vécu, de ce qui relève pour l'essentiel du mystère qui les constitue l'un et l'autre.

P.W. *Je crois que les spirituels diffusent une lumière susceptible d'aider les hommes à trouver leur chemin dans la direction de Dieu, mais seront-ils assez nombreux pour éviter la marche de l'humanité vers l'anarchie et la guerre ? C'est*

une grande question.

M.L. Je pense que l'avenir en effet peut donner le vertige comme jamais, tant il paraît aller irrémédiablement vers un désordre dont les dimensions semblent ne permettre aucune issue autre que la ruine de tout un passé, à travers une récession intolérable à l'esprit. C'est à ce point que nombre d'hommes, d'instinct, s'échappent en se réfugiant dans le moment présent qu'ils habitent comme ils peuvent. Cependant lorsqu'on réfléchit au passé dont nous sommes issus, aux impasses et aux échecs sans nombre qui ont sans cesse menacé de destruction notre souche, n'est-on pas dans le vrai quand on tire de ces considérations une raison d'espérer que, cette fois encore comme tant d'autres déjà, ce qui semble être inéluctable sera à nouveau évité ?

L'improbabilité paraît être l'apanage de notre espèce qui semble ne pouvoir se perpétuer sans dégénérer, qu'en inventant son chemin au travers de mille circonstances qui auraient dû en toute probabilité la détruire. Reconnaître cette improbabilité proche de l'impossibilité porte à soupçonner dans l'insondable évolution du monde quelque effet qui semble relever de sa structure. En l'histoire du monde se déploie une activité créatrice en dépit de tous les déterminismes et même au moyen d'eux, au milieu de tous les périls et même en s'en servant. Mais assurément, comme ce fut toujours le cas dans cet univers aux péripéties sans nombre, ce devenir improbable ne se fera pas sans un extraordinaire gâchis, sans un gaspillage impensable de forces et de possibilités. On est conduit de la sorte à penser qu'au cours de l'histoire du réel, par une sorte d'alternance dialectique, de même que la mort est promise à toute naissance, les naissances succèdent aux morts. Elles sont comme préparées par le passé et plus particulièrement par ses crises majeures grâce à je ne sais quelle résurgence d'une vigueur semble-t-il renouvelée, mieux dirigée, qui jaillit de ce qui se trouve menacé de destruction au point d'être déjà considéré avec raison comme condamné. Plus les hommes tiennent de place dans le cours du réel, plus cette reprise improbable qui les dépasse de toute part appelle certains à y collaborer en s'y adonnant totalement.

P.W. *Puissiez-vous avoir raison. Mais ce qui m'incite à penser que vous n'avez pas tout à fait tort, c'est qu'au sein de cette société matérialiste où les brasseurs d'affaires sont rois, ne cessent d'apparaître dans tous les milieux, au-delà des normes morales traditionnelles, des personnalités profondes dont la maturité, la lucidité et la générosité de cœur laissent entrevoir un progrès en humanité.*

M.L. Un caractère étonnant de notre espèce est sa capacité de s'adapter à des situations qui à première vue paraissent devoir la détruire inéluctablement. Une des grandeurs potentielles de l'homme est d'espérer, contre tout espoir et aux heures où le doute radical l'étreint, atteindre à la foi nue que nulle raison ne peut détruire pas plus qu'elle ne peut la fonder, que nulle parole ne peut dire car seul le silence habité peut la suggérer.

À cela, pour répondre à votre question, on peut ajouter deux remarques. D'abord, il ne faut pas identifier anarchie et diversité, plus les hommes s'approfondissent personnellement, plus ils sont conduits à devenir différents. Ensuite, dans la mesure où chacun est vraiment fidèle à ce qu'il se doit d'être, par sa simple présence, s'il est convenablement accueilli, il aide indirectement autrui à faire de même. Il en résulte une certaine harmonie entre les développements des uns et des autres. Une certaine complémentarité se manifeste ainsi entre ces hommes fidèles. Une réalité fondamentalement unifiée naît secrètement de l'ensemble de ces êtres à travers leur différence, malgré leur diversité et grâce à ce qu'ils deviennent. Vue du dehors, cette réalité paraît une anarchie à cause de la variété des comportements et de l'imprévisibilité des cheminements. Mais si elle est regardée du dedans, ce qui n'est possible que si on se joint à elle par un don véritable de soi, la motion qui s'efforce en l'intime de chacun, motion qui pour l'essentiel se montre à l'expérience semblable en tous, crée une véritable communion au cœur de l'ensemble de ces hommes, pareillement fidèles mais tous différents. Cette communion, bien qu'invisible, aura cependant par son rayonnement, qui est simultanément lumière et appel, une action spirituelle sans laquelle inéluctablement le monde avec toute la puissance que lui donnent sciences et techniques demeurerait dans l'aveugle errance imposée par les déterminismes qui structurent le réel et en assurent la permanence.

P.W. *Je me demande si vous ne confondez pas humanité et communauté chrétienne. J'admets volontiers qu'au sein de l'Église, les diversités soient complémentaires dans le meilleur des cas. Mais au sein de l'humanité, elles sont vécues comme des antagonismes engendrant le plus souvent des conflits sanguinaires. Mais je retiens votre note optimiste. La crise des valeurs qui n'est pas nouvelle mais qui est radicale dans le monde entier, vous pensez qu'elle ne nous conduit ni à l'anarchie ni à la destruction pouvant résulter toutes deux de l'absence de points communs, de parenté spirituelle profonde.*

M.L. Le mot "optimisme" ne me convient guère. Je suis trop réaliste pour être optimiste mais il y a en moi une espérance qui, tout en ne se fondant sur aucun espoir, se refuse à toute désespérance. Cependant je pensais aux hommes dispersés dans les diverses couches de la société et répartis dans tous les pays, qui ont des aspirations spirituelles dont ils vivent chacun selon ses moyens et sa voie. Étant une minorité des plus menues, ils sont cependant plus nombreux qu'on ne serait porté à l'imaginer tant ils se situent en dehors de toute organisation qui pourrait leur donner quelque visibilité. Malraux affirmait que le XXI^e siècle serait spirituel ou ne serait pas. Il avait sans doute en vue les immenses problèmes, les sérieuses menaces soulevées par le développement des sciences et des techniques avec toutes leurs conséquences sur l'organisation du monde. Certes, beaucoup d'hommes réfléchis sont conduits, devant cet avenir angoissant et pour le moins énigmatique, à reconsidérer leur vie et à lui donner résolument une dimension intérieure. C'est pourquoi je ne pense pas que la "communion" des spirituels se réduise aux "communautés" chrétiennes lesquelles assurément ont un rôle à jouer dans cette conversion vers une véritable intériorité. Et d'abord n'est-il pas nécessaire premièrement que les Églises et leurs membres se convertissent à une véritable vie spirituelle ? Celle-ci est trop

ordinairement réduite à la régularité des pratiques religieuses; elle est trop généralement identifiée avec la ferveur des dévotions qui dérivent des doctrines.

Par ailleurs sans doute, on parle avec raison de la crise des valeurs. Mais il faut préciser qu'il s'agit seulement de la crise de certaines valeurs mises au jour par quelque idéologie maîtresse un temps de la société, des valeurs proprement sociologiques. De fait, avec le bouleversement des univers mentaux et des conditions de vie dû à la croissance des connaissances et des techniques, des doctrines qui fondaient jadis, pour une large part sinon exclusivement, les valeurs communément reconnues dans le passé, les entraînent dans leur effondrement.

Mais il est d'autres valeurs. On peut les appeler spirituelles. Contrairement aux précédentes dont l'adhésion était imposée presque invinciblement par la société à tous ses membres, elles apparaissent à l'homme lorsqu'il grandit dans la conscience de soi, s'approche davantage de sa propre réalité et devient plus totalement et exactement lui-même dans son unité et son unicité. Ces nouvelles valeurs ne sont pas posées à l'avance devant soi tel le but que l'on doit atteindre, elles sont des fruits que, à longueur de vie, l'homme porte en son temps et qu'alors seulement il reconnaît. Gonflées de sa propre sève, il les cueille à son heure et en retour s'en nourrit au contraire des valeurs sociologiques. Souvent celles-ci sont plutôt des poisons quand l'homme se voue, avec fanatisme, à la réalisation de l'idéologie qui les a fait naître et qui leur a donné la forme accordée à son projet. Alors elles exaltent l'homme mais le déshumanisent car elles l'extériorisent au point qu'à son insu, il est livré sans recours à ses penchants de puissance, de domination, de violence aussi. Certainement des valeurs spirituelles qui fleurissent sur le chemin qui conduit l'homme vers son humanité, on ne peut pas dire qu'elles sont en crise. Étaient-elles si couramment vécues d'une façon réelle jadis ? Et même l'étaient-elles déjà souvent d'une manière implicite. Ne doit-on pas aller jusqu'à assurer qu'on est en voie de les découvrir plutôt que de proprement les redécouvrir ? Cette découverte ne sera possible que si nous reconnaissons explicitement la vérité de l'intériorité, si nous cessons de la soupçonner de subjectivités chargées d'ambiguïtés, comme on le faisait dans les temps, encore récents, tout empreints d'un intellectualisme à relents scientistes. Par ailleurs, l'autorité n'est-elle pas toujours secrètement sollicitée par le désir de mettre l'accent sur le caractère objectif de son exercice et de son efficacité au point de les assurer indépendants de l'état intérieur de celui qui l'exerce et de celui qui est censé en bénéficier ?

Non, même si ces valeurs spirituelles portent les mêmes noms que les valeurs sociologiques, même si elles sont imbriquées avec celles-ci de sorte qu'au début du cheminement de l'homme vers son humanité, elles n'en sont guère discernables, elles en diffèrent cependant par leur nature, par leur enracinement en l'homme et aussi par leur fécondité quand elles prennent leurs dimensions.

P.W. Vous avez raison. Il existe une marge importante entre les vérités brandies par les institutions et ce que vit tout un chacun. Les travaux des historiens révèlent à souhait combien les principes chrétiens les plus élémentaires ont été bafoués par les Églises chargées de les appliquer. Et les travaux des psychologues nous ont appris, mais Jésus ne les avait-il pas largement devancés, que derrière un acte considéré comme bon selon les normes reconnues par la société peuvent se cacher beaucoup d'attitudes d'un autre ordre, souvent perverses. Kohlberg et son équipe de travail ont bien mis en évidence l'existence chez les hommes, de stades moraux différents. Je peux commettre un acte "bon" sous l'emprise de la peur ou par désir de récompense. Kohlberg appelle cela les stades pré moraux. Ce même acte, je peux l'accomplir en fonction du jugement des autres ou tout simplement par principe, parce qu'on me l'a enseigné, ce sont les stades de morale extrinsèque. Et puis il y a les stades moraux proprement dits, lorsque je commence à me déterminer soit en considérant le bien d'autrui, soit enfin par une intelligence profonde du bien, des vérités fondamentales, des «idées» dirait Platon. Peu nombreux, estime Kohlberg, sont les hommes qui atteignent le stade moral.

M.L. J'avoue ne pas croire à la réalité en soi du bien absolu, séparé des contingences où il s'incarne concrètement, d'un bien détenant une autorité que rien ne doit limiter dans son exercice auprès de quiconque, en quelque situation qu'il soit. Existentiellement, ce qu'on appelle "bien" relativement à tel homme devrait dépendre non seulement des temps et des lieux de sa vie, de l'univers mental où il est inconsciemment et irrémédiablement enfermé, mais aussi de son étape actuelle dans la voie où, en tâtonnant, en butant, n'étant alors que ce qu'il est, il avance vers l'intelligence et la mise en œuvre de ce qui obscurément s'efforce en lui. C'est pourquoi je préfère ne pas utiliser ce mot car il arrive qu'en évaluant le "bien" à contretemps on nuise sur l'heure à la progression spirituelle de tel homme; ou encore qu'en qualifiant au contraire de "mal" certains de ses comportements du moment, on l'empêche de faire le chemin qui, seul peut-être, serait en mesure de le conduire à une conversion véritable, au changement en profondeur qui transforme radicalement la vision qu'on a de la vie. Le bien est l'ennemi du mieux. Dieu écrit droit avec des lignes courbes. Qui ne connaît que des autoroutes, ne verra jamais les sommets que de loin.

En notre temps et plus que jamais, il faut laisser à chacun les larges délais qui lui sont nécessaires de par ce qu'il est, de par son hérité, de par la société d'où il vient pour que, à longueur d'années et au cours d'expériences qui peuvent même être des plus onéreuses présentement et pour l'avenir, il prenne sa vie en main et s'y tienne avec persévérance. L'histoire de l'homme est dans une certaine mesure dictée par les veines secrètes que recèle son inconscient, sans cependant en venir jusqu'à être complètement déterminée par elles. C'est seulement avec le temps et à son heure, que se manifestera, tout masque arraché, tout personnage rejeté, ce que l'homme a été fondamentalement jusqu'alors, cela même qui continuera à sous-tendre ce qu'il va devenir. Même les passions qu'il connaît en leurs crises de violence et qui semblent sur le moment devoir presque fatalement le dévoyer de la façon la plus grave sont parfois nécessaires pour qu'il trouve sa voie. Loi mystérieuse et qui donne à penser. Là où une fois jadis l'homme a fait un faux pas, il devra passer ultérieurement en allant droit. Il ne s'agit pas seulement d'une réparation des graves conséquences qui en sont résultées. Est-elle toujours possible vis-à-vis d'autrui et même vis-à-vis de soi ? Mais c'est surtout pour lui l'occasion d'un seuil

devant lequel sans doute il ne pouvait pas jadis ne pas achopper mais que désormais il a à franchir, maintenant qu'il en est moins incapable, pour que sa vie spirituelle continue à se développer. C'est au-delà des passions qui l'entraînent pour un temps, presque invinciblement, qu'il importe de "voir" l'homme dans sa vérité foncière. C'est mal le juger que de s'en tenir à ce qu'il fait et dit à certaines heures. Cela empêche d'entrevoir ce qu'il est au-delà de ses comportements d'un moment. Ceux-ci ne sont finalement que contingents et passagers même s'ils ne sont pas sans conséquences graves et durables.

La foi en l'homme est d'un autre ordre que la croyance en un bien absolu qui n'est finalement que la forme raffinée en morale d'une croyance atavique sur Dieu. Elle est d'autant plus nécessaire dans les relations avec autrui que sous l'influence de l'idée qu'il se fait de ce bien, celles-ci ont tendance à manifester, souvent d'une façon trop brutale, la défiance que légitimement il peut ressentir ou même qu'il doit observer à l'égard de tel individu. Sans en rien modifier des comportements qui lui sont ainsi imposés avec lui, cette foi permet à ces relations un climat qui rend possible un avenir, sans doute autrement sans issue.

P.W. Je suis d'accord. Nous avons à respecter les différents stades et les expériences souvent malheureuses par lesquels l'individu accède à l'approfondissement de lui-même et de la vie. Rien ne sert de le juger à partir de normes abstraites, même si celles-ci sont justes, qu'il n'est pas encore en mesure soit de reconnaître comme bonnes pour lui, soit d'intégrer véritablement à ses comportements. Je reconnais aussi avec vous que la référence au bien, à temps et à contretemps peut nuire à la maturation positive de la personne lorsqu'elle traverse des périodes difficiles de son existence, mais je ne vois pas comment il serait acceptable de mettre entre parenthèses d'une manière radicale l'idée d'un bien absolu. De même qu'il faudra bien parvenir un jour à nommer le Dieu que l'on sent avoir trouvé, il sera nécessaire de reconnaître qu'il existe une parole qui véhicule un ordre éthique transcendant qui appelle à la conversion et justifie qu'on s'y convertisse. L'individu ne peut quand même pas tout sortir de lui-même. Avoir faim, c'est une bonne chose mais la faim ne se nourrit pas d'elle-même. Elle reçoit l'apaisement d'un aliment qui lui vient de l'extérieur. Et s'il n'y a pas l'extériorité fondatrice, quelle chance d'universalité y a-t-il pour l'humanité ? Ce que vous dites est très important mais c'est de l'ordre du pédagogique, non de l'ontologique.

M.L. Sans nul doute et c'est sa grandeur, l'homme doit trouver sa voie par lui-même tout en utilisant d'ailleurs, mais d'une façon personnelle et convenablement appropriée, ce qui de l'extérieur peut l'aider. C'est ainsi qu'il deviendra lui-même et n'en restera pas seulement à n'être qu'un individu anonyme moulé par son milieu et conditionné par son passé. Toutes les voies qui seraient uniquement dictées à l'homme du dehors, même si elles étaient objectivement exactes, le fourvoieraient d'une manière ou d'une autre dans l'approche de sa propre humanité. Aussi, à mesure que des êtres de foi et de fidélité progressent sur leur chemin, ils deviennent plus différents les uns des autres. Ils s'éloignent de la relative uniformité des conditions de leur départ dans la vie et de celle des circonstances qui se sont proposées ultérieurement à eux. Peu à peu, chacun à sa manière, ils ont eu à se construire sur les premières et à s'approprier les secondes pour que toutes leur deviennent bienfaitantes.

C'est dans ce contexte, me semble-t-il, qu'il faut situer l'ordre éthique dont vous parlez, et non dans l'uniformité des comportements censés être édictés de tout temps et pour toujours avec laquelle souvent on l'assimile. Aussi bien je préfère parler de l'universel secrètement en puissance en chaque homme pour nettement marquer qu'il s'agit ici d'un ordre non pas extrinsèque mais intrinsèque à l'homme bien que nul ne puisse en rien y accéder ni y œuvrer par ses seuls moyens.

L'unité de la communion que, par leur foi et par leur fidélité, des hommes engendrent ensemble n'est pas visible du dehors, au contraire de celle obtenue entre eux à force d'unification. En revanche cette unité, ils la perçoivent dans l'intime quand ils sont devenus suffisamment eux-mêmes de sorte qu'ils ne sont plus soumis aux autodéfenses qui les protègent de ce qui leur est étranger et que spontanément ils ressentent comme hostile. Pour autant qu'ils ont su entrer, au-delà de leur diversité, dans l'intelligence de ce que vivent les uns et les autres en profondeur, ils sont les ouvriers de cette communion dont l'unité secrète, toujours en devenir, est la seule digne de la grandeur humaine que toute uniformité imposée du dehors lèse et blasphème. Cette unité relève de l'universel plus que de la contingence à partir de quoi elle devient. Invisible, cette communion en continuel chantier, par ailleurs sans cesse menacée, a une fécondité qui lui est propre auprès de chacun des êtres qui en sont personnellement, en leur temps, à leur manière et selon leur mesure, les maîtres d'œuvre. De même que chacun, par ce qu'il est, aide cette communion à se développer, voire à se retrouver, inversement celle-ci, bien qu'elle soit indiscernable permet à chacun d'être davantage fidèle à ce qu'il se doit d'être.

Ainsi, l'universel pointe avec son caractère spécifique en cette unité invisible mais réelle, sans qu'on puisse en rien la définir; ce qui le limiterait et le dénaturerait. L'universel, comme Dieu que vise la foi sans voir, ne supporte aucune formulation qui serait exhaustive. L'universel est de Dieu comme il est de l'essentiel de l'homme qui aurait atteint son humanité dans l'intime accomplissement de sa singularité. C'est à ce point qu'on peut avancer que l'universel est le lieu impensable et à venir où Dieu et l'homme, l'un dans son déploiement sans cesse en acte, l'autre à l'extrême jamais atteint de son devenir, se joignent, Dieu engendrant l'homme pour s'y déployer, l'homme se recevant de Dieu pour devenir soi. De même qu'on peut penser que l'homme n'a vraiment foi en Dieu que s'il s'approche de Lui en naissant à son humanité sous l'action divine, de même l'homme n'a vraiment foi en sa propre réalité que s'il s'approche de Dieu en l'engendrant de son humanité. Deux approches qui sont un seul et même mouvement où se concentrent Dieu dans son acte et l'homme dans son devenir.

P.W. «L'homme se recevant de Dieu», avez-vous dit. La formule est belle et c'est celle que j'attendais. La nature de la

foi est dialogue. Il faut que l'homme se laisse engendrer par Dieu à travers l'activité intérieure par laquelle il s'approfondit et recherche l'authenticité.

M.L. Quand vous parliez d'ordre éthique, vous pensiez à l'uniformité que présentait jadis la chrétienté.

P.W. *Pas du tout. Mon développement était un peu court, j'en conviens. Par ordre éthique, j'entendais la qualité de vie à laquelle Jésus appelait les hommes quand il leur disait : «Le royaume s'est approché, convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle». Convertissez-vous, entrez dans un nouveau rapport avec le Dieu qui s'est approché de vous. Approchez-vous en retour, pourrait-on dire avec nos mots, pour des gens qui ne sont plus les contemporains de Jésus. Situez-vous dès maintenant dans une recherche d'intériorité qui vous permettra l'approche du seuil de la foi. Et puis, dans un même mouvement, acceptez la nouvelle manière de vivre que diffuse, en s'approchant, le royaume de Dieu. Vivez dans un nouveau rapport avec autrui inspiré non plus désormais par des sentiments de supériorité, de mépris et de méfiance mais par l'amour seul. L'ordre éthique dont je parlais, c'est l'avènement de l'amour qui transforme le monde et qui trouve son fondement dans le projet créateur et rédempteur de Dieu.*

M.L. En effet, ceci n'a rien à voir avec une règle d'obéissance imposée à tous en vue d'une uniformisation. Au vrai, la recherche et la réalisation de cette uniformité ne furent-elles pas une fausse piste dans laquelle au début il était fatal sans doute de s'engouffrer ? Pouvait-on alors en concevoir une autre ? De fait, cette uniformité a été recherchée et s'est presque imposée dès l'origine même du christianisme à l'intérieur de chacune des Églises naissantes. Soumises dès le début à la pensée que, pour transmettre le message, il suffisait d'en conserver religieusement la lettre, les Églises furent inéluctablement conduites à suivre cette voie. Elles continueront jusqu'à ce que cette manière de concevoir leur mission se montre finalement une impasse. Cet échec, à force que grandiront ses dimensions et ses conséquences, ouvrira-t-il les Églises sur l'essentiel de leur rôle ? Vu leur médiocrité spirituelle, une telle conversion semble hautement improbable. Cette transformation radicale serait certes dans l'exacte ligne de ce que Jésus a vécu et est devenu au long de sa propre évolution que relatent à leurs manières et selon les moyens du temps les évangiles.

La réussite de la chrétienté dans le passé est toujours surfaite quand on y pense avec nostalgie. Principalement sociologique, peu enracinée finalement dans les profondeurs des hommes, elle s'avère avoir été toujours fragile et à toute occasion sans cesse remise en question. Cette réussite, sociale plus que véritablement individuelle et personnelle, par trop imparfaite et ambiguë, semble heureusement devoir ne plus jamais se reproduire tant les conditions actuelles la rendent plus difficile, plus invraisemblable. Ne cachait-elle pas aux hommes la voie à découvrir par chacun pour que, en la suivant, ils soient en mesure de mettre en œuvre personnellement et communautairement leurs virtualités propres dans l'approche individuelle et singulière qu'ils ont à faire de Dieu ? Cette approche qui est aussi la venue de Dieu, sa naissance singulière dans l'intime de chacun d'eux, ou pour dire encore autrement l'avènement d'une présence de Dieu en eux propre à chacun et dont il a conscience seulement au niveau où celle-ci est perceptible par lui ? L'universel est à venir comme est à venir pour tout être l'essentiel de son humanité. Il est le fruit de l'histoire des hommes que doivent mûrir la foi et la fidélité.

P.W. *Ce fruit promis à l'avenir, il appartient déjà au présent. Il existe un ordre divin qui se reçoit d'une Personne et par lequel toute existence humaine est appelée à retrouver son authenticité. «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force, de toute ta pensée... et ton prochain comme toi-même», voilà la sagesse primordiale. Certes, elle est devant, puisqu'elle est à découvrir; elle n'est pas a priori, mais elle est tracée et peut ainsi se nommer, se dire. Bien sûr, elle ne dicte pas ses voies, comme je le disais tout à l'heure, parce que l'amour s'invente, doit s'inventer tous les jours, mais elle donne une orientation de vie. C'est l'universel invisible dont vous parliez.*

M.L. J'en conviens, bien que je sois particulièrement sensibilisé à la mise en place de jalons dont, sous l'influence de cette orientation générale souvent trop précisée, on a tendance très communément à flécher pour tout homme le chemin de sa vie. Cela porte à réduire à l'observance d'une nouvelle loi ce qui devrait au contraire être de nécessité le fruit de la fidélité de chacun et substituer à la liberté "en Christ" dont parle Paul la servitude d'une obéissance sans appropriation personnelle. Sans doute c'était principalement de la loi cultuelle juive que Paul visait à libérer les Églises qu'il avait fondées. Mais l'esprit même qui anime une telle libération est susceptible de conduire aussi, non à supprimer toute loi morale, mais à l'intérioriser de façon que, grâce à sa malléabilité ainsi acquise, elle devienne exactement et pleinement adaptée à la croissance spirituelle de chacun. Par contre, cette libération -il faut le reconnaître- peut amener à de graves abus. C'est ainsi que, d'après ses lettres, Paul, devant certaines situations en l'Église de Corinthe, a dû prendre des mesures autoritaires qui détonnent avec son message de liberté.

Pour ma part, plus que sur l'autorité de Dieu qui se serait manifestée socialement et de façon objective à travers Moïse et les prophètes, j'insisterais sur la lente découverte personnelle progressive de cette sagesse primordiale que les hommes ont à faire, chacun selon ce qui est en lui grâce aux progrès qu'il fait dans sa vie de foi et de fidélité. En effet, à notre époque, en nos pays, cette autorité divine est par trop étrangère partout aux préoccupations courantes pour être évoquée utilement. Mais justement aujourd'hui l'homme qui est suffisamment approfondi dans son humanité se refuse à ce qui est pensé ataviquement sur Dieu et qui fausse, en la matérialisant, en la "phénoménisant", l'action divine en lui, parce qu'il a été conduit à s'en libérer.

Cette sagesse primordiale, avec l'autorité non objectivable mais très présente qui lui est propre, ne monte-t-elle pas quelque peu à l'horizon de la conscience, mieux et plus ordinairement que cela pouvait être hier ? Cette sagesse primordiale, toujours en formation, jamais circonscrite sous peine de dégénérer en moralisme, est comme le parvis de la foi en Dieu. Au lieu de partir d'une conception a priori de Dieu pour "dire" l'homme, au lieu de partir d'une théologie, ici on part de soi. Par une activité créatrice où l'action divine sans y être toute-puissante n'en est pas moins toute

agissante, où sans être décelée de façon objective cette motion n'en est pas moins perçue dans sa nécessité, s'engendre en soi l'idée de Dieu qu'on peut personnellement atteindre, en esprit et vérité, cette présence qui déborde l'intellectualité et l'affectivité tant elle fait corps avec ce qu'on est. C'est le même chemin que jadis mais parcouru en sens inverse. Pour l'homme, il s'agit, par l'approche qu'il fait de sa propre réalité, d'accéder par une véritable ascension d'ordre ontologique au niveau où, de par ce qu'il devient, Dieu peut lui être immédiat dans la communion. C'est un cheminement des plus exigeants et, par ses étapes successives, bien mieux orienté vers conjointement le devenir de l'homme et le déploiement de Dieu ! Au vrai, pour vivre du Dieu dont il est dit qu'il est plus intime à nous-mêmes que nous ne le sommes, il ne suffit pas de le penser extrinsèque à l'homme et à demeure au dedans de soi. Dieu dans sa transcendance se fait jour au cœur même du devenir immanent du réel qu'il "élève" par l'homme, lequel en mûrissant son fruit lui donne sens. Aussi bien en son devenir personnel, l'homme n'est-il pas particulièrement le lieu, l'agent et le témoin de l'aurore divine sur la "terre nouvelle" ?

P.W. *Cette montée de l'homme vers Dieu n'est possible que parce que Dieu est d'abord descendu vers sa création. Ainsi la Révélation divine nous précède dans la mesure où c'est Dieu, dans une perspective chrétienne correcte, qui a pris l'initiative en Jésus-Christ de rencontrer l'homme pour le délivrer de ses chaînes et le rendre à son humanité la plus authentique. Mais il est évident que pour l'individu en quête d'un sens à sa vie dans une société sans cadre idéologique et sans références morales, elle est entièrement à découvrir à partir de son expérience de vie, de ses conflits personnels, de ses aspirations et de ses luttes. Votre formule est bonne : «C'est le même chemin que jadis, mais à parcourir en sens inverse».*

M.L. Toute approche que l'homme fait de son mystère est due à quelques progrès dans l'intelligence de la condition humaine, à la lueur de son histoire personnelle. Elle est sans nul doute aussi le fruit d'une activité créatrice qui ne vient pas seulement de l'homme, lequel en a été l'agent libre, mais encore le sujet agi. Cette motion s'est employée en lui parce qu'il a su, sans réserve consciente de sa part, l'accueillir avec tout ce qu'il était alors. D'ailleurs c'est seulement longtemps après que l'homme suffisamment intériorisé arrive à entrevoir vraiment dans sa vie l'action de Dieu. Cette action transparait dans la continuité et l'unité que l'homme rencontre au-delà des incohérences et de la diversité des circonstances et elle lui permet de se l'approprier. À mon sens, même quand la manifestation de cette action est tout à fait exceptionnelle par sa vigueur, de l'ordre de ce qui est "révélé" plus encore que de ce qui est "découvert" peut-on dire, même quand elle prend une dimension sociale des plus importantes et sans proportion avec ce qu'elle promettait au départ (je pense par exemple aux prophètes d'Israël), elle n'est pas due à une motion d'une autre nature que celle qui s'affaire à provoquer l'émergence en l'homme des exigences qui lui sont propres et qui, dans la mesure où il les reconnaît et les accueille, lui dictent au long d'une vie convenable de foi et de fidélité sa voie vers son humanité.

Cependant, à travers les siècles, même lorsque l'intériorité a été fortement vécue, ce qui fut rare et le demeure encore, elle n'a jamais été vraiment explicitée en général dans son caractère personnel. Aussi a-t-on eu tendance à insister d'une façon exclusive sur la passivité des prophètes sous la "main" de Dieu et à voir en eux des instruments exacts plus que des messagers fidèles. À leur sujet, il a été davantage question d'obéissance à ce qui s'imposait à eux avec autorité du dehors, que de fidélité à ce qui ressortait des impératifs tout intimes de la conscience. On a été porté à laisser dans l'ombre l'accueil de liberté, poussé presque aux limites du possible, que ces pionniers de l'humain ont dû faire aux exigences personnelles, et par ailleurs extrêmes en leur teneur, qui s'imposaient à eux sous l'appel divin. Certes, leur mission était de Dieu, tant des potentialités inconnues d'eux au départ furent mises en œuvre par la suite comme jamais ils n'auraient pu en avoir eu l'idée avant, comme jamais ils n'auraient pu le réussir après par leurs seuls moyens. Mais cette mission relevait aussi, en dehors de l'influence des temps et des lieux où elle eut à s'exercer, de la totalité de ce qu'ils étaient en eux-mêmes de par leur plus lointain passé et de leur vie personnelle.

Cependant parce qu'on a négligé de donner leur importance aux conditions intimes propres à l'homme qui fut prophète et aux circonstances particulières où il a œuvré, parce qu'on n'a pas su tenir compte des contingences de tous ordres qui accompagnaient sa mission, on a été conduit à absolutiser de façon inconsidérée, jusqu'à le regarder comme relevant uniquement de Dieu, ce que, de par sa mission, il a été amené à affirmer. On n'a pas su discerner suffisamment ce que ces dires comportaient d'éléments accidentels marqués par les temps et les lieux. Que de motifs étrangers, que de raisons obscures ne se mêlèrent-ils pas à l'intuition mère qui alors s'efforçait de s'exprimer ? Ces ambiguïtés d'ailleurs ne facilitèrent-elles pas au départ une audience suffisante du message ? Et même, n'étaient-elles pas nécessaires pour qu'il soit entendu ? Elles permirent aux générations à venir d'en avoir une première connaissance. Cette connaissance, littérale certes, n'est pas à l'abri des plus graves contresens si, de la tradition ainsi transmise et reçue, l'homme ne sait pas faire une lecture suffisamment spirituelle en harmonie avec ses propres possibilités et ses aspirations les plus élevées.

P.W. *Je crois que la théologie la plus récente a appris à ne plus lire la Bible au premier degré et à n'en pas absolutiser la lettre. Nous savons aujourd'hui que le caractère décisif de la parole de Dieu est comme en filigrane à l'intérieur de paroles humaines marquées par la contingence des temps et des lieux, des conceptions et des représentations. Cette contingence est toujours en partie déformante, de sorte que le sens de cette parole est perpétuellement à reprendre, à découvrir, à comprendre et à expliciter pour qu'il devienne vraiment signifiant pour nos esprits insérés dans un contexte culturel différent. La parole ne deviendra Parole pour nous qu'à travers un décryptage. Ces choses-là sont aujourd'hui reconnues.*

M.L. Là où vous dites "Parole de Dieu", je parle de motion divine. Je préfère ma manière à la vôtre car elle prête moins à confusion grave et de grandes conséquences. Qui dit "Parole de Dieu" sous-entend, et fréquemment affirme, que

Dieu s'exprime pleinement dans la lettre d'un texte qui, pour cette raison, se trouve indépendante de l'univers mental qui régnait au temps où s'en fit la révélation et qui par suite prétend avoir autorité toujours et en toutes circonstances. Dans ces perspectives, on a tendance à réduire l'intelligence de son contenu à un travail de lecture et de compréhension aussi rigoureux que possible, opéré sur un texte considéré comme une donnée de base, une donnée absolue. Je ne pense pas que ce soit résolument votre propos mais c'est celui de beaucoup dans les Églises.

Non, tout en étant aidée nécessairement par une telle recherche, l'intelligence du secret message que comporte l'écrit dont l'auteur inspiré avait certes quelque conscience sans pourtant en avoir de loin une compréhension complète, demande beaucoup plus. De son côté, chaque lecteur ne saisira vraiment de ce message que ce qui peut l'interpeller dans l'état spirituel où il se trouve. Mais encore peut-on même parler de compréhension complète d'un texte révélé lorsque le message, comme toute œuvre créée par l'homme sous la motion de Dieu, comporte un sens qui se déploie sur le moment en proportion des besoins et des potentialités de l'homme qui l'accueille ? Ces considérations générales sont d'autant plus importantes aujourd'hui qu'elles ont été gravement négligées et même ignorées dans le passé. Même encore aujourd'hui ne paraîtraient-elles pas scandaleuses et blasphématoires à beaucoup de chrétiens si on osait les appliquer à l'enseignement que Jésus a été conduit à donner au long de la prise de conscience qu'il a peu à peu faite de sa mission ? La vérité vivifiante de cette mission qui concerne le tréfonds de l'homme est certes confirmée par la fécondité que Jésus a connue après sa mort, chez les siens et depuis auprès de beaucoup. De cette percée vers l'humain qui semble bien être ultime dans sa portée, les apôtres ont été les spectateurs plus ou moins conscients avant d'en être les témoins autant que cela leur fut donné, qu'ils s'en trouvèrent capables et qu'ils y furent portés par les circonstances et leur propre devenir intime.

Les évangiles nous ont conservé quelques échos de ce que, près de Jésus, les disciples ont vu, entendu et compris, de ce qu'ils ont vécu, pensé et élaboré au long de leurs activités apostoliques, en contact avec leurs auditoires, en communion avec les Églises qu'ils fondèrent. C'est cela même qui est l'objet proprement dit de la révélation chrétienne telle qu'elle est conçue dans les Églises. Celle-ci toute revêtue du caractère transcendant que les communautés naissantes ont rapidement reconnu à Jésus est devenue un dépôt sacré qui fut très vite systématiquement limité à ce que les apôtres avaient personnellement enseigné, sacralisation et limitation qui, même quelque peu contournées par les développements de cet enseignement qu'on s'est permis à travers les siècles, ne va pas sans conséquences. Celles-ci pèsent non seulement sur la possibilité de l'universalité à laquelle prétend le christianisme affronté à l'extrême diversité des êtres, mais aussi sur la vie même des Églises qui, par la lourdeur de leurs structures qui se veulent divines, par leurs préoccupations exclusives de conserver le message, se trouvent toujours en retard et maintenant de plus en plus, sur l'évolution des esprits, sur la compréhension des besoins et des aspirations des hommes du temps pour que ceux-ci accueillent le christianisme au niveau où il peut être chez eux ferment et appel. C'est ainsi que la foi fut confondue avec l'adhésion sans réserve à des vérités considérées comme universelles jusque dans leurs expressions, tandis que la fidélité fut réduite à l'obéissance à ce que la révélation, regardée seulement comme une loi nouvelle générale et définitive, édicte dans le domaine des comportements.

P.W. Je crois pourtant que l'attachement à la lettre de l'écriture se justifie en regard des comportements et des paroles de Jésus. Quelles que soient les touches personnelles apportées par les évangélistes, le portrait d'ensemble est nécessairement revêtu de l'autorité divine. Jésus, par tout ce qu'il dit et fait, révèle Dieu. Mais il est bien entendu que cette révélation ne s'impose pas par elle-même indépendamment des dispositions intimes par lesquelles l'individu la saisit et se l'incorpore, effort qui se nomme la foi. L'évidence de la parole de Jésus ne vaut que pour «celui qui a des oreilles pour entendre». L'autorité divine, à travers Jésus, ne légifère pas à la manière des maîtres de ce monde et malheur à l'Église si elle en a fait, au cours des siècles, une règle d'obéissance. Elle ne légifère pas à la manière des maîtres de ce monde qui imposent leur loi sans coup férir, elle se donne dans l'amour et le service, elle appelle l'homme à découvrir que sa vie prend un sens et une qualité nouvelle à partir d'elle. Elle ne renvoie pas l'homme à sa solitude mais lui offre une communion d'amour restructurante, créatrice de son être en vérité. Cela reconnu, il faut bien admettre que c'est à partir de ce que Jésus a dit et fait, en confrontant nos expériences de vie, notre sensibilité, notre pensée aux paroles, à la vie, à la mort et à la résurrection de Jésus que nous retrouvons le chemin de notre humanité.

M.L. À mon sens, autant qu'on peut en atteindre l'intelligence, Jésus révèle Dieu par ce qu'il a été, par la manière dont il s'est donné dans ce qu'il a dit et fait, cette manière qui s'est précisée et développée en relation avec la prise de conscience progressive qu'il a eue de sa mission. Rien n'est plus significatif, révélateur au sens fort du terme, que cette progression qui l'a conduit, en quelques mois ardents, de sa vie de juif pieux dans son village de Galilée à la mort du supplicié "suspendu au bois", dans la dérédiction, voire la malédiction dont la tradition revêtait une telle mort. Après s'être vu prophète dans la ligne de Jean-Baptiste, puis être arrivé, par quel chemin abrupt et vertigineux, à croire être le messie promis par Dieu, un messie à vrai dire accordé aux attentes les plus spirituelles d'Israël mais dont le règne tout proche était sans doute, du moins dans sa pensée du début, encore temporel, peut-on s'avancer à le penser, Jésus tout à la fin grâce à l'extrémité atteinte de sa foi renoncée et nue, de son espérance aveugle et dépouillée de tout espoir terrestre, de son amour impuissant et bafoué mais toujours maintenu et affirmé, a ouvert par sa fidélité la voie qui, à travers la mort et grâce à elle, conduit au "Royaume de Dieu", ce Royaume où mieux que sur la terre la volonté divine s'accomplira en "s'accomplissant" elle-même. C'est là que Jésus est le révélateur et la révélation par excellence. C'est là qu'il est grand plus que le plus grand, de la grandeur de Dieu.

Je ne pense pas que les enseignements de Jésus aient eu le caractère absolu que vous leur donnez et que vous reconnaissez en conséquence à la lettre des Écritures qui d'ailleurs les ont rapportées assez tardivement, et autant que cela

était possible en ces temps lointains de tradition surtout orale, dans des milieux en général populaires et peu critiques.

P.W. *Bien sûr que l'expression «attachement à la lettre des Écritures» est malheureuse parce qu'à travers elle, on voit percer le pire des fondamentalismes. Je l'ai pourtant employée à dessein en ce qui concerne le portrait d'ensemble des paroles et des actes de Jésus, ce qui laisse toute latitude à la méthode historico-critique pour déterminer avec toute la précision possible ce qui dans le témoignage évangélique appartient à la main des rédacteurs et ce qui peut être rapporté à Jésus lui-même. Les actes libérateurs de Jésus, sa réflexion profonde telle qu'elle transparait dans les textes, la grande majorité des paroles rapportées, s'adressent à nous avec clarté, sans ambages de l'appel de Dieu: "Changez de vie, heureux les pauvres, pardonnez jusqu'à soixante-dix sept fois sept fois, le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, moi non plus je ne te condamne pas". Toutes ces paroles et tant d'autres relèvent à mon sens de la révélation directe de Dieu à travers celui qui fut, selon le témoignage des Écritures, "Parole faite chair". Et j'insiste là-dessus parce que nous n'avons déjà que trop tendance à relativiser les paroles de Jésus pour nous mettre à l'abri des exigences qu'elles véhiculent.*

M.L. Je comprends mieux votre pensée. Cependant je me distingue de vous en ce que vous revêtez d'une autorité objectivement divine un texte qui peut certes en porter l'aura grâce à sa profondeur humaine mais qui reste dépendant d'un univers mental marqué fortement par les événements du temps, et qui demeure d'une race conditionnée depuis des siècles par son histoire. N'est-ce pas parce que, par votre formation et dans la ligne des générations passées, pour penser vous prenez appui sur l'idée, élaborée certes mais instinctive aussi, que vous avez de Dieu pour expliquer le réel, comme on l'a fait toujours avant la naissance de la science, et en particulier pour justifier l'existence de "textes révélés" ?

Le point de départ de ma recherche n'est pas ce réel que vous liez à votre croyance en Dieu, fatalement animiste même si elle est affinée. Il se situe dans la prise de conscience autant que je peux l'atteindre de ce que je suis et du sens de mon histoire. Le terme, si on peut dire bien qu'il ne soit jamais atteint, de mon cheminement est la foi en Dieu, tout autre que cette croyance sur Dieu qui est à la base de votre réflexion et dont je viens de contester la vérité sans d'ailleurs en nier la valeur pratique, voire la nécessité pour tous jusqu'à un certain niveau de maturité spirituelle explicite.

En revanche, je suis d'accord avec vous quand vous assurez que la révélation qui se manifeste au cœur de ce que Jésus a vécu et que nous entrevoyons grâce aux Écritures lues à la lumière de notre vie spirituelle nous interpelle seulement dans la mesure où nous l'accueillons avec la foi et suivant la fidélité que nous mettons dans la réalisation de notre propre mission. Comme vous, je pense que l'intelligence de l'existence de Jésus aide à devenir plus réellement homme et s'y emploie d'une manière unique. Cependant je ne veux en rien limiter les voies qui conduisent à l'accomplissement humain, lequel dans mes perspectives est l'achèvement de l'œuvre de Dieu en l'homme et simultanément déploiement de Dieu en lui. Pour ma part, j'aime à parler à ce sujet de "paternité spirituelle". Je vois une véritable paternité spirituelle exercée par Jésus envers tout homme dans la mesure où, à la suite de la compréhension en profondeur qu'il a atteinte, suivant sa taille spirituelle, de ce que Jésus a eu à vivre, il correspond, comme Jésus, aux exigences qui montent alors en lui.

La foi et la fidélité de Jésus le manifestent dans sa réalité totale plus encore que la sagesse de ce qu'il a dit et que le caractère extraordinaire en son temps de ce qu'il a fait. Elles éveillent un écho en l'intime de celui qui sait le "voir", c'est-à-dire "l'écouter", le "penser", le "contempler". Elles ont valeur universelle et leur réalité a, en droit sinon malheureusement pas toujours en fait, autorité auprès des hommes; elles sont enracinables en eux et peuvent s'y développer comme en Jésus. La foi et la fidélité de Jésus sont, plus que toute doctrine, l'étoile dont la lumière éclaire les chrétiens qui sont en marche vers leur humanité et, du même mouvement, en approche de l'unité où chacun d'eux en devenant soi aide les autres par ce qu'il devient à devenir eux-mêmes.

Cette unité est invisible comme elle est inaccessible aux hommes qui restent trop étrangers à eux-mêmes pour s'atteindre dans l'essentiel de ce qu'ils vivent. Cette unité, tout inconcevable qu'elle puisse paraître à ceux-ci, comme aussi la foi et la fidélité leur semblent chimériques et purement subjectives, est impensable dans son mode comme Dieu lui-même. Elle est ce que, à défaut d'autre terme, Paul appelle «le corps du Christ Jésus», de ce Jésus qui, durant sa courte vie, par sa foi et sa fidélité toutes nourries de sa communion avec "son Dieu", a incarné en son existence de plénitude humaine la seule forme "visible" qui soit accessible aux hommes du Dieu sans forme qu'Israël, en des instants ultimes chez ses membres les plus grands, avait pressenti ne pouvoir nommer sous peine de blasphème.

2 - Les Églises ont-elles changé ?

P.W. *Dans notre premier entretien, nous avons cherché à réfléchir, d'une manière assez large, par rapport à la remarque souvent entendue : aujourd'hui, plus rien n'est comme avant. Nous devons maintenant nous demander si cette constatation est également vraie pour les Églises chrétiennes. Il semble en effet qu'elles ont beaucoup changé, en particulier l'Église catholique depuis Vatican II.*

Pour amorcer notre entretien, je vous propose, à titre d'hypothèse de travail, deux pistes de réflexion. Voici la première : il me semble que la crise de la chrétienté, que nous connaissons sous des formes diverses depuis plusieurs siècles mais qui s'est accusée tout au long du 20^{ème} siècle et d'une façon aiguë ces vingt dernières années, a rendu l'Église humble. Elle s'accepte maintenant toujours mieux dans sa pauvreté. Elle a finalement compris qu'elle est minoritaire dans le monde et que sa foi est un corps étranger dans la société qui l'entoure. Elle commence à s'accepter dans sa double pauvreté numérique et matérielle, la seconde découlant de la première.

À partir de là naissent des conséquences. L'Église a commencé à mieux comprendre la société dans laquelle elle vit, la

nature fondamentalement antithéiste des puissances à l'œuvre dans cette société sur les plans politique, économique et idéologique. C'est le fait de n'être plus ni majoritaire ni de connivence obligée avec les forces dominantes de la société qui a permis à l'Église de mieux reconnaître l'existence de ces forces antithéistes. À cette première conséquence vient s'en ajouter une autre. L'Église est amenée à jeter un regard nouveau sur son propre passé et elle découvre l'aspect ambigu de ce qu'on a appelé la "christianisation". J'évoque ici des travaux récents, ceux de Jean Delumeau notamment dans son livre "Le christianisme va-t-il mourir ?" qui a reçu en 1977 le Grand Prix de littérature catholique; la réflexion de Vincent Cosmao sur la religion civile de l'Occident; l'analyse percutante du christianisme faite plus récemment encore par Jacques Ellul du côté protestant; par Georges Dentin du côté catholique qui parle de dérapages incontrôlés. On pourrait citer bien d'autres livres. Tous mettent en évidence qu'en christianisant la société dans une alliance avec le pouvoir, l'Église s'est elle-même déchristianisée, déprise de ce qui aurait dû être sa réalité essentielle. «Perversion du christianisme», dit Cosmao; «subversion du christianisme», affirme Jacques Ellul; deux mots violents pour décrire la même réalité.

Dans le même sens, je repense à cette parole d'un prêtre français : «Il faut bien saisir, disait-il, comment les masses ont été christianisées». En effet, la façon dont elles ont été christianisées explique pourquoi elles se sont déchristianisées. Par voie de conséquence, l'Église commence à comprendre que l'alliance du trône et de l'autel a été et continue d'être pernicieuse pour la proclamation de la foi dont elle est responsable. D'où pour elle la possibilité de redécouvrir l'aspect fondamentalement contestataire de sa foi par rapport aux dieux du siècle, politiques, économiques et idéologiques. Bien sûr, reste le courage de cette contestation, c'est une autre affaire. Mais au niveau de sa réflexion profonde, elle a découvert l'immense fossé existant entre ce qu'elle enseigne et ce que vit le monde.

J'ajouterais encore ceci comme troisième conséquence. L'Église est en train de découvrir l'aspect positif de l'évolution qui s'est produite à travers la déchristianisation. Si l'homme d'aujourd'hui n'est plus dans le cadre chrétien, s'il se sent libre par rapport à ce cadre, cette liberté est justement une chance pour le christianisme dans la mesure où elle permet à ce dernier de retrouver sa propre liberté, de prendre ses distances par rapport à la funeste alliance avec le pouvoir politique à travers laquelle, dès le 4^{ème} siècle, il s'est aliéné lui-même et fondamentalement défiguré. C'est dans la liberté qu'on vient à Dieu. Le Christ en appelle toujours à la liberté de l'homme. «Que celui qui a des oreilles pour entendre entende». Il faut qu'une reconnaissance, qui est un acte de discernement spirituel qui procède de la liberté, se produise dans la vie de l'homme pour qu'il devienne chrétien. Donc à l'heure où la population européenne se détourne massivement, semble-t-il, du christianisme et de l'Église, au moment où cette dernière a le sentiment d'avoir rencontré un échec fantastique, à ce moment précis elle peut découvrir paradoxalement que c'est une chance pour sa foi.

Une autre conséquence de cette situation, c'est que l'Église ne peut plus transmettre sa foi sous un mode autoritaire. Les études qui ont été récemment faites sur l'histoire du catéchisme ont montré combien, derrière la pratique du catéchisme dans les Églises (catholiques ou protestantes, je ne vois pas grande différence), il y avait une attitude fondamentalement autoritaire et dominatrice de la part des représentants de l'Église. C'est justement cela qu'elle ne veut plus aujourd'hui. Elle désire conduire les hommes, si j'ose me permettre d'utiliser un langage proche du vôtre, dans la profondeur de l'authentique et non plus de la conformité. Elle veut conduire les hommes à la vérité dans le respect de ce qu'ils sont, de leurs doutes, de leurs difficultés à croire et aussi dans le respect du temps nécessaire à la maturation de la conscience en recherche de la foi.

On pourrait dire, pour résumer cette première réponse à la question, que ce qui a fondamentalement changé dans le christianisme se trouve dans le passage d'une religion d'autorité à une religion d'appel, pour reprendre les termes que vous avez largement utilisés dans vos écrits. Nous sommes en train de sortir d'un christianisme de masse dont la foi est extrinsèque pour accéder à un christianisme intrinsèque de choix personnel. Nous avons là le début de réalisation de la mutation spirituelle que vous réclamez dans notre entretien précédent.

La deuxième piste de réflexion, tout aussi importante et c'est encore un changement fondamental, je l'exprimerais ainsi : les Églises ne veulent plus faire dépendre la présence du Christ dans son Église de l'exactitude de formules dogmatiques. Nous avons appris ces toutes dernières années que la théologie est un discours humain qui ne peut se confondre avec la vérité dernière car ce qui est rigoureusement vrai, et je souligne ce terme, c'est la présence secrète du Christ dans son Église. La vérité est une personne, c'est Jésus-Christ. C'est précisément la communication que cette personne fait d'elle-même qui est l'acte fondamental de signification, le vrai par excellence. La théologie n'est par voie de conséquence que le fruit permanent de mouvement de pensée humain par lequel les chrétiens, à l'aide des témoignages de l'écriture et de la tradition, cherchent à accéder à la compréhension de cette foi, étant bien entendu que leur propre réflexion est toujours marquée par l'époque dans laquelle ils sont insérés, par l'esprit du temps, par les problèmes auxquels ils sont confrontés. Nous avons découvert la finitude de la théologie.

Du même coup, l'Église se "dédivinise" parce que, si la vérité est dans la formule intellectuelle, la parole dogmatique, qui est le produit de l'intelligence humaine s'appropriant la foi, devient un absolu et celui qui la fait connaître prend une autorité suprême qui confine à la divinisation. En fait chaque Église, dans le passé, se divinisait puisque seul était vrai ce qu'elle affirmait et l'erreur ne pouvait être que la substantifique moelle de la pensée des autres dans la mesure où celle-ci ne s'accordait pas avec la sienne. Par contre, le fait de reconnaître que la vérité est dans la personne de Jésus dont l'action transcende les revendications humaines à posséder la vérité, par conséquent les idéologies ecclésiastiques expriment aussi ces revendications, a conduit les Églises à reconnaître que la vérité est aussi chez les autres. C'est la mort de l'intolérance et la porte ouverte vers la découverte de l'unité fondamentale qui lie entre eux les chrétiens.

Là encore nous retrouvons l'humilité qui consiste ici à reconnaître que le discours par lequel on rend compte de la vérité

est un discours relatif, ce qui permet d'établir de nouvelles relations avec les autres puisqu'on devient capable de saluer tout ce qu'il peut y avoir de positif chez eux, dans les autres confessions d'abord, mais aussi assurément dans les autres vérités.

M.L. Les Églises ne me semblent pas supporter que l'on parle d'elles d'une façon aussi générale. Bien qu'elles se réclament toutes du Christ et de l'évangile, leurs structures se montrent fort diverses et plus encore l'esprit avec lequel chacune les met en pratique. Par ailleurs, les situations qu'elles rencontrent leur imposent des comportements variés à l'extrême, avec les conséquences que cela implique au niveau spirituel depuis "l'enfouissement des catacombes" jusqu'au triomphalisme sous la "bannière de Dieu".

Pour ma part, je me bornerai à reprendre les questions que vous soulevez en parlant de l'Église catholique qui est la mienne. D'ordinaire, j'aurai surtout en vue l'Église de France que je connais un peu car elle est d'un grand poids dans ma vie. Assez peu seulement car, si un simple laïc n'a pas des relations suffisamment franches et poussées avec un membre bien placé dans la hiérarchie, proximité qui me fut donnée au début mais que je n'ai malheureusement plus depuis longtemps, il ne connaît de son Église, qui est principalement une société de clercs, que ce qu'il peut en voir à travers les éclairages que lui imposent les livres et les autres moyens de communication, presque tous sous la dépendance plus ou moins directe de l'autorité.

Je vous trouve trop optimiste quand vous assurez que Vatican II a désormais changé quelque chose d'important dans l'Église catholique au point que maintenant elle serait vraiment entrée en humilité. Elle a pu donner cette impression juste après le Concile. Elle manifestait alors une vitalité certaine, toute tournée vers l'avenir. Fière de son passé, elle se sentait capable de le critiquer avec intelligence afin de mieux vivre son présent. Malheureusement nous ne sommes plus aujourd'hui dans le climat vigoureux et sain où l'Église n'a pas besoin de se surestimer pour vivre et se fortifier contre les dangers qui la menacent.

Cependant, dans son ensemble, en France, l'Église catholique n'est tout de même pas sans reconnaître qu'elle a perdu l'influence qu'elle détenait jadis dans la société et sur les esprits. Elle se sait minoritaire dans mon pays. Même elle commence, non sans réticence, à penser qu'elle est condamnée à le devenir encore davantage pour un temps que, néanmoins, elle espère de courte durée. Elle met actuellement tout son espoir dans une reprise du recrutement sacerdotal qui en effet semble être en assez bonne voie. Toutefois il est difficile de préjuger ce que ces jeunes gens généreux mais aussi très protégés et sans doute assez "chauffés" car ils viennent souvent des mouvements charismatiques, deviendront dans la vie difficile qui attend le prêtre de demain. Certes cet espoir ne prédispose nullement l'Église à envisager l'avenir autrement que comme le prolongement du passé avec quelques modifications mineures. Pour changer une situation qui depuis longtemps va en s'aggravant il lui semble suffisant, à l'heure actuelle, de participer seulement mieux que jadis aux mouvements collectifs que jadis elle avait tendance à freiner et qui s'efforcent de promouvoir un respect plus ordinaire des droits de l'homme et d'élaborer des conditions sociales et politiques moins injustes. Elle ne juge pas devoir reconsidérer ses propres structures, réviser sa doctrine, modifier sa discipline en tenant compte des connaissances et des techniques modernes, des conditions de la vie et de l'univers mental général de l'époque, des besoins et des possibilités spirituelles du temps. Tout au contraire, actuellement la préoccupation principale de Rome vis-à-vis de l'Église de France qui s'y rallie "filialement" est de restaurer ce qui se pratiquait il y a encore peu de temps et qui, dans mon pays, tendait plus rapidement qu'ailleurs peut-être à tomber en désuétude. Il s'agit seulement que les chrétiens, et peut-être même que les Français reprennent les manières religieuses de jadis. Celles-ci maintenaient un climat de pratiques religieuses et de discipline que beaucoup, surtout parmi les jeunes, ne connaissent plus et dont la disparition est ressentie avec regret par nombre d'anciens d'autant plus qu'ils s'en satisfaisaient alors pleinement.

Sans doute, un nombre croissant de catholiques de tous âges, en particulier ceux pour qui Vatican II a été une confirmation de ce qu'ils espéraient pour leur Église plus qu'une révélation, osent penser et continuent à croire que le christianisme se déploiera dans l'avenir selon un tout autre modèle que par le passé. Sans doute ils le disent ouvertement dans des publications relativement nombreuses qui disposent d'une liberté d'expression qui n'existait pas avant le Concile. Mais ils sont une toute petite minorité au milieu de l'ensemble de ceux qui s'affirment chrétiens. On peut espérer que cette minorité grandira quelque peu en importance car elle est de qualité et se montre fort active par son rayonnement d'homme à homme. Mais en réalité le nombre des pratiquants, condamnés à vivre dans une ambiance d'indifférence ou d'athéisme, ira en diminuant de façon accélérée.

Sans doute, au milieu de l'ensemble des prêtres et des religieux pour qui l'exercice de la discipline ecclésiastique tient lieu et les dispense d'une réflexion personnelle sérieuse, un certain nombre de théologiens travaillent dans le sens du Concile. Ils font part prudemment de leurs recherches, dans des rencontres privées, avec des auditoires sagement choisis. À cause de leur situation dans l'Église vis-à-vis de l'autorité avec laquelle ils ont de fait des relations de dépendance, même matérielle, plus que des relations de concertation, ils ne peuvent qu'insinuer en public leurs propres intuitions sous peine de blâmes ou de sanctions qui leur ôteraient toute influence auprès de nombre de fidèles.

Aussi est-ce seulement à échéance lointaine que les chrétiens, ceux qui prennent leur christianisme au sérieux et ont à cœur d'aider leur Église dans sa mission, auront quelque influence sur son avenir. Cela leur demandera une foi et une fidélité peu communes tant l'autorité, depuis de nombreux siècles, presque depuis les origines, est obnubilée par l'obsession de conserver le "dépôt de la révélation" et non pas préoccupée principalement de le faire fructifier auprès des hommes en mettant en évidence l'essentiel qui les intéresse dans leur recherche du sens de la vie. C'est pourquoi, depuis toujours et plus particulièrement aujourd'hui, beaucoup parmi les plus capables d'une pensée forte et créatrice sont conduits peu à peu à renoncer à se mettre au service de l'Église. Combien même se détachent d'elle, des activités qu'elle

organise et dirige, tout en continuant parfois à en faire partie par une présence de plus en plus évanescence, en se retranchant finalement dans une passivité qui voisine le scepticisme. Cette attitude mine secrètement la vie spirituelle de ces êtres de droiture. Au contraire, ils seraient amenés à purifier et à approfondir cette vie spirituelle par le don renouvelé et plus total d'eux-mêmes à leur Maître et Seigneur par une action, sans doute silencieuse par nécessité, aveugle par une espérance sans espoirs, qu'ils mèneraient dans l'Église, peut-être sans son gré, parfois même contre elle. Alors, sans le savoir, cette Église qui les a enfantés à la foi continuerait indirectement à les aider à progresser sur la voie que Jésus a suivie dans l'Israël de son temps et qu'il a ouverte devant eux.

Ne dois-je pas l'avouer ? Autant après Vatican II j'aimais envisager cet avenir qui semblait presque proche, autant il me paraît loin, au-delà d'un désert dont la simple pensée que l'Église aura à le traverser me donne le vertige. C'est au point que maintenant toucher à ce sujet m'est source de souffrance. Il me faut toute ma foi pour en parler. Ce n'est pas sans avoir l'impression difficile à surmonter de ne faire qu'œuvre vaine...

Rien n'est vraiment changé dans l'Église catholique actuelle. Ses membres dans leur ensemble, habitués depuis toujours à suivre l'autorité avec une docilité qui relève à part égale de la passivité et de l'indifférence, ont accepté Vatican II plus qu'ils ne s'en sont réjouis. Beaucoup l'ont seulement subi dans un silence plein de résignation qui n'a pas été non plus sans quelques retentissants éclats. Presque tous ont ressenti un soulagement certain lorsque très vite, sous Paul VI, la Curie, après un temps de désarroi, s'est ressaisie et s'est efforcée de réduire ce concile à n'être que le prolongement exclusivement pastoral de Vatican I, adapté aux circonstances contingentes et passagères d'un temps difficile. En France, la plupart des chrétiens se sont ainsi sentis confortés dans leur foi en constatant avec soulagement, comme on les y invitait, la stabilité et l'infaillibilité d'une Église sûre de sa destinée.

D'ailleurs, pourquoi ne pas reconnaître aujourd'hui que Vatican II a été aussi une surprise pour les évêques, même pour ceux qui ont été amenés par la suite à participer d'une façon importante aux débats et aux décisions conciliaires ? L'élaboration des textes n'a pas changé pour autant et de façon durable la mentalité de l'ensemble du corps épiscopal. Minutieusement préparés, ils furent assortis d'une pondération alliée à des nuances des plus affinées qui les prédisposent à toutes les interprétations futures ou du moins les laissent sans défense contre elles. Je ne crois pas qu'il y ait une réelle différence entre la dépendance que jadis les évêques de mon pays, voulant être purs de tout soupçon de Gallicanisme, observaient vis-à-vis de la papauté, et la déférence que maintenant ils lui témoignent. La collégialité des évêques que le concile avait mise particulièrement en évidence se manifeste aujourd'hui moins par une activité créatrice que par la recherche d'une conformité collective avec les ordonnances romaines, nuancée toutefois par quelques préoccupations pastorales réalistes. Nos évêques se bornent ordinairement à s'aligner les uns sur les autres, à part quelques-uns qui sont mis rapidement à l'écart. Un simple laïc ne peut pas tout à fait l'ignorer.

Sans préjuger de ce qui se fera dans l'avenir, on peut affirmer que rien n'est vraiment changé aujourd'hui dans les perspectives du haut personnel ecclésiastique qui décide dans l'Église. Bien plus, grâce à une limite d'âge imposée pour l'exercice de la charge épiscopale, limite édictée au départ pour un tout autre but car il s'agissait de donner le champ libre à de jeunes évêques favorables à Vatican II, les derniers évêques qui ont pu être des membres actifs dans la ligne du concile sont systématiquement remplacés, sauf erreur accidentelle, par des hommes formés à Rome, choisis par les services de la Curie plus que par l'épiscopat français, prêtres qui sont connus être moins de l'esprit de Vatican II que de la mentalité de Vatican I.

D'ailleurs n'est-il pas clair que l'Église de France a moins d'importance auprès de Rome depuis que la situation en France y est plus détériorée que dans les autres nations d'Europe et que d'autre part mon pays perd progressivement sa puissance dans le monde ? Aussi, d'une façon plus générale, le centre de gravité et d'intérêt de l'Église catholique tend lentement à se déplacer de l'Europe vers l'Afrique et l'Asie où l'autorité de Rome trouve, en particulier au niveau doctrinal sinon à celui des coutumes et des mœurs, moins de difficultés à s'imposer que dans les milieux de nos régions intellectuellement plus exigeantes.

P.W. Il est certain que le centre de gravité de l'Église catholique et des Églises en général se déplace de l'Europe vers les pays du Tiers-Monde où elles sont plus vivantes. En revanche, je ne suis pas aussi sûr que ces Églises soient inconditionnellement soumises aux directives de la Curie romaine. Ne dit-on pas que l'Église d'Amérique latine n'est pas loin du schisme ? Et les évêques d'Afrique, lors du synode de Rome en automne 1985, ont clairement affirmé leur volonté de suivre une ligne qui leur soit propre, tout au moins dans la manière de concevoir et d'exercer la pastorale. Par ailleurs, vous avez sans doute raison lorsque vous affirmez que rien n'est vraiment changé dans l'Église romaine au niveau où tout se décide. Mais je crois pour ma part que la mentalité catholique générale a, malgré cela, profondément changé, tout au moins dans les pays à forte mixité confessionnelle où le peuple catholique est souvent très progressiste. Le théologien catholique Ganoczy, tout récemment devant une importante assemblée de pasteurs, de prêtres et d'assistants pastoraux, parlait de la guérison amenée dans son Église par Vatican II. En effet, la Bible a retrouvé une place centrale dans la pensée catholique, l'évangile a été redécouvert, l'esprit sectaire et les préjugés ancestraux ont disparu, la collaboration œcuménique a unifié les consciences, la théologie de la libération et l'engagement social de beaucoup de chrétiens ont fait naître de nouvelles priorités en regard desquelles l'orthodoxie traditionnelle se trouve relativisée. Il est vrai que le synode de Rome auquel je viens de faire allusion, insiste sur la nécessité de la formation dogmatique des fidèles, par peur évidemment d'une évolution théologique qui soit préjudiciable au pouvoir romain. Mais il affirme en même temps la valeur de l'engagement des chrétiens en faveur des pauvres. Le fait de placer la réalité du pauvre au centre de l'effort pastoral est une véritable révolution par rapport à la théologie d'hier qui, du fait de l'alliance de l'Église avec le pouvoir politique, n'avait ni yeux ni voix pour cette réalité. De telles prises de position révèlent bien

que la vie profonde de l'Église déploie son énergie dans cette direction. On n'arrête pas le mouvement de la vie. Le synode de Rome a finalement confirmé Vatican II.

M.L. Il faut nuancer cette affirmation optimiste de nombreuses réticences qui recevront sans doute, au moins dans les temps prochains, des confirmations de poids qui les justifieront. Dès le début du synode, le cardinal Daneels a écarté toute référence au livre du cardinal Ratzinger. Cette mesure est importante car il ne fait pas de doute que ce livre voulait être comme une introduction aux travaux de l'assemblée et ainsi les orienter. Il n'est pas concevable que cette initiative, qui a paru à beaucoup intempestive et déplacée de la part du cardinal Ratzinger à cause de ses hautes fonctions dans l'Église, n'ait pas été connue, approuvée, peut-être suggérée par Jean-Paul II. Par leurs interventions pendant la première semaine du synode, les représentants des Églises du Tiers-Monde, dans la foulée de l'épiscopat britannique, ont pu critiquer la politique de centralisation et d'unification pratiquée systématiquement par Rome. Le message final demandé d'avance au cardinal Lustiger a été rejeté pour son pessimisme et son intemporalité. Entre autres points importants qui faisaient question au cardinal Ratzinger et sans doute à bien des membres de la Curie, le synode a aussi réaffirmé la nécessité des conférences épiscopales et le bien fondé des communautés de base. Il a même refusé de condamner les théologiens de la libération de façon avouée.

Mais la communion hiérarchique tend à se substituer au peuple de Dieu dans la définition du mystère de l'Église. On ne parle plus du sacerdoce des fidèles et de leur liberté créatrice. Le problème des femmes dans l'Église est expédié en quelques lignes. La question de leur ministère n'est même pas abordée. Les laïcs ne sont plus caractérisés que par leur disponibilité au service de l'Église. Beaucoup d'autres remarques significatives seraient à faire. Notons seulement qu'on demande d'éclaircir le statut théologique des conférences épiscopales, ces organes indispensables à l'exercice de la collégialité des Églises. Il est curieux que, sur cette lancée, on ne se soit pas non plus préoccupé du statut théologique de la Curie.

On peut donc dire que, sur presque toutes les questions où la minorité des Pères conciliaires avaient dû céder devant les instances de la majorité, le synode a décidé de reprendre les choses en main et à la base. Le cardinal Siri, qui fut un leader de la tendance conservatrice du concile avec les cardinaux Ottaviani et Ruffini, n'a pas caché sa satisfaction dans un article qu'il a écrit récemment dans le journal le plus important de la droite française. Cette satisfaction n'est certainement pas injustifiée et l'avenir, on peut le craindre, ne le décevra pas.

Certes, l'Église catholique aujourd'hui se manifeste au monde d'une toute autre manière que jadis. C'est une heureuse transformation dont le pape actuel est le principal artisan, il est juste de le reconnaître. Le Syllabus est oublié au moins dans certaines de ses condamnations, bien qu'il n'ait jamais été désavoué. On ne parle plus, comme il y a un siècle, de "thèses et d'hypothèses", celles-ci étant à titre provisoire les manières pour mon Église de se comporter au sujet des questions sociales et politiques eu égard aux conjonctures du moment. Mais les thèses demeurent, immuables comme se veut être l'Église. Même si on se réfère à elles plus discrètement que par le passé, plus habilement aussi y étant plus obligé, elles limitent en sous-main les comportements que les situations imposent et inspirent l'esprit avec lequel on s'y soumet plus qu'on ne les accepte.

Grâce à sa manière impressionnante d'entrer en contact avec les foules, Jean-Paul II met en valeur les prises de position, d'ailleurs toutes théoriques, de l'Église en évoquant de façon convaincue ce qui devrait être et qui comme de juste est spontanément et ardemment désiré par tous ceux qui l'écoutent. Auprès d'eux, cela a certes plus d'impact que la franche et froide position des problèmes où les dures lois d'airain se déploient avec puissance sur les êtres, agents et à la fois victimes de l'analphabétisme humain et du manque de vie spirituelle. Jean-Paul II se dispense ainsi de montrer en contrepartie quel approfondissement dans l'intériorité serait nécessaire pour que le but visé puisse être réalisé; approfondissement qui demande tout autre chose que la piété très traditionnelle qu'il préconise avec chaleur; réalisation hautement désirable mais qui finalement, même dans les conditions les plus favorables, n'est pas tellement certaine. Jean-Paul II ne renie aucunement, dans son gouvernement à l'intérieur de l'Église, les thèses qui dérivent rigoureusement et traditionnellement des doctrines auxquelles il s'efforce de redonner une audience qui tendait avant lui à péricliter. Optimiste et dynamique dans ses discours au long de ses tournées apostoliques, ne se montre-t-il pas, comme le cardinal Ratzinger, fort pessimiste ou du moins des plus réticents devant tout ce qui s'essaie à l'intérieur de l'Église, dans le désordre et avec les échecs inhérents à toute recherche, de susciter un second souffle à une Église qui depuis trop longtemps dort sur son passé ?

P.W. *Laquelle des deux forces en présence dans le catholicisme l'emportera, celle de l'autorité soumise à l'idéologie dogmatique qui la justifie ou celle des croyants qui placent ailleurs les priorités chrétiennes ? J'aimerais cependant faire avancer notre réflexion en vous posant la question suivante : lorsque vous dites que l'Église catholique n'est pas entrée en humilité, est-ce que vous laissez entendre qu'elle se veut encore Église de masse ?*

M.L. C'est exactement ce que je pense. Cette manière de concevoir l'Église de demain est aujourd'hui plus courante que dans un passé récent, tant les espoirs qu'on cultive à son sujet misent sur la puissance de la propagande. Si on en reste là, si on ne regarde pas la réalisation d'une religion de masse comme une étape utile à atteindre mais encore nécessaire à dépasser pour approcher d'une religion vécue en esprit et vérité, on met l'universalité de l'Église catholique à un bas niveau, indigne des profondeurs de l'homme et des potentialités du message chrétien. De telles perspectives, inspirées par la recherche d'un ordre social et politique, restent totalement étrangères à toute préoccupation de vie spirituelle, du moins celle qui serait nécessaire pour être en mesure de promouvoir une universalité qui ne soit pas au rabais. Elles conduisent l'Église de mon pays à miser sur l'élan plus affectif que raisonné des masses, à se confiner dans une religion qui relève principalement de la religion viscérale propre à l'espèce humaine. Sans doute, cette religiosité,

accompagnée de pratiques sans réelle intériorité qui correspondent à une hérédité chrétienne de longue date, évite à l'Église la difficile et cruelle confrontation avec la mentalité moderne, modelée par les sciences et inclinée à l'esprit critique, mais ne la prépare pas à tenir son rôle salvifique dans le monde à venir.

Jean-Paul II, par un charisme qui lui est propre et que n'avaient pas ses prédécesseurs, entre de plain-pied avec les foules humaines, sur des sujets qui les intéressent dans le quotidien et dont ils attendent qu'on leur parle. Ainsi ont fait les apôtres quand ils parlaient de la fin imminente des temps. Il accède à une popularité que ni la vie spirituelle et la haute distinction de Paul VI, ni la piété et la simplicité de Jean XXIII ne leur ont donnée. Mais l'enthousiasme ainsi soulevé est d'un jour. Les problèmes concrets de l'heure, finalement de toujours mais qui de notre temps prennent des dimensions redoutables, demeurent. Paul, à qui on reprochait de ne pas être éloquent à la manière des rhéteurs, l'a dit à sa manière, il y a vingt siècles.

P.W. Voulez-vous dire que Jean-Paul II, par ses voyages et rassemblements de masse, cherche à ranimer la foi catholique traditionnelle ainsi que les réflexes passablement engourdis de pratiques religieuses, plutôt qu'à préparer les catholiques aux temps nouveaux qui vont réclamer de la part des chrétiens une foi plus authentique et des formes d'engagement plus crédibles ?

M.L. Je le croirais. Le succès de prestige que Jean-Paul II a en France auprès de beaucoup de chrétiens est significatif. Ceux-ci se montrent davantage rassurés par lui sur la valeur de leurs pratiques religieuses que de se sentir appelés à les renouveler et à les rendre plus véritables par une culture religieuse mieux assortie à leur intellectualité et à leur affectivité, ce dont malheureusement jamais la plupart n'ont eu un véritable souci personnel. Les fidèles sont ainsi invités à se tourner vers le passé, non vers l'avenir difficile et sévère qui les attend. En ce siècle où, au long de recherches menées à bien dans l'ordre de la connaissance, l'intelligence s'est aiguisée d'esprit critique et s'est ouverte sur des horizons inouïs sans proportion avec ce qu'on pouvait entrevoir il y a encore peu de temps, les chrétiens dans leur majorité laissent leur esprit étranger aux questions qui touchent de près leur religion et qui seraient pour eux et pour elle, s'ils savaient les porter en croyants, l'occasion de l'approfondissement humain et spirituel qui leur est dès maintenant nécessaire et qui le sera encore davantage demain, pour vivre vraiment dans l'authenticité et être ainsi crédibles, voire même seulement audibles.

P.W. Il faudra bien qu'un jour les fidèles catholiques apprennent à résister aux orientations imposées par la papauté quand, en conscience, ils ne peuvent plus les accepter. Cela marquera un changement définitif dans l'évolution du christianisme.

M.L. J'avais rêvé que le successeur de Paul VI ne soit pas italien. Mon souhait a été exaucé plus que de mesure. J'espérais que, contrairement à ses prédécesseurs, il serait un apôtre itinérant, un peu comme Pierre; il irait de nation en nation. Moins par son autorité de fonction que grâce à son rayonnement d'homme de foi et d'espérance, il serait le représentant de leur unité au-delà de l'extrême diversité des communautés locales imposées par les conditions particulières où chacune se trouve. Ce rôle, nécessaire aux Églises pour leur propre vitalité et pour qu'elles vivent dans la communion promise à la fécondité par Jésus, n'est malheureusement pas celui que Jean-Paul II a inauguré dans ses nombreux voyages. J'espérais le voir faire un travail approfondi d'information et de communication avec ses collègues épiscopaux par de nombreuses rencontres franches, directes, en tête à tête, que nul horaire ne vient presser ni interrompre. J'espérais que, par modestie et avec la conscience de ses propres limites, par respect des initiatives prises par les évêques responsables dans leur diocèse, il s'abstiendrait de s'adresser directement et de façon systématique au peuple chrétien au cours de ses tournées. Il aurait ainsi participé d'une façon réelle mais discrète à l'action pastorale des évêques, ses pairs dans l'apostolat sans les court-circuiter par ses nombreuses interventions publiques qui, même si elles sont faites en leur présence, les laissent dans l'ombre. C'est exactement le contraire de ce que fait actuellement Jean-Paul II. Selon lui, le rôle du pape n'est pas seulement de coordonner et de soutenir, dans le respect de la liberté de chacune d'elles, les initiatives des Églises mais de décider et de faire exécuter comme le fait un souverain et selon une tradition qui depuis de nombreux siècles s'est implantée dans l'Église catholique romaine. Comme le disait il y a peu de temps un cardinal qui par ses nombreux voyages hors de son diocèse avait acquis une dimension internationale, un homme seul au 20^{ème} siècle n'est plus en mesure de connaître assez rapidement et de façon suffisamment approfondie les situations particulières des Églises, les conditions de vie, besoins, exigences, possibilités, limites, avec lesquelles chacune a à composer, auxquelles elle a à correspondre. Même si réellement il prend conseil auprès d'hommes qui aient assez de vigueur et de conscience pour ne pas être à l'avance de son avis, il n'est pas capable de prendre simultanément et en temps voulu à propos de toutes les Églises et au sujet de chacune d'elles les décisions graves et urgentes qui sont appropriées et qui peuvent se montrer parfois contraires à celles nécessaires à d'autres au même moment.

Cette manière de concevoir le rôle de la papauté dans l'Église catholique me paraît fort dangereuse pour l'avenir. Ce ne sera pas seulement à cause d'une situation aggravée des Églises, au moins dans certains pays telle la France, comme on peut raisonnablement le craindre, mais de la tentative de restauration des manières du passé, plus collectives que personnelles, plus de discipline et de dévotion que spirituelles et de foi. En effet, ces manières qui correspondent bien au tempérament de Jean-Paul II et de son pays d'origine sont peu en mesure, non pas de répondre aux questions qui fusent de toutes parts de la conscience moderne dans le domaine religieux, mais seulement de s'y ouvrir pour les porter intelligemment dans la foi. L'héritage sera lourd aussi à cause de l'accentuation de la centralisation romaine que favorise la forte personnalité du pape actuel.

Dans ces conditions, et c'est ainsi depuis de nombreux siècles, les évêques n'ont pas l'autorité de décision qui serait à la mesure de leurs responsabilités vis-à-vis des diocèses dont ils sont la tête. En ces temps qui approchent, et déjà ils sont

venus dans nombre de pays où la diversité des situations, l'accélération de l'histoire imposent des initiatives locales importantes, prises rapidement car leur efficacité ne supporte pas qu'elles soient limitées ou retardées par des règles générales ayant quelque caractère absolu, la décentralisation de l'Église est aussi capitale qu'urgente. Cette décentralisation devrait être d'autant plus importante que la centralisation a été l'une des préoccupations principale de la politique romaine, impossible jadis de façon aussi totale, mais désormais facilitée et comme appelée par les techniques nouvelles de la communication. Aux origines du christianisme, l'absence de centralisation n'empêchait pas les communautés éparses sur le pourtour de la Méditerranée d'avoir le sens de leur unité au-delà de leurs différences qui pourtant étaient grandes, et de le manifester même dans les temps difficiles. Aujourd'hui, cette qualité d'unité, qui ne devait rien jadis à une uniformité imposée de façon autoritaire et n'était pas étrangère à la place prépondérante des évêques et des prophètes au niveau spirituel, est la seule qui puisse permettre à l'Église d'être universelle au-delà de l'extrême diversité de ses implantations locales.

P.W. Peut-être, l'avenir du catholicisme dépendra de sa capacité à limiter les pouvoirs que revendique le pape, davantage successeur des empereurs romains que de Pierre. Ce qui me paraît cependant remarquable, c'est que l'autorité papale n'est plus vraiment reconnue sous son aspect monarchique. Le mode de gouvernement du pape fait l'objet de réflexions approfondies dans de nombreux cercles catholiques. On aime à parler de lui comme d'un "primus inter pares". Toute la question est de savoir jusqu'où les catholiques auront le courage d'aller pour exiger que soit redistribuée l'autorité dans leur Église. N'empêche que le fait que la question soit posée est déjà un grand pas de franchi dans la direction d'un changement possible qui aurait des répercussions très importantes sur le plan œcuménique car il permettrait à la base d'exprimer pleinement les forces d'unité qui sont en elle. Mais nous aborderons plus loin la question de l'unité. Admettons pour l'instant que le changement dans ce domaine capital est aujourd'hui comme en puissance mais non encore réalisé.

Je vous propose de poursuivre notre investigation et je vous pose une nouvelle question. Il a été affirmé récemment que Vatican II avait guéri l'Église du narcissisme et du triomphalisme. Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ?

M.L. Dans l'ordre du spirituel, rien n'est jamais définitivement acquis. D'ordinaire, la vie de l'homme est faite de flux et de reflux. C'est ainsi que l'homme a à s'approcher de ce qui le caractérise dans son humanité, cette part en lui qui n'est pas que de lui et qui ne saurait passer. Il en est ainsi de toute société qui s'emploie à mettre en exercice les potentialités de ses membres. Elle s'y efforce à sa manière qui est collective, elle progresse et parfois recule. Si elle se montre fidèle, elle ne sera pas conduite à se réduire à n'être que le simple produit que s'échangent les déterminismes qui la régissent et qui tendent à lui donner, à longueur de temps et d'usure, l'uniformité et la stabilité des mouvements de la nature qui n'ont plus de devenir. Tels vont les astres morts dans l'univers. Il en est de même de toutes les religions et d'autant plus qu'à leur naissance, celles-ci ont connu la ferveur des commencements et la faveur des attentes du temps.

Ce n'est pas demain que le narcissisme, dégénérescence d'une intériorité qui n'a pas débouché sur la vie spirituelle, et que le triomphalisme, dégénérescence de l'assurance intime que donne la foi, disparaîtront de mon Église. La liturgie, si nécessaire qu'elle soit, ne devrait être qu'un moyen. Elle favorise secrètement en l'Église le narcissisme quand elle est pratiquée comme une fin en soi. Se prétendant alors dépouillée de toute subjectivité, elle revendique quelque caractère absolu dans son exercice et pour ses fruits. Les fêtes du calendrier liturgique, qui se déroulent de façon immuable au long de chaque année, prennent le pas sur les événements qu'elles commémorent. Elles vont même parfois, quand il s'agit de Jésus, jusqu'à prétendre renouveler ceux-ci réellement, du moins comme on se laisse à les exposer. Elles ne visent pas seulement à aider les fidèles à se ressouvenir de Jésus par le climat de ferveur collective qu'elles développent. Aussi chez nombre de chrétiens, plus pieux que réalistes, ces célébrations leur paraissent plus importantes et faisant davantage date que les événements du jour. La beauté des offices donne aussi indirectement au triomphalisme l'occasion de se manifester. La splendeur du culte mené dans un ordre sans défaut et suivant des traditions hiératiques où est inscrite la religion des temps passés, n'est pas sans parer l'Église de la magnificence qui s'efforce de célébrer la grandeur divine. Sans aucun doute, l'influence de l'Église auprès de nombre d'hommes en quête d'une vie spirituelle qui se cherche encore dans la certitude et la sécurité que procure une assemblée fermée sur elle-même, doit beaucoup à ces secrètes "perversions collectives" latentes en tout cérémonial aimé pour lui-même. Lorsque celui-ci n'est pas une simple mise en marche mais devient une mise en condition, il donne le change sur ce que l'on vit réellement, si on ne se dégage pas en temps voulu de l'espèce d'envoûtement qu'il secrète par sa technique même.

N'en va-t-il pas ainsi dans les Églises protestantes mais d'une autre manière, en particulier quand elles sont bien installées et majoritaires dans leur pays; mais aussi dans les sectes encloses dans l'univers qu'elles se sont forgées où elles chauffent leur ferveur et puisent leur raison d'être en dépit de toute raison ?

P.W. Il est certain que les Églises protestantes, là où elles sont majoritaires, représentent une force d'autosatisfaction et donc d'inertie. Lorsque tout le monde est considéré comme chrétien dans une société, la tâche de l'Église consiste à instruire la jeunesse pour assurer la pérennité de la foi collective et à célébrer les rites qui sont attachées à cette dernière. Lorsque tout fonctionne à satisfaction, mis à part les inévitables incidents de parcours, l'Église peut se reposer sur ses lauriers à l'ombre de statistiques qui la rassurent. Quand on a le sentiment par surcroît que l'Église est réformée, c'est-à-dire débarrassée des superstitions et des mal croyances accumulées au cours des siècles, le sentiment d'autosatisfaction se trouve renforcé. Quand enfin l'Église se voit reconnue et même financée par l'État, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. C'est certainement ce qui est arrivé aux Églises protestantes au cours des siècles, là où elles furent majoritaires. Dans cette perspective, l'idée d'un changement ne se conçoit pas.

Historiquement à l'intérieur du protestantisme, les gens insatisfaits spirituellement ont dû former des communautés à

part car leurs requêtes ne pouvaient pas être reçues, mais les nouvelles Églises sont retombées très vite dans le piège de l'autosatisfaction. Au cours du 20^{ème} siècle, les choses ont changé. La crise religieuse s'est imposée. La théologie l'a ressentie et exprimée la première. Les communautés paroissiales l'ont ensuite vécue, confrontées à l'indifférence des masses et à la désertion de leurs cultes. Dès lors, les Églises ont dû se reconnaître minoritaires dans le monde contemporain. Ont-elles perdu leur autosatisfaction ? Ont-elles ressenti l'évolution comme un défi ou au moins une interpellation ? Ont-elles reconnu la nécessité d'un changement fondamental, d'un autre type de présence au monde et à Dieu ? Je ne le crois pas. À mes yeux, comme l'Église romaine, elles visent davantage à restaurer ou à maintenir le passé qu'à préparer l'avenir sur des bases différentes.

Si je pense à mon Église, je la trouve très narcissique. Il y a vingt ans, on parlait beaucoup d'une Église pour le monde. C'est resté un vœu pieux, tout au moins au niveau des paroisses. Les problèmes réels de la société sont rarement au centre de leurs intérêts et actions. Certes, elle se reconnaît minoritaire dans la société mais elle n'a pas vraiment digéré l'indifférence des masses et elle reste nostalgique de l'époque où les temples étaient pleins. Elle se sait pauvre mais le rêve du triomphalisme n'est pas mort puisqu'elle reste polarisée sur les problèmes que pose son propre fonctionnement. La question du nombre de ses membres et des moyens pour les attirer nous importe davantage que celle de leur qualité spirituelle et de leurs engagements éthiques. Nous sommes davantage préoccupés des succès terrestres de l'Église que de sa mission spirituelle au service des hommes.

M.L. Je crois, de foi plus que d'évidence, que l'avenir verra nos Églises dépasser le narcissisme et le triomphalisme, ces manières d'être et de paraître que connaissent toutes les sociétés d'hommes lorsque ce qui leur a donné naissance et vigueur s'éloigne dans le passé. Qu'elles y soient forcées par les situations qu'elles auront à subir ou qu'elles y arrivent par la reconnaissance de la nature propre de la foi, un jour, elles veilleront à n'être plus qu'appel par le témoignage de ce qu'elles sont auprès de leurs membres lorsque ceux-ci seront suffisamment approfondis dans leur humanité et devenus ainsi capables d'accéder à une vie de liberté proprement spirituelle.

À chaque génération, nos Églises ont été un milieu privilégié pour certains êtres et les ont aidés à grandir dans la foi de façon personnelle, grâce à leurs ressources humaines et à leur fidélité intime. Aussi bien, c'est en épousant notre Église, mais aussi en la contestant quand il le faut grâce à ce que nous avons su recevoir d'elle, que nous sommes devenus ce que nous sommes maintenant. Qu'il nous suffise d'être de ces croyants qui, par leur fidélité à ce qu'ils se doivent d'être, préparent aveuglément mais sûrement un avenir dont par ailleurs il est aussi vain qu'inutile de prévoir ce qu'il pourrait être. De même que la vie spirituelle se nourrit de foi et non de croyances qui n'en sont que des condiments, elle refuse de s'enfermer, pour y trouver un réconfort, dans des espoirs qui jamais ne sauront égaler l'espérance fondamentale de l'homme.

P.W. *Au début de notre entretien, j'ai mis en évidence une deuxième hypothèse de travail, à savoir que la théologie se reconnaît comme un discours humain, par conséquent contingent, parce qu'elle a reconnu que la vérité ultime est dans le Christ qui se communique et non dans des formules qui cherchent à en rendre compte.*

M.L. Je suis d'accord avec vous pour relativiser les doctrines qui s'affairent autour du mystère de l'homme et de Dieu, en particulier au sujet de ce qu'elles affirment du Christ. Je pense que chez beaucoup de chrétiens l'adhésion à la doctrine enseignée est pour eux l'activité de la foi et que leur vie spirituelle est ainsi moulée, plus que vivifiée et transformée, par cette adhésion. Celle-ci revêt à leurs yeux un caractère absolu de vérité quand ils atteignent à la liberté d'une religion personnelle au-delà des asservissements sociologiques. Aussi chez beaucoup, le mystère de l'homme, comme celui de Dieu, est en quelque sorte épuisé par les formulations qui en sont données. Ces deux mystères ne sont pas la source des questions sans cesse reprises à mesure que le croyant s'efforce de leur donner des réponses, éclairé par sa vie spirituelle et ses connaissances de tous ordres, fidèle aux exigences d'honnêteté intellectuelle et d'authenticité de vie. Ces réponses se montrent insuffisantes, voire dérisoires à cause même du sujet qu'elles traitent et de celui qui les propose. Il convient de le constater sans ambages. De telles démarches, qui ne peuvent cesser sans échouer du même coup, ne sont pas courantes dans mon Église en dépit de leurs convenances avec l'esprit moderne qui les appelle pour s'épanouir dans son propre développement. Je doute qu'elles soient plus fréquentes dans les Églises protestantes. La rareté de telles activités est significative de la pauvreté spirituelle de notre époque qui, par ailleurs, montre une telle richesse de vitalité dans tant d'autres domaines.

Un très grand nombre de chrétiens, même des plus cultivés, même de piété réelle, en restent au niveau d'intérêt et d'attention où les a laissés la crédulité de leur jeunesse. Ils continuent à souscrire avec une facilité dérisoire, qu'ils baptisent volontiers d'obéissance, aux doctrines de leur Église. Parmi ceux qui pratiquent encore, combien le font par coutume, par routine, par un conformisme qui leur est léger, même agréable, voire utile ? Combien le font avec une exaltation qui dissimule, en le combattant, le secret scepticisme qui les saisirait si, à la lumière de ce qu'ils savent, ils pensaient réellement à ce qu'ils affirment avec trop de force ? Aussi les uns et les autres ne voient aucune raison de contester la valeur ni le bien-fondé de tout ce qu'impose leur Église. Ils ont même l'obscur sentiment que, s'ils se laissaient entraîner à y réfléchir, à le critiquer pour diminuer l'écart entre ce qu'ils pensent réellement et ce qu'ils se disent penser, cela les conduirait sur des chemins dangereux, vertigineux, dont ils ne sont pas sans craindre obscurément les exigences. Lorsque le réel ne fait pas trop brutalement irruption dans leur vie, ils demeurent enfermés dans un monde fictif qui leur cache l'extraordinaire prétention, désormais plus visible que jadis, des doctrines auxquelles ils souscrivent comme par évidence sans y avoir réfléchi vraiment. Cet irréalisme les prive aussi de la singulière fécondité que ces doctrines présenteraient encore pour eux et précisément à travers les contestations qu'ils devraient en faire en conscience, en dépit de perspectives inadaptées au temps présent ou même radicalement fausses.

Tous ces chrétiens qui croient trop facilement sont dérangés jusqu'à en être ébranlés, si cela était possible car ils s'en défendent avec la puissance d'un instinct vital, par les manières de penser dans le domaine religieux qui insistent sur la diversité et la malléabilité des réponses que les Églises donnent aux questions capitales dont elles traitent, sur les changements que l'exposition des doctrines ont subis imperceptiblement avec le temps, sur les variations qui en modifient profondément la place, le rôle et l'importance suivant les époques, finalement sur la relativité des formules dogmatiques et la multiplicité des sens que les croyants leur donnent selon ce qu'ils sont et ce qu'ils en font dans leur vie. Ces chrétiens, qui possèdent des croyances alors qu'ils en sont en fait possédés, se refusent à de telles perspectives qui les ouvriraient à la liberté "en Christ" comme disait Paul à propos de la Loi, quand il pensait à ce qu'il vivait lui-même depuis sa conversion, à ce qui l'a rendu si proche de la liberté que Jésus avait atteinte vis-à-vis d'Israël.

Même si l'autorité, absorbée trop souvent par ses occupations de routine, n'est pas étrangère aux problèmes, nombreux et des plus variés, que soulève aujourd'hui le monde moderne, elle n'est cependant nullement portée à remettre en question les facilités de croire du passé, les assurances et les évidences de jadis qui commencent déjà à paraître fragiles à beaucoup et qui, à court ou moyen terme, risquent d'entraîner avec leur disparition celle de leurs croyances et jusqu'à l'évanouissement de la foi qui les sous-tend. Au mieux par son silence s'abstient-elle d'intervenir pour les maintenir. Elle les laisse disparaître dans la pratique. Elle pressent que si, sans vraiment y souscrire, elle supportait officieusement, de façon trop visible, les perspectives, non pas révolutionnaires mais novatrices, que développent les recherches modernes, elle aurait à craindre d'ébranler la confiance que les fidèles ont en sa capacité de discerner, sur l'heure et en temps voulu, ce qui est vrai de ce qui est faux, ce qui est juste de ce qui ne l'est pas. Aussi quand elle n'est pas trop infatuée d'elle-même, se garde-t-elle de prendre quelque position trop précise sur ces questions. D'ailleurs avant de mettre en danger cette confiance qui malheureusement dispense ces chrétiens d'enraciner leur foi par une recherche véritable à la lumière de leur vie spirituelle, avant de prendre explicitement une attitude d'ouverture, il serait d'absolue nécessité que l'autorité prépare ceux dont elle a encore l'audience à prendre conscience de la vision religieuse et de la manière de vivre qui s'annoncent et qui se montrent si différentes de celles de jadis. Sinon à mesure que les conséquences de l'élargissement des horizons apparaîtront et s'imposeront, comment ne provoqueraient-elles pas le scandale chez les uns, ou ne sembleraient-elles pas libertinage d'esprit, voire de mœurs, chez les autres ?

Par sa façon d'être qui traditionnellement se situe plus au niveau du commandement que de l'appel patient, confiant et compréhensif, l'autorité n'a pas les moyens de promouvoir directement cette indispensable préparation des esprits et des cœurs. Dans ces conditions, les formes nouvelles dont la vie de foi et la foi elle-même devraient se revêtir pour être plus intelligibles aux hommes de droiture ne pourront naître et se développer qu'à longueur de temps et à travers un extrême gâchis et la dilapidation des potentialités spirituelles des hommes de bonne volonté. Le passé a connu nombre d'exemples lamentables, qui frisent le tragique, de cette fatalité qu'impose le manque de vie spirituelle des Églises et qui les a conduites à se séparer, à se combattre même dans le meilleur de ce que les unes et les autres professaient. Pourquoi ne pas l'avouer, le décalage s'accroît peu à peu entre ce qui se développe aveuglément dans le monde, comme par une nécessité intime toute de complexité et d'ambiguïté, et ce qui se poursuit dans les Églises soumises aux pesanteurs des membres et des structures d'une institution indûment sacralisée.

Par ailleurs, même si nombre de théologiens de toutes les Églises sont d'accord intérieurement avec ce que vous affirmez et vous le concéderaient lors d'une rencontre amicale en privé, en public ils demeurent fort réticents devant de tels propos. Même s'ils reconnaissent que les formulations en usage sont inadéquates, ils se refusent à celles qui n'emploient pas les termes classiques en usage dans ces "domaines réservés" et qui ne font pas référence explicite à la tradition ou aux décisions de l'autorité. Même lorsque ces nouvelles manières de penser et de dire s'efforcent d'être fidèles avec l'esprit fondamental des anciennes, les théologiens, même les plus ouverts, restent sur la réserve devant des démarches inhabituelles dans leur milieu plus universitaire que spirituel. Ces recherches, venant le plus souvent de personnes, prêtres ou laïcs, qu'ils jugent incompetentes, sont pourtant mues moins par des réactions de critique de l'enseignement passé que d'un besoin de tenir mieux compte des connaissances modernes. Ce refus s'explique aussi parce que d'ordinaire les théologiens méconnaissent la portée des termes utilisés qu'inspire et illumine une expérience personnelle dont ils n'ont pas eu la connaissance dans une vie studieuse mais souvent casanière. Finalement nombre de théologiens jugent dangereuses, et pour le moins inutiles, ces approches renouvelées du mystère. Pourtant elles s'efforcent de répondre mieux aux exigences de l'intellectualité de notre époque, de mieux correspondre aux besoins de l'affectivité comme il en est fort besoin. Certes, en pleine élaboration, en continuelle transformation, comment ces approches ne seraient-elles pas sans cesse à nuancer, à corriger ? Plus que de censures, elles ont besoin d'être encouragées. Ne sont-elles pas de toute nécessité pour préparer un avenir plus digne que le présent de ce que Jésus, Paul et tant d'autres avec eux et après eux ont vécu ?

Comment les moins avertis des théologiens ne sentent-ils pas quel formalisme s'est insidieusement glissé dans l'usage de formules classiques qu'ils manœuvrent comme en se jouant, avec une dextérité et une précision impressionnantes, trop faciles sans doute, et qui fait penser qu'ils ne donnent pas un véritable poids à ce qu'ils disent. Ils ne soupçonnent pas combien l'univers où la doctrine les enferme, un univers plus cérébralement construit qu'intellectuellement vécu, est impensable à un esprit moderne. Ils n'estiment pas à leur juste valeur les démarches fatalement tâtonnantes, risquées sûrement, d'êtres qui, totalement libres dans leur activité de création, recherchent dans l'honnêteté de l'esprit et son humilité le sens de leur vie et celui du monde. Ces théologiens semblent d'autant plus allergiques à user de la latitude permise à l'esprit qui n'est pas asservi à la lettre que la théologie est pour beaucoup plus affaire de raison que de vie spirituelle. Combien ne vont-ils pas jusqu'à séparer radicalement l'une de l'autre car ils voient dans leur imbrication

l'intrusion d'une subjectivité aléatoire et transitoire là où doit régner l'objectivité rigoureuse d'une vérité immuable révélée par Dieu. Il y a aussi tous ceux, trop nombreux, pour qui penser se réduit au verbalisme ésotérique de la technicité.

Seule, la vie spirituelle libère de la littéralité des expressions théologiques utilisées dans le passé et de son esclavage. Seule, elle met en évidence l'esprit intérieur qui les a inventées jadis pour exprimer avec le langage et les images du temps les intuitions majeures qui étaient en voie d'être perçues. Seule, laissant à chacun le langage qu'il a forgé à son usage pour progresser dans sa recherche, elle donne aux ouvriers de la Tour de Babel que sont les théologiens l'unité qu'ils avaient au départ quand ils projetaient ensemble de faire descendre le ciel sur la terre.

P.W. Relativiser le discours théologique ne signifie pas forcément remettre en question les bases mêmes des expressions de la foi chrétienne. C'est plutôt se donner la liberté de soumettre à l'examen le discours théologique hérité du passé afin de le réintégrer, en fonction d'une part de l'univers culturel qui est le nôtre, d'autre part des expériences vécues par les Églises. Cette démarche souligne que, lorsque nous confessons Jésus, nous ne sommes pas dans un processus répétitif. La fidélité chrétienne ne consiste pas à reproduire la formule établie dans le passé mais dans un mouvement de réappropriation du sens de la foi, compte tenu de notre situation présente. Les risques d'errance subsistent certes mais l'histoire du christianisme révèle à l'envie que les Églises n'ont jamais vraiment compris tout l'évangile et n'ont cessé par conséquent de le trahir. Donc les indications dogmatiques et éthiques offertes par le passé ne peuvent pas être reçues comme des normes absolues. Ce qui a sauvé l'Église de l'errance totale dans le passé, c'est la fidélité de Dieu et elle seule. Voilà ce qui doit être l'objet prioritaire du credo. Notre discours théologique est forcément imparfait, marqué par les contingences des situations historiques et la finitude des esprits. Il peut être aussi perverti à cause de la volonté de puissance qui déforme la vision. La fidélité chrétienne consiste à reconnaître notre propension à l'errance et à confesser la fidélité de Dieu en affirmant avec Luther que le vrai docteur de l'Église, c'est le Saint Esprit. Sur cette base, l'Église peut prendre le risque d'avancer dans sa recherche en évitant d'absolutiser ses découvertes. C'est ce que j'ai nommé l'apprentissage de l'humilité.

M.L. J'aime vous entendre parler des risques inhérents aux recherches que les Églises ont à mener sous l'action de l'Esprit. Mais je ne souscrirais pas sans le nuancer au dire que le vrai docteur de l'Église soit le Saint Esprit. Cette affirmation véritable a besoin d'être accompagnée de précisions qui lui enlèvent son caractère tranchant et sans doute polémique. Elle ne doit pas être utilisée de façon incorrecte comme souvent et dans des conditions, pour des fins que Luther ne se serait pas permis, qu'il aurait même violemment critiquées. Je suis réticent devant les croyants qui parlent du Saint Esprit sans avoir derrière eux une longue vie de foi et de fidélité consacrée à l'intelligence de l'esprit dans lequel Jésus a réalisé, il y a vingt siècles, sa courte mais intense épopée spirituelle.

Je pense que, si Jésus est le chemin, c'est moins par les doctrines que les Églises ont construites et où il est la pierre angulaire selon "le plan de Dieu" que par ce qu'il a eu à vivre en conséquence de sa communion avec son Dieu qu'il a osé appeler son Père, tant il sentait avoir tout reçu de lui. À mon sens, en suivant la voie par laquelle Jésus, parti de l'homme qu'il était, en est venu à être élevé par ses disciples jusqu'au Dieu de leur foi, les Églises pourraient retrouver l'unité perdue en s'attachant à construire une christologie dont la promulgation et la prédication leur ont paru épuiser leur raison d'être. Ne faut-il pas reconnaître que cette voie n'a été que très pauvrement suivie par les Églises dans le passé et que les dévotions envers Jésus, principalement affectives, cultivées chez les fidèles, sont centrées trop uniquement sur les conditions dramatiques et atroces de sa Passion. Ces dévotions distraient de ce qui est pourtant l'essentiel, de l'intelligence que nous avons à atteindre du mystère de Jésus, intelligence qui grandit en nous à mesure que nous devenons davantage disciples et que nous prolongeons ainsi sa présence parmi les hommes.

Ne peut-on pas en dire autant de l'importance, presque exclusive, que les Églises attachent à la Résurrection, à l'Ascension et à la Pentecôte ? Ne doit-on pas affirmer que ces réalités, extrêmes et de nature unique, ne peuvent être suffisamment comprises de façon plénière et vraiment féconde que si on y est assez préparé par l'intelligence de la vie de Jésus, acquise à la lumière de ce qu'on a soi-même vécu dans la foi et la fidélité à la suite de notre Maître et Seigneur.

Il est vrai que cette intelligence paraît à beaucoup ne pas pouvoir s'appuyer sur des données suffisamment nombreuses et certaines, qu'elle est condamnée à leurs yeux à n'être que subjective et par suite illusoire. Quelle contraste avec l'objectivité rigoureuse dont ils aiment à recouvrir les constructions doctrinales qu'enseigne le Magistère. Mais cette assurance, qui ne supporte selon eux aucune contestation sans risques graves pour la foi, ne relève-t-elle pas d'une forme moderne de docétisme développé au sujet non de Jésus mais des activités de l'Église ? Tout inspirées par l'Esprit que soient ces constructions édifiées dans un climat religieux dont on ne peut contester la qualité, elles n'en restent pas moins les fruits des activités humaines, sujettes à l'erreur et entachées inéluctablement d'une subjectivité d'autant plus dissimulée que ces travaux sont collectifs et soumis à des directives autoritaires appuyées de sanctions. Assurément, les idées claires et précises sur la motion divine et la liberté humaine, que suggère le docétisme quand il entache subrepticement les activités ecclésiales, ne peuvent que limiter l'une et l'autre, les dénaturer gravement.

P.W. Nous avons approfondi les deux hypothèses de travail que j'avais mises en évidence au début de cet entretien. Notre réflexion nous a conduits à les nuancer et, en se développant, elle s'est montrée moins optimiste que mes premières assertions. Nous voici dès lors amenés à nous poser la question suivante, absolument essentielle pour notre propos : y a-t-il quelque chose de changé dans les Églises d'Occident ?

M.L. Des changements importants se sont produits ces dernières décennies auxquels Vatican II n'a pas été étranger, bien que ce concile ne peut pas à lui seul être la cause du vent de jeunesse qui a alors soufflé sur l'Église catholique en France. D'ailleurs ils ont eu lieu presque exclusivement à la base et non au niveau de la hiérarchie, à la tête de l'Église

où le bonnet de la doctrine pèse encore lourd sur les fronts. Voici quelques exemples de ces améliorations, rares indices mais signes importants qui font bien augurer de l'avenir.

D'abord, parce que c'est le progrès le plus prometteur pour les temps qui viennent, l'intérêt chez nombre de jeunes, hommes ou femmes, parfois même chez de moins jeunes, pour une culture religieuse qu'ils veulent à la hauteur de leurs autres connaissances intellectuelles. Les centres culturels se multiplient où sont données des notions sérieuses sur les questions d'exégèse, d'histoire, de sociologie, de psychologie touchant au christianisme et aussi aux autres religions. Malheureusement, ils sont rarement doublés jusqu'à présent de communautés ferventes et silencieuses qui les aideraient à développer leur enseignement dans un climat de recueillement qui seul en permettrait une assimilation vraie, condition d'une fructification spirituelle.

Ce n'est pas grâce à l'afflux des étudiants qui se préparent au sacerdoce que ces centres sont de plus en plus fréquentés. L'autorité, du moins à Paris qui donne un peu le ton en France, aurait plutôt tendance à en écarter ceux-ci comme elle le fit au début du siècle avec les Instituts Catholiques qui avaient été fondés pour améliorer le niveau intellectuel des séminaires diocésains. Il faut espérer que cette autorité ne réussisse pas trop vite à remplacer les professeurs de valeur par des répétiteurs consciencieux qui font de l'obéissance aux directives officielles le fond de leur honnêteté intellectuelle, comme cela s'est passé lors de la répression du Modernisme. Les temps sont changés et on peut espérer que ces mesures seront moins draconiennes car leur exécution présente plus de difficultés que jadis car ce n'est pas après quelques sessions de formation qu'on peut être apte à tenir sans ridicule des postes qui demandent une réelle compétence, fruit d'une intellectualité supérieure à la moyenne et de longues études.

Aussi nombre de catholiques qui réfléchissent sur ce qui fonde et constitue leur vie de croyants et dont la foi est assez réelle pour n'avoir pas peur de regarder la situation de leur Église telle qu'elle est et non telle que l'autorité la présente, se posent bien des questions devant sa régression continuelle depuis plusieurs siècles. Une telle régression ne peut pas être arrêtée ni dissimulée par quelques reprises, rapides dans leur extension mais qu'on est en droit de craindre fragiles, de peu de durée, tant elles font d'un enthousiasme cultivé la nourriture de leur ferveur. Ces êtres lucides sont conduits à se pencher sur l'histoire du christianisme dans leur pays, à réfléchir sur la manière dont leurs ancêtres ont été convertis et ont pratiqué leur religion. Cette étude les éclaire sur les raisons qui font, qu'en dépit des apparents succès de la chrétienté de jadis, beaucoup de baptisés se retrouvent tout naturellement sans religion et deviennent athées sans crise particulière. Des livres honnêtes et de bonne vulgarisation où la foi des auteurs est activement présente dans leurs élaborations, ce qui est nécessaire pour traiter avec intelligence des questions humaines et religieuses, commencent à se multiplier sur ces sujets capitaux à connaître pour construire l'avenir. En faisant voir les choses de haut, objectivement, sans passion, ces travaux d'histoire aident leurs lecteurs à dominer le vertige qu'ils éprouvent devant l'accélération irrévocable de la crise plus encore intérieure qu'extérieure que connaît l'Église depuis le début du siècle. Ces auteurs suggèrent ce qu'il faudrait que leur Église devienne par des réformes de structure mais surtout grâce à une vie spirituelle plus intériorisée pour qu'elle œuvre mieux à la mission dans le monde inaugurée par Jésus au long de sa vie de foi et de fidélité.

De leur côté, les origines chrétiennes sortent des limites de l'histoire. Le merveilleux qui cachait l'essentiel de ce qu'elles comportent et dont d'ailleurs on avait besoin jusqu'à ce jour pour en faire une approche, s'évanouit peu à peu, ou pour le moins perd de son importance, avec sa qualité "surnaturelle". Maquillant l'action de Dieu dans le monde en insistant principalement sur le caractère extraordinaire de certains événements jugés proprement "providentiels", le merveilleux, en éblouissant au lieu d'éclairer, n'en laissait pas apparaître la nature intime et persévérante comme celle de l'appel.

Vous parliez de la "dédivinisation" des Églises. En vérité, elle est au bout de la voie qu'une meilleure connaissance de l'histoire engage à prendre. Mais pour parcourir ce chemin jusqu'au terme, l'histoire à elle seule ne suffit pas si elle n'est pas comme relue, repensée sous l'inspiration d'une vie spirituelle ouverte sur le mystère. Seule celle-ci donne à la connaissance la portée exacte qui permet à l'homme d'approcher de ce qui s'efforce de se manifester sous les faits et qu'il a à découvrir à travers eux et au-delà d'eux. Seule aussi, elle peut donner la patience et la ténacité nécessaires aux chrétiens pour porter l'Église, grâce à leur puissance spirituelle. C'est sans doute à son corps défendant qu'elle s'engage sur cette voie de vérité et d'humilité.

Ne faut-il pas aussi s'émerveiller de la naissance partout de petits groupes où des chrétiens s'efforcent d'entrer en relation profonde les uns avec les autres, ce que les paroisses se montrent incapables de promouvoir, de par leurs structures actuelles, par les rencontres et les cérémonies qu'elles organisent. Je sais bien ce que ce mouvement général comporte d'ambigu, de fragile. Qu'importe ! À longueur de temps, les disparitions ne l'emportent pas sur les naissances. Ce qui arrivera à tenir sous le jugement du temps sera très positif pour préparer l'avenir, et plus que ce qui se fait aujourd'hui grâce à la solidité des structures et à la puissance des moyens qui leur restent encore. Cette montée générale de ces groupes noués autour de la vie spirituelle et de la foi, encore à ses débuts et qui ne touche encore qu'une toute petite minorité, ménage lentement la mutation nécessaire des paroisses qui deviendront des fédérations de communautés au lieu d'être des lieux de passage et de culte, incapables de promouvoir la vie spirituelle mais seulement de quelques moralités et dévotions. On peut penser aussi que la vitalité de ce mouvement prépare de loin une conception du sacerdoce plus communautaire et moins aristocratique, où les individus comme les groupes puiseront la grâce de l'unité dans le respect mutuel de leur autonomie et de leur originalité.

Autre chose qui a vigoureusement changé depuis plus de trente ans, ce sont les attitudes que les chrétiens des différentes Églises ont les uns vis-à-vis des autres. Il n'y a plus de séparation entre protestants et catholiques par exemple dans un pays comme le mien. Il s'agissait presque uniquement d'une opposition de tribu à tribu. Aujourd'hui, grâce à leur vie religieuse renouvelée par leur vie spirituelle, par une connaissance plus exacte de l'histoire et une critique plus exigeante

de leurs croyances, des catholiques se sentent plus proches de certains protestants que de leurs frères en Église.

P.W. *Et inversement. Il y a déjà vingt ans que Karl Rahner mettait en évidence que les clivages entre chrétiens ne recouvrent plus les différences confessionnelles héritées du passé. Ceux qui ont compris que le Dieu de l'évangile appelle les croyants, dans la mouvance de Jésus, au pardon inconditionnel des offenses, à la non-violence radicale, à l'identification personnelle aux pauvres, aux affamés, aux persécutés, aux prisonniers, ont découvert entre eux une unité profonde qui relègue au second plan les questions confessionnelles, d'autant plus que leur découverte les a conduits à prendre toute la mesure des infidélités anciennes et présentes de toutes les institutions ecclésiastiques.*

M.L. Il y a donc un rapprochement qui n'était pas concevable il y a 50 ans. L'autorité est-elle vraiment d'accord ? Portal disait en 1925 : «On peut parler d'une Église orthodoxe ou même de l'Église anglicane, on ne doit pas parler d'Église protestante mais de "confessions protestantes", le mot qu'il faut utiliser pour faire les distinctions nécessaires». Aujourd'hui, dans les écrits officiels de Rome, cette différence est encore maintenue où le mot "confession" n'est pas synonyme du terme "Église".

P.W. *Les Églises protestantes, n'ayant pas la succession épiscopale, ne sont pas considérées comme des Églises. Je crois cependant que le dialogue œcuménique sur cette question est plus avancé que vous ne le pensez.*

M.L. Si on utilise encore le terme de "confession", c'est la preuve que les autorités catholiques n'ont pas vraiment changé. Je dirais même qu'elles ont plutôt tendance à se durcir sur les positions passées. Le peuple chrétien a évolué plus vite mais cette évolution les inquiète

P.W. *La base a-t-elle vraiment évolué ? J'en suis persuadé. Mais de récents événements dans l'Église de Genève me donnent à penser que l'analyse sur les sentiments d'unité de la base est encore à affiner. L'Église catholique de Genève a manifesté le désir de créer un évêché à Genève. Remettre un évêque dans une ville qui avait aboli les institutions catholiques en 1536. Sur la base de leurs relations œcuméniques, les autorités catholiques se sont adressées par courtoisie au Consistoire de Genève, l'autorité de l'Église protestante composée en majorité de laïcs, pour lui demander un préavis sur cette question. Après une consultation rapide et tendancieuse des conseils de paroisse, la réponse est revenue totalement négative. Dans ce problème, il faut distinguer les personnes attachées à l'Église de celles qui ne le sont pas. Ces dernières recourent aux services de l'Église sans se sentir solidaires de ce qui s'y passe et ne font plus vraiment la différence entre les institutions. Ces personnes sont grosso modo insatisfaites des Églises, quelles qu'elles soient, et leur désunion leur paraît justement un motif d'insatisfaction. En revanche, les personnes attachées à leur Église, tout en partageant les sentiments de la population, restent très influencées par le clergé, la hiérarchie pour les catholiques, les théologiens membres des commissions d'Église pour les protestants.*

Si l'œcuménisme a pu se développer parmi les laïcs après Vatican II, c'est parce qu'un vent nouveau avait soufflé sur les responsables d'Église, ce qui nous a permis d'assister à des retournements spectaculaires. Mais un nouveau raidissement, un retour de l'intégrisme, pourrait tout compromettre. Les laïcs du Consistoire ont mis leur confiance dans les paroles d'une poignée de théologiens partis en guerre contre l'idée de création d'un évêché à Genève. Il est de l'ordre du pensable que la base, habilement récupérée par certains hommes d'Église épris du statut quo confessionnel, n'en revienne aux préjugés et ostracismes ancestraux. Cela est improbable mais pas tout à fait impossible. Je crois que la sensibilité chrétienne et l'intelligence de la foi ont évolué de telle façon qu'un retour en arrière ne devrait pas avoir lieu. D'ailleurs à Genève, malgré cet incident, l'œcuménisme n'a pas reculé.

M.L. Le pire n'est pas le plus probable, en dépit des apparences. Souvenons-nous du temps où le judéo-christianisme à la fin de l'apostolat de Paul semblait dominer même dans les communautés fondées par Paul. À ses yeux sans doute tout devait lui paraître définitivement perdu de ce qu'il avait apporté à l'Église. Le judéo-christianisme s'est terminé dans quelques communautés de Palestine, les Ébionites et autres sectes juives marginales dans l'Église. Certes, il survit, renouvelé et renforcé par le juridisme romain dans le catholicisme. Il n'est pas non plus absent dans les autres Églises, même s'il prend des visages différents. Il peut paraître vainqueur dans les heures difficiles que nous traversons. L'avenir opérera le discernement de ce qui se fait à contretemps. Avec patience mais invinciblement, il le laissera s'éteindre lentement dans la stérilité. Nous mourrons sans doute avant. C'est ainsi que la foi prépare, à travers naissances et morts, les voies futures des Églises, dont la prospérité était trop chargée d'ambiguïté pour être d'origine spirituelle, vers l'état intérieur qui leur permettra d'être unies avant de ne faire qu'un.

P.W. *Dans le Times, j'ai lu récemment un article rédigé par un professeur de l'université de Manchester. Cet article, consacré au vide spirituel d'une époque qu'il appelle "post-marxiste", se termine par la question suivante : «Le christianisme pourrait-il redevenir l'âme de la société ? Pour qu'il en soit ainsi, il devrait devenir une religion très différente du christianisme très divisé, conservateur, conventionnel et bourgeois que nous connaissons aujourd'hui». Les meilleurs penseurs chrétiens ont parlé depuis fort longtemps dans le sens de ce professeur. J'ai moi-même fortement ressenti cette nécessité d'un changement fondamental. Tout mon engagement est allé dans ce sens.*

Notre entretien vient de mettre en évidence que les mentalités ont beaucoup changé depuis Vatican II mais que des forces puissantes, issues des autorités ecclésiastiques, des forces qu'on pourrait nommer "conservatrices, conventionnelles et bourgeoises", cherchent à maintenir le statut quo, à freiner les évolutions et y parviennent encore, de sorte que les Églises, dans leur ensemble, ont assez peu changé. Il faudra donc approfondir la problématique des résistances au changement.

3 - Quels changements nécessaires à la mission des Églises ?

P.W. *Jusqu'ici nous avons établi que les Églises avaient beaucoup de peine à changer mais on peut se poser la question de savoir si ce changement est vraiment nécessaire. L'Église n'est-elle pas l'éternité qui s'accouche au sein de l'histoire dans des formes dogmatiques et liturgiques immuables, comme l'affirment les intégristes ? Sa seule mission n'est-elle pas tout simplement de se perpétuer dans ce cycle immuable ? Ne peut-on pas considérer que, si les hommes s'éloignent de plus en plus des Églises, c'est parce qu'ils s'égarent toujours davantage mais que ce phénomène n'affecte pas fondamentalement l'essence du christianisme qui est de manifester dans ce monde une présence divine qui n'a pas besoin de la caution du succès pour justifier son existence ?*

M.L. Cette manière de voir la mission de l'Église supprime d'autorité toute question au sujet d'un changement qui, dans ces conditions, doit être condamné. Elle implique que l'on considère l'Église comme étant purement d'institution divine de sorte que l'histoire n'a aucune prise sur elle bien qu'elle soit née et se soit développée au cœur de la contingence des temps et des lieux tout au long des avatars des confessions chrétiennes.

Je pense que cette "divinisation" des structures ecclésiales est aussi une désincarnation. Elle relève d'une conception puérile du monde et de Dieu. Elle s'apparente au docétisme qui refuse à Jésus la nature humaine sous prétexte que celle-ci est incompatible avec la nature divine. Au vrai, comme le docétisme, n'est-elle pas la conséquence inéluctable d'idées erronées sur Dieu et sur l'homme ?

Les connaissances que nous avons maintenant du monde et de son histoire ne permettent plus une telle manière d'entendre ce qu'est l'Église quand, tenant compte des données les plus certaines de la science, on s'efforce de penser ce qu'on croit.

Certes, l'essentiel que comporte à nos yeux de croyants le message chrétien ne peut pas changer. Cependant pouvons-nous prétendre l'avoir épuisé dans tous les développements qu'il a en puissance pour l'homme à longueur de siècles ? Sommes-nous même capables de le cerner avec une précision sans faille ? En ce qu'il est communicable par l'enseignement oral ou écrit, pour que ce message puisse être reçu dans l'honnêteté de l'esprit et la droiture du cœur comme c'est de nécessité, il importe qu'il s'inscrive avec son originalité propre dans l'univers mental des hommes à qui il s'adresse. Aussi ce qui est indispensable au message dépend grandement des conditions où on a à le communiquer pour que l'essentiel qu'il comporte secrètement puisse être véritablement accueilli dans ce qu'il présente actuellement d'intelligible. En fait, depuis vingt siècles et ce mouvement s'est particulièrement accéléré à notre époque. L'Église a sans cesse évolué dans ses comportements, même si elle n'a rien modifié d'important dans ses structures. Ce que celles-ci comportent de matériel et de social, ce qui d'ailleurs s'est peu à peu constitué selon les circonstances, fait partie seulement de l'indispensable, en dépit de ce qu'on peut affirmer afin de lui donner l'autorité de l'immuabilité. Les structures et tout ce qui en dérive ont à s'adapter aux conditions de lieux et de temps, à la civilisation où l'Église a à exercer sa mission. Leur évolution suit toujours avec un certain retard celle de la société à cause de la sacralisation sans nul doute abusive que l'Église fait de l'institution qu'elle s'est donnée.

Si l'essentiel du message a été conservé ou du moins est resté disponible et comme en puissance jusqu'à nos jours, on le doit moins à la stabilité des structures et à la sagesse politique de l'autorité qu'à la foi et à la fidélité de croyants qui l'ont redécouvert au fil des générations en le vivant chacun de façon personnelle. N'ont-ils pas parfois été jusqu'à l'explicitier et même le développer en le prolongeant à mesure que, à la suite de leur fidélité, la possibilité leur en a été donnée intimement ? Cette tradition vivante n'est-elle pas la condition sans appel pour que le message puisse, aujourd'hui comme hier, interpeller les hommes quand il est attendu et accueilli par eux, et même le faire plus explicitement que jadis ?

P.W. *Nul ne peut nier que l'Église a changé au cours des siècles. Son insertion dans le temps et dans les cultures humaines réagit sur ses conceptions et ses pratiques. La théologie de l'Église ancienne est marquée par la pensée grecque, en particulier par l'essentialisme platonicien, tandis que sa pratique est influencée par l'ascétisme gnostique et le ritualisme païen. L'alliance de l'Église et de l'État dès la conversion de Constantin va modifier de fond en comble la situation de l'Église au sein de l'Empire romain et transformer radicalement la conception qu'elle a de sa mission ainsi que l'éthique chrétienne. Autant dire que c'est toute la théologie et la praxis chrétiennes qui basculent. Les préceptes évangéliques n'ont plus le sens qu'ils avaient précédemment parce qu'ils sont maintenant portés par une dynamique totalement différente, de nature impérialiste. Il faut reconnaître que c'est une autre religion chrétienne qui s'établit à ce moment-là, la chrétienté. Féroce soumise aux autorités ecclésiastiques et politiques, elle prend la place de l'Église. La paroisse multitudiniste remplace le modèle confessant de l'Église ancienne. Toutes les tentatives de réforme, d'ailleurs nombreuses, n'ont jamais vraiment réussi à changer cette situation. Dans les pays gagnés à la Réforme, le clergé protestant a remplacé le clergé catholique mais le modèle d'une Église territoriale ainsi que l'alliance avec l'État sont demeurés inchangés. Par contre, l'émancipation de la culture européenne à l'égard du christianisme, dès le 17^{ème} siècle, a contraint la théologie à réagir; les catholiques dans le sens d'une fermeture sur elle, ce qui a donné l'illusion d'une certaine immuabilité; les protestants dans le sens d'une réelle ouverture à ses risques et périls. Le processus de sécularisation s'est accentué tout au long des 19^{ème} et 20^{ème} siècles et les Églises se sont trouvées confrontées à la question d'une réforme fondamentale réclamée par les meilleurs chrétiens. Elles ont beaucoup de peine à le réaliser parce qu'elles restent prisonnières des conceptions et des fonctionnements acquis dans le passé. Nous nous trouvons aujourd'hui dans cette situation dramatique : l'Église annonce la parole qui peut changer le monde mais cette parole est comme vidée de sens parce qu'elle est surtout déclarative, parce qu'elle ne suscite que rarement des engagements*

exemplaires qui manifesteraient sa vérité. L'Église, tout au moins en Occident, reste inféodée à la classe dirigeante, à l'ordre bourgeois. Par ailleurs, le processus de sécularisation s'accroît. Les gens, sans avoir vraiment conscience des mobiles qui les animent, se détournent de son organisation spirituelle et souvent de son message. Ainsi ils ne vont pas vers la source qui pourrait les abreuver. Ce drame est insoutenable. Il ne s'explique pas seulement par le fait que les hommes sont pécheurs mais aussi, et peut-être surtout, parce que l'eau présentée par les institutions chrétiennes est en partie frelatée, polluée.

M.L. Vous venez d'ébaucher à grands traits les avatars de l'Église, des Églises, au long des vingt siècles du christianisme. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet d'une extrême complication où se manifestent les complexités de la condition humaine et ses ambiguïtés. Pour tirer du passé quelques enseignements pour l'avenir, il faudrait une méditation sur l'histoire de chacune de nos Églises menée dans la foi et à la lumière de notre expérience d'homme, méditation dont la vérité se tiendra seulement au niveau de l'exactitude de ce que nous connaissons maintenant et de la profondeur humaine de ce que chacun vit. Certes, malgré toute notre application à être objectif, ces conclusions seront encore dans une large mesure dépendantes des contingences et des préoccupations de notre époque.

Quant à moi, je ne suis pas certain que vous ne valorisiez pas à l'excès ce que furent la théologie et l'éthique des premières générations chrétiennes dont nous avons quelque idée grâce à ce que suggèrent les écrits du nouveau testament de façon seulement indirecte. Tout s'est amorcé dans un climat trop exceptionnel pour que l'imitation qu'on peut en faire ou au moins les enseignements qu'on peut en tirer ne posent pas question lorsqu'on est dans des conditions plus ordinaires et certainement plus normales. Ce climat de stupeur et d'émerveillement, né de ce qui s'était passé d'extraordinaire après la mort de Jésus et qui se perpétuait sous la forme de charismes singuliers dans les assemblées de frères, était tout tendu par l'attente enthousiaste et fiévreuse de l'avènement imminent du royaume. Ce climat, de caractère principalement collectif, affectif pour une grande part et sans doute exalté, ne portait pas directement les fidèles à l'approfondissement personnel. Les croyances qui régnaient sans qu'on ait eu la moindre idée de les critiquer, car cela aurait provoqué scandale et exclusion comme d'ailleurs cela ne manqua pas de se produire, étaient faites d'évidences et de certitudes unanimes qui, si elles pétrissent les êtres utilement au début, les pétrifient aussi rapidement. Elles n'engendrent pas la foi qui s'enracine peu à peu jusqu'en la profondeur de chacun, même si elles arrivent parfois à transformer les comportements de façon importante et heureuse.

C'est bien ce que montre l'histoire des premiers siècles. Après les sanglantes épreuves que l'Église a eu à subir de la part des juifs et de l'autorité romaine, elle est devenue religion d'État. Après les persécutions qui visaient à la détruire et qui ont paru plusieurs fois sonner la fin du christianisme, elle n'a pas su reconnaître le risque de tentation dans les moyens de puissance dont elle a pu disposer en vue de sa mission. Au contraire, elle y a vu un moyen qui lui était providentiellement offert, elle s'est livrée à cette tentation, elle a utilisé sa puissance. La Bible ne l'y invitait-elle pas ? L'histoire d'Israël est tissée de telles interprétations tout inspirées de providentialisme. La coexistence d'une prédication partant des paroles évangéliques, évocatrices et fortes de la foi qui les sous-tend, avec des comportements sociaux et politiques inspirés par une mentalité autoritaire aux vues courtes et précises, a duré jusqu'à nos jours selon des modalités diverses dépendantes des temps. Elle se perpétuera, toujours nouvelle et fondamentalement la même, tant que les possibilités en seront laissées à nos Églises, tant qu'elles n'auront pas profondément changé l'idée qu'elles se font de Dieu, de l'homme, d'elles-mêmes et de leur mission, tant que les chrétiens se contenteront d'une religion qui tire plus de vitalité de la religiosité naturelle que de l'intelligence de ce que Jésus a eu à vivre et est devenu.

Les résultats sont là. Ils se montrent décevants en dépit de nombreuses autodéfenses instinctives qui nous sont propres et aussi de celles qui sont cultivées collectivement en Église. En Europe, depuis plusieurs siècles et avec une vitesse qui s'accroît, les Églises perdent du crédit qu'elles avaient acquis jadis grâce à leur rayonnement humain et religieux, mais encore, faut-il le reconnaître, par leur puissance. Il y a beau temps que les milieux intellectuels leur sont étrangers, sinon hostiles, alors que leur influence augmente sans cesse à mesure que l'instruction et la culture atteignent de plus larges couches de la population. À notre époque, les Églises se trouvent privées de l'audience de la classe ouvrière et, depuis peu, de celle de la classe paysanne. Ce recul n'est pas dû seulement au climat matérialiste de l'époque moderne avec les distractions de tout genre qu'elle permet et la suractivité qu'elle impose. Les changements nécessaires que les Églises devaient opérer pour que le message puisse être vraiment écouté ont été, non seulement retardés et en quelque sorte abâtardis, mais souvent encore empêchés par le conservatisme résolu auquel elles se sont tenues avec persévérance. Ce qui était jadis utile et sans doute même indispensable à l'exercice de sa mission ne l'est plus maintenant et au contraire lui fait obstacle car, pour rester vivante et vivifiante, la doctrine a besoin d'être redécouverte sans cesse, comme réinventée à partir des perspectives nouvelles imposées par les progrès des connaissances et l'évolution des esprits. Malheureusement, les changements, peu importants certes mais cependant réels, que les Églises ont connu ces derniers temps ne sont pas dus à leur vigueur spirituelle. Les Églises sont à la traîne de la société plus qu'elles ne sauraient le reconnaître ou se l'avouer.

P.W. *Parce qu'elles restent accrochées à l'illusion de la chrétienté, elles cherchent encore à plaire. Elles ont tendance à se conduire comme les partis politiques dont le seul souci est de ne pas perdre leurs électeurs. De peur des réactions des fidèles, elles s'abstiennent de prendre position sur des problèmes auxquels sont confrontés les hommes ou, si elles le font, c'est bien souvent pour confirmer les positions traditionnelles qui ont précisément amené la sécularisation. Je n'irais pas jusqu'à attribuer au désir de plaire les renouveaux chrétiens qui jalonnent notre siècle. Ainsi le renouveau catéchétique me semble le résultat de la souffrance et du souci missionnaire des meilleurs. En face de l'échec, on peut le subir ou se suicider. Le plus souvent, on se met à réfléchir, on essaie d'en tirer une leçon. On cherche à comprendre ce*

qui s'est passé en creusant sa propre expérience pour découvrir les déficiences qui ont conduit à cet échec. C'est ce qui devrait se passer dans nos Églises. La crise spirituelle de l'Occident devrait les amener à se remettre en question pour être en état d'apporter la parole dont le monde a besoin mais qu'il ne trouve pas auprès d'elles.

M.L. Afin de mieux discerner l'essentiel de l'accessoire dans leur mission. Encore de nos jours, l'indispensable d'hier reste lié intimement jusqu'à se confondre avec l'essentiel de toujours; plus visible, il le dissimule jusqu'à le circonvenir et à l'identifier à soi. Il faut le reconnaître, la frontière entre l'essentiel qui doit demeurer et l'indispensable qui doit changer à bon escient est difficile et même impossible à tracer. Son approche est un fruit de l'approfondissement spirituel et d'une connaissance poussée de la condition humaine éclairée par la foi. Elle se propose aussi, sans jamais s'imposer, à l'occasion de l'évolution des mentalités provoquée par les connaissances nouvelles et sous le choc du bouleversement du niveau de vie. Cette approche doit se perpétuer à longueur de siècles. À chaque génération, elle doit être remise en question par des démarches de l'esprit dont on ne peut pas assurer que toutes la confirmeront davantage dans sa vérité. Cette progression aveugle, sinueuse, marquée d'avances et de reculs qui d'ailleurs ne peuvent être jugés tels que longtemps après, est précaire, liée à la condition humaine toute de complexités et d'ambiguïtés, à la merci de l'accidentel. Elle semble aussi relever d'une loi générale qui régit le réel. Que de tentatives avortées, d'échecs plus ou moins consommés, quel prodigieux gaspillage d'efforts nous découvre l'histoire du déploiement évolutif du monde de la matière et de la vie !

L'invention de la manière de présenter le message aujourd'hui, en maintenant l'essentiel mais sans le laisser s'alourdir de ce qui était indispensable jadis, me semble préparé par un regard critique sur le passé, ce passé du christianisme et de l'Occident où les Églises se sont principalement développées au point que leur histoire est liée à celle de l'Europe. Les Églises ont à méditer sur cette histoire et, en particulier, à réfléchir sur les comportements qu'elles ont été conduites à prendre, entraînées plus par ce monde, par leur temps, que par "la cité de Dieu". Ce n'est pas pour condamner ces conduites passées, ce qui ne pourrait que demeurer stérile, mais pour s'en distancer dans la mesure où elles les estiment maintenant comme néfastes ou seulement inadéquates.

Il faut aller plus loin. L'essentiel ne peut pas plus être conservé que possédé, sous peine d'être gravement altéré, même dans ce qu'on connaît déjà. Sans cesse ce qui doit être accessible actuellement doit être recherché pour qu'on en vive vraiment. Cela ne peut se faire que par la fidélité du croyant mais aussi de son Église dont il n'est pas sans dépendre irrémédiablement dans une grande mesure. Une Église peut-elle remplir sa mission dans le monde si ses membres ne manifestent pas l'essentiel d'une manière renouvelée par ce qu'ils deviennent, chacun à sa façon, grâce à ce qu'il a reçu d'elle mais aussi par les contestations qu'il a menées à son sujet ?

P.W. *La progression de la pensée chrétienne a été lente et tâtonnante. Combien de siècles a-t-il fallu pour que l'Église comprenne que l'esclavage est incompatible avec son évangile ? Combien de siècles seront encore nécessaires pour qu'elle puisse affirmer que être chrétien et porter les armes sont incompatibles ? Cette cécité par rapport à certains principes essentiels de la foi, je la mettrais sur le compte d'aveuglements déterminés par des contingences historiques plutôt que sur la finitude de l'homme ou la lenteur des évolutions biologiques.*

M.L. L'esclavage revêt les formes les plus diverses. Il s'étend à toutes les aliénations qui pèsent sur l'homme. C'est au point qu'il en arrive parfois à ne laisser, à la limite, que l'exercice de la liberté intérieure dont l'existence, toujours possible en droit (tant qu'on est homme), n'est pas sans exiger en fait une vie spirituelle des plus développées. L'esclavage est pratiqué dans toutes les sociétés actuellement connues au point de compter parmi leurs structures. Il n'est nullement en voie de disparition. On peut même dire qu'il s'étend et s'accroît en tous les domaines dans la mesure où la vie est davantage soumise à la socialisation et à la technique. Je n'en exclurais pas la sphère religieuse où l'autorité se réclame de quelque absolu et sait utiliser les procédés modernes de la communication et de la propagande. Tout cela est certes contraire à l'éthique évangélique. Par ailleurs, celle-ci est-elle totalement possible aujourd'hui dans nos sociétés livrées aux concurrences effrénées que stimule le libéralisme, vu ce que les hommes sont, vu ce que nous sommes nous-mêmes ? Ne faut-il pas reconnaître que, si nous subissons quelques conséquences de cet esclavage au visage multiple, nous ne sommes pas sans en être les bénéficiaires quelque peu ? Pourrions-nous vraiment changer notre mode de vie au point de ne pas être complice, non pas de volonté délibérée, mais par solidarité inéluctable, de ce que nous jugeons intolérable ? Une autarcie radicale, d'ailleurs impossible, ne suffirait pas à faire disparaître cette interdépendance irréductible.

On doit en dire autant de la guerre et de toutes les formes de concurrence violente, industrielle, commerciale, voire religieuse, qui visent à être décisives entre les nations, les sociétés ou les individus. Elles en viennent souvent à peser de façon abominable sur la vie des hommes. Là aussi, que nous le voulions ou non, nous sommes indirectement bénéficiaires et pas seulement victimes de ces mœurs suicidaires en puissance mais peut-être même de structure.

Bien que l'existence des ces manières homicides ne dépende pas que d'eux, par leur foi et leur fidélité, les chrétiens se doivent de travailler dans la ligne de leur mission, selon leurs possibilités et leur place dans la société, à la lutte contre de tels comportements. Le rôle des Églises est de les y aider grâce à ce qu'elles peuvent apporter à chacun pour favoriser l'accès à une vie spirituelle suffisamment développée, et ainsi l'aider à la prise de conscience aussi complète et exacte que possible, de ce qu'il se doit de faire pour "être".

Peuvent-elles davantage ? Doivent-elles condamner de façon vigoureuse et générale de telles pratiques, face à la société ? J'en doute fort pour deux raisons. D'abord aucune loi ne peut avoir le caractère absolu qui fait qu'elle a autorité sans aucune réserve, dans n'importe quelle situation et quel que soit l'état intime de l'être à qui elle s'impose. Dans les domaines proches de ce qui est vital pour l'homme, toute prise de position catégorique, même idéalement parfaite, est en

soi néfaste. Elle l'est d'autant plus qu'au moment et au lieu où on veut l'appliquer, l'approfondissement humain et l'activité créatrice sont moins capables d'apporter sur-le-champ à cette mesure les nuances et les accommodements nécessaires. Il arrivera que dans ces conditions les décisions prises se montrent avoir parfois des conséquences finalement fâcheuses, désastreuses même, à court ou moyen terme.

Par ailleurs, autre chose est de dire hautement ce qui devrait être, autre chose est de le mettre à exécution. Les Églises, par la manière autoritaire dont elles conçoivent leur rôle d'enseignement et de gouvernement, ne peuvent pas imposer ce à quoi sont incapables d'obéir un nombre important de leurs membres dans les conditions personnelles et sociales où ils se trouvent. Autrement, elles discréditeraient leur autorité en rendant fatale chez beaucoup la désobéissance. Leur intransigeance, même totalement justifiée en elle-même, cultiverait la culpabilité chez les uns et les enfermerait sans recours. Chez les autres, elle accentuerait la désaffection vis-à-vis de l'autorité, désaffection qui comporte des conséquences graves pour la vie spirituelle. Un exemple récent : l'intransigeance de l'autorité romaine au sujet de la sexualité accentue malheureusement un détachement de l'Église chez beaucoup de chrétiens, qui atteint le catholicisme dans sa réalité même. Cette intransigeance cultive en outre la culpabilité, multiplie le "péché". Si elle n'écarte pas de la confession, elle donne à l'usage de ce sacrement un caractère inflationniste, dérisoire souvent, et peut-être spirituellement pervers à force d'être factice.

La prudence des Églises sur les matières qui affrontent les nations dans leur existence même ne doit pas être toujours assimilée à quelque complicité inavouée comme vous semblez l'insinuer. Au contraire, vu la manière dont les Églises se comportaient jadis et qu'elles n'ont jamais désavouée, certaines de leurs affirmations solennelles, maintenant qu'elles sont pratiquement déchargées de toutes responsabilités dans l'exercice du pouvoir que détiennent les États, peuvent paraître moins inspirées par la fidélité à leur mission que par le désir de plaire aux foules en s'alignant sur leurs sensibilités et leurs attentes. Certes, il revient aux autorités ecclésiastiques d'être modestes et humbles, même si elles se sentent investies d'une mission qui n'est pas sans relever en partie de l'action de Dieu dans le monde. Aussi, si elles savent tenir compte de la nature singulière de cette action auprès des hommes, peuvent-elles être autre chose qu'appel et appel patient, persévérant ?

P.W. *L'Église aujourd'hui ne peut agir que dans l'humilité et proposer ses options sous forme d'appel. C'est en méditant sur son passé qu'elle comprendra ce que furent ses erreurs. Mais quelle sera l'instance critique ? Sans doute le retour aux sources. Vatican II n'aurait pas été possible sans le renouveau biblique.*

M.L. Revenir à la source ! Il est nécessaire de préciser ce que l'on entend ainsi. Ce regard vers le passé ne peut en aucune manière être inspiré par un passéisme teinté de nostalgie. L'histoire ne se renouvelle pas, même si, selon des délais convenables, à échéance plus ou moins lointaine, elle se développe en observant des lois qui paraissent intemporelles en leur fond. Par ailleurs, "revenir" sous-entend qu'on s'est égaré en s'écartant de la source et qu'il suffit, pour reprendre le droit chemin, de la retrouver exactement comme on l'avait connue au départ. Peut-on soutenir que l'essence du christianisme, auquel nous autres reconnaissons une transcendance divine, a pu être comprise dans sa plénitude dès le début avec une perfection qui ne la trahit en rien, ni même l'altère ? J'en doute fort. Voir dans les premiers temps du christianisme comme le développement d'une histoire en soi parfaite, un bloc erratique au sein du mouvant et du transitoire, me rappelle les imaginations que nous cultivions jadis à propos du paradis terrestre.

P.W. *L'Église primitive, dont nous savons somme toute peu de choses, n'est pas un modèle à copier. Elle a d'ailleurs connu les mêmes faiblesses que les Églises qui l'ont suivie, errements théologiques, divisions, ostracisme. Les conflits relatifs à l'observance de la loi juive prouvent que les disciples de Jésus n'étaient pas très au clair sur des points qui nous paraissent définitivement acquis. L'enseignement de Paul a été contesté. La foi des fidèles était fragile et la sclérose de certaines communautés fut rapide. La lettre aux sept Églises de l'Apocalypse l'atteste. Cependant, nous devons reconnaître que l'Église ancienne, en constituant le canon du nouveau testament, s'est donné des références précises, comme des normes obligées pour tous ceux qui cherchent à rendre compte de leur foi. Ces références, ce sont les actes et les enseignements de Jésus, Paul, Pierre et Jean. Voilà la source, étant bien entendu que l'Église d'aujourd'hui doit apprendre à discerner, au travers des textes, les enseignements vraiment essentiels, comme le faisait Luther qui n'attachait d'importance primordiale qu'aux textes proclamant le don gratuit de Dieu et la justification par la foi. Les textes bibliques, par leur sens immédiat mais aussi au-delà de lui, renvoient à une compréhension globale du christianisme dont les grandes lignes doivent toujours être remises sur le métier.*

M.L. Pour moi, tout a commencé avec ce que Jésus a vécu et est devenu, il y a vingt siècles, dans un petit pays d'Orient. Cette existence a eu des conséquences telles par leur qualité et leur importance qu'on peut déjà la juger unique en son genre. Sans doute, elle le paraîtra encore davantage dans l'avenir quand, au-delà de toute doctrine, on se sera attaché à mieux mesurer les dimensions et la nature du conflit que Jésus a eu à connaître et à mener à bien pour en arriver à de telles extrémités dans son enseignement et ses comportements qu'il en fut maudit par les autorités religieuses de son temps. Cette vie extrême de foi et de fidélité, dans la rigueur de ses affirmations comme dans la rigueur de ses contestations, ne fut-elle pas préparée de longue date par l'histoire et le sens religieux d'Israël, tous deux des plus singuliers ?

En progressant, mieux qu'on n'a su le faire jusqu'à présent, dans l'intelligence de cette vie étonnante, nous arriverons à être éclairés par des lumières qui nous sont nécessaires pour être les ouvriers utiles de la mission de nos Églises. Ce sera grâce à une vision plus intériorisée de l'homme que Jésus a été, grâce aussi à des connaissances plus exactes de ce temps déjà lointain, grâce enfin à une meilleure compréhension de la nature profonde et ambiguë des mouvements religieux et des passions partisans qui se sont réclamés de lui dès le commencement et sans cesse depuis.

Cette approche de l'existence de Jésus implique de façon impérieuse une critique respectueuse mais serrée de la religion communément véhiculée depuis toujours par nos Églises. Les doctrines qui en sont la substantifique moelle ne poussent pas à se poser les questions que soulève une vie si extraordinaire. Même, elles ne le permettent pas, tant ces interrogations se montrent osées, risquées, tant nos Églises ont tendance à les juger peccamineuses. D'avance, elles les suppriment par leurs assurances abruptes, sans faille, qui ne supportent pas de limite ni de mise en doute. Ainsi les croyances, contrairement au rôle qu'elles devraient tenir, limitent le domaine de la recherche et réduisent l'initiative des fidèles au simple acquiescement, à une docilité pétrée de crédulité, voire d'indifférence.

Cependant, d'une façon plus ou moins explicite, tout homme a un jour à se poser les questions fondamentales que soulève la condition humaine car elles se dressent toujours devant lui aux heures graves de l'existence, à la naissance des grandes passions, à l'occasion de leurs conséquences parfois dramatiques et enfin devant la mort qui se présente à lui sans cesse et partout comme pour lui rappeler qu'il a à vivre en être conscient, face à elle et inspiré par elle. Ces questions, inéluctablement sans réponse valable, ne devrait-on pas les porter ordinairement et en dehors de ces temps malgré tout exceptionnels, tant elles sont nécessaires pour s'ouvrir sur le grand large de l'humain et de son devenir en Dieu ? Ainsi le chrétien arriverait à entrevoir, de loin mais en relation avec le plus profond de soi, le mystère de Jésus si intimement lié au mystère de l'homme et de Dieu.

P.W. *Les doctrines ont en principe pour fonction de favoriser en l'éclairant la foi des croyants et non de la stériliser. Vous donnez à penser qu'elles produisent le contraire. Attribuez-vous aux doctrines les mêmes effets nocifs que ce que vous avez nommé «les croyances ancestrales» ?*

M.L. Je pense que les Églises, après la ferveur exceptionnelle, très particulière, faite d'émerveillements et d'attentes passionnées, qui animait les premières décennies, ont largement utilisé dès la fin du premier siècle la religion instinctive pour christianiser le monde comme elles ont transformé en pèlerinages nombre de hauts lieux du paganisme. En somme, elles ont habillé d'une doctrine chrétienne la religion ancestrale qui avait fait la fortune des cultes païens et qui n'était pas non plus étrangère à la vitalité de la religion d'Israël.

La religion viscérale, quasi instinctive en tout homme, même en l'être le plus affirmé dans son athéisme, est proche de celle dont était pénétrée la religion de l'ancien testament, religion monothéiste qui a partie liée avec un nationalisme puissant et un racisme radical, justifiés par l'alliance qu'Israël prétendait tenir de son Dieu. Israël lui attribuait la cause des événements de son histoire et des phénomènes de la nature. Ainsi faisaient les paganismes environnants avec leurs dieux, proches des puissances démoniaques dont il est question aussi dans la Bible. Avec un génie singulier, qu'on peut dire exceptionnel et sans doute unique, la religion d'Israël, née d'un peuple spécialement intelligent et collectivement spirituel, n'a fait que s'approprier la religiosité qui se retrouve à la base de toutes les religions de la terre. L'homme, l'être le plus précaire dès sa naissance, le plus improbable dans sa croissance spirituelle, n'est-il pas religieux de façon structurale, comme par réaction instinctive, pour survivre et ne pas être écrasé sous le poids des conditions matérielles et psychiques où il se trouve, quand elles ne sont pas excessives ?

Cependant, de nos jours, chez la plupart des hommes, du moins en Occident, cette religiosité est en bonne voie de disparition dans l'ordinaire de la vie, vu le climat général de la société moderne. Elle reste secrètement et puissamment tapie dans les profondeurs de tout être humain. Aussi ne manque-t-elle jamais de se manifester avec violence et parfois sous les formes les plus extravagantes aux heures où les êtres se sentent menacés dans leurs œuvres vives. Dans la mesure où nos Églises ont édifié leur doctrine et leur culte sur une idée de Dieu foncièrement animiste, d'un Dieu se suffisant à lui-même, d'une essence radicalement extrinsèque à l'homme tout en étant ordinairement conçue de façon puérement anthropomorphique, elles se trouvent gravement mises en question.

P.W. *Le christianisme, en dépit de son discours explicite, s'est construit sur la religion naturelle, je dirais sur le besoin de sécurité propre aux hommes parce que ceux-ci se sentent toujours menacés par quelqu'un ou quelque chose. Quelles que soient les connotations des discours théologiques officiels, c'est la religion du dieu protecteur qui est au cœur de la foi de la plupart des fidèles et sert de levier de fonctionnement des Églises. Je pressentais cela il y a quelques années; maintenant, je le vois clairement. Cette religion naturelle est en crise aujourd'hui mais elle demeure cependant très profonde chez beaucoup. Les écrits sur le retour du religieux dans la société contemporaine n'ont pas manqué ces dernières années. Cette religion est viscérale, elle n'est pas évangélique.*

M.L. Elle n'est pas spécialement de Jésus. Sans doute, il ne l'a pas ignorée lui-même. Cependant on pressent en lui une tout autre religion où la communion avec Dieu, essentiellement intérieure et personnelle, est constituée par une relation vécue dans les deux sens, relation de père à fils mais aussi de l'amant à l'aimée. Alors une question me paraît capitale, une question encore à peine entrevue, qu'il faut maintenant oser se poser et affronter pour préparer un avenir du christianisme digne du grand spirituel que fut Jésus, de l'être qu'il est devenu et que notre foi nous conduit à reconnaître : est-ce que nous autres chrétiens, ensemble, nous ne nous serions pas quelque peu trompés dès le commencement, dès l'origine ?

P.W. *Vous posez là une question terrible. Au cours de mon adolescence, j'ai vu le film intitulé "Le défroqué", l'histoire d'un prêtre. Tout à coup, sur l'écran, si mes souvenirs sont exacts, apparaît un écriteau ou un graffiti avec ces mots : «L'Église, vingt siècles de trahison !». J'étais étudiant en théologie, j'ai été atteint par cette phrase et c'était d'autant plus fort que ce n'était pas dit. Intérieurement, je me suis dit que c'était inacceptable, l'histoire de vingt siècles de christianisme ne pouvait pas être vingt siècles de trahison.*

M.L. Je ne serais pas d'accord avec le mot "trahison" car il implique une intelligence de ce qui se passait alors dans les premières générations, dont elles ne semblent pas avoir été capables. Trahir suppose qu'on sait ce qu'est ne pas trahir.

Ici, il s'agit d'une compréhension, non pas mauvaise, mais gravement incomplète jusqu'à être faussée par les horizons mentaux du temps, aussi par ses attentes et ses peurs. Il s'agit d'une incompréhension qui touche de près à l'essentiel sans cependant le dénaturer complètement au point qu'il ne puisse être un peu mieux entrevu ultérieurement à partir de ce qu'il apparaît déjà. Les luttes que le christianisme naissant a dû mener contre le judaïsme et le paganisme le portait à des incompréhensions proches du contresens par des réactions qu'il empruntait aux manières qu'il combattait. Sans doute certaines de ces incompréhensions étaient nécessaires pour que le message soit entendu et qu'on en vive à travers les siècles de façon assez convenable pour que l'essentiel en vienne à être mieux entrevu et approché plus vitalement dans sa vérité, vérité proprement surhumaine tant elle est totalement humaine. Cela se fera à longueur de temps grâce à l'acuité spirituelle des chrétiens. La compréhension empirique du message, en dépit de ses aspects erronés, se développe en chacun selon sa foi et sa fidélité à partir de ses ressources en intelligence et de sa capacité d'être authentique dans sa vie.

P.W. *Je vais essayer de répondre à votre question. Je pense que St Paul n'a pas tout compris. Il a saisi des choses essentielles, fondamentales mais, parce qu'il était encore prisonnier des catégories religieuses de son temps, il n'a pas réussi à dégager tout ce qu'il y avait de révolutionnaire dans la pensée et l'enseignement de Jésus. Sa position par rapport à l'esclavage par exemple est subtile et profonde mais il ne va pas jusqu'à dire que l'esclavage doit être aboli. Il le fait sentir dans la lettre à Philémon quand il lui renvoie son esclave Onésime. «Traite-le comme ton frère et reçois-le comme tu m'accueillerais moi-même». Si Philémon recevait saint Paul, qui l'avait sans doute engendré à la foi, il l'accueillerait comme le Christ, c'est-à-dire qu'il l'honorerait et se mettrait en quatre pour le servir, le mettre à l'aise, le rendre heureux. Et Paul lui dit précisément : «Philémon, traite Onésime comme tu me traiterais moi-même, comme ton frère bien-aimé, afin qu'entre ton esclave et toi, il y ait des relations d'amour». Paul détruit l'esclavage mais il ne le dit pas et ainsi maintient l'institution. Qui ne dit mot consent ! Dans d'autres lettres, il demande aux esclaves d'obéir à leurs maîtres (Éph 6, 5). Nous restons dans une situation ambiguë.*

M.L. Cela paraît en effet ambigu si on décèle derrière la manière de se comporter de Paul une prise de position théorique au sujet de l'esclavage. Ce n'était pas là pour lui la question. Il voyait la fin du monde approcher à grands pas. Il demandait donc aux chrétiens qu'il avait enfantés à la foi de rester dans la condition où ils se trouvaient avant leur conversion et de ne pas s'encombrer de ce qui, à ses yeux, était de peu d'importance à côté de l'attente vigilante du Jour du Seigneur tout proche. Si Paul a lutté contre la suffisance de la loi érigée par Moïse au nom de Dieu pour effectuer le salut, ce n'était pas pour imposer une quelconque loi valable pour toute situation, quelle qu'elle soit, sans tenir compte en rien des conséquences probables et des retombées que sa conservation comporterait. Paul a insisté, bien que de façon indirecte, sur l'insuffisance de la loi de Moïse pour accomplir la volonté de Dieu car celle-ci concerne chacun en particulier et amène parfois à prendre des décisions différentes et parfois même opposées à celles des autres. Mais ce n'était pas pour assujettir à des commandements qui seraient justes en tout temps et en tout lieu pour quiconque, quels que soient son état personnel et celui de son milieu de vie. Paul a affirmé la liberté du chrétien pour rappeler la primauté de la charité sur l'obéissance quand il s'agit d'autrui, la primauté de la fidélité sur l'obéissance en ce qui concerne la mission.

Cependant vous venez de mettre en évidence un trait important de l'enseignement de Paul. Son éthique est dépendante des conditions contingentes de son époque, de ce qui était alors possible vu la mentalité et les mœurs du temps et du lieu. Sa prédication s'enracine dans sa vision du plan de Dieu, dans sa vision du Christ à qui il s'était consacré avec l'ardeur et l'impétuosité du pharisien qu'il avait été. Tout part de là et beaucoup plus que de ce que Jésus avait vécu avec ses disciples, même s'il a dû en recevoir des échos de la part des frères qui l'accueillirent. Sans changer ses conceptions sur Dieu et sur l'homme qui étaient celles du judaïsme, celles dont Jésus lui-même avait vécu mais d'une façon si personnelle qu'il en a tiré des conséquences extrêmes qui ont paru insupportables aux autorités religieuses, Paul a mis au clair, peu à peu, les divers éléments de sa doctrine. La cohérence de celle-ci vient de l'unité foncière de sa vie plus qu'elle n'est le résultat d'une réflexion menée systématiquement. Aussi faut-il beaucoup d'efforts pour en effacer, autant qu'il se peut, certaines antinomies.

Paul a élaboré son "évangile" au fil des jours, adaptant tout ce qu'il avait reçu de la tradition d'Israël à tout ce qui lui était venu depuis. Comme les anciens prophètes, il fit de son message une "parole de Dieu", tant sa prédication, issue de tout ce qui se travaillait en lui, montait en lui, s'imposait avec force à son être et le nourrissait, tant elle avait de puissance auprès de ses auditeurs plus que par la force de ses arguments. Il approfondissait sa prédication dans les luttes menées contre ce qui lui paraissait incompatible avec sa foi, à la suite des controverses qu'il devait subir et grâce aux publics qu'il voulait atteindre, enrichissant ses perspectives de ce qui le visitait jour et nuit, alimentant sa prière de ses activités, de ses souffrances et de ses joies avec la ferveur d'un zèle qui le possédait déjà au temps où il était un persécuteur fanatique. C'est tout cela qui était capital chez lui. Le reste n'est qu'accessoire et ne lui venait qu'à l'occasion des questions soulevées par les Églises nées sous ses pas.

On fait de Paul un théologien. Il le fut parce qu'il était d'abord et surtout un spirituel. Avec sa puissante intelligence, prenant conscience de soi à travers ce que sa fidélité le conduisait à vivre, réagissant contre la religion de sa jeunesse grâce à la vigueur spirituelle qu'elle avait cultivée en lui, il a muni le christianisme d'une doctrine capable, par sa cohérence et son élévation, de résister aux séductions gnostiques et au légalisme de la Thora qui cultivent la sécurité et la satisfaction, voire la ferveur, par les échafaudages de l'imagination et le foisonnement des observances, mais sans porter à l'intériorisation et même en en distrayant comme le fait toute théologie pratiquée sans une vie spirituelle suffisante.

P.W. *Je crois en effet que la théologie de Paul, essentiellement christologique, est largement tributaire de l'expérience*

spirituelle qu'il a faite sur le chemin de Damas et développée au long de son apostolat. Mais j'ai l'impression que vous n'attribuez d'importance qu'à sa spiritualité, sa théologie vous semble de moindre intérêt. Si je vous ai bien compris, je ne pense pas que sa théologie porte ombrage à l'intériorisation. Certes, son enseignement sécurise dans la mesure où il met en évidence la grâce qui sauve. Mais, en même temps, il renvoie constamment à son expérience puisque l'humanité nouvelle, dont participent les croyants, est l'œuvre du Saint-Esprit : les croyants, selon lui, sont habités par l'Esprit qui leur donne de reconnaître Dieu comme leur Père et, par le fait même, d'établir avec lui une relation d'amour. Ceci n'implique-t-il pas nécessairement l'intériorité ?

M.L. On ne saurait nier l'intériorité de Paul mais on peut douter que ses auditeurs, dans leur ensemble, en aient connue une semblable. Pour adhérer à la doctrine enseignée par Paul, il suffisait de le croire, conquis par la puissance de son argumentation, séduit par les assurances qu'elle donnait, peut-être aussi entraîné par l'exaltation qu'elle provoquait. Très vite d'ailleurs, on s'est préoccupé exclusivement de conserver "les saines traditions". Ce ne fut pas sans les appauvrir à force de les répéter, de les redire à temps et contretemps. Plus on insiste sur l'action de la grâce et sa gratuité, moins on a tendance à mettre en évidence l'accueil qu'il faut lui faire sans cesse et à longueur de vie pour que la motion de Dieu porte son fruit. Si le croyant s'autorise de la foi nouvelle pour considérer que l'obéissance à la nouvelle loi est suffisante, n'est-il pas porté à se dispenser de l'intériorité, à la présence à soi qu'elle développe, qui permet une véritable communion avec la motion de Dieu, seule source de la fidélité proprement dite ? Dans les situations extrêmes ou très particulières, la fidélité ne va-t-elle pas jusqu'à conduire à des décisions qui, dans d'autres conditions, seraient des désobéissances flagrantes, mais qui conduisent à s'ouvrir sur le grand large ?

Il est relativement aisé d'adhérer à la doctrine de la grâce qui sauve et d'en tirer des conséquences rassurantes. Il est rare de faire personnellement de cette grâce une expérience sensible, non affectée par une dose importante de sentimentalisme et de cérébralisme. Si l'intériorité est suffisamment purifiée, sous l'action de la lucidité que procurent les sciences humaines, des subjectivités qui la précèdent et l'escortent toujours, elle ne permet que progressivement et de temps en temps une vraie prise de conscience de l'action de Dieu dans le croyant. Ce sera parfois à l'occasion de certains événements qu'un providentialisme puéril et superstitieux lui suggère être les conséquences directes d'une volonté divine, mais souvent à propos des décisions qu'il a su prendre de par ce qu'il était et de ce qui lui a été donné d'accueillir. Aux heures de lumière, il sera conduit à les lier entre elles au cours d'une relecture globale de son passé et à y voir le doigt de Dieu. Ainsi il atteindra, par un regard intérieur, une vision totalisante et quasi organique de l'essentiel de ce qu'il a vécu, de ce qui est en lui de Dieu, de ce qui ne passera pas quand tout le reste lui sera enlevé. Cette vision s'évanouit rapidement, il faut le reconnaître, mais, chaque fois qu'elle est donnée, elle se trouve confirmée par sa stabilité foncière. Quand une telle expérience n'a pas été faite, la doctrine du "salut gratuit" ne porte-t-elle pas trop souvent à une vision légaliste et juridique des relations de l'homme avec Dieu ?

Qu'il est difficile à un chrétien de se représenter avec réalisme les origines du christianisme ! C'est cependant capital. Il est influencé lourdement par les doctrines qu'on lui a enseignées, tant qu'il ne les a pas repensées à la lumière de sa vie spirituelle, tant qu'il ne les a pas comme renouvelées et transposées dans son univers mental, un univers tellement différent de celui dont le séparent vingt siècles d'histoire et que bouleverse la progression des sciences et des techniques. Je n'ai pas de culture historique. Aussi, à tort, j'ai eu longtemps la tendance à transposer mes manières de sentir, d'imaginer, de penser, finalement de vivre, dans ce passé dont des distances infranchissables de tous ordres m'éloignent. J'ai rêvé jadis que les membres de la première génération étaient entrés dans la «voie» grâce à une paternité spirituelle semblable à celle que j'avais moi-même connue, paternité exercée par les disciples qui avaient vécu avec Jésus. Je pensais que, dans leur prédication, les apôtres visaient surtout à leur faire revivre ces moments afin qu'ils en soient aussi transformés. Je ne dis pas que cela ne soit pas arrivé, entre Paul et Timothée peut-être, mais je suis conduit à penser que ce fut rare.

P.W. *Les premiers chrétiens avaient sans doute cette intention, sinon ils n'auraient pas écrit les évangiles.*

M.L. Les évangiles ne sont pas des témoignages sur ce que les disciples avaient vécu personnellement avec Jésus, ni sur ce qui leur fut donné de connaître après sa mort. Bien plus, à mesure que ces écrits prenaient les formes qu'on a reçues, dans les souvenirs conservés des comportements de Jésus, il semble que les aspects psychologiques ont été progressivement gommés, comme s'ils étaient jugés de peu d'importance ou même comme s'ils ne convenaient plus à l'idée qu'on se faisait du Christ. Ce qui paraissait capital aux rédacteurs comme aux lecteurs ou auditeurs était la connaissance du plan de Dieu et du salut réalisé en Christ. Cette connaissance supplantait dans leur esprit tout intérêt pour ce que Jésus avait eu à vivre humainement, ses questions et ses doutes, ses joies et ses angoisses. Sans doute, peut-on penser que la foi et la ferveur communiquée par la prédication des apôtres était plus d'origine doctrinale qu'issue de l'aveu, fait de cœur à cœur, de ce qu'ils avaient vécu auprès de Jésus à certaines heures inoubliables pour eux.

Il faut dire plus. La prédication des premiers temps a été un enseignement qui s'est développé à mesure qu'il s'inventait sous l'enthousiasme d'hommes dont la vie avait été bouleversée par les christophanies dont ils furent les sujets à certaines heures, peut-être d'abord plus terrifiés ou du moins décontenancés qu'émerveillés, comme le suggèrent des récits partagés entre le souci de montrer l'extraordinaire de ce vécu et celui de le rendre croyable pour tous. Ces apparitions venaient confirmer, à leurs yeux, l'avènement proche du Royaume de Dieu dont leur avait parlé le Maître, la fin de ce monde, prophétisée depuis des siècles de façon catastrophique et cependant attendue avec ferveur tant les souffrances et les opprobres du peuple élu en venaient à ne plus être supportables.

P.W. *Il faut aussi comprendre que les premiers disciples s'adressaient à des Juifs et qu'il s'agissait de les convaincre que Jésus était le messie attendu. Pour cela, il fallait expliquer sa mort car le messie, aux yeux des Juifs, ne devait pas*

mourir, et affirmer sa résurrection. Ce qu'ils ont fait. On appelle cela le "kérigme", c'est-à-dire le noyau du message chrétien, l'enseignement proclamant que Jésus est le Christ en ce qu'il est mort pour nos péchés et ressuscité le troisième jour. Il se peut que tout se soit polarisé là-dessus de sorte que l'enseignement de Jésus qui s'est exprimé par des actes plus que par des paroles, les paroles n'étant que des explicitations de ses attitudes, ait été occulté, bien qu'il figure dans les évangiles. J'hésite cependant à être catégorique là-dessus car les évangiles font une large place à des préceptes éthiques, ainsi que les exhortations de Paul, Jean ou Pierre qui vont absolument dans le même sens. La prédication du kérième appelait en effet les hommes à la repentance, c'est-à-dire au changement de vie. Et changer de vie, c'est entrer dans l'imitation du Christ et l'amour : «Aimez-vous comme je vous ai aimés». Il se peut que l'accent porté à l'origine sur la mort et la résurrection du Christ n'ait pas fait oublier l'exigence évangélique vécue et enseignée par Jésus. Les exhortations à ne pas rendre le mal pour le mal, à aimer ses ennemis, à pardonner... sont restées vivantes puisque les chrétiens des premiers siècles se devaient d'être pacifistes dans tous les sens du terme. Il ne me paraît donc pas si évident qu'ils se soient trompés dès le début. Mais ce qui est certain, c'est que très vite l'exigence évangélique s'est infléchie dans un sens moralisant et est devenue une règle sociale réclamée par la communauté mais pas nécessairement déterminée par l'expérience spirituelle des croyants. Au moment des grandes querelles christologiques, l'Église s'intéressa presque exclusivement au problème de la divinité du Christ de sorte que l'humanité de Jésus est reléguée au second plan. Enfin, dès l'alliance de l'Église avec le pouvoir politique, dès la conversion de l'empereur Constantin, les préceptes évangéliques, s'ils ne sont pas oubliés, perdent néanmoins toute valeur pratique. À partir de ce moment-là, on peut parler de l'aliénation du christianisme. (Voir "Évangile et Labarum" de J.M. Hornus, Labor et Fides, 1962).

M.L. Nous entrevoyons l'enseignement éthique de Jésus à travers les écritures, par ce qu'elles lui font opérer, guérisons, exorcismes, pardon des péchés, qui sont trois aspects de son activité, inséparables dans les perspectives du temps, mais aussi et surtout par ce qu'elles lui font dire : ses appels à l'intériorisation de la loi, à ses extensions et à ses dépassements que chacun se doit de découvrir pour soi, comme le lui proposent nombre de paraboles. Pour donner à cet enseignement l'impact qu'il doit avoir aujourd'hui, il faut lui reconnaître le caractère particulier qu'il a eu à cette époque singulière et insérer cette prédication dans l'approche du Royaume comme on le concevait alors. On peut penser que ces conditions, imprégnées de l'attente impatiente des temps eschatologiques, très exceptionnelles au point d'être sans doute uniques dans l'histoire, autant par tout ce qui les avait préparées dans le passé que par tout ce qui les avait provoquées dans le présent, expliquent le caractère extrême, voire extrémiste, se refusant à tout arrangement, de certaines exigences éthiques de Jésus. Les évangiles nous les livrent sans préciser à quel moment de sa vie, dans quelles conditions, à quel auditoire elles ont été émises. Jésus a dû être amené à les formuler à certaines périodes particulièrement dures de sa vie, au départ à la suite de Jean-Baptiste quand il prêchait et baptisait sur l'autre rive du Jourdain, comme en concurrence avec Jean-Baptiste; aux heures de crise quand certains disciples le quittaient, troublés par les critiques des scribes et des docteurs; à la fin quand c'était de lui qu'il s'agissait alors et qu'il s'en ouvrait aux siens pour s'y préparer.

Ne peut-on pas penser aussi qu'au moment où les évangiles se mettaient par écrit, l'approche des persécutions, juives et peut-être déjà romaines, se précisait et qu'il fallait préparer par avance les fidèles. Par ailleurs, la ferveur des néophytes d'alors, comme de tous les temps d'ailleurs, ne les portait-elle pas fréquemment à des positions extrêmes ? Qui nierait que cela ne se soit pas présenté dans nos Églises et dans les sectes chrétiennes, chez certains convertis soumis à l'ivresse intellectuelle ou en quête d'exaltation ? Les exigences rapportées par les écritures n'autorisent pas à leur donner sans discernement un caractère général qui pousserait à les étendre sans ménagement important à toutes les époques, en tout lieu, et plus encore à tout être.

P.W. *Ce que vous dites me paraît discutable. Trop de théologiens modernes l'ont prétendu avec vous et se sont ainsi donnés de bonnes raisons pour escamoter la radicalité des exigences évangéliques.*

M.L. Je pense que cette radicalité existe en effet. Cependant je ne la place pas dans des comportements précis à conserver mais dans le caractère impératif des exigences qui s'imposent à chacun, à leur heure, s'il est spirituel et en voie de devenir disciple, exigences capitales sans doute que certaines doctrines, souvent certains projets peuvent seulement suggérer sans jamais pouvoir les fonder vraiment. Aucune loi ne peut les dicter sans abus, quelle que soit l'autorité d'où elle émane. Pour moi, l'Église est née dans un climat d'exaltation difficile à imaginer de nos jours. Les charismes multiples, qui fleurirent au début dans les communautés naissantes, en donnent une idée. Ils ne furent pas étrangers à la rapidité du départ du christianisme et à l'importance de son extension. Celle-ci se fit dans un enthousiasme nourri de la fraternité des "sauvés", alimentée en outre par la découverte d'une liberté toute neuve et l'attente passionnée de la "terre nouvelle". Cet enthousiasme, lorsqu'elles atteignirent un certain paroxysme, ne fut pas sans causer quelque souci à Paul dans les Églises de Corinthe et d'ailleurs. Dans ce climat surchauffé, fasciné par l'avenir immédiat qui vient, la vie humaine de Jésus n'était pas au centre des préoccupations du cœur et de l'esprit des nouveaux convertis et peut-être même des disciples qui, ayant suivi le Maître, auraient eu particulièrement la possibilité de se ressouvenir de ce qu'ils avaient connu avec lui. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la réalité vécue fondamentalement par Jésus, que l'originalité extrême de son existence, n'aient pas été non plus, depuis, le sujet principal de la méditation des siècles chrétiens. Aujourd'hui ceux qui font de sa doctrine la raison d'être du christianisme n'accusent-ils pas cette préoccupation qu'ils jugent excessive d'être du "jésuisme" ?

P.W. *Vous avez raison, bien que les évangélistes et les apôtres aient fortement mis en évidence l'importance extrême de l'ordre nouveau apporté par le Christ. Les esprits des premiers chrétiens ont dû se focaliser sur la venue imminente de la parousie. Il faut ajouter, dans la ligne des réflexions de Bultmann, que le contexte mystique du temps étant celui des*

religions du salut, l'idée d'un sauveur a revêtu plus de signification que l'obéissance d'une éthique. La lettre de Jacques insiste sur la pratique des œuvres mais n'est-elle pas justement comme une réaction contre la doctrine du salut, en l'occurrence celle de la justification par la foi, considérée comme démobilisante par rapport à l'exigence éthique de l'évangile ?

M.L. On voit la dimension de la conversion que l'époque exige de nos Églises pour qu'elles en viennent à perpétuer, en les développant, le souvenir vivant de Jésus, l'intelligence de ce qu'il a voulu au début et de ce qu'il a découvert peu à peu, les potentialités spirituelles incluses secrètement dans l'esprit fondamental qui l'a guidé au long de son cheminement, l'essentiel de son message et de sa mission lié à ce qu'il eut à connaître et à devenir pour "être". Il s'agit pour nos Églises d'aider indirectement à actualiser la présence de Jésus en chacun de nous à travers la conscience que nous pouvons atteindre de ce qu'il a vécu, et même de nous aider à atteindre une intelligence de l'intime de Jésus plus profonde que si nous avions vécu avec lui comme les disciples, parce que l'expérience de vingt siècles de christianisme le permet et nous y invite. Cette activité du ressouvenir et de la reconnaissance est nécessaire pour donner une compréhension juste de l'ordre éthique chrétien en harmonie avec les possibilités et les aspirations du temps, leur correspondant, s'en inspirant mais sans s'y asservir, pour collaborer de façon personnelle à la mise en place aujourd'hui de la mission du christianisme par la médiation de notre propre mission.

Seule cette présence qui franchit les siècles en s'enrichissant de l'expérience et de l'approfondissement humains qu'ils ont permis et presque provoqués enlève à la morale le caractère général d'une loi qui autrement reste toujours, d'une manière ou d'une autre, génératrice de servitudes. Elle lui confère la qualité de l'appel, proportionné à ce qui peut être réalisé par l'homme libre qu'elle interpelle et qui l'accueille dans les conditions où il se trouve. En franchissant les distances de tous ordres qui nous séparent de Jésus, nous aiderons à lever en nous et nous ferons advenir autour de nous ce que les uns et les autres, nous pouvons porter de son message et de sa vie, de ce que nous sommes peut-être capables d'en supporter, cela même que, sous la pression du meilleur de leur inconscient où Dieu n'est pas sans agir secrètement, les hommes de notre temps attendent le kérigme propre à notre époque.

Nos Églises doivent reconnaître que d'avoir, dès le début, fait de la doctrine leur raison d'être, l'agent de leur croissance dans les milieux juifs et païens, elles ont réduit la vie humaine de Jésus à n'être que la préhistoire du christianisme. Or seul ce que les Églises pourront faire entrevoir de cette vie pour en donner l'intelligence aux hommes leur permettrait d'atteindre à un universalisme qui ne soit pas réduit à la dimension d'une civilisation et d'une culture mais soit à la taille du mystère de l'homme et partant du mystère de Dieu.

Aujourd'hui, plus que les attentes eschatologiques dont les chrétiens parlent plus qu'ils n'en vivent, les christophanies, cette manière plus rigoureuse de dire dans leur objectivité les faits singuliers dont furent sujets nombre de disciples de Jésus, sont à la base de la foi de nombreux chrétiens. Trop souvent, par peur ou par scrupule, ces croyants ne se posent pas de questions au sujet de ces faits en dépit des réserves que les sciences humaines peuvent soulever à leur occasion. Il serait malheureux de se suffire de ces manifestations pour en faire le fondement de la foi. Abusant de cette facilité, ils se dispensent à tort de rechercher ce que Jésus et ses disciples ont vécu, ce qui est plus que tout au cœur du message évangélique, ce qui est nécessaire à chacun pour découvrir ce qu'il a à vivre actuellement dans la foi et la fidélité et non seulement dans le savoir et l'obéissance. Grâce à cette recherche, les chrétiens peuvent entrevoir la vigueur et l'authenticité de l'attachement de ces quelques juifs qui le suivirent en dépit des questions proches du scandale que Jésus leur posait, et qui s'attachèrent à lui jusqu'à la fin. Cette recherche laverait les apparitions, dont ceux-ci ont porté le témoignage indéniable dans la totale sincérité de leur cœur, du doute d'illumination et de supercherie dont on ne manqua pas de les soupçonner dès le temps où elles se produisirent, comme on le fit sans cesse depuis en dépit des efforts des évangiles pour contrecarrer ces accusations. Au contraire cette recherche, convenablement menée à la lumière de la vie spirituelle personnelle, suggérerait quelle a été la nature non dicible de ce qui les a visités de façon extraordinaire et rendrait manifeste la profondeur qu'a eue, au-delà même de la conscience qu'ils en eurent sur le moment, leur rencontre de Jésus pendant les quelques mois qu'ils vécurent avec lui. Au long des siècles, l'interpellation que l'intelligence de la vie humaine de Jésus est en mesure de produire en tout homme ne devrait-elle pas atteindre la même puissance sans pour autant se manifester de la même façon toujours grosse de mauvaises interprétations ?

Dans les interventions récentes que fit le Magistère par les voix du cardinal Ratzinger et de l'archevêque de Paris, il est fait constamment référence à la doctrine et à la discipline, mais nulle part à Jésus dont le nom n'est même jamais prononcé. Il semble que l'Église, dont ils sont les représentants, a plus d'importance à leurs yeux que ce que Jésus a eu à vivre il y a vingt siècles et d'où cependant tout a pris origine. Cette manière d'absolutiser l'Église, sa doctrine et sa discipline, au dépens de la vie humaine de Jésus reléguée dans un passé lointain, réduite à sa dimension historique, pèse gravement sur les possibilités du christianisme d'être universel dans l'avenir et déjà d'être crédible dans le présent. Jésus seul est universel par son humanité, non les Églises, même si elles se réclament de lui. Jésus est seul digne de foi par l'œuvre que Dieu a faite en lui. La manière de parler du mystère de l'Église en la désincarnant des temps et des lieux, des complexités et des ambiguïtés de la condition humaine, de ses erreurs et de ses errements, relève de quelque d'idolâtrie. Elle ne répond pas à l'attente des hommes qui se posent la question : qui a été Jésus ? question qui reste actuelle et importante en dépit du jugement sans indulgence, d'ailleurs peu nuancé et souvent injuste, qu'ils portent sur nos Églises.

Bultmann, par un cheminement tout autre, arrive à la même attitude que le Magistère catholique quand il fait des écritures, et par suite des premières communautés chrétiennes, un départ absolu pour la foi. Il se refuse à considérer comme possible d'atteindre de façon suffisamment réelle ce que Jésus a vécu humainement, tant les éléments de

connaissance que nous avons sont réduits et toujours entachés d'une subjectivité indiscernable.

P.W. *Le pessimisme de Bultmann en ce qui concerne la possibilité de connaître le Jésus de l'histoire est beaucoup trop radical et donc dangereux. Il a été extrêmement utile dans la mesure où il a permis de comprendre le caractère contingent du témoignage de la première Église. Il a montré que la situation dans laquelle elle s'est trouvée a influencé la rédaction des textes qui racontent les événements fondateurs de la foi.*

M.L. La tentation est grande de faire du texte des écritures une sorte d'absolu quand, avec passion et tout au long de la vie, on se mesure aux difficultés extrêmes qui se présentent pour en découvrir la genèse, pour mettre au jour les diverses étapes qui préludèrent à sa forme actuellement connue, pour en montrer les imbrications complexes, raffinées, avec d'autres écrits issus d'autres peuples, eux aussi religieux mais à leur manière. Aurait-on le courage de se consacrer à vie à des investigations qui exigent une culture et une spécialisation extrêmes si par avance on n'attribuait pas une valeur capitale aux résultats visés ? Pourtant le plus important est ce que Jésus a vécu; c'est cela qui a provoqué la percussive spirituelle dont les échos se prolongent d'âge en âge à travers les paroles et les livres qui sont nés d'elle. L'essentiel du message, dans ce qui est accessible à chaque croyant et qui le concerne personnellement à un moment déterminé de sa croissance dans la foi, ne lui est pas donné d'emblée par la lecture des écritures, même faite avec une exégèse documentée et fine, mais par ce que celles-ci lui suggèrent de Jésus, à la lumière de sa vie spirituelle. Ainsi s'éclaire pour lui et l'interpelle ce je ne sais quoi auquel il se doit d'aspirer, tant cela, issu de la profondeur de leurs auteurs, relève de l'inspiration qu'ils surent accueillir et exprimer, et partant de l'universel. C'est ainsi que le chrétien peut se sentir appelé comme le furent les premiers disciples. Comme eux, pour naître, ils ont à suivre le premier-né d'entre les hommes.

Les résultats, d'ailleurs sans cesse à corriger, prolonger, de cette quête toute tendue vers l'humanité de Jésus à travers ce que les écritures en disent, sont-ils vraiment condamnés à rester plus subjectifs et davantage risqués que ce que la doctrine traditionnelle, si inspirée soit-elle, si réfléchie et vécue qu'elle fut, toute centrée sur le "plan de Dieu", affirme du Christ, et qu'elle infère à partir d'une pensée sur Dieu issue d'une religiosité millénaire et d'une idée sur l'homme plus spontanées que réfléchies ? Cette recherche relève de l'être total du croyant de foi tandis que celui qui se borne à adhérer à la doctrine officielle ne fait qu'habiller sa vie d'un "costume prêt à porter" datant par ailleurs d'un autre âge de la pensée.

P.W. *La vie spirituelle est créatrice de significations profondes mais quel contenu pouvons-nous donner à ce que Jésus a vécu pour être la source de la percussive spirituelle dont vous parlez ?*

M.L. D'abord, le message de Jésus dépasse de beaucoup ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qu'on a compris de lui et même ce dont il a eu une conscience claire, si on ne refuse pas de gommer sa condition d'homme d'un temps et d'un lieu. Les potentialités que recèle ce qu'il a vécu, les développements que, comme par révélation, l'intelligence nourrie de foi et de fidélité atteint de cette vie, ne débordent-ils pas les horizons qu'il a su donner à sa mission, même s'il a peut-être osé affirmer qu'il était le messie attendu par Israël depuis des siècles ? mais un messie qui empruntait avec indépendance et en s'en distançant les divers courants messianiques de l'époque. Après la mort de Jésus, ce qui s'est passé dans l'intime de certains de ses disciples, ce dont sans doute, en des temps forts, leurs sens ont porté quelques échos en relation certes avec leur univers mental, suggère avec quelle puissance et à quelle profondeur exceptionnelles, peut-être uniques, ces êtres avaient été interpellés dans leur humanité. Alors, sans doute, leurs sens ont porté quelques échos, en des temps forts, de leur relation avec Jésus, dans le cadre de leur univers mental, ce que les disciples de Socrate ne semblent pas avoir connu. Ce message, tout spirituel, est à redécouvrir plus encore qu'il n'est à conserver; sinon on le trahit. Peut-on conserver ce qu'on a déjà mis au jour sans être continuellement en voie, sous son action, de le redécouvrir et de l'approfondir, de le déployer davantage et de le développer vers quel accomplissement ?

Ce que les écritures rapportent de Jésus, personnellement à chacun de nous, est très dépendant de la lecture que nous en faisons au long de notre devenir humain, à la lumière de notre propre expérience spirituelle. Sans doute, cette lecture sera inéluctablement entachée de subjectivité mais, dans la mesure où la vie intérieure est lestée par les engagements qu'elle nous a fait prendre, dans la mesure où elle est nourrie des fruits qu'elle a portés à terme et fait mûrir en nous, elle n'est pas uniquement affaire d'imagination. À partir des écritures, par la pénétration de notre regard sur notre condition d'homme, cette lecture faite sans cesse de relectures que la vie spirituelle rend nouvelles par son activité propre nous permet de prendre quelque peu conscience en esprit et en vérité de ce que Jésus a eu à vivre, lui qui est allé au bout de sa foi et de sa fidélité dans l'exercice de sa mission, avec quelle puissance et quelle profondeur humaine.

P.W. *Peut-on réellement penser que cette relecture est seulement l'affaire des individus ? Pour approfondir sa propre connaissance de Jésus, chaque croyant a besoin de l'expérience spirituelle d'autres croyants, ainsi que des connaissances apportées par la recherche théologique. L'expérience de chacun doit être enrichie par celle de tous.*

M.L. Il est clair que cette recherche ne peut pas se faire séparée, en vase clos, même si elle essentiellement personnelle et concentrée sur la méditation des écritures éclairées nécessairement par notre expérience spirituelle, même si nul ne peut nous aider directement dans cette étude par son enseignement et ses directives. Comme dans les autres domaines, nous avons besoin d'accueillir ce qui n'est pas en nous et qui nous manque pour devenir nous. Le réel que nous sommes en mesure d'atteindre par les sens et la raison peut et doit concourir aux progrès de notre enquête, si nous nous y attachons convenablement et que nous l'approprions, sans nous y asservir, à ce que nous sommes. Cette recherche demande aussi que nous utilisions les connaissances atteintes par les croyants qui nous ont précédés et qui nous accompagnent dans la vie. Mais en plus cette recherche exige qu'en percevant l'appel que ceux-ci nous font secrètement entendre, nous recevions de leur être même, de ce qu'ils sont devenus grâce à leurs propres démarches, ce qui suppose que nous ayons avec eux une affinité suffisante pour nous ouvrir sur l'activité créatrice de leur vie spirituelle.

Les relations de présence à présence, qui permettent d'approcher quelque peu du mystère de l'autre et aussi d'en être approché, sont des plus nécessaires pour cette recherche qui caractérise le chrétien en voie de devenir disciple grâce à l'intelligence qu'il acquiert peu à peu de la vie de son Maître. Elles l'aident à mener à bien cette quête, par la vigueur qu'elles lui insufflent sans cependant en rien lui imposer ce qui ne convient pas à l'état spirituel où il se trouve. Cette aide, discrète mais sûre, qui ne pèse en rien sur lui, n'est pas celle que procurent de prime abord les connaissances théologiques lorsqu'on se borne à les recevoir sans ultérieurement se consacrer avec persévérance, tout au long de sa vie, à les assimiler, à les critiquer autant qu'honnêtement l'esprit le sent nécessaire. Ainsi, on est peu à peu conduit à retrouver les doctrines aux coutumes surannées dans la grâce de leur naissance virginale... Trop souvent la formation théologique reçue conditionne l'esprit et pèse sur les activités qui lui sont nécessaires pour progresser dans cette recherche. Elle donne des bases cohérentes plus que des points de départ prometteurs, systématiques plus qu'organiques, dont souvent on ne sait pas se dégager à l'heure voulue pour permettre l'envol à une pensée créatrice en consonance avec les besoins et les possibilités du temps. Pour compenser l'aliénation spirituelle cachée dont menace toute formation purement intellectuelle dans ces domaines proches du mystère de l'homme et de Dieu, pour compléter aussi cette formation indispensable par ailleurs ne faut-il pas être comme enfanté par une communauté de chrétiens en voie de devenir disciples qui s'aident les uns les autres par une action de présence à présence qu'ils développent entre eux ? Nos Églises seront-elles de telles communautés, au lieu de se borner à n'être que des collectivités qui par leur enseignement autoritaire, visent à mouler leurs fidèles dans l'uniformité dont elles rêvent et où, heureusement, sans y réussir, elles s'efforcent d'atteindre à leur unité ?

Toutes ces recherches autour de ce que Jésus a vécu, pour personnelles et singulières qu'elles soient, sont foncièrement semblables. Même quand elles s'ignorent les unes les autres, elles s'épaulent mystérieusement, se complètent indirectement, et insensiblement, à longueur de temps, à travers les générations, elles se corrigent. Elles convergent de façon d'autant plus visible que, chacune veillant à ne s'attacher qu'à l'essentiel, elles s'en trouvent moins alourdies, voire moins contrefaites, sous le poids et par le maintien de ce qui leur était jadis nécessaire pour progresser vers le mystère de Jésus mais maintenant ne l'est plus en dépit de ce qu'on voudrait penser encore, tant on y reste attaché.

P.W. *Vous reconnaissez que la présence stimulante des autres est nécessaire à notre propre développement spirituel. Mais la vraie progression spirituelle est celle produite par Jésus. Or Jésus ne nous est accessible que par les textes qui parlent de lui. Toute vie spirituelle authentique est donc tributaire, d'une façon ou d'une autre, de ces textes.*

M.L. Nous ne trouvons dans les écritures que ce que nous y cherchons secrètement par ce que nous sommes, tournés obscurément vers ce qui nous sollicite de devenir. Plus qu'elles nous le montrent, elles nous confirment dans la voie qui nous est intimement suggérée et que nous aspirons secrètement à suivre. C'est là leur fécondité. Elles y excellent sans d'ailleurs être les seules à en être capables. Toute œuvre créée, et donc née de l'existence de son auteur plus que de sa seule industrie, est révélation en étant révélatrice de lui-même pour celui qui la saisit au niveau où, à l'heure étincelante de l'inspiration, elle a été produite. En particulier, les écritures sont l'occasion d'un jugement qui porte sur la réalité intrinsèque du lecteur. Si celui-ci n'est pas encore assez homme, s'il ne se pose pas encore les questions fondamentales que soulève la condition humaine, les écritures peuvent lui rester radicalement étrangères, même s'il en fait une lecture approfondie. Quand elles l'interpellent, c'est là où dans la liberté naît la décision, verdict qui porte bien au-delà de ce que la conscience peut atteindre.

On peut lire les écritures à des niveaux très différents. Il y a la lecture "fondamentaliste", source de certitudes et de sécurités abondantes et faciles qui, même si elle atteint une rigueur scientifique, ce qui est exceptionnel et d'ailleurs rarement recherché en l'occurrence, relève d'une idolâtrie certaine car elle revêt d'un caractère absolu un texte qui n'en demeure pas moins très dépendant des contingences et des lieux de sa naissance et de ses rédactions successives. Elle procure des réponses assurées et péremptoires même aux questions les plus angoissantes que pose la condition humaine, ce qui lui vaut son succès en dépit des démentis que lui oppose l'expérience quotidienne. Il y a la lecture "chrétienne" qui, comme la précédente, est aussi une source très recherchée de confort spirituel. Elle se fait sous l'éclairage de la doctrine. Rien n'est plus raisonnable puisque celle-ci est issue de la lecture et de la méditation des évangiles, éclairées par l'ancien testament et en concordance avec les conceptions de Dieu et de l'homme communément partagées à l'époque. Dans la mesure où une doctrine se trouve déjà en filigrane dans l'esprit des rédacteurs des évangiles, cette lecture "chrétienne" accentue toutefois la tendance à systématiser qu'ont eue leurs auteurs; de doctrinale cette lecture devient facilement "doctrinaire". Par ailleurs, elle enferme dans un monde étranger à l'histoire, même si elle s'en réclame fortement pour se justifier. Le "plan de Dieu" qui l'inspire et qu'elle développe lui fait dominer vraiment de trop haut et interpréter de façon trop systématique mais aussi trop lâche les événements et les situations, de sorte qu'elle leur enlève tout poids réel dans leurs enchaînements, ne leur laissant que le "devoir" de correspondre à ce qui avait été prophétisé et écrit. Dans la pratique, ne se borne-t-on pas fréquemment à faire une lecture "moraliste" du texte, y cherchant pour soi et pour les autres des directives que l'on juge être normatives, bien que celles-ci aient été édictées dans des conditions tout autres ?

Quant à moi, sans dénier l'utilité, voir la nécessité, de ces diverses lectures lorsqu'elles sont faites au départ de la vie spirituelle, je ne pense pas qu'elles soient suffisantes et épuisent ce que les écritures nous permettent d'atteindre du cœur du message évangélique. Sans nul doute, celles-ci visent principalement et presque uniquement à dire le rôle de Jésus selon les vues de Dieu. Sans en rien abandonner de l'idée primitive et viscérale qu'on avait alors de Dieu, elles restent enfermées dans l'univers mental des temps et des lieux de leur naissance et de leurs ajouts successifs. Elles montrent que Jésus, par son sacrifice et sa résurrection, est la pierre angulaire et la clef de voûte du plan divin. Ceci est certes capital

mais ne doit-on pas penser que l'essentiel de ce que les écritures ont à révéler est ailleurs, bien que ce n'en fut pas l'objet premier dans l'esprit de leurs rédacteurs ? Elles ont à ouvrir en filigrane sur le mystère de la vie de Jésus et donner ainsi leur dimension à sa mort et à sa glorification. C'est en œuvrant à l'intelligence de ce mystère qu'elles atteignent au niveau de l'universel, dont une christologie ne peut qu'amorcer l'approche par l'esprit qui anime sa lettre.

À la lumière de sa vie spirituelle, le chrétien peut faire des écritures une lecture qui le porte à se rendre actuelle l'épopée mystérieuse et grandiose par laquelle Jésus a atteint peu à peu les frontières de l'humain à travers les états intérieurs dont on pressent seulement le caractère extrême. Partant des traditions politico-religieuses de son peuple, nourri par elles, comment Jésus a-t-il été conduit à dépasser le légalisme et le racisme qui limitaient l'horizon spirituel d'Israël pour s'ouvrir, à l'heure extrême de sa fin, sur un universalisme qui puisse interpeller dans ses profondeurs tout homme arrivé au stade où son individualité s'affirme au-delà de ce que la société lui infuse ou lui impose ?

P.W. Le cœur de ce que Jésus a vécu est l'amour. C'est précisément cette réalité qui a été mal comprise et mal vécue par les chrétiens. La déviation chrétienne, dans le contexte de la première Église, je la vois, comme vous, du côté de la théologie pure. Tout ce que le nouveau testament dit de la grâce est une extraordinaire prédication de libération fondamentalement vraie, juste, d'où la perpétuelle actualité de Paul, de Luther, sans doute aussi de Karl Barth, aujourd'hui reconnue, je crois, dans toutes les Églises qui ressentent cette nécessité de proclamer que Dieu est grâce, pardon, libération, amour, que Dieu ouvre un avenir, efface le passé et habite secrètement le présent. Tout cela est capital, surtout dans un monde aussi perturbé que le nôtre où les hommes se découragent de vivre. L'Église, à travers ses luttes historiques, a bien appris à le mettre en évidence. Ce message est reconnu comme une base incontestable qui reste percutante. Tout cela appartient à la théologie pure et l'Église le conçoit fort bien. Pourtant, il y a une distorsion quelque part et je la vois dans le rapport avec le prochain. Jésus a eu des attitudes révolutionnaires par rapport au judaïsme de son temps. Il rencontre des femmes et les considère comme des interlocutrices valables, ce qui n'était pas le cas de son temps. Il leur donne le droit d'entendre la parole de Dieu et de se situer face à elle en tant que personnes. Jésus va au secours des opprimés quels qu'ils soient, il défend les faibles, annonce l'amour des ennemis et le vit totalement, il réclame le pardon intégral et le vit parfaitement. En fait, Jésus détruit les barrières constituées par les jugements portés sur les purs et les impurs, péagiers, Samaritaine. L'attitude de Jésus est révolutionnaire puisqu'elle détruit les schèmes de pensée qui engendrent et perpétuent les distanciations et le mépris entre les hommes. Or cette attitude ne s'est pas vraiment reproduite dans les Églises.

M.L. Comment ne pas être d'accord avec ce que vous soulignez justement : la libération des hommes de toutes les servitudes que la société religieuse ou civile impose aux hommes quand elle se situe au-dessus d'eux et les domine de toute sa puissance, quand, se prenant pour une fin en soi, elle ne fait pas de leur développement personnel sa raison d'être et l'ultime objet de son action auprès d'eux. Cependant cette libération ouvre seulement la voie vers l'accomplissement de l'homme. Sans doute, elle est généralement nécessaire pour entrer sur le chemin de la liberté intime, elle facilite l'approche de la "liberté d'être soi", mais elle n'y aide que de façon indirecte, tant cela dépend de l'initiative et par suite de la vérité de celui qui s'y engage.

Jésus a dit qu'il était la voie, la vérité et la vie. Il s'agissait pour lui d'une libération qui n'était pas seulement d'ordre social ou politique, comme la tendance moderne porte à la limiter aujourd'hui. Dans des conditions qui auraient dû le pousser à lutter en première urgence pour cette libération, tant celle-ci était oppressive. Paradoxalement, il semble ne pas s'en être préoccupé principalement. Scandaleusement aux yeux de beaucoup, il paraît prendre son parti de la situation d'oppression où se trouvait son peuple. C'était surtout, sinon uniquement, de la libération intérieure qu'il parlait. La doctrine a rapidement identifié et réduit cette libération à la délivrance d'un état d'exil et de déchéance quasi ontologique, au rachat d'une condition d'esclavage, comme le signifie ordinairement le terme de "rédemption". Tous ces mots, liés aux notions de pardon, miséricorde, trouvent un puissant impact chez les hommes, non seulement chez ceux qui sont vraiment coupables en dépit de leur immaturité, mais plus souvent encore chez des êtres sujets à une culpabilité presque de tempérament, qui les assaille à leurs heures de détresse, même s'ils peuvent s'en distraire à l'ordinaire. Cette culpabilité déshumanisante n'est-elle pas liée à l'idée atavique d'un Dieu objet des rêves et des espoirs de l'homme, de ses craintes et de ses terreurs ? Ce maître omniscient, omnipotent, dont l'initiative ne connaît aucune borne, dont la liberté de décision est de gratuité pure vis-à-vis de celui qui en est l'objet et qui, de lui-même ne peut en rien modifier fondamentalement la situation, malgré ses efforts.

C'est là que je conteste le bien-fondé de la théologie pure, selon l'expression que vous employez. Je vois, dans plusieurs aspects de la doctrine développée par Barth, Luther, par Paul et même par Jean, quand ils traitent de la prédestination, une orientation qui ne me paraît pas s'accorder avec celle de l'évangile. Dans nombre de paraboles sur le royaume, Jésus semble proclamer au contraire l'éminente dignité de celui qui y aura accès, précisément parce qu'il aura mis en valeur, de sa propre initiative, les talents qui lui avaient été confiés, alors qu'il ne lui avait été notifié ni l'ordre ni la manière de se comporter à leur égard. Bien plus, dans ces textes, il ne s'agit aucunement de récompense promise et par suite désirée suffisamment pour emporter la décision, mais de fruit inespéré, inespérable même, tant il est impensable de la fidélité que l'homme a manifestée dans ses choix lorsque, dans son état de servitude, pointait en lui, sans nul doute sous l'action de Dieu permise par sa foi, quelque initiative de liberté. On est loin de la doctrine traditionnelle du ciel, des limbes, du purgatoire, de l'enfer... très généralement enseignée et vécue chez les chrétiens.

Plus que sur la culpabilité qui peut exister quand elle relève de la responsabilité, j'insisterais sur les ambiguïtés des états intérieurs et des circonstances extérieures avec lesquels l'homme a à faire pour trouver sa juste voie. Comment pourrait-il s'y prendre et réussir comme il convient sans connaître sur son chemin erreurs et échecs qui d'ailleurs, si tout se

développe dans une suffisante fidélité, ne seront pas les uns et les autres sans porter ultérieurement leurs fruits, des fruits irremplaçables parfois comme par une "rédemption" ? Felix culpa ! Les ambiguïtés de la condition humaine ne sont-elles pas la conséquence inéluctable des complexités de sa nature ? Gros de grandeur potentielle, illimitée peut-être, le monde des profondeurs de l'homme est le chaos que l'esprit n'a pas encore ordonné à un devenir qui lui donne sens. Finalement ces erreurs et ces échecs sont souvent dus à un "analphabétisme humain" plus encore qu'à son orgueil, voire à sa révolte. L'homme de nos jours ne croit pas assez réellement en Dieu pour se révolter contre lui et son orgueil n'est ordinairement que la vanité de celui qui se sent sans consistance et qui cherche, sinon à s'affirmer dans l'être, du moins à se donner une image de soi devant autrui pour paraître à ses propres yeux.

Cette manière de voir l'ambiguïté de la condition humaine et la complexité des situations où elle est vécue mettent l'accent sur le mouvement créateur qui achèvera l'homme en lui faisant atteindre son accomplissement par la mise en œuvre de ses potentialités. Elles ne diminuent en rien l'importance de ce que vous affirmez au sujet du comportement de l'homme vis-à-vis de son prochain. Au contraire, elles intériorisent davantage ce comportement qui ne peut pas rester de surface, au niveau du faire et du dire, de la discipline et de la coutume, sans être dérisoire et indigne de l'homme. Même si les Églises ne sont pas sans défaut à cet égard, elles ont sans doute moins erré au niveau éthique et pragmatique que sur le plan intellectuel. Il suffit pour le reconnaître de comparer les séductions malsaines et le laxisme déshumanisant que secrète le monde moderne, en Occident du moins, avec ce que les Églises apportent utilement à leurs membres en dépit de leur doctrine et de leur culte par ailleurs inadéquats pour répondre aux besoins et aux possibilités de leur temps, à force d'ignorance et de préjugés sur l'homme et sur Dieu.

P.W. Je reconnais avec vous que la théologie de la grâce court le risque d'être une abstraction sans lien avec la vie. Je maintiens cependant que la déficience du christianisme historique est surtout d'ordre éthique. Cette déficience concerne en premier lieu le rapport à autrui ainsi que la théologie qui lui est sous-jacente. L'amour a été remplacé par l'obéissance à des prescriptions. Il existe sans doute dans les Églises des groupes communautaires où règne une authentique fraternité. Mais les paroisses traditionnelles sont souvent des nids de vipères à cause de l'intolérance et de l'étroitesse d'esprit qui sous-tendent les relations humaines. Faut-il remonter à Paul pour trouver la source de cette intolérance ? Je retrouve dans la prédication de l'apôtre un des défauts majeurs du christianisme. Il a repris parfaitement l'enseignement de Jésus, il affirme que la loi s'accomplit dans l'amour du prochain et qu'elle se résume complètement en lui. Il invite les chrétiens de Rome à bénir ceux qui les persécutent, à ne pas rendre le mal pour le mal. Dans sa première aux Corinthiens, il écrit des pages inoubliables sur l'amour. Malgré ce discours en accord profond avec les paroles et les attitudes de Jésus, je n'arrive pas à me défaire de l'idée que l'apôtre n'a pas totalement intégré tout ce qu'il y avait de révolutionnaire dans ses propres paroles. J'en ai donné l'exemple en parlant de son attitude à l'égard de l'esclavage. Le discours de Paul reste inséré dans une théologie de jugement, prisonnier de schèmes d'intolérance caractéristiques de la religion juive, des catégories de pensée pharisienne, quand il réclame que des membres de l'Église «soient livrés à Satan» en raison de leurs fautes. Sans doute, il était bien obligé de lutter contre des déviations à l'œuvre dans les communautés, contre les hérésies, les mal-croyances et les comportements déviants qui risquaient de détruire l'intégrité du christianisme naissant mais, en même temps, ce combat menait l'Église à l'intolérance et cette intolérance n'a cessé de dresser les chrétiens les uns contre les autres et contre le monde entier considéré essentiellement sous ses angles négatifs. Cette intolérance est une déficience fondamentale parce qu'elle nous a empêché d'approcher le prochain sans préventions. C'est elle qui a rendu le milieu d'Église antipathique. En fait, l'Église est habitée par une méfiance fondamentale à l'égard des êtres qui devient très vite rejetante à l'égard de ceux qui paraissent ne pas être dans les normes. Tout l'appareil hiérarchique des Églises est la concrétisation de cette méfiance. Or Jésus disait : «Ne jugez pas afin de n'être pas jugé». C'était une grande parole révolutionnaire mais l'Église n'a cessé de juger.

M.L. Peu d'hommes ont vécu avec autant de puissance que Paul le drame qui fut au cœur de la destinée de Jésus et qui d'ailleurs ne fut pas étranger à la conversion sur le chemin de Damas. Aussi par la manière dont il a dû porter nombre de circonstances de son apostolat, en particulier la solitude où l'enfouirent à la fin son échec apparemment total et le plus complet abandon qui accompagnèrent sa mort, Paul a-t-il été haussé à un niveau spirituel qui s'apparente à l'élévation extrême que Jésus a dû connaître de par sa mission et son intimité avec Dieu. Mais autre est d'être, comme Jésus l'a été par une vie d'autant plus brève qu'elle fut plus intense, à l'origine de la percussion spirituelle capable de provoquer l'homme à surmonter son destin tout en y restant assujéti, autre est d'avoir à protéger, comme Paul a dû le faire à longueur d'années, cette impulsion aux prises dans les jeunes communautés chrétiennes avec les réticences, les flottements, les déviations sans cesse en action qui tendent à en fausser le courant, qui finalement menacent de le détourner de son objet. Paul a vécu trop longtemps, il a parcouru trop de pays divers, pour ne pas avoir eu à tenir ce rôle auprès des Églises qu'il avait fondées, rôle difficile jusqu'à être impossible, ingrat jusqu'à défigurer, où, dans les comportements qu'il impose, le zèle côtoie le fanatisme et le sectarisme jusqu'à en revêtir les apparences, où l'amour du prochain se conjugue avec le combat qu'en certaines situations on doit mener contre les déviations possibles. La manière fervente de parler de la charité, dont vous parliez, n'a-t-elle pas été arrachée à Paul par les critiques violentes, peut-être pas toujours injustifiées, que ses adversaires lui adressaient à l'occasion des attaques qu'il avait à pousser contre eux, à Corinthe et ailleurs ?

Quand le besoin s'en est fait sentir, nos Églises ont eu à assumer cette tâche pénible et ingrate dans des conditions de plus en plus complexes et ambiguës. Comment auraient-elles pu faire autrement qu'en errant, et parfois de la pire manière, elles qui connaissent, comme toute société, les tentations de la puissance que donne l'exercice de l'autorité ? Une autorité qu'elles ont eu tendance à sacréaliser au point de se mettre au-dessus des contingences de l'histoire, comme

si elles relevaient directement de l'absolu.

P.W. *Certes, il appartient à l'Église, et c'est une tâche pénible et ingrate, de dénoncer le mal, particulièrement face aux puissants qui sèment l'injustice et préparent ainsi les guerres. Et si elle échappe à cette responsabilité, on est en droit de le lui reprocher. Mais elle doit le faire avec une volonté de compréhension des problèmes et dans le respect des personnes. Il faut apprendre à dénoncer le mal dans le respect de celui qui, nolens volens, en est l'agent. Nous devons nous mettre à l'école de Martin-Luther King qui défendait les opprimés dans le respect des oppresseurs.*

M.L. Les comportements de l'homme à l'égard d'autrui se situent sur plusieurs plans. Il importe de les préciser afin de ne pas affadir les plus grands, à ne pas abaisser les plus élevés, lesquels sont sélectifs et rares au niveau des relations courantes moins exigeantes et plus superficielles. Ainsi il y a des rencontres en profondeur entre deux êtres qui, pour se produire et se développer, demandent de la part de l'un et de l'autre plus qu'ils ne sauraient le manifester par leur seul comportement. Ils ne sont en mesure d'y atteindre qu'en se situant au niveau d'intériorité où ils sont en voie de devenir secrètement, chacun dans la singularité de son mystère. Ces rencontres sont capitales pour la croissance spirituelle. Nul ne peut les commander ni les susciter sous peine de les fausser. Par contre, nombre de celles que font les hommes entre eux dans le quotidien restent de simples prises de contact nécessitées par les conditions de la vie ou imposées par la société à tous, quels qu'ils soient, par ses lois et ses coutumes. Ce sont ces relations dont parlent le plus souvent les évangiles. Elles relèvent des comportements que dicte l'intérêt pour autrui, un intérêt certes inspiré de respect et de générosité. Ainsi le bon Samaritain, malgré la sollicitude qu'il manifeste, si rien de plus ne vient arriver après, n'en reste pas moins pour celui-ci un étranger qui passe et dont la rencontre, malgré la mémoire que l'un et l'autre en conserveront, ne restera pour les deux qu'au niveau de l'événement.

P.W. *Il ne faut pas oublier que ce récit est une parabole, limitée dans ses développements car née d'une interrogation précise.*

M.L. En effet, Jésus s'est mis au niveau où s'était situé son interlocuteur. Mais indirectement, comme pour étoffer sa réponse ou pour profiter de l'occasion offerte, il critique une façon d'observer la loi qui n'aurait pas été étrangère à la manière dont son interlocuteur se serait comporté si, soumis à la loi de sa religion et l'observant avec une exactitude scrupuleuse dans cette situation particulière, il s'était trouvé lui-même sur le chemin.

Cependant il est de nombreuses fois où transperce une relation d'une tout autre qualité : l'intimité qu'il a eue avec ses disciples, en particulier avec les trois qui lui étaient spécialement chers. «Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés» leur demande-t-il lors du dernier repas. Certes, ces paroles que nous rapportent les écritures ne peuvent pas être comprises dans toute leur portée et leur profondeur si on fait abstraction du contexte propre au quatrième évangile, fondamentalement inspiré par sa conception de Dieu, le Père, et par son regard sur l'homme digne de devenir l'enfant avant d'être accompli dans le Fils. Ne faut-il pas aussi prendre en considération les circonstances vécues ensemble par Jésus et ses disciples dans lesquelles ces paroles ont été dites pour ne pas affadir les sentiments qu'elles expriment, en les transposant indûment dans des situations occasionnelles, toutes différentes et moins exceptionnelles ? Ce qui ferait de l'amour dont vous parlez et sur lequel vous insistez avec raison un sentiment d'origine doctrinale et le résultat d'une volonté vertueuse, et non le fruit lentement mûri de deux fidélités à l'essentiel de ce que l'un et l'autre sont appelés à vivre dans la foi. Un amour commandé est condamné à n'être qu'une falsification.

Comme le mot "Dieu", je n'aime pas user du mot "amour" et le mettre en avant mais, sans l'employer, je m'efforce de suggérer tout ce qui manifeste l'amour dans la vie spirituelle, tout ce qui les sous-tend et vise à lui donner sa dimension.

P.W. *Quel que soit le niveau de rencontre humaine, que celle-ci soit accidentelle et sans lendemain ou de longue durée, les attitudes de Jésus sont entièrement dictées par l'amour, par l'amour qui sauve en délivrant les hommes, par le don du pardon, la guérison des maladies, le secours apporté aux opprimés, l'appel à la repentance de leur fausse manière de vivre et des maux que celle-ci engendre, à savoir la conscience malheureuse, la maladie, l'ostracisme et la violence. L'Église s'en est souvenue mais elle a littéralement divinisé l'esprit de jugement par son intolérance doctrinale et son approche moralisatrice de l'éthique.*

M.L. Une approche uniquement moralisatrice en ce sens que c'est principalement la conduite de l'homme qui est visée dans ce qu'elle comporte de concret et d'extérieur. Cette conception de l'éthique, inspirée par le légalisme juif et le juridisme romain, ne porte pas à considérer comme très importante la manière, qui pourtant devrait être l'essentiel, dont l'homme se met dans ce qu'il fait, comment il s'y donne. Cependant c'est sans nul doute comment l'être se livre dans son acte qui élève cette action à un niveau proprement humain et personnel, du plan du faire à celui de l'agir. C'est à la mesure du don de soi, rendu possible par tout ce que l'homme a été et est, que se développe la fécondité de l'acte, non seulement pour celui qui en est le bénéficiaire, mais encore de façon indirecte pour l'être qui le produit.

P.W. *Au lieu d'en appeler à la responsabilité de l'homme en relation avec Dieu, l'Église a placé des principes devant les gens. Ceux-ci se sont émancipés de ces principes et n'ont plus grand-chose à voir avec l'Église.*

M.L. Vous parlez de la responsabilité de l'homme mais j'insisterai plus sur celle qu'il a vis-à-vis d'autrui que sur celle qu'il se sentirait face au jugement de Dieu. Sa croyance en Dieu est, en temps ordinaire et d'une façon générale, trop faible, marginale, trop souvent seulement verbale, pour qu'elle pèse sur lui d'un poids qui emporte la décision. Pourtant il est une responsabilité de l'homme vis-à-vis de Dieu qui est bien réelle et qui ne dépend pas de la conscience qu'il peut en avoir mais de ce que sa foi peut lui faire atteindre. Ne doit-on pas croire que le déploiement de la paternité divine dépend de la filiation que Dieu par sa motion propose secrètement à l'homme et qu'il promet en lui si celui-ci y correspond et y pourvoit avec fidélité ?

P.W. *Accepter d'être fils pour que le Père soit ! C'est bien là la première responsabilité de l'homme. La relation ainsi*

crée est une relation d'amitié qui détermine une tout autre attitude que l'obéissance formelle obtenue par des injonctions moralisantes ou par une discipline imposée.

M.L. L'amorce de ce moralisme légal se trouve chez Paul dont la conversion n'a nullement changé l'univers mental, ni par suite sa manière de penser Dieu et l'homme. Pour promouvoir l'obéissance qu'il demande aux chrétiens, il dit de Jésus qu'il a été obéissant jusqu'à la mort. Paul choisit le mot "obéissance" qui signifie qu'on se soumet à un supérieur, à ce qui est imposé du dehors et de façon extrinsèque. Il l'a préféré au mot "fidélité" qui sous-tend au contraire une adhésion sans réserve à ce qui est exigé au plus intime de soi de par ce qu'on est ou en voie de devenir, même si cette exigence a été provoquée du dehors ou mieux par ce qui n'est pas soi. La fidélité, cette obéissance de tout l'être, sans limites perçues et acceptées, sans objet imposé et subi, semble être cependant tout à fait conforme à ce que Jésus a dû vivre, particulièrement en ses derniers moments, aussi à ce que Paul a eu à concevoir au sujet de Jésus à la lumière du don de lui-même à sa mission tant il faisait lui aussi un avec elle. Paul n'a-t-il pas vécu une telle fidélité, lui qui fut si docile à ses intuitions qu'il en a nourri sa prédication au long des années riches en lumière de son apostolat ? Mais son légalisme atavique l'a empêché de préciser cet aspect capital de sa vie spirituelle, par ailleurs en liaison singulièrement fervente, visiblement charismatique et de façon fréquente avec Dieu, selon l'idée qu'il s'en faisait, lui restait malgré tout au nom d'une transcendance divine encore extrinsèque, en dépit de l'extrême intimité qu'il percevait d'une action en lui qui le faisait agir.

L'évangile de Jean exprime d'une toute autre façon la conformité de Jésus avec le vouloir divin. Il insiste sur l'origine intérieure de ses comportements, sur leur qualité, du fait qu'ils ne relèvent pas que de lui. Il insiste sur cette qualité pour en dire l'élévation qu'il vise à montrer unique jusqu'à l'affirmer transcendante : «Tout ce que j'ai, je l'ai reçu du Père». Il s'agit d'un accueil, d'une correspondance, d'une fidélité du fond de l'être qui fait corps avec Dieu, au cœur de deux actions inséparablement unies dans le temps et hors du temps.

D'une façon générale, l'obéissance est incluse dans la fidélité mais la fidélité déborde l'obéissance de toute l'intériorité que l'obéissance n'implique pas de nécessité. On est fidèle lorsqu'on correspond à telle exigence intime qui s'impose selon ce qu'on est en soi-même dans les conditions où on se trouve. Contrairement à l'obéissance, elle n'a pas à être exacte de la même manière pour tous, elle ne peut pas être imposée à tous. Ceci est bien dans la ligne de ce que Jésus a pratiqué et enseigné : «Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat». L'obéissance au sabbat, comme par extension à une loi qui oblige quiconque en toute situation, peut être non observée et même doit ne pas être observée si elle ne correspond pas aux besoins et aux possibilités actuels de tel homme dans la situation qui est la sienne. Inversement, sans qu'on puisse davantage préciser, ces besoins et ces possibilités particulières à tel homme, par leur ensemble fortement cohérent et joint, participent globalement à leur manière à l'émergence des exigences intimes auxquelles celui-ci doit singulièrement se soumettre. Aux yeux de Jésus, l'obéissance n'est pas suffisante pour développer la vie spirituelle selon toutes ses dimensions. Observée à contretemps, elle peut même lui faire obstacle. Il y a en l'homme une grandeur qui ne supporte pas de se contenter d'obéir pour croître et mettre en œuvre ses potentialités. Pour les décisions que cette croissance demande, l'homme a besoin d'être éclairé intérieurement d'une manière qui lui soit propre et qui tienne compte de son état actuel et des circonstances où il se trouve. Cet éclairage et la reconnaissance de l'autorité des exigences qui se manifestent ainsi sont les deux temps de la fidélité.

P.W. *La distinction que vous faites entre obéissance et fidélité me paraît fort pertinente. Mais je vous trouve injuste à l'égard de Paul. Certes, il utilise le terme obéissance mais l'obéissance dont il parle n'est pas celle de l'esclave mais celle du fils, ce qui la qualifie tout autrement. C'est une obéissance à l'intérieur d'une relation d'amour.*

Je n'insisterai pas non plus sur le légalisme de Paul puisque l'apôtre a précisément libéré les chrétiens de l'observance de la loi culturelle juive. Paul présente la loi comme une pédagogue : elle nous permet de prendre conscience à la fois de la volonté de Dieu et de notre propre péché, mais en même temps, elle nous renvoie à autre chose, à un mystère de grâce. Cela souligne que l'homme n'est pas un esclave, qu'il n'est pas fait pour obéir mais pour accéder à une communion avec Dieu qui implique une certaine direction de vie, qui est propre à chacun mais à l'intérieur d'un mouvement prédéterminé qui est l'amour. Mais comment vivre l'amour d'une façon non paternaliste et non déclarative, essentiellement vivante et en toute situation ?

M.L. L'essentiel ne s'enseigne pas, on ne l'atteint pas en imitant. Cependant si l'essentiel, d'une façon inéluctable, demeure l'objet d'une démarche nécessairement personnelle, la présence d'un être qui s'efforce d'en inspirer ses propres comportements n'est pas sans avoir une influence certaine sur celui qui a déjà sourdement quelque conscience de cet essentiel de sorte que secrètement il se trouve prêt à s'y ouvrir lui aussi. Grâce à sa vie spirituelle en voie de développement, un tel témoin de la fidélité a une manière de respecter l'autre et de lui porter intérêt qui va au-delà de celle du simple faire et dire ordinaire que l'usage ou la loi pourrait lui dicter. Cet homme fidèle se trouve avoir atteint une manière immédiate plus encore que spontanée d'être lui-même à laquelle l'autre peut être sensible au point d'en être éclairé et impressionné en profondeur, au point de s'attacher à l'esprit secret qui inspire de tels comportements plus que ce que ceux-ci comportent dans leur matérialité. Ainsi celui-ci peut en recevoir non seulement lumière pour sa conduite mais encore force pour son cheminement vers ce qui lui est accessible actuellement de l'essentiel. Mais pour qu'il en continue la découverte et, partant, pour qu'il poursuive sa progression vers soi, ne lui est-il pas nécessaire que le respect et l'intérêt qu'on lui porte s'étendent au cheminement futur encore inconnu qu'il sera conduit à parcourir ? Ce respect à son égard et cet intérêt en sa faveur doivent demeurer et grandir même lorsque les détours et les retours de son chemin semblent devoir le condamner à une errance sans objet et sans but. Certes, ce ne sera pas sans souffrances, celles de l'amour déçu pour celui qui se comporte de cette manière à son égard. Aussi bien, ce respect et cet intérêt relèvent de la

foi et non seulement d'une confiance qui au contraire peut être illusoire et même fautive. C'est au niveau de la foi qu'on peut parler correctement d'amour. J'aime d'ailleurs mieux utiliser le mot "foi" que le mot "amour". Il est plus précis et moins chargé spontanément et instinctivement d'une affectivité qui reste toujours plus ou moins ambiguë quand elle n'est pas simplement cérébrale ou même verbale.

P.W. Je crois vraiment que la problématique du prochain doit être au centre du changement de l'Église.

M.L. Je le pense aussi mais cela suppose que les Églises adoptent une anthropologie fort différente de celle qu'elles ont prônée jusqu'à présent, une anthropologie où l'homme n'est pas réduit à ce qu'il fait et à ce qu'il dit, ni à son intention, ni même à la conscience qu'il a de lui-même, où l'homme est plus dans ce qu'il est en voie de devenir que dans son état présent.

P.W. Une anthropologie basée sur le fait que l'être humain, au-delà de ses comportements, est habité par un mystère qui est à reconnaître et à respecter.

M.L. L'homme est d'abord à reconnaître dans son caractère "inconnaisable en fait", en dépit de tous les progrès que les sciences humaines seront amenées à faire à l'avenir. Cette impuissance apparaîtra d'autant plus radicale que le savoir réussira à mieux cerner ce que l'homme, pris en lui-même, représente de singulier et d'unique par tout ce qu'il a été et est capable de devenir. Mais ne faut-il pas affirmer aussi que l'homme n'est pas non plus "connaisable en droit" ? L'homme considéré dans la totalité de sa réalité propre ne relève pas que de la connaissance objective qui, par son exercice, reste sur le plan du général et du communicable tandis que lui, à mesure qu'il approche de l'âge adulte, est toujours plus singulier jusqu'à devenir à la limite "unique" dans sa solitude infrangible.

Là, dans sa recherche, l'homme se heurte à une ignorance inéluctable, telle une incapacité de structure, et avoue une impuissance de structure à épuiser par des connaissances générales l'objet de son enquête, il accède au mystère et l'atteint en quelque manière dans ce qui le caractérise pour l'essentiel. Son activité est élevée au niveau de la foi, une foi qui l'ouvre sur la "reconnaissance" de ce que mille mots ne peuvent épuiser, de cette présence que seule la parole du croyant de foi peut apporter. C'est ainsi que l'homme relève en soi du mystère et peut en devenir comme le sacrement. En est-il seul le signe ? Il est le sujet ainsi qu'autrui de ce mystère, comme il est avec lui l'agent de questions qui ne supportent pas de réponses définitives. Sans cesse, la foi, quand elle est atteinte suffisamment dans sa pureté, par sa vigueur et sa rigueur, s'efforce de se protéger de toute contamination faite d'évidences et de certitudes qui viennent de "la chair et du sang". Quand l'homme se donne des solutions à ces problèmes, sa foi les critique sans cesse; elle en montre sans cesse les déficiences tant qu'elle reste vivante et elle-même, tant qu'elle ne se dégrade pas en la seule et simple adhésion à des croyances. Les croyances donnent l'illusion de "connaître", comme on connaît un objet qui supporte d'être épuisé par un savoir général. Cette illusion aimée pour elle-même, car l'homme a la tentation de se complaire dans ce qu'il croit ainsi posséder mais qui en vérité le possède, le chasse de l'état intérieur béant sur l'inconnaisable, où il s'était hissé, tout autre que l'ignorance initiale qui ne sait pas encore, état que la science ne peut lui faire atteindre. La foi par son mouvement relève de tout l'être. Par le toucher obscur qu'elle amorce en l'être, elle déborde la déduction, l'inférence, œuvres de la seule raison, voire de l'imagination qu'on peut mener à partir de la constatation d'un fait et ne les supporte pas quand elles se servent de ses représentations comme d'un savoir objectif. En revanche, le mystère que chacun est en lui-même, par les questions radicalement insolubles qu'il soulève, est l'aiguillon de la quête qui le porte à se reconnaître au-delà de ce qu'il peut connaître de soi. Le mouvement de foi fait franchir à l'homme le seuil qui lui ouvre le chemin de sa vraie grandeur à venir.

P.W. Parler de l'homme comme mystère, c'est reconnaître qu'il est toujours au-delà des investigations de nature scientifique, c'est-à-dire biologique, psychiatrique, policière ou pénale que l'on peut faire à son sujet. Cela devrait d'ailleurs influencer l'esprit dans lequel se font ces diverses investigations, ainsi que les décisions qui sont prises par l'autorité. Mais reconnaître que l'homme est mystère, n'est-ce pas témoigner à sa façon qu'il est à l'image de Dieu ?

M.L. Votre manière de dire part de Dieu pour parler de l'homme. En bonne logique, ne faut-il pas refuser la facilité dérisoire d'expliquer le moins obscur par le plus obscur ? Je pense, comme vous, que c'est dans l'approche du mystère de l'homme que l'on est que, du même mouvement, on a accès, autant que cela nous est possible, au mystère de Dieu. Désormais c'est seulement par le sens que nous avons d'une action au plus intime de nous qui n'est pas que de nous, que l'existence de Dieu nous est accessible, depuis que les dimensions de tous ordres du monde de la matière et de la vie, ainsi que sa cruauté qui apparaît de structure, accumulent des obstacles infranchissables sur la voie qui jadis conduisait l'homme, à partir de l'ordonnance et des splendeurs de l'univers, à croire spontanément en Dieu, de façon animiste, un Dieu omniscient, omnipotent et bon, que l'homme concevait à partir des notions de savoir, de pouvoir et de bonté acquises par l'expérience de la vie.

P.W. Ce que vous dites ne risque-t-il pas d'inciter l'individu à trop se centrer sur lui-même pour élucider la problématique de Dieu et finalement le découvrir en tant que présence ? Dans la perspective évangélique, Dieu est d'abord dans l'autre, dans le Christ d'une manière privilégiée, mais ensuite dans l'authenticité du témoignage des disciples et dans l'appel désespéré des êtres souffrants. C'est peut-être là la spécificité du christianisme par rapport à toutes les mystiques enracinées dans la tradition de l'Orient : Dieu n'est pas seulement à rechercher dans l'authenticité de soi-même, Dieu est aussi dans l'extériorité comme celui qui nous interpelle. Ainsi les autres, tout autant que nous-mêmes, sont habités par le mystère d'une présence, ce qui nous incite à l'écoute et nous commande le plus grand respect. Mais le respect de l'homme, où le voyons-nous dans les sociétés modernes caractérisées par la recherche du profit et la violence qui en découle ? L'Église elle-même, au cours de son histoire, en voulant soumettre l'homme à sa loi, a perdu de vue le respect qu'elle lui devait.

M.L. Pour découvrir l'action de Dieu en autrui, il faut d'abord l'avoir entrevue et comme saisie en soi, telle une action qui n'est pas à notre disposition comme les autres. Jésus a su être présent à autrui, au point que cette présence, en des circonstances particulièrement favorables et en lien avec sa mission, a «chassé des démons», guéri des corps, changé des cœurs. C'est parce qu'il était présent à lui-même que Dieu, tel qu'il le concevait dans son univers mental, lui était au plus intime, celui qui l'éclairait et le mouvait, celui dont il se sentait avoir tout reçu et auquel il s'était donné tout entier.

Sans nul doute, ce que nous pouvons atteindre de Dieu, son Acte qui est lui-même peut-on oser penser, n'est pas à rechercher seulement dans ce qui est authentiquement vécu par nous. Mais ne faut-il pas affirmer que l'authenticité que nous mettons dans nos comportements est à la mesure du don de soi qui les sous-tend et leur donne comme le "supplément d'être" portant le "label de Dieu" ? Alors, en faveur de ceux qu'on rencontre à ce niveau, se déploie en nous une action créatrice qui déborde de beaucoup ce qui est de notre seule initiative, à savoir ce qui dans nos comportements manifeste selon notre projet le respect qu'on leur manifeste et l'écoute qu'on leur accorde. N'est-ce pas principalement, je ne dis pas exclusivement, à l'occasion de cette action créatrice dont nous sommes simultanément le sujet et l'agent, que nous nous trouvons être le mieux en mesure de reconnaître l'action de Dieu en autrui, sans risquer de l'imaginer seulement selon nos désirs et nos vœux ?

Il est dangereux et néfaste de séparer, et a fortiori d'opposer, ce qu'il convient de distinguer et de hiérarchiser seulement pour le vivre mieux : la recherche de l'authenticité personnelle et celle de la vraie rencontre avec l'autre, dont la qualité est absente sans recours dans la mondanité et dans l'activisme qui ne sont capables que d'en produire les apparences. Par contre, bien que l'évangile rende semblables jusqu'à les identifier l'amour qu'on doit porter à Dieu et celui du prochain, je penserais volontiers que les Églises ont eu plus de foi en Dieu qu'en l'homme. Pour mieux manifester la transcendance divine, les conceptions de Dieu et de l'homme qu'elles enseignent les mettent pratiquement l'une et l'autre en concurrence. La grandeur que l'on reconnaît à l'homme semble ainsi être enlevée à Dieu et, au contraire, plus l'homme se dit démuné de grandeur et met l'accent sur son néant, mieux ainsi il pense le glorifier.

P.W. *Obnubilées par le péché, elles ont vu l'homme sous l'angle de ses actes au lieu de regarder, au-delà de ses œuvres immédiates, l'espérance du royaume qui vient pour changer toutes choses.*

M.L. Les outrances du moralisme, la culture et les raffinements de la culpabilité ont énormément servi aux Églises pour développer chez leurs fidèles une affectivité qui tend à s'identifier avec la vie religieuse chez trop de chrétiens. Dans ce climat, la "mort à soi" dont on parle dans l'ascétisme, travail important pour atteindre la maîtrise de soi, porte à la destruction de la personnalité plus qu'à une véritable intégrité de la personne. C'est le drame qui est vécu trop souvent, sous le couvert du bon esprit et de la docilité, dans nombre de communautés religieuses qui dépersonnalisent leurs membres à force de les former. Rien n'est plus opposé aux croissances de la vie spirituelle que ce dressage, tant les efforts qu'il demande, les souffrances malsaines, ambiguës pour le moins qu'il lui impose comme des manifestations tandis que ce ne sont que des succédanés pervers qui donnent le change. Souvent, cela sert d'alibi pour celui qui se dérobe ainsi à des exigences autrement plus grandes et portant plus profond et plus loin. Vous connaissez moins cela dans le protestantisme bien que le moralisme et le puritanisme y aient fait aussi leurs ravages.

P.W. *La justification par la grâce, annoncée avec force par Luther et vécue comme la redécouverte du Dieu vivant, a vite cédé la place au dogmatisme d'abord, au 17^{ème} siècle, puis, au 18^{ème}, au moralisme dont les fidèles des Églises sont encore imprégnés aujourd'hui. Par contre, le dressage spirituel ne se rencontre guère dans le courant protestant, sinon dans les sectes dont la caractéristique est le fanatisme. Dressage et fanatisme sont de l'aliénation religieuse.*

M.L. Une aliénation religieuse au sens fort du terme. Elle est d'autant plus néfaste qu'elle porte sur des êtres généreux, ayant des potentialités humaines relativement exceptionnelles qu'elles auraient pu mettre en œuvre si on les avait aidés au lieu d'y faire seulement obstacle, obnubilé par la peur qu'elles dévient. Fréquemment, dans les communautés religieuses, la discipline monastique est une pratique absolutisée et cette aliénation sévit avec virulence. Quand ces communautés cherchent à réaliser leur unité dans l'uniformité, elles écrasent leurs membres et particulièrement ceux de forte personnalité, à force de vouloir systématiquement les faire entrer dans le moule. Elles s'y emploient d'autant mieux que ceux-ci sont plus généreux, plus courageux et qu'ils poussent l'obéissance jusqu'au for intérieur. Trop souvent ces êtres deviennent l'ombre d'eux-mêmes après quelques années de vie religieuse et le manifestent parfois de façon désolante et souvent irrémédiable lorsqu'ils sont conduits pour une raison ou une autre à sortir de la vie communautaire.

Dans des perspectives plus larges, toute liturgie devrait viser seulement à être une mise en marche des assistants. Lorsqu'elle se développe avec des moyens techniques puissants sur une assistance tassée et nombreuse pendant des temps prolongés, elle tend à devenir une mise en condition, grosse d'illusions sur la vie spirituelle. À force de survolter une religiosité toute d'affectivité qui par ailleurs se double souvent d'un anti-intellectualisme systématique, elle fomente des mirages et les entretient, elle excite plus qu'elle n'est proprement nourriture. Elle ne prépare pas à porter convenablement le choc impérieux des événements qui font irruption dans la vie et qui souvent provoquent une crise religieuse et parfois même l'abandon de toute vie spirituelle.

P.W. *Nous devons donc travailler à ce que l'homme devienne totalement lui-même et qu'il trouve sa voie de la manière la plus libre possible. Ainsi seulement il pourra rencontrer de façon personnelle la vérité de l'évangile et, par le fait même, la rendre vraie.*

M.L. Disons la vérité de la voie que Jésus a ouverte en y passant le premier grâce à sa foi et à sa fidélité à ce qui montait en lui, à ce qu'il recevait de Dieu au point qu'il a été porté à oser dire de Lui qu'il était proprement son Père. C'est la voie où Jésus a introduit ses disciples. Il a été ferment et appel et les a éveillés à eux-mêmes. Peu à peu, ils ont

pris conscience de ce qui montait en eux sous l'action de Dieu à mesure qu'ils avançaient sur la voie que leur Maître avait ouverte devant eux. C'est aussi ce que les chrétiens, au long des siècles, ont à découvrir et à vivre à mesure qu'ils répondent mieux aux appels que Jésus leur fait entendre à travers l'intelligence qu'ils acquièrent de lui et qu'ils progressent dans leur mission. L'Église devrait être le lieu où les chrétiens, méditant ensemble sur le passé d'où ils sont nés, découvrent qui est Jésus. Refaisant à leur manière leur "chemin d'Emmaüs", ils deviennent ainsi ses disciples comme il convient de l'être en leur temps. Dépasant les lectures moralistes ou doctrinales des écritures, utiles et même nécessaires, qui sont au début les seules accessibles, ils entreverront comment Jésus, en allant jusqu'à l'extrême de son humanité et ayant atteint ainsi la source même de ce qui l'a porté à être totalement lui-même, s'est hissé à la grandeur ineffable mais réelle de l'universel, cette forme invisible mais intelligible de Dieu.

P.W. *Il est très intéressant de constater que nombreux sont ceux qui, après Jésus, ont mis en évidence l'existence de deux types de religion. Kierkegaard identifie christianisme officiel et christianisme impersonnel où l'essentiel est de paraître chrétien sans l'être et il considère tout cela comme un outrage au Christ qui réclame l'engagement total de l'individu. Bergson oppose religion sociale et religion spirituelle. La première s'identifie à la religion conventionnelle que l'on subit, qui nous pousse à présenter un certain visage de façade mais qui n'est pas issue des profondeurs de l'homme. À l'opposé se trouve la religion des mystiques qui jaillit de la liberté profonde des individus. Le psychologue Pierre Bovet s'appuie sur Bergson pour souligner que le plus souvent les sociétés religieuses sont des sociétés closes alors que la vraie religion est à vivre comme une passion qui soulève et libère l'être entier. Eric Fromm, psychologue lui aussi, oppose la religion d'intolérance qui est, à ses yeux, celle de la plupart des Églises, à la religion "humanitariste", comme il le dit en anglais; la première est le produit d'une autorité tandis que la seconde est intrinsèque, jaillissant du tréfonds de l'être. Nous retrouvons là le conflit dont le Christ est mort : il y a ce que Jésus apporte et les systèmes figés auxquels il se heurte et qui ne peuvent que le rejeter. L'urgence aujourd'hui est de faire émerger la foi authentique au sein des institutions d'Église qui n'ont que trop tendance à se perpétuer sous la forme de sociétés closes ou de religion civile, pour reprendre les termes de Commaro. Les temps que nous vivons favorisent cet objectif dans une certaine mesure puisqu'il semble que «la foi ne se transmet plus par la pression sociale», comme le disait Pierre Babin. Et l'Église doit vraiment lutter contre toute pression religieuse afin que la foi naisse de la libre inspiration des individus au sein de la communauté.*

M.L. Sous l'état relativement sous-humain où se trouvent encore beaucoup de leurs membres, les Églises jusqu'à ces temps n'ont pu être que des collectivités, agissant sur eux d'une façon presque uniquement sociale, gouvernementale et enseignante, d'une façon par trop générale, pour avoir quelque égard, et porter quelque intérêt à leur état humain individuel, à leurs besoins réels personnels, à leurs possibilités spirituelles particulières qui s'ouvrent devant chacun d'eux. Mais l'essentiel de la mission des Églises dépasse de beaucoup cette action. Si elles s'y bornaient de façon systématique ou s'y attardaient quand cette action purement autoritaire n'est plus nécessaire et que l'homme par sa maturation a besoin et attend autre chose, rien ne les distinguerait vraiment des autres sociétés qui veillent uniquement à assurer leur propre existence dans la continuité et selon l'unité d'uniformité qu'elles sont seulement capables de concevoir. Au vrai, le peuple de Dieu ne devrait pas être un peuple comme les autres. Le rôle des Églises est d'aider leurs membres à ne pas être moutonniers, un troupeau équipé de pasteurs qui d'ailleurs se trouvera condamné inéluctablement à se disperser quand il s'en trouvera privé, tant il se sentira alors démuné. Quand nos Églises viseront-elles à être des communautés où chacun, aidé par les autres et les aidant aussi, prend sa vie en mains, quelle que soit la situation où l'accule l'événement, et répond à l'appel singulier qui, en toute circonstance, tend à le faire grandir et devenir lui-même ?

Il faut le reconnaître, de telles perspectives sont étrangères, non seulement en fait mais aussi en droit, à celles qui, en général et de tout temps, ont présidé aux comportements des Églises vis-à-vis de leurs membres. Cette situation est due à la vue par trop simple et d'ailleurs peu historique que les Églises ont de leurs origines, vue sur laquelle elles ont fondé doctrinalement leur autorité et structuré son exercice.

À notre époque, vu la généralisation de l'instruction et la diffusion des connaissances comme jamais ce ne fut dans le passé, il est capital que les structures soient adaptées avec une grande plasticité à la diversité, accrue jusqu'à l'extrême, des hommes, à ce que chacun a besoin de recevoir pour mettre en œuvre toutes ses potentialités, celles qu'il doit pouvoir actualiser pour devenir lui-même et, en retour, aider les Églises à accomplir comme il convient leur mission. Nous en sommes loin. Quelle conversion, ou plutôt c'est d'une mutation qu'il s'agit, ces perspectives font-elles entrevoir pour que nos Églises continuent vraiment à exister et non à se survivre, pour qu'elles aient sur la marche du monde une influence réellement dans la ligne de l'évangile et plus précisément dans l'esprit fondamental qui animait Jésus. Autrement, même si elles ne disparaissent pas, comment ne deviendront-elles pas des sectes fermées sur elles-mêmes, sans aucune ouverture sur le réel, véritables kystes dans une société qui alors, elle aussi, semblerait alors irrémédiablement condamnée à perdre davantage sens à mesure qu'elle prendrait mieux conscience du vide où elle s'écoule avant de s'écrouler ?

P.W. *Je voudrais souligner un autre aspect de la question. Pour avoir une influence profonde sur le monde, il faudrait aussi que les Églises se distancent des États, avec tous les risques que cela pourrait comporter pour elles. Elles se sont aliénées par l'alliance avec les puissances temporelles. L'Église, comme le dit Jacques Ellul, dans son ensemble, a succombé à la tentation du pouvoir, la troisième tentation selon Matthieu que Jésus avait violemment rejetée. Ce faisant, elle a accepté la loi du monde et trahi son propre message. Dès le haut moyen-âge, elle est devenue une instance de commandement, développant et durcissant ses structures hiérarchiques. Elle s'est mise, par rapport au peuple chrétien,*

en situation de domination, ce qui a détruit les rapports de fraternité qui existaient dans l'Église ancienne. Du même mouvement, elle s'est inféodée aux puissances temporelles et a perdu son âme critique, c'est-à-dire l'esprit prophétique qui animait les prophètes et Jésus lui-même. Ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui l'État communiste athée reconnaît les Églises, c'est pour être en mesure de les mâter, c'est-à-dire de les détruire, en se conciliant en leur faveur l'immense potentiel de contestation qui est dans leur message. Dans les pays occidentaux, bien que les situations soient différentes d'un pays à l'autre, l'union avec l'État a dépossédé les Églises, je ne devrais pas dire de leur vitalité, mais de l'esprit évangélique car, pour être vivante, l'Église doit être la grande instance critique du Pouvoir. En ne l'étant plus, elle a perdu son sel et éloigné d'elle tant d'hommes de bonne volonté.

M.L. Votre regard sur le passé des Églises au long des vingt siècles du christianisme me paraît trop en surplomb, trop global. Il vous permet des vues générales sur l'histoire qui ne rendent pas compte de façon suffisante de ce qui s'est passé jadis, ni de l'ambiance complexe et ambiguë où se sont déroulés les événements. Tout ce que vous dites est exact dans le détail et pourtant l'ensemble me paraît forcé et de même, excessives les conclusions que vous en tirez pour l'avenir à souhaiter.

J'accepte pleinement ce que dit Ellul au sujet de la tentation du pouvoir à laquelle ont succombé les Églises dans le passé. Mais dans cette possibilité d'user de la puissance en faveur de leur mission lorsqu'elle leur était donnée, pouvaient-elles voir, de suite et même encore longtemps après, une tentation ? Au contraire, elles pensaient disposer ainsi d'un moyen providentiel pour étendre à beaucoup le salut dont elles se savaient les dépositaires uniques. Pour autant qu'elles aient pu ne pas succomber à cette tentation qui avait pour s'autoriser nombre de pages de la Bible dont elles avaient fait aveuglement leur rocher, il aurait fallu qu'elles critiquent la conception plus divine qu'humaine qu'elles avaient d'elles-mêmes qui, dès le début, a fait partie de l'essentiel au même titre que leur mission telle qu'alors elles la voyaient. Aussi pour ne pas retomber à l'avenir dans ces erreurs et dans ces errements qui ont eu des conséquences néfastes proches de la faillite, il ne suffit pas de les reconnaître et de les éviter sciemment mais, mieux que par le passé, il est capital d'entrer plus profondément dans l'intelligence du message que Jésus nous a légué, celui qu'il est devenu lui-même grâce à sa vie de foi et à sa fidélité en dépit des tentations rencontrées sur le chemin et qu'il a su surmonter.

Jésus a lui aussi été tenté de dévier de sa mission en étant seulement celui qui guérit et qui, à l'occasion, nourrit comme on l'avait espéré dans son pays un moment, ou encore celui qui coalise les forces populaires pour chasser l'opresseur, comme cela paraissait possible et certains l'ont cru vu son emprise sur le peuple. Mais, mieux que les Églises, il savait que le royaume des cieux s'ouvre seulement à la liberté intérieure que permet la condition humaine et où elle trouve l'accomplissement qu'elle appelle.

La seconde tentation à laquelle les synoptiques font allusion qui consiste à tenter Dieu n'est pas moins séduisante auprès des Églises. Elles sont particulièrement portées à y succomber dans les temps de crise qu'elles traversent aujourd'hui. Poussées alors par un souci louable d'apostolat auprès des foules qui se sont écartées d'elles ou qu'elles n'ont jamais réellement pénétrées, travaillées par le désir fort ambigu de leur plaire pour se faire applaudir et mieux recevoir, elles sont entraînées à afficher des prises de position dans le domaine social et politique qui relèvent de l'utopie vulgaire et de la démagogie plus que de la prise de conscience réaliste de ce qui peut être tenté actuellement avec un succès vraisemblable. Ces vues théoriques, générales et généreuses, gonflées d'un optimisme de système complaisamment étalé, qui miroitent aux yeux des hommes sans les éclairer sur ce qu'ils auraient chacun personnellement à faire pour y correspondre utilement, les éblouissent surtout. Elles préparent des déconvenues grosses d'une désespérance mortelle possible.

P.W. *Si c'est au message de non-violence que vous pensez en disant cela, je préciserai qu'il s'agit à mes yeux d'une éthique pour les chrétiens et non a priori pour les sociétés dans leur ensemble.*

M.L. Ces vues théoriques sont trop en porte-à-faux sur ce que le monde aujourd'hui, dans son ensemble, est en mesure de mener à bien. Elles ne tiennent pas assez compte de ce que les hommes en général sont incapables de faire et de supporter au long des temps à venir, certainement difficiles, faits d'abnégation et de patience, qui seraient nécessaires pour qu'elles se réalisent. Cette incapacité n'est-elle pas aussi celle de nombreux chrétiens, finalement si semblables aux autres, à cause de la faiblesse spirituelle où ils gisent par manque de vie intérieure, à cause aussi de l'inculture de leur humanité où les ont laissés leurs Églises préoccupées surtout d'orthodoxie doctrinale, de la légalité des comportements et du ritualisme liturgique ?

P.W. *Préoccupées aussi de ne pas déplaire aux pouvoirs politiques. Le type de rapport que l'Église entretient avec l'État agit sournoisement sur la mentalité et la vie spirituelle des chrétiens. En Suisse, on peut très bien repérer les différences de mentalité chez les chrétiens dont les Églises cantonales sont rattachées à l'État ou ne le sont pas. Il y a des différences au niveau même de la compréhension de la foi parce que le rapport avec l'État est différent. Il y a des Églises qui, tout en étant encore bien timides, osent prendre certaines positions que les autres n'osent pas ou n'ont même pas l'idée de prendre.*

M.L. Vous parlez surtout au niveau éthique. Mais cette influence collective exercée par les Églises, qui ne sont pas rattachées à l'État, combien elle est insuffisante pour déclencher en chacun de leurs membres les décisions qui le concernent personnellement et qui de nécessité ont à jaloner la voie de sa fidélité. La séparation de l'Église et de l'État en France s'est produite au début de ce siècle. Aussi les opinions sociales et politiques des catholiques sont diverses jusqu'à être opposées. À l'expérience, les avantages de cette séparation sont certains mais elle n'est pas non plus sans comporter des difficultés graves. Les conditions matérielles, nécessaires au fonctionnement normal de la mission, sont rendues plus précaires. Par contre, elles dépendent plus du dévouement et de la générosité des fidèles, ce qui est un bien.

C'est un bien pour l'Église dont la vitalité spirituelle dépend de celle de ses membres plus que de l'exercice des pouvoirs de l'institution. C'est aussi un bien pour la mission car, sous l'action de cette collaboration entre prêtres et laïcs, faite de plus en plus d'égal à égal, elle se situera dans la ligne des besoins et des possibilités des hommes mieux que sous la direction d'une autorité toujours plus lointaine de la base et qui s'y connaît mieux en doctrine qu'en vie spirituelle.

D'autre part, la liberté de l'institution pour la nomination des évêques, point important de tout concordat, est plus grande mais ce n'est pas toujours à l'avantage bien conçu de l'Église car, si la politique du gouvernement du jour intervient moins, celle non moins contraignante des bureaux romains soumis à la pression des clans qui s'agitent dans l'ombre du Vatican, s'en trouve plus puissante. C'est en général pour privilégier les nominations orientées vers le conservatisme des situations passées ou en vue de leur retour, plus que pour favoriser l'invention de ce qui, sur le moment, est en vue de l'avenir, se montre nécessaire à la mission.

P.W. En faisant alliance avec l'État dès le 4^{ème} siècle, l'Église se rangeait du côté des puissants et devenait elle-même une puissance temporelle. Le résultat, ce fut la perte de contact avec les problèmes des masses et une indifférence certaine à leur sort. D'innombrables chrétiens, à titre personnel, se sont engagés avec les pauvres, ce qui est la preuve que Dieu n'a jamais déserté son peuple, mais l'Église en tant qu'institution n'a jamais été aux côtés des opprimés. Le Père Charles de Foucauld, dans le temps de son apostolat parmi les Touaregs, se révoltait devant le spectacle odieux de l'esclavage. Il écrivait à ses supérieurs ecclésiastiques pour leur demander d'intervenir auprès des autorités françaises, puissance coloniale, pour qu'elles édictent des lois d'abrogation de l'esclavage. Mgr Guérin intervint mollement auprès des autorités politiques et surtout rappela le Père à la prudence en lui demandant de s'abstenir de toute démarche pouvant avoir un caractère officiel. Et c'est aussi le concept et la vieille habitude d'obéissance à l'État qui ont empêché l'Église luthérienne officielle de s'opposer in corpore à la politique hitlérienne.

J'ai donné là deux exemples qui illustrent bien l'attitude générale des autorités qui donnent leur visage aux Églises. Les études d'André Bieler ont bien montré comment l'Église, au 19^{ème} siècle, a lâché et perdu le monde ouvrier. Et aujourd'hui la théologie de la libération, ainsi que les mouvements qui en découlent en Amérique latine et ailleurs dans le Tiers-Monde, se trouvent confrontés aux immenses difficultés que nous savons. En fait, la grande majorité des clergés, en Occident, sont dépourvus d'une réelle conscience socio-politique. Les Églises établies ont partie liée, sans même en avoir conscience, avec la bourgeoisie, son mode de vie, sa manière de voir les choses, ses valeurs. Tout cela est le résultat de la longue et durable alliance avec l'État qui, cela me paraît évident, a partiellement dénaturé la foi chrétienne. Je vous parais dur sans doute mais, observateur attentif de la réalité ecclésiastique, dont je suis d'ailleurs entièrement solidaire par mon engagement, j'ai dû peu à peu me rendre à l'évidence que telle est la réalité. Il est probable cependant que cette situation ne s'éternisera pas. Lorsqu'on voit les Églises, comme c'est le cas aujourd'hui aux États-Unis et en Suisse, s'opposer à la politique que mènent leurs pays respectifs à l'égard des candidats-réfugiés, on a vraiment le sentiment qu'un nouveau rapport, beaucoup plus critique, est en train de s'instaurer entre l'Église et l'État en Occident.

M.L. Je pense que la situation que vous décrivez et dont je reconnais l'exactitude en France dans le catholicisme lors d'un passé qui n'est pas encore loin, a très rapidement changé ces temps derniers dans mon pays. C'est à ce point qu'une partie notable du clergé français est tellement préoccupé des questions sociales et politiques, en cherchant à prendre ses distances vis-à-vis des milieux principalement bourgeois d'où d'ailleurs la plupart sont issus, qu'ils ont eu inversement tendance à exagérer l'importance de la place de leurs nouvelles préoccupations dans leurs sermons hebdomadaires. Ce ne fut pas d'ailleurs sans recourir à de nombreux passages de la Bible qui ont repris ainsi aux yeux de beaucoup une certaine actualité après l'oubli très général où l'avaient laissée les catholiques au cours des siècles. Ces sermons ont ainsi soulevé l'impatience et jusqu'à l'indignation rentrée de beaucoup de paroissiens, d'autant plus que ceux-ci étaient habitués depuis leur jeunesse à y entendre traiter de sujets tout autres qui, sans les intéresser particulièrement, n'étaient pas non plus pour eux l'occasion d'être vraiment interpellés. Il faut d'ailleurs reconnaître que ces propos manifestaient les préoccupations véritables de ces prêtres, assez étrangères finalement à l'ensemble de la doctrine qui était enseignée jadis dans les paroisses à longueur d'années.

Sans doute, est-ce à travers les oscillations entre les deux extrêmes que sont une parole de Dieu habillée en doctrine et celle convertie en idéologie sociale et politique du temps, que s'établira du dehors un équilibre satisfaisant entre l'engagement social et politique des chrétiens et leur vie religieuse proprement dite. Mais autant que cela se peut et se doit, cet équilibre ne sera acquis de façon véritable que lorsque cet engagement, quelle que soit d'ailleurs sa réalisation concrète qui ne peut être que très diverse et souvent fortement contrastée, sera chez les chrétiens le fruit de leur foi et de leur fidélité incarnées dans leur situation personnelle.

P.W. Est-ce qu'il est possible de conclure cet entretien sur la nécessité d'un changement des Églises ? J'ai mis en évidence la conviction suivante : ce qui doit changer dans nos Églises, ce n'est pas la théologie au sens précis du terme, quoiqu'elle soit toujours à reprendre parce qu'on n'a jamais fini d'interroger, de prospecter, de découvrir et de mieux comprendre, mais c'est l'obéissance ou plutôt, pour tenir compte des précisions faites au cours de nos entretiens, la fidélité chrétienne. Le changement requis est de type éthique. L'Église doit se débarrasser de la gangue pharisienne dans laquelle elle a vécu dès l'origine, de l'alliance avec les puissances temporelles, de la complaisance à l'égard des groupes dominant les sociétés. Enfin, elle doit retrouver l'exigence de la non-violence comme règle d'or de la vie éthique des chrétiens.

M.L. Chaque Église devrait être le lieu favorable où se développent dans un climat d'humilité et de charité, de liberté aussi, et sans qu'aucun interdit ne les limite, les contestations entre leurs membres les plus authentiquement vivants.

Les Églises ne doivent-elles pas de même connaître entre elles le même climat ? Comment autrement mériteraient-elles d'être unies au niveau propre à l'essentiel de la vie spirituelle et du mouvement de foi ? Comment pourraient-elles en témoigner sans les trahir ni les contrefaire ? Vous séparez trop la théologie de la pastorale. Inéluctablement les deux sont liées et influent l'une sur l'autre. Sans nier l'importance de la conversion morale et en particulier sans en minimiser ses conséquences sur les comportements vis-à-vis du prochain et sur les engagements sociaux et politiques qui doivent se développer dans la ligne de la mission de chacun, j'insiste plus que vous sur les changements profonds de la doctrine que les Églises ont à accomplir. Ils sont d'une telle importance qu'on peut parler à leur occasion d'une nouvelle naissance, comme ce qui se passe pour la science. Seule une telle situation sera en mesure de donner à la doctrine un impact qui aidera les chrétiens à ne pas être seulement des adeptes d'une religion, fut-elle fondée sur le Christ, mais des disciples de Jésus, en qui ils auront été rendus capables de "voir le Seigneur". Comme jamais ce ne fut jadis, cette mutation conduira à donner à l'existence humaine de Jésus sa place unique dans la vie spirituelle de l'homme et en particulier dans son cheminement vers Dieu, cheminement qui relèvera alors vraiment de la foi et non pas surtout de l'instinct religieux propre à l'espèce humaine.

4 - La résistance au changement

P.W. Cet après-midi, nous aborderons la question de la résistance au changement. Nous avons mis en évidence que, si l'univers mental des gens a profondément changé, celui de nos Églises a, dans l'ensemble, peu évolué, ce qui est d'autant plus regrettable que doctrines et structures ecclésiastiques portent la marque des déviations qui, au cours des siècles, ont dénaturé l'essence de la foi chrétienne. Nous voulons essayer de sonder les raisons pour lesquelles les changements ne s'opèrent pas. Je vais vous poser une première question : pensez-vous que le fait que les Églises se réfèrent à des systèmes idéologiques qui ont été élaborés d'une manière précise (je pense aux dogmes de l'Église catholique, aux principes cardinaux de la Réforme) à travers les siècles, pensez-vous que cette référence à des systèmes dogmatiques, joue un rôle prépondérant dans la résistance au changement ?

M.L. Je le reconnais avec vous. Cependant les chrétiens qui s'opposent à tout changement véritable sur ces questions le font pour des raisons fort diverses et des manières très différentes selon la place et le rôle qu'ils tiennent dans leur Église et plus particulièrement dans l'institution. Pour comprendre vraiment et juger avec droiture ces raisons et ces manières qui entraînent des sentiments passionnés parce qu'elles mettent en jeu des intérêts qui paraissent à tous capitaux, il est nécessaire de se rendre compte de l'importance et du poids de l'héritage légué par le passé. Il s'agit aujourd'hui de gérer cet héritage après deux millénaires où les univers mentaux et les mœurs religieuses ont connu une relative stabilité. Cette stabilité n'est-elle pas souvent évoquée comme preuve du caractère divin des structures de ces institutions ?

Les premières communautés chrétiennes se sont constituées, principalement au début et sans doute très vite, exclusivement par la suite, à partir de l'adhésion à une doctrine sur le salut conçu selon le plan de Dieu révélé au long de l'histoire d'Israël, plan qui couronnait l'acte créateur en l'achevant dans l'accomplissement. Ce salut était au centre des préoccupations des Juifs de cette époque, tous dans l'expectative anxieuse d'une fin du monde prochaine après laquelle devait venir le règne du Messie promis par Dieu depuis des siècles, un nouveau paradis terrestre plus merveilleux encore que le premier d'où l'homme pécheur avait été chassé. C'est dans un tel climat que Jésus a commencé à prendre conscience de sa mission, imprégné qu'il était des traditions d'Israël et de ce qui était vécu intensément dans son milieu. Quand il correspondait aux événements à la lumière de sa vie spirituelle toute en communion avec "son Dieu", son Père, quand il devenait ainsi davantage lui-même et progressait dans l'intelligence de l'essentiel de sa mission, s'est-il jamais dégagé totalement de ces perspectives ? On peut en douter. Aussi est-ce bien dans un climat ardent fait d'aspirations et de craintes, dans une attente passionnée confirmée par les charismes extraordinaires qui se produisirent pendant quelque temps après la mort de Jésus, que les Églises se développèrent parmi les Juifs, puis rapidement dans les milieux grecs et païens.

Les lettres de Paul montrent quelle place tenait dans sa prédication la doctrine qu'il élaborait jour après jour au long de ses courses apostoliques. À la lumière de son expérience de pharisien de stricte observance, converti mais encore juif, et plus que jamais dans son assurance de croyant qui se sentait investi d'une mission divine, il a développé cette doctrine en l'enrichissant plus ou moins inconsciemment au contact du paganisme qui régnait et de ses auditoires. Les évangiles synoptiques, et à leur suite de façon encore plus systématique le quatrième évangile, rapportent des faits et des dires de Jésus pour fonder la doctrine, où le Christ ressuscité tient la place centrale. Ils n'ont guère la préoccupation de montrer l'intime travail qui se fit en Jésus et ses disciples pendant les quelques mois de leur vie commune, œuvre mystérieuse dont cependant ils sont l'héritage et où les siècles ont à rechercher le trésor qui s'y cache.

Le premier siècle est marqué par les luttes doctrinales que les Églises de milieu grecque, nées pour la plupart sous l'influence directe ou indirecte de Paul, ont dû mener contre le judéo-christianisme en force à Jérusalem et qui tentait de se répandre, non sans succès, parmi les juifs devenus chrétiens et même chez les convertis du paganisme. Elles ont eu aussi à faire, voire à composer avec les gnoses souvent syncrétistes où se rejoignaient des juifs marginaux et des païens en proie aux imaginations que cultivent les appréhensions de l'avenir et les espoirs indéterminés du cœur humain.

À mesure que la ferveur charismatique des premiers temps baissait, que les années passaient sans que rien n'arrive de ce qu'on espérait et craignait tout à la fois, que la ferveur charismatique des premiers temps baissait, se fit sentir le besoin de s'organiser d'une façon moins spontanée et moins provisoire. Les combats que les Églises, constituées

essentiellement sur l'adhésion à une doctrine, avaient à mener pour subsister au milieu des autres courants d'idées de ce temps, furent amenées à se structurer. Non sans s'inspirer de l'organisation de la synagogue juive, invoquant la nouvelle alliance avec Dieu qu'elles revendiquaient et qui, selon leurs vues, succédait à l'ancienne, elles furent amenées à présenter leurs nouvelles structures, devenues plus précises dans leurs agencements sans être d'ailleurs tout à fait nouvelles dans leur exercice, comme instituées sur les directives de Jésus lui-même, données durant sa vie et particulièrement durant les quelques temps où il fréquenta les siens après sa résurrection. Ainsi se sont alliées de façon inextricable doctrine et structures, chacune soutenant l'autre et allant jusqu'à la fonder.

Sans être totalement privés de résurgences spirituelles dignes des ferveurs qui se produisirent les tout premiers temps après la mort de Jésus, où n'étaient d'ailleurs pas absentes les ambiguïtés liées à la condition humaine, les vingt siècles qui nous précèdent ont été marqués par l'histoire des luttes doctrinales et des affrontements de structure. Ces combats où n'étaient pas absents les instincts de puissance et de domination ont été souvent inspirés par des préoccupations et des ambitions politiques. Ce fut une succession presque ininterrompue d'anathèmes et de schismes, accompagnés de toutes les formes de la violence, qui prirent une telle importance que le christianisme comporte maintenant de multiples Églises, confessions, et sectes de dimension internationale souvent et dont l'histoire s'étale parfois sur de nombreux siècles.

Tel est le tableau de fond de la situation où nous nous trouvons aujourd'hui et dont il est nécessaire de tenir compte pour mesurer à leurs vraies dimensions et affronter de façon efficace les résistances que les Églises, dans leur ensemble, opposent actuellement aux changements qui leur sont nécessaires afin que leur soit promis un avenir fécond, un avenir qui ne soit pas la dérisoire récession d'une religion en voie de disparition plus ou moins prochaine, après un départ qui jadis a eu une telle importance que l'histoire jusqu'à ce jour en est restée profondément marquée.

Mais encore faut-il ajouter cette remarque importante pour les conclusions qui sont à en tirer : au début, c'est la vie spirituelle des communautés qui a créé la doctrine par la médiation de ses membres les plus vivants et les mieux armés pour l'expliquer. Maintenant, et cela le devint très rapidement, depuis presque les origines, ce sont les institutions qui, au nom de la doctrine, se donnent comme maîtresse de vie spirituelle. Elles prétendent lui donner la forme qu'elles jugent spécifiquement chrétiennes. Elles n'y réussissent, au mieux, qu'assez imparfaitement car l'essentiel ne s'enseigne ni ne se commande. Cependant trop souvent, par la manière dont leur autorité s'exerce, elles conduisent à réduire la vie spirituelle à une vie de simple moralité dans les comportements et de régularité dans les pratiques religieuses.

Or c'est certainement là où la vie spirituelle est réelle et non pas sclérosée en habitudes ou en routines qui relèvent de la discipline ou de la routine, que les antagonismes entre les formes différentes de structures et de doctrines que présentent les diverses familles chrétiennes ont tendance à se réduire. C'est là aussi que les possibilités de changements dans les Églises sont susceptibles d'être les mieux acceptées et souvent même d'être ardemment désirées.

P.W. On n'est pas forcément d'accord avec vous lorsque vous laissez entendre que, chez les tout premiers chrétiens, la doctrine n'était somme toute que les oripeaux de la foi en Jésus. Cela dépend si vous englobez ou non dans votre compréhension de la doctrine la confession de foi qui constituait le kérigme primitif. On ne peut douter en effet que la foi des premiers chrétiens est intimement liée à la résurrection et à la messianité de Jésus, ainsi qu'au sens attribué à sa mort. Si vous incorporez ces éléments de confession de foi dans ce que vous nommez la doctrine, je ne suis pas d'accord avec vous. Mais laissons cette discussion de côté maintenant.

Par contre, vous avez tout à fait raison de souligner que le dogmatisme au niveau de la pensée et des structures qui encadrent la vie spirituelle est une puissance paralysante. Dans la mesure où on place la vérité dans des formules et l'autorité dans des structures, on divinise des systèmes de pensée et d'organisation. Comme ce qui est divin est par essence immuable, toute espèce de changement est à considérer comme dangereux.

Certes les Églises ont appris, ces vingt dernières années, à relativiser les formules par lesquelles elles rendent compte de la vérité, à mettre une certaine distance entre le discours théologique et la Vérité avec un grand V, entre la structure ecclésiastique et le dynamisme que cette structure est censée communiquer. N'empêche que bien des réflexions héritées de l'ancienne mentalité subsistent, qui rendent les évolutions difficiles. Il existe pourtant des espoirs. L'expérience montre que là où la vie spirituelle est vivante, se révèle une aspiration profonde au changement du christianisme. Beaucoup de théologiens, issus d'Églises autrefois adverses, sont aujourd'hui largement d'accord entre eux sur les points qui leur paraissent essentiels. Mais tout dépend en dernier ressort de ce que nous considérons comme l'essentiel.

M.L. L'essentiel est-il lié à la manière dont les premiers disciples ont exprimé leurs croyances ? Et cela au point que leur foi ne peut pas en être dissociée sans en être détruite ? Quant à moi, c'est leur foi dans l'essentiel, sa fécondité spirituelle, tout ambiguë qu'elle ait pu être, qui en montre l'authenticité. Ce ne sont pas leurs croyances qu'on se doit de soupçonner d'être très dépendantes des temps et des lieux et, en particulier, des conceptions de l'homme et de Dieu qui régnaient alors sur les esprits religieux.

En dehors de cette question, capitale à mon sens mais qui ne peut pas encore à l'heure actuelle être l'objet d'un débat véritable tellement la réponse comporte de conséquences majeures, je pense qu'une majorité importante de théologiens, surtout ceux placés auprès du pouvoir et par suite particulièrement attentifs aux responsabilités de l'autorité et aux risques auxquels celle-ci s'expose, sont de tendance conservatrice. Cela est dû sans doute à la formation reçue dans leur jeunesse, où souvent ils ne se sont jamais trouvés mal à l'aise, ce qui leur a valu, dans un milieu concentré sur lui-même et relativement fermé, une carrière brillante et honorée. Peut-être est-ce aussi à la suite d'une longue vie d'enseignement et de prédication où, à force d'affirmer, à force de ne pas tolérer pour soi ou de la part des auditeurs les mises en question et les incertitudes, ils en sont arrivés à ne plus savoir penser et douter droitement.

Dans les milieux de professeurs et de spécialistes, en relation étroite avec les structures auxquelles ils ont lié leur vie, même matérielle, l'honnêteté intellectuelle ne s'exerce habituellement, et alors c'est avec un grand luxe de haute technicité, que sur des questions de détail, des sujets latéraux. Il n'y a guère de travaux de synthèse qui ne s'y développent à la lumière des horizons les plus classiques. Sans doute, des vues générales dans ces domaines complexes sont toujours quelque peu hypothétiques mais celles bien en cours et communément exposées car elles intéressent, pense-t-on, la légitimité des structures et la vérité des doctrines, n'en sont pas moins montrées très assurées.

L'intégrité de l'esprit passe ainsi trop souvent derrière la soumission à l'orthodoxie du moment dont on a, pour s'en excuser, la demi-candeur, entachée d'une duplicité inavouée, de croire que les normes imposées aujourd'hui à la pensée au nom de la foi sont de tous les temps. Quelle lucidité intrépide, quelle droiture d'esprit ne faut-il pas avoir pour ne pas céder aux pressions occultes ou plus déclarées d'un milieu qui, aujourd'hui plus encore qu'hier, se sent menacé et se tient sur la défensive, d'un milieu où se taire est plus prudent, voire paraît plus humble et plus sage, que de dire ce que l'on pense avec modestie, où souvent ceux qui parlent le font sur commande ou par besoin de se montrer, voire de se faire approuver et peut-être pardonner quelque incartade de la pensée.

P.W. *Le fait de se mettre en position défensive bloque toute aptitude au changement. C'est un mal qui guette sans cesse les Églises. Déconcertées par certaines évolutions et tentatives de réforme en leur sein, elles se sentent en perte d'identité et n'ont que trop tendance à y suppléer par un retour à l'intégrisme. Sans doute faut-il être courageux aujourd'hui pour plaider encore la cause d'une réforme fondamentale ? J'ose espérer cependant que le labeur des théologiens les plus lucides, les plus honnêtes et les plus intrépides, pour reprendre les mots que vous avez employés, empêchera les Églises de résoudre leurs problèmes en venant s'abriter sous les ailes de leur passé. Je crois que beaucoup de théologiens cherchent à repenser et à reformuler la foi chrétienne d'une manière très profonde, dans un mouvement de liberté par rapport au passé autant que de fidélité. Je ne crois pas que la théologie d'aujourd'hui soit l'entrave au changement.*

M.L. Je doute de ce que vous affirmez. Les doctrines enseignées dans nos diverses Églises pourront sans nul doute être rapprochées les unes des autres par une meilleure compréhension de l'essentiel qu'elles comportent. Ainsi elles seront amenées à s'affirmer, sinon à se compléter mutuellement, et certes ce sera un bien. Mais en en restant là, elles ne feraient que s'attarder ensemble dans l'ornière qu'ont creusés de nombreux siècles de réflexion inspirés par des vues désormais inadéquates sur le réel. Elles continueraient à s'appesantir sur de faux problèmes soulevés par des flots d'argumentations où la rhétorique, le piétisme et même la mode ou l'opportunisme ont tenu la place de la sobriété, de la discrétion, de l'indépendance et du désintéressement propres à une raison rigoureuse.

Tant de questions nouvelles se posent maintenant avec force. Elles menacent de mettre gravement en cause les évidences de toujours, de grandement perturber les assurances de jadis sur l'ensemble desquelles ont été construites dans nos Églises les doctrines sur l'homme et sur Dieu. C'est à en donner le vertige ! Quel travail de recherche et d'invention cela demandera pour qu'il soit mené à bien et devienne peu à peu constructif après avoir été longtemps chez beaucoup, n'était-ce pas fatal, surtout d'inspiration critique et même contestataire bien plus que mû par une véritable vie spirituelle. Quels abandons d'évidences et d'assurances devront être faits, qui paraîtront à beaucoup et pendant combien de temps, de véritables trahisons car, pour eux, y consentir, y souscrire, les laisseraient sur l'heure dans le désarroi de celui qui a tout perdu. Face au vide que creusera l'effondrement des facilités de jadis, facilités heureusement permises alors car elles étaient nécessaires, quelle longue et difficile persévérance dans une foi toujours plus dénudée sera à tenir avant que l'abîme de la "non-connaissance" découvert devant soi puisse enfin, au moins de temps en temps, être regardé sans appréhension grâce à un sens renouvelé et comme fraternel du mystère. Quel changement dans les manières de travailler là où désormais une collaboration entre spécialistes deviendra de plus en plus nécessaire, tant les connaissances dont il faudra tenir compte pour faire œuvre utile dans les domaines qui touchent aux profondeurs de l'homme, sont nombreuses, diverses et affinées, tant elles sont à nuancer et à équilibrer les unes par les autres pour en faire un bon usage. À mesure qu'on côtoie de plus près le réel, n'est-on pas amené à se contenter de modèles jamais définitivement acquis où toujours il arrivera qu'ils se montrent insuffisants tant ils demeurent inadéquats ?

Quel changement aussi dans les mentalités. Là où régnait depuis des siècles la certitude que procure généreusement l'adhésion à la doctrine, certitude que l'on confondait unanimement avec l'assurance intangible de la foi, là où depuis des décennies, les savants, grisés par les progrès de leur savoir et de leur pouvoir, se considéraient comme les prêtres des temps nouveaux, auréolés du prestige de la vérité, il faudra l'humble ténacité du chercheur qui n'ignore pas qu'il n'arrivera pas au bout du chemin, et la vie spirituelle de l'homme de foi qui se trouve toujours plus intimement démuné à mesure qu'il approche du mystère avec lequel il a à se mesurer pour devenir.

Tout changement dans les Églises est désormais voué à l'échec s'il veut faire l'économie d'une transformation profonde des fondations sur lesquelles leur doctrine, théologique et anthropologique, s'est construite jusqu'à présent. Il est condamné à n'être qu'un replâtrage éphémère dû à quelques mesures pragmatiques, faites de compromis assortis d'un concordisme rapidement désuet qui paraîtra vite ridicule. Un passé récent n'en est que trop l'illustration. Cela conduirait les Églises à se recroqueviller sur elles-mêmes, à en arriver comme par un réflexe de survie à durcir et même à accentuer des positions que, sans oser se l'avouer, on n'ignorera pas qu'elles ne sont pas tenables car trop en porte-à-faux sur l'univers mental du temps. Cependant on les défendra aveuglément, au nom de la foi, avec toute la puissance des autodéfenses vitales.

Plutôt que de "changement", je parle de "mutation". Certes la vision d'une transformation d'une telle importance à promouvoir de toute nécessité malgré les impossibilités manifestes dans les conditions actuelles, seule la foi peut le

supporter. Seule, elle peut donner la force de préparer utilement, de loin et avec persévérance, sans broncher, les disciplines et les doctrines qui s'imposent déjà inéluctablement, quoiqu'on en pense communément, à la véritable fidélité des Églises à leur mission. Ces disciplines et ces doctrines, bien qu'elles soient nettement différentes de celles pratiquées par quelques vingt siècles de christianisme, devraient se montrer plus inspirées que dans le passé par l'esprit qui a conduit Jésus à être ce qu'il est devenu. Cette vision donne aussi les dimensions des résistances, vagues ou plus précises, qui s'opposent à cette mutation dont les étapes ne seront jamais tout à fait assurées d'avance car elle demandera sans cesse des recherches condamnées à rester pendant longtemps tâtonnantes et sans cesse à reprendre.

Supposons que, par un revirement assez radical des tendances du passé et particulièrement de celles qui règnent actuellement dans le climat de "restauration" que, dans toutes les Églises, l'autorité s'efforce d'établir aujourd'hui, les théologiens en viennent à s'ouvrir vraiment sur tous les problèmes de fond que posent les développements de la science, les moyens techniques de tous ordres, et spécialement ceux qui touchent à la vie, voire à certains aspects des activités proches de la conscience, les résistances au changement n'en seraient pas pour autant disparues.

Aujourd'hui, les résistances au changement, pourtant minime, qui se sont produites ces temps derniers dans les Églises, se manifestent principalement là où les changements intéressent directement les pratiques religieuses et la manière de dire la doctrine, encore que le sens profond et la raison de l'une comme de l'autre soient bien étrangers aux préoccupations de la généralité des fidèles, lesquels pour la plupart n'y ont jamais réfléchi sérieusement et avec intérêt. Ces résistances viennent du peuple chrétien et de l'autorité. Sourdes ou véhémentes, elles ont plus de poids sur l'histoire que les réactions des théologiens conservateurs.

Depuis Vatican II jusqu'à une date récente, une liberté relative a été laissée dans mon Église aux milieux cultivés qui auparavant, par discipline, s'abstenaient de réfléchir en hommes de leur temps sur la religion. Par piété mal comprise envers l'Église et non sans se contredire à la longue, ils se bornaient alors à donner leur accord, plus encore qu'à y adhérer réellement, à ce qui d'ailleurs avait pu être vraiment vécu dans l'authenticité pendant de nombreux siècles. Ce travail actuel de "libération", ou pour mieux dire de "résurrection" car il s'agit bien d'une certaine mort de la doctrine reçue jusqu'à ce jour, s'est développé en vase clos de sorte que, sans qu'on y prenne garde, un fossé s'est creusé entre la vie religieuse sans histoire des chrétiens de la base et celle de ces intellectuels imprégnés de l'esprit de recherche avec son cortège de questions non résolues et d'incertitudes. Malheureusement, beaucoup ne résistent pas à la tentation de mettre en évidence, trop exclusivement à mon sens, tous ces problèmes et tous ces doutes. Ils le font en réaction contre les assurances et les suffisances qu'ils ont connues au temps de leur formation. C'est le contraire de ce qui se passe chez les pratiquants de nos paroisses. Dans leur majorité, ils mettent à part de leur vie ce qui se fait et se dit à l'église. Aussi ne sont-ils nullement portés, ni même seulement prêts, à franchir, au dépens des assurances qui leur ont permis jusqu'à ce jour de jouir de la certitude, le fossé qui leur interdit, sans qu'ils le sachent, une religion réfléchie dans sa profondeur autant qu'ils pourraient le faire avec authenticité.

P.W. La théologie n'est pas une référence à l'édification de communautés. Les paroisses ont une tradition, elles vivent selon cette tradition et la réflexion théologique ne les atteint pas. Je pense que les grandes questions abordées par la théologie moderne, notamment le renouvellement de l'éthique sociale, ne pénètrent pas dans les milieux d'Église en Occident. C'est pourtant pour eux que se fait toute cette réflexion. Dans le fond, les gens ont des habitudes. Ils ont été éduqués d'une certaine manière et ils ne veulent pas trop en changer. La foi chrétienne est surtout déclarative, proclamée de haut, mais elle n'est pas le fer de lance de la praxis des communautés qui s'en tiennent à leurs traditions.

M.L. Ces chrétiens réticents devant tout changement ne sont pas ordinairement des médiocres. Nul ne peut douter de la vie spirituelle de beaucoup car ils vivent mieux qu'ils ne pensent.

P.W. Je dirais qu'ils vivent moins bien qu'ils ne le laissent entendre.

M.L. Ils ont malheureusement tendance à confondre, sans le savoir, l'indispensable d'hier avec l'essentiel de toujours et à voir dans toute nouveauté une sorte d'abandon, voire de trahison. Observation curieuse mais significative : aujourd'hui ce sont souvent les moins pratiquants qui sont les plus catégoriques dans leurs jugements sur l'évolution des paroisses ou plutôt de la religion, comme ils disent, car ils vont rarement à l'église. Leurs réactions se manifestent en particulier à propos de l'éducation de leurs enfants à laquelle ils tiennent encore comme ils sont attachés à leur jeunesse par ailleurs vécue encore en chrétienté, bien que beaucoup soient maintenant incapables d'assurer la part de formation religieuse qui revient à leur famille tant, depuis longtemps sinon depuis toujours, la religion ne leur est plus rien ou presque par rapport à ce qu'elle devrait être. D'autres, plus réellement chrétiens, refusent de penser que leurs enfants aient besoin de suivre un autre chemin que le leur pour mettre en valeur leurs possibilités spirituelles, même s'ils reconnaissent que les conditions de vie que ceux-ci auront à connaître seront tout à fait différentes et plus difficiles que les leurs. Tous pèsent sur la formation de leurs enfants en critiquant les catéchistes qui n'apportent pas dans leur enseignement ce qu'ils ont eux-mêmes reçu, même s'ils n'ignorent pas tout à fait à quelle médiocrité de vie personnelle ils ont été conduits et réduits. Nombre de catéchistes, souvent volontaires et bénévoles, sont des chrétiens particulièrement vivants. Ils sont convaincus de la nécessité d'une véritable culture de l'humain adaptée à l'âge des enfants pour que ceux-ci puissent entrer dans la vie spirituelle chrétienne et observer avec fruit une pratique qui autrement est condamnée à rester fragile et précaire. Cependant, à cause des parents, ils n'en peuvent mais.

L'autorité a tendance à partager les réticences de ces chrétiens. Elle ne voit pas non plus sans inquiétude la manière très nouvelle de faire le catéchisme, fort différente de celle de jadis, toute de discipline et de mémorisation où les questions et les réponses alternaient, qui ne laissait place à aucune formation autre que moralisatrice et qui cultiverait la profondeur humaine, à aucune réflexion personnelle qui permette une véritable assimilation de la doctrine. N'est-ce pas en faisant

des hommes qu'on permet à la foi chrétienne de ne pas en rester à une vague adhésion à une doctrine qu'on ne comprend que grammaticalement et dont on ne voit réellement ni la portée ni l'intérêt ? N'est-ce pas parce que cette doctrine a été conçue dans un univers mental tout autre et qu'elle ne correspond ni aux besoins ni aux possibilités du temps sans des transpositions importantes, qu'elle demande une vie spirituelle mûrie et exigeante pour porter vraiment des fruits ? Vous devez aussi connaître cela dans les milieux protestants.

P.W. *Tout à fait. C'est que l'angoisse est liée aux habitudes que l'on perd. Perdre une habitude, c'est abandonner une sécurité et accepter par conséquent une certaine angoisse. Celle-ci sera créatrice de comportements nouveaux mais on préfère ne pas l'affronter, donc on l'élimine. Il y a des raisons psychologiques à cela. C'est le problème de notre propre identité qui est en jeu : nous avons appris la vie dans une certaine culture. Instinctivement, nous tenons à ce que nos enfants, qui sont ce que nous avons de plus précieux et dans lesquels nous ne cessons de nous projeter, revivent ce que nous avons vécu et ainsi le perpétuent. Ce faisant, nous luttons pour la survie du clan et notre perpétuation. Il y a là un processus psychologique très profond qui est lié au jaillissement biologique de l'arbre de vie. Nous pouvons cependant remarquer que, pour beaucoup, actuellement en Europe, et c'est un problème tout à fait nouveau, l'appartenance à un clan et à une culture déterminée, perd de son importance. Est-ce un signe de dégénérescence ou d'élargissement de la vie ?*

M.L. J'inclinerais à penser que c'est plutôt un signe de dégénérescence. Il ne s'agit pas ordinairement d'un dépassement de ce qu'apportent son milieu et sa culture grâce à l'énergie et à l'intelligence spirituelle qu'on en a reçues, mais au contraire et tout uniquement du rejet de son terrain d'origine qui pousse à chercher ailleurs ce qu'on n'a pas été capable de trouver chez soi. Ceci est assez caché et malheureusement très exceptionnel. À l'opposé, cette dégénérescence provoque chez certains, comme par réaction vitale, un intérêt plus passionnel que réfléchi pour ce qui a été jadis heureusement vécu, quand bien même cela ne puisse plus l'être maintenant de façon authentique à cause des changements profonds des univers mentaux. On veut retrouver l'héritage perdu dont on n'a plus que des souvenirs idylliques, poussé par un passéisme qui se présente comme un retour aux sources dont l'antiquité, pour vénérable qu'elle soit, leur apporte trop souvent de façon indue quelque caractère sacré.

P.W. *Nos réflexions nous conduisent à mettre la résistance au changement dont nous parlons sur le compte du peuple qui tient aux marques de son identité. N'y a-t-il pas aussi des résistances au niveau de ceux qui dirigent les Églises ? À mon avis, les autorités, parce qu'elles s'enracinent dans le passé, un passé que chaque Église considère comme prestigieux, se sentent le devoir de le perpétuer. Jacques Dentin, dans son livre "L'avenir du christianisme", nous invite à prendre la mesure de l'épaisseur du temps et de la profondeur des racines; celle-ci pèsent sur l'autorité au point d'engendrer, dit-il « la fierté du passé et le culte de la fidélité, plutôt que la disponibilité au changement et le souci de prospective ». Cette remarque me paraît très juste : le poids du passé est tel qu'il agit comme une force d'inertie sur l'autorité religieuse qui, de peur de profaner cet héritage prestigieux, cherche à maintenir l'acquis plutôt qu'à construire l'avenir.*

M.L. Je suis d'accord mais je pense aux difficultés extrêmes que rencontre aujourd'hui un évêque pour accomplir correctement sa tâche. S'il n'est pas imbu de sa dignité de fonction, s'il n'est pas fasciné par l'autorité qu'elle lui confère en droit dans son diocèse et aussi dans l'Église, s'il n'est pas paralysé par son appartenance au corps épiscopal et l'uniformité que celui-ci tend à imposer, s'il est suffisamment en contact avec ses diocésains et pas seulement avec les notables bien-pensants, s'il est suffisamment profond pour sentir, jusqu'à en souffrir, la pauvreté spirituelle de la plupart des chrétiens gisant sans en avoir conscience, il ne peut pas ignorer son impuissance à changer ce qui est et à ouvrir l'Église sur ce qui lui donnerait une âme et son vrai visage. Conserver ce qui est grâce à l'autorité qui lui reste chez les catholiques qui sont encore liés par la pratique religieuse et la mentalité qui en découle, n'est-ce pas plus sûr que de s'efforcer de promouvoir un progrès qui, comme tout changement, risque de heurter jusqu'à scandaliser, qui n'est pas à l'abri des échecs, voire des déviations ? Je conçois combien est lourd le poids des responsabilités quand, avec une autorité reconnue et qui se doit de s'imposer, on prend des décisions nouvelles dans les domaines qui touchent aux points les plus vifs de la conscience humaine. Mais pourquoi ce poids semble-t-il des plus légers à porter quand ils se contentent de maintenir sans plus les disciplines anciennes ou qu'on s'efforce de les rétablir ?

Malgré une formation des plus sérieuses mais de type classique et dont les années sont déjà éloignées, beaucoup d'évêques ne sont pas à même de suivre avec compétence et de juger avec discernement les nouvelles manières chrétiennes de dire et de penser la foi, mieux adaptées à l'univers mental d'un temps fort différent de celui de leur jeunesse. Seuls des êtres vraiment spirituels, parce qu'ils sont particulièrement vivants, sont en mesure de se dégager des formes de penser et des manières de se comporter qui les ont aidés à être ce qu'ils sont devenus. Seuls aussi ils peuvent avoir quelque sens de ce qui convient aux croissances dans la foi des hommes de leur époque. Les autres sont plus éveillés sur les dangers des "nouveauautés" que sur ceux du pourrissement dans la "stagnation" et de la "restauration" des méthodes dictatoriales.

Dans les conditions actuelles et qui ne sont pas proches de changer, il n'y a que l'autorité régnante qui puisse donner l'impulsion décisive aux réformes qu'exige aujourd'hui la mission propre aux Églises. Mais c'est aux simples chrétiens, sans responsabilité directe au niveau du gouvernement et de l'enseignement, qu'il revient principalement de préparer l'avenir à la lumière de leur foi et de leur fidélité, s'ils s'y sentent appelés, en pensant le demain de leur Église et en en vivant comme par avance. Sans eux, sans ce lent et difficile cheminement du "peuple de Dieu", l'autorité la plus véritable ne peut rien. Que ces chrétiens s'efforcent avec foi et fidélité, dans l'intégrité de l'esprit et la pureté du cœur, d'approcher le mystère de l'homme, celui de Jésus et de Dieu. Qu'ils s'y emploient grâce à ce qu'ils ont reçu du

christianisme tel qu'il a été dans le passé, grâce aussi à leurs réactions qu'ils ressentent contre ces vieillissements et ces durcissements survenus au cours de l'histoire. Rien par ailleurs ne les approchera plus de leur Maître et Seigneur qui les a devancés sur cette voie.

Certes cela ne peut pas aller sans errements. Ce serait grande erreur de s'en étonner. Ce serait aussi grande prétention d'en décider sur le moment avec certitude. Ne faut-il pas laisser à l'avenir le temps et le soin de discerner ce qui le prépare vraiment de ce qui l'hypothéquerait en l'ouvrant sur des impasses où l'esprit se perd à son propre jeu. Difficile collaboration entre l'autorité de fonction aux prises avec ses responsabilités et l'autorité de mission soumise aux exigences intimes mais voilées de subjectivité, n'ayant d'autre puissance que sa persévérance dans la faiblesse. Bien qu'elle soit indispensable, cette collaboration est rare et d'autant plus qu'un fossé, depuis près de vingt siècles, sépare l'évêque et le corps épiscopal des chrétiens, simples laïcs ou humbles prêtres et pasteurs, qui s'efforcent de vivre les temps futurs afin d'en hâter l'avènement.

Il y a quelques années, pensant qu'il s'agissait simplement d'accommodements sans grande portée doctrinale, sans grandes conséquences pratiques, Vatican II s'annonçait comme ne devant être qu'un concile comme les autres. Peu d'évêques avaient espéré ou simplement prévu les développements qu'il prit. Sans doute certains les avaient pressentis car ils les craignaient. Tous en furent étonnés. Nombre d'entre eux furent émerveillés de la prise de conscience de leur collégialité qu'ils y firent et de l'esprit qui a présidé les travaux conciliaires, ce même esprit qui inspira les chrétiens que la vie spirituelle portait à rechercher un souffle nouveau pour l'Église. Mais devant les remous presque révolutionnaires qui se sont produits par la suite dans la chrétienté, comment les évêques, même les plus ouverts qui participaient activement à ces débats et les inspirèrent, n'auraient-ils pas été pris de crainte ? Ils ne les avaient pas envisagés. Aussi ils furent surpris. Est-ce parce qu'ils ne s'étaient pas rendu compte de l'état d'impréparation et, à vrai dire d'analphabétisme spirituel, d'une majorité importante des fidèles, caché sous le voile réconfortant, vu de l'extérieur, d'une pratique encore régulière ? Cela est fort probable. Faut-il ajouter que les évêques qui en auraient eu quelques pressentiments se seraient aussi crus capables de dominer ces agitations qu'ils pouvaient supposer passagères et juger à juste titre infantiles. Ils pensaient aussi être en mesure de calmer ces inquiétudes où ils aimaient à présager plus de surprise qu'une angoisse réelle. Ils connaissaient mieux le fondement en droit de leur autorité que les possibilités de son exercice dans le monde moderne. Ils avaient trop confiance dans les grâces de leur fonction que la doctrine qui se veut intemporelle leur avait enseignée et dans laquelle ils s'étaient complus. Dans ces conditions, faut-il s'étonner que beaucoup d'entre eux, très vite après la fin du concile, angoissés, comme pris de panique furent conduits, sinon à revenir en arrière, du moins à mettre des obstacles jusqu'à barrer le chemin de liberté qu'ils avaient collégialement ouvert ?

P.W. Ce sont des convictions souterraines nées de l'action apostolique de prêtres et de laïcs qui, contre toute prévision, ont pu s'exprimer et emporter l'adhésion de la majorité des Pères du concile. Je pense au mouvement catéchétique français, si authentique dès sa naissance et pourtant condamné par Rome en la personne de Joseph Colomb, Vatican II l'a réhabilité. C'est un grand espoir pour l'avenir du christianisme. Les chrétiens spirituels qui désespèrent de leur Église à cause précisément des résistances au changement n'ont-ils pas tort en définitive ? Mais votre pensée est très nuancée. Vous dites clairement que les Pères du concile n'ont pas imaginé toute la portée de leurs décisions. L'auraient-ils prévue qu'ils n'auraient sans doute pas osé aller aussi loin. C'est donc davantage l'humour de Dieu que la perspicacité des hommes d'Église qui a créé le miracle. Mais quelle somme de résistance aveugle et d'obstination farouche n'a-t-il pas fallu, auxquelles il faut encore ajouter la peur du risque si fortement chevillé au cœur de la moyenne des hommes.

M.L. Peut-on sans risque mettre le vin nouveau dans une vieille outre ? Peut-on de même coudre une pièce neuve à un vieux vêtement ? Qui tournera l'outre neuve ? Qui tissera le vêtement neuf ? Est-ce le rôle de l'évêque, seul ou dans l'exercice de la collégialité, ou trop ordinairement la simple coexistence entre confrères reste loin d'une communion véritable ? On peut en douter. Est-ce que, même ensemble et seulement parce qu'ils sont ensemble, ils ont vraiment le moyen de créer, et non seulement de reconduire avec quelques amendements sans grande portée, ce qui se pratiquait avant ? Il faudrait à l'Église une vitalité spirituelle semblable, tout ambiguë qu'elle a pu être jadis, à celle qui explosa après la mort de Jésus avec les étonnants charismes qui alors s'y manifestèrent. C'est notre grande misère que cette pauvreté spirituelle où le légal et le juridisme tiennent trop généralement la place de la vie de foi et de fidélité. Quand l'Église, peuple de Dieu, évêques y compris, en prendra une conscience suffisante, une ère nouvelle s'ouvrira.

P.W. Est-ce vraiment la pauvreté spirituelle des chrétiens qui est la principale cause de résistance au changement ? Il me semble que là encore il faut nuancer. Beaucoup de spirituels authentiques, catholiques ou protestants, sont fermement opposés à toute forme de changement en raison précisément de la manière dont ils comprennent le concept de fidélité en matière de foi. Tout dépend en fin de compte de ce qu'on entend par vie spirituelle et je sais que tout votre engagement intellectuel est une tentative de "déconstruction" de la foi dogmatique parce que, à vos yeux, elle emprisonne la vie spirituelle. Même emprisonnée, on ne peut nier qu'elle existe chez beaucoup. Ce n'est donc pas la vie spirituelle en soi qui favorise le changement mais la façon dont elle se conçoit, les espaces qu'on lui accorde, l'air qu'on lui fait respirer.

Cela dit, je suis tout à fait d'accord avec vous : là où il n'y a pas d'expérience spirituelle au sens le plus profond du terme, là où n'existe aucune rencontre personnelle avec Dieu, la vie religieuse repose sur autre chose, c'est-à-dire sur le sociologique, le patriotique, l'esthétisme, l'importance donnée aux formes, la bienséance ou tout simplement la force des habitudes. Tout cela crée des réflexes de conservation.

Il y a donc parmi les croyants deux types de résistants au changement : les spirituels qui allient leur foi à la perpétuation de schémas dogmatiques, différents selon les Églises et les courants théologiques dans lesquels ils

s'inscrivent, et les non-spirituels qui s'attachent surtout aux traditions. Ces deux types de croyants constituent pour une bonne part le milieu pratiquant des Églises de sorte que celui-ci est à la fois bardé de défenses et attaché à ses habitudes. Quant aux personnalités chrétiennes qui sentaient l'esprit du temps et les mutations par lesquelles l'Église devait absolument passer pour être à la hauteur de sa mission, beaucoup ont quitté l'institution, déçus et amères. Sont restés ceux qui étaient attachés à la tradition et avaient besoin d'être sécurisés par elle. Il n'y a donc plus guère d'espoir de voir la mutation des Églises.

M.L. Ce n'est que trop exact. Les Églises, et je pense spécialement à la mienne, ont perdu beaucoup de leurs meilleurs membres en ce siècle décisif sans doute et qui sera de moins en moins d'un grand poids pour l'avenir. Ces croyants ont désespéré de leur Église à force de la voir incapable de répondre aux besoins et aux possibilités spirituelles des hommes de ce temps. N'a-t-elle pas pris trop souvent le contre-pied des aspirations modernes, bien que celles-ci, certes fort ambiguës par ailleurs, ne fussent pas étrangères aux appels évangéliques tels qu'on est en mesure de les comprendre aujourd'hui dans l'essentiel qu'ils comportent. L'abandon de ces membres qui comptaient parmi les plus vigoureux n'est pas sans peser déjà lourdement sur le devenir de mon Église. Par ailleurs, cela n'est pas non plus sans grave dommage spirituel chez ces hommes particulièrement aptes par leur vitalité à être plus authentiquement religieux que leur milieu. On ne se coupe pas impunément de ses racines. On n'est pas arraché de son sol natal sans qu'en soi quelque chose ne soit irrémédiablement fané. Combien en quittant l'Église, même discrètement et sans hargne, se sont quittés eux-mêmes. Ils avaient pu être très seuls au milieu de chrétiens sans question qui les ignoraient ou peut-être s'écartaient d'eux avant, ils sont désormais trop isolés pour demeurer ce qu'ils étaient devenus, pour devenir ce qu'ils auraient pu être. Ils se sont assis, las, tristes, souvent non sans amertume intime difficile à refouler, au bord du chemin où ils s'étaient courageusement engagés à l'heure de leur jeunesse. Certains même ne se sont-ils pas retournés avec violence contre ce qui cependant les avait formés utilement, bien qu'encore définitivement déformés ?

Ces échecs, autant qu'on peut en juger du dehors sont d'autant plus lamentables qu'ils sont le fait d'êtres généreux et qui ont su se donner totalement au milieu de tant d'autres qui jugent avoir réussi leur vie en se prêtant seulement à ce qui se passe autour d'eux et le paraissent aux yeux de beaucoup. Ces échecs devraient être au cœur de la réflexion des chrétiens qui sont restés dans l'Église malgré tout ce qui leur paraissait juste dans les raisons qui ont fait partir ceux qui l'ont abandonnée. Pour ces derniers, de par leur attachement presque indéradicable qu'en dépit de tout ils avaient encore pour elle, n'était-ce pas alors plus que seulement la quitter ? Leur vie, pour un temps au moins, leur a paru s'effondrée à jamais. Ces départs ne sont pas quelconques, ils comportent toujours un drame secret pour les hommes de foi et de fidélité qui y ont été acculés. Ils devraient poser une question particulièrement harcelante aux évêques qui trop souvent en chassent la pensée d'un revers de main en les réduisant à n'être que de ces cas particuliers relevant de situations occasionnelles. Une telle méditation menée avec réalisme au-delà du juridisme porterait les croyants à découvrir, mieux que ce que la doctrine peut en dire, ce qu'est l'essentiel qui la constitue, ce qui la caractérise parmi les autres sociétés religieuses, ce qui est sa ressource dernière. C'est cela qui lui permettra, en dépit de tout le contingent dont elle ne sait pas s'alléger et qu'elle traîne lourdement, de se perpétuer dans l'exercice de sa mission unique entre toutes mais aussi la plus exigeante.

P.W. *Je ressens très profondément tout ce que vous dites. Dans mon Église aussi, combien d'hommes et de femmes authentiquement spirituels n'ont-ils pas été définitivement écartés d'une institution incapable de sentir leurs aspirations ou même d'écouter leurs questions parce que sa seule préoccupation était de perpétuer son fonctionnement ?*

M.L. L'Église est le fruit de ce que Jésus a eu à vivre pour être fidèle à sa mission, cette volonté de "son Dieu" sur lui, de son Père. Sans doute les christophanies plus encore que sa vie d'homme, furent à l'origine de la doctrine et sa pièce maîtresse commandant toutes les autres croyances auxquelles presque dès les premières décennies, il fallait adhérer pour être membre de l'Église. Mais c'est pourtant l'intelligence de ce que Jésus a eu à connaître et à devenir au long de sa vie qui est finalement la raison d'être du croyant qui s'affirme chrétien car cette épopée spirituelle, si brève mais si puissante, comporte dans sa réalité intime, toujours à découvrir davantage, l'essentiel du message qu'il a porté plus encore qu'apporté. C'est le trésor caché que les communautés chrétiennes ont à transmettre d'âge en âge à tout homme, quels que soient son temps et son lieu, afin qu'il le cherche dans son champ, le déterre, l'ouvre selon ce qu'il est en lui-même et atteigne ainsi la foi en Jésus, tout autre qu'une simple adhésion à des croyances sur lui.

L'intelligence de la vie humaine de Jésus que peut atteindre personnellement un croyant se développe en fonction de ses moyens et de ses potentialités. Elle s'enracine dans le fond humain commun à tous. Elle y puise son universalité à laquelle aucune doctrine, toujours dépendante des conditions particulières de sa naissance et de sa croissance, ne peut prétendre. Cette intelligence qui n'est pas qu'une connaissance, s'éclaire de l'amour qu'on porte à Jésus. Elle nourrit sa ferveur de cette sève humaine. Elle est de toute nécessité pour un attachement résolu à l'Église, non pas tant aux formes actuelles de ses structures, mais à ce qui la constitue essentiellement, pour un attachement inconditionnel, quelles que soient par ailleurs ses infidélités à l'esprit de Jésus dans ses membres mais aussi de la part de l'autorité qui préside à ses destinées.

L'Église est la voie qui conduit à longueur de vie à devenir disciples les chrétiens qu'elle a ouverts à la foi, bien que ce chemin, de par les manières dont elle se comporte, soit chargé d'obstacles et d'impasses. Aussi, dans toute génération, des chrétiens s'élèvent qui, sans idolâtrer ses comportements, savent lui être fidèles, mieux encore qu'elle ne peut le reconnaître et en juger. Ils préparent secrètement ses voies pour un avenir que nulle autorité, à elle seule, ne peut prévoir, qu'elle a sans cesse tendance à empêcher de naître, faute de courage mais aussi d'inspiration créatrice, à s'attacher exclusivement à la conservation de ce qui ne demeure que parce que cela a été.

P.W. *Je vous ai entendu dire, dans un langage très kierkegaardien, que l'Église "crucifie le chrétien". Voulez-vous dire qu'elle ne cesse de faire souffrir et d'éliminer les "mutants" parce qu'ils ont trop d'exigences vis-à-vis d'elle ?*

M.L. Non, je ne l'entends pas ainsi. Par leur opposition catégorique au message de Jésus, les autorités responsables d'Israël et leurs agents d'exécution ont amené Jésus, aux approches de la fin, à atteindre les formes extrêmes, surhumaines, de sa fidélité envers son Dieu. De même, l'Église est conduite à imposer à ses membres les meilleurs, du moins à ceux qui sont singulièrement appelés à préparer ce qui sera essentiel pour sa mission, des dépouillements qui seront pour ces disciples une sorte de reprise, à leur mesure, des temps de dérélition qu'a traversés leur Maître avant de disparaître. Ces dépouillements portent sur les conditions de leur vie, notamment par un délaissement certain dû à une mise à l'écart des milieux de clercs ou de laïcs pieusement enfermés dans la conformité, mais aussi ils les privent peu à peu de certaines facilités qui les ont aidés à devenir des hommes de foi et de fidélité, qui les ont conduits alors au-delà de ce qui leur aurait été possible sans ce don qu'ils ont fait d'eux-mêmes. Ils les ouvrent, comme rien d'autre, sur la distance encore infranchissable mais maintenant mieux perçue dans son caractère ultime qui sépare le croyant, encore inachevé dans son être, de l'accomplissement qui sera le sien à jamais. Là, la mort de Jésus prend sa dimension ontologique, celle qu'a préparée et rendue possible sa vie enracinée elle-même dans le mystère de la destinée singulière d'Israël. À cette vie et à cette mort, inséparables l'une de l'autre, est promis le fruit qui demeure et s'offre à tous comme un appel à être. C'est là que Jésus est la voie vers Dieu et jusqu'en la dernière étape. C'est là aussi que Dieu, dans son déploiement créateur, s'atteint dans sa création en la joignant à soi.

P.W. *Pour reprendre le fil de notre échange sur les résistances au changement, il ne faudrait pas que nous omettions de souligner l'existence de groupes de pression théologique dans les Églises. Les intégristes dans le milieu catholique et les libéraux de type 19^{ème} siècle dans le protestantisme, pour ne pas parler des traditionalistes sans réflexion, se manifestent chaque fois que des virages importants pourraient être pris. Ils arrivent en disant : vous bradez notre tradition, vous répudiez ce que l'Église a toujours enseigné, vous devenez protestants, vous retournez à Rome... Il y a là des groupes de pression que les autorités d'Église craignent et dont elles tiennent compte. Cela les paralyse.*

M.L. Cette paralysie existe chez les meilleurs de nos évêques, ceux qui sont éveillés sur la gravité de la crise actuelle de l'Église et qui ne veulent pas seulement y voir un temps obscur et ingrat à traverser où il faut tenir, comme tant d'autres fois il s'en est déjà présenté dans le passé. Il est difficile d'être un rassembleur dans un diocèse, tant les chrétiens y sont divers dans leurs moyens et leurs possibilités, tant ils se montrent divisés par leurs opinions sociales et leurs options politiques. Par ailleurs, peu de chrétiens vivent suffisamment de leur foi pour atteindre entre eux une fraternité capable de leur faire survoler, sans les supprimer, les distances importantes qui les opposent ou seulement les distancent les uns des autres. L'autorité n'est plus assez puissante pour y forcer comme jadis. Et comment aiderait-elle à naître l'unité toute spirituelle qui porte sur l'intime des êtres, là où la vie spirituelle est l'essentiel de l'homme ? Cette unité invisible mais très perceptible dans son rayonnement est la seule qui soit au niveau de la mission de l'Église et de la grandeur potentielle de l'homme. Au vrai, l'autorité n'a-t-elle pas trop souvent confondue très communément et depuis toujours la vie religieuse avec une pratique culturelle qui finalement demeure trop marginale pour que ce qui est réellement important pour la plupart des chrétiens ne se cantonne pas uniquement dans ce qu'ils vivent quotidiennement d'une façon laïque et, avouons-le, athée. Dès qu'un évêque prend position sur les questions qui se posent à l'occasion des préoccupations du jour, il est applaudi par les uns, critiqué par les autres quitte à ce qu'une autre fois ce soit les premiers qui le contredisent et les seconds qui l'approuvent. Pour laisser en apparence intacte une unanimité de surface, il n'a souvent que la ressource de se taire, cantonné dans une autorité de fonction qui n'a plus les moyens de s'imposer ni au dehors ni au-dedans. Et encore cette réserve silencieuse ne va-t-elle pas sans mécontenter les chrétiens qui veulent que l'évêque parle net, décide ferme et décrète fort. Aussi quand l'autorité traite ex cathedra de ces sujets, elle s'y emploie de façon toute générale, balançant le pour et le contre avec une application si minutieuse, avec une telle maîtrise dans l'expression des nuances, que chacun y trouve ce qu'il cherche et passe finalement à côté du reste. D'ailleurs, le plus souvent, on se borne à ne tenir aucun compte de ces textes finement ciselés.

P.W. *Je reconnais tout à fait le style de certaines déclarations socio-politiques de mon Église. De peur de choquer ceux qui soutiennent financièrement l'Église, on pratique le plus souvent l'art de parler pour ne rien dire. Il ne faut pas oublier qu'il existe aussi des groupes de pression de nature politique. Les questions spirituelles ne sont souvent que des paravents qui cachent des objectifs politiques. L'Église s'étant traditionnellement rangée du côté des possédants en faisant alliance avec les États, des pressions interviennent chaque fois qu'elle prononce des paroles qui deviennent gênantes pour les classes dirigeantes. Des menaces sont proférées et l'autorité se tait. Il ne faut pas oublier qu'il y a toujours quelques notables dans les Conseils d'Église. Il y a peu d'années, une institution protestante, à Bâle, organisait un symposium sur les problèmes de l'apartheid en Afrique du Sud. Le lendemain, quatre banquiers de la ville démissionnaient de l'Église d'une manière fracassante pour protester contre cette intrusion de l'Église dans des domaines qui ne la regardent pas. Les autorités ecclésiastiques, paniquées devant l'évidence qu'elles allaient perdre des revenus importants pour l'équilibre de leur budget, se retournaient vers l'institution organisatrice du symposium pour la blâmer. Certes, aujourd'hui les Églises d'Occident font preuve de plus de courage mais l'évolution est lente à cause de ces groupes de pression politique qui profèrent des menaces visant toujours la vie matérielle des Églises. Ce sont là des forces qui empêchent le changement. Les situations sont différentes selon les pays mais le fond du problème est le même partout, dans les pays d'influence protestante comme ceux d'influence catholique.*

M.L. La situation est différente en France où depuis presque cent ans l'Église est séparée de l'État et n'est donc plus aussi étroitement liée au régime et à la politique comme au temps de l'alliance du trône et de l'autel. Au début de ce

siècle, l'Action Française et le parti royaliste pesaient encore lourdement sur les destinées de l'Église de France. La condamnation du Sillon, qui ne fut pas étrangère à la politique, fut très vite mise en avant par la hiérarchie. Celle-ci laissa longtemps secrète la condamnation de l'Action Française qui ne fut rendue publique que lorsque Rome renonça à s'appuyer sur le parti royaliste en France. Tout cela est d'un passé aujourd'hui révolu qu'aucun chrétien en France, je pense, ne regrette. Il s'en faut cependant qu'indirectement les classes sociales et leurs intérêts toujours montrés légitimes, voire à l'occasion conformes à la doctrine chrétienne, à grands flots d'articles dans la presse qui leur est asservie, n'interviennent pas dans les comportements de l'Église. Ainsi dans les orientations de l'Action Catholique, ce qui l'a portée à négliger peu à peu la formation spirituelle de ses membres; ainsi sans doute aussi dans les secret des négociations qui préparent la nomination des évêques.

Actuellement, par un renversement des situations qui ne peut pas manquer d'avoir des conséquences durables, les classes dirigeantes ne sont plus en France uniquement les classes possédantes. Les puissants qui mènent le pays aujourd'hui ont d'autres moyens d'action que ceux donnés par l'argent ou du moins ils l'utilisent autrement. Ces moyens sans doute ne feront que croître. Ils disposent de la poussée collective des masses mobilisées à grand renfort d'idéologie et de promesses. Pour peser sur la politique française, ils usent de pressions décisives, au moins à court terme, sur les grands services dont dépend la vie journalière de la nation. En toutes les situations, l'Église doit s'accommoder avec le pouvoir en place, quelle que soit sa couleur politique, bien que celui-ci soit en général fort étranger aux préoccupations proprement chrétiennes quand il ne reste pas secrètement opposé à l'Église à la suite de l'héritage d'un passé encore proche où existait dans mon pays une concurrence vivre entre l'État et l'Église. C'est ainsi qu'en France comme en Suisse, l'Église n'est pas à l'abri des groupes de pression, actuellement politisés à gauche et demain à droite comme hier. L'action exercée par les groupes aujourd'hui au pouvoir est plus visible que celle des milieux de droite qui fut toujours discrète et même dissimulée au temps où elle était toute-puissante.

P.W. Ceux qui ont intérêt à museler les Églises pratiquent des interventions secrètes ou fracassantes, selon les lieux et les circonstances et s'accompagnent de menaces. Les Églises, pour des raisons de sécurité matérielle, ont tendance à subir la loi de ces pressions car il ne faut pas oublier que nous avons dans l'Église un système qui fonctionne avec des professionnels, prêtres et pasteurs, qui doivent vivre. Nous avons aussi hérité des bâtiments ecclésiastiques parfois somptueux qu'il faut entretenir et chauffer en hiver. Bref, il faut de l'argent pour perpétuer le système dans lequel on vit et il est extrêmement difficile d'abandonner les machines dans lesquelles on fonctionne, les maisons qui nous abritent.

M.L. En France, l'Église catholique a perdu la moitié de son patrimoine à l'occasion de la séparation de l'État en se soumettant aux injonctions de Rome condamnant et refusant ce que la papauté considérait alors comme une ingérence inadmissible des chrétiens laïcs dans le domaine financier propre à l'Église et réservé de droit aux clercs. Elle a absorbé une bonne part de ce qui restait de ses biens en l'investissant dans la construction de vastes établissements, séminaires et noviciats, dont elle espérait que les dimensions susciteraient de nombreuses vocations. Ce capital immobilier encore considérable est pour l'Église une source importante de dépenses, impôts, entretien des bâtiments, sans qu'elle puisse en espérer jamais un revenu proportionné. L'Église catholique en France est pauvre malgré sa richesse en immeubles. Les Églises en Suisse sont riches, du moins certaines, on peut le supposer. Certes, en France, devenir prêtre au moins ne peut pas être assimilé à une promotion sociale comme cela l'est encore dans de nombreux pays, non sans porter par ailleurs préjudice à la réalité de telles vocations et à leur qualité. Les prêtres dans mon pays comptent parmi les plus pauvres de nos concitoyens. Ce n'est pas un mal en soi; ce n'est pas nécessairement un bien non plus. Leur petit nombre va poser de graves problèmes à l'Église que je ne la sens pas capable de résoudre en suivant la voie où elle s'engage aujourd'hui par nostalgie du passé et par peur de l'avenir qui, relativement étranger aux activités paroissiales actuelles, menace d'échapper à l'autorité. Dès maintenant, la suractivité des prêtres ne les aide pas à se tenir dans une vie spirituelle réelle, si rare autour d'eux et pourtant si nécessaire pour la fécondité de la fonction qu'ils assurent dans l'Église quand on ne s'abandonne pas à la réduire aux services du culte et à "l'évangélisation sacramentelle". Cette relative médiocrité n'est-elle pas pour nombre de prêtres la secrète raison, outre leur appartenance au temps, de leur attrait particulier pour les activités de groupes d'aspiration sociale et d'inspiration politique ? Cette situation, sans être défavorable au changement dont nous parlons, ne favorise pas la profondeur qu'il doit atteindre pour ne pas rester épisodique et éphémère.

Quant à moi, j'admire comment, dans cette période de recul généralisé, certains ordres religieux mettent la préoccupation de l'intérêt spirituel de leurs membres avant celle de la conservation des établissements qui leur permettent d'avoir encore une action de dimension sociale. Certes, ce ne fut pas toujours ainsi quand jadis, on sacrifiait trop facilement les individus sous prétexte d'une spiritualité suicidaire qui prônait l'immolation personnelle comme une fin en soi. Il y a là un progrès dont on ne peut surestimer l'intérêt pour l'avenir de l'Église et aussi pour celui renouvelé de ces ordres. Malheureusement, je ne pense pas qu'il en soit ainsi pour le clergé séculier où les urgences quotidiennes, harcelantes, l'emportent trop souvent sur l'attention recueillie, concentrée sur la vie spirituelle personnelle, qu'exige la fécondité à long terme d'une mission fidèlement accomplie et dont dispense à tort une fonction scrupuleusement exercée.

P.W. Ce que vous dites de ces ordres religieux m'impressionne beaucoup car, dans nos Églises, c'est plutôt le contraire qui se passe : le système structurel dans lequel elles fonctionnent se présente peut-être comme une cause importante de la résistance au changement. La vie de l'Église se développe en majeure partie dans les paroisses, c'est-à-dire autour d'un clergé professionnel et dans des locaux hérités du passé. Tout l'effort des communautés vise à perpétuer ce système en dehors duquel on aurait le sentiment qu'il n'y a plus d'Église. Dans cette optique, exister est donc perpétuer ce qui a été. Ce système est celui de l'ancienne chrétienté. Il appelle un certain type de religion qui sollicite fortement ce que vous

appelez "la religion viscérale", religion traditionnelle que sanctionnent les actes ecclésiastiques : baptêmes des petits, catéchèse de la jeunesse, mariages, enterrements, pratiques culturelles. Le système paroissial ne rend pas impossible tout changement en profondeur mais il faut être conscient qu'il est un héritage du passé qui appelle un certain type de comportements religieux, toujours les mêmes, qui recèlent une force d'inertie certaine.

M.L. Dans les villes, même lorsque la pratique religieuse est des plus minimales, vu la densité de la population, l'activité des prêtres est souvent consacrée presque totalement au cultuel, aux sacrements que, suivant le droit canon, ils peuvent seuls présider. Ces cérémonies sont entrées dans les mœurs car elles encadrent les événements importants de la vie en leur donnant une ambiance de solennité dont est incapable une société civile toujours plus impersonnelle dans son règne administratif. Le besoin de ces célébrations relève d'une religiosité naturelle dont il faut se réjouir, si instinctive et marginale qu'elle soit dans leur vie. Si ce besoin venait à disparaître, on serait en droit de désespérer de l'homme. Mais, il faut le reconnaître, tout intérêt spécifiquement chrétien est généralement absent de ces cérémonies, tant il est étranger aux préoccupations ordinaires de ceux qui y participent. Sans doute, le christianisme pourrait redevenir une religion populaire en misant sur ces cérémonies. Ainsi on verrait encore les églises se remplir à certaines heures et en certains jours. Mais «à quoi bon gagner l'univers si on perd son âme»? Les Églises perdraient ainsi leur raison d'être, ou du moins celle qui leur a donné naissance. Cependant ces rites ne sont-ils pas pour beaucoup une occasion exceptionnelle d'entendre des mélodies religieuses qui ne leur sont pas étrangères tellement elles ont ému le cœur de leurs ancêtres, et parfois aussi d'écouter des paroles vraies sur la condition humaine et l'espérance chrétienne, qui ne sont jamais dites ailleurs ?

P.W. *Certainement, ces rites ont une valeur dont on ne peut douter. Une célébration de mariage ou de baptême, si la préparation a été bien faite, apporte assurément de la joie aux intéressés. Un office d'enterrement, si les personnes affligées ressentent la sympathie réelle du pasteur, procure un réconfort certain. Mais tout cela ne fait pas naître l'expérience de Dieu qui s'opère dans l'intériorité du sujet à un niveau que n'atteignent pas les actes ecclésiastiques, en ce sens qu'elles édifient mais ne révolutionnent pas. Seule en effet révolutionne vraiment l'expérience spirituelle qui produit le changement éthique fondamental, la transformation de la mentalité et des comportements. Le fonctionnement ecclésiastique traditionnel ne déclenche pas cette mutation qualitative.*

M.L. Certes rien n'est plus décevant que ces cérémonies qui devraient se dérouler dans le sérieux et le recueillement, lorsqu'elles sont dans une certaine confusion faite de bavardages et de curiosités. Comment éviter des paroles religieuses en particulier quand ces sacrements sont donnés en série dans les paroisses tenues par un clergé surchargé qui n'est pas sans en avoir conscience qu'ils ne relèvent que très misérablement de l'héritage d'une chrétienté désormais révolue et en voie de s'éteindre dans ce qui lui reste de religieux.

P.W. *Prêtres et pasteurs sentent bien que ce type de demande les absorbe et les empêche de se consacrer à des tâches qui leur paraîtraient plus essentielles pour donner au christianisme sa pleine mesure. Mais il n'est pas certain qu'en supprimant la prêtrise ou le pastorat professionnel on supprimerait ce genre de demande, ce type de religion.*

M.L. Avouez que cet abandon serait déjà, et même dans le protestantisme, en ce siècle où pourtant on est accoutumé à ce que tout évolue, un singulier changement qui apparaîtrait à beaucoup comme un bouleversement auquel il faut s'opposer résolument sous peine d'aller par infidélité au désastre définitif. Pour œuvrer utilement à la mutation nécessaire qui s'impose aux Églises, vaut-il mieux aujourd'hui rompre avec de telles perspectives qui, même si un jour elles venaient à être envisagées, demanderaient au préalable une longue et progressive éducation des chrétiens afin qu'ils les acceptent intérieurement et qu'ils y correspondent activement.

En fait, les résistances que rencontre actuellement le changement nécessaire des Églises n'ont pas le dynamisme de ce qui aujourd'hui cherche à se faire jour difficilement dans la diversité, la complexité et le vague des projets, au travers et au-delà des aspirations équivoques qui en facilitent l'élaboration et la mise en œuvre. Ces résistances sont le fait d'un passé qui essaie de survivre et dont la disparition qui approche effraie plus qu'elle ne porte à préparer l'avenir. C'est pourquoi elles seront peu à peu conduites à se cantonner dans les milieux confinés sur soi où les ferveurs qui les nourrissent et qui favorisent leur recrutement sont condamnées à se résoudre en pratiques qui mécanisent, où les anciens qui disparaissent ne sont remplacés que par des jeunes qui naissent vieux.

Pourtant ces résistances ne sont pas inutiles pour perfectionner les réalisations de demain. En combattant ce qui s'efforce de naître, elles le purifient et l'affinent car il lui manque bien des nuances pour se montrer dans la ligne de l'essentiel des structures du passé. Ainsi elles collaborent malgré elles, sans le savoir, à l'approche progressive de ce qui tente d'émerger au milieu de tout ce qui se cherche, flottant, double et obscur.

Mais quel délai les Églises n'auront-elles pas à connaître avant de dépasser ce temps de crise qui semble, à beaucoup des hommes qui leur sont étrangers, être l'heure de l'agonie. Elles auront à vivre dans un état de diaspora dont la seule idée donne le vertige, tant seront peu nombreux, dispersés et livrés à eux-mêmes dans une solitude qui fait peur, les êtres qui resteront croyants au milieu de l'indifférence générale, bien plus dangereuse dans son silence que l'hostilité déclarée, indifférence qui endort avant d'étouffer ce qui en l'homme s'efforce de l'ouvrir sur ce qui est plus que l'homme. Il leur faudra une taille humaine qui leur permette d'atteindre le niveau spirituel du disciple, perdu dans une foule vulgairement athée, suspecté, tenu à l'écart par les milieux fermés travaillés par l'instinct viscéral qui les rend religieux, équipés seulement d'un vocabulaire traditionnel chrétien. Le souvenir vivant et la présence active de Jésus qui les a précédés sur le chemin aideront ces hommes de foi et de fidélité.

P.W. *«Seul l'unique, dans sa solitude, est décisif pour former une communauté chrétienne», disait Kierkegaard. On ne devient pas des unités par la somme mais la somme par les unités. L'unique incite l'Église à une réforme perpétuelle. Il*

faut vraiment espérer que les forces de résistance n'empêcheront pas la réforme perpétuelle. Pouvons-nous vraiment maîtriser ces choses ? Avons-nous prise sur l'histoire et singulièrement sur celle du peuple de Dieu ? Quand on sonde l'épaisseur des résistances humaines à l'émergence du royaume de Dieu, on est pris de vertige. Chaque homme sans doute est appelé à la fidélité mais aucun n'a le pouvoir d'infléchir l'avenir du christianisme par son action volontaire dans le sens de ses espérances, de ses rêves, si pieux soient-ils. L'avenir est à Dieu.

M.L. Nous sommes à l'heure de si grands changements dans tous les domaines que si nous étions conscients tout à fait du presque rien que nous pouvons apporter à un déroulement qui nous domine par ses dimensions, nous serions tentés de nous décourager et de désespérer de l'avenir d'une société digne de l'homme. Seules les forces d'inertie peuvent se mesurer d'égal à égal avec cette évolution car elles naissent d'elle en s'opposant à celle-ci d'autant plus qu'elle prend davantage de l'accélération. Elles s'y emploient et semblent parfois l'emporter. Mais toujours le temps les conduit à l'échec. La foi de quelques-uns, issue de la foi de Jésus dont ils vivent d'autant plus qu'ils entrent davantage dans l'intelligence de ce que leur Maître a eu à connaître, se montre finalement plus puissante sur l'histoire que l'entropie qui mène les masses humaines dans leurs réflexes aveugles et conjointement l'autorité dans ses routines et ses peurs. Cette foi est l'agent du devenir du monde.

5 - L'unité des chrétiens

Note

Notre entretien était à peu près achevé lorsque le livre d'œcuménologie du père Christian Duquoc *Des Églises provisoires* (éd. du Cerf, 1985) est paru. Il ne nous était plus possible d'intégrer sa pensée à notre dialogue. Nous pouvons dire cependant que notre recherche rencontre tout à fait la réflexion du théologien de Lyon qui pense l'unité à partir d'une prise en compte du caractère historique, c'est-à-dire contingent des Églises dont la caractéristique est d'être plurale. Comme lui, nous croyons qu'il faut comprendre le christianisme à partir de son histoire et reconnaître le caractère positif de sa pluralité avec une volonté de relativisation des points de vue particuliers.

P.W. *Nous allons aborder ce matin la question de l'unité chrétienne. C'est une question capitale car elle est, à mes yeux, comme une épreuve placée par Dieu devant les Églises pour tester leur capacité d'être fidèles à sa Parole. Ce que je dis là peut paraître massif, mais j'ose espérer que notre présent entretien élucidera peu à peu cette première affirmation volontairement carrée.*

M.L. Je préfère exprimer autrement votre manière de voir l'avenir qui attend les Églises à laquelle d'ailleurs j'adhère pleinement. Je n'en appellerai pas à Dieu pour parler de ce temps qui approche et qui testera leur fidélité à l'Esprit de Jésus. En effet, quand j'imagine l'action de Dieu et m'efforce de la dire, il m'est difficile de ne pas me laisser aller à une mentalité animiste et par trop anthropomorphique que je juge dépassée et devoir être désormais abandonnée malgré les manières de parler difficiles que ce refus impose. Aussi j'aime mieux ici évoquer plus simplement l'heure de vérité que les Églises vont avoir à connaître de par l'évolution de l'histoire et la logique interne de leurs comportements tout au long du passé. Il faut espérer qu'elles arriveront finalement à honorer convenablement cette échéance cruciale pour leur avenir. Cela demandera aux chrétiens une foi et une fidélité dont certes Dieu n'est pas absent. Ce faisant, les Églises retrouveront une nouvelle jeunesse et un second souffle. Du moins, je veux le croire quoique cette conviction déborde ce que strictement la foi en Jésus impose. Ce sera pour le plus grand bien de la mission dont les Églises ont hérité. Autrement, comment ne seraient-elles pas condamnées à la lente décomposition et à l'irréversible momification en sectes, petites ou grandes, après avoir été jadis vivantes et unies, autant que les hommes et les temps le permettaient, à la suite des premières communautés chrétiennes tout animées de foi et de ferveur charismatiques ?

P.W. *Vivantes, certes, les premières communautés chrétiennes l'ont été. Unies ? Nous avons de bonnes raisons d'en douter. Le théologien Lehardt, dans son ouvrage sur l'Église, a mis en évidence que le livre des Actes au chapitre 2 nous présente une vision assez idyllique de l'Église primitive quand il raconte que tous les croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme et qu'ils mettaient tout en commun. Idyllique parce que le tableau ne correspond que partiellement ce que fut la réalité. L'unité n'a pas vraiment existé dans l'Église primitive. Celle-ci fut le théâtre de conflits incessants, d'abord au niveau de la compréhension de la foi nouvelle et puis ensuite relativement aux comportements de certains chrétiens, comportements qui perturbaient la vie des communautés.*

Le professeur Lehardt souligne que l'unité a une dimension eschatologique, nous ne sommes jamais qu'en mouvement vers l'unité qui sans doute ne se réalisera pleinement que dans le royaume. Je crois qu'il y a là une première perspective à dégager qui est très importante.

M.L. À mon sens, l'unité de Églises digne de Jésus et de son message, si elle se produit, ne sera pas seulement le résultat de la simple unification de leurs doctrines et de leurs lois grâce à la confrontation compréhensive qu'arriveront à faire les doctes en la matière. Elle ne sera pas seulement la réalisation d'un projet auquel il aura suffi de travailler avec intelligence et persévérance. Elle se construira surtout grâce à la foi et à la fidélité des chrétiens, lesquelles ouvriront peu à peu les Églises, chacun le faisant pour la sienne, sur une véritable compréhension mutuelle et de la sorte sur une conscience plus vive de leur communion à venir à la taille du mystère de l'homme, de Jésus et de Dieu. Aussi bien, nul ne peut prévoir comment l'unité des Églises se développera pour approcher de son accomplissement. Aucune de leurs manières d'être du passé ne peut, dans l'avenir, en dicter le type, ni a priori en limiter le mode. Au départ, les disciples qui avaient vécu avec Jésus, connurent entre eux une unité de singulière qualité grâce à la vénération faite d'admiration et d'amour qu'ils portaient à leur maître, particulièrement à l'occasion des succès merveilleux des débuts de sa prédication,

mais aussi aux temps de ses polémiques grandissantes et des dangers qui gravement le menaçaient. Quelle expérience, presque excessive, ne firent-ils pas de cette unité quand ils étaient en proie à la désespérance où les uns et les autres furent précipités lors de sa mort. Quelles heures exceptionnelles de lumière et de force les unirent quand elles succédèrent à celles des ténèbres et des abandons quand, en dépit de ce qui leur avait paru d'abord être un effondrement définitif, Jésus leur fut montré dans l'intime plus encore que de tout autre manière le Vivant dont la mission désormais s'ouvrait sur une tout autre dimension.

De leur côté les communautés naissantes, très vite entièrement tournées vers le Jour, tout proche pensaient-elles, où le Christ reviendrait dans sa gloire fonder son Royaume, se sentirent profondément unies dans cet espoir paradisiaque, dans cette attente extatique de Jésus où le ciel se joindrait à la terre nouvelle. Elles l'étaient en dépit de leur dispersion géographique, éloignées les unes des autres et privées de relations faciles et fréquentes entre elles, en dépit aussi de leurs particularités dues à leur implantation dans des pays aux mentalités, aux traditions et aux mœurs différentes. Cependant cette unité, pour véritable qu'elle était, ne présentait pas la qualité de celle des apôtres. C'est pourquoi à mesure que la parousie se fit moins proche et s'éloigna dans un avenir incertain, à mesure que l'intérêt donné à la doctrine sur le salut prit le pas sur une attente moins passionnée et déjà quelque peu lassée de ce qui devait advenir et encore ne venait pas, des oppositions se produisirent entre les Églises, et même des divisions au sein de chacune d'elles. Les polémiques s'élevèrent avec violence. Les discordes en vinrent jusqu'à des hostilités irréductibles où toutes les passions humaines se déchaînèrent.

Intéressés surtout à la question du salut, les chrétiens élaborèrent des doctrines sur le Christ sauveur, en continuité avec la tradition juive et non sans être influencées aussi par les idéologies de l'époque, gnostiques de diverses manières. Dans leurs écrits pour la catéchèse, ils conservèrent seulement de Jésus certains actes et certaines paroles dont ils se souvenaient particulièrement parce que sans doute ceux-ci leur paraissaient des plus significatifs et le mieux dans la ligne de la prédication toute marquée alors par les christologies encore proches, toute tournée vers les temps qui approchaient. Ils ne s'efforcèrent pas de vivre à leur manière et de communiquer, autant qu'il était possible, ce qui avait uni les premiers disciples autour de leur Maître, en dépit de toutes les difficultés que ceux-ci avaient rencontrées à le suivre et qu'ils avaient dû chaque fois surmonter pour rester avec lui jusqu'au bout.

Depuis il en est toujours ainsi. On parle beaucoup du Christ ressuscité et relativement peu du grand vivant que fut Jésus, comme s'il n'était pas absolument nécessaire de progresser dans l'intelligence de celui que Jésus a été afin de ne pas trop errer dans l'idée, inspirée par la conception grecque du Verbe, que l'on se fait de nos jours du Christ. Jamais il ne pourra en être autrement tant que, grâce à une vie spirituelle en continuelle recherche et à la suite de la maturation de la foi soumise aux exigences de l'esprit, les chrétiens ne s'efforceront pas de se rendre réel ce que Jésus a eu à connaître et dont ils ont à être les témoins par leur propre vie de croyants en marche vers ce qui doit advenir de par leur foi.

Cette reconnaissance de Jésus, qui va au-delà de toute connaissance à son sujet mais en les utilisant de façon critique, met en exercice les possibilités humaines de chacun et de tous. Elle ne se fait pas seule. Elle s'approfondit d'autant plus que ceux qui s'y consacrent ensemble sont plus unis. Elle me semble être la condition préalable pour que les Églises s'engagent vraiment sur les chemins qui leur sont propres et qu'elles soient ainsi conduites ensemble vers l'unité à laquelle nous aspirons et dont les tout premiers disciples ont connu la ferveur, sinon déjà pleinement la qualité, quand Jésus était encore avec eux.

P.W. Je ne suis pas si sûr que le corps des premiers disciples ait été aussi uni que vous le pensez. Judas n'en a-t-il pas fait partie ? Par ailleurs les évangiles laissent filtrer quelques souvenirs de leurs dissensions internes. Et les divisions dans l'Église primitive se manifestèrent très vite, en rapport avec les problèmes d'obéissance à la loi juive et d'éthique communautaire. Nous sommes cependant d'accord pour dire que l'unité des chrétiens a toujours été précaire. Mais ce qui complique le problème, c'est que la désunion s'est instituée par les grands schismes qui ont marqué l'histoire du christianisme : la séparation de l'Église en deux troncs oriental et occidental au 11^{ème} siècle et ensuite les divisions institutionnelles qui ont découlé de la Réforme. La désunion s'est institutionnalisée et ramifiée au cours des siècles en référence à des schèmes théologiques très précis qui sont censés les justifier.

M.L. On peut penser que, dans les Églises comme en toute société, les structures s'amorcent et se développent à mesure que le besoin s'en fait sentir. Il en est de même pour l'édification de la doctrine. Doctrine et institution se fondent l'une sur l'autre comme par une secrète connivence, tout en s'efforçant chacune de se légitimer directement à partir de ce que la communauté naissante a vécu au début. La mise en place des structures et l'élaboration de la doctrine se firent non pas selon un projet précis conçu dès le commencement, mais sous une poussée spontanée où la foi était active et créatrice. Indispensables à l'existence de toute Église, gouvernement et enseignement ont pour objet de sauvegarder et de développer, dans le milieu où elle a à œuvrer, le souvenir vivant de Jésus qui constitue l'essentiel et l'originalité du christianisme. Ils ont à aider les chrétiens, chacun selon ses moyens et sa voie propre, à sonder sans cesse personnellement la mystérieuse destinée de leur Seigneur pour que naisse et grandisse en eux la présence active et qu'ils inventent la forme actuelle de sa fécondité spirituelle, par ailleurs en puissance d'être universelle. Sans nul doute, ce souvenir vivant, plus encore que toute christologie, caractérise le christianisme éternel vis-à-vis des autres religions, même les plus élevées, qui toutes sont de nature uniquement idéologique. Cependant ne faut-il pas reconnaître que, par pente naturelle, la religion chrétienne tend à avoir de grandes ressemblances avec les autres, d'autant plus que les Églises donnent une importance première à l'adhésion à la doctrine qu'elles enseignent et à l'observation de la loi qu'elles imposent ? Là où les préoccupations idéologiques se font premières, naissent et se multiplient rapidement les divisions et les oppositions. Elles rendent impossible toute unité. Elles ont naturellement tendance à se prévaloir des institutions

existantes pour s'affirmer et à les utiliser pour s'imposer. Celles-ci y trouvent une raison supplémentaire pour se justifier.

P.W. Il faut bien reconnaître que cette division fait aujourd'hui problème. Les chrétiens ont découvert, grâce au mouvement œcuménique, que l'unité pour laquelle le Christ a prié est un impératif de l'évangile. En regard de cette exigence, le spectacle des Églises figées dans une division institutionnalisée et persistante doit être ressenti comme un scandale. Le scandale de la division, voilà une expression qui revient souvent dans la bouche des œcuménistes et à laquelle je m'associe tout à fait.

M.L. Le mot "œcuménisme" est très courant de nos jours sur les lèvres des chrétiens. Mais l'intérêt ressenti pour l'unité que cet emploi manifeste traduit des sentiments de profondeur très diverse. Il est en relation indirecte mais serrée avec la qualité de la vie spirituelle. Même il la manifeste avec plus de vérité que la pratique religieuse. Les chrétiens les plus engagés dans leur être de croyants, ceux qui ont atteint le niveau de foi et de fidélité au-delà de la simple adhésion aux croyances et de la stricte obéissance aux lois, souffrent au plus profond d'eux-mêmes des divisions qui opposent les Églises entre elles et dont elles semblent avoir pris leur parti depuis longtemps. Cette situation leur paraît d'autant plus contre nature qu'étant en contact fréquent avec des membres d'autres confessions, ils se sentent souvent plus proches de certains d'entre eux que de leurs coreligionnaires.

Pour ne pas rester uniquement affective et platonique, pour avoir des suites qui préparent un avenir meilleur, cette souffrance ne peut pas ne pas s'étendre aux causes lointaines qui sont principalement à l'origine de ces divisions. Ces causes n'ont encore jamais été clairement discernées ou du moins jamais reconnues sans des restrictions posées a priori de façon plus ou moins explicite. Celles-ci pèsent sur la connaissance qu'on pourrait attendre des raisons de ces séparations et freinent jusqu'à les empêcher les conséquences qu'on devrait être conduit à en tirer pour leur porter remède. Ces causes lointaines ont eu plus d'importance sur le déroulement de l'histoire que les événements qui furent seulement l'occasion de se manifester et de prendre puissance.

Mais quelles sont les raisons, encore plus difficiles à reconnaître qu'à cerner, qui font que ce qui est au centre de l'activité propre à chaque communauté chrétienne, que ce qui devrait unir de façon vitale les Églises entre elles est aussi paradoxalement, et c'est fort éclairant sur l'inconscient obscur qui grève leurs comportements, la pierre d'achoppement contre laquelle vient se briser tout effort vers l'unité ? Ne peut-on pas craindre que, dans le christianisme, ces causes n'aient été déjà en action, obscurément, bien avant que se firent les grandes divisions qui opposèrent l'Orient et l'Occident, de sorte que chaque tronçon les emporte dans son patrimoine ? N'étaient-elles pas déjà agissantes bien avant l'ère constantinienne quand l'absence des moyens de puissance ne permettait encore aux Églises que des conflits limités ou locaux ? Ces causes n'étaient-elles pas secrètement présentes dès le début quand les chrétiens étaient encore fascinés par le retour du Christ, rendu encore plus certain et imminent par les christophanies, tandis que, de par ce qu'ils étaient en eux-mêmes, obnubilés aussi par leur manière de concevoir Dieu et l'homme, ils se trouvaient radicalement incapables de découvrir, au-delà du merveilleux dont les traditions populaires sur Jésus étaient parsemées et qui correspondaient si bien à leurs imaginations fabulatrices et à leur religion atavique, le caractère extraordinaire de la vie de cet homme, de son cheminement, de l'évolution intime que lui avaient inspirées sa foi et sa fidélité, de tout ce qui l'avait conduit inéluctablement à la mort et par delà mystérieusement à devenir le Vivant en qui maintenant ils croyaient ? Cette impuissance où les hommes se sont trouvés jusqu'à nos jours ou presque, d'être conscients du cheminement extrême que Jésus a dû faire pour passer du judaïsme le plus traditionnel et hautement spirituel à une religion filiale, intériorisée, missionnée, ne compte-t-elle pas parmi les raisons qui font que, depuis vingt siècles, se multiplient les divisions entre chrétiens et s'aggravent les causes qui les suscitent ? Elle en est peut-être la principale bien qu'elle soit encore très généralement méconnue. Sans le regard inspiré par la foi qui seule permet aux Églises une critique intelligente des conditions complexes et ambiguës de leurs origines, tout effort vers l'unité restera vain et ne pourrait conduire qu'à des solutions politiques qui, ayant contourné l'obstacle majeur au lieu de le réduire, ayant finalement méconnu l'essentiel au lieu de s'en inspirer, seraient condamnées à la précarité des situations mouvantes de l'histoire.

P.W. L'aspiration à l'unité, qui est une des caractéristiques importantes du christianisme de ce siècle, n'est-elle pas précisément le signe de la redécouverte de la priorité qui doit être donnée, par dessus la prégnance des doctrines, à ce que Jésus a désiré ? Le mouvement œcuménique ne s'est-il pas cristallisé dès son origine autour de la prière sacerdotale que Jean présente comme le testament spirituel de Jésus ?

Je voudrais maintenant mettre en évidence ceci, qu'il me paraît très important de reconnaître : l'unité est déjà donnée aux Églises. Dans une perspective chrétienne, lorsque je prends conscience d'une faute et la reconnait comme telle en moi-même en la regrettant, le mal commis est déjà vaincu car il est mort dans le cœur et la vie nouvelle que cette mort rend possible n'a plus besoin d'être concrétisée. En conséquence, j'estime qu'en ayant appris à considérer leurs désunions institutionnelles comme une faute contre l'unité voulue par le Christ, les Églises expérimentent déjà la réalité de l'unité. Ainsi elle n'est plus à chercher mais à concrétiser. N'est-ce pas aussi ce que veut signifier la Commission de Foi et Constitution du Conseil Œcuménique des Églises, aux travaux de laquelle participe l'Église catholique romaine, lorsque, dans le document de Lima connu sous le nom de BEM (baptême, eucharistie, ministère), elle écrit ceci : « Nous croyons que de nombreux progrès significatifs sont possibles si dans nos Églises nous avons suffisamment de courage et d'imagination pour accueillir le don de l'unité que Dieu nous accorde » ? Il est clairement affirmé que l'unité est un don déjà accordé qu'il revient aux chrétiens d'accueillir et de faire fructifier. Il en résultera une transformation profonde des institutions existantes.

M.L. Je ne pense pas qu'affirmer que l'unité de l'Église est un don de Dieu déjà fait puisse susciter une progression véritable vers l'unité. Tout don de Dieu est appel de sa part mais cet appel, je l'entends dans l'intime de mon être en proportion de l'intelligence que j'atteins de ce que Jésus et ses disciples ont vécu. Cette intuition qui n'est pas sans rapport avec ce que je suis et avec ce que je puis devenir est pour moi plus éclairante sur cette unité, elle me sollicite davantage pour la réaliser que des spéculations théologiques issues de perspectives métaphysiques assorties de conceptions bibliques fort entachées de nationalisme et de racisme, chargées d'un providentialisme primitif qui désormais n'est plus acceptable. Malgré leur intérêt, toutes ces considérations ne sont que secondes. Leurs conclusions ne devraient-elles pas seulement confirmer modestement, heureusement aussi, ce qu'inspire la compréhension en profondeur, au-delà de toute doctrine, de ce que Jésus a désiré d'un grand désir au long d'une vie toute pétrie par la volonté de Dieu, de son Père.

Je ne nie pas pour autant l'utilité de ces assises considérables, bien que leurs conclusions soient soumises aux dosages indispensables pour aboutir à une suffisante unanimité, et que j'y soupçonne aussi trop de palabres, de bavardages pieux et d'onctueuses mondanités. Certes, on ne peut que se réjouir de la réunion de commissions d'experts à effectif restreint qui s'efforcent dans leurs travaux de démanteler, autant que cela est possible, le réseau de barbelés construits avec application dont les Églises se sont doctrinalement entourées pour se protéger les unes des autres et s'assurer aussi de la légitimité, à prétention exclusive souvent, de leur existence propre. Ces commissions, qui ont d'ailleurs l'autorité de la compétence et non celle de la décision, peuvent-elles rien d'autre qu'aménager adroitement par quelques rapprochements parfois plus ingénieux et subtils que parfaitement droit ce qui dans le passé des Églises a été trop souvent échafaudé par une activité seulement cérébrale où la littéralité des textes sacrés et une manière tendancieuse de les utiliser ont eu plus d'importance que la vie chrétienne et ses intuitions spirituelles ? Il faut certes du courage et de l'imagination pour mener à bien ces confrontations doctrinales dont les résultats, prudents et modérés cependant, heurtent souvent encore bien des préjugés solidement ancrés depuis des siècles chez les fidèles des diverses confessions, même des plus cultivés, au point parfois d'aller jusqu'à scandaliser nombre d'entre eux. Ces réticences de la base se manifestent d'ailleurs en général avec beaucoup de virulence car il s'y mêle souvent des préoccupations politiques qui intéressent autrement. Elles invitent l'autorité à plus que de la lenteur dans les décisions que celle-ci pourrait prendre à la suite de ces commissions, même si elle jugeait favorablement les conclusions.

Aussi est-ce aux disciples de Jésus, souvent de simples laïcs éveillés sur leur foi et fidèles à leur propre voie, qu'il revient principalement d'aider leurs communautés à préparer ses membres à une véritable ouverture d'esprit par le climat spirituel qu'ils s'efforcent de leur donner. Ils sont d'ordinaire en meilleure situation d'atteindre une pensée libre et forte que s'ils étaient liés par des responsabilités de fonction dans leur communauté. Il est très important pour leur Église et pour eux-mêmes qu'ils s'emploient à cette tâche essentielle à mesure que leur vie spirituelle les dégage de ce qu'il y avait de secrètement sectaire dans leur formation religieuse. N'est-ce pas ainsi que chaque Église saura approfondir le charisme qui lui est propre et dont les autres confessions ont besoin pour être un peu moins imparfaitement fidèles à l'esprit de Jésus ? Ainsi seulement toutes pourront réaliser entre elles une unité qui ne sera pas indigne de celle que les premiers disciples ont connue autour de leur Maître et avec lui. À cette unité seule sont promises la fécondité spirituelle et l'universalité.

P.W. *Ne pensez-vous pas que le sentiment d'unité qui lie entre eux tant de chrétiens autrefois ennemis est précisément la résultante d'aspirations spirituelles nées dans l'intime des meilleurs croyants tout au long de ce siècle ?*

Il y a d'autres signes de la réalité de cette unité. Tout d'abord celui-ci : nous avons relevé que les masses en rapport plus ou moins distendu avec les institutions ecclésiastiques ne comprennent pas la division des Églises. Il y a donc là un signe évident que la polémique confessionnelle n'accroche plus l'homme moderne, elle lui paraît dépassée et sans doute comme une source du malaise qu'il éprouve instinctivement à l'égard des institutions religieuses.

Ce sentiment provient peut-être d'une ignorance de la pensée profonde de l'évangile. Je ne le crois pas s'il est vrai que l'ignorance en matière de foi est fréquente, beaucoup de personnes, en Europe du moins où la plupart des gens ont suivi un enseignement religieux, ont acquis une connaissance suffisante des principes chrétiens pour sentir si l'Église les honore ou non. D'ailleurs les hommes de notre génération ne prennent plus pour du bon argent tout ce qui vient des Églises. Ils ont appris à ne pas associer d'une manière automatique fidélité chrétienne et appartenance à telle ou telle confession. Je repense à cette parole que me confiait un grand chef d'orchestre suisse : « Peu importe qu'il soit prêtre ou pasteur, c'est l'homme de Dieu qui m'intéresse ». Voilà résumé le sentiment profond de beaucoup de nos contemporains qui se méfient de la religion et de ses étiquettes mais restent assoiffés de trouver la place du Dieu d'amour parmi ses témoins. Lorsqu'ils le trouvent, peu importe l'identité confessionnelle. Aux yeux des masses, l'unité apparaît comme allant de soi. Ceci est peut-être de l'ordre de l'intuition religieuse plus que de la pensée claire mais l'intuition procède souvent d'une connaissance, peut-être inconsciente mais profonde.

M.L. Le détachement vis-à-vis de leur Église, affiché aujourd'hui par nombre de croyants, même parmi les pratiquants, ne facilite pas l'accès à une union de qualité. Leur vitalité spirituelle n'est pas augmentée, loin de là, par leur attitude souvent désinvolte vis-à-vis de leur confession. Aussi les critiques qu'ils formulent volontiers à son égard ne sont pas dues ordinairement à l'amour mais plutôt à l'intérêt des plus légers qu'ils lui portent. S'ils parlent facilement, en se scandalisant qu'elle ne soit pas encore réalisée, d'union avec les chrétiens appartenant à d'autres Églises, c'est à un niveau fort superficiel qu'ils la placent en correspondance avec l'idée pauvre qu'ils se font de leur religion. Ces dires relèvent d'un bon propos plus que d'un désir véritable. Peut-être même faudrait-il soupçonner qu'ils se donnent ainsi inconsciemment une justification de la tiédeur de leurs sentiments envers leur Église ? Vous sentez vous-même qu'une

telle union serait vague et d'ordre sociologique, Elle se réduirait en l'occurrence à quelques manifestations somptueuses plus journalistiques, voire plus folkloriques que spirituelles. Elle n'a qu'un rapport éloigné avec celle que nous espérons sans que nous sachions comment cette unité pourrait s'incarner sur le plan social, tant nous pressentons avec inquiétude combien alors devraient être bouleversées nombre de positions personnelles et changées nombre de mœurs ecclésiastiques.

Il ne faudrait pas faire l'erreur de valoriser des sentiments qui ne relèveraient que de l'indifférence religieuse. Je voulais simplement mettre en évidence que l'approche confessionnelle de la vérité chrétienne n'accroche plus l'homme d'aujourd'hui et que cela m'apparaît comme un fait qu'il faut sérieusement prendre en compte, dont il faut tirer une leçon salutaire.

P.W. Une autre preuve de cette unité donnée, je la vois dans le fait que beaucoup de militants catholiques et protestants se sentent profondément unis dans leur foi. Les contacts œcuméniques, dans la mesure où ils ont favorisé les rencontres de personne à personne, ont permis de découvrir que nos convictions les plus profondes étaient partagées et vécues, souvent admirablement, par ceux qu'on nous avait appris à mépriser. Nous nous sommes reconnus comme frères et sœurs au-delà des institutions auxquelles nous appartenons. Un regard nouveau a été porté sur l'autre, des préjugés séculaires ont disparu, les différences se sont estompées. Ces différences, nous les avons davantage mises sur le compte de l'éducation reçue que de la vérité dernière.

On parle volontiers des déplacements de la théologie. Le centre de gravité de l'évangile s'est déplacé des dogmes traditionnels sur une compréhension plus existentielle de l'œuvre du Christ et de ses effets dans la vie concrète. Pour beaucoup de chrétiens, Dieu appelle les hommes et les habilite à faire advenir en ce monde les valeurs de l'évangile que sont la prière, la justice, l'amour, la réconciliation, la paix, la confiance, l'espérance et la joie. Cet accent porté sur les valeurs existentielles de la foi s'enracine également dans une conscience aiguë des drames qui ravagent le monde et dans le sentiment très fort qu'il faut tout faire pour y porter remède. En face de cette urgence, en vertu de laquelle tous les hommes de bonne volonté sentent devoir s'unir, les vieilles querelles sur le mode de la présence du Christ dans l'eucharistie et la nature des ministères ecclésiastiques apparaissent, sinon tout à fait secondaires, du moins largement secondes. Je dirais pour ma part qu'elles sont sans intérêt mobilisateur.

Les chrétiens dont je parle ont entendu, me semble-t-il, au plus profond d'eux-mêmes cette parole du Christ : «Il ne suffit pas de dire Seigneur, Seigneur, il faut faire la volonté de mon Père». C'est finalement en disant : Seigneur, Seigneur, que les chrétiens se divisent, et non en cherchant à faire la volonté du Père. En face de l'appel à exaucer Dieu, la désunion ne trouve plus sa justification. N'appartient-elle pas à la vie religieuse qui s'exprime dans les registres du discours, stigmatisés par Jésus ?

M.L. Beaucoup de chrétiens sont interpellés, avec tous les êtres véritablement conscients par la connaissance, désormais possible bien que seulement dans une certaine mesure, par les drames qui ravagent le monde. Les efforts à faire pour atténuer les souffrances, sinon pour les supprimer, sont des occasions particulièrement favorables à de nombreuses et fréquentes rencontres entre chrétiens de diverses confessions et donc, grâce à une action commune, à une meilleure compréhension mutuelle. Mais il me paraît hasardeux de penser que cette association, certes indispensable pour que le monde soit un peu moins inhumain, conduise nécessairement ces hommes de cœur à grandir dans l'intelligence de l'évangile pris dans sa totalité, bien qu'en l'occurrence, grâce à leur dévouement, ils correspondent assurément à des aspects importants de son message. Réduire celui-ci à la lutte contre les formes innombrables de la détresse humaine est une tentation fréquente de notre époque. Jésus, devant la misère et l'oppression où gisait Israël de son temps, semble avoir magnifié la pauvreté auprès des pauvres plus qu'il ne leur a apporté des moyens d'y échapper. Il s'est fort peu soucié de porter un remède à la tyrannie romaine. Il a davantage entretenu ses auditeurs du règne déjà là, du royaume qui approchait.

Aussi l'union des chrétiens n'est-elle pas pour l'essentiel une œuvre de foi ? C'est une œuvre où l'intelligence de ce qui a conduit Jésus à devenir ce qu'il est maintenant est de première nécessité. Elle l'est même avant la connaissance de ce qu'il a dit et fait car marquée par les temps et limitée par les lieux mais une connaissance dont il faut s'inspirer, sans d'ailleurs s'y assujettir, pour lutter contre le malheur et la souffrance des hommes.

Heureusement les questions qui ont donné lieu aux vieilles querelles ne sont plus mobilisatrices comme jadis. Si un accord intervenait à leur sujet, sans avoir besoin de reprendre à nouveau ces questions dès la base, à la lumière de ce que Jésus a eu à connaître, sans doute trop uniquement de forme, il supprimerait certes des obstacles à l'union des Églises mais ne lui donnerait pas l'esprit qui seul convient pour que l'unité réalisée ait la fécondité capable de traverser les âges et de s'étendre à tous les hommes. Si les déplacements de la théologie favorisent une meilleure compréhension des écritures que celle de jadis par trop subordonnée aux doctrines qui dans le passé avaient été tirées d'elles suivant les manières de penser du temps, ils ne préparent que très indirectement l'avenir que nous appelons de nos vœux.

P.W. Une troisième preuve de cette unité déjà donnée, je la vois dans le labeur de tant de théologiens, catholiques en particulier, de ces vingt dernières années, qui n'ont cessé de chercher à mettre des contenus nouveaux dans les vieilles outres des dogmes traditionnels. Immense et magnifique effort de renouvellement de la pensée chrétienne et pas seulement du langage, au sein d'un cadre préétabli qu'on espère peu à peu rendre flexible. Ce qui m'intéresse, c'est l'esprit dans laquelle se font les choses, c'est lui en effet qui donne en fin de compte sa valeur aux résultats de la recherche. L'esprit de cette théologie moderne est cette volonté de dresser des ponts pour reconstruire l'unité du peuple de Dieu, pour faire en sorte que l'union des cœurs devienne unité de l'esprit. Quand on est habité par cet esprit n'est-ce pas la preuve que l'unité est déjà toute entière présente. Telle est en tout cas ma conviction.

M.L. Aujourd'hui, contrairement à jadis, nombre de théologiens modernes ne cherchent pas à distinguer les Églises les unes des autres, voire à les opposer, par des doctrines tranchées et abruptes. Ils s'efforcent au contraire de combler, autant que possible, les fossés qu'on s'était attaché à creuser par le passé, systématiquement et avec attention. Mais pour effectuer ces rapprochements autrement que de façon uniquement rédactionnelle et politique, et le faire à l'aide de nuances affinées qui ne relèvent pas que du verbalisme, ne faut-il pas au préalable que chacun de ces théologiens critique les origines, les développements, les avatars qu'ont connus les doctrines propres à son Église ? C'est ainsi que celle-ci s'ouvrira sur les objections, les contestations qu'opposent à leur sujet les autres confessions. Même chez les plus avisés et les plus hardis des théologiens, je ne pense pas que ce travail d'intelligence spirituelle et d'honnêteté historique, qui relève de l'intégrité de l'esprit et de la vigueur de la foi, soit vraiment amorcé, ou du moins qu'il soit actuellement possible de faire état en public de ses résultats, tellement le peuple chrétien est peu préparé à accueillir des conclusions sans nul doute sévères, voire cruelles, auxquelles les spécialistes sont conduits en conscience. Cependant même si la recherche de ces théologiens particulièrement ouverts sur les carences religieuses du passé et les exigences spirituelles du présent est freinée ou même contrée par le mouvement de "restauration" qui se fait jour aujourd'hui dans toutes les Églises en réaction contre la crise que les secoue durement, elle est un signe des plus prometteurs pour l'avenir, elle prépare de loin leur réunion possible.

P.W. *Cette unité qui existe entre les meilleurs chrétiens, comment la faire advenir ? Devons-nous nous contenter de rapports courtois au niveau des institutions s'accompagnant au niveau des individus d'engagements éthiques selon les sentiments socio-politiques des uns et des autres ? Ou devons-nous aller plus loin, c'est-à-dire faire fructifier le don de Dieu en vue de la transformation des institutions existantes jusqu'à ce qui les aura dressées depuis des siècles peu à peu s'amincisse et disparaisse pour laisser les communautés locales se fondre les unes dans les autres ? En somme, devons-nous maintenir des systèmes différents qui se saluent fraternellement mais vivent côte à côte, comme c'est le cas actuellement, ou devons-nous rechercher la réunification d'une manière avouée ?*

M.L. À la fin du siècle dernier, Monsieur Portal, en union de pensée et d'action avec Lord Halifax, pensait que la réunion des Églises catholique et anglicane pourrait se faire de façon à vivre dans une unité où chacune conserverait son originalité et bénéficierait de l'apport de celle de l'autre. Il s'opposait à la manière de voir ordinaire parmi les catholiques anglais, en particulier chez les Jésuites. Ceux-ci étaient favorables surtout à des conversions individuelles. Ils espéraient que l'Église anglicane se viderait ainsi de ses membres au profit de l'Église catholique et perdrait ainsi progressivement sa raison d'être. En fait, le milieu catholique anglais, très minoritaire dans le pays, était grignoté de façon inéluctable par l'Anglicanisme à l'occasion des événements de la vie et en particulier des mariages.

P.W. *Dans le climat du Kulturkampf de cette époque, il était normal que les Églises s'arrachent des fidèles chaque fois qu'elles le pouvaient. Aujourd'hui les conversions confessionnelles n'ont plus de sens, vu la reconnaissance positive que chaque Église accorde aux autres Églises. Lorsqu'elles se produisent encore, il faut chercher, pour comprendre, les raisons psychologiques sous-jacentes aux arguments religieux; en changeant d'Église, le converti règle des comptes personnels, soit envers sa famille, soit à l'égard de son Église d'origine.*

M.L. Cependant en tout temps le passage d'une Église à une autre, quand il est dû à la conversion religieuse de personnalités comme Newman, ayant eu par leur présence, voire par leur action, du poids dans leur Église, provoque à coup sûr des durcissements dans les communautés. Ces réactions amènent à s'opposer davantage et à s'écarter encore plus de l'esprit qui leur serait nécessaire pour s'unir. Newman a d'ailleurs été peu suivi en dépit d'une autorité personnelle due à l'impulsion importante qu'il avait donnée à la pensée religieuse de son temps, en dépit aussi du rayonnement spirituel, dû à sa fidélité à la voie difficile et exigeante qui lui avait été dictée intimement.

J'en arrive à penser que nos Églises ne sont pas assez vigoureusement spirituelles pour que leur union en corps constitué puisse réaliser entre elles une véritable unité. Deux troupes maigres et malades ne font pas un troupeau sain et gras. Pour atteindre une unité digne de celles qu'évoque l'évangile de Jean, il est indispensable que les Églises approfondissent au préalable, selon leur tempérament et leurs traditions, leur vie spirituelle à la lumière de ce que Jésus a vécu.

Mais quels délais ne faudra-t-il pas ? Nos Églises éviteront-elles la décrépitude qui les menace depuis le début du siècle de façon plus ou moins visible et en apparence inéluctable ? Je ne partage plus l'optimisme du Père Portal au début de la campagne anglo-romaine et qu'il a continué à professer avec ténacité, envers et contre tout, tout au long de sa vie et jusqu'à la fin. Pour qu'une union de la qualité qui seule nous intéresse soit possible, je crains que nos Églises aient à passer par la porte étroite d'une conversion qui semble improbable jusqu'à paraître impossible. Cependant j'ai foi que cette union se produira, mais à travers quelles conditions qui auront toutes les apparences d'une agonie dont la pensée donne le vertige. Alors mieux que jamais, elles comprendront ce que Jésus a vécu en ses derniers moments puisque c'est sur le même chemin qu'elles se trouveront engagées.

P.W. *Vous n'excluez pas la réunification. Vous pensez qu'elle doit être l'effort avoué des croyants fidèles mais que les Églises n'en ont tout simplement pas la force spirituelle. Ce manque de vigueur n'est-il pas la résultante de cette réduction de l'Église du Christ à des groupes confessionnels, c'est-à-dire à des morceaux d'Église qui se prennent pour le tout et érigent leurs particularismes en vérités universelles ? Je crois pour ma part que la crise du christianisme est aujourd'hui la crise des particularismes confessionnels et de leurs prétentions à l'universalisme. Les Églises se sont prêchées elles-mêmes, au moins autant qu'elles ont prêché le Christ. Ce faisant, elles ont partiellement occulté leur message.*

Le psychologue et philosophe de l'éducation, Pierre Bovet, dans la première moitié du 20^{ème} siècle, avait parfaitement

vu ces choses quand il cherchait à montrer que l'universalité du christianisme avait été biaisée, ramenée au niveau d'une vérité particulière, celle d'une famille agrandie : «La croix des croisés masquait celle du calvaire», terrible formule qui résume bien le problème; l'esprit du clan, limité et borné dans tous les sens du terme, a fait du chrétien un homme de parti, c'est encore une formule de Bovet, et limité du même coup sa compréhension de sa propre foi, de sorte que ses paroles renvoient toujours d'une manière déformée l'image de l'évangile. Il invite les hommes à la réconciliation mais il n'est pas lui-même réconcilié avec ses frères chrétiens. Et cette contradiction qu'il porte en lui ne la transmet-il pas aux institutions sociales et politiques dans lesquelles il travaille ? A-t-on considéré toutes les retombées politiques du sectarisme religieux ? Les philosophes chrétiens s'accordent à dire que le marxisme est une forme sécularisée de l'espérance messianique. Ne peut-on pas dire de la même façon que le nationalisme est un fruit plus ou moins direct du sectarisme ecclésiastique ? «L'Église détruit les hommes» me disait un prêtre. «Tant que les églises ne se réconcilieront pas, les peuples resteront ennemis», disait récemment une femme pasteur. C'est peut-être accorder trop de poids aux Églises.

Retrouver l'universalité du christianisme est donc, à mes yeux, une exigence première qui implique la réunification des institutions. Cette réunification revitalisera l'Église et fécondera peut-être, à long terme, les sociétés elles-mêmes en transformant le regard qu'elles portent les unes sur les autres.

Pierre Dentin écrit : «Les confessions chrétiennes n'ont pas d'autre choix qu'entre la réconciliation et l'émiettement, la fidélité au Christ ou la mort. Un christianisme pour les puissants sur leur trône ou les riches aux mains vides, les néo-scribes et les néo-pharisiens, les racistes et les dilettantes, les fondeurs du temple et les prélats de carrière, les nostalgiques du folklore triomphaliste et les renifleurs d'armes... ce christianisme peut tranquillement mourir, l'Esprit de Dieu l'a déjà déserté. Ce n'est pas dans cette momie que le monde du troisième millénaire, ivre de sa puissance, ira chercher son "supplément d'âme". Jésus lui-même nous en a d'ailleurs prévenus : le sel affadi n'est plus bon qu'à être foulé aux pieds, la veste usée qu'à être mise aux chiffons, le figuier stérile qu'à être coupé et jeté au feu. Si nous refusons de payer le prix de la réconciliation, Jésus pourrait aujourd'hui encore pleurer sur Rome et Genève, comme jadis sur Jérusalem» (Lc, 13, 34-35).

M.L. Certes la crise que subissent aujourd'hui l'ensemble des confessions chrétiennes est d'une gravité encore jamais atteinte. Elle vient visiblement de conditions tout à fait nouvelles où les Églises se trouvent devant l'accroissement prodigieux des connaissances de tous ordres qui viennent heurter de front les évidences, les assurances jadis unanimement partagées et désormais ébranlées, même chez ceux qui s'efforcent de les conserver. Ces facilités désormais indues ont participé sans cesse et de façon active à l'élaboration de la doctrine professée par les Églises. Malheureusement le manque de vigueur spirituelle ne permet pas à celles-ci de se dégager de façon franche de ce que leur enseignement présente de définitivement périmé. Leur atonie les empêche de reprendre leur doctrine à la base afin de la renouveler de sorte qu'en restant fondamentalement la même pour l'essentiel, elle devienne plus adaptée à l'univers mental du temps. Sans nul doute, cette pauvreté où gisent les Églises qui d'ailleurs se prêtent mal à en prendre conscience, n'est pas sans être simultanément la cause et l'effet de leurs désaccords, ainsi que du sectarisme dont aucune n'a su se protéger, tant chacune est certaine de détenir la vérité sinon de façon quasi exclusive comme jadis, du moins d'une manière plus qualitative que les autres. Cette intransigeance se manifeste aussi en leur sein sous une apparente unité que seul le silence peut sauvegarder. Elle paralyse les croyants qui seraient susceptibles, grâce à leur vigueur intellectuelle et leur profondeur humaine, d'être des vivants capables de promouvoir la libération spirituelle à laquelle déjà nombre de chrétiens aspirent et qui s'avérera toujours plus nécessaire à l'avenir pour la mission des Églises.

Dans le passé, ces comportements sectaires et intransigeants ont pesé sur les destinées de nos Églises et sur leurs rapports, au moins autant que les conditions difficiles où elles avaient à vivre. Ils découlaient de leur prétention à l'universalité, telle qu'elle était conçue à l'époque. Cette universalité que chacune s'attribuait n'était-elle pas la conséquence inéluctable de l'origine divine qu'elle revendiquait ? Or cette prétention est rendue illusoire par l'impossibilité où elles demeurent de s'unir au niveau de ce qui est considéré par chacune comme l'essentiel. Il faut affirmer que cette prétention est irrémédiablement utopique pour une religion fondée uniquement sur une doctrine car l'idée que nous devons avoir désormais de l'universel est d'un autre ordre que l'unification des esprits et des comportements. Toute doctrine n'est-elle pas marquée par les lieux de sa naissance et les conditions dans lesquelles elle s'est peu à peu élaborée ? Si parfaite que saurait être une inculturation grâce aux techniques des sciences humaines, peut-elle, appliquée à la doctrine même la plus élevée, ne pas la conduire à des modifications importantes et même à des altérations graves ? J'imagine combien les manières de vivre cette doctrine "acclimatée", de la communiquer, de la développer sur un terrain nouveau, par ailleurs loin d'être vierge, pourront l'amener à prendre du large jusqu'à la rendre tout à fait autre et même étrangère à celle dont pourtant elle est issue de la façon la plus attentivement fidèle.

Certes, dès son origine, le christianisme a conçu et tenté de réaliser un universel qui débordait de toutes parts l'universalisme de domination lequel avait été un des grands thèmes, des plus constants, des prophètes d'Israël, au long de son histoire, et particulièrement aux temps de ses détresses. Mais pouvait-on, au début de l'ère chrétienne et même jusqu'à une date récente, atteindre à l'idée de l'universalisme telle qu'elle s'impose maintenant grâce à ce qu'on connaît des origines de l'espèce humaine, de sa continuelle évolution au niveau même de ce qui constitue l'originalité de l'homme par rapport aux autres vivants ? En face de l'extrême variété des civilisations répandues depuis les temps immémoriaux sur une terre dont aucune région n'est plus désormais "terra incognita", cette universalité est d'une dimension impensable comme le monde des humains.

Aucune doctrine qui, par nature, ne concerne que ce qui peut être énoncé et enseigné, n'épuise dans sa totalité le mystère

de l'homme et celui de Dieu. Aucune n'est capable d'atteindre à une universalité qui soit à la mesure du déploiement humain de Dieu, dans sa multiple splendeur et de la diversité des innombrables chemins qui permettent à l'homme d'approcher de soi et du même mouvement de Dieu. À mon sens, plus que la perversion des hommes, plus que leur passion de puissance et de domination, cette incapacité intrinsèque à toute doctrine est à l'origine de la multitude des Églises et à la source des oppositions qu'elles manifestent entre elles. Les Églises ont été trop uniquement fondées sur une doctrine comme les autres religions, elles se sont par trop exclusivement consacrées à l'enseigner et à l'imposer. Pourtant, n'est-ce pas l'originalité du christianisme d'être né d'un être qui, par ce qu'il a vécu et dont nous pouvons avoir quelque intelligence, a atteint comme nul autre de ses membres sans doute le sommet de l'humain, sommet que nous sommes tous susceptibles d'entrevoir de loin, même si chacun sait d'expérience être incapable d'y parvenir par ses propres moyens ? Aussi, est-ce sous l'influence de cet être singulier, sous l'action de la paternité spirituelle unique qu'il peut exercer à son égard que l'homme suffisamment intériorisé est en mesure de percevoir la motion divine qui s'affaire en lui et tend à l'effleurer pour le rendre pleinement lui-même en proportion de sa foi et de sa fidélité. Il ne faut pas moins que l'admiration et la vénération portées à cet être qui s'est situé à l'extrême de l'humain, bien que sous les formes contingentes et limitées de sa vie, pour que la religion, issue fondamentalement et uniquement de lui, soit en droit de prétendre à l'universalité sans en rien limiter et de la sorte blasphémer le mystère de l'homme en voie de devenir digne de "l'acte en soi" qu'est Dieu. Mais est-ce vraiment aujourd'hui la religion que les Églises préparent, appellent et cultivent indirectement par leur enseignement et leur gouvernement ?

Vous paraissez mettre l'unité à laquelle nous aspirons au niveau de la simple réconciliation. Pour que nos Églises accèdent à une mission vraiment universelle, comme chacune y prétend par sa doctrine, ne faut-il pas désirer pour elles beaucoup plus que cette fraternisation ? La véritable unité chrétienne, celle qui est à la mesure de l'universalité en puissance dans le message de Jésus, principalement dans ce qui émane de sa vie et est fondamentalement inhérent à son être, ne peut être que le fruit d'une conversion particulière à chaque Église selon ce qu'elle est en elle-même, conversion déchirante pour toutes tant elle bouleversera des certitudes bien assises depuis toujours et exigera un regard critique sur le passé du christianisme et même sur ses origines qu'aucune n'a encore osé porté tant elle craint d'y perdre sa raison d'être. Cette conversion est à la dimension de la mutation qui a fait naître le christianisme du judaïsme sous l'impulsion spirituelle extrême, d'ailleurs complexe et ambiguë et, pour cette raison, vite amortie et sans doute dans une certaine mesure pervertie, dont Jésus fut l'origine chez des disciples tout partagés encore entre l'attachement qu'ils portaient à la tradition des anciens et la vénération qu'ils vouaient à leur Maître. Comme il y a vingt siècles, cette conversion exige de nous, dans un contexte fort différent et dans des conditions aussi confuses et ambiguës, le même passage de la simple adhésion doctrinale à la foi enracinée dans l'être, de l'obéissance à la fidélité dans les comportements. Ce sera au long d'un cheminement qui nous conduira du passé, où nos racines s'enfoncent mais aussi à quoi elles nous enchaînent, vers un avenir qui libérera nos potentialités et mûrira notre fruit.

P.W. Il n'est pas exact de dire que je situe l'unité au niveau de la simple réconciliation. Je vois plutôt cette dernière comme le signe d'un élargissement théologique ou ecclésiologique qui procède lui-même d'une expérience spirituelle plus profonde que la redécouverte de la très pure volonté du Christ. Expérience qui m'apparaît comme un don. Je croyais m'être exprimé clairement à ce propos.

Il s'agit maintenant d'essayer de poser les jalons qui pourraient aider les Églises à évoluer dans le sens que nous venons d'indiquer. Il est un premier élément que j'aimerais souligner avec force : la réunification doit être le but avoué du mouvement œcuménique. Je voudrais me référer à un excellent article paru en novembre 1983 dans une revue jésuite suisse : "Dans une prospective œcuménique". Le frère Emery de Taizé souligne que le rapprochement œcuménique, aussi positif qu'il ait été jusqu'à ce jour, risque fort de ne rester qu'un rapprochement et de devenir, par la force des choses, un dialogue sans autre but que lui-même. À ses yeux, l'unité ne peut «se suffire d'une proximité de confessions demeurant juxtaposées».

C'est le problème de l'intentionnalité de l'œcuménisme qui est posé ici : en vue de quoi nous rapprocher ? Pourquoi dialoguer ? Dans le but de mieux nous connaître, de mieux nous comprendre, de mieux nous apprécier ? Ou dans le but avoué de préparer et de réaliser l'unité voulue par le Christ afin que le monde croie ? Aujourd'hui, dans le protestantisme tout au moins, j'ai l'impression que nous cherchons davantage à retrouver une identité confessionnelle qu'à construire la réunification. La prière pour l'unité m'apparaît de plus en plus comme une supercherie ou, si le mot est trop fort, comme une inconséquence dans la mesure où nous ne cherchons pas à exaucer notre propre prière. Nous prions pour l'unité et nous nous installons dans une coexistence respectueuse et pacifique. drôle d'unité que celle de ces couples qui se veulent unis mais persistent à faire ménages séparés. Pierre Dentin utilise une image parallèle : «La semaine de prière pour l'unité, c'est juste une rencontre de fiancés qui se donneraient rendez-vous chaque année en janvier pour célébrer l'anniversaire de très vieilles fiançailles qui n'aboutissent jamais au mariage. S'il devait enfin se produire, ce ne serait jamais qu'un "mariage de vieillards"». C'est bien cela, nous sommes trop vieux pour des actes courageux.

M.L. Que de bonnes paroles échangées, sans doute sincères, dans les nombreuses assemblées où est traitée de l'union entre chrétiens, union que toutes les autorités ecclésiastiques disent désirer mais que nulle d'entre elles ne croit tout à fait possible. Nos publications en sont remplies. Certes il vaut mieux qu'elles s'y emploient de cette manière qu'en chargeant leurs feuilles de polémiques comme jadis. Mais tout ce remue-ménage est de peu de poids à côté des inerties qui paralysent nos institutions bardées de "légitimité" et dont les responsabilités, réduites à la stricte observance des règles canoniques, ne sont pour elles que source d'attribution sans fin. Toutefois cette mondanité cléricale et pieuse où le vent souffle plus fort que l'esprit, n'aura qu'un temps, un temps certes trop long. L'heure vient à sonner où, selon

la loi de fer qui régit l'univers et lui permet de subsister, tout ce qui n'a pas de finalité et s'enlise dans l'inutilité, disparaît dans la dérision de l'oubli. Quand toutes ces paroles, à force d'être dites et redites, apparaîtront dans leur vanité et se tairont, quel silence ! Les apocalypses l'ont rempli du vacarme des catastrophiques cosmiques pour le dire. Silence du désespoir ? Non. Alors seront arrachées des paroles vraies, créatrices à l'instant même de cette unité que jusqu'alors toutes les apparences semblaient montrer impossible tant celles-ci le rendaient improbable. Est-ce là le retour du Seigneur ? Ce sera certainement sa victoire.

P.W. Divers théologiens et hommes d'Église refusent la perspective de l'unification par peur du confusionnisme. À ce propos, Pierre-Yves Emery fait remarquer que, dans sa première phase d'existence, il était juste que l'œcuménisme, en soulignant les règles de foi propres à chaque communauté chrétienne, se garde de toute espèce de facilité. Mais avec le temps, avec le progrès de la connaissance mutuelle, avec la conscience toujours plus vive de l'appel du Christ à l'unité, cette position est-elle encore tenable ? Notre auteur estime que non, parce qu'à ses yeux, la réalisation de l'unité est un impératif absolument prioritaire qui doit aimer toute la recherche théologique. Face à cet impératif, le reproche de confusionnisme lui apparaît comme un prétexte dissimulant une volonté d'immobilisme, de fermeture à tout ce qui pourrait mettre en cause l'existence et la justification des confessions séparées.

Puis le frère de Taizé poursuit sa réflexion en mettant en évidence des vérités très intéressantes. Le confusionnisme, dit-il en substance, existe à l'intérieur de chaque confession. En effet, nous savons bien qu'au sein de chaque communauté chrétienne coexistent des tendances diverses dont on s'accommode avec réalisme parce qu'on est bien convaincu qu'il n'en peut être autrement. L'unité parfaite des cœurs et des esprits n'a jamais existé nulle part. Ainsi nous coexistons tant bien que mal avec de nombreux coreligionnaires en incluant nos divergences de vues dans la famille confessionnelle à laquelle nous appartenons, en vue de préserver son unité. Or cette diversité de points de vue que nous tolérons à l'intérieur de nos communautés, nous la vivons par rapport aux institutions séparées sous un mode d'exclusion justifiant les séparations. Deux comportements différents selon que les divergences surgissent par rapport à des adeptes de la même confession ou par rapport à des membres d'Églises séparées.

M.L. J'avoue que ce confusionnisme m'inquiète peu. Il reste sur le plan où s'affrontent les doctrines. Seuls les gens compétents peuvent y déceler une tentation et la combattre en tirant les choses au clair. Le chrétien ordinaire ne connaît que de trop loin la doctrine professée par son Église pour prendre conscience de cette dérive. Dans ce domaine, tout se passe pour lui dans un climat confus. Il n'a jamais pensé la doctrine, il se contente d'y adhérer globalement. Plus qu'il ne la professe avec tout son être, il ne la confesse que liturgiquement et c'est souvent "en la chantant". Contrairement aux spécialistes, il n'est pas en mesure de discerner les nuances délicates et précautionneuses dont la doctrine se munit pour s'assurer dans son intégrité et sa spécificité, ni l'attention et la prudence avec lesquelles au long d'une progression surveillée elle vogue entre les déviations qui séduisent et les écueils où elle ferait naufrage. Au chrétien trop crédule pour avoir atteint le niveau de la foi de façon suffisamment explicite, le confusionnisme, vagabond par nature, n'est pas plus dommageable que ne lui est vraiment utile la doctrine qu'il récite en passant. En l'occurrence, le confusionnisme, où à l'occasion il se complaît, lui permet seulement d'enrichir de mots nouveaux, souvent ésotériques, un vocabulaire qu'il a d'ailleurs rarement l'occasion d'utiliser.

À notre époque, en Occident, l'embrouillement que les croyants font de leur christianisme avec les religions orientales et les sagesses antiques qui, pour eux, ont l'intérêt de la nouveauté est grand. À mesure que Dieu disparaît de l'horizon quotidien, l'homme a tendance plus que jadis, et c'est fort heureux et gros de promesses pour l'avenir, à s'ouvrir sur une prise de conscience de soi qui lui permet de trouver et donner sens à sa vie. Il n'en avait pas besoin quand ses idées sur Dieu supprimaient toute question à ce sujet en y répondant d'avance. Cette intériorité est aussi en l'homme d'aujourd'hui comme une réaction vitale nécessitée par les conditions impitoyablement anonymes et dépersonnalisantes que lui impose une société de plus en plus collectivisée. Elle l'est encore par le caractère infime et éphémère de la place qu'il doit désormais se reconnaître dans un univers sans mesure qu'il découvre toujours plus impensable. L'intériorité journalièrement cultivée est plus communément accessible que par le passé grâce au progrès de la culture, grâce encore à l'importance croissante des congés qui permettent de se dégager un temps des conditions de vie quotidienne souvent trop astreignantes pour une activité spirituelle régulière. Les êtres en recherche qui, grâce à leur approfondissement personnel, ne se contentent pas de la vie au jour le jour, sont ainsi attirés par les pratiques souvent fort poussées que l'Orient préconise et qui visent à faire atteindre un état intérieur riche de paix et de maîtrise. dont l'existence moderne rend difficile l'accès. Heureusement, d'ordinaire ils s'y efforcent "à l'occidentale", ils ne cherchent pas à se protéger du réel ni à s'en couper, ils ne lui déniaient pas tout intérêt spirituel comme souvent, sur un fond de sagesse, les religions orientales y portent.

Cependant nos Églises, restées très inféodées à un intellectualisme que les sciences modernes ont pourtant tendance de nos jours à nuancer, suspectent encore toute intériorité de subjectivité dérisoire, voire malsaine. Elles préfèrent ce qui est objectif, enseignable, imposable, culturel et collectif jusqu'à s'y cantonner exclusivement. Ainsi, ne donnant pas sa juste place à l'intériorité et à ses exigences propres, elles ne répondent pas à l'attente des hommes qui vont chercher ailleurs ce dont ils ont besoin pour avoir une vie personnelle, libre de la liberté d'être soi, singulière dans sa vérité vécue et capable de communion avec autrui au-delà de toute ressemblance. Ce que ces croyants détachés du dogmatisme occidental demandent à l'Orient, ils le trouveraient aussi chez eux, auprès des spirituels qui naissent à chaque génération et sont les témoins fidèles de l'essentiel d'une authentique intériorité. Il faut avouer que ceux-ci sont peu nombreux et comptent rarement parmi les personnalités qui président aux destinées de nos Églises, les représentent publiquement et leur donnent visage.

Par ailleurs, je souscris pleinement aux pages du frère Emery. Nombre de chrétiens vraiment attachés à leur communauté n'ont pas tellement le sens de l'unité entre les Églises, celle du moins que nous espérons. Combien d'entre eux en ignorent la qualité spirituelle et la confondent avec l'uniformité dont ils rêvent à tort et d'ailleurs vainement pour leur propre confession. Nos Églises sont profondément divisées, éclatées. N'est-ce pas à ce point qu'en chacune se développent comme des sectes qui n'ont aucune possibilité d'échanger entre elles, de s'ouvrir les unes aux autres. Seuls le silence et la distance leur permettent une coexistence d'ordinaire pacifique mais toujours stérile. L'œcuménisme dont nous parlons doit d'abord se développer dans chacune de nos Églises.

P.W. *L'unité est à rechercher à l'intérieur comme à l'extérieur de chacune de nos confessions. On est d'ailleurs aujourd'hui beaucoup plus dur avec ceux qui sont à l'intérieur qu'avec ceux qui sont à l'extérieur de son groupe d'Église. Je voudrais encore souligner que le contexte dans lequel est née la revendication d'une réforme fondamentale au 16^{ème} siècle n'est plus du tout le nôtre, à telle enseigne que le même événement ne pourrait absolument pas se reproduire aujourd'hui. Le catholicisme d'aujourd'hui n'appelle pas le même type de réforme. Quant aux autres confessions, elles sont justiciables des mêmes critiques que l'on peut adresser à l'Église catholique. En face de la radicalité de l'évangile, nous nous trouvons tous devant la nécessité d'une conversion éthique, le retour de l'unité en étant une des manifestations privilégiées.*

Un protestant pur et dur disait ceci pour justifier le statu quo confessionnel : «Les catholiques prient Marie». Si j'avais l'esprit de répartie, je lui aurais répondu : «Les protestants s'inclinent devant la raison d'État». Moi-même, je ne prie pas Marie mais je sais que la prière mariale, dans le catholicisme contemporain, joue un rôle assez secondaire, elle apparaît davantage comme une marque de continuité ecclésiale que comme le fer de lance de l'acte de prière. Par ailleurs, je puis la considérer comme une erreur mais, en tout cas pas comme une faute. En revanche, le silence des Églises face aux politiques d'armement et des injustices patentes m'apparaît non comme une erreur mais comme une faute et par surcroît une faute grave. C'est dans ce sens que la théologie s'est déplacée. Ce sont les axes prioritaires qui se comprennent autrement. Les querelles confessionnelles semblent secondaires alors qu'apparaît première la lutte contre les souffrances, les aliénations subies et les injustices commises. Nous sommes en train d'apprendre à honorer Dieu dans la souffrance des hommes en cherchant, dans la mesure du possible, à l'éradiquer.

M.L. Nos Églises ont toutes à se convertir pour être plus visiblement les témoins de ce que Jésus a vécu et pour mieux montrer l'importance capitale de son message. Comment le pourraient-elles sans prendre plus pleinement conscience du caractère extraordinaire de la brève existence de cet homme, ignoré de tous dans son village, semblable à chacun de nous, si rapidement conduit à l'échec, à une mort rapide, et porté peu de temps après à un des sommets de l'histoire ? Nos Églises ont mieux à faire qu'à se borner à n'insister, comme s'y attardent les évangiles, que sur les miracles qui se produisirent sur le passage de Jésus, que sur la conformité des événements de sa vie avec les prophéties messianiques. De telles préoccupations restent bien superficielles. De tels faits, de telles concordances posent bien des questions ? Tout cela ouvre sur de nombreuses fausses pistes, comme déjà du temps de Jésus. Pour l'avenir du christianisme, il faut d'absolue nécessité que les Églises méditent assidûment en se concentrant sur la vie de cet homme issu de la grande tradition d'Israël, tradition unique, semble-t-il, par la foi et la fidélité qu'elle a cultivée à travers les siècles.

Comment, grâce à ce que Jésus a reçu de ses pères et qui était à ses yeux revêtu pleinement de l'autorité divine, grâce aussi à la manière dont il s'est approprié leur héritage en suivant les inspirations et les injonctions de sa vie spirituelle, a-t-il été conduit pas à pas, non sans résistance de sa part peut-être et de son milieu, à découvrir puis à dénoncer les limites de sa religion et à chercher à les lui faire dépasser ? Comment encore a-t-il été amené, sans qu'il puisse finalement s'y refuser, à voir puis à critiquer les insuffisances de la loi de Moïse pour son temps et sans nul doute pour tous les temps, et à vouloir y porter remède de façon décisive. Aussi est-ce durant sa vie, courte mais passionnée, qu'il a amorcé cette œuvre de "salut" qui devrait intéresser tout homme dans sa façon de vivre et même dans celle de penser sa mort quand il a atteint un niveau suffisant de conscience. Ces façons ne sont-elles pas grosses de conséquences sur la manière de concevoir Dieu et de s'ouvrir à lui ?

Grâce à ce que Jésus est devenu au long de sa vie et par delà sa mort, grâce à l'interpellation que, inséparables l'une de l'autre, sa vie et sa mort provoquent dans le tréfonds de l'homme, grâce aux énergies qu'elles font surgir, il lui naît à chaque génération des disciples qui partout dans le monde poursuivent, suivant leurs moyens et leur fidélité, l'action qu'il a commencée en Israël.

C'est principalement dans cette recherche que nos Églises se retrouveront unies car chacune saura ainsi donner à sa doctrine l'esprit qui la centre le mieux et le plus sûrement sur l'essentiel et qui la rapproche réellement des autres au-delà de ses formulations particulières. Si nos Églises se sont séparées et combattues, c'est parce que, distraites par un attachement excessif aux doctrines qu'elles ont élaborées au sujet du Christ en les rattachant aux traditions juives et aux idéologies du temps, elles ont gravement méconnu le grand vivant de qui elles sont nées. Si on peut assurer que ces doctrines ont été, pour les croyants qui les ont édifiées, un fruit de leur foi en Jésus, un fruit qui a nourri vraiment leur ferveur, il n'en est plus ainsi désormais et même déjà depuis fort longtemps, en dépit de l'adhésion unanime qu'on leur donnait encore récemment, parfois par discipline, souvent par routine. Nos Églises ont à découvrir, dans les conditions différentes où elles ont à vivre, ce que les premiers disciples ont vécu plus encore qu'entrevu grâce à leur fidélité à suivre leur Maître dans le climat de vénération qu'ils lui portaient, vénération qui ne trouve son aboutissement plénier que dans l'adoration muette de l'inconnaissable de Dieu.

Tout le reste est secondaire, contingent, de l'ordre de ce qui ne peut que passer avec le temps, si capital que cela ait pu

paraître sur le moment pour la vérité de la foi et sa croissance. Ainsi en est-il de la dévotion mariale et des autres dévotions, quels que soient l'intérêt et l'importance que l'époque leur attribue. Marie est le disciple qui a su être fidèle à sa mission difficile entre toutes et rester jusqu'au bout la mère de celui que Jésus est devenu. Elle en a été le témoin attentif, actif autant qu'une femme pouvait l'être alors, et sans doute la spectatrice, douloureuse mais impuissante, de ce que les disciples et ensuite les Églises ont fait de lui durant les trop longues années qu'elle a eu à vivre après la mort de son fils. Cependant la place qu'elle a tenue dans les Églises où est né et s'est développé le quatrième évangile fut si grande que le texte joignant sans doute la fiction au fait donne à Marie d'intervenir dans la vie de Jésus tout autrement que ne l'exposent les autres évangiles. L'intelligence qu'on peut avoir d'elle est liée à celle qu'on peut atteindre de son fils. Toute dévotion qui fait abstraction de la vie terrestre de Marie la relègue à n'être plus qu'un personnage céleste. Cet engouement pieux n'est que le dérisoire résidu de l'amour filial qu'un disciple de Jésus porte à Marie et qu'il lie à la vénération qu'il voue à son Maître. Une telle dévotion se nourrit du transfert ambigu que la religiosité millénaire a reporté souvent sur quelque divinité féminine.

Mais pourquoi faut-il que les chrétiens se disputent particulièrement sur ce qui devrait les unir et, dans la fièvre de leurs polémiques, ils exagèrent les uns et les autres le côté affectif qui matérialise en hiératismes ou caricatures ou superstitions ce qui par ailleurs est spirituel et se situe au niveau de l'humain le plus profond, le plus secret ? Les dévotions sont certes moins en faveur chez les protestants que chez les catholiques. C'est peut-être dommage car la piété qu'elles cultivent aide de façon non négligeable au départ de la vie religieuse. Mais je dois reconnaître que, trop souvent, elles sont des succédanés qui trompent les plus pieux sur ce qu'ils sont. Elles leur fournissent des alibis qui les écartent, sans qu'ils le soupçonnent, de l'authenticité spirituelle et d'une véritable intériorité ouverte sur le mystère.

Il y a beaucoup de dévotions dans la vie de nos évêques, de nos prêtres et aussi de nos moines. La formation qu'ils ont reçue les y porte. Or la vie spirituelle relève d'une activité personnelle que nul enseignement, nulle technique ne peuvent directement promouvoir. Y a-t-il beaucoup de spirituels parmi les autorités de nos Églises. On peut en douter quand on voit leurs manières tout imprégnées de légalisme et de juridisme, leurs façons de juger et de décider, sans charité attentive, sans aucun égard aux cas toujours particuliers qui chaque fois se présentent, dans des domaines qui touchent à la vie profonde des fidèles en voie d'assumer leurs instincts fondamentaux pour les rendre humains et spirituels, voie difficile mais nécessaire, capitale entre toutes, où tant d'êtres achoppent.

En revanche, ne faut-il pas se réjouir de la reprise de la vie monastique dans le protestantisme, bien qu'elle s'assujettisse à la pratique des vœux perpétuels, pratique qui ne me semble pas en harmonie avec la liberté évangélique ni avec le rapport que l'on doit à la conscience quand elle s'ouvre aux exigences de la fidélité dans l'authenticité ? Dieu n'est pas soumis aux vœux contractés par des hommes à l'heure où, ignorant ce qui demain leur sera demandé dans l'intime, ils commencent à se donner à lui. Rien ne doit limiter son œuvre en chacun. Néanmoins cette redécouverte est un gage pour l'avenir spirituel de ces Églises. Les monastères sont des sources de vitalité religieuse pour les chrétiens, quelle que soit leur confession. Mais il faut reconnaître qu'une clôture stricte, prise pour une fin en soi et comme caractéristique de la vie contemplative jusqu'à presque l'engendrer, est une fermeture néfaste pour soi et pour le monde car elle invite aux aveuglements et aux intransigeances propres à tous les intégrismes.

Mais je me refuse à mettre sur le même plan les approches du mystère de Dieu et du mystère de l'homme faites à la lumière de l'intelligence qu'on peut atteindre de Jésus, laquelle est au centre de toute vie spirituelle proprement chrétienne, et la préoccupation particulière que, d'ailleurs avec raison, les membres de l'Église nourrissent au sujet des grands problèmes sociaux et politiques de leur temps. Je ne nie pas l'importance ni l'urgence de leurs solutions. Le chrétien qui est appelé par exigence intérieure à travailler à certaines de ces questions doit s'y consacrer car cela fait partie de sa mission. Il ne pourra le faire avec exactitude et ténacité que si son Église l'aide en l'ouvrant sur la vie spirituelle et les exigences qu'elle comporte pour lui personnellement, comme Jésus l'a fait auprès de ses disciples sans les engager dans les luttes de son temps. Elle serait ainsi mieux dans son rôle qu'en donnant des directives générales, même les plus justes en théorie. Dans ce domaine pratique, toutes les Églises manquent de compétence, comme le montre trop le passé qui n'est pas sans tâche.

P.W. *L'Église n'a pas à donner des directives. Comme l'écrivit le Père Duquoc : «L'évangile ne propose pas une planification sociale; il impose une exigence : pas d'accès à Dieu sans que le droit soit fait à l'être humain, aux exclus; d'où est né le thème du pauvre comme point critique de la société. Mais l'évangile ne détourne pas les formes du droit. Il s'articule à la promesse de l'Esprit». C'est dans cette perspective que je considère l'engagement socio-politique des chrétiens.*

Je voudrais encore ajouter que les schèmes de pensée ne sont plus ceux d'hier. On se battait au 16^{ème} siècle pour déterminer la nature de la présence du Christ dans l'eucharistie. Transsubstantiation, consubstantiation, mémorialisme, présence spirituelle... autant de positions doctrinales marquées par les querelles philosophiques du Moyen Âge, en particulier celles du réalisme et du nominalisme. Aujourd'hui les précisions relatives au mode de présence du Christ dans l'eucharistie n'enthousiasment même plus les théologiens qui ont dépassé cette problématique.

M.L. Le passé pèse lourdement sur le présent. Au début de ce siècle, l'histoire de France qu'on apprenait dans les écoles n'était encore que la longue et monotone énumération des guerres et, à l'occasion, des mariages de raison qui ont contribué à la formation progressive du pays. On ne disait rien de l'existence quotidienne des Français, de l'évolution de leurs intérêts et de leurs mœurs, du niveau de leur vie et de leur culture. Il en était de même dans les cours de religion. L'histoire des Églises était limitée aux événements politiques et aux controverses qui du dehors les avaient façonnées. Ces manières de faire ont quelque peu changé. Pour bien voir le présent, il serait fort utile de se rendre compte des

nombreuses fausses questions qui, dans le domaine de la religion, ont pesé jadis sur les esprits, même les plus ouverts et les plus profonds, à cause des conceptions de Dieu et de l'homme qu'on avait spontanément et unanimement. Que de problèmes fallacieux soulevés dans le champ clos des disputes retentissantes de sophismes auxquels on donnait des solutions dérisoires par ce qu'elles comportaient elles aussi d'arbitraire et de fantaisiste. Ce serait l'occasion pour un esprit moderne d'apprendre, en dépit du rationalisme latent qui l'habite encore, que lorsqu'on fait l'approche du mystère de Dieu, de Jésus, de l'homme, il importe plus de bien poser les questions que de les résoudre. Ce qui caractérise l'homme parmi l'ensemble des vivants, c'est d'avoir à s'affronter à des interrogations qui l'interpellent dans son tréfonds mais qu'aucune réponse n'épuise définitivement, de sorte que celles-ci rebondissent et l'acculent à de nouvelles recherches. Ces activités cadencent la vie spirituelle, la nourrissent et, à la limite, la conduisent à se concentrer dans la foi nue, ce pur mouvement de l'être qui déborde par nature l'adhésion à toute connaissance et confine à l'adoration.

P.W. *Pour résumer les raisons qui, au-delà des accentuations qui sont propres à la pensée de chacun, justifiant à nos yeux la réunification des Églises, les conflits confessionnels ne mobilisent plus les nouvelles générations. Il n'est pas rare de voir des pasteurs épouser des femmes catholiques qui gardent leur confession. Voilà un grand signe de l'évolution des mentalités : les divisions institutionnelles sont encore acceptées comme un fait mais elles n'empêchent ni la communion de foi, ni l'amitié. Les personnes qui aujourd'hui, en Occident, se réclament encore de la foi chrétienne, ont une approche du credo moins analytique et surtout moins querelleuse. Ce sont, soit les engagements spirituels, soit les engagements éthiques selon les orientations propres à chaque croyant, qui leur paraissent prioritaires. Mais les aspirations œcuméniques à la réunification des Églises, ou au «dépassement institutionnel», selon les termes de Pierre-Yves Emery, à une «intégration commune», à la «disparition de ce qui pousse les confessions à se survivre». C'est vraiment le premier jalon à poser pour favoriser cette évolution.*

M.L. Dépassez l'institution de son Église, cette éventualité ne me paraît pouvoir être légitime que si les structures tirent leur raison d'être seulement de l'aide, par ailleurs indispensable, qu'elles apportent à la réalisation de la mission car, dans ces conditions, elles n'ouvriraient qu'un caractère relatif qui contraste avec la qualité qu'on leur prête d'être en quelque sorte d'origine divine. L'institution ne serait pas la base immuable sur laquelle l'Église doit nécessairement s'édifier pour être fidèle et hors de laquelle fatalement elle s'égare pour sa ruine. Les structures, sans nul doute toujours indispensables et d'autant plus nécessaires que les chrétiens sont spirituellement plus loin d'être adultes, ont sans cesse à s'adapter à l'état intérieur de l'Église et aux conditions concrètes qu'elle rencontre dans l'exercice de sa mission.

Sans doute, depuis toujours, certains croyants soutiennent avec force que la vérité s'impose à chacun par son caractère sacré et que c'est la blasphémer que de laisser les erreurs se mettre en compétition sur le même plan qu'elle sous prétexte de liberté. Cependant l'intégration commune, dont parle Emery, ne me semble pas devoir se faire sur la base d'une doctrine unique qui en donnerait l'expression parfaite à laquelle serait attachée quelque efficacité sacramentelle. Cette incorporation, si elle se produit un jour, sera le fruit de la vénération commune que les chrétiens porteront à Jésus et qui leur fera voir en Jésus Dieu autrement que le montraient leur religiosité spontanée et même la doctrine "chrétiennement" élaborée au long des siècles.

Il faut arriver à désabsolutiser nos Églises empiriques et à n'accorder un caractère divin, pur de toute intrusion humaine, ni à l'institution, ni à la doctrine, en dépit de ce qui jusqu'à notre temps a été enseigné et imposé au nom de Dieu. Seule une meilleure connaissance de l'histoire de l'Église, puis celle des autres Églises quand elle a éclaté, peut aider les chrétiens à se libérer des entraves qui paralysent secrètement leur vie spirituelle, au nom du respect des coutumes qui se prévalent abusivement de l'autorité de Dieu. Elle les prémunira contre une vision trop optimiste d'un passé où se sont perpétuées les formes innombrables de la médiocrité humaine et de la perversion. Dans le regard que nombre de chrétiens porte sur l'avenir de leur Église, cette vision puérilement apologétique du passé leur permet un "providentialisme vicié" qui les dispense à tort de tout effort personnel pour faire vivre l'Église et l'aider à s'approfondir. Sans l'aide de la foi et en se confiant aveuglément aux assurances que leur donne la doctrine, cette vision les protège ainsi de toutes recherches qu'appellent non seulement les besoins immenses de leur Église mais aussi les périls extrêmes qu'elle court. Au contraire, cette connaissance de l'histoire, intègre à force de lucidité courageuse, où se manifeste l'action dans le passé des disciples fidèles à l'appel de Jésus qui ont poursuivi son œuvre, ouvrira les croyants sur une foi qui ne devra rien «ni à la chair, ni au sang» mais à la reconnaissance du caractère universel et de la transcendance de leur Maître et Seigneur. Bien qu'elle n'aie pas la force de joindre les Églises les unes aux autres, elle sera au moins en mesure de renverser bien des obstacles qui les empêchent de s'unir.

Deux périodes de cette histoire sont particulièrement importantes à saisir dans leur secret dynamisme et à suivre dans leur déroulement complexe. Elles devraient être pour les chrétiens l'objet d'une continuelle méditation afin de leur devenir réelles et comme actuelles, bien que nombre de leurs aspects échappent encore au moins en partie à leur savoir et que certains posent des questions graves pour la foi, des questions capitales pour qu'elle devienne autant que possible pure de crédulité.

Il faudrait que les chrétiens s'attachent d'abord à l'époque où les croyances chrétiennes se sont formées et qu'ils se posent des questions comme les suivantes qui comptent sans nul doute parmi les plus importantes : comment et pourquoi une religion est-elle née de Jésus en dépit de la cohésion séculaire d'Israël qu'on ne saurait comparer, semble-t-il, à celle d'aucun peuple, en dépit aussi de la vie si rapidement consumée de Jésus et achevée, selon toutes les apparences, par un désastre radical ? Pourquoi et comment, après le désarroi dont on pressent le caractère extrême, les disciples sont-ils devenus comme des êtres nouveaux capables d'entreprendre une œuvre spirituelle dans leur temps qui s'est montrée sans proportion avec ce qu'ils étaient humainement capables, certains du moins, simples paysans ou pêcheurs ? Pourquoi et

comment, dès la fin premier siècle, le christianisme a-t-il été conduit à se donner les bases de l'institution et l'essentiel de la doctrine qui lui ont suffi pour se développer et s'imposer socialement jusqu'à l'époque moderne ?

Serait ensuite à approfondir la période de la crise que les Églises ont commencé à subir depuis la Renaissance, crise qui s'est accentuée, de façon plus grave et en apparence irréversible, au début de ce siècle avec l'irruption des sciences et des techniques. Quelle est la cause profonde, cachée, de cette crise qui semble mettre en question l'existence des Églises, au moins leur importance dans la société ? Jusqu'où remonte-t-elle ? Serait-elle inhérente à la manière dont le christianisme a été vécu jadis et même depuis ses origines, de sorte qu'on doive penser que la crise ne se résorbera qu'après une mutation des Églises d'une telle dimension qu'on a peine à en concevoir la possibilité, tant leur passé et même leur présent la rendent improbable ? Plus encore, cette crise est-elle liée, comme par structure, au processus de développement de la condition humaine, de sorte qu'à cause de leur caractère empirique et par suite contingent, la mort aussi pour les confessions chrétiennes doit succéder de façon nécessaire afin que la vie spirituelle non seulement se perpétue mais encore progresse ? Alors ce serait vers quelle plénitude dont nos Églises feraient, à leurs risques et périls, les approches tâtonnantes, précaires, mais nécessaires ?

P.W. Il semble fort regrettable que cet effort indispensable de compréhension ne se porte pas tout autant sur l'époque de la grande mutation du christianisme amenée par la conversion de l'empereur Constantin.

M.L. Ce sont là des sujets de réflexion sans fin, de recherche sans cesse à reprendre mais aussi causes de souffrances continuelles mêlées d'angoisses pour le chrétien conscient de la singularité extraordinaire de sa foi au milieu d'un scepticisme affirmé ou inavoué, face en outre à des négations que toutes les apparences semblent confirmer. Ces périodes du christianisme doivent être tout particulièrement approfondies afin que la vie spirituelle ne s'édifie pas sur un passé fallacieux, pétri de merveilleux, ni ne se réduise à une ferveur idéologique qui s'accroche à un avenir paradisiaque. La connaissance de l'histoire des origines qu'on atteint, éclairée par sa propre expérience d'homme, est essentielle pour qu'on ait la possibilité de les voir, sans les trahir, sous un jour renouvelé, plus enracinées dans les profondeurs humaines et davantage "imprégnées" de l'action de Dieu, action secrète et mieux reconnue dans son mystère. La lecture attentive des écritures, en particulier des lettres de Paul et des Actes des apôtres, est capitale, quand elle n'est pas faussée par le désir de justifier l'institution et la doctrine actuelles mais qu'elle est menée pour comprendre par le dedans, en profondeur, comment humainement l'une et l'autre se sont édifiées de connivence. Elle le demeure en dépit du caractère apologétique, déjà très centré sur le rôle du collège apostolique et de Pierre en particulier (dans les Actes), en dépit aussi du côté polémique et très personnel des lettres de Paul, fougueuses d'autorité et d'autonomie; intentions qui conduisirent d'ailleurs ces deux sources principales de notre connaissance des origines à des manières différentes, parfois opposées, semble-t-il, de relater les mêmes événements. C'est à travers ces différences et ces oppositions qu'il faut cheminer.

P.W. Il ne faut pas oublier que l'auteur du livre des Actes a été le compagnon de route de Paul et qu'il a par conséquent recueilli des informations historiques de première main. S'il donne la première communauté de Jérusalem en exemple, en forçant un peu la note, c'est pour offrir aux communautés chrétiennes de son temps une sorte de paradigme auxquelles elles puissent se référer pour trouver leur propre fidélité. Il faut cependant reconnaître que Luc répercute quand même les grands dynamismes et les conflits de l'Église primitive, la puissance de la foi au Ressuscité, le mouvement d'évangélisation, mais aussi la conférence de Jérusalem, l'opposition entre Paul et les douze. Par contre, il occulte les difficultés rencontrées par Paul au sein des Églises, car il défend envers et contre tout le ministère de Paul en montrant qu'il est entièrement l'œuvre du Saint-Esprit. C'est pourquoi les lettres de Paul, écrits de circonstances exprimant des préoccupations concrètes, nous permettent une connaissance plus réaliste de l'Église primitive. Elles révèlent en particulier les conflits qui les déchiraient au niveau des doctrines, des comportements et des relations humaines. Ceci est très important pour la question qui nous occupe : la foi unissait assurément les premiers chrétiens mais de nombreuses divergences surgissaient de partout qui engendraient des conflits, sans doute traumatisants pour ceux qui en étaient les acteurs ou les spectateurs. Mais les Églises furent assez vite contraintes de dialoguer entre elles, avec les moyens théologiques dont elles disposaient et dans le contexte culturel qui était le leur, à la fois pour préciser les règles de leur foi et préserver leur unité. Recherche de la vérité et recherche de l'unité entre tous, tels furent les dynamismes issus de la conscience qu'elles avaient de l'universalité de leur foi : l'Église se voulait une, apostolique et catholique, c'est-à-dire universelle.

Après les séparations institutionnelles des Églises, le même problème s'est répété à l'intérieur de chaque communauté. Dans l'Église catholique romaine, l'unité a été imposée par la hiérarchie sous un mode autoritaire mais les divergences de conceptions théologiques ou pastorales ont toujours existé sous le manteau. À ce propos, Vatican II a été un révélateur extraordinaire. Et depuis, la fameuse unité romaine a éclaté au vu et au su de tous. Les efforts de Jean-Paul II pour la reconstituer seront vains; tout au plus réussiront-ils, dans le meilleur des cas, à imposer le silence aux voix discordantes mais pas à les supprimer. Quant aux Églises issues de la Réforme, n'étant pas soumises à un magistère infaillible qui impose à tous une doctrine très précise, elles n'ont pu sauvegarder l'apparence de l'unité : les "variations protestantes" sont connues depuis bien avant Bossuet et les divisions se sont souvent institutionnalisées.

Il faut bien reconnaître qu'au sein du christianisme, dès les origines et jusque dans les Églises aux confessions de foi très précises qui vivent séparées, il existe des divergences de vue propres à la nature humaine, aux cheminements personnels, à l'éducation, aux conflits de personnes, à la volonté de puissance... Ces divergences sont vécues plus ou moins bien, dans des tensions toujours renaissantes sous des formes différentes, mais elles sont vécues quand même de sorte que l'unité apparaît davantage dans la volonté de rester ensemble en recherchant d'une manière fidèle la vérité dans les systèmes de pensée fixés à une période déterminée et érigés en normes définitives.

Je n'hésite pas à citer ici cette parole de Pierre-Yves Emery, découverte dans un autre texte. Elle exprime tout à fait ce que j'essaie d'exprimer : «La communauté de paix se mesurera-t-elle à l'accord et à l'unanimité qui règnent entre des frères ? Non, pas précisément. Elle se mesure au désir qu'ils manifestent de chercher sans cesse l'accord, et la persévérance qu'ils sont prêts à déployer en vue de poursuivre et d'approfondir l'unanimité». Faire comprendre cela, n'est-ce pas aller dans le sens de cette désabsolutisation que vous demandez ?

M.L. Cet accord doit être pris au sens large où les différences qui subsistent demeurent au niveau des particularités contingentes propres à chaque Église mais qui ne touchent en rien l'essentiel. Il serait à réaliser d'autant plus que les diverses doctrines seraient recentrées sur ce que Jésus a vécu et sur ce qu'il est ainsi devenu de sorte qu'en dehors de tout autre ordre de considération, sans d'ailleurs les exclure, déjà son rôle apparaîtrait capital pour l'accomplissement de l'homme vers un devenir qui dépasse les limites où l'enserme la finitude et que, d'autre part, dans chaque Église, les lois et l'institution seraient mises résolument au service des membres, chacun considéré dans l'état où il se trouve, avec ses besoins et ses possibilités de façon à les aider tous, réellement bien qu'encore indirectement, à naître et à croître dans la vie spirituelle. Aussi, l'institution et ses lois, la doctrine et son enseignement ne sont-elles pas pour l'homme ? Elles doivent se plier à son cheminement souvent contourné et à ses cadences, sans s'y asservir.

Le christianisme est par nécessité une religion d'autorité comme toutes les autres. Mais pour l'essentiel, il est "appel" à prendre conscience de ce que Jésus a vécu peu à peu grâce à ce qu'il avait reçu de l'Israël éternel, qui lui a permis de critiquer les pratiques juives de son temps dans la mesure où elles se prêtaient à dispenser chacun des exigences spirituelles qui lui sont propres et que la loi ne peut pas imposer de par son caractère général. Ainsi Jésus a dépassé l'Israël de son temps jusqu'à être à l'origine d'un renouvellement d'une importance telle qu'une nouvelle religion en est issue. Les Églises devraient aussi appeler leurs membres à correspondre par leurs initiatives personnelles à l'activité créatrice et critique de Jésus en les transposant convenablement dans les conditions où ils vivent grâce à leur foi et à leur fidélité. C'est un aspect éthique du message de Jésus trop rarement mis en évidence, bien qu'il soit caractéristique plus que tout autre. Ne peut-on pas penser que presque toutes les représentations de Jésus que les hommes se sont données à travers les siècles sont les formes concrètes et contingentes, correspondant aux aspirations de l'époque, que suggère pour y trouver sa justification, le dépassement créateur et critique, d'ailleurs véritable ou non, qu'ils mènent de ce qui se fait et se pense dans leur milieu ?

On peut soutenir d'une façon plus générale que nos Églises devraient être mutuellement "appel" les unes pour les autres par les charismes qui sont propres à chacune, comme elles devraient l'être pour tout être suffisamment conscient de son humanité et plus largement de la condition humaine. Elles le sont déjà, de façon indirecte, pour les hommes qui refusent, à partir d'un certain niveau spirituel, ce qui peut leur paraître, non sans raison, un embrigadement, issu d'une hiérarchisation trop souvent encore féodale et oppressive, à partir d'un certain niveau de vie spirituelle. Ne faut-il pas dire que c'est parfois grâce à ceux-ci, qui sont du dehors mais près du seuil, que les Églises progressent et souvent davantage que sous l'effet de leurs propres membres ? Nous sommes loin de l'adage «Hors de l'Église, point de salut !» qui montre à quel point, en des périodes malheureusement trop longues, des esprits nobles, mais de croyance plus que de foi, responsables de leur Église mais menés par la logique de la religion telle qu'ils la concevaient, ont pu errer. Cette religion, comme celles qu'ils voulaient combattre, était par nature sectaire et le manifestait d'autant plus qu'elle se sentait perdre son influence sociale et son identité.

P.W. *Cet adage a été extrêmement nocif, il exprime la tendance des Églises à se diviniser. Il est vrai que le Christ se lie à son corps qui est l'Église et que c'est à travers lui que nous pouvons le rencontrer. Mais tout cela a été compris d'une manière tellement institutionnalisée. Et puis, ce n'est que partiellement vrai parce que le Christ est le Seigneur du monde entier et qu'on n'a pas le droit de limiter l'action du Christ en voulant le canaliser dans les circuits ecclésiastiques. «L'Église n'a pas à limiter la liberté de Dieu», rappelait avec force Karl Barth.*

M.L. Il importe donc de distinguer l'Église dont parle Paul dans ses lettres, invisible et universelle, intemporelle et sans frontières, où l'Esprit est à l'œuvre «sans qu'on sache d'où il vient ni où il va», des incarnations locales que sont les Églises empiriques qui s'inscrivent dans l'histoire. C'est de cette Église, qui se situe au-delà des limites que semblent lui fixer les confessions chrétiennes, où elle a d'ailleurs sans nul doute de fortes racines, que l'on doit dire qu'elle est mystère tant elle est le fruit de l'action de celui que Jésus est devenu par sa vie et par sa mort, du Christ pour le dire selon la tradition judéo-chrétienne.

Mais il faut au contraire refuser de parler de mystère en faveur des Églises empiriques. Elles ont trop tendance à s'en couvrir, se divinisant sans nuances et de manière indue. Si elles cédaient encore à cette tentation qui depuis toujours les sollicite continuellement, comment auraient-elles l'humilité et la souplesse désormais toujours plus nécessaires dans leur manière de servir le monde, dans leur façon de l'épouser afin de le féconder ? Le mystère de l'Église universelle ne peut apparaître présent et actif dans nos Églises que lorsqu'elles ne s'en prévalent pas et qu'au contraire, sans qu'elles en aient le projet, ce sont leurs œuvres qui, au long de l'histoire, silencieusement le proclament.

Au temps de ma jeunesse, de formation catholique, on distinguait souvent l'âme du corps de l'Église, on évoquait fréquemment le Corps Mystique, mais on se refusait encore à reconnaître des Églises dans les confessions protestantes. Aujourd'hui, ce veto n'existe plus que dans les milieux intégristes. Partout ailleurs, cette façon de dire, qui est aussi une manière de penser, est acceptée et employée. C'est un résultat de l'action œcuménique. Mais, comme par réaction aujourd'hui, les autorités dans mon Église insistent davantage sur "son mystère" comme pour donner à leurs décisions un poids d'autant plus considérable qu'elles sont plus contestées et, parfois, ce qui les inquiète, qu'elles le sont même par nombre de fidèles. De toute façon, il faut l'affirmer, même si nos Églises atteignaient à l'unité que connurent les

disciples auprès de Jésus, elles ne seraient pas encore ensemble l'Église universelle car l'action divine ne supporte aucune limitation.

P.W. *Il faut bien reconnaître que les travaux des biblistes, ces dernières années, vont dans le sens de cet élargissement dont vous parlez, dans la mesure où ils montrent qu'il y a dans le nouveau testament plusieurs théologies qui ne se recouvrent pas entièrement. Certes, unanimement, tous les témoins apostoliques annoncent que la plénitude de la vérité est dans le Christ et invitent les croyant à le croire. Il y a donc une référence obligée qui fonde l'acte de foi et suscite une volonté de fidélité. Mais, à l'intérieur de cette unanimité dans la reconnaissance de l'objet de la vérité et le commun souci de lui être fidèle, il y a place pour des expressions différentes : le témoignage de Jésus n'est pas exactement celui de Paul, et chaque évangéliste a des accentuations qui lui sont propres. Il y a donc plusieurs regards possibles sur le même événement à l'intérieur d'une foi commune.*

Cette pluralité, nous devons apprendre qu'elle enrichit notre compréhension tout en lui offrant un espace de liberté créatrice. Certes, nous l'avons abondamment montré, cette liberté peut amener l'Église à pervertir son message et celle-ci ne s'en est pas privée tout au long des siècles. Confesser le Christ, dans la mesure où notre discours a le souci de rester en accord avec le témoignage pluriel des premiers témoins de l'évangile, ne revient pas à répéter les mêmes formules dogmatiques mais à prendre aussi le risque d'une parole absolument personnelle issue de nos profondeurs les plus intimes, une parole contingente certes, sujette à l'erreur, mais aussi inspirée parce que l'Esprit accompagne celui qui marche dans une recherche de fidélité. Cette recherche de fidélité doit fonder l'unanimité plus que nos déclarations explicites, aussi intéressantes soient-elles.

Ceci devrait nous empêcher de confondre unité et uniformité. Nulle part, le phénomène de la vie ne nous donne le spectacle de l'uniformité. Tout, dans les œuvres de la nature, est variété : le développement des espèces, le phénomène bisexuel et multiracial. De même, la vérité est une, mais chacun la vit et l'exprime avec l'inspiration et la sensibilité qui lui sont propres. Il y a place dans l'Église pour une variété d'expressions liturgiques et dogmatiques dans la mesure où celles-ci se manifestent d'une manière très pure, l'amour de la vérité. On prête à Saint Augustin cette parole célèbre : «Aime Dieu et fais ce que tu veux». Aime Dieu et exprime ce que tu veux. L'unité n'exclut pas la vérité. L'unité n'est pas synonyme d'uniformité.

M.L. Il faut aussi affirmer que l'unité visible en un corps suffisamment décentralisé pour que l'autorité, en communiquant et communiant avec la base, ait non seulement la connaissance mais aussi l'intelligence des situations particulières, n'est pas encore l'unité spirituelle véritable. Celle-ci ne peut pas être seulement le résultat de la sagesse politique et de la clairvoyance d'institutions qui décèlent ce qui est possible et qui s'y résolvent comme il convient. Elle est d'un ordre autre que sociologique. Pour atteindre cette unité invisible qui donnerait à nos Églises la fécondité spirituelle et qui seule les mettrait sur la voie de l'universalité, il est nécessaire que chacune de nos Églises réalise au préalable en son sein l'unité des cœurs et des esprits. Est-ce possible si la recherche, alliée à une activité critique, n'est pas auparavant présente dans la vie spirituelle d'une majorité importante de nos Églises au point que déjà dans ces conditions ils se reconnaissent unis entre eux au cœur même de leurs différences ? Nous en sommes loin et cela depuis que les Églises ont visé uniquement la conservation, dans sa littéralité, sa matérialité, du dépôt "révélé", légué par les Apôtres. Depuis vingt siècles, en dépit des efforts de quelques croyants d'ailleurs trop peu nombreux et toujours marginalisés, sinon combattus, qui jusqu'à nos jours se sont consacrés à percevoir la singulière destinée de Jésus par une activité créatrice portant sur les connaissances de tous ordres de leur temps tout à fait semblable par son ordre, sinon par l'importance des résultats, à celle qu'ont exercée Paul et le milieu où été élaboré le quatrième évangile.

P.W. *Il faut que la marche vers l'unité soit prioritaire par rapport à nos schèmes théologiques traditionnels et à nos habitudes ecclésiastiques.*

M.L. Je dirais plutôt que, dans cette marche vers l'unité, il nous faut viser d'abord l'approfondissement de la vie spirituelle chrétienne grâce à ce que chacun reçoit de son Église, de son enseignement et de sa tradition liturgique, mais aussi grâce aux critiques que nous en faisons au nom de l'intégrité intellectuelle et sous l'impulsion du mouvement de foi. Certes nos Églises sont nécessaires car elles sont le terrain où nous avons nos racines et d'où nous tirons la sève de notre vigueur. Cependant elles ne sont pas suffisantes pour nous faire grandir à notre taille d'homme et de croyant qui est permise et promise à chacun par ce qu'il est dans sa réalité de mystère. Ainsi, d'une façon semblable, Paul, à la suite de Jésus, a compris que la loi, tout en reconnaissant sans réticence son autorité et son origine divine, n'était pas suffisante pour que l'homme corresponde au "plan de salut" de Dieu. Cette insuffisance est au cœur de "son évangile" et la raison qui selon sa pensée fonde la "gratuité" de la grâce, face à l'impuissance de l'homme.

Pour que cette marche vers l'unité ne soit pas condamnée à aboutir seulement à la constitution d'un corps principalement social et politique, il est indispensable que les Églises se peuplent de disciples de Jésus qui, à la lumière des comportements de leur Maître s'efforcent de vivre d'elles en dépit de ce qu'elles présentent de limité et de gauchi, et d'agir sur elles malgré leurs résistances et leurs condamnations. Mais peut-être faut-il que ces disciples connaissent à leur manière le même échec que lui pour préparer, grâce à leur foi et à leur fidélité, l'avènement de ce qui sans nul doute ne se produira pas de leur temps mais dont cependant la préparation et l'approche sont nécessaires pour donner déjà sens au présent. Cet acheminement vers l'unité ne se fera pas sans une critique serrée, sévère, persévérante mais menée avec foi, dans le respect et la discrétion, de tout ce que nos Églises continuent à professer, à pratiquer, et à quoi elles tiennent farouchement comme si c'était là seulement la voie de leur survie, malgré le détachement certain, bien qu'ordinairement non avoué, de leurs fidèles. Sans doute, de telles démarches vers l'authenticité de la foi et de la vie s'amorcent déjà un peu partout avec ce qu'elles comportent fatalement de faux pas, d'impasses, de retours en arrière et de durcissements, et

trop souvent malheureusement de prises de distance vis-à-vis de l'Église. Tout cela ne sera pas sans souffrances de la part de ceux qui s'emploient à ces dépouillements nécessaires qu'ils seront peut-être les premiers à connaître, mais aussi de ceux qui, chemin faisant, sentiront le terrain céder sous leur pas et s'efforceront en catastrophe de retourner en arrière. Ainsi se perpétue à travers les siècles le drame de Jésus et de Judas.

P.W. Comment obtenir cette reconnaissance ?

M.L. En désabsolutisant les Églises empiriques. À mon sens, la meilleure manière d'y aider est de faire prendre conscience qu'au départ les institutions n'étaient pas mises comme maintenant sur un tel piédestal. Il faut montrer les processus par lesquels les institutions sont devenues ce qu'elles sont. À son origine, l'Église attendait si fermement la parousie que les "frères" campaient en attendant la fin du monde, le retour du Christ dans la gloire et l'avènement du royaume. Quand on campe ainsi, on n'établit que le minimum nécessaire pour le temps très court qui reste.

Il est capital de ne minimiser en rien les extrêmes ambiguïtés et confusions qui ont présidé à cet immense courant des croyants qui, depuis vingt siècles, s'efforce peu à peu, continûment mais aussi aveuglément, de marcher dans le désert des hommes vers la terre promise, une terre qui se montre de loin mais encore paraît inaccessible et peut-être toujours davantage. Selon toutes probabilités, elles auraient dû paralyser ce mouvement spirituel, encore si charnel, le conduire à sa perte. Il n'en a rien été, bien qu'à certaines heures il apparaissait bien que la fin était inéluctable. Toujours, comme si la dernière heure avait à sonner nécessairement avant que l'espérance renaisse de nouveau, le pire était évité et laissait place à l'étape suivante, à l'avenir. Voilà le mystère de l'Église à travers les mille tentations où les Églises empiriques succombent, comme jadis les Hébreux.

P.W. Ce que vous dites me fait penser aux découvertes de la psychanalyse : quand une personne est fixée et bloquée dans des attitudes psychologiques précises qui la font souffrir, il faut l'aider à faire une anamnèse, il faut que la personne, avec l'aide du psychologue, rentre dans son passé pour comprendre ses difficultés présentes. Le présent s'éclaire d'une meilleure connaissance du passé et ce processus de conscience débloque

M.L. La connaissance du passé le plus lointain du christianisme aide à insérer dans un ensemble plus vaste les périodes d'obscurcissement qui ont conduit les chrétiens en Orient, puis en Occident à se séparer et à se combattre. Plus que les événements politiques qui ne les ont finalement que déclenchés, ces temps douloureux ont leur origine cachée dans les premiers siècles de notre ère. Ils le tirent des décennies qui ont suivi immédiatement la mort de Jésus. Dès le commencement, les causes qui ont produit ces divisions, ne faut-il pas dire peut-être même ces trahisons, étaient en œuvre secrètement. Qui aurait pu alors le savoir ? On peut à peine maintenant le reconnaître sans d'ailleurs savoir comment remédier dans l'avenir à ces ferments de décomposition. Connaître le passé permettra aussi de l'exorciser et, bien que le présent soit déjà quelque peu blessé, cela l'empêchera dans une certaine mesure d'hypothéquer l'avenir. Véritable psychanalyse de ces vingt siècles de christianisme, cette remontée dans le temps amènera à mieux entrevoir la grandeur spirituelle unique de Jésus, sa transcendance et, au-delà même de la conscience que nous pouvons en avoir, à reconnaître l'état de sous-humanité d'où nous sommes conduits à sortir peu à peu, en suivant notre Maître comme nous le pouvons. Cet état est moins la conséquence du péché que d'un aveuglement quasi congénital sur lequel nous sommes encore loin d'être au clair quant à ce qui nous concerne.

P.W. Il serait aussi important de montrer aux catholiques que l'Église n'a pas toujours été catholique sous le mode qu'ils connaissent, celui de l'épiscopat monarchique dans la communauté locale, d'une autorité papale extrêmement forte au-dessus de l'Église universelle, d'une hiérarchisation très stricte. La réflexion de Pierre Dentin va dans ce sens dans les pages où il cherche à montrer comment s'est constitué, dans le contexte de l'Église italienne de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, le dogme de l'infailibilité papale. Il serait aussi important qu'ils connaissent avec exactitude les circonstances de la Réforme. Mais il faudrait tout autant que les protestants se donnent la peine de ne plus regarder l'Église catholique avec les yeux des réformateurs, qu'ils apprennent à connaître leur foi, même si elle est plurielle, comment ils intègrent en le dépassant tout ce passé dans leur présent. Pour avoir vu de près à Genève, avec quels yeux embués par le passé les protestants considéraient la fonction épiscopale dans l'Église catholique, je me rends compte combien il est urgent que les protestants voient les catholiques tels qu'ils sont devenus après Vatican II.

M.L. Ils n'ont pas tellement changé, ni ceux qui aspiraient, sans trop oser le dire tout haut, à ce que Vatican II s'est efforcé d'énoncer et de publier, ni certes les autres. Mais le temps travaille dans le sens que nous souhaitons même si, à certaines heures, on serait plutôt tenté d'en douter. Les éléments les plus vivants de nos Églises préparent, dans le silence et la patience, des temps plus faciles à vivre. Mais dans l'ordre du spirituel tout doit être sans cesse remis en chantier car tout retombe sans cesse, par pente naturelle, et dégénère. L'entropie ne règne pas seulement dans le monde de la matière et de la vie.

P.W. Nous pouvons dire que nous avons posé des jalons sur la route de l'unité chrétienne :

- nécessité pour les chrétiens de vouloir réaliser en priorité l'unification des Églises chrétiennes, une unification dans la diversité des approches théologiques et liturgiques mais à l'intérieur d'un souci de fidélité aux témoignages apostoliques,
- nécessité de reconnaître qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours des divergences dans la compréhension du christianisme, divergences dues aux traditions dont les chrétiens sont issus, à l'affrontement des personnes, à la finitude des esprits,

- nécessité de désabsolutiser les institutions ecclésiastiques en reconnaissant le caractère pluriel de la confession de la foi chrétienne et en se donnant la peine de faire connaître de façon objective les processus historiques par lesquels les institutions se sont fixées et durcies.

Il faut encore poser un autre jalon. Je crois que le document œcuménique de Lima que nous avons cité peut nous aider à

faire le pas qui s'impose aujourd'hui, dans la mesure où il invite clairement les Églises à entrer «en la reconnaissance mutuelle des Églises et de leurs ministères». C'est un jalon capital qui doit ouvrir la voie à l'interchangeabilité des ministres et à l'intercommunion, signes visibles de la victoire du Christ sur la pesanteur des œuvres humaines.

M.L. Nous en sommes aujourd'hui encore plus loin qu'hier. Sur la lancée de Vatican II, le peuple chrétien ne s'est pas rendu compte combien les résistances qui s'étaient faites jour au concile et qui avaient dû s'incliner devant les résolutions approuvées par la majorité des Pères, conservaient encore de puissance réelle dans l'Église et jusqu'aux sommets les plus élevés de la hiérarchie. Le synode de 1985, en dépit de toutes les précautions prises pour en dissimuler les tendances, est un indice non équivoque de la reprise en mains des destinées prochaines de l'Église par la minorité d'hier.

P.W. *Dans les Églises protestantes aussi, l'intégrisme reprend aussi du poil de la bête. C'est le plus grand obstacle à une unité qui s'affirmait de plus en plus. Nous étions en train d'entrevoir la porte de la réunification et voilà que nous nous mettons à reculer. Les Églises vont-elles rassembler le peu de vigueur qui leur reste pour prolonger un passé institutionnel que n'a plus d'avenir parce qu'il est piégé de partout, parce qu'il n'est plus suffisamment vigoureux et par conséquent attractif pour que les hommes de bonne volonté investissent leurs énergies dedans ? Les confessions sont-elles vraiment de grands vieillards qui tardent à mourir pour reculer l'heure de leur délivrance ? Peut-être atteignons-nous là un seuil du psychologue des profondeurs : c'est l'angoisse de perdre sa sécurité, doublée de la peur de l'inconnu, qui empêchent l'homme de risquer les actes qui pourraient transformer sa condition. Mais ne cédon pas au pessimisme. Reprenons plutôt les paroles prophétiques de Pierre Dentin : «Elle approche, n'en doutons pas, l'heure de la réunification familiale; elle est désormais irréversible, inéluctable. De plus en plus, nous en prenons conscience, nous sommes tous solidaires dans les omissions, les divisions, les trahisons. Laissons aux musées tiaras, mitres et couronnes d'or, responsables en tête de procession, le peuple de Dieu devra un jour se traîner pieds nus, psalmodiant en humble intercession : «Seigneur, prends pitié. Enfants prodiges, ton héritage, nous l'avons galvaudé. L'enseignement de ton évangile, nous l'avons perverti en dogmatisme intolérant, l'écriture lue dans l'esprit en subjectivisme apocryphe, la source d'eau vive en citerne d'eau dormante. Nous ne sommes plus dignes d'être appelés tes fils. Si du moins tu pouvais nous embaucher comme tes serviteurs... Alors, avant de renvoyer aux champs ses fils enfin revenus, le Père fera tuer le veau gras et revêtir les habits de fête, il convoquera musiciens et danseurs pour célébrer la joie des retrouvailles».*

M.L. Je préfère vivre de foi dans la pure nudité qui la caractérise que d'espérances quand elle s'habille, pour s'en couvrir chaudement de faux espoirs. C'est cette espérance, celle de Jésus, et d'autant mieux que la fin approche, qui par sa démarche assure dans l'obscurité d'aujourd'hui les pas qui approchent de la "terre promise", ce devenir de Dieu.

P.W. *En attendant l'heure de la réunification, il nous faut, et ce sera le dernier jalon, réaliser le mot d'ordre donné en 1975 par le synode des catholiques de Suisse : «Faisons ensemble tout ce que nous sommes obligés de faire séparément». Ce mot d'ordre, nous ne l'avons pas mis en pratique. Pourquoi ? Parce que les évolutions sont lentes ? à cause de nos esprits routiniers ? Nous devons savoir cependant que rien n'est perdu. Il nous faut mieux miser sur les forces progressistes à l'œuvre dans nos Églises, sur l'espérance de tant de chrétiens qui vivent déjà l'unité et aspirent à sa réalisation. Il faut que les catholiques apprennent à ne pas toujours s'écraser devant Rome et les protestants à abandonner leurs réactions de défense ancestrales.*

Réunifier l'Église, est-ce gommer le problème de la vérité comme d'aucuns l'insinueront ? Absolument pas, c'est détruire structures de fonctionnement et mécanismes de défense par lesquels les institutions reproduisent à longueur de temps les mêmes idéologies et aliènent leur liberté de recherche du vrai. C'est précisément se donner les moyens d'aborder de façon enfin sereine les problèmes de la vérité chrétienne à travers lesquels l'Église joue sa fidélité à la mission que Dieu a confiée. Telle est du moins ma conviction.

M.L. Comment ne pas souscrire à votre conclusion ? Quant à moi, je resterai les yeux fixés sur Jésus qui montre le chemin et sur la porte étroite que ses disciples doivent franchir pour faire advenir en eux "le royaume de Dieu" et préparer autour d'eux l'avenir du "royaume".

M.L. Notre vie spirituelle me semble marquée par deux directions fondamentales.

La première n'est pas spécifiquement chrétienne : prendre conscience de la condition humaine et, d'une manière précise, à partir de ce que je suis moi-même. Qui suis-je et que suis-je dans le monde ? Il faut dire que nous commençons à peine à prendre conscience de la réalité humaine parce que nous avons toujours été plus ou moins gênés par une idée fausse sur Dieu. Cette idée nous empêche de prendre conscience de la condition humaine. C'est comme pour la science, sitôt que la science a pu se dégager des idées qu'on avait sur Dieu-cause, elle a pris son développement. De même nous prendrons petit à petit conscience de notre condition humaine, de ce que nous sommes et de ce que nous sommes dans le monde lorsque nous aurons une anthropologie suffisante. Voilà un premier point, c'est notre première fraternité. Quand des hommes se trouvent devant leur condition humaine, aux heures critiques où ils sont plus lucides sur cette condition humaine qu'en temps ordinaire, par exemple en danger de mort ou dans une même situation dramatique, ils ont un sens de la fraternité qui dépasse de beaucoup ce qu'ils peuvent avoir en temps normal, même quand ils parlent continuellement de fraternité. C'est la base même d'une communauté. Nous ne faisons communauté que lorsque nous sommes suffisamment conscients de la condition humaine où nous sommes immergés les uns les autres d'une manière inéluctable.

Le deuxième aspect est aussi important : Jésus est un homme comme nous. Nous ne pourrions jamais dire l'extrême difficulté, le gâchis que nous avons commis depuis vingt siècles en affirmant trop vite la divinité de Jésus, car là encore cette divinité a bloqué dans une certaine mesure la prise de conscience de celui que Jésus était. Il faut découvrir sa transcendance et non pas la poser a priori. Parce que nous avons des idées fausses sur Dieu, nous avons des idées fausses sur la transcendance de Jésus si nous disons de prime abord qu'il est Dieu. Au contraire il nous a dit qu'il était le chemin. Donc il faut que nous le découvriions dans ce qu'il est pour avoir une idée un peu plus simple de Dieu. Cela paraît évident ! Ainsi, le deuxième axe de la vie spirituelle proprement chrétienne est de découvrir, grâce à la prise de conscience de notre condition humaine, ce que Jésus a vécu pendant les quelques mois qui l'ont conduit de la religion traditionnelle si solide de son temps à cette réalité singulière qui l'a dans une certaine mesure amené à s'opposer à cette tradition, tout en étant nourri d'elle. Le destin qui lui était imposé est peut-être bien aussi le chemin que nous avons tous à parcourir, le seuil que nous avons tous à franchir par la mort pour entrer dans une transcendance qui n'est plus simplement la dépendance des contingences dans lesquelles nous avons à vivre.

Voilà les deux axes de la vie spirituelle. Ils se compénètrent incontestablement, car plus je prends conscience de ma condition d'homme d'un temps et d'un lieu, plus je peux entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu et inversement cet homme est d'une taille telle qu'il me révèle ma propre grandeur. Donc on a une double relation entre ces deux grandes directions fondamentales de la vie spirituelle, la deuxième ayant été en partie occultée par le fait même que nous avons donné à Jésus une transcendance qui correspondait à l'idée fausse que nous avions de Dieu, à l'époque où nous l'avons conçue.

Ce qu'on peut dire de plus, c'est que Jésus a vécu d'une certaine manière cette prise de conscience avec tous ceux qui l'ont suivi. Il ne s'est pas fait seul. Il a, petit à petit, rencontré des êtres, juifs comme lui, qui se sont agrégés à lui et qui se sont développés les uns les autres par une relation en profondeur. Il a été au centre d'une petite communauté, il a beaucoup donné aux membres de cette communauté puisqu'ils l'ont suivi, mais il a aussi beaucoup reçu.

Qu. *Vous allez jusqu'à dire qu'il est devenu lui par cette communauté ?*

M.L. Il est devenu lui-même grâce à cette communauté. On ne peut nier non plus qu'il a été le fruit ultime de la longue tradition religieuse d'Israël qui est assez singulière dans l'humanité. Sa transcendance n'est pas étrangère à la transcendance de cette tradition que nous reconnaissons par la bible : tout est profondément lié.

Qu. *À sa mort savait-il qu'il était Dieu ?*

M.L. Je pense que Jésus avait une idée de Dieu, au niveau explicite, qui correspondait tout à fait à son temps et, au

⁴ L'Appel de Montpellier (mars-avril-mai 1985) lancé par un groupe de chrétiens et qui a pour titre : *Oui au synode, non au démantèlement de Vatican II*

- oui au synode, synode convoqué par Jean-Paul II (qui avait été élu en 1978) à l'occasion du vingtième anniversaire du concile qui a fait renaître l'espoir d'un redémarrage du concile. Les rédacteurs de cet appel rappellent les principales promesses du concile : l'ouverture au monde, la liberté de conscience et les droits de l'homme, une Église non d'anathèmes mais d'accueil;

- non à l'enterrement du concile, en réponse au rapport sur la foi publié en 1984 par le cardinal Ratzinger qui écrivait : «Les résultats du concile semblent cruellement opposés à l'attente de tous, à commencer par celle de Jean 23 et de Paul VI (...) On attendait un nouvel enthousiasme et tant de gens ont fini dans le découragement et l'ennui. On attendait un bond en avant et nous nous sommes retrouvés, au contraire, dans un processus de décadence qui s'est développé largement sous le signe du concile et a donc contribué à le discréditer aux yeux de beaucoup. Le bilan semble par conséquent négatif».

Cet appel a reçu 7000 adhésions dont celle de Marcel Légaut qui fut invité à parler à ce même groupe en octobre 85 à Cazeville. Son intervention a été publiée par QN N° 236 et ss.

niveau communion, à une réalité qui le dépassait considérablement. Par exemple dans une prière comme le Notre Père, quand il fait dire, «ne nous induis pas en tentation», c'est tout à fait dans la lignée des psaumes : Dieu élève, Dieu abaisse, Dieu enrichit, Dieu appauvrit. Par conséquent l'explicite de Jésus était de son temps. Mais ce qui est singulier et qu'il faut découvrir, nous sommes au-delà de ce que nous disons, de ce que nous faisons, notre histoire est plus grande que la vie que nous connaissons. C'est là, à mon sens, que se trouve le coin par lequel il faut s'enfoncer pour entrer dans une transcendance de Jésus qui n'est pas tout à fait étrangère à ce que nous sommes, mais qui cependant est au-delà de ce que nous pouvons devenir. «Donne-nous notre pain quotidien», même si nous ne savons pas très bien la formule qu'il a employée, c'est l'idée d'un Dieu cause. Qu'il y ait de temps en temps des réactions contre ces affirmations, je le croirais volontiers mais, dans l'évangile tel que nous le connaissons, cela n'est pas apparu. Lire l'évangile est déjà une première compréhension. Nous ne savons pas très bien ce que Jésus a dit, comment il l'a dit, mais il y a tout de même quelques amorces. Ainsi une croyance était très répandue à cette époque : la maladie, les démons, le péché, ces trois notions sont inextricablement liées. Il y a dans l'évangile des remises en question qui sont un peu singulières : à propos de cette tour de Siloé, Jésus dit que ceux qui sont morts n'ont pas péché plus que les autres. Ce qui me paraît important dans ce que Jésus a vécu, c'est ce drame singulier : parti d'une religion très traditionnelle, fondée sur la Loi, avec une autorité divine, avoir le culot d'affronter, par sa seule autorité, une autorité assise depuis des siècles, son Église, et qui était sans comparaison plus historiquement enracinée dans le passé qu'une papauté ! C'est cela qu'il nous faut mesurer dans sa réalité profonde pour se rendre compte de la dimension de cet homme et sa violence.

Qu. *Quand on le dit fils de Dieu, c'est au niveau de cette expérience intime que cela se jouerait.*

M.L. Au niveau d'une communion, on peut dire fils de Dieu et même père de Dieu. Dieu s'engendre à travers l'homme, Dieu se déploie dans l'homme, en chacun d'entre nous dans la mesure où nous accueillons ce mouvement intérieur qui n'est pas que de nous. Cela donne de Dieu une idée tout à fait différente de celle que nous avons au départ, mais cette idée ne crée pas un antagonisme entre Dieu et l'homme. Dans les perspectives habituelles, ce que je donne à Dieu, je le retire à l'homme et ce que je donne à l'homme, je le retire à Dieu. Ici Dieu est nécessaire à l'homme et l'homme est nécessaire à Dieu. Alors la prise de conscience de la nécessité pour chacun de nous de devenir lui-même est capitale dans notre vie spirituelle.

Infimes et éphémères mais nécessaires
Ensevelis en l'immense mais conscients
Perdus dans l'innombrable, (combien de milliards d'individus...) mais uniques,
Limités de toute part, inachevés par nature mais en puissance de s'accomplir
Livrés aux lois de la matière et de la vie
Liés aux cadences des temps et des lieux mais libres
Sujets aux malheurs, voués à la mort mais appelés à être
Solitaires parmi les solitaires qui se côtoient, bien plus qu'ils ne se connaissent,
mais sur le chemin de l'unité.

Voilà une de mes prières ! Elle dit l'essentiel de ce que nous avons à vivre et qui ne peut se vivre totalement que si nous sommes déjà entrés dans l'intelligence de ce que Jésus lui-même a vécu, plus qu'il ne l'a pensé parce qu'il était lié aux cadences des temps et des lieux et il était livré aux lois de la matière et de la vie.

Qu. *On a tendance à l'occulter constamment, il est un chemin beaucoup plus proche.*

M.L. Nous sommes bien d'accord. Il est plus proche parce qu'il est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes. C'est à partir de cela que notre communauté de foi doit vivre. Cette communauté de foi est nécessaire pour entrer, chacun à sa taille, dans ces deux dimensions : entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, entrer dans l'intelligence de la condition humaine que nous avons à partager.

Qu. *Vous parlez de l'impérieuse nécessité, pour un chrétien, de vivre en communauté de foi pour qu'il vive sa foi.*

M.L. Il faut bien avouer que tout ce que nous venons de dire n'est tout de même pas très courant et aussi que chacun a à vivre une histoire singulière que le monde extérieur et même l'Église actuellement ne favorisent pas particulièrement. Par conséquent, si on rencontre quelqu'un qui a les mêmes aspirations, qui s'efforce de prendre conscience de la condition d'homme qu'il est et, d'autre part, de ce que Jésus a pu vivre il y a vingt siècles, il y a évidemment une possibilité de communion qui dépasse de beaucoup l'accord sur une action politique ou sociale contingente du temps. On ne peut pas vivre sa foi dans des conditions véritables si on ne la vit pas dans une certaine communauté de foi.

Qu. *Ce qu'on perçoit aussi, c'est dans la communauté de foi que le disciple prend sa véritable dimension.*

M.L. Je le crois. Jésus et ses disciples ont formé une communauté. Jésus a donné beaucoup et il a reçu beaucoup parce que, dans l'ordre du spirituel, on ne donne que si on reçoit et on ne reçoit que si on donne.

Qu. *En équipe on a bien le sentiment que quelque chose dans cette communion nous dépasse.*

M.L. Dans l'évangile, «quand d'eux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous». Le mot grec "au milieu" signifie aussi bien au milieu de nous qu'en nous ; à mon point de vue le mot est un peu trop spatial, j'aime mieux «en vous».

Qu. *Dans notre équipe, une jeune fille est en recherche mais ne pratique pas. Elle nous dit : pour moi, le fait que nous nous rencontrions une fois par mois et que nous échangeions comme nous le faisons, c'est le signe que le Christ est avec nous.*

M.L. Je le croirais volontiers, mais c'est un signe qui demande à être interprété par chacun pour que cela puisse être une réalité pour chacun. Malgré tout c'est vrai ! Déjà dans notre simple condition humaine il y a une fraternité entre

nous dont nous n'avons pas, jusqu'à présent, compris la puissance. Par exemple dans les camps d'extermination, aux heures tragiques où on est menacé, une fraternité s'établit qui dépasse de beaucoup la politesse et la cordialité ordinaires. Il y a des réalités qui sont encore sous-jacentes et qui ont besoin d'être explorées pour que se développe entre nous, progressivement, ce que Jésus a vécu avec ses disciples, il y a vingt siècles, dans des conditions tout à fait différentes des nôtres.

Qu. *Comment ressentir cette réalité que Jésus a vécue en vivant en communauté de foi ?*

M.L. Je pense qu'il faut lire les évangiles, mais d'une façon tout à fait différente de la lecture qu'on en fait ordinairement. Il faut avoir une lecture globale de l'évangile. On le lit comme un livre ordinaire et il devient un amas de renseignements ordonnés comme ça peut, une catéchèse, des notes pour catéchistes. Il faut lire autrement et on voit certains grands événements. On s'aperçoit que Jésus commence sa vie publique en Galilée avec une extraordinaire puissance et puis, petit à petit, il rencontre des difficultés. Dans son village, on refuse de croire en lui; d'autres veulent le faire roi; Hérode prend conscience des risques politiques que représente son influence sociale et Jésus doit s'éloigner de la Galilée. Pendant un certain temps il envoie des disciples partout. Après il devient un missionnaire itinérant, errant d'un côté du lac à l'autre. Ce n'est pas pour faire du tourisme mais parce qu'Hérode le surveille. Jean-Baptiste venait de mourir. Jésus perçoit l'opposition qui se manifeste contre lui, il se rend compte que son sort sera celui de Jean-Baptiste et il commence à parler de sa mort. Il s'en va en Judée où il rencontre un public tout à fait différent des pêcheurs de Galilée où il n'y avait pas tellement de gens cultivés. Là il rencontre des docteurs, des scribes. Là aussi il prend ses précautions et de temps en temps il s'éloigne en des régions étrangères. Réaliser les conditions humaines de sa vie, telles que nous pouvons le concevoir, je crois que c'est extrêmement important pour comprendre ce que nous avons à vivre, chacun à notre taille, suivant les conditions sociologiques dans lesquelles nous nous trouvons maintenant. Cela n'empêche pas du tout de lire l'évangile au niveau moral ou au niveau de la doctrine. Il est très important de voir comment la doctrine s'est progressivement formée. Elle n'est pas plus tombée du ciel que Jésus s'est cru Dieu. C'est cela le travail fondamental du chrétien à notre époque et que l'on ne pouvait pas faire auparavant. Nous avons actuellement sur les origines chrétiennes beaucoup plus de connaissances que jadis et nous sommes beaucoup moins chargés des préjugés qui, pendant des siècles, nous ont protégés contre le réel. C'est pourquoi nous sommes à une époque très importante au point de vue du souvenir de Jésus dans le monde.

Qu. *Les livres de Leonardo Boff permettent de voir l'histoire humaine de Jésus à travers l'évangile.*

M.L. Nous ne pouvons pas concevoir la vie de Jésus sans tenir compte de la condition dans laquelle nous vivons. Il y a une partie subjective, mais c'est la partie que nous pouvons vivre, nous ne pouvons pas nous nourrir de quelque chose qui nous est étranger.

Qu. *Comment s'en approcher ? Les communautés de foi sont-elles la seule voie ?*

M.L. Je ne pense pas que la communauté de foi soit un but en soi, mais c'est un chemin presque nécessaire pour entrer suffisamment dans l'intelligence de Jésus afin de devenir disciple autant que nous pouvons l'être au XX^e siècle. Quand nous parlons de communauté de foi, il est important qu'elle puisse se réaliser concrètement avec les décisions, les sacrifices, les régularités de vie qui sont nécessaires au quotidien pour qu'elle soit possible. Il faut bien avouer que nous ne sommes pas dans une civilisation qui facilite les possibilités de réunion car cela suppose des réunions suffisamment fréquentes, une certaine stabilité et des axes de pensée et de recherche suffisamment communs à tous qui créent la colonne vertébrale de la communauté de foi. Si l'on ne réalise pas ces conditions concrètes, le reste s'évapore.

Qu. *Vous ne gomez pas l'extrême difficulté, les exigences qu'impose la communauté de foi. En connaissez-vous ?*

M.L. Tout ce que je dis a été plus ou moins vécu par le groupe qui existe encore (à l'état sénescence), qui a tout de même commencé en 1925. J'ai encore avec moi des camarades que j'ai rencontrés à cette époque. Nous avons eu une vie de communauté, mais nous n'appelions pas cela une communauté de foi. Nous étions tous des universitaires, nous nous réunissions en petites groupes, pendant les vacances, dans une perspective monastique qui a été un élément très important du renouveau spirituel français. Après la guerre de 1914, quand les moines sont rentrés en France, ils nous ont ouverts sur une liturgie, une manière de croire tout à fait différente de celle que nous pouvions connaître dans nos paroisses et dans les patronages. Nous avons adopté des éléments plus ou moins monastiques. Par exemple à l'École Normale, nous récitons ensemble prime, vêpres et complies; en même temps nous allions à la messe le matin et au salut du Saint Sacrement le soir. C'est à partir de cela que j'ai écrit mes bouquins. J'ai tout de même rencontré sur mon parcours quelques communautés de foi. Seulement, ce ne peut être que précaire, 5, 10, 15 ans... puis, pour une raison ou une autre, elles disparaissent et d'autres naissent. Dans mes perspectives, je pense que la vitalité de l'Église est une continuelle naissance, grâce à des prises de conscience d'individus, de la nécessité de vivre ensemble leur foi. Alors ils le réalisent autant que cela leur est possible, leur est donnée et puis lorsque les circonstances ne la rendent plus possible, elles retombent et d'autres naissent. Il y a une certaine précarité, une fragilité dans la vie de l'Église qui est très caractéristique de la foi.

Qu. *Donc ce n'est pas un aspect décevant.*

M.L. Pour moi, cela fait vraiment partie de l'ensemble de l'univers. Dans l'univers il y a de continuelles naissances et morts, de continuel renouvellements et ce qui est étrange c'est que cela continue, «improbables dès la naissance, toujours plus improbables dans la croissance». L'improbabilité fait partie de notre nature. Nous sommes des êtres extravagants qui ont des idées tout à fait étrangères aux structures du monde de la matière et de la vie, des êtres extraordinairement improbables, beaucoup plus improbables qu'aucune autre espèce vivante, mais avec une capacité d'adaptation aux situations impensable pour les autres. Ainsi, petit à petit, les renaissances se préparent, dans

l'improbabilité.

Qu. *Les exigences qui président à la naissance d'une communauté de foi la rendent encore plus improbable et quelque chose naît par delà les difficultés.*

M.L. C'est dû au fait qu'il y a des exigences intimes en chacun d'entre nous auxquelles nous devons correspondre. L'origine fondamentale du christianisme est de ne pas être une collectivité. Évidemment, la grande tentation de l'Église catholique, en centralisant tout, est précisément d'arriver, par la puissance même de sa concentration, à imposer une forme standard. Il y a du gâchis partout. Quand on pense à l'Afrique, la polygamie est venue par suite du climat et des mœurs. La plupart de nos chrétiens en Afrique restent catéchumènes parce qu'ils ne peuvent pas tuer leurs femmes surnuméraires pour être monogames, c'est aberrant ! Si nous enlevons le vernis pieux, le vernis dévot, quand on regarde les choses en face, c'est aberrant ! Heureusement qu'il y a des supérieurs intermédiaires qui arrangent les choses.

Qu. *Vous dites que la communauté de foi est indispensable, mais on rencontre quand même dans la vie des gens qui ont un cheminement spirituel qui apparaît très fort et qui sont plus individualistes que ce que vous dites.*

M.L. Je le croirais volontiers. Beaucoup de gens vivent seuls leur propre destinée spirituelle parce qu'ils n'ont rien trouvé autour d'eux. Un des aspects de la vie spirituelle est d'avoir besoin de se déployer pour vivre mais, pour qu'elle puisse se déployer, faut-il encore qu'il y ait une réponse ! Quand on peut rencontrer quelqu'un qui vit très seul sa vie spirituelle, si on a avec lui une correspondance en profondeur, on découvre entre lui et nous une unité heureuse. Concrètement parlant, vivre en communauté de foi pendant un long temps de la vie est très utile. Nous avons jadis des possibilités que nous n'avons pas du tout utilisées. Nos petites communautés de village où les gens sont enracinés dans leur terre de père en fils, du commencement à la fin de leur vie, avaient là quelque chose qui existait vraiment sur un plan humain. Bien sûr ils n'avaient pas pensé à leur place dans le cosmos, mais ils avaient leur place dans le village et c'est quelque chose de très concret. Dans nos villages il y avait une collaboration, une entraide particulière aux moments difficiles. Dans un village comme le mien, qui est un village de montagne, avant qu'il y ait des bulldozers pour enlever la neige, il fallait que les habitants travaillent tous ensemble pour dégager la route, afin que le facteur et le docteur puissent arriver... Il y avait là une possibilité de communauté de foi. Mais l'Église les a moralisés, leur a donné une doctrine à laquelle ils ne comprenaient rien; ils ont assisté à des messes où ils étaient soumis. Ils étaient plus religieux dans leurs champs... Si on leur avait apporté une vie spirituelle réelle, ils en auraient été très capables parce qu'ils étaient responsables, tous responsables de leur ferme. Chez moi le propriétaire de sa terre prend une dimension humaine de liberté qui n'existe pas là où le fermage est une forme larvée d'esclavage.

Qu. *C'est un peu ce qui s'est vécu dans le Larzac, la façon dont les gens se sont solidarisés, se sont pris en charge.*

M.L. Oui, car ils étaient très menacés par le pouvoir. Enfin, en dehors de nécessités impérieuses de ce genre, je crois que, si on comprend bien par le dedans nos conditions de vie dans une société très séculière, très athée pratiquement, on a besoin de se rassembler à quelques-uns pour essayer de vivre comme on en sent le devoir pour donner un sens à sa vie. Il y a là des exigences intérieures qui débordent de beaucoup les impératifs matériels qui s'imposent à nous du dehors. Par exemple, dans le milieu de l'enseignement primaire que je connaissais bien, qui était jadis assez anticlérical, j'ai connu des camarades qui, pour rester en communautés de foi, refusaient une promotion. Cela peut peser sur les conditions matérielles de toute la vie.

Qu. *Ce que vous dites de la nécessité d'une communauté de foi, nous le percevons bien quand le groupe a une certaine histoire, quand l'appartenance au groupe devient un enjeu de foi. Quand quelqu'un se sépare du groupe, il laisse tomber quelque chose.*

M.L. Il faut avouer que beaucoup sont passés dans un groupe comme celui dont je parle et la guerre de 1940 a tout fait exploser. Les vies bien sûr ont été bouleversées. Combien de ceux qui sont partis ne se sont pas développés au plan spirituel, ils sont restés comme ils étaient avant-guerre, par conséquent, assez traditionalistes.

Qu. *Est-ce qu'un couple peut être une communauté de foi ?*

M.L. Je crois qu'on peut former un couple sans être une communauté de foi. Il faudrait souhaiter que l'homme et la femme, quand ils s'épousent, se connaissent déjà au plan spirituel pour qu'il n'y ait pas de surprise après... L'évolution de chacun peut être différente. Le couple peut former une communauté de foi lorsque leurs vies spirituelles sont vraiment vigoureuses et que tous deux ont cette perspective de communauté, c'est-à-dire que chacun respecte l'autre et comprend par le dedans la grandeur de ce qui se passe dans l'autre. Il faut bien dire que la coexistence continue que nous avons en couple ne facilite pas forcément ce respect et cette indépendance. À notre époque, c'est important, nous avons des jeunes couples que j'admire et qui ont le projet fondamental de réaliser une œuvre ensemble. La notion de mission était une notion individuelle. Dans l'idée que l'on pouvait avoir jadis du couple, le couple était suffisamment vivant dans la mesure où chacun respecte l'autre en comprenant par le dedans la légitimité et le caractère impérieux de ce que l'autre avait à faire pour qu'il devienne totalement lui-même. Donc on pouvait avoir des directions différentes, on se respectait et, en se comprenant, on s'aimait. Maintenant il y a des couples qui naissent avec l'idée d'une mission commune, c'est très important.

Qu. *Est-ce que cela ne serait pas lié à une conception plus réelle du sacrement de mariage qui consacre la mission du couple ?*

M.L. Cela touche à bien des choses. On s'est marié avant que le sacrement de mariage existe, bien avant Mathusalem. Notre sacrement de mariage est resté, jusqu'à présent, dans une perspective de chrétienté et cela touche à des tas de choses. Je souhaiterais que l'on sépare la cérémonie du sacrement de toutes les festivités qui l'empoisonnent.

Qu. *C'est vrai de beaucoup de sacrements.*

M.L. Le baptême, ce n'est pas terrible mais, où cela est grave, c'est pour la profession de foi. Un enfant de 11/12 ans est à un âge favorable pour un approfondissement de sa foi. Il s'est bien préparé, il vient de faire une retraite. À 11 heures, cérémonie avec tous les adultes qui n'en diront pas un mot dans les conversations qui vont suivre... pas un mot des choses religieuses. Ils vont mettre l'enfant dans un climat d'euphorie païenne (c'est la même chose pour le mariage). Il faudrait que la profession de foi se fasse entre chrétiens, pour la famille, et que l'on fasse les réjouissances quelque temps après... ou quelque temps avant !

Qu. *Je ne suis pas très d'accord avec vous parce que je trouve que la fête est une partie intégrante du sacrement.*

M.L. Oui, mais faut-il qu'elle soit chrétienne. Voilà un enfant qui a baigné toute la matinée dans un certain climat de religion, il arrive à midi : repas familial, trois heures, cadeaux, conversation de tout genre. J'ai assisté plusieurs fois à des vœux perpétuels avec les carmélites... parce que je suis carmélite, moi ! Les vœux prononcés par une sœur résonnent en toutes les autres sœurs qui, à ce moment-là, pensent au jour où elles ont fait leurs vœux. Il y a un climat de recueillement. Ce qui se passe pour l'une d'entre elles est une manière de reprendre conscience de ce qu'elles ont vécu, chacune de leur côté. Supposez que l'un de nous puisse dire : quand j'ai fait ma profession de foi, ça a été décisif pour moi car le sermon de l'après-midi, aux vêpres, était sur la vocation. Combien de vocations ont été plus ou moins éveillées par quelque chose de ce genre ! Pour l'enfant, ça vaudrait une prédication.

Qu. *C'est quand même ce qui se passe à une messe de mariage, les couples qui sont là reprennent conscience de leur engagement. Les gens avec qui on vit ne sont pas tous des gens qui ont la même mentalité et si, à travers la fête, les autres perçoivent une partie de ce que l'on vit, c'est très important !*

M.L. C'est très vrai. Dans les communautés de foi, c'est important d'être présent dans tous les moments décisifs de ses membres. Lors d'un mariage, il y a incontestablement une puissance spirituelle de dimension suffisante pour contrebalancer l'aspect proprement païen ou humain au sens d'une certaine vulgarité. Tous les sacrements sont essentiellement des activités de communauté. Ce n'est pas du tout dans la ligne actuelle de l'Église. Toute activité de la communauté de foi est sacramentelle. En tout cas, c'est à l'intérieur d'une communauté de foi que nous pouvons le mieux réaliser les différents grands actes de notre vie : naissance, mariage, mort.

Qu. *Cela on le sent surtout avec des personnes qui se sont détachées de la foi et qui la redécouvrent. On sent bien, s'il y a un sacrement, que c'est à travers la communauté; la communauté est, pour elles, sacrement.*

M.L. Je le crois volontiers et cela est très profondément chrétien et depuis très longtemps. Seulement avec toutes les modifications qu'implique un développement sociologique, le pouvoir a pris de plus en plus d'importance par rapport à la communauté.

Qu. *Vous dites que ce qui fait la force d'une communauté de foi, et c'est aussi sa faiblesse, c'est de reposer sur chacun de ses membres et cela par rapport à tout ce que l'on a dit de l'autorité : il y a là une certaine fragilité.*

M.L. C'est très fragile mais ça a la stabilité fondamentale de la fidélité de chacun d'entre nous.

Qu. *Je voudrais reprendre la question : le couple peut-il être une communauté de foi suffisante pour que chaque membre du couple prenne sa dimension spirituelle ?*

M.L. Je n'en sais rien et il est bien difficile de répondre ! Je n'appuierais pas trop sur le mot suffisant. Que ce soit très heureux, d'accord, mais que ce soit suffisant, c'est-à-dire que la famille constitue en elle-même, par elle-même, en dehors de toute autre communauté plus large, une réalité suffisamment spirituelle pour chacun, ce n'est pas impossible. Mais j'avoue que l'idéal serait que la famille s'inscrive dans une communauté de foi avec son originalité propre bien entendu et donc ne se contente pas d'être elle-même, de faire une communauté à deux. Le couple, qui vit intérieurement, va nourrir la communauté de foi. La vie spirituelle a besoin de s'étendre, de se communiquer pour exister. Maintenant, avec un peu d'expérience, je dirais que les jeunes filles sont toutes communautaires au départ, mais sitôt qu'elles sont mariées... au bout de quelques années... même si leur mari voudrait faire partie d'une communauté de foi, elles n'en ont plus aucune envie.

Qu. *Une communauté de foi, pour quoi faire ? On voit bien pour les membres, mais ouverte sur qui, sur quoi ?*

M.L. L'idée pour moi est la suivante. Le rôle essentiel de l'Église est de faire des chrétiens, et le chrétien qui aura une vie spirituelle profondément nourrie par l'intelligence qu'il a de la vie de Jésus, sera nécessairement poussé à s'engager. Donc à mon sens, l'Église n'a pas à entreprendre une activité sociale, ce n'est pas à elle de la faire, c'est aux chrétiens. Le rôle de l'Église est de faire des chrétiens. Ce que nous venons de dire de l'Église d'une façon générale, je crois qu'on peut le dire de la communauté de foi. Son but fondamental est d'aider ses membres à devenir des disciples de Jésus. Or un disciple de Jésus, par le fait même qu'il est vraiment disciple, doit nécessairement s'engager parce que toute vie spirituelle demande l'engagement comme fruit et comme nourriture; c'est à la fois une conséquence de la vie spirituelle et c'est en même temps sa nourriture. Le point de départ, la base, c'est d'aider ses membres à devenir disciples. De sorte que je serais assez opposé à une communauté de foi qui s'organiserait en vue d'un projet. Je ne dis pas que ça ne puisse pas exister, mais c'est second. Ce sera un fruit de la prise de conscience par chacun de ce qu'il a à faire... mais c'est plutôt second ! Des engagements qui prendront des formes très variées suivant la mission de chacun. J'ai eu l'occasion de faire une table ronde avec un dominicain qui avait écrit *Pour une Église partisane*. Je suis tout à fait opposé à la conception d'une Église qui prendrait une position partisane, comme c'était son cas. Je pense au contraire que l'Église doit aider les gens à prendre conscience de la situation socialo-politique par la médiation de leur propre vie spirituelle. Ensuite chacun s'engage selon sa propre voie d'une façon ou d'une autre, sans préciser davantage.

Qu. *La grosse difficulté est que nous inversons bien souvent. Par le fait même de la pression de la vie, des événements, on est obligé de répondre aux multiples activités qui nous grignotent.*

M.L. C'est évident que les circonstances dans lesquelles nous vivons peuvent déclencher, être l'occasion d'une prise de conscience d'exigences personnelles. Nous ne sommes pas obligés de nous intéresser et de nous donner complètement à toutes les nécessités, à toutes les urgences qui se présentent mais elles nous donnent l'occasion de prendre conscience d'exigences intérieures qui nous sont propres. Il ne faut pas être esclave des nécessités, il faut utiliser ce qui se présente pour trouver à quelle nécessité nous devons correspondre parce que, si nous répondons à toutes les urgences qui sont autour de nous, nous serons complètement bouffés.

Qu. *Même si nous ne répondons qu'à une seule.*

M.L. C'est suffisant. L'important est de correspondre à ce que nous sommes.

Qu. *Oui mais, progressivement, vu le petit nombre de disciples, on se laisse envahir.*

M.L. Ce n'est pas grave à mon sens. Lorsque l'on se donne à fond à ce que l'on doit, ce n'est plus de l'activisme. Que l'on soit bouffé par l'activité à laquelle on se consacre, c'est un peu la vie, mais ce n'est pas de l'activisme. L'activisme consiste à se laisser envahir par un éparpillement d'engagements variés. Que nous soyons bouffés intégralement par l'œuvre à laquelle nous devons nous consacrer suite à nos expériences intérieures qui montent en nous, ça me paraît tout à fait normal.

Qu. *La communauté nous aide à reprendre pied, quand on est trop pris.*

M.L. Il y a certains moments où la communauté fait partie de l'intendance et elle nous porte. Mais à partir d'un certain moment, quand on se donne à fond, il y a une réalité de nous qui ne peut pas être partagée par les autres et qui nous accomplit. Il y a là une limite qui peut arriver assez vite pour certains et qui fait que, tout en étant enracinés dans la communauté de foi qui leur a permis de devenir ce qu'ils sont, les camarades de la communauté ne peuvent partager cet engagement.

Qu. *Accompagner non, mais peut-être aider celui qui est envahi à reprendre pied dans l'essentiel.*

M.L. Oui, je vous l'accorderais volontiers, mais je pense à ce que Jésus a vécu à la fin, il est mort seul. Ce n'est pas du tout contre la communauté de foi. Au contraire, c'est un fruit de la communauté de foi, qui nous fait atteindre une extrémité qu'elle n'a pas à connaître... du moins directement. C'est cette idée toujours un peu tragique chez moi, à savoir que, quand on va dans la ligne de ce qu'on doit être, on connaît le dépouillement de la foi nue, de l'espérance déçue, de l'amour bafoué. Toutes les facilités reçues dans la communauté de foi sont supprimées mais c'est une réalité très positive parce que c'est le dernier pas, c'est le seuil qu'il faut franchir pour que ce qui demeure en nous et qui restera prenne sa dimension et sa fécondité.

Qu. *Dans ce sens-là, la communauté de foi est encore une facilité.*

M.L. Oui mais c'est une facilité qui implique beaucoup d'exigences pour qu'elle existe, de sorte que ce n'est pas tout à fait la même facilité que la musique par exemple. Les exemples sont très nombreux, la cinquantaine de fondateurs d'ordre qui sont sortis de leur ordre avant de mourir. Prenez l'exemple de François d'Assise. Évidemment ce sont ses frères qui l'ont aidé à devenir ce qu'il était mais, à mesure qu'il progressait et que ses frères se trouvaient dans des situations nouvelles par rapport à celles que François avait rêvées pour lui et les siens, il y a eu un décalage important. C'est vrai pour tous lorsque les voies sont un peu vigoureuses, on retrouve ce même décalage.

Qu. *Vous l'avez ressenti par rapport à votre groupe ?*

M.L. C'est une des raisons, parmi d'autres, pour laquelle j'ai changé radicalement de direction en 1940.

Qu. *Comment aider ceux qui ne sont pas membres de la petite communauté de foi à être disciples ?*

M.L. Je ne pense pas que la communauté de foi à laquelle nous appartenons soit la voie privilégiée et unique pour devenir disciples. Elle n'est pas le seul chemin à prendre. Quand une vie spirituelle est un peu authentique, quelque chose se passe, dû à ce que l'on est. Partout où il y a un être vivant, il y a de la vie. Mais si celui qui est vivant disparaît pour une raison ou une autre, très fréquemment ce qui se faisait autour de lui rentre dans la routine. Un champ doit être cultivé sans cesse; sitôt que vous ne le cultivez plus, la terre s'endort de nouveau. Là où il y a de la vie, il y a un rayonnement spirituel, volontaire ou non, connu ou non, qui est le seul élément vivifiant l'autre plus que ce que l'on voudrait apporter du dehors sans qu'on y soit porté par une fidélité intérieure. Vouloir faire du bien aux autres n'est certainement pas la meilleure manière de lui faire du bien; refuser de faire du bien n'est pas non plus une très bonne manière. Il faut faire ce qu'on a à faire, et pour cela, il faut le découvrir au fond de soi à l'occasion de ce qu'on voit au-dehors.

Qu. *Ce n'est peut-être pas le seul chemin possible mais vous dites que ces communautés sont le tissu de l'Église de l'avenir. Il semble que nous soyons plus ou moins déçus de l'Institution et que nous n'y trouvons pas souvent la réponse à toutes les aspirations que l'on sent en nous.*

M.L. Nous sommes d'accord. Il ne faut pas démolir ce qui tient à peu près debout mais il ne faut pas en faire un bloc hiératique et lui conserver son originalité lorsque le reste s'effondrera. Pour moi, dans un pays comme le nôtre, la paroisse est une structure complètement inadaptée aux besoins et aux possibilités des paroissiens parce que les paroissiens sont suffisamment différents pour que ce qui est bon aux uns ne le soit pas aux autres. D'autre part, pour faire un travail en profondeur, on ne peut pas le faire avec des foules, il faut des ensembles suffisamment réduits de gens qui se connaissent bien pour que la communauté de foi se greffe sur une communauté d'hommes. Pour toutes ces raisons, les paroisses existent mais elles ne sont pas du tout ce qui nous permettra de redonner à l'Église un second souffle. Cependant il ne faut pas que les communautés de foi se considèrent comme totalement étrangères à la paroisse, il faut qu'elles participent à ses activités sans se laisser bouffer par elle, sans se faire récupérer. Ce n'est pas très facile et ce le sera de moins en moins pour la bonne raison qu'il y aura de moins en moins de prêtres. Vivre dans la paroisse

mais avoir une vie suffisamment autonome grâce à la communauté de foi pour y trouver une ressource spirituelle suffisante pour être présent dans la paroisse.

Qu. *Cette vie en communauté est refusée actuellement par une grande partie des paroissiens. Devant la perspective que des gens puissent appartenir à une communauté, ils se sentent exclus.*

M.L. Nous parlons de communauté de foi, pas de communauté de vie. C'est un peu inévitable. À l'École Normale par exemple, il y a eu un petit groupe que les autres appelaient les chrétiens de première zone et il y avait les chrétiens de seconde zone. À chacun sa manière de cheminer !

Qu. *La paroisse est quand même le lieu de rassemblement de gens différents et c'est une composante importante.*

M.L. C'est pour cela qu'il faut maintenir, autant que possible, que ce soit un rassemblement et pas seulement un entassement, il faut que les membres existent. La communauté de foi n'est pas destinée à faire exister la paroisse mais elle peut avoir une heureuse influence sur la vitalité de la paroisse dans un sens global.

Qu. *Un groupe peut être éclaté, aucun de ses membres n'appartenant à la même paroisse.*

M.L. Cela n'a pas une très grande importance. Nous avons encore une notion de paroisse géographique, mais il y a beaucoup de paroisses qui sont uniquement sur le plan social, par exemple dans le milieu universitaire : la paroisse universitaire était dans toute la France, avec des instituteurs ou des professeurs qui se trouvaient partout. Nous avons donc une conception de la paroisse qui dépasse de beaucoup le lieu géographique. D'ailleurs ce que nous disons des paroisses, il faut le dire aussi des mouvements spécialisés : il ne faut pas se laisser bouffer par la JEC, la JOC, la JAC... Qu'on en fasse partie d'une manière utile, certes, mais, à mon sens, ni la paroisse, ni les mouvements spécialisés ne peuvent remplacer la communauté de foi. Au début il est certain que la JEC, par exemple, avait une perspective de formation spirituelle de ses membres, mais le besoin d'atteindre le grand nombre et un certain manque de vie spirituelle font que l'on est fasciné par les besoins immédiats qui se présentent dans les milieux où l'on se trouve, et que l'action devient un projet au lieu d'être un fruit.

Qu. *C'est là, peut-être aussi, que l'on retrouve ce que vous disiez du projet de la communauté de foi qui peut être une tentation pour elle et qui risque de la dévoyer de ce qu'elle doit être. C'est d'ailleurs peut-être le plus difficile à assumer, cette absence de projet qui renvoie à l'approfondissement.*

M.L. Oui, mais il ne faut pas trop radicaliser les choses. Il faut qu'il y ait des projets, mais c'est une question de hiérarchie. Si le projet est tout, lorsqu'il sombre, tout fout le camp; si le projet est l'occasion d'un engagement, même s'il change, l'activité spirituelle demeure. C'est ce que nous rencontrons de façon terrible dans nos congrégations religieuses par exemple. Beaucoup ont été fondées au XIX^e siècle pour des projets précis missionnaire, enseignant, hospitalier. Avec les changements de notre civilisation, tous ces besoins qui étaient évidents à ce moment-là, sont maintenant satisfaits par la société séculière. Elles sont donc en train de se demander : quelle est notre raison d'être ? Si au départ on avait eu le souci de former d'abord des êtres spirituels, suivant les circonstances, ces êtres spirituels auraient trouvé l'engagement nécessaire pour que leur vie spirituelle porte du fruit et s'en nourrisse, ces congrégations ne se trouveraient pas dans des impasses.

Qu. *Cela pose une autre question : cette évolution de l'Église, ce dépérissement, l'estimez-vous inéluctable ?*

M.L. Dans la mesure où nos paroisses entretiennent la chrétienté de jadis et où la chrétienté est en agonie... Dans mon village, mon curé a douze paroisses et ce ne sont pas des paroisses qui se touchent. Le pasteur a aussi douze paroisses mais, chez les protestants, c'est beaucoup moins grave. Chez nous, là où le prêtre disparaît, il n'y a plus de catholiques mais là où le pasteur disparaît, il y a encore des protestants. C'est toute la différence entre ces deux religions. Ce n'est qu'un commencement !

Qu. *Parce que nous sommes dans une période de raréfaction des prêtres avec cette multiplication de petites cellules, de communautés, il va falloir qu'elles se donnent les moyens de vivre. Vous dites également que la clef de voûte de ces communautés reste la Cène... ça va nous entraîner loin !*

M.L. Il faut que les chrétiens soient convaincus que, lorsqu'ils se rassemblent pour parler de Jésus-Christ et méditer sur l'évangile, ils ne perdent pas leur temps, même s'ils ne communient pas. Il suffit de se réunir deux ou trois en son nom pour ne pas perdre son temps et cela est important ! Maintenant, ce que je crois profondément, précisément quand deux ou trois se réunissent en son nom, il est légitime que l'Église prenne les dispositions de structure pour leur permettre véritablement de renouveler le moment de la Cène. Sans vouloir faire la messe, je trouve qu'il serait tout à fait normal que quelques chrétiens, simples laïcs, se réunissant au nom de Jésus, disent : nous allons faire un geste qui nous rappelle ce qui a été fait au départ; nous n'avons absolument pas envie de faire un sacrifice rituel comme ce qui se passe dans la messe; nous allons prendre un texte d'évangile sur lequel nous aurons quelques échanges, ensuite nous lirons un passage des synoptiques qui rappelle ce qui se passe à la messe, ce qui s'est passé le dernier soir et nous finirons par un Notre Père. Nous partagerons le pain et le vin dans ces conditions, sans du tout avoir l'idée que cela puisse signifier une présence sacramentelle, il nous suffit d'être ensemble pour qu'Il soit présent. Qu'est-ce qu'on peut nous reprocher ? Nous ne pouvons pas dire la messe, nous ne faisons pas de sacrifice, nous ne sommes pas capables de sacrifier, nous faisons un repas fraternel et nous nous appuyons sur le fait que quand deux ou trois sont réunis en son nom, il est en nous ! Nous mangeons un morceau de pain et buvons une goutte de vin pour actualiser et rendre sensible ce qui s'est passé il y a vingt siècles... c'est tout.

Qu. *Cela se fait dans certaines communautés.*

M.L. Je ne dis pas que cela ne se fait pas ; l'important pour moi, d'un point de vue de l'Église, c'est de faire cela tout à fait en dehors des perspectives du culte, ce n'est pas un culte. Seulement il faut faire attention parce que les vieux

comme moi ont une sorte d'atavisme et, quand nous faisons cela, nous avons l'impression de faire quelque chose de marginal, alors que c'est quelque chose de normal. Quand deux ou trois sont réunis en Son Nom, Jésus est en nous et nous n'avons absolument pas envie d'offrir le corps et le sang. D'ailleurs cela correspond à si peu de choses en nous, nous faisons quelque chose à la limite de ce que nous pouvons être.

Qu. *C'est le genre de normalité que l'Institution a du mal à concevoir.*

M.L. Justement ce sens, actualiser ce qui s'est passé il y a vingt siècles, il faut dire que ça ne s'est presque jamais passé dans l'Église. Les premières messes, les premières Cènes étaient orientées dans une direction tout à fait différente, c'était le repas de la future parousie. D'ailleurs «je ne boirai plus de ce vin» montre que les premières Cènes étaient au fond des repas messianiques. La conception que nous développons en ce moment a été aussi peu présente que le souci de devenir disciple de Jésus, contrairement à l'affirmation qu'on est sauvé par le sacrifice de Jésus. Dès le début, nous avons eu une Église fondée sur une doctrine et non sur une personne ! Tout cela est extrêmement difficile à dire mais c'est important car si notre religion ne trouve pas une base authentique dans la vie spirituelle, nous faisons comme si et on finit par ne plus rien faire du tout. Dans le groupe, quand nous avons des prêtres, nous commençons par une lecture d'évangile sur lequel on échange un peu; ensuite on lit dans les synoptiques la communion au pain et au vin et puis nous disons le Notre Père. Ça dure une demi-heure, trois quart d'heure, pas plus. Nous nous refusons absolument aux petites chansonnettes scoutes qu'on a l'habitude de mettre dans la messe ! Nous avons de magnifiques chants en grégorien et pourquoi diable avoir traduit Kyrie eleison par «Seigneur, prends pitié». Tout le monde comprenait ce que ça voulait dire et en plus «Jésus, prend pitié» ce n'est pas terrible, c'est assez dur comme formule et, quand une formule est médiocre, on y ajoute un peu de baume.

Enfin quand les chrétiens se rassemblent à deux ou trois en Son Nom, ils ne perdent pas leur temps, ça sera quelque chose de très réussi. Actuellement, on donne une communion d'hosties consacrées à 30 kilomètres de là, il y a 15 jours, alors ça passe ; s'ils ne communient pas, ils ont l'impression qu'ils n'ont rien foutu, c'est comme ça ... !

Qu. *C'est en ce sens que les ADAP que l'on fait actuellement entretiennent peut-être une douce illusion.*

M.L. C'est dangereux, très dangereux.

Qu. *On a trop l'impression que l'on veut copier une messe sans prêtre, alors on fait un conglomérat de choses et on est à la recherche de celui qui sera le prêtre.*

M.L. C'est pourquoi il serait beaucoup plus facile de faire cela convenablement, dans un petit groupe qui se vit stablement. Dans une communauté de foi, il serait tout à fait normal que quand vous vous réunissez à quelques-uns, même s'il n'y a pas de prêtre, vous ayez vraiment en vous l'impression de faire Église ; ça nous permet ensuite de vivre spirituellement partout où nous allons.

Qu. *Ceci est vrai, même en dehors d'une communauté de foi, dans la mesure où l'on arrive à un partage.*

M.L. Oui, dans une communauté de base humaine, les grands événements de la vie d'un membre sont des événements qui portent écho dans chacun des membres, pour sa propre histoire, et cela donne un certain climat qui aide celui qui se trouve atteint dans sa propre vie spirituelle. Le sacrement n'est pas autre chose que l'activité d'une communauté de foi qui actualise dans une direction précise, pour un membre donné, une présence de Jésus qui existe dans la communauté de foi, par le fait même qu'ils sont rassemblés.

Qu. *Est-ce que ce n'est pas le même changement de conception que lorsque vous parliez de l'homme devant Dieu ? Autrefois ce que l'on donnait à l'homme, on l'enlevait à Dieu, aujourd'hui, ce que l'on donne aux chrétiens, on l'enlève aux prêtres.*

M.L. C'est du même genre, parce que la notion de prêtre aujourd'hui est extrêmement liée à la notion de pouvoir.

Qu. *Quelle serait l'originalité du prêtre ?*

M.L. À mon sens, le prêtre doit viser à l'originalité la plus discrète parce que là où l'Esprit agit, l'Église existe. À la fin des premiers siècles, là où l'Évêque est, l'Église existe. C'est toute la différence : d'un côté une Église charismatique (au sens excessif du mot) et malgré tout spirituelle, de l'autre une Église organisée autour du pouvoir. Dès la fin du premier siècle, pour Ignace d'Antioche et Clément de Rome qui sont des théologiens, l'évêque est celui qui reçoit les pouvoirs des apôtres, qui eux sont censés les avoir reçus de Jésus. Il est bien évident qu'on a besoin d'une certaine hiérarchie, elle est indispensable, mais lui donner un caractère absolu, comme nous le voyons maintenant, c'est là qu'à mon sens se trouve la difficulté majeure. La célébration me paraît importante car elle déplace le pouvoir d'un seul sur le pouvoir d'un certain nombre et cela a été un bénéfice considérable pour les communautés religieuses, quand elles ont pu concélébrer. Quand nos carmélites pourront concélébrer, elles n'auront plus besoin de prêtres pour célébrer la messe.

Qu. *Il y a bien des ordres féminins où cela existe ? Je l'ai vu...*

M.L. Vous l'avez vu, elles ont beaucoup confiance en vous. On ne peut pas célébrer si on n'est pas une communauté de foi véritable, donc il faut commencer par être une communauté de foi véritable.

Qu. *Je comprends très bien quand vous dites que, quand on est plusieurs, Jésus est au milieu de nous mais pourquoi pensez-vous qu'il soit indispensable de refaire ce geste de partage ?*

M.L. À mon point de vue, c'est très important mais je n'irais pas jusqu'à dire que c'est indispensable, c'est très important, c'est normal, mais je ne le considère pas comme tout à fait indispensable. J'avoue que dire des choses pareilles scandaliserait dans un milieu qui ne serait pas suffisamment préparé. L'essentiel est de dire des choses qui sont possibles à vivre. À mon point de vue, il est tout à fait normal, quand des chrétiens se réunissent en son nom, qu'ils puissent actualiser un des moments solennels où se récapitule toute la vie de Jésus et de ses disciples.

Qu. *Actuellement, il semble qu'il y ait un certain raidissement*

M.L. J'en suis tout à fait convaincu.

Qu. *Il n'empêche que cela jaillit dans des lieux : des besoins se font sentir et se réalisent ici ou là et se multiplieront.*

M.L. Oui et suivant la nécessité des besoins dans lesquels on se trouve.

Qu. *Et sous la pression de ce désir spirituel de vie qui est en nous. Par rapport à la Cène, peut-on faire le rapprochement de Dieu qui s'engendre en Jésus-Christ avec la Cène qui s'engendre de la communauté de foi ?*

M.L. Je pense que l'activité de la Cène, telle que nous l'avons décrite, est une des formes de la communauté de foi pour mieux prendre conscience de l'originalité de ce que Jésus a vécu, qui est à la base de sa propre réalité. Prenons quelque chose de beaucoup plus large. Par exemple, j'ai aimé quelqu'un, j'ai conservé de lui un souvenir, une photo; cet objet est pour moi l'occasion d'y penser. Supposons qu'au lieu d'un seul, ce soit plusieurs, par exemple les enfants d'une même famille, qui rendent mémoire à leur père, il y a évidemment entre eux une communion qui se manifeste en prenant davantage conscience de ce que leur père a été pour eux. Si ce souvenir de Jésus est très profondément en chacun d'entre nous, alors il prend une puissance réelle car il faut être suffisamment disciples pour que la communion existe entre nous d'une manière autrement que formelle, qu'extérieure. Soyons modestes, commençons par prendre conscience, quand on se réunit à plusieurs en son nom, de ce qui se passe en nous, qui justifie toutes les difficultés et les sacrifices qu'il faut faire pour que nos réunions soient possibles. Prenons cela comme point de départ, le reste viendra d'une façon ou d'une autre.

Dès qu'on a annoncé le Concile, je me suis dit : ça va faire de la fermentation. J'ai eu l'idée de faire sortir les quatre et cinq derniers chapitres de *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, un peu comme j'avais sorti les premiers chapitres de *L'homme à la recherche de son humanité* dans *Vivre pour être*. Ces chapitres sont : Les religions d'autorité et la religion d'appel - L'autorité et l'obéissance au service du christianisme d'appel - Faites ceci en mémoire de moi - L'œuvre spirituelle. J'ai éliminé l'appel apostolique qui n'était pas tout à fait dans la ligne et les préoccupations du moment. Aubier a marché dans la combine, mais m'a dit : il faut que vous fassiez une préface suffisante pour qu'on puisse le considérer comme un livre neuf. J'ai un peu corrigé mes chapitres, mais la substance même n'a pas changé. La préface est neuve et a été écrite évidemment en fonction de ce que nous vivons en ce moment. J'ai voulu faire une sorte d'explication de la situation où on se trouve maintenant. Pour moi, Vatican II a été un accident heureux mais à la suite peut-être d'une avancée trop rapide, pas très bien menée, nous sommes maintenant dans une période de régression. Il faut considérer cela comme un accident de parcours car l'ouverture apportée par Vatican II, pour inattendue qu'elle soit, était bien dans la bonne direction. D'une façon ou d'une autre, après une expérience plus ou moins décevante au cours de ces prochaines années, fatalement, par la loi même des choses, nous retrouverons l'inspiration du concile avec une maturation spirituelle qui permettra aux chrétiens de mieux y correspondre. Actuellement les chrétiens ne sont pas assez chrétiens pour comprendre par le dedans tout ce qu'apporte l'ouverture au monde de Vatican II; la vie spirituelle n'a pas été suffisamment renouvelée pour que les chrétiens soient en mesure de correspondre aux ambitions du concile.

Savez-vous comment s'est passé Vatican II ? Savez-vous que la tournure des événements est tout à fait accidentelle, d'autant plus accidentelle que le cardinal Liénart, qui a été à l'origine de cet accident de parcours, ne l'avait pas tellement prévu ? J'ai été en relation avec une nièce du cardinal qui avait voulu que j'écrive quelque chose sur lui ; cela n'a pas eu lieu parce qu'un neveu du cardinal s'y est opposé mais ce qui m'aurait beaucoup intéressé, c'était de retrouver dans le passé du cardinal Liénart les premières approches de la prise de position originale qu'il avait eue au moment de Vatican II. C'est vraiment quelque chose d'inattendu ! Quand nos évêques vont à Rome, ils y vont individuellement, ils sont les petits garçons de l'affaire... Par le fait d'être rassemblés à 2000 dans la basilique, ils ont pris conscience de leur force qui était sans proportion avec le poids qu'ils pouvaient peser chacun, individuellement, sur la Curie. L'intervention du cardinal Liénart n'était absolument pas dans la ligne de préoccupation des évêques qui se sentaient un peu coincés par l'organisation. La séance initiale ne prévoyait aucune autre intervention que celles du programme proposé par la Curie. Quand Liénart a sorti son bout de papier, en latin, qu'un de ses amis lui avait passé, il a demandé au président de pouvoir intervenir. Le président lui a répondu que c'était interdit puisque non prévu dans le programme. Liénart a dit : moi je prends l'initiative, à l'applaudissement général des 2000 évêques. Cela flanquait par terre toute la Curie, tout ce que le cardinal Ottaviani avait conçu. La séance a été assez mouvementée. Chaque évêque devait parler vingt minutes. Ottaviani s'est mis à parler, à faire un cours de catéchisme et, au bout de vingt minutes, on lui a coupé le micro... Ce sont des histoires qui ne se passent pas toujours aux Conciles... Il y a eu vraiment un mouvement de révolte à ce moment-là.

Qu. *Je me demande s'il ne faudrait pas beaucoup de courage maintenant pour redresser la barre ... ou l'infléchir ?*

M.L. Il n'y aura pas de redressement ! Il faut boire le calice jusqu'à la lie, il faut faire l'expérience décisive que marcher en arrière, ce n'est pas avancer, il faut faire cette expérience-là ! C'est à la base de prendre conscience de sa responsabilité dans l'Église et prendre des initiatives comme celle que vous avez prise (*Appel de Montpellier* du 3 avril 1985), qui prend des proportions qui vont affoler votre évêque et qui vont bousculer un petit peu le milieu. C'est bien, mais en plus il faut faire quelque chose de positif, c'est-à-dire des initiatives. Il y a beaucoup d'endroits où d'autres choses se font, mais avec tout ce que cela représente de précarité.

Qu. *Dans la correspondance que nous avons reçue, un Dominicain écrit : il est vain de vouloir réformer l'Institution, je préfère vivre et l'Institution finira par suivre. Peut-être serait-il dans notre vocation, suite à l'appel de Montpellier, de collecter toutes les expériences qui se font à la base et de leur donner une certaine publicité : qu'en pensez-vous ?*

M.L. Je ne pense pas que nous puissions lutter organisation contre organisation, c'est la lutte du pot de fer contre le

pot de terre. Donc tout ce qui tirerait sa force d'une organisation, à mon sens, ne peut pas marcher. Il y a des revues qui s'efforcent de faire prendre conscience de cela, de ce qui se passe dans l'Église, la revue *Jésus* aujourd'hui par exemple, qui sont beaucoup plus indépendantes que celles qui sont attachées à des maisons d'édition qui sont tenues... la Bonne Presse est tenue. Dans ces revues, il y a une certaine indépendance d'esprit. On va voir comment cela va réagir, mais on ne peut pas lutter organisation contre organisation. Il faut la politique de la poussière : la poussière pénètre partout et il n'est pas possible de la balayer...

Qu. *Pour que la poussière se répande, il ne faut pas qu'elle soit en vase clos.*

M.L. Il faut utiliser des organes qui existent et qui ont déjà un certain public comme ce type de revue.

Qu. *Il y a un journal qui proposait que chaque lieu et chaque groupe où il se passait quelque chose, envoient à leur évêque un compte rendu de ce qu'ils faisaient.*

M.L. Cela serait très bien... si les évêques les lisent, car je connais des évêques qui disent : ceci n'étant pas en paroisse, je ne le lis pas. Par exemple des groupes à Nantes sont très vivants mais l'évêque leur a dit que, parce que «vous ne travaillez pas en paroisse, je ne vous connais pas !»

Qu. *Beaucoup d'évêques sont encore dans la structure paroissiale.*

M.L. Oui et ils le seront de plus en plus car c'est la planche de salut de l'Institution : tout ce qui se fait hors de la paroisse n'est pas d'Église.

Qu. *Vous êtes sévère dans votre dernier livre.*

M.L. Je ne suis pas sévère, je suis réel. L'idée intéressante est de Senas, l'enfant chéri de Jean XXIII, c'est lui qui l'avait poussé et qui a pratiquement organisé le Concile. Il disait : Jean XXIII avait prévu trois mois, nous avons loué des locaux pour trois mois. On a abordé les problèmes d'une façon tout à fait différente de celle que pouvait penser Jean XXIII et alors ça a pris des telles proportions que ça a duré trois ans ! On s'est arrêté, mais on n'avait aucune raison de s'arrêter, ça pouvait continuer toujours. Cela soulevait des tas de problèmes qui étaient un peu neufs pour la plupart de ceux qui s'en occupaient.

Qu. *Vous croyez qu'au prochain Synode, vu les problèmes, vu les positions des évêques anglais, d'Amérique latine, il ne peut pas y avoir un changement ?*

M.L. Quand je vois la virulence des réactions, il y aura peut-être quelques freinages mais, si Ratzinger a écrit son bouquin, c'est qu'il est de mèche avec Jean-Paul II, c'est incontestable. Que Jean-Paul II ait avancé Ratzinger pour voir de quelle manière ça réagirait et pour mieux orienter sa barque... Il est tout à fait évident qu'avec Jean-Paul II on va dans cette direction avec beaucoup de ténacité, d'intelligence... les évêques sont nommés en conséquence... le rouleau compresseur bien méthodique, très méthodique... c'est très significatif. À Vatican II, l'Église avait prévu la retraite des évêques à 75 ans : c'était dans l'idée de Jean-Paul II pour que les vieux disparaissent, mais maintenant, on fait disparaître ceux qui étaient favorables au Concile de sorte que ce sont des mesures à double tranchant. Il faut bien l'avouer, nous avons un nombre considérable d'évêques qui l'année prochaine (1986) vont atteindre 75 ans et nous avons des tas de futurs évêques qui sont prêts à Rome à prendre les places vides. Lorsque Jean-Paul II a été élu pape, vingt séminaristes d'Econe sont partis à Rome, ce sont de futurs évêques ! Il n'y a pas grande différence entre Jean-Paul et Lefèbvre, simplement Lefèbvre est trop brutal dans ses prises de position politiques. Ils ne s'entendent pas à ce niveau-là, mais au niveau doctrine, discipline, pouvoir, place du prêtre dans l'Église... c'est tout à fait du même genre !

Qu. *L'Esprit Saint dans tout cela ?*

M.L. Il fait ce qu'il peut avec le Concile comme il fait ce qu'il peut avec chacun d'entre nous...

Qu. *Il peut beaucoup...*

M.L. Oui, dans certains cas, il est important que l'Église fasse l'expérience que ça ne peut continuer comme cela a été jusqu'à présent. Pour faire cette expérience-là, il faut aller jusqu'au bout et je crois que, grâce à la vitalité d'un nombre relativement restreint de chrétiens, ce jusqu'au bout ne détruira pas ce qui reste et, à partir de ce qui reste, on repartira. Seulement il faut que ce petit reste existe et prenne sa consistance, sa réalité...

Qu. *La période qui s'ouvre nous demande de garder une certaine fidélité.*

M.L. C'est tout à fait certain. Il y aura toujours suffisamment de batailleurs, mais il faut des gens qui construisent intérieurement, en eux et autour d'eux, ce qui prépare l'avenir. C'est la condition sine qua non de l'avenir de l'Église en France. La situation de l'Église de France est très différente de celle des autres pays : ce qui est vrai ici ne l'est ni en Pologne, ni en Afrique. En Europe, je crois que la France est vraiment en avance. Elle est la fille aînée de l'Église, il faut bien qu'elle soit la première, mais la Belgique s'en rapproche bravement. L'Allemagne, quand on aura fait une séparation de l'Église et de l'État, sera une Église pauvre. Actuellement le deutsch mark conduit l'Église ! Il est très important, quand on parle de l'Église, de préciser l'Église de tel lieu. Le livre que j'ai fait, c'est l'Église de France. Si on veut parler de l'Église de France sans parler des autres Églises, c'est à condition que la centralisation à Rome saute. La première condition pour l'avenir est que cette centralisation saute... il faut décentraliser.

Qu. *Cette centralisation ne peut sauter que dans la mesure où il est vécu autre chose à la base...*

M.L. Un des aspects de la centralisation est que la machine peut tourner à vide... c'est ce qui se passe. Il y a un fossé qui se creuse entre ce qui se dit, ce qui s'enseigne dans le Magistère et ce qui se pense et se vit chez les chrétiens, la différence est considérable. Ils ont fait une énorme bêtise. Pour qu'un gouvernement soit bien fait, il ne faut pas commander des choses impossibles, il faut commander des choses possibles car, si l'on commande des choses impossibles, il y a un certain hiatus entre l'autorité et l'obéissance. Par exemple, l'aspect de la morale sexuelle (*Humanae vitae*), presque tous les évêques étaient contre. Jean-Paul II était un des rares évêques qui étaient favorables

à cette Encyclique et fatalement il accentue cette prise de conscience. Il est incontestable que le jour où Jean-Paul II a cédé à ces perspectives, il ne s'est pas rendu compte qu'il était en train de saper l'autorité pontificale ; une autorité qui commande des choses impossibles se trouve, par le fait même, en état de décadence.

Qu. *Comment voyez-vous cette Église décentralisée ?*

M.L. On peut concevoir que le prêtre soit le centre liturgique de l'unité des chrétiens dans une paroisse. Pour moi, l'évêque représente, par sa propre personne, l'unité des différentes Églises, qui sont toutes différentes dans la mesure où elles s'adaptent à des situations très différentes. Jadis les Églises locales étaient beaucoup plus indépendantes par le fait même des moyens de communication. Aujourd'hui ces moyens de communications sont ultra rapides. Ainsi un supérieur de congrégation a reçu un coup de fil de Rome sur quelque chose qu'avait fait un de ses inférieurs et qu'il ignorait encore ! Il est certain que les moyens de communication changent complètement les possibilités de décentralisation ; nous passons d'une centralisation légère à une dictature. Il y a une certaine absolutisation de l'Institution, de ses méthodes et de sa manière de gouverner qui, à mon sens, est un inconvénient majeur. Il faut relativiser les choses car l'absolu ne se présente pas à l'état pur dans le monde. C'est à travers son histoire, à travers le relatif, que s'infuse quelque chose qui s'efforce de demeurer stable au milieu de la diversité et des incohérences de l'histoire générale.

Qu. *Vous insistez sur cette fidélité à l'Église.*

M.L. Je crois que c'est important ! L'endroit le plus favorable pour travailler pour l'Église est un petit peu à l'intérieur ou un petit peu à l'extérieur, près de la porte : c'est là qu'il y a des courants d'air. Que voulez-vous, au chœur, on dort. C'est aux frontières que se passent les choses. L'expérience le montre. Quand on abandonne complètement l'Église, on ressent une sorte d'amertume qui est grave, dont il est difficile de se guérir. Tout cela, Jésus l'a vécu à sa manière : il a été jusqu'aux frontières de son peuple. Peut-être, un des aspects de ce que Jésus a vécu est sur notre chemin, à savoir de se comporter vis-à-vis de l'Église de notre temps comme Jésus s'est comporté vis-à-vis de l'Église de son temps.

Ce sont des choses que j'ai reçues de M. Portal. Il a été en lutte toute sa vie; il a connu une première difficulté avec l'Église quand il a échoué dans l'unité de l'Église Anglicane avec l'Église Catholique, à la fin du siècle dernier; puis il a eu une deuxième difficulté, quand, en 1908, supérieur d'un séminaire de jeunes prêtres lazaristes faisant des études, il a été sapé au nom du modernisme. Il a beaucoup souffert dans l'Église, mais il a été fidèle. Il nous disait souvent : l'Église, notre mère et notre croix. Notre mère parce qu'elle nous engendre; notre croix parce qu'elle nous apporte ce que nous ne pourrions atteindre par notre propre ascèse, un dépouillement qui va au-delà des initiatives que nous pouvons prendre. Maintenant chacun agit suivant l'intensité de son action dans l'Église et l'importance de la réaction que l'Église peut avoir.

Je conseille toujours aux communautés de foi de donner une colonne vertébrale à leurs réunions. Il ne suffit pas d'échanger sur ce que nous avons pu vivre pendant quinze jours ou trois semaines, même si c'est capital. Il faut prendre un livre sérieux, chacun prépare le chapitre prévu avant la séance et on confronte nos points de vue. Alors quelque chose prend une certaine consistance dans la rencontre et n'est pas sans avoir une certaine présence, tout au long de l'année.

Qu. *C'est ce que nous pouvons faire avec un de vos livres.*

M.L. Vous avez tout à fait raison ! Je vous conseillerais la lecture du livre sur M. Portal, le livre de Poulat sur le modernisme... Le modernisme est une question cruciale; les problèmes qui se posaient au début du siècle l'ont été beaucoup plus vigoureusement qu'à notre époque : vous verriez les rencontres avec Laberthonnière, Auguste Valensin, Loisy et combien d'autres. Toutes les questions, qui se posent maintenant, se posaient d'une façon nette, plus nette que maintenant et c'était fait par des chrétiens très attachés à l'Église, beaucoup plus attachés que les exégètes d'aujourd'hui. L'Église, à ce moment-là, était presque une réalité intangible. Quand Portal parlait de l'Église, c'était pour lui presque Dieu incarné. Tandis que maintenant les actions de l'Église ont beaucoup baissé chez les chrétiens et il faut avouer qu'en ce moment, la chute est particulièrement importante.

Qu. *Vous avez ouvert beaucoup de portes.* **M.L.** C'est à vous d'y passer.

Qu. *Un aspect important, aujourd'hui, c'est que l'Église est minoritaire.*

M.L. La puissance sociale de l'Église aujourd'hui est presque nulle. Ce qui est grave c'est que les non-chrétiens veulent que l'Église prenne des positions sur des points où elle n'est pas compétente. C'est vraiment une tentation pour l'Église de dire des choses dont elle n'a pas la compétence. Pour tout ce qui tourne autour de la biologie, de la sexualité... elle a des connaissances qui ne sont absolument pas de l'époque. L'Église prend, à ce moment-là, des positions qui ne sont pas suivies mais qui, d'une certaine manière, la dévalue.

Qu. *Ce qui est grave c'est que des gens suivent quand même.*

M.L. Oui, parce qu'il y a des réflexes de vieille chrétienté que nous avons tous au fond du cœur, même les gens qui ne sont pas du tout croyants. Nous entrons dans une période très, très difficile et c'est pour cela qu'il faut trouver sa vitalité dans ce que l'on vit soi-même chaque jour. On se rassemble à quelques-uns et on tient le temps qu'il faudra tenir. Vous savez, ils n'étaient pas nombreux à la mort de Jésus. En revanche, je crois que nous n'avons pas à faire ce qu'ils ont fait, nous avons à développer l'intériorité, la vie spirituelle, une compréhension en profondeur humaine de Jésus, beaucoup plus qu'au début où il y a eu tout de suite une théologie, enracinée dans la tradition juive ou dans des perspectives grecques, qui a pour ainsi dire obnubilé une certaine intelligence de ce que Jésus a vécu; c'est ce qui les a intéressés. Ce qui nous intéresse, c'est comment Jésus pourrait nous faire vivre. C'est pourquoi, dans ma préface, j'insiste sur le fait que le renouveau de l'Église sera plus spirituel, plus intérieur que la première naissance. Le deuxième souffle de l'Église sera plus spirituel que le premier.

TL - Marcel Légaut. *bonjour, vous aurez cent ans en l'an 2000. Vous avez eu une jeunesse heureuse dans une famille laborieuse et sans histoire, imprégnée de religion. À dix-huit ans, vous êtes polytechnicien; à dix-neuf ans, vous êtes reçu à Normale Sup. Très vite, vous exprimez le désir de réaliser en milieu universitaire une vocation scientifique jointe à une vocation religieuse dans une équipe de type monastique. Ce rêve, vous l'avez inlassablement mis en œuvre mais il n'a jamais pu prendre vraiment corps et aujourd'hui vous semblez en éprouver encore une certaine nostalgie. Après l'armistice de 1940, vous vous mariez et vous achetez une ferme abandonnée dans les montagnes de la Drôme. Vous devenez paysan et, pendant trente années, vous peinez, travaillant la terre, éduquant vos enfants, attendant en vain des compagnons d'aventure, et vous écrivez beaucoup. En même temps, vous redécouvrez la vie de prière qui doit devenir, d'après vous, l'activité principale du croyant. Aujourd'hui vous nous recevez dans cette petite maison à deux pas du carmel de Mazille que vous fréquentez assidûment. Ici et ailleurs, vous continuez à accueillir ou à visiter les innombrables personnes et groupes qui veulent bénéficier de votre parole après s'être nourris de vos livres. Comme un de vos ouvrages s'intitule "Devenir soi", j'ose vous demander : à quatre-vingt six ans, Marcel Légaut est-il devenu Marcel Légaut ?*

M.L. Il ne l'est pas encore tout à fait parce qu'à mon sens, tant que l'on est en vie ici-bas, on devient et c'est comme ça qu'on vit. Je pense que tout de même, si je suis suffisamment proche de la fin pour apercevoir de loin un peu le but, je peux dire sans orgueil que je suis heureux d'avoir vécu ce que j'ai eu à connaître dans mes quatre-vingt six ans. Je ne sais pas ce qui va m'arriver mais, s'il m'est permis de conserver une conscience humaine jusqu'à la fin, je crois que j'aurai vraiment vécu de façon à ce que ma mort, à ce que la mort, devienne vraiment ma mort. J'ai cette ambition folle, à savoir que précisément, lorsque je serai mort, je serai probablement mieux compris de beaucoup.

TL - *Vous venez de prononcer le mot "ambition". J'ai l'impression que justement vous avez toujours été ambitieux, d'une ambition saine mais réelle.*

M.L. Et vague par certains côtés car, à mesure que l'on se développe dans la vie, on s'aperçoit que ce que l'on espérait avec exactitude à un moment donné de sa vie n'est pas du tout ce qui arrive. Mais l'essentiel de ce que l'on espérait jadis se retrouve sans qu'on l'ait vraiment voulu, sans qu'on l'ait même vraiment su, lorsque l'on comprend mieux son présent.

TL - *On devient soi malgré soi, ou faut-il vouloir être soi ?*

On ne devient pas soi malgré soi et on ne le devient pas non plus parce qu'on l'a voulu. Mais, à certaines heures de l'existence, on a une certaine lumière sur ce qu'on a à vivre qui petit à petit se développe et qui nous fait découvrir que ce que nous devenons est à la fois la conséquence d'un accueil, de l'accueil que nous en faisons, et, d'autre part, d'une force qui est en nous, qui ne peut pas être sans nous mais qui n'est pas que de nous. Pour moi, c'est le chemin qu'il m'a été permis de parcourir pour croire en Dieu.

TL - *Vous l'avez parcouru, mais d'une façon...*

M.L. ... sinusoïdale car, en définitive, l'homme ne marche pas droit. Ce qui est intéressant, c'est que la sinusoïde qu'il suit est tout de même asymptotique à une direction fondamentale qu'il se trouve dès le début mais qui se manifeste de plus en plus, ultérieurement, lorsque les contingences changent, lorsque les situations où l'on se trouve deviennent différentes, et surtout quand les forces baissent.

TL - *Vous prononcez plusieurs fois le mot d'échec. Comment avez-vous vécu cet échec répété de la création d'une communauté de scientifiques avec vous pour rechercher l'essentiel ?*

M.L. Il est certain qu'une des crises importantes de ma vie a été lorsque les quelques camarades qui devaient venir avec moi ont disparu. L'un est mort, les deux autres se sont mariés. Pendant une dizaine d'années, je me suis trouvé, je dirais tout à fait en porte-à-faux vis-à-vis de ce que j'avais à vivre, vis-à-vis de ce que j'aurais voulu vivre. Mais justement, les échecs à cette dimension labourent le cœur, l'âme, à une profondeur que l'ascèse ne peut pas atteindre. À ce moment-là, on a la possibilité de réaliser certaines choses, qui auraient été tout à fait hors de nos possibilités si on n'avait pas connu de tels échecs. Les souffrances de l'enfantement sont évidemment indispensables pour que l'enfant naisse.

TL - *Comment un être humain va pouvoir faire d'une situation d'échec, d'une impasse, l'occasion d'une avancée ? Vous parlez même des échecs qui doivent rester cachés parce qu'ils ne concernent que le mystère de l'être, qui sont cachés comme des annonces. Comment l'échec peut-il devenir tremplin ?*

M.L. Il est certain qu'un échec n'est pas un tremplin en temps ordinaire. Je crois beaucoup au ressac profond de l'homme. Lorsqu'il est menacé dans ses œuvres vives, il a une intelligence en profondeur de ce qu'il a à vivre ou de ce qu'il a vécu qui dépasse ce qu'il peut faire dans le quotidien. À certaines heures qui ne sont pas commandées, qui ne sont pas prévisibles, il nous arrive de tirer un bien inattendu et inatteignable d'un fait qui semblerait au contraire être une catastrophe, une sorte de fin. Je dis souvent que j'étais vieux très jeune. Une des formes de cette vieillesse est précisément de se trouver acculé par les circonstances à des impuissances dont on prend conscience et qui permettent peut-être de mieux comprendre cette action en nous qui ne peut pas être sans nous mais qui n'est pas que de nous. Après mon retour à la terre, trois ou quatre ans après, au moment où j'avais une expérience suffisante pour que les illusions du départ aient disparu, lorsque l'université m'a proposé de reprendre un poste, j'ai eu très nettement l'impression que ce n'était plus possible et que retourner à l'université, c'était me renier.

TL - *C'est une des questions qui me travaillent : dans votre désir du début, il y avait beaucoup d'illusions mais l'une était d'associer la vocation scientifique à une vocation religieuse, spirituelle.*

M.L. Ça, c'est une chose essentielle et je ne l'ai jamais reniée et ça, c'est capital.

TL - *Alors, comment est-ce que vous l'avez vécue ?*

M.L. Je ne l'ai pas du tout vécue comme je le pensais. J'étais un fanatique des mathématiques et, au début, je pensais unir une vocation scientifique mathématique à une vocation religieuse. C'est dans cette perspective que Portal m'a fait rencontrer Teilhard de Chardin qui se posait lui-même cette question pour son propre cas. C'était d'ailleurs assez général à cette époque dans les milieux chrétiens cultivés, ça semblait être important pour l'Église en particulier. Alors après avoir trop aimé les mathématiques, j'avais commencé ma thèse en mathématiques élémentaires, je les ai complètement abandonnées. À partir de 40 ans, je n'ai plus ouvert un livre de mathématiques et je suis un ignorant radical maintenant. Mais l'esprit de recherche qui m'avait animé dès le commencement est resté, de sorte que la révélation de l'essentiel de ce que j'espérais dans une perspective fautive s'est trouvé réalisé petit à petit dans une perspective qui était plus dans ce que j'avais reçu que dans ce qu'on m'avait donné.

TL - *Vous dites que cet esprit de recherche est essentiel pour l'Église.*

M.L. Pour préciser les choses, ce n'est pas que les mathématiques soient importantes pour l'Église.

TL - *Tout ce qui concerne l'Église, on verra cet aspect tout à l'heure. Je voudrais revenir un peu en arrière à propos de ce couple. Il est en nous, il y a une force qui est notre œuvre et qui en même temps n'est pas notre œuvre. C'est cela qui permet d'avoir foi en soi. Vous distinguez la foi en soi et la confiance en soi. Je voudrais alors vous demander ce qu'est la foi en soi et pourquoi vous dites qu'il faut d'abord avoir la foi en soi pour pouvoir ensuite avoir la foi en Dieu.*

M.L. La foi en soi, c'est la prise de conscience que ce que je suis est plus grand que ce que je deviens et plus grand que ce que je vis. Par le fait justement que tout ce qui a été des facilités pour devenir ce que je suis m'a été progressivement enlevé, quelque chose est resté qui était au-delà de la conscience que je pouvais en avoir. Autrement dit, l'homme est plus grand que ce qu'il sait, que ce qu'il dit, que ce qu'il fait, que la conscience même qu'il a de lui-même. Cela se manifeste à travers une histoire, à travers le temps, au-delà des circonstances de toutes sortes. Ainsi, petit à petit, sans qu'il le sache, sans qu'il le veuille, mais en étant fidèle au pas à pas du quotidien, il suit un fil qui le conduit à une certaine réalisation unique, unifiée et qui est "devenir soi".

TL - *Alors, à 40 ans, on peut se reposer car on a pu faire ce travail et on s'installe dans son chalet intérieur ?*

M.L. La vie spirituelle ne se nourrit que de ses fruits. Le jour où elle ne porte plus de fruits, elle meurt. La recherche ne peut pas aboutir à une réalité qui soit un but fixé, elle va toujours au-delà de ce qu'elle atteint, à la fois par cette activité intérieure qui n'est pas que de nous, et par cet esprit critique qui fait que chaque fois que nous croyons avoir trouvé quelque chose, nous découvrons que la réalité que nous saisissons par le dedans va au-delà et est différente de ce que nous pensons pouvoir dire.

TL - *Et si l'on s'arrête, on se renie ?*

M.L. Si on s'arrête, on se renie.

TL - *Alors quand est-ce qu'on est amené à nommer ce qui ne vient pas de nous, à nommer Dieu, à faire de ce mot quelque chose qui ne soit pas du tout venant ?*

Pour moi, le simple fait que ce n'est pas que de moi, comme je le vis profondément, ce n'est pas du tout venant. Ce que je vis profondément et qui n'est pas que de moi tout en ne pouvant pas être sans moi, je dirais que c'est par définition "de Dieu" mais je ne connais absolument rien de Dieu. Je sais simplement qu'il y a en moi quelque chose qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi.

TL - *C'est une trace, un parfum...*

M.L. C'est un chemin dont on ne voit pas l'issue et qui se découvre toujours nouveau à mesure qu'on le parcourt, qu'on avance plus loin. Pour moi, c'est mon chemin pour croire en Dieu. Mais ça ne me donne rien, ça n'affirme pas que Dieu est, ça ne dit rien sur ce que Dieu est.

TL - *Vous pensez que c'est un chemin et que, peu ou prou, c'est forcément le chemin pour tout être humain.*

M.L. Non, c'est un chemin particulier à faire parce que ce chemin dépend évidemment de ce qu'on est, des circonstances dans lesquelles on se trouve, de nos fidélités et de nos infidélités, ainsi de suite. C'est un chemin essentiellement singulier. C'est pourquoi on ne peut absolument pas aider l'autre à faire son propre chemin. On ne peut pas lui dire ce qu'est ce chemin s'il ne l'a pas déjà un peu amorcé en lui.

TL - *Pourtant vous avez exprimé souvent à quel point est précieuse pour nous la paternité spirituelle.*

M.L. Oui, mais cette paternité n'est pas un enseignement. Un professeur n'est pas un père et un père n'est pas un professeur.

TL - *Alors dites-nous quelque chose de cette paternité. Vous me permettez de vous citer. «La paternité, être dans les siens comme le tronc dans les branches et cependant rester étranger à sa propre chair, impuissant devant elle et livré à elle pour toujours».*

M.L. Le chapitre dont vous parlez, c'est la paternité humaine. La paternité spirituelle dont nous parlons est autre chose, quoique, dans une certaine mesure, il y ait des rapprochements.

TL - *Parlez-nous donc de ces deux paternités.*

Il est tout à fait évident que, quand on est père, on a des enfants très différents de soi. Ils sont d'ailleurs très différents entre eux. Par le fait même que nous sommes leur père, ils ont besoin de se détacher de nous et nous ne sommes pas particulièrement bien placés pour leur apporter l'essentiel de ce que nous voudrions leur donner. Il faut qu'ils se détachent de nous. Je pense qu'un fils ou une fille, lorsque le père disparaît, aura un regard sur son père qui dépassera de beaucoup en profondeur les conversations, même les plus intimes, qu'il a pu avoir avec lui de son vivant. Je crois que

nous donnons à nos enfants beaucoup plus que nous ne le savons. La foi en son fils n'est pas seulement la confiance dans ce qu'il fait, c'est l'idée qu'il y a en lui quelque chose qui n'est pas étranger à ce que je suis et qu'il ne connaît pas, mais qu'il découvrira progressivement s'il est suffisamment fidèle à ce qui monte en lui.

TL - Et la paternité spirituelle ?

M.L. La paternité spirituelle est tout à fait autre chose mais ça y ressemble tout de même. Lorsque deux êtres, un jeune et un vieux par exemple, ont une conversation suffisamment profonde pour découvrir que ce que le vieux a vécu est précisément ce que le jeune pour l'essentiel voudrait vivre. Et inversement, ce que le jeune désire est précisément ce que le vieux avait désiré dans sa jeunesse, lorsqu'il partait lui aussi sur le chemin. Alors cette sorte de conjonction de confiance entre deux êtres tout à fait différents, de génération différente, mais qui se comprennent par le fond beaucoup plus que par les expressions qu'ils peuvent utiliser, c'est la paternité spirituelle.

TL - Si bien qu'un enfant peut être, à certains moments, le père spirituel d'un adulte ?

M.L. Tout à fait. Je dirais même et je crois qu'on peut le dire, quand on est vieux, on a quelque tendresse pour son enfance, une certaine intelligence de son enfance. Quand on rencontre un jeune qui va partir sur le chemin et qu'on voit tous les risques qu'il va courir, on a pour lui une particulière tendresse.

TL - Vous avez prononcé le mot "fidélité". C'est un mot-clé qui revient souvent, c'est quelque chose qui vous apporte beaucoup ?

M.L. La fidélité, dans la mesure où elle est enracinée dans ce que je suis, où elle trouve sa puissance dans le fait que, si je ne correspond pas à ma fidélité, je me renonce, cette fidélité est capitale. C'est précisément dans la mesure où elle existe qu'on peut se dire fidèle à Dieu car, grâce à elle, on peut mettre en exercice des potentialités secrètes qui sont en nous, que nous ne connaissons pas mais qui apparaissent au moment où elles sont utiles.

TL - Vous avez 86 ans, donc vous avez vécu longtemps. Je me demandais comment un homme et une femme peuvent rester fidèles l'un à l'autre si longtemps. Dans le temps, on se mariait pour dix ans, quinze ans. Maintenant, on en prend pour 65 ans. Est-ce humainement possible ?

M.L. Je crois que c'est humainement possible lorsqu'on est vraiment homme ou femme. Cette fidélité s'enracine alors dans le fait que quand je me suis approché de ma femme et que ma femme s'est approchée de moi, nous avons eu une très grande importance au point de vue humain l'un vis-à-vis de l'autre. Dans ces conditions, j'ai une responsabilité vis-à-vis de ma femme qui dépasse de beaucoup les responsabilités que je peux avoir vis-à-vis d'un autre. Ce sont ces responsabilités qui sont à la base de ma fidélité. Mais je peux très bien de ne pas être porté à avoir cette responsabilité; nous avons des chemins différents, des caractères différents.

TL - Vous dites cela parce que vous vous êtes marié à 40 ans. Est-ce que ça veut dire qu'on doit attendre 40 ans pour se marier ?

M.L. Certainement pas. Aristote avait des idées précises sur la question, on devait se marier à 33 ans. On est peut-être plus mûr à 40 ans mais on est toujours devant une situation tout à fait nouvelle pour laquelle on n'est absolument pas préparé. D'ailleurs la société blasphème ces réalités. D'autre part, il y a une profondeur humaine qui ne peut être découverte que lorsqu'on est acculé à en prendre conscience. On ne se marie pas facilement, on ne se marie pas en temps de crise, on ne se marie pas parce qu'il faut fonder une famille, on ne se marie pas pour faire comme les autres. Là vraiment, tout homme et toute femme se trouvent devant une question qui ne peut pas être résolue sans avoir fait des essais de réponse qui ne sont pas tous très satisfaisants.

TL - Par ailleurs, vous parlez des amours impossibles. Là encore, je voudrais vous citer car c'est quelque chose de frappant. «Il est grand pour l'homme d'être conduit à désirer, avec l'intensité d'une nécessité inhérente à ce qu'il est, à un amour à ses yeux infiniment souhaitable mais pourtant à jamais inaccessible au niveau noblement humain où il se présente de prime abord». C'est un peu compliqué comme formulation mais ça veut dire qu'on peut ressentir un amour profond pour quelqu'un d'autre que son conjoint et que cet amour, il ne faut pas le nier, qu'il est beau, qu'il est valable, que c'est la vie.

M.L. Oui, mais qu'il est impossible parce que ce bonheur, réel dans toute autre situation, se trouve radicalement impossible de structure par le fait qu'il serait construit sur le malheur de l'autre. On ne construit pas son bonheur sur le malheur d'un autre. On ne construit pas son bonheur sur la possibilité du malheur de l'autre, c'est trop grave. C'est là que se trouve la profondeur humaine. Il y a des exigences qui débordent de beaucoup la morale proprement dite. Un autre exemple est celui du jeune veuf, d'une quarantaine d'années, qui perd sa jeune femme et a encore des enfants de 12-15 ans. Il a l'impression que ses enfants perdraient leur père s'il se remariait. Aucune Église, aucune religion, aucune loi n'a osé interdire à ce veuf de se remarier. Au contraire, tout le monde le lui aura conseillé. Cependant, intérieurement, il sent qu'il ne peut pas construire son bonheur sur le malheur possible, sur une blessure possible de sa petite fille ou de son petit garçon.

TL - Alors qu'est-ce qu'il fait, il traîne sa vie comme un boulet ?

M.L. En prenant conscience de cette impossibilité, il se heurte à sa propre grandeur. L'homme est trop grand pour ne pas connaître, à certaines heures, des situations impossibles; de même l'homme est trop grand pour ne pas se poser des questions insolubles, et je dirais même que c'est l'aiguillon de sa vie spirituelle. Ce ne sont pas les questions résolues qui nourrissent la vie spirituelle, ce sont les questions qui ne peuvent pas l'être parce que l'esprit critique est suffisant pour ne pas se satisfaire de tout ce qui peut lui être donné.

TL - Si je comprends bien, beaucoup de gens ne soupçonnent pas qu'ils ont en eux la richesse et la possibilité de traverser ces épreuves ?

M.L. Exact. Pour moi justement l'un des aspects de la foi en soi, lorsqu'elle a été suffisamment cultivée est de l'affirmer. La foi en soi est l'autre face de la foi en Dieu. Nous savons que nous passerons cela mais nous savons que nous n'avons pas que nous pour le faire, c'est Dieu qui vient en nous pour aider mais à son heure car il n'est pas toujours pressé.

TL - *Vous avez écrit des centaines de pages. Vous avez commencé déjà à Normale quand vous étiez étudiant.*

M.L. Pas à Normale. À Normale, je n'étais que mathématicien, je ne savais pas le français.

TL - *Vous l'avez appris comment.*

M.L. Je l'ai appris grâce à quelques camarades agrégés de français qui m'ont appris le français vers l'âge de 25 ans.

TL - *Au bout du compte, ça a donné beaucoup de livres. Pourquoi ?*

M.L. C'est le premier pas qui coûte, c'est-à-dire qu'il faut traverser le mur de l'imprimeur. Lorsqu'on l'a traversé et qu'on a un certain succès, c'est l'éditeur qui vous pousse à écrire. Mais dans une activité spirituelle, il y a toujours un développement, ce que l'on a découvert hier prépare ce que l'on va découvrir demain. Pendant un temps peut-être limité, il y a toujours une possibilité d'approfondir ce qu'on a déjà un peu perçu et de découvrir des horizons que l'on n'a pas encore vus.

TL - *Mais il y a des gens qui vivent profondément certaines choses et qui n'éprouvent pas le besoin de l'écrire.*

M.L. Ils n'en éprouvent pas le besoin parce que ce n'est pas dans la ligne de leur mission. D'autre part, il y a des possibilités plus ou moins inconnues chez beaucoup mais qui n'arrivent pas à émerger par le fait même que la mission ne passe pas par les chemins où il serait nécessaire de passer pour pouvoir devenir écrivain.

TL - *Vous avez prononcé le mot de "mission" qui est important dans votre œuvre.*

M.L. Pour moi, c'est capital. La mission, c'est ce que je dois progressivement découvrir et réaliser pour correspondre aux dons reçus que je connais, et pour mettre en activité les dons que j'ignore encore et qui sont potentiellement en moi. Pour devenir soi, il faut élargir, en un certain sens et autant que la chose peut être dite, l'ensemble des potentialités, c'est-à-dire des dons que l'on a reçus et qui sont en même temps des appels de Dieu, dans mes perspectives.

TL - *Cette mission, c'est de vous réaliser vous-même et de projeter votre pensée dans l'écriture.*

M.L. Le premier but de l'écrivain est d'écrire pour lui. En écrivant vraiment pour lui, il écrit, au-delà des horizons, pour d'autres. On n'est pas véritablement authentique avec les autres si on n'est pas d'abord authentique avec soi-même. Quand j'ai commencé à écrire les livres qui m'ont lancé, j'avais rencontré un demi-échec avec un petit livre *Travail de la foi*, en 1962. Quand je me suis mis à écrire les 700 pages des deux tomes, c'était, pour moi, mettre au clair ce qu'on pense car ceux qui ne savent pas écrire ce qu'ils pensent pensent dans le vague. L'écriture est une ascèse indispensable pour la pensée.

TL - *De fait, ça a éveillé des échos chez des gens insoupçonnés.*

M.L. Des gens insoupçonnés de tous niveaux de culture. J'ai des paysans parmi mes lecteurs et j'ai des intellectuels très cossus qui ne voient les choses que d'une façon grammaticale.

TL - *Alors c'est comme ça que se sont ancrés peu à peu ces groupes d'étude.*

M.L. C'est ainsi que petit à petit se sont créés ces petits groupes de lecteurs qui travaillent ensemble mes livres et qui ensuite me demandent d'aller les voir pour mettre au clair certaines questions ou pour des éclaircissements.

TL - *Est-ce que vous pouvez dire les questions qu'ils se posent ?*

M.L. C'est surtout des questions au point de vue de la vie spirituelle, pas du tout au point de vue social ou politique. D'une manière plus précise, sur la vie spirituelle enracinée dans l'histoire de chacun, à travers l'histoire de chacun, avec les perspectives qui se développent pour chacun dans la mesure où tout cela prépare son avenir, le sens de sa vie. C'est la raison pour laquelle *Devenir soi* est comme une suite de *L'homme à la recherche de son humanité* qui est important à un niveau de vie spirituelle, car il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour le comprendre mais il faut probablement avoir ce niveau pour être capable d'être chrétien.

TL - *"L'homme à la recherche de son humanité", j'imagine un jeune, vingt ans, profession : chômeur, qui a vraiment besoin de se lancer dans la vie, d'avoir une reconnaissance sociale, est-ce que vous pouvez quelque chose pour lui ?*

M.L. Je peux quelque chose pour lui s'il attend quelque chose de moi. Je crois, en définitive, qu'à vingt ans, on a des potentialités même primaires, des aspirations, je dirais même des idéaux au sens large, qui appellent, auxquels il faut correspondre mais avec une ténacité qui n'est pas celle de notre jeunesse actuelle.

TL - *Justement, j'avais en tête une autre catégorie de jeunes, ces jeunes qui changent trente fois dans l'heure de chaînes de télévision, qui font de véritables feux d'artifice, ça éclate de partout et puis ça retombe dans la nuit...*

M.L. Il faut qu'ils en soient dégoûtés, autrement dit, qu'ils voient la vanité de ces choses et que, par une sorte de ressac de leur humanité, ils comprennent que ce dont ils ont besoin, ce n'est pas tellement de tout savoir, mais de vivre totalement ce qu'ils ont à vivre.

TL - *Donc il faut attendre un peu.*

M.L. Il faut attendre mais il faut plus qu'attendre, il faut avoir foi en eux. Si on a foi en eux, on est dans une disposition qui favorise indirectement cet éveil singulier que personne ne peut faire à leur place.

TL - *À vous lire, j'ai l'impression que parfois vous pensez que la société, donc aussi l'Église, n'a pas assez foi dans les potentialités des jeunes.*

M.L. Tout à fait, et non seulement des jeunes, de l'homme en général, mais en particulier des jeunes dans la mesure où ces jeunes posent question aux sociétés qui sont déjà assez vieilles. Je le pense tout à fait et je dirais même que c'est un des aspects, à mon sens grave, de l'Église.

TL - Dans votre vie, il y a beaucoup de place donnée à la méditation.

M.L. Ça dépend des moments. Au départ, quand j'avais 20, 30 ans, au moment où on rêvait quelque chose d'un peu monastique, la méditation était longue. Pendant la vie active que j'ai dû mener entre 30 et 40 ans, le niveau de la méditation a baissé. En revanche, pendant mon temps de paysan, la méditation n'était plus du tout du style de ce que nous pouvons faire ici à la chapelle, elle était une inhibition, une végétation dans le milieu même où l'on vivait qui, sans être explicité, sans avoir un résultat explicite était une secrète préparation à ce qui allait venir après.

TL - Vous avez fait allusion à la chapelle du carmel de Mazille. Pourquoi vous venez ici ?

M.L. Je viens ici d'abord parce que j'ai trouvé un milieu spirituel d'une ferveur et d'une intelligence spirituelle que je n'ai pas trouvé ailleurs. Au milieu de ces sœurs, j'ai une possibilité de recueillement et d'approfondissement spirituels que je n'aurais pas dans ma chambre ni chez moi. Il y a un climat créé par une communauté de foi qui va bien au-delà de ce qu'une lecture ou un événement ordinaire peut introduire dans la vie d'un homme. Et puis, ce qui me réjouit dans cette communauté, c'est qu'elle est jeune et là où il y a de la jeunesse, une jeunesse intelligente, cultivée, qui a su se donner totalement, il y a un véritable réconfort pour un vieux comme moi.

TL - On y reviendra quand on parlera de l'Église mais, puisqu'on parle du monastère, vous avez dans votre livre "Pour croire à l'Église de l'avenir" un passage qui n'est pas très tendre pour les monastères.

M.L. Il ne faut pas être tendre pour les monastères car ils ne remplissent pas encore exactement leur mission. Je pense en plus qu'ils n'ont pas tout à faire. Ils ont à aider les simples laïcs, et surtout les laïcs, à s'approfondir spirituellement de façon à ce que, dans le milieu où ils vivent, ils apprennent la profondeur humaine qui leur est nécessaire de trouver pour être à leur place. Un monastère ne peut pas tout faire. Ces filles ne sont tout de même pas dans la vie courante mais elles peuvent aider ceux qui sont dans la vie courante à devenir totalement eux-mêmes et par conséquent à être capables d'être un peu le levain dans la pâte. Elles-mêmes ne sont pas dans la pâte mais elles peuvent aider le ferment à prendre sa vigueur pour que la pâte fermente.

TL - Ici, vous vivez non seulement la méditation mais la prière.

M.L. Les deux sont liées. On peut faire des prières et ne pas prier et, quand on prie vraiment, la méditation est présente partout.

TL - Ce matin, on parlait de la foi en l'homme qui conduit à la foi en Dieu. Où se situe Jésus dans ce processus ?

M.L. L'éveil à la vie spirituelle ne peut se faire que par chacun. On n'enseigne pas l'essentiel. Filiation et paternité spirituelles sont le seul moyen, la seule voie par laquelle on peut recevoir d'un autre comme une révélation de ce qu'on a soi-même à découvrir. Pour moi, l'essentiel de la révélation chrétienne est la place d'éveil spirituel que Jésus peut avoir dans l'idéal chrétien.

TL - Pour vous, Jésus est un homme qui a cherché son humanité.

M.L. C'est un homme qui a suivi sa mission grâce à l'approfondissement de son humanité et qui a fait cette chose singulière entre toutes, à savoir partir d'une religion collective pour arriver à une religion individuelle où la communauté remplace la collectivité, où chacun par sa fidélité propre est en communion avec les autres, aide les autres à être et reçoit des autres la possibilité d'être, sans que ce soit commandé, ordonné.

TL - Puis-je vous demander de préciser un peu ce qui vous séduit dans Jésus ?

M.L. C'est qu'il est un homme qui est parti d'une religion très traditionnelle, mais avec la vigueur qui correspondait à la longue tradition d'Israël. Grâce à cette vigueur, il a contesté la religion qu'il avait reçue et il a passé à une tradition qu'il n'aurait pas voulu qu'elle ne soit pas d'Israël, à une Église qui a été chassée d'Israël et qui a suivi son propre destin. Pendant quelques mois, Jésus a fait un chemin tel qu'il a très vite été refusé par les milieux religieux de son temps, par ceux qui avaient autorité pour maintenir la tradition d'où il était lui-même sorti.

TL - J'ouvre une parenthèse : vous avez dédié un de vos livres à Karl Marx, ça semble étrange.

M.L. Ça semble étrange mais ça me donne une certaine popularité. C'était en 1936, au moment du Front Populaire qui a été un bouleversement certain dans les milieux catholiques, qui a suscité des réactions très vigoureuses dans les milieux catholiques. Cela m'a fait beaucoup réfléchir car l'aspect social et politique a toujours été un peu à la frange de mes préoccupations. Je suis fils de professeur, dans un milieu relativement fermé, un milieu d'universitaires. Je n'ai jamais été chef d'entreprise, je n'ai jamais été en lutte avec des milieux comme le milieu ouvrier. J'étais très étranger à tout ce monde, de sorte que ça m'a posé beaucoup de questions. J'ai essayé alors de me dire ce que je voulais être, ce que je devais être, ce que je pouvais être, ce qu'il aurait fallu que je sois. C'est pour cela que j'ai écrit *La communauté humaine*. Je l'ai dédié à Karl Marx car pour moi qui n'ai pas lu un mot de Karl Marx, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, il était le symbole de celui qui avait compris l'importance des structures économiques, des structures politiques, pour la promotion de l'homme.

TL - Ce que vous dites m'intéresse parce qu'on entend parfois des gens dire que ce qui est collectif, ce qui est transformation du monde pour le rendre habitable, non seulement ne vous intéresse pas, mais que vous le considérez comme tout à fait accessoire.

M.L. Les gens ne sont pas très nuancés, c'est tout d'un côté ou tout de l'autre. Pour moi, justement, un des aspects importants de la vie spirituelle, c'est de donner une finesse suffisante pour distinguer ce qui est important, sans séparer ni a fortiori opposer. C'est pour cela que j'ai écrit *Engagement et intériorité*, pour bien montrer qu'il n'y a pas de vie spirituelle sans engagement, mais il y a beaucoup d'engagements sans vie spirituelle.

TL - Vous pensez que les engagements qui ne sont pas mus par une certaine intériorité sont de l'activisme.

M.L. Ils sont dans la mécanique générale, ils ne changeront rien au cours des astres, tandis que celui qui a une action

politique ou sociale par mission, c'est-à-dire que ça vient du dedans et pas simplement des occasions ou des circonstances extérieures, pour moi, il aura une activité de création et une fécondité qui dépassera même peut-être les projets qu'il peut avoir.

TL - Il s'agit donc pour chacun d'être vraiment fidèle à ce qu'il est.

M.L. Voilà, fidèle à ce qu'il est. La vie spirituelle exige un engagement, elle se nourrit de son fruit. Si elle n'a pas d'engagement, elle meurt de faim parce qu'elle n'a pas de fruit.

TL - Vous écrivez qu'il y a deux questions fondamentales qui se posent aux chercheurs religieux. La première, c'est : qui suis-je ?, et la deuxième : qui êtes-vous, Jésus ? Vous dites de Jésus qu'il est chemin et but suprême de la recherche religieuse.

M.L. Je suis parti d'une religion très traditionnelle qui m'a donc éveillé sur un Jésus plus "dieu" qu'homme. Par une évolution de ma vie spirituelle, j'ai été conduit à chercher surtout l'homme à travers ce que je suis, mais aussi à travers ce que les autres sont, et en particulier en Jésus. Dans la mesure où j'affirme trop vite que Jésus est Dieu, je suis distrait d'une recherche en profondeur de l'humanité de Jésus. Or si Jésus est vraiment le chemin qui conduit à Dieu, en bonne logique, c'est en comprenant par le dedans ce qu'il a eu à vivre que nous entrevoyons le chemin qu'il a lui-même suivi et qui peut ainsi nous inspirer celui que nous avons à faire, à sa suite, dans les perspectives qui correspondent à nos possibilités personnelles. Pour moi, le père spirituel du chrétien, c'est Jésus. Mais pour qu'il soit vraiment notre père spirituel et pour devenir vraiment fils, il faut entrer dans l'intelligence, en profondeur, de ce que Jésus a eu à vivre et prendre conscience de sa mission. Cette prise de conscience de la mission est éclairante pour me permettre d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu et pour trouver en moi les traces d'une action qui n'est pas que de moi. Dans la même direction, je peux découvrir en Jésus une transcendance qui ne peut pas être atteinte par moi mais qui reste suffisamment proche de mon vécu pour que je puisse en connaître l'existence et que je sache m'en approcher.

TL - Si vous voulez bien, nous allons en arriver à l'Église. Vous avez écrit qu'elle était votre mère et votre croix et vous venez de publier "Croire à l'Église de l'avenir". Alors tous les mots comptent et aussi leur place. On va commencer par le premier mot "croire". Dans votre œuvre, c'est un mot très fort, la foi en soi, la foi en l'autre et la foi en l'Église.

M.L. La foi en l'Église, c'est la foi en Jésus. Si je crois en l'Église, c'est parce que je crois en Jésus. Je pense que l'Église est, par le fait de sa perpétuation à travers le temps, la voie normale par laquelle on entre dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, de ce qu'il a été et de ce qu'il est encore.

TL - Mais vous dites : croire à l'Église de l'avenir...

M.L. De l'avenir parce que l'Église d'aujourd'hui prépare l'Église de demain. Je ne sais pas si l'Église de demain ressemblera à celle d'aujourd'hui. Je pense même que, vu les changements profonds de la société, de l'univers mental, l'Église de demain aura un tout autre visage que celle d'aujourd'hui.

TL - Vous dites que ce n'est pas joué.

M.L. Ce n'est pas du tout joué car, en définitive, l'Église de demain sera la conséquence de la fidélité des chrétiens de l'Église d'aujourd'hui.

TL - Il y a là quelque chose de capital dans votre œuvre. Vous écrivez que la base même du christianisme est menacée dans le monde moderne.

M.L. Je pense que la base du christianisme a été une doctrine sur Jésus plus que Jésus lui-même. Une des modifications importantes à faire, c'est que c'est au contraire Jésus homme, dans sa transcendance propre, qui est à la base de l'Église, et non pas une doctrine car toute doctrine est dépendante d'un temps et d'un lieu, de l'univers mental de sa naissance et de son développement. Or il est certain que l'univers mental actuel est bouleversé par le progrès des sciences, par le niveau de vie, au moins en Occident, par les perspectives absolument impensables qu'on pouvait avoir encore il y a vingt ou trente ans sur l'univers.

TL - À ce niveau, vous êtes sévère pour l'Église. Vous avez écrit : «On distrait sagement de toute recherche, finalement hasardeuse et source d'insécurité, cette recherche qui est cependant de toute nécessité...», c'est l'Église qui distrait. Et par ailleurs vous dites qu'elle a distrait des questions essentielles sur l'homme, sur Dieu, sur Jésus, qui devraient être sans cesse pour le croyant l'aiguillon de sa recherche.

M.L. Je suis sévère sans la condamner car je pense qu'il n'était guère possible que ça soit autrement. Mais à notre époque, vu les conditions tout à fait nouvelles dans lesquelles nous nous trouvons, il est capital que l'Église prenne conscience que, pour remplir sa mission, il faut qu'elle tienne compte des milieux dans lesquels elle a à vivre.

TL - Elle n'en tient pas compte ?

M.L. À mon sens, elle n'en tient pas assez compte actuellement, surtout depuis quelque temps, car on pense qu'on répondra aux problèmes qui se poseront dans l'avenir en regardant le passé.

TL - Vous visez ici ce qu'on peut appeler une certaine restauration.

M.L. Je vise une restauration qui est certaine. C'est une certaine restauration qui est certaine.

TL - Vous pensez que ça ne peut pas produire de bons fruits.

M.L. Je pense qu'elle était fatale à cause de l'impréparation des chrétiens. Mais tant qu'on restera à ce niveau, tant qu'on voudra refaire ce qu'on faisait jadis afin de mieux comprendre, de mieux réaliser la mission de l'Église, je crois que c'est une erreur.

TL - L'impréparation des chrétiens...

M.L. L'impréparation des chrétiens est certaine. Il y a un certain infantilisme chez les chrétiens par le fait même que

l'essentiel de leur vie n'est pas tellement leur foi que leur manière de vivre leur présent.

TL - Vous pensez qu'ils ont peur du monde qui vient, ou peur de se convertir.

M.L. Les deux. La peur du monde qui vient est certaine. La peur de se convertir... S'ils se mettaient à se poser vraiment les questions fondamentales qu'on doit se poser si on veut prendre un peu conscience de sa condition, cela bouleverserait pas mal de sécurité, d'assurance, qu'ils ont encore spontanément et auxquelles ils tiennent parce que ça leur donne une certaine tranquillité, une certaine satisfaction de conscience.

TL - Vous avez l'impression que l'autorité, les évêques, ne les prépare pas à ça.

M.L. Tout à fait, surtout qu'ils ne sont pas préparés eux-mêmes. Il y a une conversion de la tête qui n'est pas faite. Je pense même que ce sera la conversion de la base, au moins de la partie la plus vivante de la base, qui obligera nos évêques à penser réellement les questions, à ne pas les résoudre à coups de subtilité, comme si, en disant le plus et le moins, on arrive à dire quelque chose qui satisfait tout le monde et qui, pratiquement, ne résout aucune question.

TL - Vous dites que les chrétiens ne sont pas préparés et, en même temps, vous dites que ça viendra de la base, n'est-ce pas un peu contradictoire ?

M.L. Oui, c'est contradictoire en un certain sens. Cependant ça ne l'est pas complètement car, dans ce milieu qui n'est pas préparé, il y a beaucoup de chrétiens intelligents, cultivés, vivant leur foi. Ils sont perdus dans la masse mais ils vont petit à petit émerger car la masse va disparaître. Nous sommes condamnés à une Église de diaspora. Dans une telle Église, les éléments vivants seront beaucoup plus visibles parce qu'ils resteront presque seuls.

TL - Vous comptez beaucoup sur ces chrétiens de la diaspora. Vous dites que ce sont les laïcs qui feront vivre l'Église, alors que les clercs ne font que l'entretenir.

M.L. Je le crois volontiers. La tête croit diriger mais elle ne peut rien sans la base. C'est la base qui fait marcher et l'autorité d'une certaine façon doit entériner ce mouvement. Sauf exception, ce n'est pas en haut qu'on est vraiment créateur, c'est à la base, à l'endroit où on souffre de la disproportion, de la disparité qu'il y a entre ce qui pourrait être fait et ce qui est fait.

TL - Comment vont-ils tenir le coup, ces solitaires de la diaspora ?

M.L. Ce sont des disciples de Jésus et la vie humaine de Jésus est la base fondamentale. Jésus a été le fruit de toute la tradition d'Israël. Grâce à ce qu'il a reçu d'Israël, il a contesté cette tradition et il a fait naître une nouvelle manière de vivre de Dieu qui est la conséquence de l'ancienne mais qui la dépasse d'une coudée.

TL - Mais si tout ne peut être bâti que sur des personnes très enracinées dans leur foi, il n'en reste pas moins qu'on n'est pas chrétien tout seul, on ne trouve pas la foi tout seul.

M.L. «Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux», disait Jésus. Deux ou trois, on ne peut pas être moins. Si ce groupe est très vivant du fait que ça correspond à une attente fondamentale de l'homme, cette diaspora recréera une forme de chrétienté mais qui sera toute différente de la forme, très sociologique, très collectiviste que nous avons pu connaître au Moyen Âge.

TL - Donc vous pensez que l'Église de l'avenir, c'est l'Église des petites communautés.

M.L. De petites communautés rayonnantes de par leur propre réalité et qui permettront à beaucoup autour d'elles de pouvoir devenir eux-mêmes des hommes debout et des chrétiens de foi.

TL - En ce moment, il se crée des communautés qu'on appelle charismatiques où il y a des couples avec leurs enfants qui essaient de vivre un certain renouveau. Est-ce que cela correspond à ce que vous aviez essayé de chercher, il y a quelques années ?

M.L. Ça correspond très certainement à ce que nous rêvions de faire avant la guerre de 40, mais la guerre a tout flanqué par terre. Il y a tout de même des différences importantes. D'abord, je crois qu'il y a, dans les milieux charismatiques, un anti-intellectualisme qui était tout à fait absent chez nous. Au contraire, nous étions un groupe plutôt cultivé, chercheur, se posant des questions, ne se satisfaisant pas des réponses toutes faites. Ensuite, il y a une discrétion dans la manifestation du sentiment religieux qui est, à mon sens, très profonde dans la tradition catholique mais qui n'est pas observée suffisamment dans les perspectives charismatiques actuelles.

TL - Le Christ a dit : la lumière sur la colline, pas sous le boisseau.

M.L. Oui, mais il y a une manière d'éblouir qui n'éclaire pas. Ce qui jugera les mouvements charismatiques actuels, c'est ce qu'il en restera car la persévérance est le seul critère qui permette d'assurer que la mission était tout à fait authentique.

TL - Mais vous dites aussi que ces petites communautés seront éphémères.

M.L. Elles seront toujours éphémères mais, après le mouvement charismatique, grâce à lui peut-être, d'autres mouvements apparaîtront. Naissance et mort doivent se succéder pour que l'homme soit capable d'être créateur, car l'homme est plus créateur au départ qu'à la fin où il ne fait souvent que systématiser ou entériner les résultats qu'il a atteints.

TL - Peut-être parce que vous êtes normalien, vous trouvez qu'on n'est pas assez rigoureux dans la recherche intellectuelle. Est-ce que c'est pour vous quelque chose de tout à fait fondamental ?

M.L. Je crois que c'est tout à fait fondamental. Je pense que l'intellectualité, pour ceux qui en sont capables, doit être pleinement satisfaite. Pour ceux qui n'en ont pas les possibilités du fait de leur culture ou de leurs moyens, il y a une manière de vivre qui dépasse de beaucoup la manière de penser. D'ailleurs, c'est une des grâces de nos chrétiens : en général, ils vivent mieux qu'ils ne pensent. C'est le cas des nos sœurs ici mais j'admire leur façon de penser et de repenser.

TL - *Est-ce qu'on ne pourrait pas dire aussi que parfois les chrétiens agissent mieux qu'ils ne pensent ou agissent mieux que vous ne le pensez car vous êtes sévère sur l'action des chrétiens.*

M.L. Je leur reproche souvent de ne pas avoir la base spirituelle, la base de vie personnelle suffisante pour soutenir des activités généreuses qui sont plus provoquées par les besoins et les nécessités qu'ils ont que par la vitalité spirituelle qu'ils ont.

TL - *Mais on ne peut quand même pas attendre d'être bien structuré pour aller s'approcher du prochain qui est blessé sur la route.*

M.L. Ce n'est pas contestable mais il y a tout de même une distinction à faire. C'est le temps qui nous juge. Si notre vie spirituelle n'est pas suffisamment à la base de l'activité charitable ou autre que nous pouvons avoir, le temps le montrera sans pitié. Pour moi, l'essentiel des mouvements charismatiques est d'aider des gens à partir, à se développer, mais la persévérance est au-delà de tous les mouvements collectifs que les groupes charismatiques peuvent produire.

TL - *Nous avons parlé de l'Église de l'avenir et nous avons dit que l'Église d'aujourd'hui devait répondre à sa vocation mais elle se fonde aussi sur un passé. Le passé et la mémoire du passé sont importants pour vous.*

M.L. Oui, très importants. C'est un des aspects déficients des chrétiens. Ils ignorent complètement l'histoire de leur Église. Si on compare la spiritualité chrétienne à la mentalité juive, même ceux qui ne sont plus juifs, en ce sens qu'ils ne sont plus spirituels, qu'ils sont même athées, regardent encore la Bible comme quelque chose de fondamental pour eux. Nous autres, nous avons une ignorance radicale de notre passé et, en particulier de trois temps fondateurs : les origines, le premier siècle, car tout était joué à la fin du premier siècle; la Renaissance, le moment où le paganisme a réapparu dans l'univers mental des gens et a provoqué la Renaissance; enfin la crise moderniste au début du 20^{ème} siècle, l'intrusion de l'univers mental scientifique dans un milieu qui, jusqu'à présent, vivait sur des idées sur l'univers qui sont maintenant tout à fait dépassées.

TL - *Puisqu'on a prononcé le mot "mémoire", je voudrais vous demander de commenter un peu ce chapitre où vous dites que l'Église sera jugée, tiendra ou ne tiendra pas, au fait qu'elle aura fait mémoire de son fondateur et notamment dans l'eucharistie.*

M.L. Pour moi, je pense que l'eucharistie est une manière de me remémorer, au sens vivant du terme, d'actualiser ce dernier soir que Jésus a vécu avec ses disciples, où tout ce qu'ils avaient vécu ensemble a pris une intensité, un sens qui dépasse de beaucoup ce qu'ils pouvaient prévoir avant et ce qu'ils ont compris après.

TL - *Dans vos livres, vous ne parlez pratiquement jamais de la femme. Je crois qu'un des seuls endroits où vous en parlez, c'est justement à propos de l'histoire de l'Église, de ces grands couples de saints qui ont fait l'Église. Est-ce que vous pouvez dire quand même quelque chose sur la femme, et sur la femme dans l'Église ?*

M.L. Dans mes premiers livres, c'est-à-dire dans *L'homme à la recherche* et dans *L'introduction*, je n'ai voulu parler que de mon expérience personnelle. Je ne suis pas une femme et donc je ne peux pas parler de la maternité. Je ne peux pas parler de choses qui n'ont pas été vécues vraiment par moi à cause précisément de mes propres limites sexuelles. C'est un premier point. D'autre part, j'ai compris petit à petit, grâce aussi à une collaboration profonde avec plusieurs femmes, que des femmes m'ont apporté des choses que je n'aurais jamais pu trouver par moi-même, qu'elles m'ont conforté dans des perspectives que je n'aurais peut-être pas osé prendre moi-même si j'étais resté seul. Je pense que l'histoire montre que pratiquement tout ce qui s'est fait de grand dans l'Église s'est toujours fait, sous une forme plus ou moins visible, par une collaboration en profondeur entre un homme et une femme.

TL - *Personnellement, ce qui me frappe, c'est que ce sont souvent des femmes, à l'heure actuelle, qui vivent à la fois ce découragement profond de voir une Église qui ne veut pas bouger et qui, en même temps, sont tenaces dans l'invention d'une fidélité créatrice.*

M.L. C'est parce que, à mon sens, elles ont en ce moment la grâce des commencements, elles émergent. Alors il est tout à fait normal que, dans les commencements, il y ait à la fois une explosion, je dirais humaine, et puis une activité particulièrement profonde qui, dans mes perspectives, vient de Dieu.

TL - *Enfin, bien que les temps soient très incertains, vous pensez que la communauté naît.*

M.L. Oui, la communauté naît. Quand je vois des gens qui croient que la fin du monde est prochaine, je me dis que nous avons un passé où l'être humain était extrêmement improbable. Nous sommes une espèce improbable, absolument improbable, et toujours, par un biais ou un autre, au dernier moment, un événement arrive qui fait que ça passe. Je crois que nous sommes dans une période de ce genre. La dimension de la crise actuelle est, pourrait-on dire, cosmique.

TL - *On va terminer là-dessus. Enfin, c'est dans la mesure où les chrétiens continuent à faire mémoire vivante de leur fondateur qu'on peut croire à l'avenir de l'Église.*

M.L. Exactement, en tout cas, c'est tout à fait ma position mais en précisant le mot "fondateur". Jésus n'est pas le fondateur d'une religion, il est la base sur laquelle, petit à petit, sous une forme ou une autre, la religion chrétienne s'est construite.

JPN - Marcel Légaut, c'est dans le cadre splendide du monastère de Chalais que nous allons nous entretenir de la vie spirituelle. Vous avez publié plusieurs ouvrages sur ce sujet et vous êtes considéré par certains comme l'un des maîtres spirituels de notre époque. Pour aborder ce sujet, parce que je crois que, dans ce domaine, la personnalité de celui qui parle a beaucoup d'importance, j'aimerais d'abord vous poser une question personnelle : vous avez maintenant 87 ans, qu'est-ce qui, dans votre vie, vous a conduit à vous intéresser ou plutôt à réfléchir sur la vie spirituelle, et à vous situer un peu, j'oserais dire, en théoricien de la vie spirituelle ?

M.L. Je suis né au début du siècle, dans une famille foncièrement chrétienne, comme on pouvait l'être à cette époque. Et par conséquent, les observances morales et les pratiques religieuses étaient suivies avec exactitude. Pendant 20 ans jusqu'en 1920, j'ai suivi régulièrement la formation catéchétique et le catéchisme de persévérance qu'on nous donnait tous les dimanches matins dans ma paroisse. Une paroisse particulièrement cotée, Saint François de Salles, dirigée par l'abbé Loutil, qui était un écrivain assez célèbre à cette époque (Pierre L'Ermite). J'ai eu la grâce de rencontrer à ce moment-là, à l'entrée de l'École Normale Supérieure, un prêtre avec lequel j'ai eu petit à petit des relations assez directes, et qui m'a découvert des horizons tout à fait autres que ceux que j'avais jusqu'à présent vécus. Grâce à cette rencontre, petit à petit, par un développement intérieur qui n'était probablement même pas dans les horizons de M. Portal, j'ai été conduit à la vie que je mène actuellement. Un des aspects importants de ce que Portal m'a ouvert, c'est qu'il fallait, puisque j'étais un homme cultivé, relativement cultivé au moins, que l'honnêteté intellectuelle soit résolument respectée dans ma manière de croire et de faire. Donc une certaine authenticité qui supprime, autant que la chose est possible, la distance entre ce que l'on dit et ce que l'on pense, et entre ce que l'on pense et ce que l'on fait. Et ceci a été une ligne essentielle de ma vie qui s'est développée dans des conditions qui dépassaient de beaucoup les horizons que je pouvais avoir au départ. L'honnêteté intellectuelle et l'authenticité des comportements sont les deux faces d'une même pièce.

JPN - Nous aurons sûrement l'occasion d'en reparler. J'aimerais maintenant que nous puissions essayer de préciser ce dont nous parlons lorsque nous parlons de vie spirituelle. Mais plutôt que de vous demander une définition, je voudrais vous poser la question suivante : Est-ce qu'il existe, est-ce qu'il y a habituellement une expérience fondamentale qui introduit à la vie spirituelle ? Une prise de conscience, une intuition intérieure, un peu comme ce que vous avez pu vivre avec M. Portal.

M.L. Pour vous répondre, je vous précise d'abord qu'il est important d'aborder la vie spirituelle sans lui donner immédiatement un caractère chrétien. Évidemment, je suis chrétien dès l'origine, je n'ai jamais abandonné le christianisme, mais la manière dont j'ai été conduit progressivement à entrer dans la vie spirituelle originale, dont j'étais plus ou moins dispensé par la pratique religieuse qui m'avait été donnée au départ, est évidemment en dehors du christianisme proprement dit. La vie spirituelle n'est pas le monopole du christianisme et malheureusement il y a une pratique chrétienne qui dispense des démarches qui sont nécessaires pour découvrir une vie spirituelle proprement dite. Voilà donc un premier point. Un deuxième point me paraît très important : au départ, ce que je fais, ce que je pense m'est imposé du dehors et à mesure que la vie spirituelle se développe, que je le fasse consciemment ou non, naissent en moi des exigences qui ne sont pas la simple conséquence de ce qui m'est imposé du dehors. Elles ont un caractère personnel que les disciplines et les enseignements reçus du dehors n'ont pas. De telle sorte que, pour moi, la naissance de la vie spirituelle correspond à l'émergence dans la conscience d'exigences qui sont propres au point qu'il n'est pas considéré comme nécessaire que les autres puissent les connaître.

JPN - Selon vous, tout homme est appelé à faire cette expérience.

M.L. Je pense que tout homme est appelé à la faire mais tout homme n'est pas appelé à en prendre conscience d'une façon aussi explicite que ce que je suis en train de vous dire. Mais il est très important, si l'homme est suffisamment cultivé, éveillé sur ce qu'il vit, pour en prendre conscience, qu'il le fasse et qu'il ne se refuse pas à toutes les questions, et par conséquent à toutes les perspectives plus ou moins assurées qui lui sont proposées, précisément quand il prend suffisamment conscience de la condition humaine.

JPN - Est-ce que vous pourriez préciser un peu le contenu de ces exigences intérieures ?

M.L. Ce que je crois, c'est que, dans toute vie, à l'émergence des instincts fondamentaux, il y a des exigences qui apparaissent. Lors, par exemple, de l'amour naissant, je vais avoir vis-à-vis de la personne que je commence à aimer, des exigences de comportement vis-à-vis de lui ou vis-à-vis d'elle qui évidemment dépassent la simple moralité. Il y a des manières d'être qui ne sont pas la conséquence d'une technique, mais qui sont la conséquence de l'intelligence que je peux avoir de l'autre à partir de l'intelligence que je peux avoir de moi-même. Et il y a des exigences de mon comportement, dans ma manière de dire, dans ma manière de faire, qui évidemment dépassent de beaucoup la simple moralité.

JPN - C'est cela, c'est la prise au sérieux de ces exigences qui constitue pour vous...

M.L. ... l'essentiel, cette prise au sérieux n'étant pas forcément consciente. On peut très bien ne pas faire la théorie que je viens de vous dire et aimer profondément. Mais en revanche, si ignorant ces choses-là, on aime suivant la théorie qu'on doit avoir à ce moment-là, on n'aime plus. On est en dehors des perspectives proprement créatrices qui permettent à l'homme de devenir lui-même.

JPN - Perspectives créatrices... c'est-à-dire que ces exigences conduisent l'homme à créer son existence, sa propre réalité.

M.L. Sa propre réalité, et à le faire entrer dans une singularité qui n'est pas la simple conséquence de la volonté qu'il peut avoir de l'atteindre. Devenir soi est le fruit d'une longue fidélité à des exigences intérieures qui naissent à mesure que l'on est fidèle aux précédentes.

JPN - *La prise de conscience de ces exigences suppose que l'on soit déjà suffisamment intériorisé.*

M.L. Cela suppose toute une vie passée. C'est une chose importante qu'il faut dire : dans la vie spirituelle, rien de ce qui a été vécu avant n'est absent de ce qu'on vit aujourd'hui, et les moindres détails qui ont été vécus avec une fidélité suffisante, plus ou moins inconsciente, à ce qu'on doit être, sont présents aux heures décisives où la vie s'oriente d'une façon définitive.

JPN - *Mieux que par le passé, aujourd'hui, nous savons tout le poids d'illusions que peut drainer aussi une quête de vie intérieure.*

M.L. Tout à fait. Je pense justement qu'il faut accepter, on le découvre ultérieurement, que rien n'est pur dans une vie d'homme. Nous sommes ambigus du commencement à la fin. Notre condition humaine a justement cette grandeur, c'est qu'à travers une ambiguïté initiale et continue, petit à petit, s'amorce, se développe quelque chose qui relève justement de l'honnêteté de l'esprit et de l'authenticité des comportements, et qui nous évade de ce climat vaporeux d'ambiguïtés dans lequel nous vivons tous les jours.

JPN - *Mais est-ce qu'il existe quand même quelques critères de discernement un peu objectifs, qui permettent de découvrir son chemin ?*

M.L. Pour moi, il n'y a pas de critères objectifs. La grandeur de l'homme, c'est précisément que rien d'objectif ne peut lui dicter du dehors ce qu'il a à faire. En revanche, on peut concevoir qu'il y a certaines manières de ne pas se laisser, de ne pas s'abandonner à l'impulsion première et, à mon sens, c'est le temps qui est le grand facteur de discernement. Il ne faut jamais se presser lorsqu'une exigence intérieure importante se présente à nous. Il faut laisser au temps le temps de se purifier ou en tout cas de se préciser davantage. De sorte que, pour ma part, ce n'est pas une infidélité de ne pas correspondre immédiatement à une exigence qui se manifeste. On peut très bien prendre son temps. Le quotidien vient alors un peu recouvrir de sa trace l'ardeur du départ qui est toujours ambiguë mais, si une autre fois, dans d'autres circonstances, les mêmes exigences apparaissent, foncièrement identiques à la première, cela montre que ce ne sont pas simplement les contingences du dehors qui sont le maître d'œuvre de ces exigences, mais quelque chose qui est enraciné en moi. Plus une exigence est enracinée en moi, plus elle est fondamentalement nécessaire pour mettre en valeur tout ce que je suis. **JPN** - *C'est le temps qui apportera les confirmations.*

M.L. C'est le temps, 20 ans, 30 ans, 50 ans, nous avons toute la vie pour cela.

JPN - *Encore une question autour de ces exigences fondamentales et personnelles : est-ce que la prise de conscience de ces exigences ne suppose pas qu'on ait quelque estime de soi-même ? Je veux dire par là que beaucoup d'hommes, peut-être particulièrement à notre époque, ont d'eux-mêmes des images blessées ou faussées par la culpabilité.*

M.L. Cela touche quelque chose de très important. Sur un plan théorique, cela rejoint cette idée que les sciences humaines n'épuisent pas l'homme. Autrement dit, l'homme, par sa singularité, n'est pas simplement objet des sciences humaines. C'est un point fondamental. Tant qu'on aura une confusion dans ce domaine et qu'on pensera que l'homme relève des sciences humaines, la vie spirituelle n'est pas possible.

JPN - *Donc vous récusez, pour votre part, une conception de l'homme qui prétend le limiter aux déterminismes.*

M.L. Absolument. Autant j'accepterais qu'on nie l'existence de Dieu, autant je me refuse absolument à nier en l'homme une réalité qui dépasse ce qu'il fait, ce qu'il dit, et la conscience qu'il a de lui-même. L'homme est mystère. C'est ce que j'appelle la "Foi en soi" dans mes livres, sous une forme que j'aborde de différentes manières. L'idée est qu'il y a en moi une réalité dont je suis plus ou moins responsable sans la connaître, et qui est la conséquence de tout ce que je fais dans le quotidien, sous l'influence précisément de ce qui s'impose à moi du dehors, mais aussi des exigences qui naissent en moi à cette occasion.

JPN - *Je crois que maintenant, au point où nous en sommes de notre échange, nous nous trouvons devant une question qui ne peut pas être éludée : est-ce que cette expérience spirituelle, dont nous venons de parler, ouvre sur un autre que moi, celui que nous appelons "Dieu" ? Parce qu'enfin, on peut prendre conscience du mystère qui nous habite sans forcément devenir un croyant.*

M.L. Pour moi, on peut très bien concevoir un homme ayant une vie spirituelle tout à fait authentique et qui se dit athée. Il se dit athée, non pas tellement parce que sa démarche intérieure l'a conduit à l'athéisme mais parce qu'elle l'a conduit à critiquer toutes les formes faciles par lesquelles les croyants traitent de Dieu. C'est donc un athéisme de controverse plutôt qu'un athéisme, fruit d'une vie spirituelle. Mais ce que je penserais volontiers, c'est que, à mesure qu'on se développe spirituellement et qu'on se dégage de tous les aspects passionnels d'une négation, d'un athéisme qui est pratiquement un refus, on découvre en soi, à partir des exigences dont nous parlions, à partir de cette activité créatrice qui me permet d'y correspondre d'une façon suffisamment exacte, une action qui est en moi, qui ne peut pas être sans moi, mais qui n'est pas que de moi, et que je dirais "de Dieu", sans savoir en rien ce que Dieu est.

JPN - *Mais il y a quand même un saut qualitatif.*

M.L. Chaque fois qu'il y a le mot "foi", il y a un pied sur du solide, c'est-à-dire sur de l'existential, de l'expérimenté, et un pas dans le vide. Le miracle de l'homme est que ce pas dans le vide ne contredit pas la base sur laquelle il se construit mais lui apporte autre chose que l'équilibre qu'il pourrait atteindre par ses propres moyens, en restant sur ses bases rationnelles.

JPN - *Je vais insister un peu. Qu'est-ce qui va permettre à l'homme de passer de cette prise de conscience du mystère*

qui l'habite à l'affirmation d'une présence ?

M.L. Je pense qu'un des aspects par lequel on peut s'approcher de cette présence, c'est de découvrir dans l'histoire, à travers les extrêmes imbrications des contingences, les tours, les détours, enfin tous les chemins qui ne sont jamais droits, quelque chose qui manifeste une certaine continuité au milieu de la diversité, une certaine unité, une certaine unicité, qui suppose, à certaines heures au moins, un regard global sur ce qu'on a vécu qui dépasse de beaucoup ce que la mémoire peut procurer quand on se contente de l'exercer. Pour moi, un des aspects importants de la vie spirituelle est de faire découvrir à l'homme qu'il a une histoire et que cette histoire n'est pas simplement la succession des événements, des situations, des rencontres, mais quelque chose de beaucoup plus organique qui se trouve présent dans son présent, bien au-delà de la conscience qu'il pouvait avoir de ce qu'il a vécu jadis. Cette prise de conscience de son histoire, à mon sens, est capitale pour la vie spirituelle parce qu'elle donne un contact avec une action qui continuellement nous sollicite, nous prend, nous reprend, nous conduit, nous retient, qui, d'une manière ou d'une autre, est bien au-delà d'une simple objectivité. Il y a là une certaine communion avec cette action. Pour moi, l'essentiel de la foi est de découvrir cette communion qui ne dit rien sur ce que l'autre est mais qui apporte, de par sa présence, une réalité qu'il est nécessaire d'accepter pour se comprendre.

JPN - *Ce qui veut dire, que pour vous une croyance en Dieu qui ne s'appuierait pas sur cette expérience intérieure est à moitié vide, est de l'ordre de l'idéologie.*

M.L. Mais pas uniquement de l'idéologie parce que nous avons un instinct religieux atavique. Est-ce que c'est inné, est-ce que c'est acquis, je n'en sais rien. Mais pour nous autres, que ce soit acquis ou inné, c'est quelque chose qui est viscéralement en nous. C'est à partir de cet instinct vital que, par le travail intérieur dont je viens de parler, il y a comme une greffe qui fait passer de la croyance atavique en Dieu, qui n'est plus supportable par toutes les conséquences qu'on peut en tirer et que la science dément, à une foi en Dieu qui est principalement le fruit de toute une vie spirituelle et qui pratiquement n'arrive à sa relative perfection qu'au jour de la mort.

JPN - *Est-ce qu'on peut donc dire autre chose de Dieu que "Il est" ?*

M.L. On peut dire que la seule manière de le connaître est de reconnaître qu'on ne le connaît pas. Dieu est au-delà du savoir parce que nous-mêmes, nous sommes au-delà du savoir. En ce sens, le mystère de Dieu n'est pas étranger au mystère de l'homme. Et ce que je penserais, c'est que, dans les temps que nous vivons, le mystère de Dieu est au cœur du mystère de l'homme. C'est en faisant l'approche du mystère de l'homme que nous faisons l'approche du mystère de Dieu. Ce qui est tout à fait contraire à ce que l'on disait jusqu'à présent où c'était à partir d'un Dieu que nous croyions connaître qu'on essayait de connaître l'homme. C'est un renversement copernicien. La théologie va être le fruit de l'anthropologie, contrairement à ce qui s'est passé jusqu'à présent, même dans le christianisme.

JPN - *Est-ce que vous iriez jusqu'à dire, ce qui constituerait à mon avis un petit scandale philosophique, que Dieu, en quelque sorte, dépend de nous ou dépend de notre être ?*

M.L. Je pense que jusqu'à présent nous avons compris (c'est raisonnable dans les conceptions que nous avons de Dieu) que Dieu était nécessaire à l'homme pour qu'il existe. Mais maintenant, par le fait de cette communion dont nous parlions tout à l'heure, je penserais que, si l'homme reçoit de Dieu, Dieu se déploie en l'homme et qu'en chacun de nous, il y a un visage de Dieu qui justement peut interpeller les hommes dans la mesure précisément où ce visage est suffisamment fidèle. Nous arrivons à une conception de l'incarnation qui déborde de beaucoup l'incarnation classique mais qui n'est pas tout à fait étrangère aux perspectives d'un Paul ou d'un Jean, dans la mesure où, étant cohéritier, comme dit Paul (Rom 8, 17), ou dans les perspectives de Jean qui sont encore plus précises (Jn 10, 30), au fond, nous sommes "de Dieu" dans la mesure même où, sous l'action révélatrice de Jésus, nous entrons dans cette communion que lui-même a eue avec son Dieu, c'est-à-dire avec son Père.

JPN - *Nous reviendrons sur Jésus dans un instant mais auparavant j'aimerais vous poser une question sur les exigences qu'entraîne cette découverte du mystère de l'homme qui est le mystère de Dieu : est-il possible d'en vivre ? comment en vivre ?*

M.L. Cela relève de l'essentiel et l'essentiel ne s'enseigne pas. Un enseignement peut y préparer mais, dans la mesure où cet enseignement est pris pour une fin en soi, non seulement il n'y prépare pas, mais il y fait obstacle. Il faut qu'un enseignement se révèle dans son insuffisance pour qu'il soit une porte ouverte et non pas une porte fermée. Mais, si l'essentiel ne s'enseigne pas, chacun a à le découvrir. Et nous ne pouvons en vivre que dans la mesure où nous le découvrons nous-mêmes, par nous-mêmes, pour nous-mêmes. Mais en revanche, il y a une façon d'aider l'autre à faire cette découverte qui lui est propre, c'est en étant soi-même ce qu'on doit être.

JPN - *C'est un peu un paradoxe parce qu'à la fois ce mystère se nourrit d'intériorité, chacun a à le vivre selon son propre appel, et en même temps, c'est bien à travers les mots et la communication que nous donnons réalité à ce mystère.*

M.L. C'est une forme du doublet corps et âme si l'on peut dire : nous sommes à la fois des êtres dans le temps et dans le lieu, et, d'autre part, par certains côtés, nous voyons émerger des indices, des traces, d'une réalité qui n'est ni du temps ni du lieu. Je pense que c'est un des aspects par lequel nous atteignons un peu, nous approchons un peu du mystère de l'homme et par suite, à mon sens, du mystère de Dieu.

JPN - *Pour un chrétien, le chemin qui conduit à Dieu, c'est Jésus. Une question que nous pouvons quand même nous poser est celle-ci : pourquoi avons-nous besoin de Jésus ? Pourquoi avons-nous besoin d'un chemin puisque cette entrée dans la vie spirituelle, cette fidélité à la vie spirituelle, est de l'ordre de la saisie intime, intuitive, et personnelle ? Je pense par exemple aux interrogations un peu douloureuses d'un poète allemand, Rilke au début du siècle, qui écrit*

quelque part quelque chose comme ceci : "Qu'est-ce qu'il vient faire ce Jésus entre nous et Dieu, de quoi se mêle-t-il, lui qui ne sait rien de ce que nous sommes ?"

M.L. Je pense que le Jésus dont parle Rilke n'a rien à voir avec le Jésus homme qui a vécu il y a vingt siècles. Le Jésus de Rilke est le Jésus des théologiens ou du catéchisme qu'on lui a plus ou moins appris du dehors, jadis. Rilke ou Nietzsche ont été les victimes des insuffisances de l'Église beaucoup plus qu'ils ont été des censeurs. Ils ont été censeurs de l'Église parce qu'ils ont été victimes de l'Église. Une certaine manière de Rilke, qui s'efforce d'atteindre Dieu par des voies autres que le christianisme tel qu'il lui a été présenté, n'est pas sans préparer ses lecteurs à faire un cheminement qui, se dégageant des ornières dans lesquelles le christianisme s'est enfoncé pendant des siècles, leur permettra de le renouveler profondément en faisant du christianisme, non plus une religion de doctrine, mais une religion de vénération pour Jésus qui, par ce qu'il a vécu, a ouvert pour les hommes un chemin au-delà de l'humain.

JPN - *Donc Jésus pour vous, est ce que j'allais dire, ce frère aîné.*

M.L. Le mot "frère", je veux bien, quoiqu'il soit un peu suranné. Il est cet homme qui a eu à vivre sa vie d'homme et qui, en la vivant comme il l'a vécue, est, par sa présence, la possibilité pour chacun d'entre nous, par révélation intime qui nous est propre, de faire notre propre chemin d'homme.

JPN - *Comme un exemple, un modèle... un héros.*

M.L. Le mot exemple ne me convient pas, ni le modèle, mais une présence. Une présence, cela dépasse de beaucoup l'enseignement, l'imitation. Nous sommes bien au-delà des comportements, même des prises de conscience, c'est de l'ordre du mystère que chacun de nous peut présenter, au-delà de tout ce que nous savons de nous.

JPN - *Alors comment peut-on rejoindre Jésus aujourd'hui ?*

M.L. On peut rejoindre Jésus, à mon sens, chacun à sa manière, en prenant une conscience nette des Écritures, des évangiles en particulier, une conscience qui ne consiste pas simplement en une exégèse, mais en restituant les Écritures et les évangiles dans le temps où ils ont été écrits, avec les préoccupations ecclésiastiques que pouvaient avoir les évangélistes au moment où l'Église, chassée d'Israël par la fermeture sur lui qu'Israël a connue après la destruction du Temple, a essayé de se retrouver. D'autre part, il y avait cette perspective terrible, à savoir que la parousie qui permettait jadis à l'Église de vivre en campant sur la terre, s'évanouissait dans un avenir indéfini, et la résurrection s'éloignait dans un passé qui avait besoin d'être confirmé plutôt que sur lequel on puisse s'appuyer. Si on comprend bien la manière dont les évangiles ont été écrits et si on les lit à la lumière de sa propre vie spirituelle, à mesure qu'on se développe spirituellement, ils nous montrent le chemin bien au-delà des enseignements littéraux que le texte peut nous apporter, comme on le fait ordinairement.

JPN - *Et la vie sacramentelle telle que l'Église la propose... ?*

M.L. Pour moi, la vie sacramentelle est une forme de superstition de l'Église lorsqu'on oublie que l'essentiel de la vie sacramentelle est la vie communautaire. C'est à partir de la communauté de foi de chrétiens suffisamment proches les uns des autres pour entrer en communion au niveau humain et pour entrer en communion au niveau de la foi chrétienne que toute activité de cette communauté est sacramentelle. Il ne faut pas oublier que, jusqu'au concile de Trente, il y avait deux sacrements, le baptême et l'eucharistie. Le concile de Trente a défini sept sacrements mais c'est une précision qui ne limite pas du tout la vie sacramentelle, comme les Béatitudes que nous avons dans les évangiles ne limitent absolument pas l'esprit des Béatitudes. Le risque au cours des temps est toujours de figer et de matérialiser pour que ce soit plus facilement enseignable et gouvernable.

JPN - *L'eucharistie qui réunit la communauté a de l'importance pour vous ?*

M.L. Pour moi, contrairement à tout ce qu'on a dit jusqu'à présent, l'eucharistie est essentiellement l'actualisation de ce qui a été vécu, d'une façon souveraine et fondamentale, par Jésus et ses disciples au dernier soir, beaucoup plus qu'une théorie du sacrifice telle qu'elle a été développée par Paul, ou une théorie du sacrement telle qu'elle a été développée par Jean. Chez Jean, l'eucharistie est surtout sacramentelle (Jn 6, 42) et chez Paul, la notion de sacrement est presque inexistante. Donc lorsque l'eucharistie est vécue dans une communauté de foi par des hommes suffisamment intériorisés, présents à eux-mêmes, Jésus est rejoint, ou nous sommes rejoints par Jésus, mais sans du tout dire comment, pas plus que nous ne pouvons dire, lorsqu'on aime quelqu'un, comment sa présence est en nous ou comment se forme notre présence en lui. Ce sont des choses qui dépassent l'ordre des comportements et des expressions, et même de l'intelligence. C'est l'acte de foi. La foi intervient là.

JPN - *La résurrection ? Les premiers chrétiens sont entrés dans le chemin par cette affirmation : "Il est ressuscité, il est vivant !"*

M.L. Je crois que, dans ce domaine qui a été fondamental pour la naissance de l'Église, on peut mal comprendre la résurrection, de même qu'on peut mal comprendre les miracles. Pour moi, pour bien comprendre ce qui s'est passé à ce moment-là, il faut que soit très présent à l'esprit ce qui a été vécu par Jésus pendant sa vie mortelle et la manière dont il est mort, qui est l'apogée de sa mission ici-bas. Si on fait l'économie d'une intelligence en profondeur de ce que Jésus a vécu, on ne peut avoir de la résurrection qu'une idée fautive. Pour moi, une certaine manière de développer les perspectives de la résurrection sans insister sur l'intelligence de ce que Jésus a vécu est une fautive piste.

JPN - *Donc vous refusez toute chosification, toute objectivation de la résurrection.*

M.L. Toute chosification. Je ne considère pas du tout la résurrection comme une base, c'est un fruit. La réalité sur laquelle je peux m'appuyer est la manière dont Jésus et ses disciples ont vécu pendant les quelques mois de la vie publique. La base de ma foi est cette aventure singulière, qui est d'autant plus singulière que les difficultés pour qu'elle se développe étaient considérables. C'est cela ma foi. Mais que la résurrection soit une confirmation de cette foi, je

l'accepte très volontiers, c'est même pratiquement, probablement, absolument indispensable. Quoique, en droit, on pourrait peut-être maintenir que la résurrection n'était pas nécessaire pour que la mission de Jésus s'accomplisse. Mais que Jésus soit vivant comme on pouvait le penser de son temps, qu'il restait quelque chose après la mort (c'était la croyance des pharisiens par opposition aux sadducéens), que cela demeure et que Jésus soit présent ainsi, nous sommes d'accord. Mais donner à la résurrection un poids tel qu'elle dispense de comprendre par le dedans ce que Jésus a vécu et la mort qu'il a connue grâce précisément à ce qu'il avait vécu, à mon sens, c'est conduire sur des fausses pistes.

JPN - Cette présence du ressuscité a-t-elle quelque chose à voir, pour vous, avec l'Esprit Saint ?

M.L. Pour moi, l'Esprit Saint, c'est l'esprit de Jésus. Pour moi, c'est l'esprit de Dieu. Et là je prends le vocabulaire de Paul lui-même. Paul parle bien de l'Esprit Saint mais dans une forme très proche du Christ. Je pense que, chez Jean, il y a quelque chose de semblable. Le Christ glorifié...

JPN - C'est donc la présence du Christ vivant...

M.L. Pour moi l'esprit de Jésus, c'est le Saint Esprit, c'est l'esprit qui a travaillé les prophètes et beaucoup d'autres hommes qui n'étaient pas dans la mouvance juive avant la venue de Jésus, et c'est celui qui travaille les disciples de Jésus, comme il peut travailler aussi d'autres hommes, parce que l'esprit de Dieu est au-delà d'un christianisme relativement sectaire dans la mesure où il se considère comme indispensable pour que l'homme devienne un homme véritable.

JPN - Est-ce que vous pourriez me parler un peu de la vie communautaire, dans la perspective qui est la nôtre ici, à savoir de trouver le chemin ou les moyens qui nous permettent de vivre de Jésus ?

M.L. Dans mon vocabulaire je fais une différence fondamentale d'ordre entre collectivité et communauté. Une collectivité est un groupe d'hommes qui cherche son unité et sa vie dans l'uniformité de ses membres. Cette unité est un projet qui se réalise progressivement à mesure que l'autorité et l'enseignement s'imposent davantage. Pour moi, une communauté est d'un ordre tout à fait différent. C'est lorsque chacun est fidèle à ce qu'il doit être et, dans la mesure où il est fidèle à ce qu'il doit être, il aide les autres, par sa simple présence, à être fidèles à ce qu'ils doivent être. C'est une unité qui n'est plus dans l'uniformité mais dans l'extrême diversité puisque chacun est singulier, une extrême diversité où chacun, par le fait même qu'il est fidèle à ce qu'il doit être, comprend en profondeur la fidélité de ceux qui sont à côté de lui. C'est au niveau invisible de cette fidélité, singulière à chacun mais commune à tous, que se trouve l'unité de la communauté.

JPN - Encore faut-il qu'elle soit commune à tous, et que les fidélités ne s'excluent pas.

M.L. Je crois que ces fidélités ne peuvent pas s'exclure lorsqu'elles sont vraiment enracinées dans le fond commun de ce que nous sommes et non dans des théologies qui, venant du dehors, sont très dépendantes des contingences des temps et des lieux.

JPN - Est-ce que les affinités d'ordre psychologique, par exemple, peuvent avoir de l'importance ?

M.L. Il faut faciliter au maximum la vie profonde en utilisant parfois le superficiel. Au fond, une certaine manière de se comporter, un certain climat spirituel, un climat plutôt affectif, une certaine affinité presque corporelle, physiologique, même sexuelle, tout cela est très important pour nous permettre de ne pas avoir à franchir trop vite des obstacles difficiles. Par conséquent, il faut se trouver à peu près du même milieu mais, à mesure que la vie spirituelle se développe, ces exigences, ces conditions favorables sont de moins en moins nécessaires. Je pense qu'un des aspects de la vie réussie d'un homme, quel que soit le milieu d'où il vient et quel que soit le milieu où il parle, c'est d'être tel qu'il porte écho en l'autre par le fait même que sa singularité est suffisamment vraie pour avoir quelque caractère d'universalité.

JPN - Est-ce que la vie communautaire ne peut pas aussi étouffer les singularités des personnes ?

M.L. Non, si vous employez le mot communauté dans le sens précis où je l'indique. Mais malheureusement, collectivité et communauté sont synonymes dans le langage classique et, comme la communauté semble plus noble que la collectivité, on parle beaucoup de communautés lorsqu'il n'y a que des collectivités. Concrètement, un groupe d'hommes est plus souvent une collectivité qu'une communauté. Mais ne pas s'absolutiser dans son uniformité, dans le comportement, dans la pensée oriente une collectivité vers quelque chose qui, à la limite, serait la communauté. Pour moi, la communauté est, dans sa position limite, le déploiement de Dieu chez les hommes.

JPN - Dans notre manière de parler de la vie spirituelle, nous faisons souvent comme si tout cela était chemin lumineux et sans détour. Or vous le savez certainement mieux que moi, une existence est faite de tâtonnements, d'échecs parfois radicaux, de doutes aussi. Alors, pour vous, est-ce que tous ces aspects négatifs, toute cette obscurité, cette opacité ont un sens ?

M.L. Cela n'a peut-être pas de sens au moment où on les vit mais, quand on les revit, c'est-à-dire quand on relit son passé à un certain moment de son développement spirituel, on s'aperçoit que tout ce qui était nul ou même négatif dans le passé prend une place positive grâce à la fidélité qu'on a su observer après. Un des aspects importants de la vie spirituelle est d'unifier, c'est-à-dire de ne rien perdre de tout ce qui a été vécu car tout ce qui a été vécu peut être utilisé pour l'édification progressive de celui qu'on doit être. Cette unification donne à la présence une puissance de rayonnement qui dépasse de beaucoup la simple psychologie du ton, de la parole, des grimaces, du visage... Plus on est unifié, plus on est rayonnant d'une réalité qui dépasse tout ce que la psychologie et les sciences humaines peuvent apporter.

JPN - C'est une parole qui est merveilleuse d'espérance, mais est-ce que vous croyez vraiment que tout ce qui a été vécu peut être ainsi transfiguré ?

M.L. Mettons en droit. Je pense en tout cas que rien de ce qui a été vécu ne restera un poison pour ce qui est à vivre si on le dépasse suffisamment. Il y a une digestion des échecs, des fautes qui ne va peut-être pas jusqu'à une assimilation, quoique je voudrais que cela soit, mais au moins que ce ne soit pas un poids qui pèse sur l'estomac jusqu'à la fin des temps. J'insisterai davantage sur l'infantilisme avec tout ce que cela implique d'ignorance que sur le péché proprement dit qui suppose, si on le prend au sens fort du terme, une infidélité consciente qui exige une vie spirituelle qui n'est peut-être pas donnée à tous, au sens explicite du terme. N'est pas pécheur qui veut ou qui peut !

JPN - *Dans la ligne de ce que nous disions tout à l'heure, est-ce que le péché ne serait pas à concevoir comme le refus conscient de ces exigences qui s'imposent à l'homme ?*

M.L. Oui, mais alors sous une forme qui dépasse cela et qui me paraît plus profondément proche du mystère, c'est un refus de la communion avec cette action qui en nous se développe et nous permet de devenir nous-mêmes. Pour moi, en parlant d'une communion, de la notion de communion, nous avons d'un côté le péché, de l'autre la prière. Je n'aime pas trop utiliser maintenant le mot "prière" parce que (toujours implicitement) cela suppose un Dieu extrinsèque. Le mot "communion", au contraire, implique secrètement un Dieu dont la transcendance est dans l'extrême intimité de ce que nous sommes. C'est l'un des points fondamentaux de notre foi en Dieu telle qu'elle se développera, je l'espère, dans les siècles à venir. Nous sommes en communion avec Dieu beaucoup plus que des sujets de Dieu. "Sujets de Dieu" suppose un Dieu extrinsèque. Le Dieu de Jésus est un Dieu essentiellement intérieur.

JPN - *En quoi le terme "prière" vous gêne ?*

M.L. Parce que je prie l'être tout-puissant qui, du dehors, va m'exaucer quand il le voudra, s'il en a quelque idée. C'est une idole ! Pour moi le mot "prière" est un mot qui a tellement été utilisé de façon idolâtre qu'il vaut peut-être mieux ne pas trop l'employer, mais le changer pour ne pas le surcharger par un passé. Tout cela est un peu révolutionnaire !

JPN - *Dans ce chemin de fidélité, de découverte du mystère qui l'habite, quels sont les grands obstacles auxquels l'homme est affronté ?*

M.L. Il y en a quelques-uns. Il y a ceux qu'on rencontre et qu'on ne sait pas : l'infantilisme dont nous parlions tout à l'heure n'est pas contestable. Il y a aussi tous les préjugés qui viennent de notre hérédité. Je pense par exemple à tous les tabous qui entouraient la sexualité de mon temps et qui, dans une certaine mesure, ne sont pas inutiles. S'ils nous empêchaient de faire des bêtises quand on était jeunes, ils pèsent pendant toute la vie quand on devient vieux. Ce sont des chèques en blanc qui ont à être honorés pendant toute la vie. Combien d'hommes et de femmes portent lourdement les tabous qui leur ont permis de ne pas faire trop de bêtises au départ. Voilà un deuxième point. Il y a un troisième point qui me paraît très important aussi, c'est l'idée que nous sommes essentiellement des êtres ambigus et que l'ambiguïté fait partie de notre nature. La grandeur de l'homme est, à partir de l'ambiguïté, d'arriver à une certaine honnêteté dans la pensée et authenticité dans les comportements. Alors, accepter d'être ambigu est très important, non pas pour s'y plier, mais pour ne pas avoir des exigences de pureté qui ne correspondent pas à ce que l'on doit devenir pour pouvoir devenir davantage. Qui veut faire l'ange, fait la bête !

JPN - *Est-ce que vous mettriez aussi du côté des obstacles, ce qu'on pourrait appeler "l'enfermement idéologique" ?*

M.L. Certainement. Je pense qu'une des graves lacunes du christianisme est d'avoir été beaucoup plus une religion idéologique qu'une religion spirituelle. Dès le commencement, nous avons été idéologiques avec tout ce que cela implique de sectarisme et de propagandisme, tout ce que cela implique de distraction de l'essentiel de la vie spirituelle. Et nous n'en sommes pas encore sortis ! Je pense que c'est ce qui va petit à petit venir sous l'action des déterminismes qui font que toute idéologie est passagère, même si on l'a sacralisée. Lorsque l'univers mental est bouleversé comme de notre temps, même les idéologies les plus sacralisées ne peuvent plus tenir. Nous allons vers une religion où la vie spirituelle et l'intelligence de ce que Jésus a vécu seront beaucoup plus capitales que l'adhésion à une catéchèse ou à un catéchisme rénové.

JPN - *L'idéologie a souvent pour rôle d'être porteur de la dimension collective de l'existence. Il fut un temps, qui n'est pas très éloigné, où on insistait beaucoup sur l'engagement du chrétien. Engagement dans la vie sociale, dans la vie politique, présence au monde, dit-on. Alors, est-ce que cela relève pour vous davantage de l'idéologie ou d'authentiques exigences de la foi ?*

M.L. Pour moi, l'Église devrait être foncièrement autre qu'une religion idéologique. On peut très bien concevoir des théologies sociales et politiques qui peuvent provoquer les exigences dont nous parlons. Elles les provoquent, elles ne doivent pas les fonder. Elles peuvent être l'occasion d'une prise de conscience d'une exigence qui doit être enracinée dans ce que nous sommes et non pas simplement accrochée au projet, à l'idéal que propose l'idéologie, ni s'imposer de l'extérieur. Pour moi, il y a deux espèces, deux cas d'engagements, si vous voulez. Il y a l'engagement qui est la conséquence d'une réponse à un projet qui se propose à moi du dehors, et il y a la réponse fidèle à une exigence qui monte en moi du dedans. Dans la mesure où cette exigence est profondément enracinée dans ce que je suis concrètement, la manière dont je vais m'engager aura une fécondité que n'aura pas l'autre. En étant fidèle à ce qu'on doit être, on a un engagement politique ou social vrai, fécond. En correspondant à un projet idéal proposé par l'idéologie, on peut faire des choses utiles mais elles sont tellement dépendantes des temps et des lieux qu'elles montrent souvent leur relative stérilité dans l'avenir.

JPN - *Nous sommes chrétiens, nous essayons d'être des disciples de Jésus. Cette foi en Jésus serait même impensable si elle ne nous avait pas été transmise par l'Église. Est-ce que l'Église a de l'importance pour vous ?*

M.L. Comme vous venez de le dire, à savoir que cette foi en Jésus serait impensable si, pendant vingt siècles, l'Église ne l'avait rendue relativement possible vaille que vaille, avec ses propres moyens, avec toutes ses faiblesses, et aussi ses

grâces. L'Église est capitale. Donc je reconnais dans l'Église un élément important pour que la percussion spirituelle provoquée par Jésus il y a vingt siècles puisse se perpétuer à travers le temps et se développer dans l'espace. Donc je l'accepte volontiers. Mais je ne veux pas sacraliser l'Église en disant qu'elle est la présence prolongée de Jésus. C'est la prolongation, dans les conditions ambiguës de l'humanité, de cette percussion spirituelle qui elle-même, par certains côtés, a été reçue d'une façon ambiguë par les disciples. Je refuse donc d'absolutiser l'Église comme on a tendance à le faire. Mais en revanche je dois reconnaître que, même sur un plan psychique, j'ai mes racines dans le catholicisme et que ce serait une erreur de ma part de me déraciner pour m'enraciner dans une autre religion chrétienne. À mon point de vue, ceux qui se déracinent ne se repiquent pas. Mais cela montre qu'ils ne sont pas très enracinés s'ils peuvent se déraciner sans s'en apercevoir.

JPN - Alors, dans cette période difficile de son histoire, au moins en Occident, aimer l'Église, qu'est-ce que c'est ?

M.L. Aimer l'Église, c'est l'aimer telle qu'elle est. Mais ne pas lui pardonner ce qu'elle devrait être et qu'elle n'est pas. Donc, recevoir d'elle l'énergie spirituelle suffisante pour la critiquer de façon, non pas à chercher à la contester, mais à lui apporter ce qui lui est nécessaire pour que ce qui ne lui convient pas disparaisse et soit remplacé par ce qui correspond davantage à sa mission. Il y a une contestation mais une contestation qui n'est pas prise pour une fin en soi car elle est la condition nécessaire, pas suffisante mais nécessaire, pour qu'on puisse faire quelque chose de créateur. Toute la question est précisément d'être capable de remplacer ce que l'on conteste. Le malheur de mes livres pour beaucoup de mes lecteurs, c'est qu'ils sont beaucoup plus sensibles à la contestation que j'apporte, qu'à ce que j'essaie de construire.

JPN - Il y a donc une contestation qui peut être négative, qui peut détruire aussi.

M.L. L'esprit critique fait partie de la vie spirituelle. Là où il n'y a pas d'esprit critique, la vie spirituelle n'a qu'une aile, celle de la recherche, et elle tourne en rond. L'esprit, c'est la liberté, disait déjà Saint Paul. Dans le domaine de la contestation de la suffisance de la Loi, Paul est éternel. Dans les autres domaines, il a des conceptions anthropologiques qui ne peuvent plus passer. La contestation de la Loi, et l'affirmation de la liberté de l'homme par rapport à la Loi, sont une exigence qui demeure éternellement.

JPN - Mais vous ne sacralisez pas plus l'Écriture que l'Église.

M.L. Pas plus l'Écriture que l'Église parce que l'Écriture est un fruit de l'Église.

1988

16 - Suivre Jésus

Jean-Pierre Nave - Mazille

JPN - C'est au Carmel de la Paix à Mazille que nous nous rencontrons aujourd'hui, Marcel Légaut, pour nous entretenir de Jésus. En partageant hier soir la prière des carmélites, je me disais que ces femmes témoignaient, à leur manière, et elle est radicale, de la fécondité dont Jésus a été la source. Aujourd'hui encore il peut donner son sens à des vies qui lui sont entièrement consacrées. Pour vous aussi, votre vie en témoigne, vos livres également, la personne de Jésus, la fidélité à ce qu'il a su éveiller en vous, a tenu et tient encore une place centrale dans votre existence. Comment avez-vous découvert Jésus ? Est-ce que vous avez toujours cru en lui ? Est-ce qu'il y a eu des événements ou des personnes qui vous l'ont révélé ?

M.L. J'ai toujours cru en Jésus et aimé Jésus. Mais quand j'étais jeune, l'univers mental qui s'imposait à moi était évidemment très différent de celui que j'ai maintenant, surtout que nous sommes dans un siècle où, avec le progrès des sciences, l'évolution des conditions de vie, tout est en train de bouger. Tout le long de ma vie, Jésus a été très important mais pas tout à fait de la même manière. Au départ, sous l'action de l'enseignement que je recevais - j'ai été au catéchisme de persévérance jusqu'à dix-neuf ans, tous les dimanches, pendant l'année scolaire - c'était surtout un Jésus doctrinal. On ne disait presque même pas "Jésus", on disait "le Christ". C'est donc une doctrine. Mais à cause de mon atavisme religieux et de mon tempérament qui est un tempérament relativement pieux, qui n'a pas connu d'interruption, c'était une piété relativement affective, sulpicienne. Un des moments importants de mon évolution, c'est lorsque vers vingt ans, vingt-deux ans, j'ai été en contact avec Monsieur Portal qui était à ce moment-là l'aumônier de fait de l'École Normale Supérieure. Il conseillait fort, à nous autres chrétiens qui pourtant étions tous élevés dans l'Église, de découvrir l'évangile, de méditer l'évangile et même de méditer l'évangile ensemble, à quelques-uns. Ça a été pour nous une révélation, à la fois par la médiocrité de nos possibilités de dire quelque chose de vrai sur les textes que nous lisions et par la découverte des livres que nous ne distinguions pas tellement les uns des autres, car nous étions sans culture dans ce domaine. "Les synoptiques", par exemple, était un mot de savants pour des chrétiens cultivés de l'ENS en 1920. Je crois qu'il faut se rendre compte de ça !

JPN - Pour vous, le chemin du disciple, c'est l'approfondissement du sens de ce que Jésus a vécu et, dans ce travail d'approfondissement, l'homme, progressivement, au fur et à mesure de ce qui lui est donné aussi, s'éveille à la réalité profonde de son être. Alors voici maintenant la question par laquelle nous pourrions essayer d'approcher cette réalité, ce mystère de Jésus : Qu'est-ce que cet homme Jésus a donc vécu d'essentiel ? Autrement dit, si vous deviez tracer à grands traits la trame de cette existence, que diriez-vous ?

M.L. Le trait fondamental, celui qui ne dépend pas des contingences de l'époque, donc qui ne dépend pas des temps et des lieux où Jésus a vécu, enfin quelque chose qui s'efforce d'être universel, voilà l'itinéraire qui me paraît capital. Jésus a hérité d'une façon directe de la tradition d'Israël qui était une tradition particulièrement forte. Grâce à la vigueur spirituelle qu'il a reçue de cette tradition, il l'a critiquée. En quelques années, quelques mois, il a été conduit par la

vigueur de sa critique, à prendre vis-à-vis de ce qu'il avait hérité, des positions qui étaient insupportables à ceux qui précisément représentaient cette tradition. Confrontation violente entre ceux qui conservaient la tradition au sens très précis du terme et qui donnait à cette tradition une ouverture qui n'était pas acceptée par les autres. Jésus a été vaincu.

JPN - En quoi et comment Jésus a-t-il critiqué cette tradition d'Israël ?

M.L. Jésus l'a critiquée de bien des manières. Ce qui est important, c'est qu'il soit parti de la manière dont on pratiquait respectueusement, religieusement la tradition de sa famille, de ses ancêtres. Mais si tôt qu'il a eu un rôle qui dépasse celui de Jean-Baptiste - qui a été à l'origine, me semble-t-il, d'une prise de conscience particulièrement vivante de ce que Jésus avait à vivre - Jésus prend ses distances vis-à-vis de Jean-Baptiste, prend ses distances vis-à-vis de tout messianisme, de toute conception plus ou moins politique et même sociale, ceci dans des conditions d'autant plus extraordinaires que nous sommes dans un pays opprimé et socialement esclave où, légitimement, un Juif avec toute la tradition des prophètes, pouvait espérer attendre le libérateur. Jésus, critiquant tout cela, se refusant à tout cela, apportant à la tradition sa manière de vivre sans correspondre à toutes les manières particulières et générales qu'avait le peuple juif, atteint cette critique fondamentale de la tradition pour l'ouvrir sur des horizons qui dépassent de beaucoup les perspectives qu'on pouvait avoir de son temps.

JPN - Alors, qu'est-ce qui a conduit Jésus à prendre cette distance ?

M.L. Pour moi, c'est que, suivant une ligne qui existait déjà dans la tradition, ce qui monte en lui n'est pas la simple conséquence directe de ce qu'on lui apporte du dehors, par le milieu juif. Il y a quelque chose en lui qui lui est propre. Il y a en lui des exigences qui sont peut-être provoquées par ce qu'il rencontre mais qui ne sont pas fondées sur cela parce qu'elles sont fondées sur ce qu'il est. Alors, cet ensemble d'exigences intérieures qui lui sont propres, c'est son Père. "Son Père", c'est une manière de dire sa relation avec Dieu qui n'est pas la relation du Dieu d'Israël avec le peuple d'Israël.

JPN - Donc pour accéder à cette source qu'il nomme son Père, il lui aura fallu se distancer...

M.L. ... il lui aura fallu se distancer. Il lui aura fallu une bonne trentaine d'années pour d'abord se distancer de Jean-Baptiste, puis se distancer des scribes et des docteurs jusqu'au dernier moment où s'est manifestée l'opposition radicale mais fondamentale entre l'homme qui représente Dieu de par la tradition d'Israël, le Grand Prêtre qui a son autorité fondée sur toute une tradition continuellement objectivée par la manière dont Israël concevait son histoire (le plan Dieu), et cet homme qui n'avait pour lui que l'affirmation de la vérité de ce qu'il vivait.

JPN - Donc à la fois Jésus est tout entier héritier d'Israël, façonné par la tradition d'Israël et, en même temps, c'est dans la mesure où il la critiquera qu'il prendra distance par rapport à cette tradition, qu'il accèdera à la vérité de son être et de sa mission.

M.L. À la vérité de son être et à la fécondité de sa mission. C'est indépendant de toutes conditions particulières. Pour moi, c'est le message essentiel, universel de Jésus : "Hériter du passé, recevoir du passé la vigueur qui permet de le critiquer, et grâce à cette critique, atteindre une réalité que la tradition ne pouvait pas faire advenir, ne pouvait pas faire atteindre, mais que la liberté de Jésus a fait exister".

JPN - Et dans des conditions toujours particulières et nouvelles, c'est le chemin de tout homme.

M.L. C'est le chemin de tout homme. C'est très important parce qu'il est probable que c'est à travers une prise de conscience de ce caractère universel, d'une universalité qui déborde de beaucoup l'universalité telle qu'on pouvait la concevoir de son temps, et qu'on la conçoit encore, que se trouvent les premières traces, les premières amorces d'une transcendance qui nous permet d'avoir foi en Jésus, bien au-delà de la foi en un homme qui a réussi sa vie.

JPN - Présence de Jésus, chemin d'accomplissement pour l'homme, découverte du tréfonds de l'homme. Est-ce que nous pourrions essayer d'approcher un peu ce mystère, ce tréfonds de l'homme ? De quoi s'agit-il ? Est-ce que cela, par exemple, a quelque rapport avec ce que les anthropologies modernes nous disent de l'inconscient de l'homme, de ce qui l'habite au-delà de ce sur quoi il a prise ? Qu'est-ce que c'est que ce mystère ?

M.L. Je ne suis pas du tout un philosophe mais je comprends très bien qu'il y a une philosophie, une anthropologie en particulier, sous-jacente à tout ce que j'ai écrit, dont je n'ai pris conscience que progressivement. Sitôt que je suis arrivé, dans mes livres, au niveau de la "foi en soi" ou bien quand j'ai dit que "l'homme est mystère", le mot "mystère" veut dire que l'homme n'est pas épuisé par ce qu'il fait, par ce qu'il dit, par la conscience qu'il a de lui-même. Ceci est pour moi capital. Je ne nie pas l'existence de l'inconscient mais je trouve qu'il y a une manière de tout expliquer par l'inconscient qui ressemble étrangement à la manière de tout expliquer jadis par Dieu. L'inconscient, c'est un peu un pot pourri. Alors, pour ma part, je ne nie pas l'existence de l'inconscient mais je refuse absolument que l'inconscient soit réduit à des choses dont je ne suis pas actuellement conscient mais dont je deviendrai davantage conscient quand les sciences psychologiques se développeront. Pour moi l'homme ne relève pas de la connaissance, même dans la mesure où il atteindra, grâce à sa connaissance, les mystères, les choses encore inconnues de son inconscient.

JPN - Autrement dit, on est là devant des mots "inconscient", "Dieu", qui masquent notre ignorance.

M.L. Ce sont des mots qui masquent des fenêtres.

JPN - Dire que l'homme est mystère pose beaucoup plus de questions que cela n'apporte de réponses.

M.L. À mon point de vue, un des aspects importants de l'homme est précisément de devenir suffisamment intelligent de sa condition pour se poser des questions dont il ne peut pas se satisfaire, dont aucune réponse ne peut totalement le satisfaire. C'est, je dirais presque, une définition du "mystère". Le mystère est source de recherches mais, si jamais ces recherches aboutissaient, le mystère s'effondrerait. Donc il faut dire que nous sommes acculés, par la grandeur de ce que

nous sommes, à nous poser des questions dont les réponses ne pourront jamais nous satisfaire.

JPN - *C'est une situation peu confortable, surtout pour des hommes habitués à des raisonnements techniques et à un rapport de saisie sur le réel, mais c'est la grandeur de l'homme.*

M.L. Pour moi c'est la grandeur de l'homme. Et c'est important parce que cette grandeur-là prend pour ainsi dire comme définition ce qu'on peut appeler l'infini. Qu'est-ce l'infini ? Pour un mathématicien, c'est une réalité dont on peut approcher et qu'on peut toujours approcher davantage sans jamais l'atteindre. Il y a là des valeurs limites. L'homme est par certains côtés une grandeur limite.

JPN - *Et là est aussi la véritable source de sa liberté. L'homme est irréductible.*

M.L. Là est la source de sa liberté et de sa vie.

JPN - *Nous insistons beaucoup sur l'intériorité, sur la présence de l'homme à lui-même, sur la réflexion sur ce qu'il a vécu... Est-ce que à trop insister parfois sur l'intériorité, il n'y a pas un risque de décollement du réel ? Si je lis l'évangile par exemple, je n'entends pas Jésus dire : "C'est en découvrant le fond de vous-mêmes, c'est en méditant, c'est en vous appropriant ce que je vous apporte personnellement que vous serez mes disciples..." mais je lis : "Vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres; vous êtes mes disciples si vous êtes attentifs aux pauvres et à l'opprimé ; vous êtes mes disciples si vous libérez l'homme captif..." Autrement dit, est-ce qu'il serait possible d'être disciple de Jésus, d'être sur le chemin de Jésus, et de s'enfermer dans un bien-être ou dans des richesses aveugles à la détresse des pauvres ?*

M.L. Je ne le pense pas. Seulement ce que je penserais, c'est que chacun d'entre nous, à la suite des exigences qui montent en nous, doit s'engager. Mais cet engagement n'est pas conditionné, n'est pas déterminé par toutes les urgences, toutes les nécessités que je rencontre. Il y en a trop. Mon engagement est la conséquence de ce que je suis, et non pas l'engagement de ce qu'il serait nécessaire de faire. C'est parmi toutes les choses qu'il serait nécessaire, urgent de faire, que moi je suis appelé à répondre à l'une d'entre elles, à quelques-unes d'entre elles. Donc dans mes perspectives, ce n'est pas le projet qui fait l'engagement, c'est la fidélité à ce que je suis.

JPN - *Mais est-ce qu'on peut dire quand même que l'engagement sera en quelque sorte la vérification de cette fidélité ?*

M.L. Il n'y a pas de vie spirituelle vraie sans engagement. La nature même de l'engagement, les conditions particulières de l'engagement, c'est autre chose, mais là où il n'y a pas d'engagement, il n'y a pas de vie spirituelle vraie. C'est la grosse différence, dans mes perspectives, entre l'intériorité chrétienne et l'intériorité orientale où, d'une certaine manière, l'intériorité est aimée pour elle-même. Je pense que, en fait, ce n'est pas vrai mais on peut le concevoir en théorie. Pour moi l'intériorité a besoin de l'engagement pour se nourrir elle-même de sa propre vigueur.

JPN - *Mais l'engagement reste le fruit de l'intériorité s'il est authentique.*

M.L. D'ailleurs on peut dire ceci, qui est une chose curieuse : Jésus se trouvait dans une situation sociale et politique d'oppression. On l'a peut-être accusé de "collaborateur". Or il n'a jamais dit un mot pour l'indépendance de son peuple et, au point de vue économique et social, c'est à peu près la même chose. Il parle de "relations de personne à personne", mais il ne tient guère compte des conditions sociales dans sa prédication. Un des moments cruciaux de la vie de Jésus se situe au moment de la multiplication des pains, quand on veut le faire roi. À mon point de vue, il y a là un moment terrible pour lui et pour ses disciples. Il part dans la montagne mais, auparavant, il a tellement peur de voir ses disciples être corrompus par ce désir de la foule qu'il les oblige à remonter dans la barque et les fait passer de l'autre côté.

JPN - *Est-ce que cela veut dire que tout engagement s'il est sincère, vrai, ne peut être qu'individuel ? Je pose la question autrement : est-ce que, dans le monde où nous sommes où les difficultés sont immenses, les disciples de Jésus, dans la fidélité à la suite de leur maître, pourraient concevoir un engagement collectif ?*

M.L. Personnellement, je suis très opposé aux engagements collectifs. Pour moi, l'engagement n'est véritable que lorsqu'il est enraciné dans la personne de celui qui s'engage. On pourrait concevoir, à la rigueur, si l'on prend le mot communauté au sens précis du terme, des êtres indépendants les uns des autres mais qui, grâce à leurs relations spirituelles, grâce à leurs présences communes, puissent avoir chacun, de par le fait qu'ils sont ce qu'ils sont, le même engagement. Mais c'est le fruit des fidélités singulières de chacun plus que d'une fidélité collective. Autrement dit, je ne pense pas du tout que l'Église ait besoin de prendre position au niveau social et politique. Son rôle est de former des gens, ses membres, afin qu'ils soient suffisamment spirituels pour prendre chacun, à sa manière, suivant ses possibilités et ses moyens, des engagements correspondants sur un plan social ou politique.

JPN - *Approfondir, essayer de s'approcher du sens de ce que Jésus a vécu, c'est la démarche essentielle du disciple. Il est donc important de pouvoir repérer ce que Jésus a vécu. Voulez-vous que nous entrons dans une réflexion, un repérage un peu plus précis de ce qu'a été la vie de Jésus ?*

M.L. Je crois qu'on peut dire ceci : les documents, ce sont les évangiles, un petit peu mais sur les bords, les Épîtres, les Actes des apôtres. Pour les évangiles, on a Marc d'un côté; Luc et Matthieu de l'autre, et Jean. Les projets de ces évangiles sont différents. Donc la manière dont ils vont présenter ce que Jésus a dit et fait va être la conséquence de leur projet. Il faut au moins comprendre ces choses-là de manière à ne pas être trop "esclavagisé" par les manières de lire que nous avons des évangiles.

JPN - *On ne lit pas Marc ou Matthieu comme on lit St Jean.*

M.L. Nos quatre évangiles sont tous d'accord sur un point : l'échec, c'est-à-dire la rupture entre une période triomphante de Jésus, en Galilée surtout, et une autre où, menacé dans sa propre vie par Hérode, il se réfugie si on peut dire, d'une façon secrète, à Jérusalem et tombe dans un guet-apens juif. Voilà, me semble-t-il, les deux grandes périodes de sa vie publique. Pour moi, la première, la plus importante au point de vue temps, c'est la période triomphaliste; la

deuxième est probablement très courte. Jésus a essayé de prolonger au maximum sa présence, en faisant ce qu'il faisait déjà à la fin de la première, lorsque Hérode commençait à l'inquiéter : transformer sa prédication. Au début, c'est très méthodique, une véritable prédication organisée; il envoie soixante-douze disciples passer deux par deux dans les villages pour préparer sa venue. Après la crise, c'est une sorte de prédication par la bande, un peu isolée. De temps en temps, il s'écarte, il s'en va au pays des cananéens, ou bien du côté des païens, non pas pour les évangéliser, car il ne les considérait pas comme capables de recevoir la parole, mais pour se reposer et se mettre à l'abri.

JPN - À ce moment-là, il est entouré d'un petit groupe de disciples car beaucoup l'avaient abandonné.

M.L. Oui. Pour moi, les quatre évangiles sont tout à fait d'accord, malgré leurs grandes différences au point de vue mentalité et projet, sur cette coupure après la multiplication des pains, l'histoire de la barque sur le lac, la tempête, Jésus qui marche sur les eaux... des récits qui montrent que ça ne s'arrange pas.

JPN - Peut-on penser que Jésus aurait été tenté à ce moment-là de renoncer, ou de poursuivre dans cette ligne et rechercher à tout prix à ce que la réussite se confirme ?

M.L. Je n'en sais rien. Mais ce que je peux dire, et c'est un des aspects de la grandeur de Jésus, c'est qu'il était suffisamment fidèle à ce qu'il devait être pour ne pas être trop influencé par ses auditoires et par les espérances ou les espoirs que sa présence et sa manière de faire pouvaient provoquer chez certains.

JPN - Je pose la question en pensant au récit des tentations de Jésus.

M.L. Je pense que le récit des tentations de Jésus est une construction théologique qui est précisément dans Luc et Matthieu, et non dans l'évangile de Marc, parce qu'il fallait donner un enseignement, ce qui différencie, profondément au moins, l'évangile de Marc des évangiles de Matthieu et de Luc.

JPN - Mais cette construction théologique est probablement une manière d'exprimer ce qui a été vécu par Jésus.

M.L. C'est une manière d'exprimer ce que Jésus a pu vivre sans que ce soit directement relié à ce qu'il a vécu. C'est peut-être aussi une manière de dire certaines choses, les tentations que peut connaître une Église lorsque précisément elle a à vivre des périodes difficiles comme celles que Jésus a pu connaître.

JPN - Dans ces récits des tentations de Jésus, on voit bien que ce qui est en cause, c'est en fait une conception triomphaliste du messianisme.

M.L. Au fond, on peut les résumer ainsi : il y a la tentation de la puissance, il y a la tentation de la séduction et il y a la tentation de l'impatience. Chaque fois que l'Église a vécu des situations favorables à ces tentations, elle y a succombé.

Dans la deuxième période de la vie de Jésus, la puissance et la séduction ont disparu. Et l'impatience est combattue aussi par le fait qu'il se rend compte que ce qu'il apporte est tellement capital que rien ne pourra l'empêcher de se répandre sur terre, quelles que soient les situations concrètes rencontrées. Pour moi, un des aspects importants de Jésus, c'est qu'il a cru au caractère capital de sa mission et que cela ne pouvait pas être barré. S'il mourait, ça continuerait d'une autre manière, mais ça continuerait. La percussion spirituelle provoquée par Jésus ne peut pas disparaître. C'est pour moi une des manières de croire en l'Église. Ce n'est pas l'Église en tant qu'Église qui m'intéresse, mais, à travers elle, quelque chose ne peut pas disparaître qui lui assurera, non pas une forme particulière, mais tout de même une réalité de continuité avec tout ce qui a été vécu depuis vingt siècles.

JPN - Alors revenons à l'itinéraire de Jésus. À la fin de cette première période, sa popularité est en baisse; par contre l'hostilité des chefs de son peuple augmente.

M.L. Alors il monte à Jérusalem en secret, on cherche à savoir où il est, ce qui explique par conséquent une action comme celle de Judas. Si Jésus se promenait sur les parvis du Temple, il aurait été très facile de le faire disparaître mais on ne savait pas où il était. Jésus se cachait. C'est pourquoi on a proposé trente deniers à Judas.

JPN - Quand on lit les évangiles peut-être de manière un peu superficielle, on a plutôt l'impression d'une montée directe, consciente et publique.

M.L. C'est parce que les évangélistes ont placé là les grands événements triomphalistes, la montée à Jérusalem, Jésus entouré de tout son peuple. La résurrection de Lazare fait peut-être partie de la période triomphaliste plutôt que de la fin mais on l'a mise là parce quelle correspondait plus ou moins à la résurrection de Jésus. Enfin, ce sont des hypothèses.

JPN - Donc après cette rupture, ce passage difficile, qui le fait entrer dans une sorte de clandestinité, les évangiles nous présentent Jésus qui chemine vers sa mort, et vers sa mort dramatique. Alors comment Jésus vit-il cette approche de la mort ? Est-ce qu'il en a conscience ? Ou est-ce qu'il pense que le passé reviendra ?

M.L. Il en a profondément conscience. En tout cas, un fait est important, autant il se montre accueillant pour les disciples pendant la période triomphante, autant il est exigeant après : "Tu n'auras pas de pierre pour reposer ta tête... Si tu regardes derrière la charrue, tu n'es pas digne d'entrer..." et ainsi de suite. Il y a une différence de tonalité. Un autre aspect important de cette chose-là, c'est que la prière du "Notre Père" est de la période triomphaliste, c'est une prière strictement juive, il n'y a aucune allusion à la fin.

Donc on peut dire que Jésus a, petit à petit, préparé ses disciples à sa mort en leur affirmant que l'essentiel ne serait pas brisé par l'événement. Mais incontestablement ce sont des choses qui se sont développées chez eux bien au-delà de la conscience qu'ils pouvaient en avoir sur le moment. C'est après la mort de Jésus qu'ils ont relu leur passé, qu'ils ont revu ce passé avec un regard tout à fait nouveau par rapport à ce qu'ils avaient pu connaître avant.

JPN - Est-ce qu'on pourrait dire un petit mot du rôle de Judas ?

M.L. Pour moi, Judas est un pharisien de stricte observance qui a aimé Jésus jusqu'au bout, qui l'a suivi jusqu'au bout, et qui a souffert terriblement de cette déviation où il le voyait car, à ses yeux, ce que Jésus était, ce qu'il disait, en

faisait le torpilleur de la tradition à laquelle il était lui-même fondamentalement attaché.

JPN - Ce n'est pas ce que les évangiles en disent. Il est présenté d'une manière très négative, très noire.

M.L. J'avoue que les évangiles le présentent d'une façon qui est, à mon sens, très suspecte parce que, si vraiment Judas était l'avaricieux dont on parle, c'est mettre la vision de Jésus sur ses disciples et sur ceux qui le suivaient à un niveau relativement bas. Judas et Jésus, dans mes perspectives, étaient deux êtres qui se sont efforcés de se comprendre et qui finalement n'ont pas réussi à se comprendre. Il y avait en Judas des scrupules que Jésus pouvait connaître mais qu'il a dépassés par la fidélité à ce qui montait en lui. Chez Judas, ces scrupules l'ont gagné malgré le fait qu'il aimait Jésus.

JPN - Et Jésus a déçu Judas car il n'est pas entré dans son attente, dans ses perspectives.

M.L. Judas s'est suicidé parce qu'il n'a pas réussi à se pardonner d'avoir été fidèle à sa conscience jusqu'au bout.

JPN - Quel est le sens de la confrontation avec le grand prêtre ?

M.L. Ce sont deux autorités qui se réclament de Dieu à des titres différents mais véritables. Le grand prêtre représente une certaine autorité objective ou, si vous voulez, objectivée par toute l'histoire d'Israël. Jésus ne pouvait présenter d'autorité que sa propre personne, sans autre argument. Et à mon sens, c'est l'heure ultime de ce que Jésus a vécu, l'heure grandiose de sa vie. C'est la scène la plus significative de ce qu'il a vécu, et même de ce qu'est l'homme.

JPN - Où l'on voit face à face deux conceptions de Dieu, deux conceptions de l'homme, deux conceptions radicalement différentes et qui ne se comprennent pas.

M.L. Mais qui étaient amorcées déjà dans l'Ancien Testament : Ezéchiel et Jérémie. Jésus est dans la ligne de Jérémie.

JPN - Donc Jésus va mourir de manière dramatique, abandonné de tous et c'est dans cette mort que les premiers disciples et l'Église naissante verront la source du salut.

M.L. À mon sens, la résurrection a eu plus d'importance pour eux que la mort de Jésus. Tout ce que nous venons de dire, qui relève un peu de l'intériorité de l'homme et de la psychologie, n'était pas tellement à l'horizon des disciples. Leur prédication a été une prédication sur le salut, la parousie prochaine... pas du tout une manière de faire communier les auditeurs à ce qu'eux-mêmes avaient vécu auprès de Jésus, quand il était avec eux.

JPN - Donc dès la première prédication et même dès les évangiles, il y a déjà une distance, une incompréhension qui se fait jour.

M.L. Dès la première prédication, il y a une incompréhension, déjà il y a une doctrine là où il y avait une personne. Je pense que l'originalité fondamentale de Marc est d'avoir polémique contre cette déviation. Le secret messianique de Marc, si on le comprend convenablement, indiquait que Jésus se refuse à tous les titres, à toutes les reconnaissances des actions qu'il a pu faire, pour privilégier une rencontre d'être à être, la seule qui puisse supporter la mort qu'il a connue. Et c'est particulièrement marqué, quand Pierre reconnaît en Jésus le Messie. À ce moment-là, Jésus lui dit : "Tu es dans la bonne voie mais n'en parle pas".

JPN - C'est ça, le secret messianique, c'est le refus de Jésus qu'on dise publiquement qu'il est Dieu.

M.L. Mais oui. Il n'y a que Marc qui le dit d'ailleurs. Les autres ne pouvaient pas le dire. Ce n'était pas du tout dans leur projet. Mais Pierre était encore dans les perspectives du Messie. Alors il lui dit : "Tu ne mourras pas comme ça ! Ce n'est pas possible !". On voit le moment décisif du passage du contact direct de personne à personne à l'adhésion à la doctrine.

JPN - Revenons à la mort de Jésus. Lorsque Jésus meurt de cette manière ignominieuse qu'est le supplice de la croix, il est abandonné de tous ses disciples. Peut-être l'un d'entre eux, Jean, est-il au pied de la croix, comme nous dit le dernier évangile ?

M.L. Je vous dirai que je ne le pense pas. Je crois que l'évangile de Marc est le plus fidèle. Il y avait aussi trois femmes qui sont au loin pour voir ce qui se passe : Marie-Madeleine, Marie, la mère de Jacques le petit et de José, et Salomé. Elles sont au loin, pour voir ce qui se passe.

JPN - Alors que signifie ce radical abandon, cette fuite des disciples par rapport à un homme qu'ils avaient tant aimé, qu'ils avaient suivi ?

M.L. Ceci me paraît très important au point de vue spirituel : la fidélité, lorsqu'elle est suivie jusqu'au bout, conduit à l'échec. C'est à travers l'échec que passe ce qui devient la fécondité.

JPN - C'est le sens de la croix.

M.L. C'est le sens de la croix. Mais ce n'est pas un enseignement. C'est ce qui a été vécu par Jésus et, s'il est le chemin, tout être suffisamment disciple pour aller jusqu'au bout de son chemin, sous l'influence de ce que Jésus a vécu, va à travers l'échec à la fécondité.

JPN - Ce sera le chemin des disciples : une tradition qui vaut ce qu'elle vaut nous dit que tous les disciples mourront martyrs.

M.L. C'est une tradition qui a commencé très vite : Paul est le premier. Nous ne savons pas grand chose de ce que les apôtres ont vécu après mais, dans l'histoire de l'Église, les êtres qui ont suivi à fond leur propre vocation, leur propre voie, rencontrent toujours l'échec, mais un échec qui permet une fécondité. L'exemple classique, c'est François d'Assise. Mais vous en avez d'autres : Foucauld...

JPN - Nous avons dit que Jésus était un homme hors du commun, admirable par la justesse et la vérité de son comportement et de ses paroles, Mais des hommes admirables, il y en a eu beaucoup dans l'histoire de l'humanité. Est-ce qu'on pourrait dire de Jésus qu'il est, non seulement un homme admirable, mais un homme incomparable. Je pense à cette phrase que disent les Juifs dans l'évangile de Jean : «Jamais aucun homme n'a parlé comme cet homme».

M.L. Pour ma part, pour donner du poids au langage théologique, il faut que je passe d'abord par un langage

existentiel. C'est en comprenant par le dedans, en ayant l'intelligence par le dedans de ce que Jésus a vécu, que je peux découvrir un langage proprement théologique.

Pour moi, je ne peux atteindre la transcendance de Jésus, pour que ça ne soit pas simplement verbal ou un concept, que lorsque je serai suffisamment entré dans l'intelligence de la vie humaine de Jésus. Alors mon idée au départ n'est pas de dire si d'autres que lui peuvent exister ou non, je laisse de côté cette question. Pour moi, je suis chrétien, héritier d'une tradition de vingt siècles, si l'on peut dire. Ce que Jésus a vécu est enraciné dans ce que je suis de par ma tradition. Je suis donc bien placé pour entrer, mieux que quelqu'un qui serait complètement étranger à cette tradition comme pourrait l'être un Hindou par exemple, dans la compréhension de ce que Jésus a pu vivre, vu mes racines. Si en plus j'accepte, et je crois qu'il faut l'affirmer, que Jésus a été un homme, dont le fond est semblable au fond que je peux moi-même vivre, dans la mesure où nous avons une humanité commune, je peux entrer dans une première intelligence de ce que Jésus a vécu. Et grâce aux évangiles, je découvre en lui une puissance qui ne m'est pas inconnue par le fait même que je puis, dans une certaine mesure, y correspondre un peu, mais qui est tout de même hors de la dimension que je peux avoir moi-même en me connaissant. Donc à mesure que je connais davantage ce que Jésus a dû vivre pour vivre ce que nos Écritures nous rapportent d'une façon plus ou moins directe, et que je connais mieux ce que je suis moi-même et ce que je peux moi-même vivre, il y a une différence de dimension. Cette différence de dimension, pour moi, est le chemin par lequel je peux passer, je dois passer, pour donner du poids au mot "transcendant".

JPN - Vous parlez d'une différence de dimension. vous ne parleriez pas d'une différence de nature ?

M.L. J'avoue que je n'ose pas employer le mot "nature". Je pense d'ailleurs, pour éluder la difficulté que vous soulevez, que nous sommes tous essentiellement uniques et, par conséquent, nous ne sommes pas comparables. Nous ne sommes ni numérables ni ordinables, par le fait que nous sommes chacun uniques. Alors dans une certaine mesure ce que Jésus a vécu est unique, comme ce que je vis moi-même est unique. Mais dans l'ordre de la dimension, je dois constater que ce que Jésus a vécu est tout autre que ce que je peux vivre moi-même. Et c'est là que je peux affirmer une transcendance. En tout cas, je donne un certain poids au mot "transcendant" qui reste autrement un concept avec tout ce que cela implique d'abstraction.

JPN - Jésus, Fils de l'homme, est aussi Fils de Dieu.

M.L. J'avoue que "Jésus Fils de l'homme" m'est plus facile à comprendre, puisque c'est beaucoup plus existentiel que "Fils de Dieu". Et je crois que, dans une période d'athéisme assez généralisé comme maintenant, c'est plutôt par l'intermédiaire du "Fils de l'homme" que nous approcherons du "Fils de Dieu" et de Dieu lui-même.

JPN - Est-ce que nous le dirions en ce sens où Jésus vit tout entier du mystère qui le constitue alors que nous, nous en sommes ?

M.L. Nous le vivons sans le savoir et c'est plus de l'ordre de la foi que de l'ordre d'une prise de conscience existentielle, suffisamment lucide pour atteindre le fond des choses.

JPN - Si je reprends un peu le sens de notre démarche, ici, nous sommes partis de l'expérience intime que nous pouvons avoir de Jésus, nous avons jeté un regard sur l'itinéraire qui a été le sien en essayant de le comprendre de l'intérieur, et puis maintenant nous essayons de trouver, de chercher ou de balbutier des mots qui tenteraient d'exprimer le mystère de sa personne. C'est un peu ainsi que se sont élaborées, au cours des siècles, les christologies.

M.L. À mon sens oui, c'est comme cela que les christologies ont leur valeur, mais j'avoue que dès qu'une christologie se considère comme une fin en soi, elle devient un obstacle à une intelligence plus approfondie de ce que Jésus a vécu et on retombe dans la doctrine, et dans la critique que faisait Marc de la prédication initiale. Marc critique une prédication essentiellement doctrinale, là où il voulait, au départ, une rencontre d'être à être qui permettrait aux disciples, grâce à cette rencontre d'être à être, de supporter toutes les contradictions de la vie que ces êtres allaient vivre.

JPN - Est-ce que nous pourrions maintenant terminer en vous écoutant dire cette prière à Jésus que vous avez composée vous-même il y a déjà quelques années ?

O Jésus

l'homme juste, le saint de Dieu, fils de l'homme, ferment de l'homme, appel de Dieu, fils de Dieu,
seul Maître, seul Seigneur, notre père sur cette terre.

Par ce que vous avez dit, paroles de Dieu sur les lèvres de l'homme,
par ce que vous avez fait, actions de l'homme sous la motion de Dieu,
par ce que vous avez été, signe du Dieu impensable et de l'homme accompli
pour l'être qui vous accueille, à travers les vingt siècles et toutes les distances qui nous séparent de vous,
par la puissance de votre souvenir en nous,
soyez révélation de nous-mêmes à nous-mêmes, soyez présence active qui rend nos vies humaines,
soyez notre chemin vers nous-mêmes et vers Dieu.

Ne nous laissez pas dans l'ignorance de celui que vous avez été, clos dans l'indifférence, privés d'intelligence,
victimes du scepticisme, trompés par le scientisme, ivres de belles doctrines, distraits par l'activisme.
Écartez de nous le renoncement à être, paralysés par une religion de coutume,
enlisés dans une piété sentimentale ou cérébrale, séduits par une idéologie sociale ou politique.
Que grandisse en nous l'intelligence de celui que vous êtes devenu.

L.T. Marcel Légaut, je suis vraiment très content de vous voir ici pour une séance qui nous permettra peut-être d'avoir une mémoire vivante de ce que vous nous apportez.

Je rappelle donc, pour ceux qui ne vous connaîtraient pas, que vous êtes né en 1900, c'est facile à retenir, que vous êtes agrégé de mathématiques; vous avez enseigné pendant 20 ans en université les mathématiques, que vous avez animé un certain nombre de groupes chrétiens de l'Enseignement Public pendant les vingt années de l'entre-deux guerres et que vous avez été profondément marqué par l'événement de la débâcle de 40. Et c'est cela qui vous a amené à rompre progressivement puis totalement avec l'enseignement. Vous avez effectué un retour à la terre, comme on dit aujourd'hui, et vous avez été paysan pendant 25 ans dans les montagnes du Diois, à Luc-en-Diois. Vous êtes mariés, vous avez six enfants. Mais parallèlement à cela, votre souci spirituel, bien sûr, ne s'est pas affadi. Au contraire, vous avez, au fond, mis à jour une œuvre littéraire spirituelle qui, aujourd'hui, intéresse beaucoup de personnes. Et vous êtes, au fond, pour nous, une parole libre et exigeante pour les chrétiens que nous essayons d'être en cette fin de 20^{ème} siècle.

Alors, je voudrais que notre entretien maintenant porte sur trois aspects, le premier sur la vie spirituelle parce que je crois que vous insistez beaucoup là-dessus. Ensuite, sur la personne de Jésus, et enfin sur l'Église parce qu'alors, votre dernier livre "Un homme de foi et son Église" pose des questions qui sont très piquantes et stimulantes pour notre Église, et, je dirai, pour nos Églises.

Il me semble que vous avez des intuitions très fortes par rapport à la vie spirituelle. Il vous semble que, et l'ensemble du monde qui nous entoure le confirme, une des soifs de l'homme d'aujourd'hui est une vie spirituelle authentique. Est-ce que vous pourriez expliquer ce que vous entendez par vie spirituelle ?

M.L. Je pense qu'un des aspects importants de notre époque est que les gens sont plus facilement portés à intérioriser leur vie que jadis, parce que, autrefois, le cadre extérieur dans lequel ils vivaient, le cadre de chrétienté, leur suffisait. Or, dans la mesure où la chrétienté disparaît, l'aide que cette société chrétienne leur apportait du dehors se trouve diminuée et ils se trouvent devant le vide d'une existence qui, jusqu'à présent, ne se construisait que du dehors et qui a besoin désormais de se construire du dedans. Alors, pour moi, une des grâces de notre époque est que l'homme a besoin de s'intérioriser pour se tenir debout, vu que personne, rien, de l'extérieur ne vient l'aider à le faire.

Alors, dans cette perspective, lorsqu'on est au niveau de la société chrétienne, tout ce que je fais est commandé, organisé par ce qui me vient du dehors. C'est ce que j'appelle dans mes livres "la vie de simple moralité". Il est facile d'expliquer aux gens ce que c'est qu'une vie de simple moralité. Il suffit qu'ils obéissent à ce qu'on leur demande. Ceci peut être commandé comme ça peut être enseigné. Pour moi la vie spirituelle commence lorsque ce que je fais, ce que je dis n'est pas la simple conséquence de ce qu'on me fait faire ou de ce qu'on me fait dire, a fortiori de penser. Il y a donc une intériorité qui s'enracine en moi et qui, dans une certaine mesure, me dicte, ce que, au premier niveau de simple moralité, on me commande. Il est beaucoup plus difficile de faire comprendre aux gens ce que c'est que d'obéir, de correspondre, d'être fidèle à des exigences intérieures qui montent en soi, que de leur dire "voilà la loi!". Donc, dans le cadre de la loi, vous connaissez la désobéissance. Vous obéissez ou vous désobéissez, c'est facile à voir. Dans le cadre de la vie spirituelle telle que je vous le décris, cette fidélité est beaucoup plus secrète car personne du dehors ne peut en juger et soi-même on n'en juge pas toujours sur le moment même.

L.T. Au fond, vous pensez que cette vie spirituelle, aujourd'hui, est d'autant plus nécessaire, justement, que les points de repaire, que la société autrefois donnaient sont en train de s'affaïsser.

M.L. Exact ! Non seulement ils s'affaïssent, mais par un autre côté, il y a des creux, de telle sorte que, non seulement on n'a plus d'aide mais, on peut dire que la société permissive entraîne des permissions qui doivent être justement dominées par une exigence intérieure qui n'est plus, comme on dit, du dehors puisqu'en définitive c'est tout le contraire. Donc nous avons besoin actuellement pour tenir debout, qu'un nombre important de ses membres soient suffisamment intériorisés pour ne pas être commandés par la société elle-même. Ceci est très important à notre époque en particulier. Ces perspectives-là ne peuvent pas s'enseigner, ne peuvent pas se commander, c'est à chacun de le découvrir. Alors comment aider ? On peut aider indirectement. Mais par une manière qui n'est pas très pédagogique en ce sens qu'il suffit que l'on soit suffisamment fidèle à ce qu'on doit être pour que par présence plus encore que par ce qu'on dit ou par ce qu'on fait les autres soient plus ou moins sollicités indirectement à aller droitement sur leur propre chemin qui n'est pas du tout un chemin qui est la conséquence de l'imitation du chemin de l'autre, mais qui est suscité par la fidélité. Dans une société chrétienne, l'unité se manifeste dans l'extériorité, dans le fait qu'on fait ça ensemble, donc dans une certaine uniformité. Tandis que dans une perspective comme celle que je suis en train de développer au point de vue spirituel, l'unité n'est pas dans l'uniformité parce que nous serons chacun d'autant plus divers que nous serons plus fidèles. Mais dans le fait que ma fidélité me permettra de comprendre la fidélité des autres, comme inversement leur fidélité leur permettra de comprendre la mienne. Dans cette fidélité spirituelle, invisible, qui dépend de la situation spirituelle de chacun des membres, la communauté de foi peut se trouver.

L.T. En fait, c'est une vie spirituelle. Nous n'avons absolument pas parler ni de prière, ni de...

M.L. Nous sommes actuellement en pleine foi en l'homme, nous sommes athées! Nous avons la grâce, à notre époque, de pouvoir être athée sans trop de difficultés. Nous sommes donc athées. Mais nous croyons en l'homme. Nous croyons qu'il y a en l'homme autre chose que le faire, que le dire, que la conscience qu'il a de lui-même. Il y a une réalité spirituelle un peu au-delà de cela, qui est en train de se développer grâce à cela, mais qui, dans une certaine mesure, ne

nous est pas connu et dont nous pouvons prendre conscience un tout petit peu lorsque nous avons suffisamment vécu pour regarder notre vie non pas comme un simple historien qui voit les choses du dehors mais par le dedans comme seul je peux le faire vis-à-vis de moi-même. Alors, je découvre en moi, à travers mon histoire, malgré sa diversité, et malgré les différentes situations dans lesquelles je me suis trouvé, les rencontres que j'ai pu faire, l'unité fondamentale qui s'est développée sans que je le sache et que je découvre après l'avoir vécue. Cette prise de conscience, cette unité, cette unicité, dans un passé regardé d'une façon un peu particulière, d'une façon personnelle, à mon sens c'est un des aspects où on peut approcher de ce que j'appelle "le mystère de l'homme". L'homme est plus grand que tout ce qu'il fait, que tout ce qu'il dit, que la conscience qu'il a lui-même, de tout ce qu'il peut en dire.

L.T. Cette prise de conscience, elle est peut-être plus le fait d'homme mûr que d'enfant ou d'adolescent ?

M.L. Il est bien certain qu'il faut avoir vécu. On a pas assez vécu quand on est enfant ou jeune, on a cependant quelque chose dans la jeunesse, qui d'ailleurs accompagne la vieillesse, c'est que nous avons, si nous sommes suffisamment intériorisés, quelque préconscience de ce que nous avons à vivre, de ce que nous n'avons pas actuellement à vivre, mais de ce que nous aurons peut-être probablement à vivre plus tard, qui nous permet, qui nous prépare, sans que nous sachions très bien comment, à porter ce qui va venir, lorsque ça viendra. Il y a donc une certaine préconscience qui déborde un peu l'expérience qu'on peut tirer d'un regard global, totalisant, sur ce qu'on a jusqu'à présent vécu. Mais c'est vrai aussi pour les vieux. À 80 ans on peut se dire, surtout quand on a une vieillesse heureuse, "Mais comment ça va se terminer cette histoire ?" Il y a peut-être une manière simple de prendre conscience de ce qu'on aura à porter quand on sera vraiment vieux, qui n'aide pas à vivre mieux aujourd'hui mais qui permet peut-être, lorsque ça arrivera, de ne pas être trop surpris.

L.T. L'homme que vous présentez, c'est un homme libre et....

M.L. Il est libre par le fait même qu'il ne supporte pas d'être dirigé, qu'il se comporte autrement que ce que la société lui impose du dehors, d'une façon ou d'une autre, une imposition, je dirais, dictatoriale, ou bien par le simple fait des rencontres ou des situations.

L.T. C'est aussi un homme fidèle.

M.L. C'est un homme fidèle, c'est-à-dire un homme qui comprend par le dedans, suffisamment, ce qu'il a à faire pour précisément trouver dans ce regard intérieur l'énergie de se tenir debout vis-à-vis de ce que du dehors lui imposerait une autre situation.

L.T. Au fond, cet homme-là, le plus accompli, c'est Jésus!

M.L. Je pense qu'on doit pouvoir le dire. Et ce qu'on peut dire au moins, sans aller plus loin, c'est qu'il y a dans Jésus une vie spirituelle qui s'est manifestée avec cette originalité fondamentale qui est d'autant plus puissante, qu'il est issu d'une nation, d'une race plus que d'une nation, d'une race qui avait le sens de son unité, je dirais presque de sa divinité, du moins de son élection divine qui lui faisait dire que tout était commandé par la loi. Jésus est celui qui a dit : «Le sabbat est fait pour l'homme». Cette loi divine, moi simple homme, Jésus, je vous dis que... Le Grand Prêtre était là qui disait : «Non, de par l'autorité que je reçois des siècles passés, confirmée par toute sorte de vérifications divines, mon autorité me dicte cela...». «Et moi je te dis ça». C'est la grande opposition, la grande controverse entre une autorité sociale, extérieure, fondée sur l'histoire, divinisée par l'histoire, et l'autorité d'un homme qui, par le fait d'être fidèle intérieurement à ce qu'il doit être, dit : Tu dis ça, moi je te dis que... C'est le triomphe de l'homme sur la loi. Et notre christianisme devrait être le triomphe de la foi sur la loi. C'est ce que Paul a compris d'une certaine manière, mais à sa manière de Juif. C'est ce que nous avons à comprendre au niveau du 20^{ème} siècle.

L.T. Pour vous, il semble qu'aujourd'hui nous devons redécouvrir Jésus.

M.L. Le Jésus des évangiles. On doit continuellement redécouvrir l'autre dans la mesure où il n'est jamais atteint en lui-même et que nous ne le découvrons qu'à travers ce que nous sommes. À mesure que nous devenons davantage nous-mêmes, nous sommes mieux capables de comprendre par le dedans ce qu'est l'autre et, inversement, surtout si l'autre est un grand. Plus nous comprenons la grandeur de la vie d'un autre, plus nous sommes capables de découvrir notre propre grandeur qui n'est pas la sienne, qui ne correspond pas à ce qui a été fait mais qui est, d'une certaine manière, originale car nous sommes chacun unique, les uns et les autres, de part notre fidélité, de plus en plus différents à mesure que nous sommes plus homme.

L.T. Le christianisme s'est fondé sur la dramatique de ces trois jours, passion, mort, résurrection.

M.L. Le christianisme s'est fondé non pas sur la dramatique, mais sur toute la vie de Jésus dont la dramatique dont vous parlez est, pour ainsi dire, la manifestation ultime. Mais, incontestablement, la compréhension intérieure de ce que Jésus a vécu est fort importante pour comprendre la raison de sa mort, et pour comprendre même ce qui s'est passé après la mort et qui a donné à l'Église une percussion spirituelle, assez ambiguë d'ailleurs, qui l'a lancée sur la voie qu'elle a suivie comme elle a pu depuis 20 siècles.

L.T. Est-ce qu'on peut dire un peu ce qu'est cette percussion spirituelle qui pour vous est quand même un élément fondateur essentiel ?

M.L. Je parle de l'homme Jésus. Je ne conteste pas la réalité fondamentale de Jésus mais je dis l'homme Jésus parce que c'est ce que je vois, ce que j'entends, ce que je découvre à travers ce que je vis. Il est incontestable que, pour les disciples, avoir vécu quelques mois, mettons une douzaine, une quinzaine de mois, avec l'homme Jésus a été tellement important que, après le moment de sa mort et du désastre, il y a eu en eux un ressac de vie spirituelle qui fait qu'ils n'ont pas cru que ça pouvait être la fin. D'une façon ou d'une autre, soit uniquement intérieure soit avec quelque projection extérieure dont je n'ose pas trop parler puisque les évangiles en parlent eux-mêmes d'une façon assez

différente, ils ont cru qu'après leur désarroi, il y avait un véritable départ. Et ils l'ont montré par la fécondité de leur vie.
L.T. *C'était un bouleversement qui les a propulsés à un niveau d'existence qui n'était pas sans rapport avec ce qu'ils avaient vécu avant.*

M.L. Et ce n'est pas sans relation avec ce que nous pouvons vivre actuellement à un moment précisément où le christianisme est en train de s'effondrer. Beaucoup de gens chrétiens ont peur et voient tout foutre le camp. C'est à ce moment-là que, par un sursaut de vitalité spirituelle de ceux qui sont suffisamment vivants, à la place de la peur, ils naissent à l'espérance en ayant une plus grande, une meilleure intelligence de l'action de Dieu dans le monde, qui n'est pas une action de puissance mais une action de continuelle présence insensible. L'œuvre de Dieu est essentiellement précaire, mais elle est tenace. Et c'est sa fidélité.

L.T. *Alors, troisième thème si vous le voulez bien, l'Église d'aujourd'hui. Dans votre dernier livre, vous avez des phrases assez sévères. Il vous semble qu'au fond il y a une tentation, pour l'Église d'aujourd'hui, de faire que le Concile soit une parenthèse et que, après ces années d'agitation, on revienne enfin aux bonnes sécurités d'antan.*

M.L. Cela me paraît évident que la peur fait partie, je ne dis pas des vertus ecclésiastiques mais de la situation du prêtre ordinaire. La peur n'est jamais bonne conseillère. Il est plus facile d'avoir peur que d'avoir foi. La foi s'enracine dans ce qu'on a vécu, la peur est provoquée par l'instant qu'on vit. C'est tout à fait différent. Plus je suis enraciné dans ce que j'ai vécu, moins je suis tenté de me laisser absorber par la peur viscérale que je peux avoir devant tel ou tel événement, devant telle ou telle situation. Actuellement dans l'Église, il y a beaucoup de peur et pas assez de foi. Mais il faut bien avouer que cette foi n'a pas été tellement préparée par l'Église d'hier qui était suffisamment puissante pour ne pas avoir besoin de foi et pour croire plus au pouvoir politique qu'au pouvoir spirituel. C'est ça le fondamental de l'Église. Car l'Église elle-même a à se convertir.

L.T. *Au fond vous pensez que le Concile n'a pas été assez préparé. On a fait des textes mais la qualité spirituelle du peuple n'a pas été revitalisée.*

M.L. Elle n'a surgi ni du peuple ni des évêques. Il y a tout un travail intérieur à faire, et ceci n'est pas une œuvre de gouvernement, c'est une œuvre de fidélité de ses membres. C'est dans la mesure où les membres de l'Église sont fidèles que l'Église le sera.

L.T. *Vous critiquez assez fort, parce que vous l'avez vécue dans le passé, cette collusion entre une expression sociale et politique.*

M.L. Pendant plusieurs siècles il y avait l'union de l'Église, de l'autel et du trône. L'autel existe encore, le trône pas trop, on l'a remplacé par la haute finance. Actuellement nous avons une union entre la haute finance et l'autel sous la forme des publications chrétiennes par exemple. Les grands trusts financiers ne sont pas absents de la politique de l'Église actuellement.

L.T. *Donc il y a un enjeu actuellement.*

M.L. Il y a toujours eu un enjeu et ce n'est pas la première fois que l'Église s'est trouvée devant des situations de ce genre et, chaque fois, et c'est un des aspects de la fidélité des chrétiens et de la fidélité de Dieu, à chaque génération, il y a des êtres qui se tiennent suffisamment debout pour ne pas être simplement l'écho de ce qui se fait autour d'eux.

L.T. *Vous insistez beaucoup aussi dans votre ouvrage sur la nécessité des communautés.*

M.L. Pour se tenir debout, il n'est pas nécessaire d'être dans une communauté mais c'est très utile. Et pour beaucoup, pour comprendre ce que c'est d'être un homme debout, il est important de découvrir une communauté où un certain nombre d'êtres sont suffisamment debout pour donner aux autres la possibilité de l'être de leur côté. La communauté a un rayonnement spirituel qui déborde de beaucoup ce que peut un simple individu.

L.T. *À votre avis, quand même, le christianisme dans cette fin de siècle, on pensait qu'il était un peu perdu. Maintenant il y a un regain de jouvence, un peu superficiel d'après vous.*

M.L. Non pas superficiel. Il y a la réalité profonde qui cherche à pointer à travers le grain sociologique très manifeste. Je pense que, en particulier chez nos jeunes, s'ils ne sont pas trop dévoyés par des mouvements trop extérieurs, certains sont capables par leur effort d'intériorité d'avoir cette originalité fondamentale qui est nécessaire pour que l'Église soit relativement fidèle à la percussion spirituelle que Jésus a provoquée il y a vingt siècles.

P.B. *Monsieur Légaut, pour parler des personnes âgées, nous avons choisi une personne âgée, 88 ans ou presque, n'est-ce pas ? Mais est-ce que vous vous ressentez une personne âgée ?*

M.L. Par certains aspects, je me sens vieux, mais c'est surtout dans les perspectives où je me place dans une société. Actuellement, j'ai une vieillesse légère à porter. Je suis en bonne santé. J'ai encore assez de force pour pouvoir être tout à fait indépendant, notamment dans mes voyages, de sorte que je ne suis pas vieux par le physique, ni même, je l'espère, par le psychique, mais je suis vieux par rapport à la société telle qu'elle existe maintenant. Je suis décalé par rapport à elle et je suis plutôt d'une génération déjà éloignée de celle-ci.

P.B. *Qu'est ce qui vous gêne ? La T. V., les médias, la publicité ?*

M.L. Non, je ne connais même pas ces choses-là, ça n'entre pas dans ma vie, mais c'est la manière dont les autres vivent de cela qui me reste étranger. Mes préoccupations, ma manière de sentir les choses, d'imaginer même, est différente du milieu où je me trouve.

P.B. *Alors, vous vous sentez ailleurs ?*

M.L. Je me sens ailleurs, d'une certaine manière étranger. Étranger à la réalité du présent, tel qu'il est vécu dans la société.

P.B. *Il y a un paradoxe : au moment où la médecine et la science prolongent la vieillesse, elles prolongent des personnes qui se sentent de plus en plus étrangères à ce monde. Elles font des étrangers.*

M.L. Elles font des étrangers parce que la médecine et les autres sciences n'empêchent pas le temps de s'écouler. Le temps n'est pas une réalité uniquement mécanique, surtout dans une période comme celle où nous vivons où l'histoire prend une accélération qui, même aux yeux des jeunes, est assez étonnante. Elle l'est encore davantage aux yeux des vieux qui ont encore quelques idées de la relative stabilité de la société dans laquelle ils vivaient quand ils étaient jeunes. C'est une accélération qui est, à mon sens, assez vertigineuse, en tout cas pour un vieux. Pour un jeune, je ne crois pas qu'elle soit justement vertigineuse. Il s'y adapte beaucoup plus facilement qu'un vieux.

P.B. *Il y a là un paradoxe terrible que vous êtes en train de dire. Vous dites que la science est en train de prolonger notre corps physique, personnel, tandis que le temps, j'allais dire le paysage général, va à une vitesse colossale de plus en plus accélérée et rapide et on ne l'arrête pas.*

M.L. On ne l'arrête pas. La science n'y peut rien et, par certains côtés, elle-même est mécanisée par le mouvement du temps, en ce sens que c'est elle qui crée les techniques et qui donne à la société une accélération qu'elle ne connaissait pas lorsque la science n'existait pas véritablement.

P.B. *Est-ce que c'est ça qui fait l'originalité du drame de la vieillesse aujourd'hui ?*

M.L. Pour une bonne part, pour des êtres suffisamment conscients et capables de le dire, c'est certainement un des aspects d'un drame qui n'existait pas il y a 50 ans.

P.B. *Il y a quelques années, on définissait la vieillesse par le corps : "on a l'âge de ses artères".*

M.L. À mon point de vue, ça ne doit pas être entièrement faux mais ça n'épuise pas du tout la réalité. On a l'âge de sa vie, c'est-à-dire on a la consistance, dans sa vieillesse, de ce qui a été vécu en suffisante consistance, dans son passé.

P.B. *Vous faites un lien très fort entre l'âge, la vieillesse et ce qui a précédé.*

M.L. Très certainement. Pour moi, l'homme est essentiellement une histoire et le sens même de l'homme est le sens que petit à petit son histoire lui découvre à mesure qu'il vieillit davantage. Ainsi, cette réalité intérieure se développe en moi à l'occasion des événements du dehors mais m'est essentiellement personnelle, de telle sorte que deux êtres, vivant les mêmes événements, ont deux histoires différentes.

Nous créons une histoire qui correspond aux éléments extérieurs que nous avons à vivre mais qui sont très foncièrement modelés par la réalité singulière qui se développe petit à petit en nous.

P.B. *Quand vous dites que l'homme est essentiellement une histoire, vous ne parlez pas du paysage qui se déroule et du temps dont vous parliez tout à l'heure, vous parlez...*

M.L. ... de la réalité intérieure qui se développe en moi à l'occasion des événements du dehors, mais qui m'est essentiellement personnelle, de telle sorte que deux êtres, vivant les mêmes événements, ont deux histoires différentes.

P.B. *La réalité intérieure, c'est très important. Nous suivons chacun une pente, des voies intérieures.*

M.L. Le mot "suivre" n'est pas exact. Nous faisons, nous créons une histoire qui correspond aux éléments extérieurs que nous avons à vivre mais qui sont très foncièrement modelés par la réalité singulière qui se développe petit à petit en nous.

P.B. *Cette réalité intérieure est ce que vous appelez la fidélité à vous-même, au plus profond de vous.*

M.L. En prenant le mot "fidélité" dans un sens beaucoup plus large qu'une fidélité ponctuelle. C'est une fidélité, je dirais globale, de l'ensemble de ce que j'ai vécu, qui se manifeste à chaque moment par une fidélité ponctuelle, ou par quelque infidélité de ce genre.

P.B. *Oui, en somme, vous diriez que la vieillesse est l'achèvement de tout ce qui a précédé.*

M.L. Le mot "achèvement" ne me convient pas. C'est une sorte de récapitulation de tout ce qui a été jusqu'à présent vécu, et qui, par le fait que c'est rassemblé d'une manière différente de celle qui s'est développée dans le temps, lui donne un sens qu'il n'était pas possible de connaître avant.

P.B. *Si bien que, pour vous, vous situez la vieillesse essentiellement en tant que prolongement de tout ce qui a précédé. J'oserais presque dire "accumulation".*

M.L. Je préfère le mot "récapitulation" à "accumulation" parce qu'il y a dans ce dernier mot "re", une activité de synthèse qui travaille sur l'accumulation, si vous voulez. Il y a une activité spirituelle qui m'est propre de sorte que, en principe, deux êtres qui auraient la même accumulation de par leur passé, par leur activité spirituelle, en font des récapitulations différentes.

P.B. *En somme, dans votre perspective, la vieillesse est l'âge de la récapitulation de tout ce qu'on a été ?*

M.L. Le sachant ou l'ignorant, à travers tout son passé. Ma vieillesse est unique, comme chacun de nous est unique.

P.B. *On ne peut pas mettre quelqu'un dans une ligne ou dans une autre ligne.*

M.L. Non, si on le met dans une ligne, on le massacre d'une certaine manière, on le force à entrer dans une catégorie et, de même que Dieu ne peut pas se mettre dans un temple, l'homme ne peut pas se mettre dans une catégorie.

P.B. *Et moins que jamais ici, parce que c'est le moment où la vie prend tout son sens, tout son accomplissement.*

M.L. Le mot "accomplissement" est un peu trop beau. Toute la signification fondamentale, qui est sous-jacente à tout ce qui a été jusqu'à présent vécu qui était inconscient dans une très large mesure à celui qui le vivait et qui cependant est présent d'une façon très active, très secrète aussi, dans la manière dont il vit sa vieillesse.

P.B. *Mais dites-moi, devant une telle définition de l'âge, vous mettez de côté les définitions un peu classiques, par exemple : devenir vieux, c'est perdre ses cheveux, ses dents, ses jambes, ses forces et demain son souffle.*

M.L. Je crois que c'est prendre les épiphénomènes pour la réalité fondamentale. C'est-à-dire les choses secondaires qui n'atteignent pas du tout l'essentiel, qui sont peut-être plus sensibles, visibles, auxquelles on peut avoir plus facilement accès, quel que soit le passé qu'on a vécu. Mais en définitive, la vieillesse est tout autre chose que se préparer à la mort.

P.B. *Donc vous refusez une définition de la vieillesse qui est faite par rapport au corps.*

M.L. Et par rapport à l'idée qu'on se fait, quand on est encore vivant, de la mort. Je veux dire que chacun de nous a une image de la mort qui est puérile par rapport à la réalité qu'il aura à vivre lorsque l'heure de la mort aura sonné. La mort, c'est le mystère.

P.B. *La mort, c'est le mystère, on ne s'y prépare pas.*

M.L. On s'y prépare dans la mesure où on vit ce qu'on doit vivre par une prise de conscience en profondeur de ce qu'on est, exigé par soi, pour soi. Ainsi on avance, on s'approche du seuil qu'est la mort.

P.B. *La mort, vous dites que c'est un mystère. C'est quelque chose qu'on doit considérer comme une surprise totale et sur laquelle on n'a aucune prise.*

M.L. Aucune prise autre que, je dirais, extérieure et déjà superstitieuse.

P.B. *Et alors toute la vieille tradition qu'on avait dans les temps passés, se préparer à la mort...*

M.L. À mon idée, ce sont des imageries à dépasser maintenant. On ne vit pas pour se préparer à la mort mais c'est en vivant vraiment ce qu'on doit vivre que l'on est prêt à la mort.

P.B. *Mais tout de même ce que les gens vivent habituellement en devenant vieux, c'est bien le sentiment de perdre l'acuité des sensations.*

M.L. Ce n'est pas faux mais ce sont des phénomènes extérieurs qui sont d'ailleurs faciles à saisir, dont on prend conscience d'autant plus facilement qu'ils sont connexes au cheminement vers la mort. Mais la vie domine. La vie ne se laisse pas définir à partir de sensations qu'on peut éprouver chaque jour. De même la vieillesse ne supporte pas de définition de ce genre.

P.B. *Ni une définition du corps, ni une définition des relations humaines qui font la personne humaine.*

M.L. Non, si vous entendez par relation des choses statiques. Mais si vous entendez par relation cette sorte de dynamisme qui fait que, quand je prends contact avec un autre, il y a autre chose que ce que mes sens et ma raison peuvent me procurer, je me reconnais dans ce dynamisme.

P.B. *C'est un peu complexe. Je prends des choses très simples. La vieillesse, n'est-ce pas perdre tous ses amis ?*

M.L. Je ne peux pas dire que ce ne soit pas vrai. C'est vrai surtout quand on est vieux, très vieux, mais ce n'est pas l'essentiel de ce qu'on a à vivre quand on est vieux pour être vraiment encore un vivant. Pour moi, tout ce qui est extérieur à moi est bouleversé par les approches de la mort mais n'atteint pas la réalité fondamentale que j'ai à vivre, parce que ce que j'ai à vivre fondamentalement est dans la ligne de ce que j'ai vécu dans tout mon passé, au-delà même de la conscience que je pourrais en avoir.

P.B. *En somme, vous définissez le sens de la mort par l'âge de la récapitulation. C'est très spirituel. Vous dites que c'est l'âge où, justement, on doit mépriser, prendre des distances.*

M.L. "Mépriser" est trop fort mais prendre des distances, même avec mes amis, dans la mesure où cette relation est comprise dans un sens statique, différente de la mienne, mais pas dans le sens où l'autre vit une réalité spirituelle semblable à la mienne et avec laquelle je peux communier au niveau même de ma propre vieillesse, c'est-à-dire lorsqu'il y a interaction entre ce que je suis et ce qu'il est. Cette interaction est une réalité qui me demeure essentielle.

P.B. *On se stimule à être quand on est présent à soi, mais certains couples très âgés vivent dans le silence.*

M.L. Ils peuvent vivre dans un silence vide, mais aussi dans un silence plein. Or le silence plein est une parole commune qui va beaucoup plus loin que ce qu'ils pourraient se dire. Ce silence plein est la langue véritable qui permet à deux êtres, vivant dans la réalité fondamentale de ce qu'ils sont, de communier et de s'aider à vivre.

P.B. *La vieillesse est-elle un âge important ? Aujourd'hui ce qui compte, c'est l'enfant, la jeunesse.*

M.L. Ce n'est pas un âge important au point de vue social, économique, mais c'est un âge important pour celui qui vieillit, pour soi-même. La vieillesse est une réalité fondamentale que l'on découvre progressivement, à mesure que l'on

a soi-même la possibilité ou la nécessité de la vivre.

P.B. Autrement dit, Monsieur Légaut, vous n'avez rien à faire de ce que pense la société.

M.L. "Rien à faire" n'est pas exact, parce que je dois vivre. Mais je dois toujours prendre une distance entre ce que la société me propose, ce que les événements cosmiques me proposent, et ce que je suis. Un des aspects fondamentaux de l'homme est d'être transcendant, dans une certaine mesure, à tout ce d'où il est né et à tout ce dont il doit se nourrir pour devenir lui-même.

P.B. C'est la transcendance, cette distance, qui doit plus que jamais se manifester à l'âge de la vieillesse.

M.L. Se manifester d'autant plus qu'à ce moment-là, les relations se transforment et diminuent d'intensité.

P.B. Ainsi, on peut dire que la vieillesse est un âge de plus en plus difficile parce que la science augmente l'âge, et la distance vis-à-vis de la société devient de plus en plus grande, vous êtes donc appelé à...

M.L. ... la solitude fondamentale. On découvre la solitude fondamentale que l'on vit ordinairement dans le courant de son histoire mais dont on ne prend pas conscience parce qu'on est distrait par tout ce qui nous vient du dehors et avec lequel nous avons à composer. Mais nous naissons seuls, nous mourons seuls et, en vérité, nous vivons seuls. Nous en prenons plus ou moins vigoureusement conscience suivant les âges de la vie.

P.B. Alors, la vieillesse est capitale parce qu'elle est l'âge où l'on accepte d'entrer dans la solitude.

M.L. On épouse la solitude comme une grandeur spéciale à l'homme parce que nous sommes uniques. Là où il y a unicité, il y a solitude. Dans la mesure où l'on prend conscience davantage de son unicité, on prend aussi conscience de celle des autres et si on se situe à un niveau convenable avec les autres. Il y a une communion entre nous qui est d'un tout autre ordre de celle que les sens et la raison peuvent nous procurer dans la vie ordinaire.

P.B. Si je vous suis jusqu'au bout, vous oseriez dire que, non seulement la vieillesse est un âge important, mais qu'elle est l'âge le plus important de la vie.

M.L. C'est l'âge des fruits. Il y a l'âge des bourgeons quand on est jeune, l'âge des fleurs quand on est adulte et l'âge des fruits quand on est vieux. Le fruit est de comprendre en profondeur la réalité fondamentale que l'on a vécue, au-delà de la conscience que nous en avons lorsque nous la vivions.

P.B. Souvent pour les gens qui regardent les personnes âgées, elles sont justement sans fruits, elles sont, si on peut dire, improductives.

M.L. Justement, une des grâces de la vieillesse, qui n'existait peut-être pas de la même façon jadis, c'est qu'il y a actuellement dans notre société une possibilité d'apporter par lucidité, par transparence, une réalité spirituelle qui jadis n'était pas possible. Ainsi, j'ai des relations avec des jeunes où je peux leur dire des choses que j'aurais aimé entendre, il y a 50 ans, mais personne ne pouvait me les dire. Un être vieux et suffisamment vivant a encore la possibilité d'apporter à des jeunes, par sa présence, une intelligence de la vie qui dépasse de beaucoup ce qu'on pouvait recevoir d'un adulte, il y a 50 ans.

P.B. Vous avez dit l'âge des fruits. Quand vous parlez de fruits, vous pensez à des réalités pour vous-même, mais ici, c'est pour les autres.

M.L. C'est à la fois un fruit pour moi et un fruit pour les autres. D'ailleurs tout fruit, comme toute joie, a besoin d'être partagé pour exister. Il n'y a pas de fruit qui ne soit pas un aliment pour tous ceux qui peuvent le cueillir. Comme la joie a besoin de se donner, de se répandre pour exister, le fruit dont nous parlons est un fruit qui ne peut vraiment exister que dans la mesure où il est assimilable par d'autres. Ils reçoivent de ce fruit une intelligence de ce qu'ils ont à vivre que jadis, me semble-t-il, on n'était pas capable de communiquer.

P.B. Quand vous dites "fruits", vous voulez parler au fond de la réalité la plus intime à vous-même, ce qui vous fait vivre, le sens de votre vie. C'est cela qui est mangeable à cet âge-là.

M.L. Chacun le fait suivant son propre appétit et suivant ses propres manières.

P.B. Monsieur Légaut, quand vous dites l'âge des fruits, cela apparaît comme une réalité extérieure, la poire sur l'arbre. Pour vous, c'est une réalité intime à vous-même.

M.L. Un fruit que chacun cueille à la dimension de ses mains, de son appétit.

P.B. Ce sont des vérités très hautes mais, dans notre société, la personne âgée n'est pas mangeable...

M.L. Je crois que c'est une vision journalistique, extérieure, des choses. Actuellement, dans la réalité concrète de notre époque, il y a la possibilité pour les vieux de dire des choses.

P.B. Vous insistez sur le langage, et la présence...

M.L. Le parler dont je parle est un parler chargé de présence.

P.B. Oui, ce n'est pas forcément raconter des histoires.

M.L. Absolument pas, mais dans tout ce qui est dit, il y a autre chose dans la mesure où ce qui est dit est un aveu de la part de celui qui parle. Le mot "aveu" est un mot fort, mais il est important pour donner aux mots la portée, le poids d'une parole.

P.B. En vous écoutant, il me semble que le sens de l'âge avancé consisterait à rayonner comme un fruit.

M.L. Exactement. Le mot "rayonner" étant pris dans un sens qui va bien au-delà des échos sensibles que chacun peut recevoir quel que soit son état. La présence d'un vieux peut être révélatrice, pour ceux qui l'accueillent convenablement, de la réalité fondamentale qu'ils sont en train de vivre ou qu'ils auront à vivre, et qui leur permettra précisément d'être des vivants, comme leur potentialité le leur permet de par ce qu'ils sont.

P.B. Vous donneriez à l'âge avancé, à la vieillesse, la mission la plus haute, éveiller l'être à la vie et donner à la société le sens de ce qui est important et essentiel...

M.L. ... dans la mesure où la société l'accepte. Mais éveiller chacun, suivant ses potentialités, ses possibilités et aussi sa fidélité, à une réalité fondamentale qui s'efforce de naître en lui et qui a besoin de lui pour exister.

P.B. *Je vais le traduire en d'autres termes. Ce qui est important, ce n'est pas les cheveux, les dents, tout ce que dit la pub sur la jeunesse, tout cela est secondaire. Ce qui est important, c'est d'être et de tenir debout par l'être profond qui nous habite.*

M.L. Sans du tout contester le poids de toutes les choses dont vous parlez, c'est cela qu'il faut s'approprier. Mais pour se l'approprier, il faut prendre ses distances vis-à-vis de la vieillesse, de l'affaiblissement, du dépouillement qui sont des conséquences de l'âge. C'est dans la mesure où on prend ses distances qu'on devient soi-même.

P.B. *La personne âgée réussie est celle qui est capable de vivre en paix avec sa solitude et de la rayonner.*

M.L. En paix avec sa solitude. Ce qu'elle pouvait "faire" pour les autres jadis n'est plus possible mais ce qu'elle peut "être" pour les autres maintenant devient une réalité qui peut la nourrir elle-même.

P.B. *Il s'agit de passer du faire, de l'activité, à l'être. C'est ce passage-là qui doit marquer.*

M.L. Déjà dans le "faire" il faut de "l'être" pour préparer l'être à vivre sans le faire.

P.B. *Monsieur Légaut, on vient de réfléchir un peu sur le sens de la vieillesse. Vous avez dit que c'est l'âge de l'accumulation de tout ce qu'on a vécu, l'âge où le sens de la vie devient total.*

M.L. C'est l'âge de la récapitulation, l'âge où le sens de la vie devient plus transparent.

P.B. *Hier même, j'ai rencontré une personne de 85 ans et, en lui parlant de notre rencontre, je lui disais: «Je voudrais réfléchir avec vous sur le sens de la vie». Elle m'a répondu: «Croyez-moi, il n'y a aucun sens. On attend la mort, on ne sert à rien, on embête tout le monde. Je ne vois presque plus. Si seulement vous pouviez me donner mes yeux, ça changerait tout. La vieillesse n'a aucun sens».*

M.L. La vigueur même de cette négation n'est pas sans relation avec un manque secret de la réalité fondamentale dont on ne veut pas reconnaître l'existence, mais qui est cependant notre vraie grandeur. Notre vraie grandeur, c'est d'atteindre avec lucidité les frontières et les limites de sa propre existence. Par la violence même des propos qu'elle a tenus, cette femme montre une profonde insatisfaction. Ce qu'il faut lui souhaiter, c'est qu'un jour elle accepte ce manque afin de découvrir, à travers cette soumission, la véritable grandeur qui l'habite et, dans la mesure où elle se développe spirituellement, qu'elle épouse son manque.

P.B. *Son manque de sens ?*

M.L. Le manque qui fait que, quand elle parle de l'absence de sens, elle le dit avec une ardeur qui manifeste secrètement ce qui lui serait essentiel pour être vraiment elle-même. La grandeur de l'homme est de reconnaître ses limites, ce n'est pas de les dépasser, c'est simplement, en les reconnaissant, être capable d'accueillir ce qui ne peut pas être reçu autrement et qui donne l'existence à ce qu'on est.

P.B. *Elle arrive aux limites de l'existence. Elle va en trouver le sens en acceptant l'inéluctable ?*

M.L. En acceptant l'inéluctable, mais elle prend sa distance vis-à-vis de lui parce qu'elle est encore libre de l'accepter ou de le refuser. Dans cette liberté même se trouve l'essentiel de ce qu'elle est.

P.B. *Et que se trouve le sens de sa vie.*

M.L. Le sens de sa vie telle qu'elle peut l'atteindre à ce moment-là. C'est un état de crise, une étape vers une prise de conscience progressive, si le chemin se fait, de la réalité fondamentale, ce mystère que chacun porte en lui. Elle est appelée à découvrir dans l'unicité la réalité de ce qu'elle a toujours vécu sans le savoir pendant son histoire. À mon point de vue, c'est le sens de Dieu mais d'un Dieu tout autre que le Dieu qu'elle a probablement reçu.

P.B. *Elle en parle immédiatement après puisqu'elle m'a dit: «Vous savez, la vieillesse, c'est un purgatoire, c'est tout si on croit en Dieu, car si on ne croit pas en Dieu, quel sens peut avoir la vieillesse ?»*

M.L. À mon point de vue, il y a là une incompréhension due à la déformation chrétienne. Pour approcher du Dieu impensable, toute notre vie consiste à lutter contre tous les faux dieux qui nous sont utiles au départ pour vivre à peu près. D'une façon large, un peu romantique, il faut sortir de toute religion pour être proprement religieux. Grâce à ce qu'on a reçu de la religion, il faut critiquer ce qu'elle est pour devenir ce qu'on doit être.

P.B. *Alors, si je vais la retrouver demain, qu'est-ce que je vais lui dire ?*

M.L. Pas grand-chose. Cela ne se dit pas au commandement. Il faut souhaiter que cette personne rencontre, accueille un jour quelqu'un qui, sans rien lui dire, par la simple prise de conscience de ce qu'il est, lui fasse comprendre ce qui ne peut pas être dit mais peut être accueilli dans la mesure où ça correspond fondamentalement à ce qu'elle cherche sans le savoir.

P.B. *Le sens de la vie pour une personne âgée est finalement d'accueillir le mystère qu'elle est.*

M.L. Avec cette dignité qui fait qu'on ne se perd pas dans l'océan. Pour moi, c'est la différence radicale qu'il y a entre une certaine intériorité qui est une évasion du réel et qui conduit à disparaître dans le tout, et cette intériorité qui permet de prendre une conscience suffisante de soi pour pouvoir, tout en épousant le réel, rester soi-même.

P.B. *Je crois que nous touchons un petit peu l'essentiel. Mais, j'ai le sentiment qu'il faut distinguer la personne autonome et la personne dépendante et à charge. J'ai vu des personnes aller à l'hôpital et se laisser mourir.*

M.L. C'est trop réel. Je ne pense pas que ce soit ce que l'on peut devenir si on a été totalement fidèle à ce qu'on devait être dans son passé. Après une vie active, lorsqu'on entre dans cette sorte de passivité, il y a une manière de vivre cette totale dépendance, que je ne connais pas encore, que j'espère même ne pas connaître, qui consiste à s'apercevoir que c'est en sachant dépendre des autres qu'on leur apprend à être ce qu'ils doivent être. Il y a une certaine dépendance dans la dignité qui aide les autres à servir sans être soi-même asservi. Je n'en ai pas l'expérience et je ne souhaite pas l'avoir,

mais je pense que c'est une manière de s'approprier une situation particulièrement difficile et qui demande probablement, pour qu'elle puisse être vraiment appropriée, une fidélité fondamentale qui a, petit à petit, constitué en soi une réalité qui supporte des tensions de ce genre.

P.B. C'est vertigineux, ce que vous dites.

M.L. C'est vertigineux. Dans nos villages de montagne, le pauvre, celui qui allait de ferme en ferme, qui était le misérable, le dépendant, apportait à tous une réalité spirituelle, au niveau de l'hospitalité, qui dépassait de beaucoup tout ce qu'on pouvait leur dire en chaire. Le pauvre, le mendiant, donne la possibilité d'un accueil, d'une hospitalité, qu'aucun sermon ne peut donner.

P.B. En ce sens, c'est une grâce pour les autres.

M.L. C'est une grâce pour les autres. Dans une société qui n'est plus capable de vivre de ses mendiants, par certains côtés, quelque chose en elle est blessé.

P.B. En Inde, mendier, c'est faire grâce.

M.L. Voyez la différence entre les mendiants des Indes que je ne connais pas, et le SDF qui mendie dans les couloirs du métro à Paris. Là on voit la misère à l'état nu et l'indifférence radicale, qui ne peut pas être autre, de tous ceux qui passent devant cet homme ou cette femme.

P.B. Maintenant, il y a autre chose qui semble perturber beaucoup le sens de la vie, c'est la souffrance. Vous avez dit que, dans la vieillesse, il y a un mystère inconnu. De Gaulle disait : «La vieillesse est un naufrage». On ne sait pas ce qui peut arriver dans nos artères demain... À ce moment-là, quel sens a la vie ?

M.L. Pour moi, si mon passé est suffisamment présent dans mon présent, quels que soient les événements qui pèseront sur mon présent, il y a une réalité en moi qui doit être au-delà de tout ce qui peut être reçu sur le moment. Mais j'avoue que je n'en ai pas l'expérience, j'ai une vieillesse légère, je n'ai pas de souffrance, je ne connais pas encore la dépendance. Par conséquent, j'en parle un peu en théoricien. Je croirais cependant qu'une certaine préconscience de ce qui peut arriver nous est donnée quand nous sommes suffisamment fidèles à ce que nous devons être dans le passé. Je peux en parler un peu, non pas par l'expérience mais par un certain prolongement, pas simplement intellectuel ou affectif, de la réalité fondamentale que j'ai jusqu'à présent vécue et dont je prends petit à petit conscience à mesure que je mûris.

P.B. Mais quel sens donner à des états de souffrance insolubles ?

M.L. Je ne peux rien en dire. Pour tout ce qui touche aux frontières de la vie, en dehors des grands drames de l'existence, comme la naissance et la mort, aucune loi générale ne peut donner des directives définitives. Il n'y a que des cas singuliers. Là, plus qu'ailleurs, la singularité de chacun se manifeste avec puissance.

P.B. Mais quel sens donner à la vie d'êtres qui sont dans des états de souffrance insolubles ?

M.L. J'avoue que là, je ne peux rien dire. Et tout ce qu'on peut dire de façon générale reste à un autre niveau que la réalité qui peut être vraiment vécue. Ce ne sont pas des problèmes, ce sont des réalités qui dépassent tout problème. On se heurte peut-être à des tabous, à des superstitions.

P.B. On doit donc les traiter mystérieusement, sans aucune loi générale.

M.L. En s'appuyant sur la seule réalité qui est proprement ce qu'on est, de par ce qu'on a été.

P.B. Quand vous parliez avec une certaine crainte de superstition, est-ce l'acharnement thérapeutique ?

M.L. Pour moi, l'acharnement thérapeutique est la conséquence d'une superstition et d'une curiosité qui est tout à fait légitime, parce ce qu'il n'y a pas de recherche qui puisse être interdite.

P.B. Dans ce sens-là, vous êtes d'accord, mais en dehors d'une recherche scientifique ou autre, ça n'a pas de sens.

M.L. Pour moi, c'est de la superstition quand on dit que Dieu est le maître de la vie. Sitôt qu'on fait intervenir Dieu dans ces réalités-là, on obnubile la réalité fondamentale humaine qu'il faut vivre.

P.B. Mais la vie est quand même autre chose que la vie matérielle.

M.L. Il faut avouer que nous sommes affreusement dépendants de la souffrance. Je ne la connais pas vraiment, mais je vois des amis autour de moi qui sont condamnés à souffrir tout le reste de leur vie et, aux moments de déprime, la tentation du suicide ne doit pas être très loin. Mais porter un jugement sur un suicide, ça me paraît très grave. Le suicide fait partie de la grandeur humaine. C'est à faire ou à ne pas faire, mais ça fait partie de la grandeur humaine. Et les plus grands hommes se suicident... quand ils n'ont pas la foi.

P.B. Nous venons de donner un sens assez radical à la vieillesse, à la fin de la vie. Dans des pays comme l'Afrique, l'Inde... les personnes âgées représentent la sagesse et la tradition et l'on a absolument besoin des vieillards. Tout ce que vous avez dit depuis le début est assez fondamental, mais, dans ces pays, les personnes âgées sont reconnues en termes de sagesse et en termes de gardiens, de garants aussi de l'authentique tradition.

M.L. Mais dans un horizon sociologique, c'est-à-dire que, dans ces pays, l'homme n'est pas individualisé comme en Occident où l'homme est essentiellement le membre d'une société qui lui donne l'existence et, par sa réalité profonde, il donne à l'occasion un sens à la société à laquelle il appartient. Dans les milieux dont vous me parlez, en Afrique ou autres, à mon point de vue, sauf exception bien entendu, l'être n'a pas atteint le niveau d'individualisation nécessaire pour que tout ce que je viens de vous dire ait encore son sens.

P.B. Sans aller en Afrique ou en Inde, disons quand même un mot de la sagesse. Je pense à Carl Jung, un des hommes qui ont le plus aidé le temps moderne à prendre conscience de ce qu'il était, et Dieu sait s'il était individuel. Or il dit qu'à un certain âge, après la période adulte de l'activité, on entre dans l'âge de la sagesse : «La sagesse, c'est avant tout l'âge où l'on intègre toutes les réalités qu'on n'a pas intégrées jusqu'alors». On intègre en particulier ce qu'il appelle «l'ombre

de soi-même», les côtés un peu négatifs, les côtés qui nous ont fait peur toute la vie, par exemple le côté féminin d'un homme, le côté brutal pour un intellectuel.

M.L. Dans mon vocabulaire, cela correspond à "épouser le réel". C'est épouser la réalité fondamentale que je suis à partir de ma réalité animale. Pour moi, ce n'est pas simplement avoir des idées sur le cosmos, avoir une idée sur ce que la terre devient dans l'histoire du cosmos, c'est une réalité concrète : vivre mon animalité en spirituel et entrer en paix avec elle, par le fait même qu'elle n'a pas été une source de paix dans tout le reste de la vie. De fait, ce n'est jamais une source de paix, même à l'âge le plus avancé.

P.B. *Jung dit que le dernier combat qu'un homme âgé a à mener est d'intégrer sa féminité.*

M.L. Je n'aime pas le mot "combat". Le mot "épouser" va mieux dans le sens de la féminité. Il y a une certaine manière d'épouser la réalité à partir d'un certain âge qui d'ailleurs est favorisée par l'évolution même des sens. Il y a une certaine manière de regarder les choses qui est tout autre que celle qu'on peut avoir quand on est dans la tempête des passions, qui à mon sens est très importante. Et ce n'est pas du tout la nier, mais la regarder telle que c'est et regarder les autres à partir de ce qu'ils sont, même à ce niveau-là.

P.B. *Dans votre expérience, quels seraient les aspects un peu négatifs, "l'ombre" comme dit Jung, qu'une personne âgée doit intégrer ?*

M.L. Pour moi, "l'ombre" est extrêmement importante à cause de ma formation chrétienne qui augmente l'ombre par son moralisme. Tout un aspect de ma libération est d'avoir à lutter contre cette super-ombre qui se donne comme spirituelle et qui élimine tout ce qui est de cet ordre-là. Je pense qu'une certaine manière de voir les choses telles qu'elles existent vraiment, à partir d'un certain âge, peut être épousailles plutôt que tentation qui me trouble.

P.B. *Vous êtes en train de passer d'un vocabulaire de la "tentation" à celui des "épousailles".*

M.L. Pour moi, tentation et péché sont des formes superstitieuses de la vie spirituelle. Il y a simplement impuissance, difficulté à assumer, seuil à franchir, regard renouvelé...

P.B. *Tout ce qu'on a appelé "péché", vous dites que ce sont des "impuissances".*

M.L. Ce sont des impuissances et il y a cette atmosphère de culpabilité qui est la somme de toutes les impuissances que nos générations passées ont connues dans ce domaine.

P.B. *Alors, l'âge est le moment où on accueille cela d'une manière positive.*

M.L. Voilà, on épouse le tout de ce que l'on est, y compris l'ombre.

P.B. *On épouse l'impuissance.*

M.L. C'est ce que nous disions tout à l'heure. Nous retombons dans nos propres limites et, à ce moment-là, on est capable d'accueillir.

P.B. *Un autre aspect, qu'on retrouve dans d'autres civilisations, est que la vieillesse est l'âge de la tradition. Les personnes âgées sont celles qui maintiennent les traditions dans une société. Peut-être, est-ce un aspect purement sociologique, mais je crois que c'est plus grand que cela. Est-ce que ça ne touche pas la cohérence de l'histoire ?*

M.L. Je crois que la cohérence de l'histoire se développe à un niveau tout à fait différent de la conservation que la vieillesse propose. C'est sa manière de continuer à vivre aujourd'hui ce qu'elle a vécu hier. Il y a dans la vieillesse un instinct de conservation qui n'est pas dans le sens fondamental de l'histoire. Si les hommes vivaient, comme il ne faut pas le souhaiter, 200 ou 300 ans, notre histoire humaine serait tout à fait différente. Nous sommes actuellement en gérontocratie, sous la domination de gens vieux. C'est pour cela que la tradition est un peu fixiste. La vraie tradition, dont vous parliez tout à l'heure, le sens de l'histoire, c'est tout à fait autre chose. Le sens de l'histoire sollicite les jeunes dès le commencement, par les préconsciences qu'ils peuvent avoir de ce qu'ils ont à vivre et qui est, pour ainsi dire, confirmé par les vieux lorsqu'ils ont suffisamment de lucidité pour voir tout ce qu'ils sont devenus à partir de la situation dont ils sont partis. Cinquante ans de vie leur montrent que, sans le savoir, ils ont énormément évolué dans une direction dont ils n'étaient pas tout à fait inconscients au départ. Aussi, pour moi, la Tradition avec un grand T ne peut être apportée par la présence des vieux que si ces vieux ont, eux-mêmes, pris conscience de l'évolution qu'ils ont dû connaître pour devenir ce qu'ils sont maintenant.

P.B. *Il est rare, même à l'âge de la vieillesse, de trouver des personnes capables d'avoir le sens de la Tradition avec un grand T.*

M.L. C'est relativement plus facile à atteindre aujourd'hui que jadis. L'histoire va tellement vite. Un homme qui reste conscient pendant cinquante ou soixante ans ne peut pas ne pas s'apercevoir que la société a considérablement évolué et, s'il est suffisamment conscient de lui-même, il voit que, de son côté, lui-même a considérablement évolué à tel point que la situation où il se trouve serait pour lui un scandale, s'il l'avait connue au commencement de sa vie.

P.B. *Souvent les personnes âgées portent un regard plutôt négatif sur les réalités de ce temps. Comment l'expliquer ?*

M.L. Je pense qu'elles ont perdu ou qu'elles n'ont jamais perçu l'extraordinaire évolution qu'elles ont elles-mêmes connue et vécue dans leur propre histoire. Alors elles sont hypnotisées par les dépouillements que l'âge leur impose et qui les sort un peu du moment présent de la société.

P.B. *Les personnes âgées ne pourraient-elles pas être les témoins des grandes valeurs de la vie ?*

M.L. Si vous voulez, mais alors par présence. Pour moi l'ermite est la forme évoluée de la vieillesse.

P.B. *Et l'amour ? Est-il aussi important à un certain âge pour donner du sens à la vie ?*

M.L. Précisez ce que vous entendez par amour, parce que c'est un mot terrible.

P.B. *Ainsi, je traite avec des médecins de la vie sexuelle.*

M.L. La vie sexuelle existe à tout âge et sous des formes qui ne sont pas tellement différentes. Les possibilités varient

évidemment, mais les attraits restent à peu près les mêmes quel que soit l'âge. Je crois même qu'avec l'expérience de la vie, il y a un développement des attraits. L'attrait, au départ, est très fasciné par l'acte sexuel. Avec l'âge, le sexuel prend une vision beaucoup plus large lorsque cette fascination s'atténue. Il y a alors une compréhension de la féminité qui demeure toute la vie et qui est un progrès. Il y a aussi la prise de conscience du mystère de l'autre. C'est épouser le réel parce que les deux sexes sont bien une donnée fondamentale du réel. C'est très important quel que soit l'âge.

P.B. L'isolement et la solitude physiques sont alors très graves.

M.L. Mais justement, cette solitude physique n'est pas forcément la disparition de cette prise de conscience de la beauté de la vie, de la réalité fondamentale de ce qui ne peut plus être vécu mais que je puis atteindre, comme en écho, dans ce que je suis.

P.B. L'amour, l'éveil mutuel de deux personnes, le diriez-vous aussi important ?

M.L. C'est aussi important et, à mon point de vue, les problèmes fondamentaux de la relation entre deux êtres prennent un poids, une consistance, un sérieux, une durée... L'attrait, l'inclination d'une personne vers l'autre, existe de la même manière, avec la même puissance, tout en lui enlevant une pulsion génitale qui peut être un trouble fête, si j'ose dire.

P.B. Qu'en est-il du sentiment paternel ou maternel ?

M.L. C'est le moment où il se manifeste. Un vieux a un regard sur le jeune qui voit plus ses potentialités que ce qu'il est maintenant.

P.B. Les grands-parents aiment beaucoup leurs petits-enfants.

M.L. Bien sûr mais le lien que vous évoquez me semble moins exigeant que celui que je viens de souligner au point de vue spirituel.

P.B. On voit des personnes âgées qui gardent encore un sens de l'action, un sens de la responsabilité, cela peut-il accomplir la vieillesse ?

M.L. La prise de responsabilité est le gros progrès de notre époque. Jadis, ils n'avaient qu'à être obéissants, ils obéissaient à la loi. Maintenant, la morale de l'obligation est remplacée par la morale de la responsabilité. Les personnes âgées peuvent regarder leur passé avec un réalisme qui est dégagé de toute autodéfense et l'on voit tout ce que l'on aurait dû faire par responsabilité et que l'on n'a pas fait. Responsabilité tout à fait autre que l'action : être. Je suis responsable de ce que je suis.

P.B. Non pas responsable des autres, de leur développement ?

M.L. "Je suis qui je suis" pour reprendre une phrase biblique. C'est aux autres d'accueillir suivant le niveau où ils se trouvent cette réalité fondamentale que j'ai à communiquer et qui ne peut pas être dite; elle peut simplement être révélée en chacun par sa propre façon de vivre.

P.B. Beaucoup disent que le sens principal de la vieillesse est de se préparer à la mort.

M.L. Je pense que la mort ne doit jamais être regardée. Un des aspects importants est de ne pas se laisser hypnotiser par son âge. Quand on a 88 ans, la tentation serait de se dire que c'est la fin. Ce n'est pas nécessairement la fin. On peut vivre encore un certain temps. Le fait de prévoir trop vite sa fin brutalise le présent. C'est comme dans la recherche, quand on se dit qu'on n'ira pas plus loin que ce qui est permis, la recherche actuelle se trouve blessée, même lorsqu'elle est légitime. L'homme ne supporte pas de limite dans aucune de ses activités. Sitôt qu'une limite lui est imposée et qu'il s'y soumet, cela blesse les activités où il est le plus disponible, le plus libre. Pour la vieillesse c'est la même chose.

P.B. Une personne âgée doit pourtant penser à son passé.

M.L. Y penser convenablement, non par un exercice de mémoire ou par nostalgie, mais par une intelligence très active dans son présent. Vivre le présent en ayant cette intelligence renouvelée permet de comprendre tout ce qui était important dans notre passé, tout que nous avons vécu plus ou moins en aveugle, mais grâce à la fidélité et au pas à pas quotidien. Tout ce que nous disons suppose une situation privilégiée, une relative santé, pas trop de douleurs, pas de préoccupations trop précises de l'avenir sur le plan matériel. Pour moi, toute société qui remplirait bien son rôle ne peut se substituer à la liberté individuelle de chacun mais doit lui faciliter au maximum la réalité matérielle dans laquelle il a à se constituer.

P.B. Pour faciliter la vie matérielle de chacun, voyez-vous une prise en charge par la société ?

M.L. Je n'en ai pas l'expérience. Un couple par exemple qui jusqu'à présent avait vécu en appartement, se trouve maintenant dans une résidence confortable. Le confort physique ne compense pas l'intimité d'un appartement et le milieu ambiant secrète plutôt un certain climat qui n'est pas du tout favorable à la vitalité qu'on peut avoir lorsqu'on est plus indépendant.

P.B. Monsieur Légaut, qu'est-ce que vous souhaiteriez, vous ?

M.L. Vivre ma vieillesse pas trop loin de ma famille, mais suffisamment loin pour ne pas avoir à porter les soucis qu'elle peut avoir et pour recevoir d'elle cette sorte de présence concrète d'un certain passé, qui n'est pas tout mon passé mais qui a été important dans ce que j'ai vécu, en insistant bien sur le fait que la famille n'épuise pas la réalité humaine. Un homme qui s'enfermerait dans sa famille, à mon sens, se protège du réel à la place de l'épouser. Il y a une réalité qui est sous-jacente à toute vie, mais qui n'est pas toujours reconnue, c'est la nature, le goût de la terre.

P.B. Le fond du problème, n'est-ce pas la fidélité au fond de soi-même ?

M.L. Oui, l'essentiel, c'est tout ce que j'ai vécu sans le savoir, sans le vouloir, sans me préparer, sans projet, avec fidélité au pas à pas quotidien, grâce à une intériorité suffisante.

P.B. Personnellement, avez-vous des règles de conduite qui vous ont aidé assumer votre vieillesse ?

M.L. Là, chacun a son lot. Moi, j'ai une vieillesse facile jusqu'à présent. Dans toute vieillesse, facile ou non, il est important de n'abandonner telle ou telle activité que lorsqu'on y est radicalement obligé parce qu'à cet âge tout abandon est définitif. Il faut donc tenir au maximum ce qui correspond à ses possibilités.

P.B. Une responsable de résidence de personnes âgées me disait que trois valeurs sont fondamentales pour les personnes âgées : la dignité, le respect et la vérité. Seriez-vous d'accord ?

M.L. Tout à fait d'accord. La vérité pour moi est très liée à épouser le réel tel qu'il est, sans autodéfense particulière et sans imagination, pieuse ou autre, qui voile la réalité pour la rendre supportable. La réalité est insupportable mais il faut l'épouser. Et c'est dans la mesure où on épouse une réalité insupportable qu'on devient davantage soi-même. C'est le paradoxe de l'homme. La vieillesse, voyez-vous, c'est l'âge où on commence à poser les vrais problèmes et où on s'aperçoit qu'aucune solution n'est vraiment acceptable à mesure que, en la découvrant, on la critique. C'est l'âge où on est acculé à la "foi nue", en prenant le mot foi dans un sens beaucoup plus large qu'une foi confessionnelle quelconque. On fait face aux grandes questions.

C'est la grandeur de l'homme de se poser des questions insolubles et d'en vivre.

Antoine Girin

Madame Rabut a eu la bonté de me confier l'amorce d'un livre que son mari avait souhaité rédiger avec Marcel Légaut mais qu'il n'a pu être conduit à maturité. J'ai pensé que les amis de ces deux spirituels apprécieraient de découvrir l'ébauche de leurs entretiens.

Marcel Légaut, Olivier Rabut, offrent des parcours de vie et des cheminements de pensée différents mais possèdent une même intégrité intellectuelle et une même passion de leur quête de l'Essentiel qu'ils tentent, ici, d'approfondir l'un par l'autre.

En huit chapitres, indépendants les uns des autres, Marcel Légaut et Olivier Rabut dialoguent, en 1988, et ouvrent des pistes que je vous invite à découvrir.

Bernard Feillet et Jean Sullivan

Dans la préface de *Patience et Passion d'un croyant*, Bernard Feillet situe Légaut, tout comme Jean Sullivan dessine la démarche de Rabut dans la préface de *Le doute et l'absolu*.

Voici deux passages de ces préfaces pour présenter les auteurs de ce dialogue inachevé :

... Marcel Légaut tente de saisir Jésus, le croyant. Jésus, un homme qu'il n'est pas possible, pour un autre homme, de reconnaître que si lui-même ne puise dans son expérience l'interprétation et la connaissance du croyant. Une confrontation d'homme à homme, de croyant à croyant, sans qu'une doctrine sur Dieu intervienne dans ce champ apparemment clos des consciences humaines ; tel est le moment où s'est annoncé pour Marcel Légaut la nécessité de se reconnaître chrétien. Ce qu'il dira alors de Jésus, il s'autorisera à le dire aussi de lui-même, car comment saurait-il que ce qu'il dit de Jésus est juste, si lui-même n'en a aucune expérience personnelle (Bernard Feillet).

... Olivier Rabut ne se paie pas de mots ; il sait que le hasard n'est qu'un mot, une porte fermée, un nouveau sommeil. Dans sa perspective, l'incertitude est éveil et marche en avant, faite de rigueur et radicalement étrangère au scepticisme. L'esprit refuse de dire plus qu'il ne sait et de nier ce qu'il ne peut affirmer. C'est une tension qui dépouille, creuse et brûle. Il ne s'agit plus de s'installer en quiétude en tout bonne-mauvaise foi, mais d'atteindre un noyau irrefragable auquel il est possible d'adhérer honnêtement. (Jean Sullivan)

1 - L'importance absolue

O. R. *Bien des fois, j'ai eu l'impression que la vie, la mienne et celle des autres, risquait de se perdre dans l'inessentiel : tant de préoccupations secondaires, petites passions, mondanités et rivalités, agitation vide. Mais en sens inverse, la voie de ceux qu'on appelle des spirituels, chrétiens ou non, me laisse un malaise : à la fois elle touche aux profondeurs et se mélange d'irréalisme. Je voudrais, d'homme à homme, vous demander votre pensée. Pour prendre la question par un bout, voulez-vous que nous parlions du paradoxe évangélique ? C'est tout un ensemble.*

Premier paradoxe bien visible : «Heureux ceux qui pleurent», et toute la série des béatitudes. Pleurer, est-ce le moyen d'être heureux ? Je vois encore un monastère où on lisait, gravée dans la pierre, cette inscription : «Mourir pour vivre». Est-ce le bon moyen ? Et ce paradoxe en annonce d'autres : il n'y a de connaissance religieuse que dans l'obscurité, on touche sans voir ; la perfection spirituelle est à peu près imperceptible, "nul ne sait s'il est en état de grâce". Il est dit «je ferai toutes choses nouvelles» et apparemment rien ne change. Après vingt siècles il y a si peu de vrais chrétiens et il est fréquent que les saints apparaissent plutôt antipathiques.

Ainsi nous pressentons tout un groupe de zones obscures, où l'on aimerait mieux comprendre, et ce doit être possible. Je vous propose d'examiner cela sans théories préconçues, à partir de prises de conscience fondamentales et même élémentaires. Élémentaires une fois qu'on les a faites. Je suppose que vous accepterez de procéder par voie expérimentale ?

M. L. Pour ne parler ici que des béatitudes, il semble que leur formulation n'est pas étrangère aux temps de malheur que connaissait alors Israël, comme aussi aux violences qu'à leur naissance les Églises subirent de la part des milieux juifs et païens où elles s'implantaient. Aussi bien la mentalité qui inspirait la prédication des béatitudes n'est pas sans rapport avec celle qui poussait jadis les prophètes à décrire les temps futurs sous un jour qui aidait le peuple à supporter les périodes tragiques de son histoire.

Jésus paraît bien en effet avoir été persuadé qu'il était impossible d'affranchir Israël du joug romain par la violence des émeutes. Cette conviction le conduisit à conseiller d'atteindre par soi-même et pour soi-même à la "liberté intérieure" grâce à l'obéissance à la volonté de Dieu. Cette volonté se manifestait intimement à lui à travers les événements et les situations, le sens qui le concernait lui était donné, la volonté divine se montrait ainsi. Celle-ci est appropriée à chacun. Il semble que Jésus en ait jugé ainsi. Elle serait tout autre que celle de l'être tout-puissant auquel on attribuait en ce temps la cause de tout ce qui se passait "sur la terre comme au ciel". Pour Jésus, cette obéissance serait tout autre que l'obéissance générale due à la Loi qu'à l'époque on attribuait directement à Yaweh. Elle serait fidélité profonde qui s'enracine dans le meilleur de soi, à ce qui s'efforce de sourdre du plus profond de chacun, fidélité qui conduit à l'adoration en esprit et vérité de Dieu dans la foi qui seule peut l'atteindre sans en rien le limiter.

Par ailleurs la fin du monde n'était-elle pas imminente ? ou du moins le jugeait-on ainsi déjà du temps de Jésus et peut-être Jésus, lui aussi, partageait-il cette opinion ? Il n'est pas possible de concevoir que des perspectives proches aussi tragiques n'aient pas pesé de tout leur poids sur la formulation des béatitudes. De ces considérations, il résulte que l'énoncé des béatitudes est très conditionné par la situation du moment où elles ont été prêchées et qu'on aurait tort, quand on se trouve dans des temps tout autres, de vouloir s'efforcer de les vivre strictement à la lettre, voire de se suffire de leur observance.

Sans nul doute, plus tard, probablement après le temps des grandes persécutions, lorsque les Églises devinrent un peu plus maîtresses de leur destinée, ont-elles donné aux béatitudes évangéliques un sens beaucoup plus large que celui fort concret inspiré à Jésus par les circonstances dans lesquelles il fallait vivre alors. On a insisté sur la lettre des béatitudes plus que sur l'esprit qui avait poussé Jésus, en son temps, à les expliciter sous la pression des circonstances. La forme collective que revêtait alors la religion (cérémonies culturelles de types divers), la pente qui porte à faire de la vie spirituelle le résultat de l'adhésion à une idéologie ainsi que de la pratique de techniques méthodiquement suivies, ont dû rapidement transformer les béatitudes en articles d'une loi nouvelle. Par ailleurs, prises dans leur littéralité par respect pour la Parole de Dieu qu'elles exprimaient, elles devinrent une super loi, facultative certes, mais dont l'observance est à conseiller pour monter dans la "hiérarchie des états spirituels".

D'autre part, si l'on a pas atteint le niveau spirituel où, semble-t-il, Jésus s'était placé pour annoncer le royaume intérieur qu'il substituait au royaume politico-religieux préconisé par les prophètes, comment ne pas confondre le bonheur dont parlent les béatitudes avec ce que l'on désire spontanément, comme par instinct, ou encore avec celui que l'on connaît quand on a conquis ce qu'on a désiré et qu'on le possède pour toujours ? Comment ne pas voir dans ce bonheur élémentaire, qui est visé par tout désir, une compensation aux malheurs du présent ou une récompense aux efforts quotidiens au lieu d'en faire la joie qui est à découvrir comme un fruit qui s'est formé secrètement en nous et qu'on ne goûte que lorsqu'il atteint sa maturité, celle qui est proportionnée à la nôtre ?

C'est pourquoi, en dehors des réussites spirituelles exceptionnelles, dues à la vigueur personnelle de certains plus encore qu'à l'enseignement qu'ils ont reçu ou qu'à l'exemple qui leur a été donné, la généreuse observance des béatitudes prises dans leur littéralité risque de ne pas être couronnée par une réussite spirituelle. Cet échec est d'autant plus caché, et par suite méconnu, que, très ordinairement, toute vie religieuse a tendance à s'abandonner en s'y complaisant à un certain masochisme. Ce frère jumeau de la culpabilité instinctive tente sans cesse de mêler sa ferveur malsaine aux élancements affectifs superficiels et fragiles cultivés par les agencements de la liturgie et la pratique assidue des dévotions.

Par ailleurs, il faut avouer que le moralisme jansénisant et, sur un autre plan, l'intellectualisme jongleur de concepts à secrète tendance manichéenne ont souvent fait dire et écrire aux auteurs qui traitent de la vie spirituelle plus que leur expérience personnelle. Aussi, si on veut aborder les sujets capitaux sur lesquels nous voulons échanger, est-il fort important de parler à partir de ce que l'on perçoit soi-même de par ce que l'on vit, à parler aussi de ce que l'on pressent déjà un peu parce qu'on aura à le vivre. Je suis d'accord avec vous. C'est sur cette base qu'il faut assurer la valeur de notre dialogue. Cependant la voie à suivre me paraît devoir relever principalement, sinon uniquement, de l'observation plus que de l'expérimentation proprement dite, d'une observation non pas faite à la suite d'un projet méthodiquement exécuté mais atteinte du mouvement même de la vie que l'on mène à sa cadence en être conscient de ses propres mouvements et états intimes.

O.R. Une première prise de conscience nous est suggérée par le récit biblique du sacrifice d'Abraham. L'histoire d'Abraham me passionne au moment précis où il comprend qu'il ne doit pas immoler son fils Isaac. Je ne crois pas du tout qu'il ait entendu une voix céleste lui désignant un bélier pris par les cornes dans un buisson. Il n'est pas rare que la Bible fasse parler Dieu quand tout se passe dans le psychisme de tel ou tel personnage. Non seulement la voix est intérieure mais c'est Abraham lui-même qui parle, même si la voix vient de plus loin que lui. Les exégètes pensent qu'il a d'abord été influencé par les habitudes courantes à l'époque, autour de lui : les Cananéens sacrifiaient des humains aux dieux. Abraham a pu penser qu'il ne pouvait pas faire moins pour son Dieu que les païens pour les leurs; en tout cas il a cru de bonne foi qu'un commandement divin lui ordonnait d'immoler son fils. À la suite de tourments et d'hésitations qui ont dû être extrêmement rudes, il voit le pseudo-commandement divin se relativiser.

M.L. Je suis d'accord avec vous sur la manière d'interpréter le récit biblique qui concerne le sacrifice par Abraham de son propre fils, sacrifice qui aurait été tout d'abord accepté religieusement par lui et qui finalement a tourné court. Certes, cette décision d'Abraham a dû être le fruit d'un long cheminement qui a son départ dans la manière dont il a vécu personnellement la religion de ses ancêtres. C'est ainsi que, dans le domaine du religieux, certains êtres, grâce à leurs ressources personnelles situées en leur tréfonds au-delà même de la conscience qu'ils en ont, vivent mieux qu'ils ne l'ont appris de leur milieu.

La religion première d'Abraham, et qui semble bien être restée la sienne jusqu'à la fin, comme les religions de tous les temps, faisait du sacrifice le centre de son culte, en particulier des sacrifices humains qui paraissaient devoir être les rites les plus agréables à la divinité, parce que les plus inhumains, parmi les plus onéreux. La détermination d'Abraham est l'aboutissement d'une suite d'intuitions auxquelles il a correspondu avec fidélité et qui l'on conduit insensiblement, et sans doute sans qu'il en prenne dès l'abord une vue claire, à une mise en question de l'esprit religieux qui dans son enfance l'animait, ainsi que son peuple; révision difficile et d'autant plus courageuse qu'elle comporte indirectement la contestation de la conception qu'on avait alors de la divinité, d'un être omniscient et omnipotent qui donne la vie et qui la retire selon une ordonnance arbitraire, située au-delà de toute morale, "au-delà du bien et du mal", et à laquelle est due une obéissance aveugle et absolue, une soumission dont nul sentiment humain, fut-il le plus profondément enraciné en soi, ne peut dispenser.

Abraham n'a pas pu ne pas prendre quelque peu conscience de cette remise en question radicale, lui qui par ailleurs était un chef n'ignorant pas toutes les conséquences qui pourraient en résulter au sujet de l'exercice de l'autorité et de l'obéissance. Sans nul doute ce fut de sa part une décision de foi, d'une foi implicite plus que susceptible d'être explicitée dans sa singularité propre. Cette décision ne tirait pas son origine de l'adhésion à une doctrine déjà en partie élaborée laquelle, pour être acceptée ou même seulement pensée, se serait alors située trop en contradiction avec la

religion qu'Abraham et son peuple professaient. Et c'est en quoi il est justement appelé le "père des croyants" si on respecte la différence d'ordre entre le mouvement de foi propre à chaque homme qui a accédé à un niveau d'intériorité suffisant, mouvement tirant son dynamisme des profondeurs de l'être qu'il meut à longueur de vie au-delà même de la conscience, et l'adhésion à des croyances communément souscrites par quiconque, quel que soit son état spirituel, adhésion qui est simple conséquence de l'évidence, du conformisme ou d'une volonté décidée.

O.R. *Je pense qu'Abraham n'a pas échappé à la charge de prendre une décision personnelle, aussi grave soit-elle, comme plus tard Moïse, comme plus tard Jésus. Chacun de nous sans doute est conduit, au moins une fois ou deux dans sa vie, à prendre une décision comparable : le plus personnel de l'être humain est mis en demeure de prendre position, de s'engager en entier et l'enjeu est d'importance absolue. J'admire et j'éprouve un certain effroi. Si je me trompe, si je m'embarque dans une voie fautive... Les hommes les plus assurés sont souvent ceux qui se trompent le plus. Faut-il attendre, prendre conseil ? Oui si possible, mais le moment vient où il faut choisir et où personne ne peut décider à ma place. Et il ne s'agit pas de se lancer à la légère, de dire "tant pis" pour la suite, c'est le tout de mon destin qui est en cause et pas le mien seulement. Je dois donc accepter en frémissant le risque de me tromper.*

M.L. Je pense qu'une décision préparée secrètement depuis longtemps par la manière dont nous avons vécu et par l'esprit qui nous a conduit, même si cette manière et cet esprit ne sont pas sans être entachés d'erreurs et de fautes, ne relève pas seulement du domaine du faire et du dire au moment où elle a été prise. Elle est le fruit de tout un passé qui porte sur une totalité qui déborde de beaucoup ce qu'on a vécu personnellement, tant elle doit à l'hérédité même la plus lointaine, et à la génération à laquelle on appartient. Elle est aveuglément tournée, au-delà de tout projet (même bien conçu à partir de vues exactes sur le présent), vers l'essentiel de ce qui est à advenir en soi et dans la société des hommes. Ne faut-il pas dire davantage encore ? Cette décision d'un être éphémère, voué à l'oubli, même si par certains aspects il émerge dans l'histoire, n'est-ce pas comme la pierre qui provoque des ondes infiniment élargies au-dessus de l'abîme où elle disparaît à jamais ?

Même si cette décision entraîne des erreurs et des fautes, pour soi ou pour autrui, maintenant ou plus tard (ce qui est évidemment regrettable mais fatal), celles-ci ne peuvent pas changer de façon fondamentale la destinée de l'homme qui s'est engagé ainsi dans la foi et la fidélité ni celle de la société des hommes. Au contraire elles sont l'occasion d'une maturation qui peut-être n'aurait pas su être atteinte autrement à travers les temps. En particulier, c'est précisément de ces dévergondages de l'esprit et du cœur, de ces errements dans les comportements qu'ultérieurement et à longueur de vie, se dégageront en cet homme ce que, de par ses potentialités, son mouvement de foi et de fidélité, qui ont pu lui faire professer des doctrines erronées, il avait à devenir, son accomplissement.

Aussi puis-je comprendre l'effroi dont vous parlez et qui devrait selon vous saisir l'homme devant les décisions importantes qu'il a à prendre, comme quiconque, aux moments graves de sa vie. Quant à moi, je pense qu'on peut se délivrer de cette sorte de vertige, qui menace à l'heure du choix, en se référant à l'intelligence que l'on a peu à peu atteinte de ce qu'on a vécu fondamentalement dans le passé, et cela bien au-delà de la conscience qu'on pouvait en avoir sur le moment. Cette assurance de l'unité et de la continuité de l'existence à travers l'extrême diversité des états intérieurs et à l'encontre de la rapidité des changements est peut-être la manière la plus exacte d'exprimer concrètement ce qu'implique la foi en soi dans la vie quotidienne. Ainsi se trouve exclue toute perspective d'un pari où à l'avance on sait que si on perd, on ne perd rien.

Cependant, si au contraire la décision est prise dans l'inconscience ou la méconnaissance de son importance pour soi et pour autrui, elle peut entraîner les pires conséquences. Hélas, on ne saurait exagérer l'énorme dilapidation des possibilités humaines consommées de cette façon, à l'image, (comme si c'était son prolongement au niveau de l'espèce humaine), de l'extrême prodigalité d'une nature dont les fruits relèvent cependant de l'improbable, tant il y a disproportion entre les promesses du départ et les résultats de la fin.

O.R. *Loin d'être arbitraire, une décision comme celle d'Abraham doit s'accorder à la totalité de sa situation concrète et, en définitive, s'accorder au réel pris en toute sa profondeur. C'est pourquoi, s'il y a un commandement divin, il est là. Mais l'exemple d'une circonstance exceptionnelle n'est pas ce qui m'intéresse le plus ici; en permanence nous avons à prendre une décision d'importance absolue, à la continuer, à lui être fidèle. Confusément nous devinons qu'il y a une insuffisance à combler : à la fois notre insuffisance et celle du monde. Bien des poètes l'ont dit. Rimbaud : «la vraie vie est absente»; La Tour du Pin : «seul réel jusqu'ici, seule prise, blessure, mon creux, mon vide ardent»; Heidegger rappelle le sens grec du mot nature : quelque chose qui s'épanouit, et chaque humain est une nature particulière, unique, ayant sa propre loi de croissance. Mais nous voyons très mal ce qui signifie pour nous s'accomplir, nous pouvons nous y tromper tragiquement.*

M.L. Il me semble qu'il n'est pas utile de savoir à l'avance tout ce qu'implique notre accomplissement personnel. Je dirais même qu'en avoir une idée trop précise ou encore s'affairer à réaliser trop vite et trop tôt ce que l'on pense que cela doit signifier est néfaste. Dans le domaine du faire, il est sans nul doute utile de connaître le but que l'on se propose d'atteindre. Les projets qui en découlent sont nécessaires pour l'action. Cependant l'homme n'est pas épuisé dans son mystère par ce qu'il fait. De même son action ne résulte pas uniquement de ce qu'il veut. Son accomplissement se situe au-delà de ses projets qui ne peuvent que le limiter au savoir dont ils sont issus. Aussi bien l'avenir capable de présider à l'accomplissement de chacun se constitue-t-il là où l'essentiel de l'homme est engagé et ainsi lui reste-t-il irrémédiablement obscur comme cet accomplissement.

Dans ce domaine, le pas à pas dans la nuit, poursuivi avec persévérance à la lumière des jours fastes, au milieu des circonstances qu'on rencontre sur le chemin, opaques jusqu'à être enténébrées, convient et doit suffire. Ce comportement

dans le quotidien, même le plus bouclé sur soi, n'est pas d'ailleurs sans susciter parfois quelque préconscience du futur qui nous attend. Celle-ci souvent ne se trouvera confirmée qu'après de nombreuses années. Encore faut-il que la voie suivie l'ait été assez droitement et que les conversions en profondeur se soient développées en temps voulu.

Mais cette préconscience, précieuse mais non nécessaire, ne doit donner naissance directement à aucun projet que d'ailleurs assez vite les temps montreraient vain. Même si par chance et à force de ténacité le projet réussissait, ce ne serait que pour un moment. Il lui manquerait la fécondité du fruit, de ce fruit qui, après avoir été nourri de la sève d'une vie spirituelle suffisamment réelle au long de sa maturation, l'aurait abondamment inspirée. N'est-ce pas nécessaire pour que l'homme progresse sur son juste chemin, en dépit de toutes les improbabilités, de toutes les difficultés qu'il présente ? Il faut l'avouer, si nous savions à l'avance quel dépouillement nous attend sur la voie de la fidélité, qui aurait le courage d'y entrer ? Ne peut porter dignement la perle, celle promise à qui la cherche, que celui qui, sans croire ainsi perdre tout, est devenu digne de pouvoir être dépossédé de l'écrin dans lequel jusqu'alors il pensait qu'elle était inévitablement insérée.

Non, nous ne pouvons pas nous tromper tragiquement dans le domaine de l'essentiel dès que nous y avons pris pied. Ce qui ne veut pas dire que nous ne puissions pas être acculés dans ces conditions à des situations tragiques qui pourront alors nous paraître insupportables longtemps plus tard, bien qu'encore pauvrement entrevues. Mais ne peut-on pas avancer que plus tard, la paix recouvre de son grand manteau, qui n'est pas un linceul, le passé le plus terrible ? Alors on peut en parler sereinement et on atteint à la conscience que, malgré tout, à travers lui, et sans doute grâce à lui, des fruits ont mûri qui n'auraient pu mûrir autrement, des fruits qui demeureront à jamais et qui déjà en promettent d'autres...

Pour ma part, je suis tout à fait d'accord avec vous et j'insisterai non pas tellement sur Abraham mais sur Jésus. Si Jésus a beaucoup parlé des béatitudes, c'est qu'il affirme de façon centrale la grandeur de l'homme. Tout ce qui paraît être une diminution de l'homme (pauvreté...) est à ses yeux ce qui blasphème la grandeur humaine. Quand il s'occupe particulièrement des pauvres, il leur affirme qu'ils sont grands. La pauvreté dans laquelle ils végètent ne les rend pas moins grands que les autres mais elle est l'occasion de prendre conscience, mieux que les riches, de la grandeur cachée en eux. Voilà donc un premier aspect. Un second aspect sur lequel Jésus insiste, c'est celui-ci : ce n'est pas le sacrifice qu'il me faut, mais la miséricorde. Ainsi l'interprétation qui verrait dans les béatitudes une manière d'holocauste ne me paraît pas correspondre à l'évangile. Jésus a essentiellement conçu Dieu comme miséricorde. Alors que le sacerdoce a toujours été conçu comme organe de la purification et de l'holocauste, Jésus n'a parlé ni de l'holocauste, ni de sacrifice, ni de purification mais il a parlé de la miséricorde. La perspective des béatitudes n'est pas celle d'une ascèse prise comme fin en soi mais l'affirmation d'une grandeur : une grandeur de prime abord blasphémée par eux qui méprisent les pauvres.

O.R. *Certes Jésus voit chez les pauvres, dans l'ordre spirituel, au moins de belles possibilités et même davantage; les milieux les moins fortunés, en Israël, étaient souvent les plus réellement religieux. L'auditoire de Jésus, lors du sermon sur la montagne, est probablement de rang social très modeste, ce sont des gens peu considérés, par opposition aux scribes et aux pharisiens qui ont l'honneur et le prestige. Jésus dit à ceux qui l'écoutent : vous avez en vous, ou vous pouvez avoir, une sagesse préférable à la leur. Les heureux ne sont pas ceux qu'on estime, ne sont pas ceux qui vous méprisent, c'est vous.*

M.L. Sans d'ailleurs dire que c'est la pauvreté qui fait leur grandeur ! Il y a une manière de privilégier la pauvreté qui est une idolâtrie. Jésus s'adresse aux pauvres mais ils ne s'est pas abstenu de s'adresser aux riches. Il rencontre des gens qui sont relativement de bonne société, autant qu'il rencontre des prostitués ou des marginaux.

La hantise de l'holocauste n'est pas évangélique, elle appartient à une conception monastique qui déborde de beaucoup le christianisme. C'est une pente de la nature humaine, c'est une trace de la religiosité naturelle que nous découvrons en chacun d'entre nous : après avoir conçu Dieu comme celui qui a ce que nous n'avons pas, on pense retirer à Dieu ce qu'on donne à l'homme.

O.R. *Cette tendance à peu près universelle agit sur la Bible par contagion. On reconnaît dans l'Ancien Testament des influences diverses. Au retour de la captivité de Babylone, la mentalité biblique est assez transformée. Les thèmes de purification ont pris à ce moment-là une importance qu'ils n'avaient pas d'abord et dont, sans doute, Jésus n'a pas voulu.*

M.L. Je pense que c'est l'influence d'Ezéchiel, restaurateur de la religion après l'exil. Mais Jérémie et Isaïe me paraissent aller dans une direction différente, Isaïe dans la direction de l'espérance et Jérémie dans la direction du juste souffrant; cette souffrance est la conséquence de l'injustice.

O.R. *La démarche inductive que je vous propose aboutira à méditer l'attitude de Jésus, ses intentions, ses actes. Pour l'instant, au début de cette recherche, nous en sommes aux premières prises de conscience. Je sens en moi confusément l'exigence de m'accomplir, il est d'importance absolue pour moi de vivre sans tricher l'aventure inconnue où cette exigence va m'entraîner.*

Or comment allons-nous croître et nous accomplir, en recevant un rayonnement qui nous vient surtout des spirituels, chrétiens ou non, et en particulier de Jésus ? Une lumière et une impulsion nous sont communiquées, un éclaircissement de l'existence.

M.L. En définitive la vie spirituelle ne commence de façon explicite que lorsqu'on découvre en soi des exigences intérieures qui ne sont pas la simple conséquence de ce qui s'impose du dehors. Tout en étant provoquées par le dehors, ces exigences sont tellement marquées par la personne de celui qui les reçoit qu'elles lui sont singulières. La vie spirituelle singularise les hommes, la vie morale les uniformise.

O.R. *Nous recevons une nourriture et il faut un acte personnel pour la recevoir. Déjà un phénomène comparable a lieu*

lorsqu'un étudiant apprend par exemple la physique : il reçoit ce qui a été conquis depuis les origines de l'humanité, les trouvailles des plus grands esprits lui sont offertes. Cela ne vaut pour lui que si c'est assimilé, donc recréé dans un travail d'unification personnelle. Ce qui lui revient de beaucoup plus vaste que lui devient en lui sa recherche. Il en va ainsi et, à plus forte raison, dans la vie spirituelle. On ne reçoit bien qu'en donnant, le geste de donner est celui qui nous ouvre.

M.L. Nous ne vivons que de ce qui est assimilé personnellement par une activité créatrice; elle implique que nous ayons reçu, mais aussi accueilli.

O.R. *Et il s'agit d'accueillir des personnes. C'est par le contact de deux personnes que la vie se transmet.*

M.L. Deux personnes qui sont en même temps donnant et recevant. Par ma présence, je provoque en l'autre ce qu'il va me dire; son apport, que j'aurai à assimiler, je l'aurai appelé par ce que je suis. Il y a une action dans les deux sens, une interférence, une inspiration communiquée. L'important est une connaissance d'un ordre plus personnel que la simple assimilation d'une doctrine.

O.R. *Ainsi nous apercevons d'emblée un caractère capital de l'accomplissement humain : ma propre loi personnelle de croissance suppose un contact avec ce qui n'est pas de moi. J'ai à puiser à des forces créatrices, au meilleur d'autrui, aux meilleures énergies du réel. Je mise à la fois sur l'expérience intérieure et sur un rayonnement qui m'est parfois transmis au-delà des paroles prononcées. Quelque chose passe dans les cas favorables.*

M.L. Nous pouvons communiquer par la parole, l'oreille, les sens, mais cela n'épuise pas la communication possible. Il y a plus fondamental, une relation de présence à présence qui, tout en utilisant nécessairement les sens, les déborde. Ce que je dis, dans la mesure où je m'y donne, a une toute autre portée chez l'autre et chez moi-même que si je ne fais que m'y prêter. Il ne s'agit plus seulement de ce qui est repérable, définissable, enseignable, mais une vie plus profonde se communique. À mon sens, il faut une certaine connaturalité. Je ne peux pas avoir une relation en profondeur avec n'importe qui. Il y a des familles spirituelles. Dans certains domaines, comme les mathématiques, la physique, je peux communiquer avec n'importe qui, mais plus je m'approche des réalités humaines fondamentales, plus mon secteur est limité; mes amitiés sont particulières, elles sont sélectives.

O.R. *Arrivé à ce point, je m'interroge sur les conditions de la réceptivité. Je dois accepter, pour être davantage moi-même, un élargissement qui, en apparence, m'arrache à moi-même, à ce que j'avais de trop étriqué, à mes idées toutes faites, à mes petites préférences; en somme, il faut un certain détachement vis-à-vis de ce qui m'était spontané. Premier pas vers le thème de l'exode, des béatitudes, d'une transformation où l'être humain ne s'accomplit pas sans quelque rupture. Mais juste la rupture qu'il faut.*

M.L. Celui qui a suffisamment trouvé sa voie est suffisamment constitué dans ce qu'il est pour ne pas avoir besoin de se défendre contre quelqu'un de différent. D'autre part, il faut l'avouer, on ne prend conscience de son originalité propre qu'à travers des instincts fondamentaux (amour, paternité ou maternité) qui nous séparent des autres. Ils présentent une ambivalence : dans leur matérialité, ces instincts nous uniformisent et, dans leur amorce spirituelle, ils nous séparent et nous aident à trouver notre singularité. Sans cette singularité personnelle, nous ne pouvons pas vraiment accueillir l'autre, si ce n'est en nous en défendant. C'est là que l'influence de présence à présence est capitale. Car cette présence ne manifeste pas sa fécondité par ce qu'on dit ou fait, mais par un élément qu'il m'est impossible de définir davantage où l'autre agit comme un catalyseur. Chacun découvre en lui ce que l'autre ne lui apporte pas autrement que par ce qu'il est.

O.R. *Ce que l'autre est m'aide à découvrir ce que je suis et, inversement, chacun dans sa singularité propre. Mais, si on la recherchait pour elle-même, l'originalité serait fautive. La singularité se constitue sans qu'on le veuille; la différence qu'elle implique est parfois très discrète, à peine perceptible, et c'est là qu'elle est réelle. Nous avons reconnu en nous-mêmes une exigence qui est celle d'une personne unique. Provisoirement peut-être nous disons : exigence de s'accomplir, mais nous comprenons mal le contenu de ce terme. Par moments l'exigence se précise, se dévoile un peu; du coup nous sommes transformés, mais transformés en nous-mêmes, serait-ce dans une direction que nous ne soupçonnions pas. Il y faut un acte extrêmement personnel, qui assimile et recrée à notre manière propre la lumière, l'impulsion, la transformation reçues. Mais il faut beaucoup recevoir d'autrui car les beaux renouvellements supposent une sève neuve qui nous est transmise par des contacts privilégiés. Contacts avec des humains avec qui nous sommes en affinité; contacts aigus avec notre situation réelle (c'est le cas d'Abraham) quand elle montre un peu sa profondeur; contacts avec l'univers dont nous sommes une partie ; contacts avec le tout du réel.*

M.L. En tout cas nous pouvons recevoir la révélation en nous d'une réalité que personne ne peut nous enseigner du dehors.

2 - La fonction dépassante

O.R. *Si nous réfléchissions un peu plus sur la condition humaine, nous éprouverions, je pense, quelque étonnement. Les fonctions que l'humanité doit remplir se situent à deux étages dont la cohérence est douteuse. L'homme n'a pas seulement à être "homo faber", mais "homo sapiens". Et ce n'est pas en étant un homo faber perfectionné qu'il sera sapiens au vrai sens du terme. Une de ses tâches, combien difficile, consiste à mettre sur pied une civilisation acceptable. Mais l'accès à une sagesse est bien autre chose encore; une recherche d'une autre nature est appelée par notre exigence fondamentale. Et sur la nature propre, sur l'originalité de cette recherche nouvelle, il est si facile de se tromper. La plupart de nos contemporains seraient d'accord avec vous et avec moi sur l'idée d'une fonction dépassante, un au-delà de toute civilisation, mais en la concevant de façon très diverses.*

M.L. Quand vous employez l'expression "homo sapiens", pour moi cela peut désigner deux niveaux non comparables. Il y a un ensemble communicable par enseignement; cela peut s'édifier en science et, dans une bonne mesure, c'est un acquis définitif. C'est déjà une supériorité sur l'homo faber. Et puis il y a la sagesse des spirituels, qui est d'un tout autre ordre. Il vaudrait mieux ne pas employer le même mot "sagesse", à ces deux niveaux. Il faudrait un autre mot : le mot "science".

O.R. *C'est exact, il y a une sorte de sagesse temporelle qui dépasse déjà l'homo faber. Mais en évoquant le sens plénier du mot "sagesse", en le distinguant de la civilisation, je pense à l'apport indéfinissable des vrais spirituels, cette communication de vie sans laquelle notre exigence irréductible est gravement déçue.*

Dans la civilisation elle-même, si on ne la réduit pas à sa matérialité, nous reconnâtrons des ébauches de la meilleure sagesse, des appels, des élancées. Dès qu'il y a culture, art, recherche désintéressée, soif de connaître, et bien entendu quand il y a soif de justice et d'amour vrais, une visée est amorcée dont l'aboutissement serait la sagesse des spirituels.

M.L. La civilisation comporte des ébauches peut-être, mais je dirai des ébauches lorsque la sagesse est déjà née. Avant que la sagesse ne soit née et pour aider à sa naissance, un grand déblaiement est nécessaire; il faut déblayer tout ce qui semble être une sagesse et n'en est pas une.

O.R. *La différence est essentielle. Mais si tout homme comprend la nécessité d'une civilisation, beaucoup ne prennent pas la mesure de leur exigence intérieure. Ils ne paraissent pas avoir vu que la civilisation ne suffit pas, c'est assez déconcertant, ils semblent ne ressentir aucun appel vers un mode quelconque de vie spirituelle. Et il arrive à chacun de nous, par moments, d'être un peu dans ce cas. Aussi il me semble utile de noter, dans le travail même de civilisation, de petits aperçus qui nous mettent au moins sur la voie car il est naturel de leur donner un prolongement. Le goût de la nature, si fort chez beaucoup d'entre nous, peut se dépasser en contemplation du mystère du réel, en étonnement et intérêt passionnés devant cet univers capable de faire naître la vie et de la conduire au moins jusqu'à l'homme. La musique, la danse, la poésie, la création littéraire, la peinture raniment en nous l'attrait oublié pour une activité gratuite, c'est-à-dire au-delà de l'utile et même de l'agréable. Toute une vie très riche, on commence à le deviner, est possible au-delà des techniques et plus loin que la rationalité trop strictement considérée. Une amitié profonde entre humains peut se dépasser vers une communication de vie qui atteint des zones secrètes les plus importantes. L'amour vrai de l'homme et de la femme nous oriente vers le désir de communion qui, peut-être, porte plus loin que le couple car dans le couple un mystère est présent, plus vaste que deux humains.*

M.L. Je pense même que tout acte de l'homme, en quelque domaine que ce soit, peut présenter, outre son aspect technique, un élément d'une autre espèce, un élément propre à celui qui agit, un élément qui dépasse ce que les autres feront en faisant la même chose. Il y a une différence d'ordre entre se prêter à ce que l'on fait et se donner. Se donner, ce n'est pas se prêter davantage.

O.R. *Ayant ressenti l'appel, présent en nous, d'une fonction dépassante, nous pouvons, pour y satisfaire, essayer des orientations très diverses. Il est nécessaire sans doute qu'un éventail-chercheur se déploie, mais quels risques si on se trompe radicalement... Tout un courant nietzschéen a donné lieu à des performances admirables à certains égards, héroïques parfois; elles éloignent beaucoup de la conception chrétienne du spirituel, même s'il faut garder quelque chose de l'un et de l'autre courant. Le surréalisme a dépassé de façon éclatante les travaux ordinaires d'une civilisation, mais correspond-il au plus essentiel de notre exigence intérieure ? Je me rappelle une conférence donnée par un auteur célèbre et orateur très brillant. En sortant de là, je disais à un ami: «Pourtant il lui manque quelque chose. Qu'est-ce qui manque chez lui ?» Et mon ami, un instant après, me répondait : «Il lui manque l'évangile, bien sûr». Même si la pensée chrétienne est à refaire, une sève passe, un ferment se transmet, qui est valeur. Cela veut dire qu'après bien des péripéties, tâtonnements et impasses, un ferment venu de Jésus se révèle adéquat au centre de notre exigence imprescriptible. Même si une sévère décantation s'impose, le ferment ayant été mêlé d'éléments corrupteurs.*

Je vous le dis parce qu'il faut bien le dire : à vingt-deux ou vingt-trois ans, je suis entré chez les Dominicains. Élevé dans une famille chrétienne, j'étais chrétien en principe, en fait pas mal paganisé comme la plupart de mes camarades, comme tous mes camarades. La vie religieuse a été une illumination sans rapport avec ce que l'éducation familiale ou paroissiale pouvait apporter mais, en même temps, un malaise m'envahissait et ces deux aspects contraires étaient indissociables. La question ne pouvait être éludée : d'où provient ce malaise ? Est-il dû aux défauts de l'Église, à la distance entre Jésus et le monde chrétien ?

M.L. Je vois une grande différence d'ordre entre une vie de simple moralité ou de régularité et la vie spirituelle. Dans les milieux monastiques, la perfection à laquelle on s'attache (sauf quelques individualités) est beaucoup plus de l'ordre de la morale ou de l'observance régulière que de l'ordre de la vie spirituelle proprement dite. Ce n'est pas croire suffisamment à la grandeur de l'homme. Dans ces conditions, on peut lui donner la capacité d'être un bon technicien, un excellent savant ou même un religieux parfait au niveau du faire et du dire, mais la fonction dépassante, comme vous la concevez, demande autre chose, est d'un autre ordre.

O.R. *Je crois que j'ai eu de la chance dans la vie religieuse. J'ai eu des maîtres de grande valeur, les uns philosophes, d'autres délibérément spirituels ou mystiques. J'ai aussi côtoyé des êtres moins doués au premier regard mais assez profondément sanctifiés. Chez tous ceux-là, j'ai senti un souffle capable d'assainir la vie, j'allais dire de la transmuter. C'était un très beau résultat, d'une validité incontestable. Et cependant, pour une part, c'était à côté du réel.*

Oui, vous avez raison, chez beaucoup la ferveur présente au début semble retomber. À la longue, une médiocrité s'installe mais, si les premières étincelles ont disparu, une braise demeure sous-jacente; les apparences sont ternes, elles cachent pourtant un effort continu de fidélité qui a son prix. Chez les Dominicains on disait avec un peu d'humour : les

novices paraissent vertueux, mais ils ne le sont pas; les frères étudiants (c'est le stade suivant) ne le sont ni ne le paraissent; les pères ne paraissent pas vertueux mais ils le sont. C'est souvent vrai mais cela ne donne pas les résultats qu'on pouvait attendre. Sous cet aspect, vos remarques sont justes : tout se passe comme si on avait sous-estimé la grandeur de l'homme ou sa vocation, ses potentialités.

À cet égard, on est à côté du réel. On y est encore, d'une autre façon, par a priori mystique ou par croyance doctrinale irréfornable. C'est ce qui m'a le plus frappé. Ceux-là exaltent la grandeur de l'homme, ils l'exagéraient plutôt, mais ils risquent fort de la concevoir d'une manière inexacte. Ils se sont installés, une fois pour toutes, dans une vision mythique (pour une part), ils vivent dans l'imaginaire. Deux causes au moins d'illusion les guettent : la conclusion d'origine affective, la construction théologique devenue dogme. Ils aiment Dieu, le Christ, la Vierge, l'Église... Ayant consacré leur vie à un objet d'amour invisible, ils peuvent lui attribuer toutes les qualités selon les désirs de leur âme sans que les réalités viennent démentir leur rêve. Et poussés par tant de siècles de spéculation théologique, ils ont accumulé les pseudo-certitudes sur la Trinité, l'Incarnation et tout le reste. Voilà à quoi j'oppose le "ferment", celui qui, transmis par des personnes de vraie maturité spirituelle, rend la vie authentique. À l'usage, à l'expérience, on doit bien reconnaître qu'il s'emboîte à notre exigence intérieure fondamentale, il la dévoile peu à peu, il nous conduit à en connaître ou sentir la nature, d'abord incomprise. Il se retrouve, incarné en d'autres idées et d'autres comportements, chez les païens et souvent chez les hommes qui ne se savent pas spirituels. Là est la donnée très sûre (une donnée qui est étincelle et énergie), c'est le sel qui ne doit pas s'affadir. Hélas ! Souvent il s'affadit.

M.L. Vous connaissez ce livre de Bernanos qui a eu un grand succès vers 1924, *Sous le soleil de Satan*. En particulier dans le premier chapitre, vous vous souvenez de ce curé qui revoit sa vie ratée malgré sa réussite ecclésiastique. Au contact de son confrère, il est plus ou moins réveillé de sa propre somnolence cléricale par ce jeune prêtre un peu mal dégrossi, le personnage important du roman.

O.R. Oui, une retombée ecclésiastique est fréquente, mais n'est-ce pas inévitable ? Aussi je n'insiste pas trop sur ce point. Je me rappelle un pèlerinage de groupe à Rome qui m'a paru d'une médiocrité intolérable. Je le disais à un ami un peu plus âgé que moi et plus expérimenté. Il m'a répondu : «As-tu jamais participé à un pèlerinage ? En général, c'est lamentable et celui-ci, en comparaison, n'est pas tellement mal». Il avait vu juste. Et quand on parle des défauts, des maladresses et même des crimes de l'Église, je me dis qu'il fallait s'y attendre. Le ferment évangélique a tout de même été transmis des origines jusqu'à nos jours et, maintenant encore, il a gardé chez certains toute sa virulence; au total ce n'est pas si mal.

M.L. Il est tout de même important de ne pas légitimer la retombée inévitable au point de la considérer comme une fatalité.

O.R. Certes, il ne s'agit pas de s'y habituer et de dire "cela va de soi". Mais je suis davantage frappé par la distance probable, ou possible, des évangiles à la pensée de Jésus. Malheureusement nous sommes là en pleine incertitude. Restituer la pensée de Jésus est une gageure. Il faut bien que les spécialistes s'y essaient (j'interroge beaucoup les exégètes) mais il faudrait le faire sans naïveté épistémologique, en mesurant la part énorme de postulats qui commandent invisiblement nos conclusions.

M.L. Il faut y ajouter la distance qui sépare les traductions des textes initiaux. La connaissance du grec, à l'époque de la rédaction des évangiles, n'était pas exactement celle des hellénisants actuels. Il faut être très érudit pour être capable de retrouver le sens que les rédacteurs avaient dans l'esprit. En outre le fossé est encore pire entre le livre grec et les traductions actuelles où quinze siècles de théologie ont pesé lourdement sur la manière dont les textes sont compris. Remarquez-le, les auteurs du Nouveau Testament n'avaient pas notre tournure d'esprit mais ils étaient très forts.

O.R. En tout cas, ils étaient très habiles pour s'adapter à leur auditoire et sans doute pour exprimer leurs propres intentions en rapportant à peu près les paroles de Jésus. Le Jésus de Matthieu (un juif qui parle à des juifs) est plus judaïsant que celui de Luc (un païen converti qui parle à des païens). Il se peut que le décalage soit faible, nous devons tout de même être sur nos gardes.

Mais plus radicalement, et là le problème devient presque insoluble, Jésus porte en lui une vérité profonde, il veut la communiquer mais il ne peut l'exprimer qu'à travers la mentalité qu'il a reçue de son peuple et de son époque. La vérité qu'il détient est à la fois incarnée et déformée par le langage, par le contexte mental, par des notions concernant Dieu et l'homme. Il nous communique une vie qu'il a en lui, c'est le ferment spirituel, qui atteint chez lui une qualité remarquable (je reviendrai sur ce point); il réussit à transmettre et même à dire l'essentiel, mais le contenu le plus valable n'est-il pas altéré par un ensemble psychique très caractérisé, fait à la fois de représentations et de sentiments révisables ? La conception que Jésus a de Dieu est supérieure, je pense, à celle de ses contemporains. Elle n'est peut-être pas entièrement satisfaisante, elle n'est peut-être pas acceptable aujourd'hui. La relation vécue de Jésus à Dieu n'est pas en cause (là, sachons ne pas juger) mais tout ce qui est écrit est à interpréter avec discernement. Pour saisir ce que Jésus lui-même visait, il faut apprendre à lire en filigrane. Cette part mythique, que je crois apercevoir dans l'enseignement chrétien actuel, pouvait être déjà présente ou en germe dans la parole de Jésus.

M.L. Je le croirais volontiers. En tout cas les textes dont nous disposons, je pense spécialement à l'Épître aux Hébreux, ont été influencés à la fois dans leur projet, leur organisation et leur vocabulaire par la mentalité des auditeurs auxquels ils s'adressaient. Il y a là un monde d'une grande complexité.

O.R. Si Jésus corrige certains aspects de l'Ancien Testament, il en reçoit beaucoup. Ce n'est pas contradictoire tant l'Ancien Testament est riche et varié. Jésus retient pour une part importante la spiritualité des Psaumes et l'inspiration des prophètes, il s'identifie au serviteur souffrant du Second Isaïe; il a pu être influencé par l'idée primitive de l'homme

céleste, idée ancienne qui sera reprise par les écrits apocalyptiques et, à sa manière, par Saint Paul. De bien des façons, la mentalité hébraïque est loin de la nôtre. Dès que nous faisons l'effort d'y entrer un peu, elle nous attire, elle nous séduit, elle peut nous élargir, allant d'instinct à ce qui manque aujourd'hui à nous, Occidentaux. Mais ne soyons pas dupes de ces approximations qui ont de tout temps commandé la pensée chrétienne.

M.L. Ce qui me frappe le plus en Jésus, c'est le sens qu'il a de sa mission, cela dépasse toute idéologie. Sans doute, il a une idée de ce qu'il se doit de faire pour être lui-même mais sa mission n'en est pas la simple conséquence.

O.R. *C'est bien à ce genre de conclusion que je parviens de mon côté. Nous apercevons dans l'évangile et chez Jésus un élément ultra-solide : mission, communication de vie, ferment, éclaircissement de l'existence. Cet élément est d'une nature extrêmement originale, que nous désignons tant bien que mal en parlant d'ordre spirituel. Ce ne sont pas les idées théologiques, ni celles de l'Église, ni celles de l'évangile, ni celles de Jésus. Certes elles essaient d'exprimer l'élément original et; pour une part, elles y parviennent mais en passant par des représentations, des sentiments et des comportements discutables. Je suis donc très sensible à une étincelle perceptible dans l'évangile mais je n'attends pas des textes qu'ils le disent en termes exacts car elle n'est sans doute pas dicible.*

Bien sûr, j'essaie de serrer les textes sans fantaisie. Si je reconstruis par moi-même, d'après mes préférences, le Jésus de mes rêves, ce que Jésus aurait dû être pour répondre à mon inclination, c'est sans valeur. D'autre part la figure de Jésus qui subsiste après le décapage de la critique historique est incertaine ou réduite à un schéma, elle n'a plus guère le pouvoir de changer la vie.

M.L. Nous avons chacun à faire un travail de recherche. Je vois là un aspect très important car c'est en définitive la transcendance de Jésus. Il est tel que nous le rencontrons chacun à notre manière, selon ce qu'il est, mais aussi selon ce que nous sommes et ce que nous avons besoin de devenir.

O.R. *Faut-il, pour que la communication de vie s'opère, que chacun se crée un Jésus en partie mythique ? Je suis frappé de voir quelle fécondité le christianisme traditionnel a pu avoir, à des époques de ferveur, chez les croyants bien peu critiques; en toute hypothèse, les idées fausses abondaient dans leur esprit. En somme une communication de vie spirituelle leur était faite et elle provenait bien du Jésus de l'histoire mais elle utilisait le biais psychique d'une connaissance historiquement inexacte.*

J'avoue que je suis en méfiance. Il me répugnerait de fonder ma vie spirituelle sur une vue imaginaire, sur des légendes. J'essaie de mieux voir le Jésus historique. Ce genre de vérité m'importe, bien qu'il s'agisse d'atteindre une vérité d'un tout autre ordre. Quand je discute avec les exégètes, je suis très intéressé par ce qu'ils me disent, intéressé et déçu car ils ne m'apprennent pas ce que je voudrais recevoir. Cependant l'essentiel m'apparaît beaucoup mieux si je pénètre dans la mentalité antique, si je sens un peu cette période extraordinaire.

M.L. Il y a eu, en cette période du temps de Jésus, une percussion spirituelle puissante qui a permis à un grand nombre de sortir du médiocre, y compris chez les païens. D'ailleurs pour que les païens aient été aussi rapidement interpellés par le message évangélique, il fallait qu'ils y soient disposés. Ils avaient des préoccupations apparentées à l'Évangile.

O.R. *Beaucoup d'entre eux étaient prêts à recevoir l'immense vérité de l'évangile et, en même temps, la part de mythe qui pouvait s'y mêler.*

M.L. Chez les païens comme chez les juifs, pour supporter la condition humaine dans sa cruauté, il était nécessaire de la rêver. Ils l'ont rêver grâce à une perspective de la divinité, de la providence, qui leur permettait de colmater des brèches que la vie quotidienne imposait mais ne pouvait pas boucher.

O.R. *L'irréalisme dont le mouvement judéo-chrétien n'a pas su se défaire n'est pas le fait des juifs et des chrétiens seulement. Nous croyons facilement qu'il résulte du ferment spirituel, qu'il en manifeste une tare secrète. Par exemple, on reproche souvent au christianisme de mépriser la sexualité, l'esprit de l'évangile serait pris en flagrant délit d'incompréhension à l'égard de la nature. Nous devinons bien qu'il y a là un malentendu. L'Ancien Testament n'éprouvait aucune gêne à parler des neuf cents femmes du roi Salomon et l'ensemble du christianisme médiéval était loin des pruderies hypocrites. Plus tard un bizarre dédain de la sexualité a été de bon ton. Beaucoup de chrétiens s'y sont laissé prendre mais la principale responsable est la société bourgeoise du dix-neuvième siècle. La bonne éducation voulait qu'on fît semblant d'être exempts de ces penchants trop bas et la vie souvent dérégulée que l'on menait, à cet égard en particulier, était camouflée par des attitudes très dignes. En même temps qu'on était gravement infidèle à la fonction dépassante, on avait honte des racines animales de l'homme. Double faute...*

M.L. La situation a changé, par réaction peut-être, mais aussi du fait que la femme commence à être cultivée, elle cesse d'être au service de l'homme. La notion de couple en est transformée. Elle implique une complémentarité, ce n'est plus la supériorité de l'un et la sujétion de l'autre. Voilà qui est capital. Il y a bien du côté de la femme une certaine passivité et une certaine activité du côté de l'homme, mais il y a des attentes de la femme qui influent profondément sur l'activité de l'homme et inversement. Ce qui n'existait guère jadis.

O.R. *Entre autres conséquences, la femme essayait en cachette de prendre une supériorité qui ne lui était pas reconnue. Nous avons tous appris que, sous certains rois, la politique française a été menée avec une extrême ténacité par des femmes, toujours en sous-main. Et dans les chaumières, la femme trouvait le moyen d'avoir ses petites suprématies. Il vaut mieux que les choses se fassent franchement.*

M.L. Je pense que le rôle de la femme va être de plus en plus important. Il faut bien l'avouer, l'Église risque de se trouver en porte-à-faux à ce sujet. Les chrétiens, parce que ce sont des hommes et des femmes, ont des besoins et des idées qu'ils ne peuvent pas sublimer comme on sublime une dévotion ou une pratique religieuse.

O.R. Nous voici donc toujours ramenés à la même difficulté centrale : parce que nous situons mal la grandeur de l'homme, nous sommes tentés à la fois de l'exagérer et de la manquer dans la pratique. L'exigence intérieure est décapitée dans la vie quotidienne et pourtant nous avons le désir fou d'échapper à la condition humaine. Nous faisons l'ange et la bête. Nous sommes mégalomanes et insuffisants. Ainsi, à considérer l'image de l'homme que donnent les média (dans l'ensemble), on pourrait croire que la vocation humaine est de se précipiter vers le plaisir sous toutes ses formes; le reste ne serait qu'ornements sans réelle nécessité. Au total, il faut critiquer le "principe de plaisir" mais il faut bien critiquer aussi notre aspiration à la transcendance qui prend des aspects démentiels.

M.L. C'est le cas depuis toujours. À l'époque de Jésus, une des formes principales de la fausse transcendance était la tendance gnostique. La gnose a été un des plus grands ennemis du christianisme.

O.R. Sans doute l'ennemi par excellence, tout au long de l'histoire. D'une part la gnose accorde trop à la connaissance : le salut de l'homme par la science. C'est encore une tentation très actuelle. D'autre part elle sépare trop l'esprit de la matière, voyant au fond de nous à proprement parler une étincelle divine, un fragment de divinité (ce que j'estime très faux) et, dans la matière, une impureté nuisible. N'est-ce pas caractéristique de nos désirs aberrants ? À la fois le souhait d'une grandeur impossible, comme ces enfants qui voudraient être fils de roi et s'imaginent qu'on leur cache leur origine, et le refus de nos racines matérielles dont pourtant on ne s'éloigne pas sans une sorte d'imposture vécue. Tout au contraire, aux yeux du christianisme, il n'y a de vie spirituelle qu'incarnée.

M.L. Fausse transcendance par la gnose. Fausse transcendance aussi par la sacralisation du culte. Mais nous n'arrivons guère à en sortir. Dès que la foi s'exprime en croyances, il est difficile de ne pas être un peu gnostiques; d'autre part, nous avons tout de même besoin d'un certain culte, expression sociale de la vie religieuse.

O.R. Le culte, dans l'Ancien Testament, c'était surtout le sacrifice. Mais si on étudie les origines du sacrifice juif, je pense qu'on sera conduit à de singulières révisions. L'idée de sacrifice, telle qu'elle a cours depuis près de vingt siècles, est tellement trompeuse..., on pense en général au sacrifice du Christ sur la croix, mais c'est tout mélanger. Au début le sacrifice des juifs consistait à offrir les prémices de l'orge et du blé pour signifier que Dieu est créateur et que toute la terre lui appartient. On lui rend ce qui est à lui et, pour cela, on s'en prive mais, comme on ne peut pas se priver de tout, on réserve une partie, la meilleure : on offre les plus belles pousses et un agneau sans tache. Ce qu'il y a de plus parfait dans la création résume tout le reste; on le supprime pour ne pas l'utiliser. C'est une reconnaissance de propriété. Cela veut dire que le monde et la vie humaine appartiennent à Dieu : nous sommes chargés de les utiliser selon les intentions divines. L'idée de sacrifice n'implique aucun dolorisme au départ.

M.L. Ce qui devient du dolorisme a pour origine une religiosité naturelle qui s'est greffée sur un sentiment de culpabilité. Dès lors, le sacrifice n'est plus seulement reconnaissance d'une supériorité mais une purification, une expiation. Cela se trouve aussi dans la Bible. Aux heures graves de l'existence, dans le malheur notamment, cette impression d'être coupable remonte en nous; alors elle domine les doctrines providentialistes sur lesquelles nous nous reposons en temps normal.

O.R. Ce sentiment de culpabilité est enraciné en nous à un degré invraisemblable. Devant un cyclone, l'homme, noir ou blanc, s' imagine qu'il a commis une faute. Dans la Bible et dans toute l'humanité, le thème du péché inconnu joue un rôle énorme : j'ai dû offenser sans le savoir les puissances qui mènent le monde. Le psychiatre Baruk raconte que certains fous lui disent : «Docteur, vous savez très bien que vous ne pouvez rien pour moi tant que je n'ai pas expié. Quand j'aurai expié assez longtemps, je serai guéri. Jusque-là, quoi que vous fassiez, c'est du vent».

M.L. Vous connaissez peut-être le livre de Jossua *Problème du mal et discours chrétien*. Ce sont des discours prononcés à la chambre des députés, à la cathédrale de Paris, à l'occasion des grands cataclysmes du début du siècle : incendie du Bazar de la Charité ou d'un tremblement de terre... L'auteur rapporte les discours où les laïcs se scandalisent de ce que dit un Dominicain, le Père Olivier. À la cathédrale de Paris, il est dit : «Ces malheurs sont une manière pour Dieu de nous annoncer sa colère». Léon Bloy écrit à un de ses amis, à propos du Bazar de la Charité : «Quel dommage qu'il n'y ait pas eu plus de brûlés !»

O.R. Je crois bien qu'une pente secrète nous attire vers la souffrance malgré la violence du désir contraire. Il y a sans doute un attrait de la décomposition, que l'on admette ou non l'instinct de mort proclamé par Freud. Ou bien peut-être est-ce la conviction innée qu'il faut accepter l'inévitable ? Dans la Bible, l'orientation vers la douleur et la mort prend chez les prophètes une forme particulière, elle découle de l'unité du prophète avec le peuple entier. Parce que le peuple souffre, est divisé, est en partie détruit, il faut que le prophète connaisse le même sort. Tous les très grands, et Jésus en particulier, ont poussé cette unification à un point qui nous surprend. D'ailleurs chez des religieux actuels, chez les meilleurs souvent, un besoin semblable se rencontre. Mais cela peut être un prétexte pour laisser s'épancher un dolorisme assez malsain.

M.L. Si ceux-là sont doloristes par doctrine, le processus est assez négatif. S'il le sont par communion, cela montre une sensibilité suffisamment vigoureuse pour vaincre les autodéfenses toujours à l'œuvre.

O.R. Certains pensent qu'ils doivent participer aux souffrances du Christ et là, bien entendu, ils s'appuient sur la doctrine paulinienne de la Rédemption qui me paraît extrêmement discutable.

M.L. Je crois en effet qu'elle ne marche pas. Il se pourrait bien qu'elle ait perverti toute l'histoire chrétienne, des origines jusqu'à nos jours. Comme Saint Augustin a déplacé le sens du christianisme... De nouveau une fausse conception de la grandeur de l'homme... Une fausse orientation, une déviation de l'appel fondamental...

3 - Jusqu'où Jésus a vécu le dépassement spirituel

O.R. *Des prises de conscience fondamentales nous éclairent sur notre exigence et, en même temps, nous laissent jusqu'ici dans une indécision qu'il faut dépasser. Nous réclamons, pour nous accomplir, un élément d'un tout autre ordre que les travaux ordinaires d'une civilisation, bien que cet élément, tel que nous le pressentons déjà, puisse être atteint et vécu dans la vie quotidienne et ses tâches profanes. Or si un rayonnement issu des spirituels commence à nous dévoiler la nature de ce ferment, de cette énergie interne obscurément cherchée, l'enseignement des chrétiens me laisse un goût suspect dans la bouche car, à les croire, la vie divine proprement dite peut s'installer en nous, les opérations d'amour et de connaissance qui sont la vie intime de la Trinité peuvent se reproduire en moi. Je ne me sens plus en pleine réalité. Je crains qu'on ait interprété telle ou telle parole de l'Écriture en un sens trop littéral. En bref, je crains qu'on ait transposé un thème spirituel assez inexprimable en thèse d'ontologie. J'éprouve donc le besoin profond, impérieux, de continuer avec vous cette réflexion dans la ligne où elle a débuté, c'est-à-dire en progressant par voie purement expérimentale. En essayant de donner à l'expérience toute sa portée. Dans ces conditions, il est très intéressant de rechercher comment Jésus a vécu la fonction dépassante ou, si vous préférez, la grandeur de l'homme ou, en d'autres termes, ce qu'a été chez lui l'extrémité de la sagesse spirituelle. Plutôt que ce qu'il a dit, examinons ce qu'il a fait.*

Je pense que Jésus a évolué. Au début de sa vie publique, il adhère franchement au judaïsme et il rejette le judaïsme dans les derniers jours. D'abord il déclare : «Pas un trait de la loi, pas un iota ne passera; je ne suis pas venu abolir mais accomplir». Immédiatement, une question surgit : est-ce Jésus qui parle ou est-ce Matthieu qui lui attribue cette parole ? Elle ne figure pas dans les autres évangiles. Pensez-vous que Matthieu ait donné un coup de pouce, grand ou petit ?

M.L. Cette question peut se poser au sujet de tous les auteurs du Nouveau Testament, elle se pose encore davantage dans les textes les plus récents. Les écrits pauliniens, le quatrième évangile, supposent déjà une certaine expérience ecclésiale, ils sont probablement écrits en réaction contre des mouvements qui étaient issus des évangiles primitifs. Même l'évangile de Luc est fort élaboré en comparaison de celui de Marc. Il y a chez Luc, qui d'ailleurs est un païen (les autres sont juifs), une manière propre de réfléchir et de polémiquer; il s'oppose discrètement à une orientation gnostique qui se trouve très accentuée dans les perspectives johanniques. Le quatrième évangile est dirigé essentiellement contre le gnosticisme mais il en utilise le vocabulaire et il s'adapte à la mentalité gnostique pour pouvoir s'en dégager, ou plutôt en dégager ses auditeurs. Dans l'Épître aux Hébreux, la mentalité sacerdotale est très perceptible. En réaction contre le sacerdotisme, l'auteur emploie le vocabulaire de ceux qu'il attaque. De tels textes réagissent contre la manière dont on comprenait, à l'époque, les loggias, les paroles censées avoir été prononcées par Jésus.

O.R. *Les actes de Jésus nous renseignent mieux. Il parle dans les synagogues, il chasse les vendeurs du temple (marque d'un grand respect). Et surtout, après la mort de Jésus, les apôtres et les disciples continuent à fréquenter le temple, à pratiquer le judaïsme. Ils croient même devoir imposer aux païens convertis les observances juives, y compris la circoncision. Ils n'ont pas compris la position finale de Jésus qui me paraît être un revirement. Ils restent sur la lancée qui semble avoir duré, chez Jésus, presque tout le temps de sa vie publique. La nouvelle alliance n'est pas une nouvelle religion, c'est une réitération du judaïsme, réanimé, assoupli, intériorisé («Les anciens vous ont dit : tu ne tueras point; moi je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère...»). Ce qui est mis en avant, c'est encore l'institution judaïque, prenant enfin toute sa portée.*

M.L. Il faudrait commencer par le commencement. La rencontre de Jésus avec Jean-Baptiste a été très importante pour la prise de conscience par Jésus de sa mission. Cette prise de conscience n'a pas été la simple conséquence de ce qu'il venait d'entendre de Jean-Baptiste mais, en partie, une réaction contre ce que Jean-Baptiste enseignait. C'est immédiatement après le baptême que Jésus est allé au désert, ce que les autres Juifs ne faisaient pas. Il y a là une intervention très vigoureuse de Jean-Baptiste, témoignant de son influence sur Jésus. D'autre part, ce n'est que lorsque Jean-Baptiste a disparu, a été arrêté, que Jésus s'est levé, a quitté son village. Il n'a pas remplacé Jean-Baptiste qui avait un auditoire sélectionné, il s'est adressé à tous, dans les villages. Dès le départ de la vie publique de Jésus, cela montre une réaction contre le milieu où il a vécu car lui-même s'était mêlé à la foule de ceux qui suivaient Jean-Baptiste.

O.R. *Il prend conscience de son originalité mais sans savoir encore qu'elle se développera jusqu'au point où ce sera le très grand drame.*

M.L. Pour moi, il n'y a pas seulement la prise de conscience de la grandeur de l'homme. Dans une certaine mesure, elle était probablement déjà sous-jacente à toute une école spirituelle car l'Ancien Testament ne l'ignorait pas. Mais, sur deux points, on a l'impression que cette grandeur de l'homme a eu des conséquences importantes sur les prises de position de Jésus. D'abord vis-à-vis des marginaux, dont la grandeur était blasphémée. C'est la raison pour laquelle il s'est intéressé à eux, sans du tout se désintéresser des autres car lui-même était plutôt un notable de son pays, ce n'était pas du tout un prolétaire. Deuxièmement, il refuse d'être le messie qu'on attendait, c'est-à-dire ce chef politico-religieux qui devait libérer Israël, selon les traditions courantes de l'époque. Il s'est orienté vers une conception très spirituelle, très intérieure, résolument apolitique, dans un temps où la situation est suffisamment catastrophique pour que la politique prenne le premier rang.

O.R. *Les insuffisances spirituelles du judaïsme ont dû lui apparaître peu à peu. Toujours est-il que, dans les derniers jours de sa vie, il cesse de miser sur l'institution judaïque, même améliorée. Il proclame la fin d'une ère religieuse qui est en même temps l'échec de sa mission; à cause de cela, il doit disparaître. Je ne fais guère état ici des idées qui ont pu être les siennes car elles nous sont fort mal connues, les textes peuvent les travestir et ils ne disent peut-être pas l'essentiel. Mais le comportement de Jésus est très caractéristique, il accepte totalement une impasse, plus grave sans*

doute que nous le croyons d'habitude. Il accepte d'être pris dans la nasse alors qu'il aurait pu en sortir.

M.L. J'en suis tout à fait d'accord. Mais, s'il pouvait en sortir à cette occasion-là, il a cru profondément qu'il n'y avait pas de solution. Il dit sur le temple une parole que nous interprétons comme l'annonce de la destruction du temple qui a eu lieu en 70. Pour moi, c'est le moment où Jésus déclare : il est radicalement impossible, dans la situation où nous nous trouvons, de nous libérer du joug romain par la force.

O.R. *Vous admettez comme moi que Jésus constate un échec, un désastre.*

M.L. Certainement. J'en vois une première étape dans la rencontre de la Cananéenne. Jésus va de côté et d'autre pour échapper à la surveillance et aux coups de main qui pourraient le saisir. Il passe d'une rive du lac à l'autre, il prend ses précautions pour que son action puisse durer. La rencontre avec la Samaritaine, dans la mesure où elle a une base historique, est du même ordre, avec cette différence qu'avec la Cananéenne, Jésus a été pris de court tandis qu'avec la Samaritaine, c'est lui qui prend l'initiative. Troisième moment, quelques païens veulent voir Jésus vers la fin; ils s'adressent à André. On voit là se manifester la joie de Jésus qui trouve dans cette démarche une confirmation de la fécondité de sa vie, alors qu'elle se présente comme un échec.

O.R. *La parabole des vigneronniers homicides donne peut-être une indication, elle dresse un bilan, porte un jugement global car il est dit que la vigne sera enlevée à ceux qui la cultivaient, qu'elle sera remise à d'autres ouvriers. On ne dit pas lesquels.*

M.L. Cette parabole est très sophistiquée, elle en contient au moins deux ou trois réunies. C'est très arrangé, après les événements. Je pense que toutes les paroles qu'on a mises sur les lèvres de Jésus, après la Résurrection, sont aussi très sophistiquées car on lui attribue à ce moment-là des perspectives absolument différentes de celles dont témoignent les évangiles. La conception spirituelle est très différente, le pouvoir de remettre les péchés est contraire à la mentalité de l'évangile. Pour moi, ce qui est mis sur les lèvres de Jésus après sa mort, c'est de l'ecclésiologie en train de se former.

O.R. *À l'époque de la dernière rédaction des évangiles synoptiques (vers 70 ou 80, plutôt 80), le christianisme s'était déjà pas mal étoffé. Il s'était nettement séparé du judaïsme, c'était une nouvelle religion. Cette situation, qui n'est pas sans influencer les textes, a-t-elle été prévue ? Je pense que non. Les premiers chrétiens, voulant montrer un Christ victorieux, nous laissent entendre que Jésus a tout prédit. Bien entendu, je ne peux rien affirmer avec certitude, je ne sais pas ce que Jésus pouvait penser ou deviner. Cependant, à lire les textes de près, il me semble qu'il n'a rien annoncé, hormis sa mort et le rejet du judaïsme. Et surtout, surtout, l'argument est d'un très grand poids, les apôtres, après sa mort, sont tellement attachés au temple et aux observances juives que manifestement ils ignorent tout de l'avenir. Si Jésus avait su ce qui allait arriver, il les aurait préparés un tant soit peu.*

J'ai l'impression très forte que Jésus, à la fin de sa vie, se trouve devant un mur de brouillard. Il sait seulement que quelque chose disparaît, la manière dont il a conçu sa mission n'est plus valable, c'est périmé. Une nouvelle ère religieuse va naître mais il ne sait absolument pas ce qu'elle sera. Il comprend qu'il n'a plus à prendre d'initiatives personnelles, ce n'est plus à lui de jouer, c'est Dieu qui jouera.

M.L. Oui, seulement si la structure qu'il a donnée à sa mission, très informée par le milieu d'où il était issu, n'est plus valable, l'esprit intérieur qui l'a poussé vers cette mission, parfois en réaction contre son milieu, doit continuer à agir. Jésus est certain que, sous une forme nouvelle et inconnue, cet esprit continuera. Sa perspective est celle d'une foi nue et d'une espérance déçue mais plus forte que la déception. Voyez ce texte du quatrième évangile : «Avant qu'Abraham fût, je suis». Je pense que l'esprit de foi d'Abraham était fondamentalement l'esprit que Jésus a lui-même développé à l'ultime, puisque c'est à travers ce mur d'inconnaissance qu'il a continué à croire que la vérité ne pourrait cesser de passer. Elle ne peut pas être barrée par un obstacle, quel qu'il soit. Ce qui est en cours depuis les origines de l'action divine ne s'arrêtera pas.

Au début de ce siècle, on a pensé que Jésus pouvait croire la fin du monde proche. À mon sens, Jésus n'y croyait absolument pas pour les raisons suivantes. Dans les évangiles de Marc et de Luc, il y a deux messages concomitants : chez Matthieu, «là où est le cadavre se rassembleront les vautours» (Mt 24,28) ; chez Luc, «Là où est le corps se rassembleront les vautours» (Lc 17,37). Dans les perspectives de l'exégète Jean Jacob, les rédacteurs ont lutté contre l'idée selon laquelle on savait où se ferait la fin du monde. On attendait la venue de Jésus sur telle montagne. Le texte de Matthieu, probablement plus originel que celui de Luc, signifie : là où le règne de Dieu arrivera, les gens sauront y aller sans avoir besoin qu'on leur désigne l'endroit. Il est singulier que le mot cadavre soit remplacé, chez Luc, par corps. D'après Jean Jacob, Luc est un livre très ecclésiastique, le mot corps comporte une allusion à l'eucharistie qui ne se trouve pas chez Marc. Cela va contre la thèse de Jousse. Les anciens catéchistes chrétiens ont des textes et ils les arrangent. Nous ne sommes pas du tout dans le cas d'une répétition fidèle, exacte, où on ne devrait rien changer; ayant un texte initial, ils l'infléchissent selon les perspectives qu'ils ont à développer sans avoir la moindre préoccupation d'une fidélité littérale.

O.R. *Je conclurai volontiers ainsi, tout en pensant que la fidélité matérielle, en général très approximative, varie beaucoup d'un passage à l'autre. En ce qui concerne la date de la Parousie, Jésus me paraît dire nettement qu'il y aura un délai mais il estime que ce délai ne dépassera pas quelques années ou quelques décades. À moins évidemment que nos textes ne soient très fautifs. Ce qui est sûr, c'est que les premiers chrétiens, sur la parole de Jésus, ont attendu une Parousie assez proche. Saint Paul espérait ne pas mourir mais être transformé de son vivant, lors du retour glorieux.*

Jésus accepte l'impasse totale mais il a une sorte de certitude intime : quelque chose va continuer. Certes, je suis très prudent en ce qui concerne les idées de Jésus, nous ne les connaissons presque pas. Seuls deux ou trois points me paraissent très sûrs :

- Il pense que le judaïsme, sa propre mission et sa vie personnelle vont prendre fin. À cet égard, nous lisons dans les évangiles quelques textes extrêmement impressionnants. Par exemple, «Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes...» (Mt 23, 37). Cependant, je ne m'y fie pas trop car ils pourraient être la trace, antidatée, d'interprétations assez tardives. Ce qui me convainc, c'est la décision que prend Jésus d'aller volontairement à la mort.

- Il ne sait pas ce que sera l'ère religieuse nouvelle. Les apôtres et les disciples n'auraient pas été aussi désorientés si Jésus les avait mis sur la voie. Tout au plus peut-on supposer qu'il leur a dit d'être prêts à tout, y compris à changer de méthodes (ils l'ont fait, après de sérieux tâtonnements).

- Enfin tout ce que nous apercevons de la vie intime de Jésus donne à penser qu'il fait confiance à Dieu.

M.L. Le ferment spirituel qui lui est confié est antérieur à Abraham, puis a été transmis notamment par les prophètes et par lui-même. Il ne doute pas que la transmission continuera sous une forme imprévisible.

O.R. Certitude absolue ou simple espoir ? Je préfère ne pas me prononcer. Je cherche ce qui, dans le christianisme, a une valeur solide et indubitable en toute hypothèse, quoi qu'il en soit des discussions restantes. Et je trouve le ferment indicible qui se laisse percevoir dans les évangiles et chez les spirituels vivants, au-delà des mots, des idées, des interprétations.

Or l'acte final de Jésus nous montre cet élément presque à l'état pur et porté à sa plus extrême virulence. Que fait Jésus ? Il célèbre la cène avec ses apôtres à Jérusalem. Il annonce que des choses terribles vont se produire dans un avenir immédiat. Sortant de Jérusalem, le groupe pourrait faire une marche de nuit, passer le Jourdain et se perdre dans la nature. Au lieu de cela, il s'arrête tout près, au jardin des Oliviers. Deux explications. Jésus choisit de se livrer à ses poursuivants. Je ne crois pas qu'il veuille mourir pour racheter les péchés du monde, c'est une interprétation ultérieure, née probablement plusieurs années après dans le cerveau de Paul. Mais la décision de mourir se comprend dans la mentalité de l'époque. Jésus s'est identifié au serviteur souffrant de second Isaïe, il s'est identifié à sa mission. Je pense aussi qu'en se disant Fils de l'homme, il résume le peuple d'Israël.

M.L. Êtes-vous sûr qu'il s'est dit Fils de l'homme ?

O.R. Je ne peux pas en être sûr. Cependant, Jésus ayant refusé le titre de Messie, trop chargé d'incidences politiques, il est plausible qu'il l'ait remplacé par un autre capable d'indiquer une mission très spirituelle. Le Fils de l'homme du livre de Daniel est à côté de Dieu, c'est une personne individuelle et c'est aussi (la Bible le dit explicitement) le peuple entier. Le comportement de Jésus est conforme à cette image antique d'une personnalité représentative d'un groupe.

À cette époque, tout symbole est supposé réaliser la présence de la chose signifiée, au moins une ébauche de présence. Si Ezéchiel voit des ossements se rassembler, c'est plus qu'une promesse, c'est le commencement d'un processus de renaissance du peuple. Il paraît impensable aux anciens que le symbole demeure si la chose symbolisée disparaît. Jésus doit disparaître comme sa mission, comme l'ère du judaïsme. Des intuitions concrètes peuvent être impliquées dans une idée de ce genre : il faut faire place nette, supprimer les survivances qui feraient obstacle au nouveau, il faut savoir terminer ce qui doit finir. En tout cas Jésus pense que le dessein de Dieu demande sa disparition.

Seconde explication : Jésus estime qu'une petite chance d'échapper demeure mais il lui importe que Dieu en décide lui-même. Il arrive dans la Bible que Yahvé, par miséricorde, revienne sur une décision sévère. Il a décidé de détruire Sodome, cependant, s'il s'y trouve assez de justes, Sodome sera sauvée. Il se pourrait que Jésus bénéficie d'une miséricorde de dernière minute, si les poursuivants, par quelque retard ou lassitude, remettaient au lendemain, ou si leur dureté s'adoucissait un peu... On comprendrait alors la prière : «Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi, mais que ta volonté soit faite» (Mt 26, 39). D'une façon ou d'une autre, je vois dans l'attitude de Jésus un terme de référence d'extrême valeur. Cela n'empêche pas de se poser des questions : est-ce qu'il n'y a pas des variantes légitimes à cette attitude de Jésus ? Ne pourrions-nous pas, en des circonstances semblables, prendre une position différente ?

M.L. Il faut le dire, l'attitude extrême de Jésus ne peut pas être prise à volonté. Tout un cheminement pédagogique est nécessaire, il a pu utiliser un développement gnostique ou sacerdotaliste. Je comprends très bien l'utilité du sacerdotalisme et d'un gnosticisme, à condition de ne sacrifier ni l'un ni l'autre.

O.R. Dans une assez large mesure, l'institution est nécessaire. Je pense à la fameuse légende du grand inquisiteur dans Dostoïevski. Ayant fait mettre Jésus en prison, l'inquisiteur espagnol du quinzième siècle lui dit à peu près : «Tu ne comprends pas les besoins des hommes, tu leur proposes la liberté, mais ils demandent à être nourris et réglementés».

M.L. Il prend les choses d'une façon assez matérielle car la gnose est autre chose que donner du pain.

O.R. Bien sûr mais, pour une part, le grand inquisiteur a raison contre le Jésus de Dostoïevski, celui qui ne donne que la liberté sans donner en même temps du pain et des règles de comportement. La plupart des humains ont besoin d'encadrement, en leur offrant le spirituel pur, on tombe dans une mystique dangereuse.

M.L. De même le mouvement de se fier au Saint Esprit ne va pas sans périls. C'est ériger un absolu, en mettant sur le dos du Saint Esprit les imaginations qui sont nées de l'homme. C'est donner comme objectif ce qui était subjectif au moment où c'était pensé.

O.R. Cette tentation prend aujourd'hui une forme caractéristique. En proclamant que la parole de Dieu s'exprime dans les événements actuels, chacun absolutise sa propre interprétation des événements. Des retentissements psychiques très contingents deviennent parole du Saint Esprit.

M.L. C'est chercher une explication du moins obscur par le plus obscur. Voilà une chose dont on ne se débarrassera jamais, expliquer les événements par Dieu est une fausse religion. Le succès actuel des sectes, c'est que précisément elles jouent ce jeu-là.

O.R. Je considère donc l'attitude finale de Jésus comme un exemple à ne jamais perdre de vue, non comme un modèle

à copier. J'essaie de comprendre, de me mettre dans l'atmosphère de l'époque. Je suis intensément frappé par la valeur spirituelle de l'acte vécu par Jésus, j'y aperçois une étonnante sagesse. Mais je ne comprends pas tout.

M.L. Je suis convaincu qu'il y a un tournant décisif dans la vie de Jésus. Ce qu'il apporte à ses disciples les dépasse tellement qu'en définitive cela ne sert à rien. Il s'en aperçoit, il a donc besoin de disparaître pour être compris. Ayant vu cela, il cesse de prendre les précautions qu'il prenait d'abord. Il sait que, s'il monte à Jérusalem, il risque le pire; ce n'est pas une prophétie, ses disciples le lui ont dit. À ce moment-là, il y a dans l'évangile, une chose très curieuse, il hésite. Ses frères et sœurs lui disent : «Monte à Jérusalem pour te manifester...» et il leur répond : «Votre heure n'est pas la mienne». Il hésite, puis il y va. C'est un tournant capital : sa mission est terminée et, pour pouvoir se prolonger, elle doit changer de nature. Il décide alors que la mort sera pour lui l'origine de la nouvelle mission.

O.R. *La même idée apparaît par un autre biais. Un exégète me disait que l'attitude si hostile de Jésus envers les pharisiens lui semblait injustifiée. Les pharisiens n'auraient pas été aussi mauvais que l'évangile le laisse entendre; ils seraient même, dans l'ensemble, les meilleurs; après la chute de Jérusalem en 70, ils rétabliront la religion juive d'une façon qu'on admire. Ce que Jésus ressentait avec force, ce serait à peu près ceci : puisque les meilleurs ne comprennent pas, il n'y a rien à attendre de ce peuple (pourtant aimé) et de son régime religieux; quand les plus aptes sont arrivés à ce degré d'insuffisance, l'institution est pourrie, périmée. Dans ces conditions, Jésus n'a plus qu'à s'en aller, lui aussi, avec ce qui a été sa patrie, son milieu mental, sa nourriture spirituelle. La nécessité se fait sentir, pour le genre humain, de faire autre chose. Quoi ? Il ne sait pas.*

Nous pourrions être nous aussi, en ce moment, dans une situation comparable. Malgré la sève qui passe en elle, l'Église a établi un autre judaïsme...

M.L. Avec une bonne dose de paganisme en plus.

O.R. *Est-ce que nous n'arrivons pas au point où cette construction va s'effondrer à son tour, et nous avec elle ?*

M.L. J'en suis convaincu. Qu'est-ce qu'il y aura après ? Le grand travail actuel, c'est d'arriver un peu à concevoir une nouvelle forme d'Église tout à fait différente.

O.R. *Solution provisoire car notre conception sera une conception d'attente à remplacer bientôt par une autre. Mais il faut trouver un moyen pour que le ferment continue à passer.*

M.L. Nous sommes dans une période de ce genre. C'est pourquoi je pense que la foi nue, l'espérance déçue et l'amour impuissant sont la porte étroite par laquelle on entre dans le royaume de Dieu. La foi nue, l'espérance déçue et l'amour impuissant sont les trois formes du dépassement qui permet, à partir de ce qu'on a vécu toute sa vie, de lui donner un sens au-delà du faire et du dire. C'est un des signes de la transcendance de Dieu, qu'il faille passer par là. Le problème du mal, qui jusqu'à présent a été plutôt une pierre d'achoppement, est pour moi, dans une certaine mesure, un chemin que l'on doit parcourir pour ne pas avoir une idée imaginative et affective de l'ordre spirituel.

O.R. *Comme on aurait une idée imaginative et affective de la victoire de Jésus, qui est précisément d'ordre spirituelle, si l'on atténuait l'ignorance de l'avenir qui est une des faces de sa mission. Car Jésus est victorieux en un sens limité mais le seul qui importe, puisque le ferment passe encore aujourd'hui et parfois magnifiquement. Jésus est vainqueur du temps, au prix de la mort physique mais aussi au prix d'une nuit psychique que le Nouveau Testament n'ose pas reconnaître. Il s'agit de bien autre chose que l'agonie au Jardin des Oliviers, ou plutôt l'ignorance du futur est un des traits marquants de cette agonie, l'ignorance totale, pas seulement l'hésitation sur l'avenir immédiat et le suspense qui en découle. Voilà jusqu'où va l'exigence de s'accorder à la situation réelle. Elle implique, entre autres, le dépassement du bonheur, le dépassement de la recherche du bonheur, cette fameuse quête du bonheur que nul n'élude.*

M.L. Cela ne signifie pas que l'évangile nous demande d'être tristes.

O.R. *Bien au contraire. La notion de bonheur n'est d'ailleurs pas à éliminer, un vrai spirituel trouve normalement une satisfaction plus profonde, parfois très cachée au point de paraître absente, en tout cas très différente du bonheur qu'on attend d'habitude.*

Je ne dis ces choses qu'à mi-voix car j'en sens bien l'énormité. Il ne faut conseiller à personne de renoncer aux formes habituelles, très temporelles, de ce qu'on appelle bonheur. Nous en avons besoin pour ne pas manquer de courage. Celui qui y renoncerait artificiellement serait en danger de maladie mentale et de déformation spirituelle. Il éprouverait sans doute, tôt ou tard, un énorme ras-le-bol, de nouveau cette impression d'irréalisme qui nous poursuit aujourd'hui et il jetterait par dessus bord toute recherche spirituelle. Nous devons être beaucoup plus avertis. Une évolution se produira en nous sous la pression des événements et, sous la pression de notre méditation personnelle, nous serons conduits à une conception du bonheur ou de la satisfaction presque imperceptible que nous ne serions pas en état d'accepter d'abord. Mais quelle transformation, quelle refonte de l'être humain...

4- L'essentiel et les contingences

M.L. Il faut prolonger à la fois ce que nous avons perçu de Jésus et ce que nous avons dit de l'expérience intérieure. Nous avons insisté sur deux points. D'abord l'intérêt de Jésus pour les marginaux n'était pas la conséquence d'un attrait spécial pour l'état marginal, mais du fait que la grandeur de l'homme y était plus visiblement blasphémée. Ensuite, malgré la situation politique très grave où se trouvait Israël à cette époque et, malgré la fermentation populaire, Jésus ne s'en est absolument pas préoccupé. Il insistait sur l'intériorité du Royaume, il se refusait à le concevoir sous l'aspect commun : le rétablissement de l'indépendance d'Israël. Ce refus était d'autant plus significatif de la mission de Jésus que, grâce aux guérisons "miraculeuses" qui s'étaient produites au long de ses tournées, il avait acquis une autorité, une

puissance sur les foules qui semblait être providentielles pour unir toutes les forces d'Israël contre l'envahisseur. Selon les perspectives catholiques ordinaires, la puissance divine de Jésus guérit qui il veut et ne guérit pas qui il ne veut pas. Mais il semble au contraire que quelque chose montait en lui, indépendamment de sa volonté. Cela n'existait pas avant qu'il ait quitté son village.

O.R. *Il est dit qu'il ne put faire aucun miracle chez lui.*

M.L. Il y a des flottements dans l'expression. Son pouvoir s'exerçait, me semble-t-il, sans lui et presque malgré lui puisque, dans bien des cas, il s'est trouvé embarrassé : ce qui se produisait le mettait trop en évidence vis-à-vis des autorités juives, dont il se méfiait.

O.R. *Le pouvoir de guérison de Jésus et son pouvoir de charmer les foules présentent, selon toute apparence, de grandes inégalités : à certains moments son regard magnétise les foules, on l'acclame; d'autres fois il est impuissant à se faire aimer et comprendre, tout le monde s'en va...*

M.L. Si tout le monde s'en va, c'est peut-être dû aussi à des causes extérieures, l'autorité religieuse devenant menaçante. Ces causes ne sont pas sans influencer les comportements intimes. Quand un homme est exactement à sa place par fidélité à ce qu'il doit être, une connivence s'établit, une confluence entre les événements qu'il rencontre et l'état intérieur qui se développe en lui et en lequel se développe sa mission.

O.R. *Jésus paraît tellement sensible à l'état psychique des personnes ou des foules, au tour pris par les événements, qu'il s'y accorde.*

M.L. Il s'y accorde sans en avoir fait la théorie, sans en avoir fait le projet. C'est tout autre chose que le providentialisme encore classique chez les meilleurs chrétiens. Je pense qu'il y a une liaison profonde entre le sujet et le milieu, le contexte dans lequel sa mission se développe.

O.R. *C'est d'autant plus marqué, me semble-t-il, que le sujet s'approche davantage de l'authenticité personnelle. Celle-ci est en même temps un rapport authentique à la situation personnelle vraie, donc un rapport authentique à toute réalité : aux individus ici présents, autant que possible à l'humanité dans son ensemble, à l'univers, et finalement à l'origine de la réalité, c'est-à-dire Dieu.*

M.L. Même si on ne prononce pas le mot Dieu car c'est toujours dangereux. J'aime bien une expression de Loisy, elle ne veut pas dire grand-chose mais c'est peut-être nécessaire : "le fond des choses".

O.R. *C'est exactement ce que je voulais dire, c'est la formule qui convient, en tout cas au début d'une démarche inductive.*

M.L. Donc Jésus n'a pas répondu aux espérances messianiques de son temps. Il avait de sa mission et du Royaume de Dieu une conception tout à fait différente de ce qui avait été annoncé, en tout cas de ce qui avait été compris.

O.R. *Cependant si la plupart des contemporains de Jésus attendaient un messie assez temporel, plusieurs avaient quelque idée d'une tendance plus mystique, répandue surtout dans ce qu'on appelle le courant apocalyptique. Elle n'est pas exempte de relents gnostiques mais il n'est pas exclu que Jésus en ait retenu certains aspects, en en rejetant d'autres. C'est ce qui donne un minimum de fondement historique aux spéculations pauliniennes sur le nouvel Adam et au quatrième évangile.*

M.L. Je me méfie beaucoup de la gnose. En insistant sur l'intériorité, Jésus s'y oppose. Avec ses théories, toute gnose présente une extériorité assez radicale.

O.R. *On peut construire une gnose, on ne s'en est pas privé, sur des idées fondamentales dont le germe était probablement présent chez Jésus. Une explication foisonnante est venue ensuite et là, on s'est éloigné de ce que Jésus voulait car il s'intéressait à un vécu d'ordre spirituel, non aux conceptualisations toujours très hasardeuses. Je pense que nous le rejoignons mieux par une méditation proche du donné expérimental, à condition bien sûr de ne pas limiter l'expérience à des aspects superficiels.*

M.L. Oui, ce n'est pas contestable. Jésus s'est aperçu que la loi engendre, en un sens, le péché. Cette remarque lui est peut-être venue à partir de l'expérience qu'il a faite quand il est sorti de son village. Si la loi entraîne la faute, ce n'est pas seulement, comme le dit Saint Paul, par des infractions inévitables mais, ce qui est beaucoup plus original, parce que la loi peut nous dispenser d'une activité intérieure : il y a des exigences qui s'imposent à nous personnellement et qui ne sont pas assez générales pour s'imposer aux autres.

O.R. *En de tels cas, la loi détourne notre attention vers un effort d'observance dont l'objet nous est donné tout fait. La véritable exigence demande une recherche, une écoute de nous-mêmes et des choses, pour nous ajuster à la situation concrète, prise en toute sa réalité en nous et hors de nous.*

M.L. Cette direction, comme l'intériorité du Royaume de Dieu, est essentiellement la mise en évidence insistante de ce principe : la grandeur de l'homme est plus en ce qu'il est que dans ce qu'il fait et ce qu'il dit.

O.R. *On nous a tellement répété : "faire et en faisant se faire". À condition de faire correctement un métier, l'homme s'accomplirait. «Rempailer très bien une chaise, disait Péguy, c'est acquérir une certaine perfection intérieure». Mais le travail de construire une civilisation et même une culture suffit-il à satisfaire notre exigence ? Je ne le crois pas. Ira-t-on jusqu'à dire "travailler c'est prier" ? La vie spirituelle demande quelque chose de plus.*

M.L. Le domaine du spirituel n'est pas séparable des autres domaines. En ce sens, la formule est encore en partie valable pour désigner un élément inséparable du spirituel et cependant encore contingent. La nouveauté de l'élément spirituel par rapport au faire ne peut pas être enseignée, la meilleure manière d'en parler est de dire que c'est une "nouvelle naissance".

C'est vrai, le mot "nouvelle naissance" évoque bien le surgissement d'autre chose. De même "changement d'esprit".

Quel changement d'esprit ? Il n'y a pas d'autre moyen de le comprendre que de fréquenter de grands spirituels. Pour moi, une de nos grandeurs est d'être capable d'être en relation, les uns avec les autres, bien au-delà des communications de bouche à oreille. Présence à présence, cœur à cœur... Nous avons des relations qui dépassent de beaucoup ce que les sens peuvent nous donner et ce que la raison peut tirer des renseignements de nos sens.

O.R. *Nous entrons là dans l'immense domaine d'une connaissance qui n'est pas irrationnelle mais constitue beaucoup plus un élargissement de la rationalité.*

M.L. Élargissement de la rationalité ? Ce n'est pas seulement un développement des facultés rationnelles, c'est une mutation. Ces guérisons "miraculeuses" dont parle l'évangile se faisaient parfois le jour du sabbat. Y a-t-il là une pointe de polémique dans les récits de l'évangile ? La guérison ne résultait pas de la volonté de Jésus : je n'y peux rien, c'est ainsi. Est-ce à l'occasion d'un fait de ce genre qu'il a dit : «*Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat*», je n'en sais rien, c'est possible. Ce qui sortait de lui était un signe le confortant dans sa mission. C'était aussi un signe qui aidait les témoins du "miracle" à croire en lui. De tels faits ont pu le faire réfléchir sur le caractère absolu du sabbat, je le croirais volontiers : l'ensemble de la loi en vient à être relativisé.

Un autre biais conduit à la même conclusion. Jésus déclare à un docteur que le fond de la foi réside dans l'amour de Dieu et du prochain. Le récit évangélique reste peut-être au niveau du faire et du dire, car il fallait se mettre au niveau de l'auditoire, mais cela n'épuise pas le mystère de l'homme. La notion d'amour, telle que Jésus l'a conçue, dépasse de beaucoup ce qu'on entend d'ordinaire.

O.R. *C'est au point que le mot "amour" risque d'introduire plus de confusion que de clarté. Il faudrait un mot qui nous mette sur la voie d'un acte spirituel adéquat au mystère de la condition humaine. Il s'agit toujours de nous ajuster au mystère total qui se présente à la fois en nous et hors de nous. Certains spirituels emploient le mot "dilection", pour éviter l'ambiguïté du mot "amour".*

M.L. Pour ma part, j'emploie le mot "amour" mais j'aime mieux "foi" ou "fidélité", ces mots ne sont pas trop controversés.

O.R. *Fidélité, très bien. Le mot "foi"...*

M.L. Toutes les notations rassemblées expriment l'intention de Jésus car elles sont convergentes, toutes centrées sur la même réalité : l'essentiel de l'homme est au-delà de la conscience qu'il peut avoir de lui-même.

O.R. *Le ferment évangélique est au-delà de ce que les textes peuvent dire. On croit comprendre, puis on aperçoit une étincelle au-delà de ce qu'on avait vu. Plus tard, au delà de cette première étincelle, on en devine une autre plus significative encore. Ce que l'évangile tend à nous transmettre est visé, non exactement défini. Cela correspond à ce que vous dites du mystère de l'homme, réalité cachée plus loin que nos prises de conscience.*

M.L. J'insiste moins sur l'évangile en tant que texte à partir duquel pourrait jaillir l'étincelle, que sur le chemin par lequel je peux entrevoir, à la lumière de ma propre vie spirituelle, ce que Jésus a pu vivre. Sa présence est plus importante que la manière dont il s'est dit.

O.R. *Il semble bien que la rencontre de Jésus ait produit parfois sur ses contemporains une impression extraordinaire. Ainsi quand Pierre lui dit : «Éloigne-toi de moi, car je suis un homme de péché» et encore : «Tu es le Saint de Dieu», Pierre a dû ressentir comme une présence sacrée. Quelque chose émanait sans doute de Jésus, au moins par moment, qui faisait sentir l'acuité du mystère; j'entends toujours le mystère de la situation réelle, concernant à la fois le sujet humain et le fond des choses. Rien n'est dit par là sur le mystère, qui soit énonçable, mais on s'aperçoit qu'on en avait gravement sous-estimé la profondeur.*

M.L. La rencontre va beaucoup plus loin que la compréhension.

Un des charismes de l'évangile de Jean, c'est d'insister sur la rencontre. Tout, dans les douze premiers chapitres, a trait aux différents aspects de la rencontre. Par l'aspect gnostique qui demeure chez lui, l'évangile de Jean est discutable mais, en tant qu'il suggère la rencontre, son intérêt est extrême. C'est d'autant plus intéressant que la rencontre est traitée sous ses deux faces : la rencontre que l'homme fait de Jésus et la venue de Jésus vers l'homme. Dans les douze premiers chapitres, c'est l'homme qui rencontre Jésus; à partir du treizième, c'est Jésus qui vient. Il y a là une complémentarité des deux mouvements, indispensable pour qu'ils soient authentiques car, dans l'ordre du spirituel, les deux sens sont toujours coexistants.

O.R. *Permettez-moi de jouer un peu les avocats du diable car il faut bien considérer les arguments pour et contre. Que savons-nous de Jésus ? Ce que le Nouveau Testament nous en dit, c'est tout. Des exégètes sérieux ont pu soutenir que pas une de ses paroles supposées n'est sûre. Quant à son comportement, parfois il me déconcerte.*

Je crains donc d'idéaliser Jésus, de concentrer sur lui fictivement mes aspirations et préférences, il est l'ami parfait dont je n'ai jamais eu l'occasion de voir les défauts. Je crains de passer à côté d'un sommet de sagesse que j'ai grand besoin de fréquenter. Mais ces deux remarques ne se contredisent pas. Je risque fort de concevoir le sommet de la sagesse selon mes idées personnelles; alors je me renvoie mes propres imaginations, absolutisées parce que censées venir de Jésus.

La rencontre ? Je voudrais bien le rencontrer. J'accepterais le décalage considérable dû à la différence d'époque et de mentalité. J'accepterais d'aborder avec patience et prudence quelques problèmes réels posés par là. Ainsi le type d'intelligence de Jésus s'éloigne fort de notre rationalité, il nous semble en singulière affinité avec l'esprit mythique, l'assimilation au serviteur souffrant, peut-être à une image antique de l'homme céleste, une sorte de fatalisme dans les derniers jours malgré la grandeur de sa décision... Tout cela importe peu finalement car, pour paraphraser un mot de Pascal : "Il y a assez de lumière pour ceux qui l'accueille". Mais je me réfère, en définitive, à un rayonnement d'ensemble du mouvement judéo-chrétien, plus précisément au ferment spirituel dont la nature toujours inconnue,

toujours à mieux comprendre, nous est tout de même suffisamment manifestée.

M.L. Si je peux faire une rencontre, ce n'est pas tellement à partir de tel ou tel détail du comportement de Jésus, mais par une vue globale. Il y a une organisation des écrits qui n'est pas du tout la conséquence d'un programme que l'auteur aurait élaboré avant de commencer son travail.

O.R. *Il me semble donc que nous nous rejoignons sur cette conclusion : un apport très solide nous vient du tout, si discutable que soient les parties. Le tout des évangiles, de la Bible, et la vie des spirituels de toute l'histoire nous est quelque peu transparent : une perception globale, bien au-delà de la raison conceptuelle, nous renseigne sur la tonalité propre du ferment qui nous intéresse, celui qui répond à notre exigence intérieure et peu à peu la dévoile.*

Mon attention se porte sur la zone où trois ensembles convergent :

- *mon exigence intérieure, qui continue à se chercher, qui essaie d'émerger d'un maquis d'aspirations assez discordantes,*
- *le ferment chrétien, perçu dans la totalité du christianisme, avec Jésus comme source principale,*
- *tous les hommes, chrétiens ou non, explicitement spirituels ou non, chez qui je peux, avec méditation et prudence, apprécier une vie authentique, c'est-à-dire accordée à la situation réelle, y compris les visées humaines supérieures qui font partie de notre situation.*

Un risque demeure, non seulement d'erreur intellectuelle, mais d'orientation pratique un peu déviée. Nous restons influencés par notre mentalité du vingtième siècle et, pour autant que nous essayons de comprendre Jésus, par sa mentalité juive issue de l'Ancien Testament.

M.L. Cependant cette mentalité biblique antique, tout en étant son point de départ, n'a pas été son point d'arrivée. Une bonne partie de sa démarche a été en opposition avec ce qu'il avait reçu au départ.

O.R. *Je le crois volontiers, mais il reste un climat contingent dont il serait légitime et peut-être nécessaire de nous écarter. Ainsi devons-nous aujourd'hui avoir un comportement semblable à celui de Jésus ? Admettons que nous soyons maintenant dans une situation comparable à celle de l'effondrement du judaïsme. Nous arrivons à la fin d'une ère religieuse, nous ne savons pas ce que sera l'ère suivante. Nous espérons que le ferment va continuer à passer et nous ferons ce que nous pourrons pour qu'il continue. Mais si Jésus a accepté la mort, qu'il pouvait éviter, n'avons-nous pas le droit de nous protéger si possible ?*

M.L. Certainement. C'est pourquoi j'insiste sur le fait que les exigences intérieures sont personnelles, tellement personnelles que nul exemple du dehors ne peut les commander. Ce que Jésus a fait n'est pas ce que nous avons à faire. Mais je crois que l'esprit intérieur qui l'a conduit à agir comme il l'a fait est le même qui doit nous conduire.

O.R. *Nous apercevons donc un élément essentiel et des contingences. Contingences : les mentalités, les conceptions de l'époque, une foule d'imagination et d'habitudes, les objets qui retiennent l'attention. Quant à l'essentiel, on lui donne divers noms : le ferment en sa teneur originale, l'esprit qui doit nous animer. Mais cet esprit passe par la conscience personnelle. Nous sommes toujours dans la situation d'Abraham qui choisit à ses risques et périls. Et nous savons que notre conscience est en partie conditionnée par le tempérament, l'éducation, les influences reçues.*

Jésus paraît avoir la certitude que le ferment va continuer à passer après lui. À supposer des conditions semblables, vais-je, sous peine d'infidélité, avoir la même certitude ? Peut-être pas. Le souhait, l'espoir, oui; la croyance ferme, ce n'est pas si sûr. La conscience personnelle en décidera car, si elle ne triche pas, sa décision a valeur d'éternité.

L'acte de sortir de l'insuffisant, ce que Jésus a fait, a valeur éternelle. Si, aujourd'hui ou au premier siècle, une civilisation s'effondre, si un système religieux prend fin, cet acte de sortir, s'il a été vraiment posé, a de grandes chances de se continuer. Dans le renversement dialectique des hégéliens, quelque chose de ce que l'on abandonne est conservé. Qu'est-ce qui est conservé ? Ce qui a été acquis une bonne fois pour l'humanité va rester, sauf catastrophes exceptionnelles, et encore, même dans ce cas, il en restera probablement une trace.

M.L. Au niveau du faire et du dire, la continuation n'est pas assurée mais au niveau de l'esprit intérieur, à mon sens, la percée effectuée demeure. Ce qui reste et continue, c'est le dynamisme interne quand il est proprement activité créatrice où l'homme se donne tout entier. Alors ce qu'il fait dépasse de beaucoup la perfection des techniques qu'il utilise.

O.R. *Je pense à ce verset de Claudel : «Non ce n'est pas la rose, c'est son odeur une seconde respirée qui est éternelle». L'odeur de la rose symbolise le sens, le supra-sens, donné à la vie quand l'homme arrive à effectuer cette sortie hors du médiocre habituel. Si cela se produit, quelque chose est trouvé qui n'appartient plus au temps. C'est un peu comme les archétypes, ces images qui ont valeur universelle : enfouis dans l'inconscient humain, elles peuvent resurgir à toute époque, chez n'importe quel peuple, sous des formes variables mais voisines de figures typiques. Une percée créatrice bien faite a des chances de se propager plus ou moins, avec des aléas.*

M.L. L'émergence de la conscience est la condition pour que le ferment (le dynamisme spirituel) puisse avoir réalité sur cette terre. Je ne suis pas du tout convaincu que notre planète soit la seule à être habitée par des êtres vivants. Cela me paraît même très peu probable. Sur notre terre, la vie n'est pas présente depuis toujours, elle disparaîtra. Et ce dynamisme interne dont nous parlons aura lieu ailleurs.

O.R. *Mais il prend sur la terre, et c'est notre vocation, une forme terrestre, donc unique. Sur une autre planète, dans une autre galaxie, il y a ou il y aura autre chose. Bien qu'il s'agisse finalement du même dynamisme spirituel, nous faisons du nouveau, du jamais vu, et qu'on ne verra plus. Les exposés classiques donnent parfois l'impression que nous sommes voués à une répétition appauvrie, nous recommencerions en moins bien ce qui existe en Dieu, ce que Jésus a fait. Au contraire nous avons charge de créer du très neuf, et en ce moment, d'inventer au plan spirituel.*

M.L. Nous ne pouvons faire que du neuf, si nous faisons quelque chose. Cela correspond à cette idée que c'est éternel.

O.R. *Du neuf ou la nullité. Neuf et éternel.*

M.L. La différence d'ordre entre "fabriquer" et "créer" est capitale. Dans la création, il y a nécessairement fabrication mais il y a bien plus; en revanche, dans la fabrication, il n'y a pas nécessairement création. Que l'ordre supérieur ne puisse exister sans l'inférieur, tout le monde me l'accordera, mais il est plus difficile de faire admettre que l'ordre inférieur peut exister sans l'ordre supérieur, tout en poussant vers lui quelques amorces. Ces amorces donnent le change. Tout cela me conduit à voir en Jésus une réalité suffisamment proche de ce que je peux vivre pour que j'en aie une certaine intelligence. Mais je me rends compte, par ce que j'ai vécu moi-même, que je n'arriverai jamais à atteindre ce qu'il a atteint. Voilà pour moi la transcendance de Jésus. Il est le point limite dont je peux continuellement me rapprocher sans jamais le rejoindre. En langage mathématique, je suis dans un domaine ouvert, tandis que Jésus est ce qui ferme le domaine, si on l'inclut dans le domaine lui-même. Chacun d'entre nous doit parcourir un chemin singulier, tous ces chemins sont convergents mais comme des lignes parallèles dans un espace euclidien.

O.R. *Je suis d'accord avec vous mais je sens une sérieuse difficulté. Il me semble que nous posons instinctivement un postulat qui nous vient de long siècles d'histoire chrétienne : nous admettons a priori que Jésus montre la direction exacte où notre exigence confuse serait satisfaite, où l'accomplissement cherché serait obtenu. Alors je me demande : Jésus serait-il le sommet absolu ? L'accomplissement humain le plus véritable correspond-il à ce que nous pouvons concevoir sous la notion de sainteté ? En d'autres termes, le monde actuel nous propose de nous accomplir dans des directions forts différentes de celle de l'évangile; les noms de Nietzsche, Marx, Freud suffisent à évoquer d'autres horizons. De ces propositions franchement païennes qui nous sont faites, il faudra garder quelque chose.*

Dès lors, ou bien le ferment spirituel visé par Jésus et conçu par lui selon les possibilités de l'époque est assez riche, assez surplombant pour intégrer ces parties valables des paganismes de tous les temps. Ou bien le ferment spirituel chrétien, celui qui est en marche dans l'histoire dès avant le temps d'Abraham, celui que Jésus a porté à sa plénitude, a besoin lui-même d'une mutation. Il s'agirait, dans ce cas, non pas tant de transmettre sous des formes neuves, que de changer, de transmuter, en conservant le meilleur. Je pense que beaucoup de nos contemporains sont secrètement taraudés par cette question. L'irréalisme qu'ils sentent dans le christianisme traditionnel, et que je sens aussi, va-t-il jusque là : le ferment visé par Jésus est-il en partie inadéquat à notre situation réelle ? Nous le croyons adéquat à notre exigence intérieure et, si cette exigence, telle qu'elle se manifeste en notre psychisme, était aussi, pour une part, irréaliste...

Vous protestez : si notre exigence est suffisamment mûrie, nous savons qu'elle correspond à la situation réelle. C'est là que la plupart de nos contemporains ont un doute. La sainteté, même très modernisée, est-elle l'orientation juste ? Même de très grande valeur, est-elle ce qu'il me faut ?

Concrètement cela pourrait vouloir dire que nous avons à rechercher l'acte parfait beaucoup plus dans le profane, le temporel, que dans la pensée de Dieu, ou même que dans la méditation de Jésus. Flairer où sont les vraies recherches, les vraies trouvailles. Accorder plus d'attention aux dons naturels. Faire moins référence à l'Évangile, à Jésus, au ferment chrétien...

Immédiatement, je sens l'immense danger d'une option de ce genre. Je vois ce danger à l'œuvre autour de moi, des personnes chez qui une telle option est pourtant timide et mitigée sont diminuées spirituellement. En particulier, l'habitude d'un regard théocentrique, dirigé explicitement vers Dieu, avec tous les correctifs que le mot Dieu appelle, me paraît décidément d'une extrême importance.

Voilà une question délicate, dont nous n'avons pas fini de parler.

5- La foi nue

O.R. *Vous avez prononcé cette formule redoutable : la foi nue, associée à l'espérance déçue et à l'amour impuissant. J'aimerais comprendre mieux ce que vous entendez par là. Voulez-vous que je vous dise en quelques mots comment je conçois la foi ? Vous me direz ensuite votre conception et, si ce n'est pas identique, la confrontation sera intéressante.*

J'ai demandé à divers spécialistes quel est le sens des racines hébraïques et araméennes qu'on peut traduire par le mot "foi". Les réponses ont été concordantes. Il n'y a, ni en grec, ni en latin, ni en français, de notion équivalente à ce que les anciens hébreux voulaient dire. La traduction par le verbe "croire" est une mauvaise traduction. À vrai dire, le sens du mot "foi" n'est pas toujours le même dans l'Ancien et le Nouveau Testament. On trouve même des endroits où il signifie "croire" mais ce n'est pas le sens le plus fréquent, il s'en faut, et ce n'est pas le plus profond. Car il y a un sens fondamental, celui d'accueillir toute lumière spirituelle. Le thème de la réceptivité joue un rôle essentiel dans l'évangile. Réceptivité et fidélité car il faut que cela continue. Et comment est-ce qu'on reçoit l'apport de Jésus ou d'un prophète ? On reçoit en se donnant. Alors une animation spirituelle nous est communiquée, une lumière, une impulsion, un éclaircissement, un assainissement de l'existence. La femme qui verse le parfum sur les pieds de Jésus est félicitée pour sa foi. Le geste de donner est par excellence le geste qui nous ouvre. Ce que vous disiez sur la différence entre se prêter et se donner est tout à fait en place à propos de la foi.

Dans cette optique, "la foi nue" signifie une fidélité continuée en l'absence des facilités extérieures et psychiques qui, dans les cas les plus favorables, nous aident beaucoup. Nous avons donné notre adhésion aux lumières spirituelles déjà reçues et cette adhésion doit continuer à passer dans la vie, quand les circonstances intérieures et extérieures nous en détournent.

M.L. Un premier point auquel je tiens, c'est la différence d'ordre entre mouvement de foi et adhésion aux croyances. Pour moi, il n'y a pas de mouvement de foi sans adhésion aux croyances, mais il y a des adhésions aux croyances qui

n'ont aucune relation avec le mouvement de foi. Elles sont alors la conséquence de la crédulité, de la discipline, de la tradition, de la pression sociologique. Tout cela vient du dehors de l'homme et s'impose assez pour que l'homme s'y soumette passivement. Donc différence d'ordre entre mouvement de foi et adhésion aux croyances, en insistant sur le fait qu'en général, en temps normal, en dehors des crises graves, dont la mort fait partie, le mouvement de foi va s'habiller, s'exprimer par une croyance. Et, sauf cas limite, il y a dans toute adhésion aux croyances un caractère absolu qui relève du mouvement de foi.

O.R. *En tout cas bien des chrétiens sont parvenus, par l'acte de croire, à une foi véritable. En ce sens la définition du catéchisme "la foi est un acte de croire" se défend. On peut soutenir ce vocabulaire consacré par un si long usage, étant bien entendu que la foi, comme vous le dites, est bien autre chose que la croyance, elle l'utiliserait pour passer à un autre ordre. Mais je vois un immense avantage à garder l'ampleur de la notion biblique de foi : réceptivité-fidélité à l'égard du ferment spirituel, que l'on passe par une croyance ou non. Verser du parfum n'est pas croire. La foi est, pour le catéchisme comme pour la Bible, la vertu d'entrée du salut. Or quelle est, pour le salut c'est-à-dire pour l'accomplissement de l'homme selon son exigence inéluctable, la condition première ? Selon l'évangile, ce serait être réceptif au ferment spirituel, et être fidèle au don reçu par là. Selon le catéchisme, ce serait croire à une doctrine, et des textes ecclésiastiques solennels y insistent avec force. Alors je suis mystifié : on change la religion.*

M.L. La foi n'a pas besoin de s'exprimer pour pouvoir exister. Certaines attitudes vis-à-vis de Jésus étaient l'explication pratique d'un mouvement intérieur qui les portait vers Jésus. Le mouvement de foi se trouve, non plus exprimé sous forme d'adhésion à des croyances, mais sous la forme d'un comportement particulier. Pour que le mouvement de foi soit respecté dans son originalité, il faut que l'adhésion aux croyances respecte au maximum l'intégrité intellectuelle.

O.R. *Ce point est extrêmement important. Vous dites quelque part que le Père Portal avait à ce sujet des positions très fines : dès qu'il s'agit de vérité, disait-il, l'adhésion ne peut pas être inconditionnée, comme dans les cas où il s'agit de comportements. Si on me demande de surmonter mon égoïsme, je n'ai pas d'objection de principe. Je n'y arrive peut-être pas, c'est une autre affaire, mais je ne conteste pas l'idée émise. Mais si on me demande de croire que ceci est vrai et que cela est faux, attention, il y a une question d'honnêteté intellectuelle. Je crois si c'est vrai, et ce n'est pas parce qu'une tradition me le dit que je dois le croire. Je dois respecter la vérité.*

M.L. Respecter la vérité me paraît une formule dangereuse parce que la vérité, nous ne l'avons pas. Nous devons respecter le sentiment, l'assurance, l'évidence, le sens qui nous fait tenir telle parole pour vraie, quitte à se corriger ensuite.

O.R. *Je n'ai pas la connaissance de la vérité mais je comprends que, si je l'affirmais à la légère, avec le caractère absolu d'affirmation que le dogme catholique implique, je serais en contradiction avec l'essentiel de l'esprit évangélique. Ce que la rencontre vivante des spirituels a dévoilé en moi, cette exigence de tendre à une intégrité de fond, serait contredite si je cédaï à l'intimidation d'une tradition vénérable. Car la valeur spirituelle du ferment n'entraîne peut-être pas la vérité du dogme.*

M.L. D'autre part, si on peut expliquer ce qu'est l'adhésion à une croyance, on ne peut pas expliquer ce qu'est le mouvement de foi. Chacun doit le découvrir par soi-même. Le rôle d'une société comme l'Église, c'est d'apporter des croyances et d'expliquer ce qu'est la doctrine. J'élimine le mot "dogme" qui est ambigu, car il est impossible de faire découvrir par enseignement ce qu'est le mouvement de foi proprement dit.

O.R. *Il y a un rôle utile de la doctrine (elle s'appelle "dogme" là où l'Église la déclare infaillible). Je suis plein d'idées toutes faites, je dois accepter un grand renouvellement au plan de la connaissance comme à tous les plans. Et ce renouvellement doit sans doute aller beaucoup plus loin que je ne le supposais d'abord. Si la doctrine enseignée bouscule mes idées, je dois être disposé à l'admettre, dans la mesure où elle est vraie, et à cet égard la question subsiste.*

M.L. Il vaut mieux dire : "je ne comprends pas" que de dire : "je crois ce que vous enseignez parce que vous avez une certaine autorité".

O.R. *C'est bien ce que je veux dire. Je suis en disposition de recevoir ce que la parole ecclésiale apporte. Mais je ne puis donner mon adhésion au contenu enseigné que si cette adhésion a un très sérieux fondement.*

M.L. Un fondement qui satisfasse l'exigence intellectuelle à laquelle je dois me soumettre.

O.R. *Autrement je tomberais dans une véritable malhonnêteté intellectuelle sous des prétextes de vertu ou de mystique. Processus très dangereux, pouvant conduire à de graves déformations intimes, même chez de grands spirituels.*

M.L. Un véritable envoûtement se produit dès qu'on sort de l'honnêteté intellectuelle en cédant à l'irrationnel. Voyez Blondel. Un sacrifice de l'intelligence mis au compte du développement spirituel, cela peut être une manière masquée de ne pas dire : "je préfère ne pas me risquer au-delà de certaines limites".

O.R. *Celui qui consent un petit sacrifice de l'intelligence a l'impression de faire un acte méritoire, puisqu'il se contraint; du coup il se déculpabilise, le voilà rassuré. D'autre part il est plus agréable de croire que de garder ce que j'appelle la stricte observance de l'incertitude. Incertitude mesurée, pas au-delà de ce qu'il faut mais jusqu'où il faut, vu l'état de notre connaissance.*

M.L. À mesure que notre vie se développe, à la fois sur le plan social et selon la prise de conscience de ce que nous sommes, les facilités du départ se défont. Il y a dans la crédulité de l'enfance une candeur qui est beaucoup plus noble que la simple crédulité. Ce qui permettait d'admettre comme par évidence les croyances qu'on nous enseignait, c'était une facilité; elle nous est enlevée peu à peu à mesure que s'approfondit la prise de conscience de ce que nous sommes.

O.R. *L'exemple de Jésus, surtout si on le met en parallèle avec ce qui arrive aujourd'hui, nous amène à envisager*

comme probable la disparition des supports habituels. Il faut essayer d'avoir la même qualité spirituelle, dans des conditions beaucoup plus pénibles, éventuellement tragiques.

M.L. Non seulement nous avons à garder la même qualité mais nous pouvons atteindre une réalité spirituelle qui ne peut pas être atteinte lorsqu'il y a encore des états. Combien de chrétiens, bénéficiant des facilités dont nous parlons, n'ont pas réalisé leurs possibilités spirituelles parce qu'ils ont manqué à l'honnêteté intellectuelle, qui n'était pas tellement respectée à cette époque. Il aurait fallu douter au lieu de continuellement affirmer. À mon sens le doute est la respiration de la foi. Ce n'est pas un doute recherché pour lui-même. Il doit s'imposer à nous selon le développement en nous d'une intégrité intellectuelle à laquelle nous avons à correspondre peu à peu.

C'est pourquoi je ne parle pas dans mes livres de la "foi" parce que, trop fréquemment, foi et adhésion aux croyances sont identiques pour les chrétiens, mais je dis "mouvement de foi", "adhésion aux croyances", de manière à marquer la différence entre les deux. Je crois que le mouvement de foi, aux heures extrêmes, ne peut plus s'habiller des croyances habituelles; c'est ce que j'appelle la "foi nue".

O.R. *Nous sommes donc en extrême voisinage à cet égard. Un point délicat reste le passage à une ère nouvelle. Sommes-nous assurés que le ferment va continuer à passer ? Dans la conclusion qui se formule en nous à cet endroit précis, n'y a-t-il pas un ensemble de présupposés inconscients ? Il paraît qu'un proverbe juif déclare : «Quand Dieu efface, c'est qu'il se prépare à écrire». Quelque chose s'efface, nous ne constatons rien de plus mais, d'après ce proverbe, nous pourrions être sûrs qu'une heureuse innovation suivra. C'est très beau, mais cela suppose les idées juives sur Dieu.*

M.L. Pour moi, la certitude que le ferment continuera à passer fait partie intégrante de la foi.

O.R. *Je suis très disposé à l'admettre, je ne voulais pas le postuler. Nous sommes dans un de ces cas où la décision personnelle doit être prise par chacun selon sa conscience et où il est normal que les décisions diffèrent d'une personne à l'autre.*

M.L. Tout de même cette décision relève de la foi en Dieu, non d'une manière de voir ou de s'exprimer. La foi en Dieu n'implique aucune croyance sur Dieu.

O.R. *C'est donc sur le contenu ou la nature de la foi en Dieu qu'il nous faut réfléchir davantage. Cette affirmation, que le ferment va continuer, équivaut à mon sens à l'affirmation de l'existence d'un Dieu.*

M.L. Exactement.

O.R. *Il me semble que nous sommes déjà entrés dans une période où le doute sur l'existence d'un Dieu est devenu normal. Il n'est pas nécessaire d'être perversi ou à moitié diabolique pour douter sérieusement de l'existence de Dieu.*

M.L. Je le pense. Je crois même que, plus nous irons, plus la foi en l'existence de Dieu sera le fruit d'une vie spirituelle plutôt que son point de départ. Pour moi, la base, c'est la foi en l'homme, c'est-à-dire de manière précise "la foi en soi", où la vie spirituelle s'enracine. Il y a un véritable renversement copernicien. Jadis on parlait de la foi en Dieu pour expliquer l'homme; maintenant c'est en entrant dans le mystère de l'homme, autant que la chose est possible, qu'on s'approche du mystère de Dieu.

O.R. *Vous savez que je suis depuis très longtemps aux prises avec ces problèmes. Bien avant de vous connaître et de vous lire, j'ai été conduit à des positions voisines des vôtres. Je ne parle pas de "foi en soi", mais d'une exigence d'accomplissement, obscure d'abord, éclairée par un rayonnement ou ferment ou communication de vie par fréquentation des spirituels. Seulement le développement de cette voie nous amène-t-il exactement à Dieu ? Nous sommes conduits à toucher dans l'obscurité un donné vivant beaucoup plus vaste que nous, un mystère, une énergie. Cela nous dépasse tellement que le mot "transcendance" convient.*

Mais est-ce Dieu que nous touchons ? Je me méfie d'un sentiment du sacré parfois très vif, fulgurant, qui est d'ordre affectif : réaction de notre subjectivité au contact de ce qui nous dépasse ? Oui, quelque chose nous dépasse, nous le constatons, mais ce quelque chose, ce mystère de grandeur, c'est quoi ? Il faudra que nous revenions là-dessus. Pour le moment je songe à beaucoup de nos contemporains, souvent très estimables, qui sont désarçonnés par le doute.

M.L. Je leur dis, et ce n'est pas une récupération : «Vous vous dites athées dans la mesure où vous faites référence à la manière facile de croire des croyants mais, si vous croyez en l'homme ou plutôt en vous, si une prise de conscience vous montre que vous devez faire ceci ou cela sinon vous vous reniez, pour moi il y a en vous ce mouvement de foi qui est secrètement "foi en Dieu"».

O.R. *Il y a, dans ce cas, un mouvement amorcé, déjà efficace, déjà transformateur de l'homme, déjà créateur d'une vie nouvelle, mais ce mouvement ne s'explique pas en ses conséquences dernières. Ces conséquences, ces implications sont inconnues. Comment parler de Dieu, dans ces conditions ?*

M.L. L'important n'est pas que le mouvement de foi s'explique, c'est qu'il existe. Mais en effet il vaut mieux ne pas parler de Dieu ou bien, si on en parle, il ne faut pas s'y tromper : ce que nous pouvons en dire sera toujours en porte-à-faux sur la réalité que nous sommes conduits à affirmer de par la prise de conscience de ce que nous sommes.

O.R. *Nous pouvons demander à tous de ne pas prendre de position brutale et de comprendre que toutes nos idées, théories et imaginations sont à côté de la réalité divine éventuelle.*

M.L. C'est pourquoi la foi en Dieu et les croyances sur Dieu, c'est tout à fait différent. Il y a un athéisme purificateur, dit Simone Weil, et cet athéisme est essentiellement une foi en Dieu. Il y a eu chez elle l'intégrité intellectuelle et en plus ce sens juif de l'Absolu. Et aussi un anti-humanisme quand elle insiste sur la "décréation".

O.R. *Ce mot qu'elle utilise est extrêmement étonnant. Il provient probablement d'influences orientales, interprétées dans un sens que pour ma part je n'approuve pas.*

M.L. Elle avait une érudition folle. Elle avait tout lu, mais pas tout digéré. Il lui a manqué trente ans de vie. Elle est

morte à trente-trois ans, avec un bagage disproportionné à ce qu'elle pouvait vraiment assimiler. C'était un puits de connaissances, elle n'avait pas eu le temps d'en faire un ensemble organique.

En tout cas je pense que nous sommes à une période où les univers mentaux sont en rapide évolution. Nos croyances dépendent de nos univers mentaux, toutes les croyances en sont bouleversées. S'il n'y a pas un mouvement de foi enraciné en nous, la confusion entre les deux entraîne que, si les croyances sombrent, on croit que la foi disparaît. Mais la foi ne se perd pas de cette façon, elle se perd par le dedans plutôt que par le dehors.

O.R. *Ceux qui croient avoir perdu la foi traversent des drames psychologiques; en même temps ils se disent différents et sont profondément perturbés. Cette plongée dans un sentiment de culpabilité très enfoui les rend presque inaptes (pas tout à fait) à une vie spirituelle un peu étoffée. La perte est lourde.*

M.L. Même invisible la culpabilité agit. Elle est dangereuse là où la foi nue n'existe pas. Je considère ensemble la foi nue, l'espérance déçue et l'amour impuissant, trois aspects concomitants d'une même réalité fondamentale. Nous sommes tous acculés, ne serait-ce qu'aux approches de la mort, à une réalité de ce genre. Or à ce moment-là, et bien avant pour beaucoup, nous voyons des gens qui ont cru trop facilement, et tout s'en va. Cela se produit devant la mort de quelqu'un qu'on a profondément aimé, un enfant par exemple. J'ai vu des femmes en révolte radicale vis-à-vis d'un Dieu que l'on concevait sous une forme fausse. Cette forme, qui satisfait tant qu'on a pas atteint le point critique, ne tient plus quand on y est. Parmi les facilités que l'on conserve, il y en a qui sont nécessaires, d'autres résultent de notre peur, timidité ou paresse; celles-là, qui sont indues, deviennent des obstacles quand l'heure a sonné.

O.R. *Ainsi, au cours de cette conversation, nous avons entrevu sous différentes faces l'acte majeur de la vie spirituelle. Nous ne le définissons pas, toute définition risquant d'être schématique, pauvre, morte et trompeuse. Mais par approches expérimentales, par petites touches et selon diverses perspectives, nous finissons par avoir une petite idée de ce mouvement d'âme. Nous comprenons suffisamment qu'il retrouve, d'une manière personnelle et nouvelle, un acte, un dynamisme d'esprit vécu par Jésus et par tous les spirituels. Et cet acte sert l'accomplissement de l'homme, il arrache notre vie au non-sens qui la guette, il lui donne du sens, un supra-sens.*

M.L. Nous pouvons atteindre à une connaissance très solide de ce mouvement d'âme. Son exercice est intérieur à chacun mais il y a un tel écho entre le plus intime de l'un et le plus intime de l'autre qu'une objectivité est obtenue, sans nuire au caractère intime de l'acte et, peut-être même, s'il n'est pas possible d'arriver à une explication commune.

O.R. *Si personnel soit-il, l'être humain n'est pas isolé. Il appartient à un monde spirituel comme il appartient à un monde physique. Nous sommes dans le réel en situation immergée. Voilà un thème de réflexion que nous ne pouvons pas passer sous silence. Si vous le voulez, pensons-y.*

6 - Le réel en sa profondeur

O.R. *En parlant d'Abraham, nous avons pressenti d'emblée que la valeur de sa décision dépendait de sa conformité à sa situation réelle. Nous disions : sa décision vient de plus loin que lui. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il veut accorder son choix à la totalité de sa situation et non pas seulement à ses aspects superficiels. C'est pourquoi, s'il y a un commandement divin, il est là, dans la décision à laquelle Abraham est parvenu.*

Ce n'est vrai que si la situation, en toute sa profondeur, est prise en charge; alors elle se récapitule dans l'acte d'une personne. Cela demande une explication. Si j'étais capable de faire sérieusement de la physique, je travaillerais l'idée suivante : la totalité de l'univers est présente et agissante en chaque point, les interactions sont telles que l'isolé n'existe pas. Tout ce qui est demeure en relation permanente avec la totalité. Saint Thomas puis Pascal ont senti cela mais il y aurait aujourd'hui des justifications scientifiques plus précises. Ce n'est qu'une comparaison. Ce qui m'intéresse, c'est ma liaison à l'ensemble de l'humanité et surtout ma relation constante avec le fond des choses, avec Dieu s'il y a un Dieu. S'il n'y a pas de Dieu, le fond se réduit à l'univers globalement pris.

Nous disions au début : «Je suis un être inachevé et je tends vers mon accomplissement». Mais pourquoi mon accomplissement ? Est-ce seulement le mien ou aussi celui des autres ? Songeons aux êtres que nous aimons, leur accomplissement nous importe, nous ne pouvons absolument pas nous en désintéresser. À la limite nous sommes concernés par le destin de l'humanité entière.

D'un côté je suis responsable de moi-même, je n'ai pas le pouvoir de réaliser l'accomplissement du genre humain, alors je peux travailler au mien. D'un autre côté, je ne suis qu'un micro-élément et, à mes yeux, comme dans un sens plus objectif, c'est le tissu entier qui compte. Dans le Pater chaque fidèle demande «que ton règne vienne», c'est-à-dire que les hommes dans leur ensemble vivent accordé à Dieu. Une mystérieuse solidarité spirituelle s'est exprimée par des formules comme la communion des saints. Et même certains mystiques ont proféré des mots hardis : la réversibilité des mérites, comme si l'authenticité de l'un influait sur le salut des autres. Poussant à l'extrême, tel saint aurait eu la tentation de se damner, "s'il y a des damnés, pourquoi aurais-je un privilège ?"; c'est une tentation, une illusion, mais provenant d'une vue des choses qui a sa vérité.

En somme il y a un statut collectif des réalités humaines, notamment spirituelles et, en même temps, elles n'existent que par la pointe la plus personnelle de chacun. Voilà un paradoxe de nature qui commande toute spiritualité. Une synthèse complète nous est fournie par la mission, sur laquelle vous insistez, elle est notre mission personnelle, la négliger serait nous détériorer, et elle concerne les autres.

M.L. Je vais reprendre la notion de "mission" telle que je la conçois. Je vous rejoins mais peut-être avec un vocabulaire un peu différent. Pour moi, la vie spirituelle commence et transcende la vie de simple moralité lorsque je découvre en

moi des exigences intérieures qui ne sont pas uniquement fondées sur ce qui s'impose à moi du dehors. Ce qui s'impose à moi du dedans, j'ai à me l'approprier d'une façon singulière. C'est l'émergence en moi d'une exigence intime qui dépasse de beaucoup ce que la loi peut m'imposer car la loi est de l'ordre du général, et tout ce que j'ai à faire au plan spirituel est de l'ordre du singulier. L'émergence de cette exigence intérieure suppose que je l'accepte et que j'y corresponde. J'emploie volontiers le mot "foi" car ce que je dois accepter n'est pas la conséquence de mes raisons, de mes techniques, tout en utilisant les techniques. La fidélité est aussi une activité créatrice. Pour moi, une vie d'homme est jalonnée, à mesure qu'elle se développe, par l'émergence de temps en temps d'exigences intérieures, suivies de fidélité pour y correspondre. Ma mission résulte de ma foi et de la fidélité qui se manifeste dans ma vie spirituelle et elle se manifeste d'autant plus fréquemment que j'ai mieux correspondu dans le passé à ces exigences.

O.R. *L'exigence intérieure ne naît pas seulement du moi, elle a des racines plus vastes. Si je vous comprends bien, vous admettez une cohérence entre le moi le plus personnel et une situation d'ensemble qui englobe, en définitive, le tout du réel.*

M.L. À condition que les données extérieures ne soient pas le fondement des exigences personnelles mais l'occasion. Il y a en nous une activité créatrice quand nous prenons conscience d'exigences dont ni les techniques ni les contraintes extérieures ne peuvent rendre compte.

O.R. *De même que je n'existe pas en dehors d'un monde, je ne me développe qu'en interrelation avec tout ce qui est.*

M.L. Ce n'est pas une relation de passivité.

O.R. *C'est une donation réciproque.*

M.L. Je dirais que c'est une appropriation, par mon activité spirituelle, de ce qui est dans le milieu où je suis immergé. Je comprends très bien qu'il y ait une inter-réaction par le fait même que mon activité, celle qui dépasse les techniques, aura une action sur le monde extérieur, qui inversement m'en portera écho. L'activité créatrice, qui me fait découvrir ce que je dois faire, va elle aussi recevoir du dehors l'inspiration qui lui permettra de continuer son développement.

O.R. *Je suis bien d'accord avec vous sur ces interférences, action et écho entre la vie personnelle créatrice et le reste du monde. Mais en outre je suis frappé par une donnée qui résume la situation de l'homme. On la pressent, on l'exprime comme on peut et, si la formulation qui vient à l'esprit peut d'abord paraître abstraite, on ne tarde pas, une fois entré dans cette perspective, à en apercevoir la richesse concrète. Le réel dans sa totalité est présent en moi, le fond des choses est présent en moi. L'exigence qui se manifeste en moi, au point d'être absolument personnelle, au point d'être ma décision, ma création, s'origine au réel globalement pris et, en définitive, au fond des choses. L'expérience intérieure prend sa pleine portée quand je suis en contact avec un réel immensément vaste dont je dois capter les énergies les meilleures qui peuvent pénétrer en moi, devenir personnelles en moi.*

Partons d'une expérience courante. L'étudiant reçoit d'autrui; les découvertes des siècles passés, s'il les assimile, deviennent en lui non seulement connaissance mais vie et recherche personnelles. Un phénomène comparable se produit quand un mouvement spirituel nous est transmis par d'autres personnes. Un tel mouvement s'origine en définitive au fond des choses, à Dieu s'il y a un Dieu. Le meilleur des énergies du réel passe alors en nous, notamment par l'intermédiaire d'autres hommes, et s'y personnalise. Dans des cas privilégiés, des potentialités inouïes, qui étaient présentes en nous sans que nous le sachions, nous apparaissent un peu. Ce sont des possibilités du réel réalisables à travers les humains. Senties comme s'originant au fond des choses, elles donnent une forte impression de transcendance, impression vraie mais qu'il serait risqué de transposer en termes d'ontologie.

M.L. Ce n'est pas une impression purement subjective. Quelque chose d'objectif est constaté.

O.R. *Certainement, dans la mesure où la situation réelle est assumée. Un homme distrait, dispersé, superficiel ne s'inquiète du réel qu'au plan des données immédiates et souvent des apparences, confort, argent, prestige... ou des aspects techniques. Mais son activité intime prend une tout autre stature, et alors elle devient créatrice au sens où vous l'entendez, s'il s'efforce de s'accorder aux souffles les plus vivifiants qui peuvent lui parvenir. Il a dès lors l'attitude juste, il est en relation juste avec le fond des choses.*

La présence en nous du fond des choses est souvent comprise d'une manière inacceptable. Selon une conception orientale et gnostique assez répandue, l'être humain serait une étincelle divine qui s'adjoint bizarrement à un moi plus ou moins illusoire. Combattez le moi illusoire, éliminez-le dans la mesure du possible et vous coïnciderez avec l'étincelle divine. C'est ainsi que le fond des choses serait présent en chacun. Je m'élève avec force contre une telle conception, je ne pense pas être une étincelle divine et le moi n'est pas illusoire. Au contraire le plus spirituel en nous est justement le plus personnel. Cela peut s'appeler principe d'incarnation mais cela ne découle pas d'une théorie, c'est ce que l'expérience peu à peu approfondie nous montre.

La méditation de l'expérience, faite avec humilité et rigueur critique, est une voie privilégiée. Elle nous fait toucher du doigt un mystère, "le mystère" : l'être humain est au contact d'un donné très vaste qui est de l'ordre d'une énergie, et l'activité la plus créatrice d'une personne humaine revient à recevoir cette énergie comme une nourriture imperceptible qui, assimilée, devient fécondité personnelle. Un peu comme l'énergie solaire devient sève et fleur. Seulement, devinant qu'un dynamisme spirituel nous féconde, nous ne savons pas ce qu'il est.

M.L. C'est Dieu. Malheureusement nous employons un langage anthropomorphique ou bien un langage qui "physicise" en parlant de dynamisme. Les deux sont inadaptes.

O.R. *Est-ce bien Dieu que nous trouvons là ? N'y a-t-il pas une très intéressante ambiguïté ? En somme nous avons affaire à deux problèmes de Dieu, bien distincts. Avec tous les spirituels, nous évoquons la découverte expérimentale*

d'un donné qui nous transcende : un peu d'approfondissement intérieur témoigne d'une sorte de présence dont nous recevons un apport indéfinissable. Je comprends sans peine qu'on prononce le mot "transcendance" et que la plupart appellent "Dieu" ce donné mystérieux que l'expérience intériorisée leur fait toucher.

Mais le problème philosophique est bien différent. Heidegger demande : «Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?» La formule exacte serait : quelle est la condition ultime de possibilité, pour qu'une réalité soit ? À cet égard, la découverte d'une présence n'est pas une réponse. Car dans l'expérience de l'intériorité et du contact avec... avec quoi ?, nous touchons quelque chose dans la nuit. Cela ressemble à la connaissance qu'un bébé peut avoir de sa mère : connaissance par "connaturalité", par fréquentation, par intimité, par gustation. Mais ce que nous touchons, nous ne le voyons pas. Ou bien c'est Dieu au sens des philosophes, ou bien, s'il n'y a pas de Dieu, c'est le réel globalement pris.

Pour moi, Dieu est une intelligence créatrice, d'ailleurs très inconnue et sur laquelle on s'est peut-être toujours trompé. Je ne peux pas appeler "Dieu" autre chose qu'une intelligence créatrice. Son existence me paraît, au total, probable mais ce n'est pas l'expérience spirituelle qui peut m'en assurer. Elle intervient tout de même, et à titre éminent, dans l'argumentation, mais c'est une autre affaire.

En vertu de cette conclusion, Dieu probable, les deux voies se rejoignent probablement. Dans l'expérience intérieure, la rencontre des spirituels et le contact de la globalité du réel, nous touchons là, de façon existentielle, le mystère de Dieu sans avoir besoin de théories. Nous touchons à la fois la totalité du réel créé et, immanente en lui, sa Source.

M.L. Sans avoir besoin d'une idée a priori sur Dieu. Un caractère fondamental du christianisme, et de Jésus en particulier, c'est de savoir se démarquer de la croyance du temps sur Dieu. Jésus insiste sur cette relation singulière par laquelle Dieu l'engendre. Jésus se trouve engendré, non seulement par ce qui monte en lui, mais par l'ensemble des événements qu'il rencontre et qui l'invite à naître.

O.R. *Quand Jésus parle des signes des temps, il demande à ses disciples de se conformer à un état du réel qu'ils peuvent deviner, flairer; ainsi ils réaliseront la vérité de leur vie.*

M.L. Il y a cet aspect. En outre, le mot "mission" va nous présenter deux aspect complémentaires. D'une part, la mise en valeur des potentialités secrètes qui se trouvent en nous à mesure que nous correspondons à notre mission; d'autre part, cela ne va pas sans se relier avec ce qui se passe hors de nous, et finalement sans se relier à un mouvement de fond qui dépasse de beaucoup notre mouvement personnel. De sorte qu'on peut dire : c'est la volonté de Dieu, l'appel de Dieu, la prise de conscience par Dieu de ce qu'Il est.

O.R. *Sur ce dernier terme, je serais très prudent. Sur la conscience de Dieu, je déclare ne rien savoir.*

M.L. En tout cas, ce qui me paraît devoir être maintenu, c'est que la croyance en Dieu ne peut pas être séparée de la croyance en l'homme, celle-ci n'étant pas prise au niveau philosophique, mais dans le sens de croyance en moi. La foi en soi et la foi en Dieu sont les deux faces d'une même pièce.

O.R. *Le moi en tant que relié au fond des choses, quand il assume existentiellement cette liaison, s'expérimente immergé, infiniment débordé. Il assume cette liaison quand sa vie la plus personnelle, surtout à l'occasion d'une décision grave, s'efforce de tenir compte de la situation réelle totale, non pas seulement des brouilles superficielles.*

M.L. Cela ne se définit pas, ne s'enseigne pas. Mais une communication d'être à être supplée à l'impossibilité radicale d'un enseignement de cet ordre. Nous ne pouvons presque rien dire mais nous pouvons malgré tout affirmer l'importance capitale de cette correspondance entre la vérité de la vie personnelle et la vérité de l'état des choses. Au point de vue pratique, cela implique des décisions, des choix qui ne sont pas faciles dans la vie courante.

O.R. *La vie actuelle est souvent à contre-courant d'un bon développement spirituel. D'où la nostalgie d'une communauté, d'un ashram peut-être, où une recherche se ferait ensemble avec une suffisante continuité.*

M.L. Vous avez employé tout à l'heure le mot "collectif". Je l'élimine au maximum. J'aime mieux le mot "communauté", pris en un sens précis. Les synonymes gâchent la langue, beaucoup de collectivités s'appellent des communautés. Pour distinguer entre l'unité que poursuit la collectivité et l'unité que rêve la communauté, un aspect important est celui-ci : plus on est fidèle à ce que l'on doit être, plus on a l'intelligence de la fidélité de l'autre, bien qu'il ne fasse pas ce que nous faisons, n'ayant pas à le faire. L'unité de la communauté est invisible mais elle est enracinée dans la réalité de chacun de ses membres; l'unité de la collectivité est très visible et imposée du dehors à chacun. La différence est radicale.

O.R. *Le plus personnel en moi a donc un caractère universel, communicable, valable pour d'autres, là justement où il trouve sa tonalité unique, la mienne.*

M.L. Plutôt que le mot "caractère", j'emploierais le mot "énergie". Il s'agit là d'un dynamisme qui n'est pas seulement un caractère extrinsèque, un dynamisme qui me dépasse sans s'imposer. Un appel, un désir, un ferment. Une autre expression, qui n'est pas dans l'Évangile, est très bonne, un "catalyseur". La mission a ce caractère très particulier que l'on peut objectivement constater tout au long de sa vie : si l'on est suffisamment fidèle à ce que l'on doit être dans le présent, on prépare progressivement pour l'avenir la mise en valeur des potentialités qu'on avait et qu'on ignorait.

O.R. *Je vois là un phénomène de maturation naturelle, très remarquable en effet. Il y a en moi une attente dont je ne connais pas la vraie nature. J'ignore mes potentialités comme j'ignore celles du réel qui m'englobe. Le développement que ma situation réelle autorise est plus grand que je ne croyais, sans commune mesure avec mes vues étroites et, inversement, si j'ai trop confiance en mes possibilités, si je les vois trop grandes, je situe mal leur grandeur. Elle m'est dévoilée peu à peu et pas du tout où je le pensais, d'une part dans la solitude, d'autre part en étant réceptif à ce qui n'est pas moi.*

M.L. À condition que cette réception soit très personnalisée.

7 - Communication de vie

O.R. *Il y a une vérité expérimentale du mot de Jésus : «Là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux». Si quelques personnes en état de vraie recherche spirituelle se rencontrent, si elles réussissent à trouver un minimum d'osmose, une sorte de multiplication se produit. Une multiplication qualitative, tant pis pour les mots, un gain qui ne pourrait guère être obtenu autrement. Ce genre de phénomène se produit déjà à des stades de la vie de l'esprit qui ne sont pas encore la sagesse spirituelle proprement dite. Ainsi des savants, Heisenberg, Bohr et Sommerfeld, ont réussi à travailler en commun, en apportant chacun le plus personnel de sa recherche. Ils passaient leurs vacances ensemble; toute la journée et une partie de la nuit, ils s'efforçaient d'exprimer leurs hésitations, leurs doutes, leurs intuitions. Il en est résulté un progrès notable. Quel est ce genre de communication ? Les paroles échangées ne suffisent pas à en rendre compte. Nous sommes en présence d'une énigme car je ne pense pas qu'on puisse en proposer une explication entière. Mais, qu'il soit expliqué ou non, le fait est là, si attesté qu'il n'est pas contestable. Voici encore une remarque, qui est, je crois d'Oppenheimer. Si, pendant deux générations, les physiciens de premier rang faisaient défaut, l'essentiel de la physique serait perdu à jamais. Il resterait les équations, les comptes rendus d'expériences, toute la partie technique mais ce qui ne s'écrit pas, les grandes intuitions fines, ce qui commande le vrai progrès de l'esprit, ce qu'il a fallu des siècles pour transmettre et améliorer d'âge en âge, cela serait perdu. Et quel travail pour le retrouver...*

À plus forte raison, des échanges secrets, imperceptibles jouent-ils un grand rôle dans la marche des hommes vers l'authenticité de leur vie, vers l'accomplissement absolu. Deux ou trois parlent sans idée préconçue, la conversation commence sur le ton de la simple politesse ou d'une amitié assez banale, puis il arrive, on ne sait comment, que le ciel gris se découvre, l'air devient moins lourd, un horizon apparaît. Et une autre personne survenant à l'improviste, surprise d'entendre des paroles aussi vraies, a, pour la première fois, envie de se dire (je rapporte un fait réel). Or jamais encore elle n'avait eu l'idée de se dire à elle-même et à d'autres.

Dans de telles conditions, nous sommes placés devant un gouffre. Nous pensions être dans un monde assez plat, aux dimensions modestes, et c'est l'abîme. Mais nous ne voyons que les abords du gouffre. Nous sommes saisis par le très grand désir d'aller beaucoup plus loin car nous pressentons une profondeur jusque là insoupçonnée. Mais peu d'instant après, nous allons probablement revenir à notre relative médiocrité et à notre solitude. Pour que la communication de conscience à conscience continue ou recommence, il faudrait des conditions temporelles favorables. Non qu'elles puissent suffire mais il est bien difficile d'aboutir si elles n'y sont pas. Il faut une affinité naturelle. Et puis que le courant passe, que l'étincelle s'allume.

M.L. Vous employez souvent un vocabulaire physique, par exemple "multiplication" ; je parle plus volontiers de "fécondation", terme plus vital. La différence que je fais entre activité de création et activité de fabrication marque bien la différence de niveau entre une relation où seules les techniques jouent, et une relation où quelque chose d'autre apparaît. Les grands physiciens ne sont pas seulement des techniciens particulièrement compétents dans leur spécialité, l'intuition fondamentale qui anime leur technique leur donne une valeur que la même technique n'aurait pas en d'autres mains.

À mon sens, qu'elle porte sur la physique ou sur le réel pénétrant de l'homme, c'est la même intuition animatrice. Elle prend des formes très diverses.

O.R. *Mais elle n'atteint pas toujours sa plénitude. Une recherche même très exigeante, si elle ne surplombe pas franchement ses aspects techniques, si elle ne s'oriente pas délibérément vers la sagesse, risque de ne pas franchir le seuil. L'accomplissement humain, c'est-à-dire la vérité de l'existence vécue, la vie intègre et intégrale, suppose qu'un seuil soit franchi.*

M.L. C'est pour moi la grande différence qu'il y a entre la recherche intellectuelle et la recherche spirituelle. La recherche intellectuelle emploie principalement l'activité cérébrale, la pensée, avec ce que les sens peuvent nous apporter, tandis que l'activité spirituelle exige la totalité de la personne. On peut être un très bon mathématicien et un mauvais mari tandis que, si on est un mauvais mari, on ne peut par être un vrai spirituel. Une totalité de l'individu est impliquée dans l'acte créateur proprement spirituel, qui n'est pas nécessaire en physique. On m'a dit, et je ne sais pas si c'est une médisance, qu'Einstein était tellement absorbé par ses réflexions que sa famille ne comptait guère; quand sa femme a disparu, cela n'a pas été pour lui un très grand choc.

O.R. *C'était très marqué quand il était jeune. D'après ce que j'ai lu, il se serait humanisé en vieillissant. Il me semble qu'une recherche même très modeste, intellectuelle ou non, peut se dépasser en vraie spiritualité. En sens inverse, une recherche apparemment spirituelle peut n'être que velléité, verbalisme et vie imaginaire.*

M.L. La matérialité de l'activité créatrice peut être médiocre, quelconque; l'activité créatrice a toute sa qualité, quelle que soit la matérialité dont elle use. C'est très important. Beaucoup sont des spirituels sans le savoir en se donnant à ce qu'ils font, tandis que les autres ne font que s'y prêter. Se donner, cela ne s'apprend pas.

O.R. *Dans les cas où l'on se donne, c'est un appel du monde qui s'incarne dans le plus personnel de ce que nous sommes. Mais aucun être humain n'est capable de porter à lui seul l'appel du monde. Il doit s'adresser à d'autres, chez qui d'autres aspirations, ou d'autres formes de la même aspiration, sont incarnées... et toujours un peu rétrécies. L'horizon commence alors à se dévoiler et on peut espérer que, de manière progressive, un horizon plus total se dévoilera, par communication inter-humaine.*

M.L. Je ne partirais pas pour ma part de l'appel du monde, c'est aussi mystérieux que Dieu lui-même. Je pars plus volontiers de cette activité créatrice qui me permet de m'approprier la matérialité du monde. Par là je lui donne une

forme humaine, singulière du fait que je suis singulier, mais pouvant être perçue par un autre à son niveau propre.

O.R. *Pour moi, l'appel du monde n'est pas un point de départ, c'est après une longue méditation et décantation, à la fin d'une vie peut-être, qu'on perçoit cette portée de l'expérience vécue. Ce qui a eu lieu en nous, l'exigence primordiale et ses développements, va jusqu'à représenter un appel du réel total.*

M.L. Des gens qui croient en Dieu interprètent Dieu à leur façon, où entre une grande part de subjectivité. Dans l'appel du monde nous ne pouvons pas éviter une représentation assez imaginative.

O.R. *L'acte de création, au niveau de la sagesse spirituelle, n'a lieu qu'avec une participation considérable de l'inconscient humain, mais pas n'importe quelle participation, l'inconscient ayant des fonctions multiples. C'est une fonction particulière, peu exercée d'abord chez la plupart des humains, qui doit entrer en jeu si l'on veut atteindre au stade vraiment spirituel. Or l'inconscient ne manque pas de génie, mais il affabule. Un théologien me disait : «L'Église a construit des mythes». À supposer que tous les dogmes soient mythiques, Jésus fils de Dieu, né d'une vierge, rédempteur... qu'est-ce que cela fait ?, cela réussit à déclencher en nous ce qui doit être déclenché.*

M.L. À condition que cela ne le freine pas après.

O.R. *J'ai présenté à ce théologien quelques objections car la vérité ne m'est pas indifférente. Mais je retiens cet aspect : il y a une fonction utile du mythe. Pendant les siècles de chrétienté, le mythe traditionnel a déclenché dans l'inconscient humain ce que rien d'autre n'est arrivé à déclencher. Jung parle des miracles de l'inconscient, disons plutôt les prodiges : d'étonnantes possibilités sont enfouies en nous que nous ne soupçonnons pas. L'activité spirituelle proprement dite suppose certes le plus aigu de la conscience personnelle mais elle n'est pas possible sans que certaines zones de l'inconscient entrent en jeu. Il s'agit précisément de zones qui ne sont pas nécessaires à l'exercice de l'art, ni des sciences mais le ferment de la vraie sagesse les utilise largement. Ces possibilités de l'inconscient peuvent d'ailleurs être réanimées à partir de l'art, de la science, de toute activité humaine, qui dès lors se dépassent et changent d'ordre. La communication de vie spirituelle suppose justement que l'on parvienne à animer ces pouvoirs spéciaux de l'inconscient qui sont d'ordinaire en sommeil.*

M.L. C'est ce que j'appelle des "potentialités". Vous dites "il faut animer", ce qui indique une certaine perspective statique de l'inconscient tandis que, dans mes perspectives, il y a plus de dynamisme.

O.R. *Les mots, je le reconnais, sont très insuffisants. Pour moi, l'inconscient est tout le contraire d'un ensemble statique, c'est une vie bouillonnante. Mais les meilleures de ses potentialités, en particulier celles qui nous rendent sensibles à une présence transcendante ou celles qui nous disposent à accueillir le ferment, sont souvent comme en léthargie : elles ont besoin d'être éveillées et même elles ne s'éveillent que peu à peu, non sans peine.*

M.L. Il s'agit de mettre en exercice, grâce à la fidélité, la réalité secrète qui est en moi et que j'ignore avant qu'elle soit passée à l'acte. Le passage à l'acte est aidé par la rencontre de deux êtres ayant des cheminements suffisamment voisins. La rencontre peut être favorisée, elle ne peut pas être provoquée, mais il y a des conditions qui, sans la déclencher, la rendent possible. Le respect de l'autre, l'intérêt pour autrui peuvent être enseignés, et c'est capital. Ces attitudes sont à notre disposition dans la mesure où nous le voulons tandis que l'étincelle qui nous fait apercevoir l'abîme doit nous être donnée, nous ne pouvons pas nous la procurer. De même, les exigences intérieures et les activités créatrices dont nous parlions ne viennent pas à volonté par l'application d'un procédé garanti. Mais nous pouvons être fidèles aux exigences qui montent en nous.

O.R. *Il y a tout de même des initiatives qui rendent plus probable la venue des moments privilégiés. L'atmosphère de cette maison (La Magnanerie à Mirmande, où se réunissent en communauté, tous les ans, des amis de Marcel Légaut), son rayonnement... La rencontre s'y fait mieux qu'ailleurs.*

M.L. À certaines heures, il se produit quelque chose. Ces heures-là ne se renouvellent pas à notre gré. Voyez Kierkegaard, la répétition n'est pas possible à volonté. À un moment donné, une rencontre en profondeur a lieu et on peut en conserver un souvenir très vivant mais ce qu'on retrouve a quelque chose de fané. Cela montre que ces instants ne sont pas tout à fait du temps comme les autres.

En dehors de toute théorie, nous pouvons faire cette découverte : par moments nous pouvons avoir des activités qui, tout en étant dans le temps, ne sont pas du temps. J'appelle cela "l'instant". La rencontre en est un exemple quand elle est communication d'être à être. Je pense que Jésus lui-même est devenu ce qu'il a été grâce à la rencontre des êtres fidèles qui l'ont aidé à ce niveau, en même temps qu'il les aidait à se découvrir de leur côté.

Dans l'ordre du spirituel, on ne donne que si on sait recevoir, c'est la même chose. Dans l'ordre de l'Église, il n'y a pas un fondateur d'ordre qui n'ait été formé par quelques-uns. Une formation réciproque s'est produite, plus que par simple recrutement, par engendrement.

O.R. *Des imprévus ont été mis à profit.*

M.L. Ce qui est curieux, c'est que ces imprévus sont improbables mais fondamentalement sont en confluence avec tout ce qui est en train de naître en des endroits différents. Ceux qui sont suffisamment fidèles, surtout s'ils ont des prises de conscience explicites, peuvent se rencontrer parce qu'ils sont mus par le même esprit, au même moment. Lorsqu'un grand homme fait une percée, les autres ont aussi à la faire à leur manière mais le fait que la percée a été effectuée leur facilite la tâche, même s'ils n'ont aucun contact avec l'auteur de la percée.

O.R. *De même quand un artiste a créé une voie nouvelle, beaucoup d'autres, sans le copier et même sans le connaître, font à peu près la même chose. Faut-il admettre une mystérieuse communication d'autant plus forte que la percée est plus créatrice et plus conforme à la situation réelle à telle époque ? Cependant tout humain n'est pas sensible à l'imperceptible communication. Le voisinage d'un grand homme peut être ignoré et ne pas produire ses fruits, alors que*

le hasard aurait permis la rencontre.

M.L. Une percée dans l'humain, capable d'en favoriser d'autres, était sous-jacente, préparée par le milieu. Mais il fallait en prendre conscience, passer un seuil. Celui qui l'a fait donne aux autres, par sa simple présence, l'occasion de prendre conscience à leur tour de cette possibilité prête à éclore. Une communication s'opère de présence à présence. Cependant elle peut être empêchée par des obstacles matériels ou par une réceptivité insuffisante...

8 - Refonte sans limite

M.L. L'homme a besoin de se dire pour se trouver. Il y a en français une nuance importante : s'en dire ou se dire. Spontanément on s'en dit car nous fuyons notre réalité dans une image que nous nous faisons de nous-mêmes : c'est cela, s'en dire. Se dire est tout à fait autre chose. Entre s'en dire ou se dire, il y a autant de différence d'ordre qu'entre se prêter ou se donner. D'un côté, une activité du faire et du dire qui peut être aidée par des techniques, par des excitants, par des drogues; de l'autre, une activité spirituelle que chacun doit découvrir par lui-même et dont il n'est pas maître. Toujours la même différence. Quand on arrive à se dire, on reçoit de ce que l'on dit un apport qui augmente en nous la vie. Quand on s'en dit, on ne fait que se distraire de la réalité qu'on est, et c'est plutôt de l'ordre du moins être. Se dire est une activité créatrice qui implique de notre part un accueil intérieur. Nous ne pouvons rien déclencher d'autre que les conditions favorables pour que cet accueil soit exaucé. La prière est toute proche de cela. Il y a des expressions assez caractéristiques de l'acte de se dire : l'idée juste, la pensée juste, la parole vraie. Ces expressions prennent une vigueur que n'a pas n'importe quel mot ou n'importe quelle idée. Cela se relie à une vue plus large : toute l'activité créatrice est non seulement créatrice de son objet mais créatrice de son auteur. Lorsque l'homme se dit par des paroles vraies, il est créateur de sa propre vérité, créateur au sens qui surpasse de loin la fabrication.

O.R. *Toute création est donatrice, elle est création de soi-même et donation à autre que soi. Dans les moments de plus grande qualité, quelque chose se fait en nous; après coup nous y reconnaissons à la fois une création de nous-mêmes et un apport fait au monde.*

M.L. Inversement on peut dire que le monde, au sens large du terme, est pour nous l'occasion d'une activité créatrice. Une occasion plus encore qu'une invitation. L'essentiel de la vie spirituelle, sa respiration, c'est précisément d'être capable d'émettre des pensées justes et des paroles vraies, et d'en recevoir la nourriture correspondante. En même temps que nous nous développons, nous prenons notre place dans l'activité générale qui s'exerce dans le monde en chacun des êtres conscients que nous pouvons connaître, sans parler du reste que je ne connais pas. Car il est peut-être concevable qu'après être partis d'une idée fautive sur Dieu en confondant création et fabrication, nous puissions, par un deuxième mouvement, retrouver une activité créatrice dans le monde; elle sera la conséquence du progrès spirituel que nous avons fait en découvrant l'activité créatrice de Dieu en nous.

À mes yeux, la rencontre avec l'autre est capitale pour élaborer des paroles vraies et des pensées justes. C'est l'autre qui par sa présence appelle, sans que nous entendions explicitement cet appel, l'émission de paroles vraies et de pensées justes qui résultent à la fois de ce que je suis et de ce qu'il est dans sa vérité fondamentale. La communication au niveau de la présence, plus qu'au niveau de l'idée, du cérébral, de l'affectivité ou du corporel (bien que ce soit lié à la présence), est la médiation par laquelle nous atteignons à des paroles vraies et à des pensées justes. Il y a en chacun d'entre nous, quel que soit l'état spirituel où il se trouve, une amorce de ces réalités, de cette diction juste, mais ces réalités ne sont vraiment nôtres que lorsqu'elles nous sont données.

O.R. *La parole vraie, la décision juste, la prise de conscience de la situation réelle, la vérité de l'acte intime et extérieur, tout cela est notre œuvre personnelle, mais suppose une condition. Cette condition, je l'exprime en termes un peu abstraits, je l'avoue, mais qu'on peut éclairer par quelques explications, en disant que nous devons "prendre en charge la situation réelle en toute sa profondeur". Choisir de prendre le train plutôt que l'autobus, cela peut bien être une décision juste mais elle n'engage pas la profondeur du réel, elle ne concerne pas l'essentiel de notre destinée, elle appartient au petit pittoresque de surface. Au contraire il nous est apparu que la décision d'Abraham avait valeur de commandement divin au point de relativiser un commandement contraire dont l'origine divine était moins assurée. Et l'attitude de Jésus dans ses derniers jours nous a fait sentir jusqu'où va l'exigence de s'accorder à la situation réelle. S'accorder au réel, c'est se mettre en relation droite avec le fond des choses, avec Dieu. Notre décision est prise au contact d'une immensité qui n'est pas nous, et l'exigence très personnalisée qui se manifeste (notre exigence) est le reflet et le condensé d'une vérité des choses.*

M.L. Dans la vie spirituelle on découvre, en regardant sa vie d'un regard global, une activité qui est en nous, qui ne peut pas être sans nous, mais qui n'est pas que de nous. Nous dirons "de Dieu". Dans cette mesure il me semble que je crée en moi, sous l'action de Dieu, une présence à partir de ma propre substance, ce qui fait que mon Dieu n'est pas Dieu mais la présence de l'activité de Dieu en moi à partir de ce que je suis. Il y a un dialogue possible avec mon Dieu et mon Dieu n'est pas votre Dieu.

O.R. *Je vous ai dit que je me méfiais des impressions de transcendance et sentiments du sacré. Ce n'est pas qu'ils soient sans valeur et nous aurions tort de ne pas nous laisser illuminer par eux, s'ils se présentent. Mais il ne faut pas leur faire prouver ce qu'ils ne prouvent pas : ils nous font sentir que nous vivons au sein d'un mystère, c'est-à-dire d'une grandeur cachée; un donné (un donné énergétique) plus vaste que nous est là, en lui nous nous mouvons et nous sommes. Cela pourrait n'être pas Dieu.*

Mais l'inconscient affabule, et sans lui nous ne "sentirions" pas grand-chose; la raison, elle aussi, interprète, se fait un

petit système de représentation. Au total nous dialoguons avec un objet qui n'est ni tout à fait réel ni irréel. C'est légitime, et peut-être inévitable, si l'on s'en tient à un plan purement expérimental d'expérience intérieure. Mais je n'irais pas transformer cela en doctrine.

M.L. C'est essentiellement personnel. Le caractère général de l'expérience ne doit pas nous duper sur le fait que mon Dieu n'est pas votre Dieu. Mon Dieu n'est le Dieu de personne d'autre. Cela permet un dialogue, qui est un monologue.

O.R. *Dans cette création où je me dis, un donné très vaste se dévoile en moi de quelque façon. Au prix d'une affabulation dont j'ai beaucoup de peine à ne pas être dupe. Je suis tout de même en relation réelle avec plus vaste que moi et mon activité intime tient compte de cette relation.*

M.L. Cela se fait grâce à un monologue qui se présente sous la forme d'un dialogue. Ce n'est pas un monologue que je puisse faire quand je veux. Il n'y a pas pour moi d'autre prière que celle-là. Pour moi en tant que chrétien, cette présence de l'autre qui est plus grand que moi, mais qui n'est pas sans être de moi, tout en étant moi de lui, c'est Jésus.

O.R. *Est-ce le Jésus de l'histoire ? C'est une figure qui vous donne de façon vivante l'idée d'une présence qui nous dépasse. Cette figure, bien qu'en partie imaginaire, réalise dans les meilleurs cas une médiation très authentique, elle nous rattache existentiellement à ce donné plus vaste qui est tout à fait réel et, en fin de compte, au fond des choses. Un tel processus choque peut-être un esprit trop étroitement rationaliste. Je ne le crois pas sans danger, cependant si l'on ne confond pas le Jésus "personnel" avec le Jésus de l'histoire, on a là un moyen très spontané et naturel d'entrer en contact vécu avec le plus profond de la réalité.*

M.L. Cela ne me dit rien sur Dieu. Le Dieu de Jésus n'est pas le mien. Mais ce qu'il était me permet de découvrir le mien. Le mien et le sien ne sont pas sans relation avec l'impensable qu'est Dieu et ils sont en relation très directe avec ce que nous sommes, lui et moi, chacun de notre côté.

O.R. *Ces moments privilégiés où nous arrivons à nous dire (ou à rencontrer Jésus, ou à trouver le contact d'un réel profond) nous permettent de réajuster notre attitude-mère. Dans "L'être et le néant", Sartre parle d'un acte qui commande le détail des actes : le sujet humain se pose dans l'existence de telle façon, et tout son comportement en sera influencé. Je ne suis pas souvent d'accord avec Sartre, mais là je pense le rejoindre pour l'essentiel. Cette attitude-mère est souvent si imparfaite en nous, qu'elle est comme une source malsaine qui contamine la vie quotidienne. D'où l'importance de réajuster de temps en temps, dans la mesure du possible, notre attitude fondamentale. La prière, il me semble, est un geste de réajustement, un geste qui nous ré-accorde à la réalité totale. Notre intention au moins est d'être fidèles au fond des choses, non pas seulement aux écumes de surface qui nous occupent tant d'ordinaire. Nous pensons aussi que l'exigence qui a commencé à se dévoiler en nous (selon un mode très personnel) continuera à manifester sa vraie nature mais ce sera peut-être de façon très imprévue, qui pourrait me malmener. Je dois donc être disposé à accueillir ces développements futurs.*

M.L. Il y a des manières plus ou moins indirectes de favoriser la vraie prière. Mais les prières ne sont efficaces que si la possibilité de prier nous est donnée.

Les instincts fondamentaux sont capitaux à cet égard. L'amour, la maternité, la paternité, la mort d'un proche, dans ces moments la parole vraie affleure. Nous parlions de choses qui peuvent paraître exceptionnelles dans une vie humaine mais, dans toute vie, il y a de l'amour et aussi une paternité ou maternité, et la mort d'êtres aimés.

O.R. *De diverses manières il y a, pour notre vie spirituelle, des moments privilégiés. Ce sont des sommets exceptionnels mais d'autres sommets moins hauts permettent de réactiver les précédents. L'ensemble, pour ceux d'entre nous qui sont peu à près réceptifs et fidèles, aboutit à quoi ? À une évolution très progressive.*

M.L. Et en définitive à une refonte totale.

O.R. *En effet nous en avons grand besoin sans nous en douter. Ainsi j'ai dit du mal des conceptions de type oriental mais j'en retiens pourtant un avertissement : nous sommes en général obsédés par une image du moi assez trompeuse.*

Chacun se fait de soi-même une représentation plutôt mythique. Un tel se considère comme un homme d'affaire mais il y a le mythe de l'homme d'affaire comme il y a le mythe de l'intellectuel, du sportif... et aussi du professionnel de spiritualité. Quand on parle d'une "crise d'identité", cela veut souvent dire qu'on ne sait pas très bien à quelle catégorie, à quel mythe se rattacher. Ou même pire, nous nous référons subrepticement à l'opinion supposée des autres sur nous; notre auto-représentation et auto-satisfaction se donnent une fausse objectivité en imaginant que les autres nous considèrent de telle ou telle façon. Et en plus nous sommes obsédés par nous-mêmes au point de ne penser qu'à notre petit destin et à notre petite personne.

Si ce qu'on appelle "crise d'identité" est le début d'un dépassement (ces imaginations commençant à se défaire), elle est utile : on ne voit pas encore ce qu'est le vrai moi et ce que serait le véritable accomplissement mais une phase larvaire s'établit entre la mauvaise conception et une autre meilleure. En tout cas, il faut dépasser les images du moi, toujours insuffisantes sinon illusoire. En ce sens je comprendrais le mot de Simone Weil : "se décréer". Quant à dire avec certains psychologues que le moi n'existe pas (étant fait de mouvement en tous sens qui s'entre-détruisent), c'est faux : si je prends une décision ferme et si je la maintiens, le moi existe.

M.L. Simone Weil n'était pas seulement philosophe, elle était femme d'action. Tout un aspect de sa philosophie politique consistait en ce que les êtres les plus élaborés, ayant le plus reçu de la société et appartenant d'ordinaire à la classe dirigeante, devaient redescendre à la base, pour se régénérer et pour donner à cette base une vitalité qu'elle a perdue, car les éléments les plus vivants de la base montent vers la tête. Les deux mouvements, ascendant et descendant, sont complémentaires. Il faut à la fois enrichir la base et revigorer une tête trop affinée et désincarnée.

O.R. *Cela me paraît très juste. Voilà un excellent exemple d'une exigence qui peut se manifester en nous, si elle*

correspond à notre vocation personnelle, alors qu'assez longtemps nous l'avons ignorée. Nous ne savions pas que notre exigence primordiale, tendre vers l'accomplissement, impliquait, entre autres, un acte de cette nature. Jusqu'où l'évolution personnelle peut aller, l'exemple de Jésus nous le fait sentir, jusqu'à dépasser la recherche du bonheur, la notion de bonheur étant remplacée peu à peu par une satisfaction d'un autre ordre mais une satisfaction qui peut être recouverte par une sorte de nuit psychique plus ou moins accentuée. Il ne reste guère que la fidélité, rendue bien difficile.

M.L. Une telle évolution est engendrée par le mouvement même que, dès ses débuts, elle engendre. On n'insiste jamais trop sur le caractère intrinsèque de ce que nous essayons de dire. Je distingue entre la liberté du faire et du dire et la liberté d'être. Le paradoxe apparent, c'est que l'homme qui atteint le niveau de la liberté d'être est le plus totalement déterminé par ce qu'il est.

O.R. *La vraie liberté ne consiste pas à faire ce qui vous chante sur le moment. Elle consiste à pouvoir s'accorder à sa nécessité intérieure. Une nécessité qui nous dépasse, qui se dévoile en nous par longue maturation. C'est une nécessité issue du réel, issue du fond des choses, mais qu'il faut assumer dans un acte absolument personnel.*

M.L. S'engendrer à la liberté consiste à être, à certaines heures, capable d'accueillir les paroles vraies et pensées justes qui nous sont données et qui sont proprement les étapes de notre cheminement vers notre être.

O.R. *Parce que l'exigence primordiale ne montre que très progressivement son ampleur, parce qu'elle est d'ordinaire très loin de nos premières estimations, nous sommes entraînés dans un mouvement où l'inattendu abonde. Ne soyons pas étonnés s'il y a des paradoxes, des imprévus, des ruptures : il s'agit de sortir de l'apparent pour arriver au réel. Une telle refonte, qui nous apparaît maintenant totale, ne peut pas aller sans bouleversements. Cette loi a été exprimée de manières multiples, parfois ambiguës. Même la formule "mourir pour vivre", qui m'avait choqué dans ma jeunesse, peut se comprendre dans ce sens d'une refonte totale : ne rien laisser qui échappe au mouvement de refonte.*

M.L. Justement cet inconnu vers lequel nous allons, par fidélité, demande la foi nue. Avec elle, aucune manière concrète de se dire ne peut nous satisfaire car nous savons qu'aucune manière de se dire ne traduit suffisamment notre besoin d'être transformés.

O.R. *Pour recevoir en nous le ferment sans l'amoindrir, nous devons donner notre assentiment intégral à l'exigence, telle qu'elle s'est déjà dévoilée, mais aussi telle qu'elle se dévoilera. Il y a une visée vers l'avenir du dévoilement et cet avenir nous est inconnu.*

M.L. À mes yeux, c'est la forme la plus précise de la transcendance.

O.R. *Ainsi tout ce que nous avons aperçu, en essayant de suivre pas à pas l'expérience de la vie spirituelle, converge vers cette constatation : nous attendons, d'ordinaire sans le savoir, une refonte illimitée.*

M.L. Pour moi cela correspond dans l'évangile à la nouvelle naissance...

Ouvrages d'Olivier Rabut

- Dialogue avec Teilhard - Cerf 1958.

- La vérité de l'action - Cerf 1962.

- Le problème de Dieu inscrit dans l'évolution - Cerf 1963.

Livre marqué par la pensée de Heidegger : le "Sein" et le Sujet de l'Exister.

- Valeur spirituelle du profane - Les énergies du Monde et l'Exigence religieuse - Cerf 1963

- La vérification religieuse - Recherche d'une spiritualité pour le temps de l'incertitude - Cerf 1964

- L'expérience religieuse fondamentale - Casterman 1968.

- Un christianisme d'incertitude - L'Epi 1968.

- Le doute et l'absolu - Gallimard 1971 - Préface de Jean Sullivan.

Rejoint en profondeur la réflexion de ceux et celles qui prennent le temps d'essayer de saisir le mystère de la Vie, de l'Être, du Réel. O. Rabut y affirme que le doute est salutaire et que les tourments qui l'accompagnent aident à pressentir un enseignement spirituel constructif sans l'abri d'une doctrine mais en relation avec notre condition humaine réelle.

- Le Mal, question sur Dieu - Casterman 1971.

O. Rabut développe l'idée que le mal ne vient ni de Dieu ni de l'homme mais qu'il est la conséquence de l'acte initial de la création. «... S'il n'y avait pas les lois de la physique et de la biologie, le monde serait incohérent. La cohérence du monde est une condition de son accomplissement. Cette idée entraîne une sérieuse révision de nos habitudes mentales. De toute manière, la rencontre du mal nous contraint à une telle révision. Le mal nous entraîne dans un pays où l'on parle une langue étrangère, un pays dont les lois sont incompréhensibles et pourtant ce pays est aussi réel que le pays de la joie et de l'harmonie».

- Jésus sans uniforme - Gallimard 1973.

O. Rabut, dans la plus totale liberté, à travers la tradition comme à travers les questions contemporaines et sa propre expérience de chrétien et de scientifique, apporte une lumière dans une approche de Jésus qui provoque tout homme, croyant ou incroyant, au questionnement sur l'Ultime. «Que serait l'Évangile s'il ne conduisait à la liberté spirituelle ? et que serait cette liberté si je n'osais voir et dire ce que je vois ? L'Évangile passe l'Évangile»

- Peut-on moderniser le christianisme ? - Cerf 1986.

Après un long silence, O. Rabut reprend la plume et montre que les atermoiements autour de Vatican II sur la liturgie, la pastorale, le mariage des prêtres, la sexualité... masquent la recherche essentielle qui devrait porter sur la Vérité du Dogme.

- L'Après-Croyance - Cerf 1990.

O. Rabut, propose à ceux qui doutent mais ne renonce pas à toute exigence spirituelle une voie d'humanisation largement inspirée de l'Évangile. Il veut «unir la plénitude spirituelle à la rigueur de la recherche... tracer un chemin de pensée sans résultats préconçus... remettre en question les fondements même», regrette «une dogmatique définie et immuable» et conclut «Je suis inséparable des autres, inséparable d'une culture et d'une lignée spirituelle, bien plus non seulement de l'humanité mais de la totalité de l'univers».

1988 / RSR

20 - Interview à Radio Suisse Romande

par Yvette, journaliste

Premier entretien

Yv - *Nous recevons, vous le savez, dans ce dialogue du dimanche matin, des êtres venus de partout, de toute profession, de tous les milieux sociaux car ce qui nous importe ici, c'est de percevoir leur chemin intérieur. Notre invité de ce matin est à la fois plus et moins difficile à rencontrer car, avant que nous l'approchions, il s'est posé pratiquement toutes les questions touchant à la vie intérieure. Marcel Légaut, que d'ouvrages où nous aurions pu puiser des textes qui rejoignent justement notre objectif du dimanche matin : se connaître soi-même et, pour pasticher si vous le permettez l'un de vos titres: «devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie». Aujourd'hui, vous êtes l'hôte de "l'éternel présent". Je dirais, pour vous situer, que vous êtes, terrestrement parlant, né avec le siècle. Avez-vous l'impression que l'âge amène, apporte forcément un peu de sagesse ?*

M.L. Tout dépend de la manière dont on a vécu. Le malheur de beaucoup de vies, c'est précisément d'être trop vides pour que la sagesse n'arrive pas au bout. C'est pourquoi beaucoup de vieillesse sont tristes parce qu'elles n'ont rien derrière elles. Mais en revanche, lorsque, pour des raisons d'ailleurs souvent très difficiles à préciser, on a pris la vie au sérieux, dès le commencement ou suffisamment tôt, et que l'on a la grâce de vivre suffisamment longtemps, incontestablement par une prise de conscience du passé, un regard global, totalisant, de ce qui a été vécu, en éloignant les choses contingentes, une certaine unité fondamentale se crée progressivement à travers ce qu'on a vécu. Ça, c'est de la sagesse !

Yv - *Vous avez donc l'impression que la sagesse de la vieillesse se prépare déjà très jeune.*

M.L. Je crois qu'elle se prépare dès le commencement et je dirais peut-être même avant le commencement parce que nous ne sommes pas nés d'hier. Il y a en nous toute une hérédité dont nous ne savons pas les mesures et qui va beaucoup plus loin que tout ce qu'un historien peut nous dire.

Yv - *Qu'est-ce que vous voulez dire exactement quand vous dites que nous ne sommes pas nés d'hier ?*

M.L. Je veux dire que ce que je suis actuellement est, non seulement le fruit de ma propre liberté, de ma propre activité personnelle, mais de tout ce que j'ai reçu de mes ancêtres, sous les formes les plus variées, quand ce ne serait que la langue. La langue est un trésor spirituel qu'il faut découvrir petit à petit mais, incontestablement, on ne l'invente pas, on la reçoit. L'important, c'est de la recevoir suffisamment bien pour ne pas en perdre trop les finesses. C'est un des fruits de l'activité créatrice de ceux qui nous ont précédés.

Yv - *Vous abordez la langue. La langue, c'est aussi la parole. Dans votre bouche, la langue, c'est peut-être aussi le Verbe. Tout cela nous conduit très loin. Je dois dire que, puisque ce matin nous sommes en dialogue, il s'agit vraiment de langue. J'aimerais beaucoup qu'on s'arrête un tout petit peu sur cet aspect spirituel et spiritualisant de la langue, que vous venez de mettre en évidence.*

M.L. Pour moi, la différence qu'il y a entre le mot et la langue, c'est que le mot est colporté par la mécanique. La langue est chargée de la présence de celui qui parle. Toute la question est de savoir comment on charge sa parole de sa présence. Pour moi, plus un homme est unifié, moins il y a de distance entre ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il pense. Plus la présence est réelle, plus elle donne au mot une fécondité, une possibilité de pénétrer dans l'autre, s'il l'accueille convenablement, à un niveau qui va bien au-delà de la simple compréhension intellectuelle de ce qui est dit ou de ce qui est fait.

Yv - *Je vous entends, je crois ou du moins j'ai la prétention de vous entendre un peu. Est-ce que ce langage rejoindrait quelque chose... vous avez parlé de création. Alors j'ai été très attentive, ça rejoindrait un tout petit peu la force du Verbe, du Verbe créateur.*

M.L. La force du Verbe, je ne sais pas très bien ce que vous entendez par là.

Yv - *J'entends par là cette unification qui fait que le Verbe existe.*

M.L. Mon idée est qu'il y a en moi, à ce moment-là, quand je parle et que ma parole est dans le droit fil de ce que je vis vraiment, une activité qui n'est pas tout à fait comme celle que j'ai l'habitude d'avoir lorsque je suis par exemple un simple enseignant. J'ai été professeur. Un professeur peut être absent de ce qu'il dit.

Yv - *Vous croyez que ça passe au moment où il est absent ?*

M.L. Ça ne passe pas ! Mais si tout passait, il n'y aurait plus d'enseignants, il n'y aurait plus rien... Non, ça ne passe pas. Mais lorsque la présence est là, il y a une activité qui n'est pas tout à fait dépendante de ce que je peux faire en temps normal. Je peux être un très bon technicien et ne pas être suffisamment présent dans ce que je dis ou dans ce que je fais pour que cette présence porte sa propre fécondité.

Yv - *Dans notre monde où l'on parle tant, il faudrait de temps à autre poser cette réflexion fondamentale sur le langage et la présence.*

M.L. Vous le voyez, ça touche alors, paradoxalement, au silence. Je crois que la vraie parole est issue du silence, mais

pas un silence quelconque, pas un silence vide, un silence habité par tout ce qu'on a vécu dans son passé, qui est secrètement là, sans que je puisse préciser comment, mais qui, d'une certaine façon, fait que ce que je suis aujourd'hui, c'est ce que j'ai été depuis toujours sans que je le sache, et qui est progressivement devenu ce que je suis parce que j'ai su l'accueillir et y correspondre en temps voulu.

Yv - Si je vous comprends bien, l'âge apporte du moins la conscience de ce qu'on est appelé à devenir depuis toujours.

M.L. Je le croirais volontiers. Ça nous fait prendre conscience progressivement d'une réalité qui se développe en nous, qui s'est amorcée avant même que nous existions et qui va essayer de se développer après même ce que nous avons nous-mêmes vécu et que vous appeliez tout à l'heure "le Verbe". Je ne verrais point d'inconvénient à dire que c'est une action en nous, "le Verbe" si vous voulez, mais c'est un peu vague dans mon esprit, une action qui transcende les temps et les lieux.

Yv - À ce moment-là, on pourrait aussi parler de l'Esprit.

M.L. On peut parler de l'Esprit, on peut employer n'importe quel mot. L'important est de lui donner suffisamment d'ouverture pour que ce ne soit ni esclave du temps ni esclave du lieu.

Yv - Le temps et l'espace, une autre préoccupation !

M.L. Temps et espace sont des contingences dont nous avons essentiellement besoin mais que nous dépassons. Ce sont des choses que l'on pressent sans trop savoir où l'on va. Cependant, par certains côtés, par le fait même que l'on comprend par le dedans ce qu'on a vécu, on se rend compte que, tout en étant nécessaires, les temps et les lieux ne sont pas suffisants pour expliquer cette unité fondamentale qui se constitue progressivement en nous, qui va même au-delà des intentions et des projets que nous pouvons en avoir.

Yv - Est-ce que c'est une sensation, un sentiment, une certitude, une conviction...? On pourrait aligner les mots pour dire de quoi il s'agit lorsque vous parlez de cette unité.

M.L. C'est à la fois une prise de conscience expérimentale mais qui ne peut vraiment être libre que si elle est libérée par un acte de foi. Je peux toujours expliquer ce qui m'arrive à partir des mécaniques que je me propose. Ainsi je peux dire que c'est mon inconscient. On peut toujours tout expliquer à partir de données que l'on se propose et qu'on manipule plutôt. Si vous acceptez qu'il y a en nous une réalité qui dépasse ce que nous pouvons savoir, qui ne relève pas uniquement de la connaissance, si vous acceptez cela, vous affirmez qu'il y a en nous une réalité que j'appelle "de foi". J'ai foi qu'il y a en moi quelque chose qui dépasse le phénomène. Je ne suis pas qu'un phénomène.

Yv - Au fond, une sorte de transcendance qui serait immanente, qui serait intérieure.

M.L. Si vous voulez. J'aime peu le mot "transcendance" parce qu'il est employé de mille manières différentes. Mais que ce soit au cœur même de l'immanence que l'on saisisse cette réalité, si on l'accueille convenablement, c'est-à-dire si on a un état d'âme particulier, alors ça passe.

Yv - Il est bien entendu que tout gît dans cet état d'âme particulier.

M.L. Tout à fait mais cela ne s'apprend pas à l'école.

Yv - Malheureusement pourrions-nous dire, puisque vous étiez enseignant.

M.L. Mais heureusement aussi parce qu'autrement ce serait déprécié. Or c'est unique, ça ne peut pas se communiquer autrement que par révélation personnelle et ça se transmet par présence, mais au-delà de toutes les techniques qui peuvent favoriser cette transmission sans pouvoir la révéler pleinement.

Yv - Qui ne peuvent en tout cas pas la créer ni la provoquer.

M.L. Elle ne permet pas de la créer. C'est notre grandeur, d'être plus grand que la technique que nous utilisons.

Yv - Vous êtes en train de nous expliquer comment tout cela se passe, parce qu'en réalité, il ne se passe rien, c'est ce qui est troublant. Comment ressentez-vous les choses ? On parle toujours de soi quand on évoque son intériorité.

M.L. Si on ne parle pas de soi, on parle en l'air.

Yv - J'aimerais revenir un tout petit peu en arrière puisqu'il faut quand même évoquer le temps où nous sommes sur terre. Le temps passe. Je disais que vous étiez né avec le siècle. Cela ne veut plus rien dire dès lors que vous avez l'impression que, depuis toujours, cela est en marche, si je peux m'exprimer ainsi. Est-ce que vous avez toujours eu conscience qu'il y avait quelque chose en vous qui vous dépassait, qu'il y avait cette espèce de possibilité d'unification ? ou bien si cela a été une démarche progressive, si ça s'est fait à force de chocs, chocs de rencontres d'êtres, de rencontres de livres, de rencontres de la vie, rencontres avec le quotidien en fait ?

M.L. Pour ma part, je suis né chrétien et, par conséquent, j'ai su abstraitement, d'une façon verbale et affective, par la dévotion, toute cette réalité spirituelle. Il m'a fallu toute la vie pour la découvrir dans sa réalité profonde, pour mettre une substance dedans, lui donner du poids, soit à l'affectivité, soit aux mots. Donc c'est un travail de toute la vie qui n'est pas programmable parce qu'on ne sait pas où on va. Mais en faisant le pas à pas quotidien, on y va divinement, si j'ose dire. Ce n'est pas la conséquence d'un projet, c'est la conséquence d'une fidélité, d'une fidélité au pas à pas du quotidien.

Yv - Fidélité, un mot qui vous est d'ailleurs extrêmement cher.

M.L. Le mot "fidélité", comme le mot "foi" (fides), ce sont des mots qui ont la même racine et qui dépassent un tout petit peu ce que l'homme sait, ce que l'homme veut.

Yv - Il m'arrive parfois de dire que, dans notre existence, il nous suffit de "laisser la marge divine", c'est-à-dire un endroit où Dieu puisse écrire.

M.L. Mais en donnant au mot "laisser" un sens très actif, je dirais "proposer"... Il y a le mot "accueillir", c'est mieux qu'entendre. On entend avec l'oreille externe, on accueille avec le cœur mais ça ne s'apprend pas. C'est à chacun de le

découvrir. La seule grâce qui nous permet de le communiquer, c'est, lorsque quelqu'un le vit, qu'il charge sa parole de sa présence, et l'autre, s'il a déjà amorcé ce chemin, va recevoir de cette présence la possibilité de la découvrir davantage. On ne reçoit que ce qu'on a mais faut-il encore l'accueillir pour pouvoir en prendre possession.

Yv - Cela est bien dit et pourtant ça pourrait rester quelque chose de très abstrait si ce n'est pas vécu.

M.L. C'est malheureusement souvent de l'abstraction qui nous suffit mais, en suffisant, c'est un obstacle.

Yv - C'est vrai qu'il est difficile de communiquer à l'autre des réalités aussi intérieures s'il n'est pas déjà en train de les vivre. Au fond, on n'apprend jamais rien.

M.L. On ne reçoit que ce qu'on a.

Yv - C'est la véritable auberge espagnole. J'aimerais revenir sur ma question. Je crois que, pour certains de nos auditeurs, il est important de voir un cheminement qui a l'air anecdotique et de voir comment les brins se sont tressés et comment les choses se sont enchaînées. Est-ce qu'il a fallu attendre un événement, une rencontre, pour que tout à coup le processus se mette en marche ? Est-ce que c'est de cette manière que ça se fait ou non ?

M.L. Pour moi, le processus est en marche depuis toujours à cause de mes origines. J'étais un enfant qui, par certains côtés, avait quelques facilités spirituelles, ou d'intériorité.

Yv - Parce que vous pensez que c'est donné au berceau ?

M.L. Je n'oserais rien dire car ce qu'on peut dire pour soi, il est difficile de le transposer pour les autres. Pour moi, ça a été donné plutôt au berceau sans me rappeler trop la manière dont cela m'a été donné. Cependant, malgré tout, ma mère était profondément spirituelle, chrétienne, pas cultivée du tout comme les femmes du début du siècle. Elle ignorait tout mais elle était profondément vivante, d'une réalité qui débordait de beaucoup la conscience qu'elle pouvait en avoir et même les idées qu'elle pouvait en avoir. Ainsi j'ai été entraîné dans cette direction. J'ai eu la chance de rencontrer quelqu'un qui vivait très profondément son christianisme, un M. Portal qui certainement m'a engendré d'une autre manière.

Yv - Parlez-nous un petit peu de cette rencontre qui, me semble-t-il, a été bâtisseuse de votre itinéraire.

M.L. Une rencontre décisive à mon sens. Il m'a ouvert sur ce que je pouvais devenir, tout en me donnant peut-être des idées qui ne se sont pas réalisées. Incontestablement, s'il a pu m'ouvrir, c'est qu'il a pu retrouver en moi des états intérieurs qu'il avait lui-même vécus dans son enfance. Il y a une certaine communion entre deux vies où le passé de l'un devient lumière de l'avenir de l'autre et inversement. C'est ce que j'appelle "filiation et paternité spirituelles". Cela a été très important pour moi, ça a continué à se développer à travers les temps et les lieux et ça m'a conduit à 88 ans.

Yv - Ce Monsieur Portal a été un porteur, ça a été un pilier dans votre existence.

M.L. Il a été un révélateur de celui que j'étais ou de celui que je pouvais être. Un révélateur sans qu'il le veuille, tout en le sentant bien d'ailleurs, c'est certain, me voyant un peu dans le prolongement de ce qu'il était. Mais évidemment il était de sa génération et je suis de la mienne.

Yv - Vous vous sentez comme son héritier spirituel.

M.L. Si vous voulez, en prenant le mot "héritage" dans un sens très large où c'est plus l'esprit que la matérialité du "capital". C'était dans une période très importante du point de vue de l'Église, la période 1900-1920, une période de grande fermentation intellectuelle dans l'Église avec toutes les répressions que ça a pu impliquer de la part de l'Église elle-même. Cet esprit s'est développé en moi bien au-delà des idées qu'il pouvait s'en faire lorsqu'il m'en parlait.

Yv - J'aimerais maintenant baliser un tout petit peu les éléments que j'ai. Vous me dites 1920, c'est l'époque de votre rencontre de Monsieur Portal. Vous aviez vingt ans. L'Église était en crise. Vous aviez une mère qui vous avait mis sur le chemin ou en chemin spirituel et vous avez l'impression que là, c'est la rencontre de Monsieur Portal. Est-ce que, entre votre naissance et les vingt ans, il n'y a eu aucun élément absolument décisif sur cette voie ?

M.L. Pas décisif parce que le chemin était très balisé : fils de professeur, ayant fait de bonnes études, devant être professeur, tout était classé et on aurait pu s'arrêter là. C'est-à-dire que, si on s'était arrêté là, ça aurait continué de la même manière, je serais un universitaire et très probablement je serais mort aujourd'hui par le fait même que je serais resté un vieil universitaire.

Yv - C'est intéressant ce que vous dites là : ça tue.

M.L. Le fait de ne pas être assez vivant, tue. C'est logique en fait.

Yv - Vous ne voulez rien nous dire de plus de M. Portal dont vous parlez tellement bien.

M.L. Pour un jeune de vingt ans, le fait de découvrir un vieux, il est mort à 70 ans, qui a vécu toute sa vie dans le don de soi, avec des ouvertures intellectuelles qui étaient des émergences pour cet homme qui ne lui avaient pas été données dans son enfance.

Yv - Il faut quand même nous dire qui était ce M. Portal.

M.L. C'était un homme qui avait été extrêmement mêlé aux questions modernistes, aux recherches d'exégèse, de philosophie.

Yv - C'était un professeur ?

M.L. Non, c'était un lazariste. Il a été professeur au grand séminaire mais il avait des contacts avec Édouard Le Roy, Teilhard de Chardin, de nombreux autres... C'était la grande période de recherche où les croyants se mettaient enfin à penser sur ce qu'ils croyaient. Ce n'était pas banal. Pour un jeune comme moi, c'était une ouverture inattendue dont j'ai profité.

Yv - Comment ça s'est fait ? Vous vous êtes pris d'amitié l'un pour l'autre ?

M.L. M. Portal était un homme très réservé et moi, j'étais un garçon très timide, je ne le suis plus maintenant. Nous

avons eu un an et demi de véritables rencontres en profondeur. Lui se retrouvant en moi, me semble-t-il, et moi en tout cas me découvrant en lui. Des paroles vraies. Entre deux êtres très différents mais ayant fondamentalement quelque chose qui leur est commun, il y a une fécondité dont on ne peut pas prévoir les développements parce que chacun part dans son sens, lui est parti dans son sens et moi je suis parti dans le mien.

Yv - Il a quitté cette vie.

M.L. En 1926. J'ai eu pratiquement un an et demi de communion avec lui.

Yv - Sur le plan pratique, comment s'organisaient vos rencontres ?

M.L. C'est bien simple. J'allais le voir pratiquement toutes les semaines et nous causions sans particulièrement prévoir les choses. En tout cas, de mon côté, certainement pas; peut-être un peu du sien car il avait bien quelque espoir de me voir partir peut-être dans quelque monastère ou autre, mais avec un respect de l'autre qui, pour moi a toujours été très important dans ces perspectives. Moi-même, j'ai pensé également partir dans cette direction mais, petit à petit, en contact avec les éléments, les gens, avec mes propres difficultés aussi, petit à petit les choses se sont orientées de telle façon que je suis ce que je suis maintenant.

Yv - Vous étiez attiré un moment par la vie religieuse.

M.L. J'ai été attiré par la vie de prêtrise, par la vie monastique, par une perspective de recherche monastique scientifique parce que c'était une des grandes idées de Teilhard de Chardin. Il y en avait beaucoup d'autres qui aspiraient à cela, Gratry et d'autres. C'est quelque chose qui montait, chacun suivant sa propre voie. Moi-même, je me suis trouvé en contact direct avec des milieux d'enseignement primaire, publique. Peu à peu, je me suis lancé dans une activité qui était plutôt contradictoire avec une activité proprement scientifique. J'ai été professeur de faculté vers 25-26 ans mais j'avais un apostolat à côté qui était une concurrence mortelle pour une carrière scientifique qui a besoin d'être concentrée dans la réalité même de ce qu'on projette pour pouvoir se faire.

Yv - Plutôt qu'une contradiction, est-ce qu'on ne pourrait pas parler d'une sorte de complémentarité ? Vous aviez l'impression que le professeur de mathématiques manquait un tout petit peu.

M.L. Le professeur de mathématique maigrissait.

Yv - Et l'apôtre grandissait.

M.L. Le mot "apôtre" est un peu fort mais le rayonnement spirituel, l'intérêt spirituel, la communication spirituelle, augmentaient, tandis que l'activité proprement scientifique baissait progressivement.

Yv - Vous aviez devant vous la plus brillante des carrières.

M.L. J'avais une carrière très satisfaisante.

Yv - Et puis vous êtes attiré, pour faire part d'une certaine époque, par le vent.

M.L. Mettons par le vent, d'autres diront par l'esprit. Mettons le vent, ça suffira. Je peux vous dire que, lorsque j'ai pris ma résolution en 40 de faire un retour à la terre, c'était bien pire.

Yv - Alors c'est un passage extrêmement important. J'aimerais que vous racontiez un peu ce revirement absolument extraordinaire dans votre existence.

M.L. C'est dû à la guerre. La guerre est une réalité. Il faut l'avoir vécue pour savoir ce que c'est. D'autre part, il faut avoir une certaine sensibilité, quelque chose de psychologique dont on ne peut guère parler de façon précise. Mon idée est que je me sentais tout à fait inférieur au rôle que j'aurais dû avoir, étant un chef, si ce chef avait besoin de prendre des décisions. Un chef est toujours à la hauteur quand il n'a rien à faire. Mais quand il a quelque chose à faire, il faut qu'il soit à la hauteur et ce n'est pas nécessairement la manière dont il a été préparé à son autorité qui lui donne la possibilité de le faire. Je me suis rendu compte que nos officiers, moi-même en particulier, nous avions un nombre de galons en proportion de notre culture mais que nous n'avions pas l'humanité correspondante. Alors j'ai souhaité que mes étudiants compensent le caractère purement abstrait de leurs études par quelque chose de concret, la vie du commun du peuple. C'est à ce moment-là que j'ai voulu faire un retour à la terre.

Yv - Vous aviez l'impression que c'était la terre qui vous permettrait cela.

M.L. Par mon hérédité, mes grands-parents sont terriens. Je n'ai jamais pensé, comme Simone Weil, à être ouvrier, ce n'était pas mon rayon. Comme je suis sensible à la nature, j'aime mieux être paysan dans un beau pays de montagne que d'être paysan dans une Beauce plate. La nature est pour moi très importante au point de vue spirituel. J'y suis sensible. J'ai cherché un pays où la vie n'est pas facile du tout au point de vue matériel mais où il y a une certaine virginité de la nature qui est présente dans le quotidien.

Yv - Cela existait encore à l'époque ? Où vous êtes-vous rendu pour trouver cette terre accueillante ?

M.L. Une des richesses de la France, c'est que c'est un désert. Nous avons beaucoup de déserts et on en trouverait encore beaucoup en ce moment. Seulement il faut y vivre. C'est un aspect économique auquel la France n'est pas à la hauteur. Mais lorsqu'on peut y vivre, on y trouve une ressource spirituelle fondamentale qui viendra plus tard à être mise en exercice. J'ai trouvé une ferme abandonnée depuis un certain nombre d'année. Je me suis marié à ce moment-là.

Yv - C'est une autre aventure.

M.L. C'est une autre aventure mais il est incontestable qu'il fallait bien le faire.

Yv - Est-ce que cette aventure est quelque chose que vous traitez un peu par la bande ?

M.L. Rien n'est fait tout à fait par la bande dans des choses aussi sérieuses.

Yv - J'aime vous l'entendre dire car vous dites les choses comme ça, en passant, le retour à la terre, M. Portal et puis, comme ça, je me suis marié...

M.L. Il faut vous dire que c'est un peu comme ça que je le dis mais c'est aussi un peu comme ça que c'est arrivé car

dans mes perspectives j'avais une activité telle qu'elle n'était pas tout à fait compatible avec une vie de famille, indépendamment des préjugés qu'un bon chrétien peut avoir au sujet du célibat. Je pense que c'est une chose importante, que je n'ai d'ailleurs pas bien comprise dès le commencement, quand on est un homme un peu trop singulier, on ne peut pas être un bon mari parce qu'il faut avoir une femme particulièrement accueillante pour se contenter d'un homme trop singulier comme mari.

Yv - C'est la leçon, vous me faites un clin d'œil avant.

M.L. C'est peut-être une leçon mais c'est quelque chose de vrai.

Yv - Alors vous étiez un homme extrêmement singulier.

M.L. Trop singulier. En tout cas, je me suis marié avec quelqu'un qui a eu le courage de me suivre jusqu'au bout. Nous sommes toujours ensemble et j'avoue pour ma part que ce fut très fort, ça a été une chose décisive parce que je ne pouvais pas vivre seul dans ces conditions. Ou alors il faut se faire ermite mais c'est banal.

Yv - Banale, une vie d'ermite ?

M.L. Oui, on est tout à fait en dehors du monde. Si on veut vraiment aider les gens à devenir des hommes, il ne faut tout de même pas commencer par les quitter.

Yv - Je crois que c'est une admirable conclusion pour aujourd'hui, on va se retrouver dimanche prochain. Je vous remercie d'avoir partagé aussi gaiement avec nous dans cet instant de "l'éternel présent". À dimanche prochain !

Deuxième entretien

Yv - Pour notre plaisir à tous, Marcel Légaut, nous retrouvons votre itinéraire de vie, le chemin que vous parcourez depuis le début du siècle, chemin caillouteux, cela s'entend, sans oublier néanmoins toutes les anecdotes qui nous aident à comprendre ce qui se passe au centre. Nous vous avons laissé en pleine guerre, 1940, année de votre mariage aussi, et vous avez choisi de rester parmi les hommes pour les aider car vous trouvez que la vie d'ermite est bien trop biaisée pour les aider.

M.L. Pour les aider et pour recevoir d'eux. Parce qu'il y a dans notre paysannerie une sagesse qu'on ne trouve pas facilement dans les villes et en particulier pas dans les universités. Cette sagesse, j'ai toujours cherché à la retrouver parce que, dans le domaine du spirituel, on ne donne que si on sait recevoir et on ne reçoit que si on sait se donner. C'est une règle fondamentale. J'ai été très bien accueilli par les camarades drômois, c'était d'ailleurs un moment où les Français s'aimaient par le fait même qu'ils étaient dans le malheur. Ils étaient heureux de voir une ferme reprise par quelqu'un.

Yv - C'était dans la Drôme.

M.L. C'était dans la Drôme. C'était en pleine montagne, à mille mètres d'altitude, une ferme abandonnée depuis vingt ans, complètement isolée, à une demi-heure du village et qui avait jadis nourri plusieurs familles. Il y avait trois ou quatre fermes à ce moment-là. Maintenant j'ai tout le hameau pour moi. Je vis dans des conditions de simplicité qui sont assez difficiles à imaginer quand on vient de la ville.

Yv - Un exemple...

M.L. Ne serait-ce qu'il faut travailler tant qu'on peut et que la nécessité vous donne des possibilités de forces et de ténacité qu'on n'a pas quand on est simplement réduit à prendre de bonnes résolutions.

Yv - Il fallait les mettre en œuvre.

M.L. Il fallait les mettre en œuvre, toute la question est là.

Yv - On peut véritablement parler d'une cassure et une cassure suppose une décision et une décision, ce n'est pas toujours facile à prendre.

M.L. Cette décision, je ne l'ai pas prise entièrement par le fait même que je suis resté professeur d'université à Lyon pendant deux ans, menant simultanément, ce qui était paradoxal, un travail de paysan véritable et un travail de professeur d'université.

Yv - La cassure a été de choisir la paysannerie plutôt que l'enseignement, c'est évident.

M.L. C'était moins évident au commencement. Après, j'ai été conduit à choisir par les difficultés du temps, car c'était en 42-43. J'ai pris congé de l'université, c'était une décision importante. Mais j'ai pris une décision définitive en 45 quand on m'a dit : redevenez professeur d'université ou démissionnez.

Yv - Car vous n'aviez pas démissionné.

M.L. J'avais pris un congé. À ce moment-là, j'ai eu l'impression que je me renoncerais si je reprenais la vie de jadis. Donc je suis resté paysan. Comme l'université est une bonne mère, au moins pour les cadres supérieurs, ils m'ont donné un congé de longue durée qui me permet d'être maintenant retraité de l'université.

Yv - Vous savez que bien des jeunes, surtout dans les années 60-70, ont voulu faire ce retour dans la nature. Bon nombre d'entre eux ont été extrêmement déçus, ça s'est mal passé. J'aimerais vous poser cette question car vous avez fait ça bien avant d'autres et vous y avez, semble-t-il, vraiment rencontré ce que vous cherchiez.

M.L. Dans des conditions tout à fait différentes, à la fois au point de vue économique et au point de vue mentalité. Ce à quoi vous faites allusion, c'était plutôt des groupes qui essayaient de vivre en communion, avec tout ce que cela implique de bavures.

Yv - En communauté, à plusieurs.

M.L. Où on cherchait moins le travail que le loisir, plus une certaine oisiveté qu'une véritable liberté, de sorte que spirituellement parlant, ce n'était pas d'aplomb.

Yv - Vous ne direz quand même pas "Arbeit macht frei", c'est-à-dire le travail rend libre.

M.L. Je ne dirais pas que le travail rend libre mais il fait accéder à la liberté intérieure, ce qui est tout à fait autre chose.

Yv - Vous avez véritablement choisi d'aller à la campagne pour travailler.

M.L. Très vite, ce fut l'essentiel. Pendant vingt ans, de 40 à 60, je n'ai pas tenu un crayon.

Yv - Il faut que vous nous expliquiez. Le travail de la terre, le travail de la paysannerie, étant moi-même petite fille de paysans, ayant vécu à la campagne, je sais que ce sont parmi les travaux les plus astreignants. D'abord parce qu'il n'y a pas d'heure et les heures sont extrêmement remplies, le soir comme le matin. En plus ce sont des travaux extrêmement lourds, quoi qu'on en dise et quoi qu'en pensent les citadins.

M. L. Sans que je l'ai voulu vraiment, j'ai compris que, lorsqu'on a une première formation, mettons 40 ans derrière soi de culture intellectuelle, une jachère intellectuelle est très utile. Autrement, on continue à rouler dans les mêmes ornières et on rabâche, quitte à rabâcher techniquement bien. En tout cas, une jachère intellectuelle est très importante. Je ne le savais pas. J'ai voulu mener de front une vie intellectuelle et une vie manuelle. Ce n'est pas possible dans les conditions économiques actuelles. Là où il faut gagner sa vie manuellement, on ne peut plus avoir des forces pour faire un travail intellectuel. Mais la matière est là. J'avoue que si j'ai échoué au niveau d'une collaboration, d'une complémentarité entre une vie intellectuelle et une vie manuelle, à travers celle-ci j'ai réussi. Cette jachère intellectuelle est peut-être plus importante que les lectures que j'aurais pu faire et même que celles que j'avais faites avant et dont j'aurais fait la déduction ultérieurement.

Yv - Cela veut dire qu'il n'y a rien de créatif avant qu'on mette cet intellect en jachère pour qu'il puisse pousser quelque chose de personnel.

M.L. Je ne serais pas aussi catégorique. On peut être créateur sans passer par la jachère mais je crois que, créateur ou pas, une période de jachère après une période de formation suffisante est très favorable pour une activité qui, tout en étant vivante, prépare l'avenir, est novatrice, créatrice au sens où, sans qu'on le sache, l'avenir est présent dans ce qu'on fait.

Yv - Donc on vous retrouve en 45 dans la campagne, dans la jachère intellectuelle...

Je vois Marcel Légaut, professeur d'université, tout à coup en prise avec sa terre, avec les travaux de la terre, avec une vie de couple. Vous avez eu des enfants ?

M.L. J'ai eu six enfants.

Yv - Une véritable famille. Tout change, on change d'habitude, on change tout.

M.L. Dans un climat de nécessité. Pour moi, la nécessité est très importante dans la vie. Un des malheurs de notre société actuelle, c'est qu'elle ne connaît plus la nécessité comme avant. Il y a peu d'hommes capables de produire tout ce qu'ils sont si la nécessité ne les y oblige pas d'une façon ou d'une autre.

Yv - Au fond la nécessité est le ferment d'une explosion intérieure.

M.L. Le mot "fermen"t est peut-être trop fort. C'est une des conditions les plus favorables pour que le ferment intérieur puisse travailler.

Yv - Pour l'instigation.

M.L. Plus qu'une agitation.

Yv - Je dis une instigation et pourtant c'est vrai qu'on aurait tendance à chercher plutôt le bien-être, à tourner le dos à toutes les nécessités qui pourraient nous secouer.

M. L. C'est une malédiction de notre époque chez nos jeunes en particulier. Leur vie est facile, trop facile et même certains se demandent pourquoi travailler parce que pratiquement on peut vivre sans travailler. Je crois qu'il y a là une certaine tare des générations qui fait que l'histoire nous prépare peut-être des lendemains plus difficiles que ce qu'on vit aujourd'hui.

Yv - Vous êtes pessimiste quant à l'avenir ?

M.L. Cela dépend à quel niveau vous vous placez. Au point de vue spirituel, je suis persuadé que nous sommes dans une période capitale parce que le passé n'était pas si bien que ça, sous les apparences relativement régulières que donnait une société chrétienne, disons une chrétienté. Donc je crois qu'il y a dans l'Église, dans les milieux humains en général, une recherche de vie spirituelle sans précédent, pas par sa généralité, mais par son importance et par ses ouvertures vis-à-vis de ce qui se faisait depuis des siècles. Au point de vue physique, social, à mon point de vue, nous sommes sur la corde raide, nous ne savons pas très bien où nous allons, nous y allons avec d'autant plus d'ardeur que nous ne sommes pas capables de nous arrêter mais il peut y avoir un mur devant la voiture. Je n'en sais rien. En tout cas, même si le mur existe, nous en sortirons vivants à notre manière car la grandeur de l'homme est précisément de s'adapter à toutes les situations. Plus les situations sont exigeantes, plus l'homme est mis en valeur. La nécessité réapparaît.

Yv - Vous parlez spiritualité et vous parlez à la fois Église. Est-ce que c'est la même chose ?

M.L. Ce n'est pas du tout la même chose. Dans mes perspectives, la vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne.

Yv - Pour le dire aujourd'hui, il faut être courageux, après tout ce qu'on a vu.

M.L. Il faut être courageux pour le dire mais il suffit d'avoir les yeux ouverts pour s'apercevoir que des gens qui se disent athées ont une vie spirituelle très supérieure à ceux qui croient qu'ils croient en Dieu. Nous avons là une expérience concrète d'hommes qui ont une vie spirituelle sans qu'il puisse y avoir la moindre référence explicite à une vie spirituelle chrétienne. Je crois que c'est important. À mon point de vue, pour être un chrétien véritable et pas

simplement un chrétien préfabriqué, il faut d'abord être un homme. C'est à force d'être homme qu'on devient chrétien et trop fréquemment le christianisme a dispensé ses membres d'être des hommes véritables.

Yv - Il y a là un point sur lequel on va s'arrêter. Vous semblez donner une nouvelle définition à ce qu'est être un homme. Ça semble tout à fait simple d'être un homme.

M.L. C'est très simple et d'autant plus simple que c'est à découvrir par chacun, pour soi et ce ne peut pas être communiqué. Tout de même lorsqu'on rencontre un homme debout, on sait un peu mieux ce que c'est que d'être debout, même si on n'est pas soi-même capable de le tenir. On sait tout de même que ça existe. C'est notre grandeur de pouvoir nous le communiquer les uns aux autres par présence, au-delà même de toutes les manières d'expression, de comportements, qui nous permettent de communiquer. Un homme debout, un homme libre.

Yv - C'est plus difficile de concevoir un homme libre qu'un homme debout.

M.L. C'est plus difficile à concevoir. Un homme libre, un homme qui dit exactement ce qu'il pense sans avoir besoin de référence à ce qui se dit et à ce qui se pense autour de lui, quitte à ce qu'il en soit marginalisé, mais il ne fait pas qu'en recevoir, il se l'approprie. C'est dans cette appropriation de ce qui nous est proposé du dehors que nous acquérons notre liberté.

Yv - Au fond, j'ai envie de dire qu'il y a peu d'hommes libres sur cette terre.

M.L. Je crois qu'il y a dans toute vie quelques instants où l'homme est libre. C'est pour cela que j'insiste sur les instincts fondamentaux, l'amour, la paternité ou la maternité. Je regrette beaucoup que, au-delà des relations entre les hommes, qui engendrent des heures particulières, des instants particulièrement forts, ils n'aient pas suffisamment de vitalité spirituelle pour être encore debout, au sens fort du terme, le reste du temps. Mais sitôt qu'on respecte la règle du jeu avec les exigences que comporte cette vie spirituelle, on arrive à une certaine compréhension du sens profond de sa vie, de sa "mission", prenons le mot dans un sens convenable. Immédiatement, les instants de liberté se multiplient.

Yv - Alors il y a quand même des instants privilégiés, la paternité, la maternité, l'amour...

M.L. L'amour naissant, parce que l'amour ensuite se développe, on entre dans le concret des réalités avec tout ce que cela implique d'usage et d'usure.

Yv - Vous êtes cruel.

M.L. C'est réel. Mais c'est dans cette mesure où l'amour est "renaissant" que l'amour existe vraiment. Autrement dit, dans l'amour comme dans la paternité, il y a une activité de "recréation" sans laquelle tout retombe au niveau de la matérialisation, des systématisations.

Yv - Au fond, c'est très mystérieux parce que, en vous écoutant, je me disais que c'est vrai, cette sorte d'euphorie a quelque chose d'un peu frelaté. Mais cette sorte d'envol de l'âme dans l'amour naissant, on a l'impression que c'est un peu une vue de l'esprit, sans jeu de mots.

M.L. À mon point de vue, ceux qui le vivent n'accepteraient pas que ce soit simplement une vue de l'esprit.

Yv - Quand on analyse les choses...

M.L. Alors justement il faut savoir que, pour analyser vraiment quelque chose, il faut que ce soit vraiment vécu par celui qui analyse. Autrement nous sommes sur le plan de l'abstraction. C'est pourquoi tout ce que je dis sur le plan spirituel, ce n'est pas de la philosophie, ce n'est pas de la morale, c'est quelque chose qui est de l'ordre du singulier et non pas de l'ordre du général. Sitôt que vous le mettez sur le plan du général, le fondamental de l'homme disparaît. On reste dans l'espèce humaine, on n'est pas homme.

Yv - Au fond, vous cautionnez ce que j'ai entendu dire un jour, une définition du divin que je trouve très intéressante. Quelqu'un me disait : «Au fond, Dieu, ce serait un être auprès duquel ou contre lequel toute abstraction se briserait». Ce que vous venez de dire me rappelle cette définition.

M.L. Sitôt qu'on parle de Dieu, il faut se dire qu'on ne dit que des bêtises. Alors acceptons le jeu. Je pense que nous avons spontanément un atavisme religieux qui fait que nous croyons en Dieu primitivement.

Yv - Il faut qu'il y ait quelque chose.

M.L. C'est une certaine manière pour nous de nous situer par rapport au réel, pour nous expliquer un peu notre place. Ce n'est pas commode. D'autre part, on est continuellement en pleine contradiction quand on veut regarder les choses d'un peu près. Ce que je pense, si l'homme prend conscience un peu de la réalité qu'il vit à travers ses 80 ans, cette activité fondamentale qui se développe en lui va bien au-delà de l'idée qu'il peut en avoir, même au-delà des projets qu'il a pu en avoir. Il y a en lui quelque chose qui devient et qui est au-delà de ce qu'il veut. Pour moi, c'est une action qui est en moi, qui n'est pas de moi comme les autres, c'est-à-dire qui n'est pas que de moi. À ce moment-là, je fais un pas dans le vide, un acte de foi. Je ne sais rien de Dieu, sinon qu'il y a en moi une action qui n'est pas que de moi et je m'y résous dans l'immense qui est Dieu et dans une prise de conscience aussi profonde de cette action à laquelle je dois correspondre pour devenir moi-même.

Yv - C'est extraordinairement bien décrit, tout cela. Vous avez de l'entraînement. C'est pour cela que je vous reçois dans le silence parfois, parce que c'est vrai. Est-ce que vous dites deux fois la même chose, de la même manière ?

M.L. Jamais. Je dis toujours la même chose mais jamais de la même manière parce que ce n'est pas par mémoire. La mémoire ferait une répétition qui appauvrirait la réalité...

Yv - ... la réalité qui tuerait le réel.

M.L. Par contacts, ça s'enrichit des miettes, des accidents, des incidents de ce qui vient d'être vécu en plus ou en moins. Une réalité essentiellement vivante qui se manifeste chaque jour sous une forme qui est organiquement liée à ce qui a été vécu jusqu'à présent mais qui n'est pas systématiquement liée à la manière dont on le disait jusqu'alors.

Yv - *Vous avez beaucoup communiqué à travers l'écriture.*

M.L. L'écriture est une chose très importante pour vivre, pour penser, pour ceux qui sont capables de penser.

Yv - *Est-ce que vous accordez une place peut-être moins essentielle au dialogue ?*

M.L. Beaucoup de place au dialogue parce que, même lorsque j'écris, lorsqu'on écrit, on n'écrit pas pour soi seulement. On écrit pour celui qui serait susceptible d'être là pour entendre ou pour écouter. On n'écrit pas pour soi. Si on écrit pour soi, c'est dans une perspective où au-delà de soi il y a quelque chose qui doit venir et qui doit avoir sa fécondité.

Yv - *Lorsque nous parlons, c'est pour que d'autres personnes suivent ce dialogue, nous rencontrent dans ce dialogue. Nous sommes l'un en face de l'autre mais votre interlocuteur a un visage. Dans l'écriture, ce qui me paraît particulièrement difficile et surtout pour les matières qui vous intéressent, pour la vie intérieure, on a l'impression qu'il n'y a pas vraiment d'interlocuteur, de visage d'interlocuteur.*

M.L. Il n'y a pas de visage d'interlocuteur mais il y a une recherche de précision dans la description de ce qu'on écrit qui apporte à l'auteur ce que peut-être le sourire de celui qui est devant soi lui donnerait d'une autre manière. La recherche dans la précision est un des éléments capitaux de la pensée. Je dirais même que c'est un des aspects modernes. L'esprit critique fait partie de la vie spirituelle et pas seulement l'esprit de recherche. Or cet esprit critique consiste toujours à buriner la forme qu'on a utilisée jusqu'à présent pour dire ce qu'on veut dire, en s'apercevant qu'il y a toujours une distance, qu'il faut diminuer sans jamais pouvoir la faire complètement disparaître, entre ce qui est vie et ce qui voudrait être expliqué.

Yv - *Vous parliez de Dieu et vous disiez qu'on est toujours un peu à côté.*

M.L. C'est là le sommet de cette incapacité de structure qui est notre grandeur. Notre grandeur est d'être un peu au-delà de ce que nous pouvons savoir de nous-mêmes, de ce que nous pouvons dire de nous-mêmes, de ce que nous pouvons vouloir dire de nous-mêmes.

Yv - *Et par conséquent de ce qu'on peut dire de Dieu.*

M.L. Exactement car Dieu est au-delà.

Yv - *Disons qu'il ressemble davantage à la part inconnue de nous-mêmes qu'à la part connue.*

M.L. Tout à fait, si on peut employer le mot "ressembler". Il faut prendre le mot dans un sens suffisamment large pour qu'aucune ressemblance ne soit suffisante pour voir.

Yv - *On a quand même été créé à l'image de Dieu.*

M.L. Vous connaissez trop bien votre catéchisme. Je suis un vieux sceptique. Mais c'est à force de scepticisme qu'on atteint la foi.

Yv - *Est-ce que le scepticisme n'est pas la plus grande ouverture ?*

M.L. Le scepticisme quand il n'est pas aimé pour lui-même, qu'il est subi, accepté et épousé, c'est là qu'on trouve l'homme. Quand l'homme découvre qu'il est mystère, il affirme en même temps sa réalité et cette réalité impensable qui est en lui, qui se déploie en lui peut-être, si on peut dire.

Yv - *Cela fait une cinquantaine d'années que vous exprimez toutes ces choses.*

M.L. Je commence à les exprimer parce que cette évolution sur 50 ans est considérable. J'arrive dans un certain sens à me dépouiller de toute ma formation verbale, affective, cléricale, qui a été la mienne au départ. Il y a là tout un développement qui ne se fait qu'à longueur de temps, avec des tours et des détours, des avancées et des reculs suivant les périodes que l'on vit soi-même.

Yv - *Ça fait 50 ans que vous vous exprimez soit dans les livres soit verbalement. J'ai l'impression qu'un être comme vous devrait presque inspiré au silence. Mais ça nous priverait beaucoup, ce serait peut-être un peu masochiste en parlant de silence en ce qui vous concerne. J'ai l'impression qu'au bout d'un chemin aussi complet, aussi harmonieux, ce à quoi on peut aspirer le plus véritablement, c'est le silence. Est-ce que je me trompe ?*

M.L. Vous ne vous trompez qu'à moitié. Il est certain que tant que l'on peut parler, il faut parler. Mais il est non moins certain que si on ne pouvait plus parler pour une raison ou une autre, l'authenticité de la parole qu'on a pu dire jusqu'à présent se vérifierait dans la mesure où elle nous pousserait au silence. Il n'est pas sûr que le silence me soit si facile à épouser.

Yv - *J'ai l'impression que le silence est une conquête encore plus difficile que la parole.*

M.L. Le mot "conquête" est un mot un peu trop militaire pour moi. Pour moi, c'est une zone à laquelle je serais conduit, qu'il faudrait que je m'approprie. Ce ne sera pas sans difficulté. Actuellement, je dois parler. Si un jour je suis conduit à devoir me taire, j'espère que ma manière de parler aujourd'hui me prépare indirectement à me taire d'une façon véritable après. Le silence doit être mérité au-delà de la parole, ce n'est pas simplement l'absence de parole.

Yv - *On peut dire que vous avez le sens de la formule. À la radio, on dirait le sens de la chute car il va falloir qu'on se quitte encore ce dimanche.*

Troisième entretien

Yv - *Nous avons cheminé en nous laissant entraîner par les instances qui se succèdent dans l'éternel présent. Vous êtes de nouveau notre hôte ce matin. À propos d'instances, l'amour naissant, la maternité et la paternité sont des temps privilégiés dans la vie de l'homme. Nous avons parlé un peu de l'amour naissant, c'est un grand sujet. Mais la paternité...*

M.L. Je pense qu'il est plus facile au départ de parler de la maternité que de la paternité car la mère est tout de même plus intéressée par l'enfant que le père. Le père voit les choses d'un peu loin. Mais ultérieurement, à mesure que les

enfants se développent, le père prend sa place. Ce n'est pas la première au départ mais je croirais que c'est très important après, à condition que le père existe et, pour qu'il existe, il faut qu'il continue à croire à son fils même si son fils prend des distances assez importantes vis-à-vis de ce que le père voudrait de lui.

Yv - Cela vous est arrivé, dans la vie pratique ?

M.L. Dans la vie pratique, cela arrive à tous les pères, surtout dans les périodes d'histoire accélérées où les générations se suivent et ne se ressemblent pas du tout. Les jeunes vont avoir une vie tout à fait différente de celle de leurs parents. Ils ont des difficultés et des avantages que les parents n'ont pas eus. Dans les conditions actuelles, il y aura toujours, et de plus en plus, une distance qui se creuse. Mais la foi du père dans son fils et, dans une mesure moins consciente mais tout de même un peu réelle du fils dans le père, permet de franchir les distances que l'histoire creuse.

Yv - On a souvent prétendu que les enfants qui sont élevés à la campagne n'aspirent qu'à une chose, aller en ville, et vice-versa. Est-ce que ce fut le cas pour vos enfants ?

M.L. Cela n'a pas été tout à fait le cas puisque, sur six enfants, j'en ai eu trois qui ont voulu faire le retour à la terre.

Yv - Vous dites : le retour... parce qu'ils ont repassé par la ville ?

M.L. Au départ, il y en a eu trois qui pensaient pouvoir rester à la terre. L'un n'a pas voulu être seulement paysan mais mécanicien, il est surtout manuel. L'autre était un peu diminué mentalement et il était bon pour lui de rester. Le troisième a voulu faire des études d'enseignement supérieur agricole et il est maintenant professeur d'agriculture, ce qui est un métier plus agréable que d'être agriculteur soi-même. Pour moi, c'était mon grand espoir. Rien n'est plus décevant pour un vrai paysan, je le suis tout de même un peu, de voir ses terres abandonnées quand on les a travaillées pendant toute sa vie. Il y a un amour de la terre très particulier. Ce n'est pas l'amour de l'argent, ce n'est pas une question d'avarice, il y a une sorte de paternité vis-à-vis du champ qu'on a travaillé qui dépasse de beaucoup les sentiments qu'on peut avoir vis-à-vis des choses abstraites.

Yv - Vous parlez de paternité...

M.L. C'est très important pour moi. Je suis d'ailleurs assez crucifié de ce côté-là puisqu'une partie de mes champs, surtout ceux que j'ai le plus travaillés, sont actuellement en friche. C'est le lieu où je conserve les souvenirs les plus attendrissants de mon passé, des souvenirs qui me poignent par le dedans bien plus que ceux que je peux avoir du temps où j'étais professeur d'université. Surtout quand on est berger, il y a des heures dans la nature, la solitude, le silence, une certaine harmonie dans laquelle on se trouve. On fait partie du pays au sens beaucoup plus que géographique. Une terre humaine, la terre devient humaine au contact de ce que l'on est et elle nous le rend bien. Une terre que l'on a travaillée, ce n'est pas du tout la terre que connaît l'estivant. C'est la même géographie mais l'estivant passe là où le paysan vit. Cet attachement à la terre disparaît progressivement dans la mesure où on désocialise la paysannerie. Ce sont des histoires de vieux paysans d'il y a 50 ans qui feraient rire nos agriculteurs actuels plus occupés de faire leurs comptes que d'aimer leurs terres. Il y a une différence entre un exploitant et un cultivateur.

Yv - «La terre nous le rend bien», dites-vous, est-ce que c'est uniquement de la poésie ou avez-vous l'impression que lorsqu'on aime sa terre, elle produit mieux ?

M.L. Je ne le crois pas. Mais il y a une certaine familiarité, une présence, c'est difficile à dire, qui fait que ce n'est pas de la poésie; ça peut en faire mais ça existe avant la poésie. C'est quelque chose que nos vieux paysans connaissaient, les paysans à la Giono d'il y a 50 ans. Giono a très bien compris ces choses. C'était une paysannerie qui était en train de disparaître. Il s'en rencontre encore quelques-uns mais c'est de l'histoire ancienne.

Yv - Cette familiarité avec la terre est une expérience capitale pour vous.

M.L. C'est certainement un élément très important, qui n'épuise pas du tout le reste. L'essentiel de ma vie n'est pas tellement d'avoir fait un retour à la terre, c'est d'avoir une fidélité, quelque chose qui est montée en moi, qui a commencé au départ et qui continue, et qui me conduit à faire des choses, à prendre des positions qui sont sans proportion avec ce que je pouvais penser au départ. C'est ça qui est l'essentiel. Le reste est malgré tout du folklore. Ce n'est pas du folklore pour moi mais ça ne peut être que du folklore pour les autres.

Yv - Vous avez passé un peu à côté de ma question sur la paternité.

M.L. La paternité est difficile par le fait même que l'homme est plus difficilement père. Il faut au père une maturité humaine que la femme n'a pas besoin d'avoir pour être mère.

Yv - Elle la reçoit en fait au moment où elle met au monde un enfant.

M.L. Neuf mois de cohabitation, ce n'est pas une petite chose. Un homme le voit de loin. C'est un mystère pour lui mais, incontestablement, c'est une réalité très profonde. En revanche, je penserais volontiers que la paternité s'épanouit plus tard quand le père retrouve dans son fils âgé, adulte, quelque chose de lui, sous une forme autre et pourtant fondamentalement semblable à celle qu'il a vécue. D'ailleurs nous le trouvons vis-à-vis de nos parents, nous avons tel souvenir qui prend une dimension sans proportion avec ce que la mémoire pourrait nous en offrir.

Yv - Nous avons l'impression qu'à un moment ou un autre, on bouge comme eux, on parle comme eux, on sourit comme eux, même regard... C'est de l'ordre des ressemblances ressenties de l'intérieur, pas du tout de l'extérieur.

M.L. Cela est en dehors des temps et des lieux. Il y a tout de même entre nous des réalités qui ne peuvent pas passer quand tout le reste passera, sans rien dire de plus.

Yv - Il y a un partage d'éternité dans ce que vous venez de dire.

M.L. Oui mais sans plus, je suis sceptique. Le scepticisme n'est pas aimé pour lui-même mais c'est une voie d'honnêteté. On ne doit pas aller plus loin que là où nous portent nos pas. C'est capital au point de vue spirituel. Le jour où on accepte de n'être que ce qu'on est, où on l'accepte pleinement, on est dans la bonne voie.

Yv - Il y a une histoire de mystère et d'humilité là-dedans.

M.L. Il faut le reconnaître, c'est de l'honnêteté. Sitôt que vous donnez une explication : c'est l'inconscient ou n'importe quoi... vous êtes en train de vous donner des réponses faciles, aussi faciles que les croyants le font avec leur Dieu.

Yv - Vous avez quelque chose contre les explications que les croyants donnent de Dieu ?

M.L. Les explications faciles court-circuitent toujours les démarches intérieures nécessaires pour que l'homme s'approfondisse. Il y a une manière de croire en Dieu qui supprime les approfondissements humains, comme il y a une manière de croire à l'inconscient qui supprime les recherches humaines.

Yv - C'est très beau ce que vous venez de dire. Est-ce qu'on n'a pas le droit d'avoir une exigence intérieure et une certaine compréhension de certains mystères, ou même le devoir ? Est-ce que l'époque dans laquelle nous vivons, à savoir une époque où on a l'impression que les données traditionnelles viennent à la rencontre de la science de pointe, par exemple de la physique, est-ce qu'on n'a pas le droit d'aller un tout petit plus loin pour essayer, non pas de creuser le mystère, mais de s'en approcher tout au moins ?

M.L. On a le devoir essentiel de s'en approcher en se refusant la facilité de croire qu'on peut l'atteindre et en reconnaissant que le mystère est pour nous source de recherche beaucoup plus que de possibilités de connaissance. Le mystère est fait pour que nous devenions plus que ce que nous sommes, il nous aiguillonne. Mais sitôt que vous supprimez l'aiguillon, l'attelage reste en place. Le mystère est pour moi l'aiguillon d'une recherche qui ne peut pas se satisfaire des résultats que normalement, à longueur de vie, en suivant mon honnêteté intellectuelle, je peux atteindre. Ce n'est donc pas une limite à la connaissance, c'est une invitation à la connaissance mais une invitation qui ne peut pas être satisfaite, ou plutôt qui ne peut pas aboutir.

Yv - «Le mystère est un océan où l'intelligence se perd et non pas un mur où elle se brise», a dit un auteur.

M.L. Au lieu de dire "se perd", je dirais "nage ou surnage".

Yv - On peut nager sous l'eau et ça nous arrive peut-être plus souvent qu'à notre tour.

M.L. Là, on conserve les choses en profondeur de telle sorte que ce n'est pas une noyade, c'est une réalité que l'on vit grâce à quelque chose en nous qui est plus que la respiration ordinaire.

Yv - Souvent on s'est posé la question : où allons-nous ? qui sommes-nous ? Est-ce que c'est important pour vous de savoir où vous allez, pas après cette vie mais dans cette vie ?

M.L. Nous avons toujours au départ de la vie des projets mais je crois que, lorsque nous absolutisons nos projets, nous nous limitons. Nous sommes trop grands pour être limités par des projets. Soit dans cette vie, soit dans l'au-delà, ça viendra quand ça viendra, il ne faut absolument pas y penser. L'important, c'est la fidélité au pas à pas. Dans la mesure où on est fidèle au pas à pas du quotidien, sans savoir où on va, on y va très bien, on y va certainement. Il y a une sécurité dans la fidélité au pas à pas qui est paradoxale vis-à-vis de ce que, vu du dehors, on pourrait penser être de l'improbabilité.

Yv - Parce que la plupart des hommes sont sécurisés par leurs projets.

M.L. Ils sont en même temps limités, enfermés, possédés par leurs projets.

Yv - En fait, il faudrait avoir des projets mais ne pas y croire.

M.L. C'est-à-dire qu'il ne faut pas leur donner un caractère absolu, et avoir le sens qu'il y a autre chose. Notre grandeur consiste, non pas seulement à savoir faire ce que nous avons à faire, mais à faire, par fidélité, par foi à ce qui monte en nous, tout ce qui ne nous est découvert qu'à mesure que nous y correspondons vraiment.

Yv - N'ayant pas de projet, vous n'avez pas été souvent surpris.

M.L. J'ai toujours eu des projets et j'ai souvent été surpris et c'est à cause de cela que je les dévalorise maintenant mais je leur reconnais une utilité pratique. Être jeune, c'est savoir ce qu'on va faire. Quand un jeune ne sait pas ce qu'il va faire dans sa vie, il n'est pas tout à fait prêt. Le malheur des jeunes, c'est de savoir ce qu'ils vont faire et de s'imaginer que c'est cela qu'ils feront. Il faut avoir la souplesse de la jeunesse qui consiste à changer de cheval dans la mesure où l'un d'entre eux se trouve fatigué. C'est un des aspects importants de la vie spirituelle. La vie spirituelle ne se nourrit pas de projets, elle s'aide de projets. La vie spirituelle se nourrit de sa propre fécondité. Pour moi, c'est la différence qu'il y a entre fonction et mission. Une fonction, je sais ce que j'ai à faire et je vais choisir ma fonction à partir des possibilités que je me connais, c'est normal. Si je veux devenir professeur de mathématiques, il faut que j'aie les moyens d'en faire. La mission est tout à fait autre chose. C'est ce que j'ai à faire à partir de ce qui monte en moi et qui n'est pas la simple conséquence de ce que je sais de moi.

Yv - La mission est aussi quelque chose qui nous intègre dans quelque chose de plus grand.

M.L. Oui, par le fait même que ça dépasse ma propre personne. La fonction est au niveau social. La mission a une fécondité qui dépasse même les projets qu'on pouvait avoir quand on agissait. La mission doit être découverte à partir de ce qui monte en nous et sans trop tenir compte des possibilités qu'on se connaît alors car, à mesure qu'on correspond à la mission, les possibilités que la mission appelle vont nous être progressivement mises en évidence.

Yv - C'est aussi un grand mystère.

M.L. C'est un grand mystère qui est aussi une sorte de confirmation fondamentale de la vérité de ce qu'on a vécu. À mesure que l'on vit, des possibilités qui nous sont nécessaires pour continuer dans la ligne de ce que nous avons jusqu'à présent vécu nous sont données malgré que nous les ignorions jadis.

Yv - C'est une invitation à l'abandon et à la confiance.

M.L. Mais en prenant ça dans un sens très actif. Il y a un abandon qui est un renoncement, c'est de la piété. Il s'agit

d'un abandon de foi et d'humilité.

Yv - C'est aussi le chemin d'une confiance dans la vie.

M.L. Je n'aime pas le mot "confiance", je dis "foi dans la vie". La foi dans la vie, c'est la foi dans cette chose qui nous emporte les uns et les autres au-delà de ce que nous savons, au-delà de la conscience que nous avons de nous-mêmes.

Yv - Vous avez dit qu'on découvrirait sa mission.

M.L. On la découvre progressivement.

Yv - Alors j'ose penser, qu'à votre âge, vous êtes quand même en chemin vers la découverte, ou dans la découverte de votre mission sur cette terre ? On y est ?

M.L. Oui en plein, en plein. Ce que je peux dire, je crois en effet que ce que j'ai à faire, ce que je fais actuellement, ce que je ferai peut-être encore un peu quelque temps, c'est d'avoir uni d'une façon fondamentale l'honnêteté intellectuelle, l'authenticité de la vie avec la recherche scientifique et l'appel religieux, l'appel chrétien d'une manière précise pour moi.

Yv - Attention, vous dites chrétien. Voulez-vous dire religieux ?

M.L. Je dis chrétien par le fait que je suis d'origine chrétienne. On pourrait dire spirituel. Fatalement dans un pays comme le mien, dans un milieu comme le mien, le spirituel se manifeste sous une forme relativement contingente, mais malgré tout très importante par le fait que je suis dans la contingence. Autrement dit, si j'étais né en Inde, je ne suis pas du tout sûr que j'arriverais à être chrétien mais ce que je crois, c'est que ce que je vivrais dans le bouddhisme serait fondamentalement parallèle en honnêteté intellectuelle, authenticité de vie, fidélité à l'instant... que ce que je peux avoir dans le milieu particulier de ma propre existence. Je suis chrétien parce que je suis né en chrétienté.

Yv - Il y a des piliers... Vous venez de dire : honnêteté intellectuelle, fidélité...

M.L. Cela est capital. C'est encore une des grâces, un des avantages de notre époque. Vous savez, l'honnêteté intellectuelle n'a jamais été une vertu cardinale. L'obéissance était une vertu cardinale, pas l'honnêteté intellectuelle. L'honnêteté intellectuelle venait derrière l'orthodoxie. C'est un des aspects importants du progrès scientifique d'avoir mis l'honnêteté intellectuelle au premier plan.

Yv - Peut-être faudrait-il, pour notre auditoire, donner une très brève couleur à cette honnêteté intellectuelle. Qu'entendez-vous par là ?

M.L. L'honnêteté intellectuelle consiste à ne pas se donner des raisons qui seraient les conséquences de ce que l'on voudrait démontrer plus que de l'ordre de ce que l'on regarde comme vrai. Jadis on donnait des raisons "ad hominem", on était avocat, on soutenait une thèse et, pour la soutenir, on trouvait les moyens qui correspondaient aux possibilités de candeur de l'interlocuteur. L'honnêteté intellectuelle se refuse à cela, elle se refuse à donner des arguments auxquels on ne croit pas mais qui sont susceptibles d'être crus par l'autre. C'est un progrès important ! Ce sont les sciences qui nous l'ont donné beaucoup plus que la théologie.

Yv - Vous faites là un petit peu un procès à certains hommes d'Église.

M.L. Oui, tout à fait ! Il y a une raison d'État qui n'est pas supportable et il y a une raison d'Église qui ne l'est pas plus. L'honnêteté intellectuelle se refuse à donner à la raison d'État la première place. Elle se refuse aussi à donner à la raison d'Église la première place.

Yv - À quoi l'honnêteté intellectuelle donne-t-elle la première place ?

M.L. À sa réalité propre.

Yv - Alors, au fond, vous situez un peu mieux votre mission. Est-ce que vous avez eu l'intuition que, à 88 ans, ce serait là votre mission ?

M.L. Je dirais que le mot "mission" n'est jamais cernable. D'autre part nous sommes des êtres ambigus. Donc il y a toujours des ambiguïtés dans tout ce que nous pouvons dire, même de plus authentique, parce que nous sommes essentiellement ambigus par structure. Ceci étant accepté, ces réserves étant faites, je dois reconnaître que, sans l'avoir vraiment voulu, quoique je l'aie peut-être espéré au commencement, ce qui petit à petit se développe en moi est au-delà de tout ce que je peux en savoir, au-delà même des répercussions dans les milieux où j'ai quelque présence.

Yv - Est-ce que l'on peut encore évoluer lorsque l'on a atteint 88 ans ?

M.L. Je crois que l'on peut toujours évoluer mais je ne suis pas tout à fait sûr que ce soit toujours positif. Pour moi, je crois que c'est positif... je veux le croire... je le crois... J'ai l'impression qu'il y a dans la vieillesse une peur latente, une anxiété, une angoisse qui freine le développement de la pensée. Les vieux ont toujours peur.

Yv - Est-ce l'angoisse de la maladie, de la souffrance, de la mort ?

M.L. Non ! Une certaine angoisse métaphysique qui fait que l'on se mettrait à douter même de la valeur propre de l'intégrité intellectuelle en disant : au fond, on est ce que l'on est, les gens sont ce qu'ils sont; à trop vouloir cette rigueur, on fait de l'élitisme; en voulant le mieux dans une certaine mesure, on empêche tout simplement le bien-être d'exister. C'est difficile à dire.

Yv - Vous ne parlez pas de vous, vous parlez d'autres personnes.

M.L. Je ne parle pas de moi parce que je crois que j'y résiste assez mais beaucoup de critiques que l'on peut me faire ont leur origine dans cette manière de dire : après tout, vouloir le mieux, c'est peut-être sacrifier le mieux-être. Il y a là une certaine prudence de la vieillesse qui va contre le progrès. Je crois pour ma part que cette intégrité intellectuelle peut être intrépide jusqu'au bout ; c'est la folie nécessaire !

Yv - Même et surtout face à la mort.

M.L. Surtout face à la mort ! Face à l'incompréhensible, face à l'échec, parce que toute vie fidèle rencontre l'échec pour avoir, à travers l'échec, une fécondité dont la dimension est sans proportion avec l'utilité qu'elle peut avoir pendant la

vie ordinaire.

Yv - Et la mort ?

M.L. La mort fait partie de l'échec : «Il est bon que je disparaisse pour que vous deveniez» disait Jésus à ses disciples.

Yv - Vous voyez la mort comme un échec.

M.L. Prenez le mot "échec" dans le sens où je le dis. C'est un passage nécessaire pour une fécondité et donc, sur un certain point, ce n'est pas un échec. D'autre part, du point de vue physique, physiologique, visible, sensible, c'est tout de même un échec. La mort est un échec.

Yv - On ne va tout de même pas terminer sur cette idée.

M.L. Si vous entendez échec dans le sens où je le précise, je n'ai pas à hâter l'échec mais je le rencontrerai et c'est à travers la mort que, d'une certaine façon, on s'accomplit. C'est ce que je dis à mes éditeurs : «Vous ferez fortune dans 50 ans !»

Yv - Voilà qui est beaucoup plus tonique !

1989

21 - La communication en profondeur

Pierre Babin

1 - Qu'est-ce que la communication ?

P.B. *Monsieur Légaut, le mot "communication" est à la mode aujourd'hui, on parle de l'ère de la communication, des machines à communiquer; les universités, les entreprises se dotent d'un département de communication. Alors, dans ce brouhaha, nous venons trouver un sage. D'un côté, vous êtes un homme de solitude et, d'un autre côté, j'ai pu constater que vos textes sur la communication sont étudiés par exemple dans une université au Canada. Pour vous, la communication qu'est-ce ?*

M.L. Il faut d'abord bien préciser ce qu'on entend par communication. Ce mot est très utilisé et là où il y a de l'inflation, la monnaie perd sa valeur de sorte qu'il faut partir d'un terme précis d'autant plus que ce que nous voulons dire se passe, non pas à la surface des hommes, mais dans leur profondeur. Plus on approche du mystère de l'homme, plus on a besoin d'être précis dans les termes. Autrement ça fait de la bouillie de chats et avec de la bouillie de chats on peut nourrir tout le monde et personne ne le digère vraiment. Alors, pour moi, une communication est réelle lorsqu'elle a du poids à la fois sur celui qui la dit et sur celui qui l'écoute. Lorsqu'un des poids manque, la communication n'est pas au niveau où je pense que nous avons besoin maintenant d'en parler.

P.B. *Du poids, ça veut dire...*

M.L. ... que ce n'est pas sans conséquence pour le comportement mais aussi pour la pensée de l'un et de l'autre.

P.B. *Vous parlez du poids de la communication, de la communication réelle, mais peut-on préciser mieux ce qu'est la communication elle-même ?*

M.L. Si vous me demandez une définition, je ne peux pas vous la donner sans avoir l'impression que je trahis ce dont je parle. Si vous me demandez la chose pratique, je dirais que la communication est continue dans ma vie par le fait même que, chaque fois que j'agis, je communique soit avec l'autre, soit avec l'univers, enfin avec les choses. Donc la communication, par un certain côté, coïncide par sa réalité propre avec la réalité même que je vis. Elle fait partie de ma vie. Je n'existe pas si je ne communique pas.

P.B. *Et vous vous définiriez comme humain en tant que quelqu'un qui communique.*

M.L. Quelqu'un qui communique, en donnant à "quelqu'un" un poids dont je ne peux pas préciser la valeur. Au fond, il faut que j'existe pour communiquer et je ne peux pas exister si je ne communique pas.

P.B. *Donc dès lors que vous existez comme personne humaine, "ça communique". Et si on allait un peu plus loin. Quand vous essayez d'observer, de rendre compte à vous-même, ce que veut dire "ça communique", quel serait le mouvement spirituel qui caractérise cette réalité qu'on appelle "communication", est-ce l'attention ? Est-ce le service ? Est-ce l'ouverture ?*

M.L. C'est tout cela et ce n'est pas que cela. Il y a une globalité dans les différents aspects de l'activité humaine qui dépasse la simple addition des différents aspects de cette activité. Il y a une globalité, une totalité, une unité qui déborde la multiplicité des manifestations par laquelle je vis d'une façon concrète.

P.B. *C'est profondément lié à ce que je suis.*

M.L. À ce que je suis, mais sans qu'on puisse préciser ce que ça veut dire, parce que c'est précisément toutes les approches que nous pouvons faire de ce que nous vivons qui nous permettent de faire une approche de ce que nous sommes; mais l'être en tant qu'être, celui que nous pouvons être nous-mêmes, nous est inatteignable.

P.B. *Habituellement, quand nous parlons de communication, nous parlons d'un effort pour communiquer mais vous, vous dites que "non".*

M.L. Il y a un effort pour communiquer, incontestable, mais ce n'est pas l'effort qui fait la communication. Ce que je suis ne peut vraiment se développer dans la communication que par mon effort mais cet effort n'épuise pas du tout la réalité profonde de la communication qui vient de ce que je suis plus que de ce que je veux.

P.B. *Vous diriez que la communication nous échappe.*

M.L. Elle nous échappe par l'extrême de son importance, par l'extrême de sa réalité; non pas tellement dans l'actualisation concrète qui peut être saisie par n'importe qui, qui en est suffisamment "spectateur", mais dans sa réalité

fondamentale qui est en relation directe avec ce que je suis et, à l'occasion, avec ce que l'autre est, si cette communication se fait avec un autre.

P.B. *Vous avez dit : «La communication est une réalité en soi qui se développe par soi». Voulez-vous dire par là que la communication est indépendante des personnes, qu'elle serait comme une plante dans un appartement qui grandirait entre les humains mais en quelque sorte en dehors d'eux ?*

M.L. Ce n'est pas tout à fait ça. Pour moi la communication, telle que j'essaie de le dire, n'est pas à ce niveau, elle est à un niveau profond. Elle est à un niveau qui n'est absolument pas indépendant ni de qui je suis ni de ce que l'autre est.

P.B. *Quand vous dites cela, vous en faites comme une entité, je n'ose pas dire comme une boule entre nous deux.*

M.L. Non, mais comme une réalité qui a ses propres lois et qui se développe en étant très dépendante de l'un et de l'autre, au-delà même de leur propre désir, de leur propre volonté, à l'intérieur d'une certaine mécanique, d'un certain entraînement intérieur qui est la conséquence de la réalité spirituelle qui pointe, qui s'efforce de naître, de paraître, de s'explicitier entre les deux êtres.

P.B. *Quand vous définissez ainsi la communication, vous en faites une entité très dépendante de nous-mêmes. À la limite, vous en faites un "dieu".*

M.L. C'est une manière de nous représenter Dieu qui est certainement proche de cette réalité que nous ne pouvons pas atteindre autrement. C'est une représentation mais ce n'est pas Dieu. Elle est particulièrement féconde par le fait même qu'elle a une souplesse et une profondeur qui permettent de nous approcher, davantage que par d'autres représentations, de ce que Dieu peut être en lui-même sans que nous sachions de quoi il s'agit.

P.B. *Quand on dit : "Dieu est Amour" ou "Dieu est communication"...*

M.L. C'est la même chose, ce sont des représentations. L'important est de ne pas les absolutiser. Ce sont des représentations qui nous sont nécessaires pour faire une approche mais qui, nous le savons dès le commencement, ne peut pas aboutir réellement.

P.B. *Ce qui va très loin car des réalités comme "la communication", "l'amour", "la charité, ces grandes réalités sont plus grandes que nous, c'est au-delà de nous et pourtant c'est de nous.*

M.L. C'est de nous; ça nous englobe tout en étant la conséquence de ce que nous sommes. Dans une perspective trinitaire, on fait voir, d'une façon plus ou matérialisée, en parlant de l'Esprit : l'Esprit englobe le Père et le Fils.

P.B. *On est là très haut. Nous, habituellement, nous concevons la communication d'abord comme un projet humain, le projet d'atteindre l'autre.*

M.L. La communication, telle que je l'ai précisée tout à l'heure, n'est pas un projet, elle est un fruit. C'est le fruit d'une longue fidélité qui n'est pas sans avoir été un peu désirée, la vérité de ce qu'on est soi-même.

P.B. *Ainsi, au point de départ de l'humain, vous ne mettez pas la communication, mais soi-même et la fidélité à soi-même. Et vous diriez par exemple, que la communication est la conséquence de la présence que j'ai à moi-même, de la fidélité que j'ai à moi-même.*

M.L. La fidélité que j'ai envers certaines exigences intérieures qui montent en moi et dont je dois prendre conscience pour y correspondre.

P.B. *Au fond, vous ne partez pas de la communication, vous partez de la conscience de vous-même, de la présence à vous-même, de la fidélité à vous-même.*

M.L. En prenant "à soi-même" sous la forme concrète de certaines exigences qui s'imposent à moi et dont le refus serait pour moi une façon de me refuser moi-même.

P.B. *Vous essayez d'être fidèle à cet appel au fond de vous-même, à ces exigences intérieures qui s'imposent impérieusement. Ce n'est pas un projet, c'est une réalité qui s'impose du fond de vous. Et vous essayez de correspondre à cela et vous dites que cela vous introduit à la communication.*

M.L. Cela ne m'introduit pas nécessairement à la communication mais, dans la mesure où la vie spirituelle se développe en moi grâce à ces exigences et à la manière d'y correspondre, elle porte des fruits. Or la communication est un fruit de la vie spirituelle et par ailleurs la vie spirituelle ne se nourrit que de ses fruits. Donc la communication, conséquence de la vie spirituelle, est à la fois une nourriture pour celui qui dit et pour celui qui écoute.

P.B. *C'est très mystérieux, il faut qu'il y ait une espèce de correspondance.*

M.L. Cette correspondance est mystérieuse. C'est l'action de présence à présence qui dépasse de beaucoup toutes les autres formes de communication où n'entrent simplement que les sens et la raison.

P.B. *Alors si je n'avais pas une sorte d'écoute profonde à ce que vous êtes...*

M.L. ... je ne pourrais rien vous dire. Si vous n'étiez qu'un journaliste, je ne pourrais rien dire.

P.B. *Si vous pouvez parler avec un certain poids de la communication, c'est que je vous exige à ce point là.*

M.L. Je vous appelle à ce point-là, "exige" est de trop. La communication ainsi définie dépasse tout ce qu'on entend habituellement sous ce terme. On peut concevoir la communication à un niveau autre, en sachant bien que ce n'est pas le niveau spécifiquement humain, mais que c'est un niveau qui est, je dirais plutôt de l'ordre du collectif que de l'individuel, ou c'est un niveau de l'enseignement si vous voulez. Il y a deux expressions très caractéristiques : le "cœur à cœur" et le "bouche à oreilles". Ce que nous avons dit de la communication jusqu'à présent, c'est le "cœur à cœur". Ce que nous pouvons dire au niveau de l'enseignement, c'est le "bouche à oreilles". Or le "cœur à cœur" peut se dispenser du "bouche à oreilles". Le silence est peut-être le milieu le plus favorable pour que le "cœur à cœur" se développe, s'il a à se développer.

P.B. *Dans cette communication, est-ce que la parole est nécessaire ?*

M.L. À mon point de vue, la parole est utile. Elle est en général nécessaire, elle n'est pas indispensable et il y a des silences qui sont plus éloquents que des paroles.

P.B. *Vous avez dit que la communication est un fruit, c'est le fruit de la fidélité à soi-même. Quand on dit cela, on est en plein subjectivisme.*

M.L. Il y a une manière de concevoir le subjectivisme d'une façon pessimiste qui est fautive. L'essentiel de ce que nous vivons est subjectif. La manière dont nous pouvons en parler est plus ou moins rationnelle. Mais l'essentiel de ce que nous vivons est subjectif.

P.B. *Chacun se développe dans la ligne de ce qu'il est. Nous naissons avec tels parents et une hérédité qui peuvent nous mener à une catastrophe. Bref, on ne naît pas pur.*

M.L. Cela fait partie des aléatoires ou des risques de l'aventure.

P.B. *Alors qu'est la fidélité à soi-même pour un être très passionnel ?*

M.L. La fidélité dont nous parlons n'est pas tout à fait à ce niveau mais elle n'est pas sans avoir à composer avec ces déterminismes intérieurs à nous-mêmes, qui relèvent au fond des sciences humaines et qui ont un poids considérable sur notre conduite. Mais il faut au moins accepter que ce poids ne soit pas décisif, sinon vous supprimez la liberté. Il faut accepter qu'au cœur même de nos déterminismes il y a une réalité fondamentalement libre sans laquelle l'homme n'est plus qu'un organisme compliqué, extrêmement compliqué, mais qui n'a pas atteint le niveau de la liberté et de la responsabilité.

P.B. *Donc, quand vous parlez de la fidélité à soi-même, c'est de la fidélité à ce qui nous fait être libre et responsable.*

M.L. Je crois que c'est suffisant : libre et responsable et, dans une large mesure, impuissant, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voulons et nous faisons souvent des choses que nous ne voulons pas.

P.B. *Nous ne sommes pas l'être que nous voudrions être.*

M.L. Nous ne sommes pas l'être que nous voudrions être tout en sachant que nous ne le sommes pas, ça c'est capital. Une des grandeurs de l'homme est de connaître ses limites. Sitôt que l'homme connaît ses limites, il n'est plus tout à fait limité comme avant. Et c'est là que se glisse cette liberté et cette responsabilité sans laquelle l'homme n'est qu'un phénomène comme les autres.

P.B. *On pourrait dire que, dans ce type de communication, on s'éveille l'un à l'autre aux réalités les plus profondes qui sont endormies ou cachées en nous.*

P.B. Je pense que nous avons besoin des autres pour nous éveiller à nous-mêmes, mais à condition que nous soyons déjà un peu éveillés à nous-mêmes pour être capables d'être éveillés par les autres. Il y a une continuelle interaction, comme dans tout le domaine spirituel, entre les causes et les effets.

P.B. *Est-ce que le mot "éveil" vous conviendrait ?*

M.L. Le mot "éveil" me convient et je pense que ce n'est pas la peine d'aller plus loin. Mais je ne serais pas loin de penser qu'il y a peut-être, non pas une résurrection, mais une surrection des choses qui sont en nous et qui ne peuvent pas être éveillées sans que l'autre ne vienne nous le révéler. Il y a peut-être en nous des potentialités qui ne sont pas à notre disposition et qui attendent un révélateur.

2 - Conditions de la communication

Conditions fondamentales de la communication de cœur à cœur. Conditions nécessaires non seulement à celui qui se dit, mais aussi à celui qui écoute.

P.B. *Est-ce qu'on peut dire qu'il y a un objet à la communication ? À ce type de communication, il n'y a pas d'objet, par exemple le sens de la vie.*

M.L. Non, c'est un fruit, ce n'est pas un objet. C'est un fruit qui, même, ne doit pas être trop désiré pour être atteint et qui doit attendre sa maturité pour être cueilli.

P.B. *Est-ce que pour cette communication en profondeur vous établiriez quelques conditions ? Je crois qu'aujourd'hui, beaucoup de gens voudraient dépasser la banalité, la matérialité de nos communications.*

M.L. Je crois qu'il y a une certaine manière d'être déporté, sorti de chez soi. Je prends le mot "déporté" parce que c'est un mot fort. Déporté des conditions concrètes, quotidiennes de la vie, voilà qui est, je crois, très favorable, mais pas suffisant car rien n'est jamais suffisant, à une rencontre en profondeur. Car à ce moment-là on est nu l'un et l'autre, par le fait même que tous les costumes avec lesquels on s'habille dans le quotidien sont enlevés.

P.B. *Donc, vous diriez aussi une certaine pauvreté...*

M.L. Une certaine pauvreté, un certain dépouillement, un renoncement à tout ce qui d'une manière ou d'une autre permettrait de construire sa vie indépendamment de la prise de conscience en profondeur de ce qu'on doit être.

P.B. *Est-ce que, pour ce type de communication, il faut accepter sa fragilité personnelle ?*

M.L. Il faut accepter ses limites, c'est une manière de pauvreté, et relativiser, ne jamais absolutiser ce que l'autre vous dit parce que, sitôt que vous absolutisez, vous vous raccrochez à quelque chose qui vous permet de ne plus être pauvre.

P.B. *Donc cette communication en profondeur, comme toute autre communication, je ne dois pas l'absolutiser comme la vérité.*

M.L. Pas l'absolutiser comme la vérité. L'esprit humain est tel qu'il ne peut supporter aucune limitation à son activité quelque soit l'endroit où il se trouve. Sitôt qu'il y a un domaine où l'esprit humain ne peut pas critiquer, il est blessé à mort. C'est une des grandeurs de l'homme et la plus blasphémée par les religions. Sitôt que vous avez une révélation

matérialisée par un texte, vous êtes en train de tuer l'esprit. La révélation telle qu'on peut la concevoir est un fruit de cette fidélité de l'esprit, mais c'est une fidélité qui est continuellement à redécouvrir parce qu'elle est continuellement en train de se décomposer.

P.B. Vous conseillerez donc à des jeunes la sortie d'eux-mêmes, un dépouillement.

M.L. Je pense qu'il y a un certain dépouillement, une certaine sortie de soi-même physique qui est importante. On ne fait pas retraite chez soi, on ne la fait pas dans le milieu où l'on vit ordinairement. On a même besoin de sortir de notre continent. Une des grâces de notre époque, c'est que nos jeunes sont capables d'en sortir tandis que moi je ne suis sorti de l'hexagone qu'à soixante-dix ans.

P.B. Le fait que vous soyez aux Granges est une déportation, une sortie.

M.L. C'est une déportation, je ne l'ai pas recherchée pour elle-même mais par fidélité à ce que je devais décider pour ma propre vie.

P.B. C'est par fidélité à vous-même que vous avez quitté Paris.

M.L. Et ça m'a conduit à une déportation qui va bien au-delà, je dirais des premiers sacrifices et de tous les sacrifices qu'on peut imaginer lorsqu'on prend une décision de ce genre.

P.B. Par cette décision de sortie, qui est une sorte de rupture, vous avez expérimenté la fragilité.

M.L. Oui, la fragilité, la pauvreté de celui qui se trouve dans un autre milieu que le sien et qui, par certains côtés, entre par la porte étroite puisque la grande porte ne lui est pas accessible. Être paysan quand on est un intellectuel, ce n'est pas une promotion sociale.

P.B. Avez-vous aussi expérimenté au départ la difficulté de communiquer avec les paysans du coin ?

M.L. Pas tellement, parce que nous étions tous dans une situation de déportation. La France était envahie, les Français se sentaient plus ou moins esclaves. Dans un milieu comme la montagne, on respirait un air de liberté. Devant les grands dangers, l'homme est presque toujours déporté de ses habitudes quotidiennes et il atteint ainsi une liberté qu'il n'a pas l'habitude d'éprouver. Au contraire, j'ai été accueilli par les paysans de l'endroit avec une fraternité que je ne retrouverais peut-être pas maintenant.

P.B. En tout cas, dans cette solitude que vous avez connue au début, dans cette rupture, vous avez approfondi ce que vous étiez.

M.L. Oui, mais alors, non pas par méthode mais par fidélité. J'ai été fidèle. Chaque fois qu'il n'y a qu'une méthode, on est en dehors de la plaque.

P.B. Vous êtes très radical là-dessus.

M.L. Je le suis, enfin je le suis peut-être trop. Mais je ne crois pas qu'on puisse l'être trop dans la nécessité. Se déporter est très utile mais ce n'est pas suffisant. Il y a autre chose et cette autre chose, c'est la conséquence de la fidélité plus que de la situation particulière où l'on se trouve.

P.B. Pour terminer ce sujet si profond, si important, est-ce que vous pouvez nous dire comment, dans cet état de rupture, de déportation, s'est approfondie pour vous la communication ?

M.L. Plus on est solitaire de cette manière-là, et par conséquent aussi isolé, plus on a besoin de communiquer. Mais on peut communiquer avec autrui sans lui parler, simplement par cette voix intérieure qui nous sert d'auditoire. Combien de fois ai-je causé avec ceux que je connaissais bien, non pas parce qu'il étaient là, non pas parce qu'ils m'écoutaient, mais parce que j'avais besoin de leur dire car leur dire me permettait de me dire.

P.B. Vous parlez d'un besoin de communiquer qui est né de cette solitude.

M.L. Comme la nourriture est nécessaire pour vivre, communiquer est nécessaire pour que la vie intérieure, la vie spirituelle se développe.

P.B. Et donc la communication est née de la solitude.

M.L. La communication en profondeur est née à l'occasion de la solitude, mais la solitude n'est pas automatiquement source de communication.

P.B. Vous avez dit : «J'ai eu besoin à ce moment-là de me dire».

M.L. Pour me trouver et non pas pour rejoindre l'autre. L'autre est très important, je dirais même est nécessaire, indispensable mais, en définitive, pour que l'autre puisse exister pour moi, il faut d'abord que j'existe moi-même.

P.B. Est-ce que vous diriez que la communication avec soi-même est la base de la communication avec les autres ?

M.L. Je le dirais volontiers à condition de ne pas donner au mot "base" une suffisance. Ce n'est pas suffisant mais c'est nécessaire. Pour que je sois présent aux autres, il faut que je sois présent à moi-même. Autrement, je me perds dans les autres et je ne suis pas présent aux autres autrement que par les conditions physiques, psychologiques, sociales avec lesquelles je communique.

3 - Questions sur la communication

P.B. En venant ici, je m'attendais un peu à ce que, vous posant des questions très concrètes, vous mettiez tout en l'air et que vous commenciez par me dire: «Écoutez, la communication, ce n'est pas cela». Il fallait aller à l'essentiel comme vous l'avez fait. Mais maintenant, est-ce qu'on pourrait faire descendre cet essentiel dans le sable de nos réalités quotidiennes ? La première grande question qui m'a été posée sur la communication concerne la famille. Au début du mariage, en général, ça va bien mais après...

M.L. Heureusement, la vie est là pour nous éveiller à nous-mêmes à travers les circonstances, souvent plus

dramatiques qu'heureuses, que nous avons à rencontrer.

P.B. Vous dites : "ça, c'est le chemin"...

M.L. Ce n'est peut-être pas un chemin absolument nécessaire mais, très fréquemment, c'est un chemin qui permet d'atteindre une profondeur qu'on n'atteindrait pas dans des conditions de vie quotidienne.

P.B. Donc, à tous ceux qui ont des conflits avec leurs enfants, avec leur femme ou leur mari, vous diriez qu'il ne faut pas les rejeter, il faut qu'ils les accueillent.

M.L. Sitôt qu'ils les rejettent, ils se coupent de la communication, cela va de soi et, en même temps, ils coupent en eux des possibilités d'accueil qui leur sont nécessaires pour qu'ils deviennent eux-mêmes. Un père qui se refuse à son enfant à cause de toutes les désillusions que cet enfant peut lui procurer, renonce à sa qualité de père et par conséquent à toutes les possibilités que sa paternité aurait pu lui procurer s'il était resté père.

P.B. Au départ, c'est le paradis des fiançailles et puis, quelques années après, comment passer de ce paradis à un stade de communication plus profond ?

M.L. Ce n'est pas fréquent d'y parvenir. Pour moi, ça exige de la part de l'un et de l'autre des activités spirituelles personnelles qui ne sont pas nécessairement dans le contrat de mariage.

P.B. Donc, vous iriez jusqu'à dire, si je comprends ce que vous avez dit au début, qu'une des conditions de l'évolution d'une communication plus profonde, c'est l'entrée dans la solitude.

M.L. Mais l'entrée dans une solitude qui accepte que l'autre, le conjoint, soit lui-même dans la sienne. Ce sont deux solitudes qui se reconnaissent dans leur qualité propre plutôt qu'un silence d'isolement. Reconnaître l'autre dans sa réalité personnelle est capital pour que la communication puisse se faire. Sinon, après le départ toujours facile, c'est presque avec sa femme qu'on a le moins de communication. On entre plus facilement en communication avec d'autres femmes qu'avec la sienne. Chacun suit son chemin. Si on ne respecte pas l'autre, si on ne porte pas intérêt à l'autre, l'amour conjugal devient, je dirais, plus la conséquence d'un contrat, la conséquence d'un passé, que le chemin par lequel on arrive à sa propre maturité.

P.B. Si chacun est fidèle à lui-même, est-ce que l'amour va durer ?

M.L. Il se retrouvera parce que, si chacun est fidèle à lui-même, à la fin de la vie, cette fidélité sera un bien commun à tous deux, même si ces fidélités ont eu des réalisations concrètes différentes. Le fait que deux êtres tout le long de leur vie ont été fidèles à ce qu'ils devaient être malgré toutes les imbrications de leurs deux histoires, cela crée un climat de familiarité, de communion qui peut très bien se développer en dehors de toute communication. Il est probable qu'aucune communication ne peut tout à fait épuiser, expliciter cette communion ultime qui peut exister entre eux.

P.B. Au fond, vous faites une distinction entre communication et communion.

M.L. Oui, parce que la communication suppose tout de même une explicitation dont la communion n'a pas besoin.

P.B. Dans le mot communication vous mettez quand même une explicitation, un langage, tandis que dans la communion...

M.L. Pour moi, il y a des communions qui sont dans le silence. Je pense même que la communion est plus adaptée à la manière de se dire de deux vieux époux que leur propre capacité à se l'explicitation l'un à l'autre. C'est l'image de vieux époux auprès du feu, dans leur vieillesse, et je dirais une vieillesse qui dure très longtemps, vu que nous n'arrivons pas à mourir, et qui est l'écho, amorti mais fin, très fin de l'automne après le printemps, le printemps avec ses orages, l'automne avec son calme. C'est la communion.

P.B. Une des plus grandes difficultés qu'expriment les parents concerne le conflit des générations. Bien sûr, il y a des sensibilités différentes mais, plus grave, il semble qu'on ait des vérités différentes. Pour notre génération, le mariage à l'essai était quelque chose d'anormal, il fallait faire confiance à l'amour, à la vie. Or aujourd'hui, bien des jeunes veulent voir s'ils sont faits l'un pour l'autre avant de se marier. Il me semble qu'on a là des vérités différentes.

M.L. Le mot "vérité" me gêne un peu parce que tout de suite je crois que les uns et les autres, nous y mettons une valeur absolue, sous-jacente. Or pour moi, il n'y a pas de vérité absolue. Toutes les vérités doivent être plus ou moins accordées aux conditions concrètes dans lesquelles chacun a à vivre. Lorsqu'il y a des difficultés de ce genre, c'est parce que les deux générations absolutisent ce qu'ils appellent leur vérité. Ceci est très important. Il n'y a pas de vérité absolue, il y a des approches de la vérité conditionnées très lourdement par les conditions concrètes dans lesquelles on a à les vivre.

P.B. Communiquer dans ce sens là, c'est d'abord admettre que ce ne sont pas des vérités absolues mais des approches.

M.L. C'est tout à fait indispensable. Sitôt que vous avez une vérité absolue et que vous la possédez, vous n'êtes plus capable de communiquer véritablement. Sitôt qu'il y a un absolu dans votre pensée, votre pensée n'est plus vierge.

P.B. Je crois qu'un certain nombre de chrétiens ont de la peine à communiquer parce qu'ils absolutisent les dogmes.

M.L. On ne peut pas les en accuser parce que depuis vingt siècles on le fait. Un des gros progrès de la mutation qui viendra peut-être, c'est qu'il n'y a que des approches et les approches ne sont pas des absolus. Déjà en science nous n'avons plus que des modèles. Le réalisme thomiste était une forme primitive qui ne peut plus être acceptée maintenant. Quand on pense que le concept épuise le réel, on est tout à fait en dehors des perspectives de maintenant. Tout n'est que représentation avec tout ce que cela implique de relatif, de mobile, de perfectionnable.

P.B. Alors vous diriez aux parents de prendre conscience du caractère relatif des vérités.

M.L. Je leur dirais en plus que le chemin qu'ont à suivre leurs enfants n'est pas le leur. C'est pour cela que leur manière de concevoir la vie ne peut pas être celle de leurs enfants. Mais ce qu'ils leur ont donné sans qu'ils le sachent, parce que ça dépasse de beaucoup une leçon de morale, va revenir petit à petit à la surface lorsque, avec l'expérience de la

vie, les enfants prendront un peu mieux conscience de ce qu'ils sont.

P.B. *Un autre problème est le conflit entre la communication et le travail. Le travail aujourd'hui est de plus en plus prenant pour beaucoup qui sont engagés dans le commerce ou une entreprise. Les personnes deviennent de plus en plus tendues, fatiguées, mais si elles s'arrêtent, c'est l'entreprise ou le commerce qui s'écroule. Alors, est-ce qu'il faut choisir entre la communication et le projet, entre la communication et la marche de l'entreprise ?*

M.L. Pour moi, choisir est peut-être trop brutal. Il y a une manière d'absolutiser un projet qui est précisément de l'ordre de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. Sitôt que dans la vie d'un homme un projet devient un absolu, cet homme est blessé à mort dans son humanité. Alors, ça ne veut pas dire qu'il ne faut rien faire, ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire de projets, mais il faut se dégager de toute tendance, je dirais totale, totalitaire, à se vouer à un projet qui mériterait que l'on y perde sa vie. Aucun projet ne mérite qu'on y laisse sa vie. Aucun dévouement ne doit être considéré comme une vertu mais un dévouement qui est la conséquence d'une fidélité, c'est valable.

P.B. *Vous revenez toujours à cela. Il s'agit au fond que la personne qui est lancée à fond dans un projet, s'interroge sur elle-même.*

M.L. Et sur l'origine de son projet, sur la qualité qu'elle donne à son projet, parce que l'exigence intérieure a un caractère absolu que n'a aucune réalisation concrète.

P.B. *Vous ne dites pas de renoncer aux projets, ni de refuser d'entreprendre une action courageuse. Vous nous dites d'écouter nos exigences intérieures.*

M.L. On peut aller jusqu'à dire que, si cela est nécessaire pour soi, si cela est important pour soi, le sacrifice du projet peut faire partie des conditions nécessaires au développement de sa propre vie.

P.B. *C'est ce qui vous est arrivé.*

M.L. C'est ce qui m'est arrivé à quarante ans. Heureusement pour nous, nous avons toujours des autodéfenses qui sont la conséquence de nos illusions, de sorte que ça rend les choses plus faciles, plus possibles, mais ça ne change pas leur nature. Les illusions tombent mais, au-delà du sacrifice, on découvre la fécondité. Et la fécondité est en relation très directe avec la communication parce qu'une communication n'est pas simplement utile, nous sommes à un autre niveau, la communication est féconde dans la mesure où elle est pour l'autre d'un certain poids qui pèse sur sa propre réalité spirituelle.

P.B. *Vous demandez qu'on fasse un choix entre l'efficacité et la fécondité.*

M.L. Entre l'efficacité... et je dirais même entre "l'utilité" et la fécondité. Ce n'est pas du même ordre. L'utilité est une chose concevable et précisable, qui peut être au niveau du projet. La fécondité est au-delà de tout projet parce qu'elle dépend d'un avenir qui n'est pas à notre disposition et elle se développe dans un cadre qui n'est pas forcément celui que nous avons désiré.

P.B. *Quelquefois on doit renoncer à l'utilité, à l'efficacité...*

M.L. Le mot "efficacité" est un peu plus fort. On doit renoncer même à l'utilité parce que l'utilité est d'un temps tandis que l'homme est fait pour autre chose que le temps.

P.B. *Donc vous critiquez assez radicalement quelqu'un qui se lancerait à la poursuite d'un projet, si religieux soit-il, si pur et philanthropique soit-il.*

M.L. Je reviens toujours, avec un peu d'humour, à tous ces fondateurs d'ordre qui ont cru construire pour l'éternité et qui parfois étaient conduits à sortir de leur ordre avant même leur mort.

P.B. *Certains pensent qu'ils ont des exigences sociales à respecter, que le monde a des exigences qui font qu'on ne peut pas tous s'en aller dans les bois ou les monastères.*

M.L. Bien sûr. C'est toujours la même chose : si c'est la conséquence d'un projet, ça ne marche pas mais, si c'est la conséquence d'une fidélité fondamentale qui m'oblige à rompre avec certaines manières de vivre de mon milieu d'origine, de telles ruptures me paraissent nécessaires. Nous absolutisons sans le savoir des manières d'être ou plutôt des manières de faire qui devraient être toujours critiquées afin de pouvoir les modifier et même parfois d'être amené à y renoncer.

P.B. *Un autre obstacle à la communication est le fait que nous portons des masques. Mais n'est-ce pas utile, sinon nécessaire, de porter des masques pour ne pas se casser la figure ?*

M.L. Pour ma part, je pense que tous, qui que nous soyons, nous portons un masque, soit que nous le portions de notre propre initiative, soit qu'on nous en habille. Mais l'important est de critiquer ces masques afin de ne pas leur donner le niveau de l'être. Je dois exister indépendamment du masque que je porte tout en sachant que j'ai un masque.

P.B. *C'est prendre une distance par rapport à ce masque.*

M.L. Mais en même temps il faut l'accepter comme nous acceptons nos limites, comme nous acceptons les ambiguïtés dans lesquelles nous sommes baignés dès le commencement et dont nous ne sortirons jamais, mais que nous pouvons continuellement critiquer pour ne pas y être identifiés.

P.B. *Est-ce que l'amour est la forme la plus haute de la communication ?*

M.L. Qu'est-ce que vous entendez précisément par le mot "amour" ? Ce mot subit les inflations les plus considérables et par conséquent a toutes sortes de valeurs suivant le pays où on trafique avec. Pour moi, la première forme de l'amour, c'est le respect de l'autre. La deuxième, c'est l'intérêt pour l'autre. Ces deux exigences sont générales : quel que soit l'homme que je rencontre, je dois le respecter et lui porter intérêt. Si je parle maintenant de l'amour d'une façon précise, un amour est électif : je ne peux pas aimer tous les hommes, que ce soit sous la forme de l'amitié, ou sous la forme conjugale. Donc ce troisième niveau est essentiellement électif car je ne peux pas aimer d'amour tout le monde mais je dois respecter et porter intérêt à tout le monde.

P.B. *Quand vous dites "porter intérêt", l'évangile dit "rendre service".*

M.L. Absolument, favoriser la vie de l'autre et en particulier le développement spirituel qui correspond à ce qu'il est, ce qui ne peut se faire que très indirectement. C'est la base même de l'amour évangélique.

P.B. *À la limite, quand il est dit dans l'évangile, «tu aimeras ton prochain», c'est ça.*

M.L. C'est ça, mais lorsqu'il est dit dans l'évangile : «Jésus l'aima», il y a autre chose. À ce moment-là, il y a une exigence qui apparaît qui montre une relation entre eux deux qui déborde de beaucoup la relation qu'il peut avoir avec n'importe qui.

P.B. *Alors là, c'est une élection. Le mot élection, qu'est-ce que c'est, une affinité ?*

M.L. L'amour est électif. Il y a très probablement une affinité au niveau psychologique, mais aussi une prise de conscience des possibles de l'autre. Et cela est mutuel parce que, si je le reconnais en lui, c'est que d'une certaine manière je l'ai reconnu en moi. C'est qu'on a un peu les mêmes possibles en tout cas, sous une forme fondamentale plus que sous la forme concrète particulière que chacun doit prendre par le fait même qu'il est dans un lieu et dans un temps.

P.B. *Cet amour électif naît donc d'une sorte d'affinité, de prise conscience des possibilités mutuelles de l'un par rapport à l'autre, ou encore d'une vocation de l'un par rapport à l'autre.*

M.L. Oui, "vocation" est préférable au mot "possibilité", vu qu'il ne s'agit pas de possibilités techniques, mais de quelque chose d'autre qui est en lui sans être tout à fait à sa disposition comme le reste et qui précisément est de Dieu si vous accueillez le mot.

P.B. *Olivier Clément m'a répondu, quand je lui ai posé la même question : «L'amour est à base d'une sorte d'illumination l'un de l'autre».*

M.L. Tout dépend de ce que l'on entend par "illumination", mais en définitive le mot ne me déplaît pas du tout à condition que ça ne soit pas trop lumineux !

P.B. *Oui, pas trop lumineux mais mystérieux.*

M.L. Le mystère n'est pas lumineux. Il nous transforme pour un temps en une réalité autre que celle que nous connaissons ordinairement, mais il n'est pas lumineux au sens extatique, au sens de tout ce qui d'une manière ou d'une autre dépasse la discrétion de Dieu.

P.B. *Alors, est-ce qu'on pourrait dire que celui qui vit le respect de l'autre, l'intérêt mutuel et enfin cette élection, s'il est fidèle à ces exigences, est-ce qu'il atteint le plus haut point de la communication ?*

M.L. Je crois qu'on est en tout cas sur le chemin de l'atteindre. À mon sens, l'ultime, c'est quand chacun, fidèle par son histoire à ce qu'il devait être, malgré des chemins très différents, se joint à l'autre dans sa finalité. C'est au niveau de l'existence, lorsque deux êtres prennent conscience de leur "existence" (dans le sens que je donne à ce mot en opposition à la vie) et se découvrent très proches malgré des chemins différents, car ils font la même expérience fondamentale. Là se trouve une union qui dépasse, par son extrême, la communication qui peut exister au niveau de l'amour du troisième type, l'amour où chacun reçoit de l'autre au niveau même où il se donne lui.

P.B. *Alors, il y a accomplissement pour ainsi dire mutuel des finalités que chacun a dans sa vie.*

M.L. Exact, mais non l'accomplissement dans le sens total du terme. C'est je dirais une situation limite. Ce qui fait que l'accomplissement de l'un au niveau du royaume de Dieu n'est pas indépendant de l'accomplissement de tous dans la mesure où chacun s'accomplit à sa manière dans le royaume. Chacun s'accomplit mais non sans être en relation d'une manière invisible, mystérieuse, avec l'accomplissement que les autres réalisent de leur côté, de sorte que ça crée une unité. C'est là l'unité dans l'extrême diversité qui, à mon sens, est la seule qui soit digne de la grandeur de l'homme et de l'idée que nous pouvons nous faire de Dieu.

P.B. *Quand vous parlez de filiation et paternité spirituelles, vous entendez une amitié spirituelle.*

M.L. À mon point de vue, il peut y avoir amitié sans avoir filiation et paternité spirituelles. La paternité spirituelle est une expérience assez unique dans l'histoire de l'un et de l'autre et comporte une profondeur que n'a pas la relation d'amitié ou d'amour dont nous parlions tout à l'heure. Mais, à mon point de vue, il ne doit pas y avoir beaucoup de vies spirituelles véritables, vigoureuses, singulières qui ne soient la conséquence d'une filiation et d'une paternité spirituelles. Le père spirituel est nécessaire pour que le fils se découvre dans sa réalité spirituelle.

P.B. *En retour, le père spirituel est de quelque manière l'enfant de son fils.*

M.L. C'est exact. Dans l'ordre spirituel les causes et les effets sont continuellement en train de s'échanger, mais il ne faut pas durcir le rapport père-fils ni surtout lui donner un sens unique. À mon point de vue, un troisième mot est important parce qu'il supprime l'ambiguïté des mots paternité et filiation, c'est le mot "fraternité spirituelle".

P.B. *Ça ne veut pas dire qu'on a un projet commun.*

M.L. Absolument pas. Je dirais même qu'il est très vraisemblable que, dans la mesure où la fidélité de chacun s'incarne dans une réalisation qui n'est jamais tout à fait sans projet, ces projets peuvent être très différents.

P.B. *Ces amitiés profondes sont-elles faites pour durer ? Ont-elles un certain poids ?*

M.L. Elles n'ont pas besoin de durer parce qu'elles ne sont pas tout à fait du temps. Une rencontre suffit pour que le passage se fasse. Pour que cette rencontre ait quelque poids matériel, psychologique, dans l'avenir, il n'est pas inutile qu'une certaine distance, une certaine absence, se manifeste et soit nécessaire pour le développement normal de ces deux réalités singulières, différentes et cependant convergentes à la fois par leur origine et par leur finalité, par leur fruit.

P.B. *Il me semble que vous avez dit que l'Église et l'humanité avancent grâce à des amitiés profondes de ce genre ou à des familles spirituelles.*

M.L. Je pense en effet que l'Église, dans sa réalité spirituelle proprement dite et pas simplement dans sa réalité sociologique ou institutionnelle, trouve son unité et son développement dans cette filiation et paternité spirituelles qui éclosent de générations en générations et qui sont un des aspects de sa singulière réalité dans la mesure où toujours, à chaque génération, quelles que soient les conditions sociologiques, il y a passage de père à fils.

P.B. *Dans cet amour, vous avez insisté sur le caractère électif, libre, unique et totalement imprévisible.*

M.L. Unique, comme toute réalité spirituelle.

P.B. *Est-ce que ce type de relation n'est pas dangereux pour les institutions, les règlements officiels, les coutumes, les groupes ?*

M.L. Tant pis pour les institutions. En revanche, je crois que les institutions en ont besoin pour justement ne pas dégénérer en institutionnalisme, c'est-à-dire en institutions qui s'aiment pour elles-mêmes, qui se survivent pour elles-mêmes.

P.B. *Est-ce que les réalités sexuelles, l'attraction des sexes, favorisent ou embrouillent la communication ?*

M.L. Je pense que les réalités sexuelles sont presque toujours considérées comme des absolus. Et c'est le drame de l'Église. C'est-à-dire que la sexualité a toujours joué un rôle très important dans les manières de vivre de l'Église. Cela devient une grosse difficulté dans la mutation qui se prépare, par le caractère absolu qu'on lui donne. On dit que c'est Dieu qui donne un enfant et ainsi de suite. Dieu n'y est pour rien. C'est un des aspects où l'Église risque de sombrer. Ce n'est pas le dogme de la Trinité qui fera sombrer l'Église, c'est la sexualité. Il faut que les réalités sexuelles soient relativisées. Nous avons maintenant des possibilités de le faire beaucoup plus qu'avant.

P.B. *Vous voulez dire, avec les techniques modernes ?*

M.L. Non seulement avec les techniques modernes, mais par le fait de voir ce qui se passe ailleurs. Par exemple, en Afrique, une coutume consiste à renvoyer une femme qui est stérile pendant deux ans. C'est très logique avec la manière dont l'Église elle-même concevait la famille. Autrement dit, nous avons à relativiser considérablement ces choses-là.

P.B. *Est-ce que les réalités sexuelles que les jeunes vivent intensément, favorisent ou gênent la communication ?*

M.L. Ce que je penserais, c'est qu'au départ cela la favorise mais très vite, ça la gêne en ce sens qu'une intimité charnelle absorbe, par les préoccupations qu'elles provoquent, la disponibilité qu'exige une communication spirituelle, à la fois par la passion, mais aussi par le contraire, à savoir quand on s'y refuse.

P.B. *Donc d'une certaine manière, vous diriez que les réalités sexuelles risquent d'empêcher les personnes d'être présentes à elles-mêmes.*

M.L. Elles risquent de les préoccuper de choses qui sont importantes mais qui ne devraient pas être pour elles l'essentiel.

P.B. *Et donc, ça les empêcherait de faire face à elles-mêmes et d'entrer dans leur solitude fondamentale qui est nécessaire. Et vous recommanderiez volontiers aux jeunes une certaine abstinence.*

M.L. Je crois que l'ascèse dans ce domaine ne présente aucun intérêt mais, si vous acceptez que le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre sont à la base même de l'amour et si vous acceptez que nos instincts, spontanément, ne sont pas tellement dans le sens du respect de l'autre et de l'intérêt pour l'autre, il y a là une contestation intérieure qui peut atteindre la morale de responsabilité et dépasser la morale de l'obéissance. La morale de responsabilité, c'est l'avenir de la morale. L'autorité, c'est fini. Si je suis responsable vis-à-vis de l'autre, cela me commande intérieurement des manières d'être que la loi morale ne peut pas me commander parce que la loi est générale, et je suis un cas particulier. La responsabilité singularise et nous demande l'exigence dont nous parlions tout à l'heure.

P.B. *Il y a un proverbe qui dit : «L'autorité et l'amour ne font pas bon ménage». Est-ce qu'on ne peut pas dire aussi, que la communication et l'autorité ne font pas bon ménage ?*

M.L. Je le croirais assez volontiers si l'autorité n'est pas suffisamment spirituelle pour accepter de ne pas être d'un autre ordre que ceux qui lui sont soumis. S'il y a une autorité de droit divin, nous retombons dans l'absolutisme.

P.B. *Alors, quel rôle et quelle définition donnez-vous à l'autorité ?*

M.L. L'autorité a un rôle essentiellement pratique, pragmatique. Il faut désacraliser l'autorité en particulier dans les milieux chrétiens, désacraliser l'Église. Il n'y a pas d'autorité intérieure qui vienne du dehors. La seule autorité à laquelle je dois me soumettre radicalement, c'est l'autorité de ma conscience, l'autorité de cette exigence dont nous parlions tout à l'heure. C'est une des grosses acquisitions théoriques de Vatican II.

P.B. *Dans la communication, qu'est-ce que vous pensez des conflits ? Est-ce que les conflits peuvent être une forme de communication ?*

M.L. À mon point de vue, lorsque les conflits peuvent être dépassés, cela montre que les gens qui sont en lutte ont eux-mêmes dépassé leur propre situation personnelle. Si nous pouvons dépasser le conflit, c'est que nous avons dépassé les raisons du conflit qui viennent de moi et de lui.

P.B. *Vous ne diriez pas que toute communication a besoin de conflit.*

M.L. Je dirais l'inverse, à savoir que toute communication en profondeur suscite des conflits par le fait même que nous sommes des êtres différents, à cause de ce que nous sommes. Cela fait partie de notre grandeur de ne pas être des mannequins. Mais en revanche, à mon point de vue, beaucoup de conflits seraient évités si on posait convenablement les questions. Le malheur de toutes nos approches de l'homme et de Dieu, c'est que nous ne posons pas bien les questions. La grandeur de l'homme consiste à se poser des questions qu'il ne peut pas résoudre. Mais lorsqu'il se pose des questions de telle façon qu'il sait les résoudre, elles sont mal posées. Notre grandeur, c'est de savoir ignorer ce que nous ne pouvons pas atteindre.

P.B. Dans cette communication en profondeur, quelle est la place que vous accordez aux mots et au langage. Vous avez été mathématicien, vous avez été très sensible à la logique, à la rigueur, ne croyez-vous pas que c'est absolument nécessaire à la communication ?

M.L. La logique et la rigueur sont certainement nécessaires mais elles ne sont pas suffisantes pour que la communication existe. Maintenant, pour que la communication soit une véritable communication, il faut que les paroles, les gestes, enfin tout ce qui d'une manière ou d'une autre permet le concret de la communication, il faut que tout cela ait sa transparence, c'est-à-dire qu'à travers le langage, au-delà de la grammaire et au-delà des structures, il y ait quelque chose de celui qui parle qui aille au-delà et qui atteigne l'autre au-delà de la manière dont il peut lui-même s'exprimer ou expliciter sa pensée.

P.B. Actuellement avec la génération de la télévision et des médias, on tend parfois à se satisfaire d'une approche affective. Est-ce que, pour la communication, il ne faut pas demander d'aller plus loin ?

M.L. Je pense qu'il faut aller encore plus loin. La très grande difficulté, indépendamment de la superficialité des gens qui communiquent, c'est le nombre. On est submergé de communications. Et sitôt qu'on est submergé de communications, la communication s'évanouit.

P.B. Qu'est-ce qui constitue une communauté ? Est-ce la communication ?

M.L. Pour moi, une communauté est un ensemble d'êtres qui sont suffisamment fidèles, chacun à ce qu'il doit être pour avoir en commun le sens de la fidélité de l'autre et découvrir dans leur communion, une possibilité d'être encore davantage fidèle chacun à ce qu'il est. Je parle de la communauté chrétienne. Dans mes perspectives, ce n'est plus une communauté fondée sur une doctrine sur Jésus mais sur une intelligence en profondeur de l'humanité de Jésus. Cette compréhension en profondeur de l'humanité de Jésus nous fait approcher d'une transcendance que nous ne pouvons pas préciser davantage sans la limiter et donc la blasphémer, ceci est important. Mais, malgré tout, il faut que cette communication, que cette intelligence soit, dans sa réalité fondamentale, le lieu commun de toutes les fidélités de chacun.

P.B. À la base de la communauté, vous mettez donc la fidélité de chacun à ce qu'il est lui-même et non pas un groupe rassemblé par la parole de Dieu, comme on l'a dit quelquefois.

M.L. Ce n'est pas mauvais en soi mais, à mon point de vue, c'est insuffisant, a fortiori pour un groupe qui ne serait rassemblé que pour un projet commun. De tels groupes sont condamnés à disparaître rapidement parce que les projets sont conditionnés par les situations concrètes du temps et du lieu, et ces situations changent. Le drame de toutes nos congrégations féminines fondées au dix-neuvième siècle, c'est que leur projet ne correspond plus aux besoins actuels.

P.B. Une autre communication qui paraît poser des questions, c'est entre les personnes âgées.

M.L. Elle est beaucoup plus rare que la communication entre amoureux ! Plus les personnes sont âgées, moins elles ont de capacité à communiquer par le fait même qu'il y a une solitude chez elles qui est, non seulement la conséquence de leur solitude fondamentale, mais de leur impuissance à communiquer véritablement au niveau de l'expression.

P.B. Est-ce que c'est un enfermement sur soi ?

M.L. C'est un enfermement sur soi dû à ce que toute la vie passée, à la place d'être l'occasion d'un point de départ, est une sorte de tombeau dans lequel on s'enferme. C'est pour ça qu'il y a énormément de vieillesse tristes.

P.B. Vous diriez que la communication entre personnes âgées est faite de l'acceptation de sa solitude ?

M.L. C'est une première condition nécessaire mais il faut aller plus loin et voir, dans sa solitude, la condition humaine dans sa réalité fondamentale. Chacun, touchant un peu à ce qu'il y a de fondamental dans sa condition d'homme, trouve là un point commun par lequel on peut, à l'occasion, si on en est capable, s'ouvrir l'un à l'autre.

P.B. Mais est-ce normal que des personnes d'un certain âge se disent peu de choses ?

M.L. Je crois que, habituellement, elles ne disent presque rien. Mais je pense que, si elles existent véritablement l'une et l'autre dans leur réalité fondamentale grâce à ce qu'elles ont vécu dans leur passé, elles sont capables à certains moments de dire des choses en profondeur qui débordent de beaucoup l'expérience personnelle qu'elles peuvent avoir de la vie qu'elles ont menée. La communication avec les mourants est un extrême où pratiquement le tombeau dans lequel on a vécu jusqu'à présent peut s'ouvrir parce qu'à ce moment-là les conditions sociologiques, qui sont une partie importante du tombeau dont j'essaie de parler, se trouvent pour ainsi dire mises de côté. Il y a une liberté dans l'homme qui va mourir qui n'existe pas dans l'homme qui est encore en pleine vitalité. Il y a une liberté dans le détachement, dans le dépouillement qui permet dans une certaine mesure de dire des choses ou d'entendre des choses qui n'ont rien à voir avec ce qu'on aurait été capable de dire ou de ce qu'on aurait été capable d'entendre en temps ordinaire.

P.B. À votre âge, beaucoup de personnes se sentent seules et s'enferment sur elles-mêmes comme dans un ermitage. Est-ce que vous pensez que maintenant votre communication est plus ou moins grande que par le passé ?

M.L. Elle est en un sens plus grande que par le passé par le fait même que ce que je dis a peut être plus de poids sur un plus grand nombre de personnes qu'il y a vingt ans. Mais en revanche, j'ai l'impression d'être plus en avance sur mon temps aujourd'hui que je ne l'étais hier et, à ce moment-là, la communication devient plus difficile. Autrement dit, on est à la fois pris par deux sentiments contraires, on porte écho chez les autres, mais tout ce qu'on est ne passe pas. Les autres reçoivent mais ils ne voient pas jusqu'où ça va, par le fait même que la communication n'est pas totale.

P.B. Auriez-vous le sentiment que ce que vous avez vécu et ce que vous êtes en profondeur sont tellement profonds, mystérieux, que cela vous a décapé dans la vie ? Vous avez passé des étapes de purification, alors vous êtes un peu au-delà du temps.

M.L. Je ne suis plus tout à fait de ce monde.

P.B. Parce que vous êtes trop dans ce qui est essentiel.

M.L. Ça fait partie au moins des conditions de décapage, de déportation. Plus on entre dans sa propre réalité, plus on entre dans une solitude qui ne peut plus être approchée. C'est la grande différence entre deux jeunes et deux vieux. Deux jeunes communiquent facilement par ce qu'ils voudraient être l'un et l'autre, et la facilité de la communication en résulte. Chez deux vieux, par le fait même de leur singularité qui s'est accentuée au fil de leur propre vie, de leur propre fidélité, ils sont à la fois "un" et foncièrement "différents".

P.B. Si je résumais tout ce qu'on a dit, j'oserais dire, non pas que vous avez la vérité plus qu'avant, mais que vous en avez encore moins qu'avant. Et c'est pour ça que vous êtes plus profond et plus essentiel.

M.L. Exactement. Parce que l'inflation de la vérité en diminue la qualité. Au fond, tout est très simple. Seulement, c'est si simple que l'on ne peut plus l'enseigner.

1989

22 - **Radio Suisse Romande**, le 24 décembre 1989

Décryptage Eliane Huot

M.L. Jésus aurait pu se mettre à l'abri des Juifs et des Romains mais il a été fidèle jusqu'au bout à ce qui montait en lui. À mesure que son action se développait socialement et provoquait des réactions juives ou romaines, il voyait qu'il n'était pas en mesure de réussir son propre projet ; il a désespéré dans une certaine mesure de convertir Israël. Il voyait que ce vers quoi il allait par fidélité profonde était condamné à échouer mais, au lieu de l'éviter, il est allé jusqu'au bout. Pour moi, cette fidélité fondamentale qui fait que l'on n'accroche pas son action au résultat mais à la conviction profonde de ce qu'on est, voilà l'essentiel de l'activité spirituelle chrétienne.

RSR - Il faut donc découvrir progressivement qui l'on est. Faut-il accrocher sa fidélité à une "étoile" ?

M.L. Avant de l'accrocher à une étoile, il faut connaître ses racines. Un arbre se développe à partir de ses racines. Être fidèle à ses racines. Dans un milieu d'Occident, nos racines sont chrétiennes avec tout ce que cela comporte d'ambiguïté. C'est à partir de l'approfondissement de ce que nous pouvons vivre à partir de nos racines que nous pouvons le dépasser, c'est-à-dire le faire avancer. Tout ce qui m'a précédé (nos racines), si je m'y accroche, peut être comme une préparation à ce que j'ai à devenir. Je ne suis pas né d'hier, ni d'avant hier, mais ce que j'ai à devenir est la conséquence de ce que je vais en faire et qui va me permettre d'être de l'avenir.

Au début du siècle, dans les années 1900-1910, il y a eu la grande question moderniste qui n'est toujours pas résolue et qui est en train de se dérouler de façon plus ou moins dramatique à notre époque : la confrontation entre la foi et les conséquences qu'on en tire, avec ce que la science apporte de son côté. Cela a surgi au début du siècle, sur le plan de l'exégèse et de la philosophie avec Loisy, Blondel, Laberthonnière. Il y a eu une période très vivante au point de vue intellectuel entre 1900 et 1910.

Dans une chapelle, même lorsqu'elle est maintenant désaffectée, il reste quelque chose. On a la même impression quand on entre dans une ancienne petite ferme. Là où l'homme a vécu, travaillé, souffert, ça reste un endroit qui prend quelques caractères intérieurs. Si vous y êtes sensibles, vous avez des idées sur les racines que nous avons. Une des carences de notre époque, c'est précisément que, à force de se couper du passé, nous nous sommes en même temps coupés de nos racines. Or on ne se repique pas sans racines.

Nous sommes inséparables de ceux qui ont vécu avant nous et peut-être, mais cela est plus mystérieux, nous ne sommes pas totalement séparés de ce qui se prépare demain. Nous sommes, sans le savoir, des ouvriers inconscients d'un avenir qui dépend de nous et qui est déjà en nous, mais qu'il est impossible de décrypter, avant qu'il ne soit vécu.

L'Humanité est porteuse de son avenir. St Thomas disait : «Dieu a créé le monde de manière à ce qu'il se développe suivant ses propres lois». L'important est de laisser un intervalle suffisant pour que la liberté et la responsabilité humaines aient leur mot à dire. Sinon nous serions dans un monde parfaitement déterminé. Cet intervalle de liberté, on doit l'expérimenter pour soi. C'est là que la vie spirituelle oblige le pur cérébral à ne pas être qu'un cérébral mais un penseur, c'est-à-dire quelqu'un qui vit ce qu'il pense et qui a vécu ce qu'il est en train de penser.

RSR - Bien des gens sont lassés de la lenteur de l'évolution. Vous-même, vous ne vous découragez pas ?

M.L. Si j'accrochais ce que j'ai à faire au résultat, un résultat positif, je pourrais me décourager. Mais si je l'accroche à une exigence intérieure et si j'accepte même le jeu, à savoir que j'échouerai mais que par fidélité, à travers cet échec (la porte étroite), il y a une fécondité qui est sans proportion avec l'utilité que je peux avoir sur le moment présent, cela me permet d'aller jusqu'au bout sans désespérer car je suis sur mon chemin.

Dans le christianisme, nous avons insisté sur les fins dernières, c'est-à-dire sur les résultats. Or sitôt que la conduite est dictée par les résultats, la fidélité n'existe pas et la vie spirituelle disparaît. La vie spirituelle est essentiellement gratuite, elle n'existe que par une activité créatrice qui n'est pas la conséquence d'une technique visant un projet bien précis. C'est une fidélité intérieure. L'activité créatrice est essentiellement gratuite : on ne crée pas pour vendre.

RSR - Alors la vie spirituelle est à contre-courant des projets de l'homme.

M.L. **Oui**, la mondanité, c'est le monde qui essaie de se constituer à l'occasion de techniques et de projets convenablement conçus et réalisés. La vie spirituelle n'élimine pas du tout les techniques mais son origine est autre.

RSR - Alors peut-on concilier la vie de notre société et la vie spirituelle ?

M.L. Ce point de conciliation est un peu comme un mariage forcé : on vit avec, on est dedans. Ce qui est important, c'est que la vie spirituelle soit suffisamment vigoureuse pour épouser la réalité essentiellement inhumaine par sa cruauté, sa systématisation. Et c'est grâce à ces épousailles que monte, se réalise en nous une réalité qui nous est tout à

fait étrangère au départ. Le chaos s'organise petit à petit en nous. À travers l'extrême diversité des situations, grâce à la fidélité, le chaos s'organise et un être devient unifié, unique.

RSR - *La joie ?*

M.L. Un résultat obtenu par technique donne de la satisfaction : on a fait ce qu'il fallait faire, pas plus. Or le fruit d'une activité créatrice donne la joie (c'est-à-dire le bonheur). Et là, il faut aller jusqu'au bout. La satisfaction sépare, la joie a besoin de se communiquer pour exister.

RSR - *Alors la vie est faite de petits plaisirs, c'est-à-dire de satisfactions.*

M.L. Oui

RSR - *Vous évitez de parler de Dieu, de la divinité du Christ...*

M.L. Dans l'homme, Dieu est toujours présent mais sous une forme telle que, pour mieux en parler, il vaut mieux se taire à son sujet. Les mots "Dieu", "mérite", "grâce", "Saint-Esprit"... sont des mots que l'inflation a vidés progressivement de leur sens. Il vaut mieux les éviter. Mais il faut un vocabulaire précis malgré tout. Le langage est très important. Dans les pays où le langage est très pauvre, on peut vivre spirituellement mais l'expression de la vie spirituelle ne peut pas se partager. Il y a des langages qui ne sont pas capables de la finesse nécessaire pour parler de la vie spirituelle d'une façon honnête.

RSR - *Mais l'important est-il d'en parler ?*

M.L. Non. Seulement, ceux qui en vivent et qui sont capables d'en parler doivent le faire car la vie spirituelle exige la totalité de l'individu. Parler fait partie de l'homme au sens le plus intégral du terme. La parole fait partie du témoignage vivant.

RSR - *Vous ne croyez pas aux sages qui se taisent.*

M.L. Je croirai au sage qui se tait à l'extrême limite de sa sagesse et qui dit : «Je ne peux pas en dire plus ; ils n'ont pas compris ce que j'ai déjà dit...». C'est le grand silence de Jésus : il est bon que je vous quitte, j'en ai marre de vous enseigner pour rien...

RSR - *Vous avez eu la tentation de vous taire ?*

M.L. Quand après une séance, il y a un trop grand décalage entre ce que l'on dit et ce qui est compris... on a envie de se taire. C'est très décevant mais cela fait partie de la condition humaine : prêcher dans le désert est déjà une première prédication. Remarquez : au fond, bien des œuvres sont faites pour celui qui les fait, beaucoup plus que pour ceux auxquelles elles sont adressées.

Ce qui est important, c'est d'avoir écrit soi-même. L'écriture est une condition très importante, je ne veux pas dire indispensable mais nécessaire, de la vie spirituelle. Là où on n'écrit pas ce que l'on vit, c'est de la bouillie de chat. L'écriture est une ascèse très importante pour le développement de la vie spirituelle. Autrement, on reste dans les nuages. C'est un peu comme l'esprit critique : là où il n'y a pas d'esprit critique, la vie spirituelle est presque condamnée à être plus ou moins vague, sinon enflammée...

RSR - *Qu'est-ce qui est central pour vous ?*

M.L. C'est prendre conscience de la vie spirituelle qui se développe en nous à partir de l'activité créatrice et critique. Un deuxième point lui est lié : comprendre par le dedans l'essentiel de ce que Jésus a vécu car cet homme a réussi à vivre d'une façon plénière une vie qui, pour chacun d'entre nous, est possible dans la mesure où on y correspond selon nos possibilités. Il faut recréer, à partir de ce que l'on est et qui est très différent de ce que l'on était il y a 2000 ans, grâce à l'activité créatrice, l'intelligence de celui dans lequel on est suffisamment entré pour en recevoir le flux.

P.B. Marcel Légaut, dans un mois, vous aurez 89 ans. Je propose que nous relisions ensemble, avec votre mémoire et aussi avec votre expérience, ce texte extraordinaire qu'on a appelé le discours évangélique ou le discours inaugural de Jésus qui comporte à la fois les Béatitudes et puis ces enseignements radicaux que Jésus a été censé donner dans la plaine ou dans la montagne.

M.L. On ne peut pas lire les Béatitudes comme un texte quelconque, même de l'Écriture. C'est une sorte de résumé qui implique qu'on soit préparé à le lire par le climat que l'on est en train de vivre sur le moment même. Il y a un certain détachement de l'histoire ordinaire, de la vie ordinaire qui me paraît indispensable pour que ce rassemblement des Béatitudes ne soit pas quelque chose de fictif. Il faut, dans une certaine mesure, que ces Béatitudes soient déjà vécues intérieurement pour que, en les lisant dans le texte, elles portent l'écho qui convient à ce qu'on peut en tirer pour soi-même aujourd'hui : un certain détachement, un certain dépassement de la vie ordinaire. Au-delà de toute idéologie, même de toute religion. Une sorte de sagesse éternelle qui dépasse les manières de concevoir la vie ordinaire, comme presque un adieu à la vie après avoir suffisamment vécu, parce qu'on l'a enfin comprise.

Heureux les pauvres en esprit car à eux est le Royaume des Cieux.

Heureux les doux car ils hériteront la terre.

Heureux les affligés car ils seront consolés.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice car ils seront rassasiés.

Heureux les miséricordieux car ils recevront miséricorde.

Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu.

Heureux les artisans de paix car ils seront appelés fils de Dieu.

Heureux les persécutés à cause de la justice car à eux est le Royaume des cieux.

Heureux êtes-vous quand ils vous insultent et persécuteront et diront toutes sortes de mauvaises choses contre vous, en mentant, à cause de moi, réjouissez-vous et exultez parce que votre récompense est grande dans les cieux. C'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui furent avant vous.

P.B. Ce grand discours évangélique vous a-t-il inspiré d'abord lorsque vous étiez jeune ? A-t-il marqué votre vie ?

M.L. Il a marqué le début de ma vie en ce sens que, dans ma jeunesse, comme d'ailleurs chez beaucoup de jeunes, les perspectives extrémistes ont un attrait tout particulier. De sorte que l'on est plus séduit par l'extrême des choses que par la réalité proprement dite. Ce n'est qu'à longueur de vie que les choses extrêmes prennent leur place et qu'elles n'ont plus le poids excessif qu'elles peuvent avoir au départ quand on choisit le sens de sa vie.

P.B. Mais vous, au début, ce qui vous a marqué, c'est ce caractère extrémiste, utopique, radical.

M.L. Le mot "utopique" n'est pas exact, puisque à ce moment-là je ne pensais pas que cela puisse être utopique; quand c'est excessif, ce n'est pas utopique. En fait c'est utopique. Mais surtout l'intérêt est accroché à l'extrême, la radicalité.

P.B. Alors est-ce qu'aujourd'hui à votre âge vous relisez ce discours avec humour ?

M.L. Ma tendance est de le relire en le remettant sur le plan proprement historique de ce que Jésus a eu à vivre. Et là, évidemment, ce sont des perspectives tout à fait autres que celles que je pouvais avoir quand j'étais jeune.

P.B. Alors vous dites que vous réinterprétez les Béatitudes à la lumière de ce qu'a vécu Jésus ou de ce que vous avez vécu.

M.L. Les deux si l'on peut dire. De ce que je peux concevoir de ce que Jésus a vécu, à partir de moi-même, de la connaissance des écritures et de l'expérience que j'ai pu avoir à travers ma vie.

P.B. Alors, les Béatitudes pour vous, enfin le Sermon sur la montagne, ce n'est pas un discours prononcé d'un coup comme cela, mais vous dites que c'est quelque chose que Jésus a distillé au long sa vie.

M.L. Pour moi, Jésus a dû les dire tout le long de son histoire, aux heures où il les vivait vraiment. C'est un peu comme les paraboles. Il n'a pas programmé les paraboles. Elles sont venues spontanément sur ses lèvres lorsque, après les avoir vécues, il se trouvait porté à s'en ouvrir à ceux qui les écoutaient.

P.B. Expliquer sa vie par des histoires.

M.L. Expliciter sa vie par des histoires de ce genre où il se mettait, plus encore qu'il ne s'adressait tout à fait aux auditeurs. C'est parce que les auditeurs étaient ce qu'ils étaient, mais surtout par ce qu'il était actuellement en train de vivre, qu'il a été porté à les inventer.

P.B. Et vous dites que c'est ainsi pour le sermon sur la montagne.

M.L. C'est ainsi pour le sermon sur la montagne mais avec ce rassemblement littéraire qui, par certains côtés, trouble un peu la compréhension de ce que chacune des Béatitudes veut dire.

P.B. Le caractère utopique, radical, extrémiste de Jésus ne vous a pas effrayé et aujourd'hui vous dites que c'est toujours valable.

M.L. C'est toujours valable à condition que ce soit la conséquence d'une fidélité fondamentale à ce qu'on a vécu, à ce qu'on a à vivre. La radicalité n'est pas dans le texte, dans le mot, mais la radicalité est dans la fidélité qui prépare la possibilité de les vivre en authenticité. Et non pas simplement comme pour satisfaire notre besoin d'absolu.

P.B. C'est la radicalité dans la fidélité à la mission.

M.L. Voilà. Dans la vie que l'on doit mener soi-même, dans la singularité où l'on se trouve soi-même.

P.B. Prenons un texte, mettons «*Bienheureux les pauvres*». Vous en avez dit un mot tout à l'heure. Au début, vous l'avez interprété comme un programme idéal. Et aujourd'hui ?

M.L. Aujourd'hui, c'est par fidélité que je suis conduit à une certaine forme de pauvreté qui est pour moi la Béatitude de la pauvreté telle qu'elle est écrite dans l'Écriture et que Jésus l'a vécue de son côté, à sa manière.

P.B. Comment la commenteriez-vous aujourd'hui ?

M.L. Jadis, j'avais des certitudes qui n'étaient jamais remises en question. Maintenant, grâce à la vie de fidélité que je crois avoir menée, la vie de foi, il y a en moi un esprit critique qui sape ce qu'il y a de trop solide dans les certitudes sur lesquelles j'ai construit ma vie, et qui me rend pauvre dans la mesure précisément où là où il y avait beaucoup de réponses, il y a maintenant des questions qui ne peuvent pas être résolues par ce que je peux actuellement en savoir.

P.B. Vous avez de moins en moins de certitudes.

M.L. J'ai de moins en moins de certitudes, parce que j'ai de plus en plus de foi.

P.B. De moins en moins de certitudes, sur Dieu ou sur les croyances ?

M.L. De moins en moins de certitudes sur Dieu. J'ai toujours su ce que je devais faire mais, après l'avoir vécu, je suis moins sûr d'avoir exactement fait ce que je devais faire. J'ai tendance à critiquer ce que j'ai vécu jadis, ce qui aurait été très catastrophique sur le moment même parce que cela aurait supprimé cette sorte de totalité qu'on essaie de mettre dans ce qu'on fait.

P.B. Vous avez eu un projet, vous l'avez réalisé et aujourd'hui vous pensez que ce n'était pas si pur.

M.L. Le mot "projet" n'est peut-être pas tout à fait exact. J'ai su ce que je devais faire par fidélité plus que par projet. Mais ce savoir qui était sans réserve sur le moment même, je serais moins assuré maintenant d'avoir été tout à fait exact. Autrement dit, ma vie est entièrement plongée dans une certaine forme d'ambiguïté. Cette ambiguïté, je ne la connaissais pas lorsque je prenais mes décisions. Mais 20 ou 30 ans après, quand je regarde de nouveau, je puis découvrir l'ambiguïté là où il m'aurait été nocif de la voir, car cela aurait supprimé le caractère radical de la décision.

P.B. Alors ça, c'est pour votre vie mais vous le dites aussi pour toutes les croyances que vous avez eues en Dieu, pour toutes les certitudes.

M.L. C'est la même chose.

P.B. Maintenant vous interrogez tout.

M.L. Pour moi, je suis plus inspiré par les grandes questions fondamentales que je dois me poser que par les réponses définitives que je croyais avoir.

P.B. Donc vous ne donnez plus de réponses aujourd'hui mais vous vivez avec les questions.

M.L. Je vis avec des questions qui me paraissent capitales et c'est grâce à ces questions que mon esprit est toujours en éveil d'une attente que je vis dans une certaine pauvreté radicale, qui semble bien devoir trouver sa plénitude dans les derniers moments.

P.B. Alors pour vous «*Bienheureux les pauvres*», c'est bienheureux celui qui vit avec des questions insolubles et qui les accepte.

M.L. Avec des questions insolubles mais qui sont décisives pour pouvoir se tenir debout en homme dans la situation où on se trouve.

P.B. Françoise Dolto dans "L'Évangile au risque de la psychanalyse" interprète ainsi le début du sermon sur la montagne : «*Quel bonheur pour ceux qui sont en manque jusqu'au fond de leur cœur*». Vous le diriez aussi ?

M.L. Tout à fait. Je le dirais et je penserais que Jésus, justement dans la mesure où il critiquait la tradition dont il était héritier et qui avait été probablement, au début, une base suffisamment solide pour qu'il y jette sa vie, se trouvait être dans cette radicale pauvreté qu'il aurait désiré rencontrer autour de lui pour pouvoir être écouté.

P.B. Une telle interprétation, si radicale, au fond induit un peu l'idée de la mort. Dans la présence devant l'insoluble, vous dites : «*Bienheureux les pauvres*» mais, quand vous étiez jeune, le mot "pauvreté" avait un sens plus social, plus psychologique, plus humain.

M.L. Plus psychologique. Cette pauvreté n'atteignait pas les bases mêmes sur lesquelles on construisait sa vie. C'était une pauvreté comme on peut en voir chez les autres lorsqu'on est suffisamment riche pour parler de pauvreté.

P.B. Donc le traitement que vous avez fait subir pour ainsi dire aux Béatitudes et au Sermon sur la montagne, c'est de repenser toutes choses à la lumière de la vie de Jésus et de votre propre vie.

M.L. Exact. À la lumière de ma propre vie et de celle aussi que je peux voir, que je peux entrevoir plutôt, chez certains êtres qui me sont suffisamment proches pour que la singularité de ce qu'ils vivent ne me soit pas tout à fait étrangère.

P.B. On vient de parler de la pauvreté. Est-ce qu'il y a d'autres mots, d'autres textes de ce Discours sur la montagne qui auraient été très forts pour vous et qui ont évolué au cours des âges ?

M.L. Au cours des âges il y a un autre mot, le mot "miséricordieux" qui est un peu particulier. Supprimer ce qu'il y a de violent dans les jugements qu'on peut porter sur les autres, c'est ça la miséricorde aujourd'hui.

P.B. Vous l'interprétez ainsi et c'est devenu très fort en vous, supprimer ce qu'il y a de violent.

M.L. Supprimer ce qu'il y a de violent. D'ailleurs, c'est la conséquence de la violence car il y a dans toute violence une secrète défense de soi-même. Alors accepter d'être ce qu'on est de façon à n'avoir pas besoin de se défendre de ceux qui, étant différents par leur réalité, nous donnent l'occasion de nous mettre en question.

P.B. C'est dans ce sens-là que vous réinterpréteriez la miséricorde, dans le sens de la non-violence profonde.

M.L. De la non-violence qui nous permet de ne pas nous défendre des réalités difficiles à accepter qui nous viennent de

notre compréhension de ce qui se passe au-dehors de nous.

P.B. Cette non-violence, vous la vivez par un effort sur vous-même ou par une meilleure compréhension de la vie et de vous-même.

M.L. Un effort sur moi-même ? non, mais une certaine lassitude de juger. Quand on regarde son passé, on s'aperçoit que chaque fois qu'on a pris des décisions violentes, elles n'étaient pas tout à fait exactes. On regrette toujours les décisions violentes qu'on a prises dans sa vie.

P.B. On regrette toujours les décisions violentes prises dans sa vie...

M.L. Cela ne veut pas dire des décisions fortes. Il y a une différence entre fortes et violentes.

P.B. Des décisions où on s'est défendu de soi, de quelque chose qui vous atteignait, vous mordait...

M.L. ... qui vous mordait au-delà même de la conscience que vous pouviez en avoir, de telle sorte que vos réactions étaient plus violentes que ce que raisonnablement on pouvait se justifier pour soi-même.

P.B. C'est en ce sens-là que vous entendez "miséricorde". Si on vous frappe sur la joue droite, tendez la joue gauche, dit le sermon sur la montagne.

M.L. Je ne dis pas qu'il faut nécessairement tendre la joue gauche mais il ne faut pas être trop étonné qu'on vous ait frappé sur la joue droite.

P.B. Vous parliez du caractère extrémiste de ce sermon sur la montagne. Mais il a aussi un caractère fou. C'est à l'opposé de ce que nous disent la société, notre expérience de la vie, l'expérience des affaires : on ne peut pas avoir comme loi de tendre la joue gauche, de tout pardonner indéfiniment. Est-ce qu'une société, une vie, peut fonctionner comme ça ?

M.L. Une vie, peut-être; une société, sûrement pas. Une vie peut-être, au moins pendant une certaine période. Je penserais, pour ma part, que c'est vers la fin de la vie que se multiplient ces périodes parce qu'on est capable à ce moment-là de mettre une certaine distance entre ce qu'on est franchement soi-même et les événements et les circonstances que l'on rencontre de par sa propre histoire. À mon sens, plus on vieillit et qu'on a derrière soi une vie suffisamment fidèle, plus on est indépendant des conditions concrètes dans lesquelles on a à vivre l'avenir.

P.B. On tend la joue gauche parce qu'on ressent moins l'affront sur la joue droite.

M.L. Peut-être bien, on a moins à se défendre, parce qu'on ne peut pas être attaqué au cœur même de ce qu'on a désormais acquis.

P.B. Ce qu'on est est radical et absolu.

M.L. Ce qu'on est radicalement ne peut pas nous être enlevé. On peut simplement l'ignorer, on peut même dans une certaine mesure vraiment le méconnaître, le méjuger, mais cela ne peut pas nous être enlevé.

P.B. Est-ce que cela peut aller jusqu'à aimer vos ennemis ?

M.L. En tout cas, cela empêche d'avoir vraiment des ennemis.

P.B. C'est le mot que vous changez. À ce moment-là, ce ne sont plus des ennemis.

M.L. Ce ne sont plus des ennemis. «Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font», c'est un peu dans le même sens.

P.B. Il y a une conversion du mot ennemi.

M.L. Le mot ennemi n'a plus le même sens.

P.B. Ils ne peuvent pas m'enlever la vie, l'âme.

M.L. Ils ne peuvent pas m'enlever ce que je suis.

P.B. C'est secondaire : l'extérieur qu'ils vont attaquer a moins d'importance.

M.L. A moins d'importance parce que le noyau fondamental ne peut pas être atteint.

P.B. Dans le sermon sur la montagne et tout au long de la vie de Jésus, un des éléments importants était la Loi. Son attitude vis-à-vis de la Loi serait : «Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir». Il semble qu'il attaque les scribes et les pharisiens : «Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens...». Avec l'expérience de votre propre vie, comment réagissez-vous et que pensez-vous actuellement du comportement vis-à-vis de la loi ?

M.L. J'ai l'impression qu'au départ Jésus était dans la ligne du pharisien de stricte observance de sa famille, dans la direction de Jean-Baptiste par exemple, plus que dans ce qu'il est devenu après, lorsqu'il a pris contact d'une façon plus directe avec ce qui se vivait dans la foule. Ce n'est que petit à petit qu'il s'est dégagé d'une certaine façon de concevoir la loi, une façon absolue, et qu'il a découvert, grâce à la fidélité profonde qui montait en lui, une possible contradiction entre ce que la loi propose et ce que lui devait faire.

P.B. Mais au début Jésus disait plutôt : «Je ne suis pas venu abolir...»

M.L. Justement ! C'est une parole qui a probablement été prononcée au départ, mais qu'il n'aurait pas redite à la fin.

P.B. À la fin, il réagit contre, contre la loi telle que les Pharisiens la concevaient.

M.L. Il réagissait contre une certaine suffisance de l'observance de la loi. Même s'il a toujours été d'une manière ou d'une autre favorable à la Loi, il y a une certaine suffisance de la Loi qui est un obstacle à la vie spirituelle. Il en a pris conscience peu à peu mais de façon de plus en plus directe. Certaines paraboles sont un écho très précis de cette initiative qui fait que la loi n'est pas seulement une loi gravée sur la pierre du dehors, ce n'est pas simplement une loi générale gravée dans le cœur de chacun, c'est une loi qui est propre à chacun, suivant ce qu'il est et ce qu'il a à être.

P.B. Jésus a pensé que la loi avait un caractère très personnel.

M.L. Je le crois. Je crois que Jésus était tout à fait dans la ligne de Jérémie qui affirme que la Loi est finalement inscrite dans le cœur. Jésus a été jusqu'à dire que cette loi non seulement est inscrite dans le cœur mais elle est propre à

chacun. Les paraboles des talents, des vierges folles, du jugement dernier sont toutes centrées sur cette originalité fondamentale d'une loi que chacun doit observer parce qu'il doit d'abord la découvrir pour lui-même.

P.B. Vous avez des exemples ?

M.L. Dans la parabole des talents, le roi ou le gros propriétaire foncier donne des talents à ses serviteurs mais il ne leur dit pas ce qu'il faut en faire, ni même qu'il reviendra pour vérifier leur compte. Il s'en va sans rien dire de plus. Chaque serviteur fait ce qu'il a à faire, sans trop savoir ce qu'il fait d'ailleurs. Quand le propriétaire revient, il félicite celui qui a risqué les talents qu'il avait reçus et au contraire condamne celui qui a conservé le talent qui lui avait été confié, en l'enterrant. On a là une vision très nette des choses.

P.B. On peut l'interpréter en disant qu'il faut les faire fructifier à la banque.

M.L. Non. On a une autre parabole dans le même chapitre 25 de Matthieu : c'est la parabole du jugement dernier. Certains sont condamnés pour une action qu'ils n'auraient pas faite s'ils avaient su qu'elle était mauvaise, et les autres sont récompensés pour une action qu'ils ont faite sans savoir qu'elle était bonne ! Alors nous sommes dans des perspectives absolument opposées à ce qu'un moraliste peut concevoir au niveau proprement de la loi. Incontestablement Jésus a pris une conscience de plus en plus nette vis-à-vis de lui-même et, dans une certaine mesure vis-à-vis des autres, que c'est à chacun de découvrir sa propre loi, en s'aidant de ce qui a été ordinairement conçu pour tous, mais en y ajoutant une fidélité fondamentale qui est la conséquence de toute une vie, et pas simplement de perspectives intellectuelles ou légales.

P.B. C'est ce qu'a voulu dire Jésus : «Si vous ne dépassez pas la loi des scribes et des pharisiens...»

M.L. C'est ça, c'est de ce genre-là, c'est dans cette direction, mais ça va au-delà, parce qu'on peut très bien concevoir une loi au niveau littéral.

P.B. C'est ce qu'on entend d'habitude.

M.L. À mon point de vue, c'est une première approche qui est exacte mais il faut aller plus loin.

P.B. Il faut dépasser la loi des scribes et des pharisiens.

M.L. Dépasser la lettre mais, dans mes perspectives, c'est non seulement dépasser la lettre mais découvrir une manière de se conduire qui n'est pas la simple conséquence, même raisonnée, de ce qui est imposé à tous du dehors.

P.B. Mais il n'y a plus de loi générale dans votre perspective.

M.L. Il n'y a plus de loi générale parce que nous sommes tous des êtres singuliers. La loi s'adresse à tous de façon générale et nous sommes tous des êtres singuliers. Donc la loi est toujours déficitaire parce qu'elle s'adresse à tous de la même manière, tandis que chacun d'entre nous doit se conduire de la façon qui lui est propre. Et d'autre part, la loi est toujours en retard par le fait qu'elle est édictée dans une période du passé qui n'est plus tout à fait celle que nous avons à vivre aujourd'hui.

P.B. À mesure qu'un être grandit en vie spirituelle, en vie humaine profonde, il réinterprète la loi à ses propres risques et de manière totalement personnelle.

M.L. De manière totalement personnelle, à ses risques et périls. Notre grandeur est précisément dans le fait que ce que nous devenons est plus la conséquence de notre fidélité au pas à pas de chaque jour, que d'une perspective estimée juste que l'on poursuit avec persévérance.

P.B. Alors où situez-vous la loi générale, disons universelle ?

M.L. La loi générale jalonne une route nationale et nous avons chacun à parcourir un chemin particulier.

P.B. Est-ce que nous devons tout de même garder cette loi générale, ou bien simplement inventer chacun sa route ?

M.L. Nous devons la garder par le fait même, comme Paul qui s'est posé ce problème pour lui-même le disait : nous avons besoin de la loi, elle est la pédagogue ou la surveillante mais elle n'est pas celle qui nous dicte ce que nous devons être.

P.B. C'est un phare sur la route.

M.L. C'est un jalon et un élément important mais radicalement insuffisant et qui devient un obstacle si justement on s'en contente.

P.B. Le chrétien ou l'homme tout simplement qui suit la loi et qui se dit : je suis parfait parce que j'obéis à la loi...

M.L. C'est le pharisien dont parle l'évangile, qui n'est pas du tout un hypocrite mais un homme pieux et obéissant.

P.B. Dans les débuts du discours sur la montagne, deux textes correspondent bien à toute la symbolique de ce sermon. Jésus va dire à ses disciples : «Vous êtes la lumière sur la montagne, vous êtes des êtres différents, vous êtes le sel de la terre...» Que pensez-vous de cet enseignement qu'on traduit aujourd'hui : Allez, parlez dans les médias, faites-vous voir, que votre lumière brille devant les hommes... ?

M.L. Des perspectives de ce genre me paraissent au moins dangereuses. La tendance des chrétiens, comme celle des Juifs, est de se croire singuliers par rapport à ceux qui sont simplement des non-croyants ou des mal-croyants. Il vaudrait beaucoup mieux découvrir en soi ce qu'il y a de mécréant que d'affirmer la supériorité de sa croyance. Plus je vais dans la vie, plus je trouve importante la foi et moins les formes concrètes des croyances avec lesquelles cette foi s'exprime. Ma foi est de moins en moins l'attachement à des croyances que la prise de conscience des questions fondamentales auxquelles ces croyances essaient de répondre et qui ne sont jamais satisfaisantes parce que la foi, par l'esprit critique qu'elle développe en nous, ne nous permet pas de nous en contenter. Ce n'est pas du scepticisme, c'est une exigence intérieure qui fait que rien de ce qui peut être dit au sujet des questions fondamentales puisse totalement satisfaire l'esprit de l'homme.

P.B. C'est dans la fidélité la plus radicale à ces concepts.

M.L. C'est dans l'honnêteté de l'esprit et l'authenticité de la vie que la foi puise sa vigueur critique.

P.B. *Mais vous auriez tendance à dire qu'il ne faut pas chercher à briller, ça brille par lui-même.*

M.L. Il ne faut pas chercher à briller parce que, sitôt qu'on désire briller, il y a une falsification intérieure. Nous avons suffisamment d'ambiguïté dans notre vie pour que chaque fois que nous désirons être de la lumière, nous apportions en même temps beaucoup d'obscurité.

P.B. *C'est très délicat ce que vous dites parce que nous sommes dans un monde qui cherche à briller. On n'existe que si on brille, que si on passe à la télé ou à la radio. Vous le cherchez aussi.*

M.L. Je ne dis pas non mais je pense que, si ma vie était toute centrée sur le fait de chercher à briller, je ne serais qu'un feu de paille.

P.B. *Mais vous êtes quand même d'accord qu'ayant ce que vous avez en vous, vous tenez à ce que ce soit publié.*

M.L. Je pense que le plus important est d'avoir été vécu. Si en plus ça peut être publié, tant mieux, mais ce qui a été vraiment vécu ne peut pas disparaître. Cela reparaitra d'une autre manière qui n'est pas forcément celle qui correspond aux décisions que je peux prendre, mais l'essentiel de ce qui a été vécu par un homme ne peut pas ne pas avoir été, d'une certaine manière, une acquisition possible pour les hommes.

P.B. *Vouloir briller pour briller, plaire pour plaire, on est d'accord, cela ne peut pas être acceptable dans la ligne évangélique surtout. Mais ne croyez-vous pas que quelqu'un qui a expérimenté en profondeur certaines réalités de la vie, c'est inclus dedans qu'il tienne à le faire partager.*

M.L. Oui, mais en sachant que c'est très difficile de faire partager des choses essentielles. Ce qui est communicable par présence, c'est ce qu'on a vécu. Mais l'essentiel de ce qu'on a vécu ne peut pas être dit de telle façon que ce soit compris sans que l'autre ait déjà un peu l'expérience de ce qui est en train d'être dit. Autrement dit, la vie spirituelle a tend à se communiquer mais, en même temps, elle sait pertinemment que cette communication n'est pas de l'ordre des sens, de la raison, mais d'une présence. En étant présent beaucoup plus qu'en n'étant que parlant, on peut apporter à l'autre, sans qu'on le sache vraiment, sans qu'on le veuille d'une façon explicite, ce qu'il y a de meilleur dans ce qu'on peut avoir soi-même vécu. Donc ce n'est pas de la propagande. C'est une prise de conscience simultanée de la valeur de ce que l'on a vécu et d'une impossibilité de le communiquer au niveau même où ça a été vécu.

P.B. *D'ailleurs dans tout ce texte, à plusieurs reprises, Jésus revient sur la notion de secret. Tout se passe au dedans, tout se passe secrètement.*

M.L. Remarquez que c'est le sens des paraboles. La parabole dit quelque chose que l'autre doit comprendre à sa dimension pour que ce soit véritablement quelque chose de reçu.

P.B. *Ce n'est pas un enseignement clair.*

M.L. Ce n'est pas un enseignement clair, c'est un enseignement qui, pour être exactement adapté à l'auditeur, a besoin d'être entendu par l'auditeur à sa manière.

P.B. *Quelle idée avait Jésus du secret, du mystère ?*

M.L. Je pense que, quand Jésus parlait de cela, il visait cette religion sociologique où la manière dont on se comporte est plus faite pour le regard de la société que de l'authenticité de ce que l'on vit dans le fond de soi.

P.B. *Donc il avait une réaction, qui est aujourd'hui aussi nécessaire, contre une religion médiatique.*

M.L. À mon sens, c'est dans cette perspective. Qu'il y ait d'autres niveaux, je suis d'accord, mais le premier niveau était : "Ne sois pas pieux parce qu'il faut être pieux dans une société pieuse".

P.B. *Ne brille pas parce qu'il faut briller dans une société brillante. Alors, prenons quelques points comme la prière dans le secret. C'est très fort : priez en secret et sans phrase; en priant ne rabâchez pas comme les païens, ils pensent en effet que par leur verbiage ils seront exaucés. Alors, quelle idée avait Jésus à ce sujet ?*

M.L. Je pense que, sous-jacente, il y avait une critique du Temple et du culte qui est essentiellement sociale. Maintenant, je pense aussi qu'il y avait la critique d'une dévotion personnelle qui, sans être très intériorisée, s'efforceraient, par la multiplication des gestes et des paroles, de remplacer l'authenticité de ce que l'on vit.

P.B. *Mais comment aujourd'hui peut-on s'appliquer de telles phrases ? Et par exemple dire : ne marmonnez pas vos prières, ne dites pas chapelets sur chapelets, priez dans le silence...*

M.L. Je pense que c'est éternel. Quelles que soient les générations, cela existe. On peut faire des prières sans prier, on peut prier sans dire des prières mais tout dépend de ce que l'on vit soi-même dans la réalité profonde de son histoire. L'essentiel de la prière, c'est ce que je suis, ce n'est pas ce que je dis, ni ce que je fais.

P.B. *Mais alors les textes de prières...*

M.L. Pour que les textes de prières deviennent de vraies prières, pour moi, il faut que je les réinvente par une activité spirituelle qui n'est pas simplement de la simple répétition littérale ou volontaire.

P.B. *Mais Jésus, me semble-t-il, va même jusqu'à dire : pas de mots, votre Père sait ce dont vous avez besoin.*

M.L. Et d'une certaine manière la fidélité fondamentale que l'on doit avoir nous conduit à demander ce que Dieu veut nous donner. C'est pourquoi, dans mes perspectives, c'est dans le domaine de la mission, c'est-à-dire de ce que je dois faire pour correspondre à une volonté qui monte en moi et qui n'est pas que de moi, que se trouve la zone où la prière peut être exaucée parce qu'elle est authentique.

P.B. *Dans les Béatitudes, il est dit : «Heureux vous qui êtes persécutés...» Je m'adresse maintenant à vous, avec toute la maturité que vous avez pu avoir, je voudrais vous dire : est-ce qu'on peut s'épanouir sans être persécuté ? Est-ce qu'on peut accomplir une vie sans persécution ?*

M.L. Pour ma part, je suis convaincu que plus on est fidèle à ce qu'on doit être, plus on est singulier. Plus on est

singulier, moins on ressemble au niveau moyen du milieu dans lequel on se trouve. Et par conséquent il y a toujours, d'une façon ou d'une autre, un certain rejet de la société vis-à-vis des gens qui sont trop singuliers pour pouvoir être, pour ainsi dire, assimilés par elle. Alors que ça prenne une histoire ou une autre, peu importe.

P.B. *Vous êtes en train de réinterpréter le sel de la terre. C'est-à-dire que, dans la mesure où vous vous enfoncez dans votre singularité et votre vie totalement unique, alors vous êtes du sel.*

M.L. Seulement la grande différence, c'est que ce n'est pas pour être du sel mais parce qu'étant fidèle je suis sel peut-être et lumière pour ceux qui veulent bien l'accepter. Mais ce n'est pas un projet. C'est un fruit. Et un fruit inconnu avant de le porter.

P.B. *Mais vous dites que, dans la mesure où je deviens singulier, je vais être persécuté.*

M.L. Je serai suffisamment singulier pour ne pas ressembler aux autres et par conséquent d'une manière ou d'une autre je serai rejeté. En tout cas, sinon rejeté, au moins méconnu.

P.B. *Quand on dit que la croix est inéluctable, ce n'est pas une espèce de loi extérieure.*

M.L. Pour moi, l'échec est inéluctable. Mais un échec, conséquence de notre fidélité, est suffisamment à l'horizon pour que, malgré la vision de l'échec, on continue à être fidèle à ce qu'on doit être. Ceci me paraît fondamental pour la fécondité ultérieure. C'est à travers l'échec encouru par fidélité profonde qu'on atteint un niveau de fécondité qui ne pourrait pas être atteint autrement.

P.B. *Vous dites que la fécondité est une loi, la conséquence de l'échec.*

M.L. Oui. C'est la porte étroite où se résume à mon point de vue les Béatitudes qui sont des formes différentes, locales, mais l'échec, l'échec est la conséquence d'une fidélité. Non pas un échec désiré pour lui-même mais parce qu'il est fidèle, parce qu'il est fécond. Non, l'échec encouru par fidélité au-delà duquel, parfois, nous pouvons savoir que la fécondité nous sera donnée.

P.B. *Est-ce que vous pourriez expliquer, si c'est possible, le lien que vous faites entre fidélité et échec ?*

M.L. Dans la mesure où je suis fidèle à ce que je dois être, je m'aperçois, petit à petit, que ce que je deviens, par sa singularité même, ne peut pas être accepté par la société dans les conditions actuelles. C'est en allant jusqu'au bout de cette tentative qui est vouée à l'échec, grâce à ma fidélité, que j'amorce quelque chose qui permettra à la société ultérieurement de se nourrir de ce qu'elle ne peut que refuser tant que je suis vivant.

P.B. *Donc l'explication, c'est la singularité. Je veux dire par là que la société, l'État, ne peut accepter que ce qui est général et universel. Or vous, dans la mesure où vous êtes fidèle à votre esprit, à votre mission, vous n'êtes pas dans la généralité.*

M.L. Je ne suis pas dans la généralité et à ce moment-là je vais être rejeté d'une manière ou d'une autre, peu importe, et c'est à travers l'échec que j'encourrai, du fait que la société est toujours plus puissante que l'individu, qu'arrivera une fécondité où la société pourra elle-même recevoir.

P.B. *Ce que vous dites d'une personne vaut aussi pour un groupe de personnes qui vivent profondément selon l'esprit.*

M.L. C'est-à-dire que, sitôt que vous avez un groupe comme celui dont vous parlez, il est formé par des individualités singulières de sorte que, pratiquement, ce n'est que la multiplication d'une réalité qui est déjà elle-même dans la singularité de chacun. Pour moi c'est l'essentiel du christianisme. L'essentiel du christianisme, du message de Jésus, c'est : hériter du passé et, grâce à la vigueur qu'on a reçue du passé, critiquer ce passé, devenir suffisamment singulier pour être soi-même persécuté et, à travers l'échec encouru grâce à cette fidélité, atteindre une fécondité que la société ne peut connaître que lorsqu'elle aura elle-même vaincu celui dont elle doit recevoir.

P.B. *Ce sermon sur la montagne est une protestation de Jésus dans beaucoup de cas, contre la loi, contre le fait qu'on se montre à l'extérieur, contre le pharisaïsme. Maintenant avec votre expérience, jetant un regard sur ce monde, auriez-vous aussi des béatitudes à dire ou des malédictions ?*

M.L. Moi, je n'insisterais pas là-dessus parce que, à mon sens, ça prête à un contresens. Quand on parle des béatitudes, ça peut apparaître comme des vertus à acquérir. Or ce ne sont pas des vertus à acquérir, ce sont les fruits d'une fidélité au pas à pas quotidien qui ne s'efforce pas de chercher, d'atteindre tel ou tel objet. C'est par la fidélité au pas à pas que petit à petit mûrissent en chacun d'entre nous les béatitudes auxquelles il est voué.

P.B. *Si on regarde votre propre vie, il y a tout de même des béatitudes qui ressortent de votre vie, par exemple, je vais en donner une : heureux ceux qui ont été fidèles à eux-mêmes !*

M.L. Vous voyez bien qu'une béatitude comme cela ne ressemble pas du tout à la Béatitude des pauvres qui recherche la justice et ainsi de suite. C'est une béatitude tellement générale qu'elle enveloppe toutes les béatitudes. On ne peut pas dire à quelqu'un : Sois fidèle. Il faut qu'il le découvre. La fidélité telle qu'on peut en parler dans ces cas-là est une loi vide, il faut que chacun la remplisse avec sa propre initiative, avec sa propre manière d'inventer les choses. Donc ce n'est pas une béatitude au sens précis du terme.

P.B. *Donc en aucun cas vous ne diriez des choses comme ça ou heureux ceux qui auront été rejetés.*

M.L. Ce que je trouve tout à fait grand et singulier chez Jésus, c'est qu'il ait prêché les Béatitudes à des gens qui étaient sous l'oppression. Prêcher la pauvreté aux riches, c'est relativement facile et ce n'est pas très efficace. Mais prêcher la pauvreté aux pauvres, cela suppose une conception de la grandeur du pauvre qui incontestablement déborde les perspectives ordinaires. De même prêcher l'amour de la justice, de la miséricorde à des gens qui ont tendance à vouloir se venger, à utiliser la violence, ce sont des Béatitudes qui correspondent à une situation particulièrement précise de l'homme.

P.B. *Est-ce que vous recommanderiez à des jeunes de s'embarquer aujourd'hui sur ce message fou, excessif ?*

M.L. À mon sens, la grande chose maintenant est de faire comprendre, de comprendre soi-même d'abord, et de faire comprendre aux autres ce que Jésus a eu à vivre, il y a vingt siècles, dans des conditions fort différentes des nôtres mais cependant essentiellement les mêmes. Et c'est à partir d'une compréhension en profondeur de la vie de Jésus que l'on peut partir soi-même sur son propre chemin.

P.B. *Est-ce que ce que Jésus a eu à vivre a été une réaction de par l'esprit qu'il avait en lui, face à la société, face aux oppressions de son temps ?*

M.L. Face aux oppressions de son temps et face aussi à la société religieuse de son temps, dont il a hérité et justement grâce à cet héritage qui lui a permis de le critiquer au point de promouvoir une percussive spirituelle au moment de sa vie et surtout de sa mort qui a provoqué un changement radical dans le monde.

P.B. *C'est cette réaction intime de Jésus qui a produit les Béatitudes et non l'inverse.*

M.L. Pour moi, on peut très bien concevoir une prédication des Béatitudes sous une forme immédiatement historique : une parousie arrive, elle est proche, il faut porter les choses comme on peut mais bientôt tout va cesser, tout va changer. On peut concevoir une prédication à ce niveau-là. L'autre prédication serait la conséquence de la fidélité à ce qu'on doit être et, à travers cette fidélité, on rencontre les situations où les Béatitudes prennent tout leur sens.

1990

24 - Genèse de la vie spirituelle

Marie Mills

Initiations N° 4, octobre 1990

Marcel Légaut, successivement professeur de mathématiques, berger et écrivain, (et, dit-il, conférencier mondain), a marqué plusieurs générations, en France et de par le monde, à la recherche d'une réconciliation entre christianisme et intelligence. Aujourd'hui, à l'âge de 90 ans, il intrigue toujours. Ce qui frappe en lui, c'est le dépouillement d'une foi nue, l'extrême honnêteté d'un homme qui dit ce qu'il pense et pense ce qu'il dit et sa contestation des veaux d'or religieux. Il y a quelque chose en lui qui rend la vérité présente. Ce n'est donc pas surprenant qu'à chaque conférence quelques Sadducéens se lèvent pour essayer de l'enfermer dans des cadres de pensée, orthodoxes ou hérétiques. Il répond avec nuances et subtilités, sans quitter la clarté d'une exigence intérieure.

Lorsque Marcel Légaut vint récemment à Bruxelles pour parler de "L'homme à la recherche de son humanité", il a souhaité que l'un de nous lui pose des questions. Marie Mills, mathématicienne comme lui, l'a ainsi accompagné dans une réflexion, dont nous retenons ici les passages les plus marquants.

M.L. Je suis né avec le siècle, d'origine chrétienne, comme on était chrétien à Paris au début de ce siècle. Une mentalité par conséquent jansénisante, d'une régularité et d'une pratique exemplaires, une formation catéchétique très classique par questions et réponses, dans le livre mais pas nécessairement dans le cœur des enfants qui subissaient le catéchisme. Je me suis petit à petit développé. J'ai eu la grâce de rencontrer quelqu'un, Monsieur Portal, qui m'a ouvert sur la vie spirituelle comme ne pouvait le faire la paroisse où je suivais le catéchisme de persévérance jusqu'à l'âge de vingt ans.

Monsieur Portal était lazarisiste, avec une spiritualité sulpicienne, sentimentale, où l'on ne se posait pas trop de questions, au moins en apparence. Mais il vivait à une époque où l'on s'interrogeait beaucoup. C'était l'époque de la crise du modernisme, dont il était non pas un agent mais un témoin très vigoureux. C'est ainsi qu'il m'a lancé sur une voie peut-être pas tellement connue de lui. Petit à petit, après un nombre considérable d'années, je crois que je suis fondamentalement fidèle à ce que je vivais avec ferveur, avec des croyances particulièrement fermes, par certains côtés mais peut être plus libéral. Je relativise ce que l'on considère souvent comme des absolus ici-bas. Ma vie est assez folklorique mais elle ne présente aucun intérêt à ce niveau-là. J'ai été professeur de mathématiques à l'université jusqu'à l'âge de quarante deux ans. En 40, j'ai changé assez brutalement de profession, je suis devenu berger à 1000 m d'altitude et le suis resté pendant une trentaine d'années. C'est durant cette période que sont sortis, sans que je l'ai particulièrement voulu, quelques livres qui ont eu du succès et qui dans une certaine mesure m'ont appelé, m'ont forcé presque, au début au moins, à quitter ma ferme. N'étant plus berger, je suis devenu "conférencier mondain". Trois directions qui sont foncièrement une malgré l'extrême diversité d'apparence.

Si je suis passé de la fonction de professeur d'université au métier de berger, c'est parce que j'ai senti que c'était nécessaire pour moi, non seulement que j'y trouverais mon approfondissement, mon épanouissement mais que, si j'avais refusé cette manière de faire qui était un pas vers l'obscur, il y avait quelque chose en moi qui aurait été blessé. Quelques années après, vers 43-44, lorsque l'université m'a proposé de me reprendre dans ses rangs, je lui ai dit non. «*Si je fais cela je me renonce*».

Or, se renoncer c'est beaucoup plus que chercher un épanouissement. C'est une exigence intérieure qui s'impose, qui s'enracine dans tout un passé, qui est secrètement en relation avec les potentialités qu'on a en soi et qu'on ne connaît pas. C'est donc quelque chose qui fait partie de l'être, c'est-à-dire qui s'étale à la fois dans un passé plus ou moins conscient et dans un avenir encore inconnu. Cette réalité qui s'impose à moi, incontestablement, c'est tout à fait autre chose qu'un projet d'épanouissement, un projet, je dirais, de voyage, de journalisme.

Ceci est un élément important de mon œuvre spirituelle. On ne commence vraiment à découvrir ce qu'est la vie spirituelle que lorsque naissent en soi, et en chacun d'entre nous, des exigences qui sont suffisamment propres pour qu'elles ne soient pas connues des autres. De sorte que ces exigences nous personnalisent, nous singularisent, non parce que nous aimons à être personnalisés ou à être singularisés, mais parce qu'autrement nous nous renions. Alors pour

moi, la vie spirituelle commence au moment où chacun d'entre nous, à son heure, découvre en lui des exigences qui lui sont propres et qui ne sont pas la conséquence d'une doctrine, d'une idéologie, d'une discipline, d'une imitation. Quelque chose de beaucoup plus personnel, singulier, tel que ceux qui sont à côté de nous n'ont pas à le connaître de la même façon que nous. C'est beaucoup plus important de vous expliquer ces choses-là que de vous montrer comment, pauvre mathématicien, je me suis mis à être un berger médiocre.

La vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne. Je dirais même que beaucoup de chrétiens se dispensent de vie spirituelle en pratiquant leur religion. Mais que la vie spirituelle, si elle s'approfondit, donne l'occasion, en particulier si les circonstances se présentent, d'entrer dans l'intelligence de cet homme singulier qu'était Jésus il y a 20 siècles, et si la vie spirituelle se trouve pour ainsi dire transformée par cette rencontre en profondeur d'homme à homme, incontestablement elle devient chrétienne. Mais on peut avoir une vie spirituelle sans être chrétien. On peut même avoir une vie spirituelle sans croire en Dieu parce que la vie spirituelle dont nous parlons (ces exigences intérieures qui montent en nous) ne sont pas nécessairement la conséquence d'une foi en Dieu. C'est la conséquence d'une prise de conscience en nous qui fait que, si je n'y corresponds pas, je me renie. C'est-à-dire que j'affirme en moi une grandeur dont j'ai la responsabilité parce que je suis un être libre.

À mon avis, le message fondamental de Jésus n'est pas ce qu'il a dit ou ce qu'il a fait, parce que c'est marqué par un temps et par un lieu; ce n'est pas non plus la doctrine que l'on a construite à son sujet, marquée aussi par un temps et par un lieu, mais c'est son évolution personnelle qui s'est faite dans un temps extrêmement rapide et avec une brutalité qui me semble bien être tout à fait exceptionnelle. Partir de l'héritage vigoureusement spirituel d'Israël, très enfermé sur soi, qui a accaparé Dieu à sa manière, grâce à ce que l'on a reçu de l'héritage, critiquer cet héritage et par là le dépasser. Je pense que le message universel de Jésus est le suivant. Hériter du passé qui nous a préparés, grâce à la ferveur, à la vitalité, à l'approfondissement spirituel que nous donne cette compréhension de l'héritage que nous avons reçu (donc croyances, discipline...). Critiquer ensuite à la hauteur de ce que nous sommes capables de comprendre comme exigence intellectuelle et aussi par cette motion en moi qui me rend créateur en quelque sorte de ma propre manière de devenir. Grâce à cette critique, dépasser ce qui a été reçu et, dans la mesure même où ce qui a été atteint l'est d'une façon très personnelle, très individuelle, comprendre que la société dans laquelle je me trouve ne peut pas accepter qu'un de ses membres prenne une initiative si singulière et devienne marginal. Cela donne une secrète tension, lutte, combat entre cet être qui suit sa propre loi grâce à ce qu'il a reçu de la société et, d'autre part, la société qui ne peut pas accepter cette prise d'autonomie. C'est l'histoire du pot de terre et du pot de fer. Le pot de terre est toujours cassé quand il rencontre le pot de fer. C'est à travers cet échec, pour Jésus la croix, sa fin très rapide et catastrophique, qu'il atteint une fécondité qui permet aussi aux suivants de devenir davantage que ce qu'ils auraient pu être si Jésus n'avait pas vécu. Voilà l'essentiel du message de Jésus. Le reste, ce sont des contingences qui sont trop marquées par les temps et les lieux pour être universelles. Cela, je pense, est enraciné dans la profondeur de l'homme, quelle que soit sa couleur, quels que soient le lieu et le temps. Une pareille perspective interpelle chacun dans la mesure où il a une suffisante intériorité pour comprendre ce qui se passe en lui.

M.M. Je vous entends parler d'une vie spirituelle avec intelligence et vous avez utilisé votre intelligence pour progresser.

M.L. On ne peut pas vivre spirituellement sans être intelligent mais on peut être religieux sans être intelligent. Il y a une nécessité intrinsèque à l'homme d'être intellectuel, autant que cela lui est donné. On ne peut pas vivre la vie spirituelle sans que tout ce que l'on est entre en jeu, y compris une intellectualité plus développée, si l'on en est capable, ce qui est plus fréquent à présent qu'il y a cinquante ans à cause de l'éducation, de l'élévation du niveau de vie, des progrès considérables de la science et de la technique, toutes sortes d'éléments très favorables à une prise de conscience de la réalité spirituelle sur le plan intellectuel. Ceci est capital. N'acceptez pour vrai que ce qu'on ne peut pas démontrer faux. C'est une règle d'or.

M.M. Pourtant vous avez choisi la pauvreté.

M.L. Oh, je n'ai pas choisi la pauvreté. Vous savez, quand on est paysan, on n'a pas besoin de choisir la pauvreté. Il n'y a que les riches qui parlent de la pauvreté.

M.M. Vous parlez de vie spirituelle. Pourriez-vous nous dire ce que c'est ?

M.L. Je vous l'ai déjà dit mais je vais vous le redire. Pour moi, la vie spirituelle commence à prendre une valeur explicite en chacun d'entre nous quand nous découvrons que nous n'avons pas simplement à faire ce qui nous est imposé du dehors par la loi, par les événements, les circonstances, qu'il y a quelque chose en nous qui s'impose à nous du dedans (qui peut être provoqué par le dehors) mais qui fait que d'une certaine manière je dois y correspondre avec tout ce que je suis, autant que j'en dispose. C'est une exigence de ce genre qui me fait émerger dans ma singularité. Non pas que j'aime à être singulier, comme je vous le disais tout à l'heure, mais le fait que chacun d'entre nous, de par sa souche, par son histoire personnelle, a évidemment une potentialité de singularité qui se développe à mesure qu'il y correspond davantage.

Si je corresponds à ce démarrage, les exigences ultérieures se trouvent préparées dans la mesure où j'aurai correspondu aux précédentes. Par conséquent, si je suis suffisamment spirituel et attentif, fidèle, ma vie va être petit à petit jalonnée par des exigences intérieures auxquelles je dois correspondre par une activité créatrice qui n'est pas la simple conséquence de livres de moralité et qui vont jalonner ma vie. Ce jalonnement où il y a de temps en temps une exigence importante, suivie d'une activité créatrice qui permet d'y correspondre, c'est ce que j'appelle "la mission". C'est au niveau de la mission que la vie spirituelle s'épanouit et met en exercice toutes les potentialités encore inconnues, secrètement en

préparation dans le passé, et qui petit à petit prennent, par le fait même de ce cheminement, l'occasion de s'actualiser, de se développer, et ainsi de suite. De sorte qu'à la fin de la vie si j'ose dire, des choses que je n'ai pas encore vécues, l'unité de la vie se manifeste à travers l'extrême diversité des situations, des exigences qui sont apparues tout au long de l'histoire. C'est pour cela que je ne suis pas du tout ennuyé d'avoir été d'abord professeur d'université, puis berger, puis conférencier mondain. Je ne sais pas ce qui arrivera tout à l'heure, ou plus tard. Je n'aime pas trop y penser.

L'important, c'est de ne pas commencer trop tard. C'est tout au long d'une vie que se manifeste une compréhension fine de tout ce qui nous a préparés à être ce que nous sommes et une intelligence plus ou moins éveillée non pas de ce que nous avons à vivre, mais de la manière de le vivre lorsque cela se présentera à nous. Un des aspects fondamentaux de la vie spirituelle est d'unifier l'homme à partir de l'extrême diversité des influences, des rencontres, des circonstances. Petit à petit, grâce à sa vie spirituelle, par une activité qui lui est propre et qui dans une certaine mesure n'est pas totalement à sa disposition, il devient quelque chose d'unifié, d'unique, de singulier, de consistant, de durable, de stable au milieu de l'extrême variété, de caractère éphémère, des différentes circonstances qui nous ont provoqués à être.

Je pense qu'il y a des événements importants tout au long de la vie qui donnent à l'homme ou à la femme l'occasion de découvrir la vie spirituelle parce que la vie les met dans des situations tellement singulières qu'aucune loi, qui s'impose à eux du dehors, ne peut totalement leur dire tout ce qu'il y a à faire. C'est pourquoi j'insiste beaucoup dans mes livres sur l'amour naissant. Sitôt que l'homme et la femme commencent à s'aimer, il ne leur suffit pas de compulsier des dictionnaires sur la question. Il faut que d'une certaine manière ils découvrent en eux quelque chose qui n'est pas sans relation avec les manuels de civilité puérile et honnête mais qui dans une certaine façon leur est proprement singulière. Ils découvrent une exigence en eux, qu'ils n'appelleraient peut-être pas une exigence, mais quelque chose qui leur est suffisamment important pour qu'ils s'y plient, même si par certains côtés c'est la première fois qu'ils le font. Chaque fois qu'il y a un instinct qui naît, amour naissant, maternité ou paternité, l'homme ou la femme sont sollicités d'atteindre une certaine vie spirituelle explicite. Parmi ces moments particulièrement puissants, il y a aussi la mort de l'être aimé qui nous permet d'avoir à ce moment-là une intelligence sur ce qu'il a été fondamentalement et aussi sur ce que nous sommes fondamentalement qui dépasse de beaucoup ce qu'on peut savoir en temps normal.

M.M. *Vous dites l'écoute en soi, ce que vous appelez correspondre et créer les formes dont on a besoin. Comment le vivez-vous dans la prière ?*

M.L. Le mot prière est un mot piégé. Jusqu'à présent, heureusement, nous n'avons pas parlé de Dieu et ce n'est pas utile de croire en Dieu dans tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. L'énorme difficulté, c'est que nous avons tous au fond de nos tripes une croyance en Dieu atavique qui dans une certaine mesure n'est plus supportable à notre époque : croyance en un Dieu tout-puissant qui fait ce qu'il veut, quand il le veut et ainsi de suite et qui est un peu le PDG de l'univers ou l'architecte, ou ce que vous voulez, mais essentiellement extérieur, extrinsèque, sa transcendance étant *le tout autre* dans l'extrinsécisme. Je pense que, si vous acceptez les perspectives que je développe, la vie spirituelle va nous faire rencontrer non pas un Dieu de ce genre mais nous mettre en amorce, en approche, d'une réalité qui en nous se développe petit à petit, qui ne peut pas être sans nous, mais qui n'est pas que de nous.

C'est pourquoi je fais la différence entre fabriquer et créer. Un peintre qui crée ne fabrique pas sa peinture, un musicien qui crée n'est pas un piano mécanique. Autrement dit, il y a constamment passage d'un niveau à un autre. Ainsi la vie spirituelle est continuellement mue. Toutes ces exigences qui montent en moi et qui ne sont pas la conséquence des raisons que je peux m'en donner, c'est une action en moi qui n'est pas que de moi. Donc, j'arrive à une certaine conception d'une dépendance dont je ne veux pas trop préciser l'autre terme mais qui fait que c'est en correspondant à cette dépendance que quelque chose se développe en moi que je ne pourrais pas faire si j'étais seul.

Le mot prière est un mot piégé parce qu'il sous-entend qu'on s'adresse à quelqu'un du dehors. C'est pourquoi, dans mes perspectives, je remplace le mot prière par le mot *communion*. Communion à cette action en moi qui n'est pas que de moi, dont je ne peux pas me représenter du tout la manière dont cela peut se faire, mais qui est tout de même une réalité qui m'est suffisamment présente pour que je puisse en parler comme m'appuyant sur quelque chose de concret, quelque chose d'existential, que j'atteins non pas parce que je raisonne, mais au-delà de mes raisons, puisque toute manière de penser se trouve stérile devant toute représentation de cette action. Un Dieu essentiellement intérieur, dont la transcendance est dans l'extrême intériorité, au cœur même de l'acte libre qui me permet petit à petit de devenir moi-même.

M.M. *Vous n'utilisez sans doute pas le mot foi, mais quelque chose comme une adhérence.*

M.L. Dans mon vocabulaire, je garde volontiers le mot *foi* si vous voulez bien le décortiquer de l'adhésion aux croyances. C'est une des difficultés majeures de notre langage. Tout notre langage est construit dans une autre perspective que celle que je développe. Pour beaucoup de gens, "avoir la foi" signifie avoir des croyances. Très souvent les croyances facilitent la foi et beaucoup de croyances aussi la rendent plus difficile. Mais toute foi doit tout de même pouvoir se communiquer, d'une certaine façon, d'une façon insuffisante d'ailleurs. Elle doit bien s'habiller de croyances. Mais *le mouvement de foi* est une réalité qui déborde toute croyance, et un des aspects de la foi au sens strict du terme est d'être totalement insatisfait par toutes les croyances dont elle s'habille qui d'une manière ou d'une autre sont toujours un peu à l'étroit, ou datent d'une époque qui ne correspond plus tout à fait à la mode du temps. De sorte que la foi dans sa réalité fondamentale est de la *foi nue*. Je pense que, quand on est proche de la mort et qu'on est suffisamment vivant pour être encore un homme, toutes les certitudes, toutes les facilités de croire s'effondrent progressivement à mesure que, précisément, elles ne tiennent plus debout, la foi est nue. Et c'est dans cet ultime mouvement de foi, qui est en même temps une question, que se trouve l'essentiel de ce que je crois. Jésus a terminé sa vie en disant «*Mon Dieu,*

pourquoi m'as-Tu abandonné ?», une question. Sitôt que la foi se revêt d'une question ultime, elle n'a pas besoin de costumes, d'une croyance, elle atteint sa réalité propre, fondamentale

M.M. *Vous parliez de Dieu et de votre façon de vivre, de comprendre Dieu. Et vous avez dit : Ce que je ne pourrais pas faire, si j'étais seul, en parlant de la communion.*

M.L. Il est tout à fait certain qu'on ne peut pas concevoir, sauf d'une façon abstraite, un homme seul. Que voulez-vous, depuis Adam et Eve, nous avons tous une quantité d'ancêtres qui nous accompagnent, plus ou moins heureusement, dont nous avons de temps en temps malheureusement, dans l'inconscient, des échos inquiétants. Ce que nous avons reçu est très important. Puis d'autre part, comment voulez-vous vivre seul, surtout dans les pays de consommation où il faut tout de même qu'il y ait des producteurs pour que cela consomme ? Autrement dit, nous sommes continuellement en compénétration avec une multitude d'êtres. Le malheur, c'est qu'il y en a trop de telle sorte que c'est l'inflation. Nous avons trop de relations qui sont nulles. Et peut-être, c'est là l'un des dangers, à force d'avoir des relations, on n'est jamais en rencontre profonde avec un être vivant. Cela peut exister.

M.M. *Beaucoup s'interrogent sur la relation maître - disciple.*

M.L. Il y a beaucoup trop de maîtres. N'insistons pas. À un premier niveau, la relation entre deux êtres utilise la parole, les grimaces, tout ce qui d'une manière ou d'une autre permet la communication. C'est au niveau si vous voulez, de l'enseignement. Les grimaces font partie de l'enseignement! Il y a une autre relation, la relation de présence à présence. Si vous voulez, utilisez deux autres expressions qui sont très significatives. Il y a la relation de bouche à oreille. C'est ce que St Paul a utilisé dans son enseignement. La foi pour lui, parce qu'il était de son temps, se communique de bouche à l'oreille, par le catéchisme. Pas terrible! Mais il y a aussi la relation de cœur à cœur, c'est-à-dire une relation de présence à présence. Ce qui fait que, au-delà même de ce qu'on dit, au-delà même de ce qu'on fait, au-delà même de ce qu'on communique explicitement, il y a quelque chose qui passe, si on a quelque chose à passer. Ce cœur à cœur, à mon point de vue, est le niveau fondamental de nos relations. L'amour naissant ne l'est pas tout le temps. Cela a besoin d'être cultivé plus que d'être cueilli à partir d'un certain moment. C'est la relation de cœur à cœur. Et ainsi de suite. Ainsi toutes nos vies, si elles sont suffisamment vivantes, profondes, vont susciter, par ce qu'elles sont plus encore que par ce qu'elles font ou ce qu'elles disent, des relations en profondeur qui seront non seulement fécondes pour ceux qui les reçoivent, mais aussi fécondes par retour pour celui qui en est l'origine. Dans l'ordre du spirituel, on ne donne que si on sait recevoir et on ne reçoit que si on sait se donner.

M.M. *Je vous entends parler de rencontres de cœur à cœur. En octobre, nous recevions maître Hirano, représentant du bouddhisme zen à la rencontre d'Assise. Cet homme imprégné de tradition bouddhiste n'avait qu'une seule intention, ouvrir les gens à cette rencontre de cœur à cœur. Ce qui m'a beaucoup marquée dans son enseignement, c'est que le bouddhisme mettait à ce point l'accent sur l'humanité qu'il advenait une vie spirituelle presque palpable pour tous ceux qui étaient là.*

M.L. Ceci correspond tout à fait à ce que je vous disais. Ce que je vous disais ne suppose pas du tout qu'on croie en Dieu, a fortiori qu'on soit chrétien ou non. C'est une réalité spirituelle qui est profondément enracinée dans l'homme et c'est sur cette base-là qu'on peut, dans une certaine mesure, élever une voie spirituelle qui prend une forme plus particulière, telle que le christianisme. Je pense pour ma part, mais c'est une affirmation qui n'a d'intérêt que pour celui qui la prononce parce que, pour les autres, c'est peut-être au contraire un piège, le cœur à cœur que je peux avoir avec cet homme qui, il y a vingt siècles, a vécu quelques années cette épopée spirituelle singulière, qui a d'ailleurs échoué parce que depuis vingt siècles nous essayons de retrouver le message qu'il a apporté par sa propre vie, cet homme-là est pour moi l'essentiel de ce que je vis.

M.M. *Si on rencontre sur sa route quelqu'un avec qui on a une expérience de cœur à cœur, on a envie d'évoluer, de faire un travail intérieur. J'ai souvent entendu une question dont je me fais l'écho: y a-t-il des critères ?*

M.L. Aucun. Il n'y a aucun critère, il y a des confirmations, mais il n'y a aucun critère qui puisse dire : *Cette exigence qui monte en toi, c'est une exigence vraie à laquelle tu dois correspondre.* Telle est notre grandeur! C'est que nous avons à suivre, dans des conditions particulièrement importantes, des exigences intérieures que nous ne pouvons pas fonder, ni sur la raison, ni sur quoi que ce soit d'objectif. L'évangile nous donne un critère qui n'en est pas un, *un bon arbre donne de bons fruits.* Seulement, le malheur, c'est que, pour avoir de bons fruits, il faut d'abord planter l'arbre. C'est à ce moment-là qu'il serait utile de savoir si ce sera un bon arbre ou un mauvais arbre. Il n'y a pas de critère qui puisse dire, *tu as raison de quitter ton métier d'universitaire pour devenir berger.* Je ne veux pas du tout conseiller d'en faire autant, bien sûr. Raisonnablement, à la place de cultiver tes poireaux dans ton jardin, tu ferais au moins autant de bien en faisant des mathématiques. Raisonnablement c'est conseillable mais celui qui accepterait un raisonnement de ce genre ne deviendrait pas berger et ne pourrait correspondre à une exigence de ce genre parce qu'il l'aurait pour ainsi dire blasphémée en suivant sa raison et non pas son cœur. Le mot *cœur* est un mot terrible, je dirais plutôt cette sorte de réalité spirituelle qui s'enracine dans tout son passé, qui n'est plus simplement l'impression du moment. C'est une compréhension en profondeur de tout ce qui a secrètement préparé cette décision ultime qui va changer ma vie tout en conservant l'essentiel de ce que j'ai été jusqu'à présent.

Donc, aucun critère mais des confirmations, c'est-à-dire qu'à mesure qu'on se donne totalement à ce qu'on a à faire, l'œuvre se développe, les besoins de cette œuvre augmentent et débordent de beaucoup les possibilités que l'on se connaissait lorsqu'on a commencé cette nouvelle vie. Le fait est que, à mesure que les besoins augmentent, les possibilités apparaissent, parce qu'il y a une connexion secrète entre les potentialités qui ont préparé les décisions ultimes et les besoins qui se manifestent ultérieurement quand l'œuvre se développe. C'est la grande différence qu'il y a

entre fonction et mission. Pour choisir sa fonction, il est important pour un fonctionnaire qu'il soit préparé explicitement à occuper sa fonction. La mission est tout à fait autre chose. À mesure que je suis fidèle à ce que je dois être, les potentialités qui ne sont pas tout à fait absentes des raisons fondamentales qui m'ont fait choisir de correspondre à cette exigence vont se manifester. Je serai toujours à la hauteur de ma mission si je suis fidèle à ce qu'elle se développe suivant mes exigences. Il est très possible que, si j'étais resté professeur de mathématiques, j'aurais été un médiocre professeur mais bien renté à la fin de ma vie.

M.M. Quand je vous entends parler de fidélité, je me demande si tout le travail qu'on a à faire sur soi n'est pas simplement de ne pas freiner ce qui nous traverse.

M.L. Oui, mais le mot freiner ne suffit pas. Non seulement, il ne faut pas freiner mais il faut y correspondre. Dans le mot freinage, je vois plus la passivité que l'activité. Or, pour correspondre à une exigence intérieure, pour correspondre à cette activité créatrice qui permet de suivre cette exigence en dépassant les cadres raisonnables d'une loi intérieure, il faut l'accueillir. Il y a dans l'accueil une activité positive. C'est ma part dans une activité qui n'est pas que de moi mais qui ne peut pas exister sans que cet accueil soit vraiment réalisé.

M.M. Quand on se met en route pour réaliser ce que l'on est, j'ai l'impression de voir éclore autour de nous une forme de tendresse.

M.L. Parce que vous êtes une femme ! Moi non. Je vois plutôt une hostilité parce que la singularité n'a jamais été l'occasion d'une tendresse.

M.M. Je sais que le mot mystique ne vous plaît pas. Je suis démunie de vocabulaire mais vous donnez avec un tel feu une nourriture essentielle, vous corrigerez le mot, mais puis-je dire que ce serait une mystique pour aujourd'hui ?

M.L. Ah c'est difficile. En tout cas une mystique pour aujourd'hui, plus encore que pour hier, doit satisfaire intégralement les exigences de l'intellectuel, de l'intelligence, de l'esprit. Là où il y a un certain laxisme, il y a quelque chose qui ne marche pas. Ce sera de plus en plus vrai. C'est une des fécondités de la science. Ce n'est pas seulement les connaissances accrues de façon extraordinaire que nous pouvons avoir maintenant, mais c'est de nous avoir appris la vigueur de l'esprit, l'honnêteté de l'esprit, l'authenticité de la vie, enfin tous ces éléments qui ont permis précisément à la science de lutter contre ces évidences de jadis, qui ont permis à Copernic d'aller contre ce qui se faisait avant, et ainsi de suite. C'est grâce à cette autocritique que la science a pris de l'expansion sans proportion avec ce que l'on pouvait espérer. Le jour où les hommes sauront s'autocritiquer dans leur imagination plus ou moins envolée, il y aura des possibilités de vie spirituelle beaucoup plus considérables que ce que nous pouvons connaître maintenant.

M.M. J'ai l'impression, dans ce que vous dites, d'entendre une sorte d'algèbre, c'est-à-dire quelque chose qui...

M.L. Nous sommes des mathématiciens mais, écoutez, l'algèbre a ce gros défaut que c'est toute une mécanique. Or moi, je ne suis pas une mécanique.

M.M. Non, mais vous arrivez à parler de l'essentiel sans être dans le contingent.

M.L. Je parle, je fais des grimaces, je suis tout à fait dans le contingent. Mais que, d'une certaine manière, il y ait un langage à la fois abstrait mais en contact avec l'essentiel, qui puisse être communiqué aux autres et dans une certaine mesure compris par eux s'ils ont déjà une certaine expérience personnelle de ce dont on parle, tout à fait d'accord ! C'est pourquoi à mon point de vue, plus on est soi-même, plus on est capable de le dire avec exactitude, dans l'intégrité de l'esprit...

L.T. *J'aimerais d'abord vous demander quelle est votre impression après l'appel que vous avez lancé l'an dernier dans "Le Monde". Vous avez eu plus de 2000 réponses personnelles. Voilà des gens qui ont pris le temps de se manifester, après cet appel sur les questions de l'Église. Vous avez eu des lettres qui sont significatives de ce que peuvent penser, aujourd'hui, des gens dans notre pays par rapport à ce qui se passe dans l'Église catholique et à sa périphérie sur l'ensemble des choses qui concernent l'avenir du christianisme, une question qui vous préoccupe beaucoup. Vous avez là un écho des appels que vous avez lancés ou des choses que vous avez cherché à dire à nos contemporains depuis tant d'années.*

M.L. Sur 2500 réponses à l'Appel que j'avais lancé dans *Le Monde* du 21 avril 1989, j'ai reçu près de 800 lettres écrites avec sérieux. C'est intéressant comme résultat. Des chrétiens se sont mis à avoir le courage d'écrire, ont eu le courage d'écrire noir sur blanc ce qu'ils pensent de l'Église et de son avenir. Dans les conditions actuelles de la communication, beaucoup de gens parlent, très peu pensent et encore moins écrivent ce qu'ils pensent pour penser réellement. Nous avons là 800 réponses qui n'ont pas toutes une grande originalité, elles se ressemblent toutes, mais tout de même chacun s'est efforcé de dire ce qu'il pensait. Cela me paraît très important. C'est probablement le seul résultat positif de cet appel. Il n'y a que ceux qui se mettent à penser réellement, en l'ayant écrit, qui sont capables de prendre dans leur vie des décisions un peu personnelles qui transformeront un peu quelque chose de leur histoire. Il n'est pas du tout question de savoir ce que va devenir l'Église, c'est dans le brouillard. La question est de savoir s'il y a encore des chrétiens capables de penser leur christianisme de façon suffisamment originale pour que ça transforme leur vie.

L.T. *Écrire est donc nécessaire mais est-ce que des lignes de force apparaissent dans ces réponses ?*

M.L. Il y en a quelques-unes mais ce sont plutôt des lignes négatives, insatisfactions, regrets. Mais très peu de positif. On sait ce qu'on ne reçoit pas, on ne sait pas ce qu'on aurait besoin de recevoir pour être de nouveau des vivants.

L.T. *Il y a peut-être une grande déception.*

M.L. Il y a beaucoup de déceptions mais une déception qui n'engendre pas nécessairement une solution positive. Qu'est-ce qui manque aux chrétiens actuels ? Ils ne savent pas ce qu'il faut faire de positif pour que la vie résiste. Ils savent que, si ça continue de cette façon, l'avenir va orienter fatalement l'Église vers une sorte de secte qui aurait de moins de poids dans la vie personnelle et dans la vie sociale de l'Europe en particulier.

L.T. *À votre avis, le chemin est essentiellement la prise de conscience et la démarche singulière de chacun à partir des profondeurs des appels qui montent en lui.*

M.L. Cela suppose en particulier une réflexion attentive, un climat spirituel qui ne ressemble pas du tout à ce qui ressort normalement des assemblées trop nombreuses où l'émotivité a plus d'importance que la pensée.

L.T. *La pensée, et pour vous une pensée rigoureuse, est fondamentale pour éclairer une vie chrétienne.*

M.L. C'est certain. Chacun le fait à sa propre dimension mais chacun a des exigences plus ou moins rigoureuses qu'il doit satisfaire pour que ce qu'il pense et fait soit authentique.

L.T. *La foi n'est pas uniquement une approche rationnelle, c'est aussi quelque chose qui naît de l'intérieur d'un être.*

M.L. La foi naît de l'intérieur d'un être mais elle doit se manifester dans le concret de la vie quotidienne. Dans la mesure où il y a un trop gros écart entre ce que l'on pense, ce que l'on dit, ce que l'on fait, la réalité humaine du croyant se trouve laminée par mille considérations qui la réduisent à presque rien. Beaucoup ne changeraient rien s'ils supprimait complètement tous les aspects religieux, toutes les pratiques religieuses, de leur ordinaire.

L.T. *Votre recherche spirituelle essaie de trouver la cohérence, la relation intime à l'être.*

M.L. "Cohérence", le mot est bon. Toute notre vie tend à ne plus être multiples dans le même personnage, donc à avoir une certaine unité fondamentale qui ne se construit pas par système mais qui se mérite progressivement par fidélité au pas à pas de la vie quotidienne.

L.T. *Il n'y a pas de modèle, c'est une découverte vraiment singulière pour chacun.*

M.L. C'est une découverte singulière qui peut être aidée par des relations extérieures de grande authenticité, qui sont possibles entre des êtres suffisamment proches au point de vue spirituel. Mais le dernier mot, c'est chacun qui doit le prononcer et c'est là où sa responsabilité est engagée vis-à-vis de ce qu'il devient et vis-à-vis de sa place dans l'Église.

L.T. *Que pensez-vous des grands systèmes que l'on essaie aujourd'hui d'imposer ou de proposer comme modèles de développement spirituel à travers certains groupes charismatiques ?*

M.L. Je pense que tous ces mouvements sont plus la conséquence des manques de la société actuelle. Ils ne prennent pas leur source dans une initiative créatrice de quelques-uns qui seraient pour ainsi dire, non pas les gourous, mais les ferments.

L.T. *Pour vous, le lieu de la vie spirituelle, c'est d'abord l'humanité toute simple.*

M.L. Dans la mesure où nous sommes chrétiens, c'est une humanité qui n'est pas sans avoir pour objet principal de recherche et de découverte ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles, en le décantant de tout ce qui est marqué par un temps et un lieu qui ne correspondent plus du tout à ce que nous sommes maintenant.

L.T. *Pour vous, Dieu se découvre au cœur de l'humain, plus que dans une vision théologique abstraite.*

M.L. Cette vision théologique pourrait nous aider à faire notre propre démarche personnelle si elle s'était formée dans l'univers mental de notre époque. Ce n'est pas la démarche théologique qui nous est enseignée, elle vient d'un univers mental tout à fait différent qui a été bouleversé par l'avènement des sciences, par la situation sociale et politique de notre

époque, et qui par conséquent est en porte-à-faux vis-à-vis de ce que nous pouvons vivre véritablement. Nous pouvons nous en habiller mais nous ne pouvons plus en vivre.

L.T. Il faut donc abandonner ce vieux manteau.

M.L. Il ne faut pas l'abandonner sans avoir trouvé un autre costume. Il faut au moins accepter que ce costume est vieux et qu'il faut trouver un costume de remplacement, la manière de s'habiller de son temps.

L.T. Et qui parle de l'intérieur, de l'intime, de l'inconscient. Cela suppose des exigences qui ne sont pas simplement morales, mais qui soient spirituelles.

M.L. C'est à chacun de les découvrir car, si la loi est utile et même nécessaire, elle n'est pas suffisante. Il y a une manière de se protéger derrière la loi d'exigences indispensables pour la découverte des temps nouveaux. La loi empêche l'avenir d'exister dans la mesure où elle se considère comme suffisante. Il n'y a aucune autorité qui puisse être suffisante pour s'imposer à la conscience individuelle, lorsqu'elle est suffisamment consciente de sa réalité profonde.

L.T. Comment approcher le message de Jésus ? Comment le comprendre au cœur de l'humanité ?

M.L. Il faut commencer par connaître l'évangile. La plupart des chrétiens ne le connaissent pas. Ils ne le connaissent que par la liturgie ou par des méditations qui sont plutôt de l'ordre de la morale, de l'éthique. Il faut une compréhension en profondeur de ce qui a été vécu par Jésus et qui est à l'origine des évangiles. C'est une perspective qui est encore tout à fait inconnue de la plupart des chrétiens.

L.T. Jésus devient une espèce de face à face avec la découverte de soi.

M.L. Jésus est un chemin de l'humanité de chacun avant d'être le chemin vers Dieu.

L.T. Sur ce chemin, quels sont les traits les plus forts de Jésus ?

M.L. Pour moi, l'aspect fondamental de Jésus, celui qui dépend le moins des contingences dans lesquelles il a vécu, c'est d'hériter du passé grâce à ce qu'il a reçu de ce passé, et critiquer ce passé pour dépasser la tradition grâce à cette critique.

L.T. Ce n'est pas la négation de la tradition mais la réception de cette tradition pour la dépasser.

M.L. C'est le dépassement. En particulier, refuser que la tradition soit suffisante ou qu'il suffirait de la conserver pour la rendre vivante. Dans les perspectives spirituelles n'existe réellement que ce qu'on réinvente; le reste tombe dans l'uniformité des choses qui n'ont plus la vie en elles.

L.T. Dans la conscience du Christ, n'y a-t-il pas eu une espèce de vertige de la liberté qui est tout à fait impressionnant ?

M.L. Cela ne se voit pas tellement dans les écritures car je pense que les évangélistes ne l'ont pas eu. Mais on peut soupçonner que ce vertige a existé dans ce que Jésus a vécu, au-delà de ce qu'on peut en savoir. Ce qu'il a vécu à Gethsémani n'était pas simplement la proximité de sa propre mort, c'était l'affrontement de deux autorités qui se prévalaient de Dieu, l'autorité objective du grand prêtre qui était enracinée dans plusieurs siècles de traditions historiques et l'autorité subjective de Jésus qui reposait sur sa propre réalité spirituelle et lui donnait la possibilité de s'opposer à l'autorité objective du grand prêtre.

L.T. À votre avis, est-ce que Jésus avait conscience d'aller à la mort ?

M.L. Il l'a certainement eue et très rapidement. Après la grande campagne publique, il a rencontré des difficultés du côté d'Hérode, du côté des Romains, puis du côté des scribes et des docteurs; il s'est heurté à l'incompréhension des foules qui le suivaient par curiosité ou par intérêt et non à la suite d'une recherche religieuse. Tout cela manifeste une difficulté majeure qui devait le conduire à la mort. Il est parvenu à une unité qui lui a permis de suivre son chemin jusqu'au bout, quel que soit le résultat, en sachant qu'il aurait une fécondité qui dépasserait les simples succès publics des débuts.

L.T. Une fidélité radicale à l'appel intérieur.

M.L. Une fidélité qui rend suffisamment lucide pour savoir que, si on va jusqu'au bout, on va vers l'échec. À travers la porte étroite de l'échec, dans les béatitudes vécues, naît une fécondité qui ne peut pas être atteinte autrement.

L.T. Cela n'a rien à voir avec un plan, une stratégie.

M.L. La vie spirituelle n'est pas la conséquence d'un projet tenu avec ténacité. C'est la conséquence d'une fidélité à ce qui monte en soi, au-dedans, et qui nous conduit sur notre chemin sans nous dire où nous allons, mais nous y conduit divinement dans la mesure où l'action qui est en nous et qui nous conduit jour après jour est proprement de Dieu.

L.T. Dans l'histoire de Jésus, est-ce que la relation avec son Père vous paraît un élément décisif ?

M.L. Pour moi, le quatrième évangile est le plus explicite sur cette relation entre Jésus et son Père qui lui a permis de dire que tout ce qu'il a fait provient de Dieu et tout ce qu'il fait, c'est pour Dieu. L'évangile de Marc donne le même son avec le secret messianique : Jésus refuse de se laisser enfermer dans quelque formule que ce soit, il refuse tout titre, même s'il est exact, car il l'enfermerait dans une catégorie qu'il ne peut pas supporter car sa fidélité ne supporte pas de limite a priori.

L.T. C'est une exigence terrible pour le discours théologique, cela amène au silence.

M.L. Si ça amène à la parole, elle doit être suffisamment vécue par celui qui la prononce pour qu'on puisse se taire après.

L.T. Sur ce chemin de la relation au Père, est-ce que nous avons à passer par les mêmes étapes, les mêmes épreuves ?

M.L. Incontestablement, ce que Jésus a vécu est profondément humain. Dans la mesure où nous atteignons une véritable humanité par notre propre cheminement, nous avons à connaître les mêmes étapes que Jésus, mais à notre dimension. On ne peut pas prétendre avoir une vie de la densité de celle que Jésus a vécue, il y a vingt siècles, dans des

conditions tout à fait exceptionnelles.

L.T. Dans votre vie, le silence est fondamental.

M.L. Au lieu de silence, je dirais un refus de parler des choses que l'on ne sait pas dire pour être vraiment satisfait de ce qu'on dit. C'est un silence plein, pas un silence physique, le silence devant le mystère. Ce n'est pas de la stupéfaction mais la prise de conscience d'une réalité autre que celle que nous pouvons atteindre et qui est cependant suffisamment proche de nous pour que nous puissions affirmer son existence sans pouvoir en parler autrement.

L.T. Est-ce que notre monde ne manque pas précisément de ce silence ?

M.L. Il manque de beaucoup de choses. Dans l'abondance où nous vivons, le silence dont nous parlons est presque impossible, vu que nous sommes, totalement ou presque, absorbés par des préoccupations tout à fait étrangères.

L.T. Dans notre vie, préserver des temps de silence intérieur de ce type est sans doute une des premières exigences pour avoir une vie spirituelle.

M.L. Ce n'est pas simplement une exigence pratique. Il faut mettre au centre de sa vie cette recherche fondamentale de Jésus pour que ce silence puisse exister. Ce n'est pas un silence où l'on se tait, ce n'est pas un silence où l'on s'enferme, c'est un silence tout autre qui n'est pas entièrement à notre disposition, qui peut être plus ou moins facilité par le climat dans lequel nous pouvons nous mettre, dans quelque monastère contemplatif par exemple. Mais ce n'est pas suffisant pour que ça vienne en chacun de nous et ce n'est jamais commandé à heure fixe.

L.T. L'intelligence de ce que Jésus a vécu, que l'on acquiert par la réflexion sur notre propre histoire, nécessite un certain travail, une certaine rigueur.

M.L. C'est le travail de toute une vie. Il faut commencer le plus tôt possible. On peut commencer tard car ce qu'on a vécu n'est jamais absent de ce qu'on a à vivre maintenant. Mais plus c'est conscient, plus c'est central dans le quotidien de l'existence, plus c'est la promesse d'une fécondité qui est tout autre que celle qui viendrait d'un projet.

L.T. Pâques, c'est la résurrection de Jésus. Est-ce qu'au fond, la résurrection ne se joue pas dans l'émergence de ces consciences libres dont vous parlez ?

M.L. Je le croirais volontiers mais j'ai peur que la liturgie absorbe l'intérêt des gens et que ce soit une manière de se distraire d'une réalité singulière qui n'est pas à vivre seulement le jour de Pâques, mais tout au long de sa vie.

L.T. Dans votre perspective, on ne peut pas isoler la résurrection du chemin qui a conduit Jésus à ce moment-là.

M.L. On ne peut pas séparer ce qui a été nécessairement uni pour exister. On ne peut pas séparer la vie de Jésus, sa mort, ce qui s'est passé après, tout cela est un. Chaque fois que vous séparez une partie du reste, vous la faussez et vous lui donnez une réalité qui, n'étant pas suffisamment nourrie par les autres perspectives, conduit à des idées fausses et à une certaine idolâtrie. On doit adorer l'ensemble et non pas chacune des parties.

L.T. Est-ce que vous pensez que, dans notre société agitée, cette dynamique de l'évangile est capable de susciter un véritable renouveau ?

M.L. Ce qui est capable de susciter un véritable renouveau, c'est que des gens lisent et appliquent l'évangile dans leur vie pour avoir une compréhension en profondeur de leur propre mission, dans la ligne de ce que Jésus a compris de sa propre mission. Voilà ce qui préparera un avenir dont on ne peut rien dire car nous sommes encore trop formés par le passé, et pas assez pour le critiquer afin de le dépasser.

L.T. Est-ce que vous avez toujours dit cela ou seulement maintenant, dans votre grand âge ?

M.L. Je le dirais davantage maintenant, du fait que ces choses sont arrivées petit à petit à travers ma vie. Ma naissance, ma jeunesse étaient dans une perspective beaucoup plus intégriste, beaucoup plus classique. Petit à petit, grâce à cette formation que je n'ai jamais regrettée mais qui aurait été un tombeau si j'y étais resté, j'ai développé ma propre voie, suivant ma propre fidélité sur laquelle je n'ai rien d'autre à dire.

L.T. Vous pensez que beaucoup peuvent découvrir leur propre fidélité.

M.L. Tout le monde doit découvrir sa propre fidélité, d'une façon plus ou moins explicite, mais tout le monde doit la suivre. C'est la condition sine qua non pour que l'Église remplisse sa mission, pour que nous lui donnions la possibilité de la remplir.

L.T. L'Église, c'est cette rencontre...

M.L. C'est bien ce qu'on appelle une communion. Mais nous sommes actuellement dans une forme de collectivité où l'on cherche plus l'unité dans la conformité et la discipline militaire que dans une véritable vitalité spirituelle.

L.T. Qu'est-ce que vous pensez des grandes manifestations qui semblent avoir un certain engouement ?

M.L. Je n'y participe pas car, à mon âge, ce n'est pas possible. D'autre part, par mon tempérament, j'y suis relativement opposé car ça permet de croire trouver une solution à des problèmes qui supposent de tout autres démarches.

L.T. Est-ce qu'on peut vous comparer à un Jean-Baptiste qui prêche dans le désert ?

M.L. Je suis tout le contraire d'un Jean-Baptiste qui prêchait le passé. Si je puis dire quelque chose, si ce n'est pas pour préparer l'avenir, c'est tout de même dans cette perspective.

17 octobre 1990 : au bout du chemin de terre en lacets, un hameau dans les montagnes du Diois, dans les Alpes. Un homme né avec ce siècle vit là, seul, il a voulu aller plus loin dans la découverte de son humanité. Marcel Légaut m'attend et sa rencontre sera de celles qui marquent ma vie, la rencontre d'un homme libre et libérant, un homme enraciné dans sa relation à Jésus. Universitaire, il est revenu à la terre par fidélité à sa recherche intérieure : être homme, être debout. Ses livres ont permis à bien des disciples de Jésus de mieux comprendre l'extraordinaire mission de l'homme.

"O toi qui seul existes dans le fond de mon être, donne-moi de disparaître en toi, dans le fond de mon être, reçois de moi mon être en espérance".

6 novembre 1990 : Marcel Légaut retourne définitivement à la terre. Il vit désormais, en plénitude, dans l'éternelle rencontre de celui dont il est devenu le disciple. Nous sommes heureux de vous présenter dans ces pages les principaux extraits de l'enregistrement réalisé avec lui trois semaines avant son décès.

1- Marcel Légaut, parlez-nous de la terre

JPR - Marcel Légaut, parlez-nous de la terre.

M.L. J'ai travaillé réellement pendant 50 ans. Maintenant, je suis devenu "conférencier mondain" mais j'ai vécu intégralement cette vie. On ne connaît une terre que lorsqu'on la travaille. On peut l'aimer d'une façon artistique, romantique, c'est assez superficiel. Il n'y a que ceux qui travaillent la terre qui l'aiment vraiment. Il y a ceux qui sont bergers. Il y a une autre manière d'aimer la terre qui est moins "conseillante", celle des chasseurs qui connaissent vraiment le pays; les autres ne connaissent que les chemins.

JPR - En travaillant cette terre, qu'est-ce que vous avez appris sur vous ?

M.L. Pour ma part, ma vie est un peu singulière. Cela m'a surtout dégagé de tout ce que j'avais vécu jusqu'à présent qui commençait à me fossiliser, même pieusement, au lieu de me faire découvrir les potentialités qui étaient cachées en moi et que j'ignorais. De sorte que, quand on est devant une situation nouvelle, devant des exigences impérieuses, l'homme découvre en lui des possibilités qu'il s'ignorait. C'est un des gros apports de cette aventure un peu baroque que j'ai vécue et qui fait que maintenant je ne suis tout à fait ni un universitaire comme je l'aurais été si j'étais resté à l'université, ni un paysan comme j'aurais pu le réussir si je m'y étais enfoui.

JPR - Il faut une rupture.

M.L. Il faut une rupture et une rupture au moment où le faire est encore suffisamment puissant pour repartir. Il ne faut tailler un arbre que lorsqu'il est capable de repousser. C'est même à ce moment-là que la repousse est souvent plus belle que ce qui a été coupé mais il faut le faire en temps voulu, à l'âge voulu.

JPR - On coupe et il y a une greffe en même temps.

M.L. Par certains côtés, c'est une greffe mais d'une façon particulière, vu que c'est déjà potentiellement dans l'homme avant qu'on ne la lui impose du dehors.

JPR - Je me pose la question, cette terre, vous l'aimez. Si je mettais un T majuscule, cette Terre, cette terre qui est la nôtre, cette création qui est la nôtre, vous l'aimez aussi ?

M.L. Précisez bien de quoi il s'agit.

JPR - Cette terre, cette planète, l'univers..., l'univers qui est le nôtre, l'univers humain.

M.L. Oui, mais je m'en défie terriblement. L'homme fait partie d'une société mais cette société est pour lui un tombeau si, d'une manière ou d'une autre, il ne la transcende pas. L'homme est plus grand que la société d'où il sort, où il vit et dont il a besoin pour vivre. Il est transcendant au social.

JPR - Autrement dit, cette terre n'a de sens que par l'homme.

M.L. Dans une certaine mesure, on peut dire que, si cette terre a un sens, elle l'aura par l'intermédiaire de l'homme qui aura trouvé le sien. Ce qu'il faut souhaiter, c'est qu'il y ait suffisamment d'hommes qui trouvent le sens de leur propre réalité pour que cette terre n'ait pas été lancée dans l'espace pour rien.

JPR - Autrement dit, cette terre nous est confiée.

M.L. Oui, cette terre nous est confiée, en prenant un langage pieux. Nous pourrions dire autrement : cette terre, nous en sommes les fruits à condition que cette singulière possibilité que nous avons d'être conscients nous permette de les porter.

JPR - Il faut en être digne, c'est un peu ce que vous disiez...

M.L. Par bien des aspects, il faut en être digne, c'est-à-dire capables d'épouser le monde extérieur sans en être écrasés et tout en courant le risque d'y perdre sa vie.

JPR - Tout à l'heure, vous disiez que votre création, elle se poursuit, elle se poursuit dans les têtes...

2 - Marcel Légaut, parlez-nous de l'homme

M.L. Pour moi, l'homme n'est vraiment sur le bon chemin de son humanité que lorsqu'il se dégage des chemins, des sentiers où pratiquement il lui suffit d'être comme les autres, c'est-à-dire de n'avoir aucune initiative qui vienne de son propre chef et qu'il ne soit pas la simple conséquence de ce qui s'impose à lui du dehors dans son temps ou du dedans par son hérité.

JPR - Aucun choix de liberté, de libération.

M.L. Le mot "liberté" est un mot terrible parce qu'on y met n'importe quoi. À mon sens, si on prend bien le mot

"création" dans le sens différent de "fabrication", quelque chose que je peux faire mais que je ne peux pas faire quand je veux, comme je veux. Mais à certains plans, je peux créer, tandis que lorsque je le veux et que j'en ai la maîtrise, je peux fabriquer. Tout homme a besoin d'être créateur pour être lui-même.

JPR - *Dans sa tête aussi.*

M.L. Tout est dans sa tête, cela va de soi, mais il faut qu'il soit capable de refuser à n'être que la conséquence des événements et des situations qu'il rencontre. L'homme a une grandeur en soi telle que rien du dehors ne peut lui imposer des limites qui soient infranchissables par le dedans.

JPR - *Il y a certainement des personnes qui voudraient vous rencontrer et vous demander un peu quel chemin prendre...*

M.L. Je leur dirais qu'ils n'ont qu'à le chercher parce que ça ne s'enseigne pas, ça ne se communique pas par l'enseignement. Si ça peut un peu se communiquer, et c'est une manière, je dirais déjà trop accentuée de le dire, c'est quand la rencontre entre deux hommes est suffisamment profonde pour que celui qui est debout donne à l'autre l'idée qu'il peut l'être de son côté.

JPR - *C'est exigeant.*

M.L. Le chemin de l'homme est exigeant et cette exigence se manifeste à chaque moment à la dimension de ce à quoi il peut correspondre. C'est la différence qu'il y a entre l'exigence qu'impose une idéologie du dehors et qui s'impose à tous, quels qu'ils soient, quoi qu'ils soient, et les exigences intérieures qui, tout en étant parfois beaucoup plus puissantes, beaucoup plus impérieuses que celles qui viennent du dehors, sont toujours adaptées aux possibilités d'y correspondre du moment.

JPR - *Ne pensez-vous pas que cette parole est importante parce que beaucoup d'idéologies s'écroulent actuellement ?*

M.L. Beaucoup d'idéologies s'écroulent et ça continuera. L'homme n'est pas fait pour vivre d'idéologies. Lorsque l'idéologie est la maîtresse de vie et qu'elle s'écroule, la vie en prend un vieux coup. C'est la très grande différence qu'il y a entre l'idéologie et agir par fidélité profonde et donc par activité créatrice. Ceci ne suppose pas de réussir à le faire et, même si on échoue, on a réussi car cet échec est en général la conséquence du fait que la société ne l'accepte pas. En revanche, au contraire si on construit sa vie sans le projet d'une réussite, il suffit d'une réussite faible, je dirais : c'est la mission. Il y a une très grande différence entre ce que j'appelle "la mission" dans mes livres et la "fonction".

JPR - *Vous voudriez préciser la différence entre la mission et la fonction.*

M.L. La fonction, c'est ce que la société, à un niveau ou à un autre, me demande de faire pour sa propre vitalité, pour sa propre organisation. Si la fonction est bien choisie, elle correspond aux possibilités que je me connais au moment même du choix. La mission est la prise de conscience d'exigences intérieures qui peuvent être provoquées par le dehors mais qui, dans une certaine mesure, ne tirent pas leur puissance des raisons qu'on peut s'en donner. Donc c'est une réalité tout intime que chacun a à découvrir par lui-même, pour lui-même et à laquelle, par fidélité, il doit correspondre en s'y donnant totalement. À ce moment-là la mission se développe, jalonnée par des exigences auxquelles correspondent des fidélités et, à titre expérimental, à mesure que se développe l'œuvre de la mission, les besoins augmentent et les possibilités de celui qui s'y consacre augmentent aussi en proportion.

JPR - *Au fond, c'est un chemin d'humanisation où on devient...*

M.L. C'est un chemin d'humanisation mais c'est un chemin d'humanisation, non seulement pour l'individu, mais qui est indispensable pour la société afin qu'elle ne soit pas continuellement mue par des mécanismes internes qui la déterminent. Un homme vivant est un homme qui fait vivre la société. Mais la société ne peut faire que des hommes mannequins.

JPR - *Il y a toujours besoin de prophètes pour appeler...*

M.L. Le mot "prophète" est un mot terrible...

JPR - *...prophète au sens que le monde a besoin d'hommes debout.*

M.L. Il a besoin d'hommes debout. Tout homme debout, sous une forme ou une autre, est prophète, si vous voulez. Mais le mot "prophète" est un mot tellement usé dans le langage religieux qu'il vaut mieux ne pas trop l'utiliser.

JPR - *Vous préférez "hommes debout".*

M.L. J'aime mieux l'expression "hommes debout".

3 - Marcel Légaut, parlez-nous de Jésus

JPR - *Certainement pour le croyant que vous êtes, Christ est l'homme debout.*

M.L. Je n'utilise jamais le mot "Christ" parce qu'il y a tellement de théologie autour, que l'homme Jésus s'y trouve, je dirais, évanoui.

JPR - *Il est vrai que si on ne croit pas à l'homme Jésus, on ne croit pas non plus à Jésus-Christ.*

M.L. C'est-à-dire qu'on croit au Christ mais c'est une croyance idéologique à mon point de vue, et non pas une croyance de foi car on n'a pas foi en une idéologie. On a foi en l'homme, en tel homme. La foi suppose une relation de personne à personne mais la croyance idéologique ne la suppose pas.

JPR - *Pour vous, cet homme Jésus est unique.*

M.L. Je ne voudrais pas dire qu'il est absolument unique. Ma foi me le propose mais je serais très heureux qu'il y en ait plusieurs. Je ne le crois pas. En tout cas, s'il n'y en a pas plusieurs, il y en a beaucoup qui se sont suffisamment approchés de lui pour être ses disciples.

JPR - *Pour être d'autres Jésus, d'autres christ, pour employer des mots.*

M.L. C'est une des choses dont je suis reconnaissant à Bernard Feillet (*Patience et passion d'un croyant*). Il y a

quelques points pour lesquels j'aurais voulu qu'il change un peu son vocabulaire car il en prend un qui est différent du mien. Quand il dit que nous avons tous à devenir d'autres "christs", je n'aime pas cette expression mais l'idée est bonne.

JPR - Est-ce que vous pouvez préciser pourquoi vous n'aimez pas cette expression ?

M.L. Parce que la théologie a tellement utilisé le mot "christ" qu'on en a fait un personnage céleste qui fait complètement oublier l'homme Jésus qui en est l'origine.

JPR - On pourrait dire par exemple qu'en Jésus, Dieu se révèle...

M.L. Je le dirais autrement : en Jésus, je découvre Dieu. C'est tout à fait différent parce que notre représentation spontanée de Dieu est une idée grossière. Notre représentation de Dieu, telle que nous l'avons dans le credo, est grossière : un Dieu tout-puissant, qu'est-ce que ça veut dire quand on connaît ce qui se passe sur cette terre ? On a encore une représentation extrinsèque, d'un Dieu extérieur, qui serait en concurrence avec l'homme. Si, grâce à Jésus, on veut entrer dans sa vue, il faut avoir une autre conception où l'acte libre de l'homme est déjà un acte divin. Donc un Dieu qui ne soit pas du tout concurrent de l'homme ou un homme concurrent de Dieu mais une communion qui fait que Dieu se déploie en l'homme à mesure que l'homme devient lui-même.

JPR - Je pense à ce que Jean Debruyne disait : passer d'une religion du temple à une religion de l'homme.

M.L. Dans une bonne mesure, nous serions d'accord, tout à fait. Le culte fatalement est d'un Dieu extérieur. Depuis toujours, ce sont les deux tendances et la tendance extérieure est beaucoup plus visible et donc beaucoup plus courante. Mais quand Jérémie dit que la loi est à l'intérieur de notre cœur, ça veut dire "de notre Dieu". Non seulement la loi est intérieure mais aussi personnelle. Allons plus loin, vous avez une communion avec Dieu qui vous est personnelle, qui fait que cette communion, les autres ne peuvent pas l'avoir. Ils ont à trouver la leur.

JPR - C'est là que vous dites : il faut être debout pour aider les autres.

M.L. Le mot "debout" est un mot suffisamment large mais suffisamment rigoureux pour couvrir un peu quelque chose qui va beaucoup plus loin que les représentations physiques.

JPR - Parler de résurrection à propos de Jésus...

M.L. Je n'aime pas cela...

JPR - ... est-ce que ce n'est pas parler de l'homme debout ?

M.L. Je ne le pense pas. Je n'aime pas parler de la résurrection car on en parle trop et mal.

JPR - Comment en parleriez-vous ?

M.L. On en parle mal car la résurrection polarise l'esprit à la place de l'ouvrir et le détourne d'une compréhension en profondeur de ce que Jésus a vécu humainement. Je pense d'ailleurs que la résurrection n'a été véritablement vécue que par ceux qui ont vécu profondément avec Jésus pendant qu'il était en vie avec eux.

JPR - Et qui continue à être vécue par ceux qui sont proches de lui.

M.L. Je le pense, les autres ne font qu'en parler ou s'en distraire. En revanche, je pense qu'un homme intérieur qui a suffisamment vécu sa vie, peut découvrir en lui des amorces de ce qui ne passera pas quand tout le reste passera. Cette réalité se constitue petit à petit en nous, nous en sommes les artisans et en même temps les lieux, et qui ne passera pas quand le reste passera.

JPR - Au fond, la résurrection, pour employer ce mot que vous n'aimez pas, c'est l'expérience des disciples, que leur relation avec Jésus ne passe pas.

M.L. Que leur relation avec Jésus ne passe pas mais, d'une façon plus large, que l'essentiel de ce qu'ils ont vécu dans leur christianisme sous l'influence de Jésus, en relation avec Jésus à la rigueur, ne peut pas passer parce que cela est, que ce n'est plus de l'ordre du phénomène (de l'objet), même si tout se pare du phénomène.

JPR - Cela est, vous dites : «cela est».

M.L. «Cela est» dans le sens où le verbe "être", malheureusement pour nous, n'a pas la richesse que nous voudrions lui donner pour pouvoir dire exactement ce que nous pensons en ce moment.

4 - Marcel Légaut, parlez-nous de la vie spirituelle

JPR - Aujourd'hui, il y a certainement un très grand besoin de spirituel, comment vous situez-vous par rapport à ce besoin ?

M.L. Je vous dirai que je suis assez critique. Pour moi, ce besoin de spirituel est surtout de la religiosité viscérale qui est plus inscrite dans les sens que dans cet être dont nous parlions, de telle sorte que je ne nie pas la nécessité de la religiosité comme je ne nie pas la nécessité de nos autres instincts, car la religiosité est un instinct. Donc on ne peut pas aller contre, il faut le greffer, comme tout. L'amour n'est vraiment humain que lorsqu'il est suffisamment greffé sur l'amour instinctif. Alors tout le travail spirituel consiste à mettre en valeur, sur un plan humain, les réalités charnelles de l'ordre des sciences humaines et qui sont générales à tous et qui doivent être utilisées par chacun d'une façon singulière.

JPR - Quand vous revoyez un peu votre propre existence, comment se fait cette greffe ?

M.L. Tout ce que je vous dis est la conséquence de ce que j'en vis. Maintenant c'est bien difficile de le dire mais incontestablement, quand un homme vit d'une façon suffisamment intérieure, le regard qu'il peut jeter sur son passé n'est pas un simple regard d'historien. Il y a là, je ne dis pas une synthèse, mais une vue globale, totalisante, qui dépend de l'état spirituel où il se trouve aujourd'hui mais qui dépasse de beaucoup la simple succession dans le temps des événements et des états intérieurs.

JPR - Est-ce que vous avez, dans votre vie, des moments marquants où vous en avez pris conscience ?

M.L. Je pourrais dire que ces choses sont particulièrement marquantes car précisément dans la vie, j'ai au moins deux cassures singulières, celle qui m'a fait passer de l'université à la vie de paysan, celle qui maintenant m'a fait passer de paysan que je ne suis plus à une vie dont je ne peux pas trop caractériser la singularité et qui évidemment n'est ni en relation directe ni en relation explicite avec ce que j'ai vécu avant 1940 et ce que j'ai vécu depuis 40. Dans toute vie humaine, quelle que soit sa banalité, je crois qu'on doit pouvoir faire la même observation si on est suffisamment intériorisé pour avoir été un peu à l'œuvre en soi-même dans ce qu'on a vécu.

JPR - *Ce que vous dites n'est-il pas un chemin seulement pour une élite.*

M.L. Le fait de le dire comme je vous le dis est évidemment le fait d'une élite mais le fait de le vivre ne suppose pas qu'on le sache. Heureusement beaucoup de gens vivent mieux qu'ils ne pensent.

JPR - *Et inversement peut-être, ils vivent moins bien qu'ils ne pensent.*

M.L. Une pensée juste ne peut pas s'accrocher à une vie non authentique. Il y a une liaison très intime dans les deux sens, entre l'honnêteté de l'esprit et l'authenticité de la vie.

JPR - *Il faudrait plutôt dire : ils vivent mieux qu'ils ne disent.*

M.L. Au niveau du dire, nous sommes d'accord mais entre la pensée et le dire, il y a déjà un abîme, un décalage.

5 - Marcel Légaut, parlez-nous de l'Église

JPR - *À votre avis, vous êtes passionné par l'Église et aussi très critique vis-à-vis de l'Église.*

M.L. Très, de l'Église actuelle.

JPR - *Qu'est-ce que vous aimez d'elle et qu'est-ce que vous lui reprochez ?*

M.L. L'Église actuelle, concrète, telle qu'elle existe aujourd'hui, est encore pour moi le lieu privilégié où je peux rencontrer des hommes qui ont la préoccupation de leur vie spirituelle. Il y en a ailleurs mais le simple fait que je sois chrétien et que je rencontre d'autres chrétiens fait que nous avons quelque chose en commun qui fait que, si ça doit passer, ça passera.

JPR - *Une connivence en somme.*

M.L. Une connivence dans un sens positif. Mais je refuse fermement d'absolutiser l'Église. Autant je crois en Jésus, un être singulier, où je vois l'absolu, je ne vois absolument pas l'absolu dans l'Église actuellement ni dans l'Église de tous les temps. L'Église est un moyen humain, fait d'hommes, chacun faisant ce qu'il a à faire. Le résultat, il faut bien l'avouer, est assez décevant quand on pense aux vingt siècles pendant lesquels nous avons été jusqu'à présent, je dirais mijotés.

JPR - *Vous n'en diriez pas autant de l'Église corps mystique...*

M.L. Si vous parlez de l'Église au niveau du corps mystique, c'est tout autre chose mais ne confondons pas les plans. J'aime mieux employer un autre mot car ce mot est tellement fait de deux mots : Église et mystique, tellement continuellement mêlés, j'aime mieux parler de "la société des disciples", une société invisible. Un des éléments importants, c'est que cette société est essentiellement une communauté et non pas une collectivité. L'Église, telle qu'elle se conçoit, est essentiellement une collectivité. Là où il y a un pouvoir, il y a une collectivité possible. Or le rôle justement de Jésus, c'est d'avoir essayé de sortir l'homme de la religiosité de son temps pour prendre une dimension qui lui permettrait de découvrir cette voie intérieure qui lui est propre et qui n'est pas la conséquence directe des voies qui lui sont imposées du dehors. Je crois que le rôle paradoxal de l'Église, la mission paradoxale de l'Église, c'est, tout en étant une société comme les autres, de conduire, d'appeler dans une certaine mesure ses membres, s'ils y correspondent bien et s'ils ont l'oreille fine, à devenir eux-mêmes.

JPR - *Devenir à ce moment-là une communauté.*

M.L. À ce moment-là, la communauté apparaît.

JPR - *La société est finalement un outil pour faire naître la communauté.*

M.L. La collectivité est un outil nécessaire mais insuffisant, un outil nécessaire pour permettre aux hommes d'atteindre le niveau où, étant suffisamment hommes, ils sont capables de faire partie d'une communauté. Cette distinction entre collectivité et communauté n'est jamais faite. Vous n'avez qu'à regarder les livres de piété et autres, on parle beaucoup plus facilement de communauté que de collectivité, c'est plus noble, mais, en réalité, ce sont des collectivités. Là où il y a une règle normative qui est suffisante, où il y a une doctrine qui est impérative, il ne peut y avoir que collectivité.

Vous ne mettez pas tout cela sur votre papier mais il y a une certaine notion de l'orthodoxie qui est une profonde erreur, une orthodoxie de surface. Alors, une orthodoxie de parole et de pensée, il faut la mériter.

JPR - *C'est tout un travail qui est un peu dérisoire quand on cherche à unifier les paroles.*

M.L. Un catéchisme universel est une des formes les plus ridicules de cet effort dérisoire. Enfin arrangez-vous parce que vous êtes dans une collectivité.

JPR - *Oui mais pour développer une communauté.*

M.L. Même dans ce qu'on appelle une "communauté religieuse", il n'y a pas beaucoup de communautés réelles. Dans beaucoup de vies religieuses, il manque une intercommunication de personne à personne; on vit les uns à côté des autres et collectivement, dans une certaine uniformité de comportements...

JPR - *Aujourd'hui, vous êtes apparemment loin de l'époque actuelle et peut-être que cela vous semble plus proche, qu'est-ce que vous discernez d'important, qui a un sens, qui a un peu valeur d'avenir dans les courants actuels ?*

M.L. Un des éléments les plus importants qui peut d'ailleurs être progressivement combattu mais qu'on rencontre

encore chez quantité de jeunes, garçons et filles, c'est qu'ils s'intéressent suffisamment aux questions religieuses pour en faire un sujet d'étude parfaitement gratuite. Les filles comme les garçons n'ont aucune envie de ne pas se marier et les filles savent très bien qu'il faudra beaucoup de temps avant qu'elles puissent accéder à un sacerdoce quelconque, si le sacerdoce existe encore à ce moment-là. Cela est positif, ça n'existait pas avant. La femme accède à une culture qu'elle ignorait complètement au début du siècle et les laïcs accèdent à une culture religieuse qui dépasse souvent de beaucoup celle des prêtres.

Dans nos Instituts Catholiques, il y a encore des professeurs qui sont plutôt de la période précédente car, après la crise et la répression modernistes, les théologiens ont connu un certain temps de tranquillité et on y nommait ceux qui étaient capables d'enseigner. Maintenant j'ai bien peur que ne soient nommés à ces postes que ceux qui ne sont capables que de répéter. Quand ils seront la majorité, ils changeront le climat. Actuellement des milieux comme le Centre Sèvres à Paris et beaucoup d'autres sont encore très ouverts par rapport à ce que l'autorité voudrait bien avoir. C'est pourquoi nos évêques n'y envoient plus leurs séminaristes. Mais dès le commencement, dès la fondation des Instituts Catholiques, nos évêques ont pris peur et envoyaient leurs séminaristes ailleurs, à Rome entre autres, pour qu'ils ne découvrent pas autre chose que la doctrine traditionnelle. Or les Instituts Catholiques avaient été fondés justement pour renouveler le niveau intellectuel et spirituel des futurs prêtres.

JPR - Au fond, pour vous, le spirituel passe aussi par l'intellectuel...

M.L. Pratiquement... Je ne dis pas que le spirituel soit épuisé dans l'intellectuel à beaucoup près mais là où il n'y a pas d'honnêteté intellectuelle, là où la docilité remplace l'intelligence, la vie spirituelle est blessée. Petit à petit, elle dégénère en dévotions, en habitudes, en manières de dire, qui contrastent fort avec la réalité de la vie spirituelle.

JPR - Dans un cadre plus large que les communautés ou dans la société Église, est-ce qu'il y a des réalités en dehors des frontières de l'Église qui vous paraissent porteuses d'avenir?

M.L. Je pense que, actuellement, beaucoup de choses qui se font en dehors de l'Église préparent l'Église de demain mais sous une forme pas tellement réjouissante, dans une si extraordinaire complicité et ambiguïté, qu'on ne peut rien en dire. Mais les critiques qu'on fait actuellement à l'Église sont constructives de ce qui va venir demain. Il faut avoir un regard qui domine les siècles.

JPR - Par exemple, citez un élément en dehors de cette Église société...

M.L. Pour ma part, je vous l'avoue, je ne fais pas beaucoup de politique, même pas du tout. Cependant des créations comme la Sécurité Sociale, et tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, aide les gens à vivre, même dans les endroits, je dirais de misère, au moins dans des pays comme ici, en France, je trouve que c'est une réelle avancée sociale. C'est dans la ligne de ce que faisaient St Vincent de Paul et d'autres, mais avec une puissance de moyens, une diversité d'activités, qui, à mon sens, est assez admirable.

JPR - Quand vous pensez à son contraire...

Je pense par exemple à l'effort hospitalier. Ce sont des mondes mais malgré tout quelle différence avec la manière de soigner de jadis. Je ne dis pas qu'on ne pourrait pas être parfois mieux accompagné. Néanmoins, c'est un des progrès de notre société actuelle qui dépasse notre activité chrétienne et qui est extrêmement bonne, par exemple accompagner les mourants, non pas par des consolations pieuses, mais par une présence humaine. Tout ça, c'est tout un monde, un monde dont il est difficile de maîtriser l'ensemble, d'avoir un regard suffisamment global et singulier. Il faut bien avouer que les problèmes sont d'une dimension tout autre que celles qu'ils pouvaient avoir il y a cinquante ou cent ans.

JPR - Teilhard a vu un peu cela.

M.L. Je crois que Teilhard a vu juste mais, à mon point de vue, je lui reproche souvent d'être un peu idéologique et d'avoir un optimisme trop systématique. Je crois qu'il y a un aspect négatif, non seulement négatif mais dramatique, de la vie qu'il n'a pas su voir. Il n'a pas pu tout voir dans sa manière de penser ou de dire mais c'est un aspect très important car c'est une des différences qu'il y a entre l'intériorité occidentale, grosso modo, et l'intériorité orientale. Le dramatique existe dans la spiritualité occidentale; on le fuit dans la spiritualité orientale; en Orient, on s'efforce de ne pas souffrir.

JPR - La croix fait partie de notre vie.

M.L. Voilà ! Prenons le mot "croix" dans un sens très large, à savoir que l'échec est le fruit d'une fidélité qui va jusqu'au bout.

JPR - Y compris l'échec qu'a connu Jésus.

M.L. Oui, et celui de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, iront jusqu'au bout de leur fidélité. Cela, vous ne le trouverez pas en Orient. Vous ne le trouverez pas non plus chez ceux qui cherchent actuellement une intériorité de confort.

6 - Marcel Légaut, êtes-vous pessimiste ?

JPR - Tout à l'heure, vous disiez ne pas parler de politique. Mais par rapport à la situation qui est celle de notre époque, sur les rapports nord-sud, une barrière s'effondre entre l'est et l'ouest, mais entre le nord et le sud... Dans votre livre, vous dites aussi que la France est un pays pauvre et qu'on risque de se réveiller...

M.L. Je pense que la France sera conduite automatiquement à devenir un pays pauvre. De Gaulle pensait que ce serait la France qui ferait vivre l'Europe, non, c'est l'Allemagne qui fera l'Europe. J'en suis à peu près convaincu. Mais il y a en France des facilités de vie qui ne sont pas la conséquence de la spiritualité des gens mais des moyens dont ils ont hérité de par un passé beaucoup plus prospère, d'accord ! Nous vivons sur les rentes de nos anciens.

JPR - *Vous seriez plutôt pessimiste.*

M.L. Cela ne m'intéresse pas. À mon point de vue, c'est de la mousse. L'important, c'est la manière dont les hommes se comportent. À ce moment-là, je crois qu'on peut dire qu'il y a de tout. Chez certains jeunes, j'en connais très peu, il y a une possibilité d'humanisation, de compréhension, de vie spirituelle, d'une générosité qui correspond à leur âge et qui est fort supérieure à celle que je connaissais quand j'avais leur âge. J'étais un enfant de chœur.

JPR - *Y a-t-il un lien entre ce que vous dites de la vie spirituelle et la justice ?*

M.L. Cela dépend de ce que vous entendez par là.

JPR - *Je veux dire : des rapports justes entre les groupes humains, entre les personnes...*

M.L. À mon point de vue, la justice ne suffit pas. Pour moi, aimer son prochain est indispensable à l'homme pour exister. Mais aimer son prochain, ça veut dire le respecter et lui porter intérêt. C'est dans ce domaine que la justice s'exerce. Mais aimer son prochain dans le sens plus supérieur d'un amour humain, non, je ne suis pas capable d'aimer tous les autres.

JPR - *Pour vous, l'amour de l'autre est difficile.*

M.L. Il y a une inflation du mot "amour" qui lui fait perdre sa valeur. Respecter l'autre et lui porter intérêt, quel qu'il soit, cela va plus loin que ce que les forces humaines peuvent faire, peuvent le permettre au moins dans certains cas.

JPR - *Vous êtes très en réaction contre tout ce qui peut être sentimentalisme intellectuel...*

M.L. Contre tout ce qui est sauvage, instinctif où il y a une extrême ambiguïté, je dirais dans les projets et aussi une extrême ambiguïté dans les racines.

JPR - *Là aussi il faut greffer.*

M.L. Il faut greffer mais il faut greffer tous les jours, il faut greffer à longueur de vie.

JPR - *Vous continuez à greffer, à vous laisser greffer.*

M.L. À mon âge, on essaie de vivre le présent en fonction de ce qu'on a vécu dans le passé. On n'est plus à l'âge où on a devant soi un temps suffisamment large pour que quelques perspectives puissent être développées, quelques projets puissent être suffisamment intelligents pour être suivis. On essaie de vivre aujourd'hui dans une fidélité à la ligne de ce qu'on a vécu jusqu'à présent, grâce à une intelligence de ce qu'on a vécu qui dépasse celle qu'on pouvait avoir sur le moment même.

JPR - *C'est la période des fruits alors.*

M.L. Mettons la période des fruits si vous voulez mais c'est le moment aussi où les feuilles tombent.

JPR - *Les groupes qui avaient été lancés par vous..., que deviennent-ils ?*

M.L. Ils existent encore. Je ne les connais que par le fait que jusqu'à présent j'ai suffisamment de force pour circuler à peu près tout le temps. Je suis ici jusqu'à après-demain. Je m'en vais à Paris où je vais faire deux conférences aux Compagnons du Tour de France. Je reviens ici deux ou trois jours. J'aurai ici un groupe qui va venir passer trois ou quatre jours. Puis je m'en vais en Suisse. Je le fais tant que mes forces me le permettent.

JPR - *Avec les Compagnons du Tour de France, qu'est-ce que vous avez envie de leur dire ?*

M.L. Je ne suis pas très intime avec eux. C'est un corps assez fermé sur soi, un peu, il ne faut pas le leur dire, un peu franc-maçon, ou du moins c'est de l'esprit franc-maçonnique du départ. Ils m'ont demandé de leur faire deux conférences, l'une sur la vie spirituelle et la deuxième sur l'engagement sur un plan humain. Je ne parlerai pas en chrétien. Mais c'est en prime, comme dans mes livres, par exemple *L'homme à la recherche et Devenir soi*.

JPR - *Pas dans "Travail de la foi".*

M.L. Non, ce n'est pas *Travail de la foi* quoiqu'il y ait des passages dans ce livre qui les intéresseraient directement dans la mesure où ils ne sont pas écrits avec un vocabulaire spécifiquement religieux, ce qui est important.

JPR - *Ce sont eux qui se sont situés par rapport à vos livres ?*

M.L. Par rapport à mes livres, oui. Je suis assez lu malgré tout. On ne sait jamais jusqu'où va un livre, par contact. Je suis assez lu et souvent des lecteurs se rassemblent pour les lire ensemble. En même temps, quand je passe dans les différents groupes, c'est toujours en relisant mes livres, en les critiquant, en les complétant, en discutant avec eux, que je fais mes séances. Je fais très rarement des séances un peu générales comme ce que je vais faire avec les Compagnons du Tour de France.

JPR - *C'est davantage continuer vos livres...*

M.L. Continuer le travail intérieur de l'écriture parce que mon écriture est difficile mais elle est précise. Si on veut y entrer, il faut y mettre le temps nécessaire mais il est incontestable que lorsqu'un auteur met un an pour écrire un livre, il n'est tout de même pas normal que le lecteur l'épuise en quelques heures.

JPR - *Par rapport aux livres que vous avez écrits, est-ce que vous les continuez même une fois qu'ils sont terminés ?*

M.L. Tous mes livres se suivent, se répètent sans se redire, se développent mais restent tout de même dans la même ligne, je dirais fondamentalement chrétienne, non pas ecclésiastique, fondamentalement chrétienne.

JPR - *Vous êtes marqué par votre relation privilégiée avec Jésus.*

M.L. Incontestablement c'est quelque chose d'essentiel dans ma vie spirituelle qui est passée de la piété sulpicienne qu'on pouvait avoir au début du siècle à une piété d'un tout autre ordre mais qui, à mon point de vue, donne à l'humanité de Jésus beaucoup plus de place que la piété sulpicienne où il y a tout de même trop de doctrine affective.

JPR - *Piété sulpicienne, c'est au sens des Sulpiciens ou au sens de l'art sulpicien...*

M.L. Je parle de sulpicien dans un sens large, des statues, des images, du style sulpicien. Je ne veux pas stigmatiser St Sulpice ou autres mais tout de même ça correspond à une mentalité qui s'est développée au 17^{ème} siècle avec

Bérulle et combien d'autres. Au moment où la théologie avait mainmise fortement sur la spiritualité. Tandis qu'après, on a voulu les séparer pour être plus scientifique. À mon point de vue, la stigmatisation philosophique qui s'efforce de séparer le spirituel de l'intellectuel pour être plus objectif, c'est plutôt une catastrophe à mon sens.

JPR - Il y a des exégètes qui ne tiennent pas compte de cette dimension...

M.L. ... de cette dimension personnelle mais ça ne dispense pas les exégètes d'avoir cette honnêteté intellectuelle qui fait qu'il y a des positions auxquelles ils doivent croire, qu'il y a des découvertes vraies qui ont leur poids dans la manière dont ils y croient.

JPR - Ce que nous avons dit m'intéresse en tant que missionnaire du Sacré-Cœur. Le mot "Sacré-Cœur" a été aussi un mot mal compris.

M.L. Cela correspond à ce que nous disions tout à l'heure.

JPR - Mais il y a une réalité de réaction, par exemple contre le Jansénisme...

M.L. Il y avait de quoi faire à ce moment-là.

JPR - Le Sacré-Cœur, c'est aussi toute l'humanité de Jésus.

M.L. Il y a aussi tout un aspect mystico-politique qui n'existe plus chez vous certainement mais tout de même du côté de Marguerite Alacoque, celle des apparitions. Incontestablement, il y a tout un aspect politique qui passe dans le mystique, dans un sens un peu falsifié à mon point de vue.

JPR - Par exemple, ça peut être la spiritualité du cœur. Chez nous, on trouve ça chez des confrères qui ont été assassinés au Guatemala ou au Nicaragua.

M.L. Ce sont des mots. L'important, c'est que ça ne domine pas la réalité fondamentale de l'homme.

JPR - C'est justement l'amour de l'homme.

M.L. La foi en l'homme. Le mot "amour", il ne faut pas trop l'utiliser, mais la foi en l'homme.

JPR - L'amour au sens que vous lui donniez tout à l'heure, le respect et l'intérêt pour l'autre.

M.L. D'accord, mais pas plus.

JPR - Je retiens quand même cette indication à se méfier du sentimental.

M.L. Il le faut. Le sentimental est tellement lié à tout ce qui nous vient du dehors par la puissance des médias. On fabrique l'opinion des gens. On fabrique leurs passions pour ainsi dire. C'est un des aspects dangereux de la vie actuelle. Est-ce que nous arriverons à sortir des hommes qui ne soient pas seulement des termites ? Ce n'est pas évident. Il faudra beaucoup de coups de pieds dans les termitières pour que les termites deviennent des hommes.

Il y a des rencontres dans l'homme, de croyant à croyant, qui ne demande pas tellement de préparation pour se faire et qui vont plus loin que la pensée commune que chacun des croyants peut avoir de son côté en temps utile, une sorte de "cocréation" si vous voulez, dans certaines conversations qui ne sont pas spécialement préparées, qui ne correspondent pas tellement d'ailleurs à ce qu'ils sont, mais qui correspondent fondamentalement aux préoccupations de l'un et de l'autre sans être tellement explicitées. Il y a des possibilités de communion qui font que, à la place de l'orthodoxie dont nous parlions tout à l'heure et qui n'existe pas, il y a un autre mot que j'ai inventé mais qui, à mon point de vue, est beaucoup plus significatif : "l'orthopistie", la foi commune. Non pas la doctrine commune, la foi commune. C'est ça qui fait l'unité de l'Église, beaucoup plus que l'orthodoxie enseignée par les docteurs et imposée par la Curie. Ceci est relativement neuf, du moins je le crois, mais ça a toujours existé et je pense que c'est beaucoup plus fréquent maintenant qu'il y a peut-être cinquante ans.

JPR - C'est ce qui fait la difficulté de l'œcuménisme actuellement qui patine parce qu'on ne peut plus aller très loin dans l'orthodoxie.

M.L. Vous savez, pour moi, je crois qu'elle patine chez les spécialistes à cause des autorités. Rome a fait tout ce qu'elle a pu pour le faire disparaître.

JPR - On ne ressent plus le besoin de définir une telle doctrine.

M.L. Parce qu'on n'a plus besoin des Églises. J'ai beaucoup plus de facilités à causer avec un protestant spirituel, quel qu'il soit, cela ne me gêne absolument pas, tandis que j'aurais de la gêne à causer avec un catholique qui serait en train de me juger pour savoir si je suis orthodoxe.

JPR - Je suis comme vous plus à l'aise avec un agnostique ou un incroyant, je vais parfois beaucoup plus loin dans la mesure où il est en recherche réelle.

M.L. Il faut une recherche réelle des deux côtés. Cela, c'est du positif pour l'avenir.

JPR - Contrairement à l'orthodoxie, cette "orthopistie" pour employer votre terme va au-delà des barrières.

M.L. Tout à fait, on peut avoir la même foi et avoir des questionnements différents, où il n'est pas question de christologie. Je dirais même qu'on peut même avoir la foi tout en se disant, en s'affirmant athée parce que la foi dont nous parlons est enracinée dans l'homme et cela existe. Il peut avoir des idées fausses ou pas fausses, des représentations ou refuser des représentations, cela n'a pas une très grande importance s'il le vit autrement qu'à partir de ces représentations ou de ces non-représentations car la non-représentation est encore une représentation.

JPR - C'est cela, le travail de la foi.

M.L. Le travail de la foi consiste précisément à avoir besoin de représentations dont la foi n'est jamais satisfaite, elle est toujours en train de les critiquer.

Entretien de Marcel Légaut avec l'équipe inter corporative pour l'étude et la transmission de la Grande Règle des Compagnons du Devoir. Journées des 20 et 21 octobre 1990 à la fondation Coubertin. Nous sommes reconnaissants aux Compagnons Huppenoire et Lorenzi de nous avoir communiqué ces entretiens et de nous autoriser à les publier. L'authenticité du vécu de Marcel Légaut touchait tout public en recherche, sa parole devenait universelle, les appréciations de nos amis compagnons en témoignent.

«Les exposés de Marcel Légaut dans *Devenir soi* et *Intériorité et Engagement* ont été d'une très grande richesse et leur profondeur humaine se situe dans le droit fil de la Règle des Compagnons du Devoir dont nous essayons de témoigner par l'exemple auprès des jeunes que nous accueillons dans nos Maisons de Compagnons. Des hommes comme Marcel Légaut transmettent l'humanisme dont notre société a besoin. Nous garderons dans notre mémoire le souvenir de cet homme qui a montré la véritable dimension de l'homme. Nous aurons à présenter son message à la jeunesse que nous côtoyons...»

1 - Premier entretien : "Devenir soi" (20 octobre)

CD - *Nous sommes arrivés à un point important de notre recherche et votre témoignage, M. Légaut, nous aidera beaucoup parce que vous avez toujours voulu épurer les idées diverses qui pouvaient expliquer le sens d'une vie, le cheminement et le destin de l'homme. C'est sur ce thème que nous souhaitons vous entendre. Presque tous ici ont entendu parler de vous, certains ont lu votre livre, celui qui nous intéresse ce soir "Devenir soi". Nous vous poserons des questions car, à la séance de travail qui vient de s'achever, l'explication d'un Dieu Créateur pose problème, plus ou moins suivant l'expérience de chacun.*

M.L. Heureusement ! Car ceux à qui Dieu ne pose pas de problème, je crois qu'ils sont essentiellement athées.

CD - *Dans "Devenir soi", vous avez écrit que l'homme peut faire l'approche du mystère de Dieu en découvrant progressivement le sens de sa propre vie. Comment découvrir le sens de sa vie ? Nous nous adressons à des jeunes de 18 ans qui débutent et ce n'est pas évident de trouver le sens de sa vie à 18 ans.*

M.L. À mon point de vue, le premier pas est de prendre la vie au sérieux, c'est indiqué dans le livre, c'est-à-dire qu'en définitive, je n'ai pas simplement à vivre au jour le jour, sans tenir compte absolument de ce qui peut m'arriver et du peu que j'ai vécu. L'idée qu'il existe une continuité, plus ou moins difficile à saisir mais qui est réelle entre ce que je vis aujourd'hui, ce que j'ai vécu dans mon passé et les potentialités qui sont en moi dont je n'ai pas tout à fait conscience mais qui me permettront de vivre l'avenir. C'est cela, à mon sens, prendre la vie au sérieux. Un garçon sérieux se rend bien compte que ses études, l'apprentissage qu'il est obligé de faire, ce n'est pas simplement pour l'occuper aujourd'hui, mais ça doit tout de même préparer son avenir. Dans une certaine mesure, les années qu'il a déjà vécues à l'école ne sont pas sans avoir de poids dans la manière dont il comprend ses études ou son apprentissage d'aujourd'hui. Voilà la première réflexion.

CD - *Et la part des enseignants ? La part des maîtres chez nous, par exemple ?*

M.L. Nous en parlerons beaucoup. La part des enseignants est difficile parce que l'essentiel ne s'enseigne pas. On peut donner des conseils, on peut donner des ordres, des méthodes, en disant aux jeunes : "Soyez sérieux". Mais qu'est-ce que ça veut dire pour celui qui l'écoute ? Est-ce que cela a d'abord un sens pour celui qui le dit ? Pour moi, une des questions difficiles pour un professeur véritable, c'est précisément d'avoir suffisamment vécu pour être digne d'enseigner autre chose que des principes. De telle sorte que, par ce qu'il est plus encore que par ce qu'il fait et ce qu'il dit, il a une présence qui donne à sa parole et à son comportement autre chose qui n'est pas que la conséquence physique de ce qui est vu et entendu. Il y a une présence d'homme à homme qui déborde de beaucoup le cadre d'un enseignement déterminé.

CD - *Il y a des professeurs qui sont voués au chahut pour toute leur vie et d'autres qui s'imposent par la simple présence de leur réalité, une discipline et même un intérêt qui débordent de beaucoup ce que le jeune pourrait concevoir de sa propre initiative.*

M.L. Nous y reviendrons mais la première étape est de prendre la vie au sérieux et, puisque nous vivons en société, de vivre convenablement dans cette société, en prenant au sérieux les règles, les lois, les techniques en vigueur et qui s'imposent à moi du dehors parce que je fais partie d'une société (la cité, la ville, le pays...). À ce niveau, il y a une tendance à uniformiser les gens car toute loi qui m'est imposée personnellement s'impose aussi aux autres. Si j'observe cette loi, je vais "m'uniformiser". C'est un premier niveau de la vie intérieure, ce que j'appelle "la vie de simple moralité," c'est-à-dire la vie d'un homme qui prend au sérieux les règles, les lois qui régissent la société dont il fait partie, ce qui ne lui est pas particulier, ni personnel, puisque ces règles, cette loi s'imposent à tous de façon générale. La loi, l'observance de la loi, uniformise les gens et un groupe d'hommes qui se limite à cette observance forme une collectivité dont l'unité va être fondamentalement basée sur l'uniformité. C'est en marchant tous de la même manière qu'un régiment est digne de ce nom. Mais il n'y a pas que les régiments, et bien des collectivités leur ressemblent.

Voilà donc un premier niveau qui me semble important. Mais c'est le premier, il ne faut pas que ce soit le dernier. C'est la première étape, celle qu'on peut, d'une certaine manière, enseigner. Bien des professeurs donnent ainsi à leur classe un style, des garde-fous, que chacun devra observer pour pouvoir progresser.

CD - *C'est un peu ce qui se fait chez nous, pour l'arrivant, lorsqu'on fait la lecture de la Règle.*

M.L. C'est un peu la lecture de la Règle comme dans tout groupe humain qui adhère à une certaine idéologie, un groupe religieux par exemple. Le premier niveau (loi religieuse, perspective de l'avenir) impose à ceux qui s'y soumettent et y correspondent volontairement, une certaine manière de penser, une certaine manière de vivre (peut-être

plus une manière de vivre qu'une manière de penser!) qui par certains côtés les uniformise. C'est donc un premier niveau.

Il faut commencer par là mais, à mon avis, l'homme est trop grand pour être simplement le résultat d'un enseignement ou d'un commandement qui lui est imposé du dehors, quel qu'il soit en son for intérieur, des attitudes, des manières de vivre, de penser, d'imaginer, de sentir. À notre époque, nous sommes particulièrement menacés de cette uniformisation à cause de la puissance des médias. C'est incontestablement un des grands dangers de notre époque, les mass medias prennent une telle importance que, bien au-delà même des lois constitutionnelles ou autres, elles donnent aux gens la mentalité qu'il faut pour réaliser d'une certaine manière une unanimité d'apparence.

Pour moi, la vie spirituelle commence lorsque, à cause des événements et des personnes que je rencontre, d'une certaine maturation intérieure qui est la conséquence de mon hérité, de temps en temps passe en moi une exigence dont le caractère impératif est suffisamment vigoureux pour que je me rende compte que ce n'est pas la simple conséquence des raisons que je peux m'en donner. Par exemple, je découvre l'amour humain le jour où je commence à aimer, aimer d'amour, pas simplement d'amitié. Il y a en moi une certaine prise de conscience d'exigences de comportement vis-à-vis de l'autre, qui n'est pas la simple conséquence des études prolongées sur la psychologie féminine. Je ne vais pas relire des bouquins sur la psychologie féminine pour savoir ce que je dois dire à ma fiancée. Il y a quelque chose en moi qui m'est particulier, qui n'est pas la conséquence de ce qui se fait partout et que les autres n'ont pas forcément besoin de connaître. Ce que je peux lui dire n'est pas ce qu'un autre pourrait dire à sa propre fiancée. Il y a donc une exigence intérieure qui va se manifester en moi et qui m'est propre. Il y a une différence entre cette attitude, ce dialogue qui m'est propre, qui ne peut pas être commandé, et l'uniformité des attitudes et des pensées qui sont imposées à un groupe. Bien qu'il existe des sectes où même ce choix est imposé, c'est assez ridicule mais, dans ce domaine, le ridicule est infini. L'amour personnel fait naître en moi des exigences qui ne sont pas les conséquences des raisons que je peux m'en donner et qui ne sont pas liées aux conditions habituelles. C'est tellement singulier que je considère comme tout à fait normal et même heureux que les autres ne le comprennent pas.

Je vais donc avoir une exigence qui va me singulariser par rapport aux autres. Je suppose que cette exigence a un caractère impératif suffisant pour que je me rende compte que, si je la refuse, je renonce à quelque chose d'important. C'est plus que rationnel, c'est une prise de conscience en soi d'une exigence qui par certains côtés n'est pas irrationnelle mais dépasse la raison. C'est là l'émergence de la vie spirituelle. Pour moi, toute la vie consiste précisément à découvrir petit à petit les exigences intérieures de ce genre, qui me sont propres, qui ne sont pas nécessairement vécues par d'autres, auxquelles je dois correspondre par une activité qui m'est propre et que personne ne pourra me dicter. À mesure que je correspond mieux aux exigences qui naissent en moi, d'autres exigences apparaissent qui vont avoir ce même caractère impératif, très personnel. Vous comprenez que, dans ces conditions, même si au départ nous partons sur des bases identiques, chacun d'entre nous va suivre son chemin, unique, singulier, avec ses propres exigences, avec ses propres réponses, qui vont faire qu'avec le temps, nous serons tous absolument différents.

Donc, ce groupe d'hommes, fidèles à ce qu'ils doivent être, ne va pas du tout chercher son unité dans l'uniformité. Au contraire, on peut dire que, dans un groupe où petit à petit chacun a pris sa vie en main dans le sens que j'ai donné : exigences intérieures auxquelles je réponds par des inventions qui me permettent d'y répondre, on va vers une extraordinaire diversité qui est à la mesure même des potentialités connues ou inconnues de chacun de ses membres, avec des différences assez considérables.

Résumons-nous : dans le premier cas, ce que j'appelle une simple moralité, nous avons une collectivité; dans le deuxième cas, nous avons une communauté. La collectivité est une sorte d'unité dans l'uniformité; la communauté au contraire est l'occasion d'une extraordinaire variété. Mais chacun de ceux qui ont été fidèles à ce qu'ils doivent être, par leur simple présence, aident leurs voisins à être fidèles à ce qu'ils doivent être. De telle sorte que l'union qui existe dans la communauté n'est pas concrétisée par le fait qu'ils font tous la même chose mais par le fait que chacun est conduit dans sa propre vie à une fidélité fondamentalement semblable à toutes les autres.

L'unité d'une communauté, c'est la fidélité de ses membres, c'est invisible, mais combien plus rayonnant que la simple marche au pas d'une collectivité bien stylée.

CD - Prendre la vie au sérieux, correspondre aux exigences qui naissent en soi, atteindre à la fidélité de chacun des membres d'une communauté... cela éclaire ce que nous avons dit ce matin avant notre entretien, M. Légaut, où il était question pour tout homme d'un labyrinthe à parcourir.

M.L. Moi, j'insiste sur la vie, vous sur le labyrinthe.

CD - C'est une étape.

M.L. Je l'espère, sinon vous risquez de décourager les jeunes. Quand chacun a suffisamment vécu pour avoir un passé réel, un passé personnel, incontestablement les chemins deviennent très différents, chacun des chemins est singulier, et vous ne pouvez pas prévoir au commencement du chemin ce qu'il sera à l'étape suivante. Labyrinthe ! Mais alors un labyrinthe qui est regardé par derrière, non pas vu à l'avance puisqu'en un certain sens, il nous est inconnu. Nous découvrons que chacune de nos histoires est invraisemblable, imprévisible, improbable, presque impossible. Que de choses singulières nous avons vécues pour arriver à ce que nous sommes devenus actuellement. Il était peu probable que j'aurais pu accepter mon passé en acceptant tout ce que j'ai vécu, le plus et le moins. Nous touchons là un aspect important de la vie spirituelle qui fait que rien de ce que nous vivons n'est inutile ou nuisible définitivement parce que, en chacun d'entre nous, il y a la possibilité de transformer le mal en bien, le manque en plus, ce qui est capital pour l'accomplissement de l'homme. Non seulement ce que j'ai pu commettre comme erreur ou bêtise, je peux en voir

l'utilité dans la mesure où cela m'a aidé à devenir ce que je suis, mais de plus, très probablement, nous avons besoin de passer par des "manques" pour découvrir le plus. Cela élimine l'aspect négatif, il y a dans nos vies des erreurs qui sont, dans une certaine mesure, nécessaires.

CD - *C'est le mal qui permet d'apprécier le bien.*

M.L. Non pas d'apprécier le bien mais d'être le chemin par lequel je devais passer pour découvrir le bien. Je le découvre parce que j'ai été pris de vertige. Bienheureux ceux qui sont pris de vertige et qui ne tombent pas parce que précisément ils savent ce qu'est un gouffre. Je ne dis pas qu'il faille rechercher les gouffres pour connaître le vertige mais chacun vit à sa manière et sachez que je ne vous causerais pas comme je vous cause en ce moment si je n'avais commis beaucoup de bêtises.

CD - *Heureuses bêtises !*

M.L. Après coup, oui, mais à condition de se les approprier et de ne pas recommencer.

CD - *M'occupant de délinquants à Marseille, je disais souvent : «Je t'aime bien mais je n'aime pas ce que tu fais».*

M.L. Mais il aurait peut-être fallu dire : «Tâche de comprendre au fond de toi que ce que tu as fait était nécessaire pour que tu deviennes ce que tu dois devenir, pour découvrir où tu dois aller. Ton évolution n'appartient qu'à toi».

CD - *Ce type de communauté qui se vit dans nos maisons de compagnons, pourrions-nous le définir comme étant l'unité dans la diversité.*

M.L. Unité dans la diversité et unité invisible parce que chacun des membres de cette communauté a été suffisamment fidèle à ce qu'il devait être pour aider sans le savoir, sans le vouloir, par sa simple présence, les autres à être fidèles de leur côté. Ce qui fait une unité construite à partir de la fidélité singulière de chacun.

CD - *Chez nous, l'ancien, dans la première de nos cérémonies d'accueil, reçoit le jeune et essaie de lui faire découvrir ses erreurs car, en général, lorsqu'on arrive dans une communauté, on fait des erreurs les premiers mois (désordre dans la chambre, à l'atelier, ou autres négligences). C'est très concret chez nous car nous ne sommes pas des intellectuels mais des manuels, il faut le leur faire percevoir.*

M.L. Pardon, vous n'êtes pas que des manuels !

CD - *Lorsque vous parlez d'exigence de la raison par rapport à l'exigence en soi, je trouve cela fondamental.*

M.L. Chacun peut le découvrir par lui-même car ce qui est imposé par la raison, nous pouvons l'assumer, si nous sommes suffisamment raisonnables, mais cette partie supplémentaire qui m'est propre et qui va bien au-delà de la raison, il faut la découvrir. Cela ne peut pas s'enseigner mais peut être éveillé indirectement, sans le savoir, sans le vouloir, par quelqu'un qui déjà le vit pour lui-même et qui n'a pas tellement l'idée de le faire vivre aux autres parce qu'il sait pertinemment que c'est à eux-mêmes de le découvrir et pas seulement de l'accueillir, si on est suffisamment intérieur.

Je m'explique : il y a des activités qui sont entièrement à ma disposition, le métier par exemple, j'appelle cela "fabriquer". Il y a des activités, qui ne sont pas à ma disposition et que je ne peux réaliser qu'à certaines heures de lumière, de facilités intérieures, de silence, j'appelle cela "créer".

Ce que je crée est beaucoup plus marqué par ma personnalité que ce que je fabrique. Si je fabrique des chaussures, ma personnalité n'y est pas spécialement incarnée. Mais si je crée un nouveau modèle de chaussures, la beauté même de cette création n'est pas indifférente de la réalité spirituelle que je suis, d'où une activité qui nous vient de temps en temps, une activité créatrice, qui n'a pas été réalisée jusqu'ici. Ce modèle fabriqué en série ne devient plus qu'une "fabrication". La création, c'était le modèle initial. Une bonne collectivité, admettons de "fabricants de chaussures", fera que les chaussures seront tout à fait bien faites mais personne ne reconnaîtra dans les chaussures ce que chacun a pu y faire, le travail de chacun reste anonyme. Au contraire, lorsque j'ai une activité créatrice, il y a quelque chose en moi qui s'inscrit dans ce que je fais et qui fait que, si on me connaît suffisamment, on dira : "Eh bien, ça c'est de lui !" Prenez un autre exemple : une classe de philosophie. On donne un sujet qui n'intéresse personne. Chacun potasse, rassemble des documents, puis fait une dissertation classique : une introduction, trois parties... Le professeur peut recevoir les copies, il est incapable de dire : «Ceci vient d'un tel, cela de tel autre». Supposez maintenant que l'un des étudiants soit très intéressé par le sujet qu'on lui propose. Évidemment, il va commencer par rassembler les documents utiles mais il y a quelque chose en lui qui marche, se développe, et se passe dont il ne serait pas capable le reste du temps. C'est quelque chose de tellement personnel et unique que le professeur qui connaît ses étudiants, même si le texte est dactylographié, dit : «C'est lui !»

L'activité créatrice est une activité qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas de moi comme les autres puisque je n'en dispose pas à volonté. Personne ne peut nier cela, à moins qu'il n'ait jamais été qu'un fabricant. Mais il n'y a pas d'homme qui, au moins une fois dans sa vie, n'a été créateur de cette façon. Lorsqu'un homme commence à aimer, il va créer dans son comportement des attitudes, des paroles, qui ne seront pas en fonction de théories. Ainsi, dans tout homme, il y a une activité créatrice et, si l'homme n'arrivait pas à être créateur à un moment de sa vie, il ne serait pas tout à fait homme. Un homme a besoin d'être créateur pour être homme. Un danger de notre société serait de limiter l'homme à n'être qu'un technicien. Plus nous écrasons les gens de technique, plus nous les écartons ou les dispensons d'une activité intérieure qui est essentielle et évite de devenir des robots. Il y a en moi une activité qui ne peut se réaliser sans moi mais qui n'est pas de moi comme les autres.

Je vous ai montré que certaines activités ne peuvent se réaliser sans moi mais ne sont pas de moi comme les autres et j'appelle cela "activités créatrices". Voilà un premier point. Un deuxième point: que nous le voulions ou non, nous avons un instinct religieux. Nous pouvons nier intellectuellement l'existence de Dieu, ça n'a aucune importance.

D'ailleurs nous ne disons que des bêtises quand nous parlons de Dieu. Mais lorsque nous sommes saisis dans nos œuvres vives, monte en nous comme un premier souvenir, comme un vieux souvenir, la supplication d'une puissance extérieure pour nous sauver. Je parle d'un cas où nous sommes vraiment atteints dans nos tripes. À ce moment-là, quelle que soit la théorie qui nous soutienne, nous devenons profondément marqués par cet instinct religieux. Cet instinct religieux d'ailleurs n'est pas reconnu. C'est précisément un des aspects de notre société présente. La manière instinctive dont nous avons une représentation de cette puissance extérieure, Dieu si vous voulez, n'est pas supportable à notre époque. Elle n'est pas supportable parce que nous avons misé sur un Dieu tout-puissant et nous y ajoutons en plus que c'est un être bon. Ce n'est pas supportable. Comme toute idée religieuse, on pourrait le supporter quand on n'y pense pas ou encore le soutenir quand les autres vous contredisent, mais la foi est bien autre chose que de soutenir une opinion quand les autres la contredisent. Il y a quelque chose de positif dans l'instinct religieux.

Je vais reprendre ma phrase initiale : quand je suis créateur, j'ai une activité qui ne peut pas être sans moi mais qui ne peut pas être de moi comme les autres. Pour introduire l'aspect religieux, j'ajoute : quand je suis créateur, j'ai une activité qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi. Vous voyez bien la différence : n'est pas que de moi. C'est dans le "que" qu'il y a reconnaissance d'une dépendance dont nous ne savons rien mais que nous découvrons en nous. Dans cette reconnaissance de notre dépendance se trouve l'amorce d'une représentation de Dieu qui dépendra de notre intelligence, de notre sensibilité, de notre vie, et qui n'est pas la simple conséquence de l'instinct religieux dont nous parlions tout à l'heure. Aucune représentation n'est suffisante. Dieu est impensable. Chaque fois que nous parlons de Dieu, nous devrions savoir que c'est une représentation qui correspond peut-être à un moment de notre vie mais qui doit être immédiatement contestée parce qu'aucune représentation n'est suffisante pour approcher de la réalité. Dieu est impensable. C'est là où j'en suis à mon âge. Si vous parliez de Dieu je crois que je vous critiquerai.

CD - On ne s'y hasarderait pas.

M.L. Ceci est important car tout à l'heure vous parliez de "trouver le sens de sa vie". Tout ça se touche. Ce sont différentes manières d'aborder la question et, si l'on veut bien y mettre une suffisante rigueur, elles ne sont pas contradictoires mais elles sont suffisamment différentes pour se compléter. Je découvre le sens de ma vie par le fait que je comprends dans mon passé les pulsions intérieures auxquelles j'ai correspondu par une activité créatrice qui manifeste ma dépendance et mon originalité. Ainsi je suis capable de sentir une représentation de Dieu qui n'est pas nécessairement explicite, dont je peux vivre et qui fait que ma fidélité à ce que je dois être est aussi une fidélité à cette activité en moi qui monte en moi, qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi.

CD - Pouvez-vous expliquer ce moment où vous vous éprouvez "créateur" ?

M.L. C'est forcément une expérience personnelle. Il m'arrive souvent des idées importantes dans un demi-sommeil vers 1 ou 2 heures du matin. Si je me dis "je le retiendrai et je l'écrirai demain", le lendemain ça ne fonctionne pas. Vous avez beau essayer de vous rappeler, rien ne vient. Il faut donc avoir la sagesse, au milieu de la nuit, de se lever, sortir du lit dans une chambre froide... puis on se recouche et quelques minutes après, quelque chose de nouveau arrive, il faut se relever, écrire à nouveau, mais attention ! la chose nouvelle n'est pas toujours la conséquence systématisée de l'idée précédente. Vous vous en apercevrez le lendemain matin. Mais les premières pensées, c'est capital. C'est une expérience très personnelle mais je pense que tous, d'une façon ou d'une autre, à certaines circonstances de la vie, nous connaissons semblables expériences et le dicton : "la nuit porte conseil", est, je dirais, un conseil élevé.

CD - Je souhaiterais donner mon expérience. J'avais depuis longtemps l'idée de faire une chanson sur ce qu'écrivait Jean Bernard dans ses éditoriaux : l'Esprit du Compagnonnage. J'y réfléchissais. J'essayais avec ma clarinette mais je ne trouvais pas de musique satisfaisante. Soudain, en pleine nuit, alors que j'avais depuis des semaines arrêté toute recherche, à 2 heures du matin, je me réveille et je sens cette musique. Je me dis: «C'est fou ! - Tu ne vas pas jouer maintenant, tu réveillerais toute la famille». Mais j'avais tellement l'impression d'une occasion exceptionnelle et j'avais si peur de tout oublier que je me suis levé, j'ai pris ma clarinette, je suis allé au fin fond de la maison et, en une demi-heure, j'ai accouché de cinq couplets et du refrain, paroles et musique.

M.L. Cela ne m'étonne pas, mais ça n'arrive pas tous les jours.

CD - Quand vous dites que par instinct l'homme est religieux, vous ne croyez donc pas à l'athéisme.

M.L. C'est exact, l'athéisme, pour moi, n'existe que dans la tête. Je ne pense pas qu'un développement spirituel comme celui que je vous ai proposé puisse conduire à l'athéisme. Cela peut ne pas conduire aux idées relativement grossières que l'on peut avoir sur Dieu, un Dieu architecte, un Dieu PDG, un Dieu qui fait tout... ainsi de suite. Mais, quand on regarde son passé avec tout ce que cela implique de méandres, toutes choses qui ne pouvaient pas laisser prévoir ce qui viendrait ensuite alors que d'une façon ou d'une autre s'organise mon itinéraire. Et vous constatez que ça s'arrange, que ça devient positif, que toute une vie est en train de se construire dans l'unité à travers l'extrême diversité, ambiguïté, complexité des événements, des rencontres, des situations vécues, il est tout de même difficile d'être athée. Il est difficile de ne pas se rendre compte que ce que l'on devient, de la façon la plus personnelle, n'est pas la simple conséquence de notre volonté. C'est la conséquence de ce que nous sommes devenus à travers un ensemble de décisions dont beaucoup n'étaient pas du tout évidentes et rationnellement même pas à conseiller. La prise de conscience en profondeur de cela est quelque chose qui, sans nommer Dieu, met exactement dans une voie où l'athéisme vécu est radicalement impossible. On peut concevoir qu'à la mort tout est fini. Mais, même si l'on suppose ce néant, tout ce que j'ai vécu jusque-là est une réalité qui ne peut pas disparaître. Elle peut disparaître aux yeux des autres, elle peut même disparaître à mes yeux si je ne deviens qu'un cadavre, mais tout de même, ce qui a été vécu en profondeur ne peut disparaître. Chacun donne à ces mots du poids en fonction de ce qu'il a vécu. Le vrai problème est de donner du poids,

un poids personnel qu'on utilise quand on parle de sa propre expérience.

CD - *Ça ne peut disparaître ne serait-ce que par l'influence qu'on a eue sur les autres, notamment les jeunes.*

M.L. À condition que les autres ne disparaissent pas aussi.

CD - *Dieu serait-il donc dans la reconnaissance d'une exigence qui m'est personnelle ?*

M.L. Le contact avec Dieu se manifeste par la médiation d'exigences qui ne sont pas la simple conséquence des raisons que je peux m'en donner. C'est au plus intime de moi-même que naît l'acte libre qui me permet d'être et de devenir moi-même. L'acte libre, c'est-à-dire l'acte créateur.

CD - *Comment distinguer l'acte créateur vu l'influence de l'extérieur, comment y être constamment présent ?*

M.L. L'acte créateur est très ponctuel, nous ne sommes pas créateurs tout le temps. Pour notre ami, à 2 heures du matin, ce n'est arrivé qu'une fois! Mais il n'y a pas d'égalité, il n'y a pas d'identité, nous sommes tous uniques, nous ne sommes pas comparables les uns aux autres. Il y a une réalité personnelle qui n'est pas numérable ni ordinaire. La vie spirituelle étant le fruit des exigences de l'activité créatrice, elle prend une singularité : la solitude. Nous sommes essentiellement des solitaires. Une communauté idéale est une communauté de solitaires. Chacun est ce qu'il doit être suivant son propre chemin. Il est uni aux autres non parce qu'il leur ressemble mais parce qu'il a été à l'origine de ce qu'il est devenu, et ceci n'est pas sans relation avec ce qu'il devient au travers de la communauté qu'il a choisie.

CD - *Les créateurs, artistes, sculpteurs ou autres, sont-ils plus souvent en prière, méditation, silence, plus en présence d'eux-mêmes et de ce qui se passe au-delà d'eux ?*

M.L. Vous employez le mot "plus" qui suppose une comparaison. Nous ne sommes pas comparables. Vous ne pouvez pas vous comparer à un autre. Dans la vie spirituelle et créatrice, il n'y a que des êtres uniques. Cela est très important parce que, sitôt que vous remettez la dimension numérable ou ordinaire, vous blasphémez l'homme dans sa grandeur unique.

CD - *Dans "Devenir soi", vous écrivez : «Secrètement la vie spirituelle de l'homme s'enracine dans le passé et prépare l'avenir». L'image du labyrinthe que nous employons symbolise le passé.*

M.L. À mon point de vue, le mot "labyrinthe" est un mot un peu pessimiste, même si le chemin est très difficile à suivre. Le mot labyrinthe est, pour moi, un circuit dont on ne sort jamais.

CD - *Pour nous, c'est un cheminement auquel sont intégrés les éléments qui gèrent l'univers avec "la main créatrice".*

M.L. Ce que vous appelez "la main créatrice", est cette activité en moi qui n'est pas que de moi et me permet une activité créatrice de liberté, que ma technique ne me permettrait pas d'atteindre. L'important, c'est que vous n'absolutisiez aucune des représentations de Dieu. Le pire, c'est de l'absolutiser et, en le possédant, d'être capable de tous les crimes contre l'humanité. Un des très gros progrès, mais qui n'est pas encore acquis, est de n'avoir pas de représentation de Dieu, ni du Vrai. Nous n'atteignons pas le fond des choses. Nous avons des représentations qui sont vraies dans la mesure où elles sont utiles mais elles doivent toujours être critiquées parce que jamais aucune n'est satisfaisante. Nous ne possédons pas la vérité. C'est en nous approchant, en formant des représentations de cette vérité, plus adaptées à ce que nous devenons, que petit à petit nous prenons notre propre dimension.

CD - *Mon ami Evelyn disait : «L'athée est celui qui refuse toutes les représentations qu'on lui a proposées de Dieu».*

M.L. Tout à fait. Voyez, c'est une convergence. Nous pouvons partir de points de vue différents mais, étant un peu avancés dans la vie spirituelle, même sans dire les mêmes choses, ce qu'il ne faut pas, vu notre singularité, nous nous retrouvons sur le fond.

CD - *C'est aussi un peu le sens de notre Grande Règle.*

M.L. Ces choses ont été dites depuis des siècles! À notre époque, pour dire les choses un peu brutalement, pour croire en Dieu, il faut d'abord croire en l'homme.

CD - *Cette formule nous va tout à fait.*

M.L. La grosse difficulté, c'est que le Dieu de notre instinct religieux ne va pas dans ce sens-là et qu'il nous faut passer d'un Dieu dont la transcendance est sa supériorité, sa toute-puissance... qui ne supporte pas la connaissance de ce que nous en avons ici-bas, à un Dieu essentiellement intérieur qui nous permet petit à petit de découvrir notre propre réalité et qui s'y déploie, ce qui fait que l'incarnation se manifeste non seulement dans la foi catholique en Jésus mais en chacun d'entre nous. Nous devenons à notre manière, sans comparaison avec les autres, "fils de Dieu", dans la mesure où nous correspondons aux exigences intérieures qui montent en nous à mesure que nous vivons.

CD - *Mais tout ce qu'on nous a appris depuis notre enfance est une image bien différente de ce Dieu intérieur.*

M.L. Ce n'était pas tout à fait inutile mais il faut le dépasser. Si vous ne le dépassez pas, si vous restez simplement au niveau de cette imagerie, dès que vous commencez un peu à penser, vous butez contre cette représentation. Il y a une telle contradiction... La plupart des gens sont athées, même lorsqu'ils sont très croyants, et pratiquement rien ne changerait à leur manière de se comporter s'ils affirmaient leur athéisme. Je crois que c'est un des aspects importants de notre époque. Il nous faut passer par un certain athéisme pour atteindre une réalité qui est foncièrement, à mon point de vue, la réalité de l'évangile. Personnellement, je suis chrétien mais je ne pense pas l'être simplement à cause de mes origines. Je pense que, actuellement, un homme vivant doit critiquer ce qu'il a reçu du passé et, grâce à ce qu'il a reçu du passé, le critiquer et le dépasser. C'est ce qu'a fait Jésus fondamentalement. Personnellement, je fais une différence entre le Christ et Jésus parce que j'insiste beaucoup sur l'humanité de Jésus, tandis que, dans le mot Christ, il y a toute une christologie. Le Christ dont on parle partout est un être surnaturel, supérieur. Moi, je parle surtout de l'humanité de Jésus. À travers cette humanité que je découvre en lui, à l'occasion je découvre en moi une activité qui n'est pas de moi, où je peux voir en moi une action créatrice de plus grand que moi. Mais tout ce qu'on nous a appris depuis notre

enfance est une image bien différente de ce Dieu intérieur.

CD - Vous résumez toute la Grande Règle.

M.L. Je la résume peut-être mais je ne la connais pas. (Lecture d'un passage de la Grande Règle).

À la fin, vous devenez théologiens !!! Voyez, nous ne pouvons pas y échapper. Nous sommes complètement imprégnés de cette théologie et il faut tout un travail intérieur, où les mots sont difficiles, parce que tous nos mots sont inspirés par cette théologie qui n'est pas celle que nous avons à vivre maintenant.

CD - C'est très enrichissant ce que vous nous dites car c'est justement sur ces passages que nous butons.

M.L. Je crois que vous avez raison ! Seulement il ne faut pas buter pour tomber, il faut buter pour sauter.

CD - C'est extraordinaire ce que cela éclaire notre réflexion. Donc il faut voir au-delà de nos clichés habituels.

M.L. Oui, mais sans les nier... Dans mon enfance, j'étais enfant de chœur. J'y passais beaucoup de temps et j'étais très heureux de la formation que j'y recevais. Ce qui est important, c'est d'avoir rencontré un jour un homme qui m'a ouvert des horizons sans lesquels je ne serais pas ici aujourd'hui. Je serais déjà mort.

CD - Ce qui est éclairant, c'est que nous cherchions à remplacer ce mot Dieu, qui ne correspond pas à notre itinéraire intérieur, tel qu'il est employé habituellement.

M.L. Vous êtes dans la ligne très importante de notre époque. C'est vrai qu'il est difficile de parler de Dieu à cause de la manière dont on en a parlé jadis, et cependant il faut toujours en parler sans le nommer mais avec la réalité spirituelle que l'on vit.

CD - J'ai beaucoup aimé lorsque vous avez parlé de l'humanité de Jésus. Car souvent pour les chrétiens, Jésus, enfin le Christ, a fait semblant d'être homme. Est-ce que vous pouvez un peu développer cette humanité de Jésus et ce Christ des théologiens ?

M.L. Pour moi, ce qui s'est passé après la mort de Jésus n'a été véritablement perçu que par ceux qui ont vécu avec lui avant. C'est très important mais ça n'ajoute rien à ce que Jésus a vécu. Cela a marqué la réflexion que les premiers chrétiens ont fait sur ce que Jésus a vécu. La théologie, la christologie, est née de cette réflexion. Jésus n'a pas fait une christologie. Il l'a vécue. Les disciples, assez moyens d'ailleurs, ont commencé une christologie, se sont très attachés à la christologie, à ce point qu'on a davantage pensé au Christ de la théologie qu'au Jésus de l'humanité. C'est un des aspects fondamentaux de notre "renouveau", si j'ose employer ce mot qui est un peu blasphémé en ce moment, c'est qu'il nous faut retrouver l'humanité de Jésus. C'est difficile car nous n'avons que des écrits qui n'ont pas été écrits pour ça. Il nous faut mieux comprendre les raisons pour lesquelles on a écrit les évangiles. C'est important. Les évangélistes ont utilisé les traditions avec leur charisme. Il y a une grande différence entre l'évangile de Marc et les autres. Si vous connaissez un peu tout cela, vous lirez l'évangile d'une façon suffisamment critique à la lumière de votre vie spirituelle. Je ne dis pas que vous ne risquez pas de dire des bêtises mais ce sont des bêtises heureuses parce qu'elles sont digestibles, tandis que d'autres réflexions qui ne seraient pas de vous peuvent devenir des cailloux dans l'estomac. Nous avons besoin de nous tromper pour approcher de la vérité et ceux qui ne veulent pas se tromper ne sont évidemment pas sur le chemin de la vérité. Tout ça est paradoxal !

CD - Vous qui êtes berger, qui avez passé une partie de votre vie dans la nature, tout ce temps de contemplation mais aussi de travail, d'efforts quotidiens, n'est-il pas essentiel ?

M.L. Ce n'est pas mauvais mais l'important n'est pas le retour à la terre. L'important, c'est ce que je vous ai dit : être suffisamment attentif à ce qui monte en soi pour découvrir ces exigences qui nous sont proposées, y correspondre à mesure et à longueur de vie. Alors il y a quelque chose en nous qui se développe, qui évidemment n'était pas pensable au départ. Voilà l'important. Un retour à la terre, c'est un peu candide, avouez ! Lorsque j'ai décidé mon retour à la terre à 40 ans, alors que l'État avait fait beaucoup de sacrifices pour me former à l'aptitude de professeur de faculté, comme agrégé de mathématiques, et ne voilà-t-il pas qu'il se met à planter des poireaux ! Ce n'est vraiment pas raisonnable.

CD - Cette adhésion s'est faite avec lenteur ou sur un coup de tête ?

M.L. Non, il n'y a jamais de coup de tête véritable. Il y a certes des éruptions volcaniques mais la lave se prépare depuis longtemps. Voyez-vous, lorsqu'on comprend bien son passé, on s'aperçoit que des choses étaient tout à fait impensables et ridicules... J'ai même poussé le ridicule jusqu'à écrire un livre avant la guerre (39-45) qui s'appelait *La Communauté humaine*. Je l'avais écrit à l'occasion du mouvement du Front Populaire. Cela m'avait un peu secoué et j'avais écrit quelque chose car j'étais très disciple de Teilhard de Chardin, avec un optimisme radical; je disais: "le métier de paysan : absurde" et cinq ans après, je faisais le contraire en optant pour la vie rurale.

CD - Vous n'êtes plus disciple de Teilhard de Chardin.

M.L. J'aime beaucoup Teilhard. Je le critique parce que nous ne sommes pas tout à fait dans la même ligne. Teilhard part du "Tout" pour arriver à l'individu; moi je pars de l'individu que je suis pour arriver au Tout, et je fais ce que je peux. Le chemin est le même mais parcouru en sens contraire. Incontestablement, j'ai beaucoup reçu de Teilhard. Connaissez-vous un peu les œuvres de Teilhard, notamment *Le milieu divin* ? J'ai reçu de lui essentiellement que le travail intellectuel et la recherche intellectuelle sont nécessaires pour la vie spirituelle. Quand Teilhard était professeur à l'Institut catholique, on disait : «Ce n'est pas bon pour un prêtre de faire de la biologie, un prêtre, c'est pour la paroisse, c'est pour le culte...». Ce n'était pas du tout évident, pas du tout et ça commence à ne plus l'être de nouveau puisque j'ai l'impression que dans le synode actuel (nov. 1990), on insiste beaucoup sur le fait que le prêtre ait une vie à part.

CD - Comment expliquez-vous ce phénomène religieux et toute cette structure religieuse ?

M.L. Parce que le concile Vatican II était tout à fait inattendu. Il est certain que, lorsque nos évêques se sont réunis en concile, ils ont pris conscience, pour un temps relativement limité, d'une communauté entre eux qui débordait de

beaucoup l'idée qu'ils avaient de l'Église. Ils se sont aperçus qu'ils existaient entre eux. C'est très curieux mais c'est vrai. Si Vatican II a été décidé, c'est parce que tout avait été prévu par la Curie. Le Cardinal Lienardt de Lille a fait acte d'indiscipline. Alors qu'il n'était pas prévu d'interventions, ce Cardinal s'est levé, a sorti un texte qu'il avait préparé, en latin puisque c'était la coutume, où il refusait que tout soit décidé a priori. L'assemblée stupéfaite a pris conscience de sa réalité. Tout était par terre. On a dû recommencer à zéro. Au temps du concile, ni les uns (les évêques), ni les autres (le peuple chrétien) n'était préparé à cela. Il y en avait bien quelques-uns mais pas tellement. En plus, cela s'est fait dans une période de crise sociale où les gens s'efforcent d'avoir des repères, des sécurités, des choses solides pour pouvoir s'appuyer. Incontestablement, une perspective comme Vatican II, je ne dis pas "déstabiliserait" car ce n'est pas allé très loin, mais n'insistait pas sur la stabilité en remettant en question pas mal de choses. Il est normal que cela offusque les instances supérieures mais il faudra boire le calice jusqu'à la lie.

CD - Vous avez distingué communauté et collectivité. Que pensez-vous de la collectivité dans les pays de l'Est ?

M.L. Je crois qu'il faut dire que le régime communiste et les hommes qui en font partie, n'ont pas été dignes de porter la responsabilité du régime et que probablement le désastre économique qu'ils ont connu, c'est surtout parce que les gens "s'en foutaient". Je crois que c'est une leçon fondamentale et ça nous menace parce que, dans une démocratie, c'est peut être moins exigeant mais il y a tout de même des devoirs. Les Français ne savent plus ce qu'est une démocratie, ils l'utilisent avec une certaine discipline par le fait que le système est bien construit. Malgré tout, une démocratie ne se construit pas par une simple discipline, il faut que les hommes soient formés. L'importance de la formation des hommes doit devenir une priorité, le reste suivra. On construit sur le sable en brûlant les étapes. Il faut d'abord construire les hommes. Si vous le permettez, on en reparlera parce que vous voulez que je parle de l'engagement, or ceci est capital dans la notion d'engagement.

CD - Qui, dans une démocratie, doit former les hommes ?

M.L. Ce ne sont plus les structures qui doivent le faire mais les individus. Chacun est créateur de la démocratie en même temps qu'il vit. Hélas, ça ne peut pas s'apprendre à l'école pas plus que le civisme.

CD - Tout aujourd'hui occulte cette chose-là, il ne faut surtout pas s'individualiser.

M.L. Je ne dis pas le contraire, ça touche à des problèmes très difficiles. Les mœurs actuelles, les familles désunies ne favorisent absolument pas chez l'enfant la prise de conscience. Une certaine stabilisation est nécessaire durant l'enfance pour pouvoir aborder ensuite une certaine déstabilisation. Les enfants sont souvent abandonnés, lâchés trop tôt. Cependant, grâce à la vitalité humaine, beaucoup s'en sortent tout le long de leur vie, forcément en entraînant des catastrophes, mais ils s'en sortent. Je peux voir souvent que, même lorsque les enfants arrivent à des situations impensables, dix à quinze ans après, les choses s'arrangent un peu.

CD - Alors la défense de la démocratie repose sur chaque citoyen, par un militantisme dans tous les domaines ?

M.L. Dans tous les domaines... cela me paraît beaucoup. Demain quand je vous parlerai de l'engagement nous verrons cela. Je crois qu'il est difficile de mener de front une vie spirituelle telle que nous l'avons dit et toutes sortes d'activités politiques, professionnelles, sportives, artistiques...

CD - Il y a un mot qui vient d'être dit : militantisme.

M.L. Ce mot ne me plaît pas du tout, il se rapproche du mot militaire d'abord, et de la collectivité avec une discipline qui fait que la cause va au-delà de la valeur humaine de chacun. Il y a des causes qui ne doivent pas être soutenues aux dépens de la réalité fondamentale de l'homme.

CD - Est-ce qu'à ce moment-là, le plus grand rôle de l'homme ne serait pas le service de ses semblables ?

M.L. À condition que ce soit la conséquence d'une fidélité fondamentale et non la conséquence de la vision des utilités ou des urgences existant autour de nous et dans lesquelles nous nous perdrons si nous nous laissons happer par ces exigences. Il nous faut correspondre à quelque chose qui monte en nous et qui n'est pas indépendant de tout cela, mais qui est passé par nous, pour s'imposer à nous.

CD - On ne peut pas aider les autres par le simple désir qu'on a de les aider.

M.L. Absolument pas, mais seulement par ce qu'on est. Le meilleur travail consiste précisément à ce que ça se fasse sans qu'on le sache. Les rencontres importantes de votre vie se sont mises en lumière au fur et à mesure que vous les viviez. Sur le moment, c'était une rencontre comme beaucoup d'autres mais quelque chose à ce moment-là s'est progressivement développé dont l'importance ne se mesure que quinze ou vingt ans après.

CD - J'ai lu quelque part qu'il appartient à Dieu d'accepter ou de ne pas accepter nos actions. C'est-à-dire que cela se passe à notre insu, nous-mêmes nous l'ignorons.

M.L. Je n'aime pas beaucoup votre manière de dire parce que vous mettez Dieu en avant. Ce que nous faisons par fidélité profonde va plus loin que ce que nous pouvons imaginer. Mais lorsque nous avons suffisamment vécu, les conséquences de ce que nous avons décidé un jour vont prendre des dimensions qui donneront à cette décision une importance que nous ne connaissions pas lorsque nous l'avons prise. Voilà l'activité créatrice. Alors vous pouvez introduire Dieu, si vous voulez, à ce moment-là. Vous l'avez introduit en disant que vous avez été fidèle fondamentalement. Si vous l'introduisez avant, vous "bousillez" Dieu en le faisant à la fois un Dieu intérieur qui nous permet de devenir créateur et un Dieu qui, du dehors, semble juger, commander, omniprésent, omnipotent. C'est cela qui est extrêmement regrettable, nous avons des représentations de Dieu qui ne sont absolument pas compatibles. Il faut que nous sachions les dépasser l'une et l'autre pour ne pas être limités par ces représentations.

CD - Comment inclure cette perspective avec tout ce qu'on nous a inculqué ?

M.L. C'est en vivant que, petit à petit, viendront les exigences qui sont nécessaires pour notre "devenir". Autrement

dit, il n'y a pas de programmation. Le devenir de l'homme est moins dans les projets qu'il fait que dans la fidélité au pas à pas à ce qui monte en lui s'il est suffisamment attentif, s'il y correspond.

CD - *D'où la différence entre une collectivité qui facilite le service à l'autre et une communauté où le rayonnement de chaque être, sa personnalité, son témoignage aident l'ensemble de la communauté.*

M.L. Tout à fait. Dieu est présent d'une façon extrinsèque dans la collectivité, Dieu est la loi. Dans la communauté, Dieu est au cœur de l'acte libre de chacun et il s'y déploie dans la mesure où chacun y correspond. C'est tout à fait différent. Hélas, tout véhicule un Dieu extrinsèque. Alors quand nous employons le mot Dieu, fatalement il est déjà chargé de quelque chose qui n'est pas homogène. Vous avez deux mots qui sont très caractéristiques de cette réflexion : prière et communion. Dans prière vous avez la notion d'un Dieu extrinsèque que vous priez. Si vous acceptez les perspectives que je vous développe, il faut remplacer le mot "prière" par le mot "communion". Je communie à une action en moi qui n'est pas que de moi, et qui me permet de devenir, et qui fait que ce que je deviens n'est pas en concurrence avec Dieu mais c'est une manière pour Dieu de devenir homme.

CD - *D'où la paternité qui en découle.*

M.L. Seulement cette paternité n'est pas la paternité d'autorité, de prestige, de puissance... C'est une paternité d'engendrement. Mais souvent dans les milieux chrétiens, la vie liturgique en particulier est inspirée d'un esprit tout à fait différent. C'est bon de le savoir, c'est utile au départ, mais petit à petit il faut s'en dégager.

CD - *C'est l'éducation de l'échec qui doit être revue pour pouvoir avancer, si on veut bien reconnaître que c'est cet échec qui m'a fait grandir. Il faut souvent un échec pour arriver au-dessus alors que c'est souvent l'inverse qu'on nous enseigne, et c'est difficile à rectifier. On a du mal à communiquer avec les autres sur ce plan.*

M.L. Ce n'est pas la vie de simple moralité, c'est la vie spirituelle.

CD - *On parle beaucoup de Dieu Juge, du jugement dernier, ça veut dire quelque chose ?*

M.L. Vous me faites tourner sur le gril. À mon sens, tout ce que j'ai fait sous cette action qui monte en moi sous forme d'exigences intérieures et de fidélité et qui n'est donc pas de moi, tout ça, c'est "de Dieu" en moi. Mais tout ce qui en moi n'est que la conséquence de ce que j'ai voulu, où je suis seulement fabricant, tout cela foutra le camp avec le corps, le cadavre, et reviendra dans le monde de la matière et de la vie d'où nous sommes issus. Maintenant, vous me demanderez ce que je fais de la résurrection des corps. Vous me direz d'abord ce que vous en pensez. Moi je n'en pense rien mais je n'ai pas du tout l'idée que le fait de n'en rien penser ait du poids sur la manière dont je me comporte. Je crois qu'il faut savoir ignorer ce qu'il n'est pas utile de savoir. Cela ne veut pas dire qu'on ne le critique pas mais il faut savoir l'ignorer.

CD - *Cela rappelle les pierres dans l'estomac, on ne peut pas l'ignorer mais on y pense.*

M.L. Mais on y pense d'une certaine façon de sorte que l'absolu disparaisse. C'est relativiser. Nous avons besoin constamment de faire des projets, d'avoir des représentations, mais sitôt que nous absolutisons quelque chose dans notre vie, nous sommes idolâtres. La seule idolâtrie de l'homme est d'adorer une réalité absolue qui se manifeste dans le concret.

CD - *Vous utilisez souvent le mot "fidélité". Dans le compagnonnage, on a des rites par lesquels on rappelle des vertus.*

M.L. Je n'aime pas le mot "vertu". C'est la grande différence entre obéissance et fidélité, obéir à la loi ou être fidèle à ce qui monte en moi. Il y a des moments où, en obéissant à la loi, je suis infidèle à ce qui monte en moi. C'est le pharisaïsme que Jésus a stigmatisé dans l'évangile. Les pharisiens ne sont pas des hypocrites mais ils se suffisaient de l'observance de la loi. Pourtant, il y avait en eux des exigences qui la dépassaient.

CD - *Vous pourriez nous expliquer pourquoi vous n'aimez pas ce terme de "vertu" ?*

M.L. Parce que le mot "vertu" implique un projet et pas simplement une fidélité. Est vertueux ce qui s'impose à moi du dehors et que je sais théoriquement être bon. La fidélité, c'est autre chose. Il ne faut pas faire de la vertu un absolu, mais une approche qui doit toujours être dépassée.

2 - Deuxième entretien : "L'engagement" (21 octobre)

CD - *Nous avons lu votre livre "Intériorité et engagement". Nous souhaitons en parler avec vous.*

M.L. L'engagement est dans la même direction que ce que je vous ai dit sur le thème "Devenir soi". Ce livre, *Intériorité et engagement*, est assez facile à lire car il est venu à la suite de nombreuses conférences. Il s'agit donc de textes qui ont été dits avant d'être écrits.

Alors, premier point, il y a une différence entre "donner un sens à sa vie" et "trouver le sens de sa vie". Pour donner un sens à sa vie, il suffit d'avoir un peu d'imagination et quelque chose d'intéressant et d'utile à faire. On s'y donne et cela donne un sens à sa vie. Quand vous serez retraités, il vous faudra trouver un sens à votre nouvelle vie et à ce moment-là il y aura un choix à faire. Mais il y a une différence entre donner un sens et trouver le sens. Si le premier est assez facile, par contre on ne trouve jamais le sens de sa vie. On découvre le sens de ce que l'on a vécu en regardant son passé, avec un regard qui n'est pas seulement un regard d'historien qui ne retient que les événements et les successions de rencontres que l'on a faites, mais un regard global, totalisant, qui fait que l'ensemble devient organique et pas seulement historique.

Dans mes livres, c'est la différence que je fais entre "vie" et "existence". Ma vie, tout le monde peut la connaître et parfois mieux que moi. Quelqu'un de l'extérieur peut savoir exactement tout ce que je peux avoir vécu. Mon histoire me

suit car elle est présente dans l'activité qui la fait se développer elle-même. Mon existence, c'est la manière dont j'ai vécu et, plus précisément encore, la conscience de ce que j'ai vécu aujourd'hui à travers la mémoire que je peux avoir de mon passé, de la manière dont j'ai vécu ma vie. Cette existence est une réalité qui m'est tout à fait propre et qui va évoluer en même temps que j'évolue moi-même.

Trouver le sens de sa vie, c'est donc chercher dans l'existence toutes les rencontres, tous les événements, qui nous ont conduits là où nous ne savions pas aller, où tout ce que nous étions nous appelait par ses potentialités. C'est à chacun, suivant sa propre progression, de découvrir petit à petit le sens de sa vie. Je pense que c'est une des choses les plus importantes à la fin de la vie que de comprendre le sens de la vie qu'on a menée, bien au-delà de tous les projets qu'on a pu faire sur le moment et qui ont été définitivement acquis. Cet itinéraire ne peut pas ne plus être. Je pense, et c'est un acte de foi, que cela est fondamental. Cet itinéraire qui s'est développé en moi sans que je le sache et qui correspond à ce que j'ai accepté d'être sous l'influence de quelque chose qui n'est pas que de moi, cela demeurera, je ne sais pas comment, mais ça demeurera. J'aime voir, dans chaque vie, les traces de quelque chose qui demeurera quand tout le reste disparaîtra. Ce n'est évidemment pas la résurrection des corps mais quelque chose de plus fondamental.

CD - Voilà la différence entre donner un sens à sa vie et faire l'approche progressive du sens de sa vie.

M.L. Évidemment, à la fin d'une existence, il y a une sorte de récapitulation qui permet une approche beaucoup plus nette de la réalité fondamentale de ce qui a été vécu dès le commencement sans qu'on le sache et qui, petit à petit, s'est développé à travers l'extraordinaire diversité des situations, des rencontres, de toutes sortes de faits qui sont du dehors et tout à fait étrangers à cette unité fondamentale qui se développe peu à peu en chacun d'entre nous.

CD - C'est peut-être cela qui inquiète les parents lorsqu'ils voient grandir un enfant dont ils ne sentent pas le destin.

M.L. Il faut qu'ils soient patients, il faut laisser à l'enfant le temps de vivre. Le temps, non seulement d'apprendre à vivre, mais de vivre. Si les parents se rappellent un peu leur jeunesse, ce n'était pas tellement différent à cette époque-là. La petite enfance est toujours importante. Mais, incontestablement, la famille actuelle n'a pas du tout le même rôle, j'ose dire de "couveuse", qu'elle avait jadis. Pour moi, par exemple, au début du siècle, la famille était la zone protégée où l'on se développait, où les "fragilités" se consolidaient afin de pouvoir ensuite porter leurs fruits dans le plein vent. Actuellement, même si la famille reste profondément unie, ce qui n'est pas toujours le cas, la société est tellement puissante sur les enfants. Dès le plus jeune âge, nos enfants partent en colonie de vacances, font des voyages à l'étranger pour des séjours culturels, ce qui leur donne des ouvertures extraordinaires. Mais il faut encore vivre tout cela car ils sont fragiles si bien que ce ne sera qu'à une longueur de vie qu'on pourra juger du progrès ou du recul de notre civilisation et de la manière dont nous concevons l'éducation des enfants aujourd'hui.

CD - La Roumanie a mis 40 ans pour mesurer la faillite de l'éducation des enfants.

M.L. 40 ans, c'est déjà important mais ça pourrait durer beaucoup plus longtemps. Il y a là une expérience sociale extrêmement intéressante mais cette expérience ne servira pas tellement aux autres car ils auront besoin de découvrir par leur propre chemin les raisons de leur faillite. Cela ne se fait pas par imitation.

CD - D'ailleurs, pour l'éducation des enfants, on dit qu'autrefois les enfants faisaient ce que disaient leurs parents et, maintenant, les parents font ce que leur disent les enfants.

M.L. C'est abusif mais ça veut bien dire quelque chose. Le respect de l'enfant ne doit pas être laxisme. Où est la frontière ? Bien fin celui qui le dira pour lui-même et a fortiori pour les autres. Dans ce domaine, c'est le climat familial qui importe. Ce qui est grave, c'est une famille désunie qui semble unie sur le plan social alors que le couple mène deux vies parallèles. Cela, les enfants le savent et ils en souffrent sans s'en apercevoir peut-être, sans même le comprendre. L'important pour bien élever ses enfants, c'est que le couple soit réussi.

CD - À une de vos sessions, on avait eu le témoignage d'un couple qui avait reçu ses petits-enfants. L'un d'eux a dit à un autre : «Tes parents sont divorcés, les miens aussi». Le grand-père alors a demandé à un troisième : «Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?» et l'enfant de répondre : «Chez moi, ça va bien, tout le monde fait semblant». Pour des gamins de 7-8 ans, c'est terrible de sentir que tout le monde fait semblant de s'aimer et de l'aimer.

M.L. C'est terrible si vous voulez mais, s'ils ont une activité spirituelle suffisamment vigoureuse, les enfants qui vivent une expérience de ce genre développent leur "humanité" peut-être beaucoup plus que les jeunes pieux à l'abri de toute difficulté.

CD - Vous dites qu'il faut que le couple soit réussi, pouvez-vous donner une définition ?

M.L. Vous m'en demandez un peu trop ! Disons d'une façon générale qu'il faudrait que l'homme et la femme prennent suffisamment conscience de leur réalité propre et dépassent les contingences quotidiennes dans lesquelles ils doivent vivre, donc dépassent un peu leur condition humaine, c'est-à-dire qu'ils puissent se dire : "Je suis plus que ce que je vis ; il y a en moi une réalité qui est un peu au-dessus de la situation concrète qu'imposent du dehors les contingences du moment". Lorsque l'homme et la femme, chacun par sa maturité humaine, en arrivent là, il y a une complémentarité immédiate. Cela suppose un développement profond de l'un et l'autre. Je pense à un couple de vieux, un vieux couple, ils ont vécu ce qu'ils ont pu, mais à la fin de la vie chacun, grâce à ce qu'il a vécu en suffisante fidélité, voit son passé et se trouve un peu au-delà de ce qu'il a vécu. À ce moment-là, vous avez entre l'homme et la femme une communion qui évidemment n'a peut-être pas la même affectivité qu'au départ, mais qui va beaucoup plus profond.

CD - Le silence au coin du feu de deux conjoints âgés qui se regardent et se comprennent par le regard.

M.L. Tout ce que je vous ai dit n'est pas faux ni exagéré. Il est certain que nos enfants d'aujourd'hui souffrent des carences du couple mais cela est vrai depuis Adam et Eve si l'on peut dire !

CD - Alors, l'engagement dans tout cela ? Beaucoup de jeunes couples le refusent aujourd'hui.

M.L. Pour moi, puisque nous parlons du couple, le fondement de ce qui unit l'homme et la femme n'est pas le contrat devant le maire, le notaire ou le pasteur. Ce sont les responsabilités que chacun des deux prend vis-à-vis de l'autre à partir du moment où l'autre est entré dans sa vie d'une façon suffisamment profonde pour qu'elle en soit changée. Ce qui unit l'homme et la femme, c'est la responsabilité qu'ils prennent l'un vis-à-vis de l'autre. C'est tout ce que nous avons dit sur "Devenir soi", notamment cette exigence intérieure qui ne peut pas être niée sans que l'on se renie. Évidemment, tout cela suppose une conscience parfaite. Nous sommes tous plus ou moins léthargiques mais chacun d'entre nous correspond à la prise de conscience des responsabilités qu'il pressent vis-à-vis de l'autre dans la mesure où, s'approchant de l'autre, il découvre le sens de sa vie qui dépasse de beaucoup ses projets.

CD - *Chacun construit l'autre.*

M.L. Oui, mais, en le construisant, il se construit lui-même. Les deux sont liés. Il y a une responsabilité vis-à-vis de l'autre qui n'est pas du tout de l'ordre du contrat. L'ordre du contrat est au point de vue social mais ce n'est rien, rien. Je trouve puéril ces jeunes qui ne devraient pas se marier même civilement et qui le font parce qu'ils peuvent se "démarier" facilement. Ils le font seulement par contestation du milieu social dans lequel ils se trouvent.

CD - *C'est du non-conformisme.*

M.L. Tout à fait. En revanche, si deux jeunes se disent qu'ils ne veulent pas se marier à l'Église parce qu'ils ne sont pas assez croyants, qui n'acceptent pas que ce soit seulement une formulation, une pratique, comme celle d'aller devant le maire, je l'accepte volontiers. Je ne suis pas du tout d'accord lorsqu'on pense que ces deux jeunes, qui sont authentiques, sont en concubinage alors qu'ils font sérieusement une préparation au mariage.

CD - *Il y a aussi le phénomène de tous ces jeunes issus de parents divorcés qui ne savent plus où ils en sont. Il ne voient pas clair face à un engagement.*

M.L. Un des aspects actuel de la morale, c'est de ne plus être une morale de la loi avec l'obéissance, c'est une morale de responsabilité et de fidélité. Notre future morale, si l'on peut dire, celle qu'il faudrait édictée, c'est qu'il n'y a plus de loi absolue mais des exigences fondamentales que chacun de nous doit découvrir et auxquelles il doit correspondre. C'est la base. Tant qu'un être n'a pas atteint ce niveau de vie spirituelle, il se limite au plan social, au plan extérieur, un plan par conséquent relatif, et d'autant plus que nous savons maintenant combien, dans le monde, il y a de diversités dans le respect de la femme. Nous sommes dans une situation extrêmement mobile qui ne peut pas prétendre, comme on pouvait le croire jadis, que c'était une loi qui relevait de la nature humaine. La nature humaine est beaucoup plus vaste que ça. Alors, tant qu'on n'a pas atteint ce niveau spirituel, ce sens des responsabilités qui fait naître en nous des exigences personnelles, ces engagements restent dans le flou du social.

CD - *J'ai beaucoup aimé, dans votre livre, votre manière d'aller vers les autres pour qu'ils deviennent vraiment eux-mêmes, avec un respect et un intérêt réels pour eux.*

M.L. C'est à mon sens très important. Je suis chrétien, on parle beaucoup d'amour dans ce milieu. Quand on parle beaucoup de quelque chose, l'inflation lui fait perdre de la valeur. À force "d'aimer" tout le monde, on ne sait plus ce que c'est aimer. Respecter l'autre, lui porter intérêt, voilà quelque chose qui est concret, précis, et qui doit se faire vis-à-vis de n'importe quel autre. Je ne peux pas aimer d'amitié, je ne peux pas aimer d'amour tout le monde, il y a un choix électif inévitable et normal. Les deux premiers niveaux peuvent se commander, s'enseigner, mais on n'enseigne pas l'amitié ni l'amour.

CD - *Dans la vie d'un compagnon, les engagements sont successifs, fidélité au métier, transmission du savoir, rayonnement dans la cité. L'engagement ne dérange-t-il pas la recherche du bien-être ? "Être bien dans sa peau", le yoga, se sentir en résonance avec le cosmos, cette préoccupation ne devient-elle pas prioritaire à l'engagement ?*

M.L. Ce n'est pas automatiquement opposé. En un certain sens, il vaut mieux "être bien dans sa peau" pour mieux orienter sa vie que de découvrir petit à petit la manière dont on doit vivre soi-même. J'avoue, pour ma part, qu'aucune méthode n'est suffisante dans la vie spirituelle, aucune technique, yoga, zen, méditations diverses, rien. Mais en revanche, dans la mesure où ça permet à l'homme d'avoir une certaine indépendance vis-à-vis des turbulences du milieu dans lequel il vit, d'avoir une certaine paix, il y a là quelque chose de positif. Je crois que le succès du yoga vient de ce que les gens obtiennent par là une certaine stabilité nerveuse, affective, qu'ils n'étaient pas capables d'avoir autrement. Ce n'était pas nécessaire dans un milieu paysan où les gens avaient une vie relativement calme et tranquille. Là incontestablement la pratique du yoga serait inadaptée. À mon sens, le véritable engagement n'est pas d'accepter ce que l'on nous propose mais naît d'une exigence intérieure qui nous porte à nous engager, même si on ne nous le proposait pas. Il s'enracine dans ce que nous sommes et n'est pas simplement une réponse pour correspondre à ce qui nous est demandé du dehors.

C'est la différence qui existe entre "fonction" et "mission". La fonction est plus ou moins la conséquence d'un engagement, un engagement social, professionnel... La mission est autre chose. Autant la fonction nous est rappelée par le milieu dans lequel nous avons à vivre, autant la mission est appelée par ce que nous sommes, dans ce que nous connaissons de nous et ce que nous ignorons encore. Elle est enracinée dans ce que nous sommes. La différence est considérable. On peut changer de fonction, on ne peut pas changer de mission. On peut changer de fonction dans la mesure où les sociétés sont différentes, on ne change pas de mission dans la mesure où la mission est essentiellement enracinée dans cette unité que je développe petit à petit en étant fidèle à moi-même. Ceci est très important. Je prends le mot "engagement" dans un sens concret. Il y a des engagements de fonction, c'est-à-dire le "contrat", le faire, le dire et le comportement qui deviennent la conséquence du contrat, et il y a l'engagement qui est la conséquence de ce que je suis. C'est tout à fait différent. L'un est de l'ordre d'une vie de simple moralité, au niveau des comportements où l'obéissance

est première; le deuxième est au niveau de la vie spirituelle. On peut très bien concevoir d'avoir au début une fonction à laquelle on se donne totalement au point de devenir une mission.

CD - *C'est un excellent éclairage pour comprendre notre cérémonie d'Adoption.*

M.L. Justement, je crois que, chez vous, cela correspond à une certaine perfection dans l'engagement qui n'est pas uniquement d'ordre professionnel.

CD - *Faire coïncider la fonction et la mission serait l'idéal. La règle peut être un repère mais il faut la dépasser pour atteindre la mission en chacun.*

M.L. Nous sommes d'accord. Mais il n'y a déjà pas beaucoup de gens qui arrivent à trouver vraiment la fonction qui leur convient. Un des aspects de la vie spirituelle est d'arriver, par une transformation personnelle, à aimer la fonction au-delà de l'engagement qu'elle nous propose, parce que cela correspond à quelque chose auquel nous nous sentons appelés nous-mêmes et non pas parce que la société nous le demande du dehors. La compétence ne suit pas toujours lorsque la fonction comporte une promotion. Au contraire, si vous êtes dans votre mission, à mesure que l'œuvre se développe, vous vous apercevez que des potentialités que vous ne vous connaissiez pas vont s'actualiser pour correspondre précisément aux nécessités de la mission, au temps où elle en a besoin.

CD - *Vous me rappelez mon angoisse quand je fus appelé à devenir directeur d'un centre pour handicapés jeunes adultes, alors que je ne suis que menuisier. Quand je l'ai quitté 15 ans après, l'évolution avait peu à peu permis un effectif de 117 employés au lieu de 30 au départ et je me suis aperçu que j'avais grandi avec le centre.*

M.L. Votre expérience est très significative. Très fréquemment, lorsqu'on est vraiment situé au niveau de la mission, une réalité de ce genre se développe. Cela correspond à quelque chose d'autre : il y a une différence fondamentale entre "se prêter à" et "se donner à". "Se donner à", ce n'est pas "se prêter" davantage. Il y a une différence d'ordre si vous voulez. La fonction ne demande que de se prêter. La mission exige qu'on se donne. Ceci est très important au point de vue spirituel car, au départ, on pense que se donner, c'est simplement se prêter. C'est à long terme de vie qu'on découvre ce qu'il y a dans le "don" par rapport au "prêt".

CD - *Peut-il se faire que des hommes qui ont choisi une mission, au fil de la vie, avec l'érosion du temps, deviennent des fonctionnaires de leur mission ?*

M.L. Dans mon vocabulaire, je distingue "fonction", "vocation", "mission". Le mot "vocation", pour moi, c'est le conscient qui prend contact d'exigences intérieures, en rapport avec le milieu dans lequel il se trouve. Avec le temps, le milieu change, les exigences se développent et ce qu'on voulait faire lorsqu'on commençait n'est pas du tout ce que nous ferons plus tard, lorsque ça devient "mission". C'est le jeune qui décide de se donner à Dieu, il est dans un milieu clérical, il veut se faire prêtre ou religieux. S'il est vraiment fidèle, lorsqu'il deviendra prêtre ou religieux, petit à petit il ne le sera plus comme il pensait qu'on devait l'être, il s'apercevra qu'il a sa voie à suivre et pas celle de son voisin, même s'il est aussi en religion. Il atteint alors le niveau de la "mission". C'est pourquoi il est intéressant de préciser ces trois mots. Évidemment, si la vie spirituelle ne fait pas passer de la vocation à la mission, la vocation redescend au niveau de la fonction. C'est ce qui nous menace tous. Sauf si la vie spirituelle est suffisamment vivante pour que les exigences qui s'imposent à nous ne soient pas la simple conséquence de ce qui s'impose à nous du dehors. Chacune de nos vies est, à ce point de vue, singulière et dramatique parce qu'improbable.

CD - *Comment assumer sa mission dans un monde lorsqu'on se sent dans une vie en impasse ?*

M.L. Je crois qu'il n'y a pas d'impasse dont on ne puisse sortir. Il n'existe pas d'expérience négative dont on ne puisse tirer du positif et un positif à un point presque exceptionnel par rapport à ce qui nous aurait été donné de vivre si on ne l'avait pas connu. Il y a des moments très importants chez celui qui a vraiment voulu se donner d'une façon ou d'une autre et, petit à petit, décroche.

Je vous accorde très volontiers que, pour beaucoup, la différence entre fonction et vocation n'existe pas. L'Église considère que, lorsque l'évêque l'appelle, celui qui est ordonné a la vocation. Quelqu'un qui part dans ces conditions et qui, 20 ans après, découvre la vie, le monde, fait une rencontre qui n'est pas sans difficulté. Mais toute une vie, c'est long si l'on sait la regarder par le bon bout.

CD - *Chez nous, les jeunes qui viennent avec nous sont tentés parfois d'arrêter car le compagnonnage est un engagement.*

M.L. Si dès le commencement il n'y a pas une exigence intérieure qui est plus ou moins cultivée même par votre milieu, comment voulez-vous qu'on n'arrive pas à friser les faillites ? En revanche, je croirais volontiers que, si entre vous s'établit une fraternité et que les jeunes découvrent dans leurs anciens quelque chose qui correspond fondamentalement à ce qu'ils souhaitent vivre eux-mêmes, à ce moment-là les abandons disparaissent.

CD - *Lors d'un séjour chez vous, on travaillait l'un de vos livres et vous avez fait corriger telle phrase ou tel mot.*

M.L. C'est tout à fait normal, le vocabulaire a évolué. Ce livre *Engagement et intériorité* a été écrit en 75, il y a donc 15 ans. En 15 ans, j'ai évolué, et le monde aussi a évolué, non pas que ma pensée ait changé, bien sûr que non, mais il y a des précisions qui m'apparaissent aujourd'hui. D'autre part, incontestablement, il y a des nuances que je ne savais pas voir il y a 15 ans et que je découvre aujourd'hui. C'est donc tout à fait normal qu'on se corrige, parce qu'on a à la fois une stabilité dans la pensée et une précision accentuée dans la manière de la dire.

CD - *Nos jeunes aujourd'hui, avec la télé, le téléphone, n'écrivent plus.*

M.L. Ils ne savent plus penser. Il faut avoir le courage d'écrire ce qu'on pense, non seulement de l'écrire, mais de le relire six mois après. C'est de l'ascèse, une véritable ascèse, plus que de porter des silices. Incontestablement, lorsqu'on arrive à écrire ce qu'on pense, cela ne veut pas dire que 20 ans après ce sera la même chose, mais ce qu'on relira dans 20

ans ne sera pas étranger à ce qu'on aura vécu depuis. On voit expérimentalement se construire l'être que l'on est soi-même.

CD - On le remarque notamment avec l'informatique, les images sont écrites puis disparaissent, on n'a plus le lien. Lorsqu'on a un écrit et qu'on en réécrit un autre, on peut revenir sur le premier.

M.L. Jadis, avant le téléphone, les gens s'écrivaient et une lettre faisait parfois vingt pages. Ces écrits demeurent tandis qu'avec le téléphone, nous n'avons plus de document. C'est important parce qu'une correspondance reste très personnelle, ce n'est pas le livre, c'est bien plus personnel. Une correspondance entre deux politiciens ou deux écrivains, ce n'est pas pareil que si chacun écrivait un livre pour présenter sa propre thèse.

CD - Sur le plan physiologique, on est confondu devant vous. Vous écrivez un livre à 75 ans et, 15 ans après, vous ne le remettez pas en cause mais vous rectifiez certains passages. On dit que les cellules vieillissent, que les neurones s'en vont, qu'on perd fatalement ses facultés.

M.L. À mon point de vue, c'est une vue matérialiste des choses qui n'est pas exacte. L'âge n'épuise pas les réalités humaines. L'homme est plus grand que les connaissances qu'il peut avoir sur lui-même. C'est un des aspects de ce que je dis dans mes bouquins : "l'homme est mystère". Cela veut dire que ce que je suis n'est pas de l'ordre de la connaissance, tout en étant fatalement enraciné, nourri, combattu par la connaissance.

CD - C'est pour cela que nous aimons beaucoup la dernière frappe de l'itinéraire "compagnonique", qui est "Homme".

M.L. Vous pouvez mettre Homme avec un H majuscule. Là où je vous suis moins, c'est quand dans votre itinéraire vous finissez par la "cité". Dans mon vocabulaire, je ne parlerais pas de cité mais de communauté. Communauté humaine, non pas au sens d'une histoire commune due aux circonstances, mais une communauté dans laquelle chacun, par sa propre destinée, devient lui-même, dans sa réalité propre, distinct de l'autre, où l'essentiel de ce qu'il devient est fondamentalement un. C'est le niveau "communauté", au sens fort, utopique. La cité est une autre image. Dans un petit village, celui de ma montagne, tout le monde connaît tout le monde, les joies et les peines sont connues de tous. Pour les enfants, c'est important, c'est à mon sens une communauté humaine.

CD - Selon vous, en fait, la mission doit transpirer dans l'état du compagnon, de l'ancien. Le jeune qui s'engage doit découvrir la mission par le témoignage et non par un règlement.

M.L. Il est beaucoup plus facile d'expliquer ce qu'est un engagement extérieur, qu'un engagement du genre de celui que vous vivez. Je dirais même que ça ne s'enseigne pas. Mais, par une action de présence à présence, on peut aider l'autre à le découvrir par lui-même, pour lui-même.

CD - C'est l'exemple, alors que nous insistons sur le côté matériel, nos outils et le matériau travaillé.

M.L. C'est ce qu'il y a de plus visible évidemment. La pente habituelle, c'est que le matériel prenne progressivement la place, toute la place, y compris celle du spirituel, par habitude, routine... Dans une communauté, il faut continuellement veiller à ce que l'on remonte sans cesse la pente sur laquelle on descend.

CD - C'est notre inquiétude aujourd'hui.

M.L. À mon point de vue, c'est normal, continuellement ça tombe et continuellement il faut le reprendre. L'essentiel ne s'enseigne pas mais doit constamment se découvrir. Je crois qu'entre jeunes, il y a des relations en profondeur qui dépassent de beaucoup l'amitié de jeunesse et qu'à ce moment-là, chacun aide l'autre à se découvrir lui-même, dans des directions qui seront peut-être tout à fait différentes plus tard car leur évolution va changer. Mais ce qui a été fondé ensemble au départ, même si ça produit des fruits très différents, parfois même opposés, ça demeure. Pour moi, ces découvertes, au-delà des diversités et des oppositions, vont permettre à chacun de trouver peu à peu le sens de sa vie. Les questions de l'âge et de temps sont débordées par la vitalité singulière de chacun.

CD - Que pensez-vous de l'élitisme ?

M.L. Comme tous les mots qui se terminent en "isme", je ne l'aime pas trop. Je vous conseille de ne jamais l'employer pour définir votre itinéraire. Il n'est pas entièrement faux, vu que tous les humains ne peuvent pas faire la même chose et suivre le même parcours. Mais si les réalisations sont différentes, la direction est fondamentalement la même pour tous. Alors, personnellement, je n'utilise jamais ce mot d'élitisme. Vous, vous êtes des aristocrates du métier. Il y a chez vous la beauté du métier, le soin apporté au cadre de vie, votre souci de perfection... ne serait-ce que votre escalier ici !

CD - C'est l'attitude avec laquelle on fait l'escalier qui compte, car ce peut être aussi une attitude d'orgueil.

M.L. J'y vois surtout une attitude de perfection, ce n'est pas la même chose

CD - Mais on peut devenir perfectionniste.

M.L. La grandeur de l'homme est de pouvoir tout transformer, mais aussi tout dégrader.

CD - On porte la mort en nous.

M.L. Bien sûr, et on ne le comprend que lorsqu'on est tombé soi-même dans le fossé de l'erreur. Il est beaucoup plus facile de concevoir la destruction que de concevoir la construction. La plupart de nos mouvements actuels sur la planète sont des mouvements contestataires plutôt que des mouvements créateurs. Il est plus facile de critiquer que de construire, même s'il est très important de critiquer car, si on ne critique pas, on part dans les nuages. C'est en épousant le réel dans toute sa cruauté, dans son caractère inhumain, que l'homme se développe humainement.

Interview de Marcel Légaut à Mirmande, au sud de la France, dans une maison qu'il partage durant le temps des vacances avec des groupes qui recherchent un approfondissement spirituel.

P.B. *Marcel Légaut, vous êtes un scientifique de formation, un mathématicien, un homme rigoureux qui a horreur de l'inflation des mots, puis des formules toutes faites, et voilà que vous professez en même temps une sorte d'admiration, j'allais dire d'appréciation inconditionnée, pour un personnage qui est lointain et dont la vie réelle, historique est peu connue, qui est mort il y a 20 siècles : Jésus de Nazareth. Est-ce que, vous-même, vous pouvez vous expliquer à vous-même cette relation, cette sorte de remise de votre être et de votre intelligence à ce Jésus de Nazareth, quelque chose qui pour nous paraît, j'allais dire : hors de raison. Comment se fait-il qu'on puisse être, j'allais dire séduit à ce point ? Est-ce que vous pouvez vous en rendre compte à vous-même ?*

M.L. Je peux me rendre compte de cette foi qui a été toujours la mienne tout le long de ma vie parce que d'abord j'ai reçu au début de ce siècle une formation chrétienne qui était encore très marquée par la piété sulpicienne. Et je me suis trouvé très à l'aise, à cette époque. Évidemment au contact du milieu universitaire laïc, au contact aussi de beaucoup d'autres qui n'étaient pas spécifiquement chrétiens, qui l'étaient peut-être de formulation mais qui ne l'étaient pas vraiment de par leur vie, j'ai été conduit à critiquer ce que j'avais reçu au départ. Tout au long, ma vie est un long travail de purification, d'approfondissement, de dépassement même, de ce que j'avais reçu au départ. J'ai trouvé là le sens de ma vie et, précisément dans la mesure où cette sorte de continuelle reprise des choses reçues a été au cœur même de ma vie, cela m'a donné l'occasion d'approfondir un peu ce que Jésus a vécu. Pour moi, Jésus est essentiellement l'homme de sa mission et, pour comprendre ce qu'il a vécu, il est indispensable d'être, à sa propre mesure, en contact avec le sens propre de sa vie.

P.B. *Vous dites ; toute ma vie a contesté, a réfléchi, a mis en cause tout de même ce Jésus, ou le message de Jésus, mais j'ai envie de vous dire et je vais un petit peu plus loin, avez-vous choisi Jésus ? Et pourquoi Jésus et non pas Bouddha ?*

M.L. Je n'ai pas choisi Jésus. C'est parce que je suis né en Occident dans une famille chrétienne et que ça a été mon point de départ. Je ne suis pas né en Orient. Je suis un occidental, né dans un milieu chrétien et qui, s'il pense à Bouddha, le pense toujours en se distançant au moins intellectuellement sinon affectivement de ce qu'il a reçu au départ. Or pour moi c'est un mauvais point de départ que de commencer par se distancer de quelque chose. Il faut avoir reçu pour pouvoir, grâce à l'énergie spirituelle qu'on a ainsi acquise, se retourner vers ce qu'on a reçu, pour le purifier et le dépasser en le critiquant.

P.B. *Mais avec cette attitude, vous rendez impossible l'entrée dans une autre religion.*

M.L. Je pense que pour bien entrer dans un climat spirituel, dans une religion très différente de la sienne, il faut d'abord être déjà très approfondi humainement dans la sienne. C'est en étant soi-même qu'on est capable de mieux comprendre les autres. Ce n'est pas en cherchant à comprendre les autres indépendamment de sa propre recherche personnelle qu'on peut atteindre vraiment le fond des choses.

P.B. *Alors en somme, vous critiquez radicalement cette formule qu'on entend très souvent de la part de nombreux jeunes qui, au moment d'entrer dans la vie, réfléchissent et puis vous disent que toutes les religions se valent après tout. Si tu es chrétien c'est parce que tu es né chez tes parents.*

M.L. Il est tout à fait certain que, si je suis chrétien, c'est parce que je suis né dans une famille chrétienne. Je ne sais pas du tout ce que je serais devenu si j'étais né dans une autre famille. Mais incontestablement, mes origines, en me commandant mon point de départ, ne sont pas tellement puissantes pour ne pas avoir la possibilité de critiquer ce que j'ai reçu et d'approfondir ce qui a été à mon origine.

P.B. *Vous dites radicalement qu'il faut s'approfondir soi-même et ce qu'on a reçu car toute démarche qui regarde de l'extérieur est mauvaise.*

M.L. Elle est mauvaise quand elle n'est pas conditionnée, pour ainsi dire envoyée, par ce que l'on a d'abord reçu.

P.B. *Il est dit dans l'évangile que Jésus était un séducteur et qu'il est mort parce qu'il avait séduit les foules. Est-ce que, vous aussi, vous ne vous êtes pas laissé séduire ? Vous êtes un scientifique, très raisonnable, mais il semble qu'il y ait un autre aspect de vous-même qui vous donne cet a priori pour Jésus. Comment expliquez-vous ça ?*

M.L. Mais cet a priori est dû au départ à la formation religieuse que j'ai reçue dans mon enfance. Ensuite, j'ai vécu dans un milieu laïc, dans l'enseignement, en contact avec des sociétés pour lesquelles le christianisme n'était plus qu'une vieille histoire. Cela m'a donné l'occasion de penser un peu au-delà du climat purement intellectuel et affectif que j'avais pu avoir au début. Toute ma vie a été pour ainsi dire consacrée à cette sorte de recherche provoquée par ce que j'avais reçu au départ et qui s'est ensuite mis en critique, en contestation, par tout ce que j'ai reçu du dehors. Mais, comme il y avait quelque chose en moi qui était en dessous, je dirais de ce que je pouvais vivre d'une façon explicite, ce quelque chose est demeuré très vivant et a provoqué progressivement en moi, non seulement une contestation, mais une certaine compréhension en profondeur de ce que Jésus a eu à vivre et qui ne m'avait évidemment pas été donné lorsque j'avais reçu son enseignement.

P.B. *Vous parlez de "quelque chose en dessous", c'est quoi ?*

M.L. Ce "quelque chose en dessous", c'est bien difficile à dire, c'est ce qui constitue progressivement l'unité de ce que nous vivons au long de nos journées, à partir de l'extrême diversité des influences que nous pouvons recevoir du dehors.

P.B. *Vous voulez dire qu'il y avait en vous une sorte de désir inconscient d'unité, d'intégrité de vous-même, et que c'est*

en Jésus que vous l'avez trouvé.

Le mot "désir" ne me va pas tout à fait parce que c'est un peu trop affectif. Mais une certaine stabilité de fond, une certaine prise de conscience de l'essentiel de ce que je vivais, au-delà même de ce que je pourrais vous en dire, qui progressivement a pris de plus en plus possession de ce que je suis.

P.B. *C'était comme quelque chose qui vous habitait et dont vous étiez inconscient. Et alors, ce Jésus a répondu à cela.*

M.L. Ce Jésus a répondu à cela. Si j'essaie de me comprendre d'une façon plus explicite, c'est parce que j'ai progressivement entrevu que ce qui m'unissait à lui n'était pas évidemment son univers mental qui est différent, ni les circonstances de vie qui sont extrêmement différentes, mais le fait qu'il a été profondément homme. À mesure que j'approfondissais mon humanité, je m'approchais de lui.

P.B. *Vous dites : "profondément homme". On donne beaucoup de qualificatifs à ce Jésus de Nazareth, Fils de Dieu, Prophète, Seigneur, Maître... Vous venez de dire "profondément homme".*

M.L. "Profondément homme", à mon sens, dépasse tous les qualificatifs que l'on a donnés à Jésus. Ou en tout cas, si cela ne les dépasse pas, cela leur donne un sens qui n'est pas immédiatement le sens qu'on leur donne lorsqu'on utilise ces mots sans préparation suffisante.

P.B. *Ce qui vous a mis en relation avec Jésus, c'est le désir d'être profondément homme.*

M.L. Ce n'est pas simplement le désir d'être profondément homme. C'est le fait que, lui étant homme tel que je pouvais le concevoir à travers l'histoire que les Écritures nous rapportent d'une façon plus ou moins indirecte, je trouvais en lui et en moi une certaine proximité qui me permettait d'approfondir ma propre humanité et de découvrir le sens de ma vie à partir de l'intelligence que j'avais de ce qu'il avait vécu en profondeur, et de là mission qu'il avait reçue de Dieu.

P.B. *Vous avez dit "profondément homme"... Il n'est donc pas Dieu.*

M.L. Le mot "Dieu", je ne le prononcerai que lorsque j'aurai suffisamment approfondi l'humanité de Jésus pour découvrir en lui une transcendance que je ne peux pas atteindre quoique je puisse toujours m'en approcher davantage.

P.B. *Cela est complexe. Vous ne dites pas "profondément homme égale Dieu".*

M.L. Non. Je ne dis pas : "profondément homme égale Dieu". Je veux dire, dans la mesure où l'on peut parler de Dieu, que la profondeur humaine que Jésus manifeste à travers ce qu'il a vécu est quelque chose qui n'est pas étranger à ce que je peux vivre mais que je ne peux pas atteindre par mes propres moyens et que, dans ces conditions, j'appelle transcendant par rapport à ce que je suis.

P.B. *Cela veut dire aussi que plus vous vous approfondissez vous-même dans votre humanité, plus vous vous retrouvez en Jésus.*

M.L. Plus je m'approche de Jésus et plus je suis capable de recevoir de lui ce qui me permet de m'avancer encore davantage vers lui.

P.B. *Est-ce que vous pourriez donner un exemple ? Parce que c'est très profond mais c'est un peu abstrait. Comment vous devenez plus homme en vous approchant de Jésus ?*

M.L. Je deviens plus homme parce que je trouve que, grâce à cette compénétration entre ce qu'il a vécu et ce que j'ai à vivre, cela donne à ma vie un sens, le sens qui correspond le plus exactement à toutes les potentialités qui se développent en moi. D'autre part, cela me donne ma place dans un univers qui me déborde de toutes parts mais où d'une certaine façon cette place est irremplaçable.

P.B. *Quand je lis vos écrits, il me semble que le mot qui revient le plus souvent par rapport à Jésus, c'est la relation "maître - disciple".*

M.L. "Maître-disciple" en prenant le mot "maître" dans un sens qui soit suffisamment corrigé du sens ordinaire. C'est pourquoi "paternité et filiation spirituelles" me va mieux que "maître et disciple".

P.B. *Quelle est la différence ?*

M.L. La différence, c'est de préciser le sens du mot. Le mot "maître" est très facilement réduit au niveau de l'enseignement extérieur, ce qui peut être reçu du dehors. Le mot "père spirituel" est beaucoup plus de l'être du père, plutôt que de ce qu'il dit. Il est père. C'est donc une relation qui n'est plus seulement au niveau de l'enseignement mais qui est au niveau d'une action de présence à présence. Le père est présent au fils et le fils est présent au père de telle sorte que ce que le père dit au fils est arraché par le fils au père, et inversement.

P.B. *C'est de l'ordre de l'être... un stimulant intérieur à l'être.*

M.L. C'est de l'ordre de la présence à présence. C'est un appel à être davantage à partir de ce que l'on est maintenant.

P.B. *La foi au Christ, croire au Christ, ce serait cet ordre de relation.*

M.L. Tout à fait. Croire au Christ, ce n'est pas simplement avoir confiance en ce qu'il me dit. C'est sentir, à travers ce qu'il me dit, ce qu'il y a de fondamentalement personnel à lui qui correspond à ce qui est fondamentalement personnel à moi.

P.B. *Tout ce que vous dites là est très beau, très haut, mais quand je pense à tant d'adultes, particulièrement à des jeunes, comment peuvent-ils accéder à ce Jésus ? Pour eux, Jésus est un être qui est un sage, un grand maître de notre civilisation, mais le sens de leur vie est ailleurs. Comment peuvent-ils entrer dans la profondeur de ce que vous venez de dire de Jésus ?*

M.L. Vous venez de dire que le sens de leur vie est ailleurs, reste à savoir où est le sens de leur vie ? S'ils ne sont pas déjà suffisamment hommes, au sens d'une originalité foncière qui est la conséquence d'une prise de conscience du sérieux de la vie, de son importance pour soi et pour les autres, il n'y a pas moyen de parler de Jésus d'une façon autre que

pieuse, c'est-à-dire maintenant impossible. Un approfondissement humain, au moins un premier approfondissement humain, est nécessaire pour être croyant.

P.B. *Vous dites qu'on ne peut brancher la foi au Christ que sur un approfondissement humain.*

M.L. C'est pourquoi, dans mes perspectives, l'approfondissement humain est premier, un premier approfondissement humain. Le reste viendra par cette sorte de symbiose qu'il y a entre l'intelligence que je peux avoir de Jésus et celle que je peux avoir de ma propre vie.

P.B. *Vous n'êtes pas très convaincu que la piété sulpicienne soit un chemin.*

M.L. À mon sens, elle était peut-être un chemin au début de ce siècle, elle est peut-être un chemin dans d'autres pays que la France mais, dans un pays comme le nôtre qui est pénétré de rationalisme, de matérialisme et d'extériorisation, la piété sulpicienne n'est qu'un ersatz tout à fait insuffisant pour une conversion profonde.

P.B. *Alors à la base de la conversion profonde, vous dites que, premièrement, il faut accepter d'être humain, entrer plus profondément dans sa qualité d'homme, d'humain. Alors la question que beaucoup se posent est, comment ce Jésus stimule-t-il, aide-t-il à être plus humain ? Quelle lumière, quelle force apporte-t-il à l'être humain ?*

M.L. Ce n'est pas par ce qu'il a dit, ni par ce qu'il a fait, mais par l'évolution fondamentale qui l'a conduit du pharisien de stricte observance de sa famille, à cet homme de liberté qui a été vite considéré comme insupportable pour les autorités religieuses et blasphématoire vis-à-vis de la tradition d'Israël. À mon sens, le mouvement intérieur que Jésus a vécu à partir de ce que je viens de vous dire est fondamentalement humain. L'homme n'est homme que lorsqu'il dépasse ce qu'il reçoit, grâce à la formation qu'il a reçue, pour atteindre quelque chose qui ne peut pas être atteint autrement.

P.B. *Au fond, ce qui doit se brancher en l'homme sur Jésus, c'est la démarche même que Jésus a faite.*

M.L. Exactement, c'est proprement une activité créatrice, au sens très fort du terme.

P.B. *Je voudrais prendre quelques grandes questions concrètes. Voilà un jeune qui vit une réalité d'amour très fort, il ressent en lui la passion de l'amour, le désir un peu fou qu'on peut ressentir, qu'est-ce que Jésus vient faire là ?*

M.L. Jésus n'a rien à faire à ce niveau-là mais tout ce qui va naître en ce garçon ou en cette fille à l'occasion de cet amour, va les préparer par un approfondissement humain, qu'ils connaîtront l'un et l'autre grâce à cet amour, à prendre conscience d'une façon plus profonde, plus globale, plus totale de la réalité humaine, de leur réalité humaine, Là, nous pouvons nous brancher sur l'intelligence de ce que Jésus a vécu.

P.B. *Alors dans leur réalité humaine, dans cet espèce d'amour fou qu'ils vont avoir l'un de l'autre, ils vont ressentir que l'amour est plus grand qu'eux.*

M.L. Ça va leur faire découvrir des exigences intérieures qui ont un caractère tout à fait impératif, malgré qu'elles leur soient essentiellement personnelles. C'est à eux de le découvrir parce que personne du dehors ne peut le leur enseigner. On peut leur en parler sans qu'ils en comprennent toute la portée. Dès qu'un homme découvre en lui des exigences intérieures qui débordent de toutes parts tout ce qui se fait autour de lui d'une façon générale, il entre dans la vie spirituelle. S'il est suffisamment fidèle à cet amour, il va découvrir progressivement beaucoup d'autres aspects que l'amour au départ ne lui avait pas montrés et qui collaboreront tous à l'approfondissement de cet homme dans sa réalité humaine.

P.B. *Mais on n'est pas obligé d'aller à Jésus à partir de là.*

M.L. Non, parce que la vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne. Mais, dans la mesure où je suis d'origine chrétienne, je peux rencontrer quelqu'un de chrétien qui a fait un cheminement qui ne soit pas simplement de piété, héréditaire, mais qui est le fruit d'un approfondissement qui vient de sa propre vitalité personnelle. À ce moment-là, il y a peut-être un contact de personne à personne, sans peut-être que l'autre aille jusqu'à croire en Jésus comme ce chrétien peut y croire, et on aura pour Jésus une vénération qui lui apportera à peu près ce que le chrétien peut avoir dans l'adoration.

P.B. *La vénération va consister en ce que il trouve en Jésus un être qui est totalement fidèle aux exigences intérieures qu'il porte en lui. Alors ce gars et cette fille qui s'aiment sentent en eux la profondeur et la vérité de leur amour. Cet amour a beau être critiqué par l'extérieur, par toute la vie sociale, ils se disent que c'est plus important que tout.*

M.L. En cela, nous sommes comme Jésus... à notre mesure.

P.B. *C'est donc dans cette espèce d'entrée dans une liberté totale, créatrice de soi-même, qu'on est chrétien.*

M.L. Là on est chrétien, mais c'est une forme qui dépasse beaucoup toutes les confessions actuelles.

P.B. *C'est au-delà de toutes les religions.*

M.L. On peut dire que cet amour est à la fois quelque chose qui va les diviniser en leur faisant découvrir leur grandeur mais, en même temps, qui va les conduire jusqu'au sacrifice. Il n'y a pas d'amour qui ne soit crucifiant à certains égards. Et c'est dans cette mesure-là que petit à petit, ils entreront davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a été conduit à vivre, jusqu'au sacrifice total.

P.B. *C'est bien la passion de l'amour et ils vont en découvrir la liberté, mais en même temps un jour cela va les amener à donner leur vie...*

M.L. ... au don de soi qui soit suffisamment total pour qu'ils coïncident avec leur don.

P.B. *Prenons un autre exemple, la volonté de réussir. Je suis tout près de l'École Supérieure de Commerce. Qu'est-ce qui motive fondamentalement ces jeunes ? C'est la volonté de réussir professionnellement leur vie. Et ça veut dire diplômes, ça veut dire argent, ça veut dire situation...*

M.L. Ça veut dire aussi esclavage. Ça veut dire que, si on continue à aller dans le sens de l'intérêt tel qu'on le conçoit d'une façon générale, sans approfondissement humain, nous entrons dans le jeu des mécanismes qui conduisent la

société à se soumettre à des déterminismes qui petit à petit la font tourner en rond comme nos astres morts tournent en rond dans l'espace.

P.B. *Ces jeunes qui veulent réussir, s'ils ouvrent l'évangile, ils trouvent par exemple l'histoire du jeune homme riche. Eux aussi ont des capacités, ils sont un peu des jeunes hommes riches... Alors, ils entendent la parole : maintenant, viens, suis-moi et donne tes biens aux pauvres.*

M.L. Heureusement, pour la parabole, le jeune homme était riche, était en bonne situation sociale. Il devait même avoir des convictions religieuses très sérieuses. Tout cela ne lui suffisait pas. Tant qu'un homme cherche uniquement à vivre comme vous le dites, tant que cela lui suffit, il n'y a rien à faire avec lui. Mais le jour où, à l'occasion d'un échec ou d'un approfondissement, d'une rencontre avec quelqu'un qui lui apporte quelque chose de plus que ce qu'il a jusqu'à présent vécu, à ce moment-là s'il commence à critiquer la situation où il se trouve, il ouvre une porte vers la liberté et quelqu'un de libre peut intervenir.

P.B. *Ce qui compte pour vous, c'est la liberté, trouver finalement en Jésus la source de la liberté, et non pas l'imitation d'un modèle extérieur.*

M.L. Absolument pas. Et pour moi, Dieu est essentiellement présent dans tout avenir qui se trouve à un autre niveau.

P.B. *Vous n'êtes pas tellement branché sur l'imitation du Christ.*

M.L. Cette imitation, à mon point de vue, est un premier départ qui doit être ultérieurement continuellement critiqué pour beaucoup de raisons. En particulier de ce fait que vingt siècles nous séparent, tandis qu'il n'y a pas de temps qui sépare la profondeur de l'humanité de Jésus de la profondeur de ma propre humanité. Les hommes dans leur profondeur sont un peu en dehors du temps et du lieu.

P.B. *On demande aux chrétiens d'aujourd'hui de réagir chrétiennement aux événements. Vous dites vous-même que, pour être éveillé de la foi, il faut être présent aux grandes questions de ce temps. Les grandes questions de ce temps, c'est l'armement nucléaire, c'est la politique de Reagan ou de Kadhafi, c'est toutes ces grandes questions. Un certain nombre de chrétiens font tout leur possible pour essayer de voir quelle connexion on peut faire entre l'évangile et Kadhafi, l'évangile et Reagan, l'évangile et l'armement nucléaire.*

M.L. Moi, ça ne me va pas du tout parce que les conditions sociologiques, historiques des évangiles sont tout-à-fait différentes de celles que nous rencontrons. Ce qui est identique, ce ne sont pas tellement les conditions contingentes des temps et des lieux mais la réalité fondamentale de ce que je suis et de ce que Jésus a vécu. Alors je pense que le chrétien, pour pouvoir véritablement avoir une opinion qui soit branchée sur ce qu'on peut appeler d'une façon générale le christianisme, doit avoir lui-même un approfondissement humain et spirituel, chrétien qui va lui dicter, suivant sa propre mission, un certain regard sur les événements qui du dehors provoqueront son engagement. Mais c'est strictement personnel et je regrette toujours quand l'Église édicte des considérations générales sur des situations qui demandent, pour être véritablement appliquées, que chacun s'y confie par sa propre vie.

P.B. *Mais tout de même, c'est au nom de Jésus-Christ par exemple que l'Église peut très bien être contre le racisme.*

M.L. Elle peut très bien être contre le racisme mais c'est aux chrétiens de le manifester par un engagement concret, correspondant à leur mission.

P.B. *Ce que vous trouvez en Jésus, ce n'est pas des modèles contre le racisme ou contre l'armement nucléaire.*

M.L. C'est bien au-delà des horizons de Jésus.

P.B. *Au-delà de cela, ce qui compte, c'est de trouver en Jésus ce départ de liberté créatrice.*

M.L. Une liberté où je prends de moi-même, dans les conditions où je me trouve, un engagement qui concerne tout ce que je suis et pas simplement nia tête ou mon cœur.

P.B. *J'ai presque envie de revenir à la question du début : "Je vais peut-être aussi trouver cela en Bouddha".*

M.L. Je connais mal le bouddhisme. Ces gens qui se concentrent sur eux, c'est une position essentiellement statique. Je comprends très bien qu'il y a un approfondissement humain derrière cette attitude mais je la soupçonne d'être une manière de se protéger du réel, à la place de donner à chacun la force, l'originalité de sa mission...

P.B. *C'est une mauvaise compréhension du bouddhisme, comme il y a une mauvaise compréhension du christianisme. Je crois que, si on approfondit Bouddha, il a eu exactement cette espèce de départ de liberté, qu'il a appelé "Illumination", "je suis plus grand que les événements".*

M.L. Alors, il est profondément chrétien mais dans le sens où je vous l'indique. Je penserais volontiers que, dans un milieu occidental qui est plus dynamique que le milieu oriental, il y a une certaine manière occidentale de pratiquer le bouddhisme qui à mon sens est un contresens, à la fois vis-à-vis du bouddhisme original, et une démarcation du christianisme occidental.

P.B. *Parce que c'est une protection.*

M.L. On parle beaucoup d'intériorité mais il y a des intériorités très différentes. Il y a des intériorités qui sont une manière de se protéger du réel et une intériorité qui s'efforce de nous donner la vigueur d'affronter le réel et de l'épouser pour recevoir de lui ce dont nous avons besoin pour devenir davantage.

P.B. *Est-ce que vous pouvez dire que Jésus est vivant aujourd'hui, ou bien est-il simplement un ancêtre qui me fait réfléchir et qui me stimule encore grâce à la réflexion que j'ai ?*

M.L. Pour moi, tout ce que je vis dans l'essentiel ne peut pas passer, demeure. Jésus ne demeure pas simplement dans le souvenir des autres, il demeure en soi.

P.B. *Il est éternel, mais qu'est-ce que ça veut dire ?*

M.L. Il est éternel, en prenant éternel dans un sens qui soit au-delà de tout temps. Alors ce que Jésus a vécu de

fondamental qui a une dimension qui va bien au-delà de la mienne mais qui n'est pas étrangère complètement à ce que je suis, cela demeure. Et ce qu'il m'apporte n'est pas simplement le souvenir que je peux en avoir progressivement, mais une réalité qui m'est proche comme vous m'êtes réel actuellement. Je dirais même plus, vous m'êtes extérieur tandis que lui, d'une certaine façon, fait sa demeure en moi par le fait qu'il est à l'origine même de ma liberté.

P.B. *Il m'habite...*

M.L. Il m'habite et il me crée. Il m'établit dans un acte de liberté que je ne pourrais pas atteindre par mes propres techniques.

P.B. *Il m'habite et, comme vous dites, il est à la source de ma liberté.*

M.L. Il est au cœur même de ma liberté, au cœur de ce que je suis, un homme libre. Je ne pourrais pas être un homme libre autrement mais, grâce à lui, je peux avoir une activité créatrice quand elle m'est donnée.

P.B. *Je ne comprends pas l'insistance que vous avez de dire "grâce à lui". Sans lui, vous pouvez bien être libre.*

M.L. Je ne le pense pas. On peut à la limite penser que, lorsque il m'aura branché sur mon acte libre, sur ma liberté, il peut disparaître. Ce que je crois, c'est qu'il y a tout de même une continuelle relation de filiation et de paternité spirituelles qui continue à se développer au-delà même des moments, particulièrement je dirais conscients.

P.B. *C'est très mystérieux parce que vous allez jusqu'à dire : "Jésus m'engendre à moi-même", "c'est cela qui me fait vivre".*

M.L. Mettons cela sur un plan humain. Nous parlions d'amour tout à l'heure. Incontestablement la femme engendre l'homme comme l'homme engendre la femme. Il y a un engendrement par le fait même que ni l'un ni l'autre ne seraient ce qu'ils deviennent si l'un et l'autre ne recevaient pas de l'un et de l'autre une réalité qui dépasse de beaucoup la simple intelligence que l'un et l'autre peuvent avoir d'eux-mêmes et des autres, et de chacun d'eux.

P.B. *Vous ne pouvez pas dire ça d'un grand sage ? Est-ce que Socrate, est-ce que de grands humains ne nous engendrent pas à nous-mêmes ?*

M.L. Je ne veux pas du tout sous-estimer la grandeur de Socrate mais ce que je peux dire, c'est que, après la mort de Jésus, il s'est passé quelque chose dans le cœur, sinon dans les yeux, de ses disciples qui ne semble pas avoir eu lieu ni du temps de Socrate ni du temps de Jean-Baptiste. Quelque chose qui manifeste l'extraordinaire profondeur de l'impact que la présence de Jésus, pendant les quelques mois qu'il a vécus avec ses disciples, a pu avoir sur eux au-delà même de la conscience qu'ils pouvaient en avoir eux-mêmes.

P.B. *Est-ce que vous oseriez dire que cette sorte de présence vous rend libre, vous fait vivre, dont vous allez jusqu'à dire : "il n'y a que par lui que je suis vraiment libre" ?*

M.L. J'ose le dire. J'oserais dire aussi que c'est peut-être quelque chose qui m'est essentiellement personnel. Je pense même qu'il serait très important que les chrétiens acceptent de dire que, grâce à ce que Jésus est pour eux, ils sont entrés dans la liberté.

P.B. *Dans plus de vie et plus de liberté. Mais alors, est-ce cela que l'Église veut dire quand elle dit que Jésus est sauveur ?*

M.L. Je pense que c'est l'intuition majeure qui est à l'origine des affirmations "Dieu sauveur", "Rédempteur". Mais le mot "sauveur" ou le mot "rédempteur" est sous-tendu par une conception du réel qui ne correspond plus du tout à notre univers mental. C'est pourquoi, dans mes perspectives, plus j'entre dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, plus je peux m'approcher des intuitions majeures qui ont donné à l'Église la possibilité de s'inscrire dans des dogmes. Ces dogmes sont malgré tout toujours marqués par un temps et par un lieu. Par conséquent, ils ne peuvent pas avoir l'universalité que l'Église propose par eux et qu'elle impose...

P.B. *Monsieur Légaut, quand je pense à vous, je pense à quelqu'un qui aime passionnément l'Église, il n'y a pas de doute là-dessus. Mais est-ce que vous aimez l'Église surtout pour la changer, pour la contester ? Est-ce que l'Église vous donne Jésus, ou vous vient-il d'ailleurs ?*

M.L. Je vous ai dit tout à l'heure, que je suis parti d'un point qui m'a été donné par l'Église. La formation religieuse que j'ai reçue, dans mon enfance a été un point de départ absolument nécessaire qui m'a permis de développer des perspectives comme celles que je peux développer maintenant et qui sont tout à fait indépendantes des projets que l'Église pouvait avoir sur moi.

P.B. *Alors en somme, c'est la nécessité du catéchisme.*

M.L. C'est la nécessité et l'insuffisance du catéchisme, la nécessité du catéchisme au départ, mais un catéchisme qui se donne comme suffisant est très rapidement un obstacle.

P.B. *Aujourd'hui, est-ce que l'Église continue à vous donner Jésus ?*

M.L. Elle ne continue pas à me donner Jésus, c'est moi qui, grâce à la contestation que je fais d'elle, me permet d'entrer davantage dans l'originalité de Jésus par rapport même à ce que l'Église peut vivre aujourd'hui de lui. C'est peut-être ainsi que je prends ma place dans l'Église.

P.B. *Vous ne diriez pas que l'Église vous donne Jésus aujourd'hui.*

M.L. Non. Elle me donne Jésus depuis le départ. Elle me le donne, si vous le voulez, d'une façon très indirecte en me faisant souffrir du fait que je ne la vois pas fidèle comme elle devrait l'être à ce que Jésus a vécu. Dans la mesure où précisément elle me fait souffrir, en me développant grâce à elle, grâce à cette souffrance, je peux apporter quelque chose qui ne sera pas inutile pour le développement de sa mission dans les temps qui viennent.

P.B. *Vous parlez de l'Eucharistie, mais l'Eucharistie, c'est l'Église quand même.*

M.L. Pour moi, l'Eucharistie est essentiellement, non pas le sacrifice non sanglant dont on parle en théologie, mais le

souvenir, avec autant d'intelligence que possible, de ce moment solennel que Jésus a vécu avec ses disciples sous le couvert dramatique d'une fin très prochaine. Par conséquent, c'est essentiellement un renouvellement de la Cène pris dans un sens non seulement d'une mémoire, mais d'un souvenir actif.

P.B. Mais l'Eucharistie, c'est quand même l'Église.

M.L. Pour moi, c'est l'Église mais l'Église est quand même tout à fait autre chose que la simple Eucharistie.

P.B. J'ai un peu l'impression que vous parlez de l'Église dans le sens d'un magistère autoritaire.

M.L. Je pense l'Église concrète, institution et communion, telles qu'elles existent dans nos paroisses.

P.B. Cette Église-là vous donne un peu Jésus, ou pas ?

M.L. Cette Église m'a donné Jésus au départ. Par le fait même que je la conteste, elle m'apporte encore quelque chose qui m'approfondit humainement. Je pense que, par l'approfondissement humain que j'obtiens d'elle, j'entre davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu et qui n'est pas dans la ligne tout à fait de ce que l'Église vit elle-même. Cela lui permettra peut-être à l'avenir d'être plus fidèle à l'esprit fondamental qu'a vécu Jésus.

P.B. Est-ce que, aujourd'hui, cette Église des paroisses, des discours, de ce qu'on appelle le Magistère, vous donne encore Jésus ?

M.L. Elle me donne Jésus mais plus comme à un enfant. Elle me donne l'occasion de la contester. Grâce au fait que je suis laïc, j'ai évidemment une liberté pour cette contestation que je n'aurais pas si j'étais clerc. C'est pourquoi je pense que le rôle fondamental des laïcs n'est pas d'être à la disposition de l'institution mais d'avoir suffisamment de vigueur spirituelle pour apporter à l'Église ce que l'institution ne peut pas se donner à elle-même.

P.B. Vous dites ce qu'a dit le Concile, il n'y pas que les prêtres et les clercs qui ont à dire quelque chose de Jésus-Christ, c'est à tout le monde. Mais est-ce que vous iriez jusqu'à dire qu'on peut comprendre le Christ et le suivre en dehors de l'Église ?

M.L. Tout à fait. Vous parlez de l'Église catholique mais je pense à toutes les Églises chrétiennes. Je penserais même volontiers qu'aucune Église chrétienne n'épuise la réalité fondamentale que Jésus doit apporter à chacun. Dans la mesure précisément où elles sont l'occasion de contestation, nous pouvons dépasser ce qu'elles apportent tout en leur permettant peut-être de recevoir plus tard ce qu'elles ne peuvent pas recevoir aujourd'hui mais dont elles auront besoin demain pour continuer à remplir leur mission.

P.B. Vous renversez les perspectives qu'on a souvent, l'Église est la maîtresse de la pensée de Jésus, elle dit ce qu'il faut en dire. Vous, vous dites que Jésus est le maître de l'Église et le contestataire permanent de cette Église.

M.L. Tout à fait. En particulier je contesterais très vigoureusement l'idée que Jésus ait fondé l'Église. L'histoire montre très nettement que ce n'est qu'à la fin du premier siècle que les institutions se sont progressivement imposées. Je crois que l'on peut dire que l'Église nous aide à devenir disciples et, à mesure qu'elle le réussit, nous avons à lui apporter ce qu'elle ne peut pas se donner à elle-même de par son institution.

P.B. C'est l'esprit de Jésus qui travaille dans les chrétiens.

M.L. L'esprit de Jésus ou, si vous voulez, le Saint-Esprit ou mettez la présence de Jésus, la demeure de Dieu en chacun d'entre nous... Tout cela est essentiellement individuel et la fidélité de chacun va progressivement apporter à l'Église ce qu'elle ne peut pas se donner par les propres mécanismes de son institution.

P.B. En somme, vous contestez radicalement une pensée qui est courante, c'est l'Église qui possède Jésus et qui le donne.

M.L. Je le contesterai volontiers. L'Église est nécessaire absolument, elle n'est pas suffisante. Comme la Loi jadis était nécessaire, elle n'était pas suffisante. Ce qu'on peut faire est tout à fait dans la ligne de ce que Jésus a fait, lui qui a contesté la Loi, non pas en disant qu'elle n'était pas nécessaire, mais en disant qu'elle n'était pas suffisante.

P.B. Plus on est chrétien, plus on va contester l'Église au nom de Jésus.

M.L. Au nom de Jésus, grâce à la vie spirituelle que, par l'Église, nous avons progressivement atteint à la lumière de ce que Jésus a vécu.

P.B. À mesure que les années passent, les mots, les histoires, les paraboles de l'évangile deviennent, à mon point de vue, de plus en plus incompréhensibles. Quand on dit aujourd'hui que Jésus est le berger, les gens me disent : moi je ne veux pas être un mouton. Si je vais chez les esquimaux au Pôle Nord, pour leur expliquer l'évangile, il va falloir que je commence par leur faire comprendre ce qu'est un mouton. Ils ont traduit "agneau de Dieu" par "petit loup-marin de Dieu". Enfin vous voyez où on va. Dans quelques siècles, cela deviendra un monument du passé. Il faudra des intellectuels à lunettes pour y comprendre quelque chose.

M.L. Il faudra surtout avoir un sens historique suffisant pour ne pas être "esclavagisé" par son propre univers mental et pouvoir entrer un peu dans l'intelligence de l'univers mental de l'autre. Mais, à mon point de vue, la vraie manière est l'approfondissement humain parce que l'homme dans sa profondeur dépasse les temps et les lieux. L'esquimaux le plus reculé dans le temps et dans les lieux a une profondeur humaine qui n'est pas sans rapport avec la profondeur humaine que Jésus a pu vivre.

P.B. Je veux bien le croire mais, pour comprendre les textes d'Hippocrate ou de Bouddha, il va falloir une culture énorme pour rentrer dans leur esprit.

M.L. Je pense que cette culture n'est peut-être pas indispensable parce qu'il y a un écho en nous qui va bien au-delà de l'intellectualité littérale, si vous voulez, de telle parabole. Il y a une interpellation qui va bien au-delà de ce que signifie un mouton, un berger.

P.B. Encore faut-il comprendre.

M.L. Oui, il faut une certaine adaptation du langage, une certaine appropriation du langage, d'accord, mais cette adaptation est tout à fait insuffisante pour faire entrer dans la compréhension d'une parabole.

P.B. *Finally, il faut donc une certaine étude pour comprendre l'évangile.*

M.L. À mon point de vue, il y a bien pire que cela. Lorsque nous allons dans un pays tout à fait différent des nôtres, ce n'est pas un terrain vierge, c'est un terrain qui a une profonde culture. Il s'agit plus de greffer le ferment chrétien ou l'appel chrétien dans une nouvelle culture autre que la culture occidentale. Ça va bien plus loin que la simple expression verbale qui n'est pas compréhensible parce que c'est tout à fait différent de la vie ordinaire.

P.B. *Vous parlez beaucoup ici de la foi en Jésus, et peu de l'amour de Jésus. Est-ce que vous ressentez une certaine gêne à dire : "J'aime Jésus" ?*

M.L. Absolument pas ! Le mot amour, je ne l'aime pas trop parce que ça représente des marchandises extrêmement différentes, des niveaux extrêmement différents. J'utilise le moins possible ce mot car on le traduit à des niveaux très différents. Mais ce que je croirais, c'est que la foi telle que je vous l'indique, cette intelligence en profondeur de ce que Jésus a vécu, ce sont des éléments qui ne peuvent pas exister sans aimer. Il y a une intelligence de l'autre qui est la conséquence de l'amour qu'on lui porte, et il y a un amour qui donne à l'intelligence une portée qu'elle n'aurait pas par un simple raisonnement.

P.B. *"J'aime Jésus", ça voudrait dire quoi ?*

M.L. Cela veut dire, pour moi, que je tiens de lui l'espérance fondamentale, cela confirme l'espérance fondamentale que je peux avoir et que tout ce que je vois du dehors, d'une manière ou d'une autre, me conteste.

P.B. *"J'aime Jésus" signifie...*

M.L. ... qu'il confirme la réalité fondamentale qui monte en moi et qui est si paradoxalement différente de tout ce que je vois autour de moi.

Non daté

29 - Comment lire l'évangile ?

Pierre Babin

P.B. *Des exégètes allemands se sont penchés sur ce que vous avez écrit. Ils ont lu attentivement ce que vous avez écrit et ils ont dit que vous ne vous étiez jamais trompé dans l'interprétation de l'évangile. Et ils ont dit cela en tant qu'exégètes. Et vous, vous dites : «Je ne suis pas un exégète. Je n'ai jamais fait d'étude scientifique sur l'évangile». Comment se fait-il que vous ne vous trompiez pas ?*

M.L. Que je ne me trompe pas, c'est peut-être un peu absolu. Mais je pense que ma manière de lire l'évangile me permet peut-être de ne pas être trop déterminé par une interprétation simplement subjective des textes. Peut-être, justement grâce à la vie spirituelle que je peux avoir et à la lecture que je peux faire des Écritures, j'entrevois davantage ce qui a été vécu avant d'être écrit dans les évangiles. Aussi la méditation que je fais souvent des évangiles est moins sur le texte proprement dit que sur ce qui me paraît devoir avoir été vécu avant de pouvoir être dit.

P.B. *Ce que vous cherchez au fond, c'est : "Qu'est-ce qu'il a vécu pour dire ça ?"*

M.L. Je pense que c'est très important mais ça suppose une première hypothèse : Jésus était un homme et, par conséquent, tout ce qu'il a dit de plus profond était tiré de sa profondeur humaine plutôt que d'une révélation extrinsèque qui aurait été d'une certaine manière parachutée sur lui.

P.B. *Il n'a pas reçu de coups de téléphone lui disant : "ça veut dire ça". Il vivait, se posait des questions.*

M.L. Et il pouvait même hésiter, évoluer. Je pense que cette évolution est très importante pour comprendre ce que Jésus a vécu. C'est en prenant conscience de cette évolution que nous pouvons donner au texte un sens qu'on pourrait interpréter autrement.

P.B. *Comment faites-vous pour lire un texte d'évangile ? Comment le choisissez-vous ? En fonction d'une recherche intérieure ? Au hasard ? En fonction de la liturgie ?*

M.L. Ma méditation de l'évangile a beaucoup varié. Évidemment, au départ, j'avais une méditation surtout sur la littéralité de l'évangile, et une littéralité qui était orientée du côté de la moralité, d'une manière de se comporter. C'est la première lecture qu'on doit faire mais elle est évidemment tout à fait insuffisante, en particulier parce que les conditions dans lesquelles Jésus a parlé et qui nous sont rapportées d'une façon suffisamment précise sont très différentes de celles que nous avons à vivre.

P.B. *Si bien que c'est toujours très insuffisant de dire : "Voilà comment Jésus s'est comporté, faites pareil..."*

M.L. À mon point de vue, il y a un certain sens historique qui est indispensable à observer pour se remettre vraiment dans la situation où Jésus s'est trouvé quand il a dit telle parole, comme s'il avait été un professeur de spiritualité, un enseignant. Alors voilà une première étape. Pendant toute ma vie, j'ai médité l'évangile mais il est certain qu'il y a eu des périodes où l'évangile ne me disait plus rien, en particulier au moment où j'ai changé de vie, où je me suis trouvé en contact avec des réalités concrètes qui étaient tout à fait étrangères à la manière un peu intellectuelle que j'avais de méditer l'évangile avant la guerre. Donc, pendant un certain temps, l'évangile est resté pour moi un livre plutôt fermé.

P.B. *Et ça a purifié d'une certaine manière et cassé cette méthode trop matérielle et morale.*

M.L. Tout à fait. D'autre part, ça m'a orienté vers un approfondissement humain qui était la conséquence de mon nouveau métier, du changement de métier plutôt ; d'où une contestation de ce que j'avais vécu avant qui m'a été très utile par le fait même que cela me donnait une certaine vigueur de piété, de ferveur, mais qui, par un autre côté, m'enfermait dans un univers qui n'était pas le mien, où je ne pouvais vraiment pas me développer. Puis, petit à petit, ma reprise de l'évangile a été plus de comprendre ce que Jésus avait vécu que la portée de ce qu'il disait ou de ce qu'il enseignait, très

marqué évidemment par les temps et les lieux où il se situait.

P.B. *Vous vous demandiez ce qu'il a vécu et vous faisiez une sorte de lien entre ce que vous, vous viviez quand vous vous développiez comme homme, librement, et vous alliez chercher votre inspiration...*

M.L.... dans ce que Jésus avait vécu. Et dans les deux sens, c'est-à-dire que plus je comprenais en profondeur ce que j'avais à vivre, plus j'avais, me semble-t-il, une situation privilégiée pour comprendre par le dedans ce que Jésus avait vécu et inversement. Autrement dit, il y a une certaine symbiose entre l'intelligence que je peux atteindre de Jésus et celle que je peux atteindre de ma propre mission, de ma propre vie. Alors les Écritures prennent un tout autre sens. Ainsi les Béatitudes : on peut dire qu'elles ont été vécues par Jésus avant d'être enseignées, avant d'être prêchées. Le rassemblement sur la montagne chez Matthieu est tout à fait un récit littéraire qui ne correspond pas du tout à la succession des émergences des Béatitudes dans la vie de Jésus.

P.B. *Cela voudrait dire que, quand Jésus dit : Heureux les pauvres !, c'est de lui qu'il parle; si vous ne devenez pas semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume !, c'est lui le petit enfant parce qu'il a vécu la condition de petit enfant et qu'il la vit, qu'il peut entrer dans le royaume.*

M.L. Et que je peux en parler avec une autorité qui est tout autre que celle d'un professeur de spiritualité.

P.B. *Jésus ne parle pas d'autre chose que de lui et de sa propre expérience humaine et spirituelle. Au fond, il dit : "Je suis spirituel quand je suis pauvre, je suis spirituel quand je suis enfant".*

M.L. Du moins d'une manière générale : "Je suis spirituel parce que je suis pauvre et que justement les contestations que je fais sont dues à ce que je me sens pauvre par rapport à ce dont j'ai besoin et que je ne reçois pas de la tradition d'Israël telle qu'elle existe pour moi", c'est extrêmement lié, n'est-ce pas. Quand je lis un texte, ce qui m'intéresse le plus, c'est quand Jésus l'a dit, comment il a été conduit à le dire et à qui il le disait.

P.B. *Et contre qui il réagissait.*

M.L. En un certain sens on peut dire que les dépassements de la loi qu'il a apportés à Israël étaient bien un peu la conséquence d'une contestation. Une contestation qui n'est pas aimée pour elle-même mais qui est la conséquence d'un besoin qu'il ressentait. Ce besoin n'était pas satisfait par la tradition qui lui avait été donnée, tradition qui avait été jusqu'à présent suffisante et qui maintenant lui semblait insuffisante.

P.B. *Ce que vous venez de dire est très important pour comprendre un texte d'évangile. La première question que vous vous posez est : Quand est-ce que Jésus l'a dit ? En fonction de quoi ?*

M.L. Ainsi on peut avoir une certaine idée générale du parcours de Jésus. Pour moi il y a deux parties. Une première partie est sa prédication en Galilée, et une deuxième, sa prédication en Judée. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas allé de temps en temps de Galilée en Judée entre temps. Dans sa prédication en Galilée, il y a une période triomphale où tout se manifeste avec puissance, par des guérisons, des événements qui ressemblent tout à fait à un messianisme populaire. Cet impact sur les foules inquiète Hérode et étonne les contemporains et même sa famille et les proches qu'il pouvait avoir dans son village. Doutes de la part de ceux-ci, inquiétude de la part d'Hérode. Des amis pharisiens lui disent que Hérode va le faire disparaître comme il vient de faire disparaître Jean-Baptiste. À ce moment-là, la période triomphale cesse et les critiques commencent à apparaître. Jésus est obligé de faire une sorte de prédication itinérante, allant d'un bord du lac à l'autre, de manière à échapper au maximum aux coups de mains. Finalement, il part en Judée à Jérusalem où il se heurte probablement de plus en plus à la vigueur des contestations, parce qu'il trouvait là, non pas seulement un public de pêcheurs ou d'hommes simples, mais des intellectuels. Les contestations deviennent de plus en plus vigoureuses et l'approche de la fin se manifeste avec de plus en plus de certitude. Dès le commencement de la période de décroissance en Galilée, Jésus comprend que la mort est toute proche. D'ailleurs la mort de Jean-Baptiste était là pour lui fournir une première annonce. Si on accepte cette manière de voir, il tient des propos qui sont dans la ligne de Jean-Baptiste, peut-être même plus excessifs : «Aucun iota de la loi ne passera» (Mt 5,18)... Donc Jésus a été dans la ligne de Jean-Baptiste, peut-être même un peu plus loin, et sitôt que la mort commence à approcher, les exigences pour appeler ses disciples sont de plus en plus sévères, les perspectives deviennent de plus en plus exigeantes et nous avons alors une toute autre attitude.

P.B. *Vous dites que, pour comprendre l'évangile, il faut une sorte de cadre historique de l'évolution de Jésus grosso modo, sinon on ne comprend rien. Cette sorte d'histoire de Jésus au fond, c'est votre histoire et c'est l'histoire humaine qui commence par un printemps et qui finit en face des grandes questions et des critiques.*

M.L. Exactement. Il y a en Jésus un universalisme en puissance que chacun a à découvrir à travers la propre singularité de sa vie.

P.B. *Donc vous dites que la vie de Jésus est symbolique de toute vie humaine.*

M.L. Elle en est l'image symbolique et transcendante, enfin l'image extrême de l'évolution de tout homme qui petit à petit accède à la liberté grâce à ce qu'il a reçu et, en le contestant grâce à la vigueur de ce qu'il a reçu, il peut aller au-delà.

P.B. *On a tout d'abord une espèce de perspective générale de la vie et vous situez ce que Jésus dit ou est à l'intérieur de cela.*

M.L. C'est une perspective tout à fait différente de celle des évangélistes qui ont réuni une compilation des paroles de Jésus, orientée par une doctrine qu'ils entrevoyaient petit à petit et qui n'a rien à voir avec l'histoire et en particulier avec cette évolution. Je pense qu'il faut comprendre les propos que je lis dans l'évangile en les situant, en les insérant dans une période particulière de l'évolution de Jésus que j'entrevois.

P.B. *Alors, à qui il a parlé, contre qui ?*

M.L. Ce qu'il a dit était d'abord la conséquence de ce qu'il vivait à ce moment-là ou de ce qu'il avait déjà vécu, et de ce que ses auditeurs pouvaient entendre et supporter. Par exemple, la parabole des talents a l'air tout à fait indépendante de Jésus. Jésus est non seulement le roi qui s'en va mais il est aussi le serviteur qui a reçu des talents, qui ne sait pas très bien comment s'en servir et qui trouve en lui-même des ressources pour faire fructifier ses talents sans que le maître le lui ait dit et sans savoir s'il en serait récompensé. Toutes les paraboles sont des allusions à ce que Jésus a vécu et qu'il expose d'une façon adaptée à des auditoires divers.

P.B. *Mais alors, vous renversez le sens habituel qu'on donne aux paraboles. On dit souvent à propos des paraboles que Jésus était un visionnaire qui voyait le royaume de Dieu et alors il aurait cherché des comparaisons simples pour expliquer cela aux braves gens. Vous dites que c'était la manière que Jésus avait de répondre à ses propres questions.*

M.L. Je le crois. Qu'il y ait aussi un tout petit peu un aspect visionnaire, je ne le contesterais pas mais, à mon point de vue, ce qui est éternel n'est pas tellement cette perspective visionnaire qui est tout de même très marquée par des temps et des lieux, c'est au contraire cette expérience fondamentale que Jésus a vécue en tant qu'homme de grande taille, je dirais même un peu au-delà de la grande taille, et qui a un caractère universel qui peut nous interpeller chacun dans la vie très particulière et limitée que nous avons.

P.B. *Alors, quand il dit : "Si le grain de blé ne meurt, il ne porte pas de fruit", il parle de lui.*

M.L. Incontestablement, à ce moment-là, il le pensait pour lui.

P.B. *Il se donnait du courage pour mourir.*

M.L. Absolument. De même, quand il demande à ses disciples, à Pierre : Qui suis-je ?, ce n'est pas tellement pour avoir une réponse de catéchisme de la part de Pierre, c'est pour recevoir comme une confirmation de ce qui montait en lui et qui lui posait aussi question. Qui suis-je ?

P.B. *Il n'en était pas sûr.*

M.L. Il en était sûr et, à la fois, il avait besoin d'une confirmation comme pour mieux porter l'extraordinaire étrangeté de la mission qu'il se découvrait à ce moment-là, qui était bien au-delà du messianisme d'esprit général qui courait dans le peuple.

P.B. *C'est intéressant le mot que vous employez "l'extraordinaire étrangeté". Quand Jésus s'est dit Fils de Dieu, cela veut dire finalement : Je suis au-delà de ce que pensent tous mes contemporains.*

M.L. Il faudrait ajouter : Et j'ai même une conception de Dieu qui ne cadre pas avec la conception d'Israël que j'ai reçue au départ. Sans les opposer, la conception de Dieu en Israël est tout à fait insuffisante pour me dire ce qui monte en moi sous l'action de Dieu.

P.B. *Et la conscience de ce qu'il vivait, l'absolu de ce qu'il vivait en lui-même, lui disait : «C'est la vérité».*

M.L. Et je conteste les autres. Ma mission a un caractère capital qui ne peut pas être vaincu même si je meurs. D'une certaine façon, il est allé à la mort en sachant que c'était dans la ligne de sa vie et que, grâce à sa mort, sa mission prendrait une dimension dans l'espace et le temps qui serait sans proportion avec ce qu'il pouvait faire dans le petit milieu galiléen ou judéen dans lesquels il était obligé d'évoluer.

P.B. *Alors, c'est parce que vous, vous avez vécu en vous-même cette liberté et que vous avez dû vous affronter aux conditions de la vie actuelle, à des gens et à des critiques, à votre mesure, que vous trouvez en Jésus l'extraordinaire liberté qu'il avait.*

M.L. Exactement. Chacun à sa dimension doit pouvoir le faire pour être vraiment disciple et, à mon avis, pour être chrétien au sens, non plus d'appartenir à une religion, mais dans une perspective qui dépasse le cadre de toute religion.

P.B. *Méditer l'évangile pour vous, c'est nourrir votre liberté.*

M.L. C'est nourrir ma liberté, l'ouvrir à des dimensions plus grandes que celles que je peux avoir par l'expérience concrète de ce que j'ai jusqu'à présent vécu.

P.B. *Alors vous ouvrez l'évangile et vous prenez un texte.*

M.L. Il y a des textes qui sont visiblement sortis du cœur de Jésus, presque parce que ça débordait, et il y a des textes où l'expérience qu'il a vécue se transpose dans un sorte d'enseignement parabolique. Maintenant, je pense que la ferveur avec laquelle il disait ces paraboles étaient plus la conséquence de ce qu'il vivait que de ce qu'il voulait communiquer aux autres. Son enseignement est plus de l'ordre de l'aveu que d'une volonté de convaincre.

P.B. *C'est à cause de cela qu'il a convaincu.*

M.L. Pour moi, c'est comme cela qu'il a convaincu. C'est en avouant ce qu'on est plus qu'en disant ce qu'on doit être ou en disant ce que les autres doivent être, que l'on apporte quelque chose.

P.B. *Vous dites que l'enseignement de Jésus est plus de l'ordre d'un aveu que de la volonté de convaincre. C'est en disant ce qu'on est plus qu'en disant ce que l'on doit être, ou en disant ce que les autres doivent être, que l'on apporte quelque chose. Pouvez-vous donner un exemple ?*

M.L. Un texte sur lequel je pourrais dire quelque chose dans la ligne de ce que je viens de vous dire. Un texte qui est presque plutôt fait pour Jésus lui-même que pour ses auditeurs. Je le trouve dans l'évangile de Luc. Il a rassemblé des propos qui ont certainement été dits dans des moments différents parce que ça allait à peu près dans la même direction.

«Le feu ! Je suis venu le jeter sur la terre ! Et combien je voudrais qu'il soit déjà allumé ! Une immersion ! J'ai à être immergé ! Et combien je suis opprimé jusqu'à ce qu'elle soit accomplie ! Vous croyez que je viens donner la paix sur la terre ? Non, je vous dis, mais la division ! Oui, désormais, cinq dans une maison se divisent, trois contre deux, deux contre trois. Se divisent père contre fils et fils contre père; mère contre fille, fille contre mère; belle-mère contre belle-fille, belle-fille contre belle-mère» (Luc 12, 49-53, traduction Chouraqui).

Ce texte-là me paraît dit à un moment où Jésus commençait à être très vigoureusement contesté, où déjà la mort n'était pas loin de ses horizons et où il voyait avec inquiétude et réalisme que, même chez ses disciples, il y avait des contestations vigoureuses et que, par le fait que c'était l'essentiel qui était atteint, chacun défendrait sa manière de voir avec la dernière énergie. On ne se bat pas sur des babioles. Mais on se bat, on doit se battre sur l'essentiel. Il sentait qu'autour de lui l'essentiel était plus ou moins atteint chez ces êtres; les uns s'accrochaient désespérément à Israël, au passé, et d'autres, par je ne sais quel ressac intérieur, voyaient un avenir tout autre que ce qui avait jusqu'à présent été vécu et sous une forme tout à fait différente de ce qu'on avait jusqu'à présent espéré. Alors cette lutte entre eux, qui existait déjà peut-être dans le cœur de Jésus avant qu'il prenne l'orientation finale, qui existait très probablement dans le cœur de ses disciples et qui, après la mort de Jésus, s'est continuellement développée, au moins dans les premières Églises chrétiennes car c'était un drame de quitter Israël pour devenir chrétien. C'est encore un drame actuellement pour bien des Juifs qui veulent se convertir : ils sont obligés de quitter leur famille ! Et sur le plan des vocations religieuses, à notre époque même, que de drames de famille lorsque quelqu'un s'en va, soit au couvent, soit au séminaire.

Alors vraiment on peut dire que les perspectives que Jésus a développées pour lui à ce moment-là ont un caractère universel, parce que chacun de ceux qui ont à rencontrer Jésus seront affrontés à ces difficultés et seront parmi ceux qui approfondiront leur humanité sous l'appel de ce que l'évangile pourra faire naître en eux. À mon sens, pour que l'Église soit vraiment digne de son maître, je ne dis pas de son fondateur mais de ses origines, il faut qu'elle soit à la fois une religion d'autorité et une religion d'appel. Or la coexistence entre une religion d'autorité et la religion d'appel ne sera jamais pacifique. Il y a toujours une tension qui pourra même aller jusqu'aux extrêmes par le fait même qu'il est très difficile à une religion d'autorité de préparer la naissance de la religion d'appel, et la religion d'appel ne peut pas se plier aux temporisations, aux lenteurs, aux inerties d'une religion établie, c'est-à-dire d'une religion d'autorité. L'histoire de l'Église qui est à mon sens très caractéristique du christianisme, est une tension continue entre une institution qui est essentiellement de gouvernement, d'enseignement et quelques individus fidèles à ce qu'ils doivent être qui, grâce à ce que l'institution leur a apporté, contestent la suffisance de l'institution et veulent lui apporter ce qu'elle ne peut pas recevoir avant de le découvrir par la médiation du temps et probablement de cette fidélité extrême qui se manifeste par la mort de ceux qui contestent.

P.B. *Quand vous méditez sur : «Je suis venu mettre le feu», vous pensez que Jésus a fait cette expérience que dans le judaïsme il était le feu, et vous vous dites : «Moi chrétien, je ne suis chrétien que si je suis, dans mon pays et dans mon Église, le feu».*

M.L. En prenant ce mot "le feu" dans un sens pas trop combustible mais dans un sens suffisamment contestataire, d'une critique qui n'est pas aimée pour elle-même mais qui est la conséquence d'une fidélité profonde à ce que l'on a reçu de cette institution. On peut très bien concevoir des contestations qui sont aimées pour elles-mêmes et qui sont une manière de s'échapper tandis qu'il y a des contestations qui sont la conséquence d'une fidélité fondamentale à ce qu'on doit être précisément parce qu'on a reçu de l'Église, de l'institution, cette énergie qui, à la lumière de ce que Jésus a vécu, permet d'aller au-delà de la critique et d'apporter alors à l'Église ce qu'elle ne peut pas recevoir autrement que par la médiation de ceux qui la contestent.

P.B. *«Je suis venu jeter le feu sur la terre». Je pense au grand roman de Yoko Mishima qui s'appelle "Le pavillon d'or". Un Japonais a mis le feu au fameux pavillon d'or qui était l'une des sept merveilles du monde. Ce moine, juste avant de mettre le feu, lit un passage d'un catéchisme Zen, de la secte Rizae, dans lequel il y a pratiquement à peu près le même texte qu'en Luc. «Je ne peux libérer mon pays que si je mets le feu à ses antiquités». Avant d'y mettre le feu, il lit ce texte : «Si tu rencontres ton père en chemin, tue-le ! Si tu rencontres ta mère, tue-la ! Si tu rencontres un disciple de Bouddha, tue-le ! Si tu rencontres le Bouddha lui-même, tue-le ! Et alors seulement tu seras libre».*

M.L. Je ne souscrirais pas du tout à ces perspectives parce que, ce qui est important pour moi, c'est de reconnaître le bienfait de ce que j'ai reçu. Je ne veux pas le détruire. Mais c'est par la puissance même de développement intérieur qu'implique cette vigueur reçue que je vais contester cette institution pour aller au-delà. Donc, ce n'est pas du tout une rupture avec le passé, c'est vouloir que la vieille souche donne une sève qui fera pousser un rameau neuf par rapport à ce qui s'est fait jusqu'à présent mais qui reste nourri par la sève même qui a été à l'origine de la souche. Ce n'est pas du tout une révolution qui part d'une table rase.

P.B. *Et vous diriez volontiers, en méditant ce passage d'évangile, que l'essence du christianisme, c'est cette distance contestatrice, tout en restant dedans.*

M.L. Le christianisme doit vivre constamment en tant que contestation, en tant que réforme. Mais en plus, s'il était véritablement fidèle à ce qu'il doit être, il serait une contestation vis-à-vis de la société, non pas en disant à la société ce qu'elle doit être, il n'en est pas capable, mais en lui rappelant qu'il n'est pas possible de faire une société humaine avec des institutions où la réalité de l'homme est toujours et de plus en plus niée.

P.B. *Penser, c'est dire "non".*

M.L. C'est dire "non" après avoir suffisamment dit "oui" pour qu'un "non" soit motivé.

P.B. *Vous pourriez dire que tous les grands génies de l'humanité, même sans être chrétiens, sont de cet avis.*

M.L. À mon sens, tout créateur est un peu un contestataire de l'uniformité dans laquelle les autres se cantonnent et se suffisent.

P.B. *Et il est dans la ligne de ce Jésus qui dit : "Je suis le feu".*

M.L. Je le croirais volontiers. Maintenant, il faudrait préciser un peu tout cela parce que nous sommes essentiellement des êtres ambigus. Il n'y a rien de tout à fait pur. Par conséquent, la contestation que je peux faire, même si elle est

vraiment créatrice, c'est-à-dire si elle vient du fond de l'être, parce qu'elle est dépendante des contingences et de l'ambiguïté de celui qui porte cette activité créatrice, ne sera pas d'une parfaite exactitude : il y a peut-être des erreurs qui se glissent, il y a même sûrement des erreurs qui se glissent dans les vérités les plus utiles à vivre pour se développer.

Non daté

30 - L'éducation

Pierre Babin (décryptage Dominique Lizée)

Rencontre avec Monsieur Marcel Légaut à Valcroissant

P.B. *Monsieur Légaut, quand nous nous souvenons de nos années d'enfance, de jeunesse, il y a des figures qui émergent, des personnes qui nous ont profondément marquées et qui nous ont donné un certain sens de la vie. Est ce que pour vous aussi, vous avez eu ce type de personne qui a marqué votre propre enfance et jeunesse ? Est ce que vous vous souvenez immédiatement de quelques personnes qui ont été pour vous très importantes ?*

M.L. Qui ont été très importantes sans pourtant pouvoir me donner le sens de la vie tel que je le comprends maintenant. D'abord, ma mère, femme de la petite bourgeoisie parisienne, sans culture comme l'étaient les femmes au début de ce siècle mais par sa présence et par le soutien silencieux qu'elle m'a donné pendant tout le temps où elle a vécu avec moi, j'ai beaucoup reçu d'elle. Mais, silence, autrement dit aucune direction particulière qui serait la conséquence de conseils qu'elle aurait pu me donner.

P.B. *C'était plus une atmosphère.*

M.L. C'était plus un climat, une atmosphère, un amour pour dire les choses dans le sens précis du terme, qu'une indication intellectuelle.

P.B. *Est-ce qu'il vous reste dans l'esprit certains souvenirs, par exemple, qui caractériseraient cette atmosphère ?*

M.L. Oui, dans, je dirais, les rencontres, les discussions que j'ai pu avoir avec ma famille, en particulier avec mon père, lorsque j'ai pris certaines décisions qui étaient contraires aux désirs qu'il pouvait avoir sur mon avenir.

P.B. *Par exemple...*

M.L. Par exemple, le fait de, quand cela serait celui-là car il y en a beaucoup d'autres, d'avoir fait un retour à la terre à quarante ans, étant professeur de faculté, ce qui lui paraissait une aberration et qui, en fait, était raisonnablement une aberration. Mais ma mère, à ce moment-là, me soutenait, non pas en me donnant des raisons mais par le climat dans lequel elle me permettait de discuter avec mon père.

P.B. *Et ce climat, vous le caractériseriez comme un climat de liberté, de sécurité.*

M.L. Un climat de confiance et même, disons-le plus dans la mesure où ces choses-là étaient au fond assez confuses dans son esprit mais tout de même assez différentes, dans sa réalité de foi car il y a une différence entre la foi et la confiance. Je pouvais inspirer de la confiance à mon père mais il n'avait pas ce qu'il fallait pour avoir la foi.

P.B. *Est-ce que, à un moment donné de votre adolescence, vous avez eu cette espèce de crise qu'ont généralement beaucoup d'adolescents vis-à-vis de leurs parents ?*

M.L. Je ne m'en souviens pas du tout sauf, je dirais, d'une certaine crise de misanthropie, c'est-à-dire d'isolement mais qui n'atteignait absolument pas le niveau de la contestation tel que nous pouvons le connaître maintenant. C'était dans un climat de chrétienté où ces choses-là n'étaient pas concevables.

P.B. *Par la suite quand vous n'étiez plus en faculté, est-ce que d'autres personnes vous ont marqué ? Est-ce que vous avez fait partie de groupes ?*

M.L. Il est certain que, à l'École normale supérieure, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a ouvert sur la vie spirituelle, comme le catéchisme et le catéchisme de persévérance que j'avais suivi avant n'avaient pas été capables de le faire. Monsieur Portal a été pour moi un père spirituel au sens très fort du terme.

P.B. *C'est-à-dire...*

M.L. C'est-à-dire que, non seulement il m'a ouvert à la vie spirituelle mais il m'a fait découvrir la réalité profonde de l'Église, indépendamment de ses apparences extérieures que tout le monde peut voir et, en plus évidemment, il m'a fait hériter d'un esprit qui avait été très important dans sa vie de prêtre, la mentalité qui s'est développée chez les chrétiens intellectuels et intelligents à l'époque de ce siècle.

P.B. *Monsieur Légaut, père spirituel, c'est un mot qu'on n'aime pas beaucoup, aujourd'hui.*

M.L. Eh bien oui, mais non si vous le prenez dans le sens où je l'indique qui est tout à fait autre que celui de directeur spirituel, c'est-à-dire de quelqu'un qui a de l'influence, non pas par ce qu'il conseille ou par ce qu'il dit mais par ce qu'il est et par les aveux qu'il fait de sa propre existence. À ce moment-là, la notion de père spirituel, je crois, doit être acceptable, même à notre époque.

P.B. *De quoi vous parlait Monsieur Portal ?*

M.L. Au départ, évidemment, il ne me causait pas de lui-même mais très vite à mesure que notre intimité s'est développée, c'était surtout de ce qu'il avait vécu qu'il me parlait car, en définitive, en dehors de quelques autres conversations, j'ai été certainement un de ceux avec lequel il a eu le plus d'ouverture facile, spontanée.

P.B. *Ce qui vous reste de M. Portal, c'est un enseignement ou c'est plutôt des réactions.*

M.L. Ce n'est pas un enseignement, ce ne sont même pas des réactions contre, c'est une certaine prise de conscience en profondeur de la fidélité qu'on doit avoir à Jésus, d'ailleurs sous une forme qui, dans ses expressions, était encore assez sulphurienne et d'autre part une prise de conscience en profondeur de la nécessité impérieuse de l'Église tout en ne lui reconnaissant pas, je dirais, les caractères d'absolu que, volontiers, on lui donne actuellement.

P.B. *Est-ce que vous vous reconnaissez, aujourd'hui, en Monsieur Portal ? Est-ce qu'il y a des réactions, des manières d'être ?*

M.L. Je me reconnais profondément en Monsieur Portal sans pourtant assurer que les positions que je prendrais maintenant, que je prends actuellement, soient non pas dans la ligne mais dans les horizons qu'il pouvait avoir, il y a cinquante ans.

P.B. *Si vous aviez à caractériser en un mot, ou deux mots, l'héritage que vous a donné Monsieur Portal, quels seraient les mots qui vous viendraient à l'esprit ?*

M.L. C'est que, pour un chrétien cultivé, sa foi doit observer l'intégrité intellectuelle, c'est-à-dire ne pas chercher dans un certain piétisme ou dans un certain fidéisme les solutions aux problèmes qui se posent d'une façon impérieuse à l'esprit moderne.

P.B. *Une sorte d'honnêteté...*

M.L. ... d'essentielle honnêteté intellectuelle. Il faut qu'un chrétien cultivé soit aussi exigeant au point de vue intellectuel dans sa vie religieuse que dans sa vie de spécialiste humain.

P.B. *Et la liberté. Est-ce que vous avez reçu de lui un esprit de liberté ?*

M.L. J'avoue que tout ce que je viens de dire sous-entend la liberté.

P.B. *Mais ce que vous venez de dire jusqu'à présent concerne surtout un esprit d'honnêteté, de liberté, un climat de confiance. Il y a très peu de catéchisme en tout ceci, il y a très peu d'enseignement.*

M.L. J'avais reçu beaucoup de catéchisme avant et, dans le groupe que dirigeait Portal, il y avait évidemment une recherche intellectuelle, une culture intellectuelle, que nous n'avions pas reçue dans notre enfance, ce qui va de soi. Mais tout cela, je dirais, était mû par un esprit de liberté et de recherche intellectuelle animé d'une véritable vie spirituelle et pas simplement au niveau purement technique comme cela peut exister maintenant et qui donnait, je dirais, à nos perspectives, non seulement une valeur de loyauté et de droiture mais aussi la possibilité d'une nourriture spirituelle proprement dite.

P.B. *Et quand vous parlez de l'enfance ou de la jeunesse, pour nous, disons pour les parents, les catéchistes, l'école joue plutôt un rôle de climat général.*

M.L. Je croirais que c'est cela qui devrait être mais je pense que la profonde déficience actuelle, c'est le manque de vie spirituelle à la fois des parents, des catéchistes et des milieux où on parle de religion.

P.B. *Vous pensez que l'enseignement est pour eux plus important que la vie spirituelle.*

M.L. Oui parce que c'est plus facile à donner tandis que la vie spirituelle exige qu'on la vive soi-même pour pouvoir, en un certain sens, en témoigner indirectement.

P.B. *Monsieur Légaut, à quarante ans, d'une manière qui nous apparaît assez soudaine et étrange, vous avez quitté l'enseignement universitaire et vous avez pris une position en disant non à l'université et d'une certaine manière à la civilisation dans laquelle vous étiez, et puis vous êtes parti. Il y a des gens qui disent de vous : Légaut a dit non et il est parti mais est-ce que, de sa montagne, il peut maintenant répondre aux questions de notre civilisation ? Qu'en pensez-vous ?*

M.L. D'abord, c'est une erreur de penser que j'ai dit non à la civilisation de cette époque car nous étions tout de même pendant la guerre où tout était par terre, où tout devait repartir sans que l'on puisse prévoir du tout la manière dont c'est reparti après, de telle sorte qu'un retour à la terre comme celui que j'ai fait n'était pas du tout un refus de la civilisation, c'était au fond une correction de la civilisation et de l'université telle que je l'avais moi-même vécue pendant vingt-cinq ans. Je désirais que mes étudiants, car je ne désirais pas quitter l'université, aient une formation humaine qui soit proportionnée à la culture intellectuelle qu'on leur donnait d'une façon très abstraite dans les universités du moment. De sorte que pendant deux ans, et c'était là un de mes projets qui était évidemment utopique, j'ai essayé de mener de front une vie de professeur de faculté à Lyon avec une vie réelle de paysan dans mon village. J'ai eu quelques étudiants qui, pendant les vacances, ont vécu cela de cette façon. Incontestablement dans les conditions où nous nous trouvions, c'était extrêmement difficile, ce qui fait que j'ai dû abandonner très vite cette manière de vivre mais je conserve malgré tout la persuasion que, dans les temps qui viendront, on sera conduit à donner à nos étudiants une formation humaine, c'est-à-dire un travail réel qui soit comme la contrepartie du caractère extrêmement abstrait et de plus en plus spécialisé que l'on donne aux études dans les universités.

P.B. *Vous faites un lien entre formation humaine et travail matériel.*

M.L. Travail manuel où le retour à la terre n'est qu'un aspect particulier de cet aspect concret que je souhaiterais que nos étudiants reçoivent au moment où, précisément dans leur jeunesse, ils ont encore des possibilités d'accueil qui dépassent de beaucoup celles qu'ils auront plus tard et celles qu'ils avaient avant.

P.B. *Votre principale protestation contre l'université consiste à dire: ça forme des cerveaux, et des cerveaux qui n'ont pas de lien avec la main, avec les mains.*

M.L. Très certainement mais d'autre part, ce qu'on peut dire aussi, et je crois que ceci est important et peut-être plus facile à réaliser, il y a, malgré tout, une coupure très regrettable entre les sections Lettres et les sections Sciences. Un des avantages capitaux de l'École normale supérieure, c'est que nous étions mélangés, Sciences et Lettres, et les scientifiques recevaient beaucoup des littéraires et probablement, je dirais, les littéraires recevaient plutôt un peu moins des scientifiques car il est plus facile de s'ouvrir aux lettres à un certain âge que de s'ouvrir aux sciences.

P.B. *Pensez-vous que les scientifiques soient plus concrets ?*

M.L. Cela dépend de quelles sciences. En mathématiques, il est certain que ce n'est pas dans ce domaine-là que le

concret peut exister mais je pense que, dans toutes les sciences naturelles ou même dans les sciences physiques, lorsque le laboratoire a une importance considérable dans les études, le concret est déjà là d'une manière précise.

P.B. Quand vous parlez du travail des mains, est ce que vous voulez dire : le fait de travailler en laboratoire, par exemple, avec ses mains ou bien plus que cela ?

M.L. Beaucoup plus que cela. Justement, une des difficulté du travail en laboratoire, c'est malgré tout, c'est tout de même des endroits privilégiés où les conditions sociales sont, pour ainsi dire, très favorables, où aucune inquiétude, aucun risque, aucune responsabilité n'est véritablement prise tandis que, dans un milieu d'artisans, de paysans, d'hommes relativement libres, dans la mesure où on peut l'être encore maintenant, il y a tout de même des initiatives et des risques qui sont très importants, à mon sens, pour la formation humaine.

P.B. Vous voudriez qu'en même temps que les jeunes apprennent avec leur tête, ils aient un certain nombre de responsabilités.

M.L. Très certainement, des responsabilités et des risques car il n'y a pas de responsabilités sans risques et c'est pourquoi on fuit les responsabilités parce qu'on fuit les risques.

P.B. Et à un moment donné vous avez dit : puisque je ne peux pas combiner le travail de la terre et mon rôle de professeur, j'opte...

M.L. ... j'opte pour le travail de la terre...

P.B. ... comme plus important pour faire un homme.

M.L. Je ne dis pas plus important d'une façon générale mais plus important pour ma propre fidélité personnelle. Car l'important, à mon sens, dans la vie spirituelle, c'est d'être fidèle à ce qu'on doit être et non pas fidèle à un schéma général qui s'imposerait du dehors comme une idéologie.

P.B. Oui mais alors, précisément, monsieur Légaut, j'allais dire, c'est un peu la question que les parents vous posent. Ils disent : Monsieur Légaut a dit non et il est venu habiter dans sa montagne. Est-ce que vraiment ce qu'il va nous dire concernant l'éducation peut avoir quelque valeur dans notre civilisation ?

M.L. Je le croirais dans la mesure où d'abord ce n'est pas le non qui a été à l'origine de ma direction et deuxièmement ce qui m'apporte beaucoup, ce qui doit apporter, je pense, à tout homme, sans que cela ne soit plus précisable, c'est d'être exactement fidèle à ce qu'il doit devenir s'il prend suffisamment conscience de la vie spirituelle qui lui est propre.

P.B. Quand on vous écoute, Monsieur Légaut, on est frappé que, à la fois vous répondez toujours avec humilité, je le pense, mais aussi avec une certaine assurance et une autorité. Je vais vous poser des questions sur notre civilisation et vous allez nous répondre avec une certaine assurance et autorité. Qu'est ce qui vous donne cette autorité ?

M.L. Ce qui me donne cette autorité, ce n'est certainement pas une délégation canonique, ni même des titres universitaires car, en définitive, les mathématiques ne sont pas spécialement capables de préparer ces choses. Mais c'est le fait que ce que j'ai vécu, je l'ai vraiment vécu et comme j'ai vécu un certain nombre d'années, je dirais, mon passé me permet de dire au présent ce que j'ai compris en profondeur de ce que j'ai vécu dans mon passé.

P.B. C'est l'approfondissement de votre propre vie humaine qui vous donne autorité.

M.L. Je le croirais volontiers. Maintenant c'est une autorité qui peut être reconnue ou qui peut être refusée et c'est, me semble-t-il, la forme d'autorité qui est la seule compatible avec la liberté.

P.B. La principale question que les parents ont posé avant cette rencontre que nous faisons aujourd'hui concerne la manière d'éduquer dans notre civilisation moderne. Depuis notre enfance jusqu'à ces temps, tellement de choses ont changé. Comment éduquer aujourd'hui dans ce système qui pour beaucoup est considéré comme une sorte d'étau ? Alors je voudrais prendre certains aspects de cette civilisation et vous interroger. D'abord, je voudrais vous parler des rythmes de cette civilisation. Beaucoup de parents se plaignent d'être soumis à des cadences, à des rythmes terribles; ils sont toujours à la course de quelque chose, l'ouvrier avec les cadences de l'usine, le commerçant qui cherche toujours à progresser, le cadre qui veut toujours monter plus haut sinon on est rejeté... si on ne lutte pas d'arrache-pied, on risque d'être très vite rejeté de cette civilisation. On n'a plus de quoi vivre. Alors on devient marginal. Est-ce que face à cette civilisation de productivité, de compétition, de consommation, on doit prendre des solutions radicales comme vous ?

M.L. Écoutez, là, je n'ai vraiment pas autorité pour répondre à ces questions. Je peux dire tout de même différentes petites choses. D'abord, il ne faut pas craindre d'être marginal car c'est en étant marginal par fidélité spirituelle que l'on prépare un avenir où on ne le sera plus. Or ceci est très important de telle sorte qu'il y a un certain niveau de vie imposé par le milieu social où l'on se trouve qui doit être refusé. Par exemple, dans les milieux où l'on gagne largement sa vie, il y a une simplicité de vie qui permet, dans une certaine mesure, d'alléger précisément les cadences et les temps de travail qui sont imposés parce que, à mesure que les possibilités viennent, les besoins augmentent.

P.B. Si bien que ces lois sociales de réception, ces espèces de coutumes mondaines qui rendent la vie lourde...

M.L. Pour moi, on doit pouvoir considérablement les simplifier et l'important, c'est de ne pas avoir peur d'être marginalisé lorsque cette manière de faire est la conséquence de ce qu'on est et non pas simplement la conséquence d'une réaction juvénile ou puérile quant au milieu dans lequel on vit.

P.B. Même si cela de quelque manière vous rejette de votre milieu habituel et vous fait critiquer parce que vous...

M.L. Elle ne rejettera que des médiocres. Ceux qui seront, qui auront quelques valeurs, d'une façon ou d'une autre, passeront au-delà de la marginalisation apparente ou réelle dans laquelle j'accepterais de vivre.

P.B. En pensant à cette civilisation, si je vais, me semble-t-il, plus au fond, je crois que ce qui s'en dégage, c'est une course au bien-être, une course au progrès indéfini, à la facilité de vivre, mais aussi à la puissance, à la surface sociale. Voilà, enfants, beaucoup d'entre nous, on nous a donné comme idéal de sortir d'une situation pénible et d'acquiescer cette

surface sociale, ce progrès, d'avoir des diplômes, de l'influence, ce qu'on appelle une situation et on nous a inculqué une méthode qui se résume dans un effort, un travail acharné pour atteindre ce but. Le résultat, on a accumulé de plus en plus de moyens, d'argent, on s'est épuisé au travail et pourquoi ? Comment voyez vous cette situation ?

M.L. Voyez, pour ma part, tout cela est un petit peu en dehors de ma zone. Mes six enfants, je leur ai donné, puisque j'en avais heureusement les moyens indépendamment de ce que je pouvais gagner comme paysan, tout ce qu'ils pouvaient pour faire leurs études. Il y en a tout de même trois qui sont restés à la terre et qui, dans une certaine mesure, sont condamnés à une vie relativement très modeste. Ils l'ont acceptée et pour ma part je n'ai jamais eu l'idée de leur souhaiter autre chose que d'avoir de nouveau, de continuer un peu avec un tout autre esprit d'ailleurs et de toutes autres méthodes, le travail que j'avais moi-même inauguré à quarante ans.

P.B. *Mais vous, vous vous êtes donné, disons, à l'intérieur de la culture de votre temps, le but de donner à vos enfants une éducation, éventuellement une situation.*

M.L. Très certainement mais sans, je dirais, forcer. J'ai des enfants qui ont fait des études supérieures, d'autres qui n'ont pas voulu en faire et j'ai tout à fait accepté la situation. Je pense qu'une des difficultés majeures actuellement, dans notre enseignement public ou privé, c'est que précisément, on force les enfants à faire des études pour lesquelles ils ne sont pas faits. Précisément parce que ces études sont nécessaires pour que la situation auquel on souhaite qu'ils atteignent puisse être véritablement réalisée.

P.B. *Ainsi si des enfants à l'âge de treize, quatorze ans vous disent : «On ne veut pas travailler, l'école ne nous intéresse pas», vous ne dites pas que c'est de la paresse, vous dites...*

M.L. C'est ce qui m'est arrivé pour l'un d'entre eux, sinon pour deux, et j'ai accepté tout à fait et ils sont maintenant paysans, et ils manifestent dans leur activité de paysan, au moins l'un d'entre eux, des activités de création qui sont tout à fait de l'ordre de ce que j'aurais pu souhaiter qu'ils fassent dans l'ordre du scientifique.

P.B. *Mais vous ne tenez pas, à tout prix, à ce que des enfants aient des diplômes.*

M.L. Absolument pas. L'idolâtrie du diplôme ou la "facultite" est une des maladies de notre jeunesse.

P.B. *Et vous ne les accusez pas, s'ils ne travaillent pas, simplement de paresse.*

M.L. Non. Surtout quand on les voit travailler autrement.

P.B. *Surtout quand on les voit travailler autrement...*

M.L. Maintenant, qu'ils n'aient pas, je dirais, le goût du travail comme j'ai pu l'avoir moi-même à quarante ans quand je faisais mon retour à la terre et où toute la vie était difficile, je vous l'accorderais volontiers. Je pense d'ailleurs qu'à mesure que les difficultés vont se développer, ils retrouveront nécessairement ce goût, je dirais, ce besoin de s'accrocher au travail plutôt que de simplement s'y prêter mais tout ceci, c'est une maturation spirituelle qui leur sera donnée progressivement à mesure que les nécessités s'imposeront car, pour la plupart des hommes, c'est la nécessité qui leur donne du courage.

P.B. *Je reviens à ce sujet : la nécessité qui leur donne du courage. Il y a des parents qui disent qu'il faut que les enfants mangent de la vache enragée.*

M.L. Moi, je pense qu'ils la mangeront sans qu'on la leur donne.

P.B. *Oui. Mais si les enfants ne vivent pas dans un certain climat de difficulté...*

M.L. D'accord et je pense que là, la famille est elle-même responsable dans la mesure où, grâce aux moyens qu'elle se procure, elle évite les difficultés qu'elle devrait normalement rencontrer si elle avait un genre de vie plus simple.

P.B. *Si bien que vous pensez que pour l'éducation des enfants il est nécessaire que le climat familial ne soit pas rempli de gadgets et de facilités.*

M.L. Absolument. D'ailleurs pour remplir de gadgets et de facilités, il faut faire un travail d'esclave, un travail de surproduction qui, dans une certaine mesure, ne fait qu'accélérer encore le mouvement de dégradation du climat familial lui-même.

P.B. *Alors justement, à l'inverse, si vous voulez, de ce climat de facilité dans lequel vivent certains, il y a aujourd'hui, un certain nombre d'enfants qui sont agressifs à l'égard de leurs parents en disant, je pense à tel garçon de dix sept ans qui dit à son père : «Tu as bossé, tu as bossé toute ta vie et pourquoi ? On n'a pas envie d'être comme toi, c'est pas marrant, ta vie».*

M.L. Oui. Il faudrait encore voir un peu mieux ce qu'il y a de sous-jacent à toutes ces observations mais je croirais volontiers que, chez les jeunes, même si ces critiques sont plus ou moins ambiguës, il y a une réalité profonde. C'est là d'ailleurs un des aspects positifs de la dialectique qui existe entre les générations.

P.B. *Vous pourriez... c'est-à-dire...*

M.L. Chaque génération est plus ou moins en train de critiquer la précédente et prépare par ses propres abus les critiques que lui fera la suivante.

P.B. *Et aujourd'hui est-ce qu'il ne vous semble pas qu'il y a une certaine critique du travail acharné qu'ont fait les parents ?*

M.L. Je le croirais volontiers et j'hésiterais à attribuer ces critiques uniquement à la paresse.

P.B. *Ils recherchent un autre genre de vie.*

M.L. Un autre genre de vie. Nous avons actuellement des retours à la terre. Il y en a, je dirais, un sur cent qui réussit parce que c'est très exigeant, beaucoup plus exigeant que de mon temps. Mais si ceux qui réussissent tiennent, ils préparent un avenir dont nous ne connaissons pas du tout les futurs possibles. Même s'ils sont actuellement considérés comme des marginaux, ce sont peut-être simplement des pionniers et un pionnier est toujours un marginal; seulement

quand il a réussi, son marginalisme est gommé par la société.

P.B. *C'est cela. Il y a actuellement un certain nombre de jeunes qui, dans des perspectives plus écologiques font une espèce de retour à la terre ou du moins essaient de trouver une vie plus saine et naturelle.*

M.L. Tant qu'il n'y a que des réactions contre, c'est précaire. Si ces réactions contre sont plus ou moins enracinées dans quelque chose de positif, ce que j'appellerais la vie spirituelle au sens large, alors il y a de l'espoir. Mais il ne faut pas se faire d'illusion, nos jeunes ont hérité des facilités que leurs parents ont eues et cela ne leur donne pas spécialement du courage comme c'est probablement extrêmement nécessaire pour réussir maintenant dans les voies nouvelles qu'ils ouvrent.

P.B. *Si bien que l'écologie est pour vous, par exemple le retour à la nature, c'est un chemin, un chemin plein de possibilités mais le fond du problème est ailleurs.*

M.L. Le fond du problème est radicalement ailleurs. Ce sont de ces modes, n'est-ce pas, qui servent les politiques, les autres, mais qui, dans une certaine mesure, ne sont que des modes s'il n'y a pas quelque chose sous-jacent de beaucoup plus enraciné dans l'homme qui prenne petit à petit puissance dans la mesure où chacun à sa manière reste fidèle à ce qu'il doit être.

P.B. *Quel est ce fond du problème, quelle est cette réalité sous-jacente que vous voudriez qu'au fond ils découvrent ?*

M.L. Cette réalité, c'est que la vie humaine, individuelle, de chaque individu, dépasse, par sa réalité mystérieuse, les contingences dans lesquelles elle a nécessairement à se développer pour devenir elle-même.

P.B. *Et cela à votre avis, c'est la vie spirituelle.*

M.L. C'est la vie spirituelle.

P.B. *Et ce serait le but fondamental que vous donneriez.*

M.L. Le but essentiellement fondamental à toute éducation, qu'elle soit laïque ou religieuse.

P.B. *La prise de conscience...*

M.L.... que chacun doit faire pour être totalement lui-même à partir des contingences qui ne sont pas à sa disposition, qui lui sont imposées par l'existence.

P.B. *Pour émerger des conditions sociales, mondaines...*

M.L.... dans lesquelles il est nécessairement submergé et d'où il doit tirer cette singularité, cette originalité particulière qui lui donnera la force d'être lui-même.

P.B. *Mais beaucoup disent, quand ils écoutent un tel langage : «Oh c'est très bien, vous allez éduquer une race de gens peut-être très intérieurs mais ils vont être en dehors des grands combats sociaux, politiques».*

M.L. Il n'y a aucune raison. Ce n'est pas parce que beaucoup de combattants de ces grands combats dont vous parlez ne sont, pour des raisons idéologiques et donc très extérieures à eux-mêmes, que les autres, ceux qui sont véritablement appelés par le dedans, ne doivent pas s'y consacrer. Ce n'est pas parce que les politiques ne sont pas, en général, des spirituels que les spirituels ne peuvent pas être des politiques, au moins certains spirituels.

P.B. *Mais comment les jeunes d'aujourd'hui, dans cette civilisation, vont pouvoir s'éveiller à ces réalités dont vous parlez. Par exemple, les modèles que nous avons eus, nous, dans notre enfance, il y en a de moins en moins pour eux aujourd'hui. Les enfants sont polarisés de plus en plus par la publicité, les vedettes et non pas par leurs ancêtres, par les héros ou par les saints. Je pense par exemple à l'histoire des vedettes. Qu'est-ce qui peut stimuler les jeunes aujourd'hui et les polariser et faire en sorte qu'ils découvrent ces réalités spirituelles dont vous parlez.*

M.L. Ce que je pense, c'est que ce sont des modes passagères et que ceux qui ont véritablement quelque chose au fond d'eux-mêmes, après avoir subi, je dirais, les pressions sociologiques de leur temps vont réagir contre. De même que tout à l'heure nous disions que les enfants réagissaient contre la manière dont leurs parents avaient vécu ou vivaient encore, de même on peut concevoir qu'il y ait, à un certain âge, des réactions contre ces modes très superficielles, très extérieures et qui en un certain sens donnent plus l'occasion de se sortir de soi-même que d'entrer dans ce qu'on est.

P.B. *Oui. Ce qui m'apparaît caractéristique de la jeunesse, c'est que précisément le monde entier l'appelle à sortir d'elle-même n'est-ce pas : la publicité, les magazines, l'habillement, la nécessité des examens... et qui sont tout en dehors d'eux-mêmes.*

M.L. C'est pourquoi, vous voyez, chez beaucoup de jeunes, un besoin d'intériorité, une recherche d'intériorité qui dépasse de beaucoup ce que nous pouvons voir chez les adultes actuellement.

P.B. *Qu'est-ce qui peut éveiller cette intériorité ?*

M.L. À mon sens, c'est la ressource spirituelle de chacun. Car, en dehors d'une paternité spirituelle telle que celle dont nous avons parlé tout à l'heure qui demande un certain accueil, je ne vois pas qu'un enseignement puisse apporter directement à chacun l'énergie qui lui est nécessaire pour faire œuvre personnelle.

P.B. *Il vous apparaît que l'enseignement, voire même les structures d'éducation sont radicalement insuffisantes.*

M.L. Je les crois nécessaires mais radicalement insuffisantes. L'essentiel ne s'enseigne pas, l'essentiel ne s'imite pas. C'est la grandeur de l'homme d'avoir chacun à le découvrir pour lui-même par ses propres moyens et suivant ses propres cadences.

P.B. *L'essentiel de l'éducation, pour vous, ce serait que les jeunes puissent trouver autour d'eux des éveilleurs.*

M.L. Des éveilleurs, c'est-à-dire qu'en définitive la fonction de professeur ou d'enseignant soit élevé au niveau de la vocation, c'est-à-dire d'une prise de conscience en profondeur que c'est cela qu'on doit faire pour être soi-même.

P.B. *Jadis, ce qui nous a formés, c'était d'une part des enseignants et d'autre part des structures d'éducation, par exemple des groupes comme le scoutisme, l'école, le catéchisme... Vous dites qu'aujourd'hui c'est moins important.*

M.L. Je ne dis pas que ce soit inutile, je ne suis pas sûr que ce soit tout à fait adapté aux besoins actuels mais je suis convaincu que c'est radicalement insuffisant si ceux qui s'y donnent ne sont pas là eux-mêmes par vocation ou par mission plutôt que par fonction.

P.B. *Mais ces structures, en fait, s'effritent et vous, vous dites que ce n'est pas catastrophique.*

M.L. Je pense que ces structures sont condamnées à s'effriter et que ne restera que ce qui est soutenu par ceux qui s'y donnent vraiment par mission, fidélité à ce que l'on doit être et non pas simplement pour gagner sa vie ou pour faire du genre utile.

P.B. *Mais enfin, Monsieur Légaut, est-ce qu'il ne faut pas que les enfants aient des bases, un terrain solide pour partir dans la vie, des structures, des rails ?*

M.L. C'est pourquoi, à mon sens, nous allons passer par une période difficile où les structures vont déraiper ou sont en train de déraiper parce que précisément elles ne sont pas suffisantes pour créer des personnalités vivantes, spirituelles et que le mal essentiel de notre époque, c'est l'absence ou la rareté d'élèves suffisamment spirituels pour donner à leur vie un véritable sens qui corresponde à ce qu'ils sont.

P.B. *Si bien que vous dites oui aux structures mais à condition qu'à l'intérieur de ces structures, comme l'école ou les mouvements de jeunesse, il y ait des éveilleurs, il y ait des personnalités profondément spirituelles.*

M.L. Incontestablement, et ce serait vrai de toute Église.

P.B. *Et ce serait vrai de l'Église aussi. Vous attendriez que l'Église, les paroisses se réforment dans un sens plus profondément spirituel.*

M.L. Oui mais je ne vois pas dans quelle mesure elles peuvent se réformer par le mécanisme même des structures et au fond des hiérarchies. C'est par les individus, c'est par la base que l'Église, que les Églises retrouveront ou trouveront peut-être la vie spirituelle qui correspond à ce que leur mission réponde aux besoins de la part du monde.

P.B. *Monsieur Légaut, on rencontre aujourd'hui un grand nombre de parents qui ressentent un échec profond dans l'éducation qu'ils ont donnée à leurs enfants. Je crois que ce n'est un secret pour personne qu'il y a une sorte d'interdiction de parler dans les journaux des suicides. Il y a beaucoup de suicides parmi les jeunes, il y a de plus en plus de marginaux... Enfin chacun dans nos familles, nous connaissons ces enfants qui ont abandonné la vie, disons classique, tel jeune homme que je connais bien, à vingt trois ans, a déjà eu deux enfants qu'il a abandonnés, des situations un peu tragiques et les parents ont un sentiment très profond d'échec; ils ont fait, disent-ils, croient-ils, ce qu'ils ont pu et alors c'est toute leur vie qui ressent une crise profonde. Comment voyez-vous cette situation ?*

M.L. J'avoue que je ne la connais pas dans ma propre famille mais ce que je croirais c'est que toute constatation d'échecs de base comme ceux dont vous parlez n'a véritablement de signification que si cette constatation est l'occasion d'une conversion personnelle. Il ne suffit pas de dire : j'ai fait tout ce que j'ai pu et j'ai échoué. Il faut dire : ce que j'ai pu n'était pas suffisamment spirituel pour être capable d'une certaine réussite; donc c'est à moi de faire mon propre examen, non pas au niveau de la culpabilité mais au niveau d'une prise de conscience de ce qu'il n'y a pas d'exact dans la manière dont je concevais jusqu'à présent la vie, et en particulier la vie religieuse, la vie chrétienne.

P.B. *Quand vous dites : «ma vie n'était pas suffisamment spirituelle», est-ce qu'il ne faut pas préciser, ce qui m'apparaît juste, qu'un certain nombre de parents ont eu des échecs alors qu'ils étaient extrêmement généreux.*

M.L. Oui, mais être généreux n'est pas suffisant. Il y a une générosité, je dirais, de façade, il y a une générosité conséquence d'idéologies, conséquence de modes, même dans certains milieux, mais ces générosités-là ne sont pas enracinées dans la vérité.

P.B. *Le sens du devoir poussé à l'extrême.*

M.L. Mais un devoir quand il est imposé du dehors n'est pas encore le devoir de fidélité dont je parle. La fidélité doit être découverte et elle est tout autre que l'obéissance. Il y a des obéissances rigoureuses à la loi qui sont par certains côtés l'occasion de véritables infidélités.

P.B. *Mais que de parents n'ont pas été éveillés à cette fidélité !*

M.L. Et c'est le grand tort, je dirais, le grand malheur de notre époque, c'est que précisément les Églises, si vous voulez, ont insisté beaucoup plus sur le niveau de la loi qui cultive l'obéissance que sur le niveau de la fidélité qui implique de la part des membres de ces Églises une prise de conscience de leur réalité personnelle qu'on ne leur a jamais apportée directement.

P.B. *Si je relisais, à la lumière de ce que vous venez de dire, la parabole de l'enfant prodigue, vous diriez : «Il faut que le père se convertisse pour que l'enfant revienne».*

M.L. Volontiers, volontiers. Et je pense que le retour se ferait d'ailleurs assez tardivement.

P.B. *Assez tardivement ? À votre point de vue, Monsieur Légaut, quel est le grand mal de la civilisation dans laquelle nous sommes et contre lequel vous voudriez à tout prix préserver ou du moins aider la jeunesse à en sortir ?*

M.L. Le grand mal, c'est que l'homme, l'individu n'a pas pris suffisamment conscience de la grandeur propre qui lui est départie de par ce qu'il est et qu'il n'est pas simplement déterminé par les conditions dans lesquelles il a à vivre mais qu'il a en lui une ressource qui lui permet, à partir de ces contingences qui s'imposent à lui d'une façon très dure, de découvrir en lui-même une réalité qui lui est propre et qui le singularise par rapport aux autres. C'est un individualisme spirituel, ce n'est pas du tout un individualisme, je dirais, d'égoïsme.

P.B. *Alors précisément, l'individualisme. Est-ce que vous ne croyez pas que ce que vous dites va pousser les gens à devenir individualistes, d'autant plus qu'aujourd'hui, plus on a de moyens, plus on est riche et plus on devient autonome, plus on est capable de se débrouiller seul ? Alors, insensiblement, on va vers l'individualisme. Vous voyez,*

par exemple, on se fait des relations et on a de moins en moins d'amis. On devient de plus en plus individualiste dans ce sens-là.

M.L. C'est pour cela que j'ai, tout à l'heure, fait la différence entre l'individualisme conséquence de la singularité que nous découvrons chacun à notre mesure suivant ce que nous sommes, et d'autre part l'individualisme de l'égoïste qui est tout autre. Or tout ce que vous venez de dire relève de l'individualisme de l'égoïste et non pas de l'individualisme spirituel.

P.B. *Est-ce que vous pensez que le système de civilisation dans laquelle nous sommes qui augmente de plus en plus les moyens de se débrouiller tout seul, depuis la voiture jusqu'à la sécurité sociale et la retraite, ne nous pousse pas à cet individualisme d'égoïste ?*

M.L. Je pense que c'est peut-être vrai encore à notre époque. Mon idée, c'est que l'idéal de progrès indéfini, de possibilités de plus en plus grandes données aux individus, va petit à petit s'évanouir. Je pense que la vie matérielle elle-même sera plus difficile dans cinquante ou cent ans que maintenant à moins que des révolutions tout à fait nouvelles au point de vue scientifique se présentent. Au point de vue énergétique, nous allons nous trouver assez vite près du plafond possible de telle sorte que toutes les difficultés dont vous parlez, à mon sens, ne sont que passagères et en tout cas n'atteignent qu'un milieu social relativement limité car en définitive les milieux, je ne dis pas prolétaires, mais simplement ouvriers ou paysans, sont encore très loin de toutes les possibilités que vous donnez au milieu bourgeois bien renté. Maintenant, pour ma part, je penserais aussi que, par un autre bout, à cause, je dirais, de la densité de population des villes, à cause de l'imbrication des fonctions, les pressions sociologiques sont de plus en plus puissantes et alors par réaction vitale comme par une sorte de ressac intérieur, l'individu va se rendre compte qu'il lui est nécessaire pour pouvoir respirer, de trouver en lui une activité spirituelle qui lui permette de se dégager malgré leur puissance de toutes ces pressions sociologiques. C'est une des raisons qui est positive, me semble-t-il, des contestations que nos jeunes peuvent faire de la civilisation actuelle, du moins je le souhaite.

P.B. *Il y a une autre contestation, Monsieur Légaut, que je voudrais vous poser concernant cette civilisation et l'éducation. Nous sommes dans un système qui, globalement, envisage que nous devons aller vers plus de productivité, de consommation et que par ce moyen nous atteindrons le bonheur. Pendant que nous sommes pris dans cet espèce de mouvement ascendant, douteux d'ailleurs mais enfin bref, il y a une autre pente qui est celle des pauvres. Tandis que les parents, disons relativement riches ou aisés, font cette montée, il y a des gens qui semblent faire le chemin inverse et les parents donnent à leurs enfants de plus en plus d'incapacité à s'en sortir. C'est le quart-monde, c'est aussi ce qu'on appelle le tiers-monde souvent. Comment voyez-vous cela et quel peut être la responsabilité des parents pour éduquer, ne pas toujours regarder en haut mais aussi regarder ce qu'on appelle les pauvres ?*

M.L. Oui. Je pense d'ailleurs que nous avons fait dans ce domaine-là tout de même de très réels progrès par rapport à ce que l'on pouvait voir, il y a cinquante ans. J'avoue que la conception du tiers-monde ou du quart-monde n'existait absolument pas, il y a cinquante ans. Donc nos jeunes ont, à notre époque, des ouvertures que nous n'avions absolument pas. Donc il y a de ce côté-là un réel progrès. D'autre part, les difficultés que vont rencontrer les pays occidentaux, chômage ou difficultés matérielles, vont de plus en plus pousser certains jeunes, les vrais, les courageux à partir dans le tiers-monde et le quart-monde où ils auront, je dirais, une vie qui leur permettra, dans une certaine mesure, de retrouver les racines sérieuses, secrètes de leurs ancêtres.

P.B. *Vous dites, vivre avec ceux du tiers-monde ou du quart-monde car là ils vont retrouver leurs racines...*

M.L.... les racines secrètes de leurs ancêtres car, il y a cinquante ou cent ans, dans ce pays-ci, nos paysans vivaient comme les pauvres d'Algérie ou du Maroc.

P.B. *Et vous dites, ce sont des racines profondes et spirituelles.*

M.L. Des racines essentielles car la nécessité, donne à l'homme des possibilités de courage, d'initiative que ne donnent pas les facilités.

P.B. *Est-ce que vous recommanderiez aux éducateurs et aux jeunes de faire un retour à ces racines ?*

M.L. Moi, je crois que c'est une chose essentielle et je crois que c'est une chose que certains de nos jeunes commencent à découvrir. En particulier, je peux voir des gens de vingt-cinq, trente, quarante ans qui s'efforcent de chercher aux Indes la vie spirituelle qu'ils ne trouvent pas dans la chrétienté actuelle, et puis ils se rendent compte qu'en définitive ils ne peuvent pas être orientaux comme les orientaux et que la vie spirituelle doit se greffer sur les racines même du milieu dans lequel on vit et non pas dans un pays totalement étranger. Je pense, d'ailleurs, que, dans nos monastères, dans certains de nos monastères d'occident, on retrouverait sous une forme beaucoup plus adaptée les possibilités d'intériorisation et de spiritualité que l'on cherche d'une façon plus ou moins intellectuelle et abstraite et de mode dans les milieux proprement orientaux.

P.B. *Monsieur Légaut, est-ce qu'on peut communiquer les véritables raisons de vivre ?*

M.L. Je ne pense pas qu'on puisse les communiquer d'une façon directe. D'autre part, ces raisons de vivre sont singulières à chacun, du moins dans leurs particularités propres. Je pense que, comme je vous le disais tout à fait au début de cet entretien, une présence comme celle de ma mère, sans avoir du tout, je dirais, de structure intellectuelle, de proposition intellectuelle qui s'impose, aide considérablement dans la mesure où l'enfant l'accueille. L'accueil, ça ne s'enseigne pas.

P.B. *Tout se passe d'abord dans les gestes, dans la voix, dans l'attitude.*

M.L. Dans la présence car, à mon sens, c'est une des grandeurs de l'homme. Il y a en lui la possibilité d'une présence qui dépasse de beaucoup les expressions qu'elle peut prendre et qui dépend, dans une certaine mesure, de l'accueil qu'on

peut lui donner.

P.B. *Est-ce que vous diriez que la présence, c'est le premier mot clé de l'éducation ?*

M.L. Je le croirais volontiers mais cette présence, ce n'est pas la conséquence d'un projet, c'est le fruit d'une vie personnelle, spirituelle.

P.B. *Et ce n'est pas non plus une présence simplement matérielle, c'est bien autre chose.*

M.L. La présence matérielle n'est peut-être pas tout à fait nécessaire, elle n'est même pas nécessaire en ce sens que, si elle a été donnée une fois, ultérieurement parlant, il y a dans le souvenir, dans l'activité du souvenir, une possibilité de perpétuer la présence qui est bien autre chose qu'une simple activité de mémoire. Dans la mesure où je me développe spirituellement, le souvenir de ceux qui m'ont aidé à vivre spirituellement grandit en même temps que je suis plus présent à moi-même.

P.B. *Monsieur Légaut, en janvier j'étais à Bombay et à Calcutta. Mère Teresa m'avait demandé de parler à un groupe de religieuses. Elle était ici et à la fin elle m'a posé cette question qui fut pour moi une question terrible et je vais vous la reposer. Elle m'a dit, à sa manière à elle, très simplement, elle m'a dit : «Comment on peut apprendre à aimer ?»*

M.L. Apprendre, c'est-à-dire enseigner ou apprendre ?

P.B. *Elle m'a dit : comment on apprend à aimer ?*

M.L. Comment on apprend à aimer ? Pour ma part, je ne pense pas qu'on puisse dire à quelqu'un comment il faut qu'il apprenne à aimer. C'est quelque chose qui est en lui. On peut, indirectement, lui donner l'occasion d'avoir cette propre révélation personnelle en étant soi-même quelqu'un qui aime. C'est là encore une notion de présence mais l'accueil à la présence, personne ne peut, en un certain sens, dire en quoi elle consiste. C'est extrêmement caractéristique, le même homme est accueilli de façon très différente par des gens différents lorsque il est accueillable, c'est-à-dire lorsqu'il y a en lui une véritable présence.

P.B. *Les plus hautes valeurs de la vie ne s'apprennent pas.*

M.L. L'essentiel ne s'enseigne pas. Les plus hautes valeurs de la vie, si vous prenez le mot valeur dans le sens où je le prends moi-même, ne s'enseigne pas. Ce ne sont pas des valeurs extérieures qui s'imposent du dehors et auxquelles on doit simplement se soumettre par adaptation ou par imitation mais se sont des valeurs qui sont essentiellement enracinées dans le mystère de l'homme et le mystère de l'homme ne peut pas être découvert par les connaissances que nous en avons.

P.B. *Elles se révèlent.*

M.L. Elles se révèlent progressivement à mesure que nous sommes capables de les vivre.

Non daté

31 - Le mystère de Jésus

Pierre Babin

La personnalité et l'itinéraire de Jésus.

P.B. *Quand nous étions enfants, nous avons appris à connaître Jésus à travers des signes comme la Croix et aussi à travers les fêtes de l'Église comme Noël et Pâques. Puis, au catéchisme, on nous a raconté la vie de Jésus d'une manière plus systématique depuis l'Annonciation de Marie jusqu'à la mort de Jésus et sa résurrection. Monsieur Légaut, depuis plus de soixante ans, vous réfléchissez sur l'évangile, vous méditez. Jésus vous est en quelque sorte devenu familier. Alors, si aujourd'hui vous aviez à faire connaître ce Jésus, par quoi commenceriez-vous ?*

M.L. Je ne commencerais précisément pas par la manière dont j'ai moi-même reçu la foi en Jésus au début de ma vie, où j'étais en chrétienté. Actuellement, dans la jeunesse qui monte et qui a besoin tout particulièrement de trouver le sens de sa vie parce que la société ne le lui donne pas, je crois que c'est par une prise de conscience de ce que Jésus lui-même a vécu en découvrant progressivement sa mission qu'il est pour nous le plus facilement abordable.

P.B. *Concrètement, quel serait ce point de départ ?*

M.L. Le point de départ ? Il y en a un qui est, je crois, assez facilement compréhensible pour des jeunes, même de 10, 12 ans, 15 ans, c'est de prendre conscience que Jésus a manifesté de l'intérêt pour les questions religieuses lorsqu'il est monté au Temple avec ses parents vers l'âge de 12 ans. La manière dont il s'est comporté à cette époque vis-à-vis des docteurs, dans la mesure où l'évangile nous le rapporte d'une façon suffisamment exacte, vis-à-vis de ses parents aussi, ce qui est encore probablement plus vrai, est tout à fait singulière par le fait même que, à ce moment-là, mais depuis longtemps probablement, il a pris secrètement conscience qu'il avait quelque chose à faire dans sa vie et que ça dépassait le climat d'obéissance familiale dans lequel il avait jusqu'à présent vécu.

P.B. *Vous commenceriez volontiers par cette espèce de fugue au Temple.*

M.L. Qui me montre à la fois l'intérêt passionné que Jésus avait déjà pour les questions religieuses et, d'autre part, une certaine indépendance vis-à-vis de sa famille qui se manifesterait ultérieurement vis-à-vis d'Israël et en particulier de la Loi juive.

P.B. *Vous pensez que ce qui est caractéristique de Jésus dès le départ, est cette espèce d'indépendance.*

M.L. Cette espèce d'indépendance, non pas aimée pour elle-même, mais par une prise de conscience d'une réalité dont il n'était peut-être pas possible de préciser tout à fait les contours mais qui donnait à cette indépendance une valeur positive qui n'était pas simplement de la contestation.

P.B. *Qu'est-ce que vous voyez dans ce premier événement, quand vous dites que ce n'est pas une contestation ?*

M.L. Je vois l'intérêt positif qu'il portait aux questions religieuses et qui dépassait l'intérêt qu'il avait pu connaître

jadis auprès de ses parents.

P.B. *Parce que c'est tout de même une contestation qu'il a eue.*

M.L. C'est une contestation mais qui n'est pas aimée pour elle-même. Elle est la conséquence d'un attrait positif, plus ou moins secret, plus ou moins explicite mais qui change le caractère de la contestation, lui retire son caractère négatif pour lui donner comme une première amorce de ce qui sera positif pendant toute sa vie.

P.B. *Dans ce premier événement de la fugue au Temple, vous dites que Jésus a manifesté qu'il était intéressé aux questions religieuses, d'une autre manière que les docteurs et même ses parents.*

M.L. Je le croirais. Sans peut-être qu'il en prenne exactement conscience à ce moment-là, un peu comme bien des jeunes chrétiens actuellement. Lorsqu'ils abandonnent la pratique religieuse, ils ne le font pas uniquement par mauvais caractère, par contestation, mais par un certain besoin d'authenticité qui me paraît être tout à fait à la base de ce que Jésus lui-même a vécu suivant les contingences de son temps.

P.B. *Vous aimeriez mettre dans cette histoire de Jésus le mot "authenticité".*

M.L. Je l'aimerais volontiers.

P.B. *Après ce premier événement, vous continueriez dans la même ligne ?*

M.L. Je continuerais dans la même ligne mais, pendant un nombre d'années important, nous ne savons rien de ce que Jésus a vécu. La seule chose qu'on peut dire, me semble-t-il, c'est qu'il était d'une famille relativement cultivée puisqu'il savait lire, et il est probable qu'il n'y en avait pas beaucoup dans son pays. Le deuxième événement dont nous parle l'évangile et qui me semble avoir une grande importance dans la vie de Jésus, c'est lorsque, à la synagogue de Nazareth, il lit lui-même le passage d'Isaïe que vous connaissez.

P.B. *Comment vous commentez cela ?*

M.L. Je pense qu'il l'avait entendu lire ou l'avait lu lui-même de nombreuses fois auparavant. Je ne sais pas.

P.B. *Quel est le passage le plus fort que vous voyez là ?*

M.L. C'est «les pauvres sont évangélisés, les aveugles voient, les sourds entendent», le texte que nous avons dans les écritures. Jusqu'à présent il l'avait lu comme un texte sacré, impersonnel d'une certaine façon, qui l'interpellait d'une façon générale. Cette fois-ci, c'est de lui qu'il s'agit. Cette prise de conscience singulière, incompréhensible, inacceptable en un certain sens, il l'a faite sienne par cette intériorité qui s'était développée en lui pendant les nombreuses années où il a vécu comme tout le monde dans son petit village, dans un métier, peut-être le métier de charpentier comme le dit la tradition.

P.B. *Vous mettez en valeur l'épisode de la synagogue. Mais ce qui a précédé juste avant, la tentation au désert, la rencontre du Baptiste.*

M.L. Je vous avoue que la tentation au désert ne m'intéresse pas trop car j'ai peur que ce soit un texte beaucoup plus symbolique que proprement historique. En revanche, la rencontre de Jean-Baptiste est, à mon point de vue, une étape fort importante entre l'âge de 12 ans et l'âge de 30 ans environ où Jésus a lu Isaïe dans la synagogue de Nazareth.

P.B. *Et comment vous interprétez cela ?*

M.L. Je le comprends de la façon suivante. Jésus s'est, par intérêt religieux, mêlé à la foule qui allait se faire baptiser d'un baptême de pénitence au bord du Jourdain. Puis un jour, il a décidé de faire un acte personnel, qu'il voyait d'ailleurs fait par beaucoup d'autres avant lui. À ce moment-là, il y a, me semble-t-il, entre Jean et Jésus, une communion d'une nature très particulière, très singulière, une sorte de filiation-paternité spirituelle car, au départ de la prédication de Jésus, il y a une ressemblance profonde entre ce que Jean prêchait et ce que Jésus disait.

P.B. *Vous pensez qu'au point de départ Jésus a été attiré par Jean.*

M.L. Il a été attiré par Jean et est devenu disciple de Jean mais un disciple qui, par la vigueur qu'il avait déjà manifestée à l'âge de 12 ans, s'est assez vite distancé de Jean. C'est là que se trouve l'originalité fondamentale de Jésus par rapport aux autres disciples de Jean qui restaient dans la direction du mouvement initial qu'ils avaient reçu de leur maître spirituel.

P.B. *Je crois que ce qui vous caractérise, c'est que, dès qu'on parle avec vous, après un certain temps, peu de temps, vous faites référence à Monsieur Portal et à l'influence qu'il a eue sur vous. Est-ce que ce que vous dites de M. Portal, vous l'appliquez un peu à ce que Jésus a pu découvrir en Jean-Baptiste ?*

M.L. En restant à un niveau convenable, je l'appliquerais tout à fait. Évidemment, me semble-t-il, la communion ou du moins la révélation que Jésus a pu connaître de sa mission à l'occasion de sa rencontre avec Jean était tout à fait d'un autre ordre, par sa puissance au moins, de ce que j'ai pu moi-même découvrir au contact de M. Portal. Mais dans les deux cas il y a une prise de conscience qu'il y a quelque chose à faire dans sa vie pour que la vie mérite d'être vécue, pour qu'elle prenne tout à fait son sens, un sens qui lui est propre et qui dépasse ce que la simple observance d'une religion peut donner. Même si la religion joue un rôle, elle est nécessaire mais n'est pas suffisante pour qu'on puisse y découvrir le sens de sa vie.

P.B. *Vous dites alors que, très vite, Jésus s'est distancé de Jean-Baptiste.*

M.L. Je pense qu'assez vite, je ne peux pas préciser plus, Jésus s'est distancé de Jean-Baptiste. Jean était pour une conversion à la Loi telle qu'elle devait être pratiquée car elle n'était pas pratiquée de la façon dont les prophètes l'avaient prêchée. Or il y a chez Jésus un aspect tout à fait autre : la découverte progressive qu'aucune loi, même la Loi juive, même une loi qui se réclame de Dieu, n'était pas suffisante pour donner à l'homme tout ce qu'il lui faut pour trouver le sens de sa vie.

P.B. *Pour vous, cela fait partie d'une intuition fondamentale, peut-être l'intuition fondamentale.*

M.L. Je penserais que c'est l'intuition fondamentale du départ qui a permis à Jésus, tout en recevant de Jean, de se distancer de lui. Cette intuition s'est d'ailleurs développée petit à petit en Jésus par la prise de conscience de tout ce qui se passait autour de lui, grâce à la parole qu'il pouvait proclamer et qui manifestait chez ses auditeurs une fécondité qui dépassait de beaucoup l'aspect de contrition que Jean-Baptiste pouvait développer de son côté chez ceux qui l'écoutaient.

P.B. *En d'autres termes vous dites que Jésus, dans la première partie de sa vie, par ses miracles et aussi par ses discours, a eu une fécondité telle qu'elle a confirmé son intuition que la vie en fidélité à soi-même est capitale.*

M.L. Exactement. Un autre aspect de la question est que le succès que Jésus a connu très vite, me semble-t-il, après le départ de son village, a été aussi pour lui l'occasion de beaucoup de tentations. Des tentations qu'il a dépassées et qui lui ont permis d'avoir le caractère universel que nous lui reconnaissons maintenant. S'il avait, par exemple, pensé que la puissance qui sortait de lui était pour ainsi dire la raison d'être de sa vie, il aurait été un thaumaturge exceptionnel, mais d'un temps et d'un lieu. S'il avait pensé que la puissance qu'il pouvait avoir sur les foules faisait de lui le Messie qu'on attendait depuis des siècles dans le peuple d'Israël, il aurait été un sauveur d'Israël, il n'aurait pas eu le caractère universel que nous lui reconnaissons. Autrement dit, un des aspects très importants que j'essaie de comprendre de ce que Jésus a vécu, c'est qu'il a dominé des tentations auxquelles font allusion d'une manière plus ou moins symbolique, plus ou moins difficile à comprendre pour nos mentalités du XX^{ème} siècle, les grandes tentations au désert que le texte des Écritures nous raconte.

P.B. *Quelle est la grande tentation qu'a refusée Jésus ?*

M.L. Il y en a même trois mais elles se touchent : la tentation du succès, la tentation de la puissance et la tentation de l'impatience.

P.B. *Vous expliquez cela comment ?*

M.L. L'impatience, c'est-à-dire la prise de conscience qu'on ne peut pas forcer les gens à se convertir, on ne peut que les appeler et l'appel suppose qu'il soit entendu. L'entendre suppose une lente préparation qui implique donc une grande patience, une patience qui va au-delà même, je dirais, de l'avis qu'on peut avoir soi-même.

P.B. *En d'autres termes, vous dites qu'il a refusé la tentation de bousculer les gens, de les manipuler.*

M.L. Il a refusé une apparence de conversion, due à la puissance, qui aurait perverti la conversion car elle aurait atteint l'homme au niveau de son faire et de son dire, elle ne l'aurait pas atteint en profondeur. La conversion chrétienne est bien autre chose qu'une conversion des mœurs.

P.B. *Cependant on peut penser que les miracles et tout ça ont été des actions quand même fortes.*

M.L. Ce sont des actions fortes mais qui, non seulement étaient des tentations pour Jésus comme nous venons de le dire, mais qui pouvaient orienter ceux qui en étaient les spectateurs, s'ils n'avaient pas de vie spirituelle suffisante, sur de fausses pistes. C'est peut-être la raison pour laquelle les miracles se sont faits de moins en moins fréquents après avoir donné à Jésus l'occasion d'une grande audience. Cette audience étant faite de facilités plus ou moins indues, il lui a fallu connaître une certaine impuissance pour être compris dans sa vérité profonde.

P.B. *Vous parlez des miracles. Mais justement dans la tradition chrétienne on a fait, du moins ces derniers siècles, une grande place aux miracles. Au catéchisme souvent on a dit : Les miracles nous font croire que Jésus est Fils de Dieu. Dans votre perspective ce n'est pas cette place que vous donneriez aux miracles.*

M.L. Absolument pas, pour ma part. Nous héritons du passé et c'est grâce à ce passé que nous croyons. Mais notre fidélité fondamentale, par le fait que nous vivons à notre époque, exige de nous que nous critiquions les moyens par lesquels la foi nous a été communiquée, soit les miracles, soit la place des miracles, soit même les réalisations messianiques dans la base de notre foi. Ces moyens doivent être critiqués à la lumière des exigences intellectuelles que nous avons maintenant, ces connaissances que les sciences humaines en particulier nous ont apportées sur la psychologie des foules, la formation des Écritures, sur la différence fondamentale qu'il y a dans la représentation lorsque les univers mentaux sont très différents.

P.B. *Quelle place alors donneriez-vous à ces signes qui sont quand même un peu étonnants ?*

Je pense que, dans toute vie, il y a des signes, mais ce sont des signes qui sont adaptés aux capacités spirituelles actuelles de celui qui en est plus ou moins le spectateur et qui, s'il y correspond, en devient le témoin. Dans mon vocabulaire, je remplace souvent le mot "signe" par le mot "indice". Le signe est au niveau de l'événement, l'indice au niveau de l'avènement c'est-à-dire de quelque chose d'extrêmement personnel, de telle sorte que le même signe peut être l'occasion d'indices différents pour deux personnes différentes. Ce qui était signe et indice il y a quelques siècles peut être encore signe à notre époque mais ne sera plus indice de la même façon, ne sera plus compris de la même façon.

P.B. *Diriez-vous que dans ces miracles et ces signes qu'a faits Jésus, ce qui est important est l'aspect d'indice, c'est-à-dire la manière dont on les lit.*

M.L. Exactement, la manière dont on les lisait en son temps. Mais la manière dont nous les lisons, dont nous pouvons les lire maintenant, dépend évidemment de ce que nous sommes, de nos connaissances, de notre univers mental. Les signes d'hier ne sont pas nécessairement des signes pour nous aujourd'hui. Ils peuvent très bien ne pas être des signes pour nous aujourd'hui ou s'ils sont des signes, les indices correspondant à ce que nous sommes peuvent être tout à fait différents. Ainsi par exemple, on a souvent dit dans le passé que le pardon des péchés était un signe de la divinité de Jésus. Dieu seul pouvait pardonner les péchés. À notre époque, nous avons une conception du péché qui est tellement différente de celle qu'on pouvait avoir jadis parce qu'à ce moment-là péché et infraction à la Loi étaient quasi synonymes. Pour moi, le fait de voir Jésus dire : «Tes péchés te sont remis», c'est l'indice qu'il voyait en l'homme une grandeur potentielle qui dépassait de beaucoup le niveau du péché. Ce qui lui importait, c'était de dégager l'homme d'une

culpabilité, qui est au niveau de la chair, pour lui donner le sens d'une fidélité à son propre mystère, à sa propre profondeur, qui devait le libérer de la culpabilité pour pouvoir s'épanouir. L'épisode de la femme adultère, que cet épisode soit réel ou non, manifeste que Jésus voit en cette femme, non pas celle qui a commis le péché, mais celle qui peut mettre en valeur toutes les potentialités d'amour qui se trouvaient en elle et qui se sont trompées dans l'acte qu'elle a pu commettre.

P.B. C'est étrange, parce que vous prenez ici un fait qui extérieurement n'a rien de miraculeux au sens où on l'emploie traditionnellement et, pour vous, c'est un signe !

M.L. Pour moi, c'est un signe. C'est d'ailleurs un signe d'autant plus intéressant que, pendant très longtemps, ce texte, qui se trouve dans l'évangile de Jean et qui ne se trouve pas dans les synoptiques, avait été mis un peu à l'écart, précisément à cause du scandale qu'il présentait. Car c'est un des signes où l'on voit Jésus affirmer la transcendance de l'homme par rapport à la Loi. Pendant des siècles - et ce n'est pas terminé - la Loi est restée majeure dans les perspectives chrétiennes classiques, ordinaires.

P.B. Vous insistez énormément sur cette libération que Jésus a provoquée par rapport à la Loi.

M.L. Oui, en prenant le mot "libération" dans un sens fort différent du sens que nous lui donnons maintenant. Le mot "libération" ne me plaît pas énormément à cause justement de l'abus qu'on en fait. J'aime mieux affirmer la transcendance de l'homme par rapport à son faire et son dire. L'homme ne peut pas exister sans faire et sans dire, mais il n'est pas simplement ce qu'il fait et ce qu'il dit. Et c'est dans la mesure précisément où il y a en lui une réalité qui transcende son faire et son dire, qu'il est capable de Dieu.

P.B. Et vous pensez que Jésus, dans son intuition première, a eu la conscience de ce mystère.

M.L. Je le crois tout à fait. Il l'a eue à travers ce qu'il était. Il n'a découvert l'homme, me semble-t-il, qu'à travers la prise de conscience progressive de ce que Dieu voulait de lui. On ne peut pas faire mieux.

P.B. Et cette découverte en lui de son mystère, de ce que vous appelez sa transcendance au fond, pourrait-on trouver un autre mot que "transcendance" qui est un mot philosophique.

M.L. Le mot "mystère" me va mieux que "transcendance" dans la mesure où on ne fait pas du mot "mystère" le synonyme de quelque chose qui n'est pas connu mais qui pourrait être connu. C'est un inconnu en droit, ce n'est pas un inconnu en fait qui, dans la mesure où les connaissances pourraient grandir, diminuerait progressivement jusqu'à disparaître.

P.B. Alors cette connaissance, cette intuition qu'il a eue de son mystère, de sa transcendance, de sa mission, qui le dépassait, il l'a reçue de quelqu'un.

M.L. Il l'a reçue de son Dieu dans une telle intimité que son Dieu, c'était son Père. Il l'a appelé son Père en donnant au mot "Père" un sens s'inspirant de l'intimité, de la communion qu'il pouvait avoir avec celui qui l'appelait au plus intime de lui-même, sans que cela corresponde à une paternité comme celle que nous pouvons connaître, nous autres hommes.

P.B. Et c'est cette intuition qui a rendu Jésus libre.

M.L. Qui l'a rendu libre d'être totalement ce qu'il devait être, fidèle à lui-même, fidèle en profondeur à ce qu'il était. À ce niveau-là, la fidélité, même pour un homme ordinaire, la fidélité à soi et la fidélité à Dieu sont les deux faces inséparables d'une même pièce. C'est pourquoi d'ailleurs cette fidélité, puisqu'elle dépasse l'obéissance, fait que la Loi n'est pas suffisante pour que l'homme trouve le sens de sa vie.

P.B. À votre avis, la contestation de Jésus en face de la Loi a été la plus importante.

M.L. Pour moi, la contestation de Jésus a été importante parce qu'elle était provoquée par la prise de conscience que la Loi pouvait être mal utilisée. On pouvait, derrière la Loi, se cacher d'exigences qui s'imposaient à l'homme en tant qu'homme. Jésus a vu que l'essentiel de l'homme ne pouvait pas se réaliser s'il se contentait d'obéir, même avec intelligence, avec amour, à la Loi qui lui était imposée du dehors.

P.B. Sur ce plan-là, Jésus a eu une position extrêmement forte.

M.L. Une position extrêmement forte qui s'est de plus en plus affirmée à mesure que la controverse avec les pharisiens et les docteurs s'est placée précisément à ce niveau-là.

P.B. Mettriez-vous sur la même ligne les prises de position qu'il a eues vis-à-vis du Temple ?

M.L. Oui, parce que le Temple était pour ainsi dire le symbole d'une Loi qui s'imposait du dehors et qui manifestait par sa majesté la puissance avec laquelle Dieu avait imposé la Loi. C'est d'ailleurs très surprenant que le récit de la femme adultère se passe devant le Temple.

P.B. Les autres contestations de Jésus, qui sont très connues comme la protestation contre la richesse, vous semblent moins importantes.

M.L. J'y attache moins d'importance parce que, vu la manière dont Jésus concevait la grandeur de l'homme, il l'a surtout affirmée dans les cas où cette grandeur était particulièrement blasphémée, marginalisée. Et c'est dans ce sens-là qu'il a critiqué la richesse parce que, dans ce milieu, les pauvres sont marginalisés et leur grandeur personnelle se trouve blasphémée par la situation sociologique dans laquelle les gens nantis peuvent les enfermer.

P.B. C'est le sens que vous donnez à « Bienheureux les pauvres ».

M.L. Je le crois tout à fait si l'on entend par "pauvres", une pauvreté matérielle. Mais je pense qu'on peut donner à la pauvreté un sens plus spirituel, la pauvreté en esprit, c'est-à-dire être disponible, se rendre compte que les questions qui se posent pour trouver sa vie, pour grandir dans sa vie, ne sont pas résolues dès le commencement et qu'il faut d'une certaine façon accueillir ce qui doit monter du dedans pour être capable de se réaliser dans sa plénitude.

P.B. *Et les enfants ? Il semble que Jésus ait eu une préférence, une béatitude pour les enfants.*

M.L. Il est certain qu'il y a eu du côté des enfants une béatitude. Mais nous l'avons nous-mêmes. Lorsque nous voyons des jeunes pleins d'espérance, pleins de possibilités, nous prenons conscience de tout ce qui pourrait se réaliser s'ils sont vraiment fidèles. Rien n'est plus touchant pour un vieux que de voir un jeune qui part dans la vie avec au cœur cette sorte de flamme qu'il a pu connaître lui-même quand il était jeune et qui s'est réalisée comme ça a pu à travers les contingences plus ou moins réussies d'une vie passée. Car la jeunesse, c'est l'avenir, non pas seulement parce qu'ils sont jeunes, mais parce qu'ils ont des tas de potentialités qui ne sont pas encore gâchées par les contingences de la vie qu'ils mèneront plus tard.

P.B. *Dans toute vie, on peut remarquer qu'il y a des gens qu'on aime bien et d'autres en face desquels on a des allergies. Y a-t-il une catégorie de gens que Jésus a écartée de son horizon ?*

M.L. Ce n'est pas tellement évident parce qu'il y a des gens riches auxquels il s'est attaché, et il y a aussi des pauvres. Ce que vous dites serait plutôt la manifestation d'une faiblesse de l'homme. On ne fait pas exception des personnes lorsqu'on est enraciné dans sa propre mission. Dans la mesure où l'homme transcende son faire et son dire, ses comportements, sa situation sociale, ni les riches ni les pauvres ne sont placés différemment les uns par rapport aux autres. C'est le potentiel secret qui se trouve derrière les comportements qui est intéressant. Et c'est cela qui commande plus ou moins explicitement le comportement de l'homme par rapport à ses prochains.

P.B. *En d'autres termes, vous dites que, si Jésus a eu des phrases si fortes contre les pharisiens, contre les riches, ce n'est pas quand même de l'allergie psychologique.*

M.L. C'est très lié à l'affirmation d'une grandeur de l'homme qui était niée précisément par ces milieux-là dans la mesure où la richesse leur donnait leur stature, leur stature d'homme, et où il y avait la tentation de ne pas la reconnaître chez les pauvres.

P.B. *Et vis-à-vis des malades, par exemple.*

M.L. C'est la même chose parce que, lorsque le malade est écrasé par les conditions physiologiques où il se trouve, il est tenté de ne pas croire à la grandeur fondamentale qui se trouve en lui, dissimulée par la souffrance, par toutes les faiblesses psychiques qui sont la conséquence de la douleur.

P.B. *Vous avez insisté énormément sur cette première prise de position de Jésus sur la grandeur inaliénable, divine, je ne sais quel mot employer, de l'homme, y a-t-il d'autres positions radicales qui, pour vous, semblent vraiment le message essentiel de Jésus aux hommes ?*

M.L. Dans la mesure où cette prise de conscience de la grandeur de l'homme ne peut se faire sans l'amour, sans l'espérance, qui est autre chose que des espoirs, et sans la foi, dans la mesure où cette affirmation de la transcendance de l'homme est liée intimement à ces trois vertus théologiques qui sont aussi des vertus d'homme au sens fort du terme, je ne crois pas qu'on puisse dire qu'il y a autre chose dans le message de Jésus.

P.B. *C'est en cela que vous résumeriez le message fondamental de Jésus.*

M.L. Ce message ne peut absolument pas être séparé de sa vie et par conséquent du dernier acte de sa vie, c'est-à-dire de sa mort. Car sa mort est, dans une mesure évidente, la conséquence de la prise de position et des polémiques que cette prise de position a pu provoquer dans les milieux dans lesquels il vivait ordinairement.

P.B. *Depuis le début de notre dialogue, j'essaie de vous poser des questions sur les événements concrets de la vie de Jésus, sur ses prises de positions fondamentales. Et voilà que dans votre réponse, vous ramenez tout à une certaine unité. Vous ne dégagez pas de grands événements centraux.*

M.L. À mon avis, les Écritures nous donnent plus la manière dont les premières Églises ont vécu de la percussio spirituelle de Jésus que des précisions limitées sur ce qu'il a exactement vécu. La méditation de l'évangile, lorsqu'on dépasse le niveau proprement moral qui est le premier niveau nécessaire au départ, nous donne une vision beaucoup plus globale. C'est l'ensemble de l'évangile qui doit nous inspirer. On a besoin, d'une certaine manière, de fermer le livre et, sous l'influence de ce qu'on a lu, découvrir à la lumière de sa propre vie des perspectives que la lettre du livre ne peut pas nous donner.

P.B. *Vous mettez en valeur la communion à l'intuition fondamentale de Jésus.*

M.L. Exactement. Je pense que cette intuition fondamentale, qui par bien des côtés nous transcende, est cependant très appelante pour que notre propre intuition fondamentale se développe dans la ligne de la mission que nous avons chacun de notre côté.

P.B. *En somme, vous diriez que, dès qu'on a eu cette intuition fondamentale, on relit tout l'évangile.*

M.L. Exactement. Je pense qu'il y a une liaison extrême dans les deux sens entre l'intelligence de ce que Jésus a vécu et l'intelligence de ce que nous avons à vivre.

P.B. *Cette intuition que Jésus a eue dès le début de sa vie, lui qui a pris conscience de plus en plus de sa mission, n'est-elle pas la cause de la signature finale de sa mort ?*

M.L. La cause fondamentale, oui. Peut-être pas la cause historique proprement dite parce que les prises de position qu'il a été conduit à prendre, les polémiques que cela a provoquées, les désillusions que sa manière de concevoir sa mission a produites chez ceux qui attendaient de lui, soit la guérison des corps, soit la libération d'Israël comme les prophètes l'avaient annoncée, tout cela conduisait sociologiquement Jésus à devenir insupportable. Insupportable aux conservateurs car ils se sentaient directement menacés par la manière dont ils comprenaient la Loi et insupportable pour les patriotes car ils ne pouvaient pas accepter que le Messie qu'ils attendaient puisse prendre une telle attitude vis-à-vis de la libération politique d'Israël. Donc la mort de Jésus lui était imposée inéluctablement par la manière dont il se

comportait. Il n'était pas utile d'être prophète pour se rendre compte que cela ne pouvait pas durer longtemps. Mais je pense alors qu'il a fait de la mort qui lui était imposée inéluctablement de par la manière dont il avait vécu, "sa mort".

P.B. Excusez-moi. Vous dites : «la mort qui lui était imposée inéluctablement».

M.L. "Inéluctablement" par la manière dont il avait compris sa mission et l'avait pour ainsi dire réalisée dans sa vie publique. Cette mort, il l'a fait sienne pour une raison beaucoup plus intime, beaucoup plus secrète. Ses disciples n'étaient pas à la hauteur de ce qu'il leur apportait. Ils auraient voulu de lui ce qu'ils attendaient spontanément. Ils n'étaient pas encore transformés par ce qu'il était auprès d'eux. Il avait une grande influence sur eux mais sa présence en eux n'était pas encore suffisamment claire, évidente, explicite, pour qu'ils soient vraiment changés dans leur profondeur. L'évangile manifeste justement ces incompréhensions, ces ambitions qui montrent bien que ce que Jésus attendait d'eux n'était pas au niveau de ce qu'il pouvait leur apporter. C'est là qu'il a compris que sa mort, c'est-à-dire sa disparition comme toute mort donnerait à ses disciples une prise de conscience de ce qu'il était pour eux qui allait bien au-delà de la compréhension simplement intellectuelle ou affective qu'ils pouvaient avoir de lui lorsqu'il était avec eux.

P.B. D'un côté vous dites qu'il est mort parce que ce qu'il portait en lui l'a fait rejeter inéluctablement et des patriotes et des conservateurs. Mais vous dites aussi qu'à un moment donné de sa vie il se dit que : "Si je veux que mes disciples comprennent à fond ce que je suis et mon message, et se libèrent aussi du dedans, je dois disparaître".

M.L. C'est exactement ce que je pense.

P.B. Mais dans ce cas vous iriez presque jusqu'à dire qu'il a décidé sa mort.

M.L. "Décidé" est un mot beaucoup trop volontariste. Il n'a pas décidé sa mort, il ne l'a pas évitée. Il lui a donné un sens mais il ne l'a pas recherchée. S'il savait fort bien qu'en montant à Jérusalem il hâtait sa fin, ce n'était pas du tout pour hâter cette fin, mais pour la réaliser dans la perspective religieuse qui correspondait aux perspectives spirituelles de son temps. Un prophète ne meurt pas en dehors de son pays, en dehors de Jérusalem.

P.B. Vous pouvez expliquer cela.

M.L. Je pense que la manière dont Jésus s'est comporté dans les derniers moments se trouve tout à fait dans la ligne de la spiritualité la plus pure d'Israël. Mais ce qu'il vivait en profondeur dépassait de beaucoup ce niveau où on pouvait l'atteindre et où les Juifs les plus fidèles l'ont ensuite compris. Après sa mort et tout ce qui s'est passé, ils ont lu les Écritures sous une lumière tout à fait nouvelle qui leur a fait voir ce qu'ils étaient incapables de voir avant, en se soumettant simplement à la lettre des prophéties.

P.B. À mesure qu'il voyait sa fin arriver de par les événements, il en a eu peur.

M.L. Je pense qu'il en a eu peur comme tous les hommes ont peur de la mort. Mais je pense aussi que la prise de conscience en profondeur de sa mission, des conditions pour que sa mission se réalise, l'ont aidé à porter les affres que tout homme peut connaître lorsqu'il s'approche de sa fin. Pour moi, Gethsémani est la dernière nuit de prière de Jésus. Elle est pour moi plus caractéristique par le fait qu'elle est d'abord une prière que parce qu'elle est proprement souffrance, point sur lequel les Écritures ont tendance à insister.

P.B. Quand vous dites "la dernière nuit de prière de Jésus", quelle place donnez-vous à la prière ?

M.L. Je la comprends ainsi. Dans les Écritures, on fait souvent allusion à la prière solitaire de Jésus. Pour ma part, j'y vois la secrète recherche en profondeur que Jésus a dû faire pour éliminer les tentations dont nous parlions : tentation du succès, tentation de la puissance, tentation de l'impatience, pour prendre conscience du chemin qu'il devait faire malgré peut-être tous les scrupules qu'il pouvait avoir vis-à-vis de la Loi, car enfin il était formé par Israël. Nous le voyons par les polémiques qu'il peut avoir avec les pharisiens et les docteurs de la Loi. Mais je pense que les premières contestations qui ont eu lieu se sont produites en lui-même. C'est grâce à ces nuits de prières que, petit à petit, il a su se dégager de cet atavisme religieux, de la culpabilité que produisait cet atavisme religieux, et il a fallu qu'il le dépasse pour pouvoir être vraiment fidèle.

P.B. Vous insistez beaucoup sur la prière solitaire.

M.L. J'insiste beaucoup sur la prière solitaire parce que, à mon point de vue, on ne peut prier ensemble que si on est capable de prier seul. Et dans cette prière solitaire, la mission joue un rôle fondamental. C'est dans la zone de la mission que la prière correspond à tout ce qu'on est. On relit sa vie, son passé, sous une certaine lumière et on a une prise de conscience, plus ou moins exacte dans le concret mais fondamentalement exacte dans son sens essentiel, de ce qu'on doit avoir à vivre encore.

P.B. C'est une prière qui donne la force et la lumière pour assumer ce qu'on est.

M.L. Pour assumer ce qu'on est, tous les événements qui nous affrontent du dehors et même toutes les pulsions qui s'imposent à nous du dedans, en particulier au moment de la mort. Toutes les diminutions qu'impliquent l'approche de la mort, la vieillesse, doivent être dépassées, doivent être supportées grâce à cet appui fondamental qu'on peut tirer de l'intelligence de ce qui a été l'essentiel de son passé. C'est pourquoi tellement de vieillesse sont tristes parce qu'il s'est passé, dans beaucoup de vies, peu de choses qui soient capables d'être vivifiantes au moment où les dépouillements se développent et nous conduisent à la mort.

P.B. Ce qui a donné à Jésus le courage extraordinaire d'affronter la mort, c'est sa mission, mais aussi la présence de ses disciples.

M.L. Oui. Ses disciples, parce qu'ils comprenaient implicitement au moins, peut-être explicitement, que ce qu'il disait, ce qu'il leur avait apporté, aurait besoin de se développer dans les siècles à venir à la lumière de ce qu'il avait vécu et dans la mesure où la mort éclaire la vie d'une lumière particulièrement vive par la méditation sur lui, mort.

P.B. Après la mort de Jésus, les évangiles nous parlent de la résurrection, des apparitions, est-ce que toutes ces réalités

sont très fondamentales pour vous ?

M.L. Ce qui est fondamental pour moi est ceci : ce qui était considéré au moment de la mort de Jésus comme un événement catastrophique car elle mettait un terme à l'épopée spirituelle que les disciples avaient vécue avec Jésus pendant quelques mois, cet événement catastrophique est devenu pour ces croyants un commencement absolu, au bout de quelque temps que je ne peux préciser davantage, sans que rien d'extérieur ne soit changé. Une nouvelle période pleine de foi, d'espérance sans que rien ne puisse justifier un tel changement de perspective. Voilà, me semble-t-il, ce qui est objectif. Mais pour moi, tout ce qui s'est passé pour expliquer ce renversement radical, fait partie du subjectif de ceux qui en ont été les bénéficiaires, et d'un subjectif vigoureusement sous-tendu par la foi car il n'y a que ceux qui ont suivi Jésus jusqu'à la fin et dans des conditions particulièrement difficiles et dramatiques qui en ont été les bénéficiaires.

P.B. *Ce qui vous impressionne dans la résurrection, c'est la répercussion de la mort.*

M.L. Cette mort, à la lumière d'ailleurs que toute mort éveille auprès des vivants, a montré la profondeur de la percussive spirituelle que Jésus avait provoquée dans ses disciples, sans qu'ils en prennent conscience. Elle a soulevé de puissantes émotions, elle a eu des conséquences même sur leurs propres sens, qui vont bien au-delà de ce qu'on pourrait imaginer du dehors. Pour moi, tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus, et qui ne s'est pas passé après la mort de Socrate, est le signe de l'extrême percussive spirituelle que Jésus avait provoquée par sa présence lorsqu'il était au milieu des siens.

P.B. *Alors cette percussive s'est manifestée par ce qu'on appelle les apparitions. Mais pour vous la principale est une sorte de liberté créatrice chez les disciples.*

M.L. Exactement. Elle est la manifestation particulièrement puissante de la profondeur de la percussive spirituelle que Jésus avait provoquée pendant les quelques mois où il avait vécu avec eux et dont ils n'avaient pas conscience sur le moment.

P.B. *Est-ce dans ce sens que vous parleriez de la Pentecôte ?*

M.L. Pour moi, je ne sépare pas la résurrection, les apparitions, la Pentecôte, les charismes qui ont pour ainsi dire aidé les Églises à naître. Ces charismes continuent à se développer dans l'Église chez les croyants mais en prenant des formes adaptées aux univers mentaux de ceux qui en sont les bénéficiaires. Tous ceux qui ont vraiment pris conscience de leur mission sont charismatiques, pas dans un sens général, mais dans le sens que la fidélité à leur mission met en valeur des potentialités en eux qu'ils ne seraient pas capables d'atteindre par leurs propres moyens.

P.B. *Ils se mettent à vivre de la même intuition qu'a eue Jésus.*

M.L. Mais évidemment en proportion de leur nature, de leurs propres moyens et des milieux dans lesquels ils ont eux-mêmes à vivre leur mission. Jésus est universel, aucun de ses disciples ne l'est. Mais dans la mesure où il est vraiment disciple, il a une fécondité qui dépasse de beaucoup la simple utilité qu'il pourrait avoir par sa parole.

P.B. *La percussive que Jésus a provoquée chez ses disciples, la ressentez-vous tout au long de l'Église ?*

M.L. Je la ressens, non pas au niveau d'une société, mais dans toutes les générations successives. Il y a toujours eu des êtres qui, par leur fidélité fondamentale, même s'ils ne l'ont pas explicitée d'une façon aussi nette, ont été fidèles à ce que Jésus a vécu. Ils ont vécu de l'amour de Jésus qui a pu se manifester sous une forme particulière correspondant à leur temps mais qui était enraciné essentiellement dans cette prise de conscience de ce qu'il avait été et de ce qu'il était pour eux.

P.B. *Est-ce que la vie de l'Église vous aide à comprendre la vie de Jésus ?*

M.L. Il est tout à fait certain que, si l'Église n'avait pas duré pendant vingt siècles, je ne connaîtrais même pas le nom de Jésus. Ou ce serait à un niveau probablement un peu inférieur à celui des grands hommes de l'histoire : Socrate, Alexandre ou d'autres. Car, en définitive, il n'a pas eu une influence extraordinaire pendant sa vie. Ce qui est extraordinaire justement, c'est qu'ayant eu très peu d'influence, et pendant très peu de temps, il soit encore une occasion d'interpellation sans proportion avec la manière dont nous ont interpellés les grands hommes qui sont censés avoir fait l'histoire. On ne médite plus sur la vie d'Alexandre. Jésus, qui a fait beaucoup moins de bruit en son temps, est un homme qui nous interpelle encore.

Index des noms

- Alacoque Marguerite-Marie (religieuse bourguignonne, née le 22 juillet 1647 à Verosvres et morte le 17 octobre 1690 à Paray-le-Monial) - 311
- Ars curé d'(Jean-Marie Baptiste Vianney, dit le Curé d'Ars ou le saint Curé d'Ars, est né le 8 mai 1786 à Dardilly, près de Lyon, et mort le 4 août 1859 à Ars-sur-Formans)
- Badelle Jean (1917-1941) - 124
- Balthasar Urs von (né à Lucerne le 12 août 1905 et mort à Bâle le 26 juin 1988) - 3,120,128
- Barth Karl (Bâle, 10 mai 1886 - Bâle, 10 décembre 1968) - 196
- Baruk Henri (psychiatre français, né le 15 août 1897 à Saint-Avé (Morbihan) et mort le 14 juin 1999 à Saint-Maurice (Val-de-Marne) - 250
- Bernanos Georges (20 février 1888 à Paris-5 juillet 1948 à Neuilly-sur-Seine) - 35, 248
- Bérulle Pierre de (né le 4 février 1575, décédé le 2 octobre 1629) - 97
- Bieler André (suisse, né le 4 mars 1914 à Naters et mort à Morges le 7 décembre 2006, théologien et enseignant vaudois) - 172
- Blondel Maurice (1861-1945) - 93, 100, 289
- Bloy Léon (né le 11 juillet 1846 à Notre-Dame-de-Sanilhac et mort le 3 novembre 1917 à Bourg-la-Reine) - 250
- Bohr Niels Henrik David (physicien danois, né le 7 octobre 1885 à Copenhague, Danemark, mort le 18 novembre 1962 à Copenhague) - 264
- Bossuet (1627-1704)- 96
- Bouyer Louis (théologien, né à Paris le 17 février 1913 et mort le 22 octobre 2004 à Paris) - 93
- Bovet Pierre (né le 5 juin 1878 à Grandchamp (commune de Boudry) et mort à Boudry le 2 décembre 1965, psychologue et pédagogue suisse) - 188
- Bremond Henri (31 juillet 1865 à Aix-en-Provence - 17 août 1933 à Arthez-d'Asson) - 3, 93
- Bultmann Rudolf (20 août 1884 - 30 juillet 1976), théologien allemand de tradition luthérienne) - 16, 160, 161, 162
- Cesbron Gilbert (né le 13 janvier 1913, mort le 13 août 1979, écrivain d'inspiration catholique) - 76
- Claudiel Paul (né le 6 août 1868 à Villeneuve-sur-Fère dans l'Aisne et mort le 23 février 1955 à Paris) - 4, 35, 95, 257
- Clavel Maurice (né le 10 novembre 1920 à Frontignan (Hérault) et mort le 23 mai 1979 à Asquins (Yonne) - 111
- Colson René (1913-1961), animateur de la JAC) - 124
- Congar Yves Marie-Joseph OP (né à Sedan le 8 avril 1904 et mort à Paris le 22 juin 1956) - 95
- Copernic Nicolas (polonais, né le 19 février 1473 et mort le 24 mars 1543) - 301
- Cosmao Vincent OP (1923 – 2006), théologien français) - 142
- Couturier Paul Francisque Marius "Irénee" (1881- 1953), prêtre, né à Lyon, 3ème) - 52
- Danneels Godfried card (né à Kanegem, en Flandre-Occidentale, le 4 juin 1933) - 145
- Debruyne Jean (né à Lille en 1925 et décédé à Byblos (Liban) le 8 juillet 2006) - 307
- Delumeau Jean (né le 18 juin 1923 à Nantes, ENS, promo 1943) - 142
- Dentin Georges - 142
- Dentin Jacques - 177
- Dentin Pierre - 198
- Dolto Françoise (pédiatre et psychanalyste née en 1908 et décédée le 25 août 1988) - 292
- Dostoïevski Fiodor (né à Moscou le 30 octobre (jul.) / 11 novembre 1821 (greg.) et mort à Saint-Pétersbourg le 28 janvier (jul.) / 9 février (greg) 1881) - 253
- Duquoc Christian (mort le 28 septembre 2008) - 9, 183, 193
- Einstein Albert (physicien théoricien, né le 14 mars 1879 à Ulm, Wurtemberg, et mort le 18 avril 1955 à Princeton, New Jersey) - 254
- Ellul Jacques ((1912-1994), professeur d'histoire du droit, sociologue et théologien protestant) - 142
- Emery Pierre-Yves, frère de Taizé - 190, 196
- Emmanuel Pierre - 6
- Evdokimov Paul (St-Pétersbourg, 2 août 1901, Meudon, 16 sept. 1970) - 122
- Evely Louis (1910–1985) - 316
- Feillet Bernard - 242, 306
- Fénelon François de Salignac de La Mothe-Fénelon dit Fénelon (né le 6 août 1651 au château de Fénelon à Sainte-Mondane, mort le 7 janvier 1715 à Cambrai) - 5, 7, 96, 97, 98
- Fontoynt Victor - 4
- Foucauld Charles de (1858-1916) - 16, 172, 229
- François d'Assise - 205
- François de Sales - 97

Freud Sigmund (né le 6 mai 1856 à Freiberg, Moravie (Autriche, aujourd'hui Pflibor en République tchèque), et mort le 23 septembre 1939 à Londres) - 113
 Ganoczy Alexandre (né en 1928 à Budapest (Hongrie), théologien et écrivain. Il a enseigné la théologie dogmatique à l'Institut catholique de Paris) - 144
 Giono Jean (Manosque, 30 mars 1895, Maison « Le Paradis » de Manosque, 9 octobre 1970) - 277
 Girin Antoine - 242
 Gratry Auguste Joseph Alphonse, dit «le père Gratry» (prêtre et philosophe, né à Lille le 30 mars 1805, mort à Montreux le 7 février 1872) - 272
 Guardini Romano (théologien catholique allemand et philosophe de la religion, né à Vérone (Italie) le 17 février 1885 et décédé à Munich (Allemagne) - 18
 Guérin Paul Mgr (né à Buzançais le 8 mars 1830 et mort à Châteauroux le 20 juin 1908) - 172
 Guillet Jacques Père - 113, 115, 116
 Heidegger Martin (né le 26 septembre 1889 et mort le 26 mai 1976) - 266
 Heisenberg Werner Karl (physicien allemand, né le 5 décembre 1901 à Wurtzbourg, Allemagne, mort le 1 février 1976 à Munich) - 264
 Helder Camara (7 février 1909, Fortaleza, Brésil - 27 août 1999, Recife) - 23, 47
 Hirano - 300
 Hornus J.M. (Évangile et Labarum. Étude sur l'attitude du christianisme primitif devant les problèmes de l'état, de la guerre et de la violence) - 160
 Huby Joseph (1878-1948) - 15
 Jean XXIII (1881-1963) - 146, 209
 Jean-Paul II (1920-2005) - 145, 195, 200, 209
 Jeanson Francis (né à Bordeaux le 7 juillet 1922, mort à Arès le 1er août 2009) - 11, 65
 Jousse Marcel (né le 28 juillet 1886, décédé le 14 août 1961) - 252
 Kadhafi Mouammar (né le 19 juin 1942 à Qasr Abou Hadi et mort le 20 octobre 2011) - 327
 Kierkegaard Soren (né le 5 mai 1813 et mort le 11 novembre 1855 à Copenhague) - 91
 King Martin-Luther (né à Atlanta (Géorgie) le 15 janvier 1929 et mort assassiné le 4 avril 1968 à Memphis) - 166
 Kohlberg Lawrence (25 octobre 1927 à Bronxville (New York) – 19 janvier 1987, psychologue américain) - 136
 La Tour du Pin Chambly René de (1834-1924) - 244
 Laberthonnière Lucien (Chazelet, 5 octobre 1860 - Paris, 6 octobre 1932) - 93, 289
 Lacordaire Henri-Dominique (né le 12 mai 1802 à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), mort le 21 novembre 1861) - 97
 Lacroix Jean (né à Lyon le 23 décembre 1900 et décédé le 27 juin 1986) - 8, 125, 134
 Lavalette Père de sj (1708-1767) - 101
 Le Roy Édouard (18 juin 1870 à Paris 8e - 9 novembre 1954 à Paris) - 16, 92, 271
 Lebbe Vincent, missionnaire lazariste belge naturalisé chinois (1877-1940) - 20, 44
 Leenhardt Maurice théologien (1878-1954) - 183
 Lefebvre Marcel Mgr (29/11/1905 - 25/03/1991) - 94, 209
 Léon XIII (1810-1923) - 124
 Liénart Achille card (né le 7 février 1884 à Lille et mort le 15 février 1973) - 208, 318
 Loisy Alfred (né à Ambrières (Marne) le 28 février 1857 et mort le 1 juin 1940) - 93, 289
 Loutil Eugène Edmond ("Pierre l'Ermite") (1863-1959) - 219
 Lubac Henri de (Cambrai le 20 février 1896, mort à Paris le 4 septembre 1991) - 3, 4, 9, 106, 118
 Lustiger Aron Jean-Marie (né le 17 septembre 1926 à Paris et mort le 5 août 2007) - 145
 Luther - 9, 150, 156, 164, 169
 Lyzée Dominique - 334
 Mahomet - 36
 Malebranche Nicolas (né à Paris le 5 août 1638 et mort à Paris le 13 octobre 1715) - 13
 Marx Karl (né le 5 mai 1818 à Trèves en Rhénanie et mort le 14 mars 1883 à Londres) - 113, 215
 Massignon Louis (25 juillet 1883 à Nogent-sur-Marne - 31 octobre 1962) - 95
 Mauriac François (né à Bordeaux en 1885, mort à Paris en 1970) - 35
 Maurras Charles-Marie-Photius (né le 20 avril 1868 à Martigues (Bouches-du-Rhône) et mort le 16 novembre 1952 à Saint-Symphorien-lès-Tours) - 123
 Mersch Emile, sj (1890-1940) - 95
 Möhler Johann Adam (théologien né le 6 mai 1796, mort le 12 avril 1838 à Munich) - 121
 Moingt Joseph (né en 1915 à Salbris (Loir-et-Cher), entre chez les jésuites en 1939) - 127
 Newman John Henry card (né à Londres le 21 février 1801 et mort à Edgbaston le 11 août 1890) - 188
 Nietzsche Friedrich Wilhelm (philologue, philosophe et poète allemand né le 15 octobre 1844 à

Rücken, en Saxe, et mort le 25 août 1900 à Weimar, en Allemagne) - 78, 113, 222, 248
Olivier Père - 250
Oppenheimer Julius Robert (22 avril 1904 à New York - 18 février 1967) - 264
Ottaviani Alfredo card (né le 29 octobre 1890 à Rome et mort le 3 août 1979) - 145, 208
Paris Pierre (né à Villedieu-les-Poêles le 18 novembre 1884 et décédé en 1939) - 35
Paul VI (1897-1928) - 146
Péguy Charles (7 janvier 1873 ; tué à Villeroy, 5 septembre 1914) - 35, 94, 255
Perret Jacques (né le 8 septembre 1901 à Trappes dans les Yvelines et décédé le 10 décembre 1992 à Paris) - 35, 65
Portal Fernand, lazariste 2, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 51, 59, 60, 61, 62, 83, 88, 92, 99, 125, 152, 188, 210, 212, 219, 225, 259, 271, 272, 297, 334, 335, 342
Poulat Émile (historien et sociologue, né en 1920) - 210
Rahner Karl sj (né le 5 mars 1904 à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne) et décédé le 30 mars 1984 à Innsbruck)- 116, 152
Ratzinger Joseph (né le 16 avril 1927) - 145, 209
Reagan Ronald Wilson (né le 6 février 1911 et mort le 5 juin 2004) - 327
Rémond René (né le 30 septembre 1918 à Lons-le-Saunier et mort le 14 avril 2007 à Paris) - 124
Ricœur Paul (27 février 1913, Valence – 20 mai 2005, Châtenay-Malabry) - 6, 14
Rideau Émile sj (né le 27 août 1899 à Cherbourg, décédé le 22 mai 1981) - 6
Rilke Rainer Maria (4 décembre 1875 à Prague, mort le 30 décembre 1928 à Montreux) - 221, 222
Rimbaud Arthur (Charleville-Mézières le 20 octobre 1854, décédé en 1891 à Marseille) - 244
Riobé Guy Mgr (24 avril 1911 à Rennes-18 juillet 1978) - 22, 47
Ruffini Ernesto card (né le 19 janvier 1888 à San Benedetto Po, en Lombardie et mort le 11 juin 1967 à Palerme) - 145
Sartre Jean-Paul (né le 2 mai 1899 à Paris, mort le 14 avril 1980) - 267
Savard Aimé - 124
Senas (?) - 209
Siri Giuseppe card (20 mai 1906-2 mai 1989) - 145
Sommerfeld Arnold Johannes Wilhelm (physicien théoricien, né le 5 décembre 1868 à Königsberg, Allemagne, mort le 26 avril 1951 à Munich) - 264
Sullivan Jean (pseudonyme de Joseph Lemarchand, prêtre de l'Église catholique, écrivain français né le 30 octobre 1913 à Montauban-de-Bretagne, mort le 16 février 1989) - 242, 268
Teilhard de Chardin sj - 2, 4, 6, 18, 82, 86, 118, 268, 271, 272, 309, 317
Teresa Mère (de son nom patronymique Anjezë Gonxhe Bojaxhiu, née en 1910) - 341
Thérèse d'Avila - 7, 16, 97
Valensin Auguste sj (né le 12 septembre 1879, décédé le 18 décembre 1953 à Nice) - 91, 93
Vénard Marc (Marc Venard est professeur émérite à l'université Paris X-Nanterre) - 1
Verdier Jean card (1864-1940) - 35
Wehlé Joannès (1864-1938) - 93
Weil Simone (née à Paris le 3 février 1909 et morte à Ashford le 24 août 1943) - 267

Sommaire	Page
1 - 1971 - Débat sur la foi : Marcel Légaut / François Varillon	
1) Aux sources d'un vrai débat - Marc Vénard	1
2) De la foi	4
3) Liberté et institution	6
4) Effort de l'homme et don de Dieu	7
5) La foi des apôtres	8
6) Foi et croyances : les fonctions du dogme	9
7) Du salut en Jésus Christ : La religion d'Israël	11
8) Les miracles de Jésus	12
9) La mort de Jésus	13
10) La résurrection	15
11) L'Eucharistie	16
12) Jésus sauveur	18
13) Conclusion	19
2 - 1971 - Les missions	20
3 - 1972 - Pierre Babin : Croire aujourd'hui	
I - L'itinéraire	
1) Pourquoi je suis venu au travail de la terre ?	24
2) La civilisation industrielle risque de faire oublier sa vraie nature	25
3) Un lien entre travail manuel et travail intellectuel est toujours nécessaire	27
4) Ce que j'ai personnellement appris du travail de la terre	28
II - La recherche chrétienne	
1) La vie de l'Église a toujours été au centre de mon intérêt	30
2) Ma vie spirituelle passe par l'intelligence de Jésus	30
3) La paternité spirituelle est capitale pour la vie religieuse	31
4) Désormais, il ne suffit plus d'être porté par l'Église, il faut la porter	33
5) Pour être chrétien, il faut être profondément humain	33
III - La méditation de l'évangile	
1) La méditation de l'évangile est capitale pour devenir chrétien	34
2) Pour porter l'Église, il faut la connaître dans son histoire	35
3) L'essentiel, découvrir la personne de Jésus à travers l'évangile et l'histoire	37
4) Pour devenir disciple, un amorçage est nécessaire	38
IV - Les communautés	
1) Nécessité de redécouvrir la prière	40
2) Le nouveau tissu de l'Église : les communautés de base	40
3) Les communautés et l'Église	42
4) Communauté et célébration de la cène	43
4 - 1972 - Interview pour une revue missionnaire	
1) L'avenir des missions catholiques	44
2) La mission, non pas un but mais un fruit	44
3) Un peuple de disciples	45
4) L'essentiel, c'est la vie spirituelle	46
5 - 1973 - La prière	
1) Pour vous, Marcel Légaut, qu'est-ce que prier ?	49
2) Pour vous, Marcel Légaut, comment prier ?	49
3) Prière et mission	50
6 - 1973 - Enquête de Unité chrétienne	51
7 - 1973 - Pierre Babin : De la vie spirituelle	
1) Savoir se recueillir	54
2) Une chose capitale	55
3) L'intelligence de soi	55
4) La prière	56
5) Sincérité et authenticité	56

5) Créer sa prière	56	
6)) Prière et authenticité	57	
7) Quand prie-t-on ?	57	
8) Prière et vie personnelle	58	
9) Éveil spirituel	59	
10) L'intelligence de ce que Jésus a vécu	61	
11) Jésus, le révélateur de l'homme	62	
12) Une lecture de l'évangile en profondeur	62	
13) La prière, présence à soi et à Dieu		63
14) Le "centre de ma vie"	64	
15) Prière et fidélité à soi	65	
16) La nouveauté de la prière de Jésus		66
17) Culte et prière	66	
18) La relation de Jésus avec Dieu	68	
19) La prière, une création pour celui qui la dit...	69	
20) Devant l'impossibilité de prier...	69	
21) Les prières "faites à l'église"	70	
22) L'éveil de l'enfant à la vie de prière		71
23) La prière dans la vie du couple	71	
24) La prière collective		72
25) Correspondance entre prière et mission	72	
26) Communauté et liturgie	73	
27) Notes	73	
8 - 1975 - M. Bourgeois : Qui est Marcel Légaut ?		74
9 - Jacques Chancel - Radioscopie		78
10 - Nouvelle Cité - Le risque d'être fidèle		88
11 - 1978 - Légaut-Varillon : Deux chrétiens en chemin		
Introduction	91	
1) Au sujet de l'extrinsécisme et de la crise moderniste	91	
2) L'abstraction et son rôle dans la vie spirituelle	94	
3) L'Église, institution et communion	95	
4) La sévérité envers le passé de l'Église est-elle nécessaire ? N'est-elle pas injustifiée ?	96	
5) Fidélité à la tradition et références aux auteurs qui en traitent	97	
6) L'obéissance dans l'Église	99	
7) Subjectivité et intériorité	101	
8) Foi et croyances	105	
9) Foi en Jésus	109	
10) Croyances sur Jésus et Foi en Jésus	110	
11) Sens et portée de la mort de Jésus		112
12) Christologie ascendante et christologie descendante	116	
13) La décentralisation de l'Église	118	
14) Les communautés de foi	122	
14) L'Action Catholique et les tendances actuelles de la jeunesse	124	
15) Fonction culturelle et mission de la Parole	125	
12 - 1985 - Légaut-Wyler : Dialogue		
1 - Qu'est-ce qui a fondamentalement changé en Occident ?	129	
2 - Les Églises ont-elles changé ?	141	
3 - Quels changements nécessaires à la mission des Églises ?		153
4 - La résistance au changement	173	
5 - L'unité des chrétiens	183	
13 - 1985 - Cazevielle : Rencontre avec Marcel Légaut		200
14 - 1986 - Le jour du Seigneur (émission télévisée)		211

15 - 1987 - Jean-Pierre Nave : Vivre de Dieu	219	
16 - 1988 - Jean-Pierre Nave : Suivre Jésus	225	
17 - 1988 - Louis Tronchon : Vie spirituelle - Jésus - l'Église	231	
18 - 1988 - Pierre Babin : La sagesse de l'âge	234	
19 - 1988 - Légaut - Rabut : Dialogue		
Antoine Girin, Bernard Feillet et Jean Sullivan	242	
1- L'importance absolue	242	
2 - La fonction dépassante	246	
3 - Jusqu'où Jésus a vécu le dépassement spirituel	251	
4 - L'essentiel et les contingences	254	
5 - La foi nue	258	
6 - Le réel en sa profondeur	261	
7 - Communication de vie	264	
8 - Refonte sans limite		266
Ouvrages d'Olivier Rabut	268	
20 - 1988 - Radio Suisse Romande : interview		
Premier entretien	269	
Deuxième entretien	273	
Troisième entretien	276	
21 - 1989 - Pierre Babin : La communication en profondeur		
I - Qu'est-ce que la communication ?	280	
2 - Conditions de la communication	282	
3 - Questions sur la communication	283	
22 - 1989 - Radio Suisse Romande		289
23 - 1989 - Pierre Babin : Le sermon sur la montagne	291	
24 - 1990 - Marie Mills : Genèse de la vie spirituelle	297	
25 - 1990 - Louis Tronchon : Après l'Appel du 21 avril 1989	302	
26 - 1990 - Jean-Pierre Ripoll : L'homme debout		
1- Marcel Légaut, parlez-nous de la terre	305	
2 - Marcel Légaut, parlez-nous de l'homme	305	
3 - Marcel Légaut, parlez-nous de Jésus	306	
4 - Marcel Légaut, parlez-nous de la vie spirituelle	307	
5 - Marcel Légaut, parlez-nous de l'Église	308	
6 - Marcel Légaut, êtes-vous pessimiste ?	309	
27 - 1990 - Les Compagnons du Devoir		
1 - Premier entretien : "Devenir soi"	312	
2 - Deuxième entretien : "L'engagement"	319	
28 - Non daté - Pierre Babin : Croire en Jésus	324	
29 - Non daté - Pierre Babin : Comment lire l'évangile ?	330	
30 - Non daté - Pierre Babin : L'éducation	334	
31 - Non daté - Pierre Babin : Le mystère de Jésus	341	

